


GAUDEO.



Ania

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE,

CONTENANT des Discours sur l'Histoire Ancienne des Peuples de ces Contrées, leur Histoire Moderne & la Description des lieux, avec des Remarques sur leur Histoire Naturelle, & des Observations sur les Religions, les Gouvernemens, les Sciences, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, les Caractères, &c. des Nations.

PAR M. L. A. R.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez DES VENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue Saint Jacques vis-à-vis le Collège de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE DE L'ARABIE

Et des Pays voisins, sous le Gouvernement des Califes & des Dynasties établies sur les ruines de leur Empire.

Discours sur l'Histoire Ancienne des Arabes.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

L'Arabie est une vaste Presqu'isle, située entre le golfe Persique, la mer des Indes & la mer Rouge. Ses habitans lui donnent depuis un tems immémorial le nom d'Arab ou d'Arabab. Elle fut originairement divisée en deux régions. Les Casluhhim, les Caphtorim & les Horites vinrent de la Syrie ou de la Chaldée s'établir dans sa partie occidentale : l'histoire de ces peuples n'est qu'une courte épitaphe, qui nous apprend qu'ils ont existé. Ismaël, fils d'Abraham, se fixa dans la même contrée; de sa tige

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

s'éleva une puiſſance qui cacha ſous ſon ombre les anciens habitans. Les Iduméens s'enterrent bientôt ſur les Iſmaëlites. Quant à l'Arabie orientale, on croit qu'elle fut habitée par les fils de Jocthan ou Kahthan, fils d'Eber, environ deux ſiécles après le déluge. C'eſt de ce Prince, fondateur de la Dynaſtie des Hémiarites, que deſcendent les Arabes purs; Iſmaël eſt le pere des Moſtaarabes ou Arabes mêlés. L'hiſtoire perd la trace de diverſes tribus d'Arabes purs, iſſues tant de Sem que de Cham.

Le pays etoit prodigieuſement ſoudiviſé en petits états indépendans. Les richeſſes de la population croiſſent en raiſon de la diviſion des terres, & les contrées ſe dépeuplent à meſure qu'il s'y forme de grands Empires. La Chaldée & la Syrie ne ceſſoient de verſer dans l'Arabie occidentale de nouvelles tribus: l'écriture ſainte nous les peint ſous les noms de Moabites, de Madianites, d'Amalécites, &c. dans des guerres continuelles avec les enfans d'Iſraël. Les Grecs & les Romains placent dans le tableau de l'Arabie méridionale, les Sabéens, les Gerréens, les Minéens riches en encens, les Adramites qui ont laiſſé leur nom à la province d'Hadramout, comme les Omanites établis ſur le golfe ont tranſmis le leur à la contrée d'Oman. Les auteurs Anglois de l'Hiſtoire Univerſelle ſe perſuadent avec fondement que les Arabes modernes doivent leur nom de Sarraſins aux anciens Sarracéniens, dont les poſſeſſions s'étendoient vers le ſud, avec celles des Nabathéens, des Thamydéniens, &c.

L'Arabie, comme un vaſte lac qui reçoit & rend tout à la fois une portion de ſes eaux, reverſoit dans les pays voiſins diverſes colonies. Ses hiſtoriens prétendent que dans ce flux & reflux de migrations, Africous, un de ſes Princes, alla donner ſon nom à l'Afrique. Le canton de la Syrie, appellé Gaſſan, fut ſuceſſivement occupé par diverſes tribus Arabes.

Les Rois des anciennes tribus portoient le titre de géans ou Princes puiſſans: il faut évaluer cette puiſſance d'après les idées qu'on prend de la grandeur lorſque tout ce qui nous environne eſt

petit. Cependant il paroît que dans l'âge floriſſant des Babyloniens, les Arabes étoient déjà redoutables & célebres, puiſque parmi les Rois de Babylone, les hiſtoriens Grecs font mention d'une Dynaſtie de Rois de leur nation: Diodore de Sicile leur fait conduire de puiſſans ſecours à leurs alliés; Hérodote, Xénophon & pluſieurs autres leur font ſoutenir tour-à-tour avec divers ſuccès les armes des Egyptiens, des Perſes, des Rois d'Aſſyrie, &c. Souvent vaincus, jamais domptés, ces peuples céderent à la fortune d'Alexandre. Strabon prétend que ce conquérant à ſon retour des Indes, forma le projet d'établir parmi eux le ſiége de ſon Empire; mais comment ſe feroit-il ainſi ſéparé de ſon Empire même pour s'établir en un lieu qu'il ne connoiſſoit pas & dans un pays incommode, que les Califes quitterent d'abord qu'ils eurent conquis au loin?

Les Arabes ſe releverent pendant les guerres que les ſucceſſeurs d'Alexandre ſe firent entr'eux. Ces peuples aimoient la liberté, parce qu'ils jouiſſoient d'une grande liberté; ils la recouvroient facilement, parce qu'ils emportoient facilement avec eux & leurs familles, & leurs biens ou leurs troupeaux à travers des deſerts & dans des bois impénétrables à leurs ennemis. Les habitans des Arabies Petrée & Deſerte menoient une vie errante, n'ayant ni villes, ni hameaux, ni demeure fixe, s'établiſſant dans les lieux où ils trouvoient des fruits, de l'eau, & des pâturages, juſqu'à ce qu'ils euſſent conſumé ces ſubſtances, comme font encore les Bédoins, leurs deſcendans. La nature avoit deſtiné ces peuples au commerce; ils trouvoient d'immenſes richeſſes dans leurs mers & dans leurs forêts; le brigandage les exerça aux combats; leurs ennemis & leurs alliés les aguerrirent.

Ces peuples réſiſterent long-tems à la puiſſance des Romains, ſans être intimidés par leur renommée ni abattus par leurs victoires: lorſqu'ils eurent ſuccombé ſous leurs armes, ils lutterent contre les chaînes. Auguſte qui les voyoit acheter peu & vendre beaucoup, avoit pris le parti, après avoir perdu dans leurs de-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ſerts une armée, de ſe contenter de négocier avec eux, comme les autres peuples avoient fait & comme l'on fait encore aujourd'hui, c'eſt-à-dire, de leur porter l'or & l'argent de l'Europe. Ses ſucceſſeurs furent à la fin plus heureux; & Trajan foumit entierement l'Arabie. On lit dans Euſebe qu'alors les loix Romaines détrônerent celles des Barbares; le peuple vainqueur tint ſes nouveaux ſujets dans une dépendance peu différente de la ſervitude; mais dans les fers, ces ſujets conſervoient une ame libre; impatiens du joug, ils ſe révolterent pluſieurs fois. Sous les Empereurs d'orient, ils éprouverent une continuelle viciſſitude d'avantages & de défaites; leurs différentes tribus ne ſçavoient obéir qu'à leurs chefs naturels. Enfin Mahomet parut, il trouva des peuples braves & aguerris, il leur inſpira l'enthouſiaſme & ils devinrent conquérans; ce fut l'ouvrage d'une religion ſinguliere.

Les Arabes avoient d'abord honoré le Dieu des patriarches: dans la ſuite ils embraſſerent le Polythéiſme qui, avant la venue de Mahomet, étoit leur religion dominante. Leur idolâtrie conſiſtoit principalement dans le culte des aſtres. Les tribus de Koreïſch & de Kenanah adoroient une divinité particuliere, qui faiſoit ſa réſidence dans un arbre, au-deſſus duquel on avoit conſtruit un oratoire. Dans la Caabah, les Koréiſchites ſe proſternoient devant une idole d'agathe rouge armée de ſept fléches, qui leur donnoit des pluies abondantes toutes les fois qu'ils en avoient beſoin.

Hérodote dit que les Arabes adoroient Bacchus; toutefois, l'eau fut, dès les tems anciens, leur boiſſon commune. Le ferment étoit religieuſement obſervé parmi eux. Dans certaines tribus, lorſqu'ils contractoient enſemble quelqu'alliance, un tiers trempoit dans leur ſang un morceau de leurs habits, & en invoquant les Dieux, il ſe rendoit garant du contrat. Ces brigands, infideles & farouches avec les étrangers, étoient entr'eux droits, honnêtes, ſociables, généreux & fideles à leur parole.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Chaque famille avoit ſon Dieu domeſtique, qu'on ſaluoit toutes les fois qu'on ſortoit du logis & qu'on y rentroit. Les anciens Arabes rendirent comme les Phéniciens un culte religieux à des pierres. Au commencement, de grandes pierres ſervirent à des libations d'huile & de vin, cérémonie pratiquée par Jacob: le reſpect que l'on eut pour ces pierres dégénéra en idolâtrie; & les Iſmaëlites rendirent des honneurs ſacrés à toute pierre un peu belle, qu'ils trouverent devant eux; elle avoit pu ou elle pouvoit ſervir à un uſage ſaint.

Pocock prétend que les Arabes ont toujours cru qu'il n'y avoit qu'un Dieu, créateur & gouverneur de toutes choſes, qu'ils appelloient Allah-Taal, le Dieu ſouverain, le Dieu des Dieux, le Seigneur des Seigneurs, & qu'ils n'oſerent jamais le repréſenter par aucune image: mais ce Dieu étant ſi élevé que les hommes, de leur vivant, ne ſçauroient monter de la terre juſqu'à lui, ſi ce n'eſt par la médiation d'avocats qui intercédent pour eux, ils adreſſerent aux Anges & aux hommes béatifiés leurs dévotions, afin que ces amis de Dieu leur rendiſſent cet office important. C'eſt, dit Pocock dans ſon Eſſai ſur les anciens Arabes, en quoi conſiſtoit toute leur idolâtrie. Il eſt certain que les peuples qui paſſent pour Polythéiſtes n'ont aſſez généralement reconnu qu'un Dieu ſuprême, & que dans l'origine les divinités & les idoles n'étoient regardées que comme des êtres reſpectables par leurs influences, des hommes honorables par leurs vertus, des ſymboles propres à élever juſqu'à Dieu, ſes attributs, &c.

Le commerce des Perſes introduiſit dans quelques tribus le Magiſme. Après la priſe & la deſtruction de Jéruſalem, les Juifs répandirent leur religion dans cette contrée, où ils s'emparerent dans la ſuite de pluſieurs places fortes. Dans ces villes & dans pluſieurs autres de l'Aſie, ils exerçoient la ſouveraine magiſtrature, comme ils l'exercerent dans pluſieurs endroits de l'Eſpagne avant les Empereurs Chrétiens. Le Judaïſme tomba avec l'intolérant hémiarite Dhou-Nova, ſon ardent protecteur. La religion Chré-

tienne fut connue en Arabie de très-bonne heure. Au troisieme siecle, ce Royaume servit d'asyle à une foule de Chrétiens orientaux qui fuyoient la persécution. Les tribus d'Hémiar, de Ghassan, de Rahia, de Taglab, de Bahra & de Tomich embrasserent l'évangile : il fleurit dans l'Empire d'Yémen sous les Ethiopiens. Le Christianisme Arabe souffrit l'alliage d'une foule d'erreurs.

Les Arabes ajoutoient foi aux augures & à plusieurs autres genres de divination. Ils ne se faisoient point de scrupule d'épouser les deux sœurs, & les enfans mêmes épousoient quelquefois la veuve de leur pere. Chez eux, l'adultere étoit puni de mort : un voleur avoit la main droite coupée. Ils gardent encore aujourd'hui leur ancienne coutume de ne se marier que dans leur tribu.

Le caractere de ces peuples se peint dans ce trait : ils se glorifioient d'avoir reçu de Dieu quatre choses particulieres, sçavoir, des turbans au lieu de diadêmes, des tentes au lieu de maisons, des épées au lieu de retranchemens, & des poëmes au lieu de loix écrites ; c'est le cri d'une nation fiere, libre, brave & spirituelle.

Les écrivains postérieurs à Mahomet ont donné aux siecles qui le précéderent, le nom de Jiahilia, tems d'ignorance : Prideaux assure que dans les premiers jours où Mahomet s'érigea en prophete, il n'y avoit, dans sa tribu, qu'un seul homme qui sçut lire & écrire, c'étoit un parent de Cadhige. Médine n'étoit pas aussi barbare, à cause des Chrétiens qui l'habitoient. Dans les tems anciens, ces peuples n'avoient pas entierement négligé les lettres & les sciences. La poësie fit toujours leurs délices. Les généalogies des familles & les belles actions étoient les sujets ordinaires de leurs poëmes. Un bon poëte recevoit des distinctions, non-seulement de sa tribu, mais de la nation entiere. Il y avoit chaque année dans la ville d'Ocadh, une assemblée générale, pour les affaires du commerce, dans laquelle les poëtes se disputoient un prix qu'adjugeoient les auditeurs. Lorsque l'usage

de l'écriture fut introduit parmi eux ; on transcrivit les poëmes fameux en lettres d'or, d'où on les appella *vers dorés :* la coutume étoit de les déposer dans le trésor du Prince ou dans le sanctuaire de la Mecque. Mahomet abolit l'assemblée d'Ocadh. Avant les beaux siecles de l'Arabie, son Histoire se réduisoit à des traditions nationales, fixées par les poëtes & transmises de générations en générations par l'habitude de les apprendre par cœur dès l'enfance. Ils ont écrit depuis, non-seulement leur histoire, mais celles de leurs voisins. Comme ces peuples aimoient à voyager, ils s'instruisirent des traditions des Indes, & les conserverent. Ces monumens précieux ont éprouvé chez les Arabes le sort commun aux monumens de toutes les anciennes nations. Les anciens livres Arabes étoient, au défaut de papiers, composés d'os de mouton & de chameau liés ensemble avec un cordon. Othman, secretaire de Mahomet, écrivit en premier lieu sur ces os les visions de l'Alcoran.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Les Arabes cultiverent l'éloquence avec succès : ils étoient à cet égard si persuadés de leur supériorité sur les autres peuples, qu'ils disoient qu'il n'y avoit qu'eux & les Perses qui possédassent l'art de parler. Ils donnoient à leurs orateurs le nom de *Khateb*, qui se donne aujourd'hui aux prédicateurs Musulmans & aux harangues celui de *Kothbah*, qui est particulierement affecté à la priere publique, la principale fonction des Imans dans les mosquées.

L'astronomie & l'astrologie furent en honneur dans ce pays, dont les habitans, vivans sous un beau ciel, dans les campagnes & sous des tentes, étoient curieux de prévoir les pluies, les tempêtes & tous les autres événemens naturels qui pouvoient les intéresser. Leurs prédictions se vérifierent sans doute quelquefois, & cette heureuse expérience les conduisit à attribuer aux corps célestes une espece d'empire sur les choses terrestres, & à reconnoître une sorte de divinité dans ce pouvoir, une des causes du culte qu'ils rendirent aux astres.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Mahomet trouva dans l'Arabie diverses pratiques qu'il adopta, le pélerinage de la Mecque, les ablutions, la circoncision, &c. Les docteurs Arabes disent qu'il vint au monde circoncis, pour le mettre en parallele avec Moyse & d'autres patriarches, dont les Juifs disent la même chose. Il n'y auroit rien de miraculeux dans ce fait, s'il étoit vrai, sur-tout attendu l'usage commun de la circoncision. Les anciens Arabes, au rapport de Pocock, croyoient que ceux qui venoient au monde, la lune étant dans son plein, portoient naturellement cette empreinte de la loi; & l'on appelloit ces enfans privilégiés, les enfans de la lune.

J'ajouterai à ce tableau général de la nation quelques détails sur les deux races des Hémiarites & des Ismaëliens, auteurs des Arabes modernes.

Hémiarites.

Peu de tems après la dispersion de Babylone, Jocthan jetta dans l'Yémen, province méridionale de l'Arabie, les fondemens d'un Empire, qui subsista pendant deux ou trois mille ans. Les Princes de sa race porterent le nom d'Hémiarites ou de la province d'Hémiar, portion de leur Royaume, ou d'Hamiar, quatrieme successeur de Jocthan; ils sont appellés Homérites par les historiens Grecs & Latins. Saba fut leur capitale; on leur donna le titre de *Tobba* ou successeurs. Pendant un tems considérable, ils virent tous les Souverains de l'Arabie au-dessous d'eux, & plusieurs petits Princes à leurs pieds.

Il est certain que la succession fut héréditaire dans la famille de Jocthan: il y avoit néanmoins des tribus dans l'Arabie Heureuse, où, suivant des auteurs cités par Strabon, le premier enfant qui naissoit dans quelque famille noble après l'avénement du Roi au trône, étoit reconnu pour l'héritier présomptif. Il n'étoit pas permis à ces Princes de sortir de leurs palais lorsqu'ils avoient une fois dans les mains le timon de l'Etat; & s'ils violoient cette loi, le

le peuple étoit en droit de les lapider : là c'étoient donc les Rois qui étoient esclaves.

Yarab, fils & successeur de Joćthan, donna, au rapport de quelques écrivains, son nom à toute la Presqu'isle. D'autres prétendent que l'Arabie fut ainsi appellée du mot *Arab*, qui signifie en Hébreu *occident* : lorsque les peuples de la partie occidentale eurent presqu'entierement subjugué toute la contrée, le nom d'Arab lui resta, tandis que celui de *Kedem*, orient, tomba dans l'oubli. Yarab eut un frere appellé Jorham, qui regna dans l'Hégiaz ou Arabie petrée. Modhad, sixieme successeur de Jorham, donna sa fille en mariage à Ismaël, fils d'Abraham. Dans la suite, les Jorhamites furent détruits par les descendans d'Ismaël.

Abdschams, fils d'Yashab & troisieme Tobba, s'enrichit des dépouilles de ses voisins. Ce Prince faisoit la guerre en Arabe, c'est-à-dire, en brigand : ce fut lui qui bâtit Saba. Il fit construire aux environs de cette ville un fameux réservoir, où les eaux des montagnes se ramassoient pour se répandre sur toutes les terres de sa domination. En jettant les yeux sur les Empires naissans, en Egypte, en Chine, en Perse, &c. on voit la main de l'homme créer, en quelque sorte, la surface de la terre, creuser des lits aux eaux qui l'inondoient & ne l'arrosoient pas, pêtrir son sable, la féconder, lui donner la forme ainsi qu'aux peuples qui sortoient bruts, comme elle, des mains de la nature.

Hamyar, fils d'Abdschams, fut, selon quelques-uns, le premier Prince qui ceignit le diadême & qui porta le titre de Roi. Les Orientaux le regardent comme le plus puissant & le plus illustre Prince de sa race. Il chassa d'Yemen les Tamudéniens, peuple de la premiere classe des Arabes purs, qui se réfugierent dans l'Hégiaz.

Les trente-huit ou trente-neuf Princes qui regnerent depuis Hamyar jusqu'à l'extinction de l'Empire, ne sont connus que par leurs noms. Abrahah fut le premier qui établit des Phares dans

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

le desert pour le guider dans ses expéditions; on le surnomma *Dzoulmanar* ou possesseur des Phares. On croit que Balkis, fille d'Hodahd, est la Reine de Saba, qui alla voir Salomon. Habschan détruisit les tribus de Thasm & de Giadis. Kolaïkarb qui vivoit, dit-on, sept cens ans avant l'hégire, ou Aboukarb, son successeur, établit le Judaïsme en Arabie. Après le Tobba Morthed, l'Empire se divisa. Voilà toute l'histoire d'un grand peuple pendant plus de dix siécles. Environ soixante-dix ans avant Mahomet, Yused, sectateur ardent du Judaïsme, persécuta avec la derniere barbarie tous ceux qui refuserent d'embrasser cette religion : on les jettoit dans une fosse remplie de feu, ce qui lui fit donner le surnom de Roi *de la fosse*. Les Chrétiens qu'il traita avec plus d'inhumanité que les autres, implorerent le secours d'Elesbaas, Roi d'Ethiopie. La fin de cette guerre fut la destruction des Rois Hémiarites.

Les Rois d'Ethiopie gouvernerent l'Empire Arabe par des vicerois de leur nation. Abrahah, le second de ces gouverneurs, bâtit dans Sanaa, capitale d'Yémen, une magnifique église, dans la vue d'attirer au Christianisme les Arabes idolâtres & de les détourner du pélerinage de la Mecque, dévotion fort ancienne. Un Arabe, nommé Sofaïl, étant entré la nuit dans le nouveau temple, souilla de ses excrémens l'autel & les murs. Abrahah irrité de cette profanation, fit vœu de détruire le temple de la Mecque; il mourut dans cette expédition. Mahomet raconte qu'au moment où ce viceroi alloit entrer dans la Mecque, l'éléphant qu'il montoit s'agenouilla & refusa d'aller plus loin. Dans le même instant, une troupe d'oiseaux vint avec des pierres combattre & détruire l'armée de l'Ethiopien. Les commentateurs de l'Alcoran disent que quoique ces pierres ne fussent pas plus grosses que des pois, elles étoient si pesantes qu'en tombant sur la tête, elles perçoient le casque & l'homme de part en part; les chameaux ne s'en tiroient pas mieux.

Seïf, de la race d'Hamyar, ayant reçu un puissant secours de

Chofrou I, Roi de Perfe, recouvra le trône de fes peres vers l'an 575 du Chriftianifme. Dans la fuite, il fut tué par des Ethiopiens. Son Royaume tomba fous la domination des Perfans : Bazan, le cinquieme gouverneur de cette nation, le rendit peu de tems après à Mahomet.

Les Hémiarites avoient formé en divers tems des principautés particulieres. Le Royaume d'Hirah, dans l'Iraque Arabique, l'ancienne Chaldée, fut l'ouvrage de Malek, qui defcendoit de Khalan, arriere-petit-fils de Jocthan. Ses Rois, connus fous les noms de Mondars & de Lakmiens, regnoient en même tems que les Arfacides ou Princes Parthes, & devinrent leurs vaffaux. Les Califes détruifirent cet Etat, qui avoit fubfifté plus de fix cens ans.

Ifmaëlites.

Ifmaël & fa mere Agar ayant été chaffés de la maifon d'Abraham par Sara, fe retirerent dans des lieux deferts. Ce profcrit dépouillé de tout héritage, reçut, dit-on, de Dieu en dédommagement, ces deferts avec la permiffion de piller tout ce qu'on y trouveroit. C'eft fur cette tradition que les Bedoins, defcendans des Ifmaëlites, autorifent leurs brigandages. Ifmaël fit un établiffement dans l'Arabie occidentale avec fes douze fils; Kidar, fon fucceffeur, y annexa les Etats des Jorhamites. Rien n'eft plus incertain que la filiation des defcendans de Kidar; leur hiftoire eft une nuit profonde. On fçait feulement qu'ils occuperent d'abord les contrées qui ont porté depuis les noms d'Arabie deferte & d'Arabie pétrée, & qu'ils fubjuguerent dans la fuite une partie de l'Arabie heureufe. De leur tige, fortirent plufieurs branches, mais toutes ces branches fe confondirent enfuite dans le tronc, & les noms de leurs tribus fe perdirent dans celui d'Ifmaëlites, connus anciennement fous le nom de *Scénites*. Les Arabes modernes regardent Adnan comme le principal fondateur des tribus If-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

maëlites, & leurs généalogies ne remontent point au-delà de ce Prince. On peut ſuppoſer qu'Adnan étoit à peu-près contemporain de Jeſus-Chriſt. On compte vingt-deux Rois depuis ce Prince juſqu'à Mahomet, qui réunit toutes les tribus en un ſeul peuple.

Les plus diſtinguées de ces tribus ſont la tribu des Khoſaïtes & celle des Khoreïſchites. Elles exercerent ſucceſſivement l'emploi honorable des gardiennes de la *Caabah*, ou maiſon quarrée de la Mecque; un Prince Hémiarite l'avoit, dit-on, cédé à Khoſa, un des ancêtres de Mahomet, pour une bouteille de vin. Dieu, ſi l'on en croit Mahomet, donna lui-même le modele de la Caabah, dont l'original a été bâti au ciel par les Anges. Seth conſtruiſit cet édifice ſacré de pierres & d'argile. Après le déluge, il fut relevé par Abraham & par Iſmaël. Quand le paganiſme domina dans l'Arabie, les Idoles chaſſerent de ce temple le Dieu des patriarches. Sous diverſes religions, le concours du peuple à ce lieu a toujours été le même; on diroit que ſa dévotion eſt attachée aux murs du ſanctuaire. L'intérêt de la nation forçoit les novateurs à maintenir un uſage qui attiroit en Arabie & principalement à la Mecque des richeſſes immenſes.

M. Prideaux aſſure que c'étoit une coutume ancienne chez les Arabes que de ſuſpendre toute hoſtilité durant les mois deſtinés au pélerinage de la Mecque. Dès que le premier mois ſacré commençoit, les Arabes ôtoient les fers de leurs lances, & quelle que fût l'animoſité des tribus ennemies, elles commerçoient familierement enſemble comme au ſein de la paix.

La garde de la Caabah tenoit, à la Mecque, au ſouverain pouvoir. Les Khoreïſchites jouiſſoient de cette prérogative à la naiſſance de Mahomet, & ſa famille regnoit ſur leur tribu.



HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

HISTOIRE MODERNE

De l'Arabie & des Pays voisins, gouvernés par les Califes & par les Dynasties établies sur leurs ruines.

MOHAMMED, qu'il a plu aux Européens d'appeller Mahomet, naquit à la Mecque vers l'an 570 de l'Ere chétienne. Il étoit petit-fils d'Abdal-Moutaleb, Prince de la Mecque & chef de la tribu des Khoréischites; son pere Abdallah mourut peu de tems après l'avoir vu naître. Ere chrét. 570, & s.

Il n'y a rien de plus merveilleux que la naissance de Mahomet, telle qu'elle est racontée dans les légendes Musulmanes. Dieu, disent-elles, qui dans les décrets de sa providence, avoit résolu de toute éternité d'envoyer au monde ce grand prophête pour enchaîner satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, laquelle passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui comme le sceau de son origine, & du sang des patriarches dont il descendoit.

Emine, sa mere, le porta sans souffrance & l'enfanta sans travail. Au moment de sa naissance, Mahomet doué de raison & du don de prophétie, tomba le visage contre terre pour honorer Dieu, & il s'écria, qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, & que ce Dieu l'avoit choisi pour son envoyé. La terre trembla, comme si elle avoit enfanté son Sauveur; toutes les idoles se prosternerent; les trônes furent renversés; Lucifer fut précipité au fond de la mer, d'où quarante jours après, ayant ramassé toutes ses forces, il monta sur le mont Cabès pour appeller les Anges; le feu des Perses s'éteignit; un palmier sec poussa des feuilles & des fruits admirables. Des oiseaux qui avoient pour bec des jacinthes, dont l'éclat brilloit depuis l'orient jusqu'à l'occident, formerent la cour du nouveau né. Les générations des oiseaux, des nuées, des vents

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

& de tous les efcadrons des Anges fe réunirent pour l'élever, & elles fe difputerent les unes aux autres cet honneur. Une voix du ciel termina leur querelle par ces mots: » il ne fera point ôté » d'entre les mains des mortels, parce qu'heureufes les mamelles » qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maifon » qu'il habitera, & le lit où il repofera ». A l'âge de quatre ans, les Anges lui fendirent le ventre pour lui laver les boyaux, & ils lui ouvrirent le cœur pour en ôter le grain noir & diabolique qui tourmente les autres hommes: Mahomet n'en reffentit aucune douleur. Telles font les fables dont les dévots Arabes ornent le berceau de leur prophête.

Mahomet, ayant perdu de bonne heure fon ayeul, fon pere & fa mere, fut dans fes tendres années expofé aux maux d'une extrême indigence. Aboutaleb, fon oncle paternel, le nourrit dans fa maifon jufqu'à l'âge de vingt ans, & enfuite le plaça au fervice d'une riche veuve, nommée Cadhige, qui faifoit un grand commerce. Mahomet fut le conducteur des chameaux de cette femme, fon homme de confiance & enfin fon époux.

Enrichi par ce mariage, il afpire à la gloire & à la puiffance. Dans fes voyages en Syrie, en Judée & ailleurs, il avoit acquis des lumieres; & il forma le projet de donner à l'Arabie des loix par le moyen d'une religion nouvelle. La multiplicité des cultes qui partageoient cette contrée favorifoit fon deffein; les dogmes, les préceptes & les pratiques de ces religions différentes lui fournirent les matériaux de fon fyftême, fi toutefois on peut appeller fyftême un chaos de vifions & d'inftitutions informes, découfues, abfurdes, incompatibles, contradictoires, qu'il empruntoit ou qu'il forgeoit, fuivant que l'infpiroient fes intérêts & l'occafion; car fi l'on en excepte l'unité de Dieu, il n'avoit rien de fixe & de déterminé dans l'efprit que l'objet de fon ambition & de fa cupidité.

Maître de choifir fes erreurs, l'impofteur confulta, dit-on, le génie des Arabes, & il adapta fa doctrine au caractere d'un peuple

voluptueux, ignorant, amoureux de la nouveauté, affamé de merveilleux, & naturellement disposé à l'enthousiasme. Non, il ne fit que se livrer sans réserve à son génie & à ses passions ; il est vrai que ses passions étoient, en partie, du climat. On ne peut pas douter, par exemple, que sa lubricité n'ait été la premiere cause qui lui fit permettre la polygamie avec quelques bornes & le concubinage sans bornes.

Sa femme fut sa premiere prosélyte ; elle prit ou feignit de prendre des attaques d'épilepsie auxquelles il étoit sujet, pour des convulsions, dont il étoit saisi à la vue de l'Ange Gabriel qui lui révéloit les desseins de Dieu. Cadhige, servant son ambition, publia qu'il étoit prophete ; quelques esclaves le crurent, & on les affranchit pour récompense ; on assista des pauvres, & ils crurent tout ce que leurs bienfaiteurs voulurent leur persuader. Mahomet ne chercha pourtant pas, comme le font ordinairement les chefs de parti en fait de sectes, à s'appuyer sur des intrigues de femmes, & il ne mit nullement le sexe dans ses intérêts.

Le projet fut long-tems à mûrir. A l'âge de cinquante ans, Mahomet commença à prêcher publiquement à la Mecque. Les magistrats se disposerent à le faire arrêter comme un perturbateur du repos public ; il s'enfuit de cette ville l'an 622 de Jesus-Christ. C'est de cet événement que les Mahométans datent leur *hégire :* ce mot signifie retraite ou fuite.

Hegire. 1, *& suiv.* Ere chrét. 622, *& s.*

L'imposteur avoit, dans des antres, préparé ses disciples à l'enthousiasme ; ses premiers disciples étoient de ces hommes vils & ignorans, aussi difficiles à désabuser que faciles à séduire, dupes en partie & en partie fourbes par intérêt ou par vanité, se persuadant eux-mêmes par les efforts qu'ils font pour persuader les autres, déterminés par les circonstances à risquer une vie misérable dans une entreprise religieuse comme dans une guerre civile ou sur une mer orageuse pour des espérances solides ou frivoles, de ces hommes faits pour le fanatisme & pour le service des imposteurs. Dans ces antres obscurs, Mahomet s'étoit saisi de leur

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

imagination; ſon éloquence & ſa ſubtilité firent tout le miracle de leur converſion. Ils ſortirent enthouſiaſtes de ces retraites. Dès que Mahomet s'eſt ſouſtrait au grand jour, les dévots du Muſulmaniſme ne le voyent plus agir que par prodiges; l'obſcurité donne une libre carriere à leur zèle.

Mahomet chaſſé de la Mecque, arrive à Médine, il fait de ſes proſélytes des ſoldats. L'étendart de ſa religion eſt celui de la guerre; il ſe diſpoſe à ſe venger des Mecquois & à perſuader ſes dogmes par la force des armes. Les Médinois, entraînés dans ſon parti, ne furent pas heureux dans le premier eſſai de leurs forces; mais à un ſecond combat, ils vainquirent, quoiqu'ils ne fuſſent qu'au nombre de trois cens quatorze, une caravanne de mille Koréiſchites; le butin fut conſidérable. Mahomet mit à la tête du martyrologe Muſulman la canoniſation de quatorze de ces brigands qui périrent dans l'action, & ſon camp s'embraſa des feux du fanatiſme.

Cet avantage l'enhardit: il marche à la Mecque, la ſurprend, nettoye la Caabah d'une foule d'idoles, & ordonne l'exercice public de ſa religion. On obéit à ſes armes; on croit à ſes ſuccès. Lorſqu'avant ſes triomphes les Arabes s'obſtinoient à lui demander un miracle en preuve de ſa miſſion, il leur répondoit que Dieu le leur refuſoit pour les punir d'avoir mépriſé ceux de Saleb & des autres prophetes ſes prédéceſſeurs. Victorieux, il n'eut pas beſoin de prodiges pour conſtater ſes dogmes, puiſque le ciel en atteſtoit la vérité par ſes ſuccès. C'étoit Dieu qui s'expliquoit par la fortune; & la foule qui, en criant qu'il ne faut pas juger des choſes par les événemens, en juge preſque toujours par là, reconnoiſſoit dans le tumulte de la victoire la voix de Dieu. Par ce moyen triomphant, il confond de nouveau l'idolâtrie dans la plaine de Bedre.

Pour animer ſes diſciples & pour juſtifier ſes violences, on l'entendoit rappeller ſans ceſſe la colere de Dieu détruiſant les incirconcis, le déluge étouffant l'univers, le feu conſumant Sodome,

dome,

dome, les fléaux défolant l'Egypte, le glaive de l'Ange exterminateur frappant de tous les côtés & les Ifraëlites & leurs ennemis, le champ de la mort couvert des offemens des tribus Arabes d'Aad & de Thamod récemment exterminées, &c. Fort de l'exemple de Dieu, & comme fi fon miniftere l'eût animé de l'efprit d'un Dieu irrité, il n'employa plus que l'éloquence des armes.

Ses fuccès le conduifirent contre les tribus qui profeffoient le Judaïfme. Des auteurs cités par Voffius dans fes oracles Sybillins, ont écrit qu'il s'étoit d'abord annoncé aux Juifs pour le Meffie, & qu'il s'étoit appliqué les oracles facrés du vieux teftament. Cet artifice lui avoit, dit-on, réuffi, fur-tout auprès des Juifs de la fecte d'Hérodes Iduméen; mais ils l'abandonnerent, ajoute-t-on, parce qu'ils le virent manger de la chair de chameau. Il eft certain que Mahomet perfécuta les Juifs à toute outrance.

Dans le tems qu'il étoit occupé à cette expédition, Abou-Sofian, à la tête des Koreïfchites, l'oblige de revenir fur fes pas. Le don de prophétie l'abandonne; il manque fon miracle; les appuis de fa religion s'écroulent; il eft battu, bleffé, délaiffé: mais il n'eft point abattu; il calme avec des promeffes & les idées du fatalifme la multitude, il promet, il exécute, & il conclut une ligue avec les Koreïfchites, dans le deffein de la rompre bientôt. Dans cet intervalle, une fille nommée Zaïnab, met dans la ville de Kaïbar fon don de prophétie à une terrible épreuve; elle empoifonne une épaule de mouton, il en mange & il eft empoifonné. L'épaule l'avertit pourtant, dit-on, du piége, mais ce fut un peu tard, car de ce moment fa fanté fut toujours languiffante, malgré les remédes qu'on employa pour arrêter l'effet du poifon.

De l'épée de Mahomet fortent les premieres étincelles de la guerre, que fes Vicaires ont continuée pendant fept à huit fiécles contre les Grecs. Kaled, fon général, homme habile à mener des fanatiques, défit en Syrie avec trois mille hommes vingt mille braves combattans. Le Prophete brillant de la gloire des armes, fait fon premier pélerinage à la Caabah avec un appareil

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ſuperbe & une faſtueuſe hypocriſie, qui ſéduiſent & le peuple & l'élite de la tribu. Peu de tems après, les Mecquois ſe révolterent; ils furent mis en déroute. Le Mahométiſme ou la mort, telle fut l'alternative que leur propoſa le vainqueur. Le ſang coula dans la Mecque, bientôt le Mahométiſme l'arrêta, & Mahomet fut proclamé Souverain.

La renommée & l'épée du Prophete lui attirent l'hommage d'une foule de Princes Arabes, toute l'Arabie ſe trouve ſoumiſe à ſa religion & à ſa loi. Toutefois la liberté ne put jamais être anéantie, dans les cantons dont les habitans adonnés à la vie champêtre fuyoient la demeure des villes. De nouveaux impoſteurs s'érigent en prophetes, mais Mahomet les avoit prévenus, & il avoit vaincu. Il ne lui reſte plus pour s'aſſurer ſes uſurpations qu'à faire du bien à ſes ſujets.

A ſon ſecond pélerinage à la Mecque, le poëte Caab qui l'avoit déchiré par des ſatyres, lui demanda grace dans une piéce ſi énergique & ſi touchante, que le Prophete le revêtit de ſon propre manteau. Les héritiers de ce poëte vendirent ce manteau vingt ou quarante mille dragmes au Calife Moavias. Lorſque le Tartare Houlagou s'approcha de Bagdad, le dernier des Califes Abaſſides alla au-devant de lui avec ce manteau ſur ſes épaules & avec le bâton du Prophete à la main. Le conquérant lui arracha & le bâton & le manteau qui ſervoient déjà depuis plus de ſix cens ans, les brûla & en jetta les cendres dans le Tigre pour les ſouſtraire, dit-il, à la profanation des impies.

Mahomet mourut à Médine l'an 632 de notre ere, à l'âge de 63 ou 65 ans, de la main de ſes femmes, à ce qu'on croit. Omar prouva, par ſon cimeterre, qu'il n'étoit pas mort & qu'il étoit impoſſible qu'il mourût. Aboubekre prouva, par l'Alcoran, qu'il étoit mortel, & par le fait qu'il étoit mort. On l'enterra à Médine. Les Mahométans ſe mocquent avec raiſon des Chrétiens qui racontent ſérieuſement la fable du cercueil ſuſpendu en l'air par le moyen de l'aimant dans le temple de la Mecque, où ſon corps n'eſt point.

Ce célebre imposteur ne laissa aucun enfant mâle de la multitude de femmes qu'il avoit épousées : on lui en donne jusqu'à quinze, dix-sept, vingt-une & même vingt-six, sans parler des maîtresses qu'il entretenoit. Ce héros de l'impudicité tenoit Dieu à ses ordres tout prêt à sanctifier chaque trait de son incontinence. Quand il eut pris plusieurs femmes, Dieu lui révéla qu'il étoit bon & saint d'avoir plusieurs femmes. S'il abusoit de l'esclave Marina, même avant qu'elle fût nubile, le concubinage étoit aussi-tôt loué dans un chapitre de l'Alcoran. Concevoit-il des desirs incestueux ? La voix du ciel lui permettoit l'inceste par une grace particuliere, & par l'ordre d'en haut il épousoit Zaïnab, femme de Zaïd, son fils adoptif. Mais l'allarme étoit dans le cœur de tous les maris, c'est pourquoi il crut devoir les rassurer en publiant que Dieu lui défendoit d'approcher à l'avenir de la femme d'autrui, quoiqu'il en devînt amoureux. C'étoit ainsi que cet homme impudent, qui dans ses mysteres infâmes de débauche occupoit l'Ange Gabriel à lui communiquer, par la vertu d'une drogue, une vigueur extraordinaire, commençoit d'abord par commettre le crime, & il en faisoit ensuite une loi générale, ou il s'en adjugeoit le privilége exclusif sous le nom de Dieu qu'il avoit à sa dévotion. De telles mœurs ne le décrioient point, on aimoit mieux croire que l'impudicité n'étoit point un vice, que de douter que Mahomet fût l'homme de Dieu, parce qu'il étoit sujet à l'impudicité. Une fois qu'on est dominé par la prévention, on juge plutôt des actions par les personnes que des personnes par les actions. Sénéque disoit au sujet de l'ivrognerie reprochée à Caton, que par là on prouvoit mieux que l'ivrognerie étoit honnête qu'on ne prouvoit que Caton ne l'étoit pas. Soiouthi avance que dans un tems qu'il marque, Dieu avoit pardonné à Mahomet, non-seulement les fautes qu'il avoit commises, mais encore celles qu'il pouvoit commettre.

Mahomet prétendoit que l'usage des femmes l'excitoit à la dévotion. » Il y a deux choses dans ce monde, disoit-il, qui me

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

» sont très-agréables, les femmes & les parfums : ces deux choses » réjouissent les sens & excitent ma ferveur dans la priere ».

Dans le nombre des femmes qu'il eut, il y en eut trois qu'il parut plus tendrement aimer, sçavoir Cadhige, Haphsa, fille d'Omar, Ayesha, fille d'Abdollah ou Aboubekre. Cadhige mourut trois ans avant l'hégire ; le respect qu'il eut pour elle, l'empêcha tant qu'elle vécut de lui associer aucune femme. Il confia à Haphsa les originaux de ses révélations & le recueil qu'il en forma. Ayesha n'avoit que sept ans lorsqu'elle devint sa femme. Comme elle étoit aussi spirituelle que jolie, Mahomet lui donna des maîtres, elle devint très-sçavante. Après la mort de son mari, elle fut l'oracle vivant de sa secte, on l'appelloit la grande prophétesse, & ses explications de l'Alcoran passent pour des traditions authentiques. Il a paru surprenant que brutalement livré à l'amour des femmes, le Prophete ait eu pour elles si peu d'égards, & que deux de ses femmes chargées, l'une du dépôt de ses loix, l'autre de leur interprétation, n'ayent point pensé à les adoucir en faveur de leur sexe. On peut aisément allier ces objets. Quant au premier point, une excessive jalousie & la pluralité des femmes réduisirent Mahomet à la nécessité de les tenir dans la subordination & l'esclavage. Quant au second, ces deux veuves de Mahomet, auxquelles un nouveau mariage étoit interdit par l'Alcoran, se bornerent à la gloire d'avoir été ses femmes, à l'honneur d'avoir la plus grande part à la fondation de l'Empire, à la liberté dont elles jouissoient, & au plaisir de recevoir des peuples, des hommages & des prérogatives qui flattoient d'autant plus leur orgueil que l'humiliation de leur sexe étoit d'autant plus profonde. J'ignore d'ailleurs si les femmes haïssent leur sexe, comme on les en accuse, & je ne sçais pas si les veuves du Prophete avoient un cœur à se consoler de leurs peines passées & de leur contrainte actuelle, par le malheur de leurs semblables.

Mahomet étoit si jaloux de ses femmes, quoiqu'il ne leur fût guere fidéle, que son Dieu défendit à ses sectateurs d'entrer

dans sa maison sans permission, & qu'il leur ordonnoit, s'ils étoient invités à dîner chez lui, d'en sortir immédiatement après le repas, sans converser avec ses femmes; aussi ne gagna-t-il pas leur affection. Pour être autorisé à les battre, il permit à tous les maris de battre les leurs, quand la chose seroit nécessaire. Il porta la jalousie au-delà du tombeau, car il condamna celles qui lui survécurent à un veuvage éternel; Ayesha n'avoit pourtant pas encore vingt ans, quand il mourut, & le climat n'avoit pas épargné ses feux sur cette femme bien-aimée. La galanterie d'Ayesha avoit éclaté, du vivant du Prophete, avec scandale dans toute l'Arabie. Ali, son gendre, l'en informa lui-même; mais il aimoit trop éperdûment Ayesha pour la renvoyer, & ne pouvant la garder si elle étoit déshonorée, il la déclara, de la part de Dieu, innocente & femme de bien, avec anathême contre les imposteurs qui la calomnieroient. Si l'on suit à la trace le schisme d'Ali, on en trouve la source dans l'incontinence d'Ayesha, qui ne pardonna jamais sa honte à son délateur.

L'Envoyé de Dieu eût beau renoncer à la gloire des miracles la foule de ses sectateurs donne là-dessus un démenti formel à l'Alcoran. Si l'on s'en rapporte à eux ou du moins à quelques légendaires, les arbres, les bêtes, les pierres le saluoient en l'appellant l'Apôtre de Dieu; la lune s'étant approchée de lui, il la fendit en deux, une portion tomba dans sa manche, mais il la renvoya à cette planete, pour qu'elle ne perdît rien de sa rondeur; de sa sueur naquirent le riz & la rose; il faisoit sortir de ses doigts des fontaines qui fournissoient de l'eau à ses armées; avec un chevreau & quatre petites mesures d'orge, il contenta la faim de quatre-vingts hommes; une autrefois il rassasia toutes ses troupes avec quelques dattes qu'une jeune fille lui avoit apportées dans sa main; un tronc de palmier devant lequel il avoit coutume de prier Dieu, conçut une si forte passion pour lui, qu'en son absence il crioit plus haut qu'un chameau, & qu'il ne s'appaisoit que quand le Prophete s'en approchoit de nouveau; dans

une nuit il alla de la Mecque à Jérufalem & de Jérufalem au ciel, d'où après avoir converfé avec Dieu & confidéré le paradis & l'enfer, il defcendit & parut avant le jour à la Mecque, &c. Un zèle romanefque a fait couler de la plume de fes difciples plus de trois mille miracles de cette forte; il ne faut point en charger Mahomet ni les Mufulmans éclairés. Des auteurs Chrétiens ont dit qu'il avoit perfuadé à fes difciples qu'un pigeon blanc qui venoit manger des grains de bled dans fon oreille, étoit l'Ange Gabriel qui lui annonçoit les ordres de Dieu: on allégue d'autres impoftures qu'on ne trouve pas dans les traditions Arabes. L'un des plus impertinens menfonges, dit Bayle, qu'on ait débités touchant Mahomet, c'eft de dire qu'il a été Cardinal. Plufieurs Docteurs Proteftans l'ont pris pour l'Antechrift.

Mohammed eft pour la moitié du monde l'ami de Dieu, & pour l'autre un illuftre impofteur. Sans connoiffances, fans lettres, mais né artificieux, éloquent, hardi, & avec le talent de manier les cœurs, il perfuada fes vifions puériles, à ceux-là par l'empire que les ames fortes ont fur les efprits foibles, à ceux-ci par l'afcendant que le génie, la victoire & le bonheur donnent à l'homme entreprenant, même fur les têtes & fur les ames fortes. Il fçavoit combien le feu de l'enthoufiafme prend aifément à des imaginations orientales, & fervi par une de ces imaginations ardentes, il paroiffoit s'embrafer lui-même du fanatifme qu'il vouloit communiquer, en fe revêtant de la majefté de l'infpiration. Perfuadé qu'une fois qu'on eft maître des confciences, on a tout pour foi, & que le fanatifme le plus imbécille eft le plus furieux, il ofa tout faire, tout dire, tout tenter. Plus ambitieux & plus voluptueux que conféquent & fyftêmatique, fon impofture n'étoit que l'inftrument de fa cupidité; elle étoit changeante, abfurde, contradictoire; mais quel que fût l'autel, ce n'étoit dans fes vues que le degré du trône. Ses paffions étoient du climat, fes dogmes & fes inftitutions s'accorderent avec le climat, & le climat le fervit. Dès qu'on s'étoit armé pour le perfécuter, il avoit pour-

ſuivi ſon projet à toute outrance, éprouvant que la voix de celui qui ſouffre parle au cœur & perſuade. Trop opiniâtre pour faire un pas en arriere, il falloit que, comme l'Empire Romain, il pérît ou ſubjuguât. Sa fermeté fut ſecondée pour un génie ſi fécond en reſſources, qu'il tiroit preſqu'un égal parti de la mauvaiſe & de la bonne fortune: on le croyoit écraſé ſous les débris de ſes armées, lorſque du milieu de ces débris, il levoit une tête altiére & terraſſoit ſon ennemi. Il eût été la victime de ſon audace, s'il n'eût conquis; il n'eût jamais regné en ſûreté, s'il n'eût fait regner ſa doctrine; il n'eût jamais fait regner généralement ſa doctrine, s'il n'eût employé le glaive; il fit tout le mal qui pouvoit le conduire à ſon but, il fit peu de mal en vain. Légiſlateur auſſi médiocre qu'habile impoſteur, il ne laiſſa point d'autre ſyſtême de gouvernement que ſa religion, & ſa religion étoit un mauvais ſyſtême de gouvernement, quoique l'union du civil avec le ſacré fût politiquement bonne. Séducteur deſpotique, Prince tyrannique, il tranſmit avec ſes exemples le deſpotiſme & la tyrannie à celui qui ſeroit après lui le plus fort, ou le plus adroit, ou le plus heureux dans la pourſuite de l'Empire; car il ne ſongea pas même à regler la ſucceſſion au trône, c'eſt-à-dire, à le fixer. Les principes de ſa religion tendoient à l'aggrandiſſement de l'Etat, il ne ſongea point à ſa conſervation. Il avoit créé ſes ſoldats apôtres, en leur promettant des ſuccès prodigieux & un paradis de voluptés, ſoit qu'ils égorgeaſſent, ſoit qu'ils fuſſent égorgés, il en avoit fait des fanatiques furieux; par le dogme du fataliſme, il en faiſoit des bêtes féroces; & voilà des héros, des conquérans & des martyrs. Mais ſa religion s'enchaînoit & ſe bornoit elle-même par des commandemens & des cérémonies légales impraticables dans d'autres climats, ſes contemplations dans les pays pauvres, ſes ablutions dans les pays froids, la polygamie & le concubinage dans les pays où le nombre des filles n'excéde pas celui des garçons, le voyage de la Mecque, loin de la Mecque, la défenſe de manger du cochon dans les lieux où cette

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

nourriture eſt ſaine, générale & preſque néceſſaire, comme à la Chine, la défenſe de boire du vin & des liqueurs fortes dans les pays de vignobles & dans les pays froids, &c. Il faut croire que ſes vues s'aggrandirent avec ſes ſuccès, comme ſon Alcoran groſſiſſoit avec les événemens. Si l'on ſépare ſes impoſtures de ſes violences, il paroîtra moins odieux à ceux qui conſidéreront qu'en renverſant l'idolâtrie & les autres religions corrompues de l'Arabie, même les héréſies chrétiennes, il ne fit que ſubſtituer à beaucoup d'erreurs & à peu de vérités, des vérités & des erreurs. Quant à ſes peuples, il adoucit leurs mœurs, il modéra leurs brigandages, il les lia par l'uniformité, il leur donna un gouvernement & des loix quelconques, il fut leur bienfaiteur. On aſſure qu'il eut des vertus, c'eſt-à-dire, des penchans bons & honnêtes, la popularité, la charité, la douceur, la ſobriété, la fidélité à ſa parole, la libéralité & tout ce qui pourroit faire un homme de bien de tout autre que d'un ambitieux.

Quelques auteurs comptent Mahomet pour premier *Califé*; mais ce titre qui ſignifie *Vicaire* ou *Succeſſeur*, ne ſçauroit lui être appliqué.

11. 632. Mahomet étoit mort ſans ſe déſigner un ſucceſſeur; différens partis s'éleverent; celui d'Aboubekre, ſoutenu par Omar, l'emporta. En montant ſur le trône des Arabes, Aboubekre dédaigna de prendre le titre de Roi; la gloire récente du Prophete lui fit trouver celui de *Califé*, *Vicaire* ou *Succeſſeur* plus flatteur. Ali fruſtré du trône ſe ſoumit à la néceſſité; Khaled ſoumit au Califé quelques tribus rebelles; Malek & le prophête Moſſeilamah, chefs de ces tribus, périſſent. Dès lors commence la *guerre ſainte*, entrepriſe contre les Chrétiens, pour la propagation de la doctrine de Mahomet. L'objet de cette guerre étoit de prévenir les troubles en occupant au-dehors les eſprits inquiets, & tout à la fois de ſatisfaire le fanatiſme de la nation, en acquérant des proſélytes au Muſulmaniſme. Dans la lettre circulaire écrite pour la convocation des troupes, Aboubekre prie pour Mahomet. L'armée Muſulmane

Musulmane marche en Syrie; elle bat d'abord les troupes de l'Empereur Grec; elle est battue, & ses chefs sont eux-mêmes surpris par la terreur commune. Bosra fut pris par Khaled; mais on abandonna le siége de Damas. Après divers combats, l'avantage de la campagne reste aux Musulmans. Les historiens Arabes écrivent en poëtes ces commencemens de l'histoire.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Khaled, surnommé par Mahomet lui-même l'*épée de Dieu*, rentre en campagne, défait les Grecs, & s'empare de Damas. Les Chrétiens en sortent sous la conduite du Prince Thomas, gendre de l'Empereur Héraclius. Khaled, contre la foi de la capitulation, les taille en piéces. Il renvoya à l'Empereur sa fille qui étoit prisonniere, en l'assurant que c'étoit dans l'espérance de le faire bientôt prisonnier lui-même. Dans la premiere action, il y eût deux bataillons de femmes Arabes qui se signalerent. 12-13. 633-34.

Le Calife Aboubekre mourut peu de tems après. C'étoit un Prince chaste, modeste, frugal, charitable, qui fut toujours conduit par l'amour du bien public, & qui ne vécut que du patrimoine de ses ancêtres. Son nom étoit Abdollah. Mahomet, en épousant Ayesha sa fille, lui avoit donné le nom d'Aboubekre, pere de la pucelle. Ce Prince nomma, en mourant, Omar pour son successeur, auquel on donna le titre d'*Emir Moumenin*, commandant des fidéles, d'où par corruption *Miramamolin*. La douceur d'Obéidah, général substitué à Khaled, engagea plusieurs villes à se soumettre à la domination Musulmane, moyennant la conservation de leur liberté & l'exercice de leur religion. Le gouvernement Grec étoit si tyrannique, que les sujets croyoient se soustraire à tous les maux, en se jettant dans les bras des Musulmans. Voyez les observations sur le Mahométisme. Omar fut à peine sur le trône qu'il envoya des troupes en Perse; elles ravagerent une partie de l'Iraque Persique, après avoir perdu une bataille & leur général Obéid sur les bords de l'Euphrate. Dans une seconde journée, la mort du général Persan décida la victoire en leur faveur.

Les Musulmans ne cessoient de prendre des places en Syrie. Les 14. 635.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

habitans d'Emeſſe capitulerent. L'Empereur Héraclius envoya dans cette contrée une armée nombreuſe, ſous le commandement de Mahan ou Manuel, le plus grand capitaine Grec de ſon tems : la licence de ces troupes diſpoſa les Syriens au joug plus léger des Mahométans. Obéidah eut la grandeur d'ame de céder le commandement de l'armée Arabe au valeureux Khaled, pour ne ſe réſerver que les offices d'humanité, tels que le ſoin des bleſſés, &c. Les Arabes gagnerent une bataille ſanglante. L'action avoit duré pluſieurs jours. Les Grecs avoient remporté le premier avantage; mais les femmes Arabes qui formoient l'arriere-garde de l'armée ennemie, ayant relevé ſes drapeaux abattus, ils laiſſerent morts ſur le champ de bataille cent cinquante mille hommes, & quarante mille dans les fers du Muſulman. Les Arabes victorieux, mirent auſſi-tôt le ſiége devant Jéruſalem, & le Calife alla prendre en perſonne poſſeſſion de cette place. Ce Prince nettoya lui-même la pierre ſur laquelle Jacob eut la viſion de l'échelle myſtérieuſe, & que les Chrétiens laiſſoient couverte d'immondices, tant étoit grande la vénération des Muſulmans pour les patriarches. Saëd pénétroit juſqu'à la capitale de la Perſe; Jezdegerd III, dernier Roi Saſſanide, la lui abandonna & ſe réfugia à Fergemah.

16. Les progrès des Muſulmans en Syrie continuerent. Alep ſe
637. rendit malgré Youkinna, l'un des gouverneurs qui, digne Emule de Khaled, ſe défendit héroïquement dans le château : un ſtratagême le chaſſa de cet aſyle, il apoſtaſia, & ſon crime fut contagieux comme tous les crimes des grands. On trouve, dans toutes ces campagnes, des combats ſinguliers d'ennemi à ennemi, de général à général, & tous ces combats ne terminent pas le moindre différend; les hiſtoriens Arabes aiment mieux en donner la deſcription que celle des grandes batailles. Alvakédi rapporte un entretien de l'Empereur Héraclius, dans Haïm, avec des priſonniers Arabes. Dans cette conférence, le Prince demanda, ſuivant cet auteur, à l'un des priſonniers comment Mahomet recevoit

l'inſpiration ; on lui répondit qu'elle reſſembloit quelquefois au ſon d'une cloche, & que ſouvent auſſi elle ſe faiſoit entendre avec un ſon plus fort & plus aigu. Sur ſes queſtions touchant les miracles de Mahomet, on lui aſſura que le Prophete ayant ordonné à un gros arbre de rendre témoignage à ſa doctrine, l'arbre vint droit à lui en fendant la terre avec ſes racines, & lui dit trois fois, *vous êtes l'apôtre de Dieu*, &c. L'ennemi étoit alors aux portes. L'Empereur conſentit au projet qu'on lui propoſa de faire aſſaſſiner Omar. Le Calife, ſuivant les Arabes, fut ſauvé par une eſpéce de miracle.

Après la perte d'une bataille de la part des Chrétiens, l'ancienne & floriſſante ville d'Antioche ſe rendit au général Obeïdah, 17. 638.
qui, craignant pour le courage & la ſimplicité de ſes troupes le voluptueux ſéjour de cette ville, les en éloigna. Les Muſulmans remporterent pluſieurs avantages au-delà de l'Euphrate. La trahiſon qui faiſoit une partie de leurs conquêtes, leur livra Tripoli & Tyr. La frayeur fit tomber à leur approche Céſarée & autres places. Alors les Muſulmans ſe relâcherent de leur premier zèle. Ramlah, Acre, Joppé, Aſcalon, Gaza, Napolans & Tibériade dans la Paleſtine, Bérité, Sidon, Jabalach, Laodicée, &c. dans la Syrie maritime, avoient paſſé ſous leur puiſſance, avec tant de rapidité, que cette conquête reſſembloit plutôt à un voyage qu'à une expédition militaire.

L'année ſuivante, la peſte ravagea la Syrie; elle emporta tant 18.
de monde, qu'on appella cette année, l'*année de la mortalité*. En- 639.
ſuite le général Amrou paſſa de Syrie en Egypte. La trahiſon lui ouvrit les portes de Meſrah, &c. Un ſiége meurtrier abattit les murailles d'Alexandrie. Pendant ce ſiége, Amrou avoit été fait priſonnier à l'attaque d'une tour, il ne fut pas reconnu. Sur la fierté d'une de ſes réponſes au gouverneur, il alloit être décapité, lorſque Verdan, un de ſes eſclaves, lui donna un ſoufflet, en lui diſant avec une feinte colere, qu'il étoit bien hardi de parler de la ſorte en ſa préſence ; le gouverneur le prit alors pour un

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ſimple ſoldat, mépriſa ſes propos, & trompé par une nouvelle ruſe, le remit en liberté.

On ne voit pas dans toutes ces expéditions, les Muſulmans violenter la conſcience des Chrétiens; ils leur propoſoient ordinairement de ſe rendre ou Mahométans ou tributaires. Ce ne fut point la perſécution qui étendit le Mahométiſme, ce fut la conquête, je veux dire, le mêlange & la domination des Muſulmans. L'Empire Grec ſe livra, pour ainſi dire, lui-même, & à leurs armes & à leur religion. Voyez les obſervations.

19-20. 640. Cependant les Grecs reprirent Alexandrie; mais les Arabes s'en emparerent de nouveau. La priſe de cette place décida du ſort de tout l'Empire. Le Calife Omar condamna au feu ſa ſuperbe bibliothéque; *ou ces livres*, dit-il, *s'accordent avec l'Alcoran, & alors ils ſont inutiles; ou ils y ſont contraires, & alors ils ſont dangereux.* La premiere bibliothéque Alexandrine avoit été brûlée dans la guerre que Jules-Céſar fit à l'Egypte; c'eſt-à-dire, le *Bruchion*, fondé par Ptolomée Soter, qui contenoit quatre cens mille volumes: le *ſérapéon* ou 2[e] bibliothéque fut conſervé, & Cléopatre l'enrichit de la bibliothéque de Pergame, compoſée de deux cens mille volumes, ce fut celle que conſuma l'Alcoran. Il y eut alors une grande famine en Arabie, l'Egypte y répandit l'abondance. Paiſible poſſeſſeur de cette contrée, Amrou rétablit le canal creuſé par Trajan, de Meſrah à la mer Rouge.

21-22. 641-42. D'autres généraux continuoient d'étendre en Aſie l'Empire Arabe. Le joug Muſulman & la religion de Mahomet embraſſerent toutes ces contrées.

23, &ſ. 643, &ſ. Omar eſt aſſaſſiné à Médine par un Perſan, nommé Firoux; il avoit mené ſur le trône la vie d'un homme ſimple dans un état privé. Une de ſes maximes charitables étoit de ſecourir les malheureux ſans diſtinction de mérite, par la raiſon, diſoit-il, que la vertu ſera ſuffiſamment récompenſée dans l'autre monde & que les biens ne ſont deſtinés qu'à ſubvenir aux beſoins tem-

porels. Avant que d'expirer, il nomma six électeurs pour donner à la nation un maître. Ali refusa le Califat, parce qu'on vouloit l'assujettir à regler les affaires du gouvernement sur les avis des anciens. Othman l'accepta, aux conditions qu'on lui prescrivit. A peine le nouveau Calife fut-il sur le trône, qu'il envoya en Perse une forte armée, qui envahit bientôt presque tout ce qui restoit à conquérir de ce Royaume. Jezdegerde, dernier Roi, périt l'an 651 dans une guerre contre Tarkan, Prince Turc, & toute la Perse resta aux Musulmans. Amrou fut rappellé d'Egypte: ce gouverneur étoit aimé & estimé des peuples, à cause de son attention à se conformer aux mœurs & au génie des Egyptiens. Mécontente d'Abdallah, son successeur, la nation subjuguée livra Alexandrie à l'Empereur Grec.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Les Arabes furent vers ce tems-là connus en Europe sous le nom de Sarrasins. On a vu dans le discours sur l'Histoire ancienne de ces peuples une opinion probable sur l'origine de cette dénomination. Quelques-uns croyent que ce mot vient du verbe Arabe *Scharaka*, se lever, parce que ces peuples sont appellés Orientaux par les nations Occidentales, ou de *Sarak*, voleur dans l'Arabe, desert ou pauvreté dans l'Hébreu.

Pour réduire l'Egypte, il fallut rétablir Amrou dans son gouvernement. Il força & détruisit la superbe ville d'Alexandrie. 26. 646.
Cette ville, l'entrepôt du commerce des Indes, avoit dans sa splendeur payé elle seule aux Romains, en impôts & en tributs, autant que toutes les Gaules ensemble, sans compter les grains & autres denrées. Les Sarrasins la réduisirent en bourgade; les Turcs en feront une solitude. La tyrannie des patriarches qui en chasserent les Idolâtres & les Juifs, la multitude de moines, le voisinage de Constantinople, &c. en avoient commencé la décadence. De l'Egypte, les Califes étendirent leur domination sur l'Afrique.

Jusqu'alors les Arabes n'avoient pas eu un seul vaisseau pour conquérir par mer. Moavias, gouverneur de Syrie, créa une ma- 27, *& s.* 647, *& s.*

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

rine formidable, qui fit ſon coup d'eſſai ſur l'iſle de Chypre. Les Chrétiens rentrerent dans cette iſle deux ans après & en chaſſe t les Muſulmans. Cet officier étoit capable de grands projets & ambitieux. Il rencontra ſur la mer de Phénicie l'Empereur Grec,
34-35. l'attaqua, diſſipa ſes vaiſſeaux, & l'obligea à prendre la fuite.
654-55. L'année ſuivante, il s'empara de l'iſle de Rhodes, & mit en piéces le fameux coloſſe du ſoleil, une des merveilles du monde. Ces barbares ſont plutôt des deſtructeurs que des conquérans.

35. L'Arabie s'étoit généralement ſoulevée contre Othman. Ce
656. Prince, peu propre au gouvernement, négligeoit de conſulter les anciens, comme il s'y étoit engagé; il avoit déplacé des hommes chéris de la nation & occaſionné par là une révolte en Egypte; il prodiguoit à ſes parens & à ſes amis l'argent du tréſor public; enfin il avoit oſé occuper dans la Moſquée la chaire de Mahomet, au lieu que ſes prédéceſſeurs s'étoient arrêtés ſur les degrés: tels étoient les reproches qu'on faiſoit hautement contre lui. Il aigrit les eſprits par ſes prétentions déclarées à l'autorité arbitraire, & enſuite il rétracta ſolemnellement dans la Moſquée ſes premiers diſcours. Tant de baſſeſſe après tant de hauteur le fit paroître encore plus indigne du trône. Après diverſes ſecouſſes, la ſédition le terraſſa, il fut tué, l'Alcoran ſur ſon ſein. C'étoit un honnête homme & un Prince imprudent.

Ali fut nommé Califе par acclamation; les Electeurs confirmerent le choix du peuple. Les Mothazélites, c'eſt-à-dire, ſchiſmatiques, (ce fut le nom qu'on donna à ceux qui ſe déclarerent contre ſa nomination,) exciterent contre lui une révolte. Ayesha, ſon ennemie, ſe mit à la tête des ſéditieux; Ali triompha, il établit le ſiége de ſon empire à Kouffah. Moavias, gouverneur de Syrie, refuſa de le reconnoître; Amrou ſeconda ce rebelle & le fit élire Califе à Damas. L'eſprit de ſchiſme & de révolte vint ainſi au ſecours des Chrétiens, menacés par les armes fanatiques & victorieuſes des Arabes.

37. Les deux Califes furent bientôt en préſence l'un de l'autre avec
657.

des armées. Ali, pour épargner le sang des soldats, proposa un combat singulier à Moavias, qui, plus artificieux, le refusa. Les armées étoient sur le point d'en venir aux mains; Moavias fit attacher des Alcorans à des piques avec une légende au-dessous en ces termes: *Voici le livre qui doit décider de tous nos différends, & qui défend de verser sans sujet, comme on le fait, le sang des Musulmans.* Les soldats Arabes de l'Iraque Arabique, refuserent de combattre contre ces armes sacrées, & Ali fut contraint de s'en rapporter au jugement de deux arbitres. Mouza, un des juges nommés, monta sur le tribunal: *Je dépose*, dit-il à haute voix, *Ali & Moavias du Califat, de la même maniere que je tire cet anneau de mon doigt:* il ôta en effet son anneau. Amrou, second juge, dit à l'assemblée: *Mouza a déposé Ali, sa partie, je la dépose aussi;* & *je transmets le Califat à Moavias, en lui donnant l'investiture de la même maniere que je mets cet anneau dans mon doigt. Je le fais avec d'autant plus de plaisir & de justice qu'il est l'héritier d'Othman, & qu'il s'est porté pour vengeur de sa mort.* Ainsi commença le schisme si célebre dans le Musulmanisme, par lequel les deux partis se maudissent à haute voix toutes les fois qu'on harangue le peuple dans les mosquées. De là les deux sectes fameuses appellées l'une *Aiide*, du Calife Ali, l'autre *Ommiade*, parce qu'Othman & Moavias étoient de la maison d'*Ommiah.*

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Après cette disgrace, Ali s'étoit retiré à Kouffah, pour y regner sur l'Arabie. Il y dissipa les Kharégites, fanatiques qui ne reconnoissoient aucune autorité. Saad établit son empire dans l'Egypte, mais Moavias rendit le gouverneur suspect à son Prince. Les troupes Syriennes s'emparerent alors de Basrah, elles en furent ensuite chassées. Cependant le Calife de Syrie entretint toujours des intelligences dans l'Hégiaz. Enfin la conquête de cette province, préparée par ses négociations, ne coûta qu'un voyage à ses troupes; elles ravagerent l'Yémen. 38. 658.

Un complot étoit alors formé par des Kharégites contre Ali, 40-41. 660-61.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Moavias & Amrou; Ali périt seul. Ce Prince étoit bon, doux, religieux, sçavant, & presqu'irréprochable, si toutefois il ne trempa point dans le parricide d'Othman. Les Persans prétendent que l'Imamat lui appartenoit de droit; ils l'appellent *Roi des hommes*: on le surnomma aussi *Vassi* ou héritier de Mahomet, *Morthadi* ou agréable à Dieu, enfin le *distributeur des lumieres & des graces*. Quelques-uns de ses sectateurs en ont presque fait une divinité. Les *Fatimites* ou Califes Egyptiens joignirent son nom à celui de Mahomet. Il composa divers ouvrages, dont le plus estimé est le *Gefr* ou *Giamé*, qui annonce en caracteres hiéroglyphiques & mystérieux, ce qui doit arriver à l'Empire Musulman. Giafer-Sadec en a interprété une partie. Les Persans disent que l'intelligence parfaite de cet ouvrage est réservée au douzieme Iman, surnommé *Makadi*, le grand directeur, que Dieu, pour le soustraire à la persécution des Califes de Bagdad, a enlevé & caché en un lieu inconnu, d'où il reviendra à la fin du monde pour réduire l'univers sous la religion Mahométane. On a aussi de ce Calife un *Centiloque* ou recueil d'une centaine de maximes qui ont été traduites de l'Arabe en Turc, en Persan & dans les autres langues de la grande Asie. Les auteurs Arabes rapportent quantité de traits d'Ali fort judicieux & des maximes très-sensées, qui font l'éloge de la bonté de son cœur aussi bien que de la justesse & de la vivacité de son esprit, & de la pureté de ses mœurs.

Hassan, son fils aîné, lui succéda; c'étoit un Prince trop pusillanime pour n'être pas bon, il remit pour la paix publique à Moavias ses droits au Califat: sept à huit ans après il mourut à Médine, empoisonné, dit-on, par sa femme, à l'instigation de Moavias. Parmi ses enfans, le plus célebre fut Abdallah, dont la postérité causa de grands troubles dans l'Empire Musulman. La branche d'Hussein, son frere, fut la principale des Alides, parce qu'elle se conserva dans la possession de l'Imamat, la premiere dignité de la religion Musulmane. Ces cinq premiers

Califes

Califes ſont appellés Rachedis ou Directs. La Dynaſtie des Ommiades regne dans toute l'étendue des conquêtes Muſulmanes, mais avec plus de ſûreté dans la Syrie & dans les autres provinces enlevées aux Grecs que dans l'Arabie, dont les peuples n'étoient pas dépouillés tout-à-fait de leur premiere barbarie.

Les Kharégites ſe révoltent & battent les troupes Syriennes, 42.
mais ils ſont défaits par les habitans de Kouffah & par les peuples 662.
de l'Iraque.

Le Muſulmaniſme perdit alors un de ſes héros les plus diſtin- 43.
gués, dans la perſonne d'Amrou, conquérant & gouverneur de 663.
l'Egypte, renommé par ſon courage & par ſon intelligence dans le métier de la guerre, & recommandable dans ſa nation par ſon rare talent pour la poëſie & pour l'éloquence : il avoit écrit contre Mahomet, & il fut un de ſes plus zélés ſectateurs. Il étoit abſolu dans ſon gouvernement, que Moavias lui avoit abandonné avec tous les revenus de cette riche province, à la charge ſeulement d'entretenir des troupes pour la défenſe du pays.

Moavias rétabliſſoit la police dans pluſieurs provinces, dans le 44.
Segeſtan & dans le Khoraſſan, en Perſe, dans Bathein, Oman, 664.
&c. en Arabie, par le miniſtere de ſon frere Ziad, homme d'une grande capacité : un général de ſon nom augmentoit ſa puiſſance en Afrique. Il s'éleva à Kouffah une ſédition qui fut calmée par 46.
la punition des coupables. Les Muſulmans pouſſoient leurs con- 666.
quêtes dans l'Aſie Mineure. De ſuccès en ſuccès ils arriverent 48.
devant Conſtantinople : le ſiége fut long & malheureux, c'eſt 668.
tout ce qu'on nous en apprend. Il falloit ſans doute que des victoires préliminaires euſſent conduit les Sarraſins juſques ſous les murs de cette place. Enſuite le général Yéſid, à la tête d'une puiſ- 49, & ſ.
ſante armée, enleva en une courſe rapide l'Arménie & la Natolie 669, & ſ.
à l'Empire Grec; il paſſa l'Helleſpont & alla remettre le ſiége devant Conſtantinople, ſans que les Grecs en défendiſſent les approches. Les Sarraſins reſterent deux ans devant la place, perdirent

beaucoup de monde & se retirerent. Le général Oucba triomphoit alors des Africains.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le dernier Roi ou Prince des Arabes Chrétiens, qui composoient la tribu de Gassan, mourut quelque tems après. C'étoit le fameux
52-53. Giabalah Ebn-Aihan. La beauté de la Syrie enleva le trône califal
672. à l'Arabie, où il paroissoit toujours chancelant. Le Calife trans-
54. porta son siége à Damas; mais une éclipse retint à Médine la chaire
673. de Mahomet. Obeïdallah, fils de Ziad, gouverneur du Khorassan, défit les Turcs au-delà du Gihon, auprès des montagnes de Bokhara; leur Reine qui étoit à cette action, perdit en fuyant une de ses bottines, qui fut estimée deux mille piéces d'or. Les conquêtes des Arabes avoient été si rapides & si subites dans les commencemens de l'Empire, qu'ils ne pouvoient en faire de nouvelles sans détruire l'Empire des Grecs, ou s'enfoncer dans la Tartarie & dans l'Inde, pays trop éloignés de la résidence du Sou-
58. verain. Quelques années après, Ayesha, veuve de Mahomet,
677. mourut à Médine; elle jouissoit de la plus grande considération parmi les Musulmans, & elle eut la plus grande part à tous les
60. troubles. Moavias, pour assurer à sa famille le Califat, fit inau-
679-80. gurer son fils Yésid. Celui-ci fut reconnu publiquement pour collegue de son pere & pour héritier présomptif; ainsi le peuple perdit la souveraineté qu'il exerçoit dans le choix de son premier Magistrat. Moavias voyoit dans son méprisable fils les plus grandes qualités, & il ne se doutoit point qu'on pût en avoir une autre opinion.

Après cette disposition, Moavias mourut dans la soixante-quinzieme année de son âge. Il fut un de ces usurpateurs dont l'ambition semble n'avoir été que le sentiment de leurs forces, de leur capacité & de leur dignité naturelle. Avec le courage & la bravoure d'un Prince-Arabe, il avoit la douceur & la popularité d'un chef de République, le goût du faste & la magnificence d'un Monarque Indien, la politique & toutes les qualités d'un Roi né

pour se distinguer sur toutes sortes de trônes. Les Sarrasins lui furent redevables d'une marine & des postes, sans parler de ses conquêtes. Sous son regne ils entrerent en Sicile & dans l'isle de Créte. Moavias avoit été secrétaire de Mahomet, & il y a apparence qu'il n'en avoit pas été la dupe. Cet homme excella dans l'art de se connoître en hommes & de les placer, & il prit son fils, Prince très-borné, pour l'homme de son Empire le plus digne du sceptre. Son élévation fut l'ouvrage d'une prudence singuliere. Son génie & ses talens l'affermirent sur le trône & y placerent sa postérité. Il étoit né avec beaucoup de goût pour les arts & surtout pour la poësie.

Les Médinois & les Mecquois refusent de reconnoître Yésid: Hussein & Abdallah prétendent à la couronne. Les Iraquiens arment pour les Alides: mais Hussein perd deux braves chefs de son parti, qui ont la tête tranchée à Kouffah, où ils lui avoient pratiqué des intelligences. Il se dispose à entrer lui-même dans cette ville; & il périt dans un combat qu'il soutient avec ses gens contre cinq mille Kouffiens, après avoir reçu trente-trois blessures. Yésid blâma la conduite d'Obeïdallah, gouverneur de Kouffah: *Que Dieu maudisse le fils de Sommiah*, dit-il en versant des larmes, *s'il m'avoit envoyé Hussein en vie, je lui aurois pardonné: il étoit aimé de Dieu, qui n'a pourtant pas permis qu'il vînt à bout de ses desseins.* On lui présenta le jeune Ali, fils d'Hussein, une chaîne au col; avec le reste de sa famille; quelques officiers lui conseillerent de s'en défaire, *parce qu'il ne faut point élever un petit dogue qui peut un jour mordre son maître.* Le Calife logea toute cette famille dans son palais, la traita avec distinction, & conçut une tendre affection pour Ali & Amrou, les deux fils d'Hussein: cette famille retourna à Médine. 61. 680.

Les partisans d'Ali ont débité des volumes de fables sur le sort de la tête de Hussein & même sur le lieu de la sépulture du reste de son corps, qui fut inhumé à Kerbéla: ils s'étendent fort au long sur les pélerinages qu'on faisoit à son tombeau & sur les miracles

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

qui y ont été opérés. Les Perſans le révérent comme un martyr; c'eſt l'oracle, le ſaint, l'idole de la nation, & ils diſent que ſi Mahomet revenoit au monde, il auroit lieu d'être jaloux de la réputation de ſon petit-fils.

62-63. 681-82. Après avoir reconnu un Prince Alide pour Calife, les habitans de Médine & de la Mecque ſe révolterent ouvertement contre le Calife Yéſid. Les Médinois le dépoſerent dans la moſquée avec un emportement qui tenoit de la folie: mais Moſlem, à la tête de dix-ſept mille hommes, força Médine à ſe rendre à diſcrétion: 64-65. 683-84. elle fut ſaccagée. Enſuite Hozein, avec l'armée Syrienne, aſſiégea l'Anticalife Abdallah dans la Mecque; ſur ces entrefaites il apprit la mort du Calife Yéſid, & il offrit à Abdallah de le faire reconnoître Souverain par toute ſon armée; celui-ci ſuſpectant ſans doute ſes offres, ne les accepta point.

Yéſid s'étoit rendu odieux par ſon luxe, ſes débauches, ſon irréligion & ſon avide prodigalité: il excella dans la poëſie. Sous ſon califat, les Muſulmans acheverent de s'emparer du Khoraſſan, & mirent à contribution les Etats du Prince de Samarcande. Cette expédition fut conduite par Salem, fils de Ziad, qui n'étoit encore que dans la vingt-quatrieme année de ſon âge. Moavias, ſon fils, Prince valétudinaire, fut à peine promu au Califat qu'il s'en démit. Les Damaſciens, en attendant l'élection d'un Calife, conferent à Déhac la régence de l'Etat.

Les habitans de Baſrah, après avoir chaſſé Obeïdallah qu'ils avoient reconnu pour Souverain, ſe ſoumirent à Abdallah; les peuples de l'Iraque, de l'Hégiaz, de l'Egypte & même un parti Syrien, le Régent à la tête, ſe rangerent auſſi ſous les loix de ce Prince. Abdallah regna ſur cet Etat puiſſant, pendant que pluſieurs Ommiades paſſerent ſur le trône de Syrie. La plûpart des auteurs Arabes le mettent avec raiſon au nombre des Califes; ils placent ſon regne immédiatement après celui de Moavias II.

Merouan-Ebn-Hakem, de la maiſon des Ommiades, fut élu Calife en Syrie, malgré les intrigues du Régent Déhac en faveur

d'Abdallah; il maintint la couronne ſur ſa tête par une victoire contre cet officier, qui fut tué dans une bataille. En rentrant dans Damas, on l'obligea à déclarer qu'à ſa mort ſa dignité ſeroit dévolue à Khaled, fils d'Yéſid, & à épouſer la mere de ce Prince, enſorte que ce Prince ne fût, pour ainſi dire, que le dépoſitaire du Califat & le tuteur de Khaled. Une victoire remportée en Egypte par ſon lieutenant Amrou, lui ſoumit tous les peuples de cette province.

Le Khoraſſan avoit refuſé de ſe déclarer pour aucun des deux Califes, & les affaires y étoient reglées par un conſeil de régence, dont le chef étoit Salem, gouverneur, fils de Ziad, lequel s'acquit tant de conſidération, que dans un grand nombre de familles on donna le nom de *Salem* aux enfans qui vinrent au monde pendant ſon adminiſtration. Les habitans inconſtans de Kouffah, aſſaſſins d'Huſſein, brûloient de venger la mort de ce Prince ſur les Ommiades; l'Arabie fut toute en feu; leur entrepriſe étoit appellée *guerre ſainte*. Soliman, à la tête des Ligueurs, s'avança juſqu'en Méſopotamie: pendant qu'il s'arrêtoit dans les plaines d'Ainverdah pour la cérémonie de la dépoſition des deux Califes, il fut ſurpris & défait par l'armée Syrienne qu'Obéidallah commandoit. Après cet événement, Mérouan mourut de mort violente, ayant fait reconnoître ſon fils Abdalmelek à Damas, pour ſon ſucceſſeur. Le nouveau Calife inſtitua le pélerinage de Jéruſalem, pour enlever à ſon concurrent l'avantage que lui donnoit le pélerinage de la Mecque.

Mokthar, fils d'Obéidah, célebre partiſan des Alides, après 66.
avoir verſé le ſang des meurtriers d'Huſſein & perdu une bataille 685.
contre Abdallah, preſſoit l'Alide Mahomet de ſe mettre ſur le chemin du trône. Abdallah fit arrêter & enfermer ce Prince paiſible dans la Mecque, mais il fut défait & fait priſonnier par Mokthar; les Mecquois accoururent à ſa défenſe; le dénoûment de ces combats fut la liberté des deux Princes. Cependant une armée Syrienne s'approchoit à grandes journées de Kouffah, ſous

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

les ordres d'Obéidallah ; elle fut défaite par le lieutenant de Mokthar. Le général Syrien, implacable ennemi des Alides & le premier auteur de la mort d'Hussein, fut fait prisonnier & mis à mort de la même maniere que l'avoit été ce Prince. Alors
67. Mokthar exerça tant de violences dans Kouffah, que ses habitans
686. engagerent Mossab, frere d'Abdallah, à prendre les armes contre lui ; ils furent vengés par sa mort, & Abdallah se trouva paisible possesseur de l'Arabie.

68. Abdalmalek se disposoit à marcher du côté de l'Arabie, lorsqu'une
687. cruelle famine qui désola la Syrie suspendit ses armes.
69. Il y eut des séditions à Damas. L'on vit les femmes se jetter avec
688. leurs enfans entre le Calife & le gouverneur Amrou, prêts à
70. s'égorger. Abdalmalek assassina horriblement ce misérable ; la
689. sédition se ralluma, la fortune du Calife l'éteignit. Pendant ce tems-là les Grecs menaçoient la Syrie. Abdalmalek s'engagea à payer tous les ans cinquante mille ducats à l'Empereur pour ne
71. s'occuper que du soin de soumettre Abdallah. Il entra dans
690. l'Arabie, où il remporta une grande victoire, & l'Iraque lui rendit hommage. Mossab, frere d'Abdallah, fut tué dans cette
72. action. Les Azarakites, branche des Motazélites, qui ne recon-
691. noissoient aucune puissance ni temporelle ni spirituelle, exerçoient depuis trois ou quatre ans toutes sortes de violences dans l'Arabie ; ils remporterent d'abord un avantage sur les troupes Syriennes ; ensuite ils furent écrasés dans une action des plus sanglantes ; on poursuivit les fuyards jusques dans la Perse.

Hégiage, Arabe célebre par son éloquence & par sa valeur, fut chargé par le Calife de Syrie d'une expédition contre la Mecque.
73-74. Abdallah abandonné d'une partie de ses troupes, de ses meilleurs
692-93. amis & de ses propres enfans, tomboit dans l'abattement, sur le point de succomber sous les efforts de l'ennemi ; sa mere lui inspira des sentimens généreux ; il se battit en grand capitaine & mourut en héros dans la Mecque, se glorifiant de ce que le *sang de ses blessures tomboit sur ses pieds & non sur ses talons*, pour

marquer qu'il n'avoit pas tourné le dos à l'ennemi. Tous les historiens conviennent de son courage & de son avarice, par lesquels il donna lieu à ce proverbe commun chez les Arabes, qu'*avant Abdallah-Ebn-Zobéir, on n'avoit jamais vu un vaillant homme qui n'eût été libéral.* Hégiage entra dans la Mecque, rétablit le pélerinage & dompta le reste de l'Arabie. Hist de l'Arabie et des Pays Vois.

La mort d'Abdallah ne donna point la paix à Abdalmalek. 75, & s.
Saleh & Schebid conspirerent contre lui. La découverte de leurs 694, & s.
complots ne servit qu'à faire éclater leur révolte, une victoire les confirma dans leur audace. Ces succès passagers furent suivis du revers, ils ne s'en étonnerent point. Après la victoire, après la défaite, leur courage étoit toujours le même. Obligés de se renfermer dans un château, ils s'y défendirent avec tant de valeur, que les assiégeans mirent le feu à la place, dans l'impuissance de la forcer. Au milieu de la nuit, les assiégés sortirent à travers les flammes; ils accablerent d'un heureux désespoir l'armée du Calife. Schebid alla s'emparer de Kouffah, il étoit poursuivi par Hégiage. Le nombre triompha, Schebid vaincu se noya au passage du Tigre. Les peuples respirerent pendant quelque tems. Tout 82.
paroissoit tranquille, lorsqu'une guerre dangereuse s'éleva à la 701.
suite de quelques différends entre Hégiage, gouverneur du Khorassan, du Ségestan, de l'Hégiaz, &c. & Abdarrahman, gouverneur de l'Iraque, qui se ligua avec les Turcs. Après avoir remporté deux victoires, Abdarrahman fut battu & fait prisonnier; Zentil, Sulthan des Turcs, le délivra; mais il termina lui-même ses jours & ses malheurs dans la crainte d'être livré à son ennemi.

Le Calife Abdalmalek mourut après avoir joui de la gloire 86-87.
d'avoir étendu sa puissance plus loin que ses prédécesseurs, & du 705.
plaisir de voir la tranquillité établie dans ses Etats. Ce Prince avoit déployé de grandes qualités avant que de monter sur le trône; dès qu'il y fut assis, on n'admira plus en lui que le bonheur d'avoir d'excellens capitaines. Son avarice lui fit donner le

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

furnom de Rafch-Al-Hagiar, fueur de la pierre. On l'appella auffi Aboul-Zebbad, pere des mouches, à caufe de l'effet que fon haleine produifoit fur ces infectes; elle étoit, dit-on, d'une odeur fi infupportable, que les mouches qui s'approchoient de fes levres tomboient mortes fur le champ. Ses quatre fils regnerent après lui. On affure qu'il fut le premier Calife qui fit frapper de la monnoie chez les Arabes: on ne fe fervoit auparavant que de celle des Grecs & des Perfes.

Valid, fon fils aîné, lui fuccéda. Ce Calife, qui n'a rien fait par lui-même, eft néanmoins un des plus célebres par les conquêtes que les Arabes firent fous fon regne. Ces peuples s'étendirent jufqu'à l'Océan Atlantique, par le détroit de Gibraltar; ils entrerent en Europe & conquirent les provinces méridionales de l'Efpagne. Dans le même tems, ils pousserent leurs conquêtes vers l'Orient, où ils foumirent la plus grande partie des Indes en-deçà du Gange, enfuite vers le Nord, où ils s'emparerent du Kharifme, de la Tranfoxane, du Turqueftan & autres provinces.

89. 707. Dès que les troubles inteftins ont ceffé dans l'Empire Arabe, l'efprit de conquête emporte la nation. Catibah, grand capitaine-gouverneur du Khoraffan, paffe le Gihon à la tête d'une armée formidable, & déconcerte par fon irruption fubite Magourek, Souverain du Turkeftan, qui lui abandonne la Tranfoxane & qui eft pourfuivi jufques dans Samarcande. Les habitans de cette ville fe foumettent à un tribut d'un million de dinars d'or & de trois mille efclaves. Catibah, zelé Mufulman, met, dans leurs temples, le Dieu de Mahomet à la place des Idoles. Le Calife faifoit bâtir de fuperbes mofquées à Damas & dans d'autres villes. Sa magnificence dans ces édifices choqua les vieux Mufulmans attachés à l'ancienne fimplicité du Prophête.

91. 709. Valid, après avoir banni des écoles & de fes provinces la langue Grecque, qui étoit employée jufques dans les actes publics, déclara la guerre à l'Empereur de Conftantinople. L'expédition fe
92, &f. 710, &f. borna à un riche butin. Les Mufulmans ravagerent la Galatie, fans obftacles

obſtacles de la part des Grecs, dont l'Empire déchiré par des diviſions inteſtines, étoit la proie du plus fort. Les Infideles continuerent leurs courſes pendant pluſieurs années. Des torrens de Sarraſins inonderent l'Aſie Mineure, les Indes, l'Europe, & acquirent à Valid le ſurnom de victorieux, quoiqu'il n'ait jamais combattu en perſonne. Où ſe forment toutes ces armées de Sarraſins, toujours en guerre, ou entr'eux ou avec les Chrétiens & les Idolâtres?

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Deux cens mille hommes de cette nation, ſoutenus de quinze cens vaiſſeaux, vont mettre le ſiége devant Conſtantinople; la route leur en avoit été frayée par diverſes expéditions heureuſes. Léon l'Iſaurien, de ſoldat devenu Empereur, embraſa leur flotte avec le feu Grégeois; & l'armée ſe retira à la lueur des flammes vers le Boſphore de Thrace, où elle périt de froid & de miſere. Des hiſtoriens placent cet événement quelques années après.

Les auteurs Syriens regardent Valid comme un des plus grands Princes de la Dynaſtie des Ommiades; les Arabes le dépeignent ſous le nom du *Pharaon* de cette race, c'eſt-à-dire, de Prince injuſte, violent, cruel; chacun ne voit les hommes que tels qu'ils ſont à ſon égard. Valid mourut couvert de la gloire de ſes généraux. Le peuple prend toujours les événemens d'un regne pour l'ouvrage du Monarque. Les Ommiades venoient de perdre le fameux Hégiage, qui ſe glorifioit, comme de ſon plus bel ouvrage, d'avoir fait mourir plus de cent mille hommes. 96-97. 714-15.

Soliman, frere de Valid, ſignala ſon avénement au Califat par des traits de clémence & d'humanité, qui lui mériterent le ſurnom de *Meſtah-al-Kaïr*, chef du bien ou de la bonté. Il ouvrit les portes des priſons aux captifs qui étoient malheureux ſans être criminels. Nul de ſes ſujets n'eut à ſe plaindre de cette grace. Il paya de ſes propres deniers les dettes des uns; il accommoda les affaires des autres ſans mécontenter perſonne. La plûpart des gouverneurs des provinces étoient des ſangſues, qui s'engraiſſoient

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

98-100.
716-18.

impitoyablement du ſang des peuples, le Calife leur ſubſtitua des gens de bien, des hommes dignes de repréſenter le meilleur des peres.

Soliman, à l'exemple de ſon frere, forma le deſſein d'aller attaquer les Grecs juſques dans Conſtantinople, mais ſon entrepriſe ne fut pas plus heureuſe. La conquête du Giorgian, province de l'ancienne Hircanie, & d'autres avantages, n'adoucirent point l'amertume de ſes mauvais ſuccès contre les Grecs; il mourut l'an de l'Heg. 99, ayant déſigné pour ſon ſucceſſeur Omar, ſon couſin germain, au lieu d'Yéſid, ſon frere, qui ne paroiſſoit point avoir les qualités qui font aimer & reſpecter un Souverain. Ce bon Prince conſidéroit plutôt les droits des peuples & leur bonheur que les coutumes des familles & leur gloire. Ses diſpoſitions, en faveur d'Omar, furent confirmées dans l'aſſemblée des principaux Seigneurs de l'Empire. On dit que la voracité de ce Prince étoit extrême. Des auteurs rapportent qu'il mangeoit à ſon déjeûner ſeul trois moutons rôtis, & qu'enſuite il ſe trouvoit en état de bien dîner. L'on convient aſſez généralement qu'il lui falloit au moins cent livres de viande par jour. On n'oſe plus ajouter aucune foi à des hiſtoriens qui affirment de pareilles ſottiſes.

Omar ſe rendit à pied à la moſquée pour ſon inauguration, & après la cérémonie il retourna dans la maiſon qu'il occupoit auparavant. » Je ne veux point, dit-il, incommoder les parens » ni les officiers domeſtiques de mon prédéceſſeur, en logeant » dans ſon palais: j'ai d'ailleurs dans ma maiſon tout ce qui m'eſt » néceſſaire ». Sa ſimplicité ſi oppoſée à la magnificence ordinaire des Ommiades, déplut aux courtiſans; ſa conduite, à l'égard des Alides, lui fit tort dans l'eſprit d'une grande partie de ſes ſujets; il leur reſtitua des terres & ſupprima les malédictions contre Ali.

101.
719.
De nouveaux efforts des Grecs firent quelque diverſion à l'animoſité des Ommiades contre le Calife. Dans une tentative

fur Conftantinople, l'orage & l'ennemi détruifirent la flotte des Sarrafins; la famine & la pefte anéantirent leur armée. On regarda ces revers comme une punition des graces que le Calife avoit accordées aux Alides & aux Chrétiens de fes Etats: le fanatifme & un faux préjugé endurciffant le cœur de ce Prince, il expia fes bienfaits à l'égard des Chrétiens par l'oppreffion. Son défefpoir n'influa nullement dans fa conduite envers fes fujets Mufulmans, il traitoit les révoltes mêmes comme des différends entre amis & en Prince irréprochable. Ce Prince mourut de la main des Ommiades, pour avoir fait du bien aux Alides. Pour des *partifans* & pour des fanatiques, il n'y a d'autre mérite que leurs paffions & le fanatifme. Omar II fut fimple, modefte & frugal, dans un fiécle de luxe, de fafte & de corruption; ce qui met fa vertu au-deffus de celle des premiers Califes. 101-102. 720-721.

Yéfid II, fon fucceffeur & fils d'Abdalmélek, affecta de tenir une conduite toute oppofée à la fienne & de détruire fes ouvrages. Mofféléimah, fon frere, étouffa dans l'Iraque Arabique une révolte par plufieurs actions fanglantes; de là il alla chaffer les Turcs de l'Adherbigiane, l'ancienne Médie. L'année fuivante les Sarrafins d'Afrique porterent leurs armes jufques dans les provinces méridionales de la France, après s'être établis en Efpagne. Eude, Comte d'Aquitaine, les battit près de Narbonne & les chaffa du Royaume. 104. 722.

Le regne d'Yéfid ne fut ni long ni glorieux. Les courtifans gouvernoient l'Etat; & le Calife vivoit dans fon ferrail. Il mourut de chagrin d'avoir vu périr entre fes bras une de fes femmes étouffée par un grain de raifin. (Le raifin de la Paleftine eft plus gros que celui d'Europe). Hefcham, fon frere, reçut des Seigneurs Syriens le fceptre & l'anneau royal. Zéid, petit-fils d'Huffein, & arriere-petit-fils d'Ali, recevoit d'un autre côté le ferment de fidélité des Kouffiens, toujours amateurs des nouveautés & des révolutions: il prit pour dû fentiment une fougue paffagere; 105-6. 724. 107. 725.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

& il eut le sort d'Hussein, son ayeul. Cet événement est placé beaucoup plus tard par divers auteurs.

109-10. 728. Quelque tems après s'éleva le parti des Abassides, destructeurs des Ommiades, ainsi nommés d'Abbas, fils d'Abdalmotaleh, oncle de Mahomet. Les descendans d'Abbas avoient toujours affecté de traiter les Ommiades d'usurpateurs & de tyrans; & il en avoit coûté la vie à plusieurs d'entr'eux. Il ne paroît pas qu'Hescham ait pris par lui-même beaucoup de part ni dans ces mouvemens ni en général dans la conduite de l'Etat. Les historien ne nous instruisent d'aucun fait de sa vie qui mérite d'être rapporté; ils disent en général qu'il étoit homme d'esprit, actif, vigilant, étendu dans l'administration des affaires, travaillant par lui-même, envieux du bien d'autrui, avare & prodigue, observateur de sa parole, exact à remplir les devoirs de la religion.

114-21. 732-38. Sous son regne, le Sarrasin Abdalrahman ou Abdérame, traversa, le fer à la main, la Guyenne, le Périgord, la Saintonge, le Poitou, pour aller périr près de Tours sous l'épée de Charles Martel. Les Sarrasins renouvellerent ensuite leurs irruptions; ce Prince les battit encore, & il les chassa d'Avignon & de plusieurs places des environs. Leur bravoure s'irritoit par les échecs; ils revinrent de nouveau mordre la poussiere aux pieds de leur premier vainqueur. Le Sarrasin Habib assiégea Syracuse; il y eut vers ce tems-là une révolte en Afrique.

122. 739.

125. 743. Le Calife Hescham mourut à Raspha, sa résidence, laissant le trône à son neveu Valid II, Prince qui, dans sa jeunesse, avoit donné les plus grandes espérances, mais qui déjà avoit traité son oncle même avec toute l'insolence qu'inspire l'habitude du crime. Pour se soustraire aux remontrances du Calife, il s'étoit retiré dans une campagne appellée Arzak, où il jouissoit sans réserve de la malheureuse liberté de se livrer aux plus honteux débordemens. Sa retraite avoit dérobé ses vices aux yeux de la multitude,

il fut porté sur le trône par les vœux des peuples & des grands mêmes, prévenus par les beaux jours de sa jeunesse. Assuré de l'impunité par sa grandeur, il ne garda dans ses désordres ni mesure ni décence. Il porta le scandale de ses mœurs & de son irréligion jusques dans le temple de la Mecque. Non content d'avoir bu publiquement du vin avec excès dans son pélerinage & d'y avoir conduit des chiens, contre la défense de la loi, il travestit une de ses concubines en Calife, & il lui fit faire la priere publique dans la mosquée. Les peuples murmurerent; on conjura contre lui, il fut tué.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. 126-27. 743-44.

Au commencement du regne de Valid on avoit fait mourir Ahias, fils de Zéid, qui s'étoit révolté contre Hescham. Ahias s'étoit réfugié dans la ville de Balk; les Ommiades le découvrirent, il fut mis en croix, on brûla son corps, & l'on jetta ses cendres dans l'Euphrate.

Yésid III, fils de Valid I, cousin germain & meurtrier de Valid II, fut proclamé sans aucune opposition à Damas. L'esprit des peuples étoit tellement aigri contre son prédécesseur, que son crime fit son mérite & lui gagna les suffrages des chefs de la Syrie; mais dans les autres provinces de l'Empire, il s'éleva des mouvemens qui annonçoient un orage. Yésid le prévint par la négociation, mais il eut à peine le tems de s'asseoir sur le trône. On donna à ce Prince le surnom de *mauvais payeur*, parce que s'étant trouvé dans une grande disette d'argent, il diminua la solde des troupes, que son prédécesseur avoit considérablement augmentée. On lui donne l'éloge d'avoir été fidéle à sa parole, & *justicier*.

Le regne d'Ibrahim, son frere, fut encore plus court: Mérouan, grand capitaine, arriere-petit-fils de Mérouan I, & ainsi originaire de la maison des Ommiades, le battit & le déposa. Le nouveau Calife fut surnommé *Al-Hemar*, (*l'âne*) à cause de sa vigueur, de sa force & de son courage, & par allusion aux ânes robustes, infatigables & intrépides de la Mésopotamie où il

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

s'étoit établi. L'on difoit communément de lui, *l'âne de Méfopotamie ne fçait ce que c'eft que de fuir à la guerre.* Il fut proclamé dans toutes les provinces de l'Empire.

Le Calife, après s'être défait de deux rébelles, laiffa la vie à
128. un troifieme que la victoire mettoit dans fes fers; c'étoit Soli-
745. man, fils du Calife Hefcham, lequel s'échappa de fes mains & alla prêter ferment de fidélité à un Alide fameux, nommé Ibrahim-Ebn-Mohammed, que les Alides & les Abbaffides reconnoiffoient pour Iman ou fouverain pontife. Ibrahim fe vit en peu de tems à
129. la tête d'une cour brillante, à laquelle il ne manquoit que des
746. forces pour fe foutenir contre un rival auffi redoutable que le Calife de Syrie; mais ce Prince parut plus curieux de fe montrer avec éclat aux peuples de l'Arabie, que de pourvoir à fa fûreté
130. & de former fa puiffance. Il fut enlevé avec fa caravanne au
747. retour d'un pélerinage de la Mecque, par un détachement Syrien. Dans les fers des Ommiades, il nomma Aboul-Abbas fon frere,
131-32. pour fon fucceffeur, & fon parti adopta fes difpofitions. Enfuite
748-49. Mérouan le fit noyer, ou felon d'autres, il le fit étouffer en lui enfermant la tête dans un fac de chaux vive : à la nouvelle de cette mort, les Abbaffides entrerent en fureur & jurerent de rendre le trône ufurpé & déshonoré par les Ommiades, à fes légitimes héritiers.

Pendant qu'Aboul-Abbas s'établiffoit à Kouffah, Zulcimir ou Soliman prenoit en Perfe le titre de Calife. Ce nouveau compétiteur du trône n'étoit point connu pour un homme brave, mais il prêchoit une doctrine fpécieufe & favorable au peuple; fa maxime fondamentale étoit que l'homme étant né libre, & la liberté étant de droit primitif, les efclaves & autres domeftiques étoient en droit ou plutôt dans l'obligation de fecouer le joug & de maffacrer leurs maîtres, s'ils refufoient d'embraffer la doctrine qu'il annonçoit. On vit alors un foulevement général des efclaves dans la Perfe. Le novateur mit à leur tête le fameux Cathibad, capitaine renommé. Mérouan arma contre lui & remit le

soin de son épée à Iblin, général célèbre. Le premier choc décida de la victoire en faveur de l'armée la moins nombreuse, mais animée par le fanatisme. Cathibad expira sur ses lauriers dans une seconde journée. Les troupes du Calife perdirent une troisieme bataille & leur général; le Calife lui-même fut défait en personne. Abdallah, oncle de l'Iman Ibrahim & de l'Anti-Calife Aboul-Abbas, désoloit la Mésopotamie.

La fortune étoit absolument déclarée contre Mérouan. Il alloit combattre Abdallah auprès de Moussoul; son cheval s'échappe à quelque distance du camp & rejoint seul l'armée Syrienne: les soldats s'imaginent que le Calife est mort ou prisonnier; une terreur panique s'empare des esprits: cette grande armée se disperse. Le Calife lui-même ne peut la rallier; il fuit avec la multitude; l'ennemi ruine son armée; ses sujets lui ferment les portes de sa capitale; il se retire en Egypte. Après une action très-longue & très-sanglante, le jeune Saleh, frere d'Abdallah, remporta dans cette province une victoire complette, sur un Prince que l'on reconnoissoit pour le plus grand guerrier de son siécle, sur l'infortuné Mérouan. Ce Calife, dont la grandeur d'ame & la générosité brillerent également dans ses défaites & dans ses victoires, termina sa vie par des exploits d'une valeur étonnante. Avec lui finit la Dynastie des Ommiades. Elle s'étoit soutenue sous des Princes sans talens & sans vertus; elle trouva sa ruine sous le gouvernement d'un des plus grands hommes qui eussent encore occupé le califat. Abdallah plaça les Abbassides sur le trône. L'Empire Mahométan comprenoit alors l'Arabie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, la Perse, l'Arménie & une partie de l'Inde, sans parler des Espagnes. Le vainqueur ayant fait proclamer Calife Aboul-Abbas, son neveu, prit ses mesures pour exterminer les Ommiades. Un des fils de Mérouan se retira, dit-on, en Espagne, où il fonda la monarchie du même nom; & le second se fit un établissement dans l'Arabie Heureuse,

132-33. 750-51.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. Selon d'autres, l'aîné fut tué en Ethiopie & le cadet mourut à Bagdad.

135. 752. Abdallah fit publier, au nom du Calife, une amnistie générale pour tous ceux des Ommiades qui viendroient prêter entre ses mains serment de fidélité à Aboul-Abbas. Tandis qu'il paroissoit se disposer à recevoir les hommages de ces Princes, des soldats apostés se rangerent derriere eux, formant autour de lui une enceinte, & les assommerent à coups de massue. Abdallah fit servir un grand festin à ses officiers sur les corps de ces infortunés morts ou mourans; enfin il fit exhumer & jetter à la voirie ou attacher à des gibets les cadavres des Califes de cette maison : on n'excepta que le corps d'Omar II. Ainsi commença le regne d'Aboul-Abbas, à qui l'on donna le nom de *Saffah*, (qui répand le sang); sa politique sanguinaire assura le repos de l'Etat.

136. 754. Ce Calife frappé de l'idée d'une mort prochaine, fut bientôt emporté par la petite vérole à la fleur de l'âge. Abou-Giaffar, surnommé Almanzor le victorieux, succéda à son frere dans la dignité souveraine; mais ce ne fut pas sans essuyer beaucoup de contradictions. Abdallah essaya par la voie de la persuasion & par celle de la force, de restituer au peuple le droit d'élection, dans l'espérance d'en obtenir la couronne; ses raisons étoient plausibles, mais ses armes ne furent point heureuses : il fut défait par le général Abou-Moslem, & attiré par des promesses à la cour du Calife, il périt écrasé sous les ruines d'un plancher qui s'écroula sous lui. L'histoire des méchans est quelquefois celle du crime heureux & presque toujours celle du crime puni. Abou-Moslem, offensé par la soupçonneuse avarice d'Almanzor, refusa d'aller appaiser quelques mouvemens qui s'élevoient en Egypte & en Syrie : le Calife le fit assassiner & eut la lâcheté de se re-
137-38. paître pendant plusieurs jours de la vue de son cadavre. Un Persan
755-56. nommé Sinam, de Nischabour, s'empara des trésors qu'Abou-Moslem

Moslem possédoit dans le Khorassan, & il s'en servit pour faire révolter la province contre le Calife. Giamhour prit sur lui l'ascendant de la victoire; il se fit ensuite élever par les troupes mêmes du Calife à la souveraineté du Khorassan, irrité, comme Abou-Moslem, par l'avarice de ce Prince. Almanzor envoya contre lui Mahomet-Ebn-Aschaar. Ce général força Giamhour, fortifié dans Ispahan, de se retirer dans l'Adherbigiane, & le poursuivit avec tant de vivacité, qu'il le contraignit d'en venir à une action, dont tout l'avantage fut pour les armes du Calife.

Les *Ravendiens*, sortis de la tige d'Abdallah-Ebn-Revend, originaire du Khorassan, secte qui enseignoit la métempsycose & 145. 762.
qui rendoit aux Princes des honneurs, qui, selon les pratiques Musulmanes, n'appartiennent qu'à la divinité, allerent à Haschemia, résidence d'Almanzor, faire autour du palais de ce Prince les mêmes cérémonies que les Musulmans ont coutume de faire autour du temple de la Mecque. Almanzor leur ordonna de discontinuer leurs processions; ils enfreignirent sa défense, ils se révolterent, on les dissipa. Almanzor choisit ensuite sur le 146.
bord du Tigre un vaste terrein, auprès de l'emplacement de l'an- 763.
cienne Séleucie, pour y fonder la capitale de ses Etats; il en traça lui-même le plan. Mohammed & Ibrahim, petits-fils de Hassan, 147.
prenoient les armes pour conquérir le Califat; Almanzor termina 764.
toutes ces discussions. Il étendit ses Etats dans l'Arménie, la Cappadoce & la Cilicie, & c'est à la suite de ces avantages qu'on lui donna le surnom de *victorieux* (Almanzor). La ville de Bag- 151.
dad s'élevoit sous ses yeux. Elle ne fut achevée qu'après plusieurs 768.
années d'un travail continuel; le Calife lui donna le nom de ville de paix, & y porta le trône.

Ce Prince sentant sa fin prochaine, fit à son fils Mahadi cette 158-59.
singuliere leçon. » Je vous exhorte à honorer vos parens, qui 775.
» partagent, en quelque sorte, votre dignité, dont ils sont l'ap» pui; mais je crois que vous n'en ferez rien. Je vous exhorte à » avoir soin de l'éducation de vos enfans, à les traiter avec dou-

» ceur, à tâcher d'en avoir beaucoup, parce qu'ils peuvent vous » servir ou vous consoler dans vos revers; mais je crois que » vous n'en ferez rien. Je vous exhorte à ne point faire bâtir » dans la partie occidentale de Bagdad, parce que ce n'est pas à » vous que cela est réservé, & que vous ne pourriez y mettre la » derniere main; je crois pourtant que vous le ferez. Je vous ex- » horte à ne pas souffrir que vos femmes se mêlent jamais des » affaires du gouvernement; je crois pourtant que vous le ferez ». Ce Prince, d'un caractere assez doux, quoique cruel dans sa vengeance, inquiet, soupçonneux & dissimulé, ressembloit à un de ces proscrits qui voyent toujours le malheur & la mort à leurs trousses, & qui sont condamnés à être leurs propres fléaux. Il étoit d'une avarice insatiable. On l'appella le *pere des oboles*, parce qu'il avoit imposé la taxe d'une obole par tête pour faire creuser les fossés de Bagdad. El-Macin rapporte qu'on trouva dans l'épargne après sa mort six cens millions de dragmes & vingt-quatre millions d'or. Son successeur eut le bonheur de dissiper en montant sur le trône, des fanatiques qui troubloient l'Etat.

160. 776. Ce Prince, dès qu'il eut rendu la tranquillité à l'Empire, s'occupa du soin de rendre la justice aux peuples. Il commença par restituer des sommes considérables que son pere avoit extorquées de différens particuliers; il ouvrit les prisons aux malheureux qui n'avoient pu satisfaire aux taxes exorbitantes, & il répandit avec profusion les richesses que l'avarice d'Almanzor avoit accumulées
161, & s. par toutes sortes de voies. Ces actes paternels furent suivis de plu-
777, & s. sieurs victoires qu'il remporta sur les Grecs, par le soin de son fils Haroun, qui se préparoit à partir des places subjuguées pour
165. s'enfoncer jusques dans le cœur de l'Empire, lorsque l'Impératrice
781. Iréne, embarrassée dans une régence que son ambition rendoit épineuse, acheta du Calife la paix, moyennant un tribut annuel de soixante mille écus d'or. Les Musulmans avoient plusieurs fois poussé leurs courses jusqu'aux portes de Constantinople.

166. Comme on venoit de triompher si glorieusement des ennemis
782.

de l'Etat, Burkai, habile imposteur, souleva le Khorassan. Pour cacher la difformité de son visage, ce rebelle portoit un masque d'argent. Ces sectateurs publierent qu'il se cachoit ainsi pour ne pas éblouir les yeux par la brillante lumiere qui rayonnoit sur sa figure. Investi par les troupes Califales & réduit à la derniere extrêmité, il empoisonna ses plus zélés partisans & se jetta ensuite dans une cave pleine de liqueurs enflammées. Sa mort n'étouffa point sa réputation. Les dupes de sa prétendue magie soutinrent qu'il n'avoit point péri & qu'on le verroit bientôt reparoître avec ses compagnons; on l'attendit, il ne parut point, & le parti se dissipa.

Le Calife employa son repos à orner les mosquées de la Mecque 167.
& de Médine; il donna dans cette derniere ville dix dragmes 783.
d'argent d'une pantoufle qu'on lui présenta & que l'on honoroit beaucoup, à cause qu'elle avoit, dit-on, servi à Mahomet. » Mahomet, dit le Calife à un de ses favoris, n'a peut-être jamais vu cette pantoufle; mais si je l'avois refusée, le peuple » persuadé qu'elle a véritablement appartenu au Prophête, auroit » cru que je l'aurois méprisé, & il en eût résulté du scandale. » Il faut qu'un Prince, dans ses actions publiques, ménage l'esprit des peuples; sans s'en douter, ils commandent aux Rois ».
Il mourut deux ans après. L'amour de la justice & du bien des 169.
peuples dont il fut animé, le fit adorer dans tout l'Empire Mu- 785.
sulman. Il y avoit long-tems que l'on n'avoit vu sur le trône un Prince aussi grand, aussi humain, aussi généreux. Dans ses audiences, tout le monde étoit admis à lui faire des remontrances sur le gouvernement de l'Etat & sur l'administration de la justice: conduite d'un Prince irréprochable, qui sçait les droits de ses peuples & qui ne s'occupe que de leur bonheur. » On ne trouva » point, dit un Arabe, de cercueil pour le porter en terre; on le » porta sur des planches, & on l'inhuma sous un noyer où il » avoit coutume de s'asseoir ». La douleur universelle fit la pompe de ses funérailles, & la vertu le revêtit sur ces planches de

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

toute sa majesté. Un officier auquel il faisoit un jour des reproches, lui dit : » tant que Dieu vous conservera la vie, pour » notre bien, ce sera à nous de faire des fautes & à vous de les » pardonner ». Tel fut en effet le cœur de Mahadi : sa vie est pleine de traits de douceur & de bonté.

Pendant que Hadi son fils prenoit à Bagdad possession du Califat, Houssain, arriere-petit-fils d'Ali, reçut l'hommage de ceux de Médine & de la Mecque. L'Alide fut battu plusieurs fois & on lui trancha la tête. Le Calife victorieux extermina bientôt après les *Zendiens*, sectaires ainsi appellés sans doute du *Zend* de Zoroastre : ils admettoient deux principes ; ils prétendoient qu'on ne devoit posséder aucun bien en propre, & qu'il n'étoit pas permis de manger de la chair des animaux. Leur secte avoit dogmatisé sous les dernieres années du Califat de Mahadi ; on l'avoit proscrite, elle s'étoit répandue en Asie, en Europe & particulierement en France, sous le nom d'*Albigeois*. Des potences plantées à Bagdad imposerent silence à leur faction.

170. 786. Le Calife Hadi ne jouit pas long-tems du trône ; il fut étouffé ou empoisonné par des gens dévoués à sa mere, qui se vengeoit des menaces & d'un attentat de ce Prince contre sa vie, & qui, suivant les dispositions de Mahadi & contre la volonté de Hadi, vouloit assurer l'héritage du Califat à Haroun, frere du Calife.

171. 787. Au commencement du regne de ce Prince, le Roi du Khozarar fit une irruption sur les terres de l'Empire, accusant les Musulmans d'avoir fait périr sa fille qui venoit épouser le Calife : il ravagea les frontieres & s'en retourna avec du butin & des esclaves. Haroun avoit été obligé d'envoyer ses meilleures troupes du côté de la Grece, parce que l'Impératrice Iréne avoit contrevenu aux conditions de la trêve ; une armée Musulmane parcourut & ravagea les provinces de l'Empire Romain jusqu'à Ephése. Iréne se hâta de négocier, & l'on renouvella le traité.

172. 788.

173, & s. 789, & s. Haroun ayant pris des mesures pour assurer ses frontieres, s'occupa du projet d'arracher ses peuples à la barbarie qui leur

étoit comme naturelle, & qui depuis la naissance de l'Empire avoit commis tant d'horreurs. Plein d'esprit & de goût, il cultiva les lettres & les sciences; la nation l'imita. Les honneurs, les récompenses, les pensions attirerent à sa cour les sçavans de la Grece, que la tyrannie chassoit de Constantinople. Par ses ordres, on traduisit en Arabe la plûpart des auteurs Grecs & Latins: l'on vit alors paroître dans les Etats Musulmans l'Odyssée & l'Iliade d'Homere, & les différens ouvrages des grands hommes qui avoient illustré Rome & Athenes. Haroun n'eut que la gloire de commencer cet ouvrage, que ses successeurs conduisirent à une certaine perfection.

Au milieu de cette entreprise, ce Prince faisoit revivre l'ordre dans ses Etats, en y établissant une police sévere & des magistrats integres & éclairés. Cet amour pour la justice lui mérita le surnom d'*Al-Raschid*, le justicier. Les historiens donnent une grande idée de sa bonté, de sa douceur & de son équité, tandis qu'ils rapportent dans sa vie plusieurs traits d'une mauvaise foi, d'une dureté, d'une barbarie déshonorantes pour l'humanité: c'est l'Auguste des Arabes. Les gens de lettres sont comme le peuple, mais avec moins de bonne foi; il n'y a rien d'aussi honnête & d'aussi grand que celui qui les honore & les enrichit.

175. 791.

Les soins du Calife pour la gloire de l'Etat, furent troublés par un parti formidable, qui, du Giorgian & du Dilem menaça Bagdad; il lui opposa Jahia, fils de Hassan, descendant d'Ali en ligne directe, lequel avoit échappé au massacre de sa famille. Le général Fadhel, au lieu de traiter avec les rébelles l'épée à la main, négocia avec l'Anti-Calife, qui, sur un acte authentique signé d'Haroun & des grands, par lequel on lui assuroit la vie & la liberté, consentit à aller à Bagdad s'accommoder avec le Calife lui-même. Séduit par des apparences flatteuses, il crut pouvoir se fixer à la Cour, mais le perfide & barbare Haroun le fit assassiner. La flatterie des courtisans, les apologies faites par les gens de lettres, & le zele affecté du Prince pour la religion,

176-77. 792-93.

178. 794.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. 181-87. 797-802.

affoiblirent les impreſſions que cette noire trahiſon avoit laiſſées contre lui dans les eſprits; des traits de douceur, de bonté & d'amour pour ſes ſujets les effacerent.

Pendant que les hiſtoriens & les poëtes exaltent les talens & les vertus de leur bienfaiteur, pendant que les peuples ſéduits mêlent leurs cris à la voix de l'hiſtoire & aux chants de la poëſie, ce Prince, par une cruauté réfléchie & par une opiniâtreté exécrable dans ſa cruauté, ſouleve contre lui la voix d'un ſang reſpectable qui entraîna la voix publique. L'illuſtre famille des Barmécides qui deſcendoient d'un Prince nommé Giaffar, iſſu des anciens Rois de Perſe, lequel, obligé de ſe ſauver de ſon pays, étoit venu avec ſes enfans s'établir dans l'Empire, ſous le regne de Soliman, étoit parvenue au plus haut degré de faveur. Sous les Ommiades & ſous les Abbaſſides, elle s'étoit ſoutenue dans les premieres dignités de l'Etat. Jahia, chef de cette famille, ſous le califat de Haroun, avoit exercé le miniſtere ſous les deux derniers Califes, il avoit élevé Haroun, & il eut encore ſous ſon régne la dignité de Viſir. Fadhel, ſon fils aîné, s'acquit la réputation du plus grand capitaine de ſon tems; & Giaffar, ſon ſecond fils, paſſa pour l'écrivain le plus éloquent & le plus poli de ſon ſiécle: ils furent tous les deux revêtus du Viſiriat, après que leur pere en fut demis. Giaffar conçut une violente paſſion pour Abaſſah, ſœur du Calife; ce Prince, loin de la déſapprouver, conſentit, diſent les auteurs portés au romaneſque, à unir les deux amans, mais à condition que quand ils ſeroient mariés, ils ne ſe verroient qu'en ſa préſence, & qu'en général ils vivroient enſemble comme frere & ſœur. Ces malheureux époux ſouſcrivirent à cette condition biſarre; ils ne l'obſerverent pas. Abaſſah fut aſſez habile pour dérober au Calife & ce commerce & ſes ſuites, elle accoucha d'un fils, ſans qu'il s'en répandît le moindre bruit à la Cour. Un miſérable eſclave qu'on avoit été obligé de mettre dans la confidence, révéla le ſecret au Calife. Haroun fit trancher la tête à Giaffar. Abaſſah

fut mise à mort ou condamnée à l'exil & à la misere. On jetta Jahia & ses enfans dans une affreuse prison. Tous leurs parens furent arrêtés, & la plûpart périrent de mort violente ou de misere. Enfin Jahia reçut le coup mortel, & la famille des Barmécides fut exterminée. Pour abolir jusqu'à leur mémoire, Haroun défendit que l'on parlât de ces malheureux, mais la voix publique les célébra; il décerna peine de mort contre ceux qui violeroient sa défense; la voix d'un vieillard brava sa menace & l'attendrit. Le Prince, en rendant à ce vieillard généreux la liberté, lui donna une assiette d'or: *voici*, dit cet homme, *une nouvelle grace que je reçois de la main des Barmécides.* Parmi les Arabes, il n'y a eu ni Prince ni Sulthan qui ait été célébré par un aussi grand nombre d'écrivains que les Barmécides. Les cris des peuples & la postérité vengerent ces grands hommes, qui avoient rendu à l'Etat les services les plus importans, de l'injustice & de la bisarre cruauté de Haroun. » Enfans de Barméki, » dit un poëte Arabe, que vous faisiez de bien au monde, & » que vous en eussiez encore fait! La terre étoit votre épouse, » elle est aujourd'hui votre veuve ». Les auteurs Arabes ne conviennent point de la cause de leur désastre. Les uns l'attribuent au refus que fit Giaffar de tremper ses mains dans le sang de Jahia, Prince des Alides; d'autres à la jalousie que leurs richesses immenses exciterent dans le cœur du Calife; les autres enfin aux amours de Giaffar & d'Abassah.

Depuis l'extinction des Ommiades de Syrie, les gouverneurs 184.
d'Afrique n'obéissoient aux ordres des Califes qu'autant qu'ils 800.
étoient favorables à leurs desseins. Ibrahim, fils d'Aglab, secoua entierement le joug & fonda dans la ville de Cairouan une souveraineté. La Dynastie des Aglabites est la premiere Dynastie Mahométane souveraine en Afrique. Divers Emirs se révolterent 188.
à l'exemple d'Ibrahim; plusieurs furent soumis. L'Empereur 803.
Nicéphore ayant obtenu du Calife, après la chûte d'Iréne, la prolongation de la trève, mit, à la faveur de l'hiver, tout à feu

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

& à ſang, ſur les terres Muſulmanes, limitrophes de ſes Etats: il envoya en même tems, en préſent, au lieu de tribut, au Calife, des épées d'une trempe excellente. Haroun, en préſence de ſon Ambaſſadeur, lia les épées en un faiſceau & les coupa d'un ſeul coup de cimeterre: telle fut la déclaration de guerre. Auſſi-tôt une armée Muſulmane ravagea la Béotie, la Romanie & autres pays circonvoiſins: une flotte nombreuſe fit le dégat dans l'iſle de Chypre; & elle ſe préparoit à traiter de même l'iſle de Rhodes; mais heureuſement pour les Grecs, les élémens ſe déclarerent contre les Sarraſins. Une horrible tempête
189. brifa ou diſſipa leurs vaiſſeaux. Enfin l'Empereur & le Calife,
804. à la tête de leurs troupes, ſe livrerent bataille. Nicéphore vaincu, demanda la paix, & l'obtint moyennant un tribut; mais l'union ne fut pas durable.

191. Pendant que Haroun étoit en marche du côté de la Perſe,
806. où quelques mouvemens annonçoient une révolte, Nicéphore, quoique toujours battu, quoique lié par un traité, ſe mit en marche vers les provinces Muſulmanes: le Calife renonça auſſi-tôt à ſon premier projet, leva de nouvelles troupes, forma un corps de près de trois cens mille hommes, verſa des torrens de ſang ſur les frontieres Grecques, renverſa de fond en comble Héraclée & les villes des environs, aſſujettit l'Empereur à un tribut plus conſidérable, & lui fit jurer de ne plus rebâtir les
192. villes qui venoient d'être détruites. Enſuite ce Prince partit pour
807. appaiſer les troubles de Perſe. Ils étoient excités par la faction des Zendiens. Son premier deſſein fut, dit-on, d'établir par la violence l'unité parfaite de croyance dans ſes Etats; mais il n'auroit pu l'exécuter ſans chaſſer les ſçavans Grecs qu'il avoit attirés & qui auroient emporté les ſciences avec eux. Il laiſſa à chacun une liberté entiere de ſuivre ſa conſcience, ſe réſervant de punir les ſectaires, qui, ſous prétexte de religion, enfreindroient les loix ou troubleroient le repos de l'Etat.

193-94. Le calme fut à peine rétabli qu'il y eut une révolte à Samarkande
808-9. &

& dans une partie des provinces situées au-delà de l'Oxus, sous le brave & intrigant Raphius-Ebn-Lith. Pour aller arrêter les progrès des rebelles, le Calife prit sa route par le Khoraſſan; il mourut à Thous, sottement frappé d'un rêve. Ce Prince avoit partagé ses Etats entre ses enfans, & il les désigna pour être les uns après les autres ses successeurs. On prétend qu'il fit cet arrangement & cette faute, à l'exemple de Charlemagne, Empereur d'occident, qui avoit ainsi armé ses enfans les uns contre les autres, à Thionville, dans l'idée de les unir. Haroun, qui avoit à peu-près les mêmes inclinations que ce Monarque, s'étoit lié avec lui, & sembla, dit-on, se faire un honneur d'adopter la plûpart de ses loix. Ces deux Princes s'envoyerent des Ambassadeurs & de riches présens. Les auteurs d'occident donnent au Calife le nom d'Aaron, qui est le même qu'Haroun en Arabe; ils le qualifient Roi de Perse. On prétend que le Calife offrit à Charlemagne la propriété des lieux saints & que celui-ci l'accepta: ce qui a donné lieu de dire qu'il avoit conquis la Terre Sainte. Haroun étoit capitaine & poëte. Il dut une partie de sa gloire aux sçavans qu'il protégea. Parmi ses vertus, on distingue sa libéralité envers les pauvres; il leur faisoit distribuer tous les jours cent dragmes d'argent.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Calife Amin, ou plutôt Fadel, son ministre, au mépris du testament d'Haroun, fit plaçer dans la priere publique le nom de son fils, comme successeur direct de la couronne. Mamoun & Motassem, ses freres, furent dépouillés, le premier du Khorassan, le second de la Mésopotamie. Mamoun appuyé des peuples du Khorassan, soutint ses droits à la pointe de l'épée. Thaher, son général, dissipa les troupes du Calife, dont le général, nommé Issa, fut tué. Après cela Mamoun put oser, il osa tout. Les peuples de son gouvernement le proclamerent Calife, sans qu'Amin en parut touché; celui-ci étoit à la pêche avec un de ses favoris lorsqu'on lui annonça la défaite de son armée. » Eh! » qu'on me laisse tranquille, dit-il, depuis que je suis ici Kouter

195. 810.

197. 812.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

» a déjà pris deux gros poiſſons, & moi je n'ai pas pu encore en » prendre un ſeul ». Son frere mit deux armées ſur pied. La priſe d'Hamadan par ſes généraux, effraya Bagdad; mais Amin ne s'occupoit qu'à *donner échec & mât à Kouter*. Ce Calife, eſpece d'enfant trop occupé de plaiſirs ou plutôt de jeux pour remplir les devoirs d'un Roi, fut dépoſé. Cependant les troupes de Mamoun qui n'étoient pas payées, ſe mutinerent; Fadel, Viſir d'Amin, leur fit diſtribuer ſous main des ſommes conſidérables, & Amin fut rétabli. Mais les généraux de Mamoun, Thaher & Hartamath ayant regagné les troupes, renverſerent les murs de Bagdad. Alors Amin fut tué par ordre de Thaher. Al-Mamoun donna à ce général & à ſes enfans, après lui, le gouvernement du Khoraſſan & des provinces dépendantes, ne ſe réſervant que le droit d'in-

198. 813.

199-201. 814- 16. veſtiture. Le nouveau Calife qui aimoit trop les ſciences pour un ſouverain, abandonna le ſoin des affaires à ſon miniſtre Fadel, homme de mérite, mais dévoué aux Alides. Le Viſir l'engagea à attirer à ſa cour l'Iman Rizza. Dans ce tems-là le peuple remuant de Kouffah éleva un trône à l'Alide Mahomet; & le Calife aſſocia lui-même au ſien l'Iman Rizza, en lui donnant ſa

202. fille Abiba en mariage. Les Abaſſides indignés des faveurs que
817. leur chef accordoit à leurs ennemis, ſe liguerent pour le dépoſer. Ils élurent à ſa place Ibrahim, ſon oncle. On comptoit alors trente-trois mille Princes de cette famille. Mamoun partit du Khoraſſan pour attaquer ſes ennemis dans Bagdad. Une flotte Grecque ravageoit alors les côtes d'Afrique.

203. Peu de tems après le Calife perdit à Thous l'Iman Rizza, ſon
818. collegue & ſon ami, Prince rempli de belles qualités; & Fadel, ſon ami, ſon conſeil & ſon miniſtre, fut aſſaſſiné. Ces événemens qui faiſoient ſon déſeſpoir, furent ſon ſalut. Les habitans de Bagdad, dès qu'ils furent informés de la mort de Rizza & de celle de Fadel, ſe perſuaderent que Mamoun, qui avoit l'eſprit droit & le cœur excellent, reprendroit, rendu à lui-même les ſentimens qu'il devoit avoir pour ſa famille & pour les Muſul-

mans en général; ils se rendirent sous son obéissance, après avoir déposé Ibrahim. Ce Prince qui avoit pris le turban verd des Alides, reprit le turban noir de sa famille, & toute sa cour arbora la même livrée. Il fut grand & sage dès qu'il ne suivit que les inspirations de son cœur. Il vécut bien avec ses peuples, que ses fautes avoient entraînés dans un crime; & les deux Califes revinrent l'un à l'autre, comme un pere & un enfant qui souffroient d'être désunis. Le Prince Taher, par qui Al-Mamoun regnoit, s'appercevant que ce Prince n'avoit pu lui pardonner la mort de son frere Amin, se retira de la cour & alla dans ses provinces abuser des bienfaits de son maître. Il s'arrogea dans le Khorassan 205. toutes les prérogatives de la souveraineté, & Mamoun crut le 820. bonheur de son Empire intéressé à le laisser jouir des fruits de son usurpation. La Dynastie des Tahériens gouverna cette province pendant environ soixante ans. L'astrologue-ministre Fadel, avoit trouvé dans l'horoscope de Taher, que l'étendard qu'il levoit ne seroit point abattu avant ce tems. Ce fut-là le premier démembrement de l'Empire des Califes en Asie. Jusqu'alors l'Alide Ma- 206. homet avoit regné dans Kouffah. Enfin, par sa retraite, Al-Ma- 821. moun posséda en paix l'Empire Sarrasin, à l'exception du Khorassan. Le goût, la protection, les libéralités de ce Prince, attirerent à Bagdad les sciences que la crasse ignorance de l'Empereur Grec & la haine des lettres, naturelle à l'ignorance systématique, faisoient fuir de la Grece. Elles furent accueillies dans de magnifiques édifices, une académie, un observatoire, des colléges, des bibliothéques publiques, &c. Des sçavans de toutes les nations & de toutes les religions formerent la cour, & pour ainsi dire, la famille du Calife.

Dans le même tems il accorda des troupes à un aventurier 207-8. Grec, nommé Thomas, pour faire la guerre à l'Empereur Michel. 822-23. Thomas fut porté, à diverses reprises, par la victoire, jusqu'à Constantinople. L'incendie de la flotte Sarrasine & la perte d'une bataille contre le Roi des Bulgares, le contraignirent de se replier

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

fur fes conquêtes. Pourfuivi, preffé, forcé dans fon camp par l'Empereur Michel & abandonné des Sarrafins, il tomba entre les mains de fon ennemi; on lui coupa les pieds & les mains & on le promena fur un âne dans les rues d'Andrinople & dans le camp, où il mourut. L'Empire Grec fut à peine délivré de cette guerre, que les Sarrafins d'Afrique établis à Maroc & à Alger, fous le gouvernement d'un Calife indépendant, avec le titre d'Emir-El-Muflimin, défolerent fes côtes, envahirent l'ifle de Crete & s'emparerent de la plus grande partie de la Sicile.

210-11. 825-26. Les ouvrages de Platon, de Théophrafte, d'Euclide, d'Hippocrate, de Galien, de Diofcoride, & en général tous les bons ouvrages anciens & modernes traduits en Arabe, répandoient alors dans l'Empire Mufulman les fciences & la bonne littérature: les Arabes, peuples d'un efprit vif & pénétrant, les porterent à un haut degré. Les mœurs s'adoucirent; nul de ces crimes affreux ordinaires fous la famille ignorante des Ommiades; aucune tache de fang ne fouilla le regne d'Al-Mamoun. Cependant l'Anti-Calife Ibrahim avoit été découvert, & le Confeil d'Etat le condamnoit à la mort, mais le Calife lui pardonna & l'Empire s'en réjouit. » Eh! dit ce bon, ce grand Prince, fi l'on fçavoit combien j'ai de » plaifir à pardonner, tous ceux qui m'ont offenfé viendroient me » faire l'aveu de leurs fautes ». Eh! qui ofe offenfer celui qui pardonne?

213. 828. Thaléha, fecond Sulthan Tahérien, après avoir dompté le rebelle Hamzhah dans le Siftan, périt à la fuite de plufieurs actions meurtrieres contre les habitans de Nifchabour, capitale du Khoraffan. Al-Mamoun demandoit alors avec inftance à l'Empereur
214. 829. Michel le Begue, le philofophe Léon, grand mathématicien; & fur les refus réitérés de ce Prince, il entra à main armée dans fes
215. 830. Etats. Cependant il n'eût pas pouffé loin fa vengeance, fi l'Empereur Théophile n'eût fait égorger feize cens hommes dans des places frontieres appartenantes à l'Empire Mufulman. Le Calife indigné de cette cruauté, repaffa en Gréce, y fit de nouvelles

conquêtes , & porta au loin le ravage par ſes généraux.

Hiſt. de l'Arabie et des Pays Vois.

Ce Prince ſe rendit alors en Egypte pour faire fouiller la terre ſous deux colonnes, qui déſignoient un tréſor enfoui par Mérouan II, dernier Calife Ommiade. On trouva pluſieurs coffres remplis
de pierreries, de meubles précieux & d'argent. Il y avoit dans 216.
une de ces caiſſes dix mille chemiſes, dont le bout des manches 831.
étoit fort ſale. On dit que Mérouan, qui avoit un goût particulier pour l'agneau & ſur tout pour les rognons, ſe faiſoit ſervir l'animal tout entier, & qu'enveloppant ſa main dans la manche de ſa chemiſe, il l'enfonçoit dans le corps de l'agneau pour en retirer les rognons; après quoi il quittoit le linge employé à cette opération, pour ne s'en plus ſervir.

La guerre continuoit contre les Grecs. Il n'y eut de part ni 217.
d'autre aucun avantage conſidérable. Les tributs impoſés par les 832.
vainqueurs étoient des ſources éternelles de diviſions; le tributaire prenoit les armes toutes les fois qu'il ſe croyoit en état de ſe libérer de cette ſervitude.

Les Arabes paſſionnés pour les ſubtilités de la dialectique & de la métaphyſique, d'après les écrits d'Ariſtote, porterent dans leur théologie l'eſprit de controverſe & ſe partagerent en différentes ſectes, qui furent ſur le point d'en venir aux armes pour décider ſi l'Alcoran étoit créé ou increé; ſi les attributs de Dieu étoient diſtingués de ſon eſſence; ſi le Muſulman perdoit la foi par un péché grave; ſi Dieu n'avoit qu'une influence générale ſur nos actions; ſi notre liberté étoit le titre de notre rémunération & de notre punition; & autres queſtions auſſi importantes pour le bien de l'Etat & auſſi intéreſſantes pour le bonheur du citoyen. Dans le premier ſiécle de l'hégire, on avoit compté ſoixante-douze ſectes différentes : ſous le regne des ſciences, elles ſe multiplierent à l'infini. Le Calife favoriſa celle des Motazales, une des plus raiſonnables. Quelques auteurs ont écrit qu'il établit une inquiſition pour unir ſes ſujets ſous la profeſſion d'une même croyance; il eſt certain que les Chrétiens continuerent de jouir

du libre exercice de leur religion à Bagdad, à Damas & dans les principales villes de la Syrie, & il n'eſt pas probable qu'il ait voulu bannir les ſciences de ſes Etats. Almamoun, trop ſage & trop doux pour être intolérant, employa un meilleur moyen pour réprimer les ſectaires, il s'en fit aimer, mais il ne fit que pallier le mal.

218.
833. La guerre ſuſpendit pour quelque tems les querelles de doctrine. L'Empereur Théophile commit les premieres hoſtilités : le Calife en remporta l'avantage. Ce Prince mourut peu de tems après à Tarſe en Cilicie ; il parut grand par la protection généreuſe dont il honora les ſavans & les grands hommes, & par la lumiere des lettres qu'il répandit avec la politeſſe dans ſes Etats. Il fut vraiment grand & dans la guerre & dans la paix, par ſa ſage adminiſtration, par la douceur de ſes mœurs, par ſes qualités militaires & politiques, par ſon amour pour les peuples. Son regne fut le plus heureux & le plus beau des regnes des Califes. Toutefois les dévôts Muſulmans ne lui pardonnerent pas ſa tolérance pour les différentes ſectes & ſon attachement pour celle des Motazales. Un poëte Arabe diſoit : *Voyez-vous les aſtres laſſés de Mamoun ? Ils le laiſſent à Tarſe comme ſon pere à Thous.* Pour être approuvé de tous les hommes, il faudroit épouſer les paſſions & les opinions de tous. Les tables aſtronomiques qu'il dreſſa lui-même, ſont vantées pour la juſteſſe du calcul.

219.
834. Le Calife Motaſſem, frere des deux derniers Califes, avoit reçu le ſerment des grands & même celui d'Abbas, fils de Mamoun : il fit bâtir Samarath ou Sarmamai à douze lieues de Bagdad, & il y établit ſa réſidence. Les hiſtoriens s'amuſent à chercher la cauſe de ce changement, comme s'il falloit toujours à l'homme des motifs raiſonnables pour changer. Il y a apparence que ſon objet fut de ſouſtraire la milice Turque à l'animoſité des habitans de Bagdad.

Depuis que les Turcs étoient parvenus à l'Empire de la Tartarie entiere, & que d'un autre côté les Arabes avoient conquis

dans le Marouenahar & le Turkeſtan, ces deux nations puiſſantes furent ennemies naturelles. Les Princes Arabes aimerent mieux ſe faire ſervir par des eſclaves étrangers que par leurs ſujets, eſpérant plutôt gagner l'affection des premiers que s'aſſurer celle des autres. Des Turcs priſonniers, il ſe fit un trafic conſidérable; les Emirs les attacherent à leur perſonne; les Califes les placerent dans le ſerrail. Motaſſem en compoſa une milice qui devint bientôt formidable.

Le Perſan Babek, ſurnommé *Horremi*, auteur d'une religion de joie & de plaiſir, entraînoit dans la révolte Iſpahan, Hamadan & les principales villes de Perſe. Ce rebelle avoit déjà fait avec ſuccès quelques mouvemens ſous le regne de Mamoun. Il combattit avec courage en prêchant la volupté: il tua de ſa propre main le général du Calife, & il ſe cantonna dans l'Adherbigiane. Alors le Turc Afschim entra dans cette province, ſans que Babek fît aucun mouvement pour l'en empêcher. Le rebelle qui avoit trop de confiance en ſes forces, fut vaincu par une valeur égale à la ſienne & par un bonheur plus grand; il fut repouſſé pas-à-pas juſques dans les gorges des monts Gardiens; & l'intrépidité qui ſe défendoit ne ſe démentoit point en cédant à la bravoure qui attaquoit. Enfin les rebelles furent forcés dans leurs derniers retranchemens. Babek ſe réfugia dans une place Grecque, ſur les frontieres de l'Arménie. Le gouverneur qu'il traita avec toute l'inſolence d'un conquérant ivre de ſa fortune, le livra entre les mains d'Afschim. Le Calife, humain de ſon naturel, crut devoir effrayer par un exemple les eſprits inquiets. On coupa à Babek les bras & les jambes, après l'avoir expoſé ſur un éléphant; ſes ſupplices ſe terminerent ſur un gibet. Babek avoit une ame que n'eût pas domptée le pardon. 220-23. 835-37.

L'Empereur Théophile voyant les armes Sarraſines employées en Perſe, avoit porté la flamme & le fer dans quelques places Muſulmanes. Le Calife Motaſſem marcha en diligence contre les Grecs; il rejetta le péril ſur ſon ennemi, qui perdit trente mille 224. 838.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

soldats dans un combat près de Mopsueste en Cilicie. Le Turc Afschim qui avoit étouffé une révolte, trama une conjuration pour mettre sur le trône Abbas, fils d'Al-Mamoun : son projet fut découvert, & les coupables furent punis. Abbas mourut d'un supplice singulier. Il avoit été condamné à manger sans prendre aucune sorte de boisson. Ce jeune Prince, à l'avénement de son oncle au trône, avoit lui-même traîné ses partisans aux pieds du Calife, & les conjurés étoient les intimes amis du Prince qu'ils vouloient lui sacrifier.

225. 839.

226. 840. L'Empereur Théophile, pour se laver de la honte de sa derniere défaite, se veautra (si je puis me servir de ce terme qui peint bien sa basse inhumanité) dans les horreurs les plus révoltantes. Ses troupes enleverent sur les provinces Musulmanes les femmes & les enfans : elles couperent le nez & les oreilles à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & traiterent les autres avec une barbarie sans exemple. La fureur de la vengeance donna à Motassem l'ame de Théophile. Il n'est point de bon cœur qu'un monstre d'inhumanité ne rende cruel par ses noirs attentats. Partout où le Calife porta ses armes, les Grecs furent passés au fil de l'épée. Amorium, ville considérable de l'Asie Mineure, lieu de la naissance de l'Empereur, fut réduit en cendres; Motassem avoit réuni toutes ses forces contre cette place, & il avoit fait écrire *Amorium* sur les boucliers de ses soldats, pour déclarer hautement le dessein qu'il avoit de sacrifier cette ville à son ressentiment contre l'Empereur. La Phrygie fut ravagée. Il périt, en Arménie, trente mille Grecs en divers combats. C'étoit une guerre de bêtes féroces.

227. 841.

228. 842. Le Calife Motassem meurt : la perte de son médecin lui avoit affoibli l'esprit. Avec une santé délicate, ce Prince avoit une force prodigieuse. Avec une profonde ignorance, il vouloit asservir tous les esprits à ses opinions. Avec un cœur né humain, il exerça de grandes cruautés. On le surnomma le huitainien, parce qu'il naquit le huitieme mois de l'année, fut le huitieme Calife Abbasside,

Abbaſſide, monta ſur le trône l'an de l'hégire 218, commanda huit fois ſes armées, regna huit ans, huit mois & huit jours, eut huit enfans mâles & autant de filles, mourut à l'âge de quarante-huit ans, & laiſſa dans l'épargne huit millions d'or & quatre-vingt en argent. Il fut le premier des Califes qui prit le ſurnom de *Billah*, ſouverain par la grace de Dieu.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Calife Ouatek, fils de Motaſſem, protecteur des ſavans, & Motazale d'opinion, perſécuta ceux qui ne penſoient pas comme lui en matiere de religion, & les dévôts Muſulmans ſe liguerent pour mettre ſur le trône le docteur Ahmed; mais le Calife eut le tems de s'aſſurer des conjurés. Il demanda à leur chef Ahmed ſi l'Alcoran étoit créé ou incréé, & pour prix de ſa dévotion ſuperſtitieuſe à ce livre, il lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. L'année d'après il fit noyer tous ceux des priſonniers rendus par l'Empereur Grec, qui ne profeſſerent point la croyance des Motazales ſur la création de l'Alcoran. 229-30. 843-44.

Le Calife abrégea ſes jours par des excès. Son médecin l'avoit guéri d'une hydropiſie, en lui procurant une abondante tranſpiration dans un four à chaux. Ce Monarque avoit de grands talens pour le gouvernement. La police, ſous ſon regne, fut ſi bonne, qu'il ne ſe trouvoit aucun mendiant dans ſes Etats. Il fonda des hôpitaux pour les vieillards & pour les infirmes, & quant au reſte des pauvres qui étoient en état de porter le poids du travail, il leur fournit le moyen de gagner leur vie par des travaux utiles au public. Excellent poëte, habile muſicien, il protégea les arts. 232. 847.

Le Calife Motaouakel, ſon ſucceſſeur, s'amuſa à inventer des ſupplices qui aggravaſſent & prolongeaſſent les ſouffrances des criminels. Son digne Viſir, Abou-Giaffar, imagina un fourneau de fer, garni en dedans de pointes très-aigues, ſous lequel un feu plus ou moins ardent, conſommoit plus ou moins lentement la deſtruction des victimes. Un homme capable d'inventer de pareils ſupplices eſt bien près de les mériter; Abou-Giaffar ayant offenſé le Calife, périt dans ſon affreux fourneau, comme l'inventeur du 233. 848.

taureau de Phalaris. J'ai horreur de dire que pendant que ce misérable pouſſoit des cris affreux, le Calife lui répétoit cette maxime familiere à ſon miniſtre : *La pitié n'eſt qu'une foibleſſe.* La haine contre le Viſir arrêta l'indignation publique contre le tyran. Celui-
235. ci fit reconnoître trois de ſes fils pour ſes ſucceſſeurs, en leur
849. aſſurant des apanages. Il en exclut deux autres du trône. Enſuite
236. il défendit les pélerinages au tombeau d'Ali, & fit raſer le tom-
850. beau de Huſſein dans la plaine de Kerbella : l'on creuſa dans le même endroit un canal, pour qu'il ne reſtât aucun veſtige de ce monument; mais ſes eaux, ſi l'on en croit les partiſans d'Ali, s'arrêterent par reſpect lorſqu'elles furent arrivées au lieu du tombeau, & l'impiété du Calife fut confondue.

237. La milice Turque qui avoit aſſuré le trône à Motaouakel, fut
851. obligée de marcher contre des Patrices ou Seigneurs d'Arménie, révoltés pour de mauvais traitemens de la part du gouverneur. Becgu, général, battit les rebelles, les pourſuivit juſqu'à Teflis,
238. & mit le feu à cette capitale. Pendant que le Calife traitoit à toute
852. outrance des provinces coupables, il laiſſa ſans vengeance la ruine
239. de Damiette, ſurpriſe, pillée, détruite par les Grecs; mais il
853. publia des édits contre les Chrétiens & les Juifs. Quelques années avant ces édits, il les avoit déclarés les uns & les autres incapables de poſſéder aucune charge, ni de juſtice ni de police; enſuite il leur ordonna de porter de larges ceintures de cuir pour les diſtinguer des Muſulmans; enfin il leur défendit de ſe ſervir de chevaux, & leur permit ſeulement de monter des mulets & des ânes, mais ſans étriers de fer à leurs montures. Le premier reglement mettoit l'ambition du Chrétien & du Juif dans le parti du Muſulmaniſme : les flétriſſures imprimées par les autres édits ne ſervoient qu'à animer contre le Monarque & contre la religion nationale, ceux qu'elles humilioient ſans aucune faute volontaire de leur part.

240. Les éclats de l'indignation des peuples ayant fait craindre au
854. Calife Motaouakel une ſecrette conjuration, ſes ſoupçons cou-

terent la vie à un grand nombre d'officiers & de courtisans, auxquels il abattit la tête dans un festin. Il élevoit son fils de maniere à étouffer en lui tous les sentimens qu'inspire la nature. L'article principal de l'éducation de ce Prince, étoit d'assister à toutes les parties de débauche qui se faisoient à la Cour. Son pere le faisoit boire jusqu'à ce qu'il perdît la raison, alors il se plaisoit à le battre, afin de le mettre en fureur; & s'il échappoit à ce pauvre malheureux dans le vin & dans la colere quelque grossiereté, c'étoit un nouveau sujet pour continuer ses mauvais traitemens. Motaouakel faisoit son amusement ordinaire de lâcher dans les repas des lions, des serpens & autres bêtes venimeuses sur les convives, pour jouir de leur effroi, de leur douleur & de leur sang. On dit qu'à la vérité, il guérissoit sur le champ leurs blessures avec une thériaque admirable. Ce Prince féroce se joua trop long-tems de l'humanité.

Des tremblemens de terre épouvantables entr'ouvrirent de toutes parts, durant le cours de plusieurs années, la Perse, la Syrie, le Khorassan & l'Arabie Heureuse. Laodicée & plusieurs autres villes furent renversées de fond en comble: les sources de la Mecque tarirent, & l'eau s'y vendit jusqu'à cent dragmes la voie. Une montagne tomba en piéces auprès d'Antioche: le Tigre se teignit de diverses couleurs: les tempêtes & les ouragans ravagerent les campagnes & souleverent les mers. Le cours de la nature ressembloit au regne du Calife: ce regne fut appellé le regne des prodiges & des fléaux de la colere céleste. Au milieu d'un bruit sourd qui sembloit l'annonce d'un orage contre le Calife, les troupes Musulmanes attaquerent l'Empire d'Orient par mer & par terre; par-tout victorieuses, elles réduisirent soixante-dix mille Chrétiens en esclavage. Enfin une horreur mit fin aux horreurs du Calife Motaouakel. Il fut assassiné par les Turcs de sa garde, & ce fut son digne fils Montasser qui leur conduisit la main. On dit que Motaouakel n'étoit pas né barbare, mais que sa cruauté fut l'ouvrage du vin; il est vrai que c'étoit dans des festins qu'il

[Margin: 241, & s. 855, & s. — 246. 860. — 247. 861.]

faisoit ordinairement ses sanglantes exécutions, comme s'il avoit besoin de s'exciter à la barbarie par l'ivresse.

Diverses causes nourrissoient alors dans l'Empire Musulman le ferment des troubles. Premierement, l'ordre de la succession n'étoit point fixé; nulle disposition ne faisoit loi. Le plus fort des fils, des freres, des parens des Califes, étoit Calife; mais l'ambition & la cabale mettoient sans cesse la torche de la sédition dans les mains des plus foibles. En second lieu, l'Empire étoit trop étendu & n'étoit pas assez arrondi pour garder l'équilibre. Trop de puissance invitoit les gouverneurs des provinces à secouer le joug. D'un côté le luxe & la débauche abrutissoient ou efféminoient les Califes, tandis que de l'autre l'humeur inquiete & l'incompatibilité de tant de féroces nations, n'attendoient qu'un mouvement qui donnât le branle à la révolution. Enfin la religion n'étoit pas uniforme, & la plûpart des sectaires étoient fanatiques. L'Etat étoit menacé d'un nouveau fléau; c'étoit la milice Turque. Motaouakel lui avoit confié la garde de sa personne; bientôt elle s'arrogea insolemment le droit de disposer du trône; bientôt ces Turcs devinrent ce que les maires du palais furent dans les premiers siécles de la Monarchie Françoise, les tyrans de leurs maîtres. Le gouvernement avoit en eux des instrumens pour enchaîner les peuples; mais un gouvernement tyrannique n'avoit point de moyens de les asservir eux-mêmes. Forts pour défendre le Calife, ils l'étoient encore plus pour l'attaquer. L'éducation & les sciences, en les dépouillant des dehors de la barbarie, ne changeoient point le fond de leur caractere, & ils les rendoient plus habiles à concerter leurs projets. Elevés au milieu des intrigues du serrail & placés à la tête des entreprises, ces esclaves étoient en état de faire trembler le Calife, qui ne pouvoit leur cacher sa foiblesse. Les uns, suivant leur penchant naturel à l'indépendance, ne furent pas plutôt chargés du soin des provinces, qu'ils chercherent à s'en approprier l'empire. Une autre partie se saisit du gouvernement, & l'Arabe ne put le lui arracher. Ces esclaves, auteurs de la tyrannie quand

ils ſont ſans pouvoir, ſont des tyrans dès qu'on les arme de puiſſance.

Montaſſer qui avoit été proclamé Calife par les Turcs, ſes complices, traînoit par-tout avec lui dans ſon ame dévorée de remords, la peine de ſon parricide. Tout conſpiroit à redoubler l'horreur de ſon Etat. Un jour il fit déployer en ſa préſence une ſuperbe tapiſſerie, qu'on avoit autrefois enlevée du palais des Rois de Perſe : on voyoit ſur cette tenture un homme à cheval, la tête couverte d'un turban environné d'un cercle, ſur lequel étoit une inſcription Perſane. Le Calife obligea un interprête à lui expliquer le ſens de l'inſcription; elle portoit: *Je ſuis Siroës, fils* 248.
de Choſroës, qui ai tué mon pere, & n'ai regné que ſix mois. Mon- 863.
taſſer mourut à la ſuite d'une affreuſe mélancolie. Né avec un cœur excellent, l'éducation l'avoit pétri de vices; il fut méchant malgré lui; & ſans les perſécutions & les crimes de ſon pere, il eût pu être un grand Prince. On prétend qu'il exiſte encore d'excellens vers de ſa compoſition.

La milice Turque avoit élu pour Calife Moſtain, petit-fils du 249.
Calife Motaſſem; elle ſoutint ſon élection par les armes, contre 863.
les Arabes indignés. Divers partis profiterent de ces diviſions.
Les ſciences étoient ſur leur déclin. Les indomptables habitans de 250.
Kouffah & de l'Iraque Arabique profiterent des déſordres de Sa- 864.
marath & de Bagdad pour former un trône à Jahia, de la race d'Ali : leur chef fut tué dans un combat. Un autre Alide plus heureux, nommé Haſſan, détacha de l'Empire le Tabariſtan; il ſe
maintint dans ſa dignité & la tranſmit à ſon fils. Enſuite une di- 251.
viſion entre les chefs de la milice Turque devint une guerre civile 865.
dans l'Etat. Le Calife qui ne put leur arracher les armes des mains, s'enfuit de Samarath à Bagdad. Un petit-fils de Taher, Prince du Khoraſſan, nommé Mohammed, confirmé dans la ſouveraineté de cette province, en récompenſe de ſa victoire ſur l'Alide Jahia, avoit auſſi obtenu le gouvernement de cette derniere ville; ſans défendre le Prince, il irrita artificieuſement les re-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. belles. Ce traître perdit le Calife en ne lui laissant pas la liberté d'agir. Les Turcs du parti du Prince ennuyés de son inaction, se réunirent à ses ennemis, & les rebelles trouvant les obstacles à la révolution tout applanis, n'eurent qu'à nommer au trône Motaz,
252. 866. frere du dernier Calife, à la place de Mostain. Motaz conçut quelque soupçon contre son frere Mouiad, & ce soupçon fut un arrêt de mort.

Comme les Turcs n'étoient conduits dans leurs entreprises par aucun sentiment d'équité ni de bienveillance, ils ne respectoient pas plus le Calife qu'ils avoient créé que celui qu'ils venoient de
253. 867. détruire ; ils n'aimoient que le trouble. Si l'on retarde de quelques jours le payement de leur solde à Samarath, ils se soulevent. Leur commandant perd la vie pour vouloir les appaiser. Si un gou-
254. 868. vernement timide les calme à force d'argent, la séditieuse milice n'attend qu'un prétexte pour essayer ses forces contre le trône & l'Empire : la retraite de Buga, leur commandant le, leur fournit ; sa mort les fait rentrer en apparence dans le devoir. Le Turc Ahmed, gouverneur d'Egypte, préludoit alors à une grande entreprise, par ses efforts pour assujettir d'autorité les officiers indépendans, qui, dans leurs gouvernemens étoient chargés de la levée des tributs. Il est étonnant que le Calife Motaz invitât de nouveau
255. 869. les Turcs à la révolte par le défaut de paye. Cette soldatesque, dont la fureur s'irritoit comme celle d'un torrent par ses ravages, alla du palais du Visir qu'elle avoit assassiné à celui du Calife qu'elle renversa du trône : le Calife périt après mille outrages. Mahomet, imposteur qui se disoit de la race du prophête, déployoit dans le Zanguebar, province des côtes orientales de l'Afrique, tous les talens propres pour la séduction ; il attira le peuple à sa suite, & lui fit prendre les armes.

256. 870. Cahibah, mere de Motaz, avoit des richesses immenses, avec lesquelles elle auroit pu racheter à son fils la vie & la couronne ; mais l'avare n'a point de famille. Le nouveau Calife Mothadi enleva à cette méchante femme ses trésors, & elle fut assez pu-

nie de sa criminelle insensibilité. Ce Prince, fait pour des tems plus heureux, avoit publié, à son avénement au trône, que ses sujets n'auroient qu'à lui adresser leurs plaintes à lui-même; il devint leur ami & leur conciliateur. Ses domaines lui suffirent pour son entretien, tandis qu'une multitude d'impôts n'assouvissoit point la voluptueuse cupidité de ses prédécesseurs. Les abus se réformerent. Les jeux de hasard, le vin, les farceurs, &c. furent proscrits, & les peuples furent étonnés de leur bonheur. Le Calife osa même tenter la réforme la plus nécessaire & la plus critique, celle de la milice Turque; il n'en étoit plus tems, elle se révolta, & cet excellent Prince mourut en se défendant avec une valeur digne d'un meilleur sort, & avec une généreuse constance à refuser de se démettre du Califat. Tous les historiens s'accordent sur les belles qualités de ce Calife; il avoit l'ame noble & l'esprit élevé. Son cœur, naturellement porté au bien, répandoit sur sa personne & sur ses actions un air de dignité, de douceur & de bonté, qui sembloit être celui de la vertu revêtue de tous ses charmes. Il rappella aux peuples le souvenir des regnes les plus heureux de la Monarchie. L'Egypte étoit alors dans le trouble. Le gouverneur Ahmed se frayoit, par des victoires, un chemin à l'indépendance.

Le Calife Mothamed abandonne à Mouaffec son frere, le soin de l'Etat, pour se livrer aux plaisirs: cette confiance, dans un tel gouvernement & chez un tel peuple, honore les deux freres. L'imposteur Mahomet profitant des divisions de l'Empire, avoit envahi diverses provinces, & après avoir pris le titre de Prince des Zinghiens ou Zinges, il s'établissoit dans l'Iraque Arabique. Mouaffec, dans le dessein d'anéantir la milice Turque, toujours prête à de nouveaux attentats, la fond dans l'armée destinée à agir en Arabie; il est battu deux fois en bataille rangée, quoiqu'aussi bon général que sage politique. L'usurpateur reste en possession des provinces envahies, & les transmet à ses descendans.

258-60.
872-73.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

L'Empire tombe en ruines, & chacun s'empare de ses débris pour en construire de nouveaux Etats.

Leïtz, qui avoit pris noblement le surnom de *Soffar* (chauderonnier) pour conserver la mémoire de sa premiere profession, avoit d'abord quitté ce métier pour se faire chef de bandits. Brigand humain & généreux, il ne tuoit point, & il laissoit à ceux qu'il arrêtoit la moitié de leur argent. Il sembloit qu'il ne lui manquoit qu'un grand théâtre pour être un grand homme. Parvenu dans le Ségestan aux premieres dignités de l'Etat, il fraya le chemin du trône à ses enfans. Yacoub ou Jacob, fils de Leïtz, à la faveur de l'abrutissement de Mohamed, cinquieme Sulthan Tahérien, absorbé par la débauche, prend Nischabour, capitale de l'Empire & le Souverain. Lorsque ce Prince l'avoit vu en armes dans le Khorassan, il lui avoit demandé *s'il avoit une patente pour entrer ainsi dans ses Etats.* Voilà ma patente, répondit le fils de Leïtz, la main sur son épée. Yacoub dépouilla aussi les enfans de Darham, son bienfaiteur, des Etats du Ségestan; bientôt il fut en état d'ébranler le trône du Calife. La Dynastie des Soffarides dura environ trente-quatre ans; les Samanides l'éteignirent.

260. 873. On compte de l'année 260 de l'hégire, la durée du regne des Samanides; toutefois Nasr & Ahmed n'avoient alors que le gouvernement de Bokhara & celui de Samarcande; ils s'en rendirent ensuite les maîtres absolus. Les Samanides posséderent la Perse & la Transoxane en toute souveraineté. Saman, de qui ils descendoient, n'étoit d'abord qu'un conducteur de chameaux, qui se mit ensuite à la tête d'une troupe de voleurs dans le Khorassan; il se prétendoit issu des anciens Rois de Perse de la Dynastie des Sassanides, par un certain Bahram Haschisch, qu'Hormodz avoit fait Marzaban ou gouverneur de l'Adherbigiane.

261. 874. 263. 876. La ville de Barca, située entre l'Egypte & Tripoli, se révoltoit & passoit sous la domination d'Ahmed, tandis que du Cairouan les Aglabites commandoient sur le reste de la Barbarie. Le Soffaride

ride Yacoub qui s'étoit rendu maître de l'Iraque Arabique, marchoit droit à Bagdad, où le Calife avoit remis le siége de l'Empire Musulman; Mouaffec l'arrêta, le repoussa, malgré les efforts d'une armée accoutumée à vaincre: Yacoub se releve, marche de nouveau à Bagdad; il meurt en chemin. Il étoit grand homme de guerre: aucun Prince de l'Asie n'eut une cavalerie aussi belle & aussi bien disciplinée que la sienne. Lorsqu'il avoit battu l'ennemi, il défendoit le pillage, sur peine de la vie, jusqu'à ce qu'il en eût donné une permission expresse; & il n'accordoit cette permission que quand l'ennemi étoit hors d'état de se rallier. Il ne prenoit conseil de personne, dans la crainte que son secret ne fût révélé: le succès justifia toujours ses entreprises. L'année suivante le Calife Mothamed confirma Amrou, frere d'Yacoub, dans la possession des pays conquis par ce grand capitaine.

Ahmed, fils de Thouloun, esclave du Calife Mamoun, gouvernoit l'Egypte en Souverain lorsqu'il déclara son indépendance, par le refus de recevoir un officier du Calife; il avoit déjà essayé ses forces, & il sçavoit qu'il n'avoit pas de grands risques à courir. Sa dévotion à l'Alcoran l'avoit rendu célebre parmi les Musulmans, & son courage parmi les Turcs. Le Calife le punit en prononçant des imprécations contre lui dans les prieres publiques; il se hâta d'en mériter de nouvelles par la prise d'Alep, d'Emesse, d'Hamathan, de Kenesrin & de toutes les places qu'il trouva sur sa route jusqu'à Tagar. 264-65. 877-78.

En 878 l'Empereur Grec tira une juste vengeance d'une irruption & d'un massacre faits en pleine paix dans ses Etats par un gouverneur Musulman. Abou-Ishac s'empara de la ville de Syracuse, & toute la Sicile passa sous la domination des Aglabites. Cependant Abbas, fils du Souverain de l'Egypte, prit à Barca les armes contre son pere, mais il fut aussi-tôt soumis.

Mothamed, jaloux de Mouaffec, son frere & son collegue, seul honoré, parce que seul il regnoit, se mit sous la protection de l'esclave de ses peres, Souverain d'Egypte; comme s'il n'étoit 266. 879.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

frappé que de ce qui se passoit autour de lui & qu'il ne pût jalouser que ceux qu'il devoit aimer & respecter. Ahmed, de l'avis des gens de loi & des Emirs, promit au Calife les secours de l'Egypte & de la Syrie, dont il venoit de le dépouiller, n'ayant pris conseil que de son ambition. Mouaffec le fit maudire dans les mosquées; il fit maudire Mouaffec, l'usurpateur de l'Egypte, auquel on avoit fourni un prétexte de guerre, dont il n'avoit pas
268. besoin pour désoler l'Empire. Il remporta de tous côtés des avan-
881. tages, & sur les Arabes, & sur les Grecs, & sur les rebelles. Mouaffec poursuivoit alors les Zinghiens en Arabie; il y gagna
269. une bataille qui lui coûta plus cher qu'à l'ennemi. Il fut battu
882. quelque tems après, & au lieu de disputer à Ahmed les plus belles provinces de l'Empire, il occupa toutes ses forces à reprendre quelques coins de terre dans un pays ingrat. Enfin il vint à bout
270. de défaire & d'anéantir les Zinghiens. Alors il tourna ses armes
883. contre le chef des Aglabites : il triompha de cet ennemi redoutable près de la Mecque, pendant que celui-ci triomphoit en Syrie de 100 mille Grecs. L'Egypte étoit troublée par un descendant d'Ali.

Seigneur ayez pitié de celui qui n'a pas connu les bornes de son pouvoir; ce furent les dernieres paroles d'Ahmed-Ebn-Thoulon, esclave de Mamon, chef de la milice Turque, gouverneur d'Egypte & de Syrie, Sulthan. Fût-il né avec une médiocre ambition, il auroit envahi son gouvernement. Il est bien difficile qu'on s'arrête aux bornes légitimes de son pouvoir, quand on les voit tomber, pour ainsi dire, d'elles-mêmes devant soi. Ce Prince avoit l'ame sensible & l'épée cruelle; la passion nous tire de notre état naturel, & la colere de l'homme doux est terrible. Ahmed possédoit des richesses immenses. Des auteurs évaluent les revenus du seul gouvernement d'Egypte à trois cens millions d'or. Ce Sulthan fut libéral & magnifique en raison de ses richesses. On ne peut lui refuser la premiere des vertus & la source de toutes les autres, la bienveillance générale envers l'humanité, la pitié envers tous les

malheureux, ſans diſtinction de ſujet & d'étranger; ils étoient tous ſes enfans. La capitale même du Calife éprouva pluſieurs fois ſa généroſité ſecourable; il rendoit ainſi à ce Prince une partie de ce qui lui appartenoit, en diminuant dans ſon Empire le nombre des ſouffrans & des pauvres. Il perſécuta les Chrétiens, à l'inſtigation des Chrétiens : la diviſion eſt un préjugé défavorable contre une ſecte. Il protégea les arts en Souverain, c'eſt-à-dire, qu'il fut leur bienfaiteur. Jamais on n'uſa mieux du bien mal acquis.

Une nouvelle religion commençoit à ſe répandre en Arabie. 271. Karmath, né aux environs de Kouffah, avoit inventé une doc- 884. trine qu'il répandoit à la faveur de ſes mœurs auſteres & de la commodité de ſes préceptes. En allégoriſant les préceptes du Mahométiſme, il l'anéantiſſoit. Selon lui, la priere n'étoit que le ſymbole de l'obéiſſance à l'Iman; le jeûne, la figure du ſecret qu'il falloit garder vis-à-vis de ceux d'une autre religion; la défenſe de la fornication & de l'adultere, le ſigne de la fidélité au chef. Sa doctrine permettoit le vin & diſpenſoit de la plûpart des cérémonies légales; mais elle faiſoit répéter la priere cinquante fois par jour. Au lieu de la dixme payable au Souverain, Karmath établiſſoit un cinquieme pour l'Iman, qu'il reconnoiſſoit tout à la fois pour Roi & Pontife, & que ſes ſectateurs appellerent *Maaſſum*, préféré de Dieu. Il inſtitua le lundi pour jour de fête, au lieu du vendredi des Muſulmans. Sa religion commode & contemplative, gagna ſur-tout parmi les gens de travail. Les terres furent négligées. Un Seigneur découvrit la ſource du mal; il fit prendre Karmath; mais celui-ci s'échappa par le ſecours de la fille de ce Seigneur même, & ſa délivrance fut regardée comme miraculeuſe. Les auteurs ne diſent point quelle fut la fin de cet impoſteur. Après lui la ſecte des Karmathes, armée & diſciplinée par des chefs entreprenans, s'étendit & ſe multiplia. Les principales branches de cette religion ſont les Bathéniens, Iſmaëliens ou Aſſaſſins, les Khourrémiens ou joyeux, reſtes des Mages; les

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Babékiens, qui ont une nuit dans l'année où les femmes ſont communes; les Sabaïens ou ſeptenaires, qui prétendent que le monde eſt gouverné par les ſept planetes; les Taalimiens, qui ne reçoivent aucune doctrine que celle qui vient de l'Iman. Des auteurs croyent que les Druſes, qui habitent encore dans les montagnes de la Syrie, ſont des reſtes de ces anciens ſectaires; d'autres les prennent pour une colonie de francs. Les Karmathes firent peu de bruit avant l'an 891.

273, & ſ. 886, & ſ. Khoumaroulah, fils & ſucceſſeur d'Ahmed, battit par-tout ſes ennemis & les rebelles. Le Calife Mouaffec & ſon fils furent contraints de lui céder l'Egypte, la Syrie & les frontieres pour trente ans; c'étoit le reconnoître pour Souverain abſolu. Pendant la paix, le Thoulonide s'attacha à rétablir l'ordre parmi les Mammeluks. Quelque tems après Mouaffec, collegue du Calife, mourut. (278. 891.) Pendant que ſon frere Mothamed ſe livroit aux beaux arts & à la débauche, en particulier oiſif & inutile, Mouaffec avoit gouverné ſagement. Le chef-d'œuvre de ſon adminiſtration eſt d'avoir contenu la milice Turque. S'il laiſſa quelques provinces ſe détacher de l'Empire, c'eſt peut-être qu'il ſentit la néceſſité de le reſſerrer pour l'affermir. Toujours actif & laborieux, lorſque la goutte ne lui permit plus de monter à cheval, il ſe fit porter dans une vaſte chaiſe par-tout où ſa préſence étoit néceſſaire. Jamais il ne ſe diſſimula que la ſuprême dignité impoſoit plus d'obligations qu'elle ne donnoit de prérogatives; une de ſes grandes ſouffrances dans ſa maladie, c'étoit la peine qu'il donnoit à ſes eſclaves. Le peuple & même les courtiſans l'aimerent. Aucun cœur ne réſiſte à la bonté, quand elle eſt ſans foibleſſe. Ce Prince avoit formé de bonne heure au gouvernement, ſon fils Mothaded, qui força bientôt après ſa mort le Calife Mothamed à le déclarer ſon ſucceſſeur.

Le Soffaride Amrou débarraſſa Mothamed d'un rival redoutable, dans la perſonne de l'Alide Mohamed, anti-calife, qui avoit mis ſur pied une nombreuſe armée dans le Khoraſſan, pro-

vince toujours favorable à la postérité d'Ali. Amrou avoit été détourné par cet événement d'une guerre infructueusement commencée contre le Calife lui-même, qu'il vouloit obliger à lui rendre le privilége d'être nommé le second dans le *Kotbah.* Le Calife ne survécut pas long-tems à son frere, il mourut sans nom. *Mon nom embrasse tout le monde, & mes mains ne tiennent rien,* 279.
disoit-il, dans des vers qu'il fit à l'occasion d'un refus qu'il avoit 892.
essuyé de Mouaffec, son frere. Sous le regne de ces deux Princes, deux sçavans se distinguerent à Bagdad; Alcendi, fils d'Isaac, gouverneur de Kouffah, sous les regnes de Mahadi & d'Haroun, habile dans l'astronomie, la médecine, la philosophie, la géometrie, la musique, & surnommé *le philosophe;* Kosta-Ebn-Luca, Chrétien, auteur d'un grand nombre de traductions Arabes, lequel passa ses dernieres années chez un Seigneur Arménien, qui lui fit élever un tombeau de marbre, où l'on grava la figure d'une lyre, honneur destiné seulement aux Rois & aux législateurs.

Mothaded monta sur le trône Musulman, sous les auspices les plus favorables, l'amour des peuples pour son pere & la réputation d'être son digne fils; il diminua les impôts. Sans les représentations de son Visir, il eût fait deux fautes, l'une de donner trop de puissance aux Alides, & l'autre d'aliéner les Ommiades, en maudissant Moavias. Les songes, qui ont tant de crédit sur l'esprit des Orientaux, en avoient un singulier sur l'esprit de ce Prince, & une apparition d'Ali l'avoit échauffé pour cette famille. Sous ce regne commença à paroître Hamadan, de la tribu des Arabes Thaalébites, fondateur de la Dynastie des Hamadanides. Il eut plusieurs démêlés avec Mothaded. Aboul Hidgia, son fils, fut général des armées du Calife Moktafi. Les enfans d'Aboul se rendirent tout-puissans dans les villes de Moussoul, d'Alep, de Kennaserin, &c. comme on le verra plus bas.

Khoumarouiah, revêtu du titre de Sulthan d'Egypte, envoya 280.
des ambassadeurs au Calife; & le mariage de sa fille Ketrolnada 893.
avec ce Prince, fut arrêté. Mothaded le confirma dans le gou-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. vernement des pays qui s'étendent depuis l'Euphrate jusqu'à Barca, en Afrique, & lui envoya douze vestes d'honneur, une épée, un baudrier & le tadge ou la couronne. Le Thoulonide s'engageoit à payer tous les ans au Calife trois cens mille piéces d'or. Après

281. 894. ces arrangemens favorables à la paix, Mothaded dissipa un gros corps d'Arabes & de Kurdes qui infestoient la Mésopotamie; il prévint aussi la révolte d'un Seigneur qui se fortifioit dans ses terres. Le Monarque Africain, Abou Ishac, transportoit sa cour à Tunis, où il fit bâtir un palais. Le grand aqueduc & la mosquée qui sont à la porte de cette ville, avoient été construits vers le milieu de ce siécle par Ahmed, un de ses prédécesseurs. Son fils Aboul-Abbas, fut déclaré Roi de son vivant.

282. 895. La pompeuse célébration du mariage de la fille du Sulthan d'Egypte répandoit l'allégresse à Bagdad; la mort du Sulthan répandit sur cette ville les ombres du deuil. Koumarouiah, suivant le récit de quelques auteurs, avoit fait périr sous ses coups un jeune homme qui s'étoit refusé à ses infâmes desirs; ses domestiques outrés de sa cruauté, lui couperent la tête à Damas. Le plus grand nombre des historiens assurent que sa mort jetta ses peuples dans la consternation, & qu'il fut assassiné par des concubines dont il avoit découvert les intrigues avec des esclaves: telle est l'incertitude de l'histoire. Ce Prince avoit élevé des édifices, dont la magnificence étonneroit ceux-mêmes qui ne regardent pas les Mahométans comme des barbares. Il étoit né avec une ame capable de recevoir les impressions de ces superbes ruines de l'ancienne Egypte, si propres à inspirer le goût des arts & du grand. Ces ruines, qu'il seroit glorieux de créer, frappoient sans cesse ses regards; elles produisirent ces grands desseins, qu'il exécuta d'une maniere digne des anciens Rois de cet Empire. Il avoit un lion, tellement apprivoisé, que quand il étoit à table, il s'asséyoit à côté de lui, & quand il dormoit, le lion faisoit sentinelle & écartoit tous ceux qui auroient voulu en approcher.

283. 896. Geisch, fils & successeur de Koumarouiah, fut aussi-tôt tué

par les partisans de son oncle, son compétiteur, auquel il avoit fait couper la tête. Des révolutions continuelles bouleversent toujours les Empires, où l'ordre de la succession n'étant point fixé, le droit le plus certain est celui du plus fort. Haroun, frere du dernier Sulthan, reçu du Calife l'investiture de l'Egypte, sous la même redevance annuelle à laquelle son pere s'étoit engagé; il fut nommé à d'autres gouvernemens sous la charge d'un nouveau tribut. Ainsi les Califes donnoient tous les jours des renforts aux puissances qui pouvoient les détruire & que les circonstances invitoient à le tenter.

L'astrologie judiciaire jouoit un grand rôle sous le Califat de Mothaded, Prince sujet à des visions. Dans ces pays où des cerveaux brûlans voyent tant de fantômes, les interprêtes des visions & des songes sont en grande considération : il n'y avoit point de Prince en Orient qui n'eût son astrologue en titre, comme un officier de la couronne. Les plus habiles avoient prédit des inondations terribles dans toute l'étendue de l'Empire Musulman, & une sécheresse affreuse dans toute l'Asie. L'événement ne répondit 284.
point à leurs prédictions, cependant l'astrologie judiciaire n'en 897.
fut point décréditée. Le raisonnement & l'expérience désabusent les sages; il ne faut point se flatter que l'évidence désabuse les insensés; ils ferment les yeux. Il arriva dans la même année en Egypte des phénomenes qui n'avoient point été annoncés. Un vent violent couvrit la contrée d'un sable rougeâtre. L'air parut rouge, jaune, noir. Le soleil sembloit partagé en quatre colonnes de feu.

Les Karmathes conduits par le brave & cruel Abou-Saïd, 286.
qui prenoit le titre de Prince, ravageoient l'Iraque Arabique. Le 899.
Calife envoya contre lui le général Abbas; ils firent ce général prisonnier, & obtinrent en souveraineté les deserts qu'ils demandoient. Ismaël, fils du Samanide Ahmet & le premier Prince 287-88.
indépendant de sa Dynastie, déjà maître d'une partie de la Tran- 900.
soxane, projettoit de s'aggrandir aux dépens du Soffaride Amrou,

Souverain du Khoraſſan, & aux dépens du Calife lui-même, qui le ſuſcitoit contre Amrou : la guerre fut déclarée. Le Samanide remporta une victoire auſſi complette qu'elle fut peu glorieuſe. Les armées s'ébranloient, lorſque le cheval du Soffaride prit le mors aux dents & le livra à l'ennemi. Le vainqueur envoya ſon priſonnier au Calife, dont il reçut le titre de Padiſchad, Empereur ou Monarque. On raconte qu'Amrou étant étroitement gardé dans une tente, un chien emporta le chauderon dans lequel un ſoldat lui apprêtoit à manger : ce Prince ſe mit à rire avec un tel excès, que ſes gardes crurent que ſa diſgrace avoit altéré ſa raiſon ; l'un d'eux lui dit dans ſa ſurpriſe, qu'on ne voyoit pas qu'il eût un ſi grand ſujet de rire. » Pardonnez-moi, lui dit Amrou, ce » matin mon maître d'hôtel ſe plaignoit de ce que cent chameaux » ne ſuffiſoient point pour porter ma batterie de cuiſine, & voilà » qu'un ſeul chien me l'enleve toute entiere ». Naſr, frere d'Iſmaël, eſt mis par divers auteurs à la tête des Princes Samanides. Iſmaël eſt du moins celui qui étendit le plus leur puiſſance.

289. 901. L'année ſuivante la peſte ravagea l'Adherbigiane : il y périt tant de monde, que ce qui reſtoit ne ſuffiſoit pas pour enſevelir & enterrer les morts. Les cadavres étendus dans les campagnes, entretenoient la fureur de la contagion. Un autre fléau ruinoit les frontieres; les Grecs emmenoient de la ville de Kaïſume plus de douze mille hommes, & bornoient là leur expédition. Les Karmathes partagés en pluſieurs corps par Abou-Saïd, portoient de tous les côtés le déſordre & l'effroi. Le général du Calife attaqua un de leurs détachemens; le commandant en fut fait priſonnier, c'étoit Abou-Saïd lui-même. Le Calife le condamna à avoir les mains & les pieds coupés, & à être enſuite attaché à la potence. Cette exécution anima les Karmathes ; ils choiſirent pour leur chef l'intrépide Zacarouïah.

289. 902. Le Calife Mothaded mourut alors, après avoir mérité les ſuffrages des peuples par ſa bonté, ſon attention à épargner le ſang

ſang & à éviter les guerres, ſon eſprit & ſa capacité pour le gouvernement. Ce Prince, quoique prompt de ſon naturel, devint un modéle de modération. Abdallah-Ebn-Soliman raconte un trait dont il fut témoin oculaire. » Un eſclave, dit-il, étant un » jour auprès de ce Prince, lui donna par inadvertance un coup » aſſez fort avec le bâton où étoit attachée la frange qui ſervoit » à chaſſer les mouches. Je le vis treſſaillir, & je fus ſaiſi moi-» même, car je penſois que cet eſclave alloit être puni de ſa » maladreſſe; mais je fus bien étonné quand j'entendis le Califé » dire tranquillement : *apparemment que cet eſclave s'eſt endormi.* » *O commandant des fidéles*, m'écriai-je en me jettant à ſes pieds, » *ſi je ne l'entendois & ſi je ne le voyois, je n'aurois jamais* » *imaginé que la modération d'un Souverain pût aller auſſi loin.* » *Eh*, me dit le Calife, *convenoit-il que je fiſſe autre choſe; il* » *m'a frappé ſans deſſein, il eſt excuſable. S'il faut punir, ce n'eſt* » *jamais que les fautes volontaires* ». Ce Prince demanda un jour à un Mage, le plus riche négociant de Bagdad, une ſomme à emprunter. *Tout ce que j'ai eſt à vous*, lui dit le Mage, *la ſomme eſt toute prête. Mais*, lui dit le Calife, *vous ne me demandez point de ſûreté? Quoi, Seigneur*, repliqua le Mage, *Dieu ſe fie bien à vous ſur la vie & ſur les biens de ſes ſerviteurs, & vous lui en rendrez bon compte, car vous aimez la juſtice; eh! pourquoi ne vous confierois-je pas mon argent? Allez*, lui dit le Calife, *je n'ai rien à vous emprunter, mais ſi vous avez beſoin de quelque choſe, mes coffres vous ſont ouverts, ne l'oubliez pas.* Entre les ſçavans qui fleurirent ſous ſon regne, on diſtingue Ahmed-Ebn-Mohammed, auteur de divers ouvrages, & Thabet-Ebn-Korra, qui publia, outre pluſieurs traités de logique, de métaphyſique & de médecine, une hiſtoire Syriaque des anciens Sabéens, ornée d'un détail très-intéreſſant de leurs coutumes, de leurs loix & de leur religion.

On pourroit reprocher à ce Prince des traits de cruauté envers ſes ennemis, ſur-tout les chefs qui tomboient entre ſes mains;

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ſi le droit de la guerre n'autoriſoit point ces violences chez les Aſiatiques. Etant au lit de la mort, il ordonna qu'on laiſſât mourir de faim le Soffaride Amrou, le dernier de ſa Dynaſtie. Amrou étoit un très-habile politique; il avoit toujours deux ou trois cens eſclaves, jeunes, bienfaits, dreſſés à toutes ſortes d'exercices & à l'art militaire, qu'il diſtribuoit en préſens à ſes principaux officiers, dont ils épioient enſuite les démarches pour en rendre compte à leur bienfaiteur. Ils étoient ſi exacts à l'informer de tout ce qui ſe paſſoit, qu'on crut à la fin qu'il avoit un génie qui lui révéloit tout. Il étoit cruel & ſi avare, qu'avec cinquante bourſes d'or un de ſes favoris ſe racheta du dernier ſupplice, qu'il avoit mille fois mérité par des injuſtices, des vexations & un péculat criant.

Sous ce regne, un ſimple Muſulman, nommé Scheik, s'acquit une ſi grande réputation d'honnêteté & de juſtice, que ſa préſence ſeule calmoit les ſéditions & ſon jugement étoit reçu comme celui de la loi. Mocktafi ſuccéda à ſon pere Mothaded.

290.
903.
Les Karmathes mettoient les petites places de la Syrie à feu & à ſang; Iſmaël ou Yahia périt dans un combat contre Thoudge, général des troupes Egyptiennes: Houſſain ou Nadgen ſon frere, leur dernier chef, releva leur courage; il prit Hemeſſe; mit Damas à contribution; ravagea les environs de Hama, de Maara & de Baalbek; ſaccagea Salamia, &c. Dans toutes ces villes Houſſain fit faire la priere publique en ſon nom, & prit le titre de Mahadi-Emir-El-Moumenin.

Le Samanide Iſmaël achevoit la conquête des provinces Soffarides. Il dépouilla le petit-fils d'Amrou, lequel laiſſa quelques deſcendans dans une condition privée. Bokhara fut la réſidence de l'heureux Sulthan. Après la priſe d'Hérat, ſes officiers lui repréſentant la néceſſité où il étoit de lever un impôt ſur les habitans pour appaiſer la faim & les murmures des troupes, il leur répondit qu'il valoit mieux laiſſer ſouffrir & ſoulever les troupes que de violer la parole qu'il avoit donnée aux habitans d'Hérat; &

tout de suite il fit éloigner l'armée de cette ville riche, qui excitoit la cupidité du soldat & de l'officier.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

L'armée du Calife, forte de cent mille hommes, oblige les Karmathes à en venir aux mains; ils se présentent avec une résolution singuliere; ils soutiennent le choc avec une intrépidité peu commune, enfin ils tentent de se sauver du côté de l'Euphrate; on les arrête; Houssain, leur général, est fait prisonnier avec trois cens soixante de ses gens, qui eurent les pieds & les mains coupées & la tête tranchée. D'un autre côté, sept cens familles Turques entroient à main armée dans le Maouarennahar; les Musulmans les surprirent & les hacherent en piéces. Dix corps de troupes Grecques, chacun de dix mille hommes, firent des ravages épouvantables sur les frontieres & se retirerent presqu'aussitôt.

291. 904.

Le Calife Moktafi, informé de la foiblesse des Thoulonides ébranlés par les Karmathes, étoit tombé sur ces fanatiques pour se jetter sur les autres. Après la victoire, dont nous avons parlé, ses troupes s'emparerent de Damas; le Sulthan Haroun s'enfuit en Egypte; ses généraux l'abandonnerent; Siban, petit-fils de Thoulon, le tua, regna quelques jours & se rendit à Mohammed général du Calife. Dix Princes de la famille des Thoulonides furent mis à mort à Bagdad; leur Dynastie fut éteinte, & l'Egypte & la Syrie rentrerent sous l'obéissance immédiate de leurs légitimes Souverains. L'année suivante un des généraux d'Haroun tâcha de rétablir en Egypte le parti malheureux; il échoua. Les Karmathes, plus formidables qu'avant leur défaite, reparoissoient sous un nouveau chef, nommé Zecroune, dans l'Arabie, & ravageoient l'Iraque. L'armée du Calife fut battue & obligée de se retirer au loin pour éviter une entiere défaite. Enflés de leurs succès, les rebelles mirent au pillage Basri, Adraguete & plusieurs autres places de Syrie: ils paroissent devant Damas & ils battent les troupes qui viennent à leur rencontre. Zecroune eût mis le siége devant cette place, si le nombre de ses troupes eût répondu

292, & s. 905, & s.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

à la grandeur de l'entreprise; il se contenta d'en tirer de fortes contributions. Un gros de troupes califales l'attaqua près de Tibériade, le défit & le poursuivit jusques dans les deserts de Souane. Là s'engagea une nouvelle action, & les vaincus écraserent leurs vainqueurs. Cet événement est de l'an 906.

Enfin l'année suivante, Zecroune toujours avide de sang & de pillage, massacre & dépouille une caravanne dans l'Arabie déserte. Les troupes de Moktafi le déconcertent par une attaque subite; il est mis hors de combat par un coup qu'il reçoit à la tête, ses soldats perdent courage, ils se laissent massacrer, il meurt. On promena dans Bagdad son cadavre, la tête couverte de plumes d'Autruche. Sa femme & les autres prisonniers furent, à sa suite, conduits de la honte au supplice.

295. Les Etats Samanides passerent à Abou-Nasr-Ahmed par la
908. mort d'Ismaël, son pere. Ismaël venoit d'honorer la victoire & l'humanité par un trait rare, même dans l'histoire des grands hommes. Son frere Nasser, maître de Bokara, l'avoit forcé de prendre les armes contre lui; il avoit fui le combat, comme s'il eût été certain de sa défaite; il combattit en homme sur de vaincre, il vainquit. Nasser fut fait prisonnier, & cet ennemi cruel trouva dans son vainqueur le meilleur des freres, le plus modeste des héros, le plus généreux des hommes: Ismaël vole à lui, il descend de cheval pour baiser l'étrier de son captif, & le visage baigné de larmes, il lui offre, avec la liberté, les avantages d'une victoire. Après ce récit, il est inutile de dire que ce Prince fut clément, juste, ami des peuples, &c. Il y a des actions qui ne peuvent être l'ouvrage que de toutes les vertus réunies. En Afrique, Abdallah, à la tête d'un parti nombreux, avoit conquis une grande étendue de pays sur Ziadet-Allah; le Fatimite Obeïdallah réduisit le Prince détrôné à s'enfuir de Cairouan en Egypte.

Le Calife Moktafi meurt estimé pour son attachement à la religion, sa générosité, sa douceur & son aménité. Moctader, fils de Mothaded, lui succéde à l'âge de treize ans; la jeunesse de

ce Prince expofe l'Etat à des troubles. On vit dans un Empire Mahométan une femme fiéger fur le tribunal du Calife & préfider aux jugemens criminels, de l'aveu & du choix des juges & des jurifconfultes. En Afrique, la Dynaftie des Aglabites fut détruite. Ibrahim, fils d'Aglab, avoit rétabli dans Cairouan la tranquillité, lorfqu'Abdallah le chaffa de tous les pays du domaine de Ziadet-Allah. Abou-Mohammed Obeïdallah fit mourir Abballah, fon coopérateur dans la deftruction des Aglabites, & l'Afrique paffa fous la domination de la Dynaftie des Fatimites. Obéidallah bâtit la ville de Mahadie. Ce chef des Califes Fatimites étoit de la tribu de Kétama, établie dans la Mauritanie, aux environs de Fez; il publia, pour attirer les peuples, qu'il defcendoit d'Ali & de Fatime, fille de Mahomet. Quelques-uns prétendent que c'étoit un Mage d'Orient, d'autres un Juif, ferrurier de profeffion. L'année précédente, après avoir forcé Ziadet à chercher un afyle dans l'Orient, il avoit pris les titres d'Iman & de Calife. Cette Dynaftie devint très-puiffante; elle fut auffi appellée la Dynaftie des Obéidites, des Ifmaëliens & des Alides.

Hoffain, de la maifon de Hamadan, tue le Vifir, qui, effuyant des reproches fur l'élection d'un enfant au Califat, fe propofoit de ramener les efprits en dépofant le jeune Moctader. Bientôt après ce Prince fait déclarer Calife Abdallah, fils de Motaz, & fe rend maître du palais Impérial. Les gens de Moctader prennent les armes, ils délivrent le Calife de fon compétiteur, qu'ils enferment dans un fac de chaux vive. Les grands, les miniftres & les femmes continuent leur tumultueufe adminiftration; les ennemis de l'Empire Mufulman ne profitent point du défordre inteftin de l'Etat, fi ce n'eft les Karmathes. Abou- 301.
Saïd, leur Prince, après avoir fait des conquêtes dans la Chal- 913.
dée, la Syrie, la Méfopotamie, établit le fiége de fon Empire à Hagiar, ancienne capitale de l'Arabie Pétrée : il fut affaffiné dans le bain par un efclave.

Le Fatimite Mahadi, avec quarante mille Barbarefques, ta-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

vageoit quelques cantons de l'Egypte. A l'approche des troupes du Calife, il se retira. Cependant les armées en vinrent plusieurs fois aux mains dans le pays de Barca. Ce Prince alla ensuite s'emparer d'Alexandrie & du pays de Phioum. Après lui son fils Caïm prit une partie de la Thébaïde. Le Samanide Abou-Nasr-Ahmed, attiré dans le Tabaristan par les armes d'Hassan-Ben-Ali, perdoit alors la vie sous le coûteau de ses esclaves. Aboul Hassan Nasr, son fils, son successeur, vengea sa mort. L'enfance d'Aboul Hassan avoit été celle d'un grand homme; il ne trompa point les espérances qu'elle avoit données. Makan, Roi de Dilem, se répentit d'avoir méprisé sa jeunesse, & le rebelle Ishac fut contraint de mettre à ses pieds l'étendard de la révolte.

303. Hossain, après avoir infructueusement déposé Moctader, s'étoit
915. réfugié dans un coin de la Mésopotamie; il réussit à s'y former un parti, & il entreprit de se soustraire à la dépendance. Le Visir Ratek alla perdre dans cette province une bataille & de magnifiques équipages: l'Eunuque Munàs se chargea de venger l'honneur des armes du Calife & la perfidie des soldats de Hossain lui épargna la peine de tirer l'épée. La plûpart abandonnerent leur chef dans le tems qu'il entroit en Arménie, & ceux qui resterent auprès de lui l'enchaînerent avec son fils pour le livrer à l'Eunuque. Ce Prince fut promené dans Bagdad sur un chameau, n'ayant pour habit qu'une veste de peau de chevre, avec un bonnet
304. ridicule sur la tête. L'Empereur Constantin Porphyrogénete, qui
916. regnoit sous la tutelle de sa mere, envoya des ambassadeurs à Moctader pour négocier une trêve & un échange de prisonniers. Les Grecs furent reçus à Bagdad avec une magnificence incroyable. Au milieu de la grande sale où le Calife leur donna audience, il y avoit, dit-on, un arbre d'or massif, couronné de dix-huit grosses branches, chargées d'oiseaux d'or & d'argent, qui battoient des aîles & formoient différens ramages. Les Grecs éblouis par la pompe du spectacle, jugerent des forces du Prince

par ses richesses : la trêve fut conclue. Moctader, accoutumé à être gouverné, restoit toujours enfant.

Les Karmathes assez tranquilles depuis quelques années, pendant la minorité de leur Prince Saïd, fils de Zecroune, furent tout
d'un coup réveillés par le fanatisme que leur inspira Abou-Tha- 311.
her, qui, à l'âge de dix-neuf ans s'empara de l'autorité que son 923.
frere, d'une santé fort délicate, devoit lui céder dans un âge plus avancé. Abou-Thaher persuada aux plus grossiers de sa secte qu'il étoit en commerce avec le ciel; il passa généralement pour prophête dans toute sa secte, & les Karmathes lui jurerent, en lui prêtant serment de fidélité, de verser, pour son service, jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Dans l'effervescence de l'enthousiasme, il les conduisit devant Basrah, & la place fut prise d'assaut.
Ce Prince, après avoir pillé une caravanne, envoya au Calife 312.
des ambassadeurs pour lui demander par accommodement, avec 924.
la ville de Basrah, la province d'Ahuaz, en titre de principauté, pour lui & pour ses descendans : le Calife reçut ses ambassadeurs & rejetta ses propositions. Abou-Thaher qui connoissoit la foiblesse du gouvernement, surpris de ce refus, se promet de s'en venger.
En effet il continua ses courses & ses conquêtes sur l'Em- 313.
pire du Calife; il arbora dans plusieurs places l'étendard de la 925.
victoire. Après un dégât horrible du territoire de Kouffah, il emporta la place d'assaut, l'abandonna au pillage pendant plusieurs jours, & condamna ses habitans à la mort ou à l'esclavage. Vers ce tems-là il parut en Egypte une étoile rayonnante, étincelante, & suivie d'une traînée de flammes rouges entortillées, qui serpentoient du nord à l'orient. On sçait quel effroi cette comete dut jetter dans l'esprit de ces peuples, fascinés par l'astrologie judiciaire & par la superstition.

La cour de Bagdad ne paroissoit avoir fait aucun mouvement
pour réprimer l'insolence des Karmathes; enfin elle envoya 315.
contr'eux un corps de troupes, commandées par l'officier Joseph. 927.
Ces troupes furent massacrées, & leur général fut fait prisonnier.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Poussé par l'aiguillon de la victoire, Thaher détacha un camp volant de cinq cens cavaliers, qui frappa aux portes de Bagdad & jetta l'épouvante dans cette capitale. Il fit mine de vouloir attaquer Ambar, dans l'Iraque Arabique, à vingt lieues de Bagdad; mais comme si son dessein étoit plutôt d'intimider le Calife & de s'en jouer que de conquérir, il se retira. Lorsqu'on apprit sa retraite, les ministres & les femmes qui regnoient distribuerent cinquante mille écus d'aumônes pour remercier le ciel de cet heureux événement. Abou-Thaher alla d'un autre côté travailler encore pour les pauvres; cette apparition leur valut cent mille dragmes. Le Dilémite Maradvidge s'emparoit alors des provinces de Ghilan, de Dilem, de Mazandéran & de Tabaristan.

317. 929. L'Eunuque Munas, qui avoit rétabli Moctader sur le trône, mécontent du Calife & se défiant de la sincérité de ses protestations, se saisit du palais impérial & obligea le Calife de se démettre de la couronne, que les gens de guerre, dévoués à l'Eunuque, donnerent à Caher, frere du Prince déposé. Dès le lendemain, les soldats n'étant point payés, murmurent, se soulevent, arrachent Moctader des mains de Munas & lui rendent la couronne. *Approchez, mon frere*, dit Moctader à Caher, *vous n'êtes point coupable de tout ce qui s'est passé. Rassurez-vous*, ajouta-t-il en l'embrassant, *je vous jure que vous ne recevrez jamais de moi aucun déplaisir.* Caher répondit : *Dieu sçait ma pensée, Seigneur, commandant des fidèles.* Le Calife, malgré cette promesse, le fit arrêter deux ans après, dans le dessein de le faire mourir; ce Prince avoit sans doute abusé de la clémence de son frere.

318. 930. Abou-Thaher emporta la Mecque d'assaut. Les Karmathes égorgerent dans cette ville plus de trente mille personnes, profanerent les objets les plus saints de la vénération des Musulmans, enleverent de la Caabah la fameuse pierre noire, si respectée depuis Mahomet, comblerent de cadavres le puits sacré de Zemzem, insulterent enfin de toutes sortes de manieres la nation & le

le Souverain. Enfuite leur chef alla camper avec mille hommes devant Bagdad : Abufage, à la tête de trente mille, lui fit dire de fe rendre ou de fe retirer. *Votre général a trente mille hommes*, dit le Karmathe au député, *eh bien, dites-lui de ma part qu'il lui en manque trois comme les miens.* Auffi-tôt un de fes gens reçoit l'ordre de fe poignarder, & fe poignarde; un autre, de fe jetter dans le Tigre, il s'y jette; un troifieme, de fe précipiter d'une tour élevée, il s'en précipite. *Allez*, dit enfuite Abou-Thaher au Mufulman, *je vous fais quartier, parce que vous ne faites qu'obéir à votre maître, mais comptez que vous verrez bientôt votre général enchaîné parmi mes chiens.* Les Karmathes attaquerent de nuit le camp des Mufulmans & en firent une boucherie épouvantable. Après avoir fait un grand butin, Abou-Thaher fe retira, traînant Abufage enchaîné parmi fes chiens. Bagdad ne fut pas plutôt délivrée de cet ennemi, que l'Eunuque Munas parut avec une armée fous fes murs; il en étoit forti à la derniere révolution. Le Calife fut tué. L'hiftorien Abulfarage fait autant de cas de ce Prince qu'El-Macin en fait peu : fa conduite paroît répondre à l'idée d'El-Macin.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

319.
931.

Sous le regne de Moctader parut un fameux contemplatif, nommé Hoffain-Hallage, qui s'étoit attiré la vénération des peuples & qui paffoit pour avoir le don de la révélation. Il menoit une vie fort auftere. On affure qu'il refta une année entiere dans une caverne la tête nue. Il jeûnoit fouvent; il paffoit plufieurs jours de fuite fans prendre aucune nourriture, & il ne fe fuftentoit enfuite que par trois bouchées de pain & un peu d'eau. Sa morale n'étoit que fa conduite en précepte. Il parloit le langage de la charité comme un martyr Chrétien. On le foupçonna d'être en effet de cette religion, mais il obfervoit dans tous les points la loi Mufulmane. Ses envieux l'emportérent fur fes fectateurs. Le Cadi le condamna, pour avoir foutenu que l'on pouvoit fe difpenfer du voyage de la Mecque, moyennant certaines compenfations, qui n'étoient pas moins pénibles que le voyage. On lui déchira

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

le corps à coups de verges; après cela, on lui coupa les quatr membres & la tête; enfuite on brûla le tronc & les membres, & l'on en jetta les cendres dans le Tigre. Sa tête fut expofée au bout d'une pique dans une place.

320. 932. Caher, troifieme fils de Mothaded, ne porta fur le trône que des vices qui le fouillerent. Sans honneur & fans fentiment, ce monftre, d'une cruauté & d'une avarice inouies, commença fes perfécutions fur fa propre mere; elles finirent fur fon neveu. La Princeffe mourut des mauvais traitemens qu'elle en effuya.

321. 933. Les peuples bientôt excédés des cruautés du Calife, formerent un parti pour délivrer l'Etat de ce tyran. Il découvrit la conjuration, la prévint, & l'on porta dans les rues de Bagdad les têtes des conjurés. Ces événemens furent fuivis de nouvelles horreurs. On vit Abou-Ahmed, fils du Calife Moktafi, expirer cloué contre une cloifon. C'eft dans ce tems-là que commence la puiffante Dynaftie des Bouïdes ou Dilémites. Trois freres, Ali, Haffan, Ahmed, fils d'un pêcheur de Dilem, nommé Bouiah, qui prétendoit defcendre de Sapor Dzoulactaf, ancien Roi de Perfe, de la Dynaftie des Saffanides, s'étoient diftingués au fervice de Macan, Roi du Ghilan, dans la Perfe, ainfi qu'à celui d'Affar, Roi du Giorgian & du Tabariftan, vainqueur de Macan, & enfin à celui de Maradvidge, Roi de Dilem, vainqueur d'Affar. Ali enleve plufieurs provinces à Maradvidge & prend le titre d'Emadeddoulet. Ahmet s'empare de l'Ahuaz & on le furnomme Moezzeddoulet. Haffan fe faifit d'une autre principauté & il s'appelle Rokneddoulet. La fecte d'Ali compta ces Princes parmi fes zélés partifans.

322. 934. Enfin Caher fut dépofé par les intrigues de Moclach, fon Vifir; il fe vit réduit à demander l'aumône à la porte des mofquées pendant dix-fept ans; la mort l'eût moins puni; elle n'eft quelquefois qu'un léger châtiment. Rhadi fut proclamé le jour même de la dépofition de fon oncle. Son naturel excellent fembloit pro-

mettre de beaux jours: ſes bonnes qualités ruinerent l'autorité califale; ſa bienfaiſance dégénérant en foibleſſe, il fit des Souverains & il ceſſa preſque de l'être. Après la mort de Maradvidge, Roi de Dilem, le Bouide Ali-Emadeddoulet, aimé des troupes accoutumées à vaincre ſous ſes ordres, ſe rendit entierement maître de la Perſe. Maradvidge avoit ajouté à ſes premieres conquêtes l'Iraque, le Fars & la Perſe méridionale; cet habile & heureux capitaine fut aſſaſſiné par un eſclave Turc.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Rhadi ſe donna un maître à lui-même & à l'Etat, par l'inſtitution de l'Emir-el-Onara, Prince des Princes, commandant des commandans. Ce grand officier eut l'adminiſtration générale de la guerre & des finances de tout l'Empire; ſon nom fut proféré dans le Kotbah. Le Calife revêtit de cette charge Aboubecre-Mohammed, fils de Raïq ou Raïq lui-même. L'Etat prit la forme du gouvernement du Japon, tel qu'il fut après l'inſtitution de Cubos. Depuis l'extinction des Thoulounides, la politique des Califes avoit été de changer ſouvent les gouverneurs de l'Egypte: il arrivoit de là que parmi ces officiers, les uns ne ſongeoient qu'à s'enrichir par de promptes vexations, prévoyant qu'ils ſeroient bientôt déplacés & que les autres travailloient à s'inſinuer dans l'eſprit des peuples & ſur-tout des troupes, pour ſe maintenir dans leur emploi malgré la foible cour de Bagdad. Aboubecre-Mohammed, fils de Thoughdge, Turc de nation, réuſſit à ſe ſouſtraire à la dépendance; le ſort de l'Egypte entraîna celui de la Syrie. Ces deux gouvernemens étoient réunis en un, & ils donnoient à celui qui en jouiſſoit des forces ſuffiſantes pour balancer, pour écraſer celles du reſte de l'Empire: telle étoit la ſtupidité de la cour du Calife, qu'elle ne comprenoit pas la néceſſité de diviſer les provinces & de multiplier les gouverneurs pour les affoiblir & les contenir les uns par les autres. Le Calife qui ne put enlever à Mohammed ſes provinces, lui en confirma la poſſeſſion; celui-ci prit le titre d'Ykſchid ou Akſchid, Roi des Rois, titre des Souverains de Fergama, dont il ſe diſoit deſcendu. Les

323.
935.

auteurs ne s'accordent pas fur la date de l'origine de la Dynaftie des Ykfchidites ou Akfchidiens & de plufieurs autres, parce que les uns partent de leur inftallation dans les gouvernemens, d'autres de leur révolte, d'autres de la reconnoiffance de leur fouveraineté, &c. Le génie inquiet des Arabes & les prétentions de diverfes familles, n'avoient occafionné que des guerres civiles. La grandeur de l'Empire & la foibleffe du gouvernement cauferent le démembrement & la deftruction de l'Etat. Les provinces font à ceux qui veulent s'en emparer. Le Calife, qui ne regne plus, céde à la force; l'Emir, qui n'étoit pas fait pour regner, cherche plutôt à fe foutenir dans fa dignité & à augmenter fon pouvoir, qu'à conferver l'Etat.

324. Pendant que le Bouïde Séifeddoulet, Prince d'Alep, foutenoit
936. contre les Grecs, tantôt victorieux, tantôt vaincus, une longue guerre, le Karmathe Abou-Thaher devenoit fi formidable en Arabie, que la terreur de fon nom interrompit le pélerinage de la Mecque. On négocia avec lui : il promit toute sûreté pour les caravannes & la paix, moyennant une fomme de cinquante mille
325. dinars d'or, que le Calife s'engagea à lui payer tous les ans, de
937. l'avis de l'Emir. Après avoir ainfi rendu le Souverain tributaire, les Karmathes recommencerent leurs hoftilités avec autant de fureur qu'auparavant; ils fe jouoient de la cour de Bagdad. Quelque tems après, l'Emir fut dépoffédé par les intrigues du Vifir Moclach. Le Turc Yakem força le Calife à le revêtir lui-même de cet emploi; ainfi ce Prince n'étoit déjà plus maître de difpofer de la charge qu'il venoit de créer. Quand le defpote n'eft plus craint, il a tout à craindre; il eft efclave de la puiffance qu'il transfere
327. & de la force qui lui a échappé. L'Emir Yakem, ci-devant ef-
939. clave du Roi Maradvidge, réduifit les prérogatives du Califat aux droits de l'Imamat, c'eft-à-dire, à l'honneur de faire la priere publique, & à celui d'avoir fon nom gravé fur les monnoies, ainfi que de faire la cérémonie de donner l'inveftiture des provinces. L'Emir qui avoit été dépoffédé, obtint en fouveraineté

un domaine très-confidérable dans l'Iraque Arabique. Ikfchid, Souverain d'Egypte, eut diverfes guerres contre fes voifins & avec des fuccès divers; en reftant maître abfolu de la Syrie, il fut obligé de payer au nouveau Souverain de l'Iraque une fomme annuelle de cent quarante mille écus.

Le Calife Rhadi mourut fans avoir regné; il avoit toutes les vertus d'un honnête homme, mais il manqua des qualités d'un Souverain. Il laiffa de mauvais exemples dans fa conduite & d'excellentes leçons dans fes poëfies. » Qu'on ne me parle point de » l'honneur que je puis acquérir par-deffus tous les autres Sou- » verains; le falaire des Princes eft dans leurs vertus & dans leurs » belles actions. Je marche comme pour montrer le chemin aux » autres hommes & élever les bâtimens dont mes prédéceffeurs » ont jetté les fondemens. J'attends la fin de ma carriere dans » les voies de la vertu, & je laifferai ma place fans chagrin à mon » fucceffeur : mon unique envie a été de furpaffer les autres dans » la pratique du bien ». C'eft fort bien dit, mais le devoir d'un Souverain n'eft pas précifément de faire le bien, c'eft de faire le bien public, & Rhadi qui fe louoit fi bien de fes vertus, ne le fit pas. Motaki, fils de Moctader, élu Calife, fit, dit-on, fecrettement affaffiner l'infolent Emir Yakem, après lui avoir folemnellement donné l'inveftiture de fa dignité par la vefte & l'étendard. Cet Emir avoit malheureufement relevé la milice Turque. 329. 940.

Bagdad étoit en combuftion pour la place d'Emir, pourfuivie par un Prince de Bafrah, nommé Abdallah & furnommé Daridi, général des poftes, emploi qu'il avoit exercé dans la capitale. Ce Prince étoit devenu fi puiffant fous le Califat de Rhadi, qu'il étoit refté en poffeffion de Bafrah, après l'avoir enlevée à Raïq; il avoit joint à cette ville celle de Vafleth & la province d'Ahuaz. Sa famille qui hérita du furnom de Baridiens, caufa beaucoup de troubles dans l'Etat. Ce Prince fut forcé de fortir de Bagdad par la milice Turque, qui demandoit à grands cris l'Emirat pour un 330. 941.

de ſes chefs. Motaki ſe ſauva pendant la nuit pour aller à Mouſ-
ſoul implorer la protection des Princes de la maiſon d'Hamadan,
dont l'un appellé Abou-Mohamed-Haſſan, regnoit dans la Mé-
ſopotamie, & l'autre nommé Aboul-Haſſan-Ali, ſur quelques
contrées Syriennes. Ces Princes mirent Baridi en déroute & con-
duiſirent le Calife en triomphe à Bagdad. Moktafi leur donna les
noms de Naſſer-Aldoulat & de Saïf-Addoulat, bouclier de l'Etat,
331. épée de l'Etat. Cependant le Turc Touzoun, proche parent
942. d'Yakem, obtint la dignité d'Emir; il traita avec hauteur le Caliſe
qui ne l'avoit gratifié que par la crainte qu'il avoit des Baridiens,
il l'inſulta ſi ſouvent en face qu'il l'obligea de ſe retirer à Mouſ-
332. ſoul. Les fauſſes démarches du Souverain rendirent inutile la pro-
943. tection que les Hamadanites lui avoient accordée. Aboul-Haſſan-
Naſſer, Sulthan de cette famille Samanide, mourut avec le titre
d'Emir Saïd, c'eſt-à-dire, le bienheureux Prince; il avoit mérité
ſon bonheur par ſes vertus. Ali, ſon général, ayant un jour ſou-
tenu devant lui, ſans ſe plaindre, la morſure d'un ſcorpion, il en
fut ſurpris. *Eh*, lui dit l'Emir, *braveroit-on la pointe des épées &
le tranchant des ſabres loin de vous, ſi en votre préſence on ne ſou-
tenoit pas la piquure d'un ſcorpion?*

333. Malgré les remontrances de l'Egyptien Ykſchid & les Princes
944. Hamadanides, le Calife Moktafi eut la lâcheté de demander à
ſon Emir ſon amitié, & l'imbécillité de ſe remettre entre ſes
mains. Touzoun le reçut avec honneur & le dépoſa. Lorſqu'Aboul-
Caſſem, fils de Moktafi, eût pris ſa place avec le ſurnom de
Moktafi, le cruel Emir fit crever les yeux au Calife dépoſé, &
tint le nouveau Calife dans un état de dépendance peu différent
de l'eſclavage. Fort de la foibleſſe de ſon maître & de l'appui de
la milice Turque, il fit reſpecter ſes volontés juſqu'après ſa
mort, puiſqu'ayant nommé pour ſon ſucceſſeur Schirazad ou
Dzaïraq, fils de Schirazad, celui-ci fut reconnu Emir ſans obſta-
cle.

334.
945. Pendant que le Fatimite Ykſchid paſſoit de Syrie en l'Egypte,

l'Hamadanite Seïfeddoulet lui enleva la ville d'Alep & battit son lieutenant. Kafour, un autre de ses généraux, choisit un vendredi, jour de fête chez les Musulmans, pour attaquer les troupes Hamadanites, qui auroient cru profaner la sainteté de ce jour, si elles s'étoient défendues; il les mit facilement en déroute. Mais Seïfeddoulet prit ensuite l'avantage sur Kafour, & ses victoires amenerent un traité qui lui adjugea Alep, Hemeste, avec une partie de la Mésopotamie. Ce traité fut aussi-tôt rompu par les Egyptiens, qui reprirent Alep; Ykschid mourut peu de tems après à Damas.

Ce Prince étoit né avec de grands talens pour la guerre, & il tenoit sur pied quatre cens mille hommes de troupes. Il avoit le caractere défiant des tyrans, &, ce qui est rare, sans peut-être en avoir la cruauté, car même dans la persécution contre les Chrétiens, l'histoire ne marque aucune trace de sang répandu par ce Prince. S'il ne rendit pas ses peuples malheureux par sa défiance, il le fut lui-même. Mille Mameluks montoient tous les jours la garde autour de lui; cependant malgré cette soldatesque, il ne passoit jamais une nuit entiere dans le même appartement.

Les habitans de Bagdad imploroient le secours des Bouïdes pour les délivrer de la servitude de l'Emir, ou plutôt pour changer de tyran; le premier esclave de l'Emir, le Calife se joignit à eux. Ahmed-Moezeddoulet, le plus jeune des Princes Bouïdes, maître du Kerman, du Khousistan, &c. étoit alors dans l'Ahuaz; il marcha en diligence vers Bagdad, & à son approche, l'Emir en sortit, emmenant le Calife avec lui. Moktafi s'échappa des fers de son tyran, & vint revêtir le Bouïde du manteau royal. Les Califes ne jouissoient plus que du droit précaire & incertain de céder leur puissance aux Emirs. Moezeddoulet détrôna Moktafi. Après la mort d'Yskchid, Sulthan d'Egypte, l'Hamadanide Seïfeddoulet avoit enlevé Damas à la riche succession de ce Prince, comme il venoit d'en arracher Alep; Kafour, tuteur du Sulthan Abou-

334-35.
946.

hour & régent de l'Empire, le chaſſa de ſa nouvelle conquête, & après avoir donné des ordres en Syrie, il s'en retourna en Egypte, ſans doute, ſur la foi d'un traité. Caïem Bemrillah, deuxieme Prince Fatimite, mourut peu de tems après à Mahadie, capitale des Etats de cette Dynaſtie Africaine.

335, & ſ. 946, & ſ. Nouh, héritier des Etats Samanides, avoit ſenti, dès ſon avénement au trône, le malheur d'un ſouverain qui ne peut ſe repoſer ſur la fidélité de ſes ſujets. Vaſchemegir avoit étonné le Tabariſtan par ſes triomphes & troublé le Khoraſſan par ſes brigandages. Ibrahim, oncle de Nouh, avec les forces d'Abou-Ali, gouverneur de Reï, chaſſa ſon neveu de ſa capitale à Mérou, de Mérou à Samarcande, & fut inſtallé ſur le trône des Samanides à Bokhara. Dès qu'il ne craignit plus ſon ennemi, il offenſa, par ſes ſoupçons injurieux, l'auteur de ſon élévation. Alors Abou-Ali ſe retira dans le Khoraſſan avec la douleur de n'avoir fait par ſa perfidie qu'un ingrat. Le plaiſir d'avoir fait le bien eſt une conſolation, lorſqu'on éprouve l'ingratitude d'un homme qui étoit indigne de nos bontés; mais quel dédommagement peut-on trouver pour les mauvais procédés de ceux dont on s'eſt fait des ennemis, en ſe rendant criminel pour eux? Abou-Ali tira l'épée contre Ibrahim; le Prince détrôné ſe lia avec ſon oncle contre l'ennemi commun. Abou triompha, & il aima mieux encore faire un Souverain que l'être lui-même. Le jeune frere de Nouh, Mohammed, porta la couronne ſous ſa protection.

L'hiſtoire ne fait preſque plus mention des Califes réduits au ſimple privilége de faire la priere; ils n'ont aucune part au gouvernement, & leurs regnes ne ſervent que d'époques pour la chronologie. Les Hamadanides avoient fait d'inutiles tentatives pour
336. rétablir le Calife Mothi dans l'autorité ſouveraine: Saïfeddoulet
947. remporte une ſanglante victoire ſur les Kharmates, il avoit déjà battu les Grecs. Bagdad, l'Iraque Perſienne, la Perſe proprement dite, le Tabariſtan, le Giorgian & le Mazanderan obéïſſent aux Bouïdes. La Méſopotamie & une partie de la Syrie reconnoiſ-

ſent

ſent les Hamadanites pour Princes. Les Samanides occupent le Khoraſſan, la Tranſoxane, &c. Les Karmathes ſont maîtres de Baharim, d'Yemamah, &c. en Arabie. Les Fatimites regnent ſur l'Afrique. Les Ykſchidites poſſédent l'Egypte & une portion de la Syrie. Pluſieurs Emirs agiſſent en Souverains dans leurs gouvernemens.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Une armée formidable de Grecs s'avançoit vers Alep. Elle battit Seïfeddoulet, & ſe retirant elle le battit une ſeconde fois en Cilicie & mit Tarſe au pillage. Emededdoulet, l'aîné des Princes Bouïdes, laiſſa la Perſe en héritage au fils de Rokneddoulet, appellé Edheddoulet, & le Calife ratifia ſes diſpoſitions. La famille des Bouïdes fut ainſi réduite à deux branches, celle de l'Emir Moezeddoulet & celle de Rokneddoulet. Les Karmathes rapporterent vers ce tems-là, ſans rançon, au temple de la Mecque, la pierre noire, dont ils avoient refuſé des ſommes immenſes. Ils alléguerent pour raiſon qu'ils l'avoient enlevée par un ordre ſupérieur, & qu'un ordre pareil leur enjoignoit de la reſtituer; ces ordres venoient, dit-on, l'un & l'autre d'Ali. La pierre, ajoute-t-on, changea de place juſqu'à ce qu'on l'eût miſe au ſeptieme pilier. Quarante chameaux avoient eu de la peine à l'emporter, un ſeul ſuffit pour la rapporter & il engraiſſa en chemin. Le Prince Seïfeddoulet, vaincu au retour d'une expédition dans les pays des Grecs, répara cette perte par une grande victoire. Il s'avança juſqu'à ſept journées de Conſtantinople, & il revint en Syrie chargé de butin.

337. 948.

338. 949.

339. 950.

La fortune balottoit les Princes Samanides: après avoir renverſé Nouh du trône, elle le rétablit par une ligue des grands, mécontens de Mohammed, leur nouveau Sulthan. Nouh fit crever les yeux à ſon oncle Ibrahim & à ſes freres Mohammed & Giafar, pour prévenir par cette cruauté de nouveaux revers. Enſuite il employa les bienfaits auprès d'Abou-Ali, ſur lequel il ne put uſer de violence. Le Prince d'Alep continuoit ſes victoires ſur les Grecs. Il entra triomphant dans ſa capitale, traînant après

340. 951.

342. 953.

lui Constantin, général de l'armée ennemie L'année suivante, il remporta une nouvelle victoire. Une guerre avoit conduit les Bouïdes & les Samanides à un traité, par lequel Seifeddoulet s'obligeoit à payer tous les ans trois mille dinars d'or à Nouh. Le général, Abou-Ali, avoit rendu par ses négociations le Bouide tributaire de son maître; l'envieux Vaschmegir rendit la fidélité de cet officier suspecte par ses succès mêmes. Abou fut disgracié; il prit le parti de se retirer à Rey, auprès de Rokneddoulet, & le traité de paix fut rompu. Le Sulthan Nouh mourut sur ces entrefaites.

345. Le Roi de Nubie vint faire une irruption sur les pays dépen-
956. dans de l'Egypte, & pénétra jusquà Asouan, qu'il ravagea. Kafour fit aussi-tôt partir des troupes par mer & par terre; les Nubiens furent battus & se retirerent, laissant aux Egyptiens la forteresse
347. de Rim. L'Emir Moezeddoulet, après avoir employé plusieurs
958. années à se concilier l'affection des peuples de Bagdad & de sa dépendance, tomba subitement avec une grande armée sur la Mésopotamie : l'Hamadanite Nassereddoulet lui abandonna dans sa surprise Moussoul, sa capitale, & tous ses Etats. Les Grecs prirent plusieurs châteaux, ruinerent Samosate, & furent défaits
348. proche d'Alep. Cependant Nassereddoulet rentra par accom-
959. modement dans une partie des Etats de Moussoul. Seïfeddoulet fut aussi obligé de recourir à la voie de la négociation auprès des Grecs. L'année suivante il fut vaincu avec une grande armée dans leur pays.

354. Ensuite cent-cinquante mille Grecs entrerent en Syrie, s'em-
965. parerent de la capitale des Etats Samadanites, en battirent le Souverain & emporterent un butin immense. Les courses & le pillage se renouvelloient chaque année des deux côtés avec une sorte de fureur. Enfin Seïfeddoulet se vit contraint de négocier avec les Grecs, qu'il avoit vaincus la campagne précédente, pour accabler de toutes ses forces un ennemi domestique; c'étoit Negez, autrefois son esclave, & alors l'un de ses généraux : il le battit

& le tua de sa propre main. Ce Prince Hamadanide faisoit de violens efforts pour s'étendre dans l'Asie Mineure, sur l'Empire Grec. Il fraya les voies aux Seljoucides, qui les applanirent aux Ottomans. L'Empereur de Constantinople bâtit la ville de Césarée sur les frontieres des Musulmans. Abdolmalek, cinquieme Sulthan Samanide, en succédant à son pere Nouh, surnommé Emir Hamid, Prince louable, avoit vu tomber sur lui les armes du Bouïde Rokneddoulet. Après plusieurs actions peu décisives, une sanglante bataille lui assura le tribut auquel son pere avoit assujetti son ennemi. Le Turc Alpheteghin devint d'esclave général d'armée & gouverneur du Khorassan, sous Abdolmalek I. A la mort de ce Prince, il vint du fond de son gouvernement disposer des Etats Samanides en faveur du frere de ce Prince. La capitale dont les mouvemens touchent immédiatement au trône, y porta Mansor, fils d'Abdolmalek. Alpheteghin, poursuivi comme rebelle par un gros corps de troupes de Bokhara, se défendit avec une poignée de gens, de maniere à n'être pas vaincu. Après cet exploit, le bruit de sa marche lui ouvrit les portes de Gazna; le peuple le proclama volontairement son Souverain; il obligea ses ennemis à le reconnoître indépendant. Mansor occupa le trône de Bokhara.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

355. 966.

L'année suivante fut marquée par la mort de Seïfeddoulet, Prince d'Alep, l'un des plus grands hommes de son tems. Il étoit d'autant plus acharné contre les Grecs, qu'il regardoit les guerres avec les Chrétiens comme des guerres saintes. Cette idée l'engagea à faire ramasser soigneusement la poussiere de ses habits, dans ces différentes expéditions; & lorsqu'il y en eût une certaine quantité, il en fit faire une masse en forme de brique, qu'il ordonna qu'on lui mît sous la tête dans le tombeau, comme le coussin sur lequel il devoit reposer éternellement. Son fils Saadeldoulet lui succéda. Nassereldoulet, son frere, perdit la tête. Addataddoulet ou Abouthaalab, fils de ce Prince, l'envoya dans un château, en prenant possession de Moussoul. Vers le même

356. 967.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

tems mourut l'Emir Moezeddoulet, dont perſonne n'eut à ſe plaindre que le Calife. La ſageſſe & la douceur de ſon gouvernement lui avoient gagné l'affection des peuples. Son courage, l'élévation de ſon eſprit & un mérite diſtingué, lui avoient acquis une haute réputation. Zélé partiſan des Alides, il fit graver ſur la porte des moſquées de Bagdad la malédiction des Ommiades. Azzeddoulet, connu ſous le nom Perſien de Baktiar, *heureux*, lui ſuccéda dans ſa dignité & dans tous ſes Etats. Ce Prince avoit conquis le Kerman, le Khouſiſtan, une partie de la Méſopotamie & de la Syrie, &c. Manſor, Sulthan Samanide, arrachoit alors au Bouïde Rokneddoulet le tribut auquel ſes peres l'avoient ſoumis : il gagna dans cette guerre le titre d'Al-Moriad, victorieux. Ce Prince ſoutint mal ce titre dans ſes différends contre Katag, qui fit échouer ſes armes & ſa fortune dans le Ségeſtan, & dans ſes démêlés avec Alpheteghin, qui, avec peu de forces lui enleva les matériaux d'une grande puiſſance.

357, & ſ. 968, & ſ. Kafour, ancien eſclave d'Ykſchid, avoit bien gouverné l'Egypte, au nom de ſes pupilles Abouhour & Ali, dont l'hiſtoire dit ſeulement qu'ils s'aſſirent ſur le trône. Il fut aiſé au miniſtre de commander en Souverain à des peuples accoutumés à lui obéir & charmés de ſa domination. Cet eſclave, qu'Ykſchid avoit acheté dix huit écus, mourut Souverain d'un puiſſant Empire. Ahmed, petit-fils d'Ykſchid, ſe vit alors Sulthan à l'âge de douze ans. Moëzeddinillah, Calife d'Afrique, profitant des troubles & de la foibleſſe d'une minorité, envoya en Egypte une nombreuſe armée, ſous les ordres de Giauhar, Grec, autrefois eſclave. Ce Royaume fut bientôt conquis. Pour éterniſer la mémoire de cette révolution ſi glorieuſe aux Fatimites, le vainqueur fit bâtir la ville de Caherah, le Caire, auprès de Fuſtath, capitale de l'Empire. Le nom du Calife de Bagdad fut effacé de la priere publique; on la fit au nom ſeul de Moez, ce qui étoit prendre poſſeſſion & de la ſouveraineté & de l'Imamat. Ainſi finit la Dynaſtie Ykſchidienne. Les Grecs prenoient alors ſur Saadeddoulet, Prince

d'Alep, Antioche & plusieurs autres places. Le Calife Fatimite avoit porté ses armes en Sardaigne, pendant que ses généraux lui soumettoient l'Egypte. Ayant appris à Tripoli la nouvelle de la prise d'Alexandrie & de Fustath, il revint en Afrique. A son arrivée dans la nouvelle ville, il trouva plusieurs réglemens faits 362.
par Giauhar & il les approuva. Damas & autres villes Syriennes 972.
le reconnoissoient déjà pour Souverain; enfin la Syrie & l'Arabie, à la réserve de la Mecque, l'honorerent comme Calife Deux ans 363.
après le Calife Mothi abdiqua volontairement ou forcément le 973.
Califat en faveur de Thaï son fils. Le médecin Thabet, auteur d'une excellente histoire de son tems, s'étoit distingué sous ce regne. Les commencemens de celui de Thaï furent agités par des mouvemens séditieux de la milice Turque; ils obligerent l'Emir Al-Omara de se retirer à Vasseth & de demander du secours à son cousin Adadeldoulet. La milice & l'Emir, à la tête 364.
de ces séditieux, poursuivirent Azeldoulet, qui s'appuyoit, en 974.
reculant, sur les secours des Bouïdes de Perse. Les deux cousins se réunirent; alors la milice fut forcée de fuir à son tour & de laisser Bagdad avec son Calife à leur discrétion. Ces événemens précéderent la mort du célebre Moëz, quatrieme Prince de la 365.
Dynastie des Fatimites Africains, & le premier de la Dynastie 975.
des Fatimites Egyptiens. Un Prince Alide demandoit un jour à ce Sulthan de quelle branche des Alides il sortoit. *Voilà ma généalogie*, lui dit Moëz en tirant son épée: il jetta ensuite de l'argent à des soldats attroupés, en disant, *voilà ma race* Son fils Azil-Billah fut proclamé Calife jusques dans le temple de la Mecque.

Le Sulthan Rokneddoulet laissoit par sa mort ses Etats partagés entre ses enfans; il avoit donné a Adhadeddoulet la Perse & le Kerman, que celui-ci joignit aux Etats d'Emadeddoulet son oncle; à Mouïadeddoulet, Reï & Ispahan, à Phakhreddoulet, Hamadan & Dinou. Tout partage fit les mécontens & donne des armes à chacun. Le Sulthan, dans ses dernieres dispositions,

ordonnoit que les puînés de sa race reconnoîtroient toujours l'aîné de la famille comme chef de la monarchie & comme leur seigneur suzerain, par des marques de dépendance qu'il leur imposa, sous peine d'être privés de leurs Etats comme coupables de félonie. Son testament eut le sort ordinaire des testamens des Princes.

Sebektheghin, Turc esclave & ensuite gendre d'Alpheteghin, Roi de Gazna, fut, à la mort de ce Prince, héritier de sa fortune. Les Samanides & les Califes de Bagdad le confirmerent dans sa souveraineté, qu'ils ne purent lui enlever. De la capitale de ces Etats, la dynastie prit le nom des Gaznévides; elle posséda une partie des Indes, la Perse, le Marouennahar, &c. Des auteurs comptent Mahmoud, fils de Sebektheghin, pour le premier Sulthan de sa race.

366-67. Les Princes Bouïdes ne tarderent point à se diviser. Le Persan
976-77. Adhadeddoulet attaqua l'Emir Azeddoulet. L'Emir céda pas à pas, à la fin il s'enfuit; il fut pris. Le Sulthan victorieux lui rendit la liberté, il reprit les armes, mais la fortune ne cessa pas de lui être contraire.

Nouh II, surnommé Aboul-Cassem, après la mort de Mansor, commença sur le trône Samanide un regne qui fut troublé jusqu'à la fin, ou par ses voisins ou par ses sujets. Le Gaznévide Sebektheghin & le Dilémite Cabous, formerent les premiers orages qu'il eut à essuyer. Trop foible ou trop indolent pour faire face au péril, il céda de tous les côtés, même à ses généraux, qui se partagerent le Khorassan. Les Turcs orientaux agiterent les dernieres années de sa vie.

368. L'Emir Azzeddoulet qui ne se rendoit pas même aux bienfaits,
978. se servit de sa liberté pour essayer ses dernieres forces contre le Sulthan, son cousin, qui la lui avoit rendue. Ayant été battu près de Tecrit, forteresse bâtie sur le Tigre, il fut pris & mis à mort. Adadeldoulet fut maître de Bagdad & du Calife. Azeddoulet avoit une force si extraordinaire, qu'il renversoit d'un tour de

poignet un taureau, en le prenant par les cornes & qu'il se battoit corps à corps contre des lions. Le victorieux Bouïde joignit à ses Etats de Perse & de Bagdad, les Etats des Hamadanites de Moussoul, Moussoul, Miafarékin, le Diarbekre, &c. Grand dans la guerre, il fut plus grand encore dans la paix. Vers le même tems Aboutaalab, dernier Prince de la Dynastie Hamadanite de Moussoul, fut mis à mort par Moufarridge, maître d'un canton de la Mésopotamie.

Depuis que les Bouïdes s'étoient élevés à une fortune éclatante, les poëtes & les historiens croyoient ajouter à leur gloire, en leur ôtant celle d'être nés d'eux-mêmes; ils leur donnerent une origine illustre. L'Emir Adhadeddoulet, Prince jaloux du bien public, s'illustroit par ses vertus. La loi du plus fort l'avoit fait Emir : ses soins, ses bienfaits & les sentimens des peuples, lui donnerent des droits plus légitimes. L'obéissance devint, en quelque sorte, un devoir. Le rétablissement des édifices de Bagdad, la construction de diverses mosquées, des hôpitaux pour les pauvres, pour les malades, pour les orphelins; la suppression de divers impôts, entr'autres de celui que les pélerins payoient au Calife pour aller à la Mecque; les bienfaits, les faveurs, les honneurs accordés aux gens de lettres, furent les premiers ouvrages de l'Emir. En Arabie, les sépulcres d'Ali & de Houssain furent garantis des eaux du Tigre par des chaussées; l'enceinte de Médine fut établie & l'intérieur de la ville fut réparé. En Perse, de nouvelles villes s'éleverent; des rivieres malfaisantes furent renfermées dans un lit profond; le commerce fut facilité par de grands travaux. Dans tous les Etats de l'Emir El-Omara, les villes se fortifierent; le bon ordre regna parmi les troupes; les peuples étoient heureux. L'Empire Califal eût été relevé, s'il eût pu l'être, mais il étoit détruit sans ressource : un regne bon & sage ne servoit qu'à empêcher de sentir les violens efforts que faisoient ses membres divisés pour prendre une forme & une consistance nouvelle. Le Calife Thaï, épris comme les peuples

369. 979, &s.

371. 981.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

des vertus de l'Emir, lui conféra le droit glorieux, droit jusqu'alors réſervé au Calife, de faire le *Kotbah*, la priere publique. Il ordonna qu'on lui donneroit le titre de Roi, & qu'on battroit le tambour devant ſa porte cinq fois le jour, à l'heure des prieres, droit du trône; enfin il épouſa ſa fille. L'Empereur Grec envoya un ambaſſadeur à l'Emir avec de très-riches préſens & une brillante ſuite, pour lui demander ſon alliance. Peuples & puiſſances, amis & ennemis, tous avouent l'hommage qu'ils doivent à la vertu.

372. 982. Adhadeddoulet mourut à Iſpahan d'une attaque d'épilepſie, à la fleur de ſon âge. Les hiſtoriens épuiſent les éloges ſur ce Prince; ils le repréſentent comme un homme d'une intelligence ſupérieure dans le gouvernement, d'un génie vaſte & profond, rempli de grandes vues & occupé des détails des grands projets, d'une prudence ſinguliere dans la conduite de ſes entrepriſes & d'un eſprit vif, toujours préſent, fécond en expédiens, juſte, voyant le mieux, & y allant par les voies les plus ſures. Il aima la vertu, il fit le bien, il récompenſa le mérite; il cultiva les ſciences; il chercha la vérité, il l'écouta. Econome & libéral, bon & juſte à propos, aucune de ſes vertus ne fut mêlée de vices. Homme de guerre, homme de paix, ſon repos étoit autant au-deſſus de ſes armes que la paix eſt au-deſſus de la guerre. Il parut auſſi prompt à édifier que le barbare l'eſt à détruire; il parut avoir autant de moyens & de facilité pour faire le bien que le méchant en a pour faire le mal. Il fut récompenſé de ſes vertus, car il fut adoré pendant ſa vie & pleuré à ſa mort. La voix publique lui donna au milieu des larmes le titre de *couronne de la nation*. Il fut le plus puiſſant des Sarraſins de ſon tems. Le partage de ſes Etats entre ſes enfans fut une ſource de querelles & de révolutions. Samſameddoulet fut Emir de Bagdad; il avoit les maximes & les vertus morales de ſon pere.

373-74. 983-84. Les Bouïdes s'entredétruiſent. Scharfeldoulet, Prince du Kerman, (la Caramanie) envahit Schiraz & le Royaume de Perſe

ſur

sur ses deux freres ; il prend des mesures pour réunir tout l'héritage de son pere sur sa tête. Dans l'Iraque Adgémi, apanage des freres d'Adhadeddoulet, Mouiadeddoulet avoit eu le bonheur de triompher de son frere Phakhreddoulet, que Nouh, Sulthan Samanide & Kaba-Khosrou, Prince du Giorgian & du Tabaristan, avoient appuyé de toutes leurs forces. Après avoir chassé son frere de Reï, sa capitale, & Kaba-Khosrou du Giorgian, il fut lui-même enfermé dans une de ses places par trois armées. La ruse & la bravoure le retirerent de cet extrême danger par une expédition nocturne; il dissipa trois armées avec une poignée de ces soldats, que le courage d'affronter volontairement le péril semble devoir toujours rendre supérieurs aux périls les plus grands. Ce Prince mourut l'an 984. Son plus grand bonheur fut d'avoir un grand ministre & de l'avoir pour ami. Ce Visir s'appelloit Ebn-Ebad. Il étoit aussi célebre par son sçavoir qu'il méritoit de l'être par sa générosité. On dit qu'il laissa en mourant une bibliothéque de plus de cent mille volumes. Parmi les écrits qu'on a de ce sçavant, on vante beaucoup son histoire des Visirs. Phakhreddoulet dut à ce ministre le sceptre d'Ispahan, après la mort de son frere.

Un Kurde, nommé Abou Abdallah-El-Houssain, fils de Doustek, & surnommé Bad, s'étoit cantonné avec un grand nombre de gens de sa nation dans les montagnes du Diarbekre, d'où il attaquoit les caravanes; il fit la guerre aux Hamadanites & il fut tué. Bad étoit accompagné dans ses expéditions par son gendre Mérouan, qui a donné son nom aux *Mérouanides*. Les Kurdes sont des peuples féroces & nomades des montagnes voisines de l'Arménie & de la Médie: leur pays porte le nom de Kurdistan. Comme ces peuples n'étoient que voleurs, ils firent peu d'établissemens solides dans les Etats du Calife, où ils ne cessoient de faire de grandes incursions. Les Mérouanides, après de grandes victoires remportées sur les Hamadanites & après la

mort du Bouïde Adhadeddoulet, s'établirent dans le Diarbekre, Miafarekin, &c.

Scharfeddoulet, Sulthân du Kerman & de Perse, s'empara de l'Ahuaz, de l'Iraque Arabique & de Basrah, apanage de l'Emir
375. Samsameddoulet, qui crut que l'ambition de son frere s'étein-
985. droit dans ces conquêtes, mais bientôt il menaça Bagdad. On plaint cet honnête Emir, lorsque pour fléchir le conquérant il va sur la foi de l'équité & de l'amitié fraternelle, négocier en personne avec un homme inique, qui lui ôta l'Emirat & la li-
379. berté. L'Emir Scharfeddoulet ne jouit pas long-tems de ses usur-
989. pations; il mourut, & Bahaeddoulet, son second frere, recueillit
380. les fruits de son crime. Samsameddoulet, échappé de sa prison,
990. se battit plusieurs fois à avantage égal contre le nouvel Emir: enfin la négociation termina l'incertitude des armes. Bahaeddoulet garda le Khousistan & l'Iraque, avec Bagdad pour capitale & la dignité d'Emir; il céda la Perse proprement dite à son frere. La tribu des Arabes Ocaïlites, établie en Syrie, s'empara de la ville de Moussoul; leur chef Abouldaoud forma une petite principauté à ses héritiers.

381. L'Emir Bahaeddoulet, de concert avec les Dilémites, gens de
991. sa nation, arracha d'un air respectueux au Calife Thaï sa démission, pour promouvoir au Califat Ahmed, petit-fils du Calife Moctader, lequel prit le nom de Caher. Pendant le regne de Thaï, le tumulte des armes & la fureur des partis n'avoient point suspendu le cours des études & des sciences: l'instruction suffisoit aux sçavans; ils laissoient aux grands la poussiere, le sang, le crime & d'affreuses fortunes.

382. Les fils de l'Emir Azeddoulet s'étant sauvés de la prison où
992. Adhadeddoulet les avoit fait enfermer après la défaite & la mort de leur pere, se montrerent sur le théâtre de la guerre avec une bravoure digne d'un meilleur sort. Samsameddoulet, possesseur des Etats de leur pere, les fit prisonniers dans un combat, mais il fut assassiné après une victoire que le général de Bahaeddoulet

ſon frere, remporta ſur lui. Les armes de l'Emir triomphoient en même tems dans l'Iraque du parti des fils d'Azeddoulet, & il donnoit ſa fille en mariage au Calife. On prétend que ſous le voile de cette alliance Caher préparoit ſourdement un frein à l'autorité de ſon beau-pere; mais ce frein, s'il l'impoſa, fut bientôt briſé. Ses prédéceſſeurs, comme des eſclaves habitués dans les fers, ſembloient avoir perdu juſqu'à la penſée d'en ſortir.

Bogra-Khan, Roi des Turcs Hoeikes, qui poſſédoit tout le pays qui s'étend depuis Kaſchgar juſqu'à la Chine, chaſſa Nouh, Roi des Samanides, du Marouennahar & de Bokhara, ſa capitale. 383. 993.
La mort du Khan rétablit Nouh dans ſon Empire. Abou-Ali, fils de Semdgiour, & quelques autres Emirs, avoient refuſé des ſecours à Nouh, lorſque Bogra l'avoit attaqué; Sebektheghin & Mahmoud ſon fils, joints au Sulthan, mirent les rebelles en déroute auprès d'Hérat, capitale du Khoraſſan. Mahmoud gagna par cette victoire le gouvernement du Khoraſſan, & ſon pere une haute puiſſance. Les Samanides penchent vers leur ruine. 384. 994.
Cependant Abou-Ali & Phaïq remporterent ſur Mahmoud un avantage, mais Sebektheghin ſon pere reprit ſur eux l'aſcendant des armes, & Nouh vit la révolte entiérement éteinte. 385. 995.

L'Egypte perdit l'année ſuivante Aziz-Billah, ſecond Calife, adoré de ſes ſujets. Ce Prince avoit ſommé le Calife de la Dynaſtie des Ommiades établis en Eſpagne, de quitter le titre de Calife, que ſa race, diſoit-il, n'avoit eu que par uſurpation ſur les Alides. L'Eſpagnol lui répondit en deux mots ſur ſa prétendue deſcendance d'Ali. » Vous vous mocquez de moi, parce que » vous me connoiſſez; ſi je vous connoiſſois auſſi, je pourrois » vous répondre ». Je citerai un trait de la bonté de ce Prince. Son Viſir offenſé dans une ſatyre, le ſupplioit d'en punir ſévérement l'auteur; Aziz lut les vers; il n'y étoit pas lui-même épargné. Après un moment de réflexion, il dit au Viſir. » Vous voyez 386. 996.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

» que j'ai part à l'injure qu'on vous fait ; je vous invite à prendre » part au pardon que j'accorde à l'auteur ».

387. 997. Le Bouïde Phakreddoulet mourut quelque tems après au château de Tabaret en Perse. Ce Prince qui parut indigne du trône dès qu'il eût perdu son ministre Sahel, qui lui apprenoit à s'en rendre digne, laissoit tous ses trésors entre les mains de la Sulthane Seïdat. Après sa mort, cette femme refusa un suaire pour l'ensevelir, & elle souffrit que le premier Imam en fournit un à ses dépens, quoique ce Prince eût dans ses coffres plus de vingt mille robes & quatre-vingt millions d'argent monnoyé. On vante un trait de générosité & de reconnoissance de ce Sulthan en faveur de Timurtasch, qui l'avoit secouru dans ses malheurs. Timurtasch étant tombé dans la disgrace de Nouh, son souverain, Phakreddoulet lui céda, dit-on, Astérabad, le lieu de sa résidence, & il lui assigna pour son entretien le revenu du Giorgian. D'un autre côté on lui reproche un trait d'ingratitude monstrueuse envers Kara-Kabous, Roi du Giorgian. Ce Prince avoit perdu ses Etats, pour avoir pris sa défense. Quand le Bouïde fut sur le trône, au lieu de rétablir son ami, il s'empara pour lui-même de son Royaume sur celui qui l'avoit usurpé. Ces deux faits ne se détruisent point ; Phakhreddoulet fut ingrat par ambition ou par crainte ; il put être reconnoissant par orgueil ou par amitié, &c. L'avare Sulthane, femme de Phakreddoulet, avec une ame basse, avoit un génie élevé ; elle gouverna avec sagesse pendant la minorité de Madgeddoulet son fils.

387-88. 997-98. Le Gaznévide Mahmoud, surnommé Yemin-Eddoulet, se mettoit en possession des biens de son pere Sebektheghin, au préjudice de son frere Ismaël ; il ne perdoit pas de vue les Etats Samanides. A la nouvelle de la mort du Sulthan Nouh II, Illikkhan, Roi du Turquestan, étoit venu à Samarcande ; il fut obligé de se retirer & de laisser la place à Mansour, que le perfide Tozun, commandant de la milice Turque, priva l'année suivante de la couronne & de la vue. Bahaeddoulet vengea la mort de

Samſameddoulet ſon frere, tué par Abou-Naſſer. Les troupes de l'aſſaſſin perdirent une bataille contre celles de l'Emir. Abou-Naſſer fut dépouillé de ſes Etats ; ſes freres furent privés de la vie. Bahaeddoulet entra triomphant dans Schiraz, capitale de la Perſe. Abou-Naſſer périt dans la ſuite par la perfidie d'un de ſes domeſtiques, & la Perſe reſta paiſiblement ſous la domination de l'Emir.

A la faveur des troubles qui agitoient l'Empire des Samanides, 389.
le Gaznévide Mahmoud en arracha le Khoraſſan. Illikkhan s'a- 999.
vança juſqu'à Bokhara, ſous couleur de vouloir défendre les Princes légitimes ; dès qu'il fut dans la ville, il les fit tous arrêter. Abdolmalek II, ſucceſſeur de ſon frere Manſour, alla mourir dans une priſon. Mahmoud ſe maintint contre Illikkhan dans le Khoraſſan ; il eſt, à ce qu'on dit, le premier Prince de l'orient qui ait pris le titre de Sulthan ; ces Princes s'appelloient avant lui *Maleks*, Rois. Le Calife lui conféra des titres qu'il né-
gligea, comme étant au-deſſous de ſa puiſſance. Cependant les 390.
derniers Samanides tentoient de nouveaux hazards, mais battus 1000.
dans le Khoraſſan par Mahmoud le Gaznévide, & dans le Marouennahar par les Turcs, ils ne retarderent que de quelques
jours leur entiere deſtruction. A Alep, Loulou Kharedgi qui avoit 391.
toute l'autorité, dépoſa les deux derniers Princes de la famille des 1001.
Hamadanites.

Dynaſtie des Seljoucides. Dès ce tems là, les Seljoucides s'étoient fait un établiſſement dans la Tranſoxane. Les Turcs chaſſés de la haute Aſie par les Chinois & par les Tartares Khitans, s'étoient cantonnés aux environs de cette province. Seldgioul, fils de Décac, un des plus braves capitaines du Turqueſtan, ayant mérité la colere de Bigou-Khan, ſon bienfaiteur, Prince des pays ſitués ſur la mer Caſpienne, s'étoit ſauvé ; & s'étant arrêté avec un parti dans les contrées de Jond, au nord du Sihon, il embraſſa le Muſulmaniſme. Son fils aîné, Mikhaïl, Michel, ſoutenu par le Sulthan, fut tué dans une expédition contre le Tur-

keſtan ; il laiſſa trois fils, héritiers des biens & de la valeur de leur aïeul, leſquels vinrent camper aux environs de Bokhara. A la chûte des Samanides, ils y vivoient libres & redoutés, en conſervant les mœurs groſſieres des plaines de l'Irtiſch, ils ne s'occupoient que du ſoin de leurs nombreux troupeaux, à la maniere des autres Tartares, & de celui de ſe défendre contre les Emirs ou gouverneurs. Mahmoud le Gaznévide les tranſplanta de force dans le Khoraſſan, & ils devinrent les fléaux de ſa famille. Sa faute ne fut point de les avoir introduits dans ſes Etats, mais ce fut de ne pas les avoir diſperſés. L'étranger eſt bientôt naturaliſé dans un pays, dès qu'il n'y vit plus avec ſa nation, parce qu'alors il ne ſçauroit y conſerver ſes mœurs ni ſon eſprit particulier ; il n'eſt plus dangereux pour l'Etat qui le reçoit dès qu'il ne fait plus corps, parce qu'il ne peut ſe concerter ni ſe réunir pour entreprendre.

Mahmoud, dans le deſſein d'étendre ſes conquêtes du côté du midi, avoit aſſuré ſes Etats par ſon mariage avec la fille du Khan des Turcs. Gebal, le plus puiſſant Roi des Indes, tomba trois fois entre ſes mains : il fut deux fois remis en liberté ; à la troiſieme, il fut obligé, ſuivant les loix du pays, de remettre à ſon fils la couronne & de ſe brûler lui-même pour expier ſes malheurs. Nous ne voyons pas dans l'hiſtoire des Empires que la loi injuſte qui rend les hommes reſponſables des événemens, ait été fort ſalutaire aux Etats, elle ne peut qu'être pernicieuſe ; il n'y a point de grand homme qui ne reçoive des échecs. Mahmoud perce dans le Khariſme & force les Turcs à repaſſer le Gihon, qui
392. marquoit les limites des deux Empires. Ce Prince occupoit la
1002. ſcene de l'Aſie. De retour à Gazna avec le titre de Gazi, conquérant, & de vainqueur des infidéles, il alla dompter le rebelle Khalaf, qui le reconnut pour Sulthan, titre nouveau chez les Mahométans & agréable à Mahmoud. Une nouvelle révolte fut
395. la perte de Khalaf. Le Gaznévide, délivré de ſes ennemis domeſ-
1005. tiques, entreprit de conquérir la grande province de Moultan,

dans les Indes, mais une invafion des Turcs le rappella dans fes Etats. Le vainqueur des Indes anéantit deux Khans & leurs armées. On rapporte qu'un éléphant blanc fur lequel étoit monté le Sulthan, enleva dans une bataille un des Khans de deffus fon cheval, ce qui détermina la victoire. Le Prince de Gazna punit 397.
enfuite le Roi Indien, Nevafcha, de ce qu'il avoit renoncé pen- 1007.
dant fon abfence à la religion Mufulmane; cet apoftat ne méritoit d'être puni que de fa lâche hypocrifie.

L'ambition, l'avarice & le zèle pour le Mufulmanifme, ne 399.
ceffoient d'entraîner dans les Indes le Sulthan Mahmoud. Ce 1009.
Prince, dans fes expéditions vers l'orient, paroiffoit moins chercher à étendre fes Etats qu'à conquérir des tréfors & à bâtir des mofquées. Dans une nouvelle guerre il dépouilla Bal, fils d'Andbal, un des plus puiffans Rois de l'Indoftan. Le plus puiffant de tous, le Roi des Rois Indiens qui portoit le titre de Balhare & de Roi de ceux qui ont les oreilles percées, acheta la paix par un tribut confidérable en or & par un autre de cinquante éléphans. La domination de ce Prince s'étendoit depuis le bord de la mer où font Guzarate & Concan, jufques bien avant dans les terres; il faifoit fa réfidence à Nehelvara. On foupçonne que ce Prince eft le même que le Zamorin, qui depuis établit fa cour à Calicut. Son traité avec Mahmoud applanit le commerce de l'Inde. L'Inde corrompt ceux qui la dépouillent.

Le Sulthan qui poffédoit tout ce qui eft entre la mer Cafpienne 400.
& le Gange, enleva aux defcendans des anciens Rois de Perfe 1010.
un petit pays, nommé Ghour, voifin de l'Inde, dans lequel ils s'étoient refugiés. C'eft de Mohammed vaincu par Mahmoud que font fortis les Ghourides qui détruifirent dans la fuite les Gaznévides. Mahmoud tourna pour lors à l'occident, il s'enfonça dans le Kurdiftan & s'empara des pays des Tfchars, peuple brigand établi dans les montagnes de la Géorgie; mais il ne falloit pas à Mahmoud de ftériles rochers. Dans ces retranchemens naturels, la liberté reprend bientôt fes droits.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

402. 1012.

L'Emir Bahaeddoulet en mourant, laiſſa des gouvernemens à ſes fils, ſous la dépendance de leur aîné, Sulthaneddoulet, héritier de la Perſe & de ſes autres Etats. Ce Prince contint d'abord ſes freres dans la vaſſalité; mais l'un deux, après divers traités inutiles, le contraignit de le revêtir de la ſouveraineté de l'Iraque Arabique. Pendant les mouvemens cauſés par les Bouïdes dans l'Empire Muſulman, Cader exerçoit paiſiblement le Califat, c'eſt-à-dire, qu'il prioit Dieu publiquement & qu'il donnoit l'inveſtiture des ſouverainetés aux Princes qui vouloient bien la lui demander. Moins eſclave que ſes prédéceſſeurs, il auroit peut-être relevé l'autorité califale, à la faveur des diviſions des Bouïdes, ſi la ville de Bagdad lui avoit fourni aſſez de forces pour exécuter cette entrepriſe, mais tout le domaine oriental des Califes avoit été détaché de la capitale par les gouverneurs. Cader, ſcandaliſé & irrité du ſchiſme que les Fatimites reconnus pour Califes en Egypte, en Arabie, en Syrie, en Méſopotamie & juſques ſur le trône de Bagdad, formoient dans l'Empire Muſulman, publia un manifeſte pour prouver qu'ils étoient des impoſteurs nés de l'impoſteur Ben-Diſſa, de la ſecte des Kharégites, dont la doctrine tendoit à ſoulever les peuples contre toute puiſſance légitime. Il manqua au Calife cent mille ſoldats, pour ſignifier ce manifeſte aux Fatimites. Ces Princes affecterent toujours de n'avoir aucune communication avec le Calife de Bagdad & d'adopter le blanc pour la couleur de leurs habits, par oppoſition au noir des Abaſſides.

403. 1013.

Hakem, Calife d'Egypte, avoit envoyé des ambaſſadeurs au Sulthan Mahmoud, pour l'engager à le reconnoître pour le vrai pontife des Muſulmans; Mahmoud les livra au Calife de Bagdad, auquel ſa dévotion l'attachoit. L'année ſuivante il battit les Turcs, ſoutenus par divers alliés, & en particulier par des troupes Chinoiſes. Saleh, fils de Marſchad & fondateur de la Dynaſtie des Mardaſchites ou Kelabites dans l'Iraque, défit Mourthadieddoulet, fils du deſtructeur des Hamadanites d'Alep

qu

qui avoit attaqué la tribu Arabe de Kelab. Deux ans après il prit Alep à composition. La capitale rendue, les autres places tomberent d'elles-mêmes. Mahmoud continuoit ses courses dans les Indes ; il soumit la ville & le Royaume de Marrin, avec une province voisine, où l'on trouvoit des éléphans, qui, à cause des génuflexions qu'ils faisoient, furent appellés par les Mahométans éléphans Musulmans. Philostrate & Pline rapportent en effet que les Indiens dressoient les éléphans à fléchir les genoux devant leurs Princes, pour les adorer à la maniere des Orientaux. Dans une seconde expédition, l'armée de Mahmoud fut submergée par les eaux de la mer ; il fit ensuite rentrer des rebelles dans leur devoir. De conquête en conquête, le héros Ghaznévide poussa dans la partie septentrionale de l'Inde jusqu'au pays de Kisradge, éloigné de Ghazna de trois mois de chemin. Il donna des Royaumes & fit des Musulmans à coups de sabre. Ses grandes qualités font oublier ses fautes & même son avarice.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. 405-6. 1015-16. 407. 1017.

Hakem, troisieme Calife d'Egypte, fils exécrable d'un excellent pere, laissa par sa mort le trône d'Egypte à Dhaher, son fils. Ce barbare insensé avoit eu la fantaisie de passer pour Dieu ; dix mille misérables se prêterent à sa folie, & il prit acte de leurs hommages pour authentiquer sa divinité. Dans le dessein de se donner le plaisir de voir un pillage & un incendie, il fit mettre le feu à un côté du Caire & abandonna l'autre à la cupidité du soldat. Ce bisarre tyran persécuta les Chrétiens & les Juifs. Quand ils apostasioient, il faisoit cesser les violences & leur rendoit la liberté de retourner à leur premiere religion. Enfin il conçut le dessein de former lui-même une religion nouvelle & de la substituer au Mahométisme ; sa sœur & son général se mirent en devoir de traverser son projet : il résolut de les faire mourir, mais il périt lui-même de leurs mains.

411. 1021.

A la mort de Sulthaneddoulet, Aboukalandgiar son fils & Scharfeddoulet ou Moschrefeddoulet, fils de Bahaeddoulet, se disputent & se partagent ses Etats. Le premier eut Schiraz & la

415. 1024.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. Perse, le second Bagdad & l'Iraque. Dans ce tems-là le héros du Mufulmanifme, Mahmoud, ne ceffoit d'enlever à l'Inde fes tréfors; il fondit fur le Royaume de Guzarate, dans une ville appellée Sanem-Soumenat, où il trouva une idole nommée Soumenat, de cinquante coudées de hauteur & d'une feule pierre.
416. 1025. Cette idole, la plus grande de l'Inde, étoit dans un temple foutenu par cinquante-fix groffes colonnes, que l'on difoit être d'or maffif & chargées de rubis & de pierres précieufes. Tous les peuples y venoient en pélérinage. Mahmoud brifa l'idole & égorgea fur fes débris cinquante mille idolâtres. Son butin monta à deux cens mille pieces d'or. A Baarca, qui paffoit pour une ville imprenable, il ramaffa foixante-dix millions en monnoie d'or, foixante-dix mille marcs en vaiffelle, fans parler des pierres précieufes, des étoffes & d'une chambre de trente coudées de long fur cinq de large, dont les murailles & le plancher étoient du moins revêtues d'argent: c'en étoit affez pour infecter toute l'Afie Mufulmane. L'Inde, qui depuis long-tems n'avoit fouffert aucune invafion étrangere, regorgeoit alors de richeffes inappréciables. Mahmoud avoit fenti la néceffité de laiffer une part du butin aux foldats qu'il conduifoit fi loin à des entreprifes pénibles. Par ces conquêtes & ces dépouilles, il fut le plus puiffant & le plus riche Prince qu'il y ait eu parmi les Mahométans. De retour à Ghazna, il fit de magnifiques préfens aux mofquées, &, fuivant fa coutume, il informa le Calife de Bagdad de fes fuccès. Le Calife Cader défignoit alors fon fils Caïem Bemrillah pour fon fucceffeur, & le faifoit reconnoître en cette qualité par les grands & par le peuple. Noureddoulet-Dobaïs, avec quelques Arabes des tribus *d'Afad* & de Khafadgiah, s'emparerent d'Hella, petite ville de l'Iraque Arabique, fituée fur le Tigre, entre Bagdad & Koufah, Dynaftie des Afadites.

418, *& f.* Le conquérant de l'Inde fongeoit à fe revêtir du fulthanat de
1027, *& f.* l'Iraque Perfienne foumife aux Bouïdes. La Reine Seïdat, tutrice de fon fils Madgededdoulet, l'en avoit une fois détourné par une

lettre pleine de ſages avis. Cette femme avoit vu bientôt après charger de chaînes ſes mains, accoutumées à ſi bien gouverner les rênes de l'Etat; c'étoit l'ouvrage de ſon fils lui-même. Elle parvint à le forcer par les armes de lui laiſſer faire le bonheur des peuples ou plutôt d'en partager ſeulement la gloire par ſes conſeils. Ce Prince va bientôt être abandonné à lui-même & périr.

Un parti de Seljoucides ravageoit l'Adherbigiane; d'autres bandes tomberent ſur Reï, ſur Hamadan, ſur Mouſſoul, &c. Thogrul-Beg, Giafer-Beg & Bighou, étoient à la tête de ces brigands. Le Sulthan de Ghazna, ſenſible aux remontrances de ſes ſujets ſur ces hôtes dangereux, leur avoit notifié l'ordre de ſe tenir en repos ou de ſortir de ſes Etats; ils ne firent ni l'un ni l'autre. Quand ce Prince voulut uſer de violence, ils oppoſerent la force à la force. Ses grands projets ne lui permirent pas de ſuivre cette affaire; quand il alla piller les Indes, il chargea ſes généraux de la terminer; ils furent battus. A ſon retour, il trouva dans Thogrul-Beg un adverſaire plus formidable que tous les Princes Indiens réunis. Les Seljoucides conſerverent leurs habitations dans le Khoraſſan, & il eût la douleur de voir qu'il avoit introduit dans ſes Etats les fléaux de ſa famille. Thogrul-Beg parvint à faire déclarer en ſa faveur pluſieurs villes du Khoraſſan & à ſe faire couronner à Niſchabour, la capitale.

Après la mort de l'illuſtre Princeſſe Seïdat, trois principaux 420.
Emirs, chacun à la tête d'une faction, firent ſentir à Madgeddoulet 1029.
ſa foibleſſe & ſon incapacité. Le Bouïde appella Mahmoud à ſon ſecours contre la milice; la milice appelloit ce même Prince contre lui; le Sulthan marcha contre la milice & contre le Prince, ſoumit Reï, Iſpahan, Casbin & l'Iraque entiere, ſe ſaiſit de la perſonne du Souverain, & éteignit la révolte dans le ſang de quatre mille hommes. On rapporte qu'après cette conquête, une caravanne ayant été pillée par des voleurs, une veuve qui avoit perdu ſon fils dans cette action, vint demander juſtice à Mah-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

moud. Le Sulthan se contenta de lui répondre que dans un Empire aussi vaste que le sien, il ne lui étoit pas possible de remédier à tous les désordres. » Eh, lui dit la femme, pourquoi soumet- » tez-vous plus de pays que vous n'en pouvez gouverner ? Et » comment au jour du jugement répondrez-vous à Dieu, lors- » qu'il vous en demandera compte? ». Je ne sçais ce que le Roi eut à répondre à cette veuve; Mahmoud la combla de présens, & par un édit, il se rendit garant de la vie & des biens des marchands qui alloient par caravannes aux Indes. Les bandits furent exterminés.

421. 1030. Enfin le fondateur ou du moins l'*illustrateur* de la Dynastie des Ghaznévides, le plus puissant, le plus riche, & l'un des plus grands Princes du Musulmanisme, le conquérant des Indes, du Khorassan, de l'Iraque Persique, &c. Mahmoud meurt. Son zèle pour la propagation du Musulmanisme l'a rendu respectable parmi les Mahométans. Son courage, son activité infatigable, sa prudence, ses vertus militaires & ses succès le distinguent parmi les héros. Ses qualités morales d'homme, de citoyen, de Prince, le feront à jamais honorer & chérir des ames sensibles. Cet heureux Sulthan eut des amis & il en étoit digne. Son ministre & le philosophe Al-Gaznaouï lui disoient la vérité, & il les aimoit, parce qu'ils ne le flattoient point, & il profitoit de leurs conseils. L'avarice le dégrada jusqu'aux bords du tombeau, sur lesquels il voulut jouir du spectacle de ses trésors. Les cendres de tout autre homme déshonoré par un tel vice, seroient foulées aux pieds; mais Mahmoud fut si grand qu'on voudroit l'excuser, & qu'au lieu de le mépriser on le plaint: c'est la foiblesse humaine, c'est le malheur attaché à notre condition, c'est l'effet de la fatalité qu'on lui pardonne en faveur de ses vertus, qui montrent l'humanité dans un si beau jour. Mahmoud étoit fort laid de visage; il s'en affligea d'abord, dans la crainte que sa difformité n'éloignât ses sujets de sa personne; mais sur les remontrances de son Visir, *il regarda la vertu comme la véritable beauté du Prince*, qu'elle fait con-

noître avantageusement de tous & qu'elle fait adorer de ses sujets. Un trait de sa vie est supérieur à tout ce que l'histoire, tant ancienne que moderne, rapporte des héros de l'humanité. Un de ses sujets s'étoit plaint à lui qu'un Turc de ses troupes le chassoit de sa maison pour y jouir de sa femme, de ses enfans & de ses biens; Mahmoud se rendit dans la maison de cet homme, comme on lui eût appris que le Turc y étoit arrivé. Il entre, il fait éteindre les lumieres & massacre le coupable. L'exécution faite, on rallume les flambeaux. Lorsqu'il eût vu le cadavre de ce malheureux, il se prosterna pour rendre à Dieu des actions de graces & fit dans ce lieu là même un repas léger. On osa lui demander les raisons de toute sa conduite. *J'ai cru*, répondit-il avec bonté, *que l'auteur de ces infâmies ne pouvoit être qu'un de mes enfans, mais voulant observer une justice rigoureuse & craignant d'en être diverti par la tendresse paternelle, si mon fils étoit exposé à ma vue, j'ai voulu mettre les ténebres entre lui & moi. J'ai reconnu que le coupable étoit un étranger; j'en ai rendu graces au ciel & j'ai demandé à manger, parce que jusqu'alors l'inquiétude ne m'avoit pas permis de prendre aucune nourriture.*

Le Calife Cader mourut après quarante ans d'un regne ou 422.
plutôt d'un pontificat presqu'inconnu : son fils Caïem Bemrillah 1031.
hérita de sa dignité. Dans les Etats Ghaznévides, Masoud, fils de Mahmoud, avoit détrôné Mohammed, ainsi qu'il avoit osé en menacer son pere lui-même, en lui disant qu'il traiteroit son frere comme lui Mahmoud avoit traité le sien. Les Emirs trahirent les intérêts du légitime successeur, parce qu'à son installation la couronne lui étoit tombée de dessus la tête, événement important chez un peuple superstitieux. Masoud profita de la trahison & punit les traîtres. Il joignoit à l'héritage paternel presque tout le reste de la Perse. La peste parcourt la province de Ghazna, le Khorassan, le Giorgian, le Gébal & la Syrie.

Les grands Rois ont de grands ministres, parce qu'ils sçavent 423.
distinguer & former les grands hommes. Ahmed-El-Meimedi, 1032.

Viſir du Sulthan Mahmoud, avoit ſoutenu contre les intrigues
& les cabales des courtiſans ſon crédit auprès du Prince, & par
la force de ſon mérite, & par la protection de la Sulthane Ha-
ram-Nour : il meurt. Ce miniſtre, protecteur des ſçavans, avoit
attiré à la cour le fameux poëte Ferdouſi, auteur d'une hiſtoire des
anciens Rois de Perſe, compoſée par ordre du Sulthan, qui lui
donna ſoixante mille dragmes d'argent, ſuivant le nombre des
424. vers. La récompenſe parut mince au poëte, il quitta la cour, &
1033. dans ſa retraite, il ſe vengea du Sulthan par une ſatyre. Maſoud
ſoumet une partie de l'Inde, le Giorgian, le Tabariſtan, mais il
s'endort ſur le péril dont les Seljoucides le menacent.

425. Les trois Seljoucides Thoghrul-Beg, Giaffer-Beg ou Daoud
1034. & Bighou, s'étant emparés de pluſieurs villes du Khoraſſan, re-
tournerent aux environs de Bokhara ; Aliteghin les contraignit
de ſe retirer du côté du Khariſme. Là ils furent attaqués par les
troupes du Sulthan Maſoud ; ils furent battus ; ils les battirent à
428. leur tour & ſe ſoumirent. Ces barbares, accoutumés à vivre de
1037-39. brigandages, étoient, même au ſein de la paix, dans une ſorte
de guerre avec leurs voiſins. Pour vouloir les éloigner, le gouver-
neur de Thous perdit ſa ville & les Ghaznévides une grande
bataille. Thogrul-Beg fut couronné par ſa nation à Niſchabour. Il
importe à tout chef de ſe donner des titres. Enſuite les enfans
de Seldgiouck irrités de quelques pertes, détruiſirent l'armée du
Sulthan Maſoud. Le Khoraſſan rendit hommage à Thogrul-Beg,
& le Kotbah s'y fit en ſon nom. Le Sulthan alors aſſez puiſſant
pour tenter de grandes entrepriſes, ne tarda pas d'envoyer des
armées dans l'Arménie & dans la Géorgie pour attaquer les
Grecs. On va voir cette Dynaſtie former de ſuccès en ſuccès un
Empire immenſe. Maſoud punit de ſes diſgraces ſes officiers ; il
faut bien perſuader aux autres ou ſe perſuader à ſoi-même que l'on
n'eſt pas malheureux par ſa propre faute.

433. La brillante couronne de Ghazna repaſſa par une révolution
1041. ſubite ſur la tête de Mohammed, à qui Maſoud l'avoit enlevée,

& qui ne put la défendre contre une troupe d'efclaves. Mafoud périt, fon fils Maudoud appaifa fon fang par l'effufion du fang de fes ennemis, ce qui le porta fur le trône. Le Seljoucide Thogrul-Beg forçoit Schah-Melik à lui céder Balk & le Kharifme. Deux ans après il enleva aux Bouïdes Hamadan, Reï & d'autres 434, &f.
places du Gebal ou de la Médie. Il fortifia Reï pour y dépofer 1042, &f.
fon butin. Cette conquête lui facilita celle de toute l'Iraque. Après 435.
la mort de Gelaleddoulet, Azelmolouk Abou-Kalandgiar, fils 1043.
de Sulthaneddoulet, entra en poffeffion de Bagdad & de la dignité d'Emir, malgré Malek-Elaziz. Gélaleddin eut de fréquens démêlés avec la milice Turque, & par la circulation naturelle des viciffitudes humaines, l'Emir fut affoibli, comme il avoit affoibli le Calife.

Un parti de Seljoucides, originairement conduit par Arflan, 439.
petit-fils de Seldgiouk, pilloit ou mettoit à contribution Néfibin, 1047.
Mouffoul, le Diarbekre, le Dgiargeziret ou Méfopotamie, &c. les Arabes le repoufferent dans l'Adherbigiane. L'Emir Abou- 440, &f.
Kalandgiar, après avoir vécu en bonne intelligence avec le Calife 1048, &f.
Caïem, défigna en mourant pour fon fucceffeur Malek-Al-Rahim fon fils, qui reçut peu après de Caïem l'inveftiture de fa dignité. Le nouvel Emir paffa les premieres années de fon regne à défendre fes Etats Perfans contre Abou-Manfour, fon frere. Celui-ci commença par s'en rendre maître & par s'établir à Schiraz, mais Malek le contraignit avec une nombreufe armée d'abandonner la Perfe. La Dynaftie des Bouïdes eft fur le point de s'éteindre. Le Seljoucide Thogrul-Beg domptoit Ibrahim, fon parent, lorfque l'Empereur Conftantin Monomaque rechercha fon alliance. Parmi les hommes célebres, il n'y en a pas moins de ceux que leur réputation a formés que de ceux qui ont formé leur réputation. Thogrul eft du nombre des premiers.

Le Seljoucide Coutouloumifch battu dans la Méfopotamie par 441.
les Emirs Arabes qui refferroient & opprimoient en quelque 1049.
forte le Calife, demandoit paffage à Etienne, gouverneur Grec,

pour se sauver dans le pays de Baasparacan, la Médie. Le refus du Grec alluma entr'eux une guerre sanglante. Après divers efforts, Etienne fut pris & vendu à Tauriz. Coutouloumisch tâcha d'attirer dans le Baasparacan Thogrul-Beg, en lui vantant la fertilité du pays & la facilité d'en soumettre les mous habitans. Mais Thogrul-Beg jugea plus à propos de se venger des Arabes que des Grecs. Ayant été malheureux en Syrie, il envoya en Médie une armée; les Grecs exterminerent ses troupes battues par les Arabes.

442. 1050. L'année suivante, il y eut une grande bataille entre les Turcs & les Grecs dans le Baasparacan; elle dura depuis le coucher du soleil jusqu'au point du jour. Les Turcs furent battus, mais le général Grec Léparites fut fait prisonnier, & tout le fruit de la victoire fut perdu pour le vainqueur. On fit d'immenses levées des deux côtés, & Thogrul-Beg des tentatives inutiles. Le Sulthan plus heureux en Perse, assit son camp impérial ou son trône à Ispahan.

447-8. 1055-6. Depuis long-tems le Calife Caïem-Bamrillah imploroit la protection des Seljoucides contre la tyrannie des Bouïdes-Emirs. Thogrul-Beg écouta ses propositions dès qu'il fut assez fort pour faire face à tous ces Rois Musulmans. Son approche éloigna Nessa-Siri de Bagdad. La victoire lui ouvrit cette place, que le peuple défendoit pour les Bouïdes. L'Emir Malek-el-Rahim fut arrêté. Nessa-Siri retiré à Rohba, reconnut le Calife d'Egypte Mostanser-Billah. Thogrul-Beg poursuivit Nessa-Siri, triompha de ce Prince & de ses alliés, & Moussoul, ainsi que les places voisines, subirent son joug.

449. 1057. Après tant d'avantages remportés par Thogrul-Beg, le Calife Caïem investit solemnellement son prétendu libérateur du droit de lui commander, à lui & à ses peuples. Dans cette cérémonie, on revêtit l'Emir de sept robes d'honneur, les unes sur les autres. Des esclaves représentans les sept contrées qui composoient l'Empire Musulman, se prosternerent à ses pieds. Ensuite on lui mit sur la tête deux couronnes, l'une d'Arabie, l'autre de Perse. Enfin il reçut de la main du Calife deux

deux épées, & il fut proclamé Roi de l'Orient & de l'Occident. Le Calife n'auroit pas employé plus de pompe à célébrer le recouvrement de la liberté & de l'Empire; il faut pardonner à un esclave de s'étourdir sur sa situation & de flatter sa vanité par une brillante cérémonie, dans laquelle il avoit l'air d'exercer l'autorité suprême.

Cependant Nessa-Siri reprit Moussoul, en occupant ailleurs 450-51.
Thogrul-Beg, contre lequel il avoit suscité un autre Seljoucide. 1058-59.
Thogrul-Beg défit les rebelles de sa famille, fit étrangler Ibrahim leur chef, & poursuivit Cotoulmisch. Un de ses généraux attaquoit alors la grande Arménie. Ses forces ainsi dispersées, Nessa-Siri entra dans Bagdad, en chassa le Calife & fit pendre le Visir, auteur des troubles, par le milieu du corps, après l'avoir fait ignominieusement promener sur un chameau. Il y eut ensuite une assemblée des gens de loi, des grands de Bagdad & des principaux Abassides, pour reconnoître l'Egyptien Mostanser en qualité de Calife. Nul n'osa contredire l'épée de Nessa-Siri, elle étoit la loi. Instruit de ces événemens, l'Emir Seljoucide écrivit au Ca- 452.
life prisonnier ce verset de l'Alcoran, *je vais à eux, je les chasse-* 1060.
rai, ils n'en auront que la honte. Il tint parole. Nessa-Siri paya de sa tête ses succès passagers. La famille & le parti des Bouïdes s'évanouirent. Les fréquentes incursions des Turcs dans la Géorgie, dans tous les pays voisins de l'Euphrate, dans l'Arménie & dans le Baasparacan, engagerent l'Empereur Constantin Ducas à envoyer de puissantes armées à la rencontre de ces brigands, qui paroissoient vouloir pénétrer jusques dans la Phrygie.

Le Sulthan Thogrul-Beg, vainqueur de tous ses ennemis, 454.
amena le Calife à lui donner sa fille, malgré l'horreur des Abas- 1062.
sides, pour le sang Turc; il mourut peu de tems après à Reï, avec la réputation d'un Prince doux & sage, aussi aimé de ses sujets que redouté de ses ennemis. Alp-Arslan, son neveu, fils & successeur de Daoud, hérita de ses domaines. Ici l'histoire commence à appeller les Emirs-el-Omara, Sulthans de Bagdad.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Quelque tems après, vingt mille Dilémites perdirent une bataille & la province de Fars, contre quatre mille Turcs, conduits par Cadèrdh, neveu de Thogrul-Beg, regardé comme Sulthan dans le Kerman, province située entre les provinces de Fars, de Ségestan & de Mekran. La branche des Seljoucides du Kerman figure peu dans l'histoire. Elle est enveloppée dans la vaste puissance des Seljoucides de Perse.

455. 1063.

456. 1064. A peine le Sulthan Alp-Arslan fut-il sur le trône qu'il obtint du Calife que la priere se feroit en son nom. Ce Prince choisit pour son grand Visir Nedham-el-Moulk, un des plus grands hommes de l'Orient, à la place d'Abou-Nasr, qui éprouva malheureusement combien il étoit dangereux d'avoir eu trop de crédit sous un autre regne. Le Sulthan fit des conquêtes dans le Marouennahar. Il battit dans l'Adherbigiane son cousin Coutouloumisch, & pleura sa mort. Coutouloumisch, fils d'Israël, fils de Seldgiouk, est le pere des Seljoucides d'Iconium.

457. 1065. Alp-Arslan, après ses victoires, alla à Jond visiter le tombeau de son aïeul Seldgiouk, premier auteur de la fortune de sa famille. Le Roi de Jond lui vint remettre le sceptre de ses Etats; la générosité lui restitua des honneurs cédés par la crainte. Dans une assemblée des grands de l'Empire qui se tint dans un camp à la maniere Tartare, près de Radecan, le Sulthan de Bagdad déclara son fils aîné, Malek-Schah, son successeur & l'héritier de tous ses Royaumes: son Visir Nedham délivroit alors le Kerman de l'usurpation d'un rebelle. Pendant que ce Prince fut occupé à régler les affaires de Syrie, le Visir, protecteur des sçavans, fonda des colléges dans les différentes cités de ses Etats: celui de la capitale devint très-célebre. Le mérite de ce ministre lui avoit procuré une fortune considérable, qu'il employoit à faire des établissemens utiles, l'usage qu'il en fit augmenta la considération universelle dont il jouissoit.

459. 1067. Les Turcs répandus en Syrie alloient porter le ravage & l'effroi dans les provinces Grecques. Les Troupes de l'Empereur leur

épargnerent la peine & les risques d'un combat, les unes mal nourries refuserent de s'opposer à leurs incursions, les autres mal disciplinées ne l'oserent pas. De pareilles troupes sont les premiers ennemis de l'Empire. Mais Romain Diogene, dès son avénement au trône de Constantinople, annonça aux Turcs un ennemi redoutable. Sa résolution les étonna, les mit en fuite & transporta le théâtre de la guerre en Syrie. Les Turcs conduits par le Mardaschide Mahmoud, Roi d'Alep, surprirent & défirent une partie de l'armée Impériale, qui les laissa maîtres de Khelat: l'Empereur Grec les surprit & les défit à son tour; mais au lieu de poursuivre le chemin que lui ouvroit la victoire, il revint à Hiérapolis, dont il s'étoit emparé l'année précédente, & de là à Constantinople. Dans ce tems-là, la Mecque restitua les honneurs de la priere publique au Calife & au Sulthan de Bagdad. 460. 1068. 461. 1069.

L'Empereur d'Orient passe l'Euphrate; les Turcs, quoique victorieux d'un de ses officiers, évitent ses armes, & tandis qu'il pousse droit à Khélat, ils parcourent moins en conquérans qu'en brigands la Cappadoce, la Lycaonie & la Pisidie. L'Empereur les attend avec toutes ses forces à Mopsueste, mais ils se retirent par les montagnes de Séleucie dans les plaines de Tarse & de là vers Alep. Ce fut ainsi qu'en fuyant ils déconcerterent tous les projets de l'Empereur, & qu'ils remplirent leur objet qui étoit le butin. 463. 1070.

Une journée mémorable suivit en Arménie ces divers mouvemens. L'Empereur Romain & le Sulthan Alp-Arslan étoient en présence; le Sulthan demanda, dit-on, la paix, intimidé peut-être par le nombre, car l'armée Grecque étoit de près de trois cens mille hommes; l'Empereur le réduisit à combattre par les dures conditions qu'il proposa avec hauteur. *Si je suis vaincu, ce lieu sera mon tombeau*, dit Alp-Arslan en se parfumant; en même tems il prit toutes les mesures d'un habile général pour vaincre, avec la résolution d'un brave capitaine, de périr plutôt que de se retirer. On avoit publié par son ordre que ceux qui 464. 1071.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

craignoient de combattre n'avoient qu'à rester dans le camp ou s'éloigner, & le lâche devint brave. A son exemple, l'armée Turque jetta l'arc & les fléches pour ne combattre qu'avec le sabre & la massue. Une même ame mouvoit ce redoutable corps. Le combat fut sanglant, opiniâtre, incertain. La fortune & la perfidie livrent enfin au héros Turc le héros Grec avec la victoire: Romain Diogene parle en homme d'un grand cœur à Alp-Arslan, & Alp-Arslan en homme d'une grande ame, lui rend la liberté. Les Grecs firent à Romain Diogene un crime capital de son malheur. Michel Parapinace obtint la couronne; & Romain perdit les yeux par la cruauté du Roi d'Arménie. Le Sulthan Alp-Arslan regarda ces cruelles injustices comme des infractions au traité; il se crut du moins autorisé à venger les droits des Rois & de l'humanité. Ses troupes battent & font prisonniers les généraux Grecs.

Pendant ces guerres, le Sulthan avoit commencé la conquête de la Géorgie, que son fils Malek acheva. On obligea les Géorgiens à porter pour marque de leur servitude, un fer à cheval pendu à l'oreille, au lieu de chaines & de colliers: ce fer à cheval convertit une grande partie de la province au Musulmanisme. Alp-Arslan conduisoit à la conquête du Turkestan, la patrie de ses peres, une armée de deux cens mille hommes, lorsqu'un gouverneur prisonnier de guerre lui enfonça dans le flanc un poignard. On porta son corps à Mérou, & l'on grava sur son tombeau: *vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez à Mérou, vous le verrez enseveli sous la poussiere.* Ce Prince étoit surnommé Saadeddoulet, la félicité de l'Etat, & Adhaddedin, le protecteur de la religion Musulmane. Ces titres désignent assez fidélement son caractere. Il fut brave, généreux, humain, aumônier & bon Musulman. Un turban lui tenoit lieu de couronne. Sa puissance s'étendit si loin qu'il avoit vu au pied de son trône jusqu'à douze cens Souverains ou fils de Souverains, ses officiers ou ses tributaires.

Malek-Schah, fils d'Alp-Arſlan, triompha de ſon oncle Caderdh, Sulthan du Kerman, dans un des plus ſanglans combats qu'ait vus la Perſe, & il fut enſuite réduit à diſputer ſes lauriers à ſes troupes, que la victoire rendit inſolentes. Il n'étoit pas encore paiſible poſſeſſeur des Etats & des dignités de ſon pere, que le Calife avoit ajouté à ſes titres celui de Geladeddouletoueddin, la gloire de l'Etat & de la religion, & d'Emir-el-Moumenin, qualité juſqu'alors uniquement affectée à la ſuprématie du Calife. Le Ghaznévide Ibrahim-Mouiad, ſucceſſeur de Pharoukhzad, fut dans ce tems-là vaincu par les Turcs Seljoucides. Ceux-ci s'étoient engagés par un traité à reſpecter ſes Etats, condition que leur caractere & leur ſituation ne pouvoient leur laiſſer remplir. 465. 1073.

Commencement de la puiſſante Dynaſtie des Seljoucides d'Iconium ou origine du premier Empire Turc dans l'Aſie Mineure. 466. 1074. Soliman, fils de Coutouloumiſch, fils d'Iſraël, fils de Seldgiouk, premier Monarque de cette Dynaſtie, entre dans l'Aſie Mineure, où Malek-Schah, Sulthan des Seljoucides de Perſe, lui céde tous les pays ſitués au-delà d'Antioche. Nicée, capitale de la Bithynie, ſi célebre par les conciles Chrétiens, devient par la conquête la capitale de l'Empire Turc, & les égliſes ſont changées en moſquées. De là Soliman envoye des partis juſqu'au Boſphore. Les hiſtoriens Arabes appellent les Princes de cette branche, les Seljoucides de Roum, parce qu'ils ont regné dans les pays des Romains, ou le bas Empire Grec. Les Grecs & les hiſtoriens des Croiſades les nomment Perſans, parce qu'ils ſont venus du côté de la Perſe & détachés des Seljoucides Souverains de ce Royaume: on les appella dans la ſuite Sulthans d'Iconium, parce que cette ville devint leur capitale.

Caïem-Bamrillah mourut l'année ſuivante, après un long pontificat; 467, &ſ. 1075, &ſ. il aima les lettres, & il fit d'aſſez bon vers; c'étoit un homme doux & bon, il n'avoit pas beſoin d'autres qualités pour bien remplir le califat. Pendant qu'il occupoit la chaire de la

mosquée, il parut une foule de sçavans du premier ordre. Abul-Riham-Al-Birumi se rendit très-célebre par des découvertes mathématiques & astronomiques. Abul-Pharai réforma & commenta avec beaucoup d'habileté les bons auteurs Grecs & Arabes. Le plus fameux de ces sçavans, c'est Avicenne, qui se nomme en Arabe, Abou-Ali-Houssain Ben-Adallah-Ben-Sina-Alscheikh-Al-Reis : ce grand homme naquit à Bokhara dans la Transoxane, l'an de l'hégire 370, & mourut à Hamadan l'an 428. Dès l'âge de dix ans, il sçavoit les élémens d'Euclide & l'Almageste de Ptolomée. A dix-huit, il possédoit tous les auteurs qui ont traité de la médecine. Cette science, la logique & la métaphysique, exercerent sa plume. Son principal ouvrage est un traité de médecine, intitulé *Canoun fil thebb.* Sa passion pour le vin & pour les femmes le fit chasser de la cour du Sulthan Magededdoulet; il tomba dans l'indigence & y mourut. Un poëte dit dans son épitaphe que *ses livres philosophiques ne lui avoient pas enseigné les bonnes mœurs, ni ses traités de médecine, l'art de conserver sa santé.*

Le Calife Mostadi, fils de Mohammed, fils de Caïem, arrêta dans la capitale des abus qui empêchoient les effets de la justic & de la police, dans le tems même qu'il réparoit cette ville dégradée par les révolutions. Le Sulthan fit travailler à la réforme du calendrier Persien. Le Nevroutz, au commencement de l'année solaire, tomboit, suivant l'ancien calendrier, au 15e degré des poissons, il fut fixé au premier degré du bélier. Cette réforme fut appellée Gelaleddine ou Malekéenne, des noms du Sulthan qui s'appelloit Gelaleddin Malek-Schah. Dans ce tems-là, Soliman, fils de Coutouloumisch, éloignoit de plus en plus les Grecs de la Syrie. Atsiz, général du Sulthan de Bagdad, arracha
469. 1076. Damas, Emesse, & plusieurs places à l'Empire d'Egypte. Le Calife Egyptien, Mostanser-Billah, effrayé par l'armée victorieuse d'Atsiz, quitta le Caire pendant la nuit; mais les habitans de la ville joints aux Negres, sortirent pour faire tête à l'ennemi, & Atsiz fut vaincu.

La guerre eſt allumée aux quatre coins de la Syrie. Une multitude tumultueuſe de Princes & d'Emirs y regnoient ſous l'autorité du Sulthan de Bagdad, auquel ces Souverains n'étoient tenus qu'à rendre quelques hommages, à payer des contributions & à fournir des troupes, indépendans d'ailleurs dans la direction de leurs provinces & libres de ſe faire la guerre les uns aux autres. Il ne faut point s'étonner, ſi ſous ce gouvernement féodal que la foibleſſe des Califes & les embarras des Emirs-Sulthans avoient entraîné, le feu de la guerre ne s'éteignoit pas, & ſi le Sulthan comptoit cette foule de Souverains parmi les officiers de ſa cour. 470. 1077.

Dans la Perſe, le Sulthan Malek-Schah fait priſonnier Soliman, 471.
Prince de la Tranſoxane & l'envoye ſous bonne eſcorte à Iſpahan, 1078.
ſiége royal des Seljoucides : le vainqueur donne en apanage à ſon frere Toutouſch la Syrie avec tous les pays voiſins, dont il pourroit faire la conquête. Toutouſch va au ſecours d'Atſiz, aſſiégé dans Damas par les Egyptiens, pour lui ôter enſuite les Etats qu'il avoit conquis & la vie ; on le voit prétendre à l'Empire des Seljoucides. Dans ce tems là Ibrahim, Sulthan de Ghazna, alloit 472.
aux Indes mériter les ſurnoms de conquérant & de victorieux. Il 1079.
y ſuivit glorieuſement la route que le chef de ſa famille Mahmoud avoit frayée.

Un détachement Grec enleve, dit-on, le Sulthan Malek, dans 473.
le tems qu'il étoit à la chaſſe, ſéparé du gros de ſes gens. Malek 1080.
ne fut point reconnu & Nedham, ſon Viſir, ſe préſenta à l'Empereur pour lui propoſer un échange de priſonniers & la paix. L'échange accepté & conſommé, on renvoya le Sulthan dans la foule des ſimples ſoldats. Malek rendu à ſes troupes, attaqua & fit à ſon tour priſonnier l'Empereur Grec, qui, conduit en ſa préſence, le reconnut pour avoir été le ſien. Malek lui demanda *quel traitement il eſpéroit eſſuyer de ſa part. Si vous êtes l'Empereur des Turcs*, répondit fiérement le Grec, *renvoyez-moi : ſi vous êtes marchand, vendez-moi : ſi vous êtes un boucher, tuez-moi.* Le

Sulthan lui répondit : *je ſuis Empereur des Turcs & je te renvoye.* Cette aventure rapportée par le Tarik Khozideh, a tout l'air d'être une copie de celle de Romain Diogene avec Alp-Arſlan.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Dans ce tems-là Sediddeddoulet-Aboul-Haſſan-Ali, fils de Moclad, fils de Naſr, fils de *Moncad* le Kenanite, s'emparoit ſur les Grecs de la ville de Schizour : il y établit une petite principauté, que ſa poſtérité conſerva. Les Moncadites ſont, comme les Mardaſchides, une tribu d'Arabes.

474. Alexis Comnéne, Empereur de Conſtantinople, menacé d'une
1081. guerre du côté de l'occident, ſe hâtoit, quoique victorieux, de conclure la paix avec les Turcs. Par le traité, Soliman acquit la ſouveraineté de toutes les provinces ſituées depuis Laodicée de Syrie juſqu'à l'Helleſpont. Tous les pays conquis dans la ſuite par ſa Dynaſtie, ont porté dans l'hiſtoire le nom de Turquie. Cet Empire Turc borné à l'orient par la grande Arménie & par la Géorgie, à l'occident par le territoire de la ville d'Altalie, ſitué ſur le bord de la mer, au ſeptentrion par la mer noire, au midi par la petite Arménie & par la Cilicie, étoit diviſé en vaſtes provinces, pleines de grandes villes ; la Lycaonie, la Cappadoce, l'Iſaurie, la Phrygie, le Quiſitan, la Bithynie, la Paphlagonie & Genech. Les premieres villes de ces provinces ſe nommoient Coni ou Iconium, Céſarée, Séleucie, Zichia, Epheſe, Nicée, Gynapolis, Trébizonde, ville que les Turcs ne purent ſoumettre, à cauſe des places fortes qui défendoient ſon approche. Ses Princes préparoient à d'autres barbares de la même nation la conquête de l'Empire entier de Conſtantinople. Toujours armé, l'Empereur Turc, Soliman, ſurprit Antioche, que ſes conquêtes dans l'oc-
477. cident ſéparoient du reſte de l'Empire Grec. Cette ville fut pour
1084. lui l'occaſion d'une guerre, dans laquelle il perdit la vie. Le Sulthan Malek dompta dans le Khoraſſan, ſon frere révolté. Avec la permiſſion de ce Prince, Scharfeddoulet, fils de Mouſlim, Emir de Mouſſoul, alla faire le ſiége d'Alep, & Amin Sabec, le

le dernier des Mardaſchides, ſe trouva réduit à vivre d'une penſion que lui aſſura l'Emir.

Ce conquérant, maître de Mouſſoul & d'Alep, exigea de Soliman le tribut que le gouverneur Chrétien d'Antioche lui payoit. Soliman déjà poſſeſſeur d'un grand Empire, lui prouva par les armes que le plus fort ne doit rien au plus foible, & que la conquête avoit affranchi Antioche : l'Emir fut tué dans un combat. Le gouverneur d'Alep trouva des appuis dans les autres Princes Seljoucides, dans Malek-Schah, qui, prétendant conſerver ſa ſuzeraineté ſur tous ces Princes revêtus par lui de leurs Royaumes, s'arma contre Soliman, aſſez puiſſant alors pour être ingrat, & dans Toutouſch qui brûloit d'envie d'ajouter Alep à ſes autres poſſeſſions. Le Sulthan de Nicée vaincu ſe donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de Toutouſch. Fakhreddoulet, Viſir de Malek-Schah, s'empara d'Emed, de Miafarlkin & du Dgeziret-Ben-Omar, où regnoit le Mérouanide Manſour, dernier Prince de ſa Dynaſtie. 478. 1085.

Malek-Schah s'étoit propoſé de détruire en Syrie quelques petites Dynaſties, & ſes généraux avoient commencé cet ouvrage avec ſuccès. Pluſieurs places de Syrie paſſerent ſous les loix de ſon favori Acſancar, auquel il accorda, & dans ſa perſonne à toute ſa poſtérité, le privilége d'être toujours à la droite du trône dans les grandes cérémonies. Enſuite le Sulthan de Bagdad conclut le mariage de ſa fille avec le Calife, ſous la condition que ce pontife n'auroit aucune autre femme & aucune eſclave. Les nôces en furent célébrées avec toute la magnificence par laquelle le luxe peut exprimer la grandeur. Un auteur dit qu'au ſeul deſſert du feſtin nuptial, on employa quatre-vingt mille livres de ſucre. Les deux époux ne vécurent pas long-tems en bonne intelligence; quelques années après, la Princeſſe retourna à Iſpahan à la cour de ſon pere. 479. 1086.

A la mort de Soliman, l'Empire Turc étoit tombé dans une ſorte d'anarchie, car chaque Emir s'étoit arrogé la ſouveraineté

Hist. de l'Arabie et des Pays. Vois.

de son gouvernement, Aboul-Casem, à Nicée, Pulchas en Cappadoce, &c. Les armes d'Aboul-Casem insulterent les Grecs jusqu'à la Propontide; les Grecs, par le moyen des francs, le repousserent jusqu'à Nicée. Quelques échecs n'empêcherent pas Aboul-Casem de former le projet d'assiéger Constantinople, & pour cet effet il fit construire une flotte dans le port de Cioville de Bithynie, dont il venoit de s'emparer. Cette flotte fut brûlée par Manuel Butumite, & son armée dissipée par Taticius. Alexis Comnéne l'attira lui-même à Constantinople, sous une feinte paix, & pendant qu'il le combloit d'honneurs & de marques d'amitié, il envoya le Drougaire Eustathe prendre Nicomédie, que les habitans lui ouvrirent, dans la croyance qu'il agissoit de l'aveu d'Aboul-Casem: alors l'Emir fut renvoyé de Constantinople, il dissimula.

481. 1088. Le Ghaznévide Ibrahim mourut dans sa capitale, après avoir heureusement gouverné son Empire. Sa piété le distingua entre les Princes Musulmans. Tous les ans, il transcrivoit l'Alcoran de sa propre main, & l'envoyoit à la Mecque avec des présens magnifiques. Les hôpitaux, les mosquées, les villes qu'il fonda, porterent les noms de *demeure de la foi*, *demeure de la bonté*, &c. Ce Prince qui aimoit ses devoirs, passoit les nuits ou à prier Dieu pour ses peuples, ou à parcourir Ghazna, pour examiner par lui-même, si les magistrats veilloient exactement à la sûreté publique. Les pauvres & les malades trouvoient des aumônes & des remédes toujours prêts dans leurs besoins. L'amour & le respect des peuples voisins pour ce Monarque, sentimens plus flatteurs peut-être & plus glorieux que l'amour & le respect de ses propres sujets, puisqu'ils ne sont acquis qu'aux amis du genre humain, le firent surnommer *le Seigneur & le maître des Sulthans;* il l'eût été si tous les hommes reconnoissoient les droits de la vertu. Il y eut trente-six de ses enfans mâles qui lui survécurent; tous se distinguerent dans les armes ou dans les sciences: il laissa aussi quarante filles, qu'il avoit mieux aimé marier à des

gens de bien qu'à des Princes. Cet homme vénérable dut ſans doute mourir content. Le regne de Maſoud ſon fils eſt peu connu, ce qui fait préſumer qu'il fut heureux.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. 482. 1089.

Malek-Schah, accoutumé à ſe tranſporter d'un bout de ſes Etats à l'autre, partit, au retour d'un pélerinage qu'il avoit fait à la Mecque, avec des troupes innombrables pour le Marouaen-nahar. Ahmed-Khan, Roi de Samarcande, tomba entre ſes mains: content de la gloire d'avoir ſoumis ce Prince, il le rétablit dans ſes Etats. Après qu'il eût ainſi fait éclater également ſa valeur & ſa généroſité, le Roi de Kaſchgar le reconnut pour Souverain, & les Princes de Tharaz, de Balaſgoun & d'Eſphidgiab, s'obligerent à lui payer un tribut. Dans le cours de cette guerre, le Viſir Nedham-el-Moulk avoit aſſigné le payement des bateliers chargés de tranſporter les troupes de l'autre côté du Gihon, ſur les revenus d'Antioche, ſituée à l'autre extrêmité de l'Empire: on s'en plaignit au Sulthan; le Viſir ſe juſtifia d'une maniere adroite. *Non*, *Seigneur*, dit-il au Sulthan, *je n'ai pas prétendu différer le payement des bateliers*, *mais j'ai voulu faire admirer à la poſtérité l'immenſe étendue de vos Etats.*

Aſſaſſins. Le nord de la Perſe voit ſe former une ſecte de ſcélérats, que les Orientaux appellent *Bathéniens* ou *Iſmaëlites*, & les hiſtoriens des Croiſades, Aſſaſſins. Haſſan-Sabah leur chef, homme fort verſé dans les ſciences, avoit demeuré quelque tems auprès de Moſtanſer-Billah, Calife d'Egypte: de là, il alla s'établir avec un parti de Karmathes en Perſe, dans le château de Roudban. Ses ſectateurs, des montagnes où ils ſe cantonnoient, allerent s'emparer de pluſieurs châteaux, & particulierement de celui d'Alamout, proche Casbin, bâti par les Rois de Dilem. De Perſe ils pénetrerent en Syrie, juſques ſur les montagnes du Liban, où ils eurent des commandans ſoumis au chef réſidant dans l'Iraque: nos hiſtoriens appellent ce chef *le vieux de la montagne*, de l'Arabe, *Scheik-al-Gebal*, qui ſignifie Seigneur ou vieillard de la montagne, c'eſt-à-dire, de l'Iraque, car le nom de

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. *Gebal* étoit particulierement affecté à cette province, parce qu'elle est montagneuse. Les principes de cette secte sont peu connus : ce que nous en sçavons, de plus certain, c'est que ces fanatiques vouoient une obéissance aveugle à leur chef. On prétend qu'il les faisoit enivrer & qu'il les faisoit ensuite transporter dans des lieux enchantés, où à leur réveil de leur premiere ivresse, ils se trouvoient dans le sein des plaisirs les plus délicieux; une seconde ivresse les en tiroit. Leur séducteur leur promettoit ensuite de les faire renaître, après leur mort, dans ce séjour de voluptés : c'est dans cette espérance qu'ils exposoient leur vie avec une audace & une joie singuliere. Leur chef les envoyoit dans les cours & dans les camps massacrer les Rois & leurs ennemis. Ils rendoient aussi cet horrible service à quiconque les payoit bien. Cette monstrueuse Dynastie dura plus de cent soixante-dix ans.

484. Par les noires menées de la Sulthane Tarkhan-Khatoun, qui
1091. projettoit de faire déclarer son fils Mahmoud, héritier des couronnes de son pere Malek-Schah, au préjudice de son frere aîné Barkiaroc, dont le grand Visir Nedham soutenoit les droits, le Sulthan demanda à ce ministre le bonnet & l'écritoire, marques de sa dignité. On eût pu prédire la disgrace de ce Visir, il étoit si sage & si juste ! Malek avoit chargé Acsancar Bourski, Emir de Syrie, d'enlever Nicée à Aboul-Casem ; les Grecs firent échouer les tentatives de Bourski & bientôt après celles de Bouzan, Roi de Harran. L'envie n'étoit point satisfaite de la déposi-
485. tion de Nedham : un Bathénien prêta son bras au nouveau grand
1092. Visir de Malek pour assassiner l'ancien. Nedham blessé à mort, écrivit au Sulthan qui lui devoit la plus grande partie de sa gloire. » Grand Monarque, j'ai passé à l'ombre de votre autorité une » partie de ma vie à bannir l'injustice de vos Etats. J'emporte avec » moi & je vais présenter au souverain maître de l'univers les » comptes de mon administration, les témoignages de ma fidélité » & les titres de la réputation que j'ai acquise en vous servant; » ils sont signés, ces titres, de votre royale main. Le terme fatal

» de ma vie se rencontre à la quatre-vingt-treizieme année de » mon âge, & c'est un coûteau qui en tranche le fil. Il ne me » reste plus qu'à remettre entre les mains de mon fils la continua- » tion des longs services que je vous ai rendus, en le recomman- » dant à Dieu & à sa Majesté ». Après cette lettre, le Visir ne tarda pas à être séparé pour jamais des ingrats & des méchans. Le Sulthan Malek-Schah ne survécut pas long-tems à son ministre. Les plaintes des peuples eurent toujours accès auprès du trône de ce Prince; il fut la terreur du crime & le pere des pauvres. Magasins, hospices, grands chemins, ponts, canaux, tout ce qui pouvoit contribuer à la sûreté & à l'utilité publique avoit occupé sa providence paternelle. Son regne fut celui de l'abondance. Il étoit grand & il desiroit être juste, car il aimoit la vérité. Sa piété égala sa justice. Il demandoit un jour au grand Visir Nedham quelle priere il venoit de faire. (C'étoit dans le tems de la révolte de son frere Toutousch) *J'ai demandé*, lui dit Nedham, *que Dieu vous accorde la victoire sur votre frere; & moi*, dit le Sulthan, *que Dieu la lui accorde sur moi, si je ne suis pas aussi digne que lui de regner.* Lorsque par la fatalité qui va dans le fond du cœur des Rois empoisonner leur vertu avec leur bonheur, il eût perdu cet honnête ministre, une mélancolie profonde s'empara de son ame; elle lui creusoit son tombeau, lorsqu'une indigestion l'y précipita. L'Empire de Malek étoit immense. La priere publique se faisoit en son nom, depuis l'Yemen jusques bien avant dans le nord.

A la mort de ce Prince, les enfans de l'Empereur Soliman, qui, jusqu'alors avoient été retenus à Ispahan, recouvrerent leur liberté. Le peuple de Nicée les reçut avec acclamation, & Kilidge-Arslan fut couronné. Des Grecs gagnerent au Christianisme plusieurs Emirs dans le tems que Tzachas, gendre de Kilidge Arslan, alloit planter l'étendard Musulman dans Clazoméne, dans Phocée, dans Mityléne, dans l'isle de Chio, &c. L'Empereur Alexis étant occupé par les Scythes, cet Emir ravagea toutes les isles de l'Ar-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. chipel, & il se couronna Roi à Smyrne. Il méditoit le siége de Constantinople, mais il fut battu. Dalassem s'empara de sa flotte, comme il s'en retournoit à Smyrne, se reposant sur un traité de paix. Les Grecs reprirent sur lui toutes leurs isles, & animerent contre ce malheureux, Kilidge-Arslan, qui le fit étrangler.

486. 1093. A la sollicitation de la Sulthane Tarkhan-Khatoun, veuve de Malek-Schah, le Calife avoit investi le jeune Mahmoud, âgé de cinq ans, des Etats de son pere; mais la victoire plus forte & plus équitable que le Calife en revêtit Barkiaroc, fils aîné du Sulthan; ce Prince voulut bien céder à sa belle mere & à son frere la ville d'Ispahan. Les partisans de Mahmoud firent des mouvemens inutiles en sa faveur & sa mere mourut. Toutousch, Prince

487. 1094. de Syrie, troubla les héritiers de Malek. L'année suivante le Calife Moctadi meurt subitement, frappé, dit-on, de la peste. Les Mahométans croyent qu'il y a des esprits armés d'arcs & de flèches, que Dieu envoye pour punir les hommes quand il lui plaît. Lorsque ces spectres sont noirs, leurs blessures sont mortelles; si au contraire ils sont blancs, on ne court aucun danger: telle est l'idée que les Mahométans ont de la peste. Le Calife avoit eu une vision, à la suite de laquelle il tomba mort aux pieds d'une de ses femmes; on conclut qu'il avoit été frappé par les lutins noirs.

Barkiaroc s'affermit dans le Sulthanat, en confirmant dans le Califat Abul-Abbas-Ahmed, proclamé sous le nom de Moctader-Billah. Dans le même tems le cinquieme Calife d'Egypte, Mostanser-Billah, fils & successeur de Dhaher, mourut, laissant les Visirs en possession de toute l'autorité. Mostali-Billah monta après lui sur le trône des Fatimites.

Barkiaroc vivoit en bonne intelligence avec son frere Mahmoud, se reposant sur la bonne foi, comme s'ils avoient été deux simples particuliers sans intérêts contraires; il fut surpris par des Emirs & enfermé dans un château. Le parti étoit pris de lui crever les yeux,

si la mort de son frere n'eût tout fait rentrer sous ses loix. Toutousch agitoit alors l'Adherbigiane : forcé de se retirer, il fut plus heureux en Syrie contre Acsancar ; il fit celui-ci prisonnier & lui demanda comment il l'auroit traité, s'il l'avoit vaincu ? Acsancar lui répondit fierement qu'il l'auroit fait mourir : ce fut son arrêt de mort qu'il prononça.

Toutousch s'étant rendu maître d'Alep, continuoit de disputer 489.
l'Empire aux Seljoucides de Perse, & la mort seule termina ses 1095.
entreprises dans une bataille qui se donna près de la ville de Reï. Une branche de sa famille regna dans Alep jusqu'en 1117, que les habitans soulevés contre Sulthan-Schah, se donnerent à Ilghazi, Roi de Maredin : la branche cadette se maintint à Damas jusqu'en 1154, que Noureddin en chassa Modgireddin. Le Sul- 489.
than Barkiaroc avoit des succès heureux contre divers Princes de 1096.
sa famille. Arslan-Schah qui lui disputoit le Khorassan, fut poignardé l'année suivante, pendant laquelle l'on voit les Bathéniens faire la guerre à leur maniere, à divers Emirs, c'est-à-dire, à coups de coûteau.

Croisades. Les Turcs répandus dans la Syrie & dans la Palestine, vivans à la Tartare aux environs des villes qu'ils avoient domptées, exerçoient toutes sortes de cruautés sur les pélerins Chrétiens qui alloient à Jérusalem. Pierre l'Hermite, gentilhomme Picard, en avoit été témoin en 1093 ; & de concert avec le patriarche de Jérusalem, il conçut le projet d'enlever les lieux saints aux Musulmans. Le Pape & plusieurs Princes d'Europe embrasserent avidement son idée ; & le zéle de la religion, l'amour de l'extraordinaire, le libertinage, l'ambition, la chevalerie & le fanatisme, mirent une croix sur les épaules de plusieurs millions d'Européens de tout sexe & de tout état, qui allerent avec emportement se creuser en Asie un tombeau.

Pierre l'Hermite partit pour l'Asie à la tête d'environ deux cens mille hommes, tant François, qu'Allemands, Lombards, &c. Un corps d'Allemands qu'Anne Comnéne accuse d'avoir mis

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

en piéces les enfans à la mammelle pour les faire cuire, fut d'abord passé au fil de l'épée dans le château de Xérigord par le Sulthan de Nicée Kilidge-Arslan, appellé par nos historiens Soliman, & par Anne Comnéne, Clilziasthlan. Quelques-uns de ces zélés Chrétiens se sauverent par l'apostasie. Vingt mille François périrent ou s'enfuirent dans leur camp d'Hénépolis : le camp fut pris, & tout fut égorgé, excepté les enfans les mieux faits, excepté les femmes, les filles & les religieuses qui furent conduites dans les serrails de Nicée. A peine Kilidge-Arslan a-t-il dissipé cet orage, qu'un orage plus terrible s'éleve & tombe sur cette ville. Godefroi de Bouillon, Boëmond, Robert, comte de Flandre, l'évêque du Puy, le comte de Normandie, &c. sont à la tête de ce nouvel essain de croisés.

490. Après trois rudes batailles perdues par le Sulthan Seljoucide,
1097. après les assauts & tous les efforts possibles du courage & de l'art, après sept semaines d'un siége poussé avec la plus grande vigueur, Nicée se rend, non aux armes des francs, mais aux propositions de l'Empereur Alexis Comnéne. En quittant l'Asie Mineure, les Chrétiens passent par l'épreuve de la faim & de la soif. Ensuite Héraclée, Marasch, Tarse, Mamistra, Artésie, Edesse, tout le chemin jusqu'à Antioche devient la proie de leurs armes. Kilidge Arslan anéantit une recrue de quinze mille Danois, amenée par Suénon, fils du Roi de Dannemarck.

Dynastie des Kharismiens. Des Turcs dispersés dans le Khorassan y avoient excité des troubles qui attirerent l'attention du Sulthan Barkiaroc. L'Emir Dad, commandant des armées Seljoucides, après y avoir rétabli le calme, donna le gouvernement du Khouaresme ou Kharisme à Cothbeddin Mohammed, avec le titre de Khaouaresm-Schah, Empereur du Kharisme, lequel a toujours resté aux Princes de cette famille. Cothbeddin étoit fils d'un Turc nommé Anouschteghin, esclave de l'officier Balcateghin, grand échanson du Sulthan Malek-Schah & gouverneur du Kharisme. Anouschteghin avoit succédé à son maître dans toutes ses charges

charges. Le Royaume de Kharifme eft fitué à l'orient de la mer Cafpienne, entre les deux grands fleuves, Gihon & Sihon, l'Oxus & le Jaxarte des anciens; il porte le nom de fa capitale. Les Kharifmiens détruifirent les Seljoucides & porterent la guerre jufques dans la Tartarie.

Prife d'Antioche. Les Francs, au nombre de trois cens mille hommes, avoient mis le fiége devant cette place, défendue par une garnifon de vingt-cinq mille hommes que commandoit l'Emir Baghi-Sian. Le courage & l'activité des affiégeans ne pouvoient être comparés qu'au courage & à l'activité des affiégés. Neuf mois s'écoulent, pendant lefquels les Croifés fouffrent la difette, les maladies, le froid, des pertes & des fatigues incroyables; les Mufulmans étoient affligés des mêmes malheurs. Kerboga, Emir de Mouffoul, envoyé par le Sulthan de Perfe avec une armée de deux cens mille hommes, étoit fur le point d'attaquer les Chrétiens, lorfque le traître Phirouz introduifit Boëmond dans la place 491.
& lui livra fes malheureux habitans dans le fommeil. Un immenfe 1098.
butin & le fang de cent mille hommes affouviffent la fureur du conquérant.

Le fecond jour après la prife d'Antioche, Kerboga paroît devant la place, il l'inveftit & réduit les Chrétiens à la derniere extrêmité. Les troupes font dans l'abattement; leurs chefs défefperent; un prêtre leur annonce de la part de Jéfus-Chrift la délivrance & la victoire, s'ils trouvent le fer de la lance qui avoit fervi à percer le côté de notre Seigneur; le fer eft trouvé. Sous la protection de la croix & des prêtres, les affiégés attaquent Kerboga, qui, n'ayant point de pieux ftratagême à leur oppofer, eft mis en déroute. Boëmond eft nommé Prince d'Antioche.

Pendant le premier fiége, des Turcs entroient dans le camp des Croifés, comme Chrétiens, Arméniens, Syriens, Grecs, & ils rapportoient à Baghi-Sian tout ce qui s'y paffoit. Pour remédier à cet inconvénient, Boëmond fit égorger & rôtir quelques Turcs prifonniers, publiant qu'il les deftinoit pour fa table; les

Turcs crurent que les Chrétiens mangeoient des hommes; cette opinion se répandit & s'est long-tems conservée.

Les historiens des nations, qui, dans ces guerres eurent des intérêts opposés, rapportent des Croisés, les uns, les plus belles actions, les autres, les œuvres les plus noires. A ne les considérer que du côté louable, ils paroissent les plus excellens des hommes; à les voir sous l'autre face, ils sont les plus détestables. C'étoient des ames embrasées de mille passions, les unes méritoires, les autres criminelles, de ces ames fougueuses, qui, ne connoissant que les excès, vont de l'extrêmité du bien à l'extrêmité du mal, ne tenant ni au bien ni au mal, mais à leurs passions. Les contradictions des historiens sur leur compte sont les contradictions de leur propre conduite. Il n'est pas croyable qu'on nous donne pour l'histoire de ce qui s'est passé sous nos yeux, un tissu de fables controuvées à charge ou à décharge; il est au contraire très-naturel que suivant l'esprit de parti, l'un nous peigne les hommes par leurs vices, l'autre par leurs vertus. Ce que dit chacun d'eux est vrai, mais ce n'est pas la vérité; elle résulte de la combinaison des récits de l'un & de l'autre.

L'Empereur Grec qui haïssoit les Francs & qui craignoit les Turcs, se trouvoit beaucoup mieux d'emporter sur ceux-ci des places dans l'Asie Mineure que de prêter des secours aux autres. Le Sulthan d'Iconium, Kilidge Arslan, qui s'étoit tout livré à Kerboga, ne peut sauver ses Etats: les Emirs profiterent de sa foiblesse pour se révolter; il fit cette dure épreuve, que celui qui dans la prospérité a fait du bien à des ingrats, s'est apprêté en eux pour l'adversité des ennemis & des persécuteurs. Ce Prince déploya le courage, l'activité & l'intelligence d'un grand général.

492. 1099. Mouïad, fils de l'illustre Nedham, dépouillé du ministere par le Sulthan Barkiaroc, cabaloit contre ce Prince & lui suscitoit des ennemis. Mohammed, frere du Sulthan, leva contre lui l'étendard dans l'Adherbigiane. Barkiaroc, retenu dans sa cour par une sé-

dition, laiſſa faire des progrès à la révolte : l'Iraque ſe détacha de ſon Empire, & ſes premieres entrepriſes furent toutes malheureuſes. On le vit l'année ſuivante ſuccomber dans pluſieurs batailles & s'enfuir à la fin dans le Khuſiſtan, où l'Emir Ayaz qui avoit été fort attaché à Malek-Schah, lui prêta l'appui d'une nombreuſe armée: cette armée fut bientôt augmentée par la jonction de quelques Princes, amis du Sulthan, qui reſtoient encore ſes amis dans ſon malheur.

Les Croiſés forçoient les villes de Bira & de Mara. Les hiſtoriens Arabes leur reprochent d'avoir manqué au traité qu'ils avoient fait avec les habitans de cette derniere place, que la ſoldateſque ravagea, contre les conditions ſtipulées. Les hiſtoriens Chrétiens les accuſent d'avoir éventré les cadavres pour chercher dans leurs entrailles des piéces d'argent & d'avoir mangé de la chair humaine. Céſarée, Hama, Hemeſſe, Rama & un grand nombre de villes de la Syrie, leur ouvrent le paſſage. Ils ne rencontrent point d'ennemis. Pour ſe racheter du pillage, les habitans de la plûpart des places leur apportent des vivres; celles qui leur réſiſtent ſont priſes d'aſſaut. Ils arrivent devant Beït-El-Cods, Jéruſalem. Les Egyptiens commandés par Aphdal, l'avoient enlevée l'année précédente aux Ortokides, après un ſiége de quarante jours. Après un ſiége de même durée, elle eſt emportée par les Francs ſur les Egyptiens. Cent mille Muſulmans, les vieillards & les malades périſſent dans le ſac; cent mille hommes & les femmes ſont faits priſonniers de guerre. Les deux ſuperbes moſquées de Sokhra & d'Acſa eſſuyerent un horrible pillage. Godefroi de Bouillon fut élu Roi de Jéruſalem. Le Calife d'Egypte avoit lui-même attiré l'ennemi qui le frappoit. Le Calife de Bagdad & ſon Divan n'eurent que des larmes à donner au déſaſtre de la Syrie. Le Sulthan Barkiaroc n'avoit pas aſſez de forces pour réſiſter à ſes ennemis perſonnels.

Le Turc Sokman élevoit aux dépens des Mérouanides un nouveau trône à Khélat, dans la partie de l'Arménie voiſine de la 493. 1100.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Syrie; il fut proclamé Schah Arman, Roi d'Arménie. La Syrie étoit alors partagée en plusieurs Royaumes, & les Bathéniens attirés par le sang de tant de Princes, commençoient à y établir le trône de l'assassinat. Le Royaume de Jérusalem passa par la mort de Godefroy de Bouillon à Baudouin, comte d'Edesse. Le nouveau Roi, plus heureux que Boëmond, pris prisonnier dans la Mésopotamie, échappa aux embûches de Dékac, Roi de Damas, & quelques villes se rendirent aux Francs. Avant ce tems-là, plusieurs Princes peu connus, avoient passé sur le trône du Kerman, lorsque le Seljoucide Arslan-Schah fut tiré d'une boutique de cordonnier par les grands du Royaume, pour être installé Sulthan. Pendant tout son regne, qui fut de quarante-deux ans, les Seljoucides de Perse n'oserent l'attaquer : ainsi un seul homme peut former dans une petite principauté une puissance redoutable.

494. 1101. Les deux Seljoucides Barkiaroc & Mohammed en vinrent aux mains, Barkiaroc commandant avec l'Emir Ayaz à cinquante mille hommes, Mohammed se défendant avec quinze mille soldats; le combat dura toute la journée. Le Sulthan victorieux fit prisonnier dans cette action Mouïad, auteur des troubles, & le rétablit dans la charge de grand Visir. Des domestiques insulterent à sa facilité; son amour-propre en souffrit, & il abattit la tête de Mouïad. Une dangereuse maladie dont il fut attaqué, donna à Mohammed, qui se joignit à son frere Sandgiar, la facilité de s'emparer de tous ses Etats.

L'Emir Abou-Ali assiégé dans Tripoli, achetoit du comte de Toulouse ou de celui de S. Gilles la retraite des Francs, qui sortoient victorieux d'un combat. Le comte alla égorger tous les Musulmans d'Antarados, & tandis qu'il s'approchoit du château des Kurdes, un astrologue Bathénien le délivra de Houssaïn, Emir d'Hémesse, un des plus braves capitaines Musulmans, qui se disposoit à lui faire face. Redouan, Roi d'Alep, avoit permis au Bathénien ce crime, il s'en repentit & l'en punit. Le crime est

toujours puniſſable, mais celui qui l'a permis, c'eſt lui qui le commet. Le comte de Toulouſe profita des fautes des Muſulmans.

En Perſe, Barkiaroc relevé de ſa maladie, ruinoit auprès de Reï l'armée de Mohammed. Kerboga, Roi de Mouſſoul, célebre défenſeur de la Syrie, mourut en combattant pour lui dans l'Adherbigiane. Divers concurrens aſpirerent au Royaume de Mouſſoul, qui demeura à Giokarmiſch.

495. 1102.

Deux cens ſoixante mille nouveaux Croiſés parurent dans l'Aſie Mineure. Au lieu de ſuivre la route qu'avoit applanie Godefroi de Bouillon, ils s'enfoncerent dans les montagnes, avec le projet d'aller aſſiéger Bagdad & dans l'eſpérance de conquérir le Khoraſſan. Les Turcopes, milice de l'Empereur Grec, compoſée de ſoldats nés d'un Grec & d'une Turque, leur ſervoient de guides à travers des deſerts affreux. La diſette & les fatigues qui énervoient le ſoldat, l'imprudence, l'indiſcipline & la déſunion qui énervoient l'armée, préparoient la cruelle boucherie que les Turcs en firent après de continuels combats, dans une des plus ſanglantes journées dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Cent ſoixante mille hommes furent égorgés par les troupes de Kilidge-Arſlan. Ces troupes laſſes de maſſacrer des gens qui ne ſe défendoient point, laiſſerent rouler tumultueuſement par l'épouvante les débris de leur armée juſqu'à Conſtantinople, pour piller leur camp & violer leurs femmes. L'Aſie Mineure vit périr plus de Chrétiens occidentaux dans ce paſſage, que la Syrie dans tout le courant des guerres. Peu de jours après ce carnage, le comte de Nevers put à peine ſauver ſept cens François d'un corps de quinze mille hommes, non compris les femmes. Huit jours après la déroute du comte de Nevers, le même ſort tombe auprès d'Héraclée ſur une armée de cent ſoixante mille hommes, commandée par Guillaume, comte de Poitou, & par Welfort, duc de Baviere. Le Sulthan d'Iconium fut vaillamment ſecondé par le fils de Daniſchmend, Emir puiſſant, qui avoit fait Boëmond priſonnier : la

rançon du Prince Franc divisa les deux héros Musulmans; ils en vinrent à une guerre ouverte. Du côté de l'orient, les Musulmans continuoient de favoriser par leurs divisions les armes des Chrétiens. Dekac, Roi de Damas, brisa les portes de Rohba. Mostali-Billah, Calife d'Egypte, qui avoit succédé à Mostanser, l'an de l'hégire 488, mourut laissant le trône à son fils, âgé de cinq ans. Ce nouveau Calife fut appellé Amer-Beakham-Allah.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

496-98. 1103-4. Le Sulthan Barkiaroc occupé à sa défense particuliere, remporta une nouvelle victoire sur Mohammed, à la porte de Khoï. Il y eut un traité de paix conclu entre les trois freres. Barkiaroc fut reconnu Sulthan, il garda le Gébal ou Iraque, Hamadan, Ispahan, Reï, Bagdad & leurs dépendances. Mohammed fut pourvu de tout le pays qui est entre la riviere d'Ispidaz & le Derbent, le Diarbekre & la Syrie. Sandgiar eut le Khorassan. L'année suivante, Barkiaroc mourut à la fleur de son âge, après avoir fait prêter serment de fidélité à son fils Malek-Schah par toute l'armée. Il déclara l'Emir Ayaz, Atabek ou gouverneur du jeune Prince, & régent avec Sadeka. Ce Sulthan doux & libéral avoit connu l'adversité d'assez bonne heure pour la soutenir avec courage.

Baudouin enlevoit alors aux Fatimites Ptolémaïs, autrement Akka, place de Syrie; il s'y commit des désordres affreux. Tandis que les Francs se disputent à qui plantera le premier l'étendard sur les murs d'Harran, Dgiokarmisch, Roi de Moussoul, le Prince Sokman & six mille Turcs les engagent dans un combat défensif. La plaine de Racca, couverte du sang de dix mille des leurs, les vit fuir vers Edesse, laissant Baudouin, Prince de cette place, dans les fers. Tancrede qui s'étoit réfugié dans Rohba, vint surprendre dans le sommeil le Roi de Moussoul & le Prince Ortokide, & la capitale de la Mésopotamie fut délivrée. Cette ville est aujourd'hui appellée Rhages. Le Turcoman Sokman, fils d'un gouverneur de Jérusalem, nommé Ortok, mort en 1091, est le fondateur des Etats Ortokides, dont les principales places étoient Khipha & Marédin. Ibrahim son fils lui succéda l'année d'après dans Khipha, & son frere Ilghazi dans Marédin.

Mohammed, frere de Barkiaroc, toujours ambitieux & turbulent, entreprit de forcer Ayaz, tuteur de Malek-Schah, son neveu, à le déclarer Sulthan par un traité. Après qu'il eût extorqué ce titre de l'Atabek, il le fit assassiner, dans la crainte que cet officier ne tentât un jour de rétablir son pupille. Après ces injustes & cruelles opérations, il assiégea Dgiokarmisch, Roi de Moussoul, dans sa capitale; celui-ci alla se jetter à ses pieds, & le Sulthan le rendit à ses sujets éplorés. Les Bathéniens, au centre de son Empire, où ils étoient protégés par un grand nombre de forteresses, assassinoient & pilloient. Les caravanes n'osoient plus s'exposer dans les chemins; celles des Indes, du Maouarennahar & du Khorassan, venoient d'éprouver la furie de ces brigands.

499.
1105.

Dans ce tems-là, Redouan, Roi d'Alep, rompit par ambition les liaisons d'amitié qu'il avoit avec Tancréde. Ayant levé trente mille hommes pour le siége d'Antioche, il fut attaqué, rompu, pillé & dépouillé d'Artésie par le Prince Chrétien. Les Francs ne furent pas si heureux l'année suivante dans une expédition contre Damas, que la mort de Dekac, qui ne laissoit qu'un fils âgé d'un an entre les mains de Thoghteghin, avoit jettée dans le trouble.

Les Bathéniens continuoient leurs massacres. Abou-Taher, chef de ceux de Syrie, égorgea dans un festin Khalaf, gouverneur d'Apamée, pour le Calife d'Egypte, & auparavant voleur aux environs d'Emesse. Les Francs que ce gouverneur protégeoit, se disposerent à venger sa mort, & Redouan, Roi d'Alep, à qui Apamée avoit été enlevée par une trahison, se prépara à soutenir Abou-Taher. Après une longue résistance, Apamée se rendit par composition à Tancréde; ce Prince emmena Abou-Taher à Antioche & laissa la place aux enfans de Khalaf, qui tuerent, après son départ, tous les gens de l'Assassin. Thoghteghin, régent de Damas, pour se venger des incursions de Hugues de Tibériade sur son territoire, avoit pris la résolution d'assiéger cette ville; mais

500.
1106.

les armes de Baudouin, Roi de Jérusalem, inspirerent une telle crainte à ses troupes, qu'il fut obligé d'abandonner son entreprise. Gervaise, seigneur de Tibériade après Hugues, ayant dans la suite donné dans une embuscade, il le fit percer de fléches au milieu de la place de Damas, quoique le Roi de Jérusalem lui offrît une rançon considérable. Ce régent mit Seïd ou Sion à contribution, & perdit la forteresse d'Archas.

501. 1107. Kilidge-Arslan, qui n'avoit plus de Chrétiens à combattre dans l'Asie Mineure, & qui ne pouvoit quitter les armes ni borner ses Etats, alla se mêler des troubles de l'Orient. Dgiaouli-Sacaou venoit de déposséder Dgiokarmisch, Roi de Moussoul; Kilidge-Arslan le dépouilla & revêtit son fils Malek-Schah de la robe d'investiture. Redouan, Roi d'Alep & plusieurs Princes Syriens, amis de Dgiaouli ou du Sulthan de Perse, que le Sulthan d'Iconium ne reconnoissoit plus, le culbuterent dans la riviere de Khabour, il s'y noya. Ce Prince, le boulevard du Musulmanisme, fit toujours tête au malheur & ne le prévit jamais; la force, si je puis me servir de cette expression, voit tout en elle-même; tout ce qu'elle se sent capable d'exécuter, elle l'entreprend sans songer au péril. Le regne de Kilidge Arslan fut une guerre continuelle. Il versa des torrens de sang Chrétien, sans être ni cruel ni injuste; il ne faisoit que se défendre & venger ses Etats. On pourroit l'appeller le fléau de l'Europe: s'il l'avoit envahie avec ses Turcs, il ne lui auroit pas été plus funeste. Il y a apparence qu'après sa mort ses Etats devinrent la proie des Emirs, du moins ses enfans ne lui succéderent pas dans toute sa puissance. Saisan paroît avoir eu la supériorité sur les autres. L'histoire n'est là-dessus qu'incertitude & obscurité.

502. 1108. Le Sulthan Mohammed, au lieu de donner des secours à la Syrie, où les Chrétiens faisoient de grands progrès, envoya, au contraire, des troupes contre les Musulmans, pour se défaire d'une multitude d'Emirs, trop puissans pour des vassaux. Cette foule de petits Princes répandus dans les Etats Musulmans & sur-

tout

tout dans la Syrie, donnoient aux étrangers la facilité de s'y établir & de les ruiner. Maudoud, général de Mohammed, s'empara de Mouſſoul, avant qu'elle ſongeât à ſe défendre : c'étoit ainſi que les Muſulmans s'entredétruiſoient.

Les Croiſés échappés au fer du Sulthan d'Iconium, auroient infailliblement trouvé leur tombeau dans la Syrie, ſi les Abaſſides & les Fatimites, plus ennemis entr'eux, parce que la plus forte des haines c'eſt celle de parti, de familles, de rivalité, de jalouſie, cette haine qui dit *que je périſſe pourvu que je me venge*, ſi, dis je, les Abaſſides & les Fatimites, plus ennemis les uns des autres qu'ils ne l'étoient des Chrétiens, avoient pu oublier le ſchiſme pour la religion, & des intérêts particuliers pour l'intérêt général; ſi les Princes Muſulmans n'avoient eux-mêmes prêté la main aux Francs pour les aider à avancer, à vaincre, à conquérir, à regner; ſi les Seljoucides Barkiaroc, Mohammed & Sandgiar, le héros du Muſulmaniſme, au lieu d'uſer les forces de la Perſe, du Maouarennahar, du Khoraſſan & de tant d'autres provinces, à ſe diſputer l'un à l'autre l'Empire, les avoient réunies pour la défenſe des Etats Muſulmans, auxquels ces forces appartenoient plus qu'à eux; ſi les Sulthans de Bagdad, au lieu de diviſer les Princes de Syrie, loin de les attaquer comme ennemis, parce qu'ils étoient des vaſſaux puiſſans, les avoient au contraire unis enſemble en s'uniſſant à eux, &c. C'eſt preſque toujours à ſon ennemi que l'on doit ſes propres ſuccès.

L'Empereur Alexis Comnéne avoit envoyé Philocales pour réparer les villes de l'Aſie; il eût peut-être mieux valu laiſſer entre 503. 1109.
ſon Empire & celui des Turcs des ruines & un deſert. Atramytium & quelques autres places étoient déjà rétablies, lorſque les Grecs apprirent que les Turcs étoient campés aux environs de Lampes. Un détachement de ces barbares (je parle des Grecs) battirent les Muſulmans. Ces monſtres (les vainqueurs) épuiſerent les profondeurs de l'atrocité; ce ne fut pour eux qu'un jeu que de faire bouillir les enfans dans des chaudieres, qu'on

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

imagine le reste; c'est Anne Comnéne elle-même qui l'assure. Les Turcs prirent le deuil, ils allerent de ville en ville criant partout *vengeance*, & la vengeance ne les entendit point. Philocales détruisit encore un corps de vingt-quatre mille hommes, commandé par un Emir de Cappadoce, nommé Asan.

504. 1110. Après un siége de plusieurs années, Tripoli recevoit les Francs dans ses murailles. L'orage s'approchoit sans cesse de Bagdad. La prise de Béroud, de Dgiobal, de Bélinas, de Seïd, &c. réveillerent à la fin le Sulthan Mohammed & une foule de Princes Musulmans. Maudoud, déclaré Roi de Moussoul, se mit à la tête de plusieurs Rois, du Roi de Marédin Ilghazi, du Roi d'Arménie Sokman, du Roi de Sandghiar Tamirak, &c. chefs d'une armée de deux cens mille hommes. Le ravage parcourut avec eux la Mésopotamie, jusques sous les murs d'Edesse. Baudouin, Roi de Jérusalem, & Tancréde, Prince d'Antioche, réunissent leurs forces pour attaquer les Turcs occupés au siége de Tell-

505. 1111. Baschet, ville de Joscelin de Courtenai. Mais la mésintelligence partagea la grande armée de Maudoud; cent mille hommes reprirent le chemin de l'Orient, pendant que d'autres corps allerent menaçant de tous côtés, sans attaquer nulle part, sans attendre même les Chrétiens. Les Turcs de Damas & d'Alep se détacherent du reste de l'armée, & Maudoud la licencia. Comme Tancréde s'empara de quelques places, une multitude de Princes effrayés acheta la paix.

Le Roi de Jérusalem commence, interrompt & recommence plusieurs fois les hostilités contre la ville de Tyr; les habitans de cette ville inquiétoient beaucoup par mer & par terre les pélerins Chrétiens. Elle soutient les assauts de Baudouin; Tohgtheghin de Damas déconcerte les mesures de ce Prince. Un Franc, nommé Rinfroy, avoit promis aux Tyriens, moyennant vingt mille bezans, de leur laisser conduire en sûreté leurs bagages à Damas; mais comme si on ne devoit aucune foi à des infidéles, parce qu'ils ne sont pas des hommes ou qu'un Chrétien ne l'est plus

pour eux, ce perfide donna des avis à Baudouin, & les bagages furent pillés. L'année fuivante la mort enleva aux Croifés un de leurs plus braves guerriers, un de leurs meilleurs Princes, Tancréde, feigneur d'Antioche, héros toujours fage & prefque toujours heureux. Le pays de Siz ou la petite Arménie venoit de perdre fon Roi Bafile, Tancréde afpiroit à ce Royaume; Sirjal l'envahit. Sokman-el-Cothbi laiffa Khélath & une partie de l'Arménie à fon fils Dhahir.

506. 1112.

Maudoud & Thoghteghin affiégeoient Tibériade pour s'applanir la route de Jérufalem. Le Roi de cette ville, après avoir rougi du fang Turc, les bords du Jourdain, tomba fur le Thabor, dans une embufcade, où fon étendard & fa troupe, prefque toute entiere, refterent au pouvoir de l'ennemi. Des renforts arrivés aux Chrétiens & les chaleurs obligerent Maudoud à quitter une plaine dévaftée; il paffa dans l'Afie Mineure, où les Grecs reprenoient l'afcendant fur le Sulthan d'Iconium : fes exploits fe bornerent au pillage de Stamirie & au maffacre d'un grand nombre de pélerins Chrétiens. Conftantin Gabras détermina, par une victoire, le Sulthan Saifan à la paix. Alors Maudoud vint à Damas perdre la vie fous le poignard d'un Bathénien. L'Emir Thoghteghin mêla au fang du compagnon de fes exploits des larmes, qui ne perfuaderent point aux Turcs qu'il en fût innocent : la feinte ou le remords pouvoit les verfer. Dans le même tems, le fameux Redouan, Roi d'Alep, Prince avare, injufte, foible & cruel par foibleffe, l'affaffin de fes freres, le lâche ami des Chrétiens, enfin le protecteur des Bathéniens, emporta avec lui dans le tombeau la haine de tous les Mufulmans & le mépris de fes alliés. Il établit le premier à Alep une chambre de juftice. Cette chambre, felon fon cœur, n'avoit pour office que de vexer fes fujets.

507. 1113.

Sous la protection du traité conclu avec le Sulthan d'Iconium, l'Empereur de Conftantinople fe repofoit fur fes lauriers, lorfque le bruit d'une irruption de cinquante mille Turcs retentit de l'Afie

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Mineure dans sa capitale : ces Turcs venoient de la Perse & du Khorassan ; je crois que c'étoient des restes de l'armée formidable de Maudoud, qui s'étoit dissipée d'elle-même en Syrie. Nicée, Pruse, Apolloniade, &c. ne voyent plus autour d'elles que les traces de la dévastation. Camitzes, général Grec, ou plutôt l'erreur où sont les Turcs qu'ils ont l'Empereur en tête, les met d'abord en fuite, à peine ont-ils reconnu leur erreur, que les Grecs sont taillés en piéces.

508.
1114.
L'esclave Loulou qui avoit purgé Alep d'une peste cruelle, les Bathéniens, mit sur le trône Sulthan-Schah, fils de Redouan, à la place de son frere Alp-Arslan, égorgé. La nouvelle du meurtre de Maudoud ayant été portée jusqu'à Ispahan, le Sulthan Mohammed donna le Royaume de Moussoul à Acsancar-el-Bourski, avec ordre à tous les Princes de Syrie de se joindre à lui pour combattre les Francs, dont un tremblement de terre avoit bouleversé les provinces, en particulier, la Cilicie, l'Isaurie & la Célésyrie. Leurs grandes villes n'étoient, pour la plûpart, que des ruines amoncelées sur des cadavres ; on cherchoit les vestiges des fauxbourgs de Marasch. Le Sulthan Mohammed commandoit de trop loin. Les Syriens sauvent les Francs. Ilghazi, Roi de Marédin, bat Bourski ; il se ligue avec Thoghteghin, Roi de Damas, accusé de la mort de Maudoud, & Thoghteghin jure une alliance avec le Roi de Jérusalem & le Prince d'Antioche. Du côté de l'Inde, Masoud II, Sulthan de Ghazna, étant mort, Bahram-Schah disputa la couronne à son frere aîné Arslam-Schah, & par les secours du Seljoucide Sandgiar, il la lui enleva. Son allié emporta de Ghazna les dépouilles de l'Inde & imposa à Bahram-Schah une servitude ; ce fut de le nommer, ainsi que Mohammed son frere, avant lui, dans la priere publique. Ce fut ainsi que les Ghaznévides se reconnurent vassaux des Seljoucides, auxquels ils avoient donné un asyle dans leur misere vagabonde.

509.
1115.
Le Sulthan de Perse irrité des oppositions de Thoghteghin & d'Ilghazi, lâcha contre la Syrie quarante mille dévastateurs, aux

ordres de Bourski, secondé par le fameux Emadeddin Zenghi. L'armée des alliés arrêta leurs ravages, ils se retirerent; les alliés se dispersèrent, mais leur retraite n'étoit qu'une feinte, ils furent aussi-tôt dans le cœur de la Syrie. Roger d'Antioche, Baudouin d'Edesse & Thoghteghin de Damas, plus heureux que prudens, détruisirent leurs différens partis. Je ne sçais si le traité que les Chrétiens avoient conclu avec Thoghteghin n'étoit qu'une trève qui n'avoit pour objet que l'expulsion de Bourski, mais il est certain que les Francs allerent tout aussi-tôt s'emparer de Raphnia, qui appartenoit à ce Prince. Thoghteghin la reprit sur le champ & passa tous les Francs par le tranchant du sabre.

Dans l'Asie Mineure, Alexis Comnéne avoit passé l'année précédente les Mélangines & les gorges du mont Olympe, pour réparer les pertes de son général Camitzes; il éprouva dans la même journée toutes les variations de la fortune qu'il vint à bout de fixer. La goutte vint suspendre ses projets sur Iconium; les Turcs, par des railleries qu'un ennemi sage ne se permet pas contre un ennemi qui n'est point méprisable, & que nul homme ne doit jamais se permettre contre le malheureux qui souffre, mettent les armes à la main de ce Prince aussi-tôt qu'il est en état de les porter. L'Empereur remporta d'abord sur eux d'assez grands avantages pour arrêter leurs courses, & Lopade, ainsi que Nicée, passoit continuellement de la crainte à l'allarme. Il s'empare de Cedrée, de Polybot & de Philoméle. Il n'y avoit pas loin de là à Iconium pour une armée victorieuse; l'Empereur se retire; un Emir le surprend, il bat l'Emir: le Sulthan d'Iconium le charge à diverses reprises, il abat le courage du Sulthan; enfin il a la gloire de le voir entre ses mains, de le traiter en Roi & de lui donner la paix. Le malheureux Saisan n'en jouit pas; de trahison en trahison, il fut livré par des conjurés à son frere Mausoud; & de crime en crime, Mausoud le fit mourir. Ces événemens remplissent l'espace de plusieurs années. 510, & s. 1116, & s.

Le Royaume d'Alep étoit devenu une province Ortokide. A l'es- 511. 1117.

clave Loulou, aſſaſſiné par ſes gens, avoient ſuccédé dans la tutele de Sulthan Schah, c'eſt-à-dire, dans la royauté qui leur échappoit, Yarcataſch & Aboulmaan. Les habitans d'Alep allarmés par l'approche des Francs, ſe donnerent à Ilghazi, fils d'Ortok, & dans la ſuite l'un des plus puiſſans Princes de la Syrie.

512.
1118.
Le Sulthan Mohammed, au lit de la mort, remet à ſon fils Mahmoud le Tadge ou couronne & ſes braſſelets royaux. Ce que ce Prince fit de plus louable, ce fut de décharger les peuples de tous les impôts : ſa plus grande faute fut d'avoir négligé les intérêts des Muſulmans. Malgré la remiſe qu'il avoit faite à ſes peuples, il laiſſa dans le tréſor onze millions de piéces d'or & des bijoux pour pareille valeur. Le Calife Moſtader meurt bientôt après : ſon fils Moſtarched lui ſuccéde. Le frere du nouveau Calife ſe forma un parti conſidérable à Hellah, dans l'Iraque Arabique, il établit le trône de ſa révolte à Vaſſeth, mais Dobaïs-ebn-Sadekah, gouverneur du pays, mit ſon armée en déroute & le fit priſonnier.

Ce fut ſous le regne de Moſtader qu'El-Macin compoſa ſon hiſtoire des Califes, qu'Erphenius a traduite en latin & Vattier en françois. Bahram-Schah étoit alors obligé d'interrompre ſes conquêtes dans les Indes, objet éternel de l'ambition & de l'avarice des Ghaznévides, pour ſonger à défendre ſes Etats, que les Ghourides étoient ſur le point d'envahir. Houſſain, chef de cette Dynaſtie, jettoit les fondemens d'un Empire nouveau aux dépens des Ghaznévides. Deſcendu, à ce qu'il prétendoit, des Rois de Perſe, il fut d'abord dans une profonde miſere. Après avoir fait naufrage en allant aux Indes, après avoir été mis en priſon comme un voleur, des bandits l'enrôlerent forcément dans leur troupe; il fut arrêté. Prêt à ſouffrir le dernier ſupplice, il demanda au ciel la protection que mérite l'innocence. Sa priere ſuſpendit l'exécution; on le conduiſit à la cour de Ghazna; c'étoit par ces chemins qu'il alloit au trône. Le Sulthan Ibrahim lui avoit donné ſa confiance & de grandes charges : le Sulthan Maſoud le fit

gouverneur de la province de Ghour ou Gor, ſituée au midi de Balk.

Le Calife d'Egypte étoit campé devant Aſcalon ; Thoghteghin paſſa l'Euphrate pour ſe joindre à lui, & les Francs avoient la tête ſous l'orage ; mais c'étoit un de ces orages qui ne font que du bruit & qui ſe diſſipent en menaçant. Les Egyptiens ne deſiroient pas plus que les Francs d'en venir aux mains. Découragés les uns & les autres, ils ne ſe craignoient plus, ils craignoient le combat. Il eſt un point d'abattement & de laſſitude où le plaiſir même de vaincre ne vaut pas la peine de combattre.

Sandgiar, Prince du Khoraſſan, obligea Mahmoud, ſon neveu, à ſe contenter de l'Iraque Perſique & ſous des conditions qui lui donnerent la premiere place dans l'Empire Seljoucide : Mahmoud fut trop heureux de devenir le lieutenant de ſon oncle. L'année ſuivante, Sandgiar fut en guerre avec ſon frere : leur diviſion ne fut pas de longue durée, leur reconciliation fut tendre ; on pleure avec eux. 513. 1119.

Une expédition de Joſcelin de Tell-Baſcher contre une tribu d'Arabes, apellée Beni-Rabia, aboutit à la défaite de l'aggreſſeur. C'eſt à cette époque qu'un auteur Arabe rapporte que les corps d'Abraham, d'Iſaac, d'Iſmaël & de Jacob, furent découverts dans une caverne du territoire de Jéruſalem, entouré de lampes d'or & d'argent, mais que les portes de la caverne furent tout auſſi-tôt fermées. Ilghazi, Thoghtheghin & Dobaïs, Emir Arabe, ſe jetterent alors ſur la principauté d'Antioche, & dans une journée heureuſe, ils laiſſerent à peine quelques ſoldats du Prince Chrétien, qui allerent porter aux habitans la nouvelle de leur défaite. Le Roi de Jéruſalem & le Prince de Tripoli, que le comte Roger avoit eu l'imprudence de ne point attendre, ne purent parvenir, malgré quelqu'avantage, à empêcher que la ville d'Ahareb, craignant le ſort d'une place priſe d'aſſaut, ne ſe rendît, à condition que les habitans auroient la liberté d'en ſortir.

Quelque tems après, un torrent de Géorgiens, de Khozars & 514. 1120.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

de Captchaqs, fondit, de la Mer Caſpienne, du Tanaïs & de la Géorgie, ſur la Méſopotamie; il ſe répandit juſqu'à Alep; la barriere qu'une ligue d'Emirs lui oppoſa, le fit refluer dans la Géorgie, où à travers les ruines des Emirs, il pénétra dans Teflis, capitale de la province. L'Ortokide Ilghazi entra dans Zaredna avant que les Princes Chrétiens puſſent arriver au ſecours de la place. Il ſe préparoit à les ſurprendre dans le ſommeil, mais le Roi de Jéruſalem le reçut en ordre de bataille & l'obligea à ſe retirer en déſordre à Alep. Les feux de cette victoire allumerent une violente perſécution contre les priſonniers Francs. Les uns furent enterrés à mi-corps & tués à coups de flèches. Pluſieurs, après avoir eu les membres coupés, furent foulés dans les rues: d'autres furent expoſés tout nuds à mille inſultes, battus & preſſés de renoncer à leur religion. Ilghazi, en entendant leur refus, coupa lui-même la tête à l'un d'entr'eux, & de ſon crane il fit faire un vaſe, que l'on garnit d'or & de pierreries, pour être un monument de ſes triomphes ſur les Francs: comme les méchans enviſagent la gloire! Après avoir ſouillé Alep de ces horreurs & démoli la forteresſe de Zaredna, Ilghazi ſe retira à Marédin. Dans ce tems là, Jean Comnéne, Empereur de Conſtantinople, enfermoit dans l'enceinte de ſon Empire, Philadelphie, Sozopolis & pluſieurs autres places, il vouloit y faire rentrer Laodicée.

515. Ilghazi, déteſté dans Alep, y faiſoit arracher les yeux & couper
1121. pieds & mains à l'auteur d'une révolte, dans laquelle ſon fils étoit engagé. Une maladie violente termina ſes cruautés & ſa vie. Ses Etats ſont partagés entre ſes enfans & ſon neveu. L'Emir Dobaïs s'étoit révolté dans l'Iraque Perſique & le Sulthan Mahmoud lui avoit oppoſé Acſancar, ſeigneur de Mouſſoul, avec le gouverneur de Vaſeth.

Dobaïs, quoique vaincu, s'approcha de Bagdad: c'eſt ſouvent moins la défaite qui met hors d'état d'entreprendre que le découragement. L'Emir demanda la paix, on la lui refuſa; il jura de paſſer

paſſer au fil de l'épée tous les habitans de cette ville. Alors l'eſpoir du pillage attira auprès de lui une foule prodigieuſe d'Arabes, toujours ſemblables à leurs peres. Il parut, l'année ſuivante, ſous les murs de Bagdad : le Calife Moſtarſched effrayé de ſes menaces, ſortit de la ville en habits pontificaux, le turban & le voile noir ſur la tête, le manteau de Mahomet ſur les épaules & le bâton de ce prophête à la main. Il ſe mit en priere derriere l'armée, l'Alcoran devant lui. On livra le combat, Dobaïs enveloppé de toutes parts, fut mis en déroute. Le Calife ne combattoit que pour le Sulthan Mahmoud; c'eſt un lieutenant.

Thoghteghin & les Arabes, ſes alliés, ravageoient les environs de Tibériade; le Roi de Jéruſalem, Baudouin II, accourt auſſitôt au ſecours de la province, & le Prince de Damas perd une bataille vers Géraſa, ville de la Décapole, ſituée près du Jourdain, au bas du mont Galaad. Le Roi de Jéruſalem va tomber vers Edeſſe, dans une embuſcade dreſſée par l'Ortokide Balak, qu'une ruſe pareille venoit de rendre maître de la perſonne de Joſcelin, comte d'Edeſſe, & de celle de Galeran, parent du comte.

Pendant que les chefs des Francs délibéroient à Aſcalon ſur les affaires du gouvernement, que la captivité du Roi rendoit épi- 517.
neuſes, cinquante Arméniens s'engagerent par ferment à le déli- 1123.
vrer de ſa priſon. Ils s'introduiſirent ſous des habits de religieux ou de marchands dans le château de Khortobret où Baudouin, Joſcelin & Galeran étoient enfermés, enſuite ils tirerent le poignard, & délivrerent ces Princes. Le Roi de Jéruſalem ſe fortifia dans le château, mais Balak le fit une ſeconde fois priſonnier. Les troupes qui venoient à ſon ſecours marcherent alors vers Alep. Balak alla retirer cette place des mains de Soliman, ſon neveu, dans la crainte qu'elle ne tombât ſous leurs armes. Sur ces entrefaites, les Francs reçurent d'Europe de grands ſecours, qui les mirent en état d'entreprendre en Syrie une expédition importante. L'ancienne & puiſſante ville de Tyr que les Orientaux appellent

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Sour, capitale de l'ancienne Phénicie, bâtie sur le bord d'une mer orageuse, prêtoit aux Turcs & aux Egyptiens l'ombre de ses fortes murailles, pour faire des courses dans le Royaume de Jérusalem; les Croisés se proposerent d'enlever cette place aux Egyptiens & à Thoghteghin. Les habitans de Césarée, de Ptolémaïs, de Saïd, de Biblos, de Tripoli, &c. s'y étoient retirés avec leurs richesses, dans l'espérance d'y être en sûreté, à l'abri de ses fortifications. Sous les ordres du patriarche Gormond, les Francs poussent le siége avec la derniere vigueur. Tandis que Tyr s'ébranle, les troupes d'Ascalon jettent l'allarme dans Jérusalem, mais la sécurité y succède bientôt à la crainte. Au siége de Tyr, la valeur croît des deux côtés avec les travaux, & l'héroïsme s'affermit à chaque pas par ses propres efforts. Enfin les Tyriens épuisés par des soins incroyables sans être secourus, capitulent & sortent de la ville avec leurs femmes, leurs enfans & leurs effets. Les deux tiers de la place furent abandonnés au Roi de Jérusalem, & le reste aux Vénitiens. Il ne vint de l'Egypte à Tyr que des bruits d'armemens, lesquels encourageant d'abord les habitans & les troupes, ne servoient qu'à les abbattre plus profondément, lorsqu'on en découvroit la fausseté. Thoghteghin de Damas, de qui la place relevoit en partie, ne fit que des apparitions aux environs, sans aucune entreprise; il aima mieux tourmenter quelques places Musulmanes, ravager Hemesse, ville de Kir-Khan, & soumettre Hama, ville de Mahmoud.

518.
1124.
L'Ortokide Balak fut tué auprès de la ville d'Hiérapolis ou Mambége, dans un combat contre Joscelin d'Edesse. A sa mort, Alep reconnut pour maître Timourtasch, Roi de Marédin. Baudouin profita de cet événement pour acheter sa liberté au prix de cent mille Michaëlis; & pour payer cette somme, il entreprit le siége d'Alep. Bourski secourut la place & s'en empara. Cet Emir possédoit Moussoul, Sandgiar, Vaseth & la Mésopotamie. D'Alep il alla mettre à feu & à sang le pays d'Antioche, dégarni de troupes, il emporta plusieurs places sur les Chrétiens. Le Roi de

Jérusalem le rejetta au-delà de l'Euphrate, avec perte de deux mille hommes. L'histoire ne fait guère mention des Princes Ortokides.

Nusi-Taigir, Prince Tartare, de la famille des Leao, à la tête d'un corps de Khitans, dans le Kharisme, troubloit les dernieres années de Cothbeddin, Empereur de ces Etats. Les Hordes Tartares enfoncerent cent mille Kharismiens, mais elles se retirerent bientôt après à Kaschgar. Cothbeddin, Prince juste, libéral, protecteur zélé des sçavans, ne jouit pas long-tems du repos que leur retraite lui avoit procuré. 519. 1125.

Le Calife Mostarsched osa se révolter contre le Sulthan Mahmoud. Aphih, son général, fut battu par Zenghi; aussi-tôt il se renferma dans son palais. Les Turcs renouvelloient alors leurs ravages sur les terres de l'Empire Grec. Castamon, ville de Paphlagonie, leur servoit de retraite, les troupes Impériales les en chasserent; mais l'Empereur ne fut pas plutôt rentré dans Constantinople, que le fils de Danischmend, Roi de Cappadoce, lui arracha le fruit de sa campagne. Baudouin s'étoit avancé jusques dans les prairies de Saphar, aux portes de Damas; Thoghteghin qui n'avoit pas encore vu les Francs si près de sa capitale, leur présenta le combat. Les Francs resterent maîtres du champ de bataille; mais selon Abulféda, l'infanterie Turcomane se rendit maîtresse de leur camp, & le vainqueur, sans asyle, s'enfuit en désordre; cependant il s'empara d'une forteresse & d'une ville. Il paroît que les Etats de tous ces Princes étoient épuisés; ils ne levoient plus que de petites armées & ne livroient que de petits combats, qui avoient l'effet des grandes batailles. 520. 1126.

L'année suivante l'Emir Bourski, Roi de Moussoul, mourut de la main d'un Bathénien; son fils Masoud le remplaça, & alla mourir devant Rohba le jour que la place se rendit. Ahmed étoit monté sur le trône de Khélat après la mort d'Ibrahim, son frere; il le laissa bientôt à Sokman, son neveu, sous la régence de la Sulthane Kathoun. Une sédition sanglante s'élevoit alors à Bag- 521. 1127.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

dad; le Calife & le peuple d'un côté, le Sulthan & les troupes de l'autre : on ne cessoit de se livrer des combats dans la ville, aux portes de la ville & sur les bords du Tigre. Le Sulthan renforcé par Zenghi, investit la place; Mostarsched obtint la paix. Ce pontife n'avoit pas commencé la guerre sur le ton d'un homme qu'effraye le péril; mais le courage n'est souvent que furie, & la furie est d'un moment. La paix coûta à Mostarsched de l'argent, ses armes & ses munitions de guerre, & Zenghi eut le gouvernement de l'Iraque.

Une nouvelle puissance se formoit dans l'Empire Musulman, sous le nom d'*Atabek*, mot qui signifie *Pere*, *Précepteur*, *Gouverneur.* Ce titre fut d'abord donné à des Emirs chargés de l'éducation des Princes Seljoucides. Les Atabeks parvinrent dans la suite, à un tel degré de puissance, en diverses provinces, qu'ils jouirent de toutes les prérogatives de la souveraineté, excepté de la premiere place dans le Kothba. J'ai déjà parlé du gouvernement féodal établi dans l'Empire. Les Turcs le préférerent à tout autre gouvernement, se modelant sur leur premiere patrie. Dans la Tartarie, le grand Khan avoit sous lui plusieurs Khans subalternes, qui lui payoient la vassalité par des tributs & par des hommages; leurs Etats passoient à leurs enfans, avec la clause, toutefois, que le grand Khan leur en donneroit l'investiture. Les Tartares conserverent la même forme de gouvernement en Perse, où le Sulthan d'Ispahan représentoit le grand Khan de Tartarie. Les gouverneurs de provinces avoient toute liberté & toute indépendance quand ils avoient nommé le Sulthan le premier dans le Kothba, quand ils avoient paru à sa cour, quand ils l'avoient suivi dans une entreprise pour la cause commune de la nation. La même chose arriva en Syrie.

On compte quatre Dynasties d'Atabeks, celle de l'Iraque ou Syrie, celle de l'Adherbigiane, celle de Fars ou Perse & celle du Laristan. Emadeddin Zenghi, fils d'Acsancar-Bourski, Roi de Moussoul, qui avoit été favori de Malek-Schah, est le chef de la

premiere ; nos hiſtoriens l'appellent *Sanguin.* Il s'étoit formé au métier des armes ſous les plus habiles généraux de ſon tems. Après avoir été ſucceſſivement gouverneur de Vaſeth, intendant de Boſra & enſuite de Bagdad, il commence à remplir une plus haute deſtinée. Les Chrétiens poſſédoient tous les pays qui s'étendent depuis Marédin & Sandgiar juſqu'en Egypte ; il ne reſtoit plus dans la Syrie, aux Muſulmans, qu'Alep, Hemeſſe, Hama & Damas, Zenghi eſt deſtiné à relever leur Empire. A peine Mouſſoul l'a-t-il reconnu pour Souverain ſous la ſuzeraineté du Sulthan Mahmoud, que ſes Etats s'étendent par la priſe de Dgéziret-ben-Omar, ville bâtie ſur le Tigre, de Néſibin, ville de Timourtaſch, Roi de Marédin, de Khabour, de Harran, de Saroudge & de quelques autres places de la Méſopotamie. Enfin les Alepains ſe ſoumettent à la patente, par laquelle le Sulthan lui accordoit l'inveſtiture d'Alep, & ils le reçoivent avec les acclamations de l'admiration & de l'allégreſſe. Une ſeule campagne en fait un ſouverain formidable.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Sulthan Mahmoud triomphant dans Bagdad, fut obligé de ſe rendre à Reï, aux ordres du Sulthan Sandgiar. Il faudroit que tous ceux qui commandent ſçuſſent ce que c'eſt qu'obéir. Sandgiar fit aſſeoir ſon neveu avec lui ſur le trône, pour lui ſignifier qu'il n'avoit qu'à rétablir Dobaïs dans ſon gouvernement. Dobaïs rétabli, ſouleva de nouveau les Arabes ; & l'année ſuivante, il fut de nouveau réduit à chercher ſon ſalut dans la fuite. Dans ce tems-là, un des plus redoutables ennemis des Francs, Thoghteghin meurt à Damas ; ſon fils aîné regne après lui. 522. 1128.

L'Atabek Zenghi ſe laiſſoit dominer par l'ambition. Cent mille piéces d'or comptées au Sulthan de Perſe, l'avoient confirmé dans ſes Etats ; peu délicat ſur les moyens de les aggrandir, parce que l'ambition croit tout légitimé par le ſuccès, il arrêta Sounedge, fils de Bouri, qu'il avoit appellé contre les Francs, & Hama dégarni de troupes par cet Emir, ne put lui fermer ſes portes. Kir-Khan, Emir d'Emeſſe, fut trompé par le même artifice, mais 523. 1129.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

cette ville n'étoit pas auſſi foible qu'Hama. Zenghi traîna par-tout ſes priſonniers, comme ſi leur captivité publioit ſa gloire.

Les Bathéniens étoient puiſſans dans la ville de Damas; leur chef Bahram y avoit fait un grand nombre de proſélytes, il avoit même acquis pluſieurs châteaux aux environs, lorſqu'il fut vaincu & tué par les habitans de la vallée de Tim. Abouloufa, ſon ſucceſſeur à Damas, promit aux Francs de leur livrer la ville, à condition qu'ils lui abandonneroient celle de Tyr; mais la conſpiration ayant été éventée, Bouri, fils de Thoghteghin, fit maſſacrer ſix mille Bathéniens, avec ſon grand Viſir, leur ami. Ce maſſacre détruiſit les eſpérances des Francs; le froid, l'imprudence & l'ennemi ruinerent leur armée. Les Bathéniens leur remirent quelques châteaux.

524. 1130. Le Sulthan Sandgiar avoit paſſé du Khoraſſan dans le Maouarennahar, pour arracher au gouvernement de Samarcande le tribut que celui-ci lui refuſoit. Son neveu Maſoud, frere de Mahmoud, reprenoit dans le même tems la fortereſſe d'Alamout ſur les Bathéniens: c'étoit combattre pour l'humanité. Tout homme n'a-t-il pas droit d'exterminer une nation de ſcélérats, ennemis déclarés du genre humain, & toute puiſſance ne devroit-elle pas s'en impoſer la loi? Dans le même tems les Princes Ortokides, Timour-Schah, Roi de Marédin & Daoud, Roi de Khipha, auxquels Zenghi avoit inſpiré de la terreur par ſes ſuccès & de la haine par ſes injuſtices, attaquent cet Atabek avec quarante mille hommes: il les défit avec quatre mille & prit quelques places, mais Daoud pilla ſes anciennes conquêtes. De ſon épée victorieuſe des Muſulmans, le Roi de Mouſſoul tua dans une action Boëmond d'Antioche, gendre du Roi de Jéruſalem: il fit raſer Athareb. La Princeſſe, veuve de Boëmond, ſe propoſoit de traiter avec lui pour s'approprier Antioche, lorſque Baudouin, ſon pere, s'y établit, par le droit de la force & de la ſuzeraineté. Hafed-Sédinillah ſuccédoit en Egypte à Amer-Béohkamillah.

525. 1131. Quelque tems après, l'Empire Muſulman perdit un Prince

bienfaifant, docile aux remontrances, attentif à contenir fes officiers, mais prodigue pour fes plaifirs, les femmes & la chaffe, dans la perfonne du Sulthan Mahmoud. Ses chiens qui étoient au nombre d'environ quatre cens, avoient tous un collier & une couverture brodés d'or & garnis de perles; cette dépenfe eût fauvé cent familles. Pendant que Daoud fon fils & Mafoud fon frere fe difputerent fa dépouille, fon frere Seldgiouk-Schah s'en empara, en prenant poffeffion dans Bagdad du palais des Sulthans. Foulques, nouveau Roi de Jérufalem, accouroit alors aux cris de la comteffe de Tripoli, dans le territoire de cette place; à fon approche, l'Atabek Zenghi fe retira & fit la paix avec les Francs, parce qu'il n'avoit que des foldats accablés de fatigues & de bleffures à leur oppofer. Les hiftoriens Orientaux nous fourniffent peu de détails fur les Sulthans d'Iconium: les hiftoriens de la Bizantine n'en parlent que relativement aux affaires des Chrétiens: ils nous apprennent que le Sulthan Mafoud fit cette année des tentatives fur la fortereffe de *Creffum*. Jofcelin le jeune ayant refufé de combattre pour la fauver, fon pere vieux & dangereufement malade, fe fit porter en litiere au fecours de la place, & cette action généreufe eut l'effet d'une victoire.

Mafoud & Seldgiouk avoient réuni leurs forces pour lutter contre celles du Sulthan Sandgiar, déclaré par Thogrul, fils du Sulthan Mohammed; ils furent vaincus. Hamadan, Ifpahan, Rei, &c. firent la priere publique, au nom de Thogrul. Le Calife Moftarfched avoit tiré l'épée pour défendre Bagdad contre Zenghi & contre l'Emir Arabe Dobaïs. Zenghi mit en déroute l'aîle droite de Moftarfched; le refpect pour l'Imam défarma l'aîle de Dobaïs, & le deftin du Calife entraîna le Roi de Mouffoul dans la fuite de l'Emir. Ce refpect fut comme une terreur panique, il n'eût fallu qu'un mot hardi du général pour le diffiper. Les enfans de Bouri étoient alors en guerre: Mohammed regna dans Baalbek & Ifmaël à Damas. Des partis Turcomans répandus dans la Syrie, firent de nouvelles courfes fur les terres des Croifés; 526. 1132.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

les villes de Tripoli & Barin ſoutinrent leurs aſſauts ; ils ſe retirerent après une bataille.

Maſoud, joint à Daoud ſon neveu, gagnoit du terrein ſur Thogrul, mais les menaces de Sandgiar leur firent baiſſer les armes.
527. Ce Prince étoit ſemblable à ces génies des Etats, que l'on peint
1133. entraînant tout ſous la force irréſiſtible de leur volonté ſeule. Il devoit une partie de ſa puiſſance à la renommée. L'éclat de la victoire eſt comme celui de la foudre, qui retentit & répand encore l'effroi, après qu'elle eſt éteinte. Le Calife Moſtarſched animé par l'effet que ſa tiare avoit produit ſur les ſoldats de Dobaïs, eſſaya de porter par des reproches la crainte dans l'ame de Zenghi ; mais ſon député fut mis aux fers par l'Emir outré de ſa hauteur. Le Calife, pour punir cette violation du droit des gens, aſſiégea Mouſſoul ; Ses troupes ſe conſumerent devant cette place : une trahiſon alloit la lui ouvrir, mais elle fut découverte, & la paix devint néceſſaire à Moſtarſched. Zenghi ne fut pas plutôt déchargé du poids de ſes armes, qu'il alla dans le pays des Khurdes punir l'Emir Iſſa des inutiles ſecours qu'il avoit envoyés au Calife.

Foulques, Roi de Jéruſalem, occupé devant Jaffa ou Joppé, laiſſoit tomber Panéas avec un grand nombre de Francs en la puiſſance d'Iſmaël, Roi de Damas, qui de là s'en alla tuer Ponce, comte de Tripoli, ſous une de ſes citadelles, s'emparer de Napoulous & reprendre Hama ſur Zenghi. Les Bathéniens acheterent la forterelle de Cadmous, qui devint un de leurs plus ſolides établiſſemens en Syrie. Le fils de Daniſchmend, au retour d'une expédition heureuſe contre les Francs, mourut, & la Cappadoce obéit à ſon fils Mohammed.

529-30. La mort du Sulthan Thogrul jetta la diviſion entre Maſoud,
1135. le Calife & Daoud. Le Calife fait priſonnier par Maſoud, vit paſſer toutes ſes troupes au fil de l'épée, & bientôt après, une bande de Bathéniens le perça de vingt-ſept coups de poignard. Son fils fut proclamé Calife ſous le nom de Raſchid-Billah, par ordre du Sulthan Maſoud, qui lui vendoit cette dignité quatre

cens mille piéces d'or. Masoud, d'un autre côté, faisoit assassiner Dobaïs, son ancien ami. Aboul-Hassan-Ali, fils de Dobaïs, regna dans Hella, & en lui finit la Dynastie des Asadites, l'an de l'hégire 545. Le Calife Rasched ayant refusé de payer à Masoud la somme qu'il lui avoit promise pour le califat, fut réduit à se défendre dans Bagdad. Avec l'appui du peuple, contre les officiers du Sulthan, ensuite avec les secours de Daoud, il réduisit son ennemi à lever le siége de devant la place. Dans ce tems là, le Roi de Damas, Ismaël, fut assassiné dans sa capitale par ses domestiques, du consentement de sa mere. Sounedge avoit déjà conspiré contre lui, mais avec un malheureux succès. Les réjouissances générales que ses sujets firent à sa mort, prouvent qu'ils étoient délivrés d'un tyran. Les Chrétiens avoient conclu avec lui une trêve. A la nouvelle de la mort de ce Prince, l'Atabek Zenghi fit ses dispositions pour envahir son Royaume. De son côté, le nouveau Roi Mahmoud ou Anan, régent du Royaume, travailla à s'étayer de l'appui des Chrétiens, & ceux-ci gagnerent, pour prix de leurs secours, la ville de Panéas. Le Roi de Damas donna à Kir-Khan Palmyre en échange d'Hemesse, & accorda le gouvernement de cette ville à Anar. La paix se fit entre ce Prince & l'Atabek, armé pour le dépouiller.

La discorde s'étant mise dans Bagdad, Daoud s'en retourna dans son Adherbigiane, Rasched se retira à Moussoul avec Zenghi, & les Cadhis le déposerent à Bagdad. Ce pontife s'étoit engagé par serment à ne point lever de troupes, à ne pas sortir de Bagdad & à ne donner retraite à aucun des Emirs du Sulthan, sous peine d'être déposé, s'il manquoit à quelqu'une de ces conditions. Il fut tué dans la suite par des Bathéniens : Moktafi II, dit Lamrillah, lui succéda. Zenghi remplissoit alors la Syrie d'esclaves Francs, enlevés des environs de Laodicée. Dans l'Asie Mineure, l'Empereur Jean Comnéne, tantôt secondé, tantôt abandonné par le Sulthan Masoud, gagnoit & perdoit successivement l'avantage sur Mohammed, Roi de Cappadoce.

530.
1136.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Ce Prince Grec demandoit Antioche aux Francs, & sur leur refus, il l'assiégea, après s'être assuré ses derrieres par la prise de plusieurs villes. L'Atabek Zenghi, toujours en armes contre les Chrétiens, & habile à saisir le moment d'attaquer, campa sous le
532.
1137.
château de Barin ou de Montferrand, d'où les Francs coupoient la chaîne de communication d'Alep à Hama. Le Roi de Jérusalem & le comte de Tripoli volerent au secours de cette place; Zenghi alla à leur rencontre, les battit, prit le comte prisonnier, pilla les bagages & laissa Foulques se réfugier dans la citadelle, dont il pressa vigoureusement le siége. Tous les Francs se réunirent pour délivrer leur Roi; le Prince d'Antioche lui-même quitta sa capitale, quoiqu'assiégé par les Grecs. Zenghi qui vit venir tant de renforts aux Chrétiens & qui craignit que l'Empereur Grec n'y joignît ses troupes, fit aux assiégés des propositions, que la faim, les fatigues & leur ignorance sur l'approche de ces secours, leur firent avidement accepter. Barin & cinquante mille piéces d'or furent le prix de son adresse. Le Roi de Jérusalem échappa au péril, & le comte de Tripoli sortit des fers.

533.
1138.
Sandgiar, le plus puissant des Seljoucides, &, à proprement parler, leur Sulthan, n'avoit pris aucune part aux troubles de Bagdad depuis la mort de Thogrul; il étoit alors occupé à réduire Bahram-Schah, Prince de la Dynastie des Ghourides, qui, par son moyen avoit détrôné Arslan-Schah, Roi dans le nord des Indes, & qui enflé dans la suite par de grandes conquêtes, lui avoit refusé le tribut. Le Roi Indien n'osa faire tête au courage & aux troupes innombrables du Seljoucide, que l'opinion que l'on avoit de sa force rendoit, pour ainsi dire, tout-puissant.

Atsiz, fils & successeur de Cothbeddin, Empereur du Kharisme, se révolta contre le Sulthan Sandgiar, dont il étoit l'échanson: ses premiers efforts ne furent pas heureux. Sandgiar s'étoit depuis long-tems apperçu des desseins ambitieux de ce gouverneur, & pour conduire son ambition dans les voies légitimes & honnêtes, il l'avoit comblé d'honneurs & de biens. Cette gé-

néreuse politique ne lui réussit point; cependant lorsque ses courtisans le presserent d'arrêter Atsiz, il leur répondit : *j'ai trop d'obligation à cet homme & à son pere ; & la reconnoissance ne me permet pas de le déshonorer sur un soupçon. J'ai toujours observé cette maxime, que* l'on doit être sensible aux bienfaits les plus légers, parce que *le bien est toujours précieux & grand en lui-même.*

L'Empereur Grec réconcilié avec le Prince d'Antioche, arboroit l'étendard Chrétien sur les murs de Bouzaa & sur ceux d'Athared, pris d'assaut. Dix-huit machines battoient la ville de Schirouz ou Césarée, située à une journée de Hama. Pour terminer mille petits combats inutiles, l'Atabek de Moussoul proposa une bataille générale dans la plaine, aux assiégeans campés sur la montagne; les Francs la desiroient, les Grecs la refuserent. Zenghi sema la division parmi eux, & il sauva la place sans combat.

Un marchand qui revenoit alors de l'Inde, couvrit la Kaabah de la Mecque d'un voile de soie, estimé dix mille piéces d'or, monnoie d'Egypte. La coutume est chez les Musulmans, que les Princes envoyent à ce temple un voile riche pour envelopper son toit & ses murailles; les guerres des Seljoucides entr'eux & avec les Princes voisins, leur avoient fait négliger cette pratique religieuse, & le voile de la Kaabah étoit déchiré comme l'Empire du prophête.

Masoud épousa la fille du Calife Moktafi, qui avoit épousé sa 534.
sœur. Bagdad étoit allarmée : si la ville d'Alep eût subi le joug 1139.
Chrétien, il ne restoit plus entre elle & les Francs que Hama. Les nouvelles envoyées par l'Atabek, appaiserent le cri général contre l'indolence du Sulthan Masoud. Après la retraite des Grecs, la forteresse d'Arca, dans le territoire de Tripoli, fut rasée par Zenghi. Baalbek, ville d'Anar, régent de Damas, capitula, mais Zenghi, aussi-tôt qu'il fut maître, ne reconnut plus de loi, la garnison de cette place fut pendue. L'Atabek renouvella ses efforts contre Damas, sur laquelle regnoit alors Mohammed, successeur de son frere Mahmoud.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

535.
1140.

Un événement répandit la joie parmi les dévots Musulmans. Un ambassadeur de Sandgiar rapporta dans Bagdad le manteau & le bâton du prophête, qui avoient été pris au Calife Mostarsched, lorsqu'il fut tué par les Bathéniens. Sandgiar avoit alors en tête dans le Maouarennahar les habitans de Samarcande, le Sulthan de Kharisme & les Khitans, peuples originaires des pays qui sont au nord de la Corée, lesquels chassés par les Tartares de Niutche, étoient venus s'établir aux environs de Kaschgar & d'Aksou.

L'Empereur Jean Comnéne, dans le dessein de reprendre l'Arménie sur les Turcs & Trébizonde sur Constantin Gabres, suivoit les côtes maritimes qui lui assuroient des secours & une retraite en cas de besoin. Mohammed, Roi de Cappadoce, maître d'une partie de l'Ibérie & de plusieurs places dans la Mésopotamie, lui opposa les plus braves troupes de l'Orient, mais sans pouvoir l'empêcher d'arriver, après bien des fatigues, devant Néocésarée. L'Empereur étoit sur le point de recueillir le fruit de ses travaux, lorsqu'au moment où l'on alloit en venir aux mains, Jean, son neveu, passa du côté des Turcs, pour embrasser le Mahométisme & épouser la fille du Sulthan d'Iconium. Ce contre-tems l'obligea de se retirer à la hâte. Le printems suivant, il fut encore moins heureux, car les Turcs l'ayant entiérement défait, resterent maîtres de diverses conquêtes.

Zenghi renvoya son épouse de la famille regnante à Damas, dès qu'il eût éprouvé qu'elle n'avoit pas assez de crédit ni de bonheur pour lui livrer, par ses intrigues, les clefs de cette ville: alors il essaya de nouveau de se l'ouvrir par les armes. Le siége de Damas dura plusieurs années; à la fin Zenghi se retira, sous la condition qu'on y feroit en son nom la priere publique. Avant cette expédition, il avoit dépouillé l'Emir Captchaq de la ville de Scheherzour & de tout le reste de son pays. Les Bathéniens s'affermissoient en Syrie par la prise de la fameuse forteresse de Masiat, bâtie sur une montagne proche Tripoli.

Vers l'Orient, les Khitans taillerent en piéces l'armée du héros, jusqu'alors invincible, le Seljoucide Sandgiar; & son serrail tomba entre leurs mains. Ce Prince enveloppé de toutes parts, perça à la tête de trois cens Braves, à travers ses vainqueurs, & les débris de son armée le suivirent dans le Khorassan. Atsiz, Empereur du Kharisme, qui s'étoit ligué avec la Reine des Khitans, s'en alla ravager le Khorassan, tandis que ses alliés s'établissoient dans le Maouarennahar. 536. 1141.

Le Sulthan d'Iconium s'étendoit dans la Cappadoce, au préjudice des enfans de Mohammed. Modgireddin-Abe fut installé sur le trône de Damas. Zenghi, après avoir levé le siége de cette place, marchoit avec ses armées vers le pays des Khurdes ou Lazes ou Lesghis, peuples sauvages descendus des montagnes de la Géorgie sur les bords du Tigre & de l'Euphrate. Depuis qu'un lieutenant de l'Atabek avoit appesanti son bras sur eux, ils ne cessoient de faire des courses sur les terres de Moussoul. Zenghi rasa Schabaï, leur plus fort château, & bâtit celui d'Emadia pour tenir ses conquêtes dans la dépendance & ses voisins en respect. 537. 1142.

Sandgiar s'efforçoit de faire oublier l'affront qu'il avoit reçu de la part des Khitans, en subjuguant le Sulthan de Kharisme. Atsiz assiégé dans sa capitale, eut recours à l'artifice; il demanda pardon au Sulthan; celui ci qui ne pardonnoit point à demi, le laissa en possession de son gouvernement, & le plaisir qu'il eut à se venger des injures par des bienfaits, ne lui permit pas de songer que sa générosité lui préparoit, sinon un repentir, du moins des travaux. 538. 1143.

L'Emir Tantaïs, officier du Roi de Damas, Arménien d'origine, offroit au Roi de Jérusalem de lui livrer la ville de Selcath & celle de Bosra, capitale de la premiere Arabie. Baudouin III, entraîné par les cris de la populace Franque, foula aux pieds le traité qu'il avoit conclu avec le Roi de Damas, en entrant dans ses Etats, mais il ne lui fut pas si facile de passer sur les armes des

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Turcs, répandus de tous les côtés. La Traconitide & toutes sortes de périls traversés à la fin, les Francs arriverent devant Basra; la femme de Tantaïs avoit remis la place aux Turcs, & ils trouverent dans leur imprudence la peine de leur mauvaise foi. Il ne leur restoit que le parti de la retraite, mais il falloit la faire à travers l'ennemi. Assaillis de dangers sans nombre, ils firent des pertes épouvantables : Baudouin, ferme & calme dans le malheur, les déroboit aux Turcs, en emportant tous les corps morts sur des chameaux & autres bêtes de charge. Les Turcs qui accabloient les Chrétiens de fléches sans les voir périr, crurent qu'ils étoient invulnérables, & leur ardeur se rallentit; mais les Arabes ne cesserent de les harceler que lorsqu'ils furent arrivés à Tibériade.

Manuël Comnéne, qui venoit d'être couronné à Constantinople après la mort de Jean, marchoit contre les Turcs, infracteurs des traités : ceux-ci croyoient combattre contre la victoire même. Toutes les villes de la Phrygie, jusqu'au Méandre, voyoient sur ses pas renaître la liberté. Manuël écrivit à Masoud, pour lui reprocher la lâcheté de sa fuite; le courage de Masoud mit alors le sien à une sanglante épreuve, la fortune fut pour les Grecs. Elle les favorisa jusques sous les murs d'Iconium, là elle les abandonna; ils revinrent sur leurs pas, ayant les Turcs à leur poursuite. Manuël Comnéne alloit se préparer à une nouvelle campagne; le Sulthan lui céda quelques places pour avoir la paix.

539. Par des ruses, par des présens, par des menaces, par les soins
1144. de quelques amis, l'Atabek de Syrie faisoit taire dans le cœur du Sulthan Masoud la jalousie, la crainte, la haine, lesquelles, s'il n'eût été aussi habile courtisan que grand guerrier, auroient peut-être délivré les Chrétiens de leur plus terrible ennemi. Pour les amuser & les distraire, Zenghi feignit d'être entiérement occupé dans le Diarbékre à étouffer la puissance des Ortokides. En effet, Taara, Asarad, Hisan, Rouk, Bidlis, Bathaza, Dzoulcarnaïn,

Emed & la prise de leur Roi Daoud, sembloient ainsi qu'Haditha & Hani, proche l'Euphrate, avoir assouvi son ambition, lorsque tout-à-coup, il alla à grandes journées mettre le siége devant Rohba (Edesse.) Les comtes d'Edesse & le Prince d'Antioche faisoient éprouver à l'Empire Franc, qui penchoit vers sa ruine, les inconvéniens de la désunion. Malgré les secours envoyés par la Reine de Jérusalem, les murailles d'Edesse s'écroulerent : hommes, femmes, enfans, tout fut égorgé. D'Edesse à Saroudge, de Saroudge à Bina, l'Atabek s'applanissoit les voies de la conquête; mais une sédition excitée à Moussoul par un Prince Seljoucide, Alp-Arslan qui vouloit regner & à qui Zenghi, en lui commandant, avoit voulu persuader qu'il regnoit en effet, lui fit abandonner le siége de Bira. Les Francs céderent la place à Timourtasch, Roi de Marédin, dont ils avoient moins à craindre la puissance. Les Européens consternés & réduits à un petit nombre, réveillerent, par leurs plaintes, le zèle des Chrétiens d'Occident. S. Bernard prêcha une nouvelle croisade en France & en Allemagne. Les Chrétiens ne douterent point des succès qu'il leur promit de la part de Dieu : l'Empereur Conrard & le Roi de France, Louis VII, rassemblerent des troupes innombrables, sous l'enseigne de la croix.

Au siége du château de Dgiaber, l'Atabek Zenghi fut égorgé dans sa tente par une troupe d'esclaves, envoyés par Ali, possesseur de ce château, Arabe de la tribu des Ocaïlites. Emaded-din Zenghi est regardé par les Orientaux comme un des plus grands Princes de son siécle; son courage, sa politique & la fortune, le rendirent un des plus puissans. La protection qu'il accordoit aux pauvres contre les riches & aux petits contre les grands, ses largesses, son attention à plutôt souffrir une injure de la part de ses sujets qu'à leur en faire souffrir la moindre, le firent aimer des peuples; aimé des peuples, il ne craignit que ses ennemis. Ses soins pour les soldats & leurs femmes, leurs enfans & leurs biens, le firent adorer de ses troupes; adoré de ses troupes, il

540.
1145.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. fut invincible. Mais toutes ces vertus n'étoient pas dans son cœur, elles étoient de sa politique. Cet homme pénétrant, comprit qu'il falloit être droit, équitable & bon envers ses sujets, pour être plus sûrement injuste, fourbe & impitoyable envers ses ennemis. Habile dans l'art de la guerre, il le fut peut-être davantage dans l'art de gouverner. Les vastes Etats qu'il conquit sur les Ortokides, sur les Francs, sur les Rois de Damas, &c. eussent été très-florissans sous son regne, si son ambition avoit pu supporter la paix & si le sort ne s'y fût point opposé. Ce grand politique avoit pour maxime de ne laisser passer aucun de ses sujets au service d'un Prince étranger : il disoit là-dessus, qu'un Etat étoit *un jardin environné de haies, & que celui qui sortoit faisoit à la haie une brêche, par laquelle l'ennemi pouvoit entrer dans le jardin.* Afin d'avoir toujours de l'argent sous la main, il distribuoit ses trésors par toutes les villes. Ses soldats ne pouvoient posséder des terres; par là il les rendoit plus dépendans des armes & du chef, il leur ôtoit une occasion de tourmenter le peuple, & il disoit enfin que tant qu'il seroit maître du pays, ils auroient de quoi vivre; & que s'il en étoit chassé, ils n'emporteroient pas avec eux ces possessions. Sa mort excite des troubles dans son camp : de là naît la division de son Empire en deux Royaumes, gouvernés par deux de ses fils, celui de Moussoul, soumis à Seiffeddin, & celui d'Alep régi par Noureddin. Le Prince Seljoucide Alp-Arslan est leurré dans tous ses projets sur ces Etats, par le Visir Dgemaleddin. A la nouvelle de la mort de Zenghi, les Francs respirent, ils esperent. Joscelin est introduit dans Edesse par les habitans; Noureddin, appellé par nos historiens Noradin, l'en chasse & verse le sang des Edessiens.

542. 1147. Le Kharismien Atsiz détachoit une bande d'Assassins contre le Sulthan Sandgiar, son bienfaiteur; Sandgiar le force dans la ville de Hezar-Asp, la plus forte place du Kharisme. Un Dervisch calma la juste colere de ce généreux Sulthan, qui ne condamna Atsiz qu'à se prosterner & à baiser la terre devant lui, maniere

niere de rendre hommage chez les Orientaux, encore en uſage parmi les Perſans, qui l'appellent *Roui-Zemin, viſage contre terre.* Atſiz ne fit qu'incliner la tête devant Sandgiar, ſans deſcendre de cheval; & ce Prince ſe contenta de lui avoir fait ſentir ce qu'il pouvoit ſur lui.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

L'Europe ſe dépeuple pour dévaſter l'Aſie. Quelques ſuccès de la premiere Croiſade l'avoient aveuglée ſur les pertes énormes qu'elle avoit faites, & l'eſprit du ſiécle entraîna de nouvelles armées de Croiſés ſur les Etats Muſulmans. L'Empereur Manuel Comnéne & le Sulthan Maſoud, également mécontens de leur arrivée, ſe liguent pour les faire périr, l'un ſans chercher à ſe cacher & l'autre ſous le maſque. Le plus dangereux de ces deux ennemis & le ſeul coupable, mena par des guides infidèles le corps d'armée de l'Empereur Conrad à la boucherie, dans des gorges où l'Emir Paneplan l'attendoit en embuſcade.

Ceux des Croiſés qui s'étoient embarqués, avoient été battus de la tempête, & le Roi de France, après avoir fait un grand carnage de Turcs au paſſage du Méandre, avoit perdu dans un autre combat la plus grande partie de ſes troupes; enſorte que d'une armée innombrable, à peine arriva-t-il aux environs de la Syrie quelques corps en déſordre & en mauvais état, qui ſe raſſemblerent à Ptolémaïs. Le Roi de Jéruſalem ſe joignit à l'Empereur Conrad & à Louis VII. Trop foibles ou trop découragés pour attaquer les Atabeks, leurs plus dangereux ennemis, ils fondirent ſur Damas. Cette ville étant ſur le point de ſe rendre, Anar, régent du Royaume, jetta dans l'eſprit des Francs de Syrie des ſemences de jalouſie contre les François & les Allemands. Les Atabeks arriverent ſur ces entrefaites, & l'entrepriſe des Croiſés échoua. La diviſion parmi les Croiſés & les Francs Syriens, dégénéra bientôt entre quelques Princes, en guerre ouverte. Le fils du Roi de Sicile enleva au comte de Tripoli, le château d'Atima: Noureddin, Roi d'Alep, appellé par le comte, enleva la place au fils du Roi de Sicile; elle fut raſée.

543. 1148.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Sandgiar emportoit sur Houssain la souveraineté du pays des Ghourides; il lui en laissa le gouvernement, conduite qui marque une grande confiance en ses propres forces; celle de Sandgiar étoit fondée. Seïfeddin, Roi de Moussoul, venoit de recouvrer
544. plusieurs places dans le pays de Marédin & d'imposer des loix au
1149. Roi Timourtasch dans Marédin même; il mourut à Moussoul & il fut enterré dans le superbe collége qu'il y avoit fait bâtir. Ce Prince doux, sage & généreux, est le premier qui ait fait porter le sandgiac ou étendard devant lui, quand il étoit à cheval. Cothbeddin Maudoud, son frere, reçut à Moussoul le serment de fidélité de l'armée & des grands. Noureddin envahit une partie de ses Etats, & répondit à ses reproches *que les Etats de leur pere appartenoient à celui qui étoit le plus en état de les gouverner.* Les deux freres s'accommoderent; Noureddin gagna Hemesse à ce traité. Dès la premiere invasion des Croisés, Noureddin les avoit battus à Yagra. Après la levée du siége de Damas, il avoit tourné ses armes contre les Etats de Raimond, Prince d'Antioche. Raimond, percé de blessures, périt dans un combat, & le vainqueur envoya sa tête à Bagdad, & força le château de Harem. D'un autre côté, le Sulthan d'Iconium étendoit ses Etats vers l'Euphrate, & Joscelin d'Edesse fut contraint d'acheter la paix.

Dhafer Béemrillah regna en Egypte, après la mort de son pere Ahfed Ledinillah.

545. Noureddin ayant pris par composition le château d'Apamée,
1150. d'où les Francs venoient piller toute la contrée de Hama, se présenta devant Damas; Modgireddin garantit la ville du siége, en s'engageant à placer le nom de Noureddin dans la priere publique, après ceux du Calife & du Sulthan, & à le graver sur les
546. monnoies. Le château d'Ezaz fut pris par l'Atabek. Ensuite Josce-
1151. lin le jeune, que les historiens Orientaux appellent le plus brave des Francs, défit Noureddin, dans le comté d'Edesse, & envoya au Sulthan d'Iconium l'écuyer de ce Prince, pris dans le combat, en lui faisant dire : *voilà l'écuyer de celui qui a épousé votre fille*,

il pourroit bien vous arriver pis à vous-même. Un parti de Turcomans lâché par Noureddin, enleva Joscelin. Ce Prince, si redouté des Musulmans, étoit haï des Francs, à cause de ses inimitiés avec le Prince d'Antioche & de ses desseins sur sa principauté; il fut tué à Alep, au grand contentement des Musulmans & des Chrétiens. Le Sulthan Masoud étoit venu d'Iconium ravager les environs de Tell-Baſcher, alors la résidence des comtes d'Edesse; d'un autre côté, les armées de Noureddin, son gendre, fouloient à l'envi ce pays. La comtesse d'Edesse, de l'aveu de Baudouin III, Roi de Jérusalem, en remit à l'Empereur Grec toutes les places plutôt que de les voir tomber entre les mains des Musulmans. Tell-Baſcher, Aïntab, Rawanden, Tell-Kaled, Bira, Samosath & autres villes, reçurent garnison Grecque.

Après quelques années d'un regne tranquille, le Sulthan Masoud, Prince trop libéral, ami des gens pieux & sçavans, mourut, & avec lui tomba la puissance des Seljoucides dans l'Iraque. Le Calife Moctafi reprit dans Bagdad l'ancienne autorité califale. Un Turcoman, nommé Khaff-Begh, autrefois esclave de Masoud, mit dans les fers Malek-Schah, neveu du feu Sulthan, déclaré à Hamadan son successeur; il fut lui-même mis à mort par Mohammed, autre neveu de Masoud, & son corps fut livré aux chiens. De semblables révolutions devroient inspirer l'ambition d'être obscur.

Houssain avoit laissé assez de puissance à Mohammed son fils, pour que le Sulthan de Ghazna recherchât son alliance. Celui-ci ayant été condamné à mort à cause de ses menées à la cour des Ghaznévides, Souvi, son frere, entreprit d'exécuter ses projets à force ouverte. Le Sulthan Bahram-Schah remporta sur lui une pleine victoire; son frere Alaëddin, Roi de Ghour par sa mort, gagna à son tour une bataille sur le Sulthan, & la capitale des Ghaznévides se soumit. L'Empereur du Kharisme fit la conquête des provinces de Saganac & de Glondur, le long du rivage de la mer Caspienne, & Noureddin incorpora dans la souveraineté

547.
1152.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

d'Alep Azaz, Kuresc, Bauradan, Dolaka, &c. que les Francs en avoient détachées.

Il étoit sorti de la contrée d'Edesse une multitude de Francs, à la suite du Roi de Jérusalem; ces Européens eurent beaucoup de peine à se sauver des poursuites de cet Atabek. En moins d'un an, ce Musulman redoutable jetta les Grecs hors de toutes les places que les Francs leur avoient cédées, à commencer par Tell-Bascher, la capitale. Les Francs hors d'état de conserver leurs provinces, en avoient réuni une partie au domaine de Constantinople.

La puissance des Seljoucides fut alors ébranlée dans les provinces orientales. Les Turcomans appellés Gozz par les Arabes, Uzes par les Grecs, Turcs d'origine, répandus anciennement au nord de la mer Caspienne, dans le Captchaq ou Cumania, pays des Comans, s'étoient jettés les uns dans le Maouarennahar, au nord de la mer Caspienne, les autres sur le chemin de l'Europe, où ils pénetrerent; ceux du Maouarennahar pour se mettre à l'abri des courses des Khitans, se réfugierent dans le Khorassan, aux environs de Balk. Quand l'Emir Camadge eût obtenu cette ville du Sulthan, il arma pour les déloger; ils lui offrirent deux cens piéces d'argent par famille, à condition qu'ils jouiroient tranquillement de leur pâturage; Camadge n'écouta aucune proposition, ils le battirent, ravagerent le pays, violerent les femmes, massacrerent les enfans & détruisirent les colléges.

Sandgiar marchoit vers Balk avec une armée de cent mille hommes. Les Uzes offrirent encore de grandes sommes d'argent, la bataille se livra, Sandgiar fut fait prisonnier, Camadge périt avec une partie de son armée. Les Uzes victorieux se prosternerent aux pieds du Sulthan, s'avouerent ses esclaves & le retinrent dans les fers. Le ravage du Khorassan & la prise de Nischabour furent la suite de cette victoire; il n'y eut qu'Hérat & Dehstan que leurs fortifications mirent à couvert d'insulte. Sandgiar avoit été trop long-tems heureux pour se flatter de continuer

à l'être. Le bonheur n'eſt preſque jamais ſans illuſion ; & ce qu'il y a peut-être de plus doux dans le ſentiment du préſent, c'eſt le preſſentiment de l'avenir. L'Adherbigiane, partie de l'ancienne Médie, obéïſſoit aux ordres abſolus de l'Atabek Ildhigiz, ci-devant eſclave du Sulthan Mahmoud. Cet Atabek, qui ne laiſſoit aux Seljoucides que l'honneur d'être nommés dans les tribunes, commandoit ainſi aux villes d'Iſpahan, de Reï, &c. Il avoit une armée de cinquante mille hommes de cavalerie. Bahram-Schah étoit rentré dans Ghazna, où il avoit tué le frere du Roi des Ghourides, après l'avoir expoſé ſur un bœuf aux inſultes de la populace : ce fut le dernier acte de ſa vie. Il avoit regné trente-ſix ans, avec beaucoup de ſageſſe & de conduite. Il aima les ſciences ; c'eſt lui qui a fait traduire en langue Perſienne l'ouvrage Indien, que nous connoiſſons ſous le nom de Pilpaï.

Le ſage Anar, régent de Damas, étoit mort en 1151 : le Roi Modgireddin vivoit dans la débauche, redoutoit les Francs & les favoriſoit. Noureddin craignant qu'il ne ſe rendît lui & ſes ſujets leurs eſclaves, ſe pratiqua des intelligences dans Damas ; & tandis que les Francs étoient devant Aſcalon, les habitans lui livrerent 549.
la place, & le Roi lui remit le château. Nodgemeddin, Khurde 1154.
de nation, perſonnage qui deviendra fameux, obtint de Noureddin, en récompenſe des ſervices qu'il lui avoit rendus dans cette occaſion, le privilége de s'aſſeoir ſans permiſſion devant lui. Damas, la plus importante conquête de Noureddin, étoit une grande & belle ville, très-bien fortifiée, ſituée dans une plaine délicieuſe. Sa moſquée paſſoit pour une des plus magnifiques de l'Orient. On prétend qu'il y avoit une muraille de verre percée de fenêtres, dont le nombre répondoit à celui des jours de l'année ſolaire : on croyoit qu'elle étoit l'ouvrage de la Magie. Les bâtimens de verre ne ſont pas rares dans l'Orient ; des ouvriers de Samarcande avoient déjà tranſporté cette maniere de bâtir dans la Chine. Dans ce tems-là les Egyptiens furent chaſſés d'Aſcalon par les Francs. Faïez-Benaſrillah fut proclamé Califе après la mort de ſon pere, n'ayant pas encore cinq ans.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Ildhigiz, le premier Atabek de l'Adherbigiane, & Acfancar, feigneur de Maraga, amis du miniftre Kaff-Begh, que le Sulthan Mohammed avoit fait affaffiner, à caufe de fa puiffance & de fes richeffes, avoient eu affez d'autorité pour le dépofer & pour couronner Soliman-Schah fon oncle, que le Calife Moktafi avoit reconnu Sulthan, à condition qu'il ne demeureroit pas dans Bagdad
550. ni dans l'Iraque. Après fa dépofition, le jeune Mohammed s'étoit
1155. enfui d'Hamadan, fa capitale, à Ifpahan; des officiers mécontens de Soliman travaillerent à fon rappel. Alaeddin, Roi de Ghour, mit au pillage Ghazna, abandonné par fon fouverain Khofrou-Schah. Khofrou fut dans la fuite dépoffédé & après cela rétabli par fes neveux. Depuis cette époque, le fort des Princes Ghaznévides devint fort incertain; ils regnerent à Lahor, dans l'Inde. L'Emir Aibeh qui prit dans cette occafion le titre de Mouïad, avoit raffemblé les reftes de l'armée du Sulthan Sandgiar; il chaffa les Uzes de Nifchabour, de Thous, de Nifa, d'Abiourd, de Schéhériftan & de Damegom. Un autre général, nommé Enbanedge, leur enleva Reï. La fortune en vouloit moins aux armes de ce Prince qu'à fa perfonne.

Dans l'Afie Mineure, Kilidge-Arflan, fils du Sulthan d'Iconium Mafoud, hérita des Etats de ce Prince, à la réferve des apanages de fes freres & de fon coufin Yaghi-Arflan. Pendant que l'Empereur Manuël Comnéne étoit occupé dans l'Italie, ces trois Princes firent des courfes fur divers endroits de fes Etats; mais par l'entremife d'Alexis Giphard, la paix le rétablit dans toutes fes villes.

551. Sur le bruit artificieufement femé d'une confpiration, le Sulthan
1156. Soliman s'étoit enfui à toutes brides dans le Mazanderan; Mohammed courut en toute diligence à Hamadan & remonta fur le trône. Le Calife Moktafi & Malek-Schah prêterent leurs forces à Soliman: il fut vaincu fur les bords de l'Aras, l'Araxe, & bientôt après arrêté par le lieutenant du Roi de Mouffoul. Les Francs travailloient de toutes leurs forces à leur propre deftruc-

tion. Leur mauvaise foi leur suscita les plus terribles ennemis, car la haine n'est jamais plus violente qu'à la suite de l'amitié trompée. Aux environs de Panéas, de gros corps d'Arabes & de Turcomans vivoient dans les forêts, sous la protection de Baudouin III, & la foi d'un serment solemnel. Ce Prince surprit ces malheureux, les écrasa & s'engraissa de leurs dépouilles. Peut-être l'avoient-ils offensé; peut-être la misere forçoit-elle, en quelque sorte, ses troupes au crime. Noureddin, dont l'ambition n'avoit pas même besoin de prétexte, se hâta, après cet événement, d'assiéger Panéas? Le Roi de Jérusalem l'obligea de lever son camp, il disparut; mais comme les Francs suivoient le chemin de Tibériade, il sortit tout-à-coup d'une embuscade, & il ne lui échappa qu'une poignée de Chrétiens avec leur Roi.

Le Seljoucide Mohammed, pour se venger du Calife qui avoit 552.
reconnu & secouru Soliman, assiégeoit Bagdad; Malek-Schah, 1157.
son frere, l'Atabek Ildhighiz, Roi d'Harran & Arslan-Schah, le contraignirent d'abandonner son entreprise pour aller au secours d'Hamadan, sa capitale, que leurs troupes ravageoient. Après la mort de la Sulthane Tarkhan-Khatoun, qui gouvernoit les Etats de Sandgiar, son époux, prisonnier chez les Uzes, celui-ci parvint à se sauver des mains des Barbares, & il alla mourir à Mérou, sa capitale. Ce Prince est la gloire des Musulmans. Il n'y eut peut-être jamais d'ame plus généreuse & plus grande. Loin de punir le projet d'une offense, comme le prescrit la politique des foibles & des méchans, il pardonna toujours, avec plein pouvoir de punir. Où des Rois justes & même bons eussent appesanti la vengeance, il répandoit les graces & les dons; on l'eût pris pour une divinité bienfaisante, tant il avoit d'amour pour l'humanité & de prééminence sur tous les hommes. Ses peuples le surnommerent le second Alexandre, à cause de ses conquêtes: par ses vertus il mérita tous les titres glorieux. Ses revers ne lui ôterent que le pouvoir de faire du bien: l'admiration de ses ennemis, l'amour de ses sujets, sa magnanimité, toutes ses vertus, tout ce qui flatte

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

les belles ames, le ſuivit dans la captivité & juſqu'au tombeau. Après lui, ſa mémoire fut honorée comme lui-même. Les provinces orientales de ſon Empire continuerent de faire la priere publique en ſon nom pendant un an, après ſa mort; il vivoit dans les cœurs; l'on eût voulu lui obéir, & l'on cherchoit à ſe diſſimuler qu'il n'étoit plus.

Des tremblemens de terre renverſoient la Syrie. Hama, Hemeſſe, Schizour, la fortereſſe des Khurdes, Tripoli, Antioche, écraſerent leurs habitans ſous leurs ruines. Il ne reſta que ſoixante perſonnes à Hama. La famille des Moncadites fut enſevelie ſous le château de Schizour, qu'elle avoit enlevé aux Grecs en 1081: Noureddin fit ſortir ce fort de ſes ruines & prit Baalbek. Le Calife Moktafi fit mettre au temple de la Mecque une porte couverte de lames d'argent doré; & de l'ancienne il ſe fit un cercueil.

553. 1158. Le Sulthan Mohammed, en levant le ſiége de Bagdad, étoit tombé malade; Malek-Schah, ſon frere, s'empara du Khouſiſtan, qu'un Turcoman lui avoit enlevé, & le Calife conſentit à ce que la priere publique y fût faite en ſon nom. Le Roi de Mouſſoul, Cothbeddin, Prince ſans nom, parce qu'il fut ſans

554. 1159. ambition, rentra dans la poſſeſſion de Dgéziret-Ben-Omar. L'année ſuivante, la mort enleva le Sulthan Mohammed, Prince accompli, dit-on, à qui les troubles de ſa famille ne permirent point de déployer ſes grandes qualités. Sur le point d'expirer, il voulut voir ſes armées, ſa cour & ſes tréſors; & après les avoir vus, il s'écria: *Eſt-il poſſible qu'une puiſſance auſſi grande que la mienne ne ſoit pas capable de rendre le poids de mon mal plus leger d'un ſeul grain, ni de prolonger ma vie d'un ſeul moment!*

Les Francs encouragés par les nouveaux ſecours de Thierry, comte de Flandres, par l'alliance de Toros, Roi d'Arménie & par la maladie de Noureddin, aſſiégerent Céſarée, ville de commerce, où ils voyoient peu de défenſe & beaucoup de butin. Le Prince

Prince d'Antioche & le comte de Flandre se la disputerent, & jaloux les uns des autres, leurs partisans les abandonnerent chacun de leur côté. Noureddin, dans son lit, jouissoit de leurs fautes, pendant qu'il auroit eu à craindre qu'ils ne fomentassent les troubles de sa capitale. Déjà Miran, son frere, étoit environné de courtisans, il alloit être Roi; Noureddin parut à la fenêtre de son palais, le nuage s'évanouit, & Miran fut un sujet humilié. Cet Atabek étant rétabli, alla donner l'assaut au château des Khurdes. Baudouin III l'attira sur les bords du lac de Génésareth, dissipa son armée sans lui avoir laissé le tems de se ranger en bataille, & parut dans sa tente avant qu'il eût pu prendre une robe pour se couvrir dans sa fuite.

L'Empereur de Constantinople qui étoit venu en Syrie à la tête d'une nombreuse armée, pour tirer vengeance de quelqu'injure qu'il avoit reçue de Rainaud, Prince d'Antioche, avoit fait la paix avec ce Prince, & les Francs lui devoient en partie la supériorité de leurs drapeaux: il se retira. La victoire le suivit dans les Etats de Kilidge-Arslan, Sulthan d'Iconium, jusqu'à ce que l'hiver & l'avantage du lieu favoriserent les Turcs. Descendu des montagnes dans les plaines, il reprit l'ascendant sur eux. Pendant ce tems-là, Noureddin étoit d'un autre côté dans les Etats du Sulthan, à conquérir Marasch, Cressum, Behetselin; & il laissoit le Roi de Jérusalem mettre tout à feu & à sang, depuis Bosra, capitale de la premiere Arabie, jusqu'à Damas.

Le Calife Moktafi mourut, après avoir exercé quelque puissance & vu décliner les Seljoucides, sous les efforts des Atabeks, qui paroissoient respecter la dignité califale. Il eut pour successeur Mostanged-Billah, son fils. Malek-Schah se fit couronner à Ispahan, & Soliman-Schah à Hamadan; ces Princes furent, peu de tems après, l'un étranglé & l'autre empoisonné. Leurs cadavres servirent de degrés à Arslan Schah, fils de Thogrul, pour monter sur le trône. Ce Sulthan tua dans un combat un rebelle, proclamé par des factieux, & repoussa de l'Adherbigiane le chef des Abkhaz, 555. 1160.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Prince Chrétien, qui retourna dans ses Etats, situés entre la Géorgie & la Circassie. Le Calife Mostanged lui refusa l'honneur de le nommer dans la priere publique à Bagdad, & il ne resta plus sur le trône même une ombre des Seljoucides. Une conspiration contre le Calife fut découverte; on prévint & l'on punit les conjurés.

Kilidge-Arslan étoit sur le point d'avoir sur les bras l'Empereur Grec, des Princes Chrétiens, des Emirs Musulmans & son propre cousin Yaghi-Arslan, Roi de Cappadoce; l'effroi & des échecs l'obligerent de souscrire aux conditions les plus dures d'une paix nécessaire. Il s'engagea par le traité à fournir des secours aux Grecs toutes les fois qu'ils en exigeroient, à respecter les terres de l'Empire & à restituer toutes ses conquêtes. Le Sulthan qui n'avoit souscrit à cette paix que parce qu'il n'auroit pu soutenir une guerre contre tant de puissances réunies, alla décharger sa colere sur les Turcs auxiliaires de l'Empereur; celui-ci entretint leurs divisions, & ses secours aiderent Yaghi à battre plusieurs fois le Sulthan. Enfin ces Princes Turcs se lasserent de s'entr'affoiblir pour l'intérêt de l'ennemi commun. Le Calife Adhedledinillah montoit alors sur le trône d'Egypte.

556. 1161. Mahmoud, successeur de Sandgiar, laissoit tomber la puissance des Seljoucides dans le Khorassan. Des bandes de voleurs ravageoient ce pays; l'Emir Mouïad Aïbeh détruisit Nischabour, & dans cette place une nombreuse bibliothéque. On ne cesse de rencontrer des hommes, qui ne sont célebres que par les ruines qu'ils ont faites. Aïbeh, le destructeur de Nischabour, alla s'emparer de Komos. Alors le Sulthan Arslan-Schah, un de ces hommes
557. 1162. qui honorent les succès sans s'embarrasser du mérite, lui envoya une robe d'honneur & des présens. Aibeh fit faire la priere publique en son nom. L'histoire ne parle plus de Mahmoud. Les Géorgiens, voisins de l'Adherbigiane, avoient pillé dans cette province la ville de Douïn. Ildighiz préparé à leurs irruptions, les contraignit de se retirer après les avoir battus.

Rainaud d'Antioche emportoit du comté d'Edeſſe un riche butin; à ſon retour, il perdit ſon butin, ſa liberté & une bataille, contre le gouverneur d'Alep. Cette perte des Francs fut bientôt après ſuivie de la mort de Baudouin III, Roi de Jéruſalem, pleuré de ſes ſujets & plaint par ſes ennemis. Ses peuples & la néceſſité le forcerent quelquefois de trahir ſa vertu; c'étoit plus un malheur qu'un crime. Un de ces hommes à qui il appartient de juger les grands hommes, Noureddin le regardoit comme le Prince de l'Orient le plus digne de regner. L'eſtime eſt un ſentiment affectueux; c'eſt une ſorte d'amitié naturelle entre les ames honnêtes: Noureddin plaignit ſincérement Baudouin; il perdoit ſon ſemblable.

Arſlan-Schah reçoit à Iſpahan le ſerment de fidélité de Zenghi-Atabek Salgourien; l'ambition eût bientôt délié l'Atabek, ſi l'occaſion s'en fût préſentée. Ce fut dans ce tems-là que l'on vit commencer une guerre funeſte aux Francs, aux Califes d'Egypte & à la famille de Noureddin. 558. 1163.

Les Califes d'Egypte ne regnoient plus que ſur les femmes de leur palais; les grands Viſirs regnoient ſur les peuples, & le ſuprême miniſtere étoit l'apanage du plus fort. Le Calife Adhedledin n'avoit pas plus d'autorité que ſes prédéceſſeurs, quand le grand Viſir Schaour fut dépoſſédé par Dangham. Le miniſtre dépouillé alla dans la Syrie implorer les ſecours de Noureddin, qui chargea Schirkouh d'aller en Egypte rétablir Schaour dans ſes emplois de grand Viſir & de Commandant des armées. Schirkouh & Nodgemeddin ſon frere aîné, étoient fils de Schady, Khurde d'origine, de la tribu des Ravadiens, une des plus illuſtres de cette nation. Ils avoient été en premier lieu attachés à Bihroux, intendant de Bagdad, & ſucceſſivement à l'Atabek Zenghi & au Roi de Damas. Noureddin les eut à ſa cour, où ils jouirent de la plus grande conſidération & des plus hautes dignités. Nodgemeddin avoit un fils nommé Soliman. Dargham faiſoit beaucoup de mécontens en Egypte: les Francs ne cherchoient qu'une occa-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

sion favorable pour entrer dans ce pays ; les Egyptiens la leur fournirent, par le refus de leur payer le tribut annuel, auquel le Roi Baudouin les avoit assujettis. Le Roi Amaury, successeur de Baudouin, rassembla toutes ses armées. Dargham fut battu, il se retira à Bilbeïs [Peluse] & fit rompre les digues du Nil aux environs de cette place. Le Roi de Jérusalem se retira, laissant ce ministre toujours maître de l'Egypte. Tels furent les intérêts, les principaux acteurs & les commencemens de cette sanglante tragédie.

559. L'Atabek Aibeh, après avoir pris Hérat, se déclara en faveur
1164. de Sulthan Schah, qui étoit en guerre avec Tagasch, au sujet de l'Empire du Kharisme : il fut tué par ce dernier. Son fils lui succéda, mais il ne tarda pas à plier sous le joug des Sulthans Kharismiens.

En Egypte, Dargham perdit la vie dans un combat contre Schirkouh, & l'ancien Visir Schaour rentra dans le Caire en triomphateur. Le dessein secret, l'objet personnel de Noureddin dans cette entreprise, avoit été de sonder les forces de l'Egypte : Schaour l'avoit pénétré. Ce ministre, dès qu'il fut en place, refusa à l'Atabek la troisieme partie des revenus de la couronne qu'il lui avoit promise ; il attira dans ce pays les Francs, qui le secoururent alors, dans l'espérance de l'envahir ensuite. Schirkouh sortit d'Egypte, suivant les propositions que les Francs lui avoient faites. Il ignoroit, & les Francs sçavoient que Noureddin, aidé par les Rois de Moussoul, de Khipha & de Marédin, jettoit toute la Syrie Chrétienne dans la consternation & l'effroi. Dix mille Chrétiens tués dans un combat près d'Artésie, tous leurs chefs prisonniers, Harem soumis, sembloient livrer Antioche à ce Prince ; mais il craignit que les habitans ne remissent la ville à l'Empereur de Constantinople, il se contenta de répandre son armée aux environs.

Après la signature de la paix avec le Sulthan d'Iconium, l'Empereur Grec avoit remis dans Constantinople des sommes con-

fidérables au Sulthan Kilidge-Arflan. Celui-ci s'en fervit pour faire la guerre aux Princes de fa famille. Il enleva Gangra & Ancyre, dans la Galatie, à fon frere Sohahan-Schah, & Céfarée à Dhoulmou ; il vouloit faire périr, ou du moins dépouiller Yaghi-Arflan, qui mourut au milieu des préparatifs qu'il faifoit pour lui réfifter. Ibrahim, neveu d'Yaghi, lui fuccéda à Malathie & dans une partie de la Cappadoce.

La perfécution foufflée par l'envie, fit périr à Mouffoul, dans une prifon, un des plus grands miniftres de l'Orient, nommé Dgémaleddin. Rendre la juftice, foulager les pauvres, conferver la paix, bâtir pour le public & pour la poftérité, tels avoient été les foins de fon miniftere; on juge par là des regrets des peuples à fa mort. Entr'autres mofquées, il en avoit fait conftruire une fuperbe fur le mont Arafat, montagne voifine de la Mecque, où, fuivant la tradition des Arabes, Adam & Eve fe retrouverent, après avoir été féparés l'un de l'autre pendant cent-vingt ans, depuis leur exil du paradis terreftre; en mémoire de quoi les Mufulmans y vont en pélerinage le neuvieme jour du mois de Dzoulhedgé. Dgémaleddin avoit environné de murailles Médine, auparavant toute ouverte. On admiroit dans la ville de Dgéziret-ben-Omar, un pont bâti à fes dépens fur le Tigre : les pierres de ce pont étoient liées avec du fer, du plomb & de la chaux. On diftribuoit tous les jours cent piéces d'or aux pauvres, à la porte de fon palais, & dans des tems néceffiteux, il vendoit jufqu'à fes habits pour les foulager.

Enbanedgo vient du Mazanderan dans l'Iraque Perfique, aidé des fecours du Sulthan de Kharifme; il ravage les environs d'Abher & de Casbin. Le Sulthan Arflan, accompagné d'Ildighiz, l'ayant attaqué à l'improvifte, il fe fauve dans fon gouvernement. Tout l'avantage de la plûpart des guerres eft d'avoir fait du mal à fon ennemi. Le Roi Franc, Amaury, n'ayant pu empêcher la prife de Panéas, s'attacha à réparer les pertes de fon parti. Il obtint ou plutôt il acheta de Noureddin la liberté de Boëmond, Prince d'Antioche. 560. 1165.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Schirkouh s'empare de deux forteresses, dont l'une étoit une espéce de caverne, située au-delà du Jourdain, sur les frontieres de l'Arabie : elle passoit pour imprenable. Amaury, qui venoit la secourir, fut si irrité contre les chevaliers du Temple qui en avoient la garde, qu'il en fit pendre douze. De là Schirkouh se transporte à Bagdad, où le Calife, goûtant ses projets sur l'Egypte, rassemble des troupes de toutes parts : Schaour, de son côté, se dispose à une vigoureuse résistance. Enfin les Francs donnent tous, sans exception, le dixieme de leurs biens pour disputer à Noureddin l'Empire Fatimite. Un Etat est perdu, s'il n'a pour se défendre contre un ennemi, que les secours d'un autre ennemi.

562. L'Emir Enbanedge étoit aux environs de Reï. Après divers com-
1167. bats & différens succès, il conclut un traité avec le Sulthan Arslan-Schah : ensuite on le trouva assassiné. Arslan donna le gouvernement de Reï & la fille d'Enbanedge à Mohammed, fils d'Ildighiz, d'où naquit Coutlouc-Enbanedge.

Schirkouh qui avoit laissé dans le desert une partie de son armée, ensevelie sous des vagues de sable, soulevées comme les flots d'une mer par l'orage, étoit campé sur un des bords du Nil. Le Roi Amaury qui tenoit le jeune Calife Adhed ou plutôt Schiaour, son Visir, lié par un traité lucratif pour les Francs & par des garnisons placées aux fortifications du Caire & même à celles du *Cars* ou palais du Calife, étoit posté sur la rive opposée du fleuve. Les deux armées en vinrent aux mains dans le Saïd, la Thébaïde. Les historiens sont opposés presque du tout au tout dans l'état qu'ils donnent de leurs forces réciproques. Quoi qu'il en soit, la bataille se livra, & la nuit seule sépara les combattans victorieux & vaincus des deux côtés, dans des corps différens. Les Francs disent qu'ils perdirent cent hommes & qu'ils en tuerent quinze cens. Suivant les historiens Arabes, la victoire de Schirkouh fut une des plus signalées qu'on ait remportées dans l'Orient : il est certain que l'avantage lui resta. Les Francs, après s'être refaits au Caire, allerent assiéger Saladin, dans Alexandrie. La paix se con-

clut. Au rapport des uns, Schirkouh demanda ſeulement la liberté d'emmener le reſte de ſes troupes en Syrie. Si l'on en croit les autres, il reſta maître d'une partie de l'Egypte, & impoſa aux Francs un tribut annuel. Il ne faut pourtant pas proſcrire l'hiſtoire, parce que le témoignage des hommes n'eſt pas uniforme. Schirkouh revint à Damas. Amaury ſe rendit à Aſcalon, enrichi d'un tribut annuel de cent mille piéces d'or, & tenant le Caire aſſervi par ſes garniſons. En Syrie, Noureddin avoit porté dans le pays des Francs une guerre malheureuſe pour eux.

Les chefs de la garniſon Franque du Caire firent enviſager à Amaury la conquête de l'Egypte comme très-aiſée. Ce Prince, au rapport des Arabes, refuſa de rompre les traités, dans la crainte de ſoulever contre lui les habitans & de les réduire à ſe donner à Noureddin; il ſe rendit enfin aux ſollicitations des ſiens. Le pillage de Péluſe avertit les habitans du Caire de ſe défendre de toutes leurs forces. Schiaour mit le feu à Meſr, l'ancienne Babylone, qu'il ne pouvoit garder: l'incendie dura cinquante-quatre jours. Le Viſir fit bonne contenance. Il amuſa l'ennemi par des négociations, enfin il engagea l'avare Amaury à ſe retirer, moyennant un million de piéces d'or, dont une partie fut payée ſur le champ. Les Francs retirés, Schirkouh fut reçu par les Egyptiens comme leur libérateur. 563. 1168.

Le Roi d'Alep avoit été lent à ſecourir l'Egypte, plus preſſé d'enlever quelques places à ſon frere, le Roi de Mouſſoul. Le Calife Adhed, pour lui inſpirer plus d'intérêt aux affaires des Muſulmans, lui avoit envoyé des cheveux des femmes de ſon ſerrail, en ſigne de la déſolation avec laquelle elles imploroient ſa protection. Schirkouh entra en Egypte comme Amaury en ſortoit.

Schirkouh étoit dans le Caire & tout-puiſſant. Son neveu Saladin, avec ſes Emirs, avoit fait périr Schiaour, qui, de ſon côté ſongeoit à l'aſſaſſiner. Le grand Viſir Schirkouh mourut; Saladin lui ſuccéda. Ce Prince, qui n'étoit venu qu'avec répugnance en 564. 1169.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. Egypte, se vit d'abord abandonné de tous les Emirs & laissé à lui-même; il se suffit. Ses largesses lui gagnerent tellement les cœurs, que son ministere & la souveraineté de Noureddin en Egypte, furent aussi bien affermis qu'un trône juste au milieu d'un peuple vertueux & puissant. Noureddin, par cette conquête, se trouvoit en état d'envoyer des flottes pour croiser sur toutes les côtes de Syrie, où les Francs étoient établis. Ces peuples allarmés implorerent les secours de l'Occident; ils n'en reçurent que des promesses. Ensuite l'Empereur de Constantinople leur envoya une flotte de cent-cinquante vaisseaux; & sous la protection de cette flotte, ils assiégerent Damiette. La faim désola la flotte; les pluies désolerent l'armée; & après cinquante jours de siége, le Roi Amaury abandonna son entreprise. Noureddin faisoit une puissante diversion en Syrie.

565.
1170. Ces événemens furent suivis de violens tremblemens de terre, qui couvrirent la Syrie de ruines & de morts. Il ne resta pas à Alep une maison sur pied; Tyr perdit tous ses habitans. Le malheur commun & le soin de le réparer, suspendirent les armes des Francs & les progrès de Noureddin. Le Roi de Moussoul Cothbeddin, mourut sur ces entrefaites. La bonté fut le caractere de ce Prince. Il gouverna ses peuples comme ses enfans. Son cœur étoit tout aux petits, tout aux grands; il enrichissoit ceux-ci par ses libéralités, afin qu'ils ne le fissent pas eux-mêmes par des extorsions. Son humeur facile & paisible le fit condescendre plusieurs fois à l'ambition de Noureddin son frere: c'est à lui que cette condescendance est glorieuse, elle le fait aimer. Après sa mort, Noureddin s'empara de Moussoul, pour partager entre ses neveux Emadeddin Zenghi & Seïfeddin, l'héritage de leur pere.

Le Calife Mostanged étoit mort, & son fils Mokthadi jouissoit du califat. Un trait désignera le caractere de Mostanged. Des courtisans, après avoir épuisé auprès de lui les sollicitations pour sauver un calomniateur, proposerent de donner deux mille écus d'or;

d'or : *Mettez-moi entre les mains*, leur dit Moſtanged, *un autre homme qui ait toutes les mauvaiſes qualités de ce priſonnier, & je vous en donnerai dix mille; car je deſire fort purger mes Etats de cette peſte.* Les arts & les ſciences continuoient de fleurir dans Bagdad; mais ils ne pouvoient empêcher que le deſpotiſme & le gouvernement féodal ne fuſſent de mauvais gouvernemens, que l'ambition ne diviſât les Princes, que le droit des gens n'autoriſât d'horribles coutumes, que des Barbares ſans pain ne cherchaſſent une patrie, que des fanatiques ne vinſſent faire violence au Royaume des cieux, &c.

Toute l'Egypte fit alors la priere publique au nom de Mosthadi, Calife de Bagdad, & le Calife Fatimite Adhed mourut peu de tems après, comme on l'avoit prévu. Saladin avare, fourbe, hardi, (je parle de Saladin Emir, non de Saladin Roi) avoit dépouillé le Calife de tout, non de l'Empire, ce Prince n'en avoit jamais joui, mais de tout ce qui ſervoit à ſes beſoins & à ſes amuſemens. Quand il eut terminé ſa vie précaire, on arrêta & on enferma tous ſes parens : ainſi finit la puiſſance des Califes Fatimites. Les tréſors de la couronne renfermoient des richeſſes immenſes, qu'il avoit été d'autant plus aiſé d'accumuler, que tout le commerce des Indes paſſoit depuis long-tems par l'Egypte. Parmi les pierres précieuſes, il y avoit un rubis qui peſoit près d'une once & demie. Le Calife Moſthadi envoya à Noureddin une veſte d'honneur avec deux épées, qui déſignoient ſon pouvoir ſur la Syrie & ſur l'Egypte. Saladin en reçut auſſi une robe avec une piéce d'étoffe noire, pour revêtir la tribune du Caire de la couleur des Abaſſides. 567. 1171.

Saladin, ſommé par Noureddin de le joindre au ſiége de Krak ou la Pierre du deſert, capitale de la ſeconde Arabie, éluda tous ces ordres, ſous prétexte de quelques troubles, & Noureddin fut obligé de décamper à l'approche des Francs. L'Atabek ſoupçonnant les deſſeins de ſon lieutenant, menaça l'Egypte, mais Saladin, ſuivant les avis de Nodgemeddin ſon pere, plus habile poli-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

tique que lui, l'arrêta par des lettres de soumission. Noureddin établit dans ses Etats des pigeons de poste. Par le moyen de ces pigeons dressés à aller d'une ville à l'autre, il fut informé par la lettre d'un de ses officiers, d'une irruption faite le jour même par les Francs sur ses frontieres ; il rassembla promptement ses troupes, surprit & battit les Francs, qui le croyoient fort éloigné d'eux.

568-69. Pendant qu'Il-Arslan occupoit le trône du Kharisme, les Khi-
1172-73. tans passerent le Gihon, & les Kharismiens perdirent contre eux une bataille. Après la mort de ce Prince, la Reine Meliket fit tomber la couronne du Kharisme sur la tête du plus jeune de ses enfans, pour tenir elle-même les rênes de l'Empire. Tagasch ou Tekesch, fils aîné d'Il-Arslan, secouru par le Khan du Cara-Khatai, mit un frein à l'ambition de cette princesse & des bornes à la puissance de son frere, qui fut renfermée dans le Khorassan.

Dans ce tems-là, Kilidge-Arslan II, Sulthan d'Iconium, avoit envahi Amasie & toute la Cappadoce : Noureddin rétablit Doulhnoun dans le Royaume de Malathie & de Siouas ; & par un traité, il obligea le Sulthan incrédule à renouveller sa profession de foi entre les mains de ses ambassadeurs. Je ne sçais s'il croyoit le rendre par là meilleur Musulman, ou s'il vouloit seulement donner une preuve de son attachement à la religion. Avec la permission du Roi d'Alep, Saladin soumit, par son lieutenant Touranschah, environ quatre-vingt places de l'Yemen, partisans des Fatimites, entr'autres Senaa & Madaïn, les premieres villes de l'Arabie Heureuse. Noureddin, qui s'apperçut de ses desseins, leva des troupes immenses, les unes destinées à marcher sous sa conduite en Egypte, les autres à agir contre les Francs. Teki-Eddin, autre lieutenant de Saladin, soumettoit en Afrique tous les pays qui composent aujourd'hui le Royaume de Barca : Tripoli de Barbarie capitula.

570. Le fameux Noureddin meurt à Damas d'une esquinancie : ce
1174.

Prince, le plus juste & le plus sage des Princes Mahométans, le plus grand général, & peut-être le plus habile théologien Musulman de son tems, emporta au tombeau l'amour de ses peuples, l'admiration des Mahométans & l'estime des Chrétiens. Aboulfedha dit qu'un livre entier ne suffiroit pas pour célèbrer ses vertus. Les pratiques de la religion, l'administration des affaires & la guerre contre les Francs partageoient sa vie. Il bannit de ses Etats l'usure & la concussion. La justice attiroit les étrangers de toutes parts dans son Empire. Il vécut toujours en simple particulier, du produit des biens que sa portion du butin fait sur l'ennemi l'avoit mis en état d'acheter. Les tributs étoient réservés, suivant le premier objet de leur institution, pour les besoins de l'Etat, & il n'y touchoit jamais qu'en présence des docteurs de la loi. La Reine, son épouse, qui ne s'accommodoit point de cette économie, se plaignit un jour à lui de ce qu'elle n'avoit pas assez de revenu. *Je ne suis*, lui répondit Noureddin, *que le trésorier des Musulmans, je ne puis toucher aux sommes qui me sont confiées pour leurs besoins, sans m'attirer la colere de Dieu. Je posséde encore trois boutiques à Emesse, c'est tout ce que je suis en état de vous donner.* Familier avec les religieux, avec les sçavans & avec les pauvres, il disoit qu'ils avoient droit de puiser dans sa bourse. Des mosquées, des couvens & des hôpitaux bien dotés, des villes réparées, des bâtimens publics élevés dans les chemins pour les voyageurs, des colléges où l'on enseignoit la doctrine d'Abouhanifa & de Schafeï, des tours sur les frontieres pour observer les Francs, &c. tels furent les monumens qu'il laissa de son zèle pour le bien de l'Etat & de la religion. Ce Prince n'avoit qu'un fils nommé Malek-El-Saleh-Ismaël, âgé de onze ans. Son Empire fut déchiré. Seïfeddin, Roi de Moussoul, en enleva Khabour, Harran, Roha, Racca, Saroudge, tout le Dgiardgezire. Saladin, déjà despote en Egypte, feignit de reconnoître Saleh à Damas. Sa conduite démentoit sa bouche, & Benclasthir qui en étoit témoin, dit qu'il falloit voir & entendre, mais se taire. Mohammed Pehle-

van, Atabek de l'Adherbigiane depuis la mort de son pere, enlevoit alors Tauris, ancienne capitale de cette province, à Acsancar.

Enfin Saladin déclara tous ses projets ambitieux. D'abord il
571. 1175. triompha de la Célésyrie. De là, il alla battre les murailles d'Alep, sous lesquelles une troupe de Bathéniens tenta sans succès de l'égorger. Le peuple d'Alep, tuteur zélé de son Roi, l'obligea de décamper par l'ardeur qu'il témoigna pour la défense de son pupille, ou plutôt le Roi de Moussoul le mit dans l'impossibilité de s'emparer de la place sans l'avoir vaincu. Victorieux, il fut maître d'Alep. Par un traité, le jeune Saleh, content de rentrer dans cette place, céda à l'usurpateur tout le reste de ses conquêtes. Les deux freres Seïfeddin, Roi de Moussoul, & Emadeddin, Roi de Sandgiar, furent aux prises, celui-là pour sa famille, celui-ci pour l'ennemi de sa famille. Pendant les guerres Musulmanes, les Francs avoient battu Schamseddoulet, frere de Saladin, & dévasté tout le territoire de Damas. Le Sulthan d'Iconium, qui, dans le malheur recouroit aux traités, & dans la prospérité aux armes, n'avoit remis aux Grecs aucune des villes qu'il leur avoit promises. Quoiqu'estropié de tous ses membres & obligé de se faire traîner dans un char, actif comme la flamme, il étoit à tout. Après avoir chassé Ibrahim de Malathie, il joua l'Empereur Grec. Ses troupes battirent son frere Schahan-Schah dans la Paphlagonie. Tout l'avantage des Grecs dans cette campagne, fut d'avoir relevé Dorglée, ci-devant une des plus célebres villes de l'Asie Mineure.

572. 1176. Saladin presque surpris près de Hama, remporta une grande victoire sur le Roi de Moussoul. Après cela, Bouzaa, Manbedge, Ezaz, &c. n'oserent ou ne purent lui résister. Au milieu de ces conquêtes, trois assassins attenterent successivement à sa vie & manquerent leur coup, mais s'ils ne parvinrent point à l'assassiner, ils empoisonnerent son repos. Il tint Alep assiégé jusqu'à la fin de l'année & ensuite il accorda à Saleh une paix généreuse, que la fille

de Noureddin, encore très-jeune, lui demanda. Ce conquérant se retire en Egypte.

Manuël Comnéne ne pensoit à rien moins qu'à détruire entiérement l'Empire des Turcs. Le Sulthan d'Iconium, assez fort pour rendre le péril égal entre lui & son ennemi, lui fit pourtant faire des propositions de paix; mais l'Empereur dit aux ambassadeurs Turcs qu'il rendroit réponse au Sulthan dans Iconium; & tout de suite, aussi téméraire dans l'exécution que leger dans le dessein, il s'enfonça dans les défilés de Zibryza. Kilidge-Arslan l'enferma de tous les côtés dans ces gorges, & les Grecs abattus, dans l'impuissance de se défendre ou de se retirer, furent massacrés, sans avoir fait aucune résistance. Au milieu du carnage, un ouragan épouvantable ensevelit & les Turcs & les Grecs sous des tourbillons de poussiere, ils s'entr'égorgerent sans se reconnoître dans cette tempête ténébreuse. L'Empereur, après avoir passé par tous les périls, sortit enfin des gorges, & dans le tems que tout étoit désespéré, Kilidge-Arslan lui offrit la paix, aux conditions les plus douces. L'Empereur l'accepta, & bientôt il refusa de remplir le traité. Les Turcs allerent décharger leur furie sur toutes les villes voisines du Méandre, sur Thrales, sur Antioche de Phrygie, sur Louma, sur Pentichira, &c. mais ils furent enfin précipités & submergés dans le Méandre.

Les essais du Sulthan d'Egypte contre les Francs n'étoient pas heureux; Rainaud de Châtillon lui apprit à Ramla ou Ascalon 573. 1177.
qu'ils n'étoient pas des ennemis méprisables. C'est une des plus célébres victoires que les Francs ayent remportées dans la Palestine. D'un autre côté, le Sulthan Saleh éprouva, au sujet du château d'Harem, ce qu'on peut attendre de leur mésintelligence & de leur avarice.

Les Turcs de Panassum, de Lacerium & de Laodicée, étoient dans le même tems humiliés par les Grecs. Ceux de Charax les vengerent & reprirent sur Isaac l'Ange tout le butin qu'il avoit emporté. L'Empereur sauva Claudiopolis de leurs armes.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Calife Mosthadi consacroit une partie de son tems à travailler au repos des peuples de Bagdad, & son loisir à donner une nouvelle vigueur aux sciences. Kimar, général de ses troupes, abusa de ses bontés ; & Zehir-Ben-Athar, son Visir, entreprit de réprimer l'insolence de ce soldat ; le Calife livra à la populace les biens de Kimar, qui s'enfuit à Mouffoul. La famine & la peste qui la suit, dépeuploient le Dgiargézire, le Diarbekr, le pays de Scham & les lieux circonvoisins. Des guerres intestines achevoient de désoler le foible Empire du Sulthan Saleh.

574. 1178.

575. 1179. Manuël Comnéne ayant enfin pris le parti du repos, Kilidge-Arslan tourna ses vues vers l'Orient, où il avoit envie de s'emparer du château de Robha, dont un Emir jouissoit sous la protection de Saladin. Un parent de ce Prince défit, avec mille cavaliers, vingt mille hommes envoyés contre cette place par le Sulthan. Saladin remportoit, sur les bords du Jourdain, une victoire complette contre les Francs. Le grand maître des Templiers qui fut fait prisonnier dans cette journée, refusa la liberté que lui offroit le Sulthan en échange d'un des Emirs prisonniers de l'ordre. » Je » ne veux point, dit ce religieux, d'ailleurs très-méchant, auto- » riser par mon exemple la lâcheté de ceux de mes religieux qui » se laisseroient prendre, dans l'espoir d'être rachetés : un Templier » doit vaincre ou mourir, & ne donner pour sa rançon que son » poignard & sa ceinture. » De nouveaux secours arriverent de l'Europe aux Francs.

576. 1180. Saladin, après avoir conclu une trêve avec ces peuples, marcha à la rencontre du Sulthan d'Iconium, qui entroit dans la Syrie. En arrivant à Robha, il trouva, non des ennemis à combattre, mais des ambassadeurs demandant humblement la paix. Le Calife Mosthadi laissoit à son fils Nasser le califat rétabli, sinon dans sa puissance, du moins dans une partie de son lustre. La Perse, la Syrie, l'Arabie, l'Egypte, lui avoient restitué les honneurs dus au chef de l'Islamisme. Il restoit encore en Afrique un Calife Fatimite, & en Espagne un Calife Ommiade. Le Calife Nasser, à qui

le Pape écrivit pour l'exhorter à se faire Chrétien, & qui dans sa réponse pressa le Pape de se faire Musulman, confirma la qualité de Sulthan d'Egypte & de Syrie à Saladin. Seïfeddin Ghazi, Roi de Moussoul, Prince juste, chaste & jaloux à l'excès de ses femmes, mourut alors à l'âge de trente ans. Son fils étoit trop jeune pour lui succéder dans le siécle des conquérans & des troubles; il appella au trône son frere Azzeddin Masoud. Le nouveau Roi donna l'exemple singulier d'un homme orgueilleux & dur, adouci & *popularisé* par le sceptre. Saladin ayant accordé la paix à Kilidge-Arslan, entra, à l'instigation de ce Prince, sur les frontieres de la petite Arménie, où regnoit Léon I, fils de Zaghic, seigneur Arménien, de la maison des Pacratides, qui, sous le regne d'Alexis Comnéne, avoit fondé ce Royaume. Le Sulthan Ayoubie enleva facilement à ce Prince nouveau sa principale forteresse. Saladin, Kilidge-Arslan, les Rois de Moussoul & du Diarbekr, jurerent entr'eux une alliance solemnelle auprès de la riviere Sandgiah, qui se jette dans l'Euphrate. Plusieurs autres Princes Orientaux & des Princes Chrétiens, nommément le Roi de Jérusalem, furent compris dans le traité. C'étoit une paix générale pour la Syrie. A la mort de Manuël Comnéne, le Sulthan d'Iconium repassa dans l'Occident. Il s'y rendit maître de plusieurs provinces sans qu'il paroisse que les Grecs ayent croisé ses armes.

L'Atabek Saleh, Roi d'Alep, sur le point de mourir, choisit pour lui succéder Azzeddin, Roi de Moussoul, afin de réunir dans les mêmes mains assez de puissance pour soutenir contre Saladin la famille des Atabeks. Ce Prince, mort à l'âge de dix-neuf ans, avoit assez vécu pour se faire regretter. Damas étoit sur le point d'ouvrir ses portes à Azzeddin, mais ce Prince avoit signé la paix l'année précédente, ses sermens l'emporterent sur ses intérêts. 577. 1181.

Raynaud de Châtillon, seigneur de l'importante place de Krak, sur les confins de la Syrie & de l'Arabie, pilloit & massacroit des caravanes entieres, qui reclamoient en vain le droit des gens & la foi des traités. Le Roi Baudouin exerça lui-même des hostilités sur

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

les terres de Damas, tandis que le Sulthan lui demandoit réparation de ces outrages. Saladin partit de l'Egypte pour venger son Empire & la religion. Au bruit de sa marche, les Francs dégarnirent la Palestine pour porter toutes leurs forces du côté de l'Arabie, & au lieu d'attaquer dans le desert les troupes Egyptiennes, fatiguées & manquant de tout, ils se contenterent de protéger Krak. Saladin assiégea inutilement Berout; son lieutenant s'empara de quelques châteaux en Syrie.

578. 1182. Emadeddin, Roi de Sandgiar, oncle & beau-frere du feu Roi d'Alep, menaça Azzeddin de livrer Sandgiar à Saladin, s'il n'acceptoit cette place en échange d'Alep: Azzeddin fut obligé de consentir à ce traité si inégal. Saladin embellissoit le Caire, soumettoit par son lieutenant Seïfel-Islum, des Emirs qui s'étoient révoltés en Arabie, & découvroit par des espions & des traîtres la situation & les desseins des Atabeks. Il passa de l'Egypte en Syrie, où il reçut les hommages d'Harran, d'Edesse, de Racca, de Nésibin, de Saroudge, de Khabour, villes qui lui avoient été vendues par les Emirs d'Azzeddin. Ses armes échouerent contre les murs de Moussoul; elles abattirent ceux de Sandgiar.

Pendant qu'il faisoit la guerre aux Atabeks, les Francs faisoient le degât aux environs de Damas. Raynaud de Châtillon, ennemi implacable des Musulmans, conçut une entreprise digne de son audace. Il fit construire quelques barques légeres, qu'on transporta par terre jusqu'à la Mer Rouge, ravagea les côtes, & prit la route de Médine & de la Mecque, dans le dessein de renverser & de détruire dans la premiere, le tombeau de Mahomet & de piller dans la seconde les trésors de la Caabah. Le dévôt Saladin jura par l'Alcoran d'immoler le sacrilége Raynaud à l'honneur du prophête, s'il tomboit entre ses mains. Il fit partir d'Egypte Husam-Eddin-Loulou, grand amiral, homme d'un courage intrépide. A la grande bataille qui se livra dans la vallée de Rabig, à une journée de Médine, la terre fut dans un instant couverte de sang & de cadavres; les Francs plierent, Raynaud se sauva & ses soldats furent égorgés,

ſur la ſentence du Cadhis d'Egypte. Quelques-uns furent envoyés à la Mecque pour ſervir de victimes le jour du grand Baïram, au ſacrifice de la vallée de la Mina.

Les armées des Rois de Mouſſoul & de Khélath, réunies contre Saladin, s'étoient diſſipées avant que d'avoir vu l'ennemi : le Sulthan, qui, par le ſeul bruit de ſa marche les avoit mis en fuite, s'empare de pluſieurs places, & les diſtribue aux Rois & aux Emirs ſes alliés, bien aſſuré qu'aujourd'hui ſes amis, il en fera demain ſes ſujets. Alep le vit pour la cinquieme fois devant ſes portes; Emadeddin, mal ſecondé par les habitans, lui céda, à leur inſcu, cette importante place, pour quelques autres villes, & les habitans découragés capitulerent. Sandgiar, ancien trône de l'Atabek, devint ſon aſyle. *O l'inſenſé*, dit un proverbe Oriental, à l'occaſion de cet échange, *qui vend Alep pour Sandgiar*, faiſant alluſion au double ſens de ces mots, dont le premier ſignifie du *lait frais*, le ſecond du *lait tourné*. Les poëtes qui avoient déchiré Saladin, célébrerent la priſe d'Alep. Un Cadhi de Damas lui prédit la conquête de Jéruſalem pour le mois de Régeb. Sa prédiction fut vérifiée quelques années après. Saladin prend & détruit en Syrie pluſieurs villes Chrétiennes.

579. 1183.

Dans le même tems, les Ghourides, qui, après avoir chaſſé les Gozz ou Uzes du Maouarennahar, s'étoient rendus maîtres de Ghazna, du Kerman & des autres pays circonvoiſins, s'emparerent de Lahor, dans l'Inde, où ils éteignirent la Dynaſtie des Ghaznévides, dans la perſonne de Khoſrou-Schah ou dans celle de ſon fils Malek-Schah.

Azzeddin, Roi de Mouſſoul, avoit fait arrêter ſon miniſtre Caïmaz, lequel étoit tout-puiſſant, parce que ſeul il gouvernoit & pouvoit bien gouverner l'Empire. A cet événement, la révolte s'étoit déclarée de tous les côtés; chaque Emir s'étoit fortifié dans ſa place; le Calife Naſer s'étoit rendu maître de Dacouca, & il ne reſtoit preſque plus à Azzeddin que les remords qui ſuivent une faute & le repentir qui voudroit la réparer. Il rétablit ſon miniſtre 580. 1184.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

dans ſes charges; mais Caïmaz ne put parvenir à faire rentrer les rebelles dans le devoir; Saladin les favoriſoit, tandis que de l'autre main il faiſoit une guerre cruelle aux Francs.

Raynaud de Châtillon avoit rempli ſon château de Krak de muſiciens, de danſeurs & de baladins, pour célébrer les nôces d'Iſabelle, ſœur cadette du Roi Baudouin, avec Honfroi, fils & petit-fils des deux connétables Honfroi du Thoron: Saladin changea cette fête en deuil; il emporta la ville l'épée à la main, il alloit entrer dans le château, mais le chevalier d'Aveſne ou d'Irene, nouvel Horace, arrête ſeul l'impétuoſité des Sarraſins, tandis qu'on rompoit derriere lui le pont de communication entre la ville & le château. Cette action immortelle ſauva la partie ſupérieure de la place. Le Roi de Jéruſalem eut le tems d'envoyer du ſecours à Raynaud, ces troupes, peu nombreuſes, obligerent par leur ſage conduite, le triomphant Saladin & ſa grande armée de ſe retirer; le Sulthan alla ravager quelques cantons de la Paleſtine.

581. 1185. *Si vous faites un pas, nous ſommes chargés de la part de tous les Princes de l'Orient de vous déclarer la guerre.* Les ambaſſadeurs des ſouverains de Roum ou Empire Turc, de la Perſe, de l'Arménie, du Kurdiſtan, de la Médie, &c. firent cette menace à Saladin, & le Sulthan ordonna ſur le champ à ſon armée de marcher vers Mouſſoul. Azzeddin Mazoud envoya ſa mere & d'autres femmes au devant du Sulthan, comme avoit fait Saleh pour implorer ſa clémence, & lui demanda la reſtitution des villes de la Méſopotamie. Cette démarche, ſelon les uſages de ces peuples, étoit une marque de la plus grande ſoumiſſion. Ces femmes attaquerent par les prieres un cœur généreux, mais Saladin leur réſiſte, il les comble d'honneurs & refuſe tout. Le peuple de Mouſſoul furieux, jura de venger l'outrage fait au Sulthan. Le ſiége traînoit en longueur: Saladin tenta d'enlever aux habitans les ſecours du Tigre, en détournant ſon cours vers Ninive, le fleuve lui réſiſta. Schah-Arman, Roi de Kelath & d'Arménie, mourut alors, & Saladin

ſuſpendit le ſiége de Mouſſoul pour s'emparer de Miafarékin. Le Mamelak Baktimour ſe faiſoit couronner à Khélath : Mohammed Pehlevan, à la tête de cent mille hommes, demanda hommage à cet eſclave, qui le lui rendit, & céda à Saladin ſa conquête. Le Sulthan d'Egypte revint devant Mouſſoul, où il fut attaqué d'une dangereuſe maladie. Pehlevan qui a donné ſon nom à la Dynaſtie des Atabeks de l'Adherbigiane, étoit fils d'Ildighiz, premier Atabek, eſclave du Sulthan Mahmoud. Il poſſédoit Hamadan, Reï, Iſpahan, Tauriz, Arran, l'Adherbigiane, une partie de l'Arménie, &c. Il mourut l'année ſuivante, laiſſant la couronne à ſon fils Othman, ſurnommé Kizil-Arſlan, qui fit la guerre à Thogrul, Prince Seljoucide.

L'hiſtoire ne rapporte aucune entrepriſe des Turcs ſur les Grecs, pendant les regnes agités d'Alexis & d'Andronic. Il eſt pourtant à préſumer que Kilidge-Arſlan, qui haïſſoit le repos, ne laiſſa point échapper ces occaſions favorables de piller & de ravager les provinces limitrophes de ſon Empire, ainſi qu'il le fait à la mort d'Andronic.

Saladin convaleſcent, conclut la paix avec Azzeddin & ſon frere : il leur rendit la Méſopotamie, & le Roi de Mouſſoul lui céda la principauté de Carabag, tout le pays au-delà du Zab, avec la ville de Scheherzour & toutes les prérogatives de la ſouveraineté dans le Royaume de Mouſſoul, c'eſt-à-dire, les honneurs de la priere publique & de la monnoie. Ainſi finit la guerre contre les Atabeks : Saladin obſerva religieuſement cette paix. Pendant ſa maladie, un de ſes proches parens, nommé Mohammed, avoit troublé Damas pour l'envahir. Le chef des Ayoubites délivra ſes enfans d'un rival auſſi entreprenant, déjà Prince d'Emeſſe. Le Sulthan s'empara de tous ſes biens. Un jeune fils de Mohammed liſant un jour l'Alcoran, Saladin lui demanda où il en étoit. *J'en ſuis*, lui répondit le jeune Prince, *à l'endroit où il eſt écrit que ceux qui raviſſent le bien des orphelins mangent un feu dévorant qui les conſumera dans ce monde, & qui les pourſuivra dans les enfers.* Le Sulthan ſourit &

ne s'offenſa point. Les peuples de Syrie donnent à ce Prince les marques les plus éclatantes de l'attachement & du zèle.

Les Francs ſe livroient à la fureur des guerres civiles. La Paleſtine qui ſe déchiroit de ſes propres mains, fut en même tems attaquée par les Infidéles. Le Roi Baudouin s'étoit déchargé du fardeau du gouvernement ſur Gui de Luſignan, qui n'étoit pas capable de le porter. Le comte de Tripoli arma contre la cour; Luſignan fut dépouillé de la régence: Baudouin la donna au comte de Tripoli, & céda la couronne à Baudouin V, enfant de cinq ans, né du premier mariage de Sybille, ſa ſœur, avec le marquis de Montferrat. Baudouin IV, dit *le Lépreux*, termina là ſa malheureuſe carriere. Les Francs, au milieu de ces troubles, comptoient, parmi leurs diſgraces, la diſette d'eau & la famine. Soliman leur accorda une trêve de quatre ans, & les nourrit pendant pluſieurs mois.

582. 1186. Le jeune Baudouin mourut l'année ſuivante. Sa mort fut attribuée par les uns à ſa mere Sybille, par les autres au comte de Tripoli. Sybille & Gui de Luſignan, ſon mari, ſont couronnés. Il falloit que le mépris que l'on avoit pour Luſignan fût bien général, puiſque Geoffroi, ſon frere, ayant appris cette nouvelle, s'écria, plein d'étonnement: *ces gens qui ont fait mon frere Roi, m'auroient donc fait Dieu, s'ils m'avoient connu.* Raynaud de Châtillon, en rompant de nouveau la trêve conclue avec Saladin, alluma les premieres étincelles de l'embraſement qui conſuma bientôt le Royaume des Francs, déjà ébranlé par leurs revers & par leurs diviſions. Dans ce tems-là Sulthan-Schah étoit campé ſous les murailles de Khariſme, capitale des Etats de ſon frere Tagaſch; & Tagaſch ravageoit dans le Khoraſſan les environs de Niſabour, capitale de Sulthan-Schah.

583. 1187. Le Royaume de Jéruſalem eſt détruit. La campagne avoit commencé par une journée des plus mémorables, ſi les hauts faits ſont auſſi dignes d'occuper la mémoire des hommes que les grands événemens. Afdhal, fils de Saladin, avoit enveloppé avec ſept mille

cavaliers cinq cens chevaliers Chrétiens, qui se défendirent avec une bravoure & une intrépidité sans exemple. Accablés sous le nombre, après avoir plusieurs fois repoussé les Sarrasins, on les vit, ces Européens, ayant épuisé leurs fléches, s'arracher celles dont ils étoient percés pour les lancer contre l'ennemi, brûlans de soif, s'abreuver de leur propre sang; désarmés, combattre avec des tronçons de lances & d'épées, & recevant la mort, ne tomber qu'en la donnant. Un seul restoit de ce terrible combat, c'étoit Jacquelin de Maillé ou de Mailly, qui, refusant avec indignation la vie & la liberté, mourut au milieu d'une troupe d'Infidéles, massacrés de ses mains. Les Sarrasins avoient souvent entendu dire aux prisonniers Chrétiens, que S. George à cheval, armé de toutes piéces, combattoit à la tête de leurs troupes; ils crurent l'avoir tué dans ce chevalier; ils essuyerent avec respect la poussiere & la sueur dont son corps étoit couvert, & ils s'en frotterent la tête & le visage, dans l'espérance qu'elles leur communiqueroit la force & la bravoure de ce Saint : on se disputa ses habits & ses armes. *Quidam verò, ut fama ferebat, ardentiùs cæteris movebatur & abscissis viri genitalibus, ea tamquam in usum gignendi reservare disposuit, ut vel mortua membra, si fieri posset, virtutis tantæ suscitarent hæredem. Gest. Dei per Francos.* L'action se passa près de Tibériade, ville du comte de Tripoli, capitale de la Jordanitide, dans la Galilée.

Cette action fut suivie de la bataille de Tibériade ou d'Hittin. Plusieurs petits combats préparerent cette sanglante journée, Saladin & Gui de Lusignan, à la tête des troupes, le découragement, l'épouvante, la déroute, le massacre, se succéderent du côté des Francs. Les Templiers & les Hospitaliers furent tous égorgés sur le champ de bataille; trente mille Chrétiens reçurent la mort, presque sans se défendre; leur terreur étoit si grande, qu'un Sarrasin en faisoit fuir des bandes entieres; on vit un soldat Turc qui en amenoit trente attachés à une corde. Le Roi de Jérusalem & une foule de Princes Chrétiens ayant été faits prisonniers, Saladin

respecta en eux le malheur & les droits de l'humanité, mais il étendit par terre d'un coup de sabre Raynaud de Châtillon, qu'il avoit juré de faire périr. Le comte de Tripoli, grand guerrier, haï des Francs, se sauva, en se faisant jour l'épée à la main, à travers l'ennemi. Les historiens Chrétiens attribuent à ses pratiques & à ses intelligences avec le Sulthan, cette fatale journée, qui entraîna le sort de toute la Palestine; les Arabes disent que Saladin ne ravagea ses Etats que pour le punir d'avoir enfreint l'alliance qu'il avoit contractée avec eux. Ce Prince apostat, suivant la foule des historiens, mourut d'un accès de frénésie, ayant perdu ses Etats & l'honneur.

Saladin détruit Tibériade; il entre dans Ptolémaïs sans coup férir. Ses généraux qui font la guerre avec toutes les fureurs attachées à ce fléau, prennent, en peu de jours, Césarée, Orsouf, Séphouri, Nazareth, Tour, Naïm, Endor, Japha, Legium, Genim, Sébaste, Betsan, Napoulous, Jéricho, Phoula, Maaltha, Haipha, Tebnin, Scanderona & toutes les places voisines. Sidon, Berout, Dgiobaïl, &c. obtiennent du Sulthan une capitulation honorable ou des conditions fort douces. Pendant que Saladin désole ainsi le nord de la Palestine, Adel son frere ravage le midi, & porte le fer & le feu jusque sous les murailles de Jérusalem. Les deux Ayoubites se joignent ensemble pour aller investir Ascalon, un des principaux boulevards de la Palestine & l'une des cinq Satrapies anciennes des Philistins. Sur leur passage, ils soumettent Lidda, Ramla, Jabne, Bethléem, Bertsabée, Khaleb. Ils arrivent devant Ascalon; cette ville défend courageusement sa liberté; elle demande pour se rendre celle du Roi de Jérusalem, & l'obtient. Lorsque les habitans vuiderent la place, il y eut une éclipse de soleil, ce que les Francs ne manquerent pas de regarder comme un miracle. Gaza & les forteresses voisines reçoivent garnison Mahométane.

Baléan d'Ibelin commandoit dans Jérusalem, délié par le patriarche du serment qu'il avoit fait à Saladin, de ne rien entre-

prendre contre ses intérêts, comme si la religion pouvoit dissoudre la loi naturelle. Il y avoit dans la place soixante mille hommes en état de porter les armes. Jérusalem se rend après quelques jours de siége, dans le tems que les Musulmans célébroient la fête de *Mérage* ou *Mebab*, ascension ou résurrection : c'est le voyage de Mahomet au paradis. Le grand Saladin garantit les Chrétiens de toute insulte, céda l'église du Saint Sépulcre aux Syriens & aux Grecs, laissa aux Hospitaliers le soin des hôpitaux, où les malades furent traités à ses dépens, soulagea la misere des pauvres, accorda au patriarche les vases & les trésors du S. Sépulcre, combla de caresses, de présens & de bienfaits ceux des habitans qui évacuerent la place. Ces malheureux trouverent chez les Chrétiens des monstres qui les chasserent, les poursuivirent & les dépouillerent; chez les Mahométans, des ames secourables qui essuyerent leurs larmes, leur dresserent des tentes hors des villes & les nourrirent d'abondantes aumônes. Saladin fit son entrée triomphante dans Jérusalem avec d'autant plus de pompe, que cette ville avoit été le but principal de ses conquêtes. Toutes les croix furent abattues. De sages réglemens maintinrent la bonne intelligence entre les Musulmans & les Chrétiens; ensuite ce glorieux conquérant alla perdre une flotte & ses meilleures troupes devant Tyr. Le Kharismien Tagasch punissoit son frere Sulthan-Schah de l'infraction d'un traité, par la prise de Schadbagh & de Nisabour, dans le Khorassan.

Le faîte & les boulevards de l'Empire Franc écrasés, tous ses remparts s'écroulent. Saladin se dérobant aux transports de ses peuples, suivoit le cours de ses conquêtes. Après avoir sondé les forces de Tripoli, il s'étoit jetté sur Antarados ou Tortose, port commode pour le commerce, sur Laodicée ou Ladikia, ville riche & peuplée, sur Sehjoun, forte citadelle, & sur beaucoup d'autres places : par-tout il abattit l'étendard de la croix. De là il va monter le premier sur les murailles de la forteresse de Burzie, place dont la force étoit passée en proverbe parmi les Chrétiens

584.
1188.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

& les Mahométans. Krak qui lui ouvroit la communication de la Syrie avec l'Egypte, capitula, après avoir souffert, pendant un blocus qui dura plus d'une année, une disette affreuse, qui réduisit ses généreux défenseurs à vendre aux Arabes leurs effets, leurs habits, leurs femmes, leurs enfans. Le Sulthan, digne de triompher des héros malheureux, récompensa ses habitans en rachetant de son propre trésor leurs enfans & leurs femmes, & en leur distribuant des sommes proportionnées à leurs pertes & à leurs besoins. Dans la plûpart de ses conquêtes, les Chrétiens éprouverent sa modération, sa générosité, sa grandeur d'ame. Au siége de Séphet ou Saphad, le conquérant s'expose comme un simple soldat, il travaille avec les ouvriers à la construction des machines. Enfin de tous les Etats que les Croisés avoient possédés dans la Mésopotamie, la Syrie & la Palestine, il ne lui restoit plus qu'Antioche, Tyr & Tripoli à attaquer, lorsque la chrétienté fit un nouvel effort pour secourir la terre sainte. Les Rois de France & d'Angleterre reçurent la croix des mains des légats du Pape; & l'Empereur Frédéric Barberousse, à l'âge de soixante-quatre ans, se mit à la tête des Princes d'Allemagne. Dixme Saladine imposée en France & en Angleterre sur tous les biens laïques ou ecclésiastiques de ceux qui ne se croisoient pas. La caravanne de l'Irak & celle de l'Egypte s'étant disputé le pas les armes à la main, vers le mont Arafat, le Calife s'humilia devant le Sulthan irrité. Le refroidissement de Saladin pour Naser, fut peut-être la cause que quelques partisans Fatimites crierent aux armes dans le Caire; on ne les écouta point. Adel, frere de Saladin, gouvernoit l'Egypte. Othman, surnommé Kizil-Arslan, fils de Pehlevan, faisoit la guerre à Thogrul, Sulthan de l'Irak: celui-ci détruisit les secours que le Calife envoyoit à son ennemi.

585. Saladin, suivant le traité fait avec les habitans d'Ascalon, rendit
1189. à Gui de Lusignan la liberté, après lui avoir fait jurer sur l'évangile de renoncer au Royaume de la Palestine, de retourner en Europe, & de ne jamais tirer l'épée contre les Sarrasins. Gui ayant

ayant renforcé ſa petite armée d'une foule de Croiſés nouvellement débarqués à Tyr, mit le ſiége devant Ptolémaïs ou Aore, ville grande & riche, ſituée dans une belle plaine, à douze milles de Tyr & à vingt-quatre de Tibériade ; Saladin ſe jetta dans la place. Divers combats furent marqués par des prodiges de valeur des deux partis. Pendant le ſiége, les Chrétiens & les Infidéles s'entretenoient les uns les autres ; ils s'exerçoient même à des tournois, jeux militaires, que l'on croit inventés par les Arabes ; & l'on voyoit les Francs danſer au ſon des inſtrumens Arabes, & chanter enſuite pour faire danſer les Sarraſins. Dans une journée ſinguliere, la fortune couronna ſucceſſivement les Chrétiens & les Muſulmans. Une terreur panique cauſoit de l'un & de l'autre côté la déroute de l'aile droite. La perte fut conſidérable dans les deux partis, mais le nombre de morts fut plus grand dans l'armée Franque.

Frédéric Barberouſſe eſt avec deux cens mille Allemands ſur les terres d'Iſaac l'Ange, qui s'étoit ſoumis à payer un tribut au Sulthan d'Iconium, & qui avoit fait une alliance avec le Sulthan d'Egypte : l'Empereur Grec ſouffre ſans murmure les hauteurs, les rapines & les vexations des Croiſés. Saladin pouſſé dans les retranchemens d'une guerre défenſive, déſeſpéroit de réſiſter à tant d'ennemis. Le Calife faiſoit comme le Pape, prêcher par ſes Imans une guerre ſainte, ſans y contribuer, ni en troupes ni en argent.

Pour enlever aux Francs l'empire de la mer, Saladin avoit fait 586.
équipper dans le port d'Alexandrie une flotte, compoſée de ga- 1190.
lions & de galées ou galéaſſes, ſortes de galeres ou gros bateaux, allans à la voile & à la rame ; la flotte d'Egypte battit devant Ptolémaïs celle des Croiſés, pendant que l'armée de terre forçoit les Chrétiens de ſe renfermer dans leurs lignes. L'Empereur d'Allemagne avoit reçu en entrant dans l'Aſie Mineure ou pays de Roum, aujourd'hui la Natolie, des promeſſes, & bientôt des ſecours de vivres du Sulthan Kilidge-Arſlan ; mais à peine a-t-il

passé Laodicée de Phrygie, qu'il ne peut faire un pas sans combattre les Turcomans & les Turcs, postés sur les hauteurs & saisis des gorges. Cependant il perce par d'incroyables efforts à travers tous les obstacles, & arrivé devant Iconium, il défait cent mille Turcs, frappe les habitans de cette ville de son glaive & donne la paix au Sulthan. Sorti de ces périls, il se noye dans le fleuve Salef ou Cydnus. Son fils, Frédéric de Souabe, prend le commandement des troupes. Les troupes de Syrie & d'Egypte viennent former un cordon depuis l'Euphrate jusqu'à la mer, pour ôter aux Croisés tout espoir de pénétrer dans la Palestine. Kilidge-Arslan, délivré des Croisés, est contraint, par son fils Cothbeddin Malek-Schah, de le suivre contre un autre de ses fils, nommé Noureddin Sulthan-Schah, Roi de Césarée; il trouve le moyen de passer dans le camp de Noureddin, & Cothbeddin va se faire couronner Sulthan à Iconium.

Les Chrétiens qui assiégeoient Acre, affoiblis par la peste & par la disette, enfonçoient les Sarrasins conduits par Adel: pendant qu'ils s'amuserent à piller dans le camp ennemi le quartier des rafraîchissemens, Adel fondit sur eux le sabre à la main. *Nos glaives*, dit l'historien Boha-Eddin, acteur dans cette tragédie, *s'abreuverent de leur sang jusqu'à l'ivresse, & les lions des combats s'en rassasierent avec les dents de la victoire.* Il faut que la discipline des Francs fût bien mauvaise, puisqu'ils se laisserent toujours arracher les lauriers qu'ils venoient de cueillir. Les Croisés ayant reçu des renforts, se rendirent maîtres de la croisiere qu'occupoit l'escadre des Sarrasins, leur flotte bloqua le port; & leur armée, comme une muraille, enferma la place. Saladin languissoit alors d'une cruelle maladie. Les Arabes ayant enlevé un enfant de trois mois des bras de sa mere, cette femme éplorée alla se jetter aux pieds du Sulthan. Son enfant lui fut rendu; elle le baisa, le pressa contre son sein, & lui présenta ses mammelles, Saladin & sa cour fondirent en larmes. La contagion qui ravageoit le camp des Chrétiens, emporta Frédéric de Suabe; elle frappa la Reine

Sybille, & l'on prétend que Lufignan fut déchu par la mort de cette Princeffe de la royauté. Alors une foule de prétendans fe difputerent un fceptre brifé & des titres onéreux.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Philippe Augufte, Roi de France, & Richard, Roi d'Angleterre, arrivent l'un après l'autre devant Acre; ils étoient trop puiffans pour s'accorder enfemble, leur divifion augmenta celle qui regnoit déjà dans le camp des Francs, où Conrad, marquis de Tyr, difputoit à Gui de Lufignan une couronne qu'il falloit aller prendre fur la tête de Saladin. Ils fe réuniffent à la fin, & la ville d'Acre réduite à la derniere extrêmité, capitule. Les bannieres des Francs flottent fur les murailles à la place des drapeaux noirs des Abaffides & des drapeaux jaunes des Ayoubites. Il y a peu de fiéges auffi mémorables. On y vit plufieurs fois des femmes Chrétiennes dans la mêlée, tuer de leurs mains des Mufulmans. On donnoit fur les bréches des combats continuels, & les cadavres de ceux qui mouroient fervoient de remparts aux affiégés, &c. Le Roi de France met à la voile pour retourner en Europe. Le Roi d'Angleterre, après avoir préfidé à une horrible boucherie des habitans de Ptolémaïs, livre bataille à Saladin & remporte une victoire fignalée. On dit que les deux Princes s'étant rencontrés dans la mêlée, s'attaquerent l'un l'autre, & que le Roi d'Angleterre renverfa le Sulthan de cheval. Les Sarrafins perdirent vingt mille hommes dans cette journée. Richard s'empara de Joppé & de Céfarée ou Afcalon. Les Sarrafins démolirent plufieurs places; on négocia. Les Croifés en vinrent aux mains les uns avec les autres. Le Sulthan d'Iconium permettoit à un Grec, nommé Alexis, qui fe difoit fils de Manuël Comnène, de lever des troupes dans fes Etats, quoiqu'il fût perfuadé de fon impofture: Alexis ravagea les villes voifines du Méandre.

587.
1191.

Par la mort de Conrad, marquis de Tyr, affaffiné par des gens du creux de la montagne, le fier & cruel Richard devint maître abfolu des Francs; Lufignan étoit méprifé. Le Roi d'Angleterre menaçoit Jérufalem, mais bientôt il s'en éloigna. Il y eut à Joppé

588.
1192.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

une affaire avantageuſe aux Francs. Enſuite une trêve de trois ans & trois mois fut concluе entre Richard & Saladin. Tyr avec ſes dépendances & toute la côte, depuis Jaffa juſqu'à Ptolémaïs, devoient reſter au pouvoir des Chrétiens, c'eſt-à-dire, Jaffa, Céſarée, Arſouf, Hifa, Ptolémaïs & leurs territoires. On partagea Ramba & Lidda entre les deux nations. Les Chrétiens conſerverent la liberté de viſiter les lieux ſaints, mais en petit nombre & ſans armes, & même d'exercer librement leur religion dans l'égliſe de la réſurrection ou du S. Sépulcre; on ſtipula la deſtruction d'Aſcalon. Les moines favoriſés par la loi de Mahomet, rentrerent en poſſeſſion de leurs monaſteres. Enfin on invita les Princes d'Antioche & de Tripoli à accéder au traité, ainſi que Sinan, chef des Bathéniens ou Aſſaſſins. Les Princes Francs & les généraux Sarraſins jurerent ſolemnellement, les uns ſur l'évangile, les autres ſur l'Alcoran, d'obſerver le traité. Le Roi d'Angleterre & le Sulthan ſe donnerent ſimplement de part & d'autre, une ſimple promeſſe, en ſe préſentant la main; ils ennobliſſoient ainſi la parole royale, en l'égalant au ferment. Richard repaſſa dans l'occident, où le duc d'Autriche, qu'il avoit offenſé devant Ptolémaïs, le fit arrêter comme il prenoit ſa route par l'Allemagne.

Par cette croiſade, les Chrétiens gagnerent une ville, & l'Europe perdit une grande partie de ſes Princes, de ſes habitans & de ſes tréſors. Les Sarraſins & les Francs ſe réunirent pour célébrer la paix par des tournois & des feſtins; ils ne formerent qu'un peuple. Une partie des Croiſés repaſſa la mer, & Saladin congédia ſes troupes.

Le vieux Sulthan Kilidge-Arſlan traînoit les derniers de ſes jours autour des trônes de ſes enfans, qui le repouſſoient avec les ſceptres qu'il leur avoit donnés. Un ſeul d'entr'eux, digne du nom de fils, Gaïateddin Kaikhoſrou entreprit de le rétablir dans Iconium, mais le Sulthan mourut en chemin. L'ambition qui avoit rendu ſes enfans ſi coupables envers lui, le vengea en les ani-

mant les uns contre les autres après sa mort. Gaïateddin Kaikhosrou, maître d'Iconium, regna sur la Lycaonie & sur la Pamphilie : Roknedin Soliman eût les villes maritimes, Amynsum, Docéa, &c. Cothbeddin Malek-Schah, l'aîné, posséda Malathie, Césarée & Colonia. Masoud donna des loix à Amasie, à Ancyre, à Doryleb & à plusieurs autres villes du Pont. Ces Sulthans avoient d'autres freres, qui s'armerent comme eux pour se déposséder les uns les autres. Les Empires ne paroissent jamais plus vastes que dans leurs ruines, que leurs destructeurs se partagent.

Kizil-Arslan, Atabek de l'Adherbigiane, continuoit avec succès la guerre contre Thogrul, Sulthan des Seljoucides. Tagasch, Sulthan du Kharisme, enleva à l'Atabek Reï & le château de Thabrek. L'Atabek & le Sulthan firent ensuite la paix. Hazen, Emir d'Irmia, dans l'Adherbigiane, avoit accueilli dans sa ville le Sulthan fugitif Thogrul; & en le tenant dans une espéce de prison, il abusoit de son nom pour exercer toutes sortes de violences sur les pays voisins. Thogrul se sauva de ses mains, & ses sujets lui rendirent le sceptre. Koukbéri, Prince d'Arbelles, fit l'Emir Hazen prisonnier. L'Ayoubite Teki-Eddin-Omar, puissant dans la Mésopotamie & la Syrie, fondit à l'improviste sur les terres de Baktimour, Roi de Khélat, lui enleva plusieurs villes, le battit, l'assiégea dans sa capitale, se retira & mourut. Saladin investit le fils de ce Prince de quelques villes de son héritage. Dans le même tems il s'éleva des différends entre la cour Sulthanique ou d'Egypte, & la sublime Porte, ou le Divan du Calife.

Saladin jouissant tranquillement de sa gloire & de l'amour de 589.
ses sujets, qu'il s'occupoit à rendre heureux, mourut à Damas; 1193.
sa famille, sa cour, tous ceux qui l'environnoient, furent dans la désolation; son Empire & tout l'Orient dans le deuil. Avant que de mourir, ce Sulthan avoit ordonné à son porte-étendard d'attacher au bout d'une lance le drap dans lequel il devoit être enseveli, & de crier dans les rues de Damas: *voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Salah-Eddin, fondateur de la Dynaftie des Ayoubites, ainfi nommé de Nodgmeddin Ayoub, fon pere, fut le plus grand & le plus vertueux des Princes, fi l'on écoute les auteurs Arabes; il ne fut qu'un ambitieux & un homme heureux, fi l'on en croit les Chrétiens de fon tems. Craint de fes ennemis, admiré des Mufulmans, adoré de fes fujets, il fut donc un grand Prince. Grand dans la guerre, aux qualités du foldat, à la bravoure & à l'intrépidité, il joignit les parties du général, du héros & du conquérant, l'art de s'attacher fes troupes, l'art de divifer fes ennemis, l'art de captiver fes alliés, l'art de l'intrigue & de la négociation, l'art d'employer à propos les vertus de la modération, de la clémence, de la générofité, l'art de gagner l'affection des peuples conquis, l'art de s'inftruire à l'école de fes ennemis mêmes, l'art d'acquérir & celui de conferver. Grand dans la paix, les travaux publics, foit pour la majefté de l'Empire, foit pour les befoins des peuples, foit pour la sûreté de l'Etat, remplirent les intervalles où le filence des armes lui permit de faire fleurir les arts tranquilles. Il déchargea fon peuple de beaucoup d'impôts, il combla fon Empire de bienfaits, il en répandit fur tous les malheureux, fur tous les braves, fur tous les hommes diftingués, amis ou ennemis. Ses richeffes & fes conquêtes n'étoient pas les feuls fonds dans lefquels puifoit fa main libérale; il avoit une autre reffource, & cette reffource eft au pouvoir de tous les Princes; c'étoit l'économie perfonnelle ou la frugalité & la fimplicité. Dans fa vie privée, il fe nourriffoit des mets les plus communs, s'habilloit de laine, vendoit fes meubles pour faire du bien, & il ne laiffa dans fes coffres que quarante-fept dragmes d'argent avec un écu d'or. Son ingratitude envers Noureddin, fes injuftices envers la famille de ce Prince, fon ambition démefurée, fon indulgence pour des freres méchans, indulgence cruelle pour les peuples, &c. font des taches dans fa vie. Saladin n'eût peut-être qu'un vice, & ce fut ce qui le mit fur le théâtre, où il déploya tant de vertus. Je ne le blâmerois pas de fon ignorance, fi elle

n'avoit rendu ſon zèle pour la religion ſuperſtitieux & eſclave de ſes docteurs, ſi ſa ſuperſtition ne lui avoit fait regarder les ſçavans comme des incrédules ou des hypocrites, les Muſulmans qui avoient ſur l'Iſlamiſme des opinions différentes de la ſienne, comme des hérétiques, & les hérétiques comme des gens dignes de mort. Ce Prince tenoit lui-même ſon Divan; tout le monde y étoit admis ſans diſtinction, & l'équité naturelle étoit la régle de ſes jugemens. Et, *pourquoi êtes-vous notre Roi, ſi vous ne voulez pas être notre juge?* lui dit une femme, dont il différoit de recevoir le placet, à cauſe qu'il délibéroit avec ſes généraux: *elle a raiſon*, dit le Sulthan, & il lui donna audience. Telle étoit ſa clémence, qu'il ne punit jamais aucune offenſe perſonnelle: cette vertu dégénéroit quelquefois en foibleſſe. Il manqua de fermeté pour faire reſpecter ſa puiſſance; il contenoit ſes Emirs & ſes troupes, plutôt par ſa douceur & par ſes largeſſes que par ſon autorité. *Il eſt mort*, dit un poëte Arabe, *& les vertus ont été enſevelies dans le même tombeau que ce Monarque bienfaiſant. La générosité, la juſtice, la bonne foi, la félicité publique, ont ceſſé avec lui; & après lui, les haines, les rapines, les injuſtices réprimées pendant ſon regne, ont déſolé le genre humain. Le ciel a perdu ſa lumiere, le monde ſa gloire, la religion ſon tuteur & l'Empire ſon pere.*

Son Empire fut preſque diviſé entre autant de Souverains qu'il y avoit de gouverneurs de places. Les trois principales Dynaſties de ſa famille ſont celles de Noureddin-Aly ou Malek-al-Afdhal, Roi de Damas, de Jéruſalem & de la baſſe Syrie; celle de Malek-Aziz-Othman, Sulthan d'Egypte, & celle de Malek-el-Dhaher-Gaïateddin-Ghazi, Roi d'Alep & de la haute Syrie. Ses autres enfans & pluſieurs Princes de ſa race, eurent des apanages moins conſidérables. Les Atabeks de Syrie, en délibérant, après la mort de Saladin, ſur ce qu'ils entreprendroient dans la Méſopotamie, perdirent l'occaſion de s'en emparer. Un de leurs Princes, bon, religieux & ſi modeſte ou ſi timide, qu'il ne parloit que les yeux

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

baiſſés à ceux qui étoient avec lui, Azzeddin, Roi de Mouſſoul, fut remplacé ſur le trône par ſon fils Noureddin. Un de ces hommes qui attirent à eux toute la gloire de leur ſiécle, a plongé cette famille dans l'heureuſe foibleſſe, où l'on ne peut ſatisfaire que l'ambition de faire du bien à ſes ſujets. La mort de Sulthan-Schah rendoit le Khariſmien Tagaſch maître de tout le Khoraſſan. Le Calife Naſer élevoit dans Bagdad divers édifices utiles au public. Il forma une bibliothéque de dix mille volumes curieux, dont la plûpart étoient des manuſcrits originaux. Son Viſir dompta dans le Khuſiſtan un parti de rebelles.

590.
1194. Les aſſauts que les Pehlévanides livroient depuis long-tems à la puiſſance des Seljoucides de l'Iran ou de Perſe, avoient précipité la chûte de cette Dynaſtie. Les ſecouſſes que l'Atabek Kizil-Arſlan donna au trône du Sulthan Thogrul, hâterent la ruine de ce Prince, qui commençoit à reſpirer après le meurtre de Kizil-Arſlan; mais les troupes du Sulthan de Khariſme le tiennent en haleine. Victorieux, il s'endort ſur ſes trophées; & le Sulthan vient en perſonne l'attaquer, avec toute la force & l'impétuoſité d'une puiſſance dans ſa vigueur: il va, dans l'ivreſſe, tomber à ſes pieds, avec les reſtes de la puiſſance énervée des Seljoucides Perſans. Il ne reſte plus de la famille des Seljoucides, que les Princes diviſés du pays de Roum. Aboubekre, fils de Pehlevan, paſſoit ſa vie à s'enivrer ſur le trône de l'Adherbigiane, pendant que l'eſclave Kaldgia la gouvernoit.

591.
1195. Sandgiar-Schah, beau-frere du Sulthan Tagaſch, qui s'étoit fait couronner à Reï, forma dans le Khoraſſan une conjuration contre ce Prince. Le Sulthan le punit de ſon projet, en le privant de la vue. D'un autre côté, le Calife Naſer, dans l'idée qu'une puiſſance nouvelle eſt toujours, après des ſuccès, ennemie de tout ce qui l'environne, eſſaya, avec une nombreuſe armée, d'ébranler ſon trône de Perſe. Ce trône étoit bien affermi, & Tagaſch, après avoir humilié un ennemi qu'il ne redoutoit pas, lui tendit une main pacifique, & appeſantit ſon bras ſur les Iſmaëliens ou

Aſſaſſins,

Aſſaſſins, qu'il chaſſa de pluſieurs forteresſes. Les Ayoubites travailloient à ſe détruire; la Syrie étoit dans le repos de l'épuiſement.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Adel Seïfeddin Aboubekre, frere de Saladin & Roi de Krak, entreprit de ruiner ſes neveux, les uns après les autres, afin de 592. raſſembler les débris de leur puiſſance autour de ſon trône. Ces 1196. Princes avoient à peine orné le ſceptre de quelques-unes de ces vertus des particuliers, qui attirent les mépris des peuples aux ſucceſſeurs des grands Rois. Aziz, Sulthan d'Egypte, ſéduit par ſon oncle, découvrit toute la foibleſſe de ſon frere Afdhal, Roi de Damas, en le dépouillant preſqu'entierement de ſes Etats, & toute la ſienne en cédant à Adel la plûpart des villes qu'il avoit enlevées à ſon frere. Adal, Roi d'une partie de l'Arabie & d'une partie de la Syrie, ayant tourné ſes armes contre les Chrétiens, ajouta Joppé à ſon Empire. Le malheureux Afdhal, excellent poëte, implora la protection du Calife Naſer, qui lui fit eſpérer des ſecours prompts & efficaces, & dont les promeſſes paſſoient les moyens.

Le Sulthan Tagaſch marchoit vers l'Orient contre les Khitans, 593. déjà fort affoiblis dans la Tartarie. Les habitans de Bokhara, 1197. grande & fameuſe ville du Maouarennahar, aſſiégés par ce Monarque, lancerent avec leurs machines dans ſon camp, un chien borgne comme lui & revêtu d'une tunique à la Perſienne, avec un turban, en criant : *voici votre Sulthan.* Tagaſch, ainſi outragé, les força de ſe rendre & leur pardonna.

Noureddin, Roi de Mouſſoul, en guerre avec Cothbeddin, 595. Roi de Sandgiar & fils d'Emadeddin, qui venoit de mourir, 1198. remporta des avantages ſur ſon ennemi. Il perdit, peu de tems après, un de ces miniſtres qui font bénir les Rois, c'étoit Caïmak, Viſir éclairé, plein de religion & de vertu, deux choſes qui doivent ſe confondre dans toutes les religions qui enſeignent une bonne morale & qui ne combattent point la morale par le dogme. Aziz, Sulthan d'Egypte, mourut au Caire à l'âge de 27

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ans, ne laissant pour héritier qu'un enfant, âgé de sept ans, nommé Mansour. Les Emirs qui craignirent les entreprises d'Adel, Roi de Krak, déférerent le sulthanat ou plutôt la royauté ou régence à Afdhal, ci-devant Roi de Damas.

596. 1199. Afdhal partit d'Egypte, après s'être ligué avec son frere Dhaher, Roi d'Alep, pour enlever Damas à Adel, Roi de cette ville, de Harram, de Krak, &c. qui faisoit la guerre dans la Mésopotamie au Roi de Moussoul. A l'approche du Roi d'Egypte, Adel courut à la défense de ses Etats, ayant chargé du siége de Maredin Kamel son fils, auquel Noureddin ne laissa que la paix pour ressource. Le Roi de Damas toujours heureux contre ses parens, rejetta sur son ennemi le péril auquel celui-ci l'avoit exposé, le repoussa jusques dans sa capitale, le força dans ses derniers retranchemens. L'Egypte fut alors sa conquête, & Samosath l'asyle d'Afdhal. Le conquérant gouverna d'abord au nom du jeune Mansour, mais lassé bientôt de cet assujetissement, il demanda, dit-on, aux cadhis & aux prêtres assemblés, *si le plus foible devoit commander au plus fort & le plus vieux obéir au plus jeune.* Les cadhis & les juges lui répondirent comme le Pape Zacharie à Pepin; il fut proclamé Sulthan.

Dans l'Asie Mineure, l'Empereur Alexis l'Ange Comnéne, que Masoud, Sulthan d'Amasie, avoit déjà humilié, exposoit les villes de Carie, voisines du Méandre, aux ravages de Gaiateddin, Sulthan d'Iconium. Ce Sulthan, en arrêtant par une simple curiosité deux chevaux, que celui d'Egypte envoyoit à Constantinople, en avoit blessé un; c'étoit un leger accident, dont il fit des excuses à l'Empereur, qui trouva l'injure trop atroce pour la pardonner. Ce Prince, dans sa colere, fit arrêter tous les marchands d'Iconium qui étoient à Constantinople & saisir leurs effets. Il est bon pour l'honneur & pour la sûreté des Rois, que la plûpart des vraies causes des guerres ne soient pas connues des peuples; il y a peu de Princes qui ne fussent ou méprisés ou haïs. Dans cette guerre, les vertus du Turc font perdre de vue les foi-

blesses du Chrétien. Ce Sulthan triomphant, honora la victoire, en traitant ses prisonniers comme des alliés qui lui eussent été chers & précieux.

Tagasch, Sulthan du Kharisme, mourut, avec la réputation d'un Prince juste, vaillant, libéral & sçavant. On remarque qu'il faisoit mettre un croissant sur le haut de ses pavillons. Alaeddin Mohammed son fils, qui assiégeoit les Ismaëliens dans le château de Tarschiz, alla dans le Kharisme se faire installer par les grands sur le trône de ses ancêtres. Aussi-tôt que la nouvelle de la mort de Tagasch fut répandue dans l'Inde, Gaïateddin, Roi de Ghour, & Schehabeddin, Roi de Ghazna, réunirent leurs forces pour attaquer le Khorassan. Ils reçurent l'hommage des villes de Mérou, Thous, Nischabour, &c. Gaïateddin retourna à Ghour; Schehabeddin porta le flambeau de la guerre dans l'Inde. L'année suivante, Mohammed commença ses expéditions glorieuses par le Khorassan; il rentra dans toutes les places que les Ghourides lui avoient enlevées. Dans l'Asie Mineure, Rokneddin Soliman chassa son frere Gaïateddin d'Iconium; l'année d'après, il dépouilla un autre de ses freres, nommé Moezzeddin, du sulthanat de Malathie. Pendant qu'il aggrandissoit ainsi ses Etats, l'Empereur Alexis paya un Bathénien pour l'assassiner, mais le Bathénien manqua son coup, & Rokneddin instruit de la noirceur d'Alexis, accabla de sa vengeance les provinces orientales de l'Empire, il mourut en 1204.

597-98. 1200-1.

600. 1203.

Gaïateddin, Roi de Ghour, étoit mort: Schehabeddin se reposoit après son retour des Indes, où, ayant réparé par une grande victoire sa défaite d'Agra, il avoit soumis plusieurs peuples Indiens. Il n'est pas plutôt en état de reprendre les armes qu'il marche contre le Sulthan du Kharisme. Mohammed vaincu d'abord dans un grand combat, se releve par une victoire qu'il doit aux secours des Khitans. Aboubekre, Atabek d'une partie de l'Adherbigiane, pour n'être plus troublé dans ses plaisirs par les courses des Géorgiens, épousa la fille de leur Roi: son frere Uzbek avoit

601. 1204.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

aussi dans cette province son petit Etat. Envahie ensuite par les Tartares, l'Adherbigiane resta à la fin soumise aux Sulthans du Kharisme.

Adel, Sulthan d'Egypte, étoit parvenu à faire faire la priere publique en son nom dans les Etats de Cothbeddin, Roi de Sandgiar. Noureddin, Roi de Moussoul, indigné de la foiblesse de son parent, tenta de rétablir la gloire & la puissance des Atabeks; mais Cothbeddin & deux fils d'Adel le réduisent à s'enfuir honteusement avec quatre personnes à Moussoul. Tous les Princes firent la paix peu de tems après, & les Francs surprirent Hama. Les Croisés, en descendant vers l'occident, allerent se consoler de la perte du Royaume de Jérusalem sur le trône de Constantinople. Sans les noires perfidies des Grecs, les Musulmans ne seroient peut-être jamais venus à bout des nombreuses armées des Européens. Sans les horreurs commises par les Croisés dans l'Empire de Constantinople, les Grecs paroîtroient les plus odieux des hommes & les plus coupables envers les Francs. Baudouin de Flandre s'assit sur le trône Impérial. Khaikhosrou qui venoit de reprendre la souveraineté d'Iconium, se mit en campagne, de concert avec Maurozomes. Thédore Lascaris, qui songeoit à chasser les Francs de Constantinople, battit Maurozomes & s'accommoda avec le Sulthan, qui continua la guerre contre Baudouin.

603. 1206. Le Ghouride Schehabeddin, Roi de Ghazna, ayant été assassiné par des Montagnards nommés Koukirs, ou, selon d'autres, par des Bathéniens, son Empire fut disputé aux Princes de sa famille par l'esclave Ildiz, qui emporte à la fin Ghazna. Schehabeddin n'avoit point d'enfans; & il avoit élevé auprès de lui une grande quantité d'esclaves Turcs, dont quelques-uns se partagerent dans la suite ses Etats. Un d'entr'eux, Souverain à Dehli, & nommé Cothbeddin-Ibek fit la conquête de toutes les Indes, jusqu'aux frontieres de la Chine. Ce conquérant eut une longue postérité; mais nous n'avons point de monumens pour former l'histoire de

ces Princes. Le Sulthan d'Iconium, à la ſuite de pluſieurs avantages remportés ſur les Francs de Conſtantinople, prenoit Attalie, malgré la vigoureuſe réſiſtance d'Aldobrandin. Dans la plûpart des provinces Muſulmanes, on n'entendoit plus que le bruit ſourd & le murmure confus qui ſuit immédiatement un grand orage. La ſcène des grands événemens ſera bientôt tranſportée à l'autre bout de l'Empire.

Les Khitans avoient conquis le Maouarennahar: les Rois de Samarcande & de Bokhara offrirent au Sulthan du Khariſme de lui rendre hommage, s'il les délivroit du joug de ces uſurpateurs. Mahommed, à la tête d'une armée formidable, nettoya le Maouarennahar; ſes ſuccès l'entraînerent dans le pays même des Khitans. Là, il livra une ſanglante bataille au plus grand capitaine de la cour de Tcheloukou. Sa victoire fut ſi grande & ſi complette, qu'il crut pouvoir ajouter à ſes titres, le ſurnom de *Sandgiar*, le plus grand des Princes Seljoucides, & que ſes peuples lui conférerent celui de nouvel Alexandre. Il envoya le général des Khitans, ſon priſonnier, dans le Khariſme, pour y porter lui-même la nouvelle de cette action, & à ſon retour dans ſes Etats il le fit mourir. 604. 1207.

Le Khan Tcheloukou fut alors contraint d'aller défendre les provinces Orientales de ſon Empire contre ſon gendre Keſchlou. Le Sulthan Mohammed qui avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs diviſions, ſoutint le plus foible contre le plus fort; mais Keſchlou fut vaincu. Mohammed fut vaincu lui-même par la trahiſon d'un de ſes lieutenans & fait priſonnier; cependant, par l'adreſſe d'un de ſes officiers, qui le fit paſſer pour ſon eſclave, il fut relâché. Au premier bruit de ſa captivité, Aly-Schah, ſon frere, avoit pris le titre de Sulthan dans le Khoraſſan: à la nouvelle de ſa délivrance, Aly ſe refugia auprès des Ghourides, les protecteurs des mécontens du Khariſme. L'Emir Moulk vengea ſon Sulthan, par l'extirpation d'une branche des Ghourides. Après la mort de Gaïateddin, dernier Prince de cette branche, le Sul- 605. 1208.

than du Kharisme repassa le Gihon, & tranquille spectateur des combats de Tcheloukou & de Keschlou dans le Turquestan, il vit tomber le premier dans les fers de son gendre, & l'Empire des Khitans se dissoudre. Après la prise de Kaschgar, leur capitale, il réunit les débris de cet Etat aux siens. Ici se termine la carriere glorieuse de Mohammed; ce héros ne paroît ensuite qu'un vil & coupable débauché.

Une horrible tragédie ensanglantoit alors le Dgeziret-ben-Omar, soumis à Moezzeddin, d'une branche des Atabeks. Les plaisirs ordinaires de ce petit Roi étoient d'arracher la barbe à ses sujets, de les mutiler & de les voir expirer dans les souffrances. Ce *parricide* de ses peuples n'épargnoit pas ses propres enfans; ils conspirent contre lui. Un d'eux, nommé Ghazi, le tue de quatorze coups de coûteaux, la milice tue l'assassin; Mahmoud, autre fils de Moezzeddin, tue son troisieme frere, Maudoud. Ces affreux spectacles où l'inhumanité fait horreur sans faire pitié, parce qu'on n'y voit que des méchans punis par des méchans, laisse dans l'ame une douleur farouche qui l'endurcit. Dans ce tems-là le Sulthan Gaïateddin Kaikhosrou venoit d'enlever quelques places d'Arménie au Roi Livon, lorsque l'Empereur Alexis, détrôné par les Francs, implora son secours pour se venger, ou de ces usurpateurs, ou de Lascaris, son gendre, qui venoit de fonder un nouvel Empire à Nicée. L'armée du Sulthan écrasa celle de Lascaris: Lascaris combattit le Sulthan corps à corps, & lui coupa la tête. Les Turcs victorieux prirent la fuite, laissant Alexis entre les mains de son gendre. Les Francs étoient revenus devant Hemesse, qu'ils avoient assiégée deux ans auparavant; le Sulthan Adel marcha contre eux & ravagea les environs de Tripoli.

606. Adel, Sulthan d'Egypte, accompagné de tous ses enfans & de
1209. Mahmoud, Roi d'Emed, marchoit contre les Atabeks. Le Calife Naser se mit, par un de ses officiers, entre les deux armées, pour leur représenter combien la victoire seroit funeste à l'Islamisme,

de quelque côté qu'elle se déclarât. Ce motif, très-puissant sur les Rois de Sandgiar, de Moussoul & d'Arbel qui avoient peur, n'étoit pas propre à gagner un homme qui venoit de détrôner des Musulmans, ses neveux. Mais la retraite de Dhaher, Roi d'Alep & la cession que le Roi de Sandgiar fit de Nésibin & de Khabour, déterminerent Adel pour la paix. La maison des Atabeks perdit ensuite son plus ferme appui, Noureddin, Roi de Moussoul, Prince respecté de ses voisins & chéri de ses sujets. Une noble fierté, un courage, dirigé par la prudence, l'esprit des grandes choses, une bienfaisance paternelle, la douceur qui assure l'obéissance, l'extérieur simple d'un grand homme assez paré de ses vertus, le distinguerent parmi les souverains de son siécle. Azzeddin Masoud, son fils, reçut de lui, avec le trône, de belles instructions & un ministre né pour gouverner, qui s'appelloit Bedreddin Loulou.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

607. 1210.

Azzeddin Kaikouas, fils & héritier de Kaikhosrou, Sulthan d'Iconium, mit d'un côté son oncle Thogrul-Schah, de l'autre son frere Alaeddin, dans le cas de se repentir d'avoir attiré ses armes sur eux. Il pardonna à son frere, mais il fit dans la suite mourir son oncle, après lui avoir enlevé son pays. Théodore Lascaris, Empereur de Nicée, qu'un parti de Turcomans avoit arrêté, propose à Kaikouas des villes & des châteaux pour sa rançon : le Sulthan, quoiqu'il eût la mort de son pere à venger, accepta ses offres; & Lascaris, sorti de prison, ne tint point ses engagemens, sans que Kaikouas se mît en devoir de l'y forcer.

609. 1213.

611. 1214.

Le Sulthan du Kharisme, dans le délire de l'ivresse, punit de mort la liberté d'un saint personnage, nommé Modgededdin, qui lui avoit reproché ses excès. Les fumées du vin ne furent pas plutôt appaisées, qu'il se repentit de son crime, & qu'il tâcha de le réparer par un superbe tombeau qu'il fit élever à Modgededdin, & par des présens considérables qu'il envoya à Nodgededdin son fils; ce tombeau étoit un monument qui honoroit la vérité. Les présens furent refusés par Nodgededdin, qui eût cru offenser la

mémoire de ſon pere en les acceptant. Mohammed ſecoua le joug de la débauche pour aller attaquer l'eſclave Tadgeddin Ildiz, poſſeſſeur de Ghazna. Il entre dans cette ville, où il trouve dans les archives une patente, par laquelle le Calife Naſer avoit invité le
612. Ghouride Schehabeddin à s'armer contre les Khariſmiens; le
1215. vainqueur ſe propoſa de dépoſer le Calife. Ildiz chaſſé de Ghazna, ſe retira dans l'Inde, où Cothbeddin-Ibek, qui avoit été ſon valet de chambre, le tua dans un combat.

614. Mohammed, irrité contre Naſer, convoque une aſſemblée gé-
1217. nérale des Imans & des docteurs de ſes Etats, pour dépoſer le Calife Naſer & prononcer l'anathême contre la famille des Abaſſides. Le concile déclare ces Princes uſurpateurs du califat, violateurs de l'Iſlamiſme, ennemis du bien public, des Muſulmans, & par là déchus du plein droit de la dignité califale. La déclaration fut unanime, l'eſprit de Mohammed préſidoit à l'aſſemblée & inſpiroit les Imans. Le Sulthan marche vers Bagdad pour y ſceller de ſon épée l'élection du nouveau Calife Alaeddin, Prince de Termed. Sur ſon paſſage, tous les Emirs, & entr'autres Uzbek, Atabek de l'Adherbigiane, reçoivent ſa loi & celle d'Alaeddin; mais la neige arrête ſon armée dans les défilés des montagnes de Hamadan, & les mouvemens des Tartares le rappellent dans ſes Etats.

615. Une grande guerre s'éleve entre les Mogols & les Muſulmans.
1218. Genghis-kan ayant ſoumis une foule de Hordes Tartares & Turques, avoit propoſé au Sulthan du Khariſme une alliance à laquelle la proximité de leurs Etats les invitoit. Après avoir réuni ſur ſa tête toutes les couronnes de la Tartarie, il envoya à ce Prince de nouveaux ambaſſadeurs, avec une troupe de marchands, pour négocier un traité de commerce. Ces marchands étoient chargés de richeſſes immenſes; la cupidité de quelques Emirs trouva facilement des prétextes pour ſe ſaiſir de leurs perſonnes & de leurs biens, & Mohammed prévenu par ces gouverneurs, les fit mettre à mort; ſoutenant enſuite ſa faute par une faute plus grande, il refuſe

refuſe de donner audience à l'envoyé de Gengis-khan, qui ne demandoit qu'une ſatisfaction amicale. Il ne falloit qu'un acte de juſtice, la punition d'un coupable pour ſauver Mohammed, ſa famille, ſes peuples & tous les Etats Muſulmans. Le Calife Naſer, ennemi irréconciliable du Sulthan, ſollicitoit depuis long-tems le Khan des Mogols à entreprendre cette guerre. Genghis-Khan publia qu'il avoit eu une viſion, dans laquelle Dieu, par le miniſtere d'un évêque Chrétien, lui accordoit ſa protection : on ajoute que depuis ce tems-là ce Prince favoriſa le Chriſtianiſme. Touſchi, fils de Genghis-Khan, attaqua d'abord avec des forces inférieures les Khariſmiens. Effrayé du choc, Mohammed s'enfonça dans l'intérieur de ſes Etats; la terreur s'y répandit à ſa ſuite, elle prépara les voies aux Tartares.

Après le regne inconnu d'Azzeddin, Roi de Mouſſoul, l'ombre qui reſtoit de la puiſſance des Atabeks de Syrie ne tarda point à s'évanouir. Aſchraf, fils du Sulthan Adel, Roi de Roha, de Harram, de Damas, de Khalath, &c. pourſuivit ce Prince juſques ſous les murailles de Mouſſoul. L'année ſuivante, le Royaume de Sandgiar paſſa ſous la domination de l'Ayoubite, & Mouſſoul le reçut, comme s'il eût été ſon ſouverain, quoique ſous le titre d'allié. Enſuite il terraſſa le Roi d'Arbel, & las de faire la guerre, il laiſſa enfin Bedreddin Loulou ſeul maître du Royaume de Mouſſoul, que l'on verra tomber ſous le joug des Mogols. Kaikhaous, Sulthan d'Iconium, & Afdhal, Roi de Samoſath, ſe jetterent ſur les pays ſoumis à Aziz, héritier de ſon pere Dhaher, Roi de Mouſſoul, & au Roi Aſchraf, fils d'Adel. Le Sulthan s'empara de pluſieurs places. Aſchraf & Mani, Emirs Arabes, l'ayant mis en fuite dans la vallée de Bonzaa, il abandonna ſes conquêtes; enfin il mourut l'année ſuivante, & ſon frere Alaeddin Kaikobad paſſa de la priſon ſur le trône. Les Francs aſſiégeoient Damiette. Adel revenant de Syrie pour ſecourir cette place, mourut au Caire. Nos hiſtoriens l'appellent Saphadin : ils nomment Malekel Kamel ſon fils & ſon ſucceſſeur, Malédin. Les Francs

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

malheureux devant Damiette, allerent s'emparer de Bourdge Essalsala; Malek-el-Moadham les battit.

616. 1219. Genghis-Khan s'avançoit sans obstacle dans le Kharisme. Les habitans de Sarnouc allerent au-devant de lui avec des présens. Il enleva de la ville tous les jeunes gens, pour renforcer son armée. La ville de Nour lui ayant résisté, il l'abandonna au pillage. Les principaux habitans de Bokhara que la garnison laissa sans défense, précédés des gens de loi & des sçavans qui étoient en grand nombre dans cette ville, en présenterent les clefs au Tartare, qui y jetta l'Alcoran sous les pieds de ses chevaux. Pendant le siége de Bokhara, deux de ses fils avoient emporté, l'épée à la main, Otrar, qui étoit défendue par Gairkhan, auteur du meurtre des ambassadeurs du Mogol, avec une garnison de quinze mille hommes : le gouverneur fut mis à mort à Bokhara. D'un autre côté, Touschi versoit dans Saganac le sang de vingt mille citoyens. Fergana, Nadgiande, Khojende, obéirent au sabre & au fouet des Mogols. Timour Melik fit à Khojende une défense mémorable. Tous ces corps d'armée dispersés dans le Kharisme, rejoignirent Genghis-Khan devant Samarcande, dans laquelle Mohammed avoit envoyé cent-dix mille hommes avec plusieurs éléphans, commandés par divers chefs. La division s'étant mise entre ces chefs & les gens de loi, le Cadhi & le Mufti ouvrirent une des portes aux Mogols, qui tuerent trente mille hommes. Trois généraux Tartares poursuivent le Sulthan qui s'enfuyoit dans l'Iraque Persique, & diverses places répondirent à leurs sommations par des présens, Hérat, Nisabour, &c. Dans ce tems-là, Damiette se rendit aux Francs. Malek-el-Kamel n'avoit pu les forcer par les armes à en abandonner le siége, ni les engager par des propositions avantageuses à le lever.

617. 1220. Les Mogols trouvent dans la ville de Carendar la Sulthane, épouse de Mohammed, ainsi que son fils Gaïateddin; & dans Ilan, sa mere, avec ses trésors. Genghis-Khan fit mourir tous les Princes & donna les Princesses à ses officiers; à l'égard de la Sul-

thane mere, il la faisoit venir quelquefois en sa présence & il lui jettoit quelques morceaux. Tel fut le sort de la fiere Tarkhan-Khatoun, qui étoit sortie de Kharisme, qu'elle étoit capable de défendre, parce que le Sulthan n'avoit pas choisi pour lui succéder, celui de ses petits-fils qu'elle aimoit davantage. Cette Princesse qui aima encore plus l'exercice du pouvoir souverain & l'exécution de ses volontés despotiques, que les peuples qu'elle s'attacha par un sage gouvernement, que les pauvres qu'elle secourut en mere, que les foibles qu'elle protégea, que la justice qu'elle rendit avec assez d'exactitude, que le sang qu'elle eût du penchant à verser, que ses enfans qu'elle sacrifia les uns aux autres, étoit plus absolue dans ses Etats & mieux obéïe que le Sulthan lui-même. Elle prenoit les titres de *protectrice de la foi*, *de dame du monde*, *de Reine des femmes ;* & son sceau portoit cette inscription : *Je me mets en la protection de Dieu seul.* Le Sulthan fuit sans combattre du Khorassan dans l'Iraque, de là dans le Mazanderan, de là dans l'isle d'Asbagoun, où accablé de maladies & dépourvu de tout, il fut réduit à faire paître un cheval autour de sa tente pour soulager ses ennuis. Rei, Hamadan, Casvin, &c. &c. &c. subissent la commune destinée, pendant que le fils du Khan des Mogols assiége Kharisme, capitale de l'Empire, affoiblie par les troubles, les divisions & les désordres. La ville fut prise dans un assaut général. On passa au fil de l'épée plus de cent mille hommes, le reste fut mis en esclavage; chaque soldat Mogol eût vingt-quatre esclaves pour sa part; la ville est incendiée. Genghis-Khan s'emparoit alors de Nakschab & de Termed. Cette derniere place résista, tout fut égorgé. Il y eut une vieille femme, qui, pour racheter sa vie, offrit aux soldats une très-grosse perle : on lui demanda où elle étoit, & comme elle eût dit qu'elle l'avoit avalée, on l'éventra. On alla de même fouiller dans les entrailles de tous les cadavres pour y chercher des pierres précieuses.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Sulthan Mohammed ayant appris dans son isle le sort de sa mere, de son épouse, de ses femmes, de ses enfans, de ses tré-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

fors, de ses Etats, étoit mort sous les coups de l'adversité : il avoit partagé entre ses quatre fils son Empire, étendu depuis l'Iraque jusqu'au Turquestan. Dans sa prospérité, des Rois ou des fils de Rois battoient au lever & au coucher du soleil la caisse devant la porte de son palais, avec des baguettes garnies de perles ; les caisses étoient d'or, & il y en avoit vingt-sept : ses autres grands officiers étoient aussi Rois ou nés pour l'être. Sa magnificence répondoit à la grandeur de ses serviteurs. Dans son isle déserte, il n'eût pas de quoi se servir lui-même, on l'ensevelit dans sa derniere chemise. Grand guerrier, Prince infatigable, avant qu'il se fût plongé dans la débauche ; il n'eut pas seulement le courage de s'exposer à un combat, dès qu'il eut légerement éprouvé combien les armes sont pesantes pour des mains amollies par le plaisir. Cependant son ame reprit des forces dans le malheur, assez pour s'y soumettre avec courage, non pour essayer d'en sortir. Aussi impétueux que Genghis-Khan étoit maître de lui-même, il se précipita inconsidérément dans l'abyme par des massacres, des injustices, des lâchetés : n'importe, il fut plus malheureux que méchant, il faut le plaindre. Dgelateddin Mankberni, son fils, succéde à sa fortune : ce Prince étoit rentré dans Kharisme malgré les Tartares. Le Sulthan d'Egypte Kamel & les Francs, se livrerent une grande bataille. Ceux-ci perdirent dix mille hommes & se sauverent à Damiette, qu'ils rendirent ensuite en faisant la paix.

618. Une armée Mogole poursuivoit du côté de Ghazna le nouveau
1221. Sulthan du Kharisme. Genghis-Khan refusa toute capitulation aux habitans de Balkh : cette ville, où l'on comptoit douze cens grandes mosquées & deux cens bains publics pour les étrangers, fut ensevelie sous le sang de ses habitans. Ceux de Mérou, dans le Khorassan, furent tous égorgés, à la réserve des gens de métier, par l'armée de Thouli ; on la cherchoit sous les cadavres de cent mille hommes. C'étoit la quatrieme fois que cette ville éprouvoit un pareil sort, & à chaque fois elle avoit perdu au moins cin-

quante mille habitans. Thouli, maître du Khoraſſan, rejoint ſon pere; ils ſaccagent enſemble Talekan, Andérab, &c. Un petit-fils du chef des Mogols ayant péri au ſiége de Bamian, cette ville fut changée par le vainqueur en un déſert, auquel on donna dans la ſuite le nom de Moubalig ou ville de triſteſſe, les enfans, les femmes enceintes. Les animaux mêmes, furent les victimes de la fureur des Tartares.

Genghis-Khan, en s'avançant du côté des Indes, apprend que le Sulthan Dgelaleddin a paſſé ſous le ſabre deux de ſes armées, & qu'en conſéquence, pluſieurs places avoient égorgé la garniſon Mogole; il marche à grandes journées contre le Sulthan, auquel un Emir enleve trente mille hommes. Le Sulthan affoibli par cette défection, & le Khan avec toutes ſes forces réunies, ſe joignent ſur le bord de l'Indus. Cette journée fut une des plus belles horreurs que préſentent les faſtes ſanglans des batailles. Après des efforts ſur-humains des deux côtés, la fortune ſe déclare, ſur le ſoir, contre le Sulthan, qui ne méritoit pas moins la victoire que Genghis & qui ne l'eût peut-être pas déshonorée par la même barbarie. Dgelaleddin, vaincu ſans reſſource, fait jetter dans le fleuve ſa mere, ſa femme & tout ſon ſerrail, contraint par leurs cris & par leurs larmes de leur accorder la mort; il s'y précipite après elles, quatre mille hommes s'y jettent après lui, & au milieu des flots, il ne ceſſe de lancer des traits contre Genghis Khan, immobile d'admiration ſur le rivage. Le Mogol défend à ſes troupes de le pourſuivre dans le fleuve. Dgelaleddin va faire des conquêtes dans les Indes, & dès qu'il a appris que les Barbares ont repaſſé le Gihon, il forme le projet de venir reconquérir l'Iraque.

Le Roi d'Arzenerroun, des Seljoucides de Roum, abjuroit le Mahométiſme pour épouſer Rouſoudan, héritiere du Royaume de Géorgie, lequel avoit toujours été ſous la domination d'un Prince Chrétien. Les infames débauches de ſon épouſe l'obligerent bientôt de l'abandonner : elle ſe proſtitua d'abord à des eſclaves, elle 620-21, 1223-24.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

choisit ensuite dans la plus vile populace les hommes les mieux faits & elle les sacrifioit à mesure qu'elle s'en dégoûtoit. Sans la corruption de cette femme, la Géorgie passoit sous la domination des Seljoucides.

La défaite de Gelaleddin s'étoit répandue dans ses Etats; son frere Gaïateddin Tizschah qui regnoit dans le Kerman, crut pouvoir en tirer quelqu'avantage pour lui-même. Ce Prince s'empara des villes de Rey, d'Ispahan, d'Hamadan & autres lieux de l'Irak, & battit son oncle Baghan Thabesi, qui s'étoit révolté contre lui. L'année suivante il envahit le Royaume de Fars, qui appartenoit à l'Atabek Saad-ben-Dakla, & prit possession de Schiraz. Saad, qui ne possédoit plus que quelques châteaux, fit la paix à Tizschah, qui lui ceda une partie du Royaume. A Bagdad, une femme & un eunuque du serrail de Naser, qui s'étoient emparés de l'esprit de ce Prince & de sa personne, gouvernoient en maîtres. Le Calife tomba dans un état de démence.

Gelaleddin étoit revenu dans le Kerman; il se dispose à rentrer en Perse. Ses Emirs se rendirent en foule auprès de lui pour lui prêter serment; les peuples le reçurent avec des acclamations extraordinaires. Ce Prince reprit l'Iraque sur son frere Gaïateddin, & rétablit Saad dans le Royaume de Fars. Le Khusistan, province du Calife, l'Adherbigiane, Kendgia, sur les frontieres de la Géorgie, le Royaume d'Arbel, reconnurent à ses armes victorieuses le digne adversaire de Genghis-Khan. La ville de Bagdad le vit ravageant ses environs.

622. 1225. Ce fut alors que le Calife Naser mourut, dans la quarante-septieme année de son regne. Nul Calife, avant lui, n'avoit occupé si long-tems le trône. Dhaher, son fils, lui succéda à l'âge de plus de cinquante ans. *Il me semble*, dit-il à ceux qui allerent lui annoncer son élévation dans une prison où il étoit enfermé, *il semble qu'il n'est guere à propos d'ouvrir la boutique sur le soir.* Neuf mois après, il mourut, après avoir promis à ses peuples des jours heureux.

Une victoire soumet la Géorgie au Sulthan Gelaleddin. Ce Prince déguisé en simple cavalier, avoit commencé par des combats singuliers la glorieuse journée que cette victoire termina. Pendant qu'il dépouilloit le Roi Uzbek de ses Etats & qu'il contraignoit le Cadhi de Tauris de rompre le mariage de ce Prince avec la fille du Sulthan Thogrul, dernier Seljoucide de l'Iraque, pour épouser lui-même cette Princesse, Barak Hadgeb, révolté dans le Kerman, y fondoit une Dynastie, connue sous le nom de Caracatayens du pays de Barak. Le Sulthan, après avoir fait une ligue offensive & défensive avec les Rois de Damas & d'Arbel, Moadhem & Koukberi, enleva Tephlis aux Géorgiens. Il assiégea deux fois en vain Khelath, & le gouverneur de cette place prit même sur lui, au nom du Roi Aschraf, Khoi, Salmas & Nakhdgiouan. 623. 1226.

Kaikobad, Sulthan d'Iconium, chassoit des forteresses de Mansour & de Kaktha les troupes de Masoud, Roi d'Ened. Depuis que les Seljoucides n'étoient plus inquiétés par les Grecs ni par les Croisés, ils étendoient leur Empire du côté de l'Euphrate, & la famille des Ortokides établie au midi de la Géorgie, avoit beaucoup à souffrir de leur ambition. Toutes ces familles Turques étoient venues de la Tartarie mettre en piéces l'Empire des Califes, & l'Europe avoit envoyé contre eux des millions d'hommes, disputer à ces Barbares quelques cantons de leurs conquêtes. Ainsi les peuples des extrêmités de l'Asie & de l'Europe vinrent combattre corps à corps dans la même lice. L'inépuisable Tartarie vomit de nouveaux essains de conquérans, qui ne reconnoissent plus leurs freres & qui détruisent tout ce qui leur résiste.

Des partis Mogols avoient rappellé le Sulthan de Kharisme à la défense de ses Etats; mais ils bornerent leurs expéditions à quelques combats, dans lesquels ils furent souvent victorieux. Gelaleddin revint aux environs de Khelah, où il commit des actions indignes d'un grand Prince. Tant qu'il n'avoit inspiré que 624. 1227.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. l'admiration & la terreur, sa puissance s'étoit accrûe; elle est sur son déclin depuis qu'il inspire la haine & l'effroi. Le Calife Mostanser, qui, l'an de l'hégire 623, avoit hérité du trône & des vertus de son pere, s'appliquoit à faire fleurir les lettres dans

625-26. 1228. Bagdad, où il avoit fondé un collége. Il veilloit lui-même sur l'instruction de la jeunesse, il administroit la justice & il cherchoit à faire du bien. S'étant un jour apperçu que plusieurs bourgeois faisoient sécher sur les terrasses de leurs maisons leurs robes, qu'ils avoient fait laver pour être habillés proprement à la fête du Bayram, il fit lancer avec des arbalêtres des balles d'or sur toutes les terrasses où il y avoit des habits étendus, pour donner à ces pauvres habitans le moyen d'être habillés de neuf.

627-28. 1229-30. Le Sulthan Kharismien emporte, l'épée à la main, Khelath. Le Sulthan Kaikobad & Aschraf, Roi de Damas, taillent en piéces son armée & il arrive seul à Khortobret. La mauvaise conduite de ce Prince avoit éloigné de lui ses voisins, ses troupes, ses amis. Inconsolable de la mort d'un de ses favoris, il poussa la folie jusqu'à ordonner à ses sujets d'en prendre le deuil; il ne se séparoit point de son cadavre, & il lui faisoit présenter tout ce qu'on lui portoit à manger. Cet état de foiblesse & d'avilissement l'oblige de songer à éteindre le feu qu'ils allumoient dans ses Etats. Ce rival de Genghis-Khan implore alors le secours du Calife Mostanser, du Roi Aschraf, du Sulthan Alaeddin Kaikobad & des autres Princes de Syrie & d'Egypte. La jalousie & la vengeance portent ces Princes à trahir leurs propres intérêts. Géladeddin, abandonné à lui même, s'endort dans les plaisirs, lorsqu'il n'entend plus le bruit des armes : dès que les Tartares le menacent de près, il fuit. C'est une ame épuisée qui s'enivre pour s'étourdir jusqu'au terme de sa malheureuse carriere.

Ce Prince est tué par un Khurde. Nisawi, auteur contemporain, a écrit l'histoire de sa vie. Il prenoit le titre de Schah-Gehan, Roi du monde. Quand il écrivoit aux Rois de Syrie, il se contentoit de mettre son sceau, sur lequel étoit gravé, *la victoire vient de*

Dieu

Dieu seul. On lui attribue la correction du calendrier Arabe & Persan, appellé Tarikh-el-Neiran, c'est-à-dire, le calcul du cours du soleil & de la lune. Genghis-Khan, sur les bords de l'Indus, s'étoit écrié plein d'admiration pour ce Prince : *Gélaleddin est bien le digne fils de Mohammed ;* il fut semblable à son pere dans les diverses révolutions de sa vie. La Dynastie des Sulthans du Kharisme finit dans sa personne.

Après la mort de Gélaleddin, la Syrie fut inondée de troupes 619, & f.
Kharismiennes ; elles n'avoient plus de Sulthan, & des flots de 1232, & f.
Tartares les poussoient devant eux. Kaikobad en prit une partie à son service ; de là elles passerent auprès du Roi d'Alep & du Sulthan d'Egypte, qu'elles quitterent encore pour ravager le pays. Les Mogols avoient pénétré jusques dans l'Arménie. Le Sulthan de l'Asie Mineure envoya des ambassadeurs à leur grand Khan Oktaï, qui lui fait proposer, comme une grande marque de considération, de lui donner une charge à sa cour. Kaikobad indigné de la hauteur d'Oktaï, porta lui-même la guerre en Arménie, mais le principal objet de ses armes étoit la spoliation ou l'abaissement des Ayoubites. Pour cet effet, pendant que la guerre lui étoit favorable dans ce Royaume, il écrivit, dit-on, dans la suite, au Pape, pour exciter les Chrétiens d'Occident à la conquête de la Palestine, promettant de leur en faciliter les moyens.

Les Francs avoient fortifié leurs villes ; il étoit arrivé depuis la 631.
trêve, de nouvelles bandes de Croisés, & l'Empereur d'Allemagne, 1233.
Frédéric II, auquel le Pape avoit imposé la pénitence de faire le pélerinage de Jérusalem, pour le punir des troubles que ce Prince avoit excités dans l'église, étoit lui-même dans la Palestine avec des troupes nombreuses. Le Sulthan Kamel vint à Gaza, & son neveu, le Sulthan de Damas, s'étoit établi aux environs de Napoulous. Tout annonçoit de sanglans combats ; mais sans rien entreprendre d'aucun côté, on négocia. Frédéric & Kadel s'envoyerent des ambassades & des présens, & l'on conclut la

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

paix à des conditions glorieuſes, en apparence, pour Frédéric & favorables aux Chrétiens. Kamel parut céder aux Chrétiens de Jéruſalem, après en avoir démoli les murailles & les fortifications. Frédéric prit poſſeſſion de la Terre-Sainte, & ſe vantant d'avoir plus fait ſans tirer l'épée que tous les Princes qui l'avoient précédé dans cette entrepriſe, il ſe rembarqua ſur ſes vaiſſeaux pour aller faire trembler de nouveau le Pontife Romain. Mais tout à Jéruſalem & dans la Terre-Sainte reſta dans l'état où les choſes étoient avant ſon arrivée.

632. Kamel, ſuivi de tous les Princes de la famille de Saladin, mar-
1234. cha vers l'Arménie, pour tirer vengeance de la priſe de Khélath & de Sarmanrai, faite ſur Aſchraf, ſon frere, par le Sulthan Kaikobad. Ses propres Etats devinrent le théâtre de la guerre; & affoibli par les diviſions des Princes Youbites, il ne put défendre
633. Roha, Harran, Racca, Baſra, &c. A peine Kaikobad étoit-il re-
1235. tourné dans ſes Etats, que Kamel reprit toutes les places arrachées par ce Prince au trône d'Egypte. Le Sulthan Seljoucide meurt au milieu des fêtes qu'il donnoit à ſes Emirs, à l'occaſion de ſes conquêtes. Les hiſtoriens Turcs prétendent qu'Alaeddin Kaikobad avoit donné à Othman l'étendard & le drapeau. Il y a apparence que ce n'eſt qu'une fable qu'ils ont inventée à plaiſir, pour donner à leur Sulthan une origine plus illuſtre.

Kaikobad, un des plus grands Princes de ſa famille, avoit réuni ſous ſa puiſſance diverſes petites principautés démembrées de l'Empire Turc. A ſon avénement au trône, il avoit fait de bonnes loix; ſes armes entourerent ſes Etats de barrieres : ſa bravoure, ſa modération, ſa juſtice inflexible & quelquefois ſévere juſqu'à la cruauté, maintinrent l'ouvrage de ſes loix & de ſes armes. Son Empire parvenu ſous ſon regne au plus haut degré de puiſſance, languit, après ſa mort, tomba, fut détruit. Le Mogol Djourmagoun, qui avoit vaincu les Circaſſes & effrayé l'Arménie, faiſoit des incurſions aux environs d'Arbel; il ſe retira après le ſac de quelques villages. Ses troupes vinrent de nouveau ſe

répandre autour de cette ville & la tinrent assiégée, en 1237, pendant quarante jours : les habitans leur donnerent une somme d'argent, pour les engager à porter ailleurs leurs ravages.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Les Princes nombreux de la famille de Saladin ne cherchoient qu'à envahir mutuellement les uns sur les autres leurs apanages. 635.
Gaïateddin, Sulthan d'Iconium, vivement sollicité par le Roi de 1237.
Damas d'attaquer le Sulthan d'Egypte, s'allia par un double mariage avec Naser, Roi d'Alep, & son nom prononcé dans la priere publique, lui donna dans ce Royaume la qualité de Souverain. Ce Prince ayant mécontenté les troupes Kharismiennes, elles s'étoient révoltées, & en se retirant de ses Etats, elles avoient ravagé Malathie, Kakthin & les environs de Samosath & de Souïada. Sur ces entrefaites, les Mogols, en dévastant l'Iraque, s'approchoient de Bagdad. Moudgiahededdin & Scherfeddin-Acbal sortirent de la ville, chacun à la tête d'une armée. Le Calife fit dresser sur les murailles des machines de guerre, pour soutenir un siége. Les Mogols reparoissent, remportent une grande victoire sur ses généraux, & se retirent avec du butin.

Kamel, Sulthan d'Egypte, le plus puissant de tous les Princes 636.
Ayoubites, laissa par sa mort, à son fils Malek-el-Adel, un Em- 1238.
pire assez vaste, mais chancelant. Les Mogols menaçoient l'Occident. Leur grand Khan Octaï envoya une grande armée contre 637.
Gaïateddin Kaikhosrou, Sulthan d'Iconium, le Prince de l'Asie le 1239.
plus en état de marquer un terme à leurs conquêtes & à leurs ravages. A l'approche de Kaikhosrou, les Mogols quitterent l'Arménie. Un imposteur Turcoman, nommé Baba, avoit égorgé à Mansour, à Kakthin, à Katkar, à Samosath, à Malathie & à Amasie, un grand nombre de Chrétiens & de Musulmans, qui avoient refusé de reconnoître qu'il *n'y avoit point d'autre Dieu que Dieu, & que Baba étoit leur Prophête :* c'étoit la formule de cet imposteur. Les troupes du Sulthan Kaikhosrou, souvent battues par les sectaires Babaéens, n'osoient plus en venir aux mains avec eux, & elles étoient sur le point d'être détruites, sans un

corps de Francs, qui, fondant sur eux avec impétuosité, les défit & les passa tous au fil de l'épée. Baba & son lieutenant furent faits prisonniers; on leur coupa la tête. Les Kharismiens sortis des Etats d'Iconium, commettoient de grands désordres dans toute la
638. 1240. Syrie. Alep assiégée & ses environs dévastés, un Prince Ayoubite défait avec une perte considérable, Manbedge prise d'assaut, plusieurs autres villes saccagées, tant de malheureux furent à la fin vengés sur le bord de l'Euphrate auprès de Roha, & dans Harran par les Alépins & leurs alliés.

L'Ayoubite Adel laissa, dans ce tems-là, le sceptre d'Egypte à son frere Malek-el-Saleh-Nodgemeddin-Ayoub. Ce dernier Prince fabriqua les instrumens de sa servitude, & fut l'auteur de la révolution qui plongea les Ayoubites d'Egypte dans la poussiere. Il acheta un grand nombre d'esclaves, dont il composa sa halca ou sa garde, & qu'il éleva aux premieres charges de l'Etat. Ces Mameluks, semblables aux gardes Prétoriennes, braverent leurs maîtres & s'emparerent de l'autorité. Nodgémeddin ressentit le premier les effets de leur insolence.

639. 1241. Le Mogol Tourmaghoun-Novian ayant pris d'assaut la ville d'Erzerum en Arménie, une partie des habitans fut égorgée, on emmena les enfans & l'on dévasta le pays. Le Calife Mostanser ne voyoit point la nécessité d'employer toutes ses ressources pour chasser ces Barbares des pays Musulmans. Une nouvelle croisade avoit versé dans le port d'Acre un torrent de Chrétiens. Le duc de Bourgogne & le gros corps d'armée marcherent du côté de Gaza, comme à une conquête certaine. Le Sulthan Malek-Saleh vint à leur rencontre & les mit en déroute; cette défaite honteuse fut suivie de traités aussi déshonorans & de la retraite des Croisés. Sur ces entrefaites, Richard, comte de Cornouaille, leur amenoit d'Angleterre des secours, qui ne servirent qu'à conclure un nouveau traité avec le Sulthan d'Egypte. Richard part de l'Orient: la haine qui animoit les Hospitaliers & les Templiers les uns contre les autres, partageoit tous les corps de Croisés qui ve-

noient conquérir les lieux ſaints, & faiſoit en partie échouer leurs projets.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. 640. 1242.

Le Sulthan Kaikhoſrou, à la tête d'une nombreuſe armée, compoſée de Grecs, de Francs, de Géorgiens, d'Arabes, d'Arméniens & de Turcs, alloit à la défenſe de ſes frontieres, attaquées par Journaghoun. Il eut à peine engagé une action, que ſes troupes prirent la fuite. Les Mogols étonnés, demeurerent ſur le champ de bataille, n'oſant pourſuivre les Turcs, qu'ils ne ſoupçonnoient pas de fuir avant que d'avoir été battus. Kaikhoſrou s'enferma avec ſes femmes & ſes enfans dans Angora ou Ancyre. L'armée Tartare laiſſa la liberté à la ville de Siouas, qui ſe rendit en lui donnant ſes richeſſes. Elle raſa Céſarée, qui avoit oſé ſe défendre, & détruiſit Arzendgian, qu'elle avoit priſe d'aſſaut, &c. L'armée d'Alep & le Roi d'Hémeſſe battoient les Khariſmiens, ſoutenus par le Roi de Miafarekin. Ces troupes allerent joindre celles du Sulthan d'Egypte, Saleh-Ayoub. Saleh-Iſmaël, Roi de Damas, avoit remis aux Francs Jéruſalem, Tibériade, Aſcalon, & ils méditoient enſemble la conquête de l'Egypte au profit des derniers.

Bagdad perdit alors le Calife Moſtanſer, Prince tranquille & foible, ami des peuples & pere des pauvres. Un jour que ce Calife viſitoit l'endroit où ſes tréſors étoient renfermés, il s'écria avec tranſport à la vue d'une citerne remplie d'or & d'argent, *plût à Dieu que je vécuſſe aſſez pour diſtribuer à propos toutes ces richeſſes!* Un de ſes courtiſans ſourit à ce propos; le Calife lui en demanda la raiſon: *c'eſt*, lui dit le courtiſan, *que votre ayeul Naſer que j'accompagnai un jour ici, voyant qu'il s'en falloit près de deux braſſées que le caveau ne fût plein, s'écria par un ſentiment bien différent du vôtre: Plût à Dieu que je puſſe vivre aſſez pour achever de le remplir.* Voilà les traits où ſe peignent les ames. L'hiſtoire des combats n'eſt que l'hiſtoire de l'art, du talent & de la fortune. L'hiſtoire des regnes ne préſente que l'homme public, elle eſt utile aux hommes publics. On ne voit l'homme tel qu'il eſt que

dans les petits détails de sa vie privée : c'est le seul objet dont le tableau soit généralement utile.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Sulthan Kaikhosrou poursuivi par les Mogols, & l'Empereur de Constantinople, Baudouin II, pressé vivement par l'Empereur Grec, Jean Ducas Bataze, avoient conclu ensemble une ligue offensive & défensive, à condition qu'on donneroit en mariage au Sulthan une Princesse du sang de France ; mais par les
641. intrigues de Ducas, le traité n'eut point lieu. Le Sulthan demanda
1243. la paix aux Mogols & l'obtint, moyennant un tribut annuel en argent, en chevaux, en habits, en chiens de chasse, &c. Le Mogol Ysour-Novian, fit des incursions dans la Syrie & ravagea le territoire d'Alep, sans oser assiéger la place. A ce fléau succéderent la peste & la famine. On vendoit ses enfans pour avoir du pain.

Gautier de Brienne, comte de Jaffa, Mansour Ibrahim, Roi d'Emesse, les troupes du Roi de Damas & les chevaliers de l'Hôpital d'un côté, les Kharismiens & les Egyptiens de l'autre,
642. mêlent leur sang aux portes de Gaza. Les Kharismiens victorieux,
1244. passent au fil de l'épée les habitans de cette ville, rétablie depuis peu par les Templiers, ceux d'Akka, les garnisons de plusieurs forteresses des Hospitaliers, les peuples de Jérusalem & de plusieurs autres villes. A Jérusalem, ils briserent la pierre de marbre dont le S. Sépulcre étoit revêtu, & ils en enleverent les colonnes pour les envoyer à Médine, orner le tombeau de Mahomet : les Chrétiens furent éventrés sur les autels, & les lieux saints furent souillés de toutes sortes de profanations. Barbakhan, chef des Kharismiens, envoya au Sulthan d'Egypte le comte de Jaffa, le grand maître de l'Hôpital & les autres prisonniers pris dans le combat. Azaeddin Kaikaous succédoit sur le trône d'Iconium, à son pere Kaikhosrou II ; ce Prince, homme de courage, mais trop adonné à la débauche, étoit mort pendant que ses troupes alloient s'emparer de Tarse. La division qui se met entre ses trois fils, accélere la ruine de l'Empire Turc. Les Mogols paroissent aux

environs de Bagdad. La mort d'Oktaï suspend leurs ravages, & la plûpart des Novians vont à Caracoron pour procéder à l'élection d'un nouveau Khan.

Les Kharismiens ajoutent le Royaume de Damas aux Etats du Sulthan d'Egypte, Saleh Ayoub. Ce Prince leur avoit promis qu'après la défaite de Saleh Ismaël & la prise de sa capitale, il leur donneroit des terres en récompense; ce qu'il auroit dû faire par politique, quand il ne s'y seroit pas engagé par traité; mais ayant manqué par l'inexécution de sa promesse de s'en faire des sujets, ces troupes indépendantes deviennent ses ennemis & les alliés du Roi de Damas, qu'ils rendent à ses peuples. Cependant le Sulthan avec les Egyptiens, les Alepins & les Hemessiens, vint à bout de les dissiper à Casab. Leur général fut tué, & le reste des troupes alla se disperser ou se fondre dans les armées des Mogols. Les ravages exercés par ces troupes dans les pays des Francs, leurs violences & leurs succès contre les Chrétiens, les horreurs qu'elles commirent dans les lieux saints, avoient fait retentir l'Europe des cris d'une nouvelle croisade. Il n'arriva que des corps peu considérables de nouveaux Croisés avant la destruction des Kharismiens. 643-44. 1245-46.

Gaïouk, nouveau grand Khan de la Tartarie, déposoit d'une extrêmité de l'Asie à l'autre Kaikaous, Sulthan d'Iconium, & donnoit cet Etat à Rokneddin Kilidge-Arslan, frere de ce Prince & son ambassadeur à la cour du Mogol. Les deux Sulthans se partagerent l'Empire. Kaikaous garde Iconium, Angora, Acsora, Antioche & toute la partie occidentale de ce pays, qui portoit alors le nom de Turquie; Césarée, Siouas, Malathie & tous les pays Orientaux, forment le lot de Kilidge-Arslan; ils donnerent un apanage à leur jeune frere Kaikobad, & les noms des trois provinces furent gravés sur les monnoies. Le grand Khan, après son inauguration, avoit nommé des gouverneurs Mogols pour l'Asie Mineure, la Syrie & la Géorgie; pour le Maouarennahar & le Turquestan; pour le Khorassan, l'Iraque, l'Adherbigiane, le Schirvan, le Loristan, le Kerman, Fars & l'Inde, &c. 645-46. 1247-48.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

647. 1249. Des Croisés qui avoient pris les armes pour délivrer la Terre Sainte des fureurs des Kharismiens, les uns avoient pris le parti de servir Baudouin II, Empereur de Constantinople, contre Vatace, qui en occupoit le trône ; les autres avoient épousé la querelle du Pape contre l'Empereur Frédéric : S. Louis, Roi de France, fut le seul des Souverains d'Europe qui remplit le vœu de la principale croisade. Ce Prince descendit en Egypte, repoussa les Musulmans, s'empara de Damiette & projetta d'attaquer le Caire. Le Sulthan Saleh-Ayoub mourut sur ces entrefaites. Son jeune fils Malek-el-Moadham-Gaïateddin-Touvart-Schah, hérita de son trône. Les Mameluks donnerent la régence à Schadgereddor, femme de Saleh-Ayoub, non moins célebre par sa beauté que par sa prudence. L'Emir Fakhreddin fut chargé du commandement des troupes qui étoient à Mansoura, ville située sur le Nil, bâtie par le troisieme Calife Fatimite & fortifiée par le Sulthan Kamel. Ce brave officier avoit été fait chevalier par l'Empereur dont il portoit les armes, jointes à celles des Sulthans d'Alep & du Caire, sur ses bannieres. On mit à un besan d'or la tête d'un Franc : ce qui fit que les soldats Egyptiens, se glissant dans le camp de S. Louis, massacroient beaucoup de Chrétiens : il fallut doubler les gardes. Les deux armées passerent dans le Delta, entre les deux bras du Nil, qui viennent de Damiette & de Rosette. Les Musulmans incommoderent beaucoup les Chrétiens avec des feux Grégeois. Ces feux paroissoient de la grosseur d'un tonneau, avec une longue queue, d'environ un aûne & demie, & ils faisoient un bruit semblable à celui du tonnerre. Le camp en étoit illuminé pendant la nuit. Ces terribles machines renversoient tous les ouvrages des Francs.

648. 1250. Saint Louis s'approche de Mansoura, charge les Musulmans, s'expose comme un simple soldat & remporte une victoire. Fakhreddin tomba dans une troupe de Francs, il est tué. Deux jours après ce combat, le nouveau Sulthan Touran-Schah, range de nouveau ses troupes en bataille. Il y eut une nouvelle action, dont

dont chacun s'attribua l'avantage. Il paroît certain que les Francs repoussèrent les Musulmans, mais ceux-ci leur enleverent trente-deux vaisseaux ; perte qui affoiblit considérablement les Chrétiens, outre cela, la disette & la contagion ravageoient leur camp. S. Louis, malade lui-même, se retire ; les Musulmans le surprennent, il auroit pu se sauver, mais il s'obstina à défendre ses soldats & à leur faciliter le passage au fleuve, il fut fait prisonnier. Ce Prince, dit Saadeddin, auteur Arabe, contemporain cité par Aboulmahasen, avoit beaucoup de prudence, une fermeté inébranlable, beaucoup de religion & des mœurs douces ; tous les Chrétiens l'estimoient à cause de ses vertus. Touran-Schah, irrité contre les Mameluks, se hâta de faire la paix avec ses ennemis étrangers, pour se délivrer de ses ennemis domestiques. On conclut une trêve de dix ans.

Le Sulthan Touran-Schah, enhardi par sa victoire, avoit osé faire un coup d'autorité en traitant avec le Roi de France, sans l'avis & le consentement de ses Mameluks, qui craignirent qu'on ne voulût les réduire à leur premier état de dépendance & d'esclavage. Les Mameluks l'attaquent le sabre à la main, il se défend ; blessé, il se sauve dans une tour de bois ; les Mameluks mettent le feu à la tour ; le Prince se jette dans le Nil, on le tue à coup de fléches. Phares Octaï lui arracha le cœur & vint le présenter à S. Louis, témoin de cette scène, en lui demandant une récompense, pour avoir tué son ennemi. Saint Louis ne répondit rien à cet homme. Les Emirs couverts du sang de leur Prince, ratifierent le traité qu'il avoit conclu avec les Francs. Un auteur Arabe rapporte que S. Louis, après son retour à Akka, envoya vers les Emirs un ambassadeur, qui leur dit qu'ils avoient manqué de justice & de prudence dans tout ce qu'ils venoient de faire, de justice, en tuant leur Prince sans sujet & dans le tems qu'on lui rendoit Damiette ; de prudence, en relâchant un Prince comme le Roi de France, pour 400 mille piéces d'or. Indépendamment de sa captivité, S. Louis n'auroit pu conserver Damiette. L'argent

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. qu'il paya ne fut que la rançon des prisonniers. Ce Prince obtint encore toutes les têtes des Chrétiens que l'on avoit attachées aux murs du Caire & tous les enfans qu'on avoit contraints de faire abjuration. La mort de la Reine, sa mere, le rappella en France en 1254.

Après l'assassinat de Touran-Schah, les Emirs prêterent serment de fidélité à la Reine Schadgereddor, à laquelle ce Prince, fils de son mari par une autre femme, n'avoit témoigné aucune reconnoissance pour l'avoir mis sur le trône. On donna à cette femme célebre pour Atabek ou régent du Royaume, Moezzibegh, un de ses esclaves Turcs venus du Kaptchac. Les Mameluks de Damas livrerent leur ville à Naser Yousouf, Roi d'Alep. Peu de tems après ceux du Caire qui espéroient rétablir leurs affaires en changeant de maîtres, firent publier dans le Caire que l'Egypte appartenoit au Calife Mostasem, reconnurent l'Ayoubite Aschraf, en qualité de Sulthan sous le Calife, & confirmerent Ibegh dans la régence du Royaume.

649. 1251. Naser Yousouf, Roi de Damas & d'Alep, se mit à la tête de ses troupes, pour venger la mort de Touran-Schah. D'abord les Egyptiens furent mis en déroute auprès d'Abbasa, mais pendant que les Syriens poursuivoient les fuyards, Ibegh & Pharés Octaï tuerent le général Schamseddin, auteur de la guerre, qui avoit dit qu'avec deux cens bâtons il prendroit tous les Mameluks. Le Sulthan interdit de ce revers inopiné, perdit la victoire & ses bagages. Après ce triomphe, Ibegh alla mettre le Caire au pillage, pour se venger de ce que les habitans, en apprenant la défaite des Mameluks, s'étoient réjouis de leur humiliation & s'étoient déclarés pour le Sulthân victorieux. Quelque tems après les Egyptiens & les Syriens se réunirent pour faire la guerre aux Chrétiens.

650. 1252. Le Calife Mostasem, livré aux plaisirs & à l'inutilité, avoit laissé la conduite de l'Etat à ses Visirs & à ses femmes. Ce Prince voulut pourtant signaler son regne par des institutions particulieres.

Il ordonna, par exemple, qu'on rendît à la pierre qui servoit de seuil à la porte de son palais, les mêmes honneurs qu'à la fameuse pierre de la Mecque, & qu'on la baisât avant que d'entrer, ainsi qu'une grande piéce de velours noir, qui pendoit à la hauteur d'un homme. Après être parvenu à faire respecter son palais, il songea à attirer sur sa personne, qu'on méprisoit, les regards des peuples & une sorte de vénération : ce fut en se faisant toujours accompagner d'un cortége leste & nombreux, & en se couvrant le visage d'un voile lorsqu'il paroissoit en public : & cet imbécille crut être respectable & respecté.

Il s'éleva dans Bagdad des troubles, à l'occasion de quelques disputes anciennes qui s'étoient renouvellées entre les Sunnites ou Traditionnaires, & les Schiites ou Raphédites, c'est-à-dire, Schismatiques. Les principaux objets de discussion étoient la nature de l'Alcoran, s'il étoit créé ou incréé; le souverain Imamat, s'il appartenoit ou non de droit à Ali; si le chef de la religion étoit impeccable, &c. Ces importantes questions contribuerent à la perte des Abassides & à la ruine du califat. Mostasem laissa un libre cours à ces querelles: son Visir Mouiadeddin-al-Cami protégea les Schiites; Aboubekre, fils aîné du Calife, se déclara pour les Sunnites. Les Schiites & le Visir maltraités méditerent une cruelle vengeance; on avoit répandu leur sang, pillé leurs maisons, violé leurs femmes.

Haiton, Roi d'Arménie, sollicitoit Mangou-Khan, successeur d'Oktaï-Khan sur le trône Tartare, à embrasser la religion Chrétienne & à se réunir aux Chrétiens pour détruire les Musulmans, & principalement le Calife de Bagdad. La cour Mogole résolut d'envoyer Houlagou, frere du grand Khan, contre le Calife & les Mahométans de la Terre Sainte, & Baijou-Novian contre les Malahédites ou Assassins, suivant la demande des habitans de Casbin & du Dgébal. Mangou-Khan se fait, dit-on, baptiser. Dans ce tems-là le perfide Visir de Bagdad, Mouiadeddin, engagea le Calife à licencier une partie de ses troupes, en lui représentant leur 651. 1253.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. inutilité & sur tout les dépenses considérables qu'il falloit faire pour leur entretien, objet puissant sur l'esprit de Mostasem, qui joignoit à beaucoup d'autres vices la passion pour l'argent. On fait monter à soixante-dix mille hommes les troupes qui furent congédiés. Le Visir Nassereddin, prédécesseur de Mouïad, les avoit rassemblées & disciplinées avec d'autant plus de peine, que depuis la décadence du califat, on ne sçavoit plus à Bagdad ce que c'étoit que d'avoir une milice reglée.

652. Le Mogol Houlagou part pour l'expédition d'Occident. Man-
1254. gou Khan avoit ordonné au Sulthan de Turquie de se rendre en personne dans la Tartarie, pour lui prêter serment de fidélité. Kaikaous, après avoir essayé divers moyens pour se dispenser d'obéir, prit le parti d'augmenter sa puissance, si la fortune le secondoit, pour se délivrer de cette servitude. Il dépouilla son frere Kilidge-Arslan, Sulthan de Césarée. Le Khan envoya contre lui le Novian ou Emir Baijou. Kaikaous marcha contre l'Emir, qu'il feignit de prendre pour un rebelle, mais il fut battu l'année suivante. Baijou tira de la prison Kilidge Arslan & le créa Sulthan de tous les pays Seljoucides.

L'Ayoubite Aschraf avoit été déposé au Caire; Ibegh portoit le titre de Sulthan d'Egypte. Aschraf fut le dernier Prince de la famille de Saladin qui regna dans ce Royaume. Les Mameluks avoient déjà éteint, depuis quelques années, la branche de Damas. L'an 1232, le Sulthan d'Iconium avoit chassé de l'Arménie celle de Khélath. Les Mogols détruiront celles de Miafarekin & d'Alep. Les Ayoubites de Hama & d'Hémesse deviendront les lieutenans des Mameluks. L'Yémen enlevé vers l'an 1173 à des rebelles, par Touran-Schah, frere de Saladin, avoit été gouverné ou possédé par ce premier Prince & ensuite par Toghteghin & par son fils. Masoud, fils de Kamel, s'en empara l'an 1214, après lui son pere, & après Kamel Malek Masoud, fils de Masoud. A la mort de ce Prince, un Turcoman, appellé Noureddin Omar, envoya vers l'an 1239 demander au Calife Mostanser l'investiture

de l'Yémen : la famille de ce Turcoman le posséda jusqu'à la fin du quatorzieme siécle. Voyez l'histoire des Mameluks.

Le Mogol Houlagou entre dans le pays des Assassins, qui avoient pour Roi Rokneddin Gour-Schah. Il commence par faire raser cinq de leurs châteaux qui manquoient de vivres &c. de provisions. Schahadiz & trois autres forteresses se rendent à un de ses généraux. Rokneddin lui tend des piéges, il les évite & il l'assiége dans un château, situé vis-à-vis Maimoun-Dorah. On fait mourir trois cens Malahédites ou Assassins, que leur Roi avoit envoyés au Mogol pour lui servir d'escorte. Rokneddin se rend, Houlagou le comble de bienfaits; le château & ceux des environs sont démolis, entr'autres celui d'Alamont. L'an 1256 il ne restoit plus aux Assassins dans ce pays que les forteresses Kazdekouh & Lamschir, qui se rendirent deux ans après. Rokneddin mourut en 1257. On massacra à Casbin toute sa famille & ses sujets, au nombre d'environ douze mille, & il n'en resta plus aucune trace dans la Perse. Cette secte ne fut entiérement détruite que l'an 671 de l'hégire, par les lieutenans de Bibars, Sulthan d'Egypte, si toutefois les Druses du mont Liban ne sont pas des restes de ces Barbares, qui auront bien pu mêler à leur croyance quelques traits du Christianisme, qu'ils avoient feint d'abord de vouloir embrasser.

653 54.
1255-56.

Le Sulthan d'Iconium n'ayant pu tirer des Grecs aucun secours, se soumet, par un ambassadeur, au grand Khan, qui ordonna entre les deux freres un nouveau partage des Etats Seljoucides Kaikouas qui n'osoit se fier ni à son frere ni aux Mogols, leva une armée considérable de Khurdes, de Turcomans & d'Arabes, & il commençoit à se faire craindre lorsque Baijou vint le faire trembler. Le Novian soumit à Kilidge-Arslan, Ableftain & Malathie : à peine fut il décampé, que le Khurde Ali-Bahadour forma le siége de cette ville, que Kaikouas lui avoit donnée. Une horrible famine obligea les habitans de se rendre, mais comme le fer & le feu avoient dévasté les environs, la famine continua

655.
1257.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

L'on vit ces infortunés se disputer, avec acharnement, les chiens, les chats, les vieux cuirs & les cadavres. On frémit en lisant qu'une mere mit son enfant dans un four pour le manger.

Houlagou s'approchoit de Bagdad, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du grand Khan. De nouveaux motifs le déterminoient à entreprendre le siége de cette place. Le Calife Mostasem lui avoit refusé des secours pour détruire les Assassins, & ne lui avoit envoyé que des présens de si peu de valeur, qu'il se crut méprisé & insulté ; ces fautes de Mostasem étoient, dit-on, l'ouvrage de son perfide Visir, ou selon d'autres, des ennemis de ce ministre ; car les historiens sont partagés sur les vrais auteurs de la trahison. Enfin Houlagou lut une lettre des principaux de Bagdad, conçue en ces termes.

» Quel est Houlagou & que peut-il sur la maison d'Abbas, » qui tient sa puissance de Dieu, à qui rien ne résiste ? S'il avoit » desiré la paix, pourquoi porter le ravage sur les terres du Ca- » life ? S'il la demande, le ministre suppliera le Calife de lui par- » donner ».

656. 1258. L'armée Mogole marchoit à Bagdad, divisée en deux corps. Les troupes du Calife remporterent d'abord quelques avantages sur Souniac-Novian : mais les Mogols ralliés & renforcés les taillerent en piéces. Houlagou ayant environné Bagdad d'un mur & d'un fossé très-profond, on battit la ville. Ce Prince fit écrire en caracteres Arabes sur les fléches qu'on lançoit contre les assiégés, que les principaux de Bagdad, les partisans d'Ali, & en général tous ceux qui ne combattroient pas, auroient la vie sauve, & qu'on leur laisseroit leurs femmes & leurs biens. Après beaucoup de travaux, les Mogols s'emparerent d'une grande tour & d'une partie des murailles. Houlagou demanda les principaux officiers de Bagdad, ils se rendirent auprès de lui. Le Calife abandonné de ses sujets, sortit de son palais, suivi de sa famille. Houlagou entra dans Bagdad & laissa la ville au pillage pendant sept jours entiers. On fit mourir le Calife avec son second fils ; l'aîné avoit

été tué pendant le fiége. Après avoir ordonné au chef du Divan & au grand Visir de réparer Bagdad, le chef des Mogols détacha Bouga Timour pour soumettre Hella & Vaseth. Toutes les possessions du Calife passerent sous la domination Tartare.

Ainsi finit l'Empire des Califes, après avoir subsisté pendant six cens cinquante-six ans : les Abbassides l'avoient possédé pendant cinq cens vingt-quatre ans. Après la prise de Bagdad & la mort de Mostasem, Ahmed, fils de Dhaher-ben-Nasser l'Abbasside, suivant les Arabes & les Egyptiens, se sauva des mains des Tartares & passa chez les Arabes de l'Iraque. Lorsque le Sulthan Bibars fut monté sur le trône d'Egypte, Ahmed se retira dans ce pays, accompagné de dix personnes; les Mameluks le proclamerent Calife, & il en fit les fonctions sous le nom de Mostanser-Billah. Ses successeurs formerent la seconde Dynastie des Abbassides, si toutefois on peut donner le nom de Dynastie à une suite de simples Imans, qui n'eurent point d'Etats. Le Sulthan Bibars, afin d'appuyer son autorité, se fit donner par ce Calife l'investiture de l'Egypte, avec les patentes ordinaires; & lui, de son côté, forma au Calife une maison, avec des officiers & de l'argent. On créa dans Alep un autre Calife, qui prit le titre d'Hakim-Bamrillah; mais Mostanser passa dans la Syrie & Hakim se soumit. Ce Calife reconnu par son concurrent, prit ensuite quelques places; les Tartares marcherent à sa rencontre, il périt dans le combat. Alors Hakim lui succéda. Plusieurs Princes exercerent, après lui, le califat, sous l'autorité des Sulthans d'Egypte. Lorsque le Sulthan Selim, Empereur des Turcs, fit la conquête de ce Royaume, Motavakel, le dernier Calife de cette Dynastie, fut conduit à Constantinople; l'Empereur lui assigna une pension, & il alla mourir en Egypte, l'an de l'hégire 945.

Après la prise de Bagdad, Houlagou se reposa dans les montagnes d'Hamadan, des fatigues de la guerre, en méditant le projet d'annexer à ses conquêtes le reste de la Syrie. Là il reçut les pré-

Hist de l'Arabie et des Pays Vois.

ſens des Rois de Mouſſoul, de Damas & de divers autres Princes, effrayés de la chûte des Califes. Le conquérant, pour n'avoir pas à combattre tout à la fois les Chrétiens & les Muſulmans, fit paſſer les Mogols pour Chrétiens. Enſuite il conduiſit une armée de quatre cens mille hommes en Syrie; la Méſopotamie entiere ſe ſoumit, les Alépins furent vaincus; l'effroi précédoit les Tartares, ils ſemoient la mort & la déſolation.

L'an 1260 Alep fut forcé, & la tête du Sulthan tomba ſous le ſabre d'Houlagou. Hama ſe rendit d'elle même aux Mogols; le Roi d'Edeſſe leur livra ſa capitale; ils égorgerent dans le château d'Harem les hommes, les femmes & les enfans à la mamelle, pour punir les habitans de la place de la méfiance qu'ils avoient marquée à la parole de leur chef. Après cette barbare expédition, Damas ouvrit elle-même ſes portes; il n'y eût qu'un ſiége de deux ans, une peſte & une cruelle famine qui purent abattre Miafarekin; le Roi Aſchraf paya de ſa tête cette noble réſiſtance. Ainſi la Syrie paſſa preſque toute entiere ſous le joug du Khan de Tartarie. Ketbogha, gouverneur des pays conquis, acheva l'ouvrage commencé par Houlagou. L'année ſuivante, les Egyptiens y renverſerent, par deux grandes victoires, les trophées des Mogols: il reſtoit à peine à ceux-ci la terreur de leurs armes, mais Houlagou ayant établi l'ordre dans les provinces Orientales, revint en Syrie, où il eut d'aſſez grands ſuccès pour méditer de nouvelles conquêtes ſur les Egyptiens & ſur les Grecs.

Houlagou-Khan étoit en marche pour aller attaquer le Sulthan d'Egypte, la mort le ſurprit l'an 1264, proche la ville de Maraga. Ce Prince ne fut, à proprement parler, que le lieutenant de ſon frere Kublai, Empereur de la Chine. Né avec une grande pénétration, il aima les ſçavans, & il bâtit à Maraga un obſervatoire. La Syrie demeura partagée entre les Mogols de Perſe & les Mameluks d'Egypte. Voyez l'hiſtoire de ces Princes.

Dans l'Aſie Mineure, les Seljoucides ne gouvernoient leurs provinces

provinces que ſous les loix du grand Khan. Le Sulthan Kaikaous accablé de ſa ſervitude & de ſon oiſiveté, ſortit de ſes Etats, en fugitif, en 1261. L'Empereur Michel Paléologue, au lieu de le ſecourir comme allié & de le protéger comme malheureux, le retint priſonnier, ſuivant le deſir que le grand Khan lui en témoigna. Le Sulthan ſe ligua ſecrettement avec Conſtantin, Roi de Bulgarie & avec Mengo Timour, Khan du Kaptchaq. Michel Paléologue fut ſur le point d'être enlevé par les Tartares & les Bulgares réunis; ils l'aſſiégerent dans la citadelle d'Aenus, juſqu'à ce qu'il leur eût remis le Sulthan & le tréſor Impérial. Les Tartares emmenerent Kaikaous avec ſon fils Maſoud à Seraïa, capitale de Mengo-Timour, aſſiſe ſur les bords du Volga. L'Empereur Michel fit enfermer à Conſtantinople le reſte de la famille de Kaikaous, & incorpora dans ſes troupes des bandes Turques.

Kilidge-Arſlan, eſclave du Mogol, continua de gouverner la Turquie juſqu'en 1267; le Novian Bérouani le fit étrangler. Son fils Kaikhoſrou fut mis à mort peu de tems après. Le Sulthan Kaikaous avoit fini ſa vie dans les fers du Khan de Kaptchaq; le grand Khan Argoun conféra le ſulthanat à ſon fils Gaïateddin Maſoud. Ce Prince ayant ſoumis dans la ſuite divers Emirs, les Mogols craignirent qu'il ne relevât l'Empire des Seljoucides, & leur Empereur Kandgiatou-Khan alla lui-même abattre les forces de ce Prince courageux & entreprenant, qui fut tué l'an 1294 dans une bataille, par le fils d'un Emir, qu'il avoit fait cruellement égorger. Avec lui périt entiérement l'Empire des Seljoucides d'Iconium: leur famille finit dans la perſonne de ſon jeune fils Conſtantin Malek, qui fut tué peu de tems après par des Catalans. Divers Emirs, impatiens du joug Mogol, s'étoient retirés dans les montagnes; après la deſtruction des Seljoucides, ils en deſcendirent, & des débris de leur puiſſance ils formerent de petits trônes, au milieu des poſſeſſions Mogoles. Le plus conſidérable de ces Emirs fut Thaman, Athaman, Othman, qui avec ſon fils Orkhan regna ſur la Bythinie:

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ils eurent pour capitale la ville de Bruſſe, d'où leurs deſcendans ſubjuguerent les Emirs voiſins & formerent le puiſſant Empire des Othmanides ou des Ottomans. Voyez l'hiſtoire des Ottomans.

Fin de l'abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Arabie, de Syrie, de Perſe, d'Egypte, &c. ſous le gouvernement des Califes.



SUPPLEMENT

A l'Histoire de l'Empire d'Arabie, &c. sous le gouvernement des Califes.

HISTOIRE

DES MAMELUKS D'EGYPTE.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le Sulthan Nodgemeddin Saleh, descendant d'Adel, frere de Saladin, le spoliateur des Fatimites, crut devoir confier à des étrangers la garde de sa personne, à l'exemple de plusieurs de ces Princes, qui ne travaillent point à s'assurer des cœurs de leurs sujets. L'Empire du Kaptchac avoit alors souffert une violente secousse de la main des Mogols; il en rejaillit des ruines jusques sur l'Egypte. Des marchands vendirent un grand nombre d'esclaves de ce pays au Sulthan Saleh. Ce Prince les fit élever à Roudah, ville située sur la mer, en Arabe, *Bahr*, d'où cette troupe reçut le nom de Bahria, marine. Ces Mameluks Baharites furent ensuite divisés en plusieurs classes, qui porterent les noms des Princes auxquels chaque bande avoit appartenu : tels étoient les Aziziens, les Saléhiens, &c. Ils formoient la garde du Sulthan, qu'on nommoit la Halca, c'est-à-dire, une troupe de gens qui environnent le Prince. Il faut toujours qu'un Prince soit aimé; si ce n'est de ses sujets, c'est de ceux par qui ses sujets le craignent: aussi les Despotes, en tyrannisant les peuples, comblent-ils la milice de bienfaits. La garde des Sulthans d'Egypte fut le séminaire des généraux & des ministres. On formoit les Mameluks à l'exercice des armes & au gouvernement de l'Etat. On les divisa par chambrées, comme les Janissaires. Ils portoient pour livrée les

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

armes du Sulthan en or fin, représentant des roses, des oiseaux, des griffons, avec des bandes de vermeil. L'institution de cette milice fut blâmée dans le tems. Saleh, dit un poëte, en multipliant ces Turcs dans son Empire, y attira une infinité de maux : si Dieu ne protége les Sulthans d'Egypte, ils périront avec tous leurs sujets.

Les hommes, je dis tous ou presque tous les hommes, vendent leurs services ; l'ambitieux se les exagere ; le puissant s'en paye par lui-même. Les Mameluks, instrumens de la puissance & de la gloire de leurs Princes, prétendirent leur donner la loi. Séduits par l'artifice d'une femme, ils avoient mis la couronne sur la tête de Touran-Schah ; ils regnerent sous son nom. Comme il eût vaincu par eux, lorsqu'il disposa sans eux de la victoire, ils s'en indignerent comme d'une entreprise sur leurs droits, ils l'en punirent comme d'une sorte de rébellion ; ils prévinrent leur dégradation par sa mort. Les petits Mameluks, officiers particuliers de ce Prince, jaloux des grands, lui avoient ouvert les yeux sur l'arrogance de ceux-ci. Il s'apperçut qu'en effet les Francs n'étoient pas ses plus dangereux ennemis, mais les Baharites lui donnerent à peine le tems de tourner vers eux ses pensées. Quelques officiers de son pere, qu'il avoit dépouillés de leurs charges, gagnerent les chefs de la Halca, lesquels, après avoir disposé de sa vie, se proposerent de ne laisser à son successeur que l'ombre de la royauté. Ces esclaves n'osoient alors s'approprier la qualité de Sulthans ; il restoit encore un pas à faire à leur ambition. Cependant lorsque la division se mit entre les Baharites Mameluks d'Egypte & les Kimariens, Mameluks de Damas, lorsque la Reine Schadgered-dor eût paru trop foible pour arrêter le désordre, le Turcoman Ibegh arbora l'étendard Impérial ; mais la milice honteuse, ce semble, de cette entreprise, le rendit à la famille des Ayoubites.
648. Mousa-Malek-el-Ascraf, âgé de huit ans, eut les honneurs de la
1250. souveraineté ; l'Atabek Ibegh en eut la puissance.

Lorsque les Baharites & les Syriens se furent réunis, Pharés-

Eddin-Octaï, chef de la Halca, qui contribua beaucoup au succès de la guerre, qu'ils firent de concert aux Chrétiens, devint si puissant en Egypte, que ses partisans lui donnoient publiquement le titre de Roi, & il épousa la sœur de Mansour, Roi de Hama. C'étoit lui qui s'étoit opposé à l'élévation d'Ibegh & qui avoit fait donner le titre de Sulthan à Aschraf. Le jaloux & ambitieux Atabek le fit assassiner, il déposa le Sulthan.

Les partisans de Pharés engagerent le Roi de Damas à porter 652.
la guerre en Egypte. Bientôt, par la médiation du Calife, on fit la 1254.
paix. Ibegh n'en jouit pas long-tems. Après avoir fait sa premiere 653.
entrée au Caire, le Gaschié, étendard propre du Souverain, porté 1255.
devant lui, il avoit épousé la fameuse Schadgereddor. La paix faite, cette Sulthane apprit qu'Ibegh étoit sur le point d'épouser la
fille de Bedreddin Loulou, Roi de Moussoul. Elle en conçut une 655.
haine ou plutôt un dépit si violent contre lui, qu'elle le fit étrangler 1257.
par ses domestiques. Ensuite assise, le cadavre d'Ibegh à ses pieds, elle appella divers Emirs, auxquels elle offrit le cachet du Sulthan & l'Empire, qu'ils n'oserent accepter. Le bruit de l'assassinat d'Ibegh se répandit. Les Mameluks Saléhiens proclamerent Sulthan Noureddin Aly, fils d'Ibegh, alors âgé de 15 ans, & lui donnerent le titre de Malek-el-Mansour, Roi victorieux. Schadgereddor fut conduite dans une tour, où la mere du nouveau Sulthan la fit assassiner. On la jetta ensuite nue dans les fossés du palais. Elle fut presque toute mangée par les chiens. On la transporta de là dans un tombeau qu'elle avoit fait bâtir. Cette femme avoit de grandes qualités. Sa prudence avoit sauvé l'Empire; son ambition démesurée la perdit. Parce qu'elle étoit capable de former & d'exécuter de grands projets, elle ne vouloit laisser aucune autorité au Roi qu'elle avoit donné à l'Egypte. Le Sulthan Moezz-Ibegh, son mari, avoit des talens & des goûts, qui honorent les Princes. Entre plusieurs édifices considérables qu'il avoit fait élever, on distinguoit un collége, appellé de son nom Moezzien, richement doté.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Au commencement du regne de Noureddin-Aly, les dépositions fréquentes des Emirs & l'autorité que les Mameluks Moezziens s'arrogeoient, occasionnerent dans le Caire des séditions. Les Emirs & la milice vouloient que le Sulthan les éloignât du gouvernement. On s'assembla chez Bohadeddin Bodgi, chef de la Halca, & l'on fit la paix. Peu de tems après les Moezziens, ayant repris le dessus, Bodgi & plusieurs autres Emirs furent massacrés. Les Saléhiens, attachés au parti de Bodgi, se retirerent auprès du Roi de Damas; ils lui firent ensuite la guerre, & enfin ils engagerent Phatheddin-Omar, Roi de Krak, à venir s'emparer de l'Egypte, le domaine de ses ancêtres. Une victoire remportée à Ramla par l'armée Egyptienne, frustra leurs espérances;
656. elle n'abattit point leur courage, car ils attaquerent & vainquirent
1258. les troupes de Damas. Cependant Phatheddin fut obligé de de-
657. mander la paix à Naser. Bibars, chef principal des Mameluks, s'é-
1259. toit déjà soumis à ce Prince.

La joie se répandit dans toute l'Egypte; elle suspendit l'inquiétude que causoit l'arrivée des Tartares, déjà maîtres de Bagdad. Mais lorsque Naser-Yousouf fut obligé d'abandonner ses Etats, le péril fit oublier les avantages. Alors Koutouz, appuyé de la faveur des principaux Emirs & de la crainte publique, déposa Noureddin, sous prétexte que le trône demandoit dans ces circonstances un Prince capable de commander les armées.

Les Mogols approchoient. De tous les pays Occidentaux, ils n'avoient plus à soumettre que l'Egypte, l'Hedgiaz & l'Yémen.
658. Koutouz les arrête à Ghour, & les oblige de retourner avec préci-
1260. pitation sur leurs pas. Ketboga-Novian, leur chef, perdit la vie dans le combat. Les habitans de Damas firent aussi-tôt main-basse sur les officiers Mogols. La foudre tomba sur les Chrétiens de cette ville, qui, sous les Tartares, leurs protecteurs, avoient insulté les Musulmans, jusqu'à jetter sur eux du vin & à en arroser les portes des mosquées. Koutouz établit des gouverneurs dans différentes places; il est le premier des Mameluks qui ait eu des lieutenans en Syrie.

Bibars avoit pouſſé les Tartares juſqu'à Alep. Le gouvernement de cette place lui avoit été promis par le Sulthan, qui crut pouvoir ſe diſpenſer de tenir parole à un ſujet, & qui auroit dû craindre qu'un factieux accrédité ne ſe rappellât qu'il avoit autant de droit que lui de ſe rendre ſouverain. Bibars conſpira contre ce Prince & le tua. Koutouz, quoiqu'il n'ait pas regné un an entier, paſſe pour un des plus grands Princes qu'ayent eus les Mameluks. En effet, il fut le rocher, qui, ſoutenant le choc des Mogols, arrêta l'inondation, briſa leurs flots, les repouſſa & les réduiſit à rouler leur furie ſur eux-mêmes. Par ſa prudence & par ſa bravoure, une campagne ſauva l'Egypte & releva la Syrie.

Les conjurés allerent raconter à l'Atabek du Royaume la mort de Koutouz: *Qui a tué le Sulthan?* leur demanda l'Atabek. *C'eſt moi*, lui répondit fierement Bibars. *Regne à ſa place*, lui dit l'Atabek. Bibars prit les titres de Dhaher-Rokneddin Aboul-Foutouh, l'illuſtre, la colonne de la religion, le pere des victoires. Ce Sulthan, dont le nom en langue Mogole ſignifie Prince, étoit originaire du Kaptchac. Il avoit été ſucceſſivement vendu à Emad-Eſſaïgh, à l'Emir Alaeddin-Ilkin-el-Bendocdak & au Sulthan Saleh. Son maître Alaeddin vécut aſſez pour devenir un de ſes officiers. Proclamé par la milice, il entre ſans oppoſition dans le château de la Montagne, où il s'aſſied ſur le trône.

Avant ce regne, l'Egypte n'étoit qu'un chaos, ſans loi, ſans forme, ſans principes, ſans concert, ſans conſiſtance. Bibars parut & l'Empire ſe forma. Son regne préſente un des plus magnifiques tableaux de l'Egypte. Je le regarde comme le vrai fondateur de l'Empire des Mameluks. Avant lui, ces gardes avoient donné des maîtres à l'Egypte, mais Bibars fut Roi.

Bibars s'aſſure ſur le trône avant que de pouvoir l'affermir. S'il 659.
tombe, il faudra que le trône tombe avec lui. Des conſpirations 1261.
découvertes & punies, des révoltes étouffées en Syrie, la jalouſie des Princes voiſins contenue, attirerent au Sulthan un hommage général de ſoumiſſion & de reſpect. Arriva alors en Egypte avec

une troupe d'Arabes de la tribu de Maharesch, un homme vêtu de noir, nommé Ahmed, qui se disoit descendu de la famille des Abbassides. Le Sulthan, pour ôter à l'inquiétude des Mameluks l'espoir des secours du peuple, qui cesse de regarder comme usurpateur un Prince installé par le Pontife de la religion, alla, suivi de ses officiers, en habits de cérémonie, des Juifs avec la bible, des Chrétiens avec l'évangile, recevoir respectueusement Ahmed, pour le faire ensuite proclamer Calife, sous le nom de Mostanser-Billah, après qu'on l'eût reconnu pour un descendant des Abbassides. Mostanser usant du droit dans lequel les Califes s'étoient maintenus, de donner l'investiture des Royaumes, accorda par reconnoissance à Bibars une patente, par laquelle il fut solemnellement déclaré maître de l'Empire, avec le titre de Sulthan. Mostanser enleva plusieurs villes aux Mogols, mais surpris dans une embuscade, on croit qu'il y fut tué ou qu'il alla mourir de ses blessures en Arabie. Le Sulthan renouvella l'année suivante la même cérémonie pour Hakim, qui fut reconnu chef de la religion.

Ce Prince avoit reçu la ville de Kars des officiers de Phateddin-Omar. Aschraf, Roi d'Hemesse, & Mansour, Roi de Hama, Princes de la famille de Saladin, lui rendirent hommage; il les combla de présens. Il donna des terres en Egypte aux enfans du Roi de Moussoul. Enfin il reçut dans la même année des ambassadeurs de la part de Michel Paléologue, Empereur de Constantinople, avec lequel il fit un traité de commerce; alors les Egyptiens allerent trafiquer sur le Pont-Euxin. L'année suivante il
660. 1262. pardonne au Mameluk Acousch une révolte, & lui laisse la ville de Bira.

661. 1263. Bibars se rend en Syrie, à la tête de ses armées. Elles ruinent beaucoup de pays Chrétiens, parce que les chevaliers de l'Hôpital & du Temple avoient refusé, malgré les traités, de rendre les prisonniers Musulmans, quoique le Sulthan leur offrît de restituer ce dont on étoit convenu. De retour en Egypte, il fait mourir, malgré

malgré ſes promeſſes, le Sulthan de Krak, pour ſe venger d'une inſulte que ſa femme en avoit reçue autrefois. La ville d'Hemeſſe tombe en ſon pouvoir par la mort d'Aſchraf. Il faiſoit alors conſtruire un magnifique collége au Caire entre les deux palais. On enſeigna dans ce collége toutes les ſciences & ſur-tout la théologie, ſuivant les principes des quatre premieres ſectes, celle d'Abouhanifa, celle de Malek, celle d'Hanbal, celle de Schafeï. Un endroit particulier fut deſtiné à apprendre à écrire aux pauvres orphelins, auxquels on fournit auſſi la ſubſiſtance & l'entretien. Le Sulthan orna encore cette académie d'une belle bibliothéque. Il fit auſſi élever un collége à Damas, & un kan ou caravanſérai à Jéruſalem.

Les Chrétiens mettent tout à feu & à ſang vers Ramla & Aſcalon. 662. Le Sulthan part avec une nombreuſe armée, qui entre dans 1264. Céſarée, dans le château d'Arſouf, dans Kerkiſia, & fait beaucoup de butin aux environs d'Akka, de Sour, de Tripoli & du château des Khurdes. Saphad capitule, mais le Sulthan, contre les conventions, fait ſommer les habitans d'embraſſer le Muſulmaniſme; ils lui réſiſtent, & ſix cens ont la tête coupée. Les Francs perdirent auſſi Tibériade.

Haiton, Roi de la petite Arménie, attaché aux Mogols, avoit refuſé à Bibars de lui payer le tribut; il empêchoit les Arméniens d'aller acheter en Egypte des chevaux, des mulets, des bleds, de l'orge & du fer; il ne permettoit pas aux Egyptiens de trafiquer dans l'Arménie, comme l'exigeoit le Sulthan, qui s'occupoit également à étendre le commerce & ſes Etats. Cette conduite détermine Bibars à envoyer Manſour, Roi de Hama, & l'Emir Acſancar-el-Faricami, dans la petite Arménie. Envain les fils d'Haiton diſputent-ils à ſes troupes le paſſage par les défilés, ils ſont vaincus. Les Muſulmans enlevent beaucoup de butin de leur pays. Modhaffer Youſouf, Roi de l'Yemen, en ſe ſoumettant volon- 665. tairement à Bibars, lui envoye au Caire des préſens, qui con- 1267.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. fistoient en un éléphant, en ânes sauvages, blancs & noirs, en chevaux & en porcelaines de la Chine.

Le Sulthan reprend le chemin de la Syrie. Il surprend & rase Japha, s'empare de Masoura & de Schocaïf ou le château de Beau-

666. fort, ravage les environs de Tripoli, tire mille piéces d'or de la

1268. garnison du château des Khurdes, appellé Krak, prend Antioche d'assaut. Le butin de cette ville fut partagé entre les Emirs & les soldats. Il périt dans cette occasion plus de quarante mille Chrétiens, & cent mille furent faits prisonniers. La place qui avoit douze milles de circuit, étoit défendue par trente-six tours. Coufaïr ou Bogras se rend à un Emir. Bibars accorde la paix au Roi d'Arménie, à condition que Bahsna, Derbsak, Marzaban, Roban & quelques autres places, seront livrées aux Egyptiens. Après cela, il va au Caire, fixer la couronne dans sa famille, en donnant à son fils Saïd-Béréké-Khan, le titre de Sulthan, sous le serment de fidélité des grands du Royaume & avec toutes les cérémonies usitées à l'installation des Rois. Il revient à Damas. Là un ambassadeur Mogol lui remet des lettres d'Abaka-Khan, qui le menaçoit en ces termes : « Si vous ne montez au plus haut des » cieux, ou si vous ne descendez dans les abymes les plus pro- » fonds de la terre, il n'y a pour vous aucun asyle. Il ne vous » reste d'autre parti que celui de faire la paix avec nous. Vous » n'êtes qu'un esclave vendu à prix d'argent, comment osez-vous » vous opposer aux Rois de la terre? ». Bibars répondit sur le champ qu'il redemandoit aux Mogols tout ce qu'ils avoient pris dans l'Iraque, dans le Dgeziret-ben-Omar, dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, & qu'il partoit pour reconquérir ces pays.

667. Il part. Ses soldats le croyent à leur tête, mais il est au Caire,

1269. où il va par de fréquens & rapides voyages examiner l'état des choses. Les peuples se réjouissent de posséder la personne de leur Souverain, mais déjà il conduit son armée sur les terres des Francs. Il est par-tout où il doit être. Tout est par-tout dans le devoir, parce que chacun croit toujours être en la présence de son juge &

de ſon maître. Ses ennemis voyent la foudre tomber de tous côtés ſur eux. On le croit occupé de conquêtes, pendant qu'il fait des aumônes à Médine. On croit le voir couvert de ſang Chrétien, pendant qu'il lave, à la Mecque, la caabah avec de l'eau de roſe. Pendant qu'il ne projette qu'un ſimple pélerinage de dévotion, Aboutemi & ſon oncle Edvis, maîtres de la Mecque, lui ſoumettent leur Etat. Il revient ſur ſes pas; il eſt à Médine, à Krak, à Damas, au Caire, à Alexandrie, devant Ptolémaïs, ſous le château de Markab, du diſtrict des Aſſaſſins : il s'arrête ſous le château des Khurdes.

Là il apprend que des vaiſſeaux Francs ont paru devant Alexandrie; il arrive en Egypte. Comme il s'y occupe à faire bâtir un pont d'une ſtructure admirable ſur le Bahraboumandgia, on lui annonce qu'un Prince Franc (c'étoit D. Ferdinand Sanche, fils de Jacques, Roi d'Arragon) s'avance dans la Syrie. Sur ſon départ, il reçoit la nouvelle que des vaiſſeaux Francs ont brûlé dans le port d'Alexandrie des vaiſſeaux marchands & qu'ils empêchent les autres de ſortir: le ſoin de cette place l'arrête. Après avoir fait conſtruire au Caire deux ponts de bateaux pour paſſer de la ville dans l'iſle de Roudha, & de l'iſle à Gizé, il ſe tranſporte à Aſcalon, où il diſtribue à ſa ſuite un vaſe de piéces d'or, trouvé dans des décombres. Ce Prince infatigable s'empare de Dgiabala, de Laodicée, de Markab, d'Arca, de Marakia, d'Oulaïcat, de Saphita, de Madgedal, d'Antharſous, places Franques. Il prend, l'épée à la main, le château des Khurdes. Le comte de Tripoli aſſiégé dans ſa réſidence, eſt obligé d'acheter une trêve. Le Sulthan prend & fait démolir Carin, après en avoir retiré toutes les munitions. Panéas, Barin & d'autres places étoient déjà entre ſes mains. Comme il s'approchoit de Ptolémaïs ou Akka, il apprit que le Roi de Chypre y étoit venu avec une flotte, & pour profiter du tems où cette iſle étoit abandonnée, il va en Egypte équiper dix-ſept vaiſſeaux. Une tempête ſauva Chypre. Le Sulthan affligé de la perte de ſa flotte, défendit au Caire l'uſage du vin, ſous

668. 1270.

669. 1271.

peine de mort: défenſe qui cauſa dans cette ville un tort de mille piéces d'or par jour. Une nouvelle flotte eſt déjà prête. Bibars, en allant à l'aſſenaa ou arſenal, pour voir travailler les ouvriers, court riſque de ſe noyer dans le Nil. Il vole en Syrie. Les Mogols appellés par les Francs, ravageoient diverſes contrées dans ce pays. Il arrive, mais ces Tartares ſe ſont retirés avec un grand butin. Il s'en retourne au Caire.

670.
1272. L'année ſuivante, il conclut avec Hugues de Luſignan, Roi de Jéruſalem, une trêve de dix ans, dix mois, dix jours & dix heures. Tantôt en Syrie, tantôt en Egypte, il s'attache enfin à la pourſuite des Mogols, il les bat. A Bira, il diſtribue aux habitans les dépouilles des Tartares qui l'avoient aſſiégée. Enſuite il entre en triomphe au Caire, ſuivi d'une foule de priſonniers. Les préſens qu'il fit, à cette occaſion, à ſes officiers, montoient à 300 mille piéces d'or.

Ce fut dans cette année que naquit à Damas le célebre hiſtorien Aboulfedha, de la famille des Ayoubites.

672.
1273. Dans le ſilence des armes, Bibars rendit lui-même la juſtice à ſes ſujets; ſes jugemens étoient prompts & ſéveres. On arrêta dans le même tems le Roi de Géorgie, qui étoit venu en pélerinage à Jéruſalem. Outre les pays que nous avons nommés, ce Prince conquit en divers tems Adgeloun, Boſra, Sarkhad, Salt, Hémeſſe, Palmyre, Robha, Tellbaſcher, Sahioun, Platinous, Bazaria, Schoubek, &c. ſur les Muſulmans; les fortereſſes de Kahf, de Cadmous, de Mania, d'Oulaïcat, d'Houani, de Raſafa, de Maſiat, de Calia, ſur les Iſmaëliens; & divers pays ſur les Mogols. Outre ces titres de bravoure & de prudence militaire, il conſignoit entre les mains de la reconnoiſſance publique des monumens durables de ſa magnificence & de ſa providence royale; des ponts, des moſquées, des aqueducs, des fortereſſes, des colléges, des palais, des bains, des moulins, des fours & autres édifices publics, avec des fonds pour leur entretien, au Caire, à Damas, à Médine, à Jéruſalem, &c.

Grande incurſion dans la petite Arménie. Le Sulthan y tue environ vingt mille hommes, & en emmene dix mille enfans des deux ſexes, avec trente mille chevaux. Enſuite il s'empare de la fortereſſe de Couſaïr, entre Harem & Antioche. A ſon retour de Syrie, il envoye une armée dans la Nubie & dans le pays de Dankala, qu'Abdallah, fils d'Abouſarh, divers autres Princes, & en dernier lieu Touran-Schah, frere de Saladin, n'avoient pu ſoumettre. Ces peuples furent pour la premiere fois domptés par les Muſulmans. Leur Roi fut fait priſonnier & conduit au Caire. Il y eut enſuite dans cette ville de grandes fêtes, à l'occaſion des nôces du Sulthan Béréké-Khan. Les ambaſſadeurs des Francs & des Mogols y aſſiſterent. Après cette cérémonie, Bibars s'en alla battre les Mogols en Syrie & réduire Céſarée.

673-74. 1275.

Il ſe repoſoit à Damas, lorſque la ſuperſtition arrêta le cours de ſa vie. Il y eut alors une éclipſe de lune. On crut qu'elle annonçoit la mort d'un grand. Bibars, pour accomplir & détourner ſur autrui le préſage, fit empoiſonner un Prince, nommé Caher, de la famille de Saladin. On laiſſa par oubli, dans l'appartement du Sulthan, le vaſe dans lequel avoit été verſé le poiſon; ce Prince s'en ſervit, & ſur le champ il fut attaqué d'une fievre violente. Il mourut au château de Damas. Les principaux Emirs cacherent ſa mort juſqu'à ce qu'on en eût informé Béréké-Khan, ſon fils.

676. 1277.

Ce grand homme laiſſoit à ſa famille un vaſte Empire, un trône fixe, des troupes toujours victorieuſes, des peuples ſoumis, la réputation qui ſoutient les Etats, & de beaux exemples; aux troupes la gloire des armes, la diſcipline, le courage, la ſupériorité ſur l'ennemi; aux peuples le calme intérieur, le commerce, les ſciences, la police, des loix, des monumens utiles, des campagnes floriſſantes & de fortes barrieres. Par ſa généroſité, il avoit intéreſſé ſes officiers & ſes ſoldats à ſa gloire: par ſa juſtice, par ſa vigilance, par ſes bienfaits, il avoit intéreſſé tous ſes ſujets à ſa conſervation: par ſa ſévérité & par une clémence meſurées, il

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

avoit intéreffé les factieux au repos & les méchans au bien : il étoit lui-même un bien public. La royauté avoit pris dans fes mains le caractere de la paternité. Les malheureux fembloient être fes plus chers enfans. Les pauvres recevoient, par fes foins, dix mille mefures de bleds chaque année, les orphelins l'éducation, les enfans des foldats morts à la guerre l'entretien, & leurs veuves du pain. Il avoit logé dans un grand palais, hors du Caire, fes Emirs, afin de garantir le peuple de l'infolence de leurs domeftiques. Ses différens établiffemens femblent être l'ouvrage de plufieurs grands Rois & le travail de plufieurs fiécles. Sous lui, l'Empire, en s'étendant depuis la Nubie jufqu'à l'Euphrate, prit une forme ftable. Il créa le premier les grandes charges, mais il vit toujours tout par lui-même. Son activité, fa prudence, fon intrépidité, paroiffoient ne laiffer prefqu'aucune part à la fortune dans fes entreprifes, & l'on n'eût ofé penfer que la victoire ne lui appartenoit pas toute entiere. Ce Prince aimoit particuliérement l'hiftoire : je crois avoir long-tems vécu & regné, difoit-il, quand je viens de lire le livre de l'expérience. Sa propre hiftoire eft l'école des Rois.

Béréké-Khan prit les titres de Saïd Nafereddin-Aboulmaali, l'heureux, le défenfeur de la religion, le très-illuftre. Ce Prince alors âgé de dix-neuf ans, étoit doux, bienfaifant, généreux,
678. équitable & pacifique. Après divers changemens dans le miniftere,
1279. il envoya une armée dans la petite Arménie, & pendant ce tems-là il refta à Damas, où il furvint des démêlés entre fes officiers particuliers & les anciens Emirs. La préférence qu'il donna aux fiens obligea les autres d'abandonner fon fervice. Cependant les mécontens n'oferent d'abord rien entreprendre. Après les premieres années du regne de Bibars, on n'avoit plus entendu parler de ces Mameluks; ils n'étoient que des fujets, confondus avec le refte de la milice & du peuple. Négligés & aliénés par Béréké-Khan, ils fembloient fe révolter à regret. Ils négocierent pendant long-tems, & dès que la mere du Sulthan vint à eux, ils fe prof-

ternerent devant sa litiere. Ce Prince ayant refusé de ratifier les engagemens que sa mere avoit pris avec eux, ils passerent en Egypte, il alla les attaquer. Après plusieurs combats, il consentit à céder le trône à son frere Selamesch, âgé de sept ans, que l'on surnomma Adel Bedreddin, le juste, la pleine lune de la religion. Kelaoun, nommé Atabek, eut entre ses mains le gouvernement, le commandement des armées & l'administration des finances. Les Emirs lui donnerent bientôt le titre de Sulthan, que Selamesch ne pouvoit remplir, à cause de sa trop grande jeunesse. Les enfans de Bibars furent relégués sur le trône de Krak. Béréké-Khan y mourut l'année suivante, laissant cette ville à son frere Khadar.

Kelaoun reçut les titres de Mansour, le victorieux, de Seïfeddin, l'épée de la religion, d'Aboulmaali, le très-illustre, d'Aboul-Foutouh, le pere des victoires. Par le même droit, Sancar-el-Aschcar se fit proclamer Sulthan à Damas, avec les titres de Malek-el-Amel Schamseddin, le Roi parfait, le soleil de la religion. Les deux usurpateurs envoyerent leurs armées du côté de Gaza. Les Syriens furent vaincus. L'Emir Schehabeddin Ahmed prit possession de Damas, au nom du Sulthan d'Egypte. Sancar, du desert où il s'étoit retiré, engagea les Mogols à prendre les armes, en leur promettant de les aider à se saisir de la Syrie & de l'Egypte, mais bientôt après il fit sa paix avec Kelaoun, & les Mogols se contenterent d'emporter d'Alep un butin immense. Le Sulthan, paisible possesseur de l'Empire, nomma solemnellement pour son successeur, son fils Alaeddin-Aly, avec le titre de Malek-Essaleh, bon Roi. 679. 1280.

L'année suivante, le Sulthan renouvella la trêve avec les Francs & confirma le traité de paix avec Sancar-el-Aschcar, qui regna sur plusieurs villes, mais seulement sous le titre d'Emir. Ses armées marcherent aussi-tôt avec les Turcomans & les Arabes, à la rencontre des Mogols, qui, au nombre de cent mille, pilloient Alep, ravageoient Aintab, brûloient Hama : elles étoient de cin- 680. 1281.

quante mille foldats. Le combat fe livra auprès d'Hémeffe. Les Mogols mirent une partie de l'armée Mufulmane en déroute, mais le Sulthan tint ferme, ils furent vaincus, après que Mengo-Timour, leur chef, eût été bleffé. Kelaoun entra dans Damas avec un grand nombre de prifonniers Tartares, qui portoient au bout de leurs lances les têtes de plufieurs d'entr'eux. On reprit Alep. Plufieurs Mogols fe noyerent dans l'Euphrate; les habitans de Bira acheverent de les détruire. On apprit peu de tems après qu'Ahmed, qui venoit de monter fur le trône des Mogols, avoit embraffé le
681, *& f.* Mufulmanifme. Quelques places Franques pafferent, les années
1282, *& f.* fuivantes, fous la domination de l'Egypte, ainfi que Krak
687. & quelques villes de Sancar-el-Afchcar. Le jeune Sulthan
1288. Alaeddin-Aly meurt. Ce titre eft donné à Khali, autre fils de Kelaoun.

688. La prife de Tripoli eft un événement plus mémorable. Le Sul-
1289. than, après l'avoir battue pendant quelque tems avec fes machines, y entra l'épée à la main. Sept mille habitans furent tués. On fit efclaves les femmes & les enfans. Une partie des Chrétiens s'étoit retirée dans une petite ifle; les Mufulmans y pafferent à la nage avec leurs chevaux, & ces malheureux furent égorgés. Le Sulthan fit rafer cette place, & ordonna qu'on bâtit une ville fous le même nom, à quelque diftance de l'ancienne. Les Mufulmans s'emparerent encore de quelques châteaux. C'étoit un Prince Franc, qui avoit follicité les Egyptiens à prendre les armes.

689. L'Emir Harantai alla rétablir l'ordre dans la Thébaïde, troublée
1290. par des rebelles, il en rapporta beaucoup de butin. Un autre Emir, nommé Azzeddin-Ibegh, avoit pris d'un autre côté, dans une expédition, fur le pays des Negres, beaucoup de femmes, de chevaux & de petits éléphans. Le Sulthan meurt en fortant du Caire, pour aller faire la guerre aux Francs de Ptolémaïs. Il avoit fait bâtir, outre plufieurs mofquées, un hôpital, nommé Bimareftan, auquel il affigna de grands biens. Ses Mameluks étoient au nombre d'environ douze mille; il y en eut quelques-uns qui furent

furent dans la suite Sulthans. C'est ce Prince, qui le premier en eut de la nation des Circasses, qu'il nomma Bordgites, *élevés ou logés dans des tours*, à cause qu'on les élevoit dans un château.

Khalil, surnommé Aschraf Selaheddin, noble, pacificateur de la religion, s'occupa d'abord de l'expédition de Ptolémaïs, que son pere lui avoit recommandée en mourant. Il ne pouvoit y avoir de repos pour la Syrie Musulmane & pour l'Egypte que par la destruction des Francs, qui, abandonnés à leurs propres forces, n'étoient pas en état de se défendre contre l'Egyptien, & qui avec les secours de l'occident ou de la nation Mogole, l'eussent fait trembler pour son trône. Les habitans de Ptolémaïs avoient fait pendre dix neuf marchands Musulmans, sans vouloir donner à ce sujet au Sulthan aucune satisfaction. Khalil conduisit devant cette place soixante mille cavaliers & cent-quarante mille fantassins. Le siége fut extrêmement long & rude. Cependant les Egyptiens ne se rebuterent pas, & les Chrétiens céderent à la fin à un assaut général. Le Roi de Chypre gagna ses vaisseaux, & la plûpart des chevaliers le temple. Une foule d'habitans, en se sauvant sur la mer, fut étouffée ou noyée. Enfin les Templiers & les chevaliers Teutons soutinrent un siége dans le temple, qui étoit fortifié de quatre grosses tours. Les Musulmans les ayant réduits à capituler, traiterent avec tant d'insolence leurs femmes & leurs enfans, qu'ils se révolterent. Le siége recommença : nouvelle capitulation. Le Sulthan irrité de ce que les Francs, à la premiere capitulation, avoient fait mourir l'Emir Acbogha & toute sa suite, les fit tous massacrer, à la reserve des femmes & des enfans qu'on réduisit en esclavage. Cette grande ville, la capitale de l'Empire des Francs, dans la Syrie, fut prise par les Musulmans le même jour & à la même heure, auxquels les Francs l'avoient prise autrefois ; & ceux-ci éprouverent le même traitement qu'ils avoient fait souffrir aux autres. Les Egyptiens prennent & rasent Tyr & Seïd. Berout, Carlit, Antharsous & tout le reste de la Syrie se

690.
1291.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

fomettent, prefque fans réfiftance. Il en coûta très peu de monde au Sulthan, qui fit détruire toutes les places Franques. Une flotte de l'ifle de Chypre vint faire à Candeloure, dans l'Afie Mineure & enfuite à Alexandrie, un dernier & inutile effort.

691. 1292. Les armées d'Egypte & de Syrie fe raffemblerent enfuite pour aller fondre fur la petite Arménie; elles attaquerent Roum, fituée fur l'Euphrate. Après une vigoureufe réfiftance, la ville fut prife d'affaut & la château capitula. Le Roi d'Arménie envoya des ambaffadeurs à Damas & il obtint la paix, l'année fuivante, en re-

692. 1293. mettant aux officiers du Sulthan les places de Bashna, de Marafch & de Tell-Hamdoun.

Khalil avoit fait, en divers tems, arrêter, ou dépouiller, ou étrangler divers Emirs, ou coupables ou fufpects; il rendit à quelques-uns la liberté & leurs charges; ceux-ci confpirerent contre lui, il fut affaffiné. Cinq cens cavaliers de fa maifon vengerent auffi-tôt fa mort. Baidara, chef des meurtriers qui l'avoient reconnu pour Sulthan, eût la tête coupée; elle fut portée par les vainqueurs au Caire au bout d'une lance. A plufieurs de fes complices on coupa les pieds & les mains, qu'on leur pendit au cou, & après les avoir promenés en cet état par la ville, on leur trancha la tête; il en échappa quelques autres. Nafer Mohammed, fils de Kelaoun, âgé de neuf ans, eft proclamé Sulthan, avec les furnoms de Malek el Nafer, Aboul Foutouh, Nafereddin, le Roi défenfeur, le pere des victoires, protecteur de la religion. L'Emir Ketbogha fut fait lieutenant général ou gouverneur du Royaume; Schadgiaï, grand Vifir, & l'Ouftaddar ou le grand maître de la maifon, nommé Houfameddin, fut fait Atabek ou commandant

693. 1294. de la milice. Divifion entre ces officiers. Schiadgiaï, qui vouloit faire périr le Prince, eft forcé dans fon palais & mis à mort. Ketbogha fit arrêter les principaux des Mameluks Bordgites, partifans du Vifir, & la tranquillité parut rétablie. Mais lorfque cet Emir voulut faire rentrer en grace Ladgin, un des meurtriers du dernier Sulthan, les Mameluks de ce Prince prirent les armes & com-

mirent toutes ſortes de déſordres. Au milieu des troubles, Ketbogha fit dépoſer le Sulthan, écraſa les rebelles & prit le titre de Malek-el-Adel-Zeïneddin, le Roi juſte & l'ornement de la religion. Les Emirs baiſent la terre devant lui.

Au commencement du regne de Ketbogha, l'Egypte & la Syrie furent affligées d'une famine & de la peſte. La meſure du bled monta de 25 à 120 drachmes; l'année précédente, elle avoit monté juſqu'à 160. Il étoit mort au Caire de ceux dont les noms étoient enregiſtrés dans le Divan, 17500 perſonnes, ce qui ne comprenoit ni les pauvres ni les étrangers. Dans la derniere famine, on mangea des corps morts. A cette occaſion, des Sulthanes & des Emirs entreprirent des pélerinages, qui enrichirent la Mecque. La Horde Mogole des Ouirats fuyant le Khan Caſan, vint, au nombre d'environ dix mille tentes, ſous la conduite de Thargai ou Corthai, embraſſer à Damas le Muſulmaniſme. Le nouveau Sulthan fut détrôné par Houſameddin-Ladgin, ſon lieutenant général en Egypte, qui, n'ayant pu l'aſſaſſiner, lui laiſſa le gouvernement de Sarkhad & lui donna enſuite celui de Damas. Le Mogol Ketbogha s'étoit fait eſtimer par ſa douceur, ſa prudence, ſa ſageſſe, ſa modération & ſon courage. » On ne peut » nier, dit M. de Guignes, qu'il n'y ait eu de grands hommes » parmi ces Mameluks. Il leur falloit quelques vertus, du moins » apparentes, pour ſe ſoutenir ſur un trône ſi chancelant. La force » étoit moins capable de les y maintenir; parce que tous les autres » Mameluks étoient trop puiſſans ». Pour monter ſur le trône, il ne falloit que de l'audace, un poignard & du bonheur. Cette canaille d'étrangers & de gens ſans aveu, avoit l'attention de ne donner le ſulthanat qu'à des originaires du Turkeſtan.

694. 1295. 695. 1296.

Houſameddin-Ladgin, ce fléau de tant de Princes, condamné autrefois par le Sulthan Khalil à être étranglé, devoit ſa vie au cordon qui caſſa entre les mains de l'exécuteur. Le Sulthan, là-deſſus, lui accorda ſa grace; il lui donna même la charge de Selikhtar, celui qui porte les armes du Sulthan. Ladgin, ſur-

nommé Malek el-Manfour, Roi victorieux, fe fait aimer; on ne lui reproche que la mauvaife conduite de fon favori Mengo-Timour.

Les armées fe raffemblent auprès du fleuve Gihon, pour faire des courfes dans la petite Arménie. Leur premiere expédition fe
696. borne à des ravages. Dans la feconde, elles affiégent Hamouffe.
1297. Ce pays appartenoit alors à Dandin, fils de Léon, le même qui
697. avoit été fait prifonnier autrefois par les troupes du Sulthan Bibars.
1298. Les Arméniens venoient de chaffer Sanbath, autre fils de Léon. Les habitans d'Hamouffe manquant d'eau, furent obligés de faire fortir douze cens femmes, filles & enfans, que les Mufulmans fe partagerent entr'eux. Le Roi d'Arménie n'obtint la paix qu'en cédant aux Egyptiens Hamouffe, Tell-Hamdoun, Souphi Nokir, Hadgiar, Schaglan, Scharfandkar & Marafch, places très-fortes. On convint que le Gihon ferviroit de limite aux deux Empires. Lorfque l'armée Egyptienne eft de retour à Alep, le Sulthan envoye ordre à Seïfeddin Balban de fe faifir de tous les Emirs qui étoient à cette expédition. Plufieurs fe fauvent & fe réuniffent, dans le deffein de fe révolter.

Dans la même année, ce Prince impofa une taxe fur tous les Emirs & les chefs de la milice; Mengo-Timour en fut feul exempt. Ce favori avoit tant de crédit fur l'efprit de fon maître, qu'il n'écoutoit pas les plaintes que l'on portoit contre lui, ni les murmures des Emirs, qui, l'ayant mis fur le trône, s'étoient flattés, fur fa promeffe, qu'il ne fe conduiroit que par leurs confeils. La conjuration fe forme. Le Sulthan & fon favori font affaffinés. L'on
698. va chercher à Krak le Sulthan Nafer-Mohammed, alors âgé de
1299. quatorze ans, pour le remettre fur le trône. Ladgin avoit une connoiffance parfaite des affaires, de la prudence, de la pénétration, du courage & toutes les qualités néceffaires pour être un grand Roi, mais avec cela, des foibles qui l'empêchoient de l'être. Ce fut lui qui abolit l'ancien ufage de porter de la neige de Syrie en Egypte, parce qu'ayant été gouverneur de Damas, il avoit vu

combien cette corvée étoit à charge au peuple. Ce Prince étoit très-généreux. Ayant un jour averti le Cadhi Schehabeddin qu'il laissoit tomber de l'encre sur ses habits. » Prince, lui dit en deux vers le » Cadhi, malgré cet accident, les habits de votre esclave sont » déjà blancs: ce n'est pas de l'encre qui tombe sur moi; mais » plutôt des habits neufs ». Le Sulthan lui fit donner aussi-tôt cinq cens drachmes. Schehabeddin ayant ajouté: » Tous vos esclaves, » mes pareils, seront jaloux de ce bienfait ». Il fit donner la même somme aux autres officiers.

Cazan, Khan des Mogols, à la sollicitation de l'Emir Kaptchac, autrefois proscrit par le Sulthan Ladgin, avoit ordonné à Selamesch de pénétrer dans la Syrie par la petite Arménie. Mais Selamesch ne fut pas plutôt dans l'Asie Mineure, qu'il résolut de s'approprier ce pays & qu'il soumit les enfans de Carman. Ensuite avec une armée de soixante mille hommes, il assiégea Siouas, & des troupes Egyptiennes s'avancerent pour le soutenir. Avant l'arrivée du secours, il fut battu par une armée de trente-cinq mille hommes Les Mogols victorieux attaquerent les troupes d'Egypte & de Syrie, qui, pour fuir avec plus de vîtesse, abandonnerent bagages, armes, munitions. Le Sulthan, avec un petit nombre d'Emirs, trouva son salut à Baalbek, & Cazan reçut les clefs de Damas. Après la retraite des Mogols, Kaptchac, pourvu par le Khan du gouvernement de la Syrie, vint avec d'autres Emirs se prosterner aux pieds de Mohammed. Ce Prince leur pardonna. 699.
Ils l'accompagnerent au Caire, pendant que l'armée rentra dans 1300.
Damas, dont le château n'avoit pas été pris. Dans ce tems-là, un soldat, nommé Othman, s'étoit rendu maître de Hama, où, au milieu de beaucoup de sang répandu, il portoit le titre de Roi miséricordieux. Les Arméniens profitant aussi de l'irruption des Mogols, avoient repris sur les Musulmans leur ancien domaine, à l'exception d'Hadgiar-Schaglan. Un corps de Tartares fait un butin immense dans le pays d'Antioche; il est détruit par les pluies & les neiges.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Vers ce tems-là, un Visir du Prince qui regnoit en Afrique, arrive au Caire, en revenant du pélerinage de la Mecque. Accoutumé à voir dans son pays les Chrétiens & les Juifs couverts d'opprobre, le faste, le crédit, les honneurs, les dignités de ceux de

700. l'Egypte le scandaliserent. Il déclama, il persuada aux ministres

1301. que l'honneur de Mahomet & le bien de l'Etat demandoient des bonnets bleus sur la tête des Chrétiens, & des bonnets jaunes sur la tête des Juifs, avec leur exclusion de toutes les charges. L'argent des Gaurs ne put empêcher qu'on ne publiât dans toute l'étendue de l'Empire un réglement, par lequel les Chrétiens étoient condamnés à porter les bonnets d'ignominie & à n'avoir qu'un pied botté, quand ils monteroient sur quelques bêtes de charge. On ferma leurs églises & plusieurs embrasserent la religion Musulmane. Sur la fin de cette année, le Khan masqua, par des propositions de paix, la marche de ses troupes. Les Arabes du côté de la Thébaïde arrêtoient les marchands & coupoient le commerce. On alla les écharper & les brûler dans les grottes.

701. Le Takfour ou Roi de la petite Arménie avoit fait des courses

1302. sur les terres Musulmanes; on alla ravager son pays & assiéger Fis, sa capitale. Les Chrétiens cherchoient alors à faire de nouveaux établissemens en Syrie. Le maître du temple s'étoit même emparé de l'isle d'Arados, proche Tripoli, d'où les chevaliers insultoient les environs; mais il ne peut s'y maintenir : de foibles efforts ne servent qu'à attirer de nouveaux malheurs.

Les Tartares étoient entrés dans la Syrie au nombre de quatre-vingt mille hommes, commandés par Coutlouch-Schah; Cazan-

702. Khan étoit derriere, à la tête d'une autre armée. Les troupes de

1303. Syrie se rassemblerent auprès de l'Emir Kethboga, le même qui avoit autrefois été Sulthan. Mohammed amenoit d'Egypte de nouvelles forces. Les Mogols s'avancent jusqu'à Damas, dont les habitans désespérés abandonnent leurs femmes & leurs enfans pour se sauver dans le château. Le Sulthan arrive avec le nouveau Calife Mostakfi-Billah, fils d'Hakim; il se range en bataille. *Vengez, dé-*

fendez vos femmes, vos enfans, votre religion, crioit Mohammed, en parcourant les rangs & en faifant mettre à mort tous ceux qui les quittoient. Les femmes & les enfans de Damas difperfés dans la campagne, échevelés, tremblans, ouvroient tous les cœurs à leurs cris. Du côté des Mogols, c'eft une valeur féroce; du côté des Mufulmans, un généreux défefpoir, qui combattent. Les uns paroiffent toujours vaincre, les autres ne paroiffent jamais vaincus. Enfin les deux armées, laffes de combattre, fe féparent en combattant toujours. Coutlouch Schah fe retire fur une montagne voifine, perfuadé qu'il emporte avec lui la victoire. Le Sulthan fait fonner toute la nuit les inftrumens militaires, pour inviter ceux qui fuyoient à venir prendre part à fon triomphe. Lorfque les Tartares apprirent qu'il étoit en perfonne dans l'armée, vingt mille profiterent de la nuit pour fe retirer. Le combat recommence avec le jour. Le carnage finit par la deftruction prefque totale des Mogols. Coutlouch-Schah perdit quatre-vingt mille hommes, fans compter les bleffés, & ne fe fauva qu'avec une poignée de gens à Tauriz. Les Tartares, dans leur fuite, fe laiffoient égorger. Cazan-Khan étant mort quelque tems après, Khodabendé, fon fucceffeur, fit la paix avec le Sulthan. 703. 1304.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Quelque tems avant ce dernier événement, il étoit arrivé aux environs de Damas une bande de *gueux*, qui venoient du pays des Tartares, conduits par un nommé Scheïkh-Borac, devant lequel on battoit le tambour comme devant un Sulthan, & qui difoit qu'il vouloit fe mocquer des *gueux*. Ces aventuriers avoient les dents fupérieures caffées. Ils portoient des habits de laine blanche avec une corde pour ceinture & des cornes à leur bonnet, d'où pendoient des clochettes.

On profita de la paix pour réparer les bâtimens qu'un violent tremblement de terre avoit renverfés l'année derniere. Mortalité fur les chevaux. Incurfion en Arménie. Ambaffade de la part d'Abou-Yacoub-Youfouf, Roi des Mérinites en Afrique.

Le Mameluk Baïchtimour rentre dans le pays de Sis. Pendant 704. 1305.

qu'il paſſe le tems à s'enivrer, les Arméniens ſe raſſemblent avec les Francs & les Mogols. Il perd preſque tout ſon monde. On extermine ſur la montagne de Kérouan, entre Damas & Tripoli, des hérétiques qui enlevoient des Muſulmans pour les vendre aux Chrétiens. Vraiſemblablement il s'agit ici de Druſes ou de quelques reſtes d'Aſſaſſins.

705, & ſ. L'Egypte, entourée de la paix, ſe remplit de troubles inteſtins.
1306, & ſ. Les principaux Emirs, & principalement Seïfeddin-Selar & Bibars, qui accabloient le Sulthan ſous leur autorité, ſe liguoient les uns contre les autres. Enfin Mohammed cherche à ſe délivrer du joug. L'Emir Baktimour, en qui il mit ſa confiance, le trahit,
708. au lieu d'attaquer Selar & Bibars; ſuivant leur complot, il ſe
1309. joignit à eux. Si les tyrans du Prince euſſent été plus actifs, ſa ruine paroiſſoit certaine. Mais le bruit du danger qu'il couroit s'étant répandu dans le Caire, le peuple qui l'aimoit, éleva la voix, s'attroupa, menaça. Les Emirs conſentirent alors à lui baiſer la main, pourvu qu'il éloignât les auteurs de la ſédition & qu'il ſe montrât dans la ville pour calmer la populace. Mohammed inquiet avec raiſon ſur la fidélité des Emirs, auxquels il avoit marqué tant de méfiance & d'averſion, crut échapper, par une abdication volontaire, à de plus grands dangers. Malgré la réſiſtance des grands de l'Egypte, il remit dans la ville de Krak, entre les mains de Bérouani, les ornemens Impériaux, en lui diſant: » Je » vous rends ce que j'ai pris du tréſor: laiſſez-moi loin de vous » dans ce pays d'exil, juſqu'à ce que Dieu m'appelle à lui ». La foule des Emirs préſentoit le trône à Selar, que Mohammed leur avoit conſeillé de choiſir pour Sulthan. Selar craignit les Mameluks Bordgites. Ceux-ci proclamerent le Circaſſe Bibars & le forcerent, en quelque façon, de recevoir la couronne, en le revêtant des habits Impériaux. Le nouveau Sulthan obligea Selar à prendre le gouvernement de l'Egypte, proteſtant qu'il alloit ſe démettre de l'Empire, ſi celui-ci n'acceptoit cette charge. Bibars II, confirmé par le Calife, porta les titres de Malek-el-Modhaffer-Rokneddin,

din, le Roi victorieux & la colonne de la religion. Ce Prince gouverna son palais, & Selar l'Empire.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Le peuple étoit toujours attaché à Mohammed; l'on soupçonnoit Selar de favoriser son parti; les Emirs de Syrie se déclarerent en sa faveur, lorsqu'ayant été sommé de renvoyer ses Mameluks, il invoqua leurs anciens sermens. A peine Mohammed eût-il fait quelques pas pour revenir sur le trône, que les soldats allerent en foule animer son courage & soutenir son entreprise. Damas fit la priere publique en son nom. Après la soumission de cette place, les troupes d'Egypte vinrent se rendre auprès de sa personne. Bibars, resté seul avec ses officiers, attendoit l'événement dans l'inaction, comme si le sort eût dû tout faire pour lui & qu'il ne fallût pas solliciter ses arrêts. Il sort du Caire, le peuple le poursuit à grands cris & à coups de pierre. Ses Mameluks tirent le sabre, il les retient, on jette de l'argent. Mais la populace furieuse laisse l'argent & poursuit Bibars. Abandonné d'une partie de ses Mameluks, il défend aux autres de résister aux officiers de Mohammed qui l'arrêtent & le chargent de fers; il verse des larmes. Le Sulthan victorieux le fit étrangler en sa présence, ayant tant de plaisir à se venger, qu'après qu'on eût serré le cordon, il eût la cruauté de le faire relâcher, pour l'accabler encore de reproches. Quelques Emirs conspirent contre Mohammed; ils se soumettent tous; il en punit un grand nombre, après leur avoir pardonné: l'histoire du despotisme est par-tout la même. Selar, qui, après la retraite de Bibars, avoit fait faire la priere publique dans la capitale, au nom de Mohammed, obtint d'abord la permission de se retirer à Schoubek. Bientôt le Sulthan le rappella pour le faire enfermer dans la tour du château de la Montagne, & pour l'obliger à lui remettre les trésors qu'il avoit cachés dans les souterreins de son palais. On trouva dans la premiere cave la charge de cinquante chameaux, en lingots d'or & d'argent, en bourses de dix mille piéces d'or & en autres matieres de cette nature. Dans une autre, il y avoit vingt-sept urnes pleines d'or, le poids de quarante

709.
1310.

Hist de l'Arabie et des Pays Vois.

mithcals en rubis & en pierreries, deux mille colliers d'or, un harnois chargé de dix cantars Syriens, d'ornemens d'argent. Après cette premiere visite, le Sulthan défendit qu'on donnât ni à boire ni à manger à son prisonnier, qui vécut sept jours sans prendre aucune nourriture. Ce malheureux étoit sur le point d'expirer, lorsqu'on vint lui servir trois plats couverts; mais dans l'un c'étoit de l'or, dans l'autre de l'argent, dans le troisieme des perles; il périt ainsi dans le désespoir. Outre 300 chevaux, 120 paires de mulets, autant de chameaux & une infinité de bestiaux, il laissa des richesses immenses, qui auroient fait l'orgueil d'un grand Roi. Telle étoit la fortune de ces Mameluks.

710. 1311. On conspire contre le cruel Mohammed. Il fait arrêter & enfermer les conjurés; il fait arrêter tous les Mameluks de Bibars, qu'il renvoye ensuite, touché des cris de leurs femmes, de leurs enfans & de la populace; il fait arrêter tous les Emirs qui l'avoient placé sur le trône. » Quelle faute ai-je donc commise? lui demande Asnadmor, gouverneur d'Alep, un de ces prisonniers. » Ne m'as-tu pas dit, lui répond le Sulthan, que je ne serois pas » le maître de l'Empire, que je n'eusse détruit cette foule de Mameluks? ». L'Emir Kerai revenoit alors d'une expédition faite dans la petite Arménie. Cara-Sanca, gouverneur d'Alep, trouva le moyen de se sauver chez les Tartares, & par son conseil, Khodabendé envoya en Syrie une armée, mais elle se retira tout aussi-tôt. Mohammed purgea la Thébaïde de brigands Arabes qui l'infestoient.

711-13. 1312-14. Tyran des tyrans de l'Empire, Mohammed se montra toujours le pere de ceux qu'il devoit aimer. Forcé de choisir entre la connivence à l'oppression des peuples, & leur délivrance par des cruautés & des perfidies, il fut cruel & perfide envers ses Emirs; par amour pour le reste de ses sujets autant que pour sa sûreté propre; il fit tout ce que la suprême loi du salut du peuple lui ordonnoit. S'il eût péri dans la persécution des Emirs, elle n'eût peut-être paru qu'une barbarie; il survécut à leur humiliation, &

elle parut l'ouvrage d'un bon Roi : tant il eſt vrai qu'après une vie éclatante les hommes meurent quelquefois inconnus, & qu'il faut être circonſpect dans la proſcription de leur mémoire ! Lorſque Mohammed eût fait tout le mal qui lui étoit néceſſaire pour faire le bien, il abolit quantité d'impôts, ſur les ventes, ſur les boutiques, ſur les bêtes de charge, ſur les marchés, ſur les priſonniers & autres taxes, qui étoient ſur-tout onéreuſes, par la maniere avec laquelle les grands officiers les exigeoient. Les provinces étoient obligées de fournir à la milice, outre de l'argent, des fruits, de la viande, de la volaille, &c. On détruiſit cette eſpéce de tribut, & l'on impoſa une taxe proportionnée aux revenus de chacun. Les meſures que l'on prit pour la levée & pour la diſtribution, allégerent encore beaucoup le fardeau, que l'avidité des officiers appeſantiſſoit. Les Bordgites & tous les Mameluks du dernier Sulthan avoient, pour la plûpart, juſqu'à mille mitcals de pain par an; Mohammed mit des bornes à ces charges, qui épuiſoient l'Etat. Telles étoient les ſources de ces richeſſes immenſes, que chacun de ces Emirs accumuloit en peu de tems, avec des droits ſur les peuples, tels que s'ils euſſent été autant de Rois. Le Sulthan veilloit avec ſoin ſur ſa milice. Il ſçavoit le nom de tous ſes Mameluks, leur origine, leurs ſervices, leurs qualités, &c. Ceux qui n'étoient plus en état de ſervir recevoient une récompenſe; on avoit aſſigné à ces invalides la contrée de Cathia.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

715.
1315.

Quelques années après, le Caire fut fort endommagé par un grand incendie, qui ſe ralluma pluſieurs fois en pluſieurs endroits. On ſurprit des Chrétiens, la flamme à la main. Ils avouerent que tous ceux de leur religion s'étoient réunis pour mettre la ville en cendre. La populace furieuſe demandoit qu'on ne leur fît aucun quartier. Le patriarche des Cophtes qui déſapprouva leur conduite, fut mené avec beaucoup de peine vers le Sulthan, quoiqu'avec une nombreuſe eſcorte, parce que le peuple vouloit l'aſſommer. Enfin Mohammed appréhendant que la ſédition ne de-

721.
1321.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

vînt universelle, ordonna que l'on mît à mort tous les Chrétiens que l'on pourroit trouver. Tous ceux qui se montrerent avec des turbans blancs ou à cheval furent tués. Ensuite il y eut ordre aux Chrétiens de ne porter que des turbans bleus, de ne monter ni à cheval ni sur des mulets, & de n'entrer dans les bains qu'avec une clochette au cou. Ils furent exclus des charges. On ferma les églises & les monasteres. Ils n'oferent plus sortir de leurs maisons, parce qu'ils étoient insultés par les Musulmans. Pour éviter ces avanies, plusieurs prirent le turban jaune des Juifs, d'autres apostasierent.

725. 1325. Dans la suite, Mohammed reçut, par des ambassadeurs, des présens des Princes de l'Yémen, de Constantinople, de Sis, des Tartares, de Marédin, de Nubie & des enfans de Carman de l'Asie Mineure. Il soumit des tribus Arabes à Moudgiahed, Roi de l'Yémen, qui, redoutant les troupes qu'il avoit appellées à son secours, vouloit les engager à s'enfoncer dans la montagne de Sir, afin de les faire périr dans les puits, que les Arabes avoient cachés, de concert avec lui.

727, & s. 1327, & s. Le Sulthan étoit alors au Caire, occupé de grands travaux qui avoient pour objet de rendre à l'Egypte la fertilité, qui seule dans ce pays suffit pour faire un monarque puissant. Tout languissoit avant son regne; il tira les arts de leur engourdissement, il les créa. Les mathématiciens d'Alexandrie, qui, depuis les Ptolomées, n'avoient cessé de former une célebre école, parcoururent l'Egypte, pour examiner en quels lieux la nature avoit besoin d'être aidée, & par quels moyens on pouvoit la corriger. Par le zèle actif du Sulthan, l'on vit des sables brûlans changés en des campagnes riantes, des terreins montagneux remis au niveau & traversés par des canaux superbes, des pays que ravageoient & dévoroient les eaux, fortifiés & défendus par des digues. Cent mille hommes creuserent en quarante jours le canal d'Alexandrie, qui, toujours plein d'eau, fut pour cette ville d'une grande utilité. En moins d'un an, les projets les plus hardis étoient exécutés. Dans ce tems, dit

un hiſtorien Arabe, il n'y avoit pas un pouce de terre qui ne fût couvert, ou de bâtimens, ou de jardins, ou de potagers. Ce Prince engageoit ſes Emirs à imiter ſon exemple, en leur facilitant les moyens d'élever les bâtimens qu'ils projettoient. Il dépenſa lui-même en édifices des ſommes conſidérables. Pour la conſtruction de ceux dont il embellit le Caire, il faiſoit venir de la Thébaïde des colonnes d'une hauteur prodigieuſe. Enfin, par des travaux ſurprenans, l'Egypte redevint ſous ſon regne ce qu'elle avoit été ſous ſes anciens Rois.

Ce Prince mourut ſur la fin de ſa cinquante-huitieme année, 741.
après avoir regné trente-trois ans, depuis qu'il étoit monté ſur le 1341.
trône pour la troiſieme fois. Peu de tems avant ſa mort, ſon fils Aboubekr avoit reçu le ſerment de fidélité des Emirs. Le nouveau Sulthan prit les titres de Manſour-Seïfeddin, le victorieux & l'épée de la religion; & après cinquante-neuf jours de regne ou plutôt de débauches, il fut dépoſé. On le tua quelques tems après à Cous, par les ordres de Couſoun, le plus puiſſant des Emirs, qui, en mettant ſur le trône Koutchouc, ſurnommé Aſchraf, l'illuſtre, fils de Mohammed, âgé de cinq ou de ſept ans, fit de grands préſens aux officiers, pour ſe confirmer dans le gouvernement abſolu de l'Etat. Ahmed, autre frere d'Aboubekr, partit peu de tems après de Krak, avec une armée, pour attaquer Couſoun, qui fut aſſiégé dans ſon palais par la Halca, malgré ſes libéralités. Après la priſe de l'Emir & la dépoſition du Sulthan, Ahmed fut ſurnommé Naſer-Schehabeddin, le vainqueur & l'étoile brillante de la religion.

Les Emirs qui s'étoient rendus au Caire pour baiſer la main 742-43.
d'Ahmed, n'eurent pas plutôt quitté l'Egypte pour aller dans leur 1342.
gouvernement, que ce Prince fit arrêter Taſchtimour, gouverneur de la province, qui pouſſoit la tyrannie & l'inſolence juſqu'à ne pas permettre que perſonne approchât du Sulthan pour lui demander des graces & à déchirer les ordres qui émanoient du trône ſans ſa participation. La mort de cet Emir & celle de Coutlou-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois. bogha furent les grands événemens du regne d'Ahmed. Il se retira tout aussi-tôt à Krak, emportant des trésors de la couronne, 600 mille piéces d'or, des coffres remplis de pierres précieuses, les bijoux des femmes de son pere, les harnois d'or & d'argent, &c. On le déposa après qu'il eût écrit une lettre, par laquelle il demandoit ses troupeaux de la Thébaïde, disant que puisque l'Egypte, la Syrie & Krak lui appartenoient, il étoit maître de faire, où il vouloit, sa résidence.

Les Emirs choisirent pour Sulthan Ismaël, autre fils du Sulthan Mohammed, à cause de sa religion & de sa sagesse. On le surnomma Malek-Essaleh-Emadeddin, le Roi bon, la colonne de la religion. Les gouverneurs particuliers de l'Egypte étoient en possession de regner; ils traitoient les Sulthans comme des pupilles,
744. qui ne sortoient point de l'enfance. Acsancar abusoit de sa place
1343. comme ses prédécesseurs; Ismaël le fit arrêter ainsi que quelques
745. autres Emirs. Le Sulthan fut ensuite obligé d'assiéger son frere
1344. Ahmed dans Krak, lequel fut pris en se défendant vaillamment; il le fit étrangler à l'insçu des Emirs, & mourut peu de tems après, regretté de toute la nation. Schaban, son frere, un des plus méchans Princes qu'ait eus l'Egypte, prit le titre de Kamel, accompli. Injuste & cruel, il laissa la liberté de l'être à tous ses Emirs, à tous ses sujets. On l'abhorra universellement, parce que tout le monde souffre où tout le monde fait le mal avec impunité. Lorsqu'on lui portoit des plaintes, il répondoit : laissez faire à chacun ce qu'il juge à propos. Les soldats déjà divisés par la jalousie dont les effets retomboient sur le Sulthan, voyoient impatiemment les possessions destinées à leur récompense, devenir la proie de ses favoris, c'est-à-dire, de ses domestiques, de ses bateleurs, de ses ministres de débauche. Le trésor public ne suffisoit point à ses plaisirs, il falloit qu'il vendît les biens de la couronne
747. pour fournir à son luxe & à la soif d'un troupeau de femmes. Enfin
1346. il aima le sang. Attaqué par des Emirs, cet insensé implora la
748. protection du peuple : ce lâche pleura, quand on le força de con-
1347.

ſentir à ſa dépoſition : il fut tué. Hadgi, ſon frere, fut encore plus méchant que lui. Les Mameluks le dépoſerent pour mettre ſur le trône Haſſan-Naſer-Séifeddin, le défenſeur & l'épée de la religion, autre fils de Mohammed, âgé de 11 ans. On cherche dans tous ces Princes le ſang de ce grand homme. Après l'inſtallation d'Haſſan, on obligea les Emirs attachés au dernier Sulthan, de rendre ce qu'ils avoient pris dans le tréſor; mais ils ne reſtituerent que la valeur de cent mille piéces d'or en bijoux. Haſſan reconnut enſuite la loi de l'économie, que le droit des ſujets impoſe au Prince, en acceptant des réglemens ſur ſa dépenſe. Enfin on diſperſa les Circaſſes, qui commençoient à devenir trop puiſſans; pluſieurs furent mis à mort.

L'année ſuivante, l'Egypte fut frappée d'une grande peſte, qui 749.
emporta pendant quelque tems au Caire près de dix à quinze mille 1348.
hommes par jour. C'eſt cette cruelle *peſte noire* qui parcourut tout le monde & qui en enleva la ſixieme partie des habitans. Après ce terrible événement, il n'eſt rapporté ſous le regne d'Haſſan que des diviſions parmi les grands, la réduction de quelques Emirs rébelles, une victoire dans l'Yémen, des révoltes des Arabes dans la Syrie & dans la Thébaïde, des troubles & des malheurs. Ce Prince ayant voulu faire arrêter quelques Emirs, le corps ſe ſouleva contre lui. Il ne fut défendu que par les cris impuiſſans de ſes femmes.

Saleh dit Saleh, le bon, ſon frere & ſon ſucceſſeur, eut d'abord 752.
à ſoutenir le choc de quelques Emirs mécontens & à calmer des 1351.
révoltes en Syrie. Schikhoun, gouverneur d'Egypte, s'efforça inutilement d'étouffer les cabales & les intrigues des Emirs de la cour, toujours fatales au Prince. Après plus de trois ans de regne 755.
ſans autorité, Saleh, victime de leur fureur, fut renfermé dans 1354.
le château, où il reſta juſqu'à ſa mort. On tira Haſſan de priſon pour le rétablir ſur le trône. L'Empire fut aſſez tranquille pendant quelques années; Schikhoun le conduiſoit. Après la mort de cet Emir, le Sulthan éleva ſi haut ſes propres Mameluks, qu'ils le

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

foulerent aux pieds. Il périt dans un combat contre Ilbogha, son
ministre tout-puissant. C'étoit un Prince très charitable, chérissant
ses sujets & protégeant les arts. Les Musulmans n'ont point eu
de collége aussi superbe que celui qu'il fonda au Caire. S'il se livra
761. au plaisir, ce ne fut point à la maniere de ses prédécesseurs, il
1360. n'aimoit que les femmes.

762. Mohammed, fils du Sulthan Hadgi, à l'âge de quatorze ans,
1361. suivit la route du libertinage, qu'il trouva frayée sur le trône :
tous ses sujets furent soulevés de ses excès. Le régent Ilbogha,
764. qui s'amusoit à faire des Sulthans, lui ôta l'Empire comme il le lui
1362. avoit donné, & pour perpétuer sa régence, il en fit investir Schaban, fils d'Houssain, fils du fameux Mohammed, lequel étoit âgé de dix ans. Dépositions d'Emirs.

Pierre de Lusignan, Roi de Chypre, après avoir envain sollicité tous les Princes d'Europe pour entreprendre une nouvelle croisade, osa tenter les hazards d'une guerre, qui, même avec une fortune
767. favorable, ne pouvoit aboutir qu'à d'inutiles exploits. Sa flotte qui
1365. ne portoit que huit mille soldats & sept cens gens d'armes, parut devant le vieux port d'Alexandrie, & aussi-tôt vingt mille Musulmans entrerent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour l'attaquer. Les Chrétiens débarquerent malgré la supériorité de l'ennemi, pendant que les Hospitaliers qui étoient descendus ailleurs sans obstacles, vinrent l'attaquer d'un autre côté. Les murailles d'Alexandrie, garnies de troupes & de machines de guerre, effrayerent tous les Chrétiens, excepté Lusignan; il les anima de son courage & la ville fut prise d'assaut. Tous les postes sont forcés; soixante hommes repoussent dix mille Musulmans; mais le défaut de vivres, le manque de munitions & l'approche d'une armée, déterminent la plus grande partie des Chrétiens à se rembarquer. Le Roi de Chypre reste avec cent-vingt hommes, par une témérité qui ressembloit au désespoir; à la fin il s'apperçut qu'il n'y avoit point de gloire à périr où il n'y avoit que de la furie à se battre; il se retira, mais pour aller armer une nouvelle flotte.

Après

Après cette expédition, les Musulmans mirent aux fers tous les Chrétiens qu'ils trouverent dans le pays, & se saisirent de tous leurs effets. Les Vénitiens qui souffrirent dans cette proscription une perte considérable, & les Chrétiens qui craignirent que les Musulmans ne sacrifiassent ceux d'entr'eux qui étoient dans les prisons, conjurerent le Roi de Chypre de ne pas irriter le Sulthan. Alors Lusignan ordonna à son amiral d'attaquer une flotte que les Turcs envoyoient au secours de l'Egypte. Les Turcs furent défaits, mais la tempête battit une flotte de cent-vingt voiles, que le Roi de Chypre avoit rassemblée. Le Sulthan d'Egypte, pour l'engager à licencier ses troupes & à contre-mander les secours qu'il pouvoit attendre de la chrétienté, l'amusa par des propositions de paix, pendant qu'on équipoit deux cens galeres pour le surprendre quand il seroit désarmé. Les Emirs chargés de la négociation promirent au Roi de Chypre la moitié des droits que les marchandises payoient à Tyr, à Bérout, à Seïd, à Alexandrie, à Damiette, à Tripoli, à Jérusalem & à Damas : ce droit étoit d'un denier sur dix. On convint aussi qu'avec un passeport du Roi, les Chrétiens ne payeroient plus pour faire le pélerinage de Jérusalem, les cinq florins de Florence que l'on donnoit pour racheter sa tête. Les Egyptiens firent serment d'envoyer à Famagousse la colonne à laquelle Jesus-Christ fut attaché & flagellé. Mais quand le Turcoplier ou général de la cavalerie légere du Roi de Chypre, demanda au Sulthan la ratification du traité, celui-ci refusa de le signer. Cependant les Emirs de la cour se battoient au milieu du Caire; & le régent Ilbogha, qui étoit souverainement haï, même dans son palais, fut tué par un de ses Mameluks. Le Sulthan lui-même fut obligé plusieurs fois d'en venir aux mains avec Asnadmor, successeur d'Ilbogha dans la régence; Asnadmor succomba. Grande peste.

768. 1366.

769. 1367.

Pendant ces troubles, le Roi de Chypre arme une flotte de 140 voiles, débarque auprès de Tripoli, force vingt mille Musulmans à lui rendre cette place, passe tous ses habitans au fil de l'épée, y

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

met le feu. De là il va prendre & brûler Tortose, Laodicée, Belinas, Ayas & plusieurs autres villes. Le Roi d'Arménie devoit se joindre à lui, mais il l'attendit envain, & faute de secours, il retourna en Chypre. Enfin, par le conseil des Princes Chrétiens & du Pape, qui refusoient de le seconder, il fit la paix avec l'Egypte.

775.
1373.
776.
1374.
777.
1375.

Quelques années après, Schaban vainquit dans plusieurs combats, dont le Caire fut le théâtre, l'Emir Eldgiai, qui avoit épousé sa mere. La révolte éteinte, il envoya dans la petite Arménie Aschkitmour, gouverneur d'Alep. Le Roi de ce pays soutint un siége de trois mois dans Sis, sa capitale. La place prise, le Royaume fut réduit en province Egyptienne, & le Roi conduit prisonnier au Caire. La famine & la peste qui avoient déjà ravagé l'Egypte deux ans auparavant, couvrirent de corps morts tout l'Empire, jusqu'au pays de Roum. Les cadavres servirent d'alimens. Les peres vendoient leurs enfans; quelques-uns les mangerent. Lorsque la famine fut passée, la mortalité se mit parmi les pauvres, à cause des ordures dont ils s'étoient nourris. Ils étoient affligés d'une tumeur qui s'enflammoit, & ils mouroient sur le champ. Le même mal, appellé le mal des ardens, avoit regné l'année précédente en France, en Italie & en Angleterre. La famine dura trois ans en Syrie.

779.
1377.

Le Sulthan va en pélerinage à la Mecque, laissant au Caire une régence pour gouverner l'Etat. Pendant ce tems-là, les Emirs installerent Aly-Mansour, son fils, au grand Aïouan, portique bâti hors du palais par le fameux Mohammed, pour servir aux audiences publiques du Sulthan. Schaban rentre dans le Caire, déguisé en femme, on le découvre, on l'étrangle. Les peuples perdirent en lui un Roi plein de vertus; les gens de bien, un ami; les sçavans, un généreux protecteur; les pauvres, un homme charitable; ses freres & ses parens, un frere, un parent, qui, oubliant les maximes de sa cour, leur prodiguoit les charges, les apanages, les bienfaits. Les arts fleurirent pendant son regne. Ce

fut lui, dit-on, qui le premier ordonna que les schérifs ou parens de Mahomet porteroient un turban verd.

La milice continue de regner, c'est-à-dire, de remplir la cour de cabales, de vexer les peuples, de tourmenter les Princes. Aly, âgé de sept ans, avoit, suivant la coutume, délivré des vestes d'honneur aux Emirs, pour leur serment de fidélité, & cent mille piéces d'or au Calife pour la patente d'investiture. Il courut bientôt un grand danger, parce que les Emirs Corthai & Inbegh s'étoient tellement échauffés dans un festin, qu'ils en étoient venus aux invectives & de là aux armes. Inbegh, par une conduite odieuse, souleva contre lui quelques Emirs de Syrie & une partie de la milice, que la populace soutint. Après que ses ennemis se 780.
furent assurés de sa personne, ils se diviserent, & Barkok battit 1378.
dans le Caire l'Atabek Taschtimour. Le vainqueur devint lui-même Atabek & Degherbegh des armées, le maître de l'Etat, l'objet de l'envie. Des Emirs conspirent deux fois contre lui sans succès. L'Emir Béréké lui fait une guerre ouverte; après plusieurs combats, mort du Sulthan Aly. L'on proclame Hadgi, fils de 783.
Schaban, âgé de neuf ans, sous la tutelle de Barkok. Mais cet 1381.
Emir avoit trop d'ennemis pour rester régent du Royaume, il se fit déclarer Sulthan, & le trône d'Egypte passa dans la nation des Circasses.

L'Empire d'Egypte étoit, de tous les Etats despotiques, le plus 784.
mal constitué; il devoit souffrir plus de troubles & de révolutions 1382.
qu'aucun autre, parce que les forces qui doivent être dans la main d'un seul, étoient partagées entre une foule d'Emirs jaloux & ambitieux; parce que les grands du Royaume qui n'aspirent ailleurs qu'à s'enrichir, pouvoient ici aspirer à regner; parce qu'il n'y avoit aucun gouverneur qui n'eût en propre une milice capable de soutenir une révolte, sans parler d'une ressource assurée dans les Emirs de la cour, toujours jaloux les uns des autres. En Turquie, par exemple, il n'y a qu'une famille impériale, que le sang Ottoman, dont la religion du peuple a rendu les droits au trône

inébranlables : il y a dans la nation des grands un respect superstitieux pour le cordon, & dans le gouvernement une maxime constante de ne pas même tolérer leur richesse. Il y a une milice, séditieuse, à la vérité, mais qui appartient à l'Etat, qui agit ou feint d'agir pour la chose publique, & qui n'épouse pas les querelles particulieres d'un grand contre un grand. En Egypte, Royaume électif, le corps entier des Mameluks formoit la famille impériale ; le dernier garde ne voyoit dans le Sulthan que son pareil ; chacun pouvoit élever son ambition des emplois au trône. Les Emirs avoient tous leurs Mameluks particuliers, braves, qui les défendoient & contre leurs rivaux & contre le Sulthan lui-même, qui, placé ordinairement sur le trône dans l'enfance, conservoit dans la majorité l'habitude de faire la volonté de ses tuteurs. Ainsi, des jalousies & des inimitiés éternelles, entraînoient des guerres éternelles. Dans les provinces, outre les halcas ou garnisons des villes, il y avoit une milice affectée à la personne des gouverneurs. Dans le gouvernement d'Egypte, cette milice montoit à 60 mille hommes. Les gouvernemens étoient des Royaumes, & les gouverneurs autant de despotes, qui se soutenoient par eux-mêmes, par les troupes & par les tributs qu'ils partageoient avec le souverain, par leurs rapines qu'ils étoient en état de conserver malgré lui. Chaque Emir avoit d'ailleurs une portion de terre, qui lui étoit assignée, le peuple étoit obligé de leur fournir certaines provisions, & on leur distribuoit de même qu'aux soldats, une certaine quantité de pain, coutumes de l'ancienne Egypte. Il y avoit donc dans l'Empire trente mille Mameluks, toujours en guerre les uns contre les autres, & trois cens mille hommes de troupes toujours prêtes à donner les mains à des révoltes. Le Sulthan n'ayant pour sa résidence qu'une place sans fortifications, son sort dépendoit du hazard d'un petit combat entre quelques bandes de Mameluks, je dirois presque d'un combat singulier. Il étoit attaqué, dépossédé, tué, avant qu'il eût pu appeller les troupes des provinces, des environs même de sa ca-

pitale, à ſon ſecours. Les places fortes étoient en Syrie où elles favoriſoient les révoltes, & ſi au lieu de compoſer avec les rebelles de cette province, il ſortoit du Caire pour aller les réduire, il s'expoſoit à voir auſſi-tôt la ſédition embraſer les foyers de ſon propre palais. Mais la diſcipline & la bravoure ſinguliere des Mameluks rendoient le Sulthan toujours formidable aux ennemis du dehors, pendant que le gouvernement militaire déchiroit intérieurement l'Etat.

Lorſque les Circaſſes parvinrent au trône, l'Empire comprenoit l'Egypte, la Syrie ou le pays de Scham, l'Hedgiaz & quelques autres portions de l'Arabie, la petite Arménie, le pays de Barca, &c. » Quoique l'Egypte ſoit d'une médiocre étendue, dit » M. de Guignes, ſes Princes ont toujours été aſſez puiſſans pour » mettre ſur pied de nombreuſes armées. D'ailleurs la Syrie, ou » au moins une partie conſidérable, paroît avoir toujours été de » ſa dépendance. L'hiſtoire, en nous apprenant les révolutions » des ſiécles poſtérieurs, nous indique la marche de celles qui » ſont arrivées dans des ſiécles plus anciens. Une province qui » a toujours été le théâtre de la guerre entre deux Empires, dans » les derniers tems, a dû l'être également dans les ſiécles antérieurs, ſur-tout lorſque les Princes, maîtres de ces Empires, » étoient très-puiſſans, comme étoient ceux d'Egypte. Plus ce pays » a été fertile, plus ſes Princes ont été à portée de faire des conquêtes; & lorſque nous voyons en Syrie pluſieurs petits Rois, » il y a lieu de croire qu'ils étoient les vaſſaux & les tributaires du » Monarque Egyptien ».

Les Circaſſes ou Circaſſiens, dans leur langue Kirkés, de la race des Kerkis ou Kergis de Sibérie, d'où pluſieurs bandes paſſerent avec les Mogols à l'occident de la Mer Caſpienne, faiſoient un grand trafic d'eſclaves. On vendoit beaucoup de ces Tartares en Egypte. Les Sulthans accablés ſous le joug de leurs Emirs, originaires du Turkeſtan, chercherent parmi cette nation des Mameluks capables de contre-balancer l'autorité des Turcs.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Les Circaſſes travaillerent pour eux-mêmes ; ils s'éleverent aux plus grandes charges ; ils envahirent enfin le trône. Barkok, de la horde de Keſa, avoit été pris en Circaſſie & conduit en Crimée, où il fut acheté par un nommé Othman, qui vint en Egypte le vendre à Ilbogha. Après la mort de cet Emir, Barkok paſſa de la priſon au ſervice de Mandgiac, gouverneur de Damas, & lorſque le Sulthan Schaban rappella en Egypte les Mameluks d'Ilbogha, il fut placé dans la garde des enfans de ce Prince. Dans la diſpute d'Inbegh & de Corthai, il ſe déclara pour le premier qui fut vainqueur ; enſuite il s'aſſocia avec Béréké pour détruire Inbegh ; enfin il ſe défit de Béréké, & le Calife Moutaouakel, les Cadhis, le Scheïk-el-Iſlam ou Mufti, les Emirs, l'agréerent pour Sulthan, avec le titre de Dhaher, l'illuſtre. Il y eut cependant une révolte en Syrie, mais de peu de durée.

785. 1383. Depuis le regne de Bibars, les Sulthans avoient négligé la cérémonie de l'ouverture du khalidge ou canal qui ſert à la décharge des eaux du Nil, lorſqu'elles ſont parvenues à la hauteur qui dénote l'abondance. Barkok la renouvella. Il deſcendit avec un grand cortége du château de la Montagne, pour aller paſſer le Nil, & après avoir meſuré quelle étoit la hauteur du fleuve au Mikias ou Nilometre, colonne ſur laquelle ſont tracés les différens degrés de l'accroiſſement des eaux, il ouvrit le Khalidge. Cette cérémonie qui annonce que l'année ſera bonne, eſt ſuivie de grandes réjouiſſances. Le Sulthan découvrit enſuite une conſpiration du Calife contre lui, & les Cadhis ayant décidé qu'il n'étoit pas permis de faire mourir un chef de la religion, il ſe contenta de le tenir dans les chaînes.

Alors un conquérant qui regardoit l'Aſie comme un Empire à réunir ſous la même loi, Tamerlan vint allarmer l'Egypte : il parut aux portes de la Syrie, à la pourſuite de Cara-Mohammed,
789. 1387. Prince de Tauriz. On aſſembla une armée à Alep, mais on apprit que Tamerlan avoit repris la route de ſes Etats ; elle fut conduite contre l'Emir Timour-Bogha, plus connu ſous le nom de Man-

tasch, gouverneur de Malathie, qui venoit de se révolter, soutenu d'un grand nombre de Mameluks & de Turcomans. On s'avança du côté de Siouas, dont les habitans, après la défaite des rebelles, assiégés par l'armée victorieuse, implorerent le secours des Tartares. Les Tartares vinrent, au nombre de soixante mille, tomber sur l'armée du Sulthan, ils furent vaincus. Comme ils tenterent de surprendre les Syriens, que la longueur du siége obligeoit de décamper, ils furent vaincus de nouveau. Cependant diverses provinces de la Syrie se soulevoient. D'un autre côté, Cara-Mohammed, après s'être emparé de Tauriz, offrit de se soumettre à l'Egypte, s'il étoit maintenu dans la possession de cette place; le Sulthan y consentit. 790. 1388.

Semblables au peuple turbulent de la Démocratie, qui aime à faire sentir à ses magistrats leur dépendance, les Emirs se plaisoient à s'essayer contre le Sulthan, à l'allarmer, à secouer son trône, à le réduire, à l'abattre. S'ils n'aspiroient pas tous à la puissance suprême, il leur paroissoit agréable & glorieux de l'abbaisser. On eût dit qu'ils n'élevoient leur pareil au-dessus d'eux que pour le mettre en butte à leurs traits. Parmi les rebelles qui 791. 1389.
donnerent de l'inquiétude à Barkok, Ilbogha, gouverneur d'Alep, parut ne mettre aucune borne à ses entreprises; il entraîna comme un torrent, dans sa révolte, les Emirs Carabogha, Bazlar, Timourtasch, Camsboga & autres, avec un grand nombre de Mameluks, des Turcomans, des Arabes: l'Emir Mantasch se joignit à lui. Tripoli, Hama, tous les châteaux de la Syrie, à la reserve de ceux de Damas, de Krak & quelques autres, se rendirent aux rebelles, avant que l'armée d'Egypte se présentât pour les arrêter. Barkok ne cessoit dans le Caire de distribuer à la milice de l'argent, des chevaux, des chameaux, des armes, des filles esclaves, sans la rendre plus zèlée pour sa défense. Ses Mameluks n'entrerent à la fin dans Damas que pour indisposer par leurs désordres les habitans. Ilbogha les attira bientôt hors de cette ville. Il se livra un violent combat, l'armée Egyptienne remporta la

victoire. Les rebelles se rallient, ils sont vaincus une seconde fois. Mais dans un troisieme combat, plusieurs Emirs ayant tourné le dos au Sulthan, les troupes d'Egypte furent dissipées, & le vainqueur enchaîna Damas, Gaza, Ramla, Krak, à ses premieres conquêtes.

Le Sulthan, pour s'attacher le peuple, lui avoit remis divers impôts; à la nouvelle de ces malheurs, il fit publier par le Calife, par le Mufti, par les Cadhis, par les Emirs, qu'il les abolissoit tous. Le Calife exhorta le peuple à avoir confiance en Dieu, & lui fit perdre toute celle qu'il pouvoit avoir dans le Sulthan, en publiant, par ordre de ce Prince, les propositions faites aux rebelles & leurs refus. Dès-lors, les habitans du Caire désespérant pour Barkok, se préparerent à recevoir Ilbogha & Mantasch; la canaille attendit avec impatience le moment de la sédition pour piller. Au milieu de ces troubles, la peste ravageoit la ville. Barkok se fortifia dans le château. A mesure que les ennemis approchoient, ses Emirs & ses Mameluks, sur lesquels il répandoit à chaque instant de nouvelles libéralités, abandonnoient son parti. Le désordre devint si grand dans la ville, que les prisonniers forcerent les portes de leurs prisons, que les Mameluks qui voulurent contenir le peuple furent lapidés; & que Barkok prit le parti d'envoyer le sabre Impérial à Ilbogha. La populace pilla le château : les Turcomans pillerent les palais des Emirs : le reste de l'armée pilla la ville. Ilbogha refusa d'accepter le trône; il craignit sans doute Mantasch, avec lequel il avoit juré de partager tout le produit de leur expédition & l'autorité, sous un maître commun. On rétablit Saleh-Hadgi, fils d'Aschraf. Ilbogha envoya Barkok à Krak, contre l'avis de Mantasch, qui vouloit qu'on le fît mourir, & publia une amnistie pour tous les Mameluks Circassiens.

Les troupes de Syrie & les Mameluks de Barkok ayant été renvoyés, la division se mit presqu'aussi-tôt entre Ilbogha, régent du Royaume & Mantasch, que le premier éloignoit du gouvernement

nement pour placer ſes créatures. Le parti de Mantaſch prévalut. Cet Emir eſſaya de mettre la paix dans la ville qu'il venoit de troubler, en aboliſſant les impôts que ſon concurrent avoit rétablis, & en ſe faiſant proclamer grand Emir. Les deux partis ſe livrerent pluſieurs combats ſanglans. Enfin Ilbogha fut pris & conduit dans les priſons d'Alexandrie.

Auſſi-tôt après que Mantaſch fut maître de l'Egypte, il donna ordre que l'on fît mourir Barkok, quoiqu'il eût promis aux Mameluks de ce Prince, qui s'étoient déclarés en ſa faveur, qu'il le remettroit en liberté, dès qu'il auroit chaſſé Ilbogha. Barkok eut recours à la pitié des habitans de Krak, ils le ſauverent, & bientôt il fut en état de tirer vengeance de l'attentat de Mantaſch. Le feu de la révolte éclata de tous côtés dans les provinces, dans la Thébaïde, dans le pays d'Alep & ailleurs; il étoit allumé par les Emirs, par les Mameluks, par les Arabes, par les Turcomans. Cependant Dgintimour, gouverneur de Damas, raſſembla des troupes pour marcher contre Barkok. Celui-ci fut d'abord vaincu; mais ayant rallié ſes ſoldats, il mit le Syrien en déroute. Il défit enſuite le gouverneur de Gaza. Il remporta d'autres avantages, qui lui mirent dans les mains des bagages, des armes & des tentes, dont les ſoldats manquoient.

Pour former au Sulthan une armée, il fallut, le tréſor étant vuide, dépouiller quelques Emirs, rançonner le patriarche des Chrétiens & le chef de la ſynagogue des Juifs, impoſer les officiers, taxer les gens de loi, ouvrir les tréſors des pauvres, & ſe ſaiſir des ſommes leguées aux orphelins. L'armée partit, elle rencontra celle de Barkok auprès du village de Schachoub. Les Egyptiens mirent en déroute les deux aîles de l'ennemi, mais Barkok reſta ferme avec le centre & pendant que Mantaſch, après avoir pourſuivi les fuyards, alloit annoncer à Damas la victoire, le Sulthan Hadgi, le Calife, les Cadhis & tous les tréſors, tomberent entre les mains de l'ancien Sulthan. Le lendemain Barkok & Mantaſch ſe livrerent un ſecond combat, qui dura juſqu'au cou-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

cher du soleil. Un vent violent, accompagné d'une pluie, qui donnoit du côté de Mantasch, obligea ses troupes de prendre la fuite. Après ce grand combat, Barkok ayant fait déposer Hadgi par le Calife & les Cadhis, prit la route de l'Egypte, où tout
792. 1390. étoit préparé pour le recevoir. Ilbogha Naseri, Dgioubani, Cara & Timourtasch, livrerent à Mantasch un nouveau combat, dans lequel il périt beaucoup de monde, sans que l'action fût décisive. Ensuite Ilbogha feignit de se révolter lui-même contre le Sulthan, pour attirer auprès de lui des partisans de Mantasch, lesquels furent arrêtés. Après une nouvelle victoire, il assiégea leur
793. 1391. chef dans le château de Damas. Le Sulthan se rendit lui même en Syrie. Mantasch fut pris, il se sauva. Ilbogha, accusé d'avoir avec lui des intelligences, fut mis à mort. Mantasch, battu par les troupes d'Alep, s'étoit retiré au-delà de l'Euphrate, où il reprit des forces & du courage. Soutenu de plusieurs Emirs Turcomans, il revint à Salamia. Un Emir Arabe le battit; cependant
795. 1392-93. il alla faire une tentative sur Hama. Enfin le gouverneur d'Alep l'arrêta. Lorsqu'il se vit entre les mains de ses ennemis, il se donna quatre coups de poignard, mais n'étant pas mort sur le champ, on le conduisit à Alep, où il fut rompu & brûlé. On porta sa tête au Caire; elle resta quelques jours exposée sur la porte de Zavila.

L'Empire d'Egypte sembloit avoir épuisé ses forces contre lui-même, lorsque le formidable Tamerlan, après avoir pris Tauriz & Bagdad, après avoir battu les gouverneurs de Roha & de
796. 1394. Malathie, écrivit à Barkok en style de conquérant. Le Sulthan lui répondit avec la même fierté & même avec mépris. Si la guerre civile avoit affoibli l'Empire par tant de sang répandu, la victoire, en rendant les peuples plus soumis, avoit augmenté la puissance du Sulthan. Barkok sentoit en lui-même que le courage qui avoit conquis ses Etats avec une partie de leurs forces, ne seroit pas frustré, quand il les défendroit avec toutes leurs forces réunies. Il avoit reçu affectueusement Ahmed, Sulthan de Bagdad, & comme

on eût appris que cette ville avoit été reprise par l'Emir Noghair, il y renvoya ce Prince avec des provisions. Déjà il étoit en Syrie à la tête de ses armées. Tokatmisch, Khan du Kaptchac, lui fit proposer par des ambassadeurs une ligue contre l'ennemi de tous les Princes: Bajazet, Sulthan de l'Asie Mineure, lui offrit des secours; Borhaneddin, maître de Siouas, lui en demanda. Barkok s'avança jusqu'à Alep, & Tamerlan se retira. L'Empire jouit alors de la paix.

La suite du regne de ce Prince fut assez tranquille. Aly-Bai cons- 800.
pira contre lui sans succès. Une autre fois Barkok étant à l'Ayouan 1397-98.
ou palais de justice, il s'éleva tout-à-coup une émeute, qui fut aussi-tôt appaisée. Enfin, étant tombé malade, il nomma, en pré- 801.
sence des grands & du Calife, son fils Pharadge, âgé de 10 ans, 1399.
pour lui succéder. Il assigna une somme pour qu'on lui bâtît un tombeau hors de la porte de la victoire, avec un legs de 14999 dinars ou piéces d'or pour les pauvres, & il mourut, universellement regretté. La fortune, par ses vicissitudes, lui avoit appris à gouverner. Le calme de ses dernieres années prouve qu'il avoit profité des leçons du malheur & que ses vertus en imposerent à tous ses sujets. Il s'appliqua toujours à captiver l'affection du peuple. On nomme parmi les impôts qu'il abolit, les droits qui se levoient tous les ans sur les chevaux, les chameaux, les bœufs, les moutons qui paissoient dans la contrée orientale; les droits sur le bled à Damiette, les droits sur les manufactures à Dgizé & dans la contrée occidentale, les droits sur la farine à Bira, les droits sur les contrats & les actes, &c. Le soin des pauvres, la récompense des sçavans, la fondation d'un magnifique collége avec sa dotation pour l'entretien des professeurs & des étudians, la culture des montagnes de Fioum, la construction d'un pont sur le Jourdain, la réparation de l'arsenal d'Alexandrie & plusieurs autres ouvrages utiles, monumens glorieux à sa mémoire, lui coûterent des sommes immenses. Cependant on trouva dans son trésor, en argent comptant, quatre cens mille piéces d'or & des

effets pour une pareille somme. Il avoit acheté cinq mille Mameluks, pour l'entretien desquels il dépensoit quatre cens mille drachmes d'argent. Il entretenoit dans ses écuries six mille chevaux, cinq mille chameaux, une grande quantité de mulets & d'ânes, &c. & ces animaux consommoient tous les mois vingt-quatre mille boisseaux d'orge.

Pharadge-Naser-Zeïneddin-Aboussaadat, le défenseur & l'ornement de la religion, le pere de la félicité, apprit que Bajazet, Sulthan de Roum ou des Ottomans, se préparoit à marcher en Syrie. Lorsqu'on sçut qu'il avoit pris Ablestaïn & Malathie, le conseil d'Egypte résolut d'envoyer contre lui une armée; mais les Mameluks s'opposerent à ce dessein, croyant que ce n'étoit qu'un prétexte que l'on prenoit pour les éloigner de l'Egypte; ils trouvoient mieux leur compte dans les petits combats du Caire. Les Emirs Yaschbak & Soudoun ne laisserent pas languir leur courage; ils en armerent quelques bandes contre Itmisch, régent ou gouverneur du Royaume, Itmisch en arma de son côté. On se battit pendant toute une nuit; le régent fut contraint de s'enfuir en Syrie.

L'Emir Tanam s'étoit révolté à Damas. Après quelques succès, il prit la route de l'Egypte avec Itmisch, & les gouverneurs de Tripoli, d'Alep, de Hama. La plus grande partie de la milice refusa d'aller à sa rencontre. En même tems, le gouverneur de Manfelout fit sçavoir qu'Altoun-Bogha, gouverneur de la contrée du midi, venoit de ravager la contrée de son district. Le Sulthan ordonna à plusieurs Emirs de se rendre dans la Thébaïde, il n'y
802. en eut aucun qui obéit. Il partit lui-même pour la Syrie avec ses
1400. soldats, que cinq cens mille piéces d'or avoient rendus plus dociles. On vint lui annoncer qu'Ilbogha-Elmadgenoun troubloit tous les environs d'Alexandrie. Le Sulthan ordonna aux Arabes de Bahira d'arrêter cet Emir, & à Bibars, commandant du Caire, d'envoyer contre lui quatre cens Mameluks. Ilbogha, informé de ces ordres, parcourut diverses contrées. Lorsque Bibars se flattoit

d'appaiser cette révolte, il s'en éleva une autre dans le midi, excitée par les Arabes. Le Caire fut allarmé.

On eût dit que l'Empire alloit être mis en piéces ; mais Tanam, au commencement d'un combat, tombe de cheval ; il est pris & mis à mort, avec tous les chefs de la révolte, & la Syrie est tranquille : Ilbogha est défait, il se noye en passant le Nil à cheval, & sa mort rend le calme à l'Egypte : le repos se rétablit par-tout de lui-même ou sans effort. Il n'y a de trouble que dans le Caire, qui se partage entre Yaschbak & Soudoun. Ahmed, Sulthan de Bagdad, fuyant le Roi de Schiraz, étoit entré en Syrie, où investi par Timourtasch, gouverneur d'Alep, il avoit été forcé de se battre, & il avoit vaincu avec une petite troupe.

Parut alors Tamerlan, faisant à chaque pas une conquête & ne laissant derriere lui que des ruines. Il demanda, sans suspendre sa marche, que l'on fît la priere publique dans tout l'Empire en son nom, que l'on battît la monnoie à son coin, & qu'on élargît Altimisch, ambassadeur Mogol, qui avoit été autrefois arrêté par Barkok ; mais Soudoun, gouverneur de Damas, fit mourir son nouvel envoyé. Cependant la Syrie étoit dans la consternation ; les Emirs d'Egypte, occupés de leurs intérêts particuliers, ne s'empressoient pas de s'opposer à Tamerlan, & le Sulthan se borna à envoyer un Emir, pour rassembler les troupes Syriennes.

Les gouverneurs du pays se préparerent dans Alep à recevoir Tamerlan, qui s'avançoit à petites journées. Ils espéroient toujours que le Sulthan arriveroit ; les Mogols parurent. Il y eut pendant deux jours plusieurs petits combats, après lesquels toute l'armée de Syrie, suivie des habitans d'Alep, alla hors de la ville, se ranger en bataille. L'aîle droite des Mogols chargea la gauche & la mit en fuite. La droite des Syriens fit de grandes actions de valeur, mais elle fut obligée de céder. Toute l'armée tourna le dos. Comme les habitans, jusqu'aux femmes & aux enfans, l'avoient suivie, il y eut un tumulte affreux à la porte de la ville. Les femmes & les enfans furent étouffés, écrasés, sous les pieds

Hist de l'Arabie et des Pays Vois.

des chevaux, culbutés dans les foſſés, qui furent comblés de cadavres. Les Tartares entrerent avec la foule dans la ville. Ces dépopulateurs du monde, à qui un grand renom de barbarie ſoumettoit plus de pays que leurs armes, égorgerent d'abord les enfans; ils tuerent enſuite les ſoldats & les habitans, après avoir violé les femmes en préſence de leurs peres & de leurs maris, & les avoir expoſées toutes nues au milieu des rues qui étoient remplies de morts & de mourans. Le carnage dura quatre jours. Tamerlan s'étant emparé du château par une fourberie, diſtribua tous les tréſors à ſes troupes; & ſuivant ſa coutume & l'uſage Tartare, il fit élever pluſieurs tours de têtes; ces tours avoient dix coudées de hauteur & vingt de circuit; il y avoit environ vingt mille têtes à chacune. Hama ſouffrit des horreurs ſemblables. Tamerlan, pour ne pas laiſſer à ſes ennemis le tems de ſe reconnoître, continua la campagne pendant l'hiver. Il envoya des détachemens ſur la côte de Syrie, qui fut dévaſtée comme il s'approchoit de Damas. Ahmed, chef des Turcomans, s'étoit alors rendu maître d'Alep, où il avoit égorgé trois mille cavaliers Tartares.

Le Sulthan Pharadge avoit enfin vaincu la réſiſtance des troupes d'Egypte. Il campoit ſous les murs de Damas, lorſqu'il arriva un détachement de Mogols, envoyé par Tamerlan à la découverte. On ſe battit pendant une heure. La gauche du Sulthan fut défaite & ſe ſauva vers Houran; mais la droite, avec ſes lances, repouſſa les Tartares qui vouloient s'approcher de Damas pour s'en rendre maîtres. Les deux armées reſterent ſur le champ de bataille. Tamerlan, quand il vit devant lui les troupes les mieux diſciplinées & les plus renommées de l'Aſie, envoya un officier vers le Sulthan pour lui propoſer la paix, à condition qu'on lui renverroit Altimiſch, & que de ſon côté il remettroit les Emirs pris à Alep. Les Emirs aſſemblés rejetterent unanimement ces offres, & ne propoſerent que le combat. Tamerlan envoya une ſeconde ambaſſade, on ne l'écouta point. Alors craignant même de vaincre des hommes ſi redoutables, quand ils étoient unis, il

fonge à décamper pour ne point voir le cours de fes projets, arrêté ou du moins fufpendu. Dans le tems que le Sulthan fe difpofoit à combattre, des Emirs, avec une troupe de Mameluks, mécontens de quelques refus qu'ils venoient d'effuyer, fe retirerent pour aller en Egypte mettre fur le trône un foldat, nommé Scheïk-Ladgin. Les autres Emirs, plus occupés de leur fuite que de la guerre, enleverent le Prince pendant la nuit, pour courir après les fuyards, laiffant les troupes fans chef. Les panégyriftes de Tamerlan donnent à cette fuite d'autres motifs pour relever la gloire de leur héros : quoi qu'il en foit, les Tartares n'eurent qu'à égorger des troupes débandées. Ce Prince s'approcha des murailles de Damas, promettant la paix aux habitans, s'ils lui apportoient neuf préfens de chaque efpéce, fuivant la coutume des Tartares. Le Cadhi de la ville, trompé par fes paroles & par fes careffes, entraîna tout le peuple à fes pieds. Lorfque le Mogol eut reçu les préfens, il affecta la plus grande colere, de ce qu'ils ne montoient qu'à un million de piéces d'or, & il en exigea dix millions. Après avoir tiré de Damas, par l'entremife du Cadhi, toutes les richeffes, toutes les munitions & les armes, fes officiers répandus par fes ordres dans différens quartiers, exigerent encore par les fupplices les plus cruels, de nouvelles contributions. On prit les femmes & les enfans. On exerça des cruautés inouies fur les hommes. On mit le feu à la ville. Enfuite Tamerlan qui ne parcouroit le monde que pour le piller & qui ne faifoit tant de conquêtes que parce qu'il ne les gardoit pas, quitta la Syrie, après qu'on lui eût rendu fon ancien ambaffadeur. Cependant le Sulthan avoit mis au Caire une taxe fur tous les biens, & une nouvelle armée marchoit vers la Syrie.

Les Tartares avoient ruiné Malathie, Ableftaïn, Darand, Zeubtara, Kakhta, Karkar, le château de Manfour, Bahafna, le château de Roum, Aïntab, Tellbafcher, Ezaz, Maraatelnoomans. Ils avoient pillé Seïd, Sephed, Barout, Hemeffe, Bira, outre les villes dont nous avons parlé. Les habitans de Ravandan, de

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Tizin, de Schiat, de Harem, de Sarmin, de Schizour, de Krak, de Nouh, de Tripoli, de Jérusalem, de Gaza, de Baisan, d'Adgeloun, & de Napolous, avoient quitté leurs villes. Tamerlan ne conquit la Syrie que parce qu'elle lui fut abandonnée. Il n'y avoit point d'armée, & les peuples n'avoient plus ce courage par lequel ils s'étoient signalés en tant d'occasions. Depuis que les Mameluks les avoient exclus de tous les emplois militaires, ils avoient été obligés de renoncer aux armes; toutes leurs vues s'étoient tournées vers le commerce & les arts; & malheureux comme ils l'étoient sous la tyrannie de ces soldats, ils se hâtoient d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, dans l'espérance d'obtenir, sinon plus de crédit, du moins le libre cours de leur commerce. Tamerlan eût également conquis l'Egypte, parce qu'il avoit affaire à des furieux, qui, n'ayant aucune idée de bien public, ne sçavoient pas sacrifier leurs inimitiés particulieres à l'intérêt commun, & qui eussent péri pour faire périr leurs ennemis personnels. Ces esclaves, sans maîtres, accoutumés à désoler l'Etat, ne s'intéressoient point à ses malheurs, si ce n'est par l'espérance qu'ils avoient d'en profiter.

Le départ des Tartares ne rétablit point la tranquillité dans les Etats du Sulthan. Yaschbak, grand Dedwar, irrita quelques Mameluks, on se battit. Cet Emir fut pris & envoyé à Alexandrie. Dgiakam lui succéda dans ses places & dans ses biens. Les Emirs Nevrouz, Dgiakam & Soudoun-thaz exciterent de nouveaux
804. troubles. Ensuite ils se révolterent. Le Sulthan se rendit aux
1402. écuries, où l'on se battit depuis le matin jusqu'au soir. Nevrouz & Dgiakam allerent grossir à Alexandrie le nombre des Emirs prisonniers. La Syrie n'étoit pas plus calme. Docmak, nouveau gouverneur d'Alep, & l'ancien gouverneur Timourtasch, engageoient dans leur querelle les Emirs de la province. Ce dernier fut obligé de se sauver chez les Turcomans. Le Sulthan se battit derechef avec Soudoun thaz, qui rejoignit dans la prison, ses complices Nevrouz & Dgiakam.

Le

Le régent Yafchbak, qui avoit repris toute l'autorité, fut jaloux du crédit que le grand écuyer Inalbai avoit fur l'efprit du Sulthan, dont il avoit époufé la fœur; il ameuta fes partifans. Le Sulthan, avec les principaux Emirs, fe déclara pour Inalbai. Le Caire fut encore le champ de bataille où fe livra un combat qui dura quatre jours de fuite. Yafchbak ayant eu du deffous, fe fauva du côté de la Syrie, fans que perfonne l'inquiétât dans fa retraite. Après fon départ, on remit en liberté plufieurs Emirs, & l'on diftribua les charges des rebelles. Le régent dépouillé, avoit déjà mis dans fon parti Scheïkh-Mahmoudi, le gouverneur de Damas, les habitans de Krak, ceux de Schoubek & les Arabes des environs. Dgiakam entra dans leur révolte, il s'empara de Tripoli, de Hama, d'Alep. Schéïkh-Mahmoudi, à la tête d'une nombreufe armée, fommoit Baktimour, gouverneur de Sephed, de lui rendre la place : celui-ci répondit qu'il n'avoit que fon épée, & ne la tira pas envain. Pendant ce tems-là, Dgiakam avoit pris à Damas les marques de la fouveraineté, ce qui déplut à Yafchbak & à Scheïkh-Mahmoudi, lefquels réfolurent de faire faire dans cette ville la priere publique au nom du Calife & de marcher en Egypte. Le gouverneur de Sephed ayant appris que ceux de Hama & de Tripoli reconnoiffoient le Sulthan Pharadge, attaqua les rebelles & les défit. Yafchbak & Scheïkh-Mahmoudi fe réunirent pour aller à Gaza, pendant que Dgiakam, qui fuivoit fes vues particulieres, alloit à Ramlah.

806. 1403. 807. 1404. 808. 1405.

Le Sulthan Pharadge étoit alors occupé à vendre fes domaines & à engager fes diamans pour payer les troupes qu'il raffembloit. Mais avant qu'elles fuffent en état de marcher, on apprit de Pelufe, par le moyen des pigeons, que les rebelles étoient déjà arrivés à Cathia. Le Sulthan fortit auffi-tôt du Caire; il fut vaincu. Les rébelles parurent devant le château, où il y eut un combat. Là, plufieurs d'entr'eux s'étant jettés dans le parti du Sulthan, les autres reprirent à la hâte le chemin de la Syrie, abandonnant leurs bagages. Les gouverneurs de Sephed & de Tripoli défirent les

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

chefs de la révolte. Alep se soumit au Sulthan; Scheïkh-Mahmoudi & Yaschbak le supplierent de leur pardonner.

Un mois après que cette révolte fut éteinte, les Mameluks Circassiens prierent insolemment le Sulthan de faire arrêter quelques Emirs. On fit éclipser les officiers. Les Mameluks s'assemblerent tumultuairement pour demander leur tête. Pharadge instruit qu'on en vouloit à sa vie, se cacha. L'on nomma pour lui succéder son frere Abdolaziz-Malek-el-Mansour-Azzeddin, le Roi vainqueur & la gloire de la religion.

Sous ce Prince, Bibars eut d'abord toute l'autorité. Yaschbak, surnommé Schabani, s'en allarma. Dgiakam & Scheïkh-Mahmoudi faisoient alors la guerre en Syrie à Nevrouz, gouverneur de Damas, & à Allandgioulc, gouverneur d'Alep. Sur ces entrefaites, le Sulthan Abdolaziz tomba malade, & le bruit se répandit que le Sulthan Pharadge étoit dans le Caire. Yaschbak ne songea qu'à rétablir ce Prince, & Bibars à le faire périr. Pharadge sortit de sa retraite: ayant battu & pris Bibars, il fit conduire Abdolaziz avec son autre frere Ibrahim à Alexandrie, après avoir ordonné secrettement qu'on les empoisonnât. Il récompensa ses bienfaiteurs. Il y eut beaucoup de changement en Syrie. Les gouverneurs s'arrachoient leurs gouvernemens; & Dgiakam étoit à la tête
809. d'une armée pour appaiser ces troubles, qui obligerent le Sul-
1406. than de passer en Syrie, où il ne fit qu'indisposer contre lui les Emirs.

Dgiakam se fit proclamer Sulthan dans Alep, avec le titre d'Adel. On fit la priere publique en son nom, depuis l'Euphrate jusqu'à Gaza, excepté dans Sephed. Ensuite il sollicita les Arabes & les paysans de l'Egypte de ne plus payer de tribut à Pharadge, & nomma des officiers, tant pour la Syrie que pour l'Egypte. Après avoir pacifié ce pays, il alla faire la guerre à Othman-Cara-Iloug, fils de Touraly, Roi d'Emed & du Diarbekr. Cara-Iloug battu, se sauva dans Emed. Comme Dgiakam parut aux portes de la ville, ce Prince fit inonder tous les jardins des environs; & le

nouveau Sulthan qui avoit refusé ses présens & le Diarbekr, se trouvant engagé dans les eaux, de maniere qu'il lui étoit difficile d'avancer ou de reculer, fut tué à coups de frondes par les Turcomans. Le Roi d'Emed envoya sa tête en Egypte.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Scheïkh-Mahmoudi, qui tenoit Sephed sous son commandement, battit à Gaza tous les Emirs rebelles, soutint à Sephed un siége contre Nevrouz, & entra dans Damas, où le Sulthan ne tarda pas d'arriver. Ce Prince n'apportoit point la paix, car il ne fut pas plutôt dans cette ville qu'il fit emprisonner Scheikh-Mahmoudi & Yaschbak-Schabani. Ceux-ci se sauverent. L'Emir Nevrouz tua Yaschbak dans un combat ; & pour obtenir la paix, il donna le gouvernement de Tripoli à Scheikh-Mahmoudi. Le Sulthan qui n'étoit venu à Damas que pour conduire quelques prisonniers de cette ville au Caire, ne fut pas content de ces dispositions faites sans son ordre. Scheïk-Mahmoudi lui ayant écrit pour obtenir son pardon, il le lui accorda avec ses anciennes charges & le gouvernement de Damas ; mais celui-ci refusa ces graces, parce qu'on exigeoit de lui qu'il se déclarât contre Nevrouz, qui lui avoit fait du bien. Nevrouz se défendit contre Balktimour. Lorsque ce dernier Emir eut battu le rebelle, Scheïkh-Mahmoudi n'eut plus de scrupule d'accepter le gouvernement de Damas & de poursuivre son bienfaiteur jusqu'à Malathie, où Baz le Turcoman l'arrêta ; mais Nevrouz se sauva & il fut joint par un grand nombre de ses partisans au château de Roum.

810. 1407.

811. 1408.

Pendant ce tems-là, on avoit fait entendre au Sulthan que Scheïkh-Mahmoudi s'étoit révolté. Cet Emir employa toutes sortes de moyens pour le convaincre de sa soumission, on ne l'écouta point : alors il fit sa paix avec Nevrouz. Timourtasch, gouverneur d'Alep, conduisit contre les rebelles un corps de Turcomans & d'Arabes. Nevrouz ayant perdu beaucoup de monde auprès d'Aïntab, se retira vers Marasch. Le Sulthan marchoit lui-même contre Scheïkh-Mahmoudi. Il le suivit de Damas à Bosra & de Bosra à Sarkad. Là il y eut une escarmouche, pendant laquelle une

812. 1409.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

partie de l'armée Egyptienne tourna ses armes contre le Sulthan. Les désertions augmentoient chaque jour. Pharadge ne s'en émut point. Il disoit publiquement que quand il ne lui resteroit que dix Mameluks, il poursuivroit le rebelle. Sa résolution étoit capable de fixer ses soldats à son service. Les deux armées en vinrent aux mains sous les murailles de Sarkhad. Pharadge poussa l'ennemi jusques dans la ville, jusques dans le château. Scheikh-Mahmoudi vit élever devant la forteresse des machines à lancer du naphte, des pierriers qui jettoient des pierres de soixante livres, poids de Damas, & enfin un pierrier apporté par deux cens chameaux, qui lançoit le poids de quatre vingt-dix livres damasquines. Effrayé de cet énorme appareil, il demanda quartier. Le Sulthan à qui il sembloit que la vengeance & une haine personnelle inspiroient une bravoure & une intrépidité qu'il ne paroît pas qu'il eût montré jusqu'alors, se laissa fléchir. Ce Prince avoit bravé dans cette guerre tous les dangers, les hazards des combats, les conspirations, les menaces de ses propres Emirs, les mutineries, les désertions, sans avoir suspendu un seul instant l'exécution de son projet.

Scheïkh-Mahmoudi, revêtu du gouvernement de Tripoli, alla forcer Baktimour d'abandonner Damas, assiéger Nevrouz dans Hama, combattre Timourtasch, se formant un parti considérable, pendant qu'il écrivoit au Sulthan de grandes protestations sur sa fidélité. Pharadge se transporta pour la sixieme fois en Syrie, à la
813. tête de ses troupes. En suivant la route d'Alep, il écrivit à
1410. Scheïkh-Mahmoudi & à Nevrouz, qui s'étoit joint à son concurrent, pour leur apprendre que son dessein étant de rétablir la paix en Syrie, il y resteroit plusieurs années, s'il le falloit. Scheïkh répondit en l'assurant de sa soumission & du desir qu'il auroit de se rendre auprès de lui, s'il n'appréhendoit d'être arrêté. Quelques Emirs rebelles furent battus à Ablestaïn; d'autres se soumirent au Sulthan; les autres se retirerent à Palmyre, à Sarkhad, à Jérusalem, à Gaza; Scheïkh-Mahmoudi & Nevrouz s'en allerent

au Caire. On avoit fortifié les écuries, le château, & les colléges des Sulthans Haſſan & Aſchraf. Les rebelles, voulant enlever le fils du Sulthan, poufferent avec vigueur le ſiége du château. L'armée de Pharadge parut, ils prirent honteuſement la fuite. Scheïkh alla piller à Suez les magaſins des marchands. Repouſſé à Schoubek par les habitans, il s'empara de Krak, où il courut riſque d'être aſſaſſiné. Le Sulthan vint camper devant cette ville. Lorſque 814. les rebelles ſe virent aſſiégés de toutes parts, ils eurent recours à 1411. la clémence du Prince, qui, à la ſollicitation de ſes propres Emirs, leur pardonna; il leur donna même, à Scheïkh le gouvernement d'Alep, à Nevrouz celui de Tripoli. Ces factieux ſe montrerent auſſi tôt indignes de ces graces. Le Sulthan ſe ſeroit repenti de ſa facilité, s'il eût été capable de les craindre. Mais il ſentoit les avantages que ſon courage & ſes bienfaits lui donnoient ſur de lâches ingrats, & ſa confiance en lui-même enhardiſſoit, pour ainſi dire, ſa bonté. Peut-être avoit-il raiſon de mépriſer ces deux Emirs, mais il auroit dû craindre la fortune, l'inconſtance de ſes Mameluks, & la hardieſſe que la clémence inſpire dans une cour remplie de gens ſans foi. D'ailleurs, ſon indulgence étoit cruelle pour les peuples.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Comme il ſe diſpoſoit à repaſſer en Syrie, il fut informé à Siriacous, lieu de plaiſance des Sulthans, que pluſieurs Mameluks avoient conſpiré contre lui. Il revint en diligence au Caire, d'où il fit ſortir des troupes, qui battirent les rebelles. On mit à mort un grand nombre d'Emirs & de Mameluks. Le Prince alla enlever à Alexandrie beaucoup de richeſſes; il partit enſuite pour la Syrie. Dans ſa marche, ſon avant garde ſe range du parti des 815. rebelles. Il va les chercher à Baalbek, il eſt encore abandonné 1412. d'une partie de ſon armée. Les rebelles fuyent, il les joint, il eſt défait & ſe retire en déſordre à Damas. Pour mettre le peuple dans ſes intérêts, il abolit les impôts. Les rebelles inveſtiſſent la place, interceptent le fleuve qui la traverſe, forcent le Calife Moſtaïn qu'ils avoient fait priſonnier, d'accepter le titre de Sulthan,

après qu'il a déposé Pharadge, & ce Prince est assassiné dans le château de Damas. On le regarde comme l'auteur de toutes les calamités que l'Etat souffrit sous son regne: il faut avouer que l'on voit dans toute sa conduite une lenteur, une négligence, une indifférence, une imprudence, une inconséquence, un désordre, plus funestes à un Etat qu'une violente tyrannie.

Le Calife-Sulthan pacifie l'Empire, sous la protection de Scheïkh-Mahmoudi & de Nevrouz. On s'attend à voir la division éclater entre ces deux Emirs. En effet, le premier demanda le commandement de la Syrie, depuis l'Arisch jusqu'à l'Euphrate, laissant à Nevrouz le gouvernement de l'Egypte. Celui-ci offrit à Scheikh-Mahmoudi tout le contraire, & Mostaïn décida en sa faveur. L'édit fut publié, par lequel tous les gouverneurs de Syrie eurent ordre d'obéir à Nevrouz. En Egypte, Scheïkh s'appercevant que le Sulthan prétendoit jouir de quelqu'autorité, lui tendit des piéges, pour le rendre odieux au peuple & aux Emirs. Bientôt il ne lui laissa que le titre de Sulthan, & quelque tems après il réunit le titre à la puissance. Le Calife avoit regné sept mois.

Scheïkh-Mahmoudi-Abounasr-Seïfeddin, le pere de la victoire & l'épée de la religion, fut de mauvais sujet bon Roi. Comme il se disposoit à passer en Syrie pour réduire Nevrouz, dont il avoit sans doute prévu la résistance, une maladie le retint. La rebellion
816. fit des progrès. Le Sulthan, après s'être uniquement occupé en
1413. Egypte à faire jetter dans les prisons les Emirs dont il se défioit ou à les changer de gouvernement, précaution nécessaire dans la circonstance, s'avança vers la Syrie, sans être inquiété par l'enne-
817. mi. Pour engager Nevrouz à rester dans Damas, il lui avoit fait
1414. écrire par plusieurs Emirs qu'ils se joindroient à lui dès qu'ils seroient arrivés auprès de cette ville. Sur ces promesses, le rebelle s'obstina à demander le combat, il fut vaincu & ensuite assiégé dans le château; pressé vigoureusement, il capitula. Mais comme il usa de supercherie dans le serment qu'il prêta, on le fit arrêter & mettre à mort. Les révoltes, les conspirations, tous les crimes

de leze-majesté, n'étoient ici que des fautes légeres; on les punissoit ordinairement de la prison. Les Mameluks s'arrogeoient le droit de disposer de leur souverain, comme les despotes de leurs sujets. Les Sulthans n'osoient exercer contre les coupables une juste sévérité, dans la crainte d'aigrir leurs partisans & d'indisposer toute la milice; ils craignoient de lui fournir des prétextes de sédition. Ainsi, les prisons d'Alexandrie se remplissoient d'Emirs rebelles, mais à chaque mutation dans le gouvernement ou dans les intérêts des chefs, elles se vuidoient pour se remplir encore; & des troupes de factieux revenoient à la cour, plus puissans, plus insolens & plus disposés à troubler l'Etat pour se venger de leurs ennemis & pour se dédommager de leur détention. Scheïkh-Mahmoudi, qui connoissoit Nevrouz, voulut, à tout hazard, couper la racine des guerres, qui ne pouvoient finir que par la mort de l'un des deux: il suivit la même maxime contre divers Emirs.

Après qu'il eut rétabli l'ordre dans la Syrie, il apprit que les Schérifs de la Mecque avoient chassé, par un combat, Dgiakmak, chef de la caravanne qui alloit réguliérement à la Caabah, à cause que l'Emir avoit fait mettre en prison un de leurs domestiques, pour être entré en armes dans le temple. Les Schérifs & l'Emir s'y rendirent eux-mêmes armés, le temple fut profané, l'on en vint aux mains, & Dgiakmak succomba.

Canbai, gouverneur de Damas, & ceux de Gaza, de Hama, d'Alep, du château de Roum, de Tripoli, prirent les armes, pendant que le Sulthan étoit au Caire. Canbai défit & prit Acbai 818.
& plusieurs autres Emirs, détachés par Scheïkh-Mahmoudi; mais 1415.
il n'osa pas attendre le Prince qui le poursuivit, le fit prisonnier & envoya sa tête au Caire. La division s'étoit mise auparavant entre les rebelles. Les gouverneurs de Tripoli, de Hama, de Gaza, de Roum, avoient pris le parti de se refugier auprès de Cara-Joseph, Sulthan de Bagdad, qui, rassuré de la part des Tartares par une alliance faite avec Schah-Rokh, fils de Tamerlan, pouvoit envahir la Syrie.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Une grande disette affligeoit l'Egypte, & le peuple, qui, dans le malheur, tourne toujours les yeux vers son souverain, murmuroit de l'absence du Sulthan. Scheïkh-Mahmoudi se hâta d'aller répandre des largesses sur les habitans du Caire, de faire venir des
819. bleds du midi, d'examiner par lui-même l'état de ses sujets, &
1416. de les traiter comme ses enfans: il se fit adorer. Un acte d'humilité lui attira des applaudissemens universels. Il ordonna que lorsqu'on feroit la priere publique, le Khathib, après avoir prononcé le nom de Dieu & celui de Mahomet, descendroit un degré plus bas pour prononcer celui du Sulthan. Il fit aussi bâtir une superbe mosquée.

Non, rien ne résiste à la force de la vertu, de l'amour, de la bienfaisance; Tous les peuples reconnoissent leurs droits, les res-
820. pectent, les adorent. C'est avec ces armes, c'est à cette puissance
417. que Scheïkh-Mahmoudi va soumettre la Syrie, comme il a soumis l'Egypte. Plus de révolte, plus de faction, plus de trouble; on diroit que dans son Empire, il n'y a plus d'ame méchante. Son regne n'est plus qu'un commerce de bienfaits & d'adorations entre lui & ses sujets. Idole de son peuple, l'étranger vient lui rendre hommage. Le Prince de Caramanie lui livre Tarse & les Arméniens lui envoyent les clefs de Sis, que l'Egypte n'avoit pas long-tems gardées. Sans parler du bonheur d'être gouverné par un pere, motif si puissant pour adopter la loi d'un Prince, on sçait, du moins les ames sensibles sçavent qu'il est naturel de sentir de la reconnoissance pour le bien que l'on voit fait aux autres & de desirer d'acquitter soi-même l'humanité envers leur bienfaiteur. La nature a fait une ligue de tous les cœurs. Et c'est par le même principe que l'homme de bien, pendant qu'il intéresse tous les hommes dans les services qu'il rend à un, s'en estime payé par le service même. Du reste, quand je parle d'acquitter une obligation contractée par un bienfait, je n'entends point qu'on en perde le sentiment, on seroit ingrat, même quand on rendroit plus que l'on n'a reçu. En reconnoissant un bienfait, j'acquiers des droits

sur

ſur l'eſtime & ſur la bienveillance de mon ami, c'eſt ainſi que j'appelle mon bienfaiteur, mais il ne perd pas les ſiens... Mais je croyois ne m'entretenir qu'avec moi-même; j'eſpere que le lecteur me pardonnera ces réflexions.

Les Turcomans avoient ravagé les frontieres. Saremi-Ibrahim, fils du Sulthan, les vit fuir à ſon approche, leur enleva des bagages, pilla leurs habitations. Le Sulthan s'empara de Daranda, de Bahaſna, de Kakhta, de Karkar. Les Turcomans, de même que les lieutenans du Prince de la Caramanie, ſe ſoumirent auprès de Manſour, il reçut des ambaſſadeurs de Cara-Iloug, Roi d'Emed, & d'Adel, Roi de Kifa. Scheïkh, en retournant au Caire, fit de grandes aumônes dans Jéruſalem. Son retour cauſa dans la capitale une joie univerſelle. Il envoye ſon fils Ibrahim dans les contrées du midi, pour arrêter les chefs des Arabes.

Cara-Joſeph, maître de l'Iraque, en guerre avec Cara-Iloug, entra dans la Syrie. Une partie de ſon armée ayant été défaite par les Syriens, il fit ſçavoir au gouverneur d'Alep, qu'il n'en vouloit qu'au Roi d'Emed; & en effet il repaſſa auſſi-tôt l'Euphrate; mais après avoir brûlé Aïntab & Bira. Le Sulthan étoit déjà prêt à marcher. A cette nouvelle, il ne s'occupa plus qu'à réformer des abus. Il étoit néceſſaire de rétablir l'ordre dans la milice. Ce Prince fit la revue de ſes troupes; il régla leur paye, dont une grande partie avoit été ſouſtraite par les Emirs. L'armée d'Egypte étoit alors partagée en trois diviſions. La premiere comprenoit les ſoldats de la Halca, qui ſervoient dans le palais: leurs appointemens étoient pris ſur le Caire. La ſeconde diviſion étoit formée par les Mameluks du Sulthan; & la troiſieme par les Mameluks des Emirs. Ceux-ci avoient enlevé une partie de la paye de la Halca, & par là, les troupes étoient conſidérablement diminuées. Dans ce tems-là, il s'étoit donné un combat entre les Caramans & les Syriens, dans lequel les deux partis avoient perdu beaucoup de monde. Les Turcomans venoient de battre le gouverneur de Tripoli.

821. 1418.

Saremi-Ibrahim va dans l'Afie Mineure, où après avoir fait faire la priere publique au nom du Sulthan fon pere, il s'avance jufqu'à Iconium, prend plufieurs autres places de l'Afie Mineure, met en fuite Mohammed, fils de Carman, pendant que le gou-
822. verneur d'Alep s'emparoit d'Adna & de Tarfe: on pilla tout ce
1419. pays. L'Egypte, pendant ce tems-là, avoit effuyé une horrible pefte, durant laquelle le Sulthan avoit affifté aux prieres publiques & offert des victimes. Il y eut une perfécution contre les Chrétiens, à l'occafion des avanies que les Mufulmans recevoient en Ethiope, leçon de tolérance trop infructueufe. On les dépouilla de leurs charges. On voulut auffi les obliger de ne monter que fur des ânes, à quoi ceux du Caire refuferent de fe foumettre, parce qu'ils étoient continuellement infultés.

823. Le Nil n'étant point parvenu à l'accroiffement néceffaire pour
1420. produire l'abondance, le Sulthan ordonna des jeûnes, qu'il obferva lui-même. Dans le tems qu'il fe rendoit à la mofquée pour la priere publique, un homme du peuple fe mit à prier pour lui & à lui fouhaiter le bonheur. *Priez Dieu*, lui dit le Sulthan, *pour le fujet qui nous amene ici, je ne fuis qu'un d'entre vous.* Ce Prince fe difpofa plufieurs fois à marcher contre Cara-Jofeph, que l'on regardoit en Egypte comme un infidéle, les Cadhis ayant décidé qu'il étoit permis de lui faire la guerre, à caufe des défordres qu'il avoit commis à Bagdad. Divers événemens & en dernier lieu fes infirmités l'empêcherent d'entreprendre cette expédition. Le Turcoman mourut peu de tems après. Scheïk ayant perdu fon fils Faremi-Ibrahim, appella à fa fucceffion fon fils Ahmed, âgé d'environ un an & demi. Ce Prince doux, généreux, ami des fçavans, l'un des meilleurs Rois qu'ait eus l'Egypte Mufulmane, laiffa dans le cœur de fes fujets une glorieufe mémoire. Il mourut l'an de l'hégire 824.

824. Après fa mort, la régence fut déférée à Thathar. Celui-ci abolit
1421. quelques tributs onéreux, qu'on avoit établis pour la conftruction des ponts. La révolte de l'Emir Dgiakmak, gouverneur de Damas,

ne servit qu'à le faire revêtir de plus grands pouvoirs ; car le conseil des Emirs lui accorda la liberté de déposer tous ceux qu'il jugeroit à propos. En conséquence, il sortit du Caire pour aller dompter les rebelles de Syrie & pour déposer le Sulthan qu'il conduisoit avec lui : double projet qu'il exécuta. Mais à peine eut-il pris les ornemens Impériaux, qu'étant tombé malade, il ne songea qu'à en revêtir son fils Mohammed, âgé de dix ans ; & 825.
peu de tems après l'Emir Boursbai dépouilla son fils, comme il 1422.
avoit lui-même dépouillé celui de Scheïkh.

Boursbai-Aschraf-Seïfeddin-Abounasr, l'illustre, l'épée de la religion, le pere de la victoire, défendit dès le commencement de son regne, que les Emirs & le peuple baisassent la terre devant lui, coutume qui subsistoit depuis le regne des Fatimites : il établit celle de baiser la main, mais on revint à l'ancien usage. Il exclut du Divan les Chrétiens & les Juifs. Pendant ce tems-là, la peste ravageoit les pays d'Alep, de Hama & d'Hémesse. L'Emir Tangribardi attaché à la famille de Thathar, s'étoit associé plusieurs Emirs pour la venger, après avoir été battu sous le regne précédent par le gouverneur de Tripoli. Le gouverneur de Damas marcha contre les rebelles. D'un autre côté, le gouverneur de Gaza fut défait par les Arabes, & la Thébaïde étoit remplie de séditions. Les Francs de l'isle de Chypre ravageoient dans le même tems toutes les côtes. Cependant l'Emir Tangribardi fut fait prisonnier, & l'Emir Inal, autre chef des rebelles, pris par l'Emir Moucbil, fut mis à mort. Alors il regna pendant quelque tems 826.
un ouragan impétueux, qui renversa plusieurs bâtimens sur la côte ; 1423.
il s'étendit sur la Thébaïde. Le peuple en fut si effrayé, qu'il crut être à la fin du monde. La peste étoit à Damas & à Gaza.

L'Empereur d'Ethiopie, nommé Iram-Ishac, irrité de ce qu'on avoit fermé l'église de Jérusalem, fit mourir un grand nombre de Musulmans répandus dans ses Etats, s'empara de leurs biens, réduisit leurs femmes & leurs enfans en esclavage. Ce zèle lucratif

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

pour l'Ethiopien devoit être funeste aux Chrétiens d'Egypte; en effet, le Sulthan vouloit qu'ils fussent massacrés, le patriarche à la tête. Mais on l'appaisa. Comme les Francs ne cessoient d'insulter les côtes, on arrêta ceux qui se trouvoient dans le Royaume
827. & on apposa le sceau sur leurs biens, afin d'obliger par là les
1424. autres à rendre les prises qu'ils avoient faites. Toute la milice eut ordre de se préparer à une expédition. Les Mameluks s'embarquerent, l'orage tomba sur Magousa ou Famagousse & sur Lamsoun ou Limisso. Les Musulmans brûlerent plusieurs bâtimens &
828. revinrent en Egypte, chargés de butin. Quarante vaisseaux par-
1425. tirent ensuite de Tripoli pour aller assiéger Famagousse. Le gouverneur se soumit & apprit aux Musulmans les préparatifs que Jean, Roi de Chypre, faisoit; ce qui ne les empêcha pas de se répandre dans la partie occidentale de l'isle. La flotte Egyptienne obligea dix vaisseaux Francs de se retirer après un rude combat; la moitié de l'armée remporta le lendemain une victoire sur le frere du Roi; enfin, pendant la nuit, la cavalerie porta le ravage dans tous les cantons de l'isle; & l'on fit tant de prisonniers, qu'il fallut en laisser plusieurs à terre. L'armée reprit la route de Damiette.

Avant ces expéditions contre les Chrétiens, la prise de Tanbak, gouverneur de Damas, avoit mis fin à une révolte. En même tems, une armée étoit partie pour aller réduire les Schérifs de la Mecque. L'on apprit que tout avoit été pacifié dans cette contrée.
829. Alors le Sulthan ne s'occupa que de ses projets contre l'Isle de
1426. Chypre, quoique l'Empereur de Constantinople s'efforçât de l'en détourner. Les troupes auxquelles on distribua des sommes considérables, témoignoient la plus grande ardeur pour cette guerre, & il n'y eut de mécontens au Caire que les soldats qui n'y furent point employés. Dans la route, quatre vaisseaux coulerent à fond. Le Sulthan allarmé de cet événement, alloit faire revenir la flotte, si un avantage remporté sur des vaisseaux Francs n'avoit détruit le premier présage & ranimé le courage des troupes & celui de Boursbai.

Le Roi de Chypre, malgré ses préparatifs & les secours de divers Princes Chrétiens, ne put empêcher les Musulmans de débarquer à Limisso & de s'en emparer. Pendant que Dinal-el-Dgiakmi& Cara-Mourad Khoudgia, commandans de la flotte, croisoient sur la mer, de crainte de quelque surprise de la part des Francs, les Emirs Tangribardi & Houssain, généraux des troupes de terre, s'avancerent vers Mallaha. Ils mirent en fuite les Chrétiens & firent leur Roi prisonnier, avec beaucoup de seigneurs du Pays. La prise de Nicosie, capitale de l'isle, fut la suite de cette grande action. Après la défaite d'une flotte Franque & le sac de tout le pays, on reprit le chemin de l'Egypte, où les troupes Musulmanes entrerent en triomphe dans le Caire, l'infortuné Roi de Chypre, enchaîné sur un mulet, entre Inal & Cara-Mourad. Lorsque ce Prince fut présenté au Sulthan, il s'évanouit. Après que le butin fut vendu, Boursbai demanda au Roi Jean sa rançon. » Je ne posséde pas une drachme, lui dit son pri- » sonnier, & ma vie est entre vos mains ». Alors le Sulthan du Caire fit assembler tous les consuls des nations Franques, pour leur déclarer que s'ils ne rachetoient pas ce Prince, il alloit le faire mourir. On convint que les Francs donneroient deux cens mille piéces d'or pour la liberté du Roi; qu'il en payeroit lui-même tous les ans vingt-mille, & qu'il renverroit de l'isle les troupes Vénitiennes & Catalanes. Telles furent les conditions de la paix. Le grand maître de Rhodes craignant que le Sulthan n'entreprît l'expédition qu'il avoit projettée contre cette isle, promit par des ambassadeurs de ne plus attaquer les Musulmans. Il y eut dans le même tems quelques troubles à Médine, qui furent appaisés.

Ici cesse l'histoire des grands événemens, jusqu'aux guerres 830.
des Mameluks avec les Turcs. Il y eut au Caire une grande 1427.
division entre les Mameluks & les Emirs. L'année suivante, les 831.
Francs furent battus en faisant des courses vers Alexandrie. En 1428.
même tems, une armée marcha vers l'orient contre Cara-Ilouг, 832.
1429.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

qui fut chaſſé de la Syrie. Les troupes d'Egypte & de Syrie s'étant réunies, elles emporterent Roha. Quelque tems après, le château fut pris. Il y eut un maſſacre épouvantable; malgré les chefs de l'armée, on ruina la ville de fond en comble. Pendant ce tems-là,
833. la Syrie & l'Egypte ſouffroient une cruelle peſte, qui continua l'an-
1430. née ſuivante & qui paſſa dans le pays des Francs.

835. Le Roi de Chypre étant mort, le Sulthan envoya un des prin-
1431. cipaux de ſa cour avec ſoixante Mameluks, pour renouveller les traités & pour donner au nouveau Roi une robe d'honneur, avec
836. le titre de gouverneur pour le Sulthan. Le Roi Jean reçut ſon
1432. ambaſſadeur avec diſtinction, le logea dans ſon palais, proteſta qu'il étoit ſoumis au Sulthan, & paya le tribut. L'ambaſſadeur l'inſtalla gouverneur au nom de ſon maître. Ici finiſſent les ſçavantes recherches de M. de Guignes ſur cet Empire.

On a, dans l'hiſtoire qu'on vient de lire, celle des tems poſtérieurs: c'eſt toujours la même tragédie renouvellée par des per-
842-72. ſonnages différens. Après la mort de Bourſbai, huit Princes paſ-
1438-68. ſerent ſur le trône, dans l'eſpace de trente ans; & de ces huit Princes, il y en eut cinq qui furent dépoſés. Youſouf, ſucceſſeur de Bourſbai, ne regna que trois mois; Othman, un mois & quelques jours; Ahmed, quatre mois; Balbai, cinquante-ſix jours; Tamarboga, deux mois. On ne laiſſa mourir ſur le trône que Dgiakmak, ſucceſſeur de Youſouf, après un regne de près de quinze ans; Inal, ſucceſſeur d'Othman, après un regne de huit ans & deux mois; Khoſchkadam, ſucceſſeur d'Ahmed, après un regne de ſix ans & demi. Sur la fin de la vie d'Inal, c'eſt-à-dire, vers l'an 1460, les Egyptiens conduits par Artabal, deſcendirent ſur les terres de Trébiſonde; ils mirent les Grecs en déroute; enſuite, après s'être emparés de quelques places, ils ſe préſenterent devant cette capitale. Elle parut diſpoſée à ſe défendre, ils remonterent avec du butin ſur leurs vaiſſeaux, que la tempête avoit battus.

Le trône incertain ſous Balbai & Tamarboga, ſe fixa ſous

Catbai. Sansovino cité par le continuateur de Alchoudi, le place au commencement du regne de ce dernier Sulthan ; une expédition de Mahomet II en Syrie, où une victoire signalée ouvrit quelques places aux Turcs. Entre ces deux grandes puissances, étoient de petits Etats, qui ne pouvoient que les mettre aux mains l'une avec l'autre, excitant l'ambition de celle-ci, intéressant la pitié ou la vanité de celle-là. Les Turcs avoient la fureur de conquérir ; les Mameluks aimoient la guerre & n'aimoient pas des conquérans auprès d'eux. À mesure que leurs Etats se rapprochoient, leur jalousie dégénéroit en haine mortelle, & cette haine, après avoir jetté quelques étincelles, embrasa les deux Empires. Les Turcs avoient conquis la Caramanie, ils attaquoient la Perse ; ils menaçoient la Syrie : les Mameluks avoient accueilli & assisté Jeme, Prince proscrit par l'Empereur son frere ; ils avoient soutenu les Caramans ; ils étoient unis avec les ennemis du Turc. La paix ne pouvoit subsister avec tant de sujets de guerre, entre des voisins & des rivaux. La guerre fut ouverte. Les Emirs Timur-Beg & Us-Beg remporterent des victoires éclatantes dans le premier feu. Dans un second essai, l'avantage demeura encore aux Egyptiens. Enfin ils humilierent pour la troisieme fois leurs ennemis. Cependant Catbai rendit à Bajazet une partie de ses conquêtes, soit que l'Egypte, après ces expéditions ruineuses, eût besoin de repos, soit que le Sulthan ne jouît pas dans sa cour du calme nécessaire pour continuer une guerre aussi importante. Il y eut pourtant encore des hostilités, parce que la paix n'avoit pas éteint la haine, & que la guerre n'avoit pas détruit les forces des deux nations. Les Turcs disent que Catbai mourut de chagrin à la suite de ces événemens : si cela est, ce chagrin ne put être causé que par une nécessité particuliere de céder une partie des avantages que ses armes lui avoient acquis, pendant qu'elles le mettoient en état d'en remporter de nouveaux. Il est certain que le Sulthan ne mourut que long-tems après la conclusion de la paix, dans la trentieme année de son regne.

873. 1469.

885, & s. 1481, & s.

890, & s. 1486, & s.

902. 1496.

Après la mort de ce Prince, les Mameluks procéderent à
l'élection d'un Sulthan, diviſés par des paſſions & des intérêts op-
poſés, & partagés entre les droits de Mohammed, fils de Catbai,
& le plaiſir de diſpoſer arbitrairement du trône. Cependant Mo-
hammed fut reconnu Sulthan. Khamſmiah lui diſputa ce titre, le
lui enleva, en jouit quelques jours & ſuccomba. Acbardin avoit
auſſi des prétentions ſoutenues par un puiſſant parti; mais Moham-
med triompha de tous ſes rivaux. Revêtu du malheureux honneur
de la ſouveraineté, il vécut dans le trouble & dans le péril; il n'y
904. vécut pas long-tems: Canſou l'aſſaſſina dans un feſtin. Cet Emir,
1498. en recueillant le fruit de ſon parricide, éprouva qu'il étoit plus
aiſé d'acquérir le trône que de le conſerver. Révoltés, ces Ma-
meluks avoient une foule d'amis; couronnés, ils étoient aban-
donnés du plus grand nombre de leurs partiſans. Le plaiſir, les
eſpérances, les profits de la révolte ſont communs, il n'en eſt pas
de même du pouvoir & de la dignité ſuprême. Dgianbalath, gou-
verneur de Damas, mécontent & ambitieux, ne tarda pas à vou-
loir courir les riſques de la révolte & de la ſouveraineté. Il étoit
trop dangereux de garder de la modération, une fois qu'on avoit
pris les armes contre le Prince, parce que s'il étoit obligé de traiter
avec ſon ſujet, il arrivoit ordinairement ou qu'il ne lui tenoit pas
la foi promiſe ou qu'il cherchoit l'occaſion de le perdre. Dgian-
balath, avec les Mameluks de Syrie, prit le parti, après s'être dé-
barraſſé de quelques entraves qui l'arrêtoient dans ce pays, d'aller
905. attaquer le Sulthan dans le Caire & ſur le trône. Canſou lui laiſſa
1499. l'Empire, après avoir regné vingt mois.

Dgianbalath, parvenu à la principauté, irrita & groſſit par ſa
tyrannie le parti contraire. Les Mameluks conduits par Tou-
manbai, l'envoyerent ſix mois après ſon inauguration, dans la
fortereſſe d'Alexandrie, où Toumanbai, revêtu de ſa dépouille,
906. le fit étrangler. Celui-ci ſe rendit plus odieux encore. On ſe re-
1500. pentit d'avoir dépoſſédé Dgianbalath, & l'on ne pardonna pas ſa
mort au nouveau Sulthan. Averti d'une conjuration preſque géné-
rale,

rale, Toumanbai tâchoit de se sauver au bruit de l'émeute, par un souterrein du château ; on le prit & on le mit à mort. Ensuite l'on offrit à Cansou-Algouri le trône ensanglanté & délabré, sans aucune ressource pour le réparer & sans espérance de s'y maintenir. Cet Emir, en qui les fougues de l'ambition & de la jeunesse étoient éteintes, refusa les fatigues & les dangers qu'on lui proposoit ; il résista opiniâtrément. Son cœur flétri ne soupiroit qu'après le repos. L'importunité de ses amis, les cris du peuple, une sorte de violence de la part des troupes le firent entrer malgré lui dans une carriere qu'il désespéroit de fournir heureusement. Les Mameluks lui jurerent de l'aider & de leur personne & de leurs moyens. On le dispensa des largesses que les Sulthans avoient coutume de faire à leur installation, jusqu'à ce que les tributs des provinces fussent versés dans le trésor.

907.
1501.

Il paroît toutefois que son regne commencé sous d'heureux auspices, n'en fut pas moins un tems d'orages & de malheurs ; & l'Empire sappé par tant de séditions, s'écroula par la perfidie d'un rebelle. Ce rebelle étoit Chairbeg, gouverneur d'Alep, autrefois partisan du Sulthan & ensuite son ennemi, lorsqu'il eût vu qu'à son service il ne pouvoit satisfaire son ambition. Cansou craignant les hazards des combats, tâchoit d'attirer les séditieux dans des piéges ; il en séduisit plusieurs, parmi lesquels le frere de Chairbeg dont il se défit par le poison. Chairbeg instruit de ses artifices, refusa d'aller auprès de lui recevoir le salaire qu'on lui apprêtoit, sous de belles apparences. Le Sulthan couvrit sa colere, en attendant l'occasion de l'assouvir sans danger. Le gouverneur d'Alep étaya son orgueil & son insolence de l'affection des peuples de son district, se comportant en Roi, mais en Roi qui aime ses sujets. Ces précautions ne le rassurerent point, elles ne le vengeoient pas.

Le moment se présenta de perdre le Sulthan & de ruiner l'Empire. Selim, Empereur des Turcs, levoit de puissantes armées pour attaquer le Sofi, qui venoit de conclure une alliance avec Cansou,

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

contre lequel l'Ottoman étoit déjà aigri, parce qu'un de ſes neveux & un Prince Aladulien avoient trouvé un aſyle contre ſes pourſuites à la cour du Caire. Chairbeg écrivit à ce Prince, pour l'engager à entrer en Syrie, lui promettant de lui livrer une partie de la province & lui envoyant des gages de ſa foi. Selim ne balança point. A ſon approche, Canſou combla de careſſes Chairbeg, qui, dans la circonſtance, pouvoit lui être auſſi utile que funeſte; il lui marqua de la confiance; Chairbeg lui témoigna
922. de la ſenſibilité & un ſincere retour. Le Sulthan ne ſe garda point
1516. d'un ennemi reconcilié. A la premiere bataille, Canſou périt & l'Empire chancela par la trahiſon de cet Emir.

Des gouverneurs perfides, des troupes tremblantes, des peuples malheureux, livrerent la Syrie aux Ottomans. Pendant ce tems-là, les Mameluks du Caire élurent pour Sulthan Toumanbai, Prince capable par ſa valeur, par ſa prudence, par ſa ſcience militaire, de relever l'Empire. Toutes les places étant ſans défenſe, la perte d'une bataille générale entraînoit la perte de l'Etat. Ainſi Toumanbai ne s'occupa qu'à ſe poſter avantageuſement, à faire venir des troupes de l'Arabie & de l'Afrique, & à inſpirer à ſes Mameluks un courage égal au danger. Selim hâta ſa marche: cependant il fit propoſer la paix au nouveau Sulthan & aux ſiens, s'ils venoient ſe rendre dans ſon camp pour lui prêter ferment de fidélité. Toumanbai parut d'avis de ſe ſoumettre, ſoit qu'il voulût ſeulement ſonder les ſentimens de ſon armée, ſoit qu'il jugeât néceſſaire d'éloigner, à quelque prix que ce fût, les Turcs, pour ſe relever dans une circonſtance plus favorable de ſes pertes & de ſes fermens. Le conſeil décida qu'il falloit périr ou vaincre. Quelques transfuges ayant découvert à Selim les projets & les belles diſpoſitions de Toumanbai, cette nouvelle perfidie déconcerta les Mameluks. Un nouvel avantage remporté par l'ennemi avoit élevé leur courage, loin de l'avoir abattu; ils ſe roidirent contre la
923. fortune. Vaincus de nouveau dans un grand combat, ils allerent ſe
1517. retrancher dans le Caire. Toumanbai eût brûlé le camp des Turcs,

fans des traîtres qui mirent l'ennemi fur fes gardes. Enfin l'Empire des Mameluks s'enfevelit avec gloire dans les ruines du Caire; tout fut vaincu, excepté le courage de Toumanbai; tant qu'il put tenir les armes à la main, ce ne fut que combats fur combats. Ce grand homme fembloit ranimer les cendres des fiens. Surpris dans des marais ou livré par un Scheïkh Arabe, il fut pendu à une des portes du Caire, après avoir fouffert toutes fortes d'ignominies. Quelques auteurs affurent que Selim refpectant fa bravoure & fon malheur, lui donna la liberté, le fit affeoir à fa table, & voulut même lui confier le gouvernement de l'Egypte; mais que le peuple ayant laiffé éclater des fentimens trop favorables à fon prifonnier, il fut contraint, par une fage politique, de le faire périr. » J'ai fuffifamment prouvé, dit-il, jufqu'où je » fçais pouffer la clémence, mais puifque le peuple, par malice » ou par inclination pour ce miférable, ne ceffe de parler de lui, » qu'il en porte la peine ». Il choifit pour bourreau de ce Prince, Alibeg, dont les Circaffes avoient inhumainement étranglé le pere.

Après la mort de Toumanbai, Selim fit élever hors de la ville, fur les bords du Nil, un trône fuperbe. Là, ayant fait amener devant lui trente mille Mameluks, on leur coupa la tête & leurs corps furent jettés dans le fleuve. Tous les peuples, tous les Princes, tous les gouverneurs de l'Empire fléchiffent, en tremblant, le genou devant ce cruel vainqueur, qui emporte avec lui les tréfors des Mameluks & les dépouilles du Caire. Le traître Chair-Beg eut pour récompenfe le gouvernement de l'Egypte. Gafcli-Beg fût fait gouverneur de Syrie, fujet fidéle à fon maître Toumanbai, felon les uns, en qui l'Ottoman couronnoit la valeur, perfide rival de ce Prince, fuivant les autres, à qui Selim ne donnoit que le falaire de fes confeils & de fes fervices; ce qui eft plus vraifemblable. Cet événement conferva les Indes aux Portugais. Les Mameluks avoient vu le commerce fe détourner de leur Empire qu'il enrichiffoit, & pour le forcer à reprendre fon ancien cours,

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

ils avoient conſtruit & équippé à Suez une nombreuſe flotte, avec le ſecours d'ouvriers & de matelots envoyés par la République de Veniſe. Canſou s'occupoit de cet utile projet, lorſqu'il fut attaqué par Selim. Les vents ayant empêché la flotte d'agir dans le golfe Arabique contre les Portugais, elle ſe tourna ſur quelques villes de l'Arabie Heureuſe. La révolution la ramena dans le port de Suez, & les Turcs s'en ſervirent pour aller recueillir les tributs des côtes. L'Empire qui avoit joui d'une longue paix, regorgeoit de richeſſes; elles fondirent à Conſtantinople. Voyez dans l'hiſtoire des Turcs, quelques particularités touchant cette derniere guerre & des obſervations ſur l'état actuel de l'Egypte.

Fin de l'Hiſtoire des Mameluks d'Egypte.



DESCRIPTION

De l'Arabie, suivie d'observations sur ce pays, les mœurs & l'état actuel des Arabes, le Mahométisme & les révolutions de l'Empire des Califes.

Nous ne décrirons point ici l'Empire des Califes; les membres de ce grand corps appartiennent aujourd'hui à de nouveaux Empires. C'est dans la description de ces derniers Etats que l'on trouvera celle des provinces califales, autrefois annexées à l'Arabie. Quand la puissance des Califes commença à décliner, le pays reprit peu-à-peu son ancienne forme de gouvernement. Les Bedouins, insusceptibles d'une police constante, sortirent de l'état violent de dépendance pour errer au gré de leurs caprices ou suivant leurs besoins. Chaque tribu se donna un chef & reconnut outre cela l'autorité d'un grand Emir, auquel ces chefs furent subordonnés. Nous donnerons une idée de ces différens Etats dans la description de la région qui les renferme.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

L'Arabie est située entre le 12e & le 34e degrés de latitude du nord, & le 51e & le 76e degrés de longitude. Sa plus grande largeur, du midi au nord, est de quatre cens vingt lieues; on peut lui donner trois cens soixante lieues d'orient en occident dans toute son étendue. Elle a pour limites au nord une partie de la Syrie, le Diarbekr & l'Irak Arabique; au midi la mer des Indes; au levant le golfe Persique & l'océan Indien, au couchant, la Mer Rouge qui la sépare de l'Afrique. Ainsi, elle est environnée de trois mers, qui en forment une des plus grandes presqu'isles du monde connu. On la divise communément en trois régions, l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte & l'Arabie Heureuse, noms analogues aux qualités physiques de chacune de ces contrées.

HIST. DE L'ARABIE ET DES PAYS VOIS.

Arabie Pétrée.

Cette région, bornée au nord par la Palestine, à l'orient par la Syrie & l'Arabie Déserte, au midi par l'Arabie Heureuse, & à l'occident par la Mer Rouge, qui la sépare de l'Egypte, a pour capitale *Krak* ou *Hérac*, dont le nom est dérivé d'un mot Syriaque, qui répond au *Selah* des Hébreux & au *Petra* des Grecs. Cette ville, située sur les confins de la Palestine, a titre d'évêché. Les Turcs, maîtres de cette portion de l'Arabie, qui releve du grand Caire, y entretiennent une garnison, ainsi que dans le château de la ville de Tor, bâtie sur un golfe de la Mer Rouge. A deux lieues de cette derniere place, est un monastere de caloyers Grecs, environné de cabanes habitées par des caloyers ou moines. On admiroit dans ce couvent bâti, dit-on, par les ordres de Sainte Hélene, mere du grand Constantin, un escalier de 1400 marches taillées dans le roc, pour monter jusqu'au sommet du mont Sinaï; il n'en reste que des vestiges. A quelque distance de cette maison, on voit le désert de Sin, où les Israëlites furent nourris d'une manne céleste, & où des arbres semblables aux saules distillent une gomme précieuse. A deux ou trois journées de ce désert, vers l'extrêmité septentrionale de la Mer Rouge, on rencontre une plaine fertile en fruits excellens, laquelle va mourir au pied du mont Sinaï. De la cime de ce mont, qui est rempli de carrieres de marbre rouge, vous découvrez la montagne d'Oreb. Les vallées des environs offrent les débris d'une infinité de chapelles & de cellules, qui, avant le Mahométisme, étoient, dit-on, habitées par quatorze mille hermites.

Il y a dans ce canton deux monasteres. C'est une tradition constante chez les Arabes, que Mahomet, dans sa premiere jeunesse, a gardé les chameaux dans celui de Sainte Catherine; que le supérieur du couvent lui prédisit la haute puissance à laquelle il devoit parvenir, en le priant de se souvenir alors des cénobites

du mont Sinaï; & que Mahomet devenu ſouverain de l'Arabie, confirma ces moines dans la poſſeſſion de leurs biens, à condition qu'ils continueroient d'exercer l'hoſpitalité envers les étrangers, & qu'ils diſtingueroient ſur-tout les Muſulmans. Ces religieux, qui ſont au nombre d'environ cent-cinquante, croyent poſſéder le corps de Sainte Catherine, que les anges, diſent-ils, ont apporté en ce lieu. L'Arabie Pétrée, fertile en quelques endroits, n'offi.. par-tout ailleurs que des ſables & des rochers.

Arabie Déſerte.

Elle occupe dans les cartes modernes autant & même plus d'eſpace que les deux autres Arabies; on lui donne trois cens lieues du midi au ſeptentrion, ainſi que du levant au couchant. Ses limites ſont à l'orient l'Irak-Arabique ou Chaldée; à l'occident la Paleſtine, la Syrie, l'Arabie Pétrée; au nord l'Euphrate; au midi l'Arabie Heureuſe. La plus grande partie de cette contrée ne préſente que d'affreux déſerts, des plaines arides, des monceaux de ſable, des montagnes environnées de précipices. Au milieu de ces ſables ſtériles, il ſe trouve quelques endroits fertiles & coupés de ruiſſeaux, leſquels paroiſſent comme autant de petites iſles au milieu d'un vaſte océan. Les Arabes adonnés à une vie errante, campent dans ces demeures délicieuſes, juſqu'à ce qu'ils en ayent conſumé les productions.

Il y a dans cette portion de l'Arabie un petit nombre d'habitations fixes & d'Etats particuliers.

L'Etat d'*El-Catif* ou d'*Heger, Heger Baharim*, *Chader*, s'étend le long de la côte occidentale du golfe Perſique. L'eau s'y trouve preſque par-tout à dix pieds de profondeur, le pays produit du coton, du riz, des dattes & toutes ſortes de fruits. L'Emir qui le goûverne prétend, comme les autres Schérifs de l'Arabie, deſcendre de Mahomet; il partage avec le Roi de Perſe le profit de la pêche, qui a rendu ſi fameuſe l'iſle de Baharim, ſituée à peu

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

de diſtance d'El-catif, capitale de l'Etat du même nom, bonne ville & bon port. La contrée d'Héger qui renferme un grand nombre de villages & quelques cantons abondans, fait une portion conſidérable de cet Etat.

Le Royaume d'Oman ou de Maskat, occupe à l'orient quatre-vingt lieues de côtes. Maskat, ſa capitale, ville fortifiée & très-commerçante, n'a pas moins d'une grande lieue de circonférence, quoiqu'elle ne contienne que trois cens maiſons. Ses habitans ſont un mêlange d'Arabes, de Maures, de Juifs & d'Indiens. Les Portugais obtinrent dans le ſeizieme ſiécle la permiſſion d'y avoir un comptoir, une égliſe & un collége; ils en abuſerent, & le Roi les chaſſa de force du pays.

Cette contrée eſt ſujette à de terribles chaleurs. Outre le voiſinage de la Zone torride, les ſables & les montagnes y réfléchiſſent les rayons du ſoleil avec tant de force, qu'il y fait plus chaud que dans beaucoup d'endroits plus voiſins de la ligne. Il n'y pleut pas, mais il y tombe pendant la nuit des roſées abondantes, qui rafraîchiſſent & fertiliſent la terre. Elle rapporteroit du bled; les habitans n'en ſement pas, aimant mieux manger avec la viande & les poiſſons, des dattes que du pain : ce fruit forme le principal objet du commerce de ce canton, on en charge pluſieurs vaiſſeaux pour l'Indoſtan.

On vante le courage, l'habileté à tirer de l'arc, l'humeur ſociable, la probité & la tempérance des Arabes de Maskat; ils ſe font un ſcrupule de manger de certaines eſpéces de poiſſons, ſurtout de ceux qui ſont ſans écailles. Un uſage particulier à ce peuple, c'eſt de nourrir les beſtiaux de poiſſons réduits en bouillie; cette nourriture les engraiſſe & leur donne une chair de fort bon goût. Cette tribu obſerve avec rigueur la défenſe de boire des liqueurs fortes, elle regarde même le thé & le café comme des boiſſons condamnées par la loi. Ils ne ſe permettent que l'uſage d'un ſorbet, composé de jus d'orange & de ſucre; & ils s'abſtiennent

nent de la fumée du tabac, qui fait les délices des autres Mahométans.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Mafcalat, Julfar, Vodana, Mahrab, Yamama, &c. font d'autres Etats de l'intérieur des terres prefqu'inconnus & foumis à des Schérifs. Quelques autres cantons font tributaires du Grand Seigneur.

Arabie Heureufe.

Elle eft bornée au nord par les deux autres Arabies, au midi & à l'orient par la mer des Indes, & à l'occident par la Mer Rouge; on peut la divifer en deux parties, l'Hégiaz & l'Yémen.

L'Hégiaz, que d'autres placent dans l'Arabie Déferte, d'autres dans l'Arabie Pétrée, eft fituée dans la partie occidentale de la Prefqu'ifle. Son territoire eft montueux & couvert en plufieurs endroits de fablés.

La Mecque (mot qui fignifie lieu de grand concours) eft fituée dans une de fes vallées ftériles; à vingt lieues de la Mer Rouge; elle n'a ni remparts ni murailles. A peine eft-on forti de fon territoire qu'on rencontre des fources & des campagnes très-cultivées & couvertes de fruits & de légumes de toutes les faifons. Le pays eft d'ailleurs abondamment fourni par l'Arabie Heureufe & par l'Egypte, de toutes les chofes qui peuvent contribuer à l'aifance & même aux délices de la vie. Il y arrive tous les ans au douziéme mois de l'année, faifon du pélérinage, cinq caravannes nombreufes; la premiere, du grand Caire la feconde, de Syrie; la troifieme, de Perfe; la quatrieme, de l'Indoftan; & la cinquieme, de Barbarie. Le nombre des pélerins monte, fuivant l'eftimation commune, à près d'un million d'ames; ils logent fous des tentes. L'argent qu'ils laiffent eft une efpéce de tribut très-confidérable, que les Mufulmans payent à la ville fainte.

La Mecque & fon diftrict font plutôt fous la protection que fous la jurifdiction du Grand Seigneur, qui prend le titre de gardien & de confervateur de cette contrée. L'autorité fouveraine ré-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

fide réellement dans un Schérif, defcendant, fi on l'en croit, d'Hafchem, bifayeul de Mahomet; ou d'Ali & de Fatime: fa famille qui eft depuis plufieurs fiécles en poffeffion de cet état, fe divife en plufieurs branches, qui gouvernent les Etats d'El-Catif, d'Oman, d'Yémen, de Médine, &c. Cette parenté eft entr'elles des fujets éternels de difcorde & de guerres cruelles. La divifion fe met fouvent entre les Schérifs de la Mecque & de Médine; le Grand Seigneur, en qualité de Calife, ne manque guere d'interpofer fon autorité dans ces querelles; il va quelquefois jufqu'à donner le trône à un autre Schérif, pourvu que ce foit à un Prince de la famille royale.

Médine ou la ville du Prophête, autrefois Yatreb, eft à quatre-vingt lieues de la Mecque, dans la partie feptentrionale de l'Hégiaz; c'eft dans cette ville que Mahomet bâtit fa premiere Mofquée. Sa fépulture eft dans un fuperbe temple, conftruit par ordre d'Abdalmelek, dixieme Calife, & par des ouvriers que l'Empereur d'Orient lui envoya, dit-on, pour cet objet, avec une grande fomme d'argent. Le fang eft très-beau à Médine, fur-tout parmi les femmes: fon Schérif eft fouverain.

Les autres villes de l'Hégiaz font Taifa, Jedda ou Zidin, ville fameufe par fon port & par le commerce des marchandifes de l'Inde & de l'Arabie, qui paffent de-là en Egypte; Yanbo, Madian, qui eft probablement l'ancienne demeure des Madianites, Hegr, &c.

L'Yémen eft la feule portion de l'Arabie qui mérite d'être appellée Heureufe. Ses limites font au nord l'Arabie Déferte, au couchant la Mer Rouge & l'Hégiaz, au midi & à l'orient la mer des Indes; on peut la divifer en trois principaux Etats, l'Yémen, proprement dit, l'Hadramouth & le Fartach.

Les Européens fréquentent beaucoup depuis deux fiécles les côtes de l'Yémen. Ce Royaume, le plus riche & le plus confidérable de la contrée, a pour capitale Sanaa, ville très-ancienne, à cinquante lieues de la Mer Rouge. On jouit dans Sanaa d'un

printems continuel ; les nuits & les jours y ſont égaux dans preſque toutes les ſaiſons. La ville eſt bien fortifiée ; ſon territoire produit beaucoup de café, & l'on eſt invité à croire que c'eſt là l'Iran ou paradis terreſtre, ſi célébré par les poëtes Arabes, & planté par un ancien Roi, que Mahomet traite d'impie dans l'Alcoran. Le Roi fait ſa réſidence à Mouab, ville bâtie en 1711 ; il prend les titres ordinaires des Califes, & il refuſe de reconnoître le Grand Seigneur ſous cette qualité.

Je ne parlerai point de Damas, d'Yrame, de Gabala, de Tage, de Manzuil, &c. Betelfagui mérite d'être remarquée ; c'eſt une ville très-grande & dépendante du gouvernement de Mocka. Le meilleur café croît dans ſon territoire : on le vend dans un ſpacieux bazar, en balles d'environ deux cens ſoixante-dix livres, & moyennant un droit d'un ſou par piaſtre. Les marchands d'Egypte & de Turquie n'achettent point ailleurs le café de l'Yémen ; ils le tranſportent à un petit port creuſé à dix lieues de là dans la Mer Rouge, de ce port dans celui de Jedda, qui eſt, proprement, le port de la Mecque, de Jedda à Suez, d'où on le porte ſur le dos des chameaux au grand Caire, & de-là, ſoit par mer, ſoit par le Nil, à Alexandrie, entrepôt du levant pour cette marchandiſe. On ne boit point d'autre eau à Betelfagui que celle d'un puits extrêmement profond ; elle fume, quand on l'en tire, comme ſi elle bouilloit ; & il faut la laiſſer repoſer pendant la nuit pour la rafraîchir & la rendre potable.

Mocka, bâtie à l'extrêmité méridionale de la Mer Rouge, eſt une place où s'aſſemblent des marchands de toutes les nations du monde. On n'y compte que dix mille habitans. Les dames du pays ne ſortent que le ſoir pour s'entreviſiter, ſuivies de leurs eſclaves & à la lumiere d'un ſeul flambeau. Elles ont le viſage couvert d'un grand voile, d'une toile aſſez fine pour qu'elles voient au travers. Malgré la modeſtie dont elles ſe piquent, on aſſure qu'elles n'ont pas de l'éloignement pour la galanterie. Les Arabes ſe ſont plaints que les François portoient juſques dans ce pays la familiarité dont

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ils usent chez eux avec les femmes. Il y a parmi les gens de considération de très jolies personnes, qui ne sont pas plus brunes que des Espagnoles.

Il ne croît point de café dans le territoire de Mocka; on l'y apporte de Betelfagui, qui est à trente-cinq lieues. Il se vendoit sur la fin du dernier siécle environ quarante écus le bahar, qui est du poids de quatre cens vingt livres. Les droits étoient de trois pour cent pour les Européens & de cinq pour tous les autres étrangers. La consommation qui a depuis considérablement augmenté, l'a fait renchérir. On s'est plaint à la Porte que le café étoit devenu beaucoup plus cher en Egypte & en Turquie, depuis que les Européens alloient en droiture en Arabie par la Mer Rouge, ce qui tourne au préjudice des sujets & des douanes du Grand Seigneur. Il ne paroît pas que le Roi d'Yémen ait eu égard aux vives instances que ce Prince lui a faites par son ambassadeur, pour éloigner les commerçans Européens.

Il fait à Mocka une chaleur excessive. Le terrein en est sablonneux; il y croît à peine quelques palmiers. Après la pluie, la terre se couvre d'une espéce de croûte de sel.

Aden, sur la mer des Indes, a été pendant plusieurs siécles un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Son commerce, aujourd'hui fort inférieur à celui de Mocka, consiste en aloës, en myrrhe, en oliban & en café. Cette place peut résister avec peu de monde à un ennemi puissant. Alphonse d'Albukerque l'assiégea inutilement en 1513; elle se soumit en 1528 à Soliman II, Empereur des Turcs; le Roi de l'Yémen la reprit peu de tems après. Le territoire de cette ville est peu étendu, mais très-orné du côté des montagnes; la côte est nue & pelée.

A quelque distance d'Aden, en faisant route à l'ouest, on rencontre le fameux canal qui conduit dans la Mer Rouge & qui resserre l'océan dans un petit passage, que les Arabes nomment *Bab-al-Mandul*, ou *la porte des pleurs*, sans doute à raison des dangers que l'on court à cause de ses nombreux écueils. L'Océan, en for-

tant de ce détroit, prend le nom de Mer Rouge, mer de la Mecque, golfe Arabique, &c. Cette mer eſt appellée dans l'écriture la mer des joncs, à cauſe de la multitude de plantes marines qui croiſſent dans ſon ſein. Les Phéniciens la nommoient *Edom*, & les Grecs *Erithrée*, du nom, dit-on, d'un Prince qui régnoit dans ces quartiers, mots qui dans les deux langues ſignifient *Rouge*, de là le nom de Mer Rouge, que les Orientaux ne connoiſſent pas, & que les autres peuples ont donné au golfe. Les eaux de cette mer, loin d'être rouſſes ou rougeâtres, ſont plus blanches & plus tranſparentes que celles d'aucune autre mer.

L'Iſthme de Suez termine du côté du nord le golfe Arabique & le ſépare de la Méditerranée; il n'y a qu'un eſpace de vingt-cinq lieues entre ces deux mers. Un canal qui en formeroit la jonction, ouvriroit aux Turcs la navigation de l'Inde & les rendroit maîtres de tout le commerce de cette contrée, parce que les Européens prendroient bientôt cette route plus courte de la moitié que la route ordinaire. Le terrein pierreux & montueux de l'Iſthme oppoſe des difficultés, peut-être inſurmontables, à ce projet. Il ſeroit, à ce qu'il paroît, plus aiſé de tirer du Nil à la Mer Rouge, un canal qui partiroit du Caire & qui aboutiroit au port de Suez. Seſoſtris, Darius & Ptolomée formerent, dit-on, cette entrepriſe. Si l'on en croit les Arabes, Amra, gouverneur d'Egypte, l'exécuta ſous le califat de Moavias I; mais un ſiécle après, le Calife Abou-Giaffar Almanzor combla ſon canal. D'autres prétendent que l'eau du golfe Arabique étant plus haute de cinq ou ſix pieds que le rivage du Nil, on ne pourroit creuſer un tel canal, ſans expoſer l'Egypte à une ſubmerſion totale.

La ville de Suez, ſituée ſur l'extrêmité du golfe du côté de l'Egypte, appartient aux Turcs. Le vaiſſeau royal de cette ville porte en Arabie environ quatre millions de notre monnoie d'aujourd'hui; ſa caravanne & celle d'Alep y verſent une pareille ſomme, ſans parler des autres.

Le Royaume d'Yémen eſt héréditaire; il arrive que les cadets

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

en excluent quelquefois les aînés, & les collatéraux la ligne directe. Le Roi entretient six ou sept cens femmes dans un château, qui est à un quart de lieue de Mouab, sa résidence. La plûpart des dames portent des cercles d'or ou d'argent aux bras, aux poignets, au bas de la jambe, avec un large anneau dans les narines; elles se parfument d'odeurs fortes, se rougissent les ongles, se noircissent les paupieres, & se frottent les pieds & les mains d'une drogue, qui donne à ces parties une couleur très-vive.

A l'orient de l'Yémen est le Royaume d'Hadramoüth, pays peu fréquenté des Européens & peu connu. Le Roi de ce pays, tributaire du Grand Seigneur, réside à Schivan, grande ville & bon port. On recueille de l'ambre sur les côtes. Il y a auprès de cette ville une montagne, d'où l'on tire les plus belles agathes de l'orient. Il s'est établi beaucoup de Guebres & de Banians dans cette contrée.

Fartach ou Seger, à l'orient d'Hadramouth, est le troisieme état de l'Yémen; il a un Roi vassal du Grand Seigneur, auquel il doit fournir cinq mille soldats. Ses villes sont Kakem, assise au milieu d'un pays pauvre, dont la monnoie courante est une sorte de graine, qui se compte par poignée; Fartach, Dofar, & Ser ou Seger. Plusieurs auteurs prétendent que ces quatre villes forment des Etats particuliers.

L'isle de Socotra, à cinquante lieues du cap de Fartach, indépendante, suivant les uns, dépendante, suivant les autres, du Sulthan de Fartach, est la plus grande isle des environs de l'Arabie. Sa longueur est de vingt lieues sur neuf de largeur. Ses habitans sont un mêlange de Chrétiens Jacobites circoncis & de Mahométans. Les Chrétiens vivent dans les bois comme des bêtes sauvages, n'ayant ni ville, ni forme de justice, ni gouvernement. Ces peuples ont très-bonne mine. Leurs femmes peuvent passer pour belles; on les compare aux Amazones pour leur humeur martiale & pour leur empressement à se livrer aux étrangers afin d'en avoir des enfans, quand elles n'en ont pas de leurs maris. Les Por-

tugais s'emparerent de Socotra en 1508 ; les Sarrasins la reprirent peu de tems après.

Histoire Naturelle, Commerce, &c. de l'Arabie.

L'Arabie ne présente guere de vallées & de collines fertiles que vers le midi, à quelque distance de la côte. Dans les lieux que le voisinage des eaux rend susceptibles de culture, on recueille une assez grande abondance de fruits de toute espéce, du riz, du froment, de l'orge, des racines & des herbes nourrissantes, outre des plantes aromatiques & des drogues qui croissent quelquefois dans les lieux les plus sauvages. Nous ne parlerons que des productions les plus remarquables.

Le dattier, grand arbre, de la classe des palmiers, lequel croît dans les terres arides & sulfureuses, est ou fémelle ou mâle, c'est-à-dire, qu'il produit des fruits sans fleurs ou des fleurs sans fruits. On prétend que le dattier mâle, en jettant son duvet sur les grapes du dattier fémelle, lui communique la fécondité. Quand il a perdu son duvet, ses gousses se fanent, & celles du dattier fémelle se chargent de fruits. On a soin de planter des arbres de chaque espéce, au voisinage les uns des autres : on a même coutume, en quelques endroits, de suspendre au sommet des dattiers fémelles un paquet de gousses de dattiers mâles, afin que le duvet tombe plus sûrement sur les grapes des autres.

Cet arbre est un de ces merveilleux présens que la nature, conduite par une sage providence, se plaît à faire dans les lieux stériles, pour suppléer par une production d'une utilité générale au défaut de tant de diverses productions qu'elle est contrainte de leur refuser. Son fruit est exquis, il sert même de pain à beaucoup de tribus. On mange ses bourgeons, ses premieres feuilles & ses gousses, quand elles sont tendres. Du tronc de l'arbre, on tire par incision une agréable liqueur : de son fruit, on fait un vin délicieux. Son bois est propre à toutes sortes de constructions : on nourrit le bétail des noyaux de son fruit, & l'on en tire une matiere grasse, semblable au beurre : enfin, son écorce sert à faire des cordages ; ses feuilles & ses branches, toutes sortes d'ustensiles.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

On a éprouvé que son fruit étoit d'un grand secours dans les diarrhées, les douleurs d'entrailles & les maux de reins.

L'aloës est une plante, dont la tige haute de huit ou dix pieds, se couvre depuis la racine, d'une touffe de feuilles longues de trois ou quatre, épaisses, dentelées, larges par le bas, étroites vers la pointe. On tire le jus de ses feuilles en les coupant, & on les conserve dans des sacs de cuir pour entretenir sa fraîcheur; on en fait aussi des tablettes, qu'on appelle *Socotrines*, de l'isle de Socotra, où croît le meilleur aloës.

L'arbre qui produit le buun ou café, s'éleve à la hauteur de dix ou douze pieds. Sa grosseur est depuis dix jusqu'à quinze pouces de circonférence. Il a l'écorce grise, peu unie, mais fort tendre. Ses branches croissent deux à deux, l'une en face de l'autre, & en s'arrondissant autour du tronc en forme de parasol. Ses feuilles qui ressemblent beaucoup à celles du citronnier, s'arrangent aussi deux à deux autour de ses rameaux, l'une presqu'à l'opposite de l'autre; sont blanches, assez semblables à celles du jasmin, d'un goût amer & d'un parfum agréable.

Cet arbre est toujours verd & presque toujours orné de fleurs & de fruits. Son fruit est d'abord fort verd; dans sa maturité, il est rouge & gros comme la cerise, nourrissant, d'un goût délicat & d'une grande fraîcheur. Sous sa poulpe, il a, au lieu de noyau, une féve ronde. Le fruit venant à se rider & à se dessécher, sa chair se change en une gousse noirâtre, qui sert d'écorce au café. Chaque gousse renferme une féve, qui se partage ordinairement en deux grains quand elle sort de son écorce.

L'arbre du café croît avec succès au pied des montagnes, dans les lieux humides & ombragés. Dans les lieux exposés au midi ou trop découverts, on les plante sous l'ombre d'une espéce de grands peupliers, pour les garantir des chaleurs excessives. On fait trois différentes récoltes de ses feves. Pour faire tomber les grains murs, on n'a qu'à le secouer légérement. Après qu'on les a fait sécher sur des nattes, on passe par-dessus un gros cylindre, qui

qui sépare chaque féve en deux. L'écorce extérieure du grain, ainsi qu'une pellicule très-fine qui le couvre intérieurement, donne une liqueur beaucoup plus agréable que celle qui se fait avec la féve même; *c'est le café à la Sulthane.* Cette écorce ne peut être transportée ou gardée long-tems sans perdre de sa qualité.

Les Arabes de l'Yémen & en général les Orientaux s'imaginent que le café ne croît point ailleurs que dans leurs pays; quelques voyageurs le croient originaire d'Ethiopie, c'est une erreur. Les Européens l'ont heureusement transplanté dans les isles. Il est faux que les Arabes, jaloux de ce bien, ne laissent sortir, comme on l'a dit, de leur pays aucune féve, que l'on ne l'ait fait passer par le feu ou par l'eau bouillante pour en tirer le germe, afin qu'il ne puisse être fructueusement semé ailleurs. L'on en a transporté un arbre entier à Amsterdam, dont les fruits ont produit divers jeunes plants; les Hollandois envoyerent un de ces plants à Louis XIV. Le mot de café vient du mot Arabe *Cahouah*, que les Turcs prononcent *Cahveh*, terme générique, qui signifie toute sorte de boisson & qui a été particuliérement affecté à celle-ci.

L'usage du café ne remonte pas chez les Arabes au-delà du neuviéme siécle de l'hégire, le quinziéme de l'ere chrétienne. Un Mufti d'Aden, nommé Gemaleddin, qu'on a pris pour un prieur de moines, ayant éprouvé dans une maladie que cette boisson avoit la propriété de purifier le sang par une douce agitation, d'égayer l'esprit & de dissiper les pesanteurs, son exemple la mit en réputation. A la Mecque & à Médine, il s'établit des maisons pour la distribuer publiquement. Khair-Beg, gouverneur de la Mecque, au nom du Sulthan d'Egypte, fit fermer les cafés, après une dispute publique sur les qualités physiques, & sur la légitimité morale de cette boisson; bientôt ils se r'ouvrirent par ordre du Sulthan & sur l'avis de beaucoup de docteurs de la loi. La passion pour le café avoit déjà gagné l'Egypte; elle passa en Syrie; elle s'introduisit en Turquie vers le milieu du seizieme siécle, sous le fameux Soliman. Deux marchands venus de Syrie établirent chacun à Cons-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

tantinople un café; les gens de lettres, les joueurs & les nouvellistes s'y rendirent. Ces maisons appellées Cahueh-Khanch, se multiplierent si promptement qu'elles attirerent l'attention des officiers publics. Les Imans qui virent leurs mosquées désertes, se déchaînerent contre cette liqueur, & le Mufti la déclara proscrite par l'Alcoran. Les officiers de police tinrent la main à l'exécution de la loi, mais leur vigilance fut inutile, ils s'en lasserent.

Vers le milieu du dernier siécle, sous la minorité de Mahomet IV, le Grand Visir Kuprogli supprima les cafés à Constantinople, & depuis ce tems personne n'a entrepris de les rétablir. Ce Visir, en parcourant la ville *incognito*, avoit trouvé dans les cafés une troupe de gens oisifs, qui, comme en Perse, censuroient hardiment le gouvernement & les ministres, tandis que dans les tavernes où l'on vend le vin, il n'avoit vu qu'une foule de gens joyeux, qui chantoient ou parloient de leurs amours ou de leurs exploits; il jugea que les premieres sociétés étoient dangereuses pour l'Etat, il les supprima; il toléra les autres, dont il ne vit rien à craindre. Du reste, l'usage du café est si général en Turquie & paroît si nécessaire, qu'on dit que le refus de fournir à une femme de cette liqueur, est une cause légitime de divorce. Les cafés ne sont point défendus dans le reste de l'Empire Turc.

Il y a apparence que les Vénitiens ont porté le café en Italie au commencement du dix-septieme siécle. Un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du levant, ouvrit en 1652 à Londres la premiere maison de café qu'on ait vue en Angleterre. En France, on dit que le premier café a été ouvert à Marseille en 1671. L'Ambassadeur Turc, Soliman Aga, introduisit l'usage de cette liqueur à Paris en 1669. Quelques années après, des Arméniens en débiterent publiquement.

L'encens, production particuliere à l'Arabie, la myrrhe & le baume de la Mecque, sont des gommes aromatiques que l'on tire par incision ou qui coulent naturellement de certains arbres communs dans ce pays. On nomme manne d'encens la farine qui

reste au fond des facs où la gomme a été déposée. On distingue deux sortes d'encens, l'encens mâle ou l'oliban, qui est la plus estimée, & l'encens femelle. Entre les productions de ce genre, celles qui méritent quelqu'attention, sont le kernab, dont le jus s'employe au lieu de sucre pour confire les fruits; l'habbaben, qui forme une huile propre à différens usages; le garb, dont les cendres, après avoir été employées pour la lessive, acquiérent la qualité de salpêtre & servent à faire la poudre à canon, &c.

Le commerce de l'Arabie se fait presque tout entier par l'entremise des Banians, courtiers Indiens, qui viennent dès leur bas âge, chercher fortune dans ce pays. Il y a parmi eux de très-riches marchands & des ouvriers dans toutes sortes de métiers. Ils sont les plus habiles arithméticiens du monde; en trois ou quatre caracteres tracés sur l'ongle du pouce, ils font, en un clin d'œil, quand ils sont pressés, des calculs très-exacts; on les accuse de tromper avec une adresse merveilleuse. Les Arabes les ont en horreur, & ne leur permettroient pas de se marier dans ce pays, ni d'avoir aucune communication avec les femmes, en sorte que ces courtiers, quand ils se sont enrichis, s'en retournent dans leur patrie.

L'Arabie produit les plus beaux chevaux de l'Univers. En Turquie, en Perse, dans l'Indostan, on n'en voit presque point d'autres dans les écuries des grands seigneurs. Les Orientaux, pour éprouver si les chevaux qu'on prend pour Arabes sont de bonne race, leur font faire une course de trente lieues au grand trot, les poussent ensuite dans l'eau jusqu'au poitrail, & leur présentent de l'orge aussi-tôt après; s'ils mangent avidement, on ne doute point de la noblesse de leur extraction.

Les chameaux d'Arabie ne sont guere moins renommés. Les plus forts portent la charge de mille ou douze cens. Cet animal perd sa toison au printems, de sorte qu'on est obligé d'enduire son corps de poix, pour le défendre de la piquure des mouches. Son poil, plus fin que celui de tout autre animal, excepté celui du

castor, ſe file comme la ſoie & ſert à fabriquer ces beaux *camelots* d'Orient. Le chameau eſt tranquille, doux & ſobre; on le mene au ſon de la voix, ſans bride & ſans collier, à moins qu'il ne ſoit en chaleur. On l'accoutume de bonne heure à plier les genoux pour recevoir ſon fardeau.

Les ânes & les mulets de cette contrée ſont grands & forts. Les dromadaires, les buffles, les bœufs & toutes ſortes de beſtiaux grands & petits, s'y trouvent en aſſez grande quantité, malgré la ſécheresſe du climat.

Sciences des Arabes.

Il y a beaucoup d'affinité entre l'Arabe & l'Hébreu, ſoit que cette derniere langue doive ſon origine à la premiere, comme les Arabes le prétendent, ſoit, au contraire, que la premiere ne ſoit qu'une dialecte de celle-ci, comme la plûpart des ſçavans le croient; ſoit qu'elles ſoient l'une & l'autre dérivées d'une même langue mere, comme la choſe eſt très-probable. La langue de l'Arabie ſe partagea en différens idiomes, à meſure que ſes peuples ſe diviſerent en tribus indépendantes. Le langage de chaque peuple, ainſi qu'il s'aſſimile à ſon caractere, éprouve des changemens & des révolutions comme ſes mœurs, par la communication, & ſi je puis ainſi parler, par la ſociété des langues étrangeres: auſſi les Iſmaëlites, vivans dans le déſert ſans commerce avec les autres nations, conſerverent-ils le langage de leurs peres dans ſa pureté, tandis que les Hémiarites le corrompirent par l'alliage des langages voiſins. Cette tribu ſe ſervit d'un alphabet ſingulier, dans lequel les lettres ne ſont point ſéparées les unes des autres. Les Maures d'Afrique, Arabes d'origine, ont aujourd'hui des caracteres ſemblables & peut-être les mêmes. Les Iſmaëlites ne connurent les lettres alphabétiques que peu de tems avant Mahomet, & l'écriture ne fut guere commune parmi eux qu'après lui. C'eſt à la Mecque & à Médine que l'on parle le plus pur Arabe.

Cette langue eſt, dit-on, harmonieuſe, énergique & d'une telle *richeſſe*, qu'elle a quatre-vingt ſynonymes pour ſignifier le miel,

deux cens pour exprimer le lait, quatre cens pour signifier calamité, cinq cens pour dire un lion, mille pour un chameau, une épée. Si cela est vrai, je n'appellerai point cette surabondance *richesse :* la vraie richesse d'une langue consiste, non à avoir beaucoup de mots, mais à exprimer beaucoup de choses. La quantité des synonymes n'est qu'une superfétation embarrassante. Les peuples sont naturellement plus sobres dans la dénomination des objets; cependant la multitude des tribus Arabes peut avoir chargé le dictionnaire de leur langue de cette foule de synonymes. Avec cela, leur langue pourra n'exprimer que très-peu d'idées, & alors elle sera aussi pauvre & plus épineuse qu'une langue qui n'auroit pour exprimer une idée qu'un signe. Les synonymes ne sont philosophiquement bons qu'autant qu'ils ne sont qu'imparfaitement tels, & qu'avec la chose même, ils expriment, chacun en particulier, des modifications & des rapports différens.

La langue Arabe doit être énergique; elle passe par des imaginations orientales; elle a été originairement formée par des hommes, qui, n'étant frappés que des objets sensibles, peignoient sous des couleurs & des images sensibles toutes leurs idées; enfin, la philosophie n'a jamais été assez cultivée par les Arabes, pour avoir pu ôter à leur langue ce corps & cette forme poëtique, en élevant & fixant leur esprit dans la sphere des idées du monde intellectuel. La prose de ces peuples est pour les occidentaux une poësie hardie.

J'ai parlé du goût des anciens Arabes pour la poësie; ce goût se perpétua à travers l'ignorance. Un sçavant assure que tout le reste du monde ensemble n'a pas autant de poëtes que cette contrée. On y compte soixante *Princes de la poësie*, & ces *Princes* sont suivis d'une foule innombrable de poëtes de differens ordres. Dans la révolution qui fit lever un nouveau jour sur l'Arabie vers la fin du second siécle de l'hégire, Al-Khalil-Ahmed-Al-Farahidi, rétablit la poësie dans son ancien lustre & l'assujettit à des régles fixes: plusieurs Califes la cultiverent; le Calife Abdallah s'y distin-

gua, au rapport d'El-Macin. Les ſçavans ſont en diſpute pour ſçavoir ſi les Arabes ont répandu la rime en Europe par l'Eſpagne, ou s'ils l'ont reçue par là des Provençaux ou des Italiens. Avant l'irruption des Arabes en Europe, il y avoit des vers Provençaux, Italiens & même Latins rimés; je crois qu'il y avoit auſſi déjà des vers rimés dans l'Orient. La rime eſt une ſorte d'harmonie ſubſtituée à celle du chant; c'eſt une beauté barbare: & l'on peut regarder ſes aſſonances comme la parodie des accords de la muſique. Quand nous avons eu perdu le chant avec l'inſtrument harmonieux, nous l'avons imité par la rime ſur un inſtrument barbare.

Les Arabes ont quinze ou ſeize ſortes de vers. Leur proſodie, ſemblable à celle des Grecs & des Romains, eſt compoſée de pieds qui diffèrent entr'eux par le nombre & la quantité des ſyllabes. Avec ces qualités, leurs vers n'ont pas beſoin de rimes, ce qui donne lieu de préſumer que ce n'eſt qu'un ornement ſuperflu emprunté par luxe des nations qui n'avoient pas dans leurs langues les mêmes reſſources. Leurs poëmes, ſuivant Fleury, n'ont jamais eu que des beautés ſuperficielles, comme le brillant des penſées & la hardieſſe des expreſſions. Sans philoſophie, ils n'ont guere pu avoir que la poëſie de ſtyle. Ces peuples n'ont pas paru curieux de la poëſie Grecque; elle étoit trop timide pour leur génie, & d'ailleurs, ils avoient une telle horreur pour l'idolâtrie, qu'ils ne ſe croyoient pas permis de prononcer ſeulement les noms des faux Dieux, leſquels ſont encore parmi nous les Dieux de la poëſie; parmi tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouve-t-on quelques-uns qui les nomment.

L'aſtrologie fit de tout tems les délices de la nation. Ce ne fut qu'à la fin du ſecond ſiécle de l'hégire qu'on commença à connoître, par le ſecours des Grecs, les véritables principes de l'aſtronomie. Le Calife Al-Mamoun établit un obſervatoire & une académie à Bagdad; il compoſa lui-même d'excellentes tables. Le ciel de l'Arabie eſt favorable à l'obſervation, mais il manqua

toujours à ces peuples & à tous les Orientaux, un grand encouragement qui a bien servi les Européens, c'eſt la navigation. Dans les beaux ſiécles de leurs ſciences, ils cultiverent avec ſuccès la géométrie, l'optique, la trigonométrie & d'autres parties importantes des mathématiques ; nous, Européens, nous étions alors preſque barbares. Nous devons à ce peuple beaucoup de connoiſſances, l'algebre, l'arithmétique, la chymie, &c. S'il n'eſt pas l'inventeur de ces ſciences, il y a fait du moins des découvertes, & il nous les a communiquées. Nous lui devons le zéro, qui a rendu les opérations arithmétiques ſi faciles ; quelques ſçavans croient qu'il doit lui-même à l'Inde la méthode des chiffres que nous appellons Arabes.

Les Arabes, après avoir long-tems négligé la philoſophie, dans la crainte qu'elle n'introduisît parmi eux l'eſprit de chicane, & dans la religion l'eſprit de ſchiſme; après avoir défendu toute lecture, celle de l'Evangile même & du Pentateuque, pour ne s'attacher qu'à l'Alcoran ; après avoir brûlé par le même principe les bibliothéques qui tomberent ſous leurs armes ; les Arabes s'adonnerent avec paſſion à la dialectique, à la métaphyſique & à la phyſique générale. Eſclaves, ils ne chercherent ni éloquence ni politique chez les Grecs ; Platon ne leur convint pas ; Ariſtote fut leur oracle, il exercoit leur ſubtilité. La théologie ſcholaſtique dont on a tant éprouvé les inconvéniens & ſi peu prouvé les avantages, avoient déjà, avant les Califes Al Manſor & Al-Mamon, partagé la religion en une multitude de ſectes; elle s'embarraſſoit dans des queſtions ſubtiles ſur les attributs de Dieu, ſur la prédeſtination & ſur d'autres matieres auſſi difficiles à éclaircir qu'inutiles à ſçavoir pour l'intérêt de la religion & des mœurs. Le premier qui écrivit ſur ces matieres, ce fut l'Iman Abdolmelit ou bien Abounaſr-Saïd, ou Rabia, docteurs morts de l'an 155 à l'an 160 de l'hégire. A Médine, à Kouffah, en Egypte, il parut pluſieurs ouvrages, qui n'avoient pour but que l'explication de l'Alcoran. Lorſqu'Al-Manſor eut tranſplanté une ſorte de philoſophie en

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

Arabie, & qu'Al-Mamon l'y eut fait fleurir, il parut avec des traductions des auteurs Grecs, des commentaires & des livres dans tous les genres. Aucune nation ſçavante n'a compoſé autant d'ouvrages. Il y en a dans la bibliothéque du Roi un très-grand nombre qui ne ſont point connus; il eſt à croire qu'on en tireroit de grandes lumieres pour l'hiſtoire de l'Orient, & peut-être même trouveroit-on dans ce tréſor des traductions d'ouvrages Grecs, dont les originaux ſont perdus.

Tout le monde ſçait dans quelle réputation furent les médecins Arabes en Aſie & en Europe. Ils ne cultiverent pas l'anatomie qu'ils avoient reçue des Grecs très-imparfaite. Ces peuples mêlerent dans leurs ſciences, dans la médecine, dans la chymie, &c. beaucoup de ſuperſtition & tous les vices qu'on n'eſt pas encore parvenu à ſéparer tout-à-fait de l'uſage des connoiſſances, la vanité des promeſſes, l'extravagance des raiſonnemens, la charlatanerie & l'impoſture. De là, ils paſſoient aiſément à la magie & à toutes ces divinations, auxquelles les hommes ſont portés, lorſqu'ils ignorent la vraie phyſique, l'hiſtoire & la bonne philoſophie.

Telles furent les ſciences Arabes ſous les Abaſſides, durant le cours d'environ quatre cens cinquante ans. Cette nation a produit un nombre conſidérables de ſçavans, qui ſe ſont immortaliſés par leurs ouvrages. Elle eſt tombée par degrés dans une groſſiere ignorance.

Des Arabes Bédouins.

Diodore de Sicile aſſure que les Arabes du déſert, qu'il appelle Nabathéens, du nom d'un des fils d'Iſmaël, défendirent toujours victorieuſement leur liberté, & contre les Aſſyriens, & contre les Médes, & contre les Perſes, & contre les Macédoniens: on peut dire qu'aucune puiſſance ne les a entiérement ſoumis, leurs ſables échapent aux fers. L'habitant vagabond d'une contrée ſtérile, vit de peu, il ne tient point à la glébe, il vit par-tout, il emporte avec lui tout ſon bien, c'eſt-à-dire, lui, ſa famille, ſes armes & peut-être ſon troupeau. On peut exterminer un tel peuple, on ne peut

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

peut pas le dompter; il faut ou détruire *sa personne*, ou l'assujettir à un autre genre de vie, &, pour ainsi dire, le dénaturer. Un tel peuple est souverainement libre, il ne souffrira point un tyran dans son chef, parce qu'indifférent pour tous les lieux, si on veut lui ôter sa liberté, il ira la chercher ailleurs, il la trouvera sous un autre chef, dans les bois, dans la fuite. La liberté de l'homme errant est trop grande dans ces pays incultes & stériles, pour qu'elle n'entraîne pas avec elle celle du citoyen.

Les Arabes Badowi ou Bédouins sont dans ce cas; ils menent depuis plus de trois mille ans une vie errante dans les déserts, n'ayant que des tentes pour habitations. Ils s'arrêtent dans les lieux où ils trouvent de l'eau, des fruits & des pâturages pour leurs nombreux bestiaux, jusqu'à ce qu'ils n'y trouvent plus de subsistance : cette vie leur paroît infiniment plus douce que celle qu'on mene dans les villes. Dispersés dans l'intérieur de l'Arabie, au nombre de plus de trois cens hordes, ils obéissent en hommes libres à un grand Emir, qui a sous lui des Schéiks, Princes, anciens ou vieillards, à la tête de chaque tribu. L'emploi de ces Schéiks est héréditaire. S'ils meurent sans enfans mâles, les principaux de la tribu procédent à l'élection de leur chef, sous l'autorité du grand Emir. Le plus puissant de ces Princes résidant dans un désert situé sur le chemin de la Mecque, a le titre de Roi. Le Grand Seigneur envoye chaque année aux Emirs les plus distingués des présens magnifiques, pour les engager à protéger les caravanes qui vont à la ville sainte, ce qu'il ne pourroit obtenir par la force. On assure que quelques-uns de ces Princes ont sous leur dépendance des villes & des villages. Leurs principales richesses consistent en haras & en troupeaux. Ils commercent aussi comme leurs sujets avec les caravanes; il y en a qui ont des trésors considérables, les plus puissans peuvent mettre en campagne cinq ou six mille soldats. Leurs peuples vivent en assez bon ordre.

Ces peuples, comme tous les peuples libres, pauvres & à de-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

mi-sauvages, ont peu de loix. Les procès se terminent ordinairement parmi eux à l'amiable ou par la voie de l'arbitrage. Ceux qui ont une grace à demander à l'Emir, lui présentent une requête: si sa réponse est favorable, il rend lui-même la requête, après y avoir apposé son cachet; la vue du Prince est l'annonce du bienfait, elle en augmente le prix. Autrement il la déchire & il la fait rendre par un tiers au suppliant, comme s'il n'osoit lui refuser en personne sa demande, & qu'il craignît d'être le témoin de sa peine & de l'augmenter par sa présence, coutume remarquable fondée sur une noble idée de la principauté. Aussi le suppliant qui a essuyé un refus s'en va-t-il en bénissant le Prince. Les grands crimes & les peines capitales sont rares; on punit par la prison, la bastonnade, la décollation, le feu, &c. Les peines pécuniaires sont les plus communes. Le chevalier d'Ervieux dit que dans le camp de l'Emir du Mont Carmel, le plus rude châtiment n'aboutissoit qu'à faire mettre les entraves d'un cheval à celui qui auroit mérité une punition rigoureuse, & cependant ce Prince étoit fort craint, promptement obéi, & servi avec toute la soumission & tout le respect possible, c'est qu'il étoit aimé & qu'on étoit retenu dans le devoir par la crainte de lui déplaire, si ce n'étoit par la crainte d'être puni.

Les Arabes n'ont pour habillement ordinaire qu'une chemise à longues manches, un caleçon de toile, un caftan, espéce de soutane de grosse toile de coton, une ceinture de cuir avec un poignard, des vestes de peaux d'agneaux en hiver, un manteau de bouracan, un turban de mousseline blanche autour d'un petit bonnet de drap rouge. Les femmes du commun sont vêtues d'une chemise de toile bleue, avec une ceinture & un aba ou veste pardessus, un voile sur la tête.

Les Bedouins se nourrissent de lait, de miel, de riz, de fruits sauvages & de légumes: ils mangent aussi de la chair de poule, de bœuf, de mouton, de chameau. Les apprêts les plus ordinaires sont du bouilli avec du potage au riz, & du riz en pilau,

ou à demi-cuit avec du ſafran, des raiſins ſecs, des pois chiches avec de l'oignon. Le ragoût de leur déjeûné eſt du beurre frais dans du miel. L'eau eſt leur boiſſon ordinaire; ils boivent des liqueurs fortes ſans ſcrupule & avec plaiſir.

Ceux qui ſont attachés au ſervice de l'Emir vivent en commun. On leur ſert une grande marmite ou gamelle de potage, de pilau & autres ragoûts, qui a deux pieds de diametre & un pied & demi de profondeur. Ils mangent avec leurs doigts & de la main droite ſeulement, aſſis ſur le talon : ce qui tombe ſur leur barbe ou ailleurs ſe remet dans le vaſe. Ils boivent dans une grande urne, qui paſſe de main en main. Après le repas, ils mangent des fruits, prennent d'excellent café & fument du tabac. L'uſage du tabac à fumer eſt ſi répandu parmi eux, qu'il n'y a grand ni petit, de l'un & de l'autre ſexe, qui n'en prenne prodigieuſement; il en eſt de même du café.

Les perſonnes de conſidération mangent avec des cuilliers : elles prennent pourtant la viande avec les doigts. Pluſieurs mangent ainſi par dévotion, diſant que Mahomet a accordé des indulgences à ceux qui n'employeroient que les trois doigts de la main, qui eſt la fourchette que Dieu a donnée à l'homme.

Les plus groſſiers, lorſqu'ils manquent de chandelier pour éclairer leur ſouper, ne font aucune difficulté de ficher la chandelle ſur la pointe du pilau, ſans être dégoûtés par le ſuif qui s'y mêle.

Les Arabes uſent beaucoup d'une confection faite avec des feuilles de *benge*, juſquiame; eſpéce de diminutif de l'opium & dont l'uſage habituel produit des effets ſemblables. Ils prétendent que cette drogue les jette dans de douces rêveries, les égaye, leur fortifie la mémoire & leur donne de l'eſprit & de la raiſon : elle produit préciſément des effets tout contraires; mais l'habitude une fois priſe d'en manger, on meurt de langueur & de chagrin, ſi l'on y renonce. Voyez les mœurs des Perſans.

Leurs tentes ſont de poil de chevre; les Emirs & les Schéiks en

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ont ordinairement plusieurs au centre du camp. Au commencement de la nuit, on bat la retraite, on éteint toutes les lumieres, & l'on se met au lit. Le camp est alors gardé par des chiens qui environnent son enceinte. Il n'y a rien de si leste que leurs mouvemens, quand il s'agit de décamper; ils ne font guere plus de deux heures à cette opération; il est vrai que leurs meubles qui se réduisent au pur nécessaire, ne les embarrassant pas beaucoup, quelques marmites, des gamelles, un petit moulin à bras, des cruches, des sacs pour serrer leurs hardes, des nattes pour coucher avec quelques couvertures, c'est tout l'attirail. Les Princes ont des matelas, des tapis, des coussins, de beaux draps & autres meubles de velours, de satin, d'étoffes d'or & d'argent. Une pierre sert de chevet aux autres. Il est rare que les Bédouins s'arrêtent plus de quinze jours en un même lieu. Leur coutume est de marcher la nuit pour être à l'abri des chaleurs; ils placent ordinairement leur camp sur des collines dégarnies d'arbres, pour qu'ils ne puissent pas être surpris.

Leurs armes sont l'arc, la lance, le sabre, la hache, & un bouclier couvert de peau de poisson; ils craignent beaucoup les armes à feu, & ils ne s'en servent pas. Leur maniere de combattre est semblable à celle des Persans; ils se battent rarement en rase campagne, & ils n'attaquent guere qu'ils ne se croyent sûrs de vaincre.

On leur a reproché de tous les tems leur penchant invincible pour le brigandage. Il est certain que les caravanes de quelque religion & de quelque nation qu'elles soient, ne traverseront jamais leurs déserts, sans leur payer, ou de gré ou de force, un tribut considérable, pour le droit de passage, & sans leur acheter fort cher de l'eau & des vivres, si même ils ne les dépouillent pas de tout. Ils n'ôtent pas la vie à ceux qui ne se défendent pas, mais lorsqu'on leur résiste & qu'ils voyent couler le sang de leurs camarades, ils sont cruels & implacables: il faut se munir contr'eux d'armes à feu.

Ces peuples justifient leurs rapines par leur situation & par l'approbation de Dieu, qui, disent-ils, voyant Ismaël sans patrimoine, lui donna en partage la campagne & les biens dont il pourroit s'emparer : ils ne disent jamais *j'ai pris*, mais *j'ai gagné*. On assure que ces brigands sont d'ailleurs très-civils & même très-hospitaliers envers les étrangers qui se livrent à eux avec confiance ; ils défrayent leurs hôtes & ils leur procurent tous les agrémens possibles. Leur probité entr'eux est sans égale, c'est l'effet de la nécessité. Leurs tentes sont toutes ouvertes sans danger, & les marchands qui vont dans leur camp laissent leurs marchandises étalées, sans qu'il leur manque jamais rien. Le voleur seroit trop aisément découvert, parce qu'il ne peut long-tems cacher le corps du délit. On est, à cet égard, en sûreté dans ces camps, par là même qu'on y est plus exposé.

Les occupations & les divertissemens des hommes sont de monter à cheval, de chasser, de tirer de l'arc & de jouter en présence des Schéiks avec des jéridges, roseaux taillés en forme de dards : ces tournois sont des imitations de l'exercice de la lance, quelquefois funestes aux acteurs. Ils jouent aux dames, aux échecs, &c. On les voit exceller dans tous les exercices d'adresse. Les femmes s'occupent des soins domestiques & particulierement de la conduite & du gouvernement des troupeaux ; quelquefois elles se visitent entr'elles. Le tems se passe dans ces visites à prendre du café, à fumer, à raconter des histoires, à chanter & à jouer de leurs instrumens, violons, tambours, tambours de basque, castagnettes, &c. Leur musique est une psalmodie monotone, lente, avec de longues tenues, de grandes pauses & des reprises. La danse passe pour un exercice indécent à l'égard de l'un & l'autre sexe ; ils ont pourtant des danseurs ou baladins de profession, dont l'art consiste en gestes, contorsions & minauderies burlesques, qu'ils accompagnent du jeu de cliquettes ou castagnettes.

Les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes & les filles d'autrui ; ils ne les voyent qu'en public, de loin, par ha-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

zard & voilées. Les filles ſe laiſſent adroitement entrevoir aux garçons auxquels elles voudroient plaire. On achette les femmes & on les paye en chameaux, moutons & chevaux. Quand les parties ſont d'accord, on baigne la fille, on la parfume, on lui peint les ſourcils en noir & les ongles en rouge, on lui imprime ſur le corps différentes marques, on l'habille proprement, & on la conduit ſur un chameau au ſon des inſtrumens, à la tente où le mariage doit être célébré. Quand la nuit eſt arrivée, les dames la conduiſent au futur époux; elle s'en approche humblement & s'en éloigne trois fois, en changeant à chaque fois d'habits. C'eſt une des coutumes faſtueuſes de l'Orient de déshabiller ſouvent la mariée & de la parer en un ſeul jour de tous les habits qu'on lui a faits pour les nôces: le marié en fait de même. Après cette cérémonie, l'époux embraſſe ſa femme avec tranſport, & la reconduit à ſa tente, où on les laiſſe enſemble une demi-heure; il en ſort pour montrer avec joie à la compagnie les preuves inconteſtables de la virginité de ſon épouſe, & les divertiſſemens recommencent. Un ancien uſage ne permet pas au pere de la mariée d'aſſiſter à cette cérémonie, parce qu'il eſt cenſé s'affliger de ce que ſa fille eſt entre les bras d'un homme. Il y a des tribus où l'époux, accompagné d'une troupe de jeunes gens armés de bâtons, va enlever de force la mariée, que des femmes armées de la même maniere défendent très-vivement; le choc eſt ſi ſérieux, que l'époux eſt quelquefois obligé de ſe mettre au lit de ſes bleſſures. Ces Arabes ſe percent quelquefois le bras de coups de couteau, pour témoigner à leurs maîtreſſes ce qu'ils ſouffrent de leurs rigueurs.

Les Bédouins n'épouſent ordinairement qu'une femme; leur pauvreté, ainſi que leur vie errante & libre, ne leur permet pas d'en entretenir pluſieurs. Ils pouſſent la réſerve au ſujet de leurs femmes, juſqu'à s'abſtenir d'en parler dans la converſation. Si on eſt obligé de faire mention d'elles ou de leurs filles, il faut toujours les dépriſer ſur leur beauté. La débauche eſt inconnue parmi

eux. Les Arabes aiment leurs enfans, ils jurent fur leur tête : leur tendreffe s'étend fur les petits de leurs troupeaux.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

La principale beauté des femmes eft d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts & relevés à fleur de tête : on dit que les dames font belles, blanches & bien faites, & les femmes du commun bafanées & très-laides. Les Arabes expriment la beauté d'une femme, en difant qu'elle a les yeux d'une *gazelle*. La gazelle eft une bête fauve, à peu-près fembable à la biche, que les Orientaux aiment beaucoup, à caufe de la douceur & de la gentilleffe qu'elle a, quand elle eft une fois privée. Ce joli animal a, dit-on, un air de pudeur & de timidité, comme une jeune fille.

Les dames noirciffent leurs fourcils & les font joindre fur le milieu du front ; elles portent beaucoup d'anneaux aux mains, aux pieds, aux narines : c'eft une galanterie Arabe que de baifer la bouche à fa femme à travers les anneaux qui leur pendent du nez. Elles fe barriolent le corps de diverfes couleurs. On leur voit fur le vifage, ainfi qu'aux enfans, des mouches bleues, qu'elles y appliquent, tant pour relever leur beauté que pour arrêter fur cette couleur les regards des curieux, afin, difent-elles, que la malignité des enchanteurs aux yeux funeftes, ne paffe pas jufqu'à leur perfonne pour leur faire du mal. Ces coutumes & plufieurs autres appartiennent auffi aux Arabes, habitans des villes.

Les Bédouins n'ont jamais de procès fur les fucceffions : on partage également les biens ou fimplement en famille, ou fous l'autorité de l'Emir, ou par l'eftimation de leurs amis. Les hommes ne pleurent point fur les morts, pour ne pas témoigner de la foibleffe pour un événement néceffaire & avantageux pour le défunt, qu'il mene en paradis. Les femmes, au contraire, fe lamentent beaucoup en fuivant le corps que l'on va fimplement dépofer dans une foffe, fur laquelle on entaffe de groffes pierres, dans la crainte que les animaux ne viennent à le déterrer.

Les Arabes ne font pas fort inftruits de leur religion, ils ne fe piquent pas de l'obferver avec une grande régularité. Ce relâche-

Mœurs, coutumes, caractere des Arabes.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

ment naît en partie de la confiance où ils font que les mérites de Mahomet, leur compatriote, leur feront appliqués.

Ils ont une grande vénération pour le pain & pour le fel. Quand ils veulent faire une priere inftante à quelqu'un avec qui ils ont vécu familierement, ils le conjurent de leur accorder leur demande, par le pain & le fel qu'ils ont mangé enfemble, & ils jurent de même par le pain & le fel.

Si l'on crache devant un Arabe, il eft à craindre qu'il ne prenne cette action pour une marque de mépris. Ils ne crachent point en préfence de leurs fupérieurs. Ils ne fe mouchent pas, non plus que les Turcs, avec leurs mouchoirs, qui ne leur fervent qu'à s'effuyer le vifage & les mains, ou à leur couvrir les genoux, quand ils fe peignent la barbe, &c.

Ils regardent la barbe comme un ornement facré que Dieu leur a donné pour les diftinguer des femmes. Il n'y a point de plus grande marque d'infamie que celle de la rafer à un coupable. C'eft un point de religion parmi eux que de l'entretenir; ils la confidérent ainfi que les Turcs, comme un figne d'autorité ou de liberté. Les jeunes gens dont le *fang eft encore fou*, (pour parler leur langage) fe la coupent quelquefois, quoique libres; on le pardonne à leur âge. Quand ils font mariés & fur-tout quand ils ont un enfant, ils la confervent & la foignent, pour montrer qu'ils ont renoncé aux amufemens de la jeuneffe & aux folies du monde, & qu'ils ne fongent plus qu'à leur falut & à leur honneur. Lorfqu'ils la peignent, ils ramaffent fuperftitieufement tous les poils qui en tombent, & les plient dans un papier pour les porter au cimetiere. On fe baife réciproquement la barbe, quand on fe falue amicalement. Un Arabe qui rencontrera un homme un peu âgé fans cet ornement, ne manque pas de fouhaiter *la malédiction de Dieu au pere qui a engendré ce vifage imparfait.* Un homme fans nez leur paroîtroit moins hideux qu'un homme fans barbe.

Les payfans Arabes font fort étonnés quand on leur préfente un miroir; ils fe voyent fans fe connoître: leur figure leur paroit, dit-on,

dit-on, ridicule, ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Ils en rient de toute leur force, mais lorſqu'à la fin, ils s'apperçoivent que cette image imite tous leurs mouvemens, l'humeur les gagne, ils cherchent le ſinge derriere la glace & ils la caſſeroient, ſi on ne la retiroit bien vîte. Il y en a eu d'aſſez imbécilles pour croire que ces figures étoient effectivement des hommes que les Francs avoient cachés dans le verre. On en croira ce qu'on voudra. Il eſt évident qu'au moins la généraliſation eſt un merveilleux de voyageur.

Il n'y a point d'Arabe, quelque miſérable qu'il ſoit, qui n'ait des chevaux. Ils préférent les jumens; elles ne henniſſent point. Le peuple ne ſe ſoucie pas beaucoup de ſa généalogie; fier & vain de la filiation générale de la nation, il ne cherche point à remonter à ſes ayeux particuliers; mais grands & petits, ils ſont tous curieux de la généalogie de leurs chevaux, dont la race la plus noble & qui n'a ſouffert aucune méſalliance, s'appelle *kekhilan*. On conſtate par des actes authentiques, ſignés & ſcellés par des officiers, la deſcendance de ceux qui ſont de familles diſtinguées. Il y a beaucoup de jumens du prix de mille à deux mille écus. Le moindre cheval de la premiere race ſe vend quinze cens livres. On les connoît par nom & par ſurnom; on les diſtingue au poil & à des marques particulieres. L'Emir Turabege, au rapport d'un voyageur, avoit une jument de quinze mille francs, laquelle l'avoit tiré d'un grand péril, ayant marché trois jours & trois nuits, ſans manger ni boire. Les Arabes aiment tendrement ces animaux, ils les élevent comme leurs enfans, & ils ne s'en ſéparent qu'avec une peine extrême. Ces peuples ſont très-bons écuyers.

Les Arabes & leurs femmes ſont tous habillés à peu-près de même que les Bedouins & les Bédouines. Hamilton aſſure que dans les Royaumes d'Oman & de Fartach, les femmes vont nues, excepté de la ceinture aux pieds: la maniere de manger dans les villes eſt ſemblable à celle du déſert. On dit que dans l'Etat de Maskat, les maîtres dînent quelquefois avec leurs eſclaves, &

que le Roi reçoit à sa table des gens du peuple. Dans les villes, on brûle beaucoup d'encens, de myrrhe & de parfum; après le repas, on répand quelquefois de l'eau rose sur les convives : ces choses se pratiquent aussi dans les visites, & l'on y présente en même tems à l'assemblée du café, de l'opium, des pipes & du sorbet.

Un homme est plutôt déshonoré par la débauche de sa sœur que par celle de sa femme, par la raison que sa femme n'est pas de son sang comme sa sœur, & que si elle n'est pas sage, il n'a qu'à la répudier, & alors il n'y a plus rien de commun entr'eux, au lieu que l'on ne peut pas rompre les liens de la nature.

Les monnoies les plus répandues en Arabie sont les *talers*, piastres orientales, les sequins de Venise & autres piéces d'or d'Egypte, de Turquie & d'Allemagne, la seule monnoie d'or que les Arabes reçoivent dans le commerce; les *budgeroek*, piéces d'un métal commun peu différent du fer, lesquelles portent d'un côté l'empreinte d'un croix, &c. On croit que cette derniere monnoie a été fabriquée par les Portugais dans le tems qu'ils étoient maîtres d'Ormuz & de la côte qui est vis-à-vis Maskat.

Il n'y a point de chemin tracé dans les déserts, & il ne peut y en avoir à travers leurs sables mouvans. Dans ces affreuses solitudes, on n'a d'autre guide que le compas, la boussole & les astres; on n'y voyage que par caravanes de deux ou trois cens hommes. Les chameaux indiquent, dit-on, les lieux où il y a des sources; ils sentent l'eau de loin; & ils doublent alors le pas, surtout lorsqu'ils ont été quelques jours sans boire. L'usage des caravanes, soit des pélerins soit des marchands, est d'élire un chef ou *caravan bassa*, qui maintient l'ordre dans la troupe. Elles rencontrent souvent des Arabes, appellés Shaouk, d'une race très-pauvre, qui leur apportent des subsistances & qui font sentinelle autour du camp. Dans toute l'Arabie, on ne voyage en sûreté qu'avec l'habit Mahométan.

Les Arabes sont, en général, d'une petite taille & d'une com-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

plexion robuste; ils ont le corps maigre, le tein basané, les yeux noirs & pleins de feu, le poil brun, la physionomie plus spirituelle qu'agréable, la voix grêle & foible, comme celle des femmes. Leur humeur est un peu mélancholique. Ils sont endurcis au travail & aguerris contre les intempéries de l'air. Leur sobriété les soustrait à un grand nombre de maladies: ils aimeroient mieux mourir que de prendre des lavemens, c'est parmi eux une indécence insupportable. On ne peut les déterminer à se faire saigner, parce qu'ils croyent que l'ame est dans le sang & qu'on ne sçauroit en tirer du corps sans diminuer la vie. Leurs remédes se réduisent à des secrets de bonnes femmes, à des papiers chargés de caracteres que leurs docteurs leur font avaler, à des prieres qu'ils portent au cou, &c. & ils vivent fort long-tems.

Les Arabes des villes ont les manieres plus polies & le caractere plus sociable que ceux du désert, dont les étrangers ont toujours à craindre des violences, quoi qu'en disent quelques voyageurs qui ont apparemment été plus heureux que beaucoup d'autres. Ces peuples sont naturellement graves & sérieux; l'air riant ne leur paroît agréable que sur le visage des filles & des jeunes femmes, aussi rient-ils bien rarement. Ils parlent peu & sans gesticuler; ils croiroient être parvenus au plus haut degré de la sagesse, s'ils pouvoient se faire entendre sans remuer les levres. Complaisans, civils, réservés, modestes, ils ne s'interrompent jamais les uns les autres, ils écoutent, ils feignent toujours de croire tout ce qu'on leur dit, quelqu'invraisemblable que la chose leur paroisse, pour ne pas désobliger celui qui ment. Une parole libre ou offensante ne sort jamais de leur bouche. On assure qu'ils disent volontiers du bien de tout le monde, à moins qu'il ne soit question des vices publics d'un scélérat. On croit bien que ces dernieres qualités sont beaucoup plus communes dans les déserts que dans les villes.

Les Arabes sortent rarement de leur caractere flegmatique: on les voit supporter patiemment les défauts d'autrui, excuser les

fautes, pardonner les offenſes. Leur colere eſt terrible, mais ils en reviennent bientôt & on les reconcilie aiſément; il eſt rare qu'ils aillent juſqu'à ſe frapper, quoiqu'ils portent quelquefois la main ſur le poignard. Il n'y a chez eux de haine irréconciliable que celle *du ſang*, c'eſt-à-dire, d'un meurtre commis dans la perſonne d'un parent; toute communication eſt alors rompue entre les familles du mort & du meurtrier; plus d'alliance entr'eux; il n'y a que la vengeance qui éteigne cette haine.

Les Arabes n'ont jamais pu pardonner aux Turcs leurs uſurpations; les Turcs ne leur pardonnent point leur haine, & ils ſe traitent, comme on dit, *de Turc à Maure.*

Ces peuples ont de l'eſprit, de la pénétration, de l'ouverture pour les ſciences, & des diſpoſitions pour les arts: ils négligent leurs talens. On ne tire aujourd'hui de leur pays aucune production qui faſſe honneur à leur induſtrie.

Du Mahométiſme.

La vraie religion, diſent les docteurs Muſulmans, a toujours été la même, quant à l'eſſence des dogmes & à la morale; mais elle a reçu dans la ſuite des ſiécles divers degrés de perfection, quant au rit & à la diſcipline. Dieu a d'abord envoyé Moyſe, auteur de la premiere loi; enſuite Jéſus-Chriſt, auteur d'une loi plus parfaite; & enfin Mahomet, le dernier des prophêtes & le plus grand.

Ce ſyſtême, ajoutent-ils, eſt appuyé ſur divers témoignages de l'ancien teſtament & en particulier ſur ce paſſage du Deuteronome: *Dominus de Sinaï venit, & de Seïr ortus eſt nobis, apparuit de monte Pharan.* Ces paroles déſignent à leur ſens, trois fameuſes apparitions par leſquelles Dieu a daigné ſe manifeſter aux hommes; la premiere, ſur le mont Sinaï, où il dicta à Moyſe le Pentateuque; la ſeconde, ſur le mont Seïr ou Galilée, où il donna l'évangile à Jéſus-Chriſt; la troiſiéme, ſur les montagnes de Pha-

ran, voisines de la Mecque, où il communiqua l'Alcoran à Mahomet. Ces trois mots, *venit*, *ortus est*, *apparuit*, *il est venu*, *il s'est levé*, *il a apparu*, désignent les trois loix par les degrés de leur perfection; la loi des Juifs, par une lumiere foible, l'aurore d'un beau jour; la loi des Chrétiens, par le soleil levant; la loi des Mahométans, par la plénitude de la lumiere. Les traditions Musulmanes appliquent de même plusieurs paroles du Sauveur au faux prophête.

Le corps de la doctrine, des loix & des cérémonies du Mahométisme, est formé du Koran, ouvrage de Mahomet, de l'Asorath, qui contient les traditions des prophêtes, c'est-à-dire, des sages, & d'un recueil de conséquences tirées du Koran.

Mahomet compila le Koran, Al-Koran, le livre par excellence, avec le secours d'un Juif Persan & du moine Nestorien Bahire ou Sergius. Cet ouvrage est un mêlange bisarre de contes burlesques, de révélations ridicules & de vérités sublimes : il y est parlé de guerres, de rhétorique, d'astronomie & d'autres sciences qui commençoient alors à être connues en Arabie. D'ailleurs, nul ordre dans ce livre, des répétitions continuelles, des contradictions sans nombre, des travestissemens pitoyables de la bible & de l'évangile, des obscénités révoltantes, &c. Mahomet a pris dans l'ancien & dans le nouveau testament ses grandes idées sur la divinité & sur la morale : le Talmud & les livres de Zoroastre lui ont fourni une partie de ses visions. On croit que toutes nos traductions du Koran ont été faites sur des copies transmises par des prêtres Grecs, qui n'ont pas, à ce que l'on prétend, épargné les altérations & les falsifications.

L'Alcoran représente les attributs de la divinité sous les plus belles couleurs; il ne déroge presque point à la morale de l'évangile, si ce n'est dans ce qui concerne le mariage & la vengeance. On trouve parmi les préceptes de Mahomet le précepte qui est la loi & les prophêtes : *faites à votre prochain ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Il n'a point élargi les voies de la morale Chré-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

tienne, dans ce qui concerne l'amour de Dieu, la charité, l'humilité, la juſtice, la patience dans l'adverſité, la confiance en Dieu, la ſoumiſſion aux puiſſances, la défenſe du tyrannicide, &c. il les reſſerre même ſur certains objets, tels que le prêt à intérêt que la religion Chrétienne autoriſe en certains cas & qu'il défend dans toutes les circonſtances.

L'Alcoran paſſe pour increé dans la foi des principales ſectes Muſulmanes. L'original de cet ouvrage divin, diſent-elles, exiſte de toute éternité dans l'eſſence de Dieu même; & tous les anges & tous les hommes réunis ne ſeroient pas capables d'en former un ſeul chapitre. Cependant les docteurs avouent l'imperfection, le déſordre & les variations de la copie répandue par le prophête, & ils ſont contraints d'en révoquer plus de cent cinquante verſets: le Mufti n'eſt pas toujours d'accord avec ſes loix. Les interprétations des Califes eurent une autorité divine tant que leur puiſſance temporelle conſerva dans la croyance des peuples l'opinion de leur infaillibilité. Les Muſulmans ont une grande vénération pour le chameau, en partie parce que cet animal a l'honneur de porter ce ſaint livre au pélerinage de la Mecque; celui qui eſt chargé de l'exemplaire que le Grand Seigneur envoye tous les ans en Arabie, eſt exempt de travail & de ſervice pour le reſte de ſes jours.

Selon l'opinion des docteurs Muſulmans, le Mahométiſme eſt partagé en ſoixante-douze ſectes, figurées par la diviſion du genre humain en ſoixante-douze nations à la tour de Babel. Cette religion, depuis ſa naiſſance, a ſouffert des ſchiſmes & des héréſies ſans nombre, ſous les Ommiades, parce que les Mahométans ne cultivoient que la théologie avec beaucoup d'ignorance & de ſuperſtition; ſous les Abbaſſides, parce que la philoſophie d'Ariſtote s'introduiſit dans la théologie; dans les derniers âges, parce qu'il n'y a plus eu d'autorité qui fixât la foi.

Les Arabes & les autres Sunnites ou Orthodoxes, réduiſent leur croyance eſſentielle à deux points fondamentaux, & les pratiques néceſſaires au ſalut à cinq chefs.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

1°. *Dieu est un, Mahomet est l'envoyé de Dieu :* c'est là tout le symbole du Musulmanisme Orthodoxe. Les docteurs ont étendu cette formule. L'ouvrage Arabe intitulé *Exposition de la profession de foi des Sunnites*, contient une des professions de foi les plus authentiques dans l'Islamisme : en voici les articles principaux.

» Je crois que Dieu est un, qu'il n'est ni substance ni accident » & qu'il ne ressemble à aucun être. Rien n'arrive, ni dans le ciel » ni sur la terre, bien ou mal, fidélité ou infidélité, science ou » ignorance, salut ou damnation, sinon par le décret & la pré- » détermination absolue de Dieu. Tout ce qu'il veut sera; ce qu'il » ne veut pas ne sera point. L'homme ne peut obéir à sa volonté » que par le concours de sa grace ».

» Je crois que l'Alcoran est éternel, & que Dieu l'a révélé à » Mahomet, le plus grand des prophêtes ».

» Je crois que Dieu a envoyé Mahomet, en qualité d'am- » bassadeur, aux Arabes, aux barbares, aux démons & aux hom- » mes; que par la loi qu'il lui a donnée, il a abrogé toutes les » autres loix; qu'il l'a exalté au dessus de tous les prophêtes; qu'il » l'a établi seigneur de tous les hommes, & qu'il a ordonné que » le nom de ce prophête ne fût point séparé du sien dans la pro- » fession de foi ».

» Je crois tout ce que Mahomet a enseigné touchant la vie fu- » ture : sçavoir, que l'homme, après la mort, subira debout dans » son cercueil en corps & en ame, un premier examen, que Mon- » ker & Nakir, juges sévéres, lui feront sur l'unité de Dieu & » sur la mission de son envoyé ».

» Je crois à la grande balance qui remplit la superficie du ciel » & de la terre, & dans laquelle toutes nos actions seront pesées, » les vertus dans le plat de la lumiere, les vices dans le plat des » ténebres ».

» Je crois au pont de Sorat, suspendu au-dessus de l'abyme, » plus aigu qu'un glaive & plus subtil qu'un cheveu. Les pieds

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

» des Infidéles ne pourront s'y soutenir, & ils tomberont dans le » feu; mais les Fidéles le traverseront en sûreté, & ils seront con- » duits dans la maison du repos ».

» Je crois à la piscine de Mahomet, où tous les Fidéles se dé- » saltéreront, après avoir passé le pont de Sorat & avant que d'en- » trer dans le paradis ».

» Je crois à l'intercession, premierement, des prophêtes, en » second lieu, des martyrs, & ensuite des autres fidéles, selon » l'excellence & le degré de mérite de chacun d'eux. Je crois aussi » que tous ceux qui auront honoré un seul Dieu, quand même » ils n'auroient aucun intercesseur, seront à la fin tirés de l'enfer, » ensorte qu'aucun fidéle n'y sera éternellement tourmenté ».

Quelques commentateurs ont soutenu que la piscine, le pont de Sorat & la grande balance, étoient des allégories, mais ce sentiment ne passe pas pour orthodoxe.

Le paradis Mahométan est un séjour délicieux, arrosé de fleuves de lait, de miel & de vin blanc. Le limon de ces fleuves est un musc odoriférant, & les cailloux sur lesquels ils roulent, sont des perles & des hyacinthes. L'ange Gabriel ouvrira les portes de ce séjour aux fidéles Musulmans. La premiere chose qui s'offrira à leurs regards sera une table de diamans d'une telle longueur, qu'il faudroit soixante-dix mille jours pour la parcourir : les siéges qui l'environnent sont d'or & d'argent, les nappes de soie & or. Après que les fidéles seront assis, ils mangeront des mets succulens & ils boiront des eaux délicieuses. Quand ils seront rassasiés, les beaux garçons qui les servoient leur présenteront des robes vertes d'une étoffe précieuse, avec des colliers & des pendans d'oreilles d'or : on leur donnera ensuite à chacun un citron, & lorsqu'ils l'auront approché de leur nez pour en sentir le parfum, il en sortira une vierge d'une beauté ravissante; chacun embrassera la sienne avec transport, & cette ivresse durera cinquante ou soixante ans, sans interruption. Il y aura cent divers degrés de plaisir, dont le moindre sera si grand, qu'afin que les fidéles puissent les goûter tous sans

ſans en être accablés, ils auront chacun la force de cent hommes. Après la premiere jouiſſance, Dieu montrera ſa face aux fidéles. Enſuite chaque couple aura pour demeure un palais délicieux, où ils paſſeront l'éternité à boire, à manger & à jouir de toutes les voluptés poſſibles. Les hommes auront plus ou moins de houris, ſuivant le degré de leur mérite. Ces filles ſont d'une beauté que l'imagination ne peut ſe peindre. S'il en paroiſſoit une dans le ciel au milieu de la nuit, elle éclaireroit l'univers comme ſi c'étoit le ſoleil; ſi elle crachoit dans la mer, elle changeroit ſes eaux ſalées en miel. Ces vierges seront ſoigneuſement gardées; elles auront tant de modeſtie, qu'elles ne leveront les yeux que ſur leurs maris, &c. Ces palais ſont les modéles des ſerrails.

Du reſte, ces rêveries ne ſont pas toutes conſacrées dans l'Alcoran, mais la tradition les attribue à Mahomet, elles conviennent à ſon génie & à la deſcription qu'on lit du paradis dans ce livre; elles quadrent avec ſes inſtitutions ſenſuelles, elles ſont propres à remplir ſon objet. Il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'il ait voulu envelopper dans cette deſcription ſous des images corporelles, l'idée des plaiſirs ſpirituels, comme dans les pſeaumes, dans l'apocalypſe & ailleurs, l'écriture peint la béatitude & la beauté ſous les traits métaphoriques d'ivreſſe, de torrens de voluptés, de pierres précieuſes, &c. Cependant il faut avouer que le texte de l'Alcoran & les plus ſçavantes paraphraſes de ce livre, paroiſſent bien éloignés de n'admettre d'autre félicité que la jouiſſance des voluptés charnelles, & les plus habiles Mahométans prétendent que ces peintures groſſieres ne ſont que des allégories & des paraboles, ſous leſquelles on a peint l'image d'un bonheur plus digne de l'homme. Ces figuriſtes tâchent de ſauver l'honneur de leur prophête.

Bayle ne cherchoit point la vérité dans le cœur humain, lorſqu'il ſoutenoit que ce paradis ſenſuel n'étoit point un appât auſſi puiſſant que le bonheur ſpirituel de l'évangile, par la raiſon que les promeſſes de l'évangile annoncent des plaiſirs bien ſupérieurs

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

à ceux de Mahomet. La crédibilité des promeſſes ſe tire plutôt de leur nature que de leur grandeur ; & il eſt plus naturel de croire ce que l'on deſire & ce que l'on ſent, que ce que l'on ne peut ni ſentir, ni concevoir, ni imaginer. Le vulgaire eſt bien plus diſpoſé à placer le vrai bonheur, le bonheur parfait, dans la perfection du bonheur dont il a l'avant-goût & auquel il aſpire, que dans une jouiſſance inconcevable d'un être incompréhenſible & dans un état où l'homme transformé, ſpiritualiſé, infiniment élevé au-deſſus de lui-même, n'a preſque plus de reſſemblance avec l'homme de la nature. Des hommes groſſiers & auſſi enclins aux plaiſirs charnels, tomboient, pour ainſi dire, de leur propre poids, dans le gyron d'une religion ſenſuelle. Des plaiſirs auxquels Mahomet leur permettoit de ſe livrer dans la polygamie & le concubinage, leur cœur qui ne ſe raſſaſioit jamais, mais qui ne jouiſſoit pas toujours, ſe portoit à deſirer une vie de voluptés intariſſables. Le plaiſir attire le plaiſir ; la paſſion fait ſa religion ; chaque homme ſe fait ſon Dieu ; les Arabes trouvoient dans le paradis de Mahomet le paradis qu'ils deſiroient & qu'ils auroient eux-mêmes créé ; c'étoit le vœu de leur cœur ; ils furent aiſément perſuadés.

Suivant l'opinion populaire, Mahomet prive les femmes des joies du paradis ; les uns croient qu'il leur refuſe des ames, les autres diſent qu'il les conſerve après leur mort, pour les affliger par le ſpectacle des plaiſirs que les hommes prendront avec les houris, & qu'elles verront avec douleur à travers des paliſſades. Les habiles Mahométans renverſent ces grilles, qu'éleve l'imagination du peuple ou l'impoſture de quelques-uns des ennemis du Mahométiſme. Mahomet a donné au ſexe des ames, mais moins relevées que celles des hommes ; & s'il ne leur permet pas d'aſpirer comme êtres ſubalternes, à ſe trouver avec eux dans le paradis des houris, raiſon pour laquelle elles furent excluès des moſquées, il a créé pour elles un lieu de félicité, proportionné à leurs facultés & à leurs mérites naturels, où toutes les bonnes femmes

ſe réjouiront éternellement. Les Mahométans damnent toutes celles qui meurent filles, parce que, diſent-ils, le but de la création de la femme étant de croître & de multiplier, elle ne fait proprement que remplir ſa vocation, lorſqu'elle a des enfans ou qu'elle les éleve, les ſeules vertus que Dieu leur demande & qu'il récompenſera : en conſéquence de ce dogme, il y a des femmes qui ne reſteroient pas veuves huit jours, de peur de mourir dans l'intervalle & d'être damnées comme créatures inutiles. Celles qui tiennent plus à leur liberté qu'à leur religion, ſe contentent de faire cet acte de dévotion, quand elles craignent de mourir.

Le paradis Mahométan flattoit le cœur, il amuſoit l'imagination; il captivoit d'autant plus l'eſprit des peuples que l'enfer même, quelque terrible qu'il ſoit, y conduit le vrai croyant, c'eſt-à-dire, tout homme perſuadé de l'unité de Dieu & de la miſſion de Mahomet. Les paſſions parlent toutes en faveur d'une religion qui nous délivre de la crainte des peines éternelles. Il eſt doux d'être aſſuré d'arriver à la fin au port, quelque route que l'on prenne. Ces dogmes favorables à la cupidité ne ſont point à la vérité des raiſons de croire, mais ne ſuffit-il pas de perſuader? Et pour l'impoſture, ne vaut-il pas ſouvent mieux perſuader que convaincre? L'impoſteur qui ne ſçautoit opérer qu'une conviction illuſoire & précaire, trouve bien plus de facilité à s'emparer du cœur & de ſûreté à captiver l'eſprit par le cœur, ſemblable à ces guerriers, qui, trop foibles pour ſuivre des frontieres au centre la méthode & la route ordinaire de la conquête, vont droit à la capitale, dans laquelle ils ſe ſont pratiqué des intelligences & dont la ſoumiſſion entraîne celle de l'Empire.

Mahomet vainquit aiſément les Arabes, ils étoient foibles & diviſés, & il conduiſoit des fanatiques. Vaincus, il les convertit bientôt, il leur prêchoit le glaive à la main, & il leur prêchoit une religion commode. A ce peuple mobile, groſſierement Theïſte, Idolâtre, Juif, Chrétien, par inconſtance, il laiſſa ſes pra-

tiques, ses coutumes & ses opinions invétérées, il gagna ses passions.

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

L'Empire d'Orient chanceloit : il n'y avoit dans l'église Grecque ni foi ni mœurs. Au milieu des schismes & des héréfies, on y cherchoit des Chrétiens. La Cour Impériale, appesantie par les vices, fouloit, écrasoit les peuples énervés par la corruption. De la servitude dans laquelle l'immensité des tributs les plongeoit sous un faux air de liberté, de cet état d'anéantissement où l'air même qu'ils respiroient n'échappoit point à la subtile avarice des Empereurs, ils virent venir à eux des conquérans comme des libérateurs; ils se sauverent d'un gouvernement corrompu dans les mains d'une nation barbare. Les Mahométans les reçurent sous leur protection, plutôt qu'ils ne les réduisirent sous leur loi : le peuple conquis éprouvoit un prompt soulagement dans l'imposition d'un tribut simple, payé sans peine & perçu sans vexation. Las d'errer de schisme en schisme, sans être Chrétien, on fut Mahométan. Par le Mahométisme, on étouffoit le germe des divisions, on rapprochoit les opinions de ses mœurs, on étoit de la religion du Prince, on se déroboit à la persécution ou du moins à la crainte des vexations, &c. La cour trahie par ses peuples, trahie par ses troupes, trahie par la fortune, s'abandonnoit elle même : sa négligence, les troubles intestins, l'indiscipline des armées, &c. tout concouroit à favoriser les projets & les entreprises des Califes.

Telles furent les causes des progrès rapides des armes des Mahométans & de la propagation de leur doctrine. Privé du secours des miracles, le prophête avoit établi la victoire, pour signe de sa mission, les Arabes crurent à la violence. Mahomet, tolérant surtout tant qu'il fut foible, avoit dit dans le Koran, » Infidéles, » je n'adore pas ce que vous adorez, & vous n'adorez pas ce que » j'adore; observez votre loi & j'observerai la mienne. Que votre » religion soit pour vous & la mienne pour moi ». On publia en 1630 un traité d'alliance & de tolérance réciproque, sous le titre

de teſtament de Mahomet, conclu, à ce que l'on ſuppoſoit, entre Mahomet & les Chrétiens la quatriéme année de l'hégire, c'eſt-à-dire, dans un tems où en guerre avec les Arabes, l'impoſteur avoit un grand intérêt à s'aſſurer des Chrétiens; mais la piéce paroît marquée au coin de la fauſſeté. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que les Chrétiens éprouverent la protection & l'humanité de Mahomet en diverſes rencontres.

» Quand vous vous rencontrerez avec des Infidéles, tuez-les, » coupez-leur la tête, prenez les priſonniers, liez & enchaînez-» les, juſqu'à ce qu'ils vous ayent payé leur rançon ou qu'il vous » plaiſe de leur donner la liberté : ne ceſſez point de les perſécuter, » juſqu'à ce qu'ils ayent mis les armes bas & qu'ils ſe ſoient ſou-» mis à vous ». Ainſi parla dans le chapitre *des batailles* Mahomet victorieux. On a généralement trouvé dans ce texte le dogme de l'intolérance, & moi j'y trouve la tolérance formellement ordonnée, ſi c'eſt là une loi plutôt qu'un conſeil. Mahomet commande d'attaquer les Infidéles & de les combattre, juſqu'à ce qu'ils ſoient déſarmés & aſſervis : alors la violence ceſſera : c'eſt la lettre du texte. L'objet du prophête étoit de mettre les armes à la main de ſes ſectateurs, non pas pour perſécuter mais pour conquérir, & de donner à leur zèle militaire ce caractere d'opiniâtreté qui force la victoire, non ce caractere de cruauté qui plonge le glaive juſques dans les conſciences. Mahomet ne fut intolérant que par rapport aux Idolâtres. Les Arabes animés de ſon eſprit, ſuivirent ſes exemples & ſes leçons par rapport aux Chrétiens. Conquérans, ils verſerent du ſang; apôtres, ils l'épargnerent. C'eſt un préſage faux & injuſte que celui qui repréſente le Mahométiſme, auſſi avide de carnage que de domination, condamnant les Chrétiens à la mort ou à l'abjuration de leur foi. L'alternative que les Arabes propoſoient, d'après l'Alcoran, à leurs ennemis, c'étoit de ſe ſoumettre ou au tribut ou à l'Iſlamiſme. Leur religion devoit naturellement s'étendre avec leurs conquêtes, ſans autre violence que la victoire; elle s'étendit d'abord plus loin que le Chriſtianiſ-

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

me, parce qu'ils firent de grandes conquêtes, & dans des climats & chez des peuples naturellement disposés à la recevoir. Si les Mahométans avoient observé le vœu d'abattre les croix à coups de cimeterre, il ne resteroit aujourd'hui sous la jurisdiction Musulmane aucun vestige de l'Eglise Grecque, la plûpart de leurs villes & leur capitale n'auroient pas toujours été mêlées de Musulmans & de Chrétiens. L'Eglise Grecque subsiste au milieu d'une foule de petites églises schismatiques, avec ses patriarches, ses métropolitains, ses synodes, sa discipline, ses moines. Il est vrai que la tolérance que les Turcs ont aujourd'hui pour le Christianisme, n'est pas aussi douce que celle des Sarrasins : ils tiennent les Chrétiens dans une servitude, dans une pauvreté, dans une ignorance, dans un avilissement qui, sans l'habitude de souffrir tous les maux, sembleroient pouvoir produire l'effet d'une persécution déclarée. Les sectes esclaves ont, en général, toujours plus souffert de la cupidité que de l'épée de la nation victorieuse. Assujetties à de gros tributs, souvent obligées de racheter leurs églises, condamnées à payer ainsi cherement la liberté de conscience, l'avarice fut leur plus grand fléau. Les Arabes laissent aussi fort tranquillement les Chrétiens qui sont établis dans leur pays vaquer à l'exercice de leur religion. Moins cruels que leur loi, moins enthousiastes que leurs premiers chefs, les Mahométans ont perdu tout à la fois & l'esprit de prosélytisme & l'esprit de conquête ; ils prétendent donner l'exemple de la tolérance & de la modération.

Les Musulmans, comme on l'a vu, croyent constater la divinité de leur religion par la prospérité de leurs armes ; & en même tems ils croyent que l'épée des Chrétiens renversera un jour le regne de Mahomet. Une prophétie célebre parmi eux, leur annonce une nation chrysogone ou blonde, qui viendra du septentrion mettre Ismaël en fuite. Les Abyssins ont conservé une tradition qui encouragea les Croisés par la menace qu'elle fait à l'Egypte, à la Palestine, à l'Arabie Heureuse & sur-tout à la Mecque,

à Médine, & aux cendres de Mahomet. Les Mahométans une fois amollis, le préjugé joint au dogme de la prédestination absolue, les prosterneroit un jour aux pieds d'un conquérant Chrétien, si la chrétienté n'étoit elle-même contre eux-mêmes leur sauvegarde. On adoucit les allarmes vagues en les fixant sur un objet particulier : les Turcs appliquent communément l'accomplissement futur de la prédiction au Czar de Russie ; ils le redoutent entre les Princes Chrétiens, ils craignent les autres.

2°. Attachés par tempérament à une religion qui ne renferme dans sa foi aucun mystere, les Musulmans s'y affermissent par l'exercice habituel de quantité de pratiques, qu'elle commande avec sévérité ; l'habitude est une sorte de religion. Ils observent ces cérémonies extérieures avec d'autant plus de scrupules, qu'ils leur attribuent une vertu sanctifiante qui supplée au défaut des bonnes œuvres, si elle n'en dispense pas tout-à-fait. Le peuple voit, se persuade, s'attache, se passionne par les sens ; & il se croit assez pieux, s'il est dévôt. La multitude des pratiques extérieures est une des causes de l'attachement des peuples à leur religion ; en général ceux qui ne suivent pas une loi chargée de cérémonies, y tiennent moins.

Les docteurs de l'Islamisme réduisent aux cinq articles suivans les points fondamentaux que chacun est obligé en conscience de pratiquer ; la propreté du corps ou les ablutions, la priere, le Ramazan ou Ramadan, le Zacat, & le pélerinage de la Mecque.

Mahomet, dans l'Alcoran, fait consister sa religion dans la netteté. Ses sectateurs croyent, pour la plûpart, que l'eau dont ils se servent pour se laver, les purifie des souillures de leurs péchés, comme elle les nettoye de la saleté de leurs corps : opinion très-ancienne & très-répandue sur-tout dans l'orient, touchant la vertu de l'eau & de l'ablution. Il y a trois sortes d'ablutions, l'Abdest, le Gousl, le Taharet. L'Abdest sert à se préparer à la priere, à la visite des mosquées, à la lecture de l'Alcoran ; le Gousl purifie des

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

souillures contractées par le commerce des femmes: le Taharet se fait à la suite des évacuations naturelles. Dans cette derniere cérémonie, on employe les trois derniers doigts de la main gauche. Les lotions sont si fréquentes chez les Mahométans, tant avant qu'après le repas, qu'ils disent en proverbe que Dieu a créé les viandes, afin de donner aux hommes l'occasion de se laver souvent.

L'Abdest consiste à se laver le visage, les mains jusqu'aux poignets, les bras jusqu'aux coudes, le sommet de la tête, & les pieds jusqu'à la cheville. En se lavant le dedans du nez, il faut tirer de l'eau par les narines. Quand le tems est si froid qu'on ne pourroit se découvrir les pieds sans dangers, il suffit de marquer cette purification par un signe extérieur. Si l'on n'est point à portée d'avoir de l'eau, on se lave avec du sable ou de la terre; les Arabes des déserts sont souvent dans ce cas là. Le cathéchisme Musulman entre dans un détail assez obscène des impuretés qui entraînent après elles, soit pour les hommes soit pour les femmes, la nécessité de l'ablution. Une goutte de sang, de la salive, de l'urine, toutes sortes d'ordure, un éclat de rire, un évanouissement, rompent l'Abdest & en empêchent l'effet. Dans ces ablutions, la religion n'a fait qu'ordonner ce que le climat rend nécessaire dans l'orient & au midi.

Les Arabes, comme tous les sectateurs d'Omar, croient qu'ils faut prier cinq fois le jour. Pour se disposer à la priere, ils se purifient; ils ôtent leur premiere robe, leurs souliers, leurs armes, leur bourse & leurs bagues, afin d'être dans l'état de pauvreté qui convient à l'homme en présence du créateur; ils s'asséyent sur leurs talons au bas d'un tapis, dont le haut est tourné du côté de la Mecque, ils se peignent la barbe, &c. Leur priere commence par l'exclamation: *Dieu est très-grand, Allah Akbar;* elle continue par la profession de foi, la lecture de quelques chapitres de l'Alcoran & diverses invocations entremêlées de Recabet ou inclinations & d'adorations. La modestie, le recueillement, une conti-

nuelle attention ſur ſoi-même ſont des conditions eſſentielles à la priere ; il ne faut, pour en perdre le fruit, qu'un mot, un rire immodéré, une toux importune & des diſtractions même involontaires. Chez les Sunnites, c'eſt toujours un Mollah qui préſide à la priere dans les moſquées ; le peuple attentif à tous ſes mouvemens, les imite avec une ſcrupuleuſe exactitude, en récitant d'après lui des cantiques. Avant de ſortir de la moſquée, ils adreſſent une courte invocation à deux anges, dont l'un blanc, auteur des bonnes penſées, eſt placé à la droite de Dieu, & l'autre noir, inſtigateur du mal, à ſa gauche. Les Mahométans ont toujours leur chapelet à la main, & ils le parcourent des doigts en remuant les levres comme s'ils le diſoient, mais cette hypocriſie ne trompe perſonne.

A chaque priere, ils font un acte, par lequel ils jettent pardeſſus les épaules ce qui appartient à ce monde. Déjà détachés de toutes ces choſes par le dogme du deſtin rigide, ces pratiques les plongent dans la pareſſe d'une vie contemplative, les ſpéculations les endorment, & ſi un gouvernement dur leur donne un eſprit précaire, ils s'abandonnent eux-mêmes, tout eſt négligé, tout eſt perdu. Tels ſont les dangers de l'Iſlamiſme, qu'il faut écarter par des loix qui encouragent à l'action & au travail. Le mot *Iſlam* ſignifie l'action de s'abandonner entre les mains de Dieu, & *Muſlemin*, ceux qui s'y abandonnent. De ce dernier mot, nous avons formé celui de Muſulmans.

L'obſervation du Ramaſan forme la troiſieme pratique eſſentielle de la religion Muſulmane ; c'eſt un jeûne rigoureux qui dure pendant trente jours, du lever au coucher du ſoleil. Dans cet intervalle, il n'eſt pas permis de boire ni de manger, ni d'avoir commerce avec ſes femmes. Une perſonne qui avaleroit du papier, de la toile, de la terre, quelques gouttes d'eau, ou qui même mettroit ſimplement une balle de plomb ſur la langue pour ſe rafraîchir, romproit le jeûne. Les malades & les voyageurs ſont diſpenſés de cette abſtinence, mais après la maladie ou le voyage,

ils doivent faire autant de jeûnes qu'ils en ont omis. Si la mort les ſurprenoit avant qu'ils euſſent acquitté cette dette, ils doivent ordonner à leurs plus proches héritiers, de nourrir un pauvre autant de jours qu'ils ont manqué de jeûner.

Quand la nuit eſt venue & après qu'on a allumé les lampes qui ſont autour des tourelles des moſquées, il eſt permis de manger & de voir ſes femmes. Mahomet condamne en pluſieurs endroits de l'Alcoran la ferveur de ceux qui ſe refuſeroient la moindre ſatisfaction : que font les Muſulmans ? Ils dorment le jour, ils paſſent la nuit en feſtins & en plaiſirs, & ils ont ſatisfait au précepte du Ramaſan. Un légiſlateur ne devoit pas ignorer que la plus mauvaiſe des loix eſt celle qu'on peut remplir en l'éludant. La loi du jeûne ne tombe ainſi que ſur les pauvres que le beſoin oblige au travail. Les Arabes ne puniſſent pas corporellement, comme les Turcs, ceux qui rompent ce jeûne ; ils ne croient pas qu'on ſoit tenu à l'impoſſible, & ils en diſpenſent les jeunes gens & les vieillards quand cette dévotion eſt au-deſſus de leurs forces.

Pendant ce mois ſacré, Mahomet tient les portes de l'enfer bien fermées & celles du paradis ouvertes. L'année Arabique étant plus courte de dix jours que l'année ſolaire ; le Ramaſan n'a point de ſaiſon fixe, & dans l'eſpace de trente-ſix ans, il répond une fois au moins à chacun des douze mois. Le Ramaſan ſe termine par une fête ſolemnelle, appellée le *Bairam*, qui dure trois jours. Pendant cette fête, les amis ſe viſitent avec empreſſement & les ennemis ſe réconcilient. Toute inſtitution religieuſe devroit avoir un objet ſemblable. Il eſt de l'eſſence de la religion de tendre au bien de la ſociété ; & celle-là ſeroit mauvaiſe, qui ſe borneroit à honorer Dieu. Le bien de l'homme dans le culte de Dieu, telle eſt la religion dans toute ſa plénitude. Elle n'eſt pas une invention politique, mais elle eſt dans les loix politiques une loi primitive, & fondamentale, tirée d'un ſentiment naturel. La divinité, quoiqu'elle nous ait formés pour une autre vie, n'a rien mis de bon dans l'homme & dans la ſociété qui ne tende au bien de l'homme

& de la société. L'imposteur qui dirigeroit toutes ses institutions vers ce but, paroîtroit revêtu du vrai caractere d'envoyé du ciel, aux yeux du peuple, & digne d'en être le ministre. Mahomet n'eut pas toujours des vues si nobles, il prit seulement au hazard dans le Judaïsme & dans le Christianisme quelques institutions. Le Ramasan & le Bairam sont des copies du carême & de la pâque. Outre le grand Bairam qui vient immédiatement après le Ramazan, on célebre un petit Bairam, environ soixante-dix jours après le premier.

Le Zekiat ou précepte de l'aumône, est la quatriéme observance d'une étroite nécessité. Il ne se passe point de jour que les *vrais Fidéles* ne distribuent des alimens aux pauvres; ils étendent même cette charité sur les animaux, jusqu'à fonder des hôpitaux pour eux. Outre les aumônes arbitraires, il y en a que la loi prescrit indispensablement en certains cas. Tout fidéle doit prendre annuellement une dixme sur ses biens pour la donner aux pauvres le premier jour du douziéme mois. Ces offrandes peuvent s'appliquer au rachat des esclaves, à la construction de quelqu'ouvrage public & autres bonnes œuvres. Rien n'est plus commun dans les pays de la domination Musulmane que des fondations pour de pareils objets. Il y a des biens sujets à un tribut plus fort, appellé la *double dixme*, parce qu'il emporte la cinquiéme partie du capital : tels sont le butin fait sur les Infidéles, le produit des mines & de la pêche des perles, &c. toutes les choses trouvées dans les pays infidéles, les biens mal acquis, &c. Si l'on donne la cinquiéme partie de ces derniers biens, on est dispensé de restituer le reste, c'est-à-dire, que les pays Mahométans seront peuplés de fripons & de voleurs, si les loix civiles ne punissent très sévérement le larcin & la fraude, & si la police n'y est pas vigilante.

Le Zekiat pris dans toute son étendue, paroît une loi contre le travail. La paresse est douce & l'industrie est pénible. Dès que la pauvreté sera une ressource assurée contre la misere, ce sera un état préférable à tous les états laborieux : il est clair que la popu-

lace, dès qu'elle pourra trouver sa vie à ne rien faire, ne fera rien : il en est du Zekiat comme des hôpitaux. On prétend que les Turcs observent mal ce précepte. Leur avarice a politiquement un bon effet, contre la loi qui n'a qu'une bonté morale. Le calcul du Zekiat donneroit au gouvernement un état fidéle des biens des particuliers, qui, intéressés à ne pas l'accomplir, soutiennent qu'il est superflu, parce que ce n'a jamais été le dessein de Dieu, qu'ils courussent risque de perdre la vie & leurs biens. Cette institution paroît inspirée par la pauvreté du lieu. L'Islamisme a plusieurs autres préceptes destructeurs de l'esprit de travail & de commerce.

Le pélerinage de la Mecque est le dernier point essentiel de la loi Mahométane. Il est écrit dans le livre des Sentences de Mahomet, que celui qui aura négligé d'accomplir ce précepte, a consommé sa réprobation. Si un particulier meurt sans y avoir satisfait, le Cadhi prend d'autorité sur son bien une somme d'argent, & envoye un homme en pélerinage à la place & au nom du défunt. J'ai déjà fait remarquer la politique de Mahomet dans l'adoption de cette pratique ancienne en Arabie, excellente relativement à ces peuples, mais vicieuse en ce qu'elle met un obstacle invincible à la propagation de l'Alcoran. J'ajouterai que quand cette pratique ne seroit pas indispensable, l'intérêt que l'on peut prendre au Mahométisme, doit s'affoiblir en raison de la distance où l'on est du lieu où la vraie dévotion tend nécessairement comme à son centre, à son lieu propre, à la source de la ferveur & des graces. Le Mahométisme n'aura jamais qu'un établissement précaire dans les pays qui ne feront pas, pour ainsi dire, sous l'ombre de la Mecque.

La Caabah est le principal des lieux saints de cette ville. Cette chapelle est incrustée par dedans & par dehors d'or & d'argent massifs. Les lieux saints embrassent la moitié de la ville, & s'étendent à deux lieues dans la campagne. C'est un asyle inviolable, où il n'est permis d'arrêter ni de maltraiter personne; il est même

défendu d'y tuer le plus vil insecte, d'y prendre des oiseaux, d'y arracher des branches d'arbres, &c. Un Chrétien, un Juif, un Idolâtre, qui y mettroient les pieds, subiroient le dernier supplice, s'ils n'embrassoient la religion Mahométane.

Les pélerins, après différentes purifications, visitent la Caabah, où ils baisent le Barktan, la pierre noire sur laquelle on dit qu'Abraham connut pour la premiere fois Agar, & s'assit dans le tems qu'il faisoit bâtir le temple. De là, ils se transportent hors de la ville, sur les éminences de *Safa* & de *Marvé*, & ensuite vers les monts Arafat & Menah, à quatre lieues de la ville. Leurs nombreuses processions autour de tous ces endroits & tous leurs exercices, sont suivis du grand sacrifice appellé *Corban*, dans lequel on immole un mouton, un bouc, un bœuf ou un chameau. Le pélerin sacrifie lui-même la victime, & distribue les viandes aux pauvres. Le pélerinage, outre les fatigues d'un voyage long & difficile, assujettit pendant treize jours à des dévotions pénibles. De la Mecque, on a coutume de se rendre à Médine, pour visiter le tombeau de Mahomet, quoique ce dernier pélerinage ne soit que de conseil.

La circoncision n'est pas reçue chez les Musulmans, comme une chose nécessaire au salut; ils la conservent comme une pratique respectable par son ancienneté & comme une profession authentique de leur foi. La plûpart des autres observances ne sont suivies que comme des marques & des preuves de soumission. L'Alcoran défend expressément l'usage du vin & de la chair de pourceau. Les Musulmans ont en horreur la chair de cet animal autant que les peuples civilisés peuvent abhorrer celle des cadavres humains; mais l'usage du vin si agréable aux Orientaux est si commun, qu'on en boit sans scandale dans la plûpart des lieux.

Si l'on considére tous ces préceptes, les taxes du Zekiat, les prieres d'obligation, les jeûnes, les ablutions continuelles & tant d'autres pratiques imposées par le rituel Musulman, on sera contraint d'avouer que le joug du Mahométisme est un joug très-dur;

mais ils n'impofent que des obligations *extérieures*, qui ne coûtent prefque rien au cœur; & il feroit abfurde d'en conclure que le Chriftianifme qui combat toutes les paffions, ne trouve pas plus d'obftacles à vaincre dans fon auftérité.

Je termine cet article par une remarque finguliere. Le pur Déifme eft le vrai fyftême de Mahomet, de l'Alcoran & de tous les Mahométans éclairés. » Il faut, dit le prophête dans fa loi, » Azoare I, il faut entendre en général que toute perfonne qui » vit bien, qui adore un feul Dieu & qui fait de bonnes œuvres, » foit Chrétien, foit Juif, foit tout autre profélyte de toute autre » loi, obtient indubitablement l'amour de Dieu & fa grace ». Mahomet, en s'enveloppant pour le peuple, a voulu fe laiffer entrevoir au philofophe qui ne juge pas, comme le vulgaire, de l'opinion propre de l'homme public, par ce que cet homme étale & prodigue, en quelque forte, aux yeux de tous, mais par ce qu'il dit fugitivement & à demi-mot. Les Effendis & tous ceux qui font faits pour avoir une opinion, font dans le principe que je viens d'expofer & de la religion qui en découle.

Des révolutions de l'Empire des Califes.

J'ai expofé dans le corps de l'hiftoire & fuivant l'ordre des événemens, les caufes de la grandeur & de la décadence de l'Empire des Califes; je vais préfenter la fubftance de mes réflexions réunies dans le tableau rapide de fes révolutions.

Le premier âge de l'Empire fut celui de la religion, de la barbarie & des conquêtes. Un Empire fondé par un impofteur, commence par le fanatifme. L'efprit du Mahométifme eft conquérant, les Arabes étoient guerriers, leurs voifins étoient amollis, corrompus & malheureux; ils les fubjuguerent. L'Alcoran, plein de contradictions & d'obfcurités, fouffroit des interprétations différentes; il y eut des fchifmes; ces fchifmes, chez un peuple armé pour la religion, furent des guerres. Le trône n'appartenoit à au-

cune famille, les plus puiſſantes y aſpirerent, il fut à tout coup ébranlé, il fut long-tems chancelant au milieu d'un Empire inébranlable. Avec le fanatiſme regna l'ignorance ; le fanatiſme eſt orgueilleux, il croit ſuffire à tout. La barbarie & un zèle effréné inſpirerent des crimes qui font frémir l'humanité, tel fût l'âge des Ommiades.

Les Abaſſides regnent. Le trône ſort d'un pays & des mains d'un peuple indomptable ; il eſt tranſporté dans un pays agréable & chez un peuple amolli ; ce n'eſt plus l'Empire des Arabes, c'eſt celui des Syriens & des Perſans : ce n'eſt plus un Empire naiſſant qui a beſoin de conquérir, c'eſt un vaſte Empire qui ne peut s'étendre ſans s'affoiblir à proportion. La religion dominoit au loin, le zèle avoit fini ſon cours, & le fanatiſme s'étoit enſeveli dans ſes trophées. L'Etat étoit puiſſant, les Califes s'attacherent à le faire fleurir, ils y attirerent les ſciences, les arts & le commerce, amis du repos. La gloire douce & brillante des lettres fut préférée à la gloire tumultueuſe & cruelle des armes. Le luxe amollit la cour & les peuples ; l'Empire y perdit d'un côté ; l'humanité y gagna ; il y eut moins de courage & moins de crimes.

Cependant on conquit encore, parce qu'on étoit dans l'habitude & qu'on fut dans la néceſſité de combattre ; mais ce fut l'ouvrage des troupes & des généraux plutôt que celui de la nation & du ſouverain : les Califes jouiſſoient dans leurs palais des douceurs d'une vie molle & de la gloire de leurs lieutenans. Enfin l'Empire excéda les bornes d'une puiſſance ſtable ; le Calife ne pouvoit étendre ſon ſceptre juſqu'aux deux bouts de ſes Etats, il fallut qu'il ſe repoſât ſur la juſtice & ſur la fidélité de ſes miniſtres & de ſes officiers. Les gouverneurs des provinces ſentirent qu'ils pouvoient abuſer impunément de leur puiſſance, ils en abuſerent : un d'eux le tenta, il réuſſit ; une foule le tenterent & réuſſirent. Les premieres guerres civiles n'avoient attaqué que le trône ou plutôt ceux qui y étoient aſſis, celles-ci frapperent l'Empire même & le démembrerent : mais l'Etat étoit ſi vaſte & ſi riche, que

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

le Souverain s'appercevoit à peine de la perte d'une province, & que souvent il ne croyoit pas que l'avantage de la recouvrer valût le sacrifice de son repos. Enfin, quand il alloit éteindre la flamme d'un côté, le feu s'allumoit de l'autre.

Les Califes amollis & efféminés abandonnerent à leurs ministres le soin d'un si pénible gouvernement; ils les armerent d'une partie de leur force, & ceux-ci, avec ce qu'on leur avoit cédé de puissance, s'emparerent de ce qu'on s'étoit réservé. La superstition ne leur permit pas d'attenter aux honneurs & aux droits spirituels des Califes, leur ambition se borna à l'autorité temporelle: alors le gouvernement s'éloigna du systême politique de Mahomet, il cessa d'être un: les deux puissances furent naturellement ennemies. Les Emirs occupés à se maintenir contre le Calife & contre leurs concurrens, laisserent la plûpart des provinces à elles-mêmes; les gouverneurs s'y confirmerent dans leur souveraineté.

L'Empire Califal n'étoit plus: le regne des Turcs étoit arrivé. Leur milice avoit bien servi le Souverain contre les peuples; mais en le servant, elle avoit vu toute sa foiblesse; elle s'étoit apperçue que le trône étoit sous sa dépendance, elle en disposa. Les hordes Tartares bannies de leurs pays, cherchoient une patrie: misérables, elles s'établirent dans les premiers asyles qu'on leur ouvrit: féroces & brigandes, elles désolerent & les asyles & les peuples qui les leur avoient ouverts: sans cesse grossies, renforcées, & favorisées par des diversions, elles vainquirent & regnerent. En ne se mêlant point avec les naturels du pays, en se recrutant continuellement de leurs nationaux, ces peuples conserverent leur esprit & leurs mœurs. Leur humeur martiale ne dégénéroit point; la cour de leurs chefs étoit un camp, ils avoient pour habitations des tentes, & ils étoient sans cesse en guerre.

Les provinces n'étoient déjà plus, pour la plûpart, que de grands

grands fiefs héréditaires, assujettis à de simples hommages, lorsqu'ils s'y introduisirent. Le gouvernement féodal subsistoit de même en Tartarie, les Turcs se conformerent à ces deux modèles, & ils resterent ainsi dans un état de guerre.

Les puissances Turques se détruisoient les unes les autres; les familles se détruisoient elles-mêmes. Tous ces brigands & ces bandits avoient à peu-près le même droit à commander; le plus foible n'avoit aucune loi à réclamer contre le plus fort. Aujourd'hui soldat & demain général, chaque Turc, s'il ne falloit que de l'audace & un crime, étoit bon pour être Sulthan. Nés dans le brigandage &, pour ainsi dire, les armes à la main contre tous & contr'eux-mêmes, ils ne respectoient pas plus leurs compatriotes que les étrangers. Maître d'un Empire, un pere le partageoit entre ses enfans, la Dynastie s'affoiblissoit à chaque génération, & le premier intérêt d'un héritier étoit de détruire ses co-héritiers. L'Empire fut donc tout fumant de guerres de familles.

Tel étoit l'état de l'Empire Musulman, lorsque les Croisés s'y enfoncerent & s'y ensevelirent. Leur entreprise pouvoit avoir un succès éphémere à la faveur des divisions des Princes & des Rois Turcs & Arabes; mais pour former un établissement solide, il eût fallu transplanter tout à la fois toute une nation Chrétienne & une nation unie au milieu des Etats Mahométans; il périt bien dans ces guerres la somme d'une nation, mais il ne parut en Syrie que des flots d'armées désunies qui devoient s'anéantir, soit en victoires soit en défaites, avant que d'avoir pu former une génération qui s'y naturalisât. Leurs recrues venoient de trop loin & rarement à propos, elles étoient formées de tant de peuples différens, elles avoient souvent des intérêts & des vues contraires à ceux de leurs prédécesseurs; toutes ces causes ne firent qu'accélérer leur ruine générale & leur destruction entiere, qui étoit inévitable.

Tout périt dans ces guerres, que l'Européen & l'Asiatique regarderent également comme des guerres saintes. On ne voyoit

Hist. de l'Arabie et des Pays Vois.

de tous les côtés que ruines & déserts. Il n'y avoit qu'une barriere vers le nord, un torrent la renversa, l'Empire fut submergé. Lorsque les Mogols eurent conquis une partie de la Perse, tout fut soumis, ils n'eurent qu'à mettre les fers aux bras qui se présenterent à eux pour les recevoir.

Fin de la Description de l'Arabie.



HISTOIRE
DE L'EMPIRE OTTOMAN.

DISCOURS sur l'Histoire Ancienne des Contrées & des Peuples de l'Empire Ottoman.

Premier Discours sur les Révolutions anciennes de Constantinople, siége de l'Empire Ottoman.

ROME eut pour objet la conquête. De ses premieres cabanes, elle menaça l'Univers. La guerre la plaçoit dans l'alternative de l'agrandissement ou de la destruction; son génie, ses institutions, ses hautes qualités & la fortune déciderent son agrandissement. Elle chancela tant qu'elle eut à lutter contre l'Italie; elle ne la parcourut qu'à pas lents; maîtresse de ses environs, elle marcha d'un pied ferme & à pas de géant à la conquête du monde. Dès qu'elle eut soumis la plus grande partie de l'Univers connu, la République tomba dans l'enceinte de ses murs, & le Peuple-Roi fut esclave.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

L'orient étoit le principal théâtre des guerres, & Rome étoit au fond de l'occident. Le gouvernement devint purement militaire, & les camps furent long-tems le vrai siége de l'Empire, jusqu'à ce que Constantin l'eût transporté & fixé vers le centre de ses immenses Etats, à l'extrêmité de la Thrace, sur les confins de l'Asie & de l'Europe. Depuis la chûte de la République, il n'y avoit plus de Romain : après l'élévation de Constantinople, Rome s'évanouit.

Byzance, ville bâtie par une Colonie Grecque, sur un pro-

Hist. de l'Empire Ottoman.

montoire qui ferme le Bosphore, entre deux mers qui lui faisoient part des richesses de l'Europe & de l'Asie, avoit d'abord été l'objet de la jalousie des Barbares qui habitoient la Thrace; ses femmes l'avoient sauvée des entreprises de cet ennemi. Dans la suite, elle porta le joug des Perses; Lysander la soumit aux Lacédémoniens. Thrasybule y anéantit l'autorité de ce peuple. Philippe de Macédoine l'assiégea. L'éloquence de l'orateur Léon lui conserva sa liberté. Dès que les Romains parurent en Grece & en Asie, Byzance s'allia avec la République: elle eut dans l'Empire Romain les droits des villes de libre condition, mais la tyrannie étoit sur les provinces Romaines, tandis que la liberté fleurissoit dans la capitale, & Byzance subit la commune destinée. Qu'on lise dans l'oraison de Cicéron sur les provinces consulaires, les cruautés & les infâmies exercées dans cette ville par Pison. Byzance fut soulagée, elle recouvra quelque liberté, ainsi que les autres conquêtes des Romains, lorsque Rome eut perdu la sienne.

Dans la grande dispute qu'il y eut entre Sévére & Niger pour l'Empire, Byzance déclarée pour ce dernier, soutint contre des armées prodigieuses de terre & de mer un siége de trois ans, avec un courage qui survécut à ses forces épuisées par la famine. Le vainqueur s'en vengea aux dépens de l'Empire. De la ville de la Thrace la plus riche, la plus grande & la plus peuplée, du plus fort rempart qu'eussent les Romains contre les Barbares du Pont & de l'Asie, il fit un bourg. Cette place se releva bientôt, & lorsque Constantin, après avoir vaincu Licinius, s'en rendit maître, il y trouva les fondemens & les matériaux de la capitale d'un vaste Empire. Cette époque tombe vers l'an de J. C. 328. L'Empereur fit tirer l'horoscope de sa nouvelle ville par Valens: suivant les calculs de cet astrologue, elle ne devoit subsister que 696 ans.

Constantin eut des talens extraordinaires, la foule l'honora comme un grand homme: par lui, la religion Chrétienne triompha du paganisme, l'église l'honora comme un saint: en le considéran

dans des tems & sous des rapports différens, l'histoire nous présente en lui un tyran à détester & un homme corrompu à mépriser.

Constance, son fils, pour fortifier son trône, creusa tout autour, des fossés qu'il remplit du sang de sa famille. A cette cruelle preuve de foiblesse, il ajouta celle de se livrer à des Eunuques. La Perse & des rivaux le tinrent sans cesse les armes à la main. On lit dans un auteur pieux que les anges firent entendre leurs concerts à la pompe funebre de ce Prince, qui avoit étouffé les cris du sang, qui n'aima que la voix des flatteurs, & qui, en fait de religion, n'écouta qu'un zèle effréné. Il avoit défendu, sous peine de mort, le culte des Idoles, & persécuté les Chrétiens qui ne suivoient point l'Arianisme.

L'Empire étoit si vaste & si travaillé, que les Augustes avoient jugé nécessaire de s'associer des Césars pour les aider à supporter les charges de la souveraineté. En se choisissant des collegues, ils se donnerent des ennemis redoutables, ils élevoient trônes contre trônes, & les aigles Romaines partagées entre deux puissances, s'entredéchirerent.

Julien, que Constance avoit fait dépouiller du manteau de philosophe pour le revêtir de la pourpre royale, étant venu des Gaules, où, par une suite continuelle de faits héroïques, il avoit triomphé des Barbares, disputé l'Empire à son cousin, ne trouva en arrivant à Constantinople qu'un cadavre à ensevelir; il suivit le convoi à pied & sans diadême. Excellent Roi, guerrier distingué, habile politique, ce Prince trop loué s'attira, par son apostasie, l'indignation d'une partie de ses sujets, fit des fautes irréparables dans la guerre contre les Perses, & donna enfin dans des petitesses ridicules & dans la folie de la superstition la plus outrée. Né avec de l'esprit, avec un cœur excellent, avec l'amour de ses devoirs, avec la généreuse humanité, source du zèle pour le bien public, il promettoit à l'Empire ce qui ne pouvoit alors être exécuté que par des hommes aussi grands en vertus qu'en ta-

lens, & ce qu'il auroit peut-être exécuté s'il eût vécu. Il périt sur les bords du Tigre, à l'âge de 31 ans, dans un combat contre les Perses : un auteur pieux dit contre des anges déguisés en Perses, & un autre contre le démon, dont il protégea pourtant les autels. Jovien, son successeur, ne parut sur la scene que pour acheter de Sapor, Roi de Perse, une paix honteuse.

Valentinien osa répondre aux soldats, qui, après l'avoir déclaré Auguste, lui demandoient tumultuairement de prendre un collégue, que, puisqu'ils lui avoient confié le sceptre, c'étoit à lui de donner des loix & à eux d'en recevoir, à lui de juger de ce qui étoit utile au bien public, & à eux de respecter sa conduite enveloppée de la majesté du trône. Après ce vigoureux refus, il céde l'Orient à son frere Valens. Le regne du nouvel Empereur se passa en guerre avec les Goths & en discussions avec les Perses. La magie étoit alors en grand crédit. On mettoit ordinairement le diable à la tête des conjurations. Valens en découvrit une qui causa la perte d'une foule d'officiers & de philosophes. Les Orthodoxes qu'il persécuta le classerent parmi les méchans Princes : les peuples auxquels il remit une partie des impôts, le regarderent comme un pere de famille. Sous le regne de Gratien, les Goths auxquels Valens avoit donné des terres en Thrace pour s'acquérir un peuple, les Huns les ayant chassés de la Pannonie, se répandirent dans diverses provinces & les abandonnerent, après en avoir fait une solitude. Ces Barbares ne cultivoient point la terre. On leur avoit promis du bled ; on le leur refusa ; on s'étoit flatté que les armes à la main, ils se laisseroient mourir de faim au milieu d'un pays riche. Pour leur inspirer de la terreur, Gratien remit les intérêts de l'Orient entre les mains de Théodose, l'un des plus grands généraux de son siécle.

L'Empire admira dans Théodose le Grand un Prince toujours victorieux, ne réservant pour lui que la gloire d'avoir vaincu, & d'user généreusement de la victoire ; aimant à remettre aux rebelles qu'il avoit domptés la peine de leur crime ; comblant de

biens les familles mêmes des chefs de révolte, & ne travaillant qu'à gagner les cœurs. Vainqueur des Goths, il les confirma dans les établiſſemens qu'ils avoient en Thrace, avec exemption de tout tribut, mais il manqua à la bonne politique, en les laiſſant former corps & dans la province & dans les armées. Vainqueur du tyran Maxime & de ſon fils Victor, il rétablit Valentinien, frere de Gratien, ſur le trône d'occident, & il en groſſit l'apanage. Vainqueur de l'uſurpateur Eugene, il pardonna à ſes troupes comme il avoit fait au parti de Maxime; il donna aux enfans de celui-là des charges comme il avoit pris ſoin de la veuve & de la fille de celui-ci. Par lui Conſtantinople fut portée à un haut point de ſplendeur: avec lui, la gloire de l'Empire s'évanouit. Sa vie eſt un tiſſu de belles actions, mais il décerna la peine de mort contre les hérétiques. Dans ce période, l'Orient vit fleurir entre les mains de pluſieurs perſonnages illuſtres les ſciences & les arts qui avoient ſuivi le trône de Rome en Grece.

Le regne du jeune & imbécille Arcadius fut troublé par les entrepriſes de divers miniſtres ou généraux, & en particulier de l'Eunuque Eutrope, eſclave, que dans ſa jeuneſſe, l'on ne trouvoit pas à vendre, parce qu'il n'étoit propre à rien; par les ravages des Huns, qui ayant traverſé les Palus Méotides, s'étoient jettés ſur la Thrace; par les courſes des Iſaures & autres Barbares dans l'Aſie; par le ſchiſme de Conſtantinople, auquel la dépoſition de S. Jean Chryſoſtôme, donna lieu. » Sous ce regne, dit Zozime, » la nation des calomniateurs ſe répandit, entoura la cour & l'in» fecta. Lorſqu'un homme étoit mort, l'on ſuppoſoit qu'il n'avoit » point laiſſé d'enfans & l'on donnoit ſes biens par un reſcrit; car » comme le Prince étoit extrêmement ſtupide & l'Impératrice » entreprenante à l'excès, elle ſervoit l'inſatiable avarice de ſes » domeſtiques & de ſes confidentes; de ſorte que pour les gens » modérés, il n'y avoit rien de plus deſirable que la mort ». Il n'y a point à choiſir entre un Prince imbécille & un tyran. L'Occident dévolu à Honorius, étoit dans le même tems ravagé par les

Hist. de l'Empire Ottoman.

Vandales, les Alains & les Bourguignons. Sous ces deux Princes, l'Empire s'affaiſſe tout d'un coup.

Sous Théodoſe I, l'Orient fut d'abord doucement gouverné par le Patrice Euthéme ; l'Occident continua d'être en proie à la fureur des Barbares. Les Romains découvrirent toute leur foibleſſe, dans leurs guerres, dans leurs traités, dans toute leur conduite, avec Rouas & Attila, ſon neveu, Roi des Huns. Théodoſe ſouſcrivit à des conditions plus dures qu'une guerre malheureuſe, à des conditions qu'il ne pouvoit remplir que par la tyrannie. Il fallut pour y ſatisfaire, qu'il exprimât, pour ainſi dire, le ſang de ſes ſujets, dont une multitude ſe donna la mort. Enfin, cet Empereur combla ſes lâchetés en trempant dans le complot d'un aſſaſſinat projetté contre Attila, qui ne daigna pas même s'en venger. « Théodoſe, diſoit ce grand Roi des Goths, eſt fils d'un pere » très-noble auſſi bien que moi, mais en me payant le tribut, il » eſt déchu de ſa nobleſſe, il eſt devenu mon eſclave ; il n'eſt pas » juſte qu'il dreſſe des embûches à ſon maître comme un eſclave » méchant ».

Avec des apparences de bonté & de piété, Théodoſe le jeune avoit tous les défauts qui rendent les peuples malheureux. En 438, il publia un code portant ſon nom, lequel contenoit les meilleures loix que les Empereurs Chrétiens euſſent établies. On voit dans cette compilation le Chriſtianiſme, qui, devenu dominant, donne ſon caractere à la Juriſprudence. Conſtantin avoit fait ſes loix ſuivant l'eſprit de la religion & dans l'objet de la perfection Chrétienne. Elles tendoient plutôt à réformer les mœurs que le gouvernement, mais les mœurs continuerent à ſe corrompre ainſi que le gouvernement. Le plus cher des ſoins de Théodoſe étoit de ſe lever avec ſes ſœurs dès le grand matin pour chanter l'office à deux chœurs. Il avoit donné l'Occident à Valentinien III, petit-fils de Thédoſe le Grand.

Pulchérie, ſœur de Théodoſe, laquelle, pour ſe conſerver l'Empire, ſe vit dans la néceſſité de ſe marier, épouſa le ſoldat Marcien,

cien, à condition qu'il lui permettroit de conserver sa virginité. Marcien refusa le tribut à Attila, en Roi né pour effacer la honte de ses prédécesseurs. Mais ce qui lui valut une haute réputation avec les honneurs de la sainteté, ce fut d'avoir rétabli la paix de l'église par le concile de Chalcédoine. L'Occident fut quelque tems sans maître, les Vandales saccagerent Rome.

L'Empereur Léon, surnommé Macella ou le boucher, à cause de sa cruauté, dissipa, la premiere année de son regne, par une glorieuse victoire, une nation fougueuse, superbe & formidable, dont le nom même fut presque perdu : c'étoit sans doute quelque Horde Tartare qui avoit pénétré dans le Pont. Constantinople devint ensuite le théâtre d'une guerre civile, entre l'Empereur & les Seigneurs qui l'avoient élevé à l'Empire, guerre dont les Goths recueillirent le fruit. Léon II, petit-fils de Léon I par sa mere, ne prit le sceptre que pour le remettre dans les mains de son pere Zénon. Basilisque, Illus, Léonce, formerent successivement le projet de détrôner cet indigne Empereur, qui n'avoit dans l'esprit & dans le cœur d'autres ressources que la fuite, la corruption, l'assassinat, mais qui fut bien servi par la fortune & par ses généraux.

Sous Léon I, un incendie affreux avoit consumé plus de la moitié de Constantinople en 465. Sous Zénon, il y eut en 477 un nouvel embrasement, qui réduisit en cendres la bibliothéque des Empereurs, composée de 120 mille volumes. Entre plusieurs livres d'un grand prix, on y voyoit les poëmes d'Homere, écrits en lettres d'or sur le boyau d'un dragon, qui avoit 120 pieds de long, à ce que disent quelques historiens.

Anastase, par son zèle pour l'Eutychianisme, s'exposa plusieurs fois à être dépouillé du diadême; mais suppliant & bas, quand on étoit en état de lui faire la loi, il ne lui en coûta, pour conserver le présent que l'Impératrice Ariadne lui avoit fait, que des promesses & des sermens, qu'il ne se crut jamais obligé de tenir, hors du danger. L'Empire étoit depuis long-tems partagé entre deux

factions, que l'on défignoit par les noms de *verds* & de *bleus*. Elles verferent fous ce regne des torrens de fang.

Un trône ambitionné par une multitude de familles Impériales; des Empereurs, les uns méchans, les autres foibles, méprifés ou haïs; une capitale dans laquelle des factions & des fchifmes fans nombre entretenoient continuellement le feu de la fédition; des peuples qui, ayant perdu tout fentiment généreux, étoient dépouillés par leurs maîtres comme des ennemis vaincus; des troupes fans vieux corps, fans difcipline, fans armes défenfives, fans fubordination, &c. c'étoit par tant de brêches que des effains de Barbares pouffés vers l'Occident par les révolutions de l'orient & du nord, fe répandoient, avec toutes les forces de la barbarie & de la néceffité, fur l'Afie & fur l'Europe, fans qu'on pût en attendre de paix qu'en les exterminant. La politique ordinaire étoit de leur payer leurs courfes. Ces barbares qui n'avoient rien à perdre & qui avoient tout à gagner par les armes, fçurent convertir ces fortes de gratifications en tributs. Il ne reftoit qu'une reffource contre ces peuples guerriers, avares & brigands, c'étoit de les mettre aux mains les uns contre les autres; on l'employa, elle réuffit. Anaftafe leur oppofe un mur.

Pour concevoir toute la foibleffe des armées, il faut fe rappeler que Conftantin avoit difperfé les vieilles légions Romaines; que les corps de Barbares dont elles étoient principalement formées, donnoient la loi au lieu de la recevoir & combattoient chacune à leur maniere; que les guerres civiles les avoient familiarifées avec la lâcheté, la perfidie, la fédition; que les foldats amollis, ayant quitté la cuiraffe & le cafque, & les généraux négligeant de fortifier leurs camps, on ne fongeoit bientôt qu'à fuir; que l'art militaire fe perdit avec la difcipline des anciens Romains, que Julien & Valentinien avoient effayé de rétablir.

Entre les concurrens qui, après la mort d'Anaftafe, fe crurent dignes de l'Empire, le fils d'un pauvre laboureur, Juftin, qui ne

sçavoit pas seulement signer son nom & qui eût peut-être bien fait le métier de son pere, l'emporta. L'autorité fut dans les mains de Vitalien & dans celles de Justinien, qui se l'appropria toute entiere par le meurtre de son collégue. L'an 519, les églises d'Orient & d'Occident se réunirent solemnellement à Constantinople, & pendant quelques tems, leur jalousie & leur antipathie ne firent que couver sourdement.

Le timide Justinien qui, dans une sédition où il y alloit de sa couronne & peut-être de sa vie, attendit au fond de son palais que ses officiers l'eussent étouffé dans le sang de trente mille hommes, fit de grandes choses avec de petits moyens, si l'on peut ranger parmi les petits moyens le génie & le courage de deux grands hommes. Ses armes ne furent pas heureuses contre les Perses qui ravagerent la Syrie; mais en Afrique & en Italie, on croit voir reparoître les anciens Romains, sous la conduite de Bélisaire & de Narsés. Bélisaire enleva à Gelimer, Roi des Vandales, l'Afrique, que Boniface n'avoit pas sçu conserver contre Genseric. Dans l'édit publié sur la maniere de régir la nouvelle province, l'Empereur assure qu'il a vu les conféfseurs Africains parler, quoiqu'on leur eût coupé la langue. Ce fait attesté par une foule d'auteurs graves & même témoins oculaires, vient d'être pris par un théologien Anglois pour le fondement de la démonstration de la vérité du Christianisme. Il est en effet difficile de le classer dans l'ordre des choses naturelles, quoiqu'on assure qu'il y a actuellement en France une fille que l'on a vu parler tout d'un coup sans langue & sans miracle.

Les Rois des Goths, Théodat, Vitigés & Totila, laissent tomber une partie de l'Italie sous les armes de Bélisaire; l'Eunuque Narsés en chassa entiérement leur nation, quoique soutenue par les Francs. Ces conquêtes furent funestes à l'Empire Grec. Pendant qu'on y occupoit les armées & les grands généraux, de nouveaux peuples passerent le Danube, & les Perses, après quatre invasions, assujettirent l'Empereur à un tribut.

Cependant les Huns & autres Barbares se ruinoient par leurs divisions. De ces peuples, de ces ruines de l'orient & du nord, il y en eut une partie qui se brisa sur les Etats qu'elle écrasa. Une partie s'entredétruisit en roulant, avant que de trouver une assiette fixe. Celles qui se formerent en Royaumes s'affoiblirent en se dispersant dans les pays où elles dominoient : bientôt ces Royaumes furent en butte à des invasions d'autres Barbares. Mais quand on avoit réduit ces ruines en poussiere, les campagnes n'en étoient pas moins désertes, les places démolies, les villages brûlés, les familles éparses. Le mal étoit irréparable, parce que de nouveaux fléaux frappoient sans cesse sur les anciennes plaies.

Il faut ranger Justinien dans la classe de ces hommes, qui doivent leur gloire aux circonstances. Nul Prince ne s'est exprimé plus dignement que lui sur les sentimens qu'un Monarque doit avoir pour ses peuples, mais il ne laissa pas que de fouler les siens par toutes sortes de vexations & de rapines. Pour fournir à ses profusions, il voloit, dit-on, ses sujets en leur supposant des crimes punissables d'une légitime spoliation. Tout fut vénal sous son regne : pendant qu'il occupoit Tribonien, son chancelier, & les plus habiles jurisconsultes à la compilation du code, du digeste, des institutes, des novelles & de toutes ces loix, par lesquelles les Romains regnent encore sur tant de nations, il ne laissoit point aux juges la liberté de rendre la justice ; il vendoit les charges, les jugemens, les loix mêmes. Parmi ces loix vendues, quelques auteurs rapportent celle qui porte qu'on ne prescrira contre l'église que par une possession de cent années. L'église parut pendant quinze ans jouir de la paix ; il finit par la troubler par l'hérésie de l'incorruptibilité du corps de Jesus-Christ. Il pardonna à des hommes qui conjuroient contre lui, & il se rendit coupable de la plus noire ingratitude envers Bélisaire. Les villes, les forts, les églises & tant d'autres édifices innombrables qu'il fit élever, sont moins des monumens de sa sollicitude impériale & de sa piété, que de sa fureur de briller, de changer, de réformer, quoi qu'il dût en

coûter aux peuples. Dans l'enthousiasme où le jetta la beauté de l'église de Sainte Sophie, qu'il crut supérieure au temple de Jérusalem, il s'écria : *ô Salomon, je t'ai vaincu.* Il avoit épousé la courtisane Théodora, qui le gouverna. Ces deux vains personnages ne donnerent que leurs pieds à baiser aux Patrices, qui auparavant baisoient les Césars au côté droit de l'estomac. Les Grecs ont mis Justinien au rang des Saints, quoique leurs propres historiens conviennent qu'il mourut hérétique, dans le tems qu'il étoit sur le point d'exiler S. Anastase, patriarche d'Antioche, qui s'opposoit à son erreur.

Si on lit l'histoire pour s'instruire avec les grands hommes & pour s'édifier avec les gens de bien, qu'on s'arrête ici : Constantinople ne me fournit presque plus que des fautes & des crimes à retracer.

Le neveu de Justinien, Justin II, homme foible, qui ne fit presque rien que de cruel ou de lâche, vit tranquillement Alboïn, Roi des Lombards, se former en Italie un Royaume, des possessions Impériales, sans s'y opposer; & il perdit l'esprit en apprenant les succès des Perses, en particulier la prise de l'importante place de Dara. Justinien avoit défendu les divorces volontaires; Justin les rétablit, à la sollicitation d'un grand nombre de personnes qui lui représenterent qu'il n'y avoit que ce moyen de prévenir l'adultere, les empoisonnemens & d'autres crimes clandestins : c'est lui-même qui l'assure dans la novelle 140. On peut prendre là-dessus une idée des mœurs. L'église Grecque a toujours toléré depuis ces sortes de répudiations.

Tibere Constantin, Prince né pour le bonheur des peuples, reprit sur les Perses les places dont ils s'étoient emparés sous les deux derniers regnes. Ses loix respirent l'humanité. Il diminua les impôts. Il délivra le peuple des vexations que les gens en place exerçoient sur les pauvres pour satisfaire à la coutume d'offrir de riches présens à l'Empereur : cet usage fut aboli. Ce Tibére vécut peu; l'Empire n'étoit pas digne de lui.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Maurice, qu'on avoit desiré de voir à la tête des peuples & qu'on eût mieux fait de laisser dans l'armée, rétablit Chosroës II sur le trône de Perse, & ne sçut défendre ni son propre trône ni sa vie. Avec des vertus, il étoit si attaché à l'argent, que le Roi des Awares lui ayant offert de lui rendre les prisonniers Romains, moyennant une demi-piéce d'argent par tête, il aima mieux les laisser égorger que de les racheter. L'armée se révolta, les Verds se souleverent. Le centurion Phocas, homme brutalement méchant, meurtrier de toute la famille de Maurice, s'enivra, assassina, viola, pendant que les Perses ravageoient la Mésopotamie, la Syrie, l'Arménie, la Cappadoce, la Galatie, la Paphlagonie, &c. Il eut le sort ordinaire des tyrans.

Au commencement du regne d'Héraclius, contemporain de Mahomet, Sisebat, Roi des Goths, attaqua les Romains en Espagne, & ne leur y laissa qu'une ombre de puissance, qui s'évanouit sous son petit-fils Suintila. Non-seulement l'on eût dû abandonner ces membres épars de l'Empire, mais encore le débarrasser de tout ce qui ne tenoit point au centre, se renfermer dans une enceinte de barrieres, & ne former, pour ainsi dire, de l'Etat qu'une place. Le terrible & opiniâtre Chosroës triomphoit cruellement dans Jérusalem & sur toute la Palestine, dans Alexandrie & sur la plus grande partie de l'Egypte, dans diverses provinces orientales & jusqu'aux portes de Chalcédoine, que les présens de l'Empereur sauverent des armes du général Persan, qui fut écorché vif, par ordre de son maître. Dans le même tems, les Awares avoient fait une irruption dans la Thrace. Leur Khakhan pensa surprendre l'Empereur à Héraclée. Ayant poussé leurs courses jusqu'aux portes de Constantinople, ils firent près de 300 mille esclaves. Héraclius songea pour lors à se retirer en Afrique, le patriarche l'arrêta; il négocia, il combattit. Le Khakhan lui vendit la paix & continua la guerre; mais le Patrice Boniface sauva Constantinople & réduisit les Awares à l'inaction. Héraclius, à la tête des troupes qui agissoient contre les Perses, remporta vic-

toires ſur victoires, délivra la Syrie & la Méſopotamie, pourſuivit Choſroës dans ſon propre pays, triompha par-tout, propoſa la paix, & trouva toujours dans ſon implacable ennemi la fierté d'un vainqueur féroce. La paix qui ſe conclut enſuite avec Siroës, fut avantageuſe à l'Empire. L'Empereur avoit dans ſon armée un corps de Sarraſins; on les inſulta, ils s'en plaignirent aux chefs de leur nation, & il y eut des chocs qui ne furent pas heureux pour les Barbares. Telle fut la premiere origine des guerres des Arabes avec les Grecs. Les diſputes du Monothéliſme occuperent & troublerent les dernieres années d'Héraclius plus que les conquêtes de ces nouveaux ennemis. Il mourut l'an 641.

On eſt indigné contre ces Princes poſſédés de la manie des diſputes théologiques, qui leur font négliger les grands intérêts des peuples, & qui deviennent dans leurs mains les fléaux de l'Etat. Les Empereurs payens avoient exercé le ſouverain pontificat comme un droit du trône. Les Empereurs Chrétiens, qui n'avoient point la même prérogative, ſe promirent la principale influence dans les affaires de l'égliſe, dont ils étoient les bienfaiteurs & les protecteurs : ils l'eurent en effet juſques ſur le dogme. On les vit pendant long-tems publier des formulaires de foi, régler la forme des prieres eccléſiaſtiques, établir des fêtes, dépoſer les évêques, lancer des anathêmes & des excommunications avec l'applaudiſſement des peuples & l'approbation des Papes. Le plaiſir d'exercer l'autorité du ſacerdoce, les intéreſſa dans toutes les diſputes. D'ailleurs, l'eſprit de bigoterie dominoit la Cour, & le clergé y avoit trop de crédit pour qu'elle reſtât oiſive au milieu des controverſes. Mais n'ayant ſur ces objets qu'une autorité précaire & ne pouvant porter de droit aucun jugement définitif, l'opinion particuliere des Empereurs, au lieu de calmer les diſputes, entraîna des factions, des ſéditions, des rébellions, des perſécutions & toutes ſortes de malheurs, dont les peuples & ſouvent les Empereurs eux mêmes furent les victimes. Les Grecs naturellement diſputeurs & ſophiſtes, ne ceſſant d'embrouiller & de

tourmenter la religion, le gouvernement n'avoit pas le loiſir de fixer ſon attention ſur d'autres objets.

Les Arabes attaquoient les provinces éloignées avec tout l'avantage que le fanatiſme peut donner & ſur le nombre & ſur la diſcipline & ſur les armures, que les Grecs leur oppoſoient envain : peut-être pour combattre à armes égales, il eût alors fallu promettre le ciel à tout guerrier qui mourroit en combattant contre les Infidéles, marcher ſous la banniere de la religion, &, ſi je puis ainſi parler, le génie qui entraîna dans la ſuite les Chrétiens. Alors l'enthouſiaſme des Croiſades eût été le chef-d'œuvre de la ſageſſe. L'Empereur Nicéphore propoſa cette expédition aux évêques aſſemblés, mais il ne ſe trouva pas dans le conſeil un S. Bernard. La propoſition de l'Empereur fut rejettée. Les prélats alléguerent contre la politique l'ancienne diſcipline de l'Orient, & ſur-tout un canon, par lequel tout ſoldat qui tuoit dans le combat un ennemi, étoit exclus pour trois ans de la communion. On tourna donc la religion contre l'Etat & contre elle-même. Les Grecs découragés ne chercherent que dans le jeûne & la priere des remédes à des maux que l'on n'attribuoit qu'aux crimes de la nation; il ne fut queſtion que de fléchir la colere du Très-Haut; ſentimens louables que l'action devoit ſeconder. On ne combattit l'ennemi que par des larmes de componction; mais pendant que les Chrétiens tenoient leurs mains élevées vers le ciel, les Infidéles leur enfonçoient l'épée dans le ſein.

Des deux co-héritiers d'Héraclius, l'un, (c'eſt Héraclius Conſtantin) fut empoiſonné par l'Impératrice Martine, ſa belle-mere; l'autre, (c'eſt Héracléonas, fils de Martine) eut la langue & le nez coupés, ainſi que ſa mere, par l'ordre du ſénat. Conſtans, fils d'Héraclius II, qui craignit à Conſtantinople les effets de l'indignation publique, excitée par ſon attachement au Monothéliſme, par ſes exactions, par ſa cruauté qui s'étendit juſques ſur ſon frere, prit le parti de paſſer en Sicile, où il porta ſes vices & ſubit en 668 le ſort qu'il avoit fui. La peine ſuit le crime.

Conſtantin

Conſtantin Pogonat ou le barbu, fils de Conſtans, rendit la paix à l'Etat par un traité avantageux, conclu en 678 avec les Arabes, & à l'égliſe par le ſixiéme Concile écuménique, tenu en 680. Son fils, Juſtinien II, rompit la paix avec les Sarraſins ; la fortune fut un juge équitable. Les peuples rejetterent leurs maux ſur leur Prince, qui, pour ſe venger de l'exécration publique, fit maſſacrer en une nuit tous ceux des habitans de Conſtantinople, qui ne lui étoient point agréables. Léonce le détrône, Tibere Abſimare détrône Léonce. Juſtinien recouvre l'Empire, il fait couper la tête à Tibere & à Léonce, il eſt tué. Ces tyrans reſſemblent à la foudre, qui s'éteint en embraſant. Des Patrices dépoſent Bardane Philippique. Anaſtaſe eſt forcé par Théodoſe d'abdiquer. Théodoſe eſt deſtitué dès la premiere année de ſon regne.

Au milieu de ces révolutions, les Sarraſins & autres Barbares ravagent & démembrent l'Empire ſans obſtacle. La corruption monte à ſon comble. La méchanceté n'affecte plus la pudeur. Le crime n'eſt puni que criminellement. La ſuperſtition & la bigoterie tiennent lieu de religion. Le tréſor du Prince ſe remplit du ſang des ſujets. Les peuples foulés par leurs maîtres ſans être défendus par eux contre leurs ennemis, perdent juſqu'à l'idée de la fidélité. L'Empire paroît être dans la criſe de la diſſolution. Les miniſtres épuiſoient leur génie à imaginer des impôts, & les receveurs des finances à inventer des tortures pour ſe faire payer. Sous l'Empereur Anaſtaſe, il fut queſtion de taxer l'air que l'on reſpire : idée extravagante qui marque l'immenſité des contributions dont les peuples étoient chargés. Un receveur des finances de Juſtin II, avoit introduit la coutume de lever les impôts, auxquels les peuples refuſoient de ſatisfaire, en tenant les uns ſuſpendus en l'air avec des cordes, en faiſant reſpirer aux autres la fumée d'un feu de paille, juſqu'à ce qu'ils euſſent payé le tribut que le malheureux ne conteſte pas impunément au méchant. Un trait ſervira à indiquer la ſuperſtition & la petiteſſe d'eſprit de la nation. Sous le regne

de Conſtantin le barbu, on voulut couronner ſes deux freres, par la raiſon que comme il y a trois perſonnes dans la divinité, il devoit y avoir trois Empereurs ſur le trône. Il y en avoit aſſez là pour exciter une guerre de religion.

Dans l'état miſérable où ſe trouve l'Empire, il ne paroîtroit pas poſſible qu'il ſubſiſtât long-tems encore, ſi l'on ne conſidéroit les cauſes particulieres qui peuvent le maintenir. En premier lieu, le nord s'eſt épuiſé, & les nations qui en ſont ſorties ſe ſont ou fixées ou perdues en diverſes contrées. Secondement, la conquête de la Perſe par les Arabes, l'a débarraſſé de ſes plus dangereux ennemis. Les peuples de ce Royaume, courageux, aguerris & diſciplinés, n'avoient eu à combattre que les Romains, pendant que les Romains étoient aſſaillis de toutes parts, par toutes ſortes de nations; & les Arabes ayant conquis la Perſe, négligerent tellement les manufactures qu'elles paſſerent à Conſtantinople. En troiſiéme lieu, les nations Gothiques d'un côté & les Arabes de l'autre, ayant ruiné l'induſtrie par-tout ailleurs, Conſtantinople fit preſque ſeule le commerce du monde : ce qui fournit à l'Etat des richeſſes & des reſſources conſidérables. En quatriéme lieu, les Arabes ne tarderent point à ſe diviſer & à perdre leur fanatiſme, leurs chefs à ſe diſputer le califat, les Califes à s'amollir, les peuples à ſe corrompre, l'Etat à s'affaiſſer. Ainſi, l'ennemi qui, naturellement doit renverſer Conſtantinople, ſe met lui-même hors d'état de l'inſulter. D'ailleurs, les Grecs ſont maîtres de la mer, & avec le feu de l'architecte Callinique, dont ils poſſédent ſeuls le ſecret, ils brûlent toutes les flottes qui viennent d'Aſie ou de Syrie attaquer la capitale.

En 717 commença à regner Léon l'Iſaurien. Les Sarraſins ſont devant Conſtantinople. Le feu Grégeois délivre la place. Alors Léon fait la guerre aux Images. Le ſang coule : la perſécution allume la révolte. Ce zélateur effréné brûla une bibliothéque de 30 mille volumes, pour ſe venger du bibliothécaire, qui avoit refuſé d'abjurer le culte proſcrit. Léon meurt en horreur à tous

ſes ſujets. Conſtantin Copronyme, ainſi nommé, parce qu'il ſalit les fonts ſacrés le jour de ſon baptême, après avoir crevé les yeux à ſon beau frere, qui lui diſputoit l'Empire, s'arma du glaive dont Léon avoit frappé les défenſeurs des Images. Digne fils d'un tel pere, il prit ſa place à côté de lui parmi les mauvais Princes. Son avarice inſatiable étoit de l'eſpèce la plus odieuſe & la plus funeſte, celle qui enferme l'argent dans les coffres. La monnoie devint ſi rare, que les marchandiſes ſe donnoient pour rien. De miſérables flatteurs dignes de vivre ſous ces monſtres, prétendirent que cette diminution prouvoit le bonheur des tems, tandis que le commerce ſe détruiſoit & que le peuple ne pouvoit ſe relever de ſa miſere. Sous ce regne, Pepin, Roi de France, forma au Saint Siége un riche domaine, aux dépens des Empereurs Grecs & des Lombards. Les Papes pieux ne furent point conſolés par cette puiſſance temporelle, de la perte de leur autorité ſur l'Orient. Sous le regne ſuivant, Charlemagne éteignit la monarchie des Lombards & augmenta le patrimoine de l'égliſe.

Les premiers jours du regne de Léon Chazare annoncerent à l'Empire un homme de bien, un Prince modéré, un pere des peuples : mais il ſemble que cette foule de Princes qui s'étoient ſuccédés dans le goût du ſang & du crime, avoient empoiſonné la pourpre. Léon abandonnant le ſoin de l'Etat, parut tout prêt à imiter les fureurs de ſon pere Copronyme contre les Orthodoxes, la mort le prévint. On déſeſpere de trouver à l'avenir des vertus ſur le trône. Il y a peu d'hiſtoires auſſi affligeantes que celles de la décadence de l'Empire Grec.

L'Impératrice Irene regna conjointement avec ſon fils Conſtantin. Elle gouverna d'abord ſeule. Au premier mouvement qu'eſſaya ſon fils pour ſecouer le joug, elle le fit fuſtiger, mais les ſoldats ſe déclarerent pour l'Empereur & l'on arrêta l'Impératrice. Après que Conſtantin ſe fut rendu mépriſable par ſa mauvaiſe conduite contre les Bulgares & odieux par ſes cruautés, Irene conſpira contre lui, on lui arracha les yeux, & il mourut de cette

Hist. de l'Empire Ottoman.

opération. L'Impératrice ne parvint point à ſe reconcilier, par des bienfaits multipliés, avec les peuples. La peine de ſa barbarie dénaturée étoit dans tous les cœurs, ſi elle n'étoit pas dans le ſien. Elle l'éprouva lorſque Nicéphore voulut la détrôner; nul homme, pas même un barbare, ne voulut embraſſer ſa défenſe. Pour détourner l'orage dont elle avoit cru les provinces de l'Empire menacées, lorſque Charlemagne eût été couronné Empereur d'Occident, l'an 800, elle lui avoit propoſé de l'épouſer; mais le projet avoit été abandonné ſur les repréſentations intéreſſées du Patrice Aëtius. Cette femme monſtrueuſe, née avec des talens & avec l'ame des ambitieux, qui ne diſtinguent point le crime de la vertu, mourut reléguée dans l'iſle de Lesbos. Les Grecs l'honorent comme une Sainte, parce qu'elle rétablit le culte des Images par le ſeptiéme Concile.

Un de ces ſcélérats qui ſemblent nés avec le beſoin du crime & qui ſe font un délice d'aſſaiſonner le mal de tout ce qui peut le rendre plus cuiſant, le tyran Nicéphore, perſécuteur, ſpoliateur, bourreau de tous ceux qui avoient de l'argent ou des ſentimens contraires aux ſiens, après avoir échappé à des conſpirations & à des révoltes, alla périr dans une guerre imprudente contre les Bulgares. Staurace, ſon digne fils, n'eut pas le tems de ſe ſignaler ſur ſes traces: cependant ce Prince eut la noble penſée de rétablir la république. Les officiers punirent par la dépoſition & par une mutilation infâme, le bon Michel Rhangabe, de ſa lâcheté ou de celle de ſes ſoldats, qui s'enfuirent devant les Bulgares. Cet Empereur engagea lui-même ſes partiſans & le peuple à ſe ſoumettre à ſon ſucceſſeur. Quand une fois le peuple a pris le goût des révolutions, il n'a pas beſoin de raiſons pour courir à des révolutions nouvelles. La perſonne qu'il immole, ne lui déplaît quelquefois pas, mais le changement lui plaît.

Crume, Roi des Bulgares, étant devant Conſtantinople en 813, offrit aux Grecs une paix honteuſe pour eux, ou une bataille, ou un combat ſingulier, entre l'Empereur & lui. Léon l'Arménien

préféra l'assassinat à ces propositions, mais le coup ne fut pas heureux. Une défaite & la mort de Crume engagerent les Bulgares à souscrire à une trêve de trente ans : ce qu'il y eut de singulier dans cet événement, c'est que les deux Princes contractans jurerent d'observer le traité, chacun par la religion qu'il ne croyoit pas. L'Empereur pratiqua les cérémonies Payennes, usitées chez les Bulgares ; il sacrifia des chiens, tint entre ses mains une selle de cheval, & éleva une botte de foin en l'air pour gage de sa parole. Le Prince Payen prit à témoin de sa bonne foi ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion Chrétienne. Léon étoit Iconoclaste ; il persécuta les Fidéles ; on lui coupa la tête. L'histoire dit qu'il aimoit la justice & qu'il étoit capable de bien gouverner.

Avec des mœurs dépravées, avec des passions odieuses dans le crime même, on pourra peut-être quelquefois conserver une certaine hauteur de sentimens qu'un sang illustre inspirera, qu'on aura reçue de l'éducation, qui naîtra de la considération de sa propre grandeur. Les sentimens entretiennent le goût de l'honneur : s'ils ne ramenent pas à la vertu, ils gardent les dehors, ils donnent du ressort à l'ame dans l'humiliation, ils l'éleveront même quelquefois aux grandes choses. Mais il ne faut pas espérer de trouver rien de semblable sur le trône de Constantinople, rempli, comme il l'est, par la plus vile canaille, par des misérables sans naissance, sans éducation, sans mérite, sans honneur ; par des soldats que quelque bravoure, le hazard, l'intrigue, le crime, l'anathême lancé sur l'Etat, portoient au rang suprême ; par un Justin I, par un Phocas, par un Michel le Begue & autres chefs de familles Impériales. Tous ces Empereurs conservoient le caractere de leur premier état, ils l'imprimoient au trône.

Les *parvenus* & tous ceux qui avoient de l'ambition, s'étayerent des prédictions qui leur promettoient l'Empire. C'étoit un titre pour prospérer chez une nation superstitieuse & avilie. L'astrologie & les autres genres de divinations exercées par des fourbes vénals,

Hist. de l'Empire Ottoman.

ne manquoient pas de leur donner des eſpérances : c'étoit un aiguillon pour entreprendre. Il y avoit d'un autre côté peu de danger à exciter une révolte & à attenter à la perſonne du Prince. Pour de tels crimes, on ſe contentoit de crever les yeux, d'envoyer en exil, de couper le nez ou quelqu'autre membre ou même les cheveux, aux coupables. Les Grecs ménageoient le ſang Chrétien par la ſuperſtition oppoſée à celle qui le faiſoit répandre aux Muſulmans. Enfin, il ne manquoit aucune ſorte d'encouragement à la révolte.

Les Goths avoient pluſieurs fois ſecouru les Empereurs Grecs. Les Bulgares défont Michel le Begue d'un concurrent qui l'aſſiégeoit dans la capitale. Ce Michel qui ſçavoit à peine lire, mais qui avoit pour lui quelques faits d'armes, ne put retenir les Dalmates ſous le joug, ni défendre la Crete & la Sicile contre les Sarraſins. J'aurai peint ce perſonnage, quand j'aurai dit qu'il avoit pris pour ſon modele Conſtantin Copronyme. Le jour qu'il avoit été proclamé Empereur, Léon devoit le faire brûler vif, pour avoir conſpiré contre lui. Théophile, ſon fils, mourut de chagrin, d'avoir eu les armes toujours malheureuſes contre les Sarraſins, & de n'avoir pu exterminer les Images. Théophile, ſon beau-frere, avoit été proclamé Empereur par un corps de Perſans. Prêt à rendre le dernier ſoupir, il le fit décapiter, & prenant ſa tête par les cheveux, il dit : *je ne ſuis plus Théophile, mais tu n'es plus Théophobe :* ce furent là ſes dernieres paroles. Ce Prince aima, dit-on, la juſtice. Il ſe promenoit ſouvent dans Conſtantinople pour examiner ſi les marchands ne ſurvendoient pas, & pour écouter les plaintes du peuple. Il ne ſouffrit point que les petits fuſſent tyranniſés par les grands.

Théodora, femme de Théophile, rétablit ſolemnellement les Images pendant ſa régence. Obligée de renoncer aux affaires, elle remit à Michel III, ſon fils, cent-neuf mille livres d'or, & trois cens mille livres d'argent. Ce tréſor fut auſſi-tôt diſſipé par l'Empereur, qui donna une fois juſqu'à 400 livres d'or à un boucher

pour l'avoir diverti par une indécence ſinguliere. Ce Prince fit aſſaſſiner ſon oncle Bardas, après l'avoir créé Céſar. Après s'être aſſocié Baſile, homme de néant, il ſongeoit à le faire périr ; mais celui-ci le prévint & délivra l'Empire d'un monſtre de cruauté, de perfidie & d'irréligion. Schiſme de Photius.

Baſile eut la gloire de réconcilier l'égliſe Grecque avec l'égliſe Latine, par la dépoſition de Photius, de battre les Sarraſins Orientaux en pluſieurs rencontres, de donner un code qui a ſervi de baſe à la juriſprudence des Grecs, ſous le titre de Baſiliques, & de faire regner les loix dans les tribunaux, la diſcipline parmi les troupes, l'ordre dans les finances. Il eſt vrai que pendant que les Sarraſins d'Afrique ruinoient Syracuſe, il occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une égliſe à S. Michel : il eſt vrai que ſur une accuſation deſtituée de fondement, il retint long-tems ſon fils dans une dure priſon, & qu'il fut ſur le point de lui faire crever les yeux : il eſt vrai que, ſi l'on en croit Nicéphore, ſoixante-dix perſonnes ayant conſpiré contre lui, il leur fit donner le fouet & brûler les cheveux ; mais qu'un cerf l'ayant enlevé avec ſon bois par la ceinture, & un de ſes officiers l'ayant dégagé en coupant la ceinture avec ſon épée, il fit trancher la tête à ce domeſtique, parce, diſoit-il, qu'il avoit tiré l'épée contre lui. On trouve dans les Baſiliques une loi, par laquelle il ordonne qu'à l'avenir il n'y aura plus d'eſclave dans l'Empire : voilà un homme ſur le trône.

Léon employa, comme ſon pere, les ſoldats de mer à bâtir une égliſe, pendant que les Sarraſins occupoient Tauroménie, l'iſle de Lemnos & autres lieux. Il échappa à beaucoup de conſpirations. On le ſurnomma *le philoſophe :* fut-ce à cauſe de ſes mœurs ? elles étoient fort irrégulieres. Fut-ce à cauſe de ſes ouvrages ? ils ſont au-deſſous du médiocre. Mais il ne faut pas regarder de ſi près aux ſurnoms. Alexandre, ſon frere, pourroit bien figurer dans l'hiſtoire de la débauche.

Conſtantin Ducas, le plus grand Seigneur de l'Empire, &

Hist. de l'Empire Ottoman.

Léon Phocas, général des armées employées contre les Bulgares qui jetterent plusieurs fois Constantinople dans la consternation, entreprirent successivement d'usurper la couronne sur Constantin Porphyrogénéte, (ce surnom signifie né dans le palais de Porphyre, où les Impératrices accouchoient). Le premier fut tué dans un combat, l'autre eut les yeux crevés. Constantin qui trouvoit plus de douceur dans l'étude que dans le gouvernement d'un Empire, prit pour collégue Romain le Capéne, homme d'une médiocre naissance. Romain lui en donna trois, Christophe, Etienne & Constantin, ses fils. Le peuple avoit lieu de trembler à la vue d'un fléau, tel que cinq Empereurs. Constantin se trouva la cinquiéme personne de l'Empire, & l'Empire un corps monstrueux. Ces Princes se porterent ombrage les uns aux autres. Romain fut dépossédé par ses fils & revêtu d'un froc: ces ingrats furent dépouillés par Constantin & tonsurés. Lorsque celui-ci occupa tout le trône, l'Impératrice Hélene & le Chambellan Basile firent son métier, ainsi que sa mere Zoë l'avoit fait les premieres années de son regne, & Romain après elle. Sçavant auteur, grand peintre, habile architecte, il fut tout ce qu'il ne devoit point être, & il manqua d'être ce qu'il falloit qu'il fût.

Romain le jeune se conduisit comme un homme qui avoit empoisonné son pere. Nicéphore Phocas reprit l'isle de Crete & un grand nombre de places dans l'Asie Mineure. Ce grand homme de guerre continua de battre les Sarrasins d'Asie avec un grand succès; & ses généraux firent reconnoître ses loix dans Antioche & ailleurs. Pour acquérir ces malheureux avantages, on serra le cordon des impôts jusqu'à laisser le peuple dans un état d'anéantissement; on diminua le poids de la monnoie, ce qui fit renchérir les marchandises & baisser le commerce; on fit des amas de bled, dans le dessein d'affamer la capitale & de lui vendre chérement la vie. A ce sujet, un vieux soldat dit à l'Empereur qui lui proposoit son congé: « non, Prince, je suis plus fort présentement » que je ne l'étois dans ma jeunesse: à peine pouvois-je alors

» porter du bled pour la valeur d'une demi-piéce d'or, & aujour-» d'hui j'en porte facilement pour deux piéces ». Un Prince qui aime passionément la guerre, aime rarement ses peuples. Nicéphore favorisa les militaires, jusqu'à livrer le reste de ses sujets à leurs déportemens; & il poussa le fanatisme pour les armes jusqu'à vouloir publier une loi qui déclarât martyrs tous les soldats qui mourroient à la guerre.

Les grandes victoires de Tzimiscés sur les Russes, ses conquêtes sur les Sarrasins, ses succès contre Bardas Phocas, la sagesse de son gouvernement, sa bienfaisance, sa générosité, l'association de Basile & de Constantin, fils de Romain, au trône, leur héritage; tout ce glorieux tissu laisse encore voir sur ses habits impériaux le sang de Nicéphore Phocas, qu'il avoit versé: ce qui le rendit pourtant agréable au peuple. Un Eunuque l'empoisonna. Basile Bulgaratone ou destructeur des Bulgares, paroît petit devant deux célebres rébelles qui touchent au point de lui enlever la couronne; il se releve devant les Bulgares, & la victoire qui accompagne ses armes, frappe à coups redoublés sur leur trône, jusqu'à le réduire en poudre, en 1018. Ce Prince brave & appliqué mourut avant son frere Constantin, qui, livrant le gouvernement à des ministres avares, cruels & semblables à lui-même, n'accorda jamais de graces qu'à ses pareils, à des hommes tout couverts de l'ignominie du vice. Celui-ci abrégéa sa vie par ses débauches.

On ne sçait pas comment l'église Grecque n'a pas canonisé Romain Argyre. Il est bien vrai que ce Prince foula les peuples sans ménagement, mais c'étoit pour enrichir les moines. Outre ces dépouilles, il leur donna les territoires les plus riches & des villes entieres. S'il ne put leur faire présent de l'Empire, ce fut du moins par eux qu'il le gouverna. Depuis la réhabilitation du culte des Images, les moines avoient acquis un pouvoir sans bornes. Lorsqu'ils furent sortis de la fournaise que les Iconoclastes avoient allumée pour les détruire, la piété publique s'empressa de les cou-

ronner d'honneurs & de dons. Ils furent respectés, consultés, ménagés, obéis, comme s'ils eussent été la religion elle-même. L'autorité ecclésiastique tomba toute avec les siéges épiscopaux entre leurs mains. Les Grecs, peuple naturellement religieux, ne voyant pas les bornes délicates des deux puissances, qu'il est si difficile de fixer, étendirent les droits de l'église. Le patriarche, en ouvrant les portes des temples à des conjurés & à des rébelles, rendoit l'ombre de l'autel pernicieuse au trône. L'esprit d'intrigue & de faction, si commun dans les cloîtres, y étoit encore entretenu par cette foule d'officiers & de seigneurs disgraciés, qui, jettés dans cet exil, n'y renonçoient pas au plaisir de troubler & de nuire. Les moines se multiplioient prodigieusement par leur puissance. Elle étoit, en quelque sorte, un ministere perpétuel, & l'on pourroit dire, une domination absolue. Ces hommes, qui plaçoient l'église au centre de l'Etat & les monasteres au centre de l'église, ayant rendu, par leur Empire sur les consciences ou sur les esprits, leur religion particuliere dominante, il leur fut aisé d'attirer la principale attention de la cour & des peuples sur eux-mêmes; il ne leur étoit pas malaisé de suivre les vues de leur avarice, que je ne comparerai point à ce gouffre ouvert à Rome, lequel ne devoit se refermer qu'après qu'il auroit englouti pour la gloire des Dieux, ce que la république avoit de meilleur.

L'Impératrice Zoë empoisonna Romain Argyre pour épouser le banquier Michel de Paphlagonie, qui ne fit rien de bien que de pleurer ce forfait. Ce banquier couronné eut pour successeur son neveu, Michel Calafate, fils d'un calfateur de navire. Zoë, soutenue par le peuple, fit crever les yeux au nouvel Empereur. Cette Princesse & sa sœur Théodora, filles de l'Empereur Constantin, furent déclarées Impératrices par le sénat en 914. Zoë qui eut le premier rang & toute l'autorité, épousa Constantin Monomaque, homme d'une naissance illustre, qu'elle avoit trouvé fort à son goût, du vivant de son premier mari. On se révolta, on conspira contre Constantin. Il mourut haï de ses sujets, qui payoient fort

cher ses profusions. Ce Prince avoit abattu une des principales barrieres de l'Empire. Les provinces frontieres étoient exemptes de tribut, sous la charge d'entretenir des troupes pour se mettre à couvert des invasions : Constantin les assujettit aux impositions communes, & les dispensa de se garder, en sorte que les Barbares les trouverent sans défense. Tout étoit tranquille au-dedans & au-dehors.

L'Impératrice Théodora étoit morte, après avoir épousé Michel Stratiotique, un de ces hommes ineptes, que des partis élevent à la suprême puissance, par la raison qu'ils sont incapables de l'exercer. Isaac Comnene le dépouilla de la pourpre. Celui-ci eut le courage d'attaquer le corps des moines par l'endroit le plus sensible. Il crut qu'avec leur vœu de pauvreté, ils n'avoient droit qu'au nécessaire, & que leur superflu appartenoit à l'Etat. Les moines crierent que leurs biens étoient sacrés; on leur répondit que les abus ne l'étoient point, & l'on se mit en devoir d'exécuter l'ordre du Prince, qui mourut lui-même moine, après avoir résigné la couronne à Constantin Ducas : c'étoit un Prince chaste, brave, prudent, équitable.

Le timide & pacifique Constantin confisquoit pour toute peine les biens de ceux qui conspiroient contre lui, pour être en état de repousser avec de l'argent les hostilités des Barbares. Les Turcs Seljoucides pillerent plusieurs provinces. Six cens mille Uzes se jetterent sur la Gréce, où ils furent presqu'anéantis par les Bulgares & les Patzinaces. Constantin auroit mieux aimé être connu de la postérité sous la qualité d'homme de lettres que sous celle d'Empereur : ce sentiment étoit un aveu de son incapacité pour le gouvernement. Dès qu'il eut les yeux fermés, Eudoxie, sa veuve, se fit proclamer Souveraine de l'Empire & fit déclarer ses trois fils Césars : ensuite elle épousa Romain Diogene, qui avoit conspiré contr'elle & ses enfans, lesquels appaiserent une sédition causée par ce mariage, en déclarant qu'ils l'approuvoient. On a déjà vu l'histoire de la guerre de cet Empereur contre l'Empire

Hist. de l'Empire Ottoman.

Turc, qui s'étoit formé à Iconium. A son retour à Constantinople, il trouva le trône occupé par Michel Ducas, l'aîné des fils d'Eudoxie & de Constantin, lequel fut surnommé Parapinace, à cause que s'étant réservé la vente du bled, il prenoit sur chaque boisseau le pinace ou le quart, & le vendoit comme s'il étoit plein. Pendant que ce marchand voloit ainsi les peuples, les Turcs, ces redoutables voisins qui avoient pris la place des Arabes, lui enleverent l'Arménie, les Normands pillerent la Bythinie & la Lycaonie, divers Seigneurs l'assaillirent sur le trône; il en descendit pour prendre l'habit monastique, & il parvint à l'archevêché d'Ephése. Nicéphore Botoniates, sans cesse inquiété dans la possession de l'Empire, en fut à la fin dépouillé par les Comnenes. Dans ce chaos de troubles & de révolutions, il y eut à peine quelques gouttes de sang répandues; c'étoient des jeux d'enfans.

Alexis Comnene auroit vu le tourbillon des victoires de Robert Guischard, duc de la Pouille, entraîner les provinces occidentales de l'Empire, si la mort de ce terrible ennemi n'avoit déterminé les Normands à mettre l'épée dans le fourreau. La République de Venise donna de très-utiles secours à l'Empereur. Les historiens Vénitiens prétendent qu'à cette occasion Alexis leur accorda la souveraineté de la mer Adriatique. Un avantage plus certain & plus réel que les Vénitiens obtinrent, ce fut un quartier de la ville de Constantinople, avec la liberté de commercer dans tout l'Empire sans payer aucun droit de douane: époque célebre dans le commerce de cette République.

Une nouvelle scene s'ouvre. Les Turcs & autres Barbares menaçant d'envahir l'Empire, Alexis implora l'assistance des Princes d'occident, qui commençoient à prendre feu pour la conquête de la Terre Sainte. A l'approche des Croisés, l'effroi répandit à Constantinople le bruit qu'ils ne s'étoient armés que pour la ruine de l'Etat; il ne tint pas à Bohémond, frere de Robert Guischard, que les allarmes des Grecs ne fussent justifiées; mais la piété de Godefroi rejetta le dessein dont l'exécution étoit aisée. L'on ne

toucha point au trône de Conſtantinople; l'on ſe contenta de ravager le pays. Cependant malgré la foibleſſe de l'Etat & l'inſolence des Croiſés, par le traité conclu entre Alexis & Godefroi, c'eſt Alexis qui doit recueillir les principaux fruits de la guerre; & ce fut lui en effet qui les recueillit. Ce Prince qui ſoutint toujours ſa majeſté, ſe conduiſit en habile politique, pendant le cours de cette grande affaire : auſſi parvint-il à remplir le double objet qu'il avoit dû ſe propoſer, d'affoiblir ſes ennemis ſans être aſſervi par ſes alliés. Les hiſtoriens Francs reprochent à Alexis d'avoir fait ſourdement aux Croiſés le plus de mal qu'il lui fut poſſible, il eut tort; mais les Croiſés ne lui avoient-ils pas donné le droit d'en agir avec eux à force ouverte, & falloit-il qu'à des amis cruels il formât une puiſſance plus dangereuſe pour l'Etat que celle de l'ennemi qu'ils venoient abattre? Les Francs & les Grecs violoient également le droit des gens & les traités. On étoit tout enſemble en paix & en guerre, comme gens qui ont un intérêt commun & des intérêts particuliers, un intérêt à ſe ménager les uns les autres, un intérêt à ſe nuire réciproquement. Je ne rapporterai qu'un trait de l'inſolence avec laquelle les Francs traitoient l'Empereur de Conſtantinople, dans le tems des conférences d'Alexis Comnene avec Godefroi de Bouillon. Un officier François alla ſe placer hardiment ſur le trône de l'Empereur. Le Comte Baudouin le tira par le bras & lui dit : » vous devez ſçavoir que quand on eſt dans un pays, on doit en ſuivre les uſages. Vraiment, répondit l'officier, voilà un beau payſan de s'aſſeoir ici, tandis que tant de capitaines ſont debout ».

Alexis étoit brave, généreux, doux, affable & attaché à la religion. S'il employa la fourberie & autres moyens indignes d'un grand homme, des auteurs obſervent que ce fut dans des occaſions où même un grand homme n'eût pas réuſſi, en prenant d'autres voies. Nous nous garderons bien de l'approuver.

Les Turcs, les Patzinaces, les Triballes ou Serviens, les Hongrois, les Sarraſins furent des ſujets de triomphe pour Jean

Hist. de l'Empire Ottoman.

Comnene, dit Calo-Jean ou le beau Jean, Prince ſage, réglé dans ſa conduite, libéral, clément, le héros de la maiſon des Comnenes. Dans le cours d'un regne de vingt-quatre ans, il ne fit mourir aucun coupable. Sa méthode de diſperſer dans ſes Etats les priſonniers qu'il avoit faits à la guerre, paroîtra d'une meilleure politique que ſa clémence à des peuples familiariſés avec les peines de mort.

La ſeconde croiſade ne lança contre l'Aſie que deux gros tourbillons de fumée. Manuël Comnene avoit pris de cruelles meſures pour dégoûter les Occidentaux de ces expéditions. Ce fut dans ce tems-là que le Roi de Sicile deſcendit en Grece, d'où il enleva les ouvriers en ſoie; & le premier, il fit partager à l'Occident le bénéfice des manufactures. Manuël ſe vengea, mais il acquit plus de gloire contre les Dalmates, contre les Hongrois, contre le Prince d'Antioche, contre les Turcs d'Iconium, & contre le Sulthan d'Alep. En remportant tant d'avantages, il avoit perdu l'empire de la mer par une économie mal entendue, qui lui fit ſupprimer la flotte que ſes prédéceſſeurs entretenoient ſans ceſſe ſur pied pour la défenſe des iſles. Cependant, comme le commerce ſubſiſtoit encore, on pouvoit aiſément rétablir la marine. On vit dans la ſuite Andronic Paléologue abattre de nouveau ce ſoutien de l'Empire, parce qu'il ne put ſe diſpenſer de croire des hommes en relation avec le ciel, qui lui aſſurerent que Dieu étoit ſi content de lui, que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Manuël, un des plus grands Princes de ſon ſiécle & des plus débauchés, mourut l'an 1180, dans des vêtemens monaſtiques.

Alexis Comnene, Protoſébaſte ou la ſeconde perſonne de l'Empire, gouverna durement pendant l'enfance d'Alexis Comnene II. Le peuple toujours prêt à ſe jetter entre les bras de celui qui le plaint, courut à Andronic Comnene comme à ſon ſauveur, lorſque cet hypocrite eut paru s'attendrir ſur les calamités publiques. Andronic chargé du gouvernement, aſſocié à l'Empire, étrangla le jeune Alexis, dont il avoit autrefois voulu aſſaſſiner le pere,

Hist. de l'Empire Ottoman.

Manuel. Ce tyran enfonça le glaive par-tout où il crut appercevoir l'ombre d'une révolte, d'un complot, d'un mécontentement. Le jour où il n'avoit fait mourir personne, étoit pour lui un jour perdu. Au commencement de son regne, pour se rendre agréable aux peuples, il avoit ordonné un massacre général des Latins établis dans la capitale. Les prêtres & les moines du pays présidoient à la boucherie; ils donnoient de l'argent aux assassins, pour les encourager à cette œuvre méritoire. Andronic, pour modérer l'indignation publique, composa son visage au repentir. Le patriarche & les évêques acheverent de le délier du serment de fidélité qu'il avoit prêté aux autres Comnenes; & en récompense, il leur accorda la prérogative d'être assis autour du trône. La populace, dans la vengeance qu'il tira des crimes du Néron des Grecs, parut aussi barbare que lui : c'étoient des légions d'Andronic acharnées sur un seul. Pendant le regne de ce monstre, qui ne fut que de trois ans, quelques provinces se rétablirent, & les peuples furent peut-être plus heureux qu'ils n'avoient été depuis long-tems, parce qu'au milieu de ses vices, il eut une fermeté admirable pour réprimer l'avidité des grands & des officiers; parce qu'il donna les charges avec discernement & ne les vendit jamais; parce qu'il dispersa libéralement les revenus de l'Empire, qu'il avoit beaucoup augmentés en diminuant les profits des gens d'affaires; parce qu'il ne permettoit pas qu'on se livrât avec licence à des disputes de religion. Il y a une sorte de tyrannie qui n'est pas incompatible avec la prospérité de l'Etat, c'est celle qui tombe sur les personnes & non sur les biens. Cette tyrannie de cruauté peut s'allier avec la protection de l'industrie, avec la bonne administration dans les finances, avec la modération dans les impositions : il n'en est pas de même de la tyrannie d'avarice.

Isaac l'Ange, qui descendoit des Comnenes par les femmes, après avoir triomphé des Siciliens par ses lieutenans, eut en personne de mauvais succès contre les Bulgares, & il auroit péri dans

une affaire, ſi pluſieurs de ſes ſujets n'avoient généreuſement ſacrifié leur vie pour défendre la ſienne. Son regne fut un enchaînement de troubles. Ses ſujets avoient pour lui un mépris profond & il le méritoit, ſur-tout par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Cet inſenſé qui s'eſtimoit plus grand que tous ſes prédéceſſeurs, s'écria dans un accès de vanité inſpirée par de petits ſuccès, qu'il détruiroit les Sarraſins & qu'il fonderoit une monarchie univerſelle. Il ne détruiſit pas les Sarraſins, & ſon frere Alexis l'Ange Comnene le détrôna.

Cet Alexis qui n'avoit de l'audace que pour commettre des crimes, acheva de perdre la Bulgarie, & ſe ſoumit dans un traité avec Henri V, Empereur d'Allemagne, à un tribut qu'il ne put ſe mettre en état de payer que par d'affreuſes vexations. Les François & les Vénitiens ſollicités par Alexis l'Ange, fils d'Iſaac, vinrent à Conſtantinople faire couronner ces deux Princes. Alexis avoit promis inconſidérément à ſes protecteurs des ſommes que tout l'or de l'Empire eût à peine formées. Cet engagement ne fut point rempli. Alors les Croiſés s'arrêterent à Conſtantinople, ſe payerent par leurs mains, & oublierent la Paleſtine. Le peuple conçut contr'eux une juſte horreur : ſa vengeance tomba ſur Iſaac & ſur Alexis : le trône reçut Alexis Ducas Murtzulphe. Les Latins, ſous prétexte de venger la mort d'Alexis, aſſiégerent Conſtantinople ; & l'an 1204, l'Univers vit avec étonnement vingt mille hommes prendre ſans aucune perte, en cinq jours, une ville capitale, fortifiée, défendue par une bonne garniſon & peuplée de quatre cens mille habitans, qui avoient les aſſiégeans en exécration. Elle ſouffrit tous les excès du délire de la victoire, de l'avarice & de l'impudicité la plus effrénée. Les Francs élurent pour Empereur Baudouin, Comte de Flandre ; ils ſe partagerent enſuite des provinces qu'ils ne poſſédoient pas.

Le vainqueur gouverna tyranniquement une nation, dont il étoit haï par dériſion pour cette nation efféminée, qui avoit entiérement négligé les armes. Les François ſe promenoient dans les

les rues de Conſtantinople, habillés à la maniere du pays, de robes peintes, & tenant à la main une écritoire & du papier. On refuſa de recevoir dans les troupes quelque Grec que ce fût. Vint enſuite le légat Pélage, pour ſoumettre, par les voies ordinaires, la violence & la perſécution, à l'autorité du Pape, l'égliſe Grecque, quoique la capitulation laiſſât aux vaincus la liberté de conſcience, leurs uſages, leurs loix : la nation s'aigrit, ſe diſperſa, ſe révolta de tous les côtés. Les Latins qui n'avoient trouvé aucun obſtacle à la conquête, en trouverent d'inſurmontables à leur fixe établiſſement. Les Grecs ayant déſerté la capitale & les conquérans étant toujours les armes à la main, le commerce fut abandonné, les villes d'Italie s'en emparerent, & Conſtantinople perdit juſqu'à ſes richeſſes.

Le vertueux & pieux Baudouin avoit été maſſacré par le Roi des Bulgares, qui fit de ſon crâne une coupe, à la maniere des Scythes. L'Empire étoit tout en piéces. Le Marquis de Montferrat avoit un domaine conſidérable, compoſé de la principauté de Theſſalonique, de l'iſle de Candie, d'une partie de la Grece, de l'iſle d'Eubée. Théodore Branas, gendre de Louis VII, Roi de France, fut Prince d'Andrinople. Manuël Maurozome retint ſous ſa dépendance quelques villes de l'Aſie Mineure. Théodore Comnene, Prince d'Epire, s'aggrandit aux dépens du domaine Impérial. Les Vénitiens firent divers établiſſemens dans l'Archipel. Un Seigneur François ſoumit les iſles de Céphalonie & de Zantes. Les Bulgares s'emparerent de pluſieurs provinces. Théodore Laſcaris, que les Grecs regardent comme le reſtaurateur de leur Empire, regnoit à Nicée, ſur la Bythinie, la Phrygie & autres pays. Alexis & David Comnene, petits-fils du tyran Andronic, avoient fondé un Empire à Trébiſonde.

L'Empereur Henri, Prince vaillant & prudent, eut des ſuccès contre les Bulgares & contre Laſcaris. A ſa mort qui arriva l'an 1216, André, Roi de Hongrie, refuſa la couronne Impériale. Théodore, Prince d'Epire, après avoir maſſacré Pierre de Courte-

Hist. de l'Empire Ottoman.

nai, du fang de France, élu Empereur de Conftantinople, ufurpa toutes les places que l'Empire avoit en Europe, & Jean Ducas-Vatace envahit toutes celles qu'il poffédoit en Afie. Sous Jean de Brienne, qui avoit laiffé diffiper les troupes en reftant pendant deux ans dans l'inaction, l'Empereur Vatace & Azen, Roi de Bulgarie, vinrent en 1235 affiéger Conftantinople. Leur armée compofée de cent mille hommes, fut diffipée par une poignée de François. Le Pape Grégoire IX publia pour lors une croifade pour le fecours de l'Empire : l'Empereur Jean mourut, la croifade n'eut point lieu. Vatace & Azen fe défuniffent, l'Empire fe releve : ils fe reconcilient, l'Empire touche à fa ruine. Conftantinople eft affiégée, preffée, réduite à l'extrêmité; douze galeres Vénitiennes fauvent l'Etat. L'Empereur Baudouin II de Courtenai, arriva de France avec une armée de foixante mille hommes, mais on ne fçait ce qu'elle devint. Vatace continua fes conquêtes, & Baudouin courut le monde. L'Empereur de Nicée mourut en 1255, après avoir entiérement chaffé les Francs de l'Afie. C'étoit un Prince économe, prudent, brave & ferme. Pour réprimer le luxe, il avoit déclaré infame quiconque acheteroit des étoffes étrangeres. Son fils & fon fucceffeur, Théodore Lafcaris, vécut peu. Les peuples affocierent à Jean, fils de Théodore, Michel Paléologue, d'une grande maifon alliée à celle des Empereurs.

L'an 1261, Alexis Strategopule, l'un des généraux de l'Empereur Michel, paffoit dans le voifinage de Conftantinople avec un corps de troupes deftinées à agir contre le defpote d'Etolie; quelques-uns de fes foldats fe glifferent pendant la nuit dans la ville, ouvrirent la porte dorée, & Strategopule fut maître de la place. Il brifa le trône des Latins, qui avoient poffédé leur funefte conquête pendant cinquante-fept ans, fous cinq Empereurs, tous malheureux. Baudouin mourut en mendiant des fecours dans l'occident.

Manuël Paléologue attira dans fa nouvelle capitale les habitans des bourgs voifins de la mer : c'étoit une folitude qu'il peuploit;

mais il découvroit toutes les côtes. Il vendit les maisons & les fonds de terre aux anciens possesseurs ou à leurs héritiers. Un grand nombre d'ouvriers mit la main aux fortifications de la place, & les ordres furent donnés pour y faire entrer des provisions, des armes & des machines de guerre. Cependant Jean Lascaris, le Pape & l'Occident, Jean Comnene, petit-fils du fondateur de l'Empire de Trébisonde, & Charles, Roi de Sicile, substitué par Baudouin à une partie de ses droits, inquiéterent Paléologue : il fit aveugler Lascaris, négocia avec le Pape pour l'union des deux églises, reconnut Jean Comnene Empereur de Trébisonde, & fut délivré de la concurrence du Roi des deux Siciles par les vêpres Siciliennes. Ce Prince avoit beaucoup d'éloquence, & de l'habileté dans l'art militaire. Les Grecs lui refuserent la sépulture ecclésiastique, parce qu'il s'étoit soumis au Pontife de Rome ; cependant Rome l'avoit excommunié depuis.

Le nouvel Empire des Grecs n'est qu'une ombre de l'ancien ; les bornes en sont prodigieusement resserrées & du côté de l'Asie & du côté de l'Europe. Pour ménager les Génois & les Vénitiens, on leur abandonne jusqu'au commerce intérieur de la capitale. Andronic va couler sa flotte à fond, & la communication entre les provinces sera interrompue, les pirates désoleront impunément les côtes, Constantinople même verra leurs brigandages, & les peuples s'enfuiront dans l'intérieur des terres. Les Empereurs n'auront les yeux que sur leur capitale, & n'opposeront aux Barbares d'Asie aucune barriere. Les Catalans d'un côté & les Turcs de l'autre, commettent de grands désordres dans l'Empire. L'histoire ecclésiastique a beaucoup de droit sur la vie de l'Empereur Andronic. Son petit-fils le força d'abdiquer, après un regne long & obscur. Il mourut frere Antoine.

Andronic reconquit l'isle de Chio sur les Génois & l'Acarnanie sur Jean l'Ange, il eût mieux fait de défendre ses provinces orientales contre les Turcs : c'étoit d'ailleurs un Prince estimable. Il laissa pour tuteur à son fils Jean, Jean Cantacuzene, d'une ma-

Hist. de l'Empire Ottoman.

ſon illuſtre; mais le patriarche Jean Culecas diſputa la régence à ce Seigneur, fondé ſur ce que l'Empire ſans l'égliſe étoit un corps ſans ame. Apocauque, général de la mer, trama les plus noirs complots contre Cantacuzene. Celui-ci ſe vit, pour ſon ſalut & pour le bien de l'Etat, réduit à accepter la moitié du trône; & quand pour le repos public il offrit d'y renoncer, on le força d'achever de s'en emparer avec le ſecours des Turcs: c'eſt lui qui l'aſſure dans ſa vie qu'il a compoſée lui-même, ouvrage d'un bon écrivain & d'un fourbe habile à tourner les faits à ſon avantage. A ſon couronnement, la miſere publique fut, pour ainſi dire, ſolemnellement étalée. On ne ſervit dans les feſtins d'appareil qu'avec de la vaiſſelle d'étain ou de cuivre; il n'y avoit preſque que de fauſſes pierreries aux couronnes, & l'on n'eut pour tapis que des cuirs dorés. Le jeune Empereur ralluma la guerre civile; Cantacuzene ſe retira dans un monaſtere. Son abdication entraîna celle de ſon fils Mathieu. Ce Prince avoit tourné les yeux du côté de la mer, mais il n'en étoit plus tems. L'orage étoit ſur Conſtantinople qui eſſuya divers ſiéges ſous Manuël & ſous Jean II. Tamerlan, le déſeſpoir des peuples, des guerres civiles parmi les Turcs, & ſi l'on en croit les Grecs, témoins oculaires, la Sainte Vierge, retarderent la chûte de l'Empire. Enfin, comme il s'écrouloit, les Grecs, par leurs diviſions, le démolirent eux-mêmes. Les Princes de la famille Impériale ſe diſputoient à qui tomberoit aux pieds des Turcs, avec la derniere planche du trône. Jean III ne jouit que d'une ombre de puiſſance; cette ombre s'évanouit dans les mains de Conſtantin Dragaſe.



SECOND DISCOURS

Sur l'origine & sur les migrations des Hordes Turques sorties de la Tartarie, avant la fondation de l'Empire Ottoman.

SUIVANT l'histoire généalogique des Tatars, Japhet peupla le pays de Kuttup-Schamach, c'est-à-dire, les vastes contrées que l'on voit au nord & au nord-ouest de la Mer Caspienne, ainsi qu'au nord-est des Indes. Parmi ses enfans, il choisit Turk, pere des Turcs & généralement de tous les Tartares, pour être le chef de la nation, c'est-à-dire, de sa famille : ce choix étoit fondé sur le droit d'aînesse & sur la supériorité d'esprit de Turk. Ses descendans se diviserent en plusieurs hordes. La branche qui conserva le nom de Turcs se perdit dans l'Empire des Huns. Après la destruction de l'Empire de ces derniers & la dispersion de ses peuples, les Turcs reparoissent pour donner leur nom & leurs loix à diverses hordes. On sçait que chez les Tartares, la nation prend ordinairement le nom de la horde regnante.

Les Historiens Chinois & Persans ont conservé diverses traditions sur le rétablissement des Turcs ; j'en rapporterai une fort singuliere. La nation, dit-elle, ayant été exterminée par des peuples ennemis, il n'échappa au massacre général qu'un enfant, âgé de dix ans, à qui l'on coupa les pieds & les mains & que l'on jetta dans un grand lac. Une louve secourut cet enfant, le sauva, le nourrit & l'épousa. Elle en eut dix garçons, qui enleverent des femmes des environs pour se marier. Le chef de cette famille devint le Roi de toute la nation, & pour conserver la mémoire de son origine, il voulut que les lances auxquelles étoient attachés ses drapeaux, finissent en tête de loup. L'on croiroit volontiers qu'un reflux de Huns dans la Tartarie y auroit apporté la fable Romaine, si divers usages anciens des Turcs ne paroissoient fon-

Hist. de l'Empire Ottoman.

dés sur le conte Tartare. Toutes les traditions s'accordent à faire descendre la nation d'une zéna, louve, c'est-à-dire, d'une femme ainsi appellée; ce nom devint un nom de famille.

Quoi qu'il en soit, les Turcs sont des Huns qui commencerent à devenir puissans dans la Tartarie vers le milieu du sixieme siecle de notre ere. Ils habitoient les monts Altai ou monts d'or, & ils y travailloient aux forges pour le service des Tartares Geougen ou Awares. De là la cérémonie instituée par les Khans de forger tous les ans un morceau de fer. Tou-Muen, fondateur de l'Empire Turc, s'ennuya de forger & de porter des fers. Il combattit, il vainquit, & il fut Roi sous le nom d'Il-Khan.

Les Géougen furent exterminés par l'Empereur Mokan-Khan, l'un des plus grands conquérans de l'Asie. Il y eut une partie de la nation massacrée, le reste se réfugia vers l'occident. Ces fugitifs ont été connus en Europe sous le nom d'Abares ou Awares, nom qui appartenoit à une autre nation Tartare très-brave, mais inconnue, & que les nations Hunniques, c'est-à-dire, les Ouigours, les Sabirs, & autres établis entre le Volga & le Tanaïs, donnerent par méprise aux Géougen ou Ogors, dont les Princes se nommoient War & Khounni, avec le titre de Khakhan. Les Awares allerent demander à l'Empereur Justinien des terres, des présens & des pensions. On leur accorda ce qu'on n'étoit pas en état de leur refuser impunément. Ils firent d'abord la guerre aux nations Hunniques, dispersées au nord de la Circassie. S'étant ensuite divisés, ils s'établirent, les uns dans la Circassie, où leur postérité subsiste encore; les autres dans la Pannonie, occupée auparavant par les Huns, d'où ils firent des courses jusques dans les Gaules: Charlemagne les détruisit.

Mokan-Khan attaqua les Gétes établis dans le Maouarennahar, le long du Gihon, de l'Indus & même vers le Gange. On remarque que chez ce peuple, il y avoit si peu de femmes, qu'on étoit obligé de se réunir plusieurs ensemble pour en posséder une. L'usage étoit que les freres formoient entr'eux cette société;

autrement on avoit recours à ses amis. Les femmes portoient une marque particuliere, suivant le nombre de leurs maris; elles avoient leurs habitations séparées des hommes; c'étoit une suite nécessaire de cette singuliere communauté. Il faut conclure de là que les Getes vivoient à la discrétion & sous l'esclavage des femmes.

Le grand Khan des Turcs conquit leur pays & celui des Huns Euthalites ou blancs, appellés Turcs, ainsi que tous les Huns, par les Orientaux. Ces pays comprenoient le Maouarennahar, le Turkestan, le Touran & toutes les contrées qui s'étendent jusqu'à la Mer Caspienne. Mokan soumit du côté de l'orient les Khitans, qui demeuroient au nord de la Corée & tous les Tartares, jusqu'à la mer du Léaotong. Dans le nord il avoit dompté les Kikous, & il soumit une partie de la Sibérie. Ses vastes Etats étoient bornés au midi par la Chine.

Depuis les conquêtes de Mokan Khan, du côté de l'occident, les peuples les plus éloignés sembloient s'être rapprochés : les Européens furent en relation avec la Tartarie & même avec la Chine. Au moyen de cette communication, on voit par quelles mains les antiquités & les raretés, tant Romaines qu'Indiennes & Chinoises, trouvées dans ces derniers tems par les Russes en Sibérie, avoient été portées & ensevelies dans les temples, ainsi que dans les tombeaux du nord : c'étoient des présens ou des dépouilles des nations avec lesquelles les Turcs & autres Tartares avoient été en alliance ou en guerre.

Mokan Khan prit part aux troubles de la Chine, divisée entre les Tçy & les Tcheou. Le grand Chosroës, Roi de Perse, ayant fait empoisonner des ambassadeurs qu'il lui envoyoit pour lui demander la liberté du commerce de la soie, il y eut une courte guerre entre les deux nations. Le Kha Khan ou grand Khan, traita pour le même commerce avec l'Empereur Justin II. La négociation réussit & l'on conclut un traité en 569 : c'est le premier qu'il y ait eu entre les Turcs & les Romains.

Hist. de l'Empire Ottoman.

En 580, Tibere II envoya des ambaſſadeurs aux Turcs pour renouveller cette alliance, & pour les engager à faire la guerre aux Perſes. » N'êtes-vous pas, dit aux ambaſſadeurs un Prince » Turc, n'êtes-vous pas ces Romains qui ne parlez dix langues » différentes que pour nous en impoſer. Comme je mets dans ma » bouche mes dix doigts & que je les en retire, ne vous ſervez-» vous pas avec la même facilité de vos dix langues pour nous » tromper. Vous cherchez à ſéduire toutes les nations; vous les » careſſez; vous les conduiſez au bord du précipice, là vous les » abandonnez pour vous jetter ſur leurs dépouilles. Vous, Ambaſ-» ſadeurs, & votre Maître, vous n'avez que de perfides deſſeins. » Je vous le dis, & la parole d'un Turc eſt certaine, je me ven-» gerai de votre Prince. Dans le tems qu'il me parle de paix, » n'eſt-il pas lié avec les Ouar-Khanites, qui ont quitté mes eſ-» claves, leurs maîtres. Mais apprenez que lorſque je voudrai » envoyer contre eux ma cavalerie, le ſeul bruit des fouets eſt » capable de les diſſiper; & s'ils oſent faire réſiſtance, ils ſeront » foulés comme des fourmis ſous les pieds de mes chevaux. Vous » me dites que je n'ai d'autre chemin que le Caucaſe pour péné-» trer dans votre pays : vous croyez donc que j'ignore le cours du » Danapre, de l'Iſter & de l'Ebre; vous croyez que j'ignore par » quel chemin mes eſclaves les Ouars-Khanites ſe ſont réfugiés » dans l'Empire Romain; je ne l'ignore pas, & je ſuis bien inſ-» truit de vos forces. Toute la terre, depuis les extrêmités de » l'orient juſqu'à celles de l'occident, m'eſt ſoumiſe; & les na-» tions des Alains & des Outrigours, toutes braves qu'elles ſont, » n'ont été que de la pouſſiere devant les armées innombrables des » Turcs ».

On entrevoit dans ce diſcours l'aggrandiſſement des Turcs du côté de l'occident, la fuite de quelques hordes dans l'Empire Romain, quelqu'infidélité des Grecs & d'autres événemens qui ſe ſont dérobés aux yeux de l'hiſtoire. Quoique les Awares fuſſent alors fort éloignés de la Tartarie & du Turkeſtan, il y a appa-

rence

rence que le traité que Tibere venoit de renouveller avec eux avoit indiſpoſé le grand Khan contre lui. Le Prince Turc qui reçut les ambaſſadeurs Romains, n'étoit qu'un grand officier de Chapolio, que l'on regardoit comme le Souverain des Etats Tartares. Des monts Altai, ce Prince ne pouvoit gouverner tout le nord de l'Aſie; il diſtribua aux Princes de ſa famille des provinces à régir, avec le titre de Khan. Il avoit fallu revêtir d'une grande autorité le gouverneur de l'occident, tant à cauſe que ces provinces étoient fort éloignées du centre de l'Empire, que parce que ce Khan avoit à traiter avec les Perſes & les Grecs, auxquels il falloit en impoſer. Pendant les troubles dont l'Empire fut agité ſous Chapolio-Khan, Apo-Khan, Khan de l'occident, qui enleva l'an 579 le Boſphore aux Empereurs de Conſtantinople, ſe ſépara du reſte de la nation & forma un Empire indépendant, borné à l'orient par celui des Turcs Orientaux & par la riviere d'Irtiſch, à l'occident par les Palus Méotides, & au midi par le Kaſchgar.

L'Empire des Turcs Orientaux fut détruit vers l'an 630 ſous le regne de Kieli-Khan. Pendant pluſieurs années après cette époque, l'hiſtoire ne parcourt qu'un édifice renverſé: divers Khans eſſayerent de le rétablir. Koutoulou le laiſſa vers la fin de ce ſiécle dans un état aſſez floriſſant. Les Hoeike, les Koloulou & les Chinois, le ruinerent juſques dans ſes fondemens vers l'an 744; il avoit ſubſiſté pendant deux cens & quelques années. Cet événement dut répandre diverſes bandes Turques en Aſie & en Europe.

Les Turcs avoient les mœurs des Huns, leurs ancêtres, avec quelques changemens introduits par le tems & par le commerce des autres nations. Pour l'inſtallation du grand Khan, ils élevoient le Prince ſur un feutre, le promenoient neuf fois en rond aux acclamations de tout le peuple aſſemblé, le faiſoient monter enſuite ſur un cheval, & lui ſerroient enfin le cou avec une piéce de ſoie, juſqu'à ce qu'il eût perdu la reſpiration. Les premieres

Hist. de l'Empire Ottoman.

paroles qu'il prononçoit dans cette espéce d'évanouissement, après qu'on l'avoit débarrassé du mouchoir, étoient superstitieusement interprêtées : on y trouvoit toujours la durée de son regne.

Cette nation portoit beaucoup de respect au feu, à l'eau, à l'air & à la terre. Elle adoroit un Dieu, auteur de l'univers, elle l'honoroit par des sacrifices de chameaux, de bœufs & de moutons. Ses prêtres prétendoient avoir le don de prophétie. Elle adopta le culte de Fo. Le Magisme & le Manichéïsme étoient fort répandus dans le Turkestan. La multiplicité des religions suppose dans un Empire ou la diversité des nations, ou un commerce intime avec les nations étrangeres.

Il y avoit dans l'Empire Turc vingt-huit charges principales, dont les noms faisoient allusion ou à des animaux, ou à quelque conformation singuliere des hommes, ou à leur courage. La taxe des impositions étoit indiquée par des hoches faites sur du bois. Pour annoncer que la levée étoit légitime & ordonnée par le Souverain, on présentoit une fleche qui avoit la pointe d'or avec une empreinte de cire. On mutiloit les adulteres au siege même du crime, & on les coupoit ensuite par le milieu du corps. Un voleur étoit obligé de donner dix fois autant qu'il avoit pris. Si un Turc crevoit un œil à un autre, il falloit pour réparation qu'il lui cédât sa fille ou sa femme. Aux funérailles, on se faisoit sept incisions au visage pour mêler le sang aux pleurs. Si la personne étoit morte au printems ou en été, l'on attendoit pour mettre le corps en terre, la chûte des feuilles : si elle étoit morte dans une autre saison, on attendoit leur retour. Les funérailles étoient suivies de fêtes. Dans ces occasions, un garçon obtenoit facilement une fille qu'il demandoit en mariage. Il falloit remplir le vuide que laissoient les morts.

L'Empire des Turcs Occidentaux, sans cesse assailli par les Chinois d'un côté & par les Persans de l'autre, fut en divers tems tributaire de ces deux peuples. Tum Che-Hou-Khan, qui commença à regner en 619, releva la gloire de sa nation ; il ajouta à

son Empire divers pays Tartares, Samarcande & la plus grande partie de la Perse. Son gouvernement fut aussi dur pour ses sujets naturels que pour les peuples conquis. Le Turkestan s'agita : le Prince qui avoit mis sa confiance en ses nombreuses armées, pé-rit; l'Empire fut long-tems divisé. Les Chinois disposerent long-tems de la dignité de Khan. Les Arabes, après la conquête de la Perse, trouverent devant eux les Turcs, ils les chasserent du Maouarennahar, du Kharisme & de divers autres pays, ils fatiguerent par leurs courses divers Royaumes de la Tartarie, & ils accélérerent la ruine entiere de la nation. Ces Barbares étoient tellement déchus vers le milieu du huitieme siecle & tellement divisés, que pour se fortifier les uns contre les autres, ils se mettoient à la discrétion de leurs voisins. Les Chinois, les Thibétans, les Hoeike & les Arabes, les attaquoient chacun de leur côté. Chaque horde, chaque parti avoit ses alliés, ses protecteurs au-dehors. Ces alliés, ces protecteurs, étoient les ennemis & les destructeurs de la nation; tout coup portoit sur elle. Enfin les Hoeike fonderent leur Empire en Tartarie. Alors il ne resta plus que quelques principautés Turques. La horde des Cha-To monta sur le trône de la Chine; d'autres s'éparpillerent sur l'Univers.

Les Turcs, dans le tems que leurs grands Khans résidoient aux monts Altai près de l'Irtisch, avoient soumis les peuples Occidentaux jusqu'aux frontieres des Romains, avec lesquels ils furent souvent en guerre, enveloppant sous leur domination les Huns & les Igours établis entre le Volga & le Tanaïs, lieu d'où l'on partoit pour aller attaquer le Bosphore. Ayant pris connoissance des pays voisins du Danube, à mesure qu'ils perdirent du terrein du côté de l'orient, leurs hordes culbutées les unes sur les autres, se foulerent & refoulerent comme les vagues de la mer dans la tempête, en se précipitant vers les contrées occidentales : il en tomba quelques-unes sur l'Europe, telles que les Khozars, les Hongrois, les Patzinaces, les Uzes & les Bulgares.

Hist. de l'Empire Ottoman.

L'Europe reſſent toujours le contre-coup des révolutions du nord de l'Aſie.

Les Khozars établirent leur demeure dans la Cherſoneſe Taurique, aujourd'hui la Tartarie Crimée. Leur domination s'étendoit juſques dans les pays ſeptentrionaux de la Ruſſie. Les Grecs les appellent Turcs orientaux. Suivant un traité conclu avec l'Empereur Héraclius contre Choſroës, Roi de Perſe, ils entrerent en 625 par le Derbend dans l'Adherbigiane, où ils mirent tout à feu & à ſang. En 692, leur Kha-Khan donna un aſyle à Juſtinien II. Sous le regne de Léon l'Iſaurien, ils ravagerent la Médie, l'Arménie & enſuite la Géorgie. Il y eut entr'eux & les Arabes des actions ſanglantes. Dans une nouvelle irruption ſur les terres des Muſulmans, ils prirent plus de cent mille priſonniers, auxquels ils firent ſubir le dernier ſupplice. Enfin leurs tribus ſe ſéparerent. Les unes formerent de nouvelles nations. D'autres, telles que la horde des Cabars & celles des Mandgiares, ſe joignirent aux Turcs, proprement dits.

Au nord des Palus Méotides & de la Khozarie habitoient pluſieurs hordes connues ſous le ſimple nom de Turcs, & gouvernées par des Vaivodes. Les Patzinaces les obligerent de s'enfuir. Une partie ſe retira du côté de l'orient vers le Derbend & la Géorgie; la horde des Cabares Khoſars la ſuivit & donna le nom de Cabardie au canton appellé aujourd'hui la Circaſſie. La ſeconde bande Turque deſcendit à l'occident, en un lieu appellé Atel-Cuſu, au voiſinage ſans doute de l'Atel, Etel ou Volga. Les Patzinaces les pouſſerent juſques dans la grande Moravie, où ils ont été connus ſous le nom de Hongrois. Ce nom paroît tiré de celui d'Onogouri, que l'on trouve chez les hiſtoriens de la Byzantine. Ce dernier mot eſt compoſé des noms des Huns & des Igours, dont diverſes tribus avoient paſſé à l'occident du Volga. Elles ſuivirent les Turcs dans la Moravie. Les hiſtoriens Européens ont donné au pays d'Oufa le nom de grande Hongrie, à cauſe des Huns qui avoient habité ce pays : pluſieurs confondent les Huns avec les Hongrois.

Les Hongrois se nommoient Mandgiares, nom d'une horde Khosare fondue dans celles des Turcs. Arpas est reconnu pour leur premier Prince. On fixe l'établissement de cette nation en Moravie à l'an 889. Elle formoit un corps de 216 mille hommes, qui étoient sortis de la Scythie & qui étoient tirés de 108 tribus. Voisins du Royaume de Bulgarie & de l'Empire Grec, ces Turcs ne furent pas long-tems sans y porter la guerre. Ils prirent pour passer le Danube le tems où les Bulgares étoient aux mains avec les Grecs. Bientôt après, une partie de la nation embrassa le Christianisme. Son établissement dans la Pannonie prit une ferme consistance. Arpas fut pere de Zoltan, pere de Tokum, pere de Geiza, pere de S. Etienne, premier Roi de Hongrie, né en 991.

Les Bulgares avoient habité la Sarmatie Asiatique, c'est-à-dire, les plaines situées à l'occident du Volga, qui, suivant quelques écrivains, leur fit donner le nom de Bulgares. Ils ont aussi porté les noms de Cotragi, d'Onogondours, d'Onobondo. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont de ces nations répandues dans le Kaptchaq & connues sous le nom de Kangles ou Kan-Li, lesquelles poussées vers l'occident, se seront confondues avec les nations qui peuploient déjà la Sarmatie, telles que celle des Huns, dont on trouve le nom dans Onobonda & Onogondours.

Ces peuples étoient connus avant l'an 665. Aux environs du Volga & de la riviere de Cuphis, ils se diviserent avec les enfans d'un de leurs Rois, nommé Curat. Une partie resta dans ce pays sous la domination du fils aîné de ce Prince, nommé Basian. Cotragus, frere de Basian, passa le Tanaïs & se campa sur la rive occidentale de ce fleuve. Un autre s'établit le long du Danube dans la Pannonie, dont les Awares étoient les maîtres. Un autre passa dans la Pentapole de Ravenne, où il se rendit tributaire des Romains. Asparuch, autre fils de Curat, fonda le Royaume de Bulgarie. Voyez le discours précédent.

Les Patzinaces, surnommés Kangar ou braves, étoient une na-

Hist. de l'Empire Ottoman.

tion Turque, que les Uzes & les Khozars chasserent des rives du Volga & du Jaïok, & qui chasserent les Turcs-Hongrois des terres baignées par le Danapris, dont ils occuperent les deux bords jusqu'à la Bulgarie. Dans leur nouvelle habitation, ils formerent huit hordes & huit gouvernemens principaux, où, suivant la coutume générale du Turkestan, les chefs des tribus eurent pour successeurs, non leurs fils, mais leurs freres. Ces peuples étoient très-redoutés de leurs voisins & sur-tout des Turcs. Les Grecs, quand ils étoient en paix avec eux, n'avoient rien à craindre des Turcs, des Russes, ni des Bulgares. En 915, ils entrerent dans la Russie. Igor venoit de fonder un Royaume dans ces contrées septentrionales. Après avoir fait la paix avec ce Prince, ils descendirent le Danube & se liguerent avec les Grecs contre les Bulgares. Dans la suite, Igor se joignit à eux pour faire des courses jusqu'à Constantinople; les Grecs les arrêterent par des présens. Leur plus terrible expédition dans l'Empire Grec fut sous le regne de Constantin Monomaque; ils avoient passé le Danube sur la glace au nombre de huit cens mille.

Ces peuples firent des établissemens dans l'occident; les Uzes se bornerent à y faire des courses. Ceux-ci étoient originaires du Kaptchaq; ils furent plus connus dans les provinces voisines de la Perse, sous le nom de Gozz & de Turcomans. J'en parle ailleurs.

A cette notice des migrations des hordes Turques qui hérisserent l'occident, je vais ajouter une exposition succinte de la marche des Huns & autres nations d'origine Turque, qui entrerent aussi dans le tourbillon de l'Empire Romain. Je me suis principalement proposé dans ce discours de considérer les Turcs dans leurs relations avec les Grecs, pour lier ensemble leur histoire, qui doit servir d'introduction à celle de l'Empire Ottoman.

Les Huns chassés de la Tartarie par les Sienpi, couvrirent un terrein immense aux environs. Chez les Tartares, une horde détrônée est une horde anéantie, si elle ne se sauve par la fuite;

ce qui fait que pour l'ordinaire toutes les révolutions de ce pays communiquent au loin leur mouvement. Une tribu vaincue va chercher à vaincre & à fonder ailleurs un nouvel Empire, emportant avec elle tous ses biens, c'est-à-dire, ses familles & ses troupeaux. Quelques bandes de Huns allerent former sous des Tanjou une grande puissance dans des contrées voisines de l'Europe, arrosées par le Volga, & appellées dans la suite grande Hongrie. De là ils s'étendoient vers les pays plus méridionaux, dans les plaines du Kaptchaq & jusqu'à la ville de Kaschgar. Il y a lieu de soupçonner que ce peuple remuant pénétra dans la Russie & dans les autres contrées septentrionales.

Les Huns du nord se cantonnerent d'abord vers les sources de la riviere du Jaïck. Ils s'avancerent de là dans le pays appellé Yen-Tçai, la Sarmatie Asiatique qui touchoit au Ta-Tsin, l'Empire Romain. Les Alanna étoient autrefois venus du fond du nord occuper cette région. Lorsque le Tanjou Tchichi s'empara des pays d'Oufa, de Solamskoi, de Tobolsk, &c. ces peuples nommés Alains, parce qu'ils habitoient dans les *alins* ou montagnes, se retirerent vers le midi, dans les plaines du nord de la Circassie & du Derbend. Vers l'an 73 de J. C. ils font alliance avec le Roi d'Hircanie, & ils entrent par le Derbend dans la Médie, sans que Pacore, Roi des Parthes, ose leur disputer le passage. Dans la suite, ils tenterent des incursions vers l'occident. Gordien les rencontra dans les campagnes de Philippes en Macédoine : ces barbares, ennemis de l'univers entier, défirent les Romains. On peut juger de leur puissance par le grand nombre de peuples qui prirent leur nom, les Neuri, les Vidini, les Gélons, les Agathyrses, plusieurs nations Hunniques & toute la chaîne de peuples qui s'étendoit depuis les plaines de la Sarmatie & les Palus Méotides, jusqu'aux montagnes voisines de l'Inde & des sources du Gange. Ces peuples nomades & pasteurs ne faisoient cas que des armes. Un sabre nud planté en terre, formoit l'unique objet de leur culte : ancienne religion de tous les peuples Européens du

Hist. de l'Empire Ottoman.

nord. Heureux celui qui expiroit dans les combats, après avoir ôté la vie, coupé la tête, arraché la chevelure à plusieurs ennemis: mœurs & usages des Sauvages de l'Amérique, autrefois habitans du nord de l'Europe & de l'Asie.

Les Topa ou Goci, maîtres de la Tartarie, pousserent une foule de Tartares Orientaux sur les Huns établis dans les pays des Baschkirs & d'Oufa. Les Huns étouffés dans leur canton & forcés de céder à l'impulsion supérieure, pousserent les Alains de la Sarmatie Asiatique, les uns vers les montagnes de la Circassie où ils sont encore, les autres vers l'occident, où ils se fixerent enfin aux environs du Danube. C'est de là qu'on les voit vers l'an 406 de J. C. avec les Suéves & les Vandales, lever leurs tentes, venir ravager la Germanie, traverser la Belgique, se répandre dans les Gaules & entrer dans l'Espagne par les passages abandonnés des Pyrénées. Les Vandales & les Sueves s'arrêtent dans la Galice & la Bétique. Les Alains s'établissent dans la Lusitanie & dans la province de Carthagéne. Il resta un grand nombre de ces barbares dans les Gaules & particuliérement dans la Normandie & la Bretagne.

Le nord de l'Asie ne s'ébranloit point sans ébranler le nord de l'Europe. Ainsi le poids des Tartares sur les Barbares de la Scandinavie, dut forcer ces derniers à se répandre dans les contrées méridionales. » Après que les anciens habitans de l'Europe, dit » le sçavant Historien des Huns, se furent retirés dans les pays » méridionaux & que les peuples nomades de la Tartarie les » eurent remplacés, ceux-ci accoutumés à changer de demeures, » selon que leurs troupeaux en avoient besoin, ne tarderent pas à » prendre à leur tour la route du midi. Ainsi la Scandinavie n'a » dû être qu'un lieu de passage & non la pépiniere de tous ces barbares. Plusieurs même de ces derniers n'ont pas remonté si avant » dans le nord & sont entrés plus directement dans l'Europe; » mais comme à l'égard des Romains, ils venoient toujours du » nord, on a cru qu'ils partoient de ces extrêmités septentrionales » &

& qu'ils en étoient originaires. Après quelques-unes de ces » grandes migrations, tout le nord de l'Europe auroit dû se trouver désert, & comme il paroît par les migrations postérieures » qu'il a toujours été très-peuplé, il n'a pu l'être assez promptement pour fournir à ces grandes colonies que par les nations » orientales qui y entroient les unes après les autres ».

Les peuples Tartares qui occuperent les pays qu'entourent les Palus Méotides, le Caucase & la Mer Caspienne se bornerent pendant long-tems à rouler sur des charriots ou à cheval dans cet enclos fertile; comme s'il ne leur étoit pas venu dans l'esprit de franchir les Palus Méotides, ou que quelque tentative malheureuse les eût rebutés. Ils ne connoissoient pas les Romains, & ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit prescrites. Si quelquefois ils menacerent les frontieres de la Perse & de l'Arménie, on leur ferma les portes Caspiennes.

Pendant que l'Empereur Valens étoit occupé à réprimer les courses que les Isaures faisoient dans la Lycie, les Huns jusqu'alors inconnus aux peuples méridionaux de l'Europe, traverserent les Palus. Quelques historiens prétendent que le limon charrié par le Tanaïs dans le Bosphore Cimmérien, avoit formé une espéce de croûte, un pont sur lequel ils passerent de l'autre côté du fleuve. D'autres rapportent que deux jeunes Scythes passerent ce bras de mer en poursuivant une biche qui se sauvoit à la nage. Il y en a enfin qui assurent que les Huns furent conduits sur l'autre bord par un bœuf; mais ces peuples n'avoient besoin ni de secours ni de guides pour franchir les Palus. On sçait que les nations Tartares ne sont point arrêtées dans leurs marches par les rivieres & qu'elles sont accoutumées à les traverser, soit à la nage, en tenant la queue de leurs chevaux, soit sur leurs bagages, dont elles font des espéces de balons & de navires. Selon un historien Hongrois, de 180 tribus qui composoient la nation des Huns, on tira un million, quatre-vingt mille hommes; dix mille hommes par tribu.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Huns étonnés à la vue du nouveau monde qu'ils venoient de découvrir, y répandirent l'allarme & le ſang. Ils chaſſerent devant eux les Goths, qui, depuis cent-cinquante ans tenoient les bords du Danube ſous leur domination & qui ſe retirerent alors au midi du fleuve. Valens crut conquérir un nouveau peuple, gagner des défenſeurs & enrichir l'Empire en donnant retraite aux Goths. On leur ouvrit les chemins de la Grece, des Gaules & du trône d'Eſpagne : tous ces pays furent dévaſtés. La nation des Goths eſt une des plus deſtructrices parmi les Barbares. Dans la Thrace, ils exterminerent tous les laboureurs, & couperent les mains à tous les conducteurs de charriots.

Les Huns entraînerent avec eux une foule de peuples, qu'il eſt impoſſible de diſtinguer. Procope leur donne à tous les noms de Scythes & de Maſſagetes. Les Huns avoient une figure hideuſe. Dès l'enfance, ils ſe faiſoient aux joues des inciſions qui les empêchoient d'avoir de la barbe. Leur corps étoit tellement ramaſſé & leur taille ſi mal priſe, qu'ils reſſembloient à l'ébauche informe d'un lourd groteſque. Des racines & de la viande mortifiée entre la ſelle & le cuir des chevaux faiſoient leur nourriture : toujours errans dans les plaines & dans les forêts, ils laiſſoient leurs femmes & leurs enfans ſous des tentes dreſſées ſur des charriots ; ils ne s'arrêtoient pas eux-mêmes dans ces demeures ambulantes, & ils ſe couchoient pendant la nuit ſur le dos de leurs chevaux. On eût dit qu'ils ne connoiſſoient point la douleur, tant ils paroiſſoient inſenſibles à la faim, à la ſoif, & aux rigueurs des ſaiſons. Ils étoient vêtus de peaux ou de toiles, qu'ils laiſſoient pourrir ſur leur corps. Tels étoient les conquérans des belles contrées de l'Europe. On dit que dans leur premiere expédition contre l'Empire Grec, ils choiſirent un chef général qui fut ſoumis à l'aſſemblée de la nation. Lorſqu'un objet important les obligeoit de s'aſſembler, un officier portoit par-tout le camp une épée, dont la pointe étoit enſanglantée, & une femme ſuivoit en criant : » *C'eſt l'ordre* » *de Dieu & le commandement de la nation, que chacun ſe rende*

» *en un tel lieu pour assister au conseil & entendre la résolution du* » *peuple* ». On se rendoit à cheval au lieu désigné. Les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres; & les peres versoient des larmes, lorsqu'ils ne pouvoient plus imiter leurs enfans. A ces mœurs simples, à cette vie dure, à ce tempérament vigoureux, à cette fureur guerriere, au goût du brigandage, à une humeur changeante & vagabonde, à la facilité d'entreprendre, ces peuples joignoient toutes les qualités propres aux grands succès; ils étoient fourbes, perfides, cruels, impitoyables, sans religion, sans droit des gens, sans frein. Le Goth Jornandés dit qu'ils étoient descendus de Magiciennes qu'un Roi des Goths avoit chassées de la Scythie & de démons incubes qui les avoient favorablement accueillies dans les déserts.

Après leur passage en Europe, ils posséderent tous les pays qui s'étendoient depuis le Danube jusqu'au détroit de Derbend. Ils conserverent encore leurs domaines dans le nord; car dans la suite on les vit soutenir des guerres contre les Tartares Géougen, qui monterent sur le trône de la Tartarie. Ces peuples remuans se trouverent trop serrés dans cette vaste étendue; ils traverserent le Danube pour faire des courses sur les terres des Romains. Le grand Théodose, pour les arrêter, les reçut dans ses armées en qualité d'auxiliaires. Les Empereurs, en prenant ces Barbares à leur solde, avoient plusieurs buts; 1°. celui de se les attacher; 2°. celui de former une milice moins chere; 3°. d'avoir des troupes toujours prêtes à opposer à des nations qui, tombant tout à coup sur un pays, ne laissoient pas le tems de faire des levées dans les provinces. On étoit bien servi dans le moment; mais bientôt ces auxiliaires, toujours barbares, toujours brigands, toujours indomptés, toujours indisciplinables, étoient aussi difficiles à réduire que l'ennemi. Que pouvoit-on attendre de ces peuples que l'habitude d'une vie errante avoit rendus si inquiets & si inconstans; qui, n'ayant point de patrie, adoptoient toujours tout pays qu'ils trouvoient bon à ravager; & qui souvent se séparoient par bandes, par

Hist. de l'Empire Ottoman.

tribus, du corps de la nation, pour ſe liguer contr'elle avec l'ennemi qui les avoit vaincus?

Ces barbares ne prenoient déjà d'eux-mêmes que trop de part aux affaires de l'Empire, ſans qu'on les engageât à s'en mêler; cependant dès qu'un miniſtre ou quelqu'autre grand croyoit qu'il importoit à ſon avarice, à ſa haine, à ſon ambition, de les faire entrer ſur les terres Impériales, il les y appelloit, il les leur ouvroit, il les leur donnoit à dévaſter. Ainſi, l'an 424, après la mort d'Honorius, lorſque le premier ſecrétaire, Jean, ſe fut fait déclarer Empereur d'occident, Aëtius alla lui chercher un ſecours de 60 mille Huns. Quand ces Huns arriverent en Italie, la fortune de Jean avoit changé, il fallut en venir aux mains avec eux, il fallut les engager à ſe retirer à prix d'argent.

Cette nombreuſe nation eut alors à combattre d'un côté les Romains, de l'autre, les Géougen ou Awares, maîtres du Turkeſtan. Les Huns paſſoient alors parmi les Aſiatiques, pour de grands magiciens, qui avoient le ſecret d'attaquer leurs ennemis avec des vents violens, la neige, la grêle & la pluie: ce fut, dit-on, avec ces armes qu'ils firent la guerre aux Géougen. Les Huns méridionaux, moins habiles magiciens que ceux du nord, ayant été conduits par Roïlas juſqu'à Conſtantinople, furent détruits par le feu du ciel & par la peſte.

Attila ou Ethéle *par la grace de Dieu, Roi des Huns, des Médes, des Goths, des Danois, la terreur de l'Univers & le fléau de Dieu*, ſoumit toutes les nations de la Scythie, celles de la Germanie, les Goths reſtés au-delà du Danube, les Gépides, les Sueves, les Alains, les Hérules, les Sarmates, les Samandres, les Squires, les Sattagores, les Ruges & toutes les nations du nord. Il s'étendit depuis le Danube juſqu'au Rhin, détruiſit tous les ouvrages élevés ſur ces fleuves, & rendit les deux Empires tributaires; celui d'orient lui payoit deux mille cent livres d'or. Il fit un trafic continuel de la frayeur des Romains. S'il les laiſſa ſubſiſter, ce ne fut pas par modération, il ſuivoit en cela les

mœurs de sa nation, plus portée à soumettre les peuples qu'à les conquérir. Ce potentat, maître de tant de nations barbares & de tant de nations policées, avoit pour palais une maison de bois ou plutôt quelques tentes enfermées dans une enceinte; & là il mangeoit des viandes communes, il buvoit dans des tasses de bois, à la vue des ambassadeurs fastueux de l'orient & de l'occident, qui venoient recevoir ses loix ou implorer sa clémence, au nom de leurs maîtres. Malgré les pertes énormes qu'il essuya dans les Gaules, il fut toujours en état d'entreprendre de grandes choses & de faire trembler l'univers. À sa mort, qui arriva l'an 454, ses soldats s'arracherent les cheveux & se taillerent le visage, en disant qu'on devoit répandre sur un si grand Prince, non des pleurs de femmes, mais des larmes de sang. Son corps fut mis dans une triple bierre, dont la caisse extérieure étoit d'or, la seconde d'argent, la troisiéme de fer. Les cavaliers firent des courses autour de sa tente, en chantant ses louanges. Après un grand festin, on l'enterra secrétement la nuit avec ses armes, & toutes les choses qui avoient servi à son usage. Les domestiques qui avoient assisté à la cérémonie furent égorgés, suivant la coutume des Tartares. Ce Prince barbare, fier & superbe avec ses ennemis, étoit doux, simple & populaire avec ses sujets. Craint de ses peuples sans en être haï, il les chérissoit, écoutoit leurs plaintes, leur rendoit justice, ne les surchargeoit pas d'impôts & ne souffroit pas qu'on les inquiétât dans la possession de leurs biens, ni qu'on opprimât les pauvres. Sa manie étoit d'inspirer la terreur, elle fut satisfaite. Impétueux dans sa colere, mais sçachant pardonner ou différer la punition, suivant qu'il convenoit à ses intérêts; passionné pour la guerre, mais ne la faisant jamais quand la paix pouvoit lui procurer assez d'avantages; fidélement servi même par les Rois ses vassaux, qui le haïssoient; extraordinaire, prodigieux, sans effort, sans apprêt, sans sortir de lui-même, sans autre art que de s'abandonner à son génie & d'user de sa puissance; l'histoire l'eût peint, s'il eût été sur le trône de Rome ou de Constantinople, comme

Hist. de l'Empire Ottoman.

un des plus grands Monarques qui ayent regné ſur de grands Empires. Sous une tente & ſous l'habit de Hun, on ne l'a vu que comme un barbare.

Après la mort d'Attila, les nations barbares ſe diviſerent de nouveau, & ſon Empire ne fut qu'un ouvrage paſſager, un regne. Les Gépides ſe rendirent maîtres de la Dace : les Sarmates & les Samandres s'établirent dans l'Illyrie : les Goths ou plutôt les Oſtrogoths, partagerent la Pannonie entre trois de leurs chefs. Hernack, fils d'Attila, ſe retira, ſoumis aux Romains, à l'extrêmité de la petite Scythie. Les Huns s'affoiblirent encore eux-mêmes en ſe partageant entre pluſieurs maîtres. Cependant ils recommencerent à diverſes repriſes, leurs courſes ſur les terres des Romains; mais diſperſés dans les plaines ſituées au nord de la Circaſſie, du Pont-Euxin & du Danube, ils ne furent plus aſſez puiſſans pour entreprendre de grandes incurſions. Ils étoient ſortis de la Scythie, ils s'y renfermerent, ils y furent enſevelis ſous d'autres puiſſances Tartares, ils s'y détruiſirent comme un corps uſé de fatigue, & leur nom s'eſt inſenſiblement perdu.

L'hiſtoire des Huns eſt la même que celles des Turcs, qui regnerent enſuite comme eux dans la Tartarie, dont l'Empire fut détruit comme le leur, & dont les hordes ſe jetterent de même ſur l'Empire Grec. Toutes ces nations Tartares ſe rencontrerent les unes les autres dans l'occident.

Tous ces peuples ne firent qu'ébranler le trône de Conſtantinople, la gloire de le renverſer étoit réſervée à d'autres hordes, qui faiſoient alors le tour de l'Aſie. Les Huns ou Turcs Hoeike, qui, après la diſperſion des nations Hunniques, avoient cherché dans le nord un aſyle, d'où ils étoient inſenſiblement revenus dans leurs anciennes demeures, furent dépouillés vers le milieu du neuvieme ſiécle par les Sibériens Kie-Kia-Sie, de l'Empire du Turkeſtan, qu'ils avoient enlevé environ un ſiécle auparavant aux Turcs Aſéna. Celles de leurs hordes qui ſe retirerent du côté de l'occident, s'étendirent juſqu'aux frontieres de l'Empire des

Califes. La guerre s'alluma entre les Princes Samanides & ces Hoeike, que les historiens Arabes & Persans ne distinguent point des Turcs qui étoient venus établir leurs campemens dans le Maouarennahar. Toutes ces nations du Turkestan ne cesserent de faire des courses sur les terres Mahométanes. On a vu dans l'histoire de cet Empire comment les Turcs Thoulonides & Ykschidites, comment les Turcs Ghaznévides, de la fosse de l'esclavage, avoient atteint à la hauteur du trône, ceux-là en Egypte, ceux-ci dans le Kerman & aux Indes. On a vu de la source de Seldjiouck quatre puissances se partager comme de grands fleuves, pour embrasser d'un côté la Perse & tout le pays, depuis Antioche jusqu'au Turkestan; de l'autre, le Kerman & les provinces voisines des Indes; là les domaines d'Alep & de Damas; ici l'Asie Mineure jusqu'au détroit de Constantinople. On a vu de simples officiers fonder sous la qualité d'Atabeks de grands Empires, pendant que les Turkomans possédoient de petites principautés dans l'Arménie & ailleurs. On a vu toutes ces puissances succomber sous leur propre poids, sous les armes les unes des autres, sous les efforts des Croisés & des Ayoubites, sous le feu de Genghiskhan.

Cependant les Seljoucides d'Iconium avoient peuplé de Turcs l'Asie Mineure, & si les Mogols n'avoient écrasé cette famille, elle eût infailliblement envahi l'Empire Grec, dont elle avoit arraché diverses provinces. Les Seljoucides éteints, les Turcs restoient encore, ils n'avoient besoin que d'un chef. Lorsque Genghiskhan eût renversé l'Empire des Turcs, Sulthans du Kharisme, divers Emirs Kharismiens s'étoient retirés avec leurs soldats dans l'Asie Mineure, auprès d'Alaeddin, Sulthan d'Iconium : dans leurs armées, il y avoit un grand nombre de ces Turkomans appellés Gozz, connus en Europe sous le nom d'Uzes, & nommés Oghouziens par quelques auteurs. C'est de cette horde de Ghouzz transplantée dans l'Asie Mineure à cette époque, que sort la famille des Ottomans, suivant les conjectures de M. de Guignes.

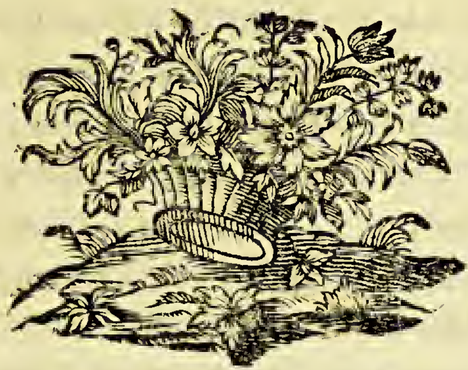
Hist. de l'Empire Ottoman.

Pour donner à cette maiſon une origine illuſtre, les hiſtoriens Turcs ont fait de Soliman Schah, grand pere d'Othman, un chef général de horde, & lui ont attribué les exploits de toute la nation des Ghouzz, que quelques-uns font venir dans l'Aſie Mineure à la ſuite des Mogols. On ajoute qu'Orthogrul, fils de Soliman, ayant ſoumis un pays très-conſidérable entre Alep & Céſarée, & ayant reçu en don des terres du Sulthan d'Iconium, ſon fils Othman fut ſolemnellement inveſti par ce Prince de tous ſes Etats, avec toutes les prérogatives de la ſouveraineté : prétention qui n'eſt appuyée ſur aucun titre. Il y a différentes opinions ſur l'origine des Ottomans, il eſt inutile de les rapporter. Celle-là me paroît ſe concilier le mieux avec les traditions des Turcs & avec l'hiſtoire.

Selon l'opinion des Turcs rapportée par le Prince Cantimir, il s'eſt formé deux branches royales de la tribu des Oguziens, celle des Ottomans & celles des Genghiskhaniens ou Tartares de Crimée. La plus forte preuve de cette opinion, dit cet auteur, eſt la loi établie par les Sulthans Ottomans, qu'au cas que la race d'Ali-Othman vienne à manquer d'hoirs mâles, le trône ſera dévolu à la race Aligenghiskhanienne, par la raiſon qu'elle ſort de la même tige que celle des Ottomans. Dans la ſédition qui s'éleva contre le Sulthan Muſtafa, le Mufti remit devant les yeux des peuples & la loi & la deſcendance ſur laquelle elle eſt fondée. Auſſi les Khans de Crimée attendent-ils impatiemment l'extinction de la race Ottomane. Ces deux races n'ont pourtant rien de commun qu'une origine Tartare. Au défaut de toutes les deux, les Scherifs de la Mecque ſont appellés à leur ſucceſſion. Le comte de Marſigli rapporte que ceux qui veulent flatter la maiſon Ottomane, la font deſcendre, ainſi que la famille des Criméens, de Genghiskhan ; mais il aſſure que par les conſtitutions de l'Empire, la maiſon Tartare ni aucune autre n'a droit à la ſucceſſion, & que les Turcs ſçavans penſent qu'en cas d'extinction de la ligne maſculine des Ottomans, le droit au trône regarderoit la premiere fille

fille du dernier Empereur. Voyez son ouvrage, *del incremento e decremento dell'Imperio Ottomano.* Cet auteur, homme de guerre & de lettres, avoit été esclave en Turquie ; mais son témoignage combattu par des témoignages peut-être supérieurs, ne sçauroit détruire la commune opinion.

Il est à observer que les peuples de cet Empire dédaignent le nom de Turcs comme barbare ; ils veulent qu'on les appelle Ottomans, & peut-être est-ce le nom qui leur convient le mieux : car outre qu'il y avoit dans les armées qui conquirent l'Asie Mineure, un mêlange de diverses hordes Tartares, on ne peut douter qu'elles ne fussent remplies d'Arabes, de Grecs Asiatiques, & autres gens attroupés, d'incertaine origine. Ainsi les Ottomans n'ont proprement une origine Turque que par leurs chefs. Les Tartares d'aujourd'hui & quelques autres nations orientales, ne connoissent encore l'Empereur des Turcs que sous le nom de Sulthan de Roum, comme l'on appelloit les Seljoucides fondateurs de leur premier Empire.



HISTOIRE MODERNE

DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Après que la fougue des Mogols Genghiskaniens fut éteinte, les Emirs Turcs qui s'étoient refugiés dans les montagnes de l'Asie Mineure, en descendirent pour se partager les débris de l'Empire des Seljoucides, & ils en formerent onze petits Royaumes. Pour s'affermir sur ces ruines, il falloit s'enrichir & s'étendre. Les Turcs adonnés au brigandage & invités par leur Religion à se jeter sur les Chrétiens étoient attirés sur l'Empire de Constantinople, & par la foiblesse de cet Empire, & par la beauté des femmes Grecques. Constantin Porphyrogénete, au commencement de son extrait des Ambassades, avertit les Romains de se garder, quand les Barbares viendront à Constantinople, de leur montrer la grandeur de leurs richesses & la beauté de leurs femmes. Comme les Turcs étoient partagés sous plusieurs Sulthans, les Empereurs ne purent pas employer à leur égard la ressource de ceux qui ont des biens & qui ne sçavent pas les défendre, faire la paix avec tous par des présens. Cependant pour les gagner, on épuisa l'épargne plusieurs fois, mais sans fruit. Les Princes Turcs formoient d'abord une espéce de République ; mais ce genre de Gouvernement ne leur convenoit pas. Se gênant & s'embarrassant les uns les autres, ils chercherent à s'entredétruire, & retarderent la chûte de l'Empire Grec.

Thaman ou Pthman que l'on a appellé Othman ou Osman, fils d'Orthogrul, né en 1247, dans le bourg de Sogut, le plus célebre de ces Emirs, parce que sa postérité est devenue la plus puissante, jetta dans la Pogthinie les fondemens de l'Empire qui devoit engloutir toutes ces petites Souverainetés. Les Historiens Turcs, jaloux de relever sa gloire, le représentent dans l'assem-

blée générale de la Nation, appuyant de ſon épée & de préſens ſes titres à l'Empire, c'eſt-à-dire, ſa valeur, ſa réputation, ſes forces, ſes richeſſes. Il fut, dit-on, proclamé Sulthan & Empereur des Turcs d'une voix unanime. C'eſt de cette époque que l'hiſtoire date le commencement de ſon regne & de l'Empire Ottoman. Il ne fut pourtant qu'un petit Emir que ſes ſujets ennoblirent peut-être avec la qualité de Sulthan.

Hist. de l'Empire Ottoman. Hegire. 700, & ſ. De J. C. 1300, & ſ.

Othman, dès qu'il eut la couronne ſur la tête, ſongea moins à agrandir ſes états qu'à les régler; mais ſes ſujets étoient des ſoldats, ces ſoldats des Turcs, ils ne ſupporterent point l'inaction, il fallut les conduire contre Nicomédie. La garniſon leur oppoſa une réſiſtance invincible. Othman bâtit vis-à-vis un château ſur une montagne. Lorſqu'il eut auſſi inutilement tenté la priſe de Nicée, il conſtruiſit de même tout-auprès une forteresse ſur une hauteur : & lorſqu'il eut échoué devant Pruſe, il la bloqua en quelque ſorte par deux forts. Les villes reſtoient comme aſſiégées : entre des châteaux occupés par des Turcs & des places défendues par des Grecs, la balance n'étoit point égale : les Turcs pilloient la campagne, interceptoient les ſecours, gagnoient ou fouloient les habitans du pays, s'emparoient des environs; & les Grecs trembloient derriere leurs murailles.

Cependant quelques Gouverneurs des Provinces Grecques réunirent leurs troupes dans le deſſein de ſurprendre Othman; il les ſurprit lui-même auprès d'Imbes ou Dipotamos; les Turcs étoient toujours prêts à marcher. Il y eut beaucoup de ſang chrétien répandu. Le vainqueur fit un pont d'or à l'ennemi qui fuyoit pour s'emparer plus facilement de quelques places. Les Turcs enflent tous ces avantages; mais on ne peut les apprécier fort haut, lorſque l'on conſidere que leur Fondateur ne put jamais parvenir à s'emparer d'une ville de nom, quoiqu'il fît la guerre dans un pays tout entr'ouvert. Il étoit ſi foible qu'après chaque campagne, il étoit obligé de laiſſer long-tems repoſer ſes armes pour faire valoir ſes domaines que l'on appelle des pro-

vinces. Ce n'eft qu'un enfant robufte qui fe démene dans fon maillot.

Une Nation qui n'a pour tout bien que de la bravoure tente de grandes entreprifes. Ses grands deffeins élevent le courage, & tiennent en haleine, ils doublent les forces avec les fuccès. Cette nation ne peut décheoir; fi elle ne réuffit pas, elle a toujours les mêmes reffources. Si elle n'atteint pas tout-à-fait à fon but, elle ira infailliblement plus loin que fi elle n'avoit formé qu'une mince entreprife. Une nation qui n'a que de la bravoure, fi elle fe trouve auprès d'un Empire dans fon déclin, fondera une grande puiffance, fi fes forces ne font détournées vers des objets particuliers. Les Turcs font autour d'un coloffe renverfé, qu'ils ne fe laffent point de frapper à coups redoublés, ils le démembreront, ils le détruiront.

717, &f. Othman pour faire tomber beaucoup de places d'un feul coup, 1318, &f. affiégea Prufe ou Burfe, ancienne réfidence des Rois de Bythinie, affife au pied du mont Olympe. Ce Turc, que le Prince Cafimir peint avec la victoire à fes gages, fe vit contraint de lever le fiége, revers qu'il eut encore à effuyer devant Nicomédie, Nicée, Philadelphie, &c. Cependant il ne perdit point fon objet de vue; il prit de bonnes mefures pour détacher la place de fes environs, pour la cerner, fi je puis ainfi parler, tout-au-tour. En l'ifolant, la place s'ébranloit.

Le Fondateur des Ottomans joignoit l'hypocrifie à la bravoure. Pour mériter l'applaudiffement des peuples, il affectoit beaucoup de zèle pour fa Religion, n'attribuant qu'au ciel la profpérité de fes armes, & vivant dans un grand commerce avec les Mollahs. Il falloit pour pénétrer les peuples de l'efprit conquérant du Mahométifme qu'il en parût pénétré lui-même. C'eft, difent les Turcs, le defir d'étendre la vraie foi & non l'ambition qui fit prendre les armes aux premiers Empereurs Ottomans; & comme ils combattoient, non pour faire des conquêtes, mais pour accroître le nombre des fidèles, l'affiftance divine féconda tous

leurs desseins. Othman, fit, dit-on, signifier à tous les Princes Chrétiens de l'Asie Mineure, qu'ils eussent à choisir entre la guerre, l'Alcoran & le tribut. Quelques Seigneurs se déterminèrent pour le tribut ; un Prince Michel embrassa l'Alcoran ; plusieurs villes furent réduites par les armes.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Othman se reposa. Ses drapeaux suivirent son fils Orchan ; quelques partis furent envoyés en course. D'une nombreuse troupe de Grecs, il ne se sauva dans un choc que les plus légers à la course, lesquels allerent porter l'alarme à Constantinople. Orchan, après avoir heureusement préludé par la prise de quelques places, s'étoit rendu avec une nombreuse armée devant Pruse, l'objet de l'ambition de son pere. Le siége étoit glorieusement soutenu par le Gouverneur ; mais il fut si chaud, si opiniâtre, si long, qu'à la fin la lassitude, le découragement, la disette des vivres, & peut-être les perfides conseils de l'apostat Michel, l'engagerent à capituler : la ville se rendit à composition, & moyennant la somme de trente mille écus d'or, le sang des habitans fut épargné ; ils sortirent avec leurs femmes, leurs enfans, leurs armes & leurs bagages. 726.
1327.

Othman ne jouit point de cette conquête, il étoit expirant ; mais le plaisir de voir son fils couronner les derniers momens de sa vie par un triomphe qu'il avoit si fort à cœur, lui adoucit les horreurs de la mort. Orchan arriva pour lui fermer les yeux. Il mourut l'année même de la prise de Pruse ou l'année suivante. Les Romanciers qui s'amusent à broder l'histoire, mettent un long & beau discours dans la bouche de ce Prince adressé à son fils. Orchan trouva les coffres vides ; mais les magasins regorgeoient de provisions de toute espéce. Othman n'avoit jamais pu vivre en bonne intelligence avec les Turcs enfans d'Homur.

Orchan emporta la couronne sur ses deux freres ou sur d'autres Emirs, & l'assura sur sa tête par de sages dispositions. Après des victoires & des réglemens domestiques, le goût des conquêtes le conduisit devant Nicomédie. Calojean, gouverneur de la place,

Hist. de l'Empire Ottoman. ſe retira dans un château à l'approche des Turcs. Ils le firent priſonnier. Orchan, diſent les hiſtoriens nationaux, n'eut qu'à expoſer la tête de ce lâche déſerteur au bout d'une lance, aux yeux des habitans, pour faire tomber la place. Il eſt certain que ſes premiers efforts ne furent pas heureux ; mais il effaça ſa honte.

728, & ſ. 1328, & ſ. Le Sulthan, à l'ombre de ſes lauriers, reſta quelque tems aſſis ſur le ſiége Impérial de Pruſe, pour donner une forme au gouvernement. Les loix ſortirent du ſein de la paix. L'inſtitution de la charge de Grand Viſir (attribuée par d'autres à Amurath) la diſtinction des habitans des villes & des campagnes par les habits, la création d'une nouvelle monnoie frappée au coin du Sulthan, l'art de conſtruire & d'employer dans les ſiéges les machines de guerre, ſont des monumens de ce règne. On établit la paie réguliere des ſoldats, qui ceſſerent alors d'être volontaires. L'infanterie qui n'étoit que la lie du peuple, étoit ſujette à ſe mutiner, Orchan la caſſa, & il compoſa une milice de jeunes Chrétiens, qu'il fit inſtruire dans la loi du prophête & dans l'exercice des armes. On donna aux ſoldats des hercoles rouges, ſorte de bonnets hauts & longs. On leur permit d'aller, quand ils ne ſeroient pas de ſervice, vivre dans leurs biens, qu'on exempta de contributions. Je parle ici ſur la foi des Turcs. D'autres hiſtoriens attribuent quelques-uns de ces réglemens aux ſucceſſeurs d'Orchan.

Pendant que Conſtantinople étoit en combuſtion par les diviſions des Comnénes, Orchan menaça Nicée, capitale de la Bithynie. Andronic II paſſa en Aſie avec toutes les troupes Européennes, c'eſt-à-dire, avec deux mille hommes de troupes reglées, entremêlées d'une foule de payſans & d'ouvriers. Dans les chocs, les Impériaux eurent de l'avantage ; mais, dans la bataille, l'Empereur bleſſé détermina par ſa retraite la fuite de l'armée.

Orchan ne ceſſa de faire des entrepriſes & des conquêtes dans la Bithynie, dans la Lydie & dans la Cappadoce. L'Empereur Andronic fut pluſieurs fois obligé de paſſer le détroit pour s'op-

poser à ses progrès. L'Ottoman, après avoir long-tems tourné autour de Nicée, en forma le siége avec une armée nombreuse. La place résista pendant près de deux ans; la famine & la peste acheverent de la réduire à la derniere extrêmité. Les habitans demanderent à Orchan la vie, avec la liberté de se retirer à Constantinople : le Sulthan, par un mouvement de générosité inattendue, leur permit de plus d'emporter leurs richesses avec eux. Sa bonté ne se démentit point. Lorsqu'il fut entré dans la place, les 733.
habitans ne songerent plus à en sortir; ceux que la crainte en 1333.
avoit chassés, y rentrerent. Pour consoler les veuves des Grecs morts pendant le siége, le Sulthan ordonna à ses courtisans de les prendre pour femmes. Enfin, des villes voisines que les armes Ottomanes n'avoient point entamées, il arriva une multitude de Grecs, conduits par l'espérance d'être plus heureux sous la domination des Barbares que sous le gouvernement des Empereurs Chrétiens : de sorte qu'en très-peu de tems, Nicée plus peuplée que jamais, parut être devenue la rivale de Constantinople. Orchan, après cette importante conquête, força quelques villes des environs à lui payer le tribut. Du même pas, il alla attaquer Philadelphie. La garnison soudoyée par les habitans, épuisa sa patience. Le château de Kemluk lui coûta un an de siége.

Dans le même tems, d'autres bandes Turques ravageoient le 734.
Péloponése, ce qui engagea les Vénitiens à recourir au Pape, 1334.
pour réunir les Princes Chrétiens contre les Infidèles. Les Rois de France, de Naples & de Chypre, se liguerent avec l'Empereur de Constantinople & Venise; ils mirent une flotte en mer, suivant les historiens d'occident. Cette flotte remporta, dit on, une grande victoire sur les Turcs, qui perdirent 250 bâtimens & cinq mille hommes. Si l'on s'en rapporte à Grégoras, les vaisseaux de l'Empereur attendirent envain les secours des Latins, qui, s'étant divisés, ne tinrent aucune des promesses qu'ils avoient faites. Il est certain que les Infidéles continuerent leurs courses dans le Péloponése, & ils y firent de tels progrès, que Morbajan,

un de leurs principaux chefs, se qualifioit Seigneur d'Achaïe, compagnon & champion du Sulthan Orchan.

Hist. de l'Empire Ottoman.

L'Ottoman employa quelques momens aux travaux de la paix. Il fonda dans Pruse, avec une magnificence royale, une mosquée,

736. 1336.

une académie & un hôpital. Son académie devint si célèbre, qu'elle attira des étudians de l'Arabie & de la Perse. Ainsi ces Barbares instruisent les nations policées en les conquérant.

Cependant les succès des bandes Turques répandues dans la Thrace, enflammoient l'ambition d'Orchan, il brûloit de marcher à Constantinople, mais il étoit entouré d'entraves. J'entends parler de tous ces sulthanats érigés autour de lui des dépouilles des Seljoucides & des Mogols. Pour conquérir au loin, il falloit être maître chez soi. Orchan entreprend de force ou de ruse de fondre

737-38. 1337-38.

tous ces trônes en un seul. D'abord il se déclare le protecteur & le père d'un jeune Prince, pour s'emparer de ses Etats & de sa personne. Comme médiateur entre deux frères & vengeur d'un parricide, il donne des loix à leurs peuples. Il faut tirer l'épée contre d'autres Sulthans alliés avec les Grecs, la fortune est pour l'agresseur. Il accuse d'un crime un de ces Princes, pour colorer un assassinat. Il y en a qui se dépouillent eux-mêmes, redoutant la main d'un barbare qui dépouille un ennemi. Quelques villes Chrétiennes alarmées des préparatifs d'Orchan, tenterent sa clémence. Ainsi s'accroissoit l'Empire Ottoman.

738, &c. 1338, &c.

L'Empereur des Turcs délivré d'une partie de ses rivaux, ne projette rien moins que de battre en ruine le trône de Constantinople; il comptoit être aidé par les Génois, qui n'étoient pas alors en bonne intelligence avec les Grecs. On équipe une flotte de vingt-quatre vaisseaux. On part sans bruit, & l'on arrive près de Rhegio, à cinq cens pas de Constantinople. Les troupes descendent pour aller faire le dégat, brûler les maisons, enlever les enfans & les femmes. Cantacuzène envoyé à la découverte avec 70 chevaux seulement, les surprend à la pointe du jour & les écrase; pendant que l'Empereur Andronic avec trois galeres enlevoit

voit quatorze vaiſſeaux ſans perdre un ſeul homme; cet avantage fut remporté avec autant de courage que de bonheur, il arrêta Orchan. Des auteurs diſent que ce fut alors qu'il s'empara de Nicomédie & que le chemin de la Thrace lui fut ouvert. Les Vénitiens animés par l'intérêt de leur commerce, attaquerent les Barbares ſur mer. Leur expérience l'emporta ſur la fortune de l'ennemi; mais leur armée étant ſortie de leur élément, les Turcs la taillerent en piéces.

Avec toutes ſes conquêtes, Orchan n'étoit peut-être pas le Sulthan de l'Aſie le plus redoutable, quoi qu'en diſent les annales Turques. Dans les guerres de Cantacuzene avec Jean Paléologue, l'on voit Amurius, Amurat, ou plutôt Amerkhan, Sulthan de Lydie, partir avec vingt-cinq mille hommes ſur une flotte de 380 navires, pour ſecourir Cantacuzéne, ſon allié. Ce Sulthan avoit l'ame noble & généreuſe. Le froid étoit extrême lorſqu'il fit ſon débarquement, on lui envoya des rafraîchiſſemens & des couvertures, il ne voulut rien accepter, diſant: *qu'il ne lui convenoit point d'être dans la molleſſe, pendant que ſon ami étoit dans le malheur.* Le froid & la miſère ruinerent ſon armée en peu de tems, enſorte que, ſans avoir rendu de grands ſervices à Cantacuzene, il repaſſa l'Helleſpont. L'année ſuivante il ramena ſur une flotte de deux cens voiles de puiſſans ſecours. Mais les troupes gagnées par les intrigues de la cour de Conſtantinople, lui déclarerent qu'elles ne vouloient plus faire la guerre en Thrace, il ſe retira, en promettant à ſon allié des troupes plus fidèles. L'année d'après, Cantacuzéne en reçut un ſecours de vingt mille chevaux. Ce Sulthan dont le zèle dans l'amitié lui gagna tous les cœurs, mourut l'an 760 de l'hégire. Il fut le fondateur d'un Royaume contigu au pays d'Orchan, lequel embraſſoit la Paphlagonie juſqu'au bord du Pont-Euxin. 743, *& ſ.* 1343, *& ſ.*

L'uſurpateur Cantacuzène ſe mit enſuite ſous la protection du Sulthan Orchan, en lui donnant ſa fille Théodore en mariage; il livroit ainſi l'Empire aux Turcs. Soliman, fils d'Orchan, mena

Hist. de l'Empire Ottoman.

à Cantacuzène ou plutôt contre le Grecs, dix mille hommes de cavalerie. Les Ottomans firent la guerre pour eux. Ils trouvoient toutes les villes abandonnées ; un butin immenſe paſſa de Thrace en Aſie. Des eſſaims de Turcs, ſoldats, artiſans, laboureurs, attirés par cet appas, ſe jetterent de tous les côtés ſur les terres Grecques. Cantacuzène fut obligé de donner à Soliman 40 mille beſans d'or, pour racheter quelques villes. L'Empire s'épuiſoit d'hommes & d'argent. Dans ces guerres civiles des Grecs, il y eut des traités auſſi extravagans qu'inhumains, conclus par les deux partis, tels que les ennemis de l'Etat en euſſent faits pour ſa ruine. On appeloit des deux côtés les Turcs, ſous la condition que les habitans qui ſeroient pris dans le pays du parti contraire, ſeroient emmenés en eſclavage : ainſi, dans la vue de ruiner ſon ennemi, chacun concouroit à détruire la nation.

Orchan ne ceſſa de fournir des ſecours à ſon beau-pere, dans les guerres que ce dernier eut à ſoutenir. Pour prix de ces ſecours, Soliman, ſon fils, s'emparoit de pluſieurs villes ou forts de la Thrace, que les Grecs étoient enſuite obligés de racheter ou d'abandonner. Ce Prince, au rapport de Cantacuzène, enleva aux Tartares Ancyre & Cratée en 1355. Mais les auteurs Turcs placent la priſe d'Ancyre ſous le regne d'Amurath I, comme nous le dirons bientôt. Son pere avoit, l'année précédente, aſſiſté les Génois contre les Vénitiens, après avoir repouſſé des Princes voiſins qui l'avoient attaqué. Il trompa l'Empereur Paléologue, pour obtenir la liberté de ſon fils Khalil, que des Pirates avoient enlevé.

Depuis la retraite de Cantacuzène, le Sulthan formoit de grands projets ſur l'Empire Grec. Il envoya ſon fils Soliman du côté de l'Europe. Les Turcs arriverent ſur le bord de la mer, mais ils n'avoient point de vaiſſeau, & l'Empereur de Conſtantinople avoit décerné peine de mort contre quiconque iroit avec un ſimple bateaux ſur la côte d'Aſie, & contre tout Mahométan qui paſſeroit en Europe. Soliman fit attacher deux radeaux ſur des veſſies de

bœufs liées ensemble, & par un beau clair de lune, il passa à l'autre bord. Ses soldats s'emparerent pendant la nuit de deux petits ports, où ils trouverent de petits bâtimens, qui en peu de tems eurent transporté trois mille Turcs en Europe. Soliman s'applanit le chemin de Gallipoli. Au bruit de sa marche, le gouverneur met sous les armes toute la jeunesse des environs. On en vient aux mains, la victoire reste aux Ottomans. La place 760.
est investie, la faim l'oblige à capituler. Cette conquête soumit 1359.
à Soliman toute la province de Charipolis, & lui mit en main une clef de Constantinople. L'Empereur Grec plaisanta sur cette perte. Une grande ame soutient la mauvaise fortune d'un visage serein, elle ne raille point sur les malheurs publics. Dans ces circonstances, une gaîté affectée est dans un Souverain une indécence & une insulte faite aux peuples. Les Turcs épris de la beauté de la Gréce brûlent d'envie d'y exercer leurs brigandages.

L'année suivante, Orchan envoya une seconde armée en Europe, sous la conduite de ses fils, Soliman & Amurath. Soliman s'empare de Malgara & d'Ibsalam, pendant qu'Amurath prend le château d'Epibatos, à huit heures de chemin de Constantinople. De-là les Ottomans vont planter leurs tentes sous les murailles de 761.
Chiorli, ville forte, située entre Andrinople & Constantinople. 1360.
Ses fiers habitans couvrent de honte les Turcs; mais la constance d'Amurath triomphe à la fin de leur bravoure. Ce Prince fait raser leur ville pour venger & couvrir le sang Musulman répandu sous ses murailles.

Au milieu de ces prospérités, le Sulthan fut frappé d'un coup terrible; il perdit Soliman, son fils bien aimé. Il succomba sous le poids de la douleur & des années, deux mois après cette perte. Les Turcs répandent à pleines mains les fleurs sur le tombeau de ce Prince. Ils louent sur-tout sa clémence, sa valeur, sa justice & sa libéralité envers les pauvres. La conversation des sçavans lui plaisoit; il ne formoit même aucune entreprise sans avoir pris auparavant leur avis: c'étoient-là ses augures. Chalcondyle & après

Hist. de l'Empire Ottoman.

lui plusieurs auteurs, font survivre Soliman à son pere, & le nomment troisiéme Empereur des Turcs. J'ai suivi le Prince Cantimir & les annales Turques. Ces mêmes annales rapportent qu'Orchan ayant fait le dénombrement des terres franches & exemptes de tribut, obligea leurs possesseurs à renvoyer à sa cour un homme, pour le servir pendant l'espace d'un an. On appella ces domestiques *Laïas*, gens de pied. Cet usage a subsisté long-tems.

Amurath I signala les commencemens de son regne par la prise de la forte place d'Ancyre & de plusieurs châteaux du même canton. Ses armées ayant défait les Bulgares, allerent assiéger Andrinople, avec un courage égal à l'importance de cette conquête. La place résista. Le général Turc n'osoit se flatter d'un succès glorieux, lorsqu'on découvrit une petite breche négligée par les habitans. Alors il fit donner un assaut pour occuper toute leur attention, pendant que des Braves entrerent par cette petite breche dans la ville, qui fut enlevée presque sans effusion de sang. L'ardeur des troupes ne se rallentit point. Les murs de Philippopolis
762. & les forteresses voisines, s'écroulerent sous leurs assauts. Le gé-
1361. néral Etabekitlala fit le dégât dans tout le pays; Evrenos pilloit la campagne d'Ypsale. L'on traîna un nombre infini de captifs en Asie. Ces dévastateurs étoient sans cesse obligés de faire des solitudes pour peupler celles qu'ils avoient déjà faites. Amurath nomma Hadgi Ornusbeg Beglerbeg ou gouverneur de la Romélie, c'est-à-dire, de la Gréce & autres provinces Européenes. Celui-ci ayant pris diverses places, met tout à feu & à sang. Outre que ces ravages affoiblissoient les habitans, la terreur qu'ils leur inspiroient, leur ôtoit toute idée de révolte. Le malheur tient l'homme dans une dure dépendance.

La religion des Sulthans se bornoit à étendre le Mahométisme avec leur Empire. Quand ils s'étoient attaché une partie des peuples conquis par la même foi, ils croyoient avoir rempli tous leurs devoirs. Le peuple ne les avoit point encore vu assister aux exercices publics de piété, & le Mufti jaloux de régner dans son

Royaume ſpirituel ſur toutes les puiſſances, ſouffroit impatiemment cet abus. Le Mufti Menſafenari oſa, ſous ce prétexte, recuſer le témoignage du Sulthan Amurath. » Comme Empereur, » lui dit-il, votre parole eſt ſacrée, vous êtes la vérité même; » mais comme Muſulman, vous ne pouvez être entendu dans les » tribunaux, que vous ne ſoyez uni dans les prieres publiques au » corps des fidèles ». Amurath, pour expier ſa faute, bâtit à Andrinople un Jami ou temple ſomptueux. Il avoit pris le ſurnom d'*ouvrier de Dieu :* on ſe demande pourquoi.

C'étoit une maxime reçue chez les Turcs que les dépouilles appartenoient au Sulthan, toutefois elles ne ſortoient point des mains des particuliers. Amurath, appuyé du préjugé public, donna un édit, par lequel, ſuivant le commandement de Dieu, il ſe réſervoit le cinquiéme du butin & des captifs. On forma du cinquiéme des ſoldats pris à la guerre, un corps aſſez nombreux. Le Sulthan chargea le Derviſch Hadgi Dektaſch, fameux par ſes *miracles* & par ſes *prophéties*, de donner à ce corps une banniere & un nom. » Que leur nom, dit le Scheïkh d'un ton d'inſpira- » tion, en mettant ſur la tête de l'un d'eux la manche de ſa robe, » que leur nom ſoit *Janiſſaires*, que leur contenance ſoit noble & » aſſurée, que leur main ſoit victorieuſe, leur épée tranchante & » flamboyante comme la foudre, leur lance toujours prête à per- » cer le cœur de l'ennemi, & que par-tout la fleur de la ſanté » brille ſur leur viſage ». Le nom de Janiſſaires eſt reſté à cette milice. Quelques-uns ont bonnement cru que les Turcs étoient venus chercher dans l'occident le mot de *Janua*, pour donner à ces ſoldats la dénomination de gardes-de-la-porte. Le nom de Janiſſaire vient du mot Turc *Genizeri* ou *Genghicheri*, qui ſignifie hommes nouveaux, milice nouvelle. Cette troupe porte ſur ſes bannieres une épée à deux tranchans, flamboyante en forme d'un éclat de foudre, vis-à-vis d'un croiſſant. Le bonnet du Janiſſaire eſt un *Kiche*, piéce d'étoffe blanche, qui reſſemble à une manche pendante. La loi du cinquiéme des captifs s'abolit par

763.
1362.

Hist. de l'Empire Ottoman.

le non-usage. Les besoins de la guerre demandant une augmentation de troupes, il fut fait une loi nouvelle, qui exigeoit des Chrétiens un enfant sur dix, pour être enrôlé dans le corps des Janissaires, loi qui fut en vigueur jusqu'au regne d'Amurath IV. Après l'édit d'Amurath I, les Turcs choisirent dans les captifs Chrétiens les plus beaux enfans, pour les former aux armes & aux mœurs de la nation. La solemnité de l'institution, les soins du Souverain, une destination honorable, les distinctions, toutes ces causes concouroient à animer le nouveau corps de milice d'un courage héroïque : elles produisirent des exploits.

766. Cette troupe se distingua d'abord à Batha en Asie; elle répandit
1365. ensuite un nouvel éclat sur les armes Ottomanes en Europe, devant Zagora & autres places. Les forces menaçantes des Bulgares dirigerent sur les provinces Européenes le cours des prospérités
767, &s. d'Amurath. Les troupes de la Servie, de la Valachie, de la Hon-
1366, &s. grie, de la Bosnie, s'étoient jointes ensemble pour l'arrêter; ce fut en-vain, le torrent renversa la digue; il inonda la Macédoine, la Thessalie, l'Albanie, la Bosnie, &c. Le Despote de Servie avoit une fille en grande reputation de beauté; ce fut là une des principales causes de la guerre, Amurath en trouva la conquête précieuse. Ce Prince qui avoit pris Cyrus pour modèle, affectoit de la douceur, de la modestie & de la générosité envers ses ennemis, sur-tout envers les vaincus.

Les Sulthans de l'Asie Mineure, jaloux & allarmés des conquêtes de l'Ottoman en Europe, se liguerent entr'eux avec la facilité qu'ont les envieux & les foibles à s'unir contre l'objet de leurs passions : mais ce ne fut qu'une vapeur, qui n'obscurcit point la gloire d'Amurath. Il accourt où le danger est pressant. Arrivé sur le champ de bataille, il prend, comme Annibal à Cannes, le dessus du vent qui souffloit; la poussiere met les ennemis hors de combat; & il remporte une grande victoire. Ce n'étoit point assez, il falloit semer la division entre ces Princes, ménager adroitement l'esprit des uns, attacher les autres à ses intérêts, & em-

ployer à leur égard tous les reſſorts de la politique, pour reprendre ſans inconvéniens le chemin des grandes entrepriſes du côté de l'Europe.

Dans ce tems-là, l'Empereur de Conſtantinople ſollicitoit des ſecours auprès des Princes occidentaux, juſtement dégoûtés des guerres d'Aſie. Il ſe rendit en perſonne à Rome, & il n'en rapporta que de vaines eſpérances. Cependant le Pape Urbain VIII annonça une croiſade. Amurath ſe flatta que la ligue ſe diſſoudroit avant l'entrepriſe, ou que les ligués ſe diviſeroient après les premiers mouvemens, ſuivant la coutume. Les Croiſés commencerent à équiper une eſcadre pour fermer aux Infidèles l'Helleſpont & la Mer Egée; mais, pendant que la croiſade ſe négocioit encore & que l'on mettoit dans les préparatifs la lenteur qui rompt preſque toujours les ligues & fait échouer les projets, l'Empereur preſſé par le Sulthan, ſe vit contraint de lui demander la paix, de conſentir à lui payer le tribut, & de lui donner en ôtage le Prince Théodore, ſon fils. Il n'y avoit pas lieu d'eſpérer qu'une puiſſance qui ſe formoit ſe bornât au tribut, elle ne pouvoit l'envifager que comme un moyen de conquête.

770. 1369. 773. 1372. 775. 1374.

A peine les deux Princes eurent-ils cimenté leur union par une bonne intelligence, que leurs fils aînés, Saouze & Andronic, complotterent enſemble de leur arracher le ſceptre. Amurath qui, incapable de manquer de foi & d'abuſer de la bonne foi d'autrui, avoit alors à ſa cour Jean Paléologue, joignit les rébelles près de Conſtantinople. Sa préſence, ſes promeſſes, ſes menaces, eurent l'effet d'une victoire. Saouze fut abandonné, il alla s'enfermer dans Didométéque, mais bientôt il tomba dans les mains d'un pere irrité: on lui verſa ſur les yeux du vinaigre bouillant. Amurath manda à Calojean qu'il n'avoit qu'à punir ſon fils & ſon petit-fils du même ſupplice, comme ils en étoient convenus, s'il ne vouloit ſe rendre lui-même complice de leur rébellion. Pere indulgent, l'Empereur retiroit la main qu'on le forçoit d'appéſantir ſur ſes enfans: Andronic ne perdit qu'un œil, & Jean, fils

Hist. de l'Empire Ottoman.

d'Andronic, resta seulement louche. Le féroce Ottoman condamna les peres ou les plus proches parens des partisans de Saouze, à être les bourreaux de leur sang, comme s'ils étoient plus criminels que les rebelles eux-mêmes. Parmi cette foule d'hommes que l'on arma de couteaux pour arracher la vie à ceux à qui ils l'avoient donnée, il ne se trouva que deux peres; il n'y eut que deux hommes qui obéirent à la nature contre les ordres du Sulthan, on les mit à mort. Que ne récompensois-tu, cruel Sulthan, la vertu qui te rappeloit à des sentimens humains! On eût pris ta cruauté pour une fougue de colere; mais tu n'étois qu'un barbare altéré de sang, qui ne connus jamais les droits de la nature & de l'humanité, & tu ne sçavois pas te faire pardonner des crimes. L'histoire varie dans le récit de ces événemens.

L'Empire Ottoman n'étoit pas tranquille vers sa source; les Sulthans Turcs dont elle étoit environnée, ne cessoient de la troubler; Amurath s'occupa long-tems du soin d'y rétablir le
783. calme. Par ses négociations, Ghermian Ogli consentit à donner
1381. en mariage à son fils Bajazet, une de ses filles, avec quelques villes en dot. Ce Ghermian, Prince de la Haute Phrygie, descendoit d'un Emir de ce nom, qui, après l'extinction des Seljoucides, avoit formé dans Iconium & aux environs du Méandre,
784. le plus puissant des Royaumes Turcs. Amurath rangea ensuite
1382. parmi les Feudataires de la couronne Ottomane, Hamid Ogli, qui a donné son nom à la province d'Hamida, au midi de la Natolie. Enfin il étaya sa puissance dans l'Asie Mineure, des remparts d'Aspropolis ou Albe de la Natolie, de Cotyoum, métropole de la Phrygie, d'Hiérapolis, de Guiruaza, &c.

Amurath repassa la mer. Divers Princes du Bodgan ou Moldavie, de la Servie, de la Croatie, de l'Albanie, étoient déjà assujettis à l'hommage & au tribut. Cet hommage & ce tribut ne remplissoient point l'ambition du Sulthan. Il part de Gallipoli pour étendre la chaîne de ses conquêtes. Il y joignit d'abord la ville de Malagara: Bolina, château fortifié par la nature & par

l'art,

l'art, déſeſpéra ſon courage ; il leva le ſiége en appelant la malédiction de Dieu ſur la place. A peine a-t-il prononcé ſes imprécations, qu'un grand pan de la muraille s'écroule, les ſoldats crient au miracle, on entre dans la ville par la bréche, & l'on rend graces à Dieu de cette faveur ſignalée, en paſſant au fil de l'épée la garniſon. Charadin Pacha, capitaine expérimenté, Evrenos & Lalaſchahyn, continuerent l'ouvrage du Sulthan ; ils firent recevoir ſes loix dans Marolia, Iskenderic, Darme, Cavalla, Zichne, Caraphérie, Monaſtyr & preſque toutes les villes de l'Arnaute, c'eſt-à-dire, de la Macédoine & de l'Albanie. 785-88. 1383-86.

Une puiſſance doit reſter ſous les armes, après avoir conquis ; parce qu'elle a tout à craindre, & des peuples qui ont eſſuyé ſes coups, & de ceux qui y ſont expoſés : Amurath, qui ſe diſpoſoit ſans ceſſe à attaquer, ſe trouvoit toujours en état de ſe défendre. Lorſque les Valaques, les Hongrois, les Dalmates, les Triballiens & les Albanois, ſe réunirent pour l'aſſaillir, il alla lui-même au-devant de l'orage : les armées ſe rencontrerent dans les plaines de Caſſovie. Là ſe donna une ſanglante bataille. La victoire balançoit ; des Turcs montés ſur des chameaux vont jeter l'épouvante dans la cavalerie Chrétienne. L'armée entiere plie ; le Sulthan, avec ſes Janiſſaires, l'enfonce. Lazare, deſpote de Servie, eſt fait priſonnier, la fuite ſauve Marc, Prince de Bulgarie, le reſte des chefs ne put échapper au carnage. Pendant qu'Amurath eſt à reconnoître les morts ſur le champ de bataille, & qu'il dit à ſon Viſir qu'il a ſongé la nuit derniere qu'*il étoit percé par une main ennemie*, un Triballien lui perce le cœur. Ducas rapporte qu'il fut tué par un jeune Servien, qui avoit feint, pour avoir la liberté de s'approcher de ſa perſonne, d'avoir des avis importans à lui donner : ce qui paroît plus vraiſemblable. Ainſi ce Prince qui avoit conquis un nombre infini de places & gagné, dit-on, trente-ſept batailles, ceſſa plutôt de vivre que de vaincre. 791. 1389.

Amurath fut auſſi grand que ſa fortune. Toujours victorieux, il avoit toujours mérité de vaincre par ſon activité, par ſa valeur,

Hist. de l'Empire Ottoman.

par ſes ſages diſpoſitions, par ſon attention à ne laiſſer rien au hazard de ce qu'il pouvoit lui ôter. La vieilleſſe ne ralentit point ſon ardeur, n'endormit jamais ſa vigilance & ne fit pas baiſſer ſon eſprit. Ses ſoldats le craignoient, l'aimoient & s'enflammoient de ſon courage : c'eût été un digne rival de Tamerlan. Il fut juſte, mais cruel, mais inexorable, mais impitoyable ; il aimoit à voir couler le ſang. Cependant, par rapport aux peuples, ſon gouvernement fut aſſez doux, & ceux de ſes ſujets dont la fidélité ne ſe démentit point, n'eurent pas à s'en plaindre. Nul Prince Ottoman n'a été plus religieux obſervateur de ſa parole. Il inſtitua la milice des Spahis, qui forment le principal corps de la cavalerie Turque. Il aſſigna à chaque Spahi une certaine étendue de terre, ſous le nom de Timar, ſous la charge d'entretenir un cheval & de marcher à la guerre au premier ordre. En exhauſſant l'Empire, il ne perdit point ſa premiere ſimplicité, il ne s'habilla jamais que d'étoffes de laine. On admire ſa conſtance à ſuivre ſes anciennes mœurs ; on s'étonne de celle de la fortune à le favoriſer.

Bajazet, ſurnommé Ildrim, le *Foudre*, fils d'Amurath, fut proclamé Sulthan. Les premiers coups de ce *Foudre* tomberent ſur ſon frere Yacoub & ſur le Prince Lazare, ſon priſonnier. Par la mort du premier il s'aſſura le trône. Par le meurtre du ſecond, il vengea le ſang de ſon pere.

Le Prince Andronic Paléologue, à la faveur d'une ſédition excitée par les Génois, s'étoit ſauvé de la tour d'Anémas, où on le tenoit enfermé depuis ſa révolte : Bajazet lui donne des troupes pour qu'il aille envahir l'Empire & qu'il le lui rende tributaire. L'Empereur Jean vient à ſon tour implorer la protection du Sulthan, & le détache des intérêts de ſon fils, par la promeſſe d'un tribut annuel de trente mille beſans d'or, & par un engagement à le ſuivre avec un corps de troupes dans toutes ſes expéditions. Ainſi les Turcs ſont déjà maîtres de tout l'Empire Grec. A peine Jean eſt-il rentré dans Conſtantinople, que Bajazet lui demande Philadelphie, la ſeule place qui reſtât en Aſie aux Empereurs.

L'ordre fut à l'inſtant donné aux habitans d'ouvrir leurs portes aux Turcs, mais ils refuſerent d'obéir. Bajazet les aſſiégea. Les troupes Impériales, commandées par le Prince Manuël, firent des prodiges de valeur pour démembrer l'Empire en faveur des Turcs. Montées les premieres ſur les remparts, elles y arborerent l'étendart Ottoman. L'Empereur preſque réduit à ſa capitale, eſſaya d'en réparer les fortifications; mais Bajazet qui en fut averti, lui manda qu'il eût à détruire les ouvrages commencés, s'il ne 791.
vouloit que l'on arrachât les yeux à ſon fils Manuël; il fallut 1389.
obéir.

Bajazet prit quelques places en Europe & en Aſie, mais un de ſes Pachas fut battu par les Moldaves. Un Souverain ſe flatte que la fortune doit le regarder d'un œil plus favorable qu'un ſujet: le Sulthan entre en Moldavie avec ſes meilleures troupes. Le Prince 792.
Etienne, le héros de ſon ſiécle, vient à lui avec une belle armée; 1390.
le Chrétien perd la bataille. » Loin de ma préſence, lui dit ſa » mere en le voyant fugitif, retourne au combat, lave ta honte, » péris ou reviens avec la victoire, & qu'on ne diſe pas que tu » es né d'une femme ». Etienne retourne ſur le champ de bataille, maſſacre les Turcs acharnés au pillage, & pouſſe ſa fortune juſque dans la tente de Bajazet, qui ſe ſauve avec peine à Andrinople.

L'Aſie étoit alors en feu. Le Prince Caraman, poſſeſſeur d'un des Royaumes Turcs, ayant appris l'humiliation de la fierté Ottomane en Europe, crut que le moment étoit arrivé de l'abattre en Aſie. Il mit tout à feu & à ſang ſur les terres du Sulthan qui l'avoit déjà lié par un traité. Bajazet part de l'Europe comme un éclair; il a ſurpris, battu, pourſuivi, fait priſonnier, mis à mort Caraman. Cette expédition fut ſi prompte, que les laboureurs n'eurent pas le tems d'enfermer leurs grains. Bajazet défendit à ſes ſoldats d'y toucher, & permit aux payſans de ſortir des villes pour venir les leur vendre. Le marché fut ouvert & l'ordre régna comme dans la ville la mieux policée. Cette conduite toucha le

Hist. de l'Empire Ottoman.

cœur des habitans. Iconium, Nidgis, Céſarée & la plupart des villes de la Caramanie, ſe rendirent à l'humanité de Bajazet plutôt qu'à ſa victoire. Déjà, par la voie de la conquête, il avoit accru ſon Empire Aſiatique de pluſieurs places & de tous les Etats de ſon beau-pere Ghermian. De retour en Europe, le Danube le voit la même année réduire quelques villes ſous ſon obéiſſance : ſon activité ſembloit le multiplier : il avoit déjà triomphé dans une région, qu'on le croyoit encore dans la région oppoſée. Les hiſtoriens Turcs diſent que les Tartares n'étoient, auprès de lui, pour la *vîteſſe*, que des limaçons.

793. 1391. L'année ſuivante, il va arracher à un Prince de la Haute-Arménie, les villes d'Amaſie, de Tokad, de Nikſar, de Samſun & de Janik. On parle d'un Roi d'Arménie, nommé Spender, dont il corrompit la femme, laquelle lui livra la perſonne du Roi & le Royaume : mais les annales Turques diſent que ce fait concerne un Prince du Pont & de Paphlagonie, qui ne fit que céder quelques places. Bajazet n'a pas encore repaſſé le détroit de Gallipoli, que le Sulthan de Caſtamon ſe jette ſur ſon patrimoine. Plus attaché à la conſervation de ſon bien propre qu'à l'uſurpation du bien d'autrui, Bajazet laiſſe à ſes généraux le ſoin de pourvoir aux affaires d'Europe, pour revenir ſur ſes pas avec la meilleure partie de ſon armée. La mort ſoudaine de l'auteur de l'incendie ne lui donna pas le tems de ſe livrer aux hazards de la guerre. Le jeune Prince de Caſtamon déſavoua la conduite de ſon pere, le Sulthan feignit de le croire, le traita d'ami, & mit garniſon Ottomane dans les premieres villes de ſa principauté. La priſe de Theſſalonique, la même campagne, apprit avec éclat à l'Europe ſon retour.

Ce Prince qui ne connoiſſoit point le repos, avoit lâché pluſieurs armées contre la Macédoine, l'Illyrie, la Theſſalie & le Péloponeſe : elles parcoururent ces provinces en Tartares, pillant, brûlant, dévaſtant & laiſſant derriere elles des ſolitudes. Le Sulthan reſſerroit, affamoit Conſtantinople, qui ne voyoit autour

d'elle que des Barbares & un pays ruiné. L'Empereur Manuël dessilla les yeux à l'Occident, toute la Chrétienté trembla, ses puissances se réunirent, & l'Empereur Sigismond, à la tête de cent mille hommes, alla mettre le siége devant Nicopolis.

Bajazet ne s'étonna point. Il rassembla avec une diligence incroyable ses forces d'Asie & d'Europe, & soixante mille Turcs arriverent la nuit en présence de l'armée Chrétienne, avant qu'elle eût appris sa marche. A la pointe du jour, Bajazet reconnut le camp ennemi : l'indiscipline y régnoit. Chaque Prince vouloit commander, nul ne sçavoit obéir. Les François commençoient à combattre, pendant que les Hongrois songeoient à délibérer. Le désordre entraîna la confusion : la confusion fit la perte de l'armée. Bajazet l'attaqua, la foudroya, l'anéantit, pour ainsi parler. 796.
La campagne paroissoit un lac de sang. Une partie des Chrétiens 1394.
se noya dans le Danube. Sigismond se sauva dans une nacelle. On trouva dans son camp des sommes prodigieuses d'or & d'argent, avec quantité de machines & de munitions de guerre. Bajazet s'avança jusqu'à Bude, mais la goutte l'arrêta. Ses troupes firent le dégât dans quelques cantons de la Hongrie & de la Valachie ; après quoi, Bajazet tourna ses vues du côté de la Thrace.

Le superbe vainqueur des Chrétiens, profitant de son bonheur, 797.
prit à 60 milles de Constantinople un château, situé sur le Pont- 1395.
Euxin, & pour ôter aux Européens toute communication avec l'Asie, il leur en boucha le passage par une ville extrêmement forte qu'il bâtit à l'opposite, dans un endroit appelé Bogazkesen. Il lui donna le nom de Guzelhisar ; elle porte aujourd'hui celui de Bogazgiechid, passage du détroit : c'est le grand chantier de Constantinople pour la charpente des bâtimens de mer.

Ainsi fortifié, Bajazet est maître de porter ses armes où il lui plaira ; tout est ouvert autour de lui. D'abord il mande à l'Empereur de Constantinople de venir le trouver, celui-ci refuse d'obéir. L'Ottoman va sans opposition camper sous les murs de Constantinople, répandant l'horreur sur les environs. Les Grecs défen-

Hist. de l'Empire Ottoman.

798, &c. 1396, &c.

dirent leur capitale comme leur dernier aſyle. Les armées Ottomanes, par un flux & reflux continuel, battoient les murailles, s'en éloignoient, les aſſailloient de nouveau, & faiſoient ſans ceſſe ſouffrir aux habitans les horreurs ou la crainte d'un ſiége. Enfin la ville fut réduite à une telle extrêmité, que pluſieurs perſonnes y moururent de faim, & que d'autres emportés par la miſere, allerent juſques dans le camp des Muſulmans, implorer leur humanité : tel étoit l'état de Conſtantinople. Bajazet alloit ordonner un aſſaut général, lorſque le Grand Viſir lui perſuada, dit-on, de renoncer à ſon entrepriſe. » Votre puiſſance, lui dit » ce miniſtre, eſt montée à un point que vous pouvez mépriſer » les menaces & les efforts de l'univers entier; mais il vous reſte » quelque choſe à deſirer, c'eſt que les cœurs de tant de peuples » nouvellement conquis, puiſſent s'accoutumer à vos loix, & » qu'ils ne ſoient point tentés de ſecouer le joug à la premiere oc» caſion. La renommée a répandu en tous lieux la gloire des ar» mes Ottomanes, l'Europe & l'Aſie s'allarment à ce nom; que » ſera-ce, ſi le bruit vient à ſe répandre que Conſtantinople eſt » aſſiégée? Les Princes Chrétiens ſont-ils aſſez dépourvus de ſens » pour ne pas voir que cette place eſt une digue, derriere laquelle » ils reſpirent librement, & qu'au moment que l'Empire des » Grecs ſera renverſé, rien ne pourra plus arrêter le cours rapide » des armes Ottomanes? Croyez-moi, Seigneur, Conſtantinople » ne vous échappera point, mais aujourd'hui, pour trop embraſ» ſer, ne vous expoſez point au danger de perdre ce que vous » avez acquis par tant de travaux. Du reſte, profitez de la conſter» nation où vous avez jetté la ville Impériale, faites une paix » lucrative, ce ſera une fin glorieuſe à la guerre ». Le Sulthan ſe retira.

J'en demande pardon au Prince Cantimir & à vingt autres trompés comme lui par les Turcs, qui ont voulu ſans doute colorer la levée du ſiége, ce fait n'eſt pas croyable. La conquête de Conſtantinople qui formoit, en quelque ſorte, par elle ſeule une

puissance, avoit fait le principal objet de l'ambition des Ottomans & des soins de Bajazet; leurs travaux ne pouvoient être consommés que par ce dernier succès. Depuis la bataille de Nicopolis, les Princes Chrétiens entendoient les coups que les Turcs portoient à Constantinople sans oser lever les yeux sur le Sulthan. La ville alloit, dit-on, se rendre, elle étoit, pour ainsi dire, à lui; & après dix ans d'opiniâtres tentatives, il aura lâché la proie qu'il avoit dans les mains sur un misérable sermon fait pour persuader un bon homme qui n'auroit eu ni ambition, ni courage, ni politique, ni sens commun, ni des yeux! On n'a jamais dit que Bajazet fut imbécille. Les historiens ne s'accordent point sur tous ces événemens : dans Chalcondyle, les personnages parlent beaucoup & agissent peu.

Il y a apparence que les mouvemens de l'Orient déterminerent ce Prince à conclure avec Manuël Paléologue le traité, par lequel l'Empereur s'obligea à lui payer un tribut de dix mille piéces d'or, à laisser bâtir une mosquée dans Constantinople & à y recevoir un Cadhi pour juger les contestations entre les Musulmans. Le traité fut mis à exécution. Cependant Bajazet négocia bientôt après avec Jean, fils d'Andronic, frere aîné de l'Empereur, pour l'aider à faire valoir ses droits au trône, à condition que, quand il en seroit maître, il donneroit Constantinople pour la Morée. Le Prince Chrétien ne tint pas ses engagemens, mais on voit que le Sulthan ne se départoit pas de Constantinople.

Tamerlan disposoit alors des trônes de l'Asie. L'Empereur lui écrivit, dit-on, pour implorer son assistance & lui offrir de se rendre son vassal. Le Mogol, transformé en un saint homme par le Prince Cantimir, répondit à Paléologue, si l'on en croit cet historien, qui suit trop scrupuleusement les traditions Turques, qu'il le défendroit contre ses ennemis, mais qu'il ne mettoit pas à si haut prix sa protection & que sa conscience ne lui permettoit pas de désirer le bien d'autrui. En même tems il envoya des ambassadeurs à Bajazet, pour le sommer de restituer les provinces 803. 1400.

Hist. de l'Empire Ottoman.

qu'il avoit envahies à leurs maîtres légitimes. Le Prince Ottoman répondit avec le plus grand mépris aux ambaſſadeurs Mogols, & leur fit raſer la barbe, l'un des plus grands outrages que l'on puiſſe faire aux Orientaux. Mais ce ne fut pas l'intérêt de l'Empire Grec, qui engagea Tamerlan à tourner ſes armes contre Bajazet. Ducas, le plus exact des hiſtoriens Grecs, par rapport à cet événement, aſſure que Tamerlan loua Bajazet d'avoir fait des conquêtes ſur les Chrétiens, mais qu'il ne lui pardonna point d'avoir dépouillé pluſieurs Princes Mahométans de leurs Etats.

En effet, Bajazet s'étoit emparé des poſſeſſions des Princes d'Aidin, de Menteſcha, de Ghermian & de Caramanie. Il avoit fait priſonnier Cara-Oſman, Prince de Sébaſte ou Siouas. Continuant ſa courſe ſur les terres du Sulthan d'Egypte, il avoit pouſſé ſes conquêtes juſqu'à Malathie, ville de la dépendance de la Syrie. Maître de cette place, il avoit fait ſommer Taharten ou Tarinbeg, Emir d'Arzendgiane & d'Erzerum, c'eſt-à-dire, d'une partie de l'Arménie, de ſe rendre à ſa cour & de lui apporter les tributs de ſa province. Les Princes Turcs dépouillés par Bajazet, avoient déjà porté leurs plaintes à Tamerlan, comme au vengeur des opprimés. Taharten qui étoit ſous la protection du Mogol, lui donna avis de ſa ſituation. Tamerlan écrivit à Bajazet une lettre remplie de conſeils, de reproches & de termes mépriſans, juſqu'à l'appeler *fourmi*. Le Sulthan lui répondit qu'il l'attendoit, & que s'il ne venoit pas, il iroit lui-même le trouver à Tauriz ou à Sulthanie. Tel eſt le récit de Schereffeddin Ali, hiſtorien de Timur-Bec.

Tamerlan qui ne cherchoit pas même des prétextes pour déſoler les Empires, fut ſi choqué de la réponſe de Bajazet, qu'il entra auſſi-tôt ſur les terres Ottomanes. Comme il s'avançoit pour aſſiéger Siouas, l'avant-garde de l'armée de Bajazet commandée par ſon fils Keriſchtchi & par l'Emir Timourtaſch, prit la fuite vers la Natolie, mais les troupes Mogoles la joignirent au-delà de Céſarée de Cappadoce, & après l'avoir taillée en piéces, elles revinrent

revinrent au camp devant Siouas. Les murailles de cette ville bâties en pierres de taille jusque dans leurs fondemens, avoient au bas dix coudées d'épaisseur & six en haut; un large fossé plein d'eau, empêchoit qu'on ne les sappât, excepté du côté de l'occident; enfin le gouverneur Mustafa avoit sous ses ordres quatre mille hommes de cavalerie. Les Tartares éleverent une platte forme, qui domina sur la ville, dresserent là-dessus leurs arades (machines à lancer du feu,) leurs mangénies (machines à lancer des pierres,) leurs baselics (espéce de béliers,) & appliquerent la sappe du côté de l'occident: les murs furent ébranlés. Alors les habitans chasserent le gouverneur & tâcherent de fléchir le Mogol. Tamerlan, après leur avoir promis de ne leur faire aucun mal, fit égorger la garnison, presque toute composée d'Arméniens. On jeta quatre mille hommes tout vivans dans des fosses, qu'on recouvrit ensuite de terre. Tous les Chrétiens furent faits esclaves; les Musulmans payerent une rançon. Après cela, on mit le feu à la ville. Tamerlan s'empara en suite de Malathie. Comme il fut arrivé à Tauriz, il apprit que Bajazet s'avançoit du côté de l'orient. Mirza-Schah-Rokh partit pour s'opposer aux Turcs. Bajazet fit des 804.
propositions de paix, & l'Emir Taharten engagea Tamerlan à y 1401-2.
acquiescer.

Le feu étoit éteint; Bajazet le ralluma, en donnant une retraite à Carajoseph, Prince des Turkomans, qui fuyoit devant les Mogols. Tamerlan envoya un ambassadeur au Sulthan, pour lui reprocher sa conduite, & se disposa à en tirer vengeance. Cependant la puissance des Ottomans, les fatigues que ses troupes avoient essuyées, l'éloignement où il étoit de son pays, & les représentations de ses officiers lui donnoient de l'inquiétude. Il eût renoncé à cette guerre, si Bajazet lui avoit cédé la forteresse de Kermac ou Kemakh, vers Arzenjan.

Deux grandes armées, un Tamerlan & un Bajazet à leur tête, se rencontrent vers Angora ou Ancyre, en Amasie, près du mont Stella. La bravoure & l'ardeur étoient égales des deux côtés. Les

Hist. de l'Empire Ottoman.

Mogols l'emportoient pour le nombre & pour les armes. Leur front étoit garni d'éléphans, qui portoient des tours, d'où on lançoit des grêles de traits empoiſonnés & des feux Grégeois. La bataille fut précédée d'un vent furieux, qui briſa le pavillon de Bajazet & que l'on prit pour le ſignal de ſa défaite. On combattit. Le champ de bataille fut, dit-on, couvert de trois cens quarante mille morts. Schilperger qui ſe trouva à cette bataille, aſſure que Tamerlan avoit 1600 mille hommes, & Bajazet 400 mille. Chalcondyle n'en donne que 120 mille à celui-ci & 800 mille au premier. Bajazet ſoutint ſa gloire & ſa fierté, mais il fut malheureux. Sa défaite eſt attribuée par divers auteurs à la déſertion de divers corps de ſon armée. Combattant encore après avoir perdu toute ſon armée, il fut fait priſonnier & chargé de fers. Tamerlan délia ſes chaînes, le revêtit d'une magnifique robe d'honneur, & le fit conduire dans une tente particuliere. Des partis Mogols exigerent des contributions à Pruſe, à Iconium, à Akſcheher, à Carahiſar, à Olaya, à Satalie, &c. Soliman Tchelebi, fils de Bajazet, avoit enlevé de Pruſe tous les tréſors, & les habitans s'étoient retirés ſur le mont Olympe. Cependant Mirza-Mohammed y trouva encore beaucoup de richeſſes; on mit le feu aux maiſons, & l'on emmena la femme & les deux filles de Bajazet. Les Tartares s'avancerent juſqu'à Nicée & ſur le bord de la mer, tuant ou pillant tout ce qu'ils rencontroient. Tamerlan traita Bajazet avec la bonté d'un Prince, qui, contraint de faire un malheureux, voudroit lui faire oublier qu'il l'eſt; il lui donna même l'inveſtiture du Royaume de la Natolie, ſans toutefois lui rendre la liberté, perſuadé qu'il en abuſeroit. Dans quinze jours, ce conquérant ſe rendit maître de Smyrne, que ſon priſonnier avoit tenu aſſiégée pendant ſept ans. Que faiſoient alors les Grecs & tous les Chrétiens? L'Empereur de Conſtantinople s'eſtima heureux de n'être condamné qu'à payer le tribut & à témoigner la plus profonde ſoumiſſion au vainqueur.

Soliman ou Muſulman Tchélébi envoya des ambaſſadeurs à

Tamerlan, pour l'assurer qu'il se soumettoit entiérement à lui. Cette démarche fut récompensée de l'investiture de la souveraineté du pays d'Isra-Yaca, la Turquie Européene. Les Turcs disent, au contraire, que ce Prince rejeta avec hauteur les offres & les caresses de Tamerlan, qui, pour punir un insolent & pour ne pas faire un ingrat, combla de ses faveurs Mouza-Tchélébi. Quelque tems après, Bajazet mourut d'apoplexie ou peut-être de mort violente, à Akscheher. Tamerlan avoit, dit-on, dessein de le rétablir dans ses Etats. Ce Prince chargea Mouza Tchélébi de transporter à Pruse le corps de son pere. On assure qu'il fit à Mouza de grands présens & qu'il lui conféra le titre d'Empereur, en lui disant : » J'ai été ennemi de Bajazet, je veux être le pere de ses » enfans. Mes conquêtes surpassent mon ambition; & la fortune, » en me favorisant, ne m'a point enivré. Reçois l'héritage de ton » pere. Une ame vraiment royale sçait conquérir des Royaumes » & les rendre. Sois heureux, rends tes sujets heureux, & bénissez ensemble Tamerlan, c'est la gloire à laquelle j'aspire ». Il est certain que Tamerlan avoit de la grandeur d'ame; mais pourquoi se plaît-on à exagérer les bonnes qualités des Barbares. On goûte un plaisir malin à humilier ceux qui ne le sont pas. Les Mogols reprennent le chemin de l'Orient, en emmenant avec eux beaucoup d'esclaves, pour repeupler une partie de la Tartarie.

Hist. de l'Empire Ottoman.

805.
1403.

On lit dans les historiens qui ont travaillé sur les mémoires des Turcs, que Tamerlan traita Bajazet, non comme un Prince abattu par la fortune, mais comme le plus vil & le plus coupable des esclaves; qu'il le fit enfermer dans une cage de fer, sur ce que l'Ottoman lui dit, que c'étoit là le sort qu'il lui destinoit, s'il l'eût vaincu; qu'il se servoit de ce Prince comme d'un marche-pied pour monter à cheval, le condamnant à être foulé aux pieds comme il avoit foulé les autres; qu'il ne lui donnoit pour nourriture que les os & les miettes que ce malheureux Prince pouvoit, les mains liées au dos, enlever aux chiens qui les lui dispu-

Hist. de l'Empire Ottoman.

toient, qu'il obligeoit sa femme à le servir toute nue; & qu'enfin, à force d'outrages & de cruautés, il le réduisit à un tel désespoir, qu'il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage.

Bajazet avoit l'ame haute & un cœur intrépide. Son ambition n'auroit point eu de bornes, si la disgrace n'avoit arrêté le cours de ses victoires. Vigilant, actif, infatigable, on le voit lever avec une diligence sans exemple de grandes armées, & leur faire trancher avec une incroyable célérité toutes les distances, comme un petit corps de troupes légères: il étoit présent par-tout. Guettant l'occasion, habile à saisir le moment, il se conduisit avec une politique très-rafinée, lorsque la colere & la présomption ne l'emporterent point. Il étoit violent, mais facile à calmer. Sa fierté, son arrogance & son opiniâtreté excessive, méritoient que la fortune retirât la main qui l'avoit élevé. Les Turcs le regardent comme le premier auteur de leur marine, dont les Chrétiens disent qu'Amurath avoit jeté les fondemens: il eut jusqu'à 300 vaisseaux. Dans ses bravades, il avoit eu la grossiere imprudence de dire qu'il feroit manger l'avoine à son cheval sur l'autel de S. Pierre de Rome. Tombé du faîte de la gloire, il n'est plus fameux que par le souvenir de ses disgraces. Pour arrêter le cours des procès & de l'opprimante avarice des juges, il assigna des appointemens à ces magistrats, & leur défendit de recevoir de l'argent des parties. Ses enfans se disputent les débris de son naufrage.

Il a plu aux Turcs d'appeler interrègne les règnes des fils de Bajazet, qui ne posséderent pas l'Empire tout entier, & qui n'exercerent que précairement & tumultuairement la suprême autorité, se la disputant & se l'arrachant tour à tour. Divers Princes de l'Asie furent rétablis dans leurs Etats.

Ici l'histoire est dans la même confusion que l'Empire. Les uns attribuent à Josué ou Issa la gloire d'avoir remis sur pied la puissance Ottomane. Les Grecs, disent-ils, qui n'avoient d'espérance que dans les fautes de leurs voisins, fomenterent la guerre

civile entre les Princes Turcs. Issa fut attaqué par un de ses freres, qui le vainquit en bataille rangée, après qu'il eut régné quatre ans, si c'est avoir régné que de n'avoir jamais tranquillement joui de l'Empire. Sa mort assura la couronne au vainqueur. D'autres historiens ne font aucune mention d'Issa. Ils partagent l'Empire entre Soliman, qui régne en Europe, & Mousa ou Moyse, qui régit l'Asie. Soliman, dont l'ambition ne souffre point d'égal, arme les forces de l'Europe qui n'avoit pas essuyé l'orage comme l'Asie, & marche droit à Pruse. A son approche, Mousa saisi d'une terreur panique, s'enfuit dans la Caramanie, où poursuivi par son mauvais sort, il essaye de passer en Europe. Tout rioit à Soliman. Pour attacher l'Empereur Grec à ses intérêts, il avoit épousé une de ses niéces, & lui avoit rendu Thessalonique, avec quelques autres places sur la côte inférieure de l'Asie. Redoutable par lui-même & par ses appuis, il méprisa Mousa, & ne se défendit point des attraits de la débauche.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Mousa, après avoir parcouru différentes provinces de l'Europe, s'étoit arrêté dans la Valachie. Là il forme un corps d'armée des soldats qui avoient suivi son parti, les Valaques le secondent. Il passe le Danube, Andrinople est sous sa loi. Le bruit de cette invasion réveille Soliman de son assoupissement. Celui-ci conduit 809. 1406.
par un courage héroïque, passe en Europe, mais Mousa n'ose encore regarder en face le danger, & soit timidité naturelle, soit prudence, soit prévention contre sa destinée, il se retire honteusement en Valachie sans avoir combattu. Le triomphateur se croyant désormais hors des atteintes de la fortune, s'enfonce plus profondément qu'auparavant dans la débauche. Les vices de l'Europe & ceux de l'Asie semblent se disputer l'Empire dans sa cour; c'est un séjour de prostitution. Les honneurs deviennent la récompense des artisans de plaisirs & des pourvoyeurs de vin. La clémence, la générosité & les autres vertus du Sulthan se perdirent dans la crapule. Mousa qui ne pouvoit fixer son frere l'épée à la main, profita de son intempérance brutale, & des dispositions des grands

Hist. de l'Empire Ottoman. aigris, ainſi que le peuple, contre un ivrogne qui régnoit en tyran. Il arrive à Andrinople. Soliman, ſans ſoldats & ſans amis, part pour aller chercher à Conſtantinople un aſyle. Déjà il étoit hors de la portée de ſon ennemi, lorſque ſon vice favori le trahit au moment où la fortune ſembloit s'intéreſſer à ſon ſort & le livra dans l'ivreſſe aux ſoldats de ſon frere. Mouſa, délivré de ſon rival, le fit enterrer ſuivant ſa naiſſance, & punit même, ſuivant quelques-uns, les auteurs de ſa mort.

814. Mouſa, ſeul ſur la ſcene, ſuivit ſon reſſentiment contre les
1411. Grecs. Il ſe jeta d'abord ſur la Morée, & s'apprivoiſant avec les
815. hazards de la guerre, il s'empara de pluſieurs places. L'année ſui-
1412. vante, il battit les Hongrois. Il n'échappa que quelques ſoldats au carnage. On trouva ſous leurs tentes une ſi grande quantité d'or & d'argent, que les Janiſſaires le meſuroient avec leurs bonnets. Enfin les habitans de Conſtantinople virent les bourgs & les villages des environs en feu, éclairer ſa marche. Il arrive devant la place. Elle ſe défendit courageuſement. Une victoire navale remportée ſur les galeres Turques, retarda les opérations du ſiége. L'approche de Mahomet attiré d'Amaſie par les propoſitions de l'Empereur Manuel, par les intrigues des miniſtres de ſon frere & par des eſpérances bien fondées, fit tout-à-fait échouer l'entrepriſe.

Mahomet avoit été ſalué Empereur dans Pruſe par ſon armée en 813. Depuis l'expédition de Tamerlan, l'Aſie étoit un théâtre affreux de brigandages. Ce Prince s'occupa d'abord à détruire des bandes de voleurs qui l'infeſtoient. En ſûreté du côté de l'Aſie, il vint attaquer Mouſa. Quand on en fut aux mains, la trahiſon ſe déclara par la langueur des troupes de Mouſa, Sulthan d'Andrinople, qui prit le parti de ſe retirer à petit bruit & de ſe réfugier dans la Servie. Le Prince de cette province, ſon ancien ami, le ſervit ſi bien que dans la même ſaiſon, il regagna ſon Empire. Il pardonna aux hommes les moins dignes de clémence & les moins ſuſceptibles de remords, aux traîtres qui avoient favoriſé

Mahomet & qui le favorifent de nouveau. Ce Prince prend Nicée, traverfe Conftantinople, du confentement des Grecs, & fur la route d'Andrinople, voit les Européens profternés baifer devant lui la terre, fuivant la coutume, en le faluant Empereur. Moufa n'a pas le tems de fuir, on l'amene à fon frere, il eft mis à mort. Ce Prince avoit beaucoup de vertus, mais il manqua de courage 816.
& de bonheur. 1413.

Ce récit de Cantimir ne reffemble point à celui de Ducas, qui étoit alors fur les lieux. Cet hiftorien Grec rapporte qu'après la mort de *Mufulman* (Soliman) Moufa ayant réfolu de foumettre *la mere des villes* (Conftantinople) ravagea d'abord la Servie & tous les environs de cette capitale; que l'Empereur Manuel, défefpérant de l'obliger à lever le fiége, avoit appelé à fon fecours Mahomet, en le flattant de l'efpérance de dépouiller Moufa; que Mahomet, après avoir effuyé quelques échecs, avoit pris le parti de marcher vers Andrinople; & que Moufa qui étoit allé attaquer un corps de fes troupes, périt à la fuite d'un combat malheureux. Mahomet fit de grandes ceffions à l'Empereur & ne ceffa de lui témoigner beaucoup d'égards.

Mahomet, reftaurateur de la Monarchie Ottomane, n'eut pas le loifir de goûter les douceurs de la paix. Pendant qu'il étoit aux mains avec fon frere dans la Romanie, le Prince de Caramanie avoit porté le feu jufqu'aux fauxbourgs de Prufe & tenoit la place affiégée. Mahomet paffe le détroit pour châtier le Caraman. Celui-ci effrayé de fa diligence, va fe jeter à fes pieds, la tête enveloppée du *bandeau de la foumiffion :* le Sulthan refpecte ce figne facré & lui pardonne. A peine les troupes Ottomanes font elles congédiées, que le Prince Afiatique qui n'avoit cédé qu'à la crainte, recommença fes hoftilités. L'aggreffeur fut fait prifonnier, après 817.
un combat opiniâtre. » Je t'ai vaincu, lui dit le Sulthan, & je fuis 1414.
» jufte. Tu es mon prifonnier & tu es un méchant. Ton perfide » cœur mérite un châtiment, mais il eft dans le mien de te par» donner. Va jouir de tes Etats, je ne te punirai que par ce bien-

Hist. de l'Empire Ottoman. » fait ». Cependant pour s'assurer de la fidélité de ce Prince, il mit garnison Ottomane dans ses places. Isfindarbeg, Prince de Castamon, allié du Caraman, perdit la même année une partie de

818, & s. ses Etats; & l'année suivante Mahomet s'empara de sa résidence

1415, & s. & de ses trésors, qui furent distribués aux soldats. Il rebâtit Pruse, reprit Ephese & plusieurs autres places, & démolit le fort de Smyrne.

Mahomet vivoit dans une étroite union avec les Grecs, par le secours desquels il avoit détrôné son frere. Sa reconnoissance le porta à leur restituer les forts des environs du Pont-Euxin, de la Thessalie & de la Propontide. Il permit même à Manuel de fermer, par une longue muraille, l'Isthme de Corinthe. Mais quelque considération qu'il eut pour ce Prince, il n'en fut pas moins un ardent ennemi des Chrétiens.

820-22. La Sconie, la Valachie & la Bulgarie furent arrosées de sang

1418-19. par ses troupes dévastatrices. Les Valaques leur opposerent une armée, qui fut bientôt mise en déroute; & le Vaivode désespérant de sortir de cette guerre avec succès, se soumit à payer au Sulthan un tribut annuel & à lui remettre, pour gage de sa foi, ses fils & ceux des trois principaux de la nation.

La République de Venise tenoit sous sa domination une partie des côtes de l'Asie Mineure. Son commerce l'obligeoit à entretenir la paix avec les Infidèles. Amurath la lui avoit accordée; les Turcs ne laisserent pas que de se saisir de quelques-uns de ses vaisseaux marchands, qui faisoient voile sur les mers de Constantinople. La République envoya une escadre de quinze galeres, pour demander la restitution de ses bâtimens. Les Turcs reçurent les Vénitiens à coup de fléches. Après quelques négociations infructueuses, une escadre Ottomane sortit du détroit rangée en bataille. L'amiral Lorédano tua le général Turc, hacha trois mille soldats en piéces, se rendit maître de six galeres & de vingt-un vaisseaux. La paix se fit. Par un article du traité, les Turcs s'obligerent à ne point sortir du détroit de Gallipoli avec des vaisseaux de

de guerre, & ils consentirent à être traités comme ennemis par les Chrétiens, s'ils contrevenoient à leur engagement. Cet événement qui marque la pauvreté de la marine Turque, n'empêcha pas le Sulthan de songer à avancer ses conquêtes sur terre, & d'élever sa puissance à la faveur de la mésintelligence des Princes de la Gréce. La femme de George Stusimer lui vendit l'importante place de la Vallone.

Un Mustapha qui se disoit prophête, fut sur le point de renverser tous les trophées de Mahomet. Suivi d'une foule de bandits, cet imposteur saccagea Zagora & ses environs. Au printems suivant, son parti se trouva si considérablement grossi, qu'il fut en état de mettre le siége devant Nicée. Mahomet se hâta d'aller étouffer la révolte. Mustapha vint hardiment à sa rencontre, mais avec des troupes peu aguerries, qui plierent au premier choc, il fut pris & pendu.

L'Ottoman qui ne régnoit qu'en faisant la guerre, ne laissa point reposer ses troupes & vit croître sans cesse ses prospérités. Il prétendit que la paix conclue avec les Vénitiens deux ans auparavant, ne regardoit que la mer & lui laissoit la liberté de les attaquer sur terre. Au milieu de ses succès, un flux de sang le con- 825.
duisit au tombeau. Ce Prince renommé pour sa justice & pour sa 1422.
clémence, avoit rassemblé tous les lambeaux de l'Empire; il le laissa, à son fils, plus florissant qu'il n'avoit jamais été. On prétend que ce Prince avoit passé les premieres années de sa vie chez un Luthier, qui le nourrit & l'éleva pauvrement, comme un simple apprentif. *La fortune*, dit Sagredo dans son style ordinaire, *propice à l'Empire Ottoman, voulut que la lyre de cette Monarchie fût accordée & montée plus haut par un faiseur d'instrumens.*

L'Etat n'avoit point encore pris sa forme; son enceinte embrassoit des peuples étrangers; ses provinces n'étoient pas liées en un corps, il fallut donc entretenir les Turcs dans la barbarie, qui est si propre à la conquête; il fallut ne leur faire respirer que la guer-

Hist. de l'Empire Ottoman.

re; il fallut renvoyer les arts & les loix au tems où l'Empire fixé feroit dans une agitation continuelle, s'il ne fe poliçoit; car un Etat de barbares n'eft jamais en paix avec lui-même. Les Sulthans paroiffent jufqu'à préfent ne s'être occupés qu'à raffembler les matériaux de leur Empire; ils ne connoiffent que les armes, & les guerres éternelles qui détruiroient tout Etat policé, donnent à leur puiffance des fondemens folides. Au commencement auffi barbares que les derniers de leurs fujets, ils ne fçavoient ni lire ni écrire, & quand ils avoient un traité à ratifier, ils imprimoient fur le papier leur main noircie d'encre. On voit encore de ces empreintes d'Othman & d'Orkhan, que les Turcs confervent avec une forte de religion. Ce fentiment n'eft pas auffi déraifonnable qu'il le paroît; c'eft la caufe de leur grandeur qu'ils honorent. Il refte encore quelques conquêtes importantes à faire avant que de policer & d'amollir la nation.

Les Grecs employoient leur derniere reffource, ils divifoient les Turcs. A peine Mahomet a-t-il fermé les yeux, qu'ils détachent contre Amurath II un Muftapha, fils ou fe difant fils du Sulthan Bajazet. On croit que ce Prince avoit été tué à la bataille d'Angora contre Tamerlan, mais comme fon corps ne s'étoit point trouvé parmi les morts, il refta fur fon fort quelque incertitude. Le nouveau Muftapha eut à peine fait entendre ce nom aux Mufulmans, que les peuples, la milice & prefque toute la Romélie fe déclarerent en fa faveur. Des environs de Theffalonique, il marcha droit à Prufe, fiége de l'Empire, & dans fa marche il extermina le Vifir Bajazet avec toute fon armée. Le Sulthan vint à lui. On attendoit une grande bataille, lorfqu'un violent faignement de nés dont fut attaqué Muftapha, diffipa fes foldats, qui regarderent cet accident comme une punition du ciel. Il fut pris ayant à peine un fouffle de vie; on lui coupa la tête, & l'on cria au miracle. Ducas raconte ces événemens d'une maniere très-différente, quant aux circonftances. Le Prince de Caramanie & le Souverain de Tekke périrent en voulant profiter de l'embarras d'Amurath.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Ce Sulthan offroit aux Grecs deux cens mille piéces d'or & tous les pays des environs de Gallipoli, s'ils vouloient lui renvoyer son jeune frere Mustapha, qui étoit entre les mains de l'Empereur & qui alla soulever l'Asie Mineure; ses propositions furent rejetées. Aussi-tôt il envoya Michal-Ogli, Beglerbeg d'Europe, devant leur capitale. Les habitans des environs furent ou égorgés ou menés en esclavage & les enfans circoncis. Amurath arrive en personne avec une armée formidable. Déjà son artillerie a renversé une partie des murailles. Sur la foi d'un nommé Marjacte, de la race de Mahomet, qui détermine prophétiquement le jour de la prise de Constantinople, on donne un assaut général. Dans la ville, les moines, les prêtres, les évêques & les femmes, ont pris les armes. La journée est sanglante, elle finit par la retraite des Ottomans. L'Empereur Grec demanda la paix. Le Sulthan fut inflexible. Le jeune Mustafa étoit dans la Caramanie. L'argent de Manuël lui fit des partisans, qui le proclamerent Empereur; l établit son siége à Nicée. Cet événement délivra Constantinople. Amurath va corrompre le gouvernement de son frere; il est maî- 828, & s.
tre de sa personne & le fait étrangler. Les Grecs obtinrent enfin la 1424, & s.
paix, soit que le Sulthan craignît de ne pouvoir forcer le désespoir des habitans de la capitale, soit qu'il eût formé d'autres projets. Quelques villes sur le Pont, la démolition de la muraille qui fermoit l'Isthme, & un tribut, furent les principales conditions du traité.

Amurath s'étoit fait proclamer de nouveau Sulthan, après la mort de son frere. Pour fermer la plaie que la race Ottomane venoit de recevoir par le sacrifice de ce Prince, son dernier rejetton, après le Sulthan; celui-ci avoit épousé la fille de Luzogli, de la famille des despotes de Servie, laquelle surpassoit en beauté toutes les femmes de son tems. Amurath fut bientôt obligé de se dérober aux douceurs de l'amour, pour aller réprimer Isfindarbeg, Prince de Siphab, qui, dans la crainte de devenir à la fin la victime d'une puissance insatiable, avoit saisi le moment où les

Hist. de l'Empire Ottoman.

troupes Turques venoient d'être licentiées & où leur Empereur s'enivroit de plaiſir pour porter la flamme & le fer dans les villes de Taraſcli & de Burhi. Amurath paſſe en Aſie, mais au lieu des travaux de la guerre, il eſt étonné de voir tomber volontairement à ſes genoux les Grands ſujets de ſon ennemi. Isfindarbeg perd courage. Les charmes de ſa fille touchent le cœur ſenſible du Sulthan Ottoman, & avec elle, il trouve grace à ſes yeux. Après cette paiſible expédition, les Ottomans ſe ſaiſirent de la fameuſe place d'Iſmir, Smyrne, ville aujourd'hui très-commerçante. Le ſort d'Iſmir détermina celui des villes voiſines, de Mendeſch, d'Aiden, de Sarichan & de toutes les terres de la dépendance
830. d'Hamid-Ogli. De retour en Europe, le conquérant ſe jeta ſur
1426. les pays de la dépendance des Vénitiens, ravagea l'iſle de Janta, emporta quelques châteaux, & enleva un butin conſidérable ſur
831. le continent. Enfin il revint triomphant à Andrinople. Bientôt
1427. après, Ghermian-Ogli ayant réfléchi ſur le ſort de ſes voiſins, que la fortune avoit preſque tous ſacrifiés à la gloire du Sulthan, vint de ſon plein gré lui remettre la ſouveraineté de ſes Etats. Tout trembloit devant le génie des Ottomans. Nous nous croyons obligés de remarquer que les hiſtoriens ſemblent copier ici une partie de l'hiſtoire de Mahomet I.

Amurath, ſans ſe repoſer un inſtant à l'ombre de ſes lauriers, raſſemble ſes forces pour rendre toute la Gréce Ottomane. Il y travaille en perſonne, pendant que ſes généraux concourent par diverſes entrepriſes à étendre les chaînes dont on avoit déjà chargé quelques-unes des provinces de ce pays. Carab Beglierbeg de l'Europe emporte Caſſiople ou Gianina avec les terres d'alentour. Turacan bat pluſieurs fois les peuples guerriers de l'Albanie, où pour répandre l'effroi, il éleve une pyramide de deux mille têtes de priſonniers. Le Péloponéſe ſe reſſentit auſſi de la cruauté de
833. ce général. Theſſalonique, Athene & Karline, tomberent ſous
1429. le bras du Sulthan, qui s'en retourne à Andrinople, traînant après lui une longue ſuite de captifs & de troupeaux, triſtes témoins de

la dépopulation & de la dévastation d'une des plus belles contrées de l'Univers. Les Princes de la Gréce rendirent hommage à ce redoutable Monarque, laissant entre ses mains leurs enfans pour ôtages.

Le Sulthan laisse respirer ses troupes & ses peuples. Il s'amuse 835.
à bâtir divers édifices, entr'autres, un magnifique palais dans le 1431.
vieux château. En Asie, le Prince de Caramanie essaya de se révolter, mais ce ne fut que l'élan d'un homme abattu, qui retombe 836.
à l'instant sur lui-même, sous le poids de son effort. 1432.

La guerre s'allume entre les Turcs & les Hongrois. Ils se livrent 839.
plusieurs sanglans combats avec différens succès, la fortune pen- 1435.
chant tantôt pour un parti tantôt pour l'autre, mais plus fréquemment du côté des Hongrois. A la fin, le général Michal-Ogli ou Ali-Beg, se répandit comme un torrent dans les plus belles provinces de la Hongrie; il revint de cette incursion couvert de gloire ou du moins chargé de butin, ce qui vaut de la gloire chez les nations barbares.

Les Hongrois prenant la retraite de Michal-Ogli pour une fuite, 840.
se jettent à leur tour sur les terres Musulmanes; ils y mettent 1436.
tout à feu & à sang. Amurath courroucé, traverse le Danube, pour aller assiéger Belgrade, fameux boulevard de la Hongrie. La prise de cette place lui eût procuré le double avantage de couvrir ses Etats contre les courses des Hongrois & d'avoir le chemin ouvert pour passer dans leurs provinces. La fortune ou plutôt la valeur des assiégés, trompa ses espérances. Les Turcs disent que pour se dédommager de cet échec, il prit en s'en retournant Sophie & quelques autres villes de la Bulgarie; les Chrétiens assurent qu'il étoit hors d'état de tenter aucune entreprise & qu'il avoit enlevé ces places avant le siége de Belgrade. Amurath soupçonna de trahison George, Prince de Servie, son beau-pere. Sa gloire étoit intéressée à trouver ce Prince coupable, il le jugea tel & il s'en vengea d'une maniere cruelle sur sa famille & sur ses Etats. On priva de la vue les deux fils de George; il perdit Sé-

Hist. de l'Empire Ottoman

mendric ou Spérendonic & enfin la Servie toute entiere. Ce Despote, un de ces mortels, qui, perfécutés du fort, femblent communiquer leur mauvaife fortune à tout ce qui s'intéreffe pour eux,
842-43. alla répandre fon malheur fur la Hongrie : dès qu'il y eut mis le
1438-39. pied, ce Royaume parut toucher à fa ruine. C'eft ainfi que le Prince Cantimir lie ces événemens : mais la plupart des hiftoriens placent la conquête de la Servie avant le fiége de Belgrade, & leur récit s'enchaîne mieux avec les événemens fuivans, dont le Prince Cantimir ne fait aucune mention. Dans toutes ces guerres, ce n'eft que contradictions entre les auteurs Chrétiens & les auteurs Turcs, tant pour les faits que pour les dates. Il eft difficile & peu important de démêler la vérité.

On trouve dans le récit de Ducas une circonftance du fiége, qu'il eft à propos de remarquer ; c'eft que le Sulthan eut beaucoup de foldats tués par des machines faites en forme de tuyau, remplies d'une poudre compofée de nitre, de fouffre & de charbon, avec lefquelles on tiroit à la fois plufieurs balles de plomb, de la groffeur d'une noifette. Cet hiftorien ajoute que la poudre fent le bitume, qu'elle prend aifément le feu, & que quand elle eft enflammée, elle pouffe les balles qui la preffent & qui vont à un mille percer un homme ou un cheval, même couvert de fer, &c.

Les Turcs ne ceffent de faire des irruptions dans la Hongrie, mais le fameux Hunniade, le héros des Hongrois, rend tous leurs efforts inutiles, & fait périr quelques-uns de leurs généraux fous fes lauriers. Les Hongrois étoient encore dans la vigueur du courage ; leur chef entendoit parfaitement la maniere de combattre
845. les Turcs. Deux généraux de réputation font envoyés contr'eux
1440. par Amurath avec deux armées, tous les deux éprouvent les mêmes difgraces. Bientôt les Infidéles fe préfentent avec un appareil plus formidable pour renverfer le rempart qui met à l'abri tout le
846. refte de la Chrétienté. Hunniade, avec un camp volant, va fe
1442. pofter en des lieux forts par leur affiette, il leur coupe les vivres,

& ils font contraints de fe retirer. Mais le Hongrois n'eft pas content de fa premiere fortune; il vole avec fes troupes vers Sophie: cinquante mille Turcs gardoient ce pofte, il les taille en piéces, la fuite n'en déroba qu'un petit nombre à fon épée. Une autre armée Turque attaquoit un autre canton. Hunniade y court, il attaque cette armée avec le même fuccès. Ces actions éclatantes & la révolte du Prince de Caramanie amortirent la fureur du Sulthan contre les Hongrois, il alla au devant de la paix. » L'on perfuade » plutôt les Ottomans, dit Sagredo, par les exploits qui ont quel» que chofe de mâle que par les paroles, que l'on peut comparer » aux femmes qui font plus de bruit que d'effet ». Les hiftoriens Turcs ne difent pas qu'Hunniade recouvra la Tranfylvanie, & qu'Amurath reftitua la Servie, & qu'il abandonna fes prétentions fur la Moldavie & la partie de la Moldavie qu'on lui avoit enlevée.

Caraman-Ogli-Ibrahim-Beg, enflammé par fa haine invétérée contre les Ottomans, & enhardi par les échecs que recevoient leurs armes en Hongrie, ne put être retenu ni par la confidération de l'ancienne clémence d'Amurath, ni par la fainteté des traités ratifiés par ferment. L'Afie étoit fans défenfe, il aimoit le pillage, l'envie lui donnoit du cœur, il la ravagea. Un corps de troupes choifies s'avance pour lui faire tête; fa femme, fœur aînée d'Amurath, les arrête; elle attaque par fes larmes le cœur du Sulthan, il fe laiffe fléchir, il pardonne au Caraman, aux conditions que lui dicta fa fœur. Ducas rapporte qu'Amurath ravagea tout le pays du Caraman & qu'il emporta une prodigieufe quantité d'or & d'argent de la ville de Cogni ou Iconium. Vers ce tems-là une ligue s'étoit formée entre plufieurs Princes Chrétiens; laquelle avorta par leur méfintelligence comme elle menaçoit de percer jufqu'au cœur de l'Empire Ottoman.

Les armées d'Amurath reviennent en Europe. Les hiftoriens Chrétiens difent que ce fut alors qu'elles pénétrerent dans la Bofnie & dans la Morée. D'abord elles font fubir au Prince de Bof-

Hist. de l'Empre Ottoman.

nie le joug d'un tribut annuel de vingt-cinq mille ducats. De-là elles font une irruption dans la Morée, où les Princes Démétrius & Conſtantin ſe diſputoient quelques domaines. Démétrius plus foible, appela, ſuivant la coutume, les Turcs à ſon ſecours. Le Beglerbeg de Romélie remporta une victoire également funeſte à
847. l'allié & à l'ennemi. Cependant l'on aida le Prince Démétrius à
1443. mettre le ſiége devant Conſtantinople. Tous ces Princes combattoient pour les Turcs.

L'Empire Ottoman jouit d'une fauſſe paix. Amurath, las de vaincre, renonça à ce bonheur fatiguant, en réſignant la couronne à ſon fils Mahomet. Pendant ce tems-là, le Prince Caraman, implacable dans ſa haine, propoſoit à Ladiſlas, Roi de Hongrie, de ſe liguer avec lui pour fondre tous les deux à la fois, l'un ſur l'Europe, l'autre ſur l'Aſie Ottomane. Le Roi avoit juré la main ſur l'évangile, par le corps immortel de Jeſus-Chriſt, l'obſervation du traité conclu en dernier lieu avec Amurath. Le Légat Julien lui repréſenta qu'on n'étoit pas tenu de garder la foi à des Infidèles qui en manquoient tous les jours. Le Pape calma ſa conſcience en le diſpenſant du ſerment.

Ladiſlas, avec les ſecours de la Bohême, de la Pologne, de l'Italie, de la Bulgarie & de la Servie, marche contre les Turcs. La terreur des Muſulmans à la vue de cette ligue, n'a rien d'égal que la confiance que conçoivent alors les Chrétiens. Le Divan d'Andrinople & l'inexpérimenté Mahomet, conjurent Amurath, qui s'étoit retiré à Magnéſie, de ne pas ſe refuſer aux beſoins de la nation : le vieux Monarque vole au ſecours des provinces Européennes avec ſes troupes de l'Aſie. Vingt vaiſſeaux Chrétiens l'attendoient ſur l'Helleſpont pour lui diſputer le paſſage. Chalcondyle dit que les vents contraires ayant obligé cette flotte de ſe retirer, les Turcs traverſerent ſans obſtacle le détroit. Bonfinius, dans ſon hiſtoire de Hongrie, aſſure que les Génois leur prêterent des vaiſſeaux, moyennant une piéce d'or par tête & leur vendirent à ce prix le ſang des Chrétiens. Amurath ayant groſſi ſon armée des

des recrues de l'Europe, trouva le Roi de Hongrie campé près de Warne. Le combat s'engagea. Les Turcs disent qu'au fort de l'action le Sulthan ordonna que l'écrit que Ladislas lui avoit fait ci-devant délivrer en confirmation de la paix, fut attaché au bout d'une lance & porté par-tout les rangs par un homme désarmé, qui crioit de toute sa force : » Que les Gaurler s'avancent contre » leur Dieu & leurs sacremens : & toi, ô Dieu juste, combats » contr'eux pour ta gloire. S'ils croient la religion qu'ils professent, » qu'ils te vengent eux-mêmes, & qu'ils se punissent de leurs » propres mains ». Cependant l'aîle droite d'Amurath étoit en déroute. Le jeune Ladislas brûlant du desir de remporter toute la gloire du triomphe, s'abandonne à son impétuosité, il cherche le Sulthan pour le combattre seul à seul ; mais son cheval s'abat sous lui, selon les Chrétiens ; l'Ottoman, selon les Turcs, le renverse par terre d'un coup de lance. Les Janissaires lui coupent la tête. On la met au bout d'une pique & on la montre aux Chrétiens, en leur criant, *voilà votre Roi.* Ce coup foudroya l'armée des Confédérés. Hunniade fit des efforts héroïques pour retenir la victoire qu'il avoit remportée au commencement de l'action ; mais ce découragement étoit général, la déroute fut complette. Tout périt ou dans le combat ou dans la fuite. Le cardinal Julien, principal auteur de l'infraction de la trêve, fut trouvé nud dans un bois & percé de coups. On croit qu'il avoit été massacré par les Hongrois, qui lui attribuerent avec fondement tous les malheurs de cette fatale guerre. On ne voit point la fortune prendre part aux événemens de cette journée ; c'est une justice supérieure qui préside au sort du combat ; elle punit les crimes & les fautes. Les Chrétiens disent qu'Amurath, après la victoire, prit le barbare plaisir de se promener sur le champ de bataille & d'insulter aux cadavres des ennemis en les foulant aux pieds. On ajoute que la tête de Ladislas fut portée à Burse, où, pendant trois jours de réjouissances, le Sulthan fit exposer aux yeux des peuples ce déplorable trophée. Il sembloit qu'Amurath, profitant de son

848.
1444.

avantage, alloit former de vaſtes entrepriſes. Accablé ſous le faix de ſes lauriers, il remet le ſceptre entre les mains de ſon fils.

Le nouveau Sulthan étoit jeune, il étoit doux. Il eſt rare que la milice, quand elle influe dans le gouvernement, n'abuſe pas de la foibleſſe du Prince : il eſt à craindre que des troupes nourries de combats, n'abuſent du repos de la paix : c'eſt une expérience conſtante que le ſoldat abuſe de ſa liberté quand il peut impunément l'étendre juſqu'à la licence. Les Janiſſaires, juſqu'alors les inſtrumens de tant de célebres victoires, devinrent, ſous l'incapable Mahomet, les bourreaux de leurs concitoyens.
850. 1446. Le refus d'augmenter leur paie les mécontenta. L'étincelle trouvoit de l'aliment dans des paſſions inquiétes & brutales, elle alluma un incendie. Andrinople fut le théâtre du vol, du meurtre & de tous les crimes ordinaires des diſſentions civiles. Amurath remonte à la hâte ſur le trône, tout rentre dans le devoir. Il reſſerre la diſcipline qui ſe relâchoit parmi les troupes, & tourne leur humeur guerriere ſur la Gréce & l'Epire. Ce fut lui qui ordonna que les Janiſſaires ſeroient tirés des Azamoglans ou enfans de tribut. Chalcondyle aſſure, que dégoûté de la ſolitude, il vint ſubtilement reprendre l'exercice de la ſouveraineté, pendant que ſon fils étoit à la chaſſe, & que Mahomet prit ſagement le parti de la ſoumiſſion. Il y a apparence, comme le rapportent les Chrétiens, que le Sulthan fut rappelé de ſa retraite par les progrès d'Hunniade en Hongrie & par la révolte de Scanderbeg.

Jean Caſtriot, Prince d'Epire, s'étoit déclaré vaſſal des Turcs, dès les premieres années d'Amurath, à l'exemple des autres petits Deſpotes des contrées voiſines ; & il avoit livré en ôtage ſes quatre fils, qui furent circoncis. Amurath qui ſe connoiſſoit en hommes, diſtingua parmi ces quatre Princes, George, le plus jeune d'entr'eux ; il lui donna même par eſtime le nom de *Scanderbeg*, Alexandre-Seigneur. L'ayant employé dans pluſieurs ex-

péditions périlleuses, il récompensa magnifiquement sa valeur, ses talens militaires & ses services. On dit que Scanderbeg avoit au bras un signe naturel, qui représentoit une épée, & que le sang lui sortoit des levres quand il entroit au combat. Après la mort de Jean Castriot, Amurath, dans le dessein de s'assurer de l'Epire par l'extinction de la race de ses Princes, empoisonna les freres aînés de Scanderbeg; il épargna celui-ci, qui étoit le plus à craindre, dans l'espérance, dit-on, sans vraisemblance, qu'il ne se sauveroit pas des périls où son courage l'exposoit, comme si le poison employé contre ses freres eût dû agir moins efficacement sur lui. Le Sulthan se flattoit, sans doute, de s'attacher Scanderbeg par des bienfaits & de tirer de grands services de ses talens. Le Castriot, pour éviter le sort qui devoit lui être destiné comme au reste de sa famille, quitta furtivement la cour, s'empara, par un stratagême, de Croie, capitale de l'Epire, excita ses compatriotes à secouer le joug, passa au fil de l'épée tous les Turcs répandus dans le pays, & retourna au Christianisme. Amurath envoya contre lui plusieurs armées. D'abord Scanderbeg, avec quinze mille Epirotes, bat quarante mille Turcs, commandés par Ali-Pacha, il en tue plus de vingt mille. Feresbeg, avec des troupes d'élite, se flattant de le surprendre, entre dans l'Epire, il est vaincu & tué. Enfin Mustafa-Pacha qui leur succéde, tombe dans un embuscade, est fait prisonnier. Alors Scanderbeg s'avance dans le pays ennemi; son nom a tout vaincu, il répand l'épouvante jusqu'à Andrinople. Le Sulthan se dispose à aller en personne attaquer ce Prince, se promettant de le punir comme un ingrat, un apostat, un rebelle. Scanderbeg ne craignoit point le sabre 851.
d'Amurath, mais l'Epire devoit, à la longue, se briser contre 1447.
l'Empire Ottoman.

Les Turcs qui, dans l'histoire de leurs anciens Sulthans, passent volontiers sous silence tout ce qui n'est pas à leur gloire, pour s'attacher aux circonstances brillantes de leur vie, disent simplement qu'Amurath obligea Scanderbeg à abandonner son Royau-

Hist. de l'Empre Ottoman.

me, que tous les Epirotes furent circoncis, & qu'il ne resta plus aucune place à soumettre en Epire. Il est vrai que l'Ottoman réduisit l'Epirote à s'enfermer dans sa capitale, après lui avoir enlevé le reste de ses Etats. Les Turcs, vers ce tems-là, rendirent la Morée entiérement tributaire, d'où le Prince Constantin étoit parti pour soumettre plusieurs villes de la Béotie, de l'Achaïe & de l'Attique. Le Sulthan força l'Isthme de Corinthe, dévasta tout le pays, & y fit soixante mille esclaves. Les Thébains qui avoient évacué leur ville, furent tous ou massacrés ou mis aux fers. On dit que dans cette expédition, Amurath choisit les plus beaux prisonniers Grecs & qu'il en acheta même un grand nombre, pour jouir, en les égorgeant, de toutes les horreurs que la victoire peut commettre. J'ai de la peine à me persuader ce fait. Amurath n'étoit pas un de ces hommes féroces, qui versent froidement le sang, ni un de ces hommes corrompus, qui s'excitent à être cruels. Plusieurs villes de l'Achaïe & de la Macédoine furent ruinées de fond en comble, & la destruction seule rendit la paix à la Gréce. Ainsi l'épée des Barbares anéantissoit, en quelque sorte, les pays & les nations; elle détruisoit tout jusqu'aux sources de la prospérité, tout jusqu'à la fécondité du terroir, tout jusqu'à l'ombre des loix, tout jusqu'aux sentimens honnêtes & généreux, tout jusqu'à l'esprit des nations, tout jusqu'aux vestiges de l'ancienne splendeur, tout jusqu'aux ruines.

La guerre qui sur ces entrefaites se rallume vers la Hongrie, retire Amurath de la Gréce, & selon les apparences, de devant Croie. Hunniade ligué avec le Prince de Valachie, étoit à la tête
852. de cinquante mille hommes. Le Sulthan, avec ses vieilles bandes
1448. & de nouvelles recrues, forma une armée de cent-cinquante mille combattans. La plaine de Cassovie, où Amurath I avoit péri, fut le théâtre d'une des actions les plus sanglantes dont il soit fait mention dans l'histoire. On combattit pendant deux jours avec un acharnement terrible de part & d'autre & sans aucun succès décisif, avant la fin de la seconde journée: la victoire pencha

long-tems du côté des Chrétiens : les Janiſſaires & le nombre la forcerent de ſe déclarer pour les Infidéles. Hunniade prit à la fin le parti de la retraite. Le vainqueur pourſuivit long-tems les Hongrois l'épée dans les reins. Cette victoire coûta tant de ſang aux Muſulmans, qu'Amurath confeſſa qu'il ne voudroit pas en remporter de nouvelles au même prix.

Les annales Turques diſent que le Sulthan, après s'être repoſé à Andrinople, s'en alla mettre le ſiége devant Belgrade & qu'il échoua dans ſon entrepriſe. Il y a apparence que ce fut vers ce tems-là qu'il perdit devant Croie une grande armée & une partie de ſa réputation. Après avoir dompté la Gréce & triomphé de la Hongrie, il ſe vit lui même aſſiégé dans ſes retranchemens par un petit Prince des Epirotes & obligé d'abandonner tous ſes lauriers au pied des murs d'une petite place, après un ſiége de cinq mois. Les hiſtoriens de Scanderbeg diſent que, furieux d'avoir ainſi compromis & perdu ſa gloire, il tomba dans une fievre violente, qui termina ſes jours ; ſuivant Chalcondyle, il fut frappé 855. d'apoplexie après un excès de vin. Ducas dit qu'en prenant quel- 1451. que divertiſſement, il ſentit une violente douleur de tête, & qu'il mourut trois jours après, laiſſant des tréſors immenſes à ſon fils, qu'il venoit de marier.

Les Turcs regardent avec raiſon Amurath II comme un de leurs plus illuſtres Empereurs. Il eut la glorieuſe réputation d'être, non-ſeulement un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, mais même un des Princes du monde les plus fidèles à obſerver les traités, vertu dont les Princes Chrétiens de ſon tems ne lui donnerent pas l'exemple. S'il prenoit les armes, ce n'étoit que pour ſe défendre ou pour ſe venger. Il eſt vrai qu'il ne falloit pas de grandes injures pour lui faire tirer l'épée ; dès qu'il l'avoit à la main, quelque terrible qu'il parut, il la remettoit avec la même facilité dans le fourreau. Il alloit tête baiſſée par-tout où l'intérêt de l'Etat l'appeloit, ſans craindre ni l'intempérie des saiſons, ni les difficultés les plus âpres, ni les périls. Religieux, cha-

ritable, débonnaire, plein de droiture & d'équité, attaché aux arts, doué d'intelligence & de jugement, il eût pu gouverner comme il combattit.

Les derniers Princes Ottomans, par reconnoissance ou par fidélité, avoient laissé Constantinople assez tranquille, contre l'esprit de leurs prédécesseurs. Mahomet II, fils d'Amurath, jura d'abord à l'Empereur Constantin Dragasses, par le nom de Dieu & par celui de son prophête, de ne pas rompre l'union. Le Prince de Caramanie, ennemi méprisable, toujours prêt, en l'absence des Ottomans, à prendre les armes qui lui tomboient des mains, à leur aspect, obligea d'abord ce Prince à tourner ses pas vers l'Asie. A peine fut-il en chemin, que les Grecs, comme s'ils pouvoient lui donner impunément des sujets de plainte, demanderent que la pension qu'ils venoient d'accepter pour la subsistance du Prince Orchan, fils de Mahomet I, prisonnier à Constantinople, fut augmentée. Mahomet, qui n'avoit pas même besoin de prétexte pour manquer de foi, défendit qu'on leur payât la pension stipulée, & formant dès-lors le projet de renverser la derniere pierre de l'Empire des Grecs, il bâtit un fort, sur le rivage du Bosphore, du côté de l'Europe, à l'endroit le plus étroit.
856. Son intention étoit de faciliter le passage à ses troupes, & d'em-
1452. pêcher les Occidentaux de venir dans cette mer mettre obstacle au siége de Constantinople. Constantin lui représenta qu'il donnoit atteinte à la paix. Le Sulthan répondit que personne n'avoit droit de trouver mauvais qu'il fît sur ses terres ce qu'il jugeoit convenable au bien de son Empire, & que s'il y avoit des hommes assez hardis pour venir lui faire de nouvelles représentations à ce sujet, ils n'avoient qu'à se préparer à être écorchés vifs : l'ouvrage fut achevé. Constantin qui n'avoit que treize galeres avec une garnison de huit à dix mille hommes, fit de grands amas de provisions, demanda des secours à l'Occident & ferma le port avec des chaînes de fer. Le Sulthan assembla une armée de plus de 300 mille hommes, & conduisit une flotte de quatre cens galeres à trois rames.

L'armée Turque arrive avec une formidable artillerie devant Conſtantinople. Les aſſiégés ſe défendirent avec un tel déſeſpoir, qu'on prétend que Mahomet s'écria que quand les trente ſept mille prophêtes lui auroient prédit tout ce qu'il voyoit du courage des Grecs, il ne les auroit pas crus. Les Chrétiens étoient tranquilles du côté de la mer; les défenſes du port ne pouvoient être forcées; mais voilà tout-d'un-coup la flotte Turque qui mouille au pied des murailles & les bat en ruine. Mahomet, par un projet des plus hardis & par des efforts plus-qu'humains, avoit fait traîner à travers les terres, ſur un ſol très-inégal, & l'eſpace de pluſieurs milles, tous ſes bâtimens, depuis Galata juſqu'au Golfe de Céras. L'épouvante fut dans la ville. Le génie du Sulthan abattit le courage des Grecs: le canon de la flotte ouvrit leurs remparts. Conſtantin demanda la paix, Mahomet demanda Conſtantinople, la négociation fut rompue. Alors le Génois Juſtiniani conçut le projet de brûler la flotte Muſulmane; mais la perfidie de quelques autres Génois établis dans les fauxbourgs de la place, en empêcha l'exécution. Le brulot préparé pour ce deſſein fut ſurpris par les Turcs, qui le coulerent à fond. Il portoit 150 des plus braves ſoldats de la garniſon, ils périrent tous.

Hist. de l'Empire Ottoman. 857. 1453.

Sur ces entrefaites, le bruit ſe répandit qu'une flotte d'Europe & une armée de Hongrie viennent au ſecours de Conſtantinople. A cette nouvelle, l'armée Ottomane demande tumultuairement à ſe retirer. Mahomet profitant de la diſparition d'un phénomène que l'on avoit vu juſqu'alors ſur Conſtantinople, pour perſuader aux ſoldats que Dieu leur donnoit le ſignal qu'il abandonnoit Conſtantinople, ils le crurent, ils obéirent & ils ſe diſposèrent à un aſſaut général. Le Sulthan promit le paradis à ceux qui ſeroient tués, double paie à ceux qui ſurvivroient, le meilleur gouvernement de l'Empire à celui qui monteroit le premier ſur la muraille, & le pillage de la ville à toute l'armée. Les Infidèles ſe livrant entiérement à l'eſpérance & à la fureur, prennent la place d'aſſaut, après cinquante-un jours de ſiége. Une prétendue pro-

Hist. de l'Empire Ottoman.

phétie couroit parmi les Grecs, que les Turcs se rendroient maîtres de Constantinople, jusqu'à la colonne de Constantin, mais que dès qu'ils seroient là, un ange apparoîtroit qui donneroit une épée à un pauvre en le couronnant Empereur & en lui disant : *prends cette épée & venge le peuple de Dieu*; qu'alors les Turcs s'enfuiroient jusqu'aux frontières de la Perse, & que les Chrétiens en feroient une horrible boucherie. Une foule de Grecs s'attroupa autour de la colonne. Les Turcs arrivent, l'ange ne paroît point, les Grecs fuient, les Infidèles laissent la colonne derriere eux, & ils ne perdent que trois hommes dans le renversement total de l'Empire de Constantinople. La ville fut saccagée. L'on ne peut évaluer le nombre des morts, mais on compte soixante mille hommes faits esclaves. L'Empereur avoit péri. Le Grand Visir qui avoit eu des intelligences avec ce Prince, fut étranglé. Le soldat commit toutes sortes d'horreurs dans les églises où les femmes, les filles & les enfans s'étoient réfugiés. On dit que les Turcs pleuroient de joie en s'embrassant les uns les autres, & qu'ils exprimoient leurs transports par des hurlemens effroyables. Ils éleverent dans l'Hippodrome, à la manière des Tartares, une trophée de têtes humaines. Mahomet informé de ce que les Grecs, avant le siége, avoient refusé de l'argent à l'Empereur pour lever des troupes, reprocha aux Grands de la nation leur avarice, en disant en leur présence à ses Pachas : » Apprenez à donner sans peine des subsides au Prince dans les besoins de l'Etat; car si le Prince & l'Etat périssent, vous perdez, non-seulement vos richesses, mais la liberté & la vie ». Le lendemain de la prise de Constantinople, il arriva de Negrepont vingt-neuf galéres Chrétiennes : on sçait l'effet que le bruit seul du départ de cette flotte avoit produit sur les Turcs. Ce fut ainsi que les restes du plus célebre Empire qui fut jamais, tomberent entre les mains des Barbares, dont les peres, peu de tems auparavant, se croyoient trop heureux d'être à la solde des Empereurs. L'Occident gémit long-tems de

la

la faute qu'il avoit faite de laiſſer tomber le boulevard de la Chrétienté.

Mahomet, pour combler les abymes que le lac avoit creuſés dans Conſtantinople, y tranſporta des peuples entiers. Il fit enſuite conſtruire au centre de la ville un grand palais, qu'on appelle aujourd'hui Eskiſerai. La capitale entraîna dans ſa chûte beaucoup de pays. En deux ans, quarante villes tomberent ſous la puiſſance Ottomane. L'Albanie occupa d'abord les armes du Sulthan. L'Illyrie, après la priſe de Novobarde, ſur la Morave, ſe ſoumit au tribut. Ces mouvemens ébranlerent la Hongrie. La victoire conduiſit Mahomet devant Belgrade, qu'il inveſtit avec des forces proportionnées à la difficulté de l'entrepriſe, mais Hunniade entra dans la place. Le ſiége fut long & ſanglant. Dans le dernier aſſaut, le Sulthan perdit trente mille hommes, ſes plus habiles officiers, ſes meilleurs ſoldats & le courage. Cependant, pour contenir les Hongrois, une armée reſta ſur le Danube; elle fit enſuite la conquête de la Boſnie.

858. 1453. 859. 1454. 860-61. 1455-56.

Après tant de longues & ſanglantes guerres, l'Ottoman avoit toujours ſur pied des forces prodigieuſes. Les nations d'alentour ſont épuiſées, & du ſein de la puiſſance Ottomane, l'on voit ſans ceſſe ſortir de grandes armées, qui ſe ſuccédent comme les flots d'un fleuve intariſſable, ſans qu'elle paroiſſe rien perdre de ſa ſubſtance. Après les pertes énormes ſouffertes devant Conſtantinople, devant Belgrade, & tout-à-la-fois en diverſes contrées de la Gréce, la Morée que tourmentoit la diviſion, eſt inondée de troupes Turques. Envain les Grecs font-ils des efforts pour arrêter le torrent, ou pour échapper au naufrage, ils ſont engloutis ſous cette milice. Quelques-uns ſe réfugient dans Altymil, elle renverſe les murs de leur aſyle & ſe répand juſques ſur l'iſle de Corfou. Scanderbeg lui-même, après être ſorti victorieux de huit combats, après avoir triomphé de la trahiſon, après s'être ſauvé du fer de deux aſſaſſins, le grand Scanderbeg eſt contraint de ſe cantonner dans des montagnes, ayant été déjà obligé de ſe jeter dans

863. 1458-59.

Hist. de l'Empire Ottoman.

le Royaume de Naples. Dans ces expéditions contre le Péloponése, qui ne se terminerent que vers l'année de J. C. 1460. Mahomet, aussi féroce qu'heureux, Mahomet se plaisoit à rassembler des troupes de prisonniers pour les voir massacrer & nager dans leur sang en se débattant contre la mort. On leur coupoit quelquefois les bras & les jambes, & on les laissoit dans cet état descendre lentement au tombeau par une cruelle agonie. Quelquefois la férocité du Sulthan n'étoit pas assouvie par la destruction des hommes, il achevoit alors de la rassasier par le massacre des animaux. Les belles filles & les beaux garçons éprouvoient un sort encore plus affreux que ceux qui passoient par le tranchant de l'épée. Quelques autres provinces de la Gréce subirent ces mêmes horreurs que Constantinople avoit essuyées.

L'Asie est à son tour en proie à ces fureurs. L'Empire de Trébizonde, fondé en 1204 par Alexis Comnéne, étoit occupé par
864, & ſ. David, homme sans courage & sans vertu. L'appareil seul de la
1459, & ſ. guerre l'abattit; le premier choc des armes Ottomanes l'accabla. Il livra sa capitale & avec elle tout son Empire, à condition que lui & les siens auroient la vie sauve, & qu'on lui assigneroit pour vivre une pension. Quand le Sulthan eut en son pouvoir ce malheureux Empereur & sa famille, il lui supposa des intentions contraires au traité & le fit égorger avec sa femme & ses enfans, à l'exception d'un Prince qui embrassa le Mahométisme & d'une fille très-belle, qui servit aux plaisirs du tyran. On choisit dans le peuple vaincu les jeunes gens les mieux faits & les plus robustes, pour être enrôlés dans les Janissaires, le reste fut condamné à l'esclavage. Les capitaines Turcs eurent pour récompense les femmes & les filles qui avoient de la beauté, sans en avoir assez pour tenter le cœur du Sulthan. La noblesse suivit le vainqueur jusqu'à Constantinople, & Trébizonde ne conserva que la lie du peuple, sous une forte garnison. C'est de cette maniere que les Turcs ensevelissoient les Empires sous leur domination, de maniere à ne leur laisser aucune ressource pour se relever.

Les provinces de l'Empire Grec avoient été subjuguées ou s'étoient soumises depuis la prise de la capitale; les isles seules conservoient quelque ombre de la liberté, pour laquelle la nature semble les avoir formées. Mahomet victorieux sur tout le continent, voulut tenter la fortune par mer. Il équipa une grande 865-66.
flotte, & pour coup d'essai, il attaque Mitylene. La valeur des In- 1460-61.
sulaires céda à celle des Ottomans, & les vaincus augmenterent le nombre des esclaves du vainqueur & des habitans de Constantinople. On coupa trois cens Pirates par le milieu du corps. L'orage alloit tomber sur les autres isles de l'Archipel, si la province de Valachie, déterminée à secouer le joug, n'avoit refusé de payer le tribut accoutumé. Mais tous ces Princes étoient, vis-à-vis du Sulthan, comme des enfans désarmés, vis à vis d'un brave armé de toutes piéces. Cependant le Valaque se défendit en digne adversaire de Mahomet, aussi vaillant & aussi barbare que le Sulthan qui lui rendit un hommage d'admiration, en se voyant vaincu en cruauté par ce Prince. Celui-ci fut chassé de son pays.

Mahomet, amorcé par ses premiers succès maritimes, s'occupa des moyens d'établir une marine formidable. Il fit creuser vers le 867.
midi & dans l'enceinte des murs de Constantinople, *le port aux* 1462.
galeres, afin d'avoir un magasin tout prêt pour ses flottes & de pouvoir tenir ses vaisseaux en sûreté à tout événement. Les Vénitiens possédoient quelques places dans la Morée sur la côte de la mer. L'Ottoman, maître de la province, regarda ce domaine comme une dépendance de son Empire; il l'attaqua. Les Vénitiens, secourus par les Naturels du pays, se défendirent, attaquerent à leur tour, & chasserent les Turcs de plusieurs places. Le succès les encouragea. Trente-six mille travailleurs furent em- 868-70.
ployés à élever une forte muraille entre les golfes de Lépante & 1463-65.
de Salonique: les troupes de la République étoient devant Corinthe; la marche d'un Beglierbeg, suivi de quatre vingt mille hommes, fit abandonner aux Vénitiens & le siége & la nouvelle muraille. Les Turcs s'avancerent jusqu'aux pieds de Napoli de

Hist. de l'Emp're Ottoman.

Romanie. Les aſſiégés, dans la néceſſité de vaincre ou de périr, chargerent les Turcs avec tant de réſolution, que malgré l'inégalité du nombre, ils les repouſſerent au loin. Ceux-ci, après avoir parcouru l'Arcadie, ſe retirerent chargés de riches dépouilles. Enſuite la fortune ſe partagea entre les deux partis. Les Chrétiens échouerent devant Mitylene; ils réuſſirent contre l'iſle d'Imbro, la ville d'Aulide & Setine ou Athéne; ils furent taillés en piéces ſous les murs de Patras; enfin ils traiterent la ville d'Ennon avec une licence & une barbarie Turques. Les guerres d'Italie firent enſuite négliger à la République celles du Levant. Ici la paix lui fut offerte, elle héſita, la négociation ſe refroidit, & à la fin elle fut obligée d'acheter cherement la tranquillité qu'elle avoit refuſée avec des avantages conſidérables.

L'an 868 de l'Hégire, Mahomet, avec une armée formidable, avoit vaincu & tué dans le combat le Prince de Boſnie. Après avoir mis garniſon dans les meilleures places de cette province & tranſplanté beaucoup de monde à Conſtantinople, il avoit fait bâtir des forts dans les détroits des montagnes, pour couvrir les frontieres de la Boſnie & de l'Albanie. Scanderbeg étoit dans ce dernier pays à ſes derniers efforts. Son bras ne put ſoutenir contre les aſſauts redoublés de deux cens mille hommes, les murs de Croie, tant de fois ébranlés; & de toutes ſes forces, il ne lui reſta que ſon courage. Si la vie qu'on a publiée de ce Prince n'eſt pas un roman, c'étoit à Conſtantinople & non en Epire que la fortune eût dû le placer. Chaſſé de ſes États, il ſe retira en Italie & mourut quelque tems après à Liſſa, ville Vénitienne.

Après la mort de Caraman-Ogli, arrivée en 869, Mahomet avoit diſpoſé de la Caramanie en faveur d'un fils de ce Prince, par une fauſſe généroſité; car tout-à-coup il part pour aller dépouil-
871-72. ler ſon client de ſes bienfaits. Ce Royaume qui avoit été ſi long-
1466-67. tems épargné, pendant que des Rois inquiets & perfides tenoient en échec la puiſſance Ottomane, & arrêtoient le cours de ſes triomphes; lorſque ſon Souverain cultive la paix & ſerre les nœuds

de l'alliance avec ses voisins, une armée Turque le ravage, détrône son Roi & couronne Mustafa, fils du Sulthan. Quelques villes sensibles à la perte de la famille de leurs anciens maîtres, souleverent leur joug; cet effort ne servit qu'à engager le conquérant à l'appésantir par de grosses garnisons.

Trois cens bâtimens bien équipés, bien armés, remplis d'une chiourme nombreuse & d'une puissante armée, sortent de Constantinople, prennent la route de l'isle de Scyros & passent jusqu'à Negrepont ou Eubée, l'isle la plus grande & la plus importante de l'Archipel. Attaqués par mer & par terre, les Negrepontins résisterent pendant un mois aux assauts d'une armée de cent-quarante mille hommes, sans cesse renouvelée par des troupes fraîches. La place étoit forte & la garnison nombreuse, mais il y avoit des traîtres, & les munitions manquerent. Erizzo, gouverneur de la ville, fut forcé de se rendre. Les Turcs qui lui avoient promis la tête sauve, le scierent par le milieu du corps. Ce Vénitien avoit une fille très-belle, à laquelle Mahomet tendit une main lubrique; elle la repoussa, & le barbare lui coupa la tête d'un coup de sabre. On empala, on éventra, on écrasa contre des pierres la plus grande partie des habitans. La flotte Vénitienne parut enfin, non pour combattre, mais pour être témoin du triomphe cruel du Sulthan. 873. 1468.

Les Ottomans allerent de-là faire le dégât dans la Morée. Cependant l'armée Vénitienne grossie de nouveaux secours, étoit maîtresse de la mer, & l'Italie paroissoit se mettre en mouvement. Mahomet craignit ses propres victoires, & pour calmer & abuser l'Occident, il fit quelque ouverture de paix. La République qui ne put acquiescer à ses prétentions, ordonna à son général Mocénigo de recommencer les hostilités. Mocénigo parcourut les côtes de l'Asie, ravagea les terres Ottomanes, s'avança dans la Natolie; & le bruit de ses armes étonna Mahomet dans sa capitale. De nouveaux renforts s'étant joints à l'armée Vénitienne, elle prit la route de la Carie, dont elle assiégea vainement la capitale Setelie ou Atalie. 874-75. 1469-70.

Hist. de l'Empire Ottoman.

876.
1471.

Mahomet, pour se venger des ravages que l'armée des Confédérés avoit faits en Asie, résolut de porter le feu jusque dans le cœur des Vénitiens. Les troupes s'avancerent jusque dans le Frioul, d'où elles traînerent avec un riche butin, un grand nombre d'esclaves. En Asie, l'armée des Confédérés mit la ville de Smyrne au pillage. Lorsqu'elle se fut retirée à Modon, un jeune Sicilien offrit à Mocénigo de mettre le feu à toutes les provisions que l'on préparoit à Gallipoli pour l'armée Ottomane: & en effet il brûla & les magasins & une partie de la flotte ennemie, mais il eut le malheur de tomber entre les mains des Turcs. Amené devant le Sulthan, celui-ci lui demanda ce qui lui avoit inspiré l'audace de tenter cette entreprise? *Le desir*, lui répondit l'intrépide Antonello, *de nuire à l'ennemi des Chrétiens; & si j'eusse pu approcher de ta personne comme de tes magasins & de tes vaisseaux, tu ne serois pas à présent dans le cas de m'interroger, ni moi dans celui de te répondre.* On le scia lui & ses compagnons par le milieu du corps. Le sénat récompensa libéralement sa famille de ce service.

877.
1472.

Une flotte Vénitienne r'ouvrit aux Princes Caramans chassés par Mahomet, l'entrée de leurs Etats. Ils recouvrerent Carco, Sighino & Seleucie, où les Turcs n'avoient laissé que des ruines, monumens de son ancienne splendeur & de leur barbarie.

Dans le même tems le Turkoman Uzuncassan, sollicité par l'ambition, par les Caramans & par les Princes Chrétiens, avoit envoyé sur les provinces Ottomanes un gros corps de troupes Persanes, qui, après avoir brûlé Tocad & porté la désolation jusques vers la Caramanie, s'étoit vu contraint, par une sanglante défaite, de se retirer. Uzun résolut de marcher en personne contre les Ottomans. Mahomet l'avoit prévu, & pour lui faire tête, il avoit rassemblé une armée de deux cens mille hommes. Après divers échecs reçus par les Turcs, on en vint à une action décisive. Le combat fut sanglant & opiniâtre, les deux nations s'efforçant, sous les yeux de leurs Souverains, de prendre dans cette pre-

miere lutte la ſupériorité l'une ſur l'autre. Mais les Perſans étoient en plus petit nombre, ils manquoient d'artillerie, & leurs chevaux qui furent étonnés du bruit du canon, prirent la fuite, ſans qu'on pût les ramener à la charge. Les Turcs trouverent tant de richeſſes dans leur camp, qu'ils ne ſçavoient comment les emporter. Mahmoud, Grand Viſir, éloigna Mahomet de la penſée de pourſuivre l'ennemi, par la raiſon que le pays étoit coupé & la campagne ravagée. Le Sulthan qui ne pouvoit ſouffrir d'autre avis que ceux qui conduiſoient à la victoire & au carnage, ſoupçonna la fidélité de ſon miniſtre, & le punit en ſuivant ſon conſeil.

Les Turcs, en roulant aux environs de la Perſe, jeterent les yeux ſur la Crimée ou Cherſonéſe Taurique. Les petits Tartares ſe faiſoient alors la guerre. Mengheli, l'un de leurs Princes, avoit imploré le ſecours des Génois, maîtres de Caffa, qu'ils avoient conquiſe ſur les Tartares du tems de l'Empereur Michel Paléologue. Le Grand Seigneur envoya une flotte de trois cens voiles pour aſſiéger cette ville. Les négocians Italiens & les Tartares ſe rendirent malgré les Arméniens & les Grecs, qui furent tranſportés à Conſtantinople. Les Turcs allerent enſuite aſſiéger Mankioub, où les Génois s'étoient réfugiés comme dans un endroit imprénable. On avoit donné à cette place le nom d'*acier*, à cauſe de ſa force. Elle étoit bâtie ſur une montagne d'une hauteur prodigieuſe. Le général Turc qui ne pouvoit battre la place avec du canon, la bloqua, dans l'eſpérance de la réduire par la famine. Après quelques jours de ſiége, l'imprudent gouverneur fut pris par les Turcs, comme il alloit à la chaſſe, & les habitans abandonnerent la ville. Le Khan Mengheli-Kherai fut mené à Conſtantinople, Mahomet le rétablit ſur le trône de Crimée, à condition qu'il ſeroit ſous la dépendance de la Porte; c'eſt le premier des Khans de Crimée qui ait été revêtu de cette dignité par cette cour. Mengheli met à mort ſon frere & règne tranquille.

879-80. 1474-75.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Pendant que Giedyk Alhmed faisoit la conquête de la Crimée l'Eunuque Soliman Beglierbeg de Romanie, assiégeoit avec 80 mille hommes la ville de Scutari, la porte de la Mer Adriatique & de la Mer Ionienne. Les murailles de la place furent renversées, mais la constance des assiégés ne put être abattue. Des ruines, de leurs épées, de leurs corps, ils en formerent un rempart inébranlable. Après trois mois de siége & la perte de près de vingt mille hommes, Mahomet rappela Soliman. Un ennemi redoutable excité par les Vénitiens, l'obligeoit de pourvoir de toutes ses forces à la défense de ses propres Etats.

Cet ennemi, c'étoit le brave Mathias Corvin, Roi de Hongrie, fils du Grand Hunniade, lequel avoit forcé la fortune à couronner sa valeur. Tournant alors ses armes contre le fléau des
880. 1475. Chrétiens, il suivoit les glorieuses traces de son pere. D'abord il s'empare de vingt-quatre châteaux. Le bras teint du sang d'une armée Turque, il eût fait une grande bréche à l'Empire Ottoman par la prise de Senderovie, si la magnificence de ses nôces n'avoit épuisé ses finances : le nerf de la guerre lui manqua. Alors quarante mille chevaux Turcs passent le Danube sur la glace, pour délivrer cette ville; & du même pas, ils vont, renversant les forteresses des Chrétiens, ravager le plat pays de la Moldavie, dont le Vaivode avoit n'aguère gagné une grande bataille sur l'Eunuque Soliman.

Le vainqueur continue ses succès jusqu'à Lepanthe, sur le Golfe de Corinthe. Le Vénitien Lorédano le délogea; il va se jeter sur l'isle de Lemnos. Là une fille ayant pris le bouclier & l'épée de son pere expirant, sauve les Chrétiens : c'étoit à peu-près du tems de la Pucelle d'Orléans.

Mathias dépourvu d'argent, avoit pris le parti de se tenir sur la défensive & de fortifier ses frontieres. La guerre qu'il eut à soutenir contre l'Empereur Ferdinand, l'obligea de laisser ses
881. provinces découvertes : le Turc les ravagea. Toutefois, dans six
1476. actions différentes, l'honneur du combat & le champ de bataille lui

lui resterent. Pour ce héros combattre, c'étoit vaincre. Mécontent des Vénitiens, il retira les troupes qu'il avoit en Albanie, & sa réputation garda ses Etats. Lorsqu'en 884 de l'Hégire, les Turcs profiterent de son absence pour piller son pays, ils n'attendirent pas sur les frontieres son retour; ils exposerent les leurs; elles furent ravagées. Leur Empire fut à la veille d'être ébranlé. La perfidie de l'Empereur Frédéric le préserva du malheur qui le menaçoit.

Mahomet, victorieux par-tout hors de la Hongrie, s'acharne à la ruine de la puissance Vénitienne dans l'Albanie, alors affoiblie par la retraite des troupes Hongroises. Dix mille Turcs assiégent la ville de Croie, que Scanderbeg avoit défendue contre des armées de trois cens mille hommes. Cette place avoit passé sous la domination de la République. L'approche de Mahomet & la faim engagerent les assiégés à se rendre à discrétion. Alibeg & Omarbeg étoient alors dans le Frioul à dépouiller les habitans ou de leurs biens ou de leur liberté, s'ils leur laissoient la vie. Un fleuve de sang Chrétien coula sur les bords du Lizonce. Le bruit de cette victoire que la ruse donna aux Ottomans, répandit la frayeur jusqu'à Vérone. Des tours de Venise, on distingua la flamme qui consumoit les bourgs & les châteaux dont le vainqueur amonceloit les cendres pour monumens de son triomphe. Chargé de butin & traînant après lui une longue chaîne d'esclaves, il s'en retourna tranquillement à travers les montagnes & les rivieres, dont on n'eût osé lui fermer les passages.

Après la prise de Croie, Mahomet étoit allé dresser ses pavillons devant Scutari. Le siége dura un an entier. Les assiégeans & les assiégés s'arrachoient tous les jours les uns aux autres la victoire. Plusieurs fois l'étendart Mahométan fut arboré sur les murailles, & tout aussi-tôt enlevé par les habitans. On y tira trente mille coups de canon; il y eut des assauts sans nombre & il périt cinquante mille Turcs. Enfin Mahomet, désespérant de l'emporter de vive force, y laissa Morbeg pour la tenir bloquée, & partit 882. 1477.

Hist. de l'Empire Ottoman.

l'ame si pénétrée de rage, que sept cens hommes étant tombés entre ses mains, il les fit massacrer aux yeux des habitans de Scutari. Ses généraux avoient fait une nouvelle incursion dans le Frioul. Pour un peu de butin, ils exposerent leurs troupes à périr mille fois dans les montagnes, qu'elles ne franchirent à leur retour que par des travaux incroyables.

883. 1478. La République, hors d'état de soutenir le poids de la puissance Ottomane, demanda la paix. Elle sacrifia à son repos Scutari dans l'Albanie, Texaro dans la Morée, l'isle de Lemnos, &c. & elle acheta par un tribut annuel de huit mille écus la liberté de la navigation sur la Mer Noire. Parmi la garnison de Scutari, on remarqua une troupe de cent femmes, qui, pendant le siége, avoient fait des prodiges dignes de l'immortalité : c'étoit le siécle des Héroïnes. Quelques mouvemens du côté de l'Asie avoient engagé le Sulthan à entendre aux propositions des Vénitiens.

Les armes Turques gagnoient, comme la flamme, de province en province, elles passent la mer. On voit tomber les isles de Sainte Maure, de Céphalonie & de Zante : la plupart des Insulaires furent envoyés à Constantinople. On assure que par un genre singulier de cruauté, Mahomet contraignit, sous peine de la vie, tous les Grecs, à épouser des Ethiopiennes, & les Grecques à se marier à des Ethiopiens, pour tirer de ce mêlange une race d'esclaves basannés. Cet ordre, qui s'étendoit jusque sur les gens mariés, occasionna un horrible massacre.

885. 1480. Le Sulthan, après une tentative infructueuse sur la Hongrie, tourna ses desseins ambitieux contre l'isle de Rhodes. Il partit de Constantinople une flotte de cent-soixante voiles & une armée de cent mille combattans. Le siége fut poussé avec vivacité; mais le Grand-Maître d'Aubusson avec ses Chevaliers la défendit si vigoureusement, que trois mois après les Turcs se retirerent avec beaucoup de perte, de honte & de regrets. Un historien de la République de Venise & quelques autres, disent que la Sainte Vierge vint l'épée & le bouclier à la main au secours de Rhodes,

Hist. de l'Empire Ottoman.

Une croix d'or flamboyante la précédoit. Elle étoit accompagnée de Saint Pierre & de Saint Paul. Un homme mal vêtu la suivoit avec une troupe brillante. Les Turcs, ajoutent ces auteurs, assurerent que sans de tels ennemis, ils ne se feroient pas éloignés de la place, sur le point de s'en rendre maîtres. Depuis cette disgrace, Mahomet ne mangea plus, dit-on, qu'avec dégoût.

Cependant l'heureux succès d'une entreprise d'Achmet-Pacha sur la Pouille, balançoit ce revers. Cet officier étoit parti avec cent voiles & vingt mille hommes, dans le dessein seulement d'en tirer des esclaves & des richesses; mais cette armée ayant paru à la vue d'Otrante, remarqua de l'irrésolution & de la crainte dans la garnison qui restoit comme emprisonnée dans ses murailles. Alors les Infidéles déployerent leurs tentes, canonnerent la place & l'emporterent. On alla vendre à l'encan dans la Gréce les femmes & les enfans. Cette conquête faite dans le cœur de l'Italie, alarma la Chrétienté. Ses Princes se liguerent, les Turcs ne s'en émurent point, & ils ne rendirent la place qu'après la mort de Mahomet.

Ce Prince, qui ne trouvoit pas le monde trop vaste pour ses desseins, rassembla toutes les troupes de l'Empire, ménaçant la Perse, l'Egypte & tout l'Orient. Son imagination échauffée lui représentoit déjà l'Asie à ses pieds. Ces transports violens agiterent, dit-on, ses sens d'une maniere si extraordinaire, qu'ils lui 886. causerent un accès de goutte court, mais très-aigu & accompagné 1481. de symptômes mortels; il en mourut. L'Empire passa à son fils Bajazet. Il avoit fait étrangler son fils aîné Mustapha, pour avoir violé la femme du Pacha Achmed.

Du côté des talens militaires, Mahomet étoit, sans contredit, un des plus grands hommes de son siécle, & le plus grand, peut-être, des Princes Ottomans qui eussent régné jusqu'alors. Il conquit deux Empires, douze Royaumes & deux cens villes. Son ambition envahissoit tout; elle eût désiré de nouveaux mondes. Il montra une telle indifférence pour toutes les religions, qu'on le soupçonna d'Athéisme. La gloire, l'intérêt & le plaisir-même le

Hist. de l'Empire Ottoman.

plus sale, furent ses Dieux. Son ame, comme si la nature, en le formant, avoit oublié la mesure des forces humaines, étoit excessive en tout. Homme sans mœurs, sans probité, sans foi, il n'eut ni les sentimens d'honneur d'un Monarque, ni ceux d'un particulier. Il étoit d'une férocité inflexible & d'une cruauté monstrueuse envers ses ennemis. Philippe de Commines dit qu'il avoit écrit un testament, dans lequel il se reprochoit d'avoir mis sur ses sujets un nouvel impôt. Il en avoit assez des dépouilles de tant de nations. S'il avoit crû sa religion, on auroit pu se persuader que la même cause qui le rendoit si horriblement inhumain envers ses ennemis, l'adoucissoit à l'égard de ses sujets. Les historiens Orientaux ne parlent point de l'histoire d'Iréne, cette belle Grecque, qu'il aimoit, dit-on, éperdûment & qu'il tua devant les Janissaires mutinés, pour leur apprendre qu'il n'étoit point esclave de ses plaisirs : ainsi cette anecdote est suspecte. Mahomet aimoit les arts, & témoigna une estime particuliere pour les sçavans qu'il attiroit à sa cour par l'appas des récompenses & des honneurs. Il se plaisoit à la lecture des histoires anciennes, sur-tout de celles d'Alexandre, de Scipion, d'Annibal & de Jules-César. Les plus habiles gens de l'Empire eurent ordre d'écrire la sienne. Il possédoit plusieurs langues & les écrivains Turcs disent qu'il connoissoit à fond les secrets de la nature.

Pendant que les Grands exhortoient Bajazet à venir d'Amasie prendre possession du trône, ce Prince s'en alla en pélerinage à la Mecque. Son fils Corchut fut, de son consentement, revêtu de l'autorité souveraine, & son frere Zizim ou Jeme qui faisoit la guerre en Syrie, affecta le chemin de l'Empire : la race Ottomane vengeoit ainsi le sang de tant de nations en déchirant ses propres entrailles. Bajazet ayant reçu la couronne des mains de son fils, termina sa querelle avec Zizim par le tranchant du sabre : son Visir fut l'instrument par lequel il remporta deux grandes victoires sur son concurrent, Prince plein de talens & de vertus, qui, s'étant enfui dans l'Occident, trouva la mort sous le rasoir du barbier

Mustapha, devoué à son ennemi, suivant les Turcs, & depuis Grand Visir, ou dans le poison que le Pape lui fit donner pour de l'argent, suivant Guichardin & autres historiens Chrétiens : ce fut ainsi que les Princes Occidentaux profiterent du présent que leur faisoit la fortune. Achmet, Visir de Bajazet, reçut dans la suite le cordon, pour récompense de la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête, sans autre crime que des talens & des vertus. Cette cruelle injustice excita une sédition parmi les Janissaires, & son meurtrier pleura sa mort.

Bajazet, affermi sur le trône, suivit la route battue, il s'appliqua à étendre les limites de l'Etat, mais en ménageant sa personne. Le chef de la famille des Caramans, les plus opiniâtres ennemis de la Porte, avoit donné des secours à Zizim. Le Sulthan alla 887.
débarquer dans le Royaume de cet ennemi peu redoutable avec 1482.
un formidable appareil de mer & de terre. Pour gagner l'esprit des peuples, il ne souffrit pas que son armée commît le moindre désordre; il tâchoit, par ses caresses, de les engager à se courber pour recevoir le joug. Le Prince de Caramanie évita le combat pour consumer son ennemi, jusqu'à ce que le Sulthan d'Egypte lui eût envoyé des secours d'hommes & d'argent. Alors il chargea les Ottomans, mais il tomba couvert de blessures. La race des 888.
Caramans s'anéantit & la puissance Ottomane n'eut plus à craindre 1483.
d'ennemi qui lui disputât ses provinces.

Bajazet, moins brave ou plus avisé que ses prédécesseurs, songeoit à conserver. Il fit bâtir deux forts des deux côtés de l'Isthme de Corinthe, pour mettre le pays à couvert de toute surprise. D'un autre côté il faisoit fortifier divers châteaux sur la Morave. Il s'occupoit de même à mettre toutes les frontieres en état de défense. Ainsi, par la sécurité qu'il acquéroit, il préparoit & doubloit ses forces pour entreprendre. Andrinople fut embellie.

Après ces paisibles travaux, le Sulthan, suivi d'une armée innombrable & d'une flotte de 350 vaisseaux, entra dans la Moldavie, que personne ne défendit, & il y enleva deux places im-

Hist. de l'Empire Ottoman.

portantes, Kili ou Las Coſtomos ſur le Danube, & Akkierman ou Moncaſtre ſur le Boriſthéne. Cette conquête barroit les Moldaves & leur ôtoit la libre navigation ſur la Mer Noire, pendant qu'elle ouvroit au Turc le paſſage ſur leurs terres, ce qu'il avoit
889. inutilement tenté juſqu'alors. Les Ottomans & les Tartares, leurs
1484. auxiliaires, dépeuplerent à l'envie la Beſſarabie. Les Princes Chrétiens s'occupoient alors de leurs querelles particulieres, & les Infidèles eurent la liberté de piller la province.

Le Sulthan de Conſtantinople & le Sulthan du Caire ſe regardoient d'un œil de jalouſie, ſur-tout depuis que les limites de leurs Empires s'entrechoquoient. Connoiſſant leurs forces réciproques, ils ſe menaçoient ſans oſer s'attaquer. L'Egyptien Caitbai avoit ſecouru Zizim & le Caraman ; Bajazet diſſimuloit. Le Monarque Ottoman, avec de plus vaſtes Etats & de nombreuſes armées, n'avoit pas d'auſſi bons ſoldats que ſon adverſaire, qui ne ceſſoit de lever des troupes chez la nation la plus brave qui fut alors, les Circaſſes. Une querelle qui s'éleva entre deux petits Princes d'Aſie, dont l'un ſe nommoit Maidoulet & l'autre Kiorſchah, fut l'occaſion d'une rupture éclatante entre les deux Sulthans. On vit ces deux petits Princes ſoutenus, le premier par l'Ottoman, le ſecond par l'Egyptien, entrer en lice & ſe combattre avec une animoſité empruntée en partie. L'événement fit comprendre à Bajazet qu'il n'abattroit l'Empire d'Egypte qu'en commençant par détruire la Circaſſie & par tarir la ſource de la milice des Mameluks : il dévaſta cette province d'un bout à l'autre, & en ferma les
890-91. paſſages par des châteaux. Ce fut là le ſignal de la guerre. Les
1485-86. deux nations s'avancent pour meſurer leurs forces dans la Cilicie. Les Mameluks & les Ottomans s'eſſayerent d'abord proche du Mont Aman, dans un lieu célebre, où Alexandre défit Darius. Les Mameluks attaquerent avec impétuoſité ; les Ottomans ſoutinrent avec intrépidité leur choc. On ſe mêla, on combattit à coup de ſabres. Les Turcs perdirent la bataille, leurs chefs & vingt mille hommes. L'épouvante les mit une ſeconde fois en déroute. On

dit que dans cette seconde journée, de cent mille Turcs, il n'en échappa pas le tiers. Les armées Ottomanes étoient vaincues, l'Empire ne l'étoit pas, il pousse une nouvelle armée jusqu'aux confins de l'Egypte. Le Grand Visir Daoud n'osa en venir aux mains avec l'ennemi, il l'évita & parvint à soumettre quelques cantons révoltés. L'on eut soin de fortifier & de munir les barrieres. Les Egyptiens se bornerent à forcer quelques places. Quant à Bajazet, il dormoit alors dans son serrail, couroit les montagnes à la chasse & venoit quelquefois attendre de loin des nouvelles de ses troupes. Au commencement de cette guerre, les Maures d'Espagne avoient demandé du secours à la Porte pour se maintenir dans ce pays; on envoya dans la Méditerranée une flotte, qui fit du butin dans l'isle de Malthe, sur les côtes d'Italie, sur celle d'Espagne, & laissa chasser les Maures de l'Andalousie vers l'an 891. 892. 1487.

Aly-Pacha qui avoit commandé cette flotte, est chargé de conduire contre le Sulthan du Caire une armée beaucoup plus nombreuse que celles qui avoient été battues sous d'autres généraux : il se deshonora par une victoire qui devint, ou par sa lâcheté ou par son inconsidération, une défaite. Après diverses rencontres, les Mameluks furent battus dans un grand combat. Comme ils faisoient leur retraite en bon ordre, les Turcs étonnés & effrayés de les avoir vaincus, firent la leur de leur côté en confusion. Les vaincus qui avoient perdu leur bagage, s'emparerent alors des tentes & de l'artillerie du vainqueur, ils assiégerent tout à la fois Tarse & Adéne : Adéne se rendit, ils en raserent le château. Les Turcs n'étoient point animés par la présence de leur Souverain. Sans cet aiguillon, ils ne sont propres qu'à faire des courses & des ravages. 893. 1488. 894. 1489.

Bajazet qui confioit ses grandes entreprises à ses généraux, s'anima de l'esprit martial pour aller en personne combattre avec une très-belle armée un petit Prince d'Asie, avant que ce petit Prince pût être secouru par les Egyptiens. Lorsque ceux-ci pa- 895. 1490.

Hist. de l'Empire Ottoman.

rurent, Bajazet se retira, ses troupes furent défaites, & les Mameluks se répandirent dans la Cilicie & dans la Phrygie. L'esprit pacifique du Sulthan du Caire ou plutôt le vice de son Empire toujours divisé, fit le bonheur de l'Empereur de Constantinople. Caitbai ne put profiter de ses avantages, & vainqueur, il parla de paix. Bajazet crut que la nécessité avoit réduit son ennemi à cette démarche; son cœur s'enfla; il ne daigna point écouter les ambassadeurs Egyptiens. Il fallut que les Mameluks vinssent encore vaincre; ils mirent à feu & à sang toute la Caramanie. Le Sulthan Ottoman descendit en Europe. Ce fut dans ce tems là que la foudre tomba sur l'arsenal, le grand temple & beaucoup de maisons de Constantinople. Cinq mille personnes furent, ou brûlées ou écrasées sous les ruines des édifices. Le Sulthan s'occupa à faire bâtir un hôpital à Ipsale, pendant que les Egyptiens prenoient Larende dans la Lycaonie & plusieurs autres places. Yacoub, son gendre, s'efforça de réparer ces pertes, mais il sacrifia son armée envain. Le Sulthan d'Egypte, toujours victorieux, ne cesse d'offrir, de demander la paix, & s'humiliant aux pieds de l'ennemi qu'il venoit d'abattre, il lui remet Adéne, Tharse, avec toutes les places fortes qu'il avoit soumises aux environs. Ainsi l'animosité des Mameluks qui se haïssoient plus qu'ils ne haïssoient l'ennemi de l'Etat, renversoit l'ouvrage de leur bravoure. Cependant l'on trouve dans les historiens Turcs un discours de Selim, qui, en détrônant son pere, lui reproche d'avoir laissé les provinces de l'Empire entre les mains des Circasses. Ainsi il est à croire que le Sulthan d'Egypte conserva une partie de ses conquêtes. Le Prince Cantimir ne fait aucune mention des victoires remportées par les Mameluks: mais, selon son récit, les Turcs toujours vainqueurs, se montrerent dans tous les coins de l'Asie, & le Sulthan du Caire voyant ses forces diminuer chaque jour par la politique & par la vigueur des Ottomans, en mourut de déplaisir. La mort de Caitbai n'arriva que plusieurs années après.

897. 1492. L'ardeur des Ottomans pour le ravage tombe, après cet événement,

ment, ſur l'Albanie. Ils déployerent un courage & une fermeté étonnante pour conquérir des montagnes & pour anéantir des peuples écraſés. On eſt brave & fort contre un ennemi qu'on a ſouvent vaincu, & dans un pays qu'on a ſoumis. Le Sulthan étoit ſur le chemin d'Andrinople : un Derviſch s'approcha de lui dans la poſture d'un mendiant. Comme il prenoit ſa bourſe pour lui donner l'aumône, le moine le frappa d'un coup de coûteau, mais la bleſſure fut légere, & l'on aſſomma ſur le champ l'aſſaſſin. Le Sulthan bannit de l'Empire tous les religieux de ſa ſecte, & il fut ſtatué qu'à l'avenir aucun étranger, fût-il ambaſſadeur, ne feroit admis à l'audience du Souverain, ſans être accompagné par deux Chiaoux, qui le tiendroient par la manche.

Depuis la priſe de Kili & de Moncaſtre, les Turcs avoient 898.
l'entrée de la Moldavie : Bajazet chargea Yacoub ou Cadun, Pacha 1493.
de Boſnie, de pénétrer dans cette province. Une armée Hongroiſe, commandée par Frangipani & par Dramzillo, vint s'oppoſer aux Ottomans : Yacoub la battit en Croatie. Le carnage des Chrétiens fut ſi grand, que le général Turc ayant fait couper le nez à tous ceux qui étoient étendus ſur le champ de bataille, en chargea, dit-on, pluſieurs charriots, qu'il envoya à Bajazet. Ce ſpectacle fut très-agréable à Conſtantinople. Le Sulthan trouva la victoire bien douce, après tant de défaites en Aſie. Cependant avec ces charriots remplis de nez, il n'y avoit eu que ſept mille hommes tués dans le combat. On emmena quarante mille eſclaves.

Les Turcs ſe tournent du côté de la mer. Leurs préparatifs 900.
alarmerent Veniſe, Rhodes & toutes les iſles de l'Archipel : des 1495.
témoignages communs de bienveillance de la part de la Porte, les confirmerent toutes dans leurs craintes. Les Vénitiens envoyerent un ambaſſadeur à Conſtantinople, avec lequel le Sulthan renouvella les anciens traités, en le comblant d'honneurs. Le Grand Seigneur n'avoit garde de ſe laiſſer pénétrer, avant que ſa flotte 902.
fût en état d'agir. Enfin elle leva l'ancre : deux cens ſoixante 1497.

Hist. de l'Empire Ottoman.

voiles fortirent du port de Conftantinople, & le Sulthan fe mit lui-même à la tête d'une armée innombrable. La République de Venife avoit fecouru les places de Jean, Prince d'Albanie, & fur-tout Scutari. D'un autre côté, le gouverneur de l'ifle de Chypre avoit refufé d'ouvrir fes ports à une flotte Turque, qui faifoit voile vers la Syrie: tels étoient les griefs du Sulthan contre les Vénitiens. Louis Sforce, Duc de Milan, leur ennemi, avoit achevé de déterminer le penchant du Sulthan. Depuis long-tems, la Porte envioit les ifles de l'Archipel. Elle avoit déjà eu des fuccès dans cette partie, quoique la mer ne foit pas l'élément des Turcs, parce qu'ils y font privés de leur principale force, la cavalerie, & d'un puiffant aiguillon, l'œil de leur Sulthan qui ne s'expoferoit point à la merci des flots ni au hazard de perdre la liberté; & que d'ailleurs, outre que leurs vaiffeaux font moins leftes que ceux des Chrétiens, leurs troupes ont naturellement de l'averfion pour ce fervice, à caufe, difent-elles, que leurs mains n'y font pas fi sûres, n'y ayant pas le pied fi ferme: ce qui leur donne beaucoup de défavantage dans les guerres maritimes contre les Chrétiens. Mais le nombre fupplée à la fcience & au goût.

L'armée Vénitienne, forte de 150 voiles, parut en pleine mer, fous le commandement de Grimani. Elle découvrit fous Porto-Longo l'armée des Infidèles, qui s'avança peu de tems après en ordre de bataille, témoignant de l'impatience d'en venir à l'action.
903. Les flottes fe heurterent. Les Turcs paroiffoient fur le point d'être
1498. vaincus, lorfqu'ils lancerent tant de feux d'artifice contre les vaiffeaux Vénitiens, qu'ils en réduifirent une partie en cendres. Vingt-deux vaiffeaux François envoyés pour raffurer Rhodes, fe joignirent aux débris de la flotte Vénitienne. Avec ce renfort, Grimani laiffa échapper l'occafion d'attaquer avantageufement l'ennemi, & les François refroidis par fa négligence, fe retirerent. Les Turcs attaquerent Lépanthe, qui, n'étant défendue que par fes habitans, ne fit pas une longue réfiftance. Le Sénat Vénitien fit

charger de fers Grimani. Lorſque ce Seigneur mit pied à terre à Veniſe, le Cardinal Dominique, ſon fils, le reçut dans ſes bras & l'accompagna juſqu'à ſa priſon, en l'aidant à porter ſes chaînes, ſpectacle attendriſſant, qui fit couler les larmes du peuple, mais il ne fléchit point la rigueur du Sénat. On dépouilla Grimani de ſes charges & on le reléguà dans une petite iſle, quoiqu'au commencement de la guerre il eût prêté des ſommes conſidérables à l'Etat. Bajazet avoit auſſi ordonné à Sichem Pacha de dévaſter le Frioul. Ses ordres furent cruellement exécutés; mais lorſque les Turcs furent las de brigandages, les rivieres groſſies s'oppoſerent à leur retour. Leurs priſonniers les embarraſſoient, ils en maſſacrerent un grand nombre. A la fin ils franchirent tous les obſtacles.

Les Vénitiens demanderent la paix. Les Turcs repouſſés avec 904.
grande perte de devant Napoli de Romanie & Junco, s'empa- 1499.
rerent, après un combat naval, de Modon, de Junco, de Coron & de Légine. Enſuite la flotte Vénitienne ayant été renforcée d'une eſcadre Eſpagnole, commandée par le grand Gonſalve, la République fut dédommagée d'une partie de ſes pertes par la conquête des iſles de Céphalonie & de Sainte Maure. Sur l'avis que le général Péſaro reçut que les Turcs avoient conſtruit à Prévéſe douze galeres & qu'elles étoient en état d'être miſes à flot, il ſe détacha de ſon armée avec un nombre à peu-près égal de bâtimens, ſurprit le port, battit les ennemis & remorqua leurs galeres, après avoir brûlé beaucoup de munitions. Enfin les Véni- 905.
tiens, ſecondés par les François & par les Eſpagnols, ſe préſen- 1500.
terent devant Mityléne, avec une grande flotte. Le Sulthan ſe hâta d'envoyer au ſecours de la place quarante galeres: elle fut ravitaillée, & les Chrétiens ſe retirerent, après avoir livré huit aſſauts.

Cependant la perte des iſles de Céphalonie & de Sainte Maure, une ligue du Pape & du Roi de Hongrie avec les Vénitiens, & le goût de Bajazet pour le plaiſir, ralentirent le feu des Turcs. La

Hist. de l'Empire Ottoman.

paix se fit. La République garda Céphalonie. Les Turcs recouvrerent Sainte Maure & toutes les places qu'ils avoient perdues pendant cette guerre. On désarma réciproquement sur les frontieres, & le commerce se rétablit entre les deux nations.

906. 1501.

L'Europe souffroit du poids de l'Empire Ottoman; une puissance s'éleve qui forme un contrepoids du côté de l'Asie, & l'Europe respire. Tant que la Caramanie eut ses Princes particuliers, la Perse & la Turquie séparées par cette province, ne s'attirerent que foiblement l'une sur l'autre. Dès que cette barriere fut renversée, elles se porterent l'une contre l'autre avec la violence de deux torrens contraires, qu'une digue a long-tems suspendus. Les Sofis étoient sur le trône Persan. Techel, un des principaux apôtres de leur secte, engagea les Cappadociens, ses prosélytes, à faire une irruption dans la Lycaonie, où ils mirent tout à feu & à sang. Mahomet & Orchan, petit-fils de Bajazet, qui commandoient dans ces quartiers, s'opposerent à Techel; ils furent vaincus. Le lieutenant du Sofi s'avança à travers la Galatie & la Bithynie jusqu'à Pruse, après avoir remporté une grande victoire sur Carag Pacha, Beglierbeg d'Asie. Ses troupes prirent la fuite dans une troisieme bataille; mais le général Ottoman ayant été tué, Techel rétablit le combat & mit les Turcs en déroute. Enfin Junus Pacha triompha des têtes rouges. Chassées de l'Asie Mineure, elles commirent dans la Perse même tant de désordre, qu'on dit que le Roi Ismaël fut obligé de les exterminer.

915, & s. 1509, & s.

Cette guerre passagere sur les provinces Asiatiques ne troubla pas la paix dans le cœur de l'Empire. Bajazet y ressentoit les suites naturelles du plaisir; ces tristes effets augmentoient son goût pour le repos. La réparation des murs de Constantinople, un pont de marbre de dix-neuf arches jeté sur la riviere de Kyzil-Irmak en Bithynie, un grand nombre de superbes Mosquées & autres édifices l'occuperent pendant plusieurs années. L'étude des sciences & sur tout de la médecine, l'intéressoit plus que les affaires de l'Etat. Les troupes s'ennuyerent d'un repos qui ne leur procuroit

ni gloire ni butin; elles demandoient un Prince guerrier plutôt qu'un Prince magnifique & sçavant. Bajazet peu disposé à les satisfaire, jeta les yeux sur Achmet, son fils aîné, pour lui résigner la couronne. Son projet transpira. Les Grands qu'il n'avoit ni consultés ni gagnés, & les Janissaires prévenus pour Selim, à cause de son humeur guerriere & de ses manieres généreuses, le firent échouer. Ce jeune Prince, à la tête d'un corps de vingt mille Turcs ou Tartares, quitta son gouvernement de Trébizonde pour venir, disoit-il, rendre ses hommages à son pere. L'Empereur le fit sommer de suspendre sa marche. Selim le suivit sur le chemin 917.
de Constantinople, & l'attaqua près de Chorlo, dans le village 1511.
d'Ogriff. Le combat fut vif. Selim vaincu, s'enfuit vers la Crimée. Bajazet défendit à ses soldats de poursuivre les fuyards, dans l'espérance que son fils seroit dompté par la disgrace. Achmet est de nouveau invité par son pere à venir profiter de la victoire, jouir de son droit d'aînesse, accepter ses bienfaits & s'asseoir sur le trône : timide ou prudent, il répond que les Janissaires disposeroient autrement de la couronne, & que ce n'étoit point un frere ni un rival qu'il craignoit, mais qu'il ne pouvoit forcer le goût des soldats. Selim entre tout-à-coup dans Constantinople : Bajazet descend du trône en pleurant. Pendant qu'il est en route pour se 918.
rendre à Démoticon, ville de la Thrace, son fils dénaturé le fait 1512.
empoisonner par un médecin Juif, & croit ensevelir son crime avec l'empoisonneur qu'il fait mettre à mort.

Les Turcs font de Bajazet un éloge dont il ne paroît pas digne. Selim, en le détrônant, exposa tout le vice de sa conduite dans le discours qu'il tint à son envoyé. » Le Circasse, dit-il, sans ori» gine, commande dans nos provinces comme dans notre héri» tage, & notre épée est dans le fourreau. Le Sofi s'éleve dans » l'Orient avec rapidité ; ses armes ont déjà gagné jusqu'à Césarée, » & nous le regardons d'un œil indifférent. Tous les ennemis qui » nous environnent ont cessé de nous craindre, ils nous mépri» sent & nous les laissons en paix. Où sont donc nos soldats ? Où

Hist. de l'Empire Ottoman.

„ ſont ces guerriers invincibles, ces guerriers naguère ſi reſpec-
„ tés, le nom de Bajazet à leur tête? Ils languiſſent, ils s'effé-
„ minent comme leur Prince, ils ſont converts d'opprobre ainſi
„ que le nom de Bajazet. Eſt-ce ainſi que s'eſt exhauſſé ce trône
„ redoutable, que cet Empire s'eſt étendu, que cette nation a fait
„ trembler l'Univers? Que ſont devenus, & la majeſté du ſceptre,
„ & le zèle pour la propagation de la foi, & les arts qui ſont fleu-
„ rir les Etats, & l'eſprit de nos peres, & les mœurs Ottomanes?
„ Que nos ancêtres nous jugent, que mon pere juge lui-même,
„ s'il n'eſt pas juſte de punir ceux qui cauſent ces déſordres,
„ ceux qui les ſouffrent, ceux qui n'y remédient pas. Faudra-t-il,
„ tranquilles ſpectateurs, laiſſer tomber l'Empire ſur nous-mêmes?
„ Et s'il tombe, ce qui eſt inévitable, qui l'aura renverſé, la bra-
„ voure de nos ennemis, la fortune ou notre oiſiveté, notre cor-
„ ruption? „. Ainſi parloit un monſtre.

Selim I, après avoir fait mourir ſon pere, récompenſa libérale-
ment les troupes & les Grands, pour en être bien ſervi dans le
918-19. deſſein qu'il avoit d'exterminer le reſte de ſa famille. Il pourſuivit
1512-13. & fit étrangler ſon frere Achmed, qui lui avoit oppoſé quelque
réſiſtance; ſon frere Corchud qui lui avoit rendu ſon hommage
& des ſervices ſans déloyauté; ſept de ſes neveux, qui auroient
pu venger leurs peres; & Muſtafa, ſon bienfaiteur, qui avoit fa-
voriſé l'évaſion de deux jeunes Princes. Les lâches qui lui avoient
livré Corchud, eurent la tête tranchée. *Ils me trahiroient moi-
même*, dit le chef de ces bourreaux, *ſi j'étois dans la mauvaiſe
fortune*. Il y alloit preſque également de la vie à commettre ou
à ne pas commettre les crimes qu'il commandoit. La maxime
du tyran étoit que pour régner avec plaiſir, il falloit vivre ſans
ſoupçon.

Raſſuré par ces attentats domeſtiques & par des alliances avec
les timides Chrétiens, ſon ambition lui ouvroit la carriere des
920. conquêtes, il fondit ſur la Perſe. Ayant paſſé l'Euphrate avec deux
1514. cens mille hommes, il alla camper aux environs de Tauris, ſur

le bord de l'Arake, dans la plaine de Chaldéron. Ismaël Sofi arriva avec quatre-vingt mille hommes, mais sans artillerie. On en vient aux mains. Dans le premier choc, la cavalerie Persane enfonce l'aîle gauche des Turcs & taille en piéces quarante mille Asapes, espéce d'enfans perdus. Leur aîle droite rompit le corps opposé des Persans, dont la mort du chef avoit ralenti le courage. On se mêla, on combattit homme à homme. Le canon des Turcs avoit déjà fait pencher la victoire, le sabre des Janissaires la décida. Ismaël s'enfuit couvert de gloire & blessé. Selim qui, avec sa triple cuirasse, n'avoit point paru dans la mêlée, au rapport de Lonicer, craignant que les ennemis ne seralliassent & ne lui arrachassent la victoire dans les défilés, s'ils étoient poursuivis, s'arrêta. Parmi les morts, on démêloit à peine quelques Persans sous des monceaux de Turcs, & parmi ces Persans, on trouva des femmes qui avoient combattu en habit d'homme. Tauris fut la proie du vainqueur. Ismaël, pour ôter à l'ennemi le moyen de subsister, avoit fait le dégât dans toute la contrée; bientôt il revint avec de nouvelles troupes. Les Turcs se retirerent: leur arriere-garde hâchée sur les bords de l'Euphrate, abandonna son canon & une partie des bagages. Cette expédition coûta cent mille hommes à Selim.

Les Turcs hivernerent aux environs de Trébizonde. Au commencement du printems, ils porterent la guerre dans l'Arménie, qu'un Prince fort de son courage & de ses montagnes osa défendre avec quinze mille chevaux contre une puissante armée. Une 921. 1515.
portion de la Basse Arménie fut alors annexée à l'Empire Turc. Elle a été nommée Aladuli, du nom de ce Prince ou plutôt du nom commun aux Rois de cette contrée. Des historiens joignent à cette conquête celle du Diarbekr, du pays des Kurdes & autres provinces, qu'il faut peut-être réduire à quelques cantons dans ces différentes contrées. D'autres substituent à cette expédition une guerre triomphante en Hongrie. En effet, les Hongrois attaquerent Sémendric, & leur entreprise eut un si mauvais succès, qu'il y eut

Hist. de l'Empire Ottoman.

des propoſitions de ligue entre les Princes Chrétiens pour arrêter la fortune des Ottomans.

Selim détourné de ſes deſſeins ſur la Perſe par le ſoulevement des Janiſſaires, & attiré ſur le Royaume d'Egypte par la ſollicitation de quelques gouverneurs de Syrie, mécontens de leur Sulthan, hâta l'exécution d'un projet qu'il avoit depuis long-tems formé contre cette puiſſance. Il ne manqua pas de prétextes pour
922. attaquer le Prince Circaſſe, Canſou Algouri. Son armée s'avança
1516. juſqu'au bord du Singa, à peu de diſtance d'Alep. Dans la petite armée des Egyptiens, les uns impatiens de ſe ſignaler, les autres de trahir, déterminerent Canſou au combat. D'abord les Circaſſes, avec de grands cris, chargerent les Turcs comme des lions, & les forcerent à lâcher le pied. Mais en voyant la défection d'une partie de l'armée, la conſternation abattit la milice fidéle au Sulthan; la rage & le déſeſpoir la releva. Préférant la mort à la honte d'être vaincus, ces Mameluks méritent la victoire. Ils l'euſſent maîtriſée, ſi elle ne couronnoit que la valeur. Enfin leur bravoure céda aux forces, aux diſpoſitions, aux intrigues des Turcs. Le Sulthan Canſou épuiſé au point de ne pouvoir ſoutenir ſon épée, tombe avec elle ſans avoir reçu aucune bleſſure & meurt. Selim n'eut point les peuples à vaincre; il n'eut qu'à ſe les attacher par des careſſes, des gratifications, des exemptions, des honneurs & des aumônes. Ces peuples qui ne croyoient plus que des Princes & des vainqueurs puſſent être bienfaiſans, honorerent la politique de l'Ottoman comme une vertu ſurnaturellement inſpirée.

923. Le Roi de Perſe & les Princes Chrétiens permirent au conqué-
1517. rant de s'abandonner à la pente de la victoire. Ce Prince, en faiſant route vers le Caire, trouva les têtes de deux mille Circaſſes ſuſpendues à des palmiers: trophée érigée par Sinan-Pacha qui vint à ſa rencontre avec des troupes triomphantes. Cependant le nouveau Sulthan du Caire Toumanbai & ſes Mameluks, diſpoſés à combattre juſqu'à leur deſtruction la mauvaiſe fortune, ſe retrancherent

tráncherent à trois lieues de la capitale, dans le bourg de Rhedanié, auprès de Matarée, village célebre par son baume, à ce que Paul Jove dit. Le Turc bien informé par ses espions & par des traîtres, évita les embûches du Circasse, étendit ses troupes nombreuses & enveloppa l'ennemi. Là commence une mémorable journée. Les Egyptiens entourés de toutes parts, font face partout, souvent renversés, toujours combattans. Les deux Sulthans, dignes émules, sont les soldats les plus intrépides des deux armées. Tantôt victorieux, tantôt vaincus, s'élevant à chaque instant au-dessus d'eux-mêmes & toujours au niveau de l'ennemi, Circasses & Ottomans, tous héros, ils balancent le succès. Le nombre triomphe. Toumanbai se fait jour à travers un monceau de cadavres & le plus épais des ennemis, combattant & disputant encore la victoire dans sa retraite, rassemblant les débris de son armée pour attaquer, mais trahi par le sort & par une partie des siens. Les Turcs s'avancent vers le Caire. Nouveaux combats sanglans & opiniâtres. La jalousie, la haine, la rage, embrasent les assiégés & les assiégeans. On se bat de rue en rue. Chaque maison est une boucherie. Il n'y a ni femmes, ni enfans, ni vieillards, tout est soldat. On combat pendant trois jours avec un acharnement sans égal, & la troisiéme journée est la plus terrible. Selim brûlant de fureur, fait mettre le feu à la ville. Toumanbai passe le nil avec quelques cavaliers, il attend l'ennemi, l'attaque au passage, est acculé dans des marais, trahi, pris. Sa fierté humilie l'ennemi qui l'outrage, & celui-ci a la lâcheté de le faire pendre sous une des portes de la ville. Des historiens disent que Selim l'avoit d'abord traité avec distinction. Par la mort de Toumanbai, ce conquérant déshonorant son triomphe, parut avoir été plus barbare que grand, plus furieux que brave : ce fut le dépit & la colere de l'envie qui l'inspirerent. Les envieux ressemblent à ces barbares, qui ne croient pas avoir triomphé de leur ennemi, s'ils ne boivent dans leur crâne sanglant. Tous les Mameluks égorgés, cinq cens nobles familles transportées à Cons-

Hist. de l'Empire Ottoman.

tantinople; les monumens & les richesses de l'Egypte enlevés nous retracent la barbarie ordinaire des Turcs. Alexandrie, toute l'Egypte, toutes les contrées dépendantes ou voisines, entraînées par l'exemple & par la crainte, reçoivent sans résistance la loi du Turc. Voyez l'histoire des Mameluks.

Selim crut alors maîtriser la fortune, & jura qu'il ne mettroit point le pied en arriere l'année suivante, qu'il n'eut de même renversé l'Empire de Perse, rival de la puissance Ottomane. Le projet & le serment se dissiperent. Tout ce que fit cet homme ivre & las de conquêtes, fut de susciter les Tartares contre le Sofi. La Turquie, après les efforts qu'elle avoit faits contre les Egyptiens, avoit besoin de repos. En attendant que ses forces fussent réparées, le Sulthan visita toutes les places de la Gréce, fit remplir les arsenaux & ordonna d'armer deux cens galeres. Il paroît que son dessein étoit d'attaquer Rhodes, dont le Grand Maître avoit donné quelques secours à Toumanbai. Ces préparatifs l'occuperent pendant deux ans, jusqu'à ce qu'une maladie cruelle, causée par un abcès à la cuisse, l'enleva, après quarante
926. jours de souffrances, dans le lieu même où il avoit livré bataille
1520. à son pere.

Ses sujets lui avoient donné le surnom d'Yavuz, féroce; il le mérita par ses cruautés, contre ses ennemis, contre ses meilleurs généraux, contre ses plus habiles ministres, contre ses bienfaiteurs, contre sa famille, contre son pere. Les vers qu'il fit tracer autour de son portrait pour servir d'instruction à son fils, prouvent qu'il étoit cruel & scélérat par principes. » Un Prince qui » veut régner sans inquiétude, ne doit pas craindre d'exercer » toutes sortes de violences. Si ses freres sont ses rivaux, qu'il » verse sans scrupule leur sang. Un Monarque éclairé ne pardonne » jamais, parce que l'impunité enhardit le méchant, & qu'un Roi » trop bon est un homme foible, indigne de régner ». Sa conduite répondit à ses maximes. Son règne est rempli de si grands événemens, que, quoique très-court, il semble occuper un grand

nombre d'années. Si quelques-uns de ses prédécesseurs firent de grandes conquêtes, aucun n'eut à combattre contre des nations aussi puissantes & aussi belliqueuses, ni contre des Princes aussi vaillans & aussi redoutables que les ennemis de Selim, ou du moins nul ne triompha comme lui de tels ennemis. Par l'établissement qu'il fit dans l'Orient, la Porte devint peut-être la premiere puissance de l'Asie; elle étoit déjà trop formidable pour l'Occident. Ce Sulthan possédoit toutes les qualités qui font les héros, courage invincible, application infatigable, prudence singuliere, fermeté inébranlable, génie inventif, force de corps, activité, sobriété, libéralité, adresse à manier les esprits, art de gagner les cœurs, indifférence pour les femmes. Il avoit fait traduire en sa langue les histoires de César & d'Alexandre : c'étoit sa lecture favorite. Il dessinoit lui-même ses batailles. Par-tout il avoit des espions qui lui rendoient un compte exact de ce qui se passoit de plus secret dans l'Empire, dans les camps ennemis, dans les cours de tous les Princes. On l'a vu se travestir & se mêler parmi le peuple & les soldats, pour s'instruire de ce qu'on pensoit de lui & de ses ministres. On se souvient encore à Constantinople d'un proverbe qui eut cours pendant son règne. *Selim sçaura le matin ce qui s'est passé la nuit entre le mari & la femme.* Aussi, malgré ses expéditions éloignées, il n'y eut point de rébellion contre lui, il en étouffoit les germes. Il est le premier des Empereurs Turcs qui se soit fait couper la barbe, contre le précepte de l'Alcoran : ce qu'il avoit fait, disoit-il en plaisantant, pour que ses ministres ne le menassent point par là. On rapporte un trait singulier de sa cruelle bisarrerie. Un jour il commanda à son Grand Visir d'arborer aux portes du palais les queues de cheval, (c'est le signal ordinaire des grandes expéditions) & de faire préparer les tentes en un lieu convenable. Le Visir lui ayant demandé en quel quartier il plaisoit à Sa Hautesse qu'elles fussent dressées, Selim, pour toute réponse, le fit mettre à mort. Un autre ministre fut traité de même pour une semblable question. Un troisieme Visir plus

avisé que les deux autres, fit dresser des tentes vers les quatre points du ciel, & dit au Sulthan que tout étoit préparé pour son expédition, de quelque côté qu'il marchât. *La mort de deux ministres*, dit Selim, *a sauvé la vie à un troisième & m'a procuré un Visir tel que je le veux.* Il y a toujours de l'imbécillité dans la barbarie. On grava cette épitaphe sur son tombeau en Turc, en Grec & en Esclavon. *Je suis ce grand Selim qui ai soumis l'Univers à mes loix. La fortune a toujours fléchi sous mon épée. Je cherche encore la guerre après ma mort. Mon corps est dans le tombeau, mon ame est sur les champs de bataille.*

Soliman I ou, selon d'autres, Soliman II, fut ceint du sabre Impérial à Constantinople, la même année que Charles-Quint fut couronné à Aix-la-Chapelle. Ce Prince eut, par-dessus les autres Princes Ottomans, l'avantage d'avoir été élevé de bonne heure dans l'art de gouverner. L'éducation ne put corrompre en lui la nature. Né bon, il suivit dans son administration les maximes opposées aux leçons & aux exemples de Selim. Instruit des schismes qui affoiblissoient les Princes Chrétiens, il se proposa d'étendre du côté de l'Occident son Empire aussi loin que son pere l'avoit étendu du côté de l'Orient. La révolte du gouverneur de Syrie suspendit les coups qu'il étoit sur le point de porter à l'Europe. Ce gouverneur étoit le Circasse Gazilibeg, un des traîtres, dit-on, qui avoient vendu l'Egypte; & par là il n'avoit fait que se préparer à de nouvelles infidélités, qui le conduisissent à l'indépendance. Ferad-Pacha, général expérimenté, l'attaqua & le força dans un
927. camp retranché, après un combat de dix heures, au bout duquel
1520. la fortune punit de mort le rébelle.

Les troubles de l'Asie étant assoupis, Soliman revient à son premier projet. Dans la crainte que quelque nouveau désordre ne partageât ses soins & n'arrêtât le cours de son expédition, il laissa une armée en Asie, & il envoya une flotte d'observation dans
928. l'Archipel. Ensuite l'on vit cinquante vaisseaux de guerre escorter
1521. quatre cens bâtimens de charge, qui portoient des provisions à son

armée de Hongrie. Soliman, pour son coup d'essai, emporta Belgrade, place devant laquelle les Turcs, sous des Sulthans guerriers, avoient trois fois sacrifié leur sang & la réputation de leurs armes. Le siége de la guerre se trouva bientôt au milieu de la Hongrie. Cependant l'Asie étoit sur le point de sentir de nouvelles secousses de la part du Prince de Marasch; mais Soliman, instruit de ses intrigues, ne laissa pas mûrir ses projets. Comme il retournoit à Constantinople, une femme vint toute échevelée lui demander justice contre des soldats qui avoient pillé sa maison la nuit derniere. *Femme*, lui dit en riant le Sulthan, *tu as donc bien dormi, si tu n'as fait que t'appercevoir tout-à-l'heure du vol que l'on t'a fait.* Oui, lui répondit-elle, *je dormois dans la confiance que tu veillois à la sûreté de tes sujets.* Le Sulthan charmé de cette hardiesse, ordonna qu'on restituât à cette femme ses meubles, & qu'on lui comptât vingt sulthanins d'or. Aussi-tôt après qu'il fut de retour dans sa capitale, il envoya des ambassadeurs au Roi de Hongrie pour renouveller les trêves & l'empêcher par là d'armer, jusqu'à ce qu'il eût fait lui-même ses préparatifs pour une seconde expédition. L'enfant qui régnoit dans ce Royaume fit, de l'avis de son conseil, couper le nez aux ministres Turcs.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

On s'attendoit à voir Soliman rentrer dans son ancienne carriere & se venger; on fut trompé. Sa politique étoit de masquer ses projets l'un par l'autre & d'interrompre une entreprise, lorsqu'il pouvoit se flatter de la conduire dans un autre tems heureusement à sa fin, pour aller surprendre ailleurs la victoire; &, dans le tems que ses premiers ennemis s'abandonnoient à la sécurité, il revenoit sur eux consommer son ouvrage.

Soliman jaloux de surpasser la gloire de ses prédécesseurs, projetoit de porter les armes par-tout où ses prédécesseurs avoient échoué. Maître de Belgrade, il résolut la conquête de Rhodes, que son pere lui avoit recommandée dans ses instructions, ainsi que la prise de la place Hongroise. Cette isle ruinoit le commerce de Constantinople. Le Grand Maître Philippe de Villiers de l'Isle- 929. 1522.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Adam, vit arriver, ſans s'étonner, une artillerie formidable, quatre cens navires & deux cens mille hommes. Ce ſiége, l'une des plus belles horreurs des faſtes de la guerre, eſt auſſi mémorable par la valeur & par la conſtance héroïque des chevaliers que par les travaux & les ouvrages extraordinaires des Turcs; il dura ſix mois. Il fallut à la fin céder à la ſupériorité d'un ennemi qui reparoit continuellement ſes pertes par de nouveaux renforts, tandis que les chevaliers délaiſſés de toute la Chrétienté, abandonnés aux forces de leur iſle, pluſieurs fois trahis, ſouvent traverſés par le peuple, s'affoibliſſoient tous les jours & s'épuiſoient ſans reſſource. L'Iſle-Adam obtint une capitulation honorable, qui fut religieuſement obſervée par les Turcs. Le généreux Soliman voulut voir ce digne chevalier, & rendit un glorieux témoignage à ſa valeur. L'ordre de S. Jean de Jéruſalem poſſédoit Rhodes depuis plus de deux cens ans.

Le Mameluk Chairbeg, gouverneur de l'Egypte qu'il avoit trahie, étant mort, un Scheikh Arabe nommé Jumun-Kiaſchuf, excita quelques mouvemens dans cette province. Le Grand Viſir Muſtafa y rétablit le calme. Pendant que ces ſoins le retenoient en Egypte, Soliman qui ne l'avoit peut-être éloigné que pour lui donner un ſucceſſeur, éleva Ibrahim, ſimple Janiſſaire, à la dignité de Grand Viſir. Enſuite il accorda à Muſtafa le gouvernement de l'Egypte, avec tous les pouvoirs qui peuvent inſpirer à un ſujet le deſir de ſe rendre Souverain, & fournir à un ſujet offenſé des moyens de ſatisfaire l'ambition & la vengeance. Muſtafa
930. ſe révolta; Méhémed, ſecrétaire de la province, lui fit tête. Il ſe
1523. donna entr'eux un ſanglant combat. Muſtafa fut vaincu & mis à mort. Le Grand Viſir Ibrahim, beau-frere du Sulthan, fut envoyé au Grand Caire pour achever d'étouffer la révolte. Cet homme de tête eut le ſuccès que les perſonnages de poids ont ſur la multitude; ſa préſence diſperſa les mécontens. Après avoir fait pendre les boute-feux, il revint à Conſtantinople jouir de la plus
931. 1524. éclatante faveur. Cependant l'Egypte a toujours conſervé une

ombre de ſon ancien gouvernement. Les Mameluks y ont des ſucceſſeurs qui font la loi au gouverneur comme ils la faiſoient autrefois au Sulthan. Soliman faiſoit des préparatifs pour attaquer la Hongrie. Les Janiſſaires qui, à leur gré, avoient été mal récompenſés, après la priſe de Rhodes, & qui ne jouiſſoient pas à la guerre de la même licence qu'autrefois, murmurerent au bruit de ce deſſein. Le Viſir Ibrahim, leur ancien camarade, leur promit d'amples gratifications, ils s'adoucirent. On publia la guerre, tout rentra dans le devoir.

Soliman ſe met en marche avec deux cens cinquante mille hommes. Son armée paſſe la Save, elle entre dans Peterwaradin par eſcalade. En s'avançant vers Bude, elle s'empare de Siliùk & d'Oſek. Les Hongrois ne lui diſputent point le paſſage de la Drave, elle pénetre dans le cœur du Royaume. Le jeune Roi de Hongrie, Louis II, n'avoit aucune autorité. Les évêques, plus puiſſans que les ſeigneurs, dominoient juſques dans les armées, & le frere Paul Tomorée, franciſcain, archevêque de Coluza, avoit été nommé pour faire tête au Grand Soliman. Quelques plaiſans diſoient à ce ſujet qu'il falloit que l'armée fut bien malade, puiſqu'on la mettoit entre les mains des prêtres : frere Paul, avec une inſolente témérité, réſolut, n'ayant que trente mille hommes, de livrer bataille aux Turcs dans la plaine de Mohacz, au lieu d'attendre les nombreux ſecours qui venoient de Tranſylvanie & d'Allemagne. Dans le conſeil qui ſe tint à ce ſujet dans le camp, l'évêque de Varadin, un des lieutenans généraux, repréſenta, ſuivant ce que rapporte Sagredo, qu'on ne hazardoit pas ainſi les Royaumes pour les jouer en une ſeule partie avec une ſi grande inégalité de forces & de fortune ; que la guerre étoit un jeu, où quelquefois on n'a pas le tems de faire une ſeconde faute, & que la premiere peut faire perdre la partie ; qu'à la vérité, il falloit ſe confier au ciel, mais qu'il ne falloit pas négliger les ſecours humains & qu'il avoit remarqué que le ciel étoit dans la coutume de ſe déclarer en faveur du plus fort. » La journée du

932.
1525.

Hist. de l'Empire Ottoman.

» combat, disoit-il enfin, dans lequel on exposera une armée de » trente mille hommes contre une de deux cens mille, sera fu- » neste, mémorable & digne d'avoir place dans le martyrologe, » par le sacrifice de trente mille victimes immolées à la fureur des » Infidéles ». Sa burlesque & sage prédiction fut accomplie. Le frere Paul entraîna, par son impétuosité, & le Roi & toute l'armée à la boucherie. Les Janissaires passerent au fil de l'épée douze mille fantassins Hongrois. L'archevêque général paya son imprudence de son sang. Plusieurs évêques & une foule de barons eurent

933.
1526.

le même sort; & le malheureux Louis, emporté par les fuyards, périt dans un marais. Cette victoire ouvrit aux Musulmans les portes de Bude, capitale du Royaume, & de quelques autres places. Soliman chargé de dépouilles précieuses, traîna vingt-cinq mille prisonniers attachés à son char. L'on vit paroître alors Jean Zapoli, gouverneur de Transylvanie, que l'on soupçonna d'avoir voulu arriver après le naufrage pour en recueillir les débris.

Pendant que l'Empereur des Turcs répandoit en Europe la terreur de son nom, l'Asie retentissoit du faux bruit de sa mort. Des brigands attroupés par l'espoir de l'impunité, mirent le désordre dans la Cappadoce. Péri Pacha éteignoit le feu d'un côté, il se rallumoit de l'autre. Le chef de ces brigands étoit un Dervisch, de l'ordre des Calenders, appelé Calenderbeg, qui ne voulut jamais entrer en composition. Il fut même reconnu Souverain dans toutes les terres de l'Asie Mineure, situées au-delà de Césarée. Il fallut que le Grand Visir Ibrahim conduisit contre lui une grande armée. Ces brigands ne se dissiperent qu'après le massacre de trente mille des leurs & du Calenderbeg.

934.
1527.

Un docteur Mahométan, nommé Cabyzi Ajme, homme d'une vertu exemplaire & d'un profond sçavoir, excita aussi quelques troubles dans Constantinople, en prêchant aux peuples que la religion Chrétienne étoit mieux fondée que celle des Musulmans. On le cita au tribunal du Grand Mufti, devant lequel il soutint avec

avec force sa doctrine. Les exhortations & les menaces ne l'ébranlerent point. L'Empereur le livra à la sévérité de ses juges, qui lui firent trancher la tête. A cette occasion, l'on publia un édit, par lequel il étoit défendu, sous peine de mort, de soutenir, même par maniere de dispute, que la doctrine de Jesus-Christ étoit préférable à celle de Mahomet. A-peu-près dans le même tems, des Albanois ayant commis à Constantinople un meurtre sans qu'on pût découvrir ni leur nom ni leur retraite, tous les Albanois qui se trouverent dans la ville furent mis à mort. Ce jugement tyrannique parut être dans l'esprit de la loi, qui, chez les Turcs, ordonne que, si, dans une émeute, mille & un citoyens massacrent tumultuairement une seule personne, ils seront tous punis du dernier supplice, comme également coupables : dans ce cas là, le meurtre est l'effet de l'émeute, & l'émeute est le crime de tous, mais la plupart des Albanois, dans l'autre circonstance, n'avoient rien de commun avec les assassins qu'une origine qui n'étoit pas la cause de l'assassinat. Le Sulthan avoit aussi condamné tous les habitans d'Alep à être passés au fil de l'épée, pour avoir tué les deux chefs de la loi, qui, par leurs disputes, mettoient la ville en combustion ; mais Ibrahim obtint que l'on ne puniroit de mort que les principaux auteurs du crime & que la populace seroit bannie à Rhodes. Le peuple mérite de l'indulgence ; rarement est-il coupable par méchanceté ; il ne l'est pour l'ordinaire que de foiblesse d'esprit. On le séduit, on l'arme, on lui conduit la main, il frappe, c'est un instrument. La coutume de transplanter les peuples nouvellement conquis dans d'autres contrées, avoit cet avantage, que ne tenant plus à leur patrie, ils oublioient leurs anciens maîtres, qui étoient indifférens aux peuples par lesquels ils étoient remplacés.

Ferdinand d'Autriche & Jean Vaivode de Transylvanie, se disputoient la couronne de Hongrie avec des forces inégales. Soliman avoit accordé sa protection au plus foible pour en faire son vassal, ou plutôt pour envahir le reste du Royaume sous son nom. 935. 1528.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Cependant Ferdinand triomphoit dans Bude. Le Sulthan fortit de Conftantinople pour aller raffembler fon armée dans une grande plaine auprès de Philippopoli. Là des orages & des pluies ayant enlevé les tentes, noyé le camp, détruit les préparatifs & mis la vie du Sulthan en danger, il fallut renoncer à l'expédition.

936.
1529.

Au printems fuivant, Soliman traverfa la Hongrie en diligence pour aller camper devant Bude, dont les habitans effrayés fe fauverent, les uns en Pologne, les autres à Vienne. On battit la place avec tant de furie que la brêche fut bientôt ouverte. La garnifon lia le gouverneur Nadafti, qui s'oppofoit à fa lâcheté, pour rendre la place à condition qu'elle fortiroit en sûreté avec armes & bagages. Les Allemands fe retiroient; un Janiffaire railla un d'entr'eux fur leur peu de courage. *Qu'as-tu à me reprocher? Je ne commande pas, j'obéis;* lui dit le foldat Allemand en lui paffant fon épée au travers du corps. Les Janiffaires fe mirent à crier que les Chrétiens avoient enfreint le traité, & toute la garnifon fut maffacrée. Il eft rare que les Turcs gardent la foi des capitulations. Pour fe laver de ce jufte reproche, ils prétendent que, quand ils ont paru le mériter, on leur avoit rendu, par des infractions, la liberté d'ufer du droit de vainqueur, & ils juftifient leur conduite par beaucoup de paffages de l'Alcoran. Le prétexte le plus frivole leur fuffit pour fe décharger de leurs fermens; la mauvaife foi ne manque jamais de ces prétextes. Dans cette occafion, Soliman effaça cette tâche de fon triomphe en envoyant le brave Nadafti à Ferdinand & en remettant au Roi Jean la ville & le fceptre, fi toutefois cette derniere action ne fut pas plutôt l'ouvrage de l'artifice que de la générofité. Il reçoit l'hommage de Bogdan, Prince de Moldavie.

La faifon étoit avancée, les pluies avoient inondé les chemins, le Danube franchiffoit fes bords. Tous ces contretems traverfoient la marche des troupes & retardoient l'arrivée des munitions: toutefois Soliman vient couvrir de fes tentes les environs de Vienne, & un long cordon de troupes embraffe l'en-

ceinte de la place que défendoit l'élite des troupes Impériales. Elle résista à vingt assauts d'une armée innombrable. Les assiégeans y perdirent vingt mille hommes. La valeur de la garnison, les feintes négociations du gouverneur, la rigueur de la saison, les pluies continuelles, le défaut d'artillerie, la disette de vivres, de grandes pertes, &, ajoute-t-on, les présens faits par Ferdinand au Visir Ibrahim, firent tourner le dos à Soliman, que sa téméraire imprudence fit tomber dans l'humiliation. De ces inconvéniens, il auroit dû en prévoir quelques-uns, il auroit pu en prévenir d'autres. Le nombre des captifs de l'un & de l'autre sexe l'embarrassa dans sa retraite; il les fit tous égorger sans distinction: les fautes entraînent souvent les crimes. Le dégât fait par les Turcs dans la Hongrie, tira les larmes des yeux au Roi Jean. Au commencement du siége de Vienne, Soliman avoit déclaré aux habitans qu'il réduiroit leur ville en cendres s'ils refusoient de se soumettre; car, comme il n'y avoit qu'un seul Dieu dans le ciel, il ne devoit y avoir qu'un Monarque sur la terre. Sa ridicule vanité fut justement punie; la maison d'Autriche l'enfla de nouveau par des ambassades & des présens redoublés pour obtenir son alliance. Le Sulthan inspiré, dit-on, par une apparition du prophête Mahomet, c'est-à-dire, effrayé de ses pertes & irrité par la honte, prononça une malediction contre tous ceux de ses successeurs qui oseroient entreprendre le siége de Vienne. Depuis lors les Turcs sont dans l'opinion que le ciel leur a interdit cette partie de la Chrétienté. L'échec qu'ils reçurent devant Vienne en 1683 n'a pas peu contribué à les confirmer dans ce préjugé; ils n'ont pas manqué de l'attribuer à l'imprécation de Soliman & à l'indignation de Dieu.

Deux puissans Potentats, tous les deux possesseurs de pays immenses, tous les deux célèbres par des triomphes, tous les deux heureux dans leurs entreprises, se repaissant tous deux du chimérique projet de la monarchie universelle, Soliman & Charles-Quint se menacent l'un l'autre, avec des armes toujours victo-

Hist. de l'Empire Ottoman

rieuſes, avec des troupes innombrables, avec l'élite des ſoldats de l'Europe & de l'Aſie, avec des forces capables de décider de l'empire du monde. Cent-cinquante mille Turcs prêts à être ſuivis de renforts conſidérables, obéiſſent au ſabre de Soliman. Deux cens-ſoixante mille Occidentaux marchent ſous l'étendart Impérial de Charles-Quint. La Hongrie eſt leur champ de bataille. Déjà les Infidèles eſſaient leurs armes contre diverſes places; les Chrétiens ſont ſur le point de tirer l'épée. L'Europe ſe tait: à la veille de changer de face, elle a les yeux attachés ſur ces redoutables rivaux. Pluſieurs nations tremblent ſur le ſuccès d'un combat qui doit décider de leur ſort. Mais l'un abandonne ſes entre-
939. prifes, l'autre n'oſe en former: ils ſe retirent ſans s'être pré-
1532. ſenté la pointe de l'épée, ſans que leurs armées ſe ſoient apperçues. Dans leur retraite, les Turcs dévaſtent la moitié de la Hongrie, les Italiens ſaccagent l'autre moitié, & la guerre eſt terminée.

940. Pendant que ce formidable appareil ſe diſſipoit, peut-être par
1533. les manéges ſecrets du Viſir Ibrahim, l'armée navale de Charles-Quint étoit deſcendue dans la Morée. Le général Doria abattoit le croiſſant de deſſus les murailles de Coron, de Patras, des Dardanelles, fortereſſes ſituées aux embouchûres de Corinthe & de Naupacte ou Lépante. Le Turc Méhémet déchira, l'année ſuivante, l'étendart Chrétien arboré aux Dardanelles, à Patras & à Coron. Les Rois de Hongrie Ferdinand & Jean, font la paix en ſe partageant le Royaume. Soliman, pour empêcher que le Roi Jean, ſon vaſſal, ne fît quelque démarche contraire aux intérêts de la Porte, envoie dans la Hongrie, en qualité de ſon lieutenant, Gritti, fils du Doge de Veniſe. Gritti, fier de ſa nouvelle dignité, entre, avec une ſuite de ſept mille hommes, en Tranſilvanie. Le Vaivode, *Emeri Cihach*, ne vint pas aſſez tôt le féliciter, ce qui choqua l'orgueilleux Vénitien. L'évêque arrive enfin, mais il a ſi peu d'égard pour Gritti, qu'en ſortant de table il prend ſon bonnet, l'ouvre & dit, *ce bonnet ne peut couvrir deux têtes, il faut donc qu'il ne ſerve que pour une.*

Docia, fameux capitaine Hongrois attaché à Gritti, rapporte ces paroles au Vénitien, qui le prie de se saisir du Vaivode pour l'envoyer à Constantinople. Docia surprend l'évêque dans sa tente, pendant qu'il est au lit, lui coupe la tête & la porte au lieutenant.

Cet attentat ne fut pas impuni. Les parens & les amis du Vaivode assemblent des troupes. Etienne Maillat vient à la tête de 40 mille hommes assiéger Mege, place forte où Gritti s'étoit renfermé. Le Vénitien tente de se sauver en passant à travers le camp ennemi, mais il tombe entre les mains de Maillat. Les Turcs qui l'accompagnent sont massacrés; on lui tranche la tête, & le bourreau trouve sur lui pour plus de 40000 mille ducats de pierreries.

Un Prince mécontent du Sofi Schah-Thamas engageoit Soliman dans une autre carriere, en lui suggérant les moyens de s'emparer de Bagdad. L'ambition conçoit toujours, après de grands succès, de grandes espérances. Le Visir Ibrahim se transporta en Syrie, mais il trouva tant d'obstacles à l'exécution du projet, qu'il se jeta sur l'Arménie, où il prit la ville de Van.

En ce tems-là Chairadin, autrement dit Barberousse, fameux pirate de l'isle de Mityléne, fils d'un potier de terre ou d'un Spahi, frere & héritier d'Horruc, usurpateur du Royaume d'Alger, expose au Grand Seigneur la facilité avec laquelle il pourroit se rendre maître de l'Afrique. La cour Ottomane s'occupe des apprêts de deux grandes expéditions. Ibrahim qui favorisoit, dit-on, les Hongrois, faisoit tourner à son gré l'ambition de Soliman.

Dans la guerre de Perse, le rébelle Vlama fraya les voies au Visir Ibrahim, Ibrahim les fraya à Soliman. Leurs armées réunies n'ont ni la gloire de vaincre, ni la peine de combattre. Elles attendent l'ennemi, elles le cherchent, elles le suivent. Schah-Tahmas couvert de ses montagnes, s'applique à miner leurs forces, en pratiquant leurs généraux, en leur coupant les vivres, en 941. 1534.

Hist. de l'Empire Ottoman.

enlevant tous les fourrages; jusqu'à ce que l'hiver les chasse du pays. Soliman voyage de ses Etats à Tauris, de Tauris à Sulthanie, de Sulthanie à Bagdad, n'ayant à combattre que le froid, l'orage & la famine, & voyant fondre sous ces fléaux la moitié de son armée. Il s'arrête à Bagdad, où la couronne sur la tête, il reçoit l'hommage de tout le pays des environs. Pour arrêter les attaques du dehors & pour tenir les habitans en bride, il fit bâtir en un lieu éminent qui commandoit à toute la place, une citadelle, dans laquelle il enferma des magasins. Là furent découvertes la malversation & la perfidie du Tefterdar ou trésorier, lequel donnoit avis au Sofi de tous les desseins de son maître. Ce traître, au pied de la potence, accusa le Visir Ibrahim de s'être laissé corrompre par l'argent des Persans pour attenter à la vie de l'Empereur. Soliman n'oublia point les dernieres paroles de son trésorier. Celui-là se trompe, qui croit n'avoir reçu contre son ami aucune impression du témoignage d'un homme même indigne de foi, où son ami peut gagner quelque chose à le trahir. S'il le retrouve dans les mêmes sentimens, lorsqu'il descend en lui-même, qu'il le considére dans sa conduite, & là il reconnoîtra le changement que lui dissimule son cœur. Lorsqu'on s'examine pour se juger, on craint de se trouver foible, vil, ingrat, injuste, & les soupçons se taisent : mais lorsqu'on délibere sur son plus grand intérêt, les soupçons ont leur voix, & ils influent dans les résolutions. Il n'y a que la parfaite amitié qui inspire une parfaite confiance, & à des ames grandes & généreuses. Soliman fut d'autant plus frappé de la déposition de son trésorier contre le Visir que chez les Turcs les dernieres paroles d'un mourant ont plus de poids que celles de quarante personnes. C'est une sorte d'oracle qui fait évanouir tous les autres témoignages; & la superstition est un préjugé qui étouffe tous les sentimens.

Soliman créa la charge de Capitan-Pacha ou de grand amiral en faveur du corsaire Chairadin Barberousse, dont la valeur l'habileté, l'expérience, les services & les projets méritoient le

plus hautes diſtinctions. Barberouſſe flatté de cette honneur, alla lui préſenter de belles eſclaves & des préſens magnifiques. Auſſitôt on équipa une flotte de près de 300 bâtimens, avec leſquels le nouvel amiral alla inſulter Meſſine, brûler pluſieurs places ſur les côtes de la Calabre, menacer Naples, ravager l'iſle de Prochita, ſaccager Fundi : déſaſtres qui porterent l'effroi juſque dans Rome. Enfin il va ſur la côte de Barbarie ſe préſenter devant la Goulette, & feignant de prêter ſes armes au Prince Raſchid, qui diſputoit la couronne de Tunis à ſon frere Haſſan, il s'empare de Tunis. Les Maures qui n'avoient reçu les Turcs que comme protecteurs d'un fils de Mahomet, leur dernier Roi, n'eurent pas plutôt reconnu qu'ils en étoient eſclaves, qu'ils ſe ſouleverent, mais Barberouſſe cimenta ſa conquête de leur ſang. Sa réputation ſoumit aux loix Ottomanes autant de villes que ſes armes.

Soliman, après avoir rafraîchi ſes troupes à Bagdad, reprit le chemin de Tauris, que ſes Janiſſaires n'avoient oſé défendre contre le Sofi. Ce Prince continua de combattre les Turcs à ſa maniere, c'eſt-à-dire, en dévaſtant ſon pays. Dans l'état où il avoit mis la Perſe, il étoit impoſſible qu'une grande armée y ſubſiſtât long-tems; une petite armée y eût été bientôt exterminée. A meſure que les troupes Ottomanes avançoient, elles s'abymoient dans la profondeur d'un déſert. Il fallut abandonner ce Royaume, mais avant que d'en ſortir, Soliman y imprima des marques de ſa fureur. Viol, maſſacre, embraſement, captivité, démolition, tout ce qu'on peut imaginer de cruel & de funebre fut exercé dans Tauris & aux environs. Les Turcs, ſuivant leur uſage, réparerent une partie de leurs pertes en conduiſant à Conſtantinople les habitans de l'un & de l'autre ſexe qui étoient dans la fleur de l'âge ou de la beauté. Les Perſans les pourſuivirent dans leur retraite; & leur Dundak, gros corps deſtiné à couvrir la marche des armées Turques, fut attaqué lorſqu'ils penſoient être hors de danger, à une journée de Bethlis. Le choc fut ſi im-

942.
1535.

Hist. de l'Empire Ottoman.

prévu, si impétueux, si rude, que les Turcs n'eurent pas le tems de se mettre sous les armes, & qu'à la faveur du désordre, du tumulte & des ténebres, les Persans anéantirent cette troupe, composée, suivant Paul Jove, de quarante mille hommes. On eût dit que ce n'étoit qu'une populace, qu'une armée victorieuse égorgeoit. Il n'y a peut-être jamais eu d'aussi grande perte dans une aussi petite action. Soliman affligé, prit sa route par Alep, d'où il alla faire une entrée triomphante à Constantinople, ne regardant la Perse qu'avec effroi.

Les malheurs de cette guerre retomberent sur le Visir Ibrahim, qui en avoit été l'instigateur. Ce Visir, Albanois de naissance & d'abord enfant de tribut, s'étoit élevé par ses talens à la plus haute faveur dont jamais ministre eût joui à la cour Ottomane. On l'appeloit à Constantinople Seraskier Sulthan; il l'étoit en effet: il distribuoit les emplois, il dirigeoit les entreprises, il gouvernoit. Soliman ne voyoit & n'agissoit que par lui. On l'accusa d'intelligence avec Charles-Quint & Schah-Tahmas. Premier ministre ou plutôt Sulthan, il fut sans doute en négociation avec eux; mais trahit-il l'Etat & son maître? Quels furent les effets de sa trahison? Pour quel intérêt eût-il été traître, lui qui avoit dans les mains les trésors, les dignités, l'autorité suprême? Auroit-il eu des desseins sur le trône? Un Albanois, entouré de Turcs, soutenu par la faveur seule du Prince ou par des vertus haïes, environné d'envieux, repoussé par le respect religieux des peuples pour la race Ottomane, seul contre tous? Qu'auroient pu dans Constantinople Charles-Quint & Schah-Tahmas? Il eût été mille fois égorgé avant qu'ils eussent pu seulement apprendre qu'il auroit besoin de leurs secours. On lui impute les malheurs de la guerre contre les Perses? Mais cette guerre rapporta le Diarbekr & le Kurdistan à l'Empire; ainsi eût-il été responsable de l'événement, il ne méritoit pas d'être puni: & s'il avoit commis une faute en conseillant cette entreprise, tant d'autres entreprises heureuses, tant de victoires, tant de conquêtes, la splendeur de l'Empire,

pire, le bonheur des peuples, la gloire de Soliman, tous ces grands ouvrages de ce miniſtre, ne rachetoient-ils pas une erreur? Soliman, après l'avoir comblé de bienfaits, fut ingrat. Il ne devoit pas ſeulement à Ibrahim une partie de ſa gloire, il lui devoit encore des vertus. Ce Viſir l'empêcha pluſieurs fois de ſe ſouiller de ſang; ſans lui, il y auroit de grandes taches dans ſa vie: on n'y verroit pas briller de même la clémence, la modération, la généroſité. Il y a apparence qu'Ibrahim n'eut d'autre crime que ſon mérite & ſa faveur. Roxelane, Sulthane favorite, n'avoit pas moins de pouvoir que lui ſur l'eſprit du Sulthan, & elle vouloit faire tomber la couronne ſur la tête de ſon fils Selim, au préjudice de Muſtafa, frere aîné de Selim, né d'une autre Sulthane & appuyé par Ibrahim. La Sulthane Validé, tous les Pachas, tous les envieux, tous les ambitieux, tous ces ennemis du mérite ſe liguerent avec elle pour le perdre. Il eſt aiſé de trouver des crimes à imputer à un homme qui, pendant dix ou douze ans a gouverné un Etat aſſez barbare, car il a dû faire des fautes. Il eſt aiſé à des méchans de donner à leurs ſuppoſitions les couleurs de la vérité, aux yeux d'un homme indiſpoſé par les circonſtances contre l'innocent qu'ils veulent perdre. Ibrahim fut égorgé dans le ſerrail où il avoit un logement, avec un coûteau que Soliman avoit remis de ſa propre main à l'Eunuque, ſon bourreau, pour cette exécution. On le tua pendant qu'il dormoit. Le Sulthan lui avoit, dit on, juré qu'il n'entreprendroit jamais contre ſa vie, & qu'il lui conſerveroit ſes bonnes graces juſqu'à ſon dernier ſoupir. Mais le Mufti ayant déclaré qu'un homme endormi n'étoit pas cenſé au nombre des vivans, le Sulthan crut ne pas manquer à ſon ſerment en le faiſant égorger dans le ſommeil. La canaille qui ne peut guère juger les hommes que par leur ſort, l'accabla d'outrages ſur les ſtatues qu'on lui avoit élevées en récompenſe de ſes victoires. On aſſure que le Sulthan voulut le voir mort & qu'il vomit un torrent d'injures ſur ſon cadavre. Il eſt certain qu'il laiſſa ſans pain ſa femme & ſes enfans.

Muley Haſſen, Roi de Tunis, détrôné par Chairadin Barberouſſe, avoit imploré la protection de Charles-Quint. L'Empereur intéreſſé à chaſſer de cette ville ce Roi-Pacha, qui de là menaçoit le Royaume de Naples & autres lieux de ſa domination, s'embarqua lui-même avec quarante mille combattans ſur une flotte de trois cens voiles. *Si je mets ſeulement mon turban au bout d'une lance, les Chrétiens l'auront à peine apperçu, qu'au lieu de nous attaquer, ils ſeront emportés par la frayeur à cent lieues de nous*, diſoit l'inſolent corſaire. Toute fois Charles-Quint fit ſa deſcente malgré les efforts des Infidèles. D'abord il attaqua le fort de la Goulette ou Tour-de-l'eau, qui ferme l'entrée du chemin de Tunis, après l'avoir long-tems battu par mer & par terre. Chairadin lui préſente le combat ſur le chemin de la capitale. Les Infidèles, Turcs, Arabes, Maures, occupoient beaucoup de terrein : ils combattirent à la maniere des Tartares, caracollant, fuyant, faiſant volte-face au plus fort de leur courſe, mettant en fuite ceux qui les pourſuivoient, évitant les coups après avoir volé au devant, renouvellant le combat lorſqu'ils paroiſſoient défaits; enfin ils ſe retirerent dans la ville. Bientôt Chairadin fut obligé d'en ſortir
943. pour aller chercher du ſecours. Pendant ſon abſence, vingt mille
1536. eſclaves Chrétiens que ſes lieutenans l'avoient deux fois empêché de ſacrifier à ſa ſûreté, ſe rendirent maîtres de la citadelle, alors Charles-Quint entra dans la ville pour la mettre au pillage. Dans ce magaſin des pirates, il n'y eut aucun ſoldat qui ne s'enrichit. Aux cruautés que l'on exerça, il ſembloit que c'étoit une guerre de corſaire à corſaire. Dans la fureur d'un ſac, tout ſoldat eſt barbare, on ne diſtingue ni les religions ni les nations. Chairadin s'en alla prendre des renforts à Alger & pourvoir au gouvernement de ſes propres Etats. De-là il remit en mer pour aller ſurprendre Port-Mahon, dont les habitans furent tranſportés en Afrique.

944. Les Chrétiens croyoient Soliman occupé à Conſtantinople à
1537. des préparatifs de guerre, lorſqu'il arriva en Albanie avec deux cens mille combattans. Pendant que ſon armée étoit arrêtée de-

vant Aulonia, la Valone, ville forte, ſituée vis-à-vis du promontoire de Sainte Maure dans la Pouille, le Capitan-Pacha Chairadin & le Grand Viſir Lutfi y aborderent avec une nombreuſe flotte, & le Beglierbeg de Romanie ſe détacha pour aller ravager la Pouille. La mer étoit couverte de bâtimens Turcs; les Vénitiens en maltraiterent quelques-uns aux environs de Corfou, & Soliman irrité, ſe diſpoſa à décharger ſa colere ſur cette iſle, ſituée dans le golfe de Veniſe, entre la mer Ionienne & la mer Adriatique. La campagne fut déſolée par le fer & le feu; la ville réſiſta; & l'expédition n'aboutit qu'à la dépopulation de l'iſle. De-là Chairadin ſe mit à courir les iſles de l'Archipel. A Chio, à Pathmos, à Légéne, à Nie, à Paros, dans toutes ces iſles, il fit la guerre en pirate. En Albanie, un montagnard nommé Damien, paroît avoir deſſein d'attenter à la vie de Soliman. On fit couler des flots de ſang ſur toutes les montagnes. De ces expéditions, on emmena à Conſtantinople tant d'eſclaves, qu'on les donnoit pour deux ou trois ſulthanins. L'argent de cette vente paſſa dans le tréſor du Grand Seigneur.

La guerre des Turcs avec les Vénitiens parut aux Hongrois une circonſtance favorable pour rentrer dans la Poſſéga, pays arroſé par la Drave & par la Save. Ils rompirent la trêve par le ſiége du château d'Eſecchia, mais, dès l'ouverture de la campagne, leur armée compoſée de vingt quatre mille hommes, manqua de vivres; & bientôt après, Mohammed, gouverneur de Belgrade, la termina par le maſſacre de cette troupe, ſans qu'il en coûtât une goutte de ſang aux Turcs; une partie des Chrétiens s'étoit ſauvée la nuit précédente. Le général Loudron avoit opiné pour le combat. *Seigneur-comte*, lui dit hardiment un fantaſſin, *ſi nous étions montés ſur des barbes auſſi vîtes que le vôtre, nous ne nous hâterions pas de nous retirer.* Loudron deſcend auſſi-tôt de ſon cheval, auquel il coupe les jarrets, en diſant au ſoldat: *Voilà ton capitaine dans le même état que toi, oſe courir les mêmes haꝫards que lui.* La valeur du général fut trompée.

Hist. de l'Empire Ottoman.

944-45. 1537-38. Les Portugais avoient aigris contre eux Soliman en assistant le Roi de Perse & en contribuant à la guerre de Tunis; il résolut de les attaquer à la source même de leur grandeur. Soliman Beglierbeg d'Egypte eut ordre de lever une grande armée pour passer dans l'Inde. Pendant ce tems-là, le Roi de Cambaye dépouillé par les Portugais, promit à la cour Ottomane l'hommage de ses Etats & de plusieurs autres Royaumes Indiens, si elle l'aidoit à les soustraire à l'usurpation. La politique n'a qu'un objet, c'est l'intérêt. Le premier principe de l'intérêt, c'est de faire son bien propre par quelque moyen que ce puisse être. La justice n'est aux projets de la politique qu'une couleur, sous laquelle le ressort de l'intérêt agit avec plus de force. Les Portugais avoient fourni à Soliman des raisons légitimes pour exécuter le projet de leur enlever le commerce de l'Arabie & des Indes. Cansou, Sulthan du Caire, avoit autrefois mis en mer pour le même dessein une belle flotte, que la division des généraux empêcha d'agir avec succès. Soliman fut plus fortuné. Ses armes qui tomberent principalement sur l'Arabie Heureuse, ne porterent pourtant pas de grands coups aux Portugais. L'Yémen fut presque entierement soumis. Le Beglierbeg, suivant ses instructions, devoit faire une entreprise sur Goa, mais il se jeta sur le Royaume de Cambaye. Le château de Rumée se rendit. On battoit la forteresse de Diu, mais la crainte d'une escadre qui arrivoit de Portugal, fit retirer les assiégeans avec précipitation. Chargés de butin & suivis de captifs, ils reprirent la route de la Turquie, après s'être frayé le chemin à de grandes conquêtes, mais on ne le suivit pas. On voit que Soliman avoit de grandes vues, qu'il connoissoit les ressources de son Empire, & qu'il ne vouloit négliger aucun de ses avantages. L'Arabie Heureuse resta sous la domination Ottomane.

945. 1538. Le nom de Soliman faisoit trembler l'Europe, l'Asie & l'Afrique, ennemis & amis. Les Moldaves, sans qu'ils paroissent l'avoir offensé, le virent arriver la flamme à la main, lorsqu'ils le croyoient occupé de tout autre projet. Le Sulthan feignant d'en

vouloir à la Pologne, mit le feu dans toute la Moldavie, depuis le Danube jusqu'à la capitale. Ces peuples dans la consternation, s'humilierent sous la main qui les frappoit. Soliman ne leur laissa de leurs droits que celui d'élire leur Vaivode; il exigea, à titre de compensation, les trésors de leur dernier Prince.

Chairadin répandoit alors l'effroi dans l'Archipel. Sa flotte chargée des dépouilles des isles de Schiros & Schiatti, s'étoit portée jusques sur les côtes de Candie; il y descendit & n'en tira que des contributions. Le Sandgiac de la Morée attaquoit pour la seconde fois envain la ville de Napoli en Romanie. Du côté de la Dalmatie, les Vénitiens conserverent Antivari; & en joignant à la conquête de Scardona celle d'Obruazzo, ils perdirent Elissa.

Cependant les Turcs étoient toujours maîtres de la mer. Les 945-46.
Vénitiens, les Espagnols & le Pape ligués ensemble, formerent 1538-39.
une flotte de trois cens voiles pour leur en disputer l'empire. Chairadin enflé par sa bonne fortune, sortit du golfe avec l'air d'un vainqueur qui va plutôt au triomphe qu'au combat, quoiqu'il n'eût que 150 galeres. Les Confédérés le chargerent d'abord si vigoureusement, qu'ils le contraignirent de regagner la bouche du golfe. Mais comme s'ils s'étoient abattus sous leur effort, pendant que l'ennemi n'avoit fait que céder pour rompre le coup & pour les prendre en défaut, ils furent bientôt réduits à sonner la retraite & à laisser la mer au Capitan-Pacha. Chairadin, toujours très-inférieur pour le nombre, alla chercher les Chrétiens : il ne fut pas long-tems sans les avoir joints. Avant la bataille, il prit sur eux l'avantage du vent & du lieu ; ce fut le commencement de la victoire. Bientôt il combattit à forces supérieures, les alliés se disperserent, sa flotte en corps les ruinoit en détail, elle n'eut enfin qu'à balayer la mer. La perte des Chrétiens fut immense. Chairadin, de l'aveu de l'ennemi, déploya dans cette action tout l'art d'un général consommé. Le fameux corsaire Dragut commandoit son avant-garde. La fortune vouloit que le grand Soliman eut de grands généraux & de grands ministres.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Après la victoire, Chairadin vint insulter les vaisseaux qui s'étoient retirés dans le port de Corfou pour les attirer encore au combat & recueillir les derniers débris de la flotte Chrétienne. Les Vénitiens rejeterent ces disgraces sur André Doria, que l'on soupçonna de trahison. Capelle, commandant général de la flotte, tomba malade de chagrin. Cependant comme Chairadin s'en retournoit glorieux à Constantinople, Doria se rendit maître de Novi ou Châteauneuf; l'on passa tous les Musulmans au fil de l'épée. Chairadin s'étant remis en mer, reprit cette place, & tous les Chrétiens périrent sous le sabre. Enfin les Vénitiens reçurent la loi de la nécessité. Le traité de paix, ajouta Napoli de Romanie & Malvésie aux conquêtes des Turcs, c'est-à-dire, à quatorze isles dont ils s'étoient emparés dans l'Archipel, & quelques places du continent.

947. 1540. La mort de Jean, Roi de Hongrie, rallume la guerre dans ce Royaume. Ce Prince qui, sous la protection de la Porte, avoit assez bien gouverné ses Etats, ne laissoit qu'un enfant en bas âge. Ferdinand attaqua ce foible ennemi, que la Reine Isabelle, veuve de Jean, mit sous la tutele du Grand-Seigneur. Une armée Autrichienne assiégea Bude; Mahomet-Pacha mit les assiégeans entre

948. 1541. deux feux; ils firent face des deux côtés. Soliman entra lui-même en campagne, mais les Allemands ne l'attendirent pas; ils se retirerent de nuit. Mahomet les suivit de près ou plutôt il les devança, & les bords du Danube furent teints de leur sang. Le protecteur du jeune Roi est dans Bude, où, avec des marques d'affection & de générosité, il fait sortir le Prince & sa mere comme incapables de gouverner, pour les confiner dans la Transylvanie. Pendant le siége de Bude, Mustafa avoit dépouillé de cette Province le Vaivode Maillat, qui mourut en prison. On obligea les Transylvains de jurer fidélité au Roi Etienne, fils du Roi Jean, qui les avoit long-tems gouvernés. Soliman, pour rendre ses dispositions plus autenthiques, fit dresser un barat ou des patentes, tant de la révocation du don qu'il avoit fait au Roi Jean du

Royaume de Hongrie, que de la jouiſſance qu'il promettoit au Prince Etienne ſon fils. Pendant cette invaſion, Charles-Quint perdit devant Alger une grande flotte avec une armée floriſſante : les élémens ſemblerent conjurés contre lui. Les Turcs & les Maures commandés par Haſſan-Aga, n'eurent, en quelque ſorte, que des débris à détruire. Alger reſta à Chairadin.

Ferdinand ayant envain demandé la paix à la Porte, ſollicita des ſecours à la diette de Nuremberg & en Italie; il réuſſit, & il ſe forma de nations belliqueuſes & de troupes aguerries, une puiſſante armée qui entreprit l'expulſion des Turcs par la ville de Peſth, place peu importante & mal fortifiée. A peine avoit-elle ſondé les dehors de la place, qu'elle ne vit plus que des riſques à courir comme une armée abattue par une défaite. Elle ſe retira cédant à une garniſon qui n'eût jamais oſé ſe préſenter devant elle, ſi elle ſe fût ſeulement rangée en bataille. L'on accuſa le Hongrois Peren, & il fut puni. On avoue bien quelquefois ſes fautes, mais preſque jamais ſa honte. Comme d'ailleurs on aime à ſe plaindre de ſes diſgraces, il faut qu'on les attribue à des cauſes étrangeres. Enfin l'on s'en conſole en s'en vengeant. 949. 1542.

François I, Roi de France, s'étoit étroitement lié avec le Grand-Seigneur contre Charles-Quint. Cependant la négociation ayant traîné, la ſaiſon s'étoit trouvée trop avancée pour que Chairadin, chargé de former des entrepriſes à la ruine de l'ennemi commun, pût mettre en mer. Au retour du printems la flotte Turque partit. Après avoir pris Rheggio, ravagé les côtes de la Calabre, alarmé Rome & pris l'ordre du Roi de France à Marſeille, elle alla aſſiéger Nice en Provence, où Paul Siméoni, chevalier de Malthe, qui avoit été autrefois eſclave de Chairadin, commandoit dans la forтereſſe. Les Turcs ouvrirent la tranchée avec une diligence étonnante, & la bréche faite, ils monterent à l'aſſaut. La ville capitula; la forтereſſe ſe défendit encore. Le bruit de la marche d'un ſecours qui étoit envoyé aux aſſiégés, engagea les Turcs à ſe retirer. Quelques navires détachés par Chairadin 950. 1543.

Hist. de l'Empire Ottoman.

pour aller décharger le butin à Alger, pillerent les côtes d'Espagne. En Afrique, les Turcs étoient dans le cœur du Royaume de Thunis. Muley-Ismaël courut après l'Empereur Charles-Quint pour lui demander de nouveaux secours. Sur ces entrefaites, Amida, son fils, usurpa le Royaume. De retour dans ses Etats, il fut battu, pris & privé de la vue par le rébelle. Le commandant Espagnol de la Goulette, mit sur le trône Abdalmelek, frere de Muley-Hassen, & après Abdalmelek, le jeune Méhémed, fils d'Amida; celui-ci fut appelé par les peuples.

Soliman faisoit alors la guerre en Hongrie. La fortune soumit au Croissant Walpon, Soclose, Gran ou Strigonie, Cinq-Eglises, Tatarhysari ou château des Tartares, Albe-Royale, &c. & le printems suivant Visgrade avec l'isle de Comar. Après la prise de Soclose, le Dalmate Amurath avoit traité deux compagnies de cavalerie prisonnieres de guerre, avec une inhumanité plus que barbare. Une partie de ces malheureux servit de butte aux soldats qui s'exercerent à tirer sur eux. Mahomet s'en réserva un certain nombre pour s'essayer avec ses deux fils à qui feroit des plaies plus profondes & verseroit plus de sang à chaque coup de sabre. A côté de ces horreurs, l'humanité du Sulthan paroît dans un plus beau jour, elle soulage l'ame oppressée. Il fit traiter par-tout les malades & les blessés avec tout le soin que les bons cœurs croient dus aux malheureux. Cet homme à qui la vertu étoit précieuse par-tout où il la trouvoit, avoit fait distribuer des robes de soie aux soldats de la garnison de Tatarhysari. Rutto reçut par ses ordres à Albe-Royale de grands honneurs avec une robe de velours cramoisi semée de fleurs d'or, en récompense de la valeur & de la fidélité avec laquelle cet officier avoit résisté à ses armes & à ses offres. A Walpon, on jugea le gouverneur qui avoit refusé de se rendre & les soldats qui l'avoient livré lâchement, comme les eût jugés le Prince auquel ils devoient leur foi. Enfin Soliman accueilloit les habitans des places conquises comme d'anciens sujets & des sujets fideles. La politique eut peut-être quelque part à

à tous ces traits de bonté, de générosité, de justice. Mais, si ces vertus n'eussent été dans le cœur de Soliman, il se feroit trahi de quelque côté. D'ailleurs il ne faut pas toujours fonder les motifs des belles actions, s'ils peuvent nous dérober le plaisir d'aimer & d'honorer l'humanité. Cette campagne fut féconde en événemens singuliers. Jean-Martin Stella dit que la veille de la prise de Strigonie, l'on chanta à Vienne, distante de cette place de vingt heures de chemin, un magnifique *Te Deum* en actions de graces de la levée du siége: cet auteur étoit alors en Hongrie. Soliman, suivant la coutume des Turcs, fit raser tous les petits châteaux; il fortifia les places importantes.

Chairadin, après avoir passé l'hiver à Toulon, reprit la route du levant, pillant & détruisant tout sur les côtes d'Italie, qui ne 951. 1544.
purent ou ne voulurent pas se racheter du pillage & du sac. Le ravage roula des côtes de la Calabre sur l'isle d'Elbe, sur la Toscane, à Télamo, à Montéano, à Porto-Hercole, aux portes d'Orbitello, sur l'isle de Giglio, sur l'isle d'Ischia, sur les environs de Pouzzol, enfin sur l'isle de Lipari. Le nombre des captifs enlevés de ces pays fut si grand, que, pressés dans les carènes au milieu des immondices, la plûpart moururent de faim, ou de tristesse, ou de l'effet de la puanteur. Tout le long de la navigation, on en jetoit à la mer. Là se bornerent les expéditions du héros des corsaires, du désolateur de la Chrétienté, qui mourut deux ans après à Biasistache, sur le bord du Bosphore Européen. Dans 953.
ce tems-là, la Maison d'Autriche négocioit avec la Porte. On 1546.
conclut une trêve pour cinq ans, aux conditions que l'Empereur 954.
Charles-Quint & Ferdinand son frere, paieroient au Sulthan 1547.
trente mille ducats de Hongrie, pour jouir de la souveraineté des lieux qu'ils possédoient dans ce Royaume; que le Sulthan *regneroit par ses armées*, sur tous les lieux qu'il avoit conquis, & que ses sujets resteroient tranquilles possesseurs de tout ce qui étoit entre leurs mains en Barbarie. Dans le traité traduit par Sagrédo sur l'original, Soliman prend les titres d'Empereur le plus puissant

des plus puiſſans, de diſtributeur des couronnes, d'ombre de Dieu, de rayon du ſoleil, &c.

Hist. de l'Empire Ottoman

L'Empire étoit en paix, & le Sulthan ne ſongeoit point à reprendre les armes, lorſque Mirza, Prince de Perſe, s'étant ſauvé des perſécutions du Roi dans l'aſyle ordinaire des mécontens de ce Royaume, réveilla la haine des Ottomans contre les Sofis. Soliman qui avoit oublié ſa premiere guerre en Perſe & le Viſir
955. Ibrahim, ſe mit lui-même de bonne heure en campagne. La ville
1548. de Van fut ſa premiere & en quelque ſorte ſa ſeule conquête. Schah-Tahmas, ſuivant ſa coutume, laiſſa ſon pays ouvert & dévaſté. L'ennemi entroit dans toutes les places & n'en pouvoit garder aucune : ce fut moins une guerre qu'un fourrage. Les généraux auſſi fatigués que les ſoldats d'une expédition où il n'y avoit point à combattre & où il y avoit moins à butiner qu'à ſouffrir, réſolurent de la terminer bientôt par la perte de celui qui en étoit le moteur. *C'étoit*, diſent les annales Turques, *faire échapper le lievre & tuer le chien.* Mirza parut bientôt ſuſpect au Sulthan, il s'apperçut qu'il l'étoit, & il s'enfuit. Soliman, ſuivant les impreſſions de ſes troupes, ſe retira avec auſſi peu de gloire que
956. de profit. La fuite de Mirza du côté du Gurgiſtan, occaſionna,
1549. dit-on, une guerre dans cette province. Méhémed-Pacha réduiſit plus de vingt villes & preſque tout le pays ſous l'obéiſſance.

Soliman avoit laiſſé la Tranſylvanie au Roi Etienne, ſous la tutelle de la Reine Iſabelle & du frere George, de l'ordre de S. Benoît. Le moine s'empara de toute l'autorité; il arma, il ſe ligua avec Ferdinand, & tous les deux ils contraignirent Iſabelle de conſentir à la ceſſion de cette province. Soliman, offenſé dans la perſonne de ſon vaſſal, donna ordre au Beglierbeg de Romélie de raſſembler toutes les troupes des environs pour tirer vengeance
957. de cette injure & de l'infraction de la trêve. Le corſaire Dragut,
1550. digne ſucceſſeur de Barberouſſe, tenoit alors en échec les armes de Charles-Quint en Barbarie. Après avoir ravagé les côtes de Sicile & de Naples, il s'étoit fait reconnoître Roi dans la ville d'Afri-

ca, la Mahadie des Maures & l'Aphrodisium des Grecs, ainsi que dans Monastir & autres places : de là il troubloit toute la Méditerranée. Charles-Quint qui vit les côtes d'Espagne & de Naples exposées à de continuels ravages, envoya le Viceroi de Sicile en Afrique : Dragut fut dépouillé. Doria le poursuivit vers l'isle de Gerbes, le corsaire se sauva en enlevant deux vaisseaux aux Siciliens. Soliman se laissa facilement persuader que Charles-Quint avoit dessein de s'emparer de toute la Barbarie ; il demanda fierement la restitution d'Africa & se disposa à attaquer la Maison d'Autriche des deux côtés.

Méhémed-Pacha de Romélie avoit rassemblé une puissante armée ; il dirigeoit sa marche vers Temiswar, forte & importante place de la Hongrie. Betche, Rhatze, Schenat, Lipe, se trouverent sous ses armes, il s'en rendit maître. Temiswar l'arrête & l'oblige de revenir sur ses pas. Pendant qu'il se retire, les Hongrois rentrent dans Lipe par assaut. Le frere George, alors archevêque de Strigonie & cardinal, voulut sauver le commandant Turc, dans le dessein de se ménager la faveur de la Porte, en servant néanmoins Ferdinand avec beaucoup de valeur, & dans l'espoir de reprendre sous celui des deux Princes que la fortune favoriseroit sa premiere autorité sur la Transylvanie. Ferdinand le fit cruellement mourir ; son intelligence dans les affaires égaloit son ambition en Afrique. L'amiral Sinan-Pacha & sous lui les corsaires Dragut & Sala-Raiz, après avoir tâté la forteresse de Malthe & saccagé la petite isle de Goze, réduisirent en sandgiacat la ville de Tripoli, que les chevaliers de Malthe ne sçurent pas défendre. 958. 1551.

Méhémet revient assiéger Temiswar avec quatre vingt mille hommes & une bonne artillerie. La valeur de la garnison ne répondit pas à celle du Gouverneur Losonce. Ce brave capitaine se rendit à des conditions honorables ; mais les Turcs, joignant à leur ordinaire la cruauté à l'infidélité, trouverent un prétexte pour massacrer cet officier & ses troupes jusqu'au dernier soldat. 959. 1552.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Attentives à ce ſiége, les places des environs ſembloient n'attendre que l'événement pour obéir ou réſiſter aux Turcs. Caramſebeſte, Lipe, Solimos, Zolnoc & toutes les barrieres de la Hongrie s'ouvrirent ſous leurs pas, juſqu'à Agria, place qui n'avoit pour boulevard que ſes habitans, tous ſoldats, hommes ou femmes. La peſte qui ſe mit dans le camp des aſſiégeans ſeconda la réſolution invincible des Agriens. Les armées navales des Ottomans & des François réunies dévaſtoient vers ce tems là les côtes des deux Siciles. On enleva l'iſle de Corfou à la République de Génes qui en obtint ſix ans après la reſtitution dans le traité qui fut conclu entre Henri II. & Philippe II. Les Turcs reçurent en Perſe un terrible échec. Schah-Tahmas avoit fait une irruption ſur leurs frontières; le Pacha Mahomet perdit une grande bataille en voulant l'arrêter. Là ſe bornerent les ſuccès des Perſans.

Soliman, quelque grande ame qu'il eût, avoit de la foibleſſe dans l'eſprit; il étoit fait pour être gouverné. L'empire que prit ſur lui Roxelane après la mort du Viſir Ibrahim, le conduiſit par le crime au malheur. Il l'avoit publiquement épouſée contre la coutume des Empereurs Ottomans, moins pour régner ſeuls ſur les peuples, comme on le dit, que pour régner plus abſolument dans leur ſerrail. Cette femme ambitieuſe pour elle & pour ſes enfans ne ceſſoit de conſpirer contre la vie de Muſtafa, fils aîné de Soliman, né d'une Circaſſienne. Elle s'aſſocia, pour perdre ce Prince, le Viſir Ruſtem qui étoit en grand crédit pour avoir trouvé le moyen de retrancher la ſolde des Janiſſaires, les gages des officiers domeſtiques, une partie de la dépenſe des armées, & l'état des Sandgiacs, ainſi que pour avoir étendu les impôts juſque ſur les herbes & ſur les fleurs, titre de faveur peu honorable pour le Prince. Par les menées de ces deux perſonnages, Soliman étoit déjà indiſpoſé contre Muſtafa, quelque recommandable que fût ce Prince par ſa valeur & par toutes ſortes de bonnes qualités, lorſqu'on intercepta ou ſuppoſa une lettre par laquelle ce Prince

paroiſſoit rechercher en mariage la fille du Schah de Perſe ; d'où l'on conclut qu'il aſpiroit au trône. Soliman ſe le perſuada. Le principal objet de l'armée deſtinée à agir contre les Perſans fut la priſe de Muſtafa, qui, ſe repoſant ſur ſon innocence, au premier ordre de ſon père, ſe rendit au camp. A peine y fut-il arrivé que les muets l'étranglerent. Les Turcs aſſurent que ce Prince avoit 960. 1553. pluſieurs fois conſpiré contre ſon pere, qu'il avoit même ſoulevé ſes freres contre lui, & que Soliman, inſtruit de leurs complots, avoit patienté pendant un an, cherchant à les ramener par la douceur ; mais que les voyant obſtinés dans leur méchanceté, il crut devoir arrêter le cours de leurs noires intrigues par la mort de Muſtafa. Gehangir mourut auſſi tôt après ſon frère. On ſoupçonne Soliman de l'avoir fait empoiſonner. D'autres diſent qu'il ſe poignarda ſur le cadavre de Muſtafa, en diſant à ſon pere : *Que le bourreau de ſon frere lui préparoit ſans doute le même ſort ; mais qu'il ne l'attendroit pas.* Le fils de Muſtafa éprouva la même deſtinée. Les Janiſſaires furent ſur le point de ſe ſoulever ; la dépoſition du Viſir les calma. Cette prétendue rébellion étouffée, Soliman fit une loi par laquelle il étoit porté que les fils des Sulthans ſeroient déſormais gardés dans la ville Impériale, & qu'on ne leur confieroit point de Gouvernemens. On a dérogé quelquefois à cette loi ; mais aujourd'hui elle eſt ſcrupuleuſement obſervée. Après ces exécutions domeſtiques, Soliman s'étourdit ſur ſes crimes & ſur ſes malheurs par la dévaſtation de la Perſe. Il parut, 961. l'année ſuivante, un faux Muſtafa, dont les ſuccès furent de 1553. courte durée. Cet impoſteur avoit été, diſent les uns, ſuſcité par 962. Bajazet, fils de Roxelane, qui obtint ſa grace ; d'autres aſſurent au 1554. contraire que Bajazet le livra lui-même à Soliman. Les auteurs varient d'une maniere étrange ſur tous ces événemens.

Fidèle dans ſon alliance avec les François contre l'Empereur d'Allemagne, le Sulthan envoyoit, à leur premiere requiſition, des flottes dans la Méditerranée, pour appuyer leurs entrepriſes dans cette mer, & pour favoriſer les ſiennes en Hongrie par la di-

vision des forces Autrichiennes.. Carly-Elibeg enlevoit un butin immense des côtes & des isles Espagnoles, & mettoit le feu à ce qu'il ne pouvoit pas emporter. Les Espagnols maltraités chez eux rappelerent une partie de leurs troupes pour se garder. Cette diversion, disent les historiens Turcs, rendit la supériorité aux François qui remporterent une victoire complette, laissant quarante mille hommes étendus sur la place. On a soupçonné que cette bataille étoit une fiction dont les François se servirent pour engager Soliman à épouser leurs intérêts avec plus de chaleur. Les Turcs ajoutent qu'une seconde armée navale, sous les ordres de Peri-Reis, voguoit, chargée des dépouilles du Royaume d'Ormuz, sur la mer d'Egypte, pour se rendre à Constantinople,, lorsqu'une flotte ennemie l'attaqua, la dispersa, prit ou coula à fond les plus riches vaisseaux. Mais Séid-Aly, ayant rassemblé les navires épars, osa revenir contre l'ennemi auquel il enleva l'honneur de son premier triomphe. Le Prince Cantimir croit qu'il faut entendre ici par le Royaume d'Ormuz, non l'isle de ce nom, car les Turcs n'ont jamais tenté de faire le tour de l'Afrique pour aller aux Indes, mais le Portugal que les Turcs appelent du même nom, parce qu'ils l'ont cru un pays de perles, en Turc, Hurmiuz, comme le Royaume Indien. Il pourroit être aussi question d'une flotte sur la mer Rouge qui auroit ramené des Indes en Egypte les troupes de l'expédition, lesquelles auroient ensuite passé de cette Province à Constantinople. Les armes Ottomanes plierent dans l'Esclavonie sous celles des Chrétiens. En Afrique, Saleh s'empara de quelques châteaux.

963. Les François ne cessoient de donner aux Turcs des occasions de
1555. nuire à l'Espagne & à l'Italie. Soliman ravi, dit un historien, de pouvoir casser un œuf contre l'autre sans se souiller les mains, ordonna au fameux Piale-Pacha de joindre sa flotte à celle de France. On s'empara de Messine, de Rheggio, de Majorque & de quelques petites villes. Ces expéditions ne valoient aux Turcs que du butin. Quelque tems après, il y eut une trêve conclue entre Soliman & Ferdinand.

Tranquille à Conſtantinople, le Sulthan s'adonne tout entier aux ſoins paternels de la paix. Avant lui l'Empire n'étoit gouverné que par des coutumes, & ces coutumes tiroient leur origine de la barbarie. Ses prédéceſſeurs n'étoient que des ſoldats; il fut Prince, Légiſlateur, & à ce titre, ſecond fondateur de l'Empire. Ils avoient amoncelé des matériaux, il les mit en œuvre. Ce fut lui qui diſtingua les états, les offices, les dignités & les honneurs dus à chaque ordre de citoyens tant civil que militaire. Il fit des réglemens pour la cour, pour la ville, pour l'armée; enfin, c'eſt à lui qu'on eſt redevable du corps de Loix appelé *Teſchrifat* que l'on ſuit aujourd'hui dans tout l'Empire Ottoman. Ce code eſt tout-à-la-fois politique, militaire & civil. Dans les affaires contentieuſes, les Empereurs ſe croient obligés de le conſulter après l'Alcoran, & ſes maximes ſont règle de conduite. Ces conſtitutions, dans leurs canons fondamentaux, ſont établis par l'opinion & par l'uſage au-deſſus du Prince qui ne les tranſgreſſe qu'en vertu de ſa force, comme les Rois dans les ſimples Monarchies. Ainſi la loi vivante, la volonté du Prince eſt reſtreinte. Le deſpotiſme ſe voit par-tout obligé de ſe mettre lui-même des entraves. Soliman s'appliqua, pendant pluſieurs années, à paſſer de cette ſorte la lime de la légiſlation & de la police ſur ſon Empire brut & informe. La guerre fit ſa renommée, & la paix fit ſa gloire.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

965. 1557.

Des diſſentions domeſtiques troublerent ces nobles travaux. 966.
Soliman & Roxelane avoient deux fils, Selim & Bajazet; Selim 1558.
aimé de Soliman, Bajazet chéri de Roxelane. La Sulthane avoit inſpiré ſon ambition au plus jeune des deux Princes. Bajazet, craignant ſon pere dont il avoit déjà aliéné les ſentimens, & jalouſant ſon frere déſigné pour ſuccéder au trône, cabala, conſpira, arma contre ſon rival.

Ces deux Princes qui étoient en Aſie dans des Gouvernemens voiſins, malgré l'édit publié par Soliman, n'attendirent pas la mort de leur pere pour ſe diſputer ſon héritage. Au combat, la victoire couronna le parti le plus fort, le mieux conduit, le plus

Hist. de l'Empire Ottoman.

967. 1559.

juste. Les Turcs croient que la statue d'un de leurs anciens héros qui étoit près du champ de bataille, jeta tant de poussiere aux yeux des soldats de Bajazet, qu'ils combattirent à l'aveugle, errans çà & là, à la merci de leurs adversaires. Dans cette bataille il y eut quarante mille hommes tués. Bajazet, quoique vaincu, s'y acquit beaucoup de réputation; avec quelques troupes de Curdes & des vagabonds ramassés à la hâte, il soutint le choc d'une armée nombreuse & bien disciplinée. Sa retraite même, qu'il fit en bon ordre, montra qu'il pouvoit devenir un ennemi redoutable. Soliman ne pouvant encore se rassurer repasse en Asie l'année suivante. Bajazet tâche alors par lettres de fléchir la colère du Sulthan. L'Empereur dissimule, lui fait espérer son pardon, & donne en même tems des ordres aux Gouverneurs des frontieres de Perse, pour que son fils ne puisse pas lui échapper. Bajazet, averti par ses amis, trompe la vigilance des Gouverneurs, & s'enfuit d'Amasie dans ce Royaume. Schah-Thamasp lui fait d'abord un bon accueil, mais on ne sçait pour quelle raison, il ordonne bientôt après de le renfermer avec ses trois fils. Soliman demande alors à Thamasp de lui livrer Bajazet; le Persan le refuse. Le Sulthan a recours à l'artifice: il envoie Hassan-Aga & le Pacha de Marash en Perse pour convenir de la somme qu'on paieroit pour l'entretien du Prince. Le marché se conclud : Hassan trouve le moyen de pénétrer dans la prison, & de ses propres mains étrangle Bajazet & trois de ses fils : Mahomet, le plus jeune de tous, encore enfant, éprouve le même sort à Pruse.

La nouvelle de l'entreprise des Espagnols sur Tripoli & sur l'isle des Gerbes suivit de près à Constantinople celle de la mort de Bajazet & de ses enfans. Dragut avoit, par usurpation sur cette isle, ainsi que sur les domaines du Prince de Cairouan, le droit de tribut : dès qu'il vit arriver sur les mers de Barbarie le duc de Medina, Vice-roi de Sicile, avec les forces de l'Espagne & de
968, &s. Malthe réunies pour assiéger Tripoli, il en donna avis à la Porte.
1560, &s. Piale vint à son secours. Les ennemis étoient dans l'isle de Gerbes

à l'embouchure du golfe de Tripoli. L'on attaqua & l'on détruisit leur flotte. Dans cette mémorable journée, les Chrétiens perdirent dix-huit mille hommes, vingt huit galères, & quatorze gros vaisseaux. Piale entra dans Constantinople en triomphe. Busbecq qui étoit alors dans cette ville, dit qu'on n'apperçut aucun changement sur le visage de Soliman, tant ce sage vieillard étoit prêt à recevoir l'une & l'autre fortune d'un œil d'indifférence. L'Ambassadeur de France fit de grandes instances auprès du premier Visir pour obtenir la liberté des prisonniers Espagnols. Le Sulthan dit en riant que ce n'étoit pas là la demande d'un Ambassadeur de France, & qu'il n'accordoit pas des ennemis à leurs ennemis. Dragut défit & prit quelque tems après le Général des galères de Sicile. Ces succès inspirerent aux Turcs l'espérance de prendre la ville d'Oran; Don Jean de Cordoue réprima leur orgueil.

Les Espagnols encouragés à leur tour par cet avantagè, firent un grand armement pour aller attaquer le Pignon, autrement la Roche, forteresse située sur un rocher, à un mille de la ville de Velés, alors la retraite des Corsaires, lesquels ne cessoient d'infester les côtes d'Espagne & du Portugal. Leur premier effort ne fut pas heureux. Une seconde armée navale parut aux pieds du rocher, & la garnison ne soutint pas l'assaut. La forteresse qui 972.
passoit pour imprenable, tomba sans coup férir, sous la puissance 1564.
des Espagnols, par une lâcheté qu'on ne peut concevoir que comme trahison.

Les Chevaliers de Malthe avoient beaucoup de part dans toutes les expéditions des Espagnols en Barbarie; ils tâcherent ensuite de surprendre Malvesie, & ils s'emparerent d'un galion chargé de marchandises pour les Sulthanes. Les cris de ces femmes, les plaintes des commerçans & sur-tout des Juifs, les vœux des pélerins traversés dans le voyage de la Mecque, & les invitations des corsaires de Fez, de Maroc & d'Alger acheverent d'enflammer le Sulthan de colère au point qu'il jura par un serment solemnel d'exterminer l'Ordre. Le Divan résolut d'assiéger Malthe

Hist. de l'Empire Ottoman.

contre l'avis de Dragut & de Mahomet, depuis grand Visir, qui connoissoient les forces de l'isle, & prévoyoient les efforts de tous les potentats de la Chrétienté pour sa défense. Une armée de quarante mille hommes & de deux cents navires partit sous la conduite de Mustafa, de Piale & de Dragut, abondamment pourvue de toutes sortes de munitions : elle avoit, entre autres piéces d'artillerie, cinquante canons d'une portée extraordinaire. Le grand Maître la Valette, à la tête de six cens Chevaliers & d'environ neuf mille hommes, attendit avec intrépidité le choc

973. 1565. de l'ennemi. Les Turcs dans leurs siéges, comme dans leurs autres entreprises, s'attachent, autant qu'ils le peuvent, à la place principale, disant que le tronc abattu, l'on coupe aisément les branches. A ce siége ils s'éloignerent de leur méthode. Leur armée commença par battre le château Saint-Elme. Les assauts furent fréquens & meurtriers, le fort s'écroula. Mustafa acheta les Chevaliers qui s'y trouverent quatre écus par tête pour les pendre par les pieds sous les arcades de la voûte, & leur arracher le cœur. A l'instant les batteries furent dressées contre le bourg & le fort Saint-Michel. Les Pachas voyant que le siége traîneroit en longueur, s'ils ne le terminoient par quelque coup de main, épuiserent les stratagêmes & les travaux ; mais leurs ressorts se briserent dans leurs mains. Tout étoit en cendres, villes, villages, châteaux, à la réserve de la vieille cité & du fort Saint-Ange. Les campagnes ressembloient à des terres qui n'ont jamais été cultivées. Les Turcs qui avoient perdu de quinze à trente mille hommes, en étoient à leurs derniers efforts, lorsqu'une escadre Espagnole de soixante-quatre galeres montée par seize mille hommes, leur ôta tout espoir de succès. Soliman, en recevant la nouvelle de la levée du siége, jeta par terre les lettres des Pachas, s'écriant que son épée n'avoit de bonheur que dans sa main ; il voulut néanmoins que ses généraux entrassent en pompe à Constantinople, tambours battans, enseignes déployées & avec tous les honneurs du triomphe. Le Mufti attribua ce revers à l'indisci-

pline des soldats, à la licence des mœurs publiques & sur-tout à l'usage du vin. Il y eut en conséquence un édit rigoureux pour défendre cette liqueur. On abattit beaucoup d'églises & de synagogues; il y en eut qui furent rachetées par de grosses contributions. Pour retirer quelque fruit de cette expédition, Piale étoit descendu à Chio, dont les habitans avoient donné avis aux Malthois des desseins de la Porte, à laquelle ils devoient, outre cela, deux ans de tribut. On dépouilla ces Insulaires du droit de se gouverner eux-mêmes. Henri II, Roi de France, obtint, l'année suivante, du Sulthan son allié, qu'on rendroit à l'isle les familles qu'on en avoit enlevées & son ancienne forme de justice, mais avec appel au Cadhi.

La Transylvanie devint alors l'unique objet des pensées du Sulthan. Ferdinand devenu Empereur, avoit fait élire en *1562* à Francfort Maximilien son fils, Roi des Romains. Ibrahim-Pacha s'étoit rendu à la diete & avoit consenti, de la part de son maître, à une trêve avec l'Empereur pour huit ans. Ce dernier devoit, en vertu de ce traité, payer à la Porte un tribut annuel de trente mille ducats. La trêve dura jusqu'à la mort de Ferdinand. Maximilien lui ayant succédé, Melchior Balas, son lieutenant en Hongrie, rompit la trêve & s'empara de plusieurs places. Jean Sigismond, Vaivode de Transylvanie, répondit à ses hostilités par des coups de vigueur; il se rendit maître de Zatmak, où il fit prisonniers la femme & les enfans de Balas; quatre mille Turcs & trois cens Moldaves se joignirent au Transylvain; Haden se rendit, Ungar fut assiégé. Mais Maximilien, par une suite non interrompue de prospérités, pénétra dans la Haute Hongrie jusqu'à Tokai, clef de la Transylvanie, qu'il força, de là à Zatmar, que brûla le Transylvain, & jusqu'à Senderovie. Soliman résolut alors d'assister puissamment son vassal, lorsqu'il auroit exécuté son projet sur Malthe. Dans le tems du siége de cette isle, les Pachas de Bude & de Temiswar avec le Prince Jean, par la prise de Pancota, de Zadane, de Géno, &c. s'étoient insensiblement ou-

Hist. de l'Empire Ottoman.

vert le chemin de Jules. Enfin le Pacha de Bude assiége la ville de Palote. Une fausse alarme du côté des Turcs, fut le salut de cette place désespérée. Le Sulthan fit étrangler le Pacha. Alors la fortune paroît se ranger du parti des Chrétiens. Le comte de Salm surprend Vesprin, pendant que la plus grande partie de la garnison étoit à la petite guerre. Le château de Tata ou Tatarishary, donna le branle à plusieurs autres, qui furent abandonnés par les Turcs. Cependant les Tartares désolerent tout le plat pays de la Haute Hongrie, pillant, brûlant, saccageant, emmenant en captivité hommes & femmes, enfans & vieillards : mais le général Svend les attaqua déjà défaits par les maladies, il en tua dix mille, le reste évacua le pays. Cette victoire fut la clef de plusieurs forteresses.

Soliman marchoit en personne à la conquête du reste de la Hongrie, suivi de deux ou trois, ou même six cens mille hommes. Son armée passa la Drave sur un pont de magnifique structure, qu'il fit bâtir avec une vîtesse surprenante. Rien ne manquoit pour le succès de l'expédition, que la vigueur du Sulthan. La vieillesse refusa de seconder ses desseins. A peine a-t-il investi Segetwar ou Zigeth, qu'il succombe sous le poids des années & des fatigues. A ce poids se joignit celui de l'affliction que lui causa la résistance du brave comte de Serim, qui commandoit dans la place; il mourut. Le Visir céla sa mort & continua le siége avec la même vigueur qu'auparavant. Enfin la valeur devint inutile aux assiégés manquant de tout. Le comte de Serim, exhortant ses soldats sur la brèche à périr les armes à la main, mourut au lit d'honneur. Les Turcs qui avoient perdu trente mille hommes à ce siége, envoyerent sa tête à Maximilien pour lui reprocher d'avoir laissé sans secours un capitaine d'un mérite si distingué. D'autres historiens disent que le Visir envoya en présent au comte de Salm la tête du vaillant Serim, avec une lettre ainsi conçue : » Je » t'envoie, pour gage de mon amitié, la tête d'un des plus vail- » lans & intrépides guerriers, ton ami. J'ai fait enterrer hono.

» rablement son corps & d'une maniere digne de lui. Ziget te dit » adieu pour toujours ». Ziget se rendit le jour de la décollation de S. Jean Baptiste, jour auquel Soliman avoit vaincu à Mohacz Louis, Roi de Hongrie, soumis l'isle de Rhode, pris Bude & défait le Roi de Perse. La perfidie mit ensuite Jules entre les mains de l'Ottoman. Les traîtres furent taillés en piéces. On enferma leur chef dans un tonneau intérieurement hérissé de pointes, que l'on fit rouler du haut d'une montagne. Les Turcs, malgré quelques échecs, gâterent le pays jusqu'à Sabar, qui étoit à deux lieues du camp Impérial, où cinquante mille hommes se consumoient sans oser en sortir. Un cadavre étoit alors à la tête des Turcs.

Nul Monarque n'a mieux rempli le trône de Turquie que Soliman I ou II. Il réunit toutes les hautes qualités de ses prédécesseurs, qui, tous ensemble eurent moins de talens & de vertus que lui. Prudent, brave, ferme & heureux, il eut des succès éminens, & il étendit au loin de tous les côtés sur des peuples belliqueux, les bornes de l'Empire. La gloire & la puissance du trône Ottoman s'étoient élevées par degrés de règne en règne : sous Soliman, elles atteignent à leur faîte : après lui, elles déclinent. Il sembloit se nourrir de travaux tant il supportoit patiemment les fatigues. Un grand sens & un grand cœur l'accompagnerent à travers la vieillesse jusqu'au tombeau. Il fut aimé de ses soldats, parce qu'il les récompensoit en Roi. Il fut craint de ses soldats & des peuples, parce qu'il punissoit en juge sévere. Il fut adoré de tous ses sujets, parce qu'il les gouvernoit en pere & qu'il les recevoit en ami. Il fut honoré des étrangers, parce qu'il les combattit avec autant de courage que de bonheur ; qu'il leur garda la foi avec une religion rare chez un Prince Chrétien, extraordinaire dans un Prince Ottoman ; qu'il accueillit & récompensa la valeur, la fidélité, le mérite, dans ses ennemis comme dans ses propres sujets. Si l'on considére la religion qu'il professoit, l'éducation qu'il avoit reçue, la politique du trône qu'il

Hist. de l'Empire Ottoman.

occupoit, les mœurs de l'Empire qu'il gouvernoit, l'humanité enfin, on lui pardonnera des fautes, on excusera dans sa vie des injustices & quelques cruautés, ou surprises, ou forcées, ou justifiées par les circonstances. Il eut des foibles, & de là coulerent toutes les tâches qui sont répandues sur sa gloire. Dès qu'une femme ambitieuse le gouverna, il devint ingrat, injuste, cruel. D'ailleurs il fut continent & sobre, comme il convient, sur-tout à un héros & à un Prince. Né avec d'heureux talens pour gouverner les hommes, la fortune lui accorda un long règne pour travailler efficacement à leur bonheur. Ses loix plus glorieuses que ses victoires, lui acquirent le surnom de *Canuni*, législateur, c'est-à-dire, génie de l'Empire. Il fut un de ces hommes qui nous enseignent combien un juste emploi du tems étend l'espace de la vie. La poësie, l'histoire & les mathématiques remplirent les vuides de son loisir. Il parloit le Persan & l'Arabe avec la même facilité que le Turc. Un de ses historiens dit que personne ne l'égala dans l'art de la poësie. Les Turcs qui le regardent comme un martyr, parce qu'il mourut dans une guerre contre les Chrétiens, visitent son tombeau avec dévotion: un Czar Pierre embrassa ce tombeau avec enthousiasme, & toute ame heureusement née éprouveroit, en s'en approchant, le frémissement de respect qu'inspirent la présence de la grandeur & de la vertu.

On a vu que Soliman défendit, sous peine de la vie, l'usage du vin. Comme tous les cabarets furent fermés, ses ministres lui représenterent que cet édit diminuoit considérablement les revenus de l'Etat; il répondit qu'il ne donneroit pas une obole de conscience pour mille marcs d'or. Pour la réformation des mœurs, il fit faire dans Constantinople une recherche exacte de toutes les femmes de mauvaise vie, lesquelles furent embarquées pour Alger. Une marchandise si infectée, disoit-il, est de mauvaise garde, elle corrompt à la fin les meilleures Un Turc lui ayant un jour présenté une requête injuste contre un Chrétien, il la rejeta, disant qu'il devoit une protection égale à tous ses sujets,

& que la justice ressembloit au soleil, qui répand, sans distinction sa lumiere sur les fidèles & sur les infidèles. Il ne manqua peut-être à ce grandhomme que la religion qui ennoblit, adoucit & sanctifie les vertus.

On a beaucoup parlé des liaisons de François I, Roi de France, avec ce Prince : ce fut dans ce tems-là que les François obtinrent les distinctions dont ils jouissent à la Porte. Les Turcs font là-dessus un conte assez plaisant. Ils disent qu'une Princesse de France allant en pélerinage à Jérusalem, fut prise par des pirates Turcs ; qu'ayant été présentée à Soliman, elle lui inspira une forte passion ; & qu'elle se servit de son crédit pour serrer une étroite alliance entre la Cour de France & la Porte. Le Sulthan accorda même au Roi de France le titre de Padischah, Empereur, titre que les Ottomans ne donnent à aucun autre Prince Chrétien. Il fut aussi réglé que les ambassadeurs de ce Monarque auroient leur audience avant tout autre ministre, ce qui fait que l'Empereur d'Allemagne ne tient à cette cour qu'un Résident ou qu'il y envoie, dans les occasions importantes, un plénipotentiaire, qui, en cette qualité, a le pas sur les ambassadeurs ordinaires.

Sélim II, qui n'avoit point de compétiteur, fut proclamé Empereur & par l'armée & par le peuple. La paresse avoit, pour ainsi dire, rongé dans son ame le germe des vertus ; elle le livre à la crapule, lorsqu'il est assis sur le trône. Ne vivant que pour lui-même, il ne fut pour l'Empire qu'un nom à la tête des résolutions de ses ministres. Un Souverain qui s'attire le mépris de ses sujets, met ses Etats sur le penchant de leur décadence ; car la force de la principauté gît en partie dans l'opinion que les peuples ont du Prince. Il faut que celui de qui dépendent la puissance & la majesté de l'Empire, montre à ses sujets qu'elles résident en lui, qu'il attire tout à lui, & que son conseil n'est pas le Prince, mais son peuple qui l'aide de ses lumieres & de ses travaux. L'opinion que Soliman avoit imprimée dans les esprits en faveur

Hist. de l'Empire Ottoman. du trône & le branle que ses prédécesseurs & lui avoient donné aux affaires, se maintinrent pourtant encore sous le règne de Selim par leur propre force & par l'habileté du ministère.

975. 1567. Ce règne commença par des négociations avec l'Empereur d'Allemagne; elles aboutirent à la conclusion d'une trêve de huit ans, en vertu de laquelle chacun garda ses conquêtes & les Turcs recueillirent quelques tributs. Un événement avoit fait incliner la Cour de Constantinople vers la paix; c'étoit une irruption des Arabes des déserts de Balsora dans la Syrie, lesquels désoloient les frontieres & tout-à-la-fois excitoient d'autres tribus Arabes à la révolte. Depuis quelques tems ils avoient les armes à la main. On craignit la fureur de ces brigands, & l'inconstance naturelle aux nations nouvellement conquises. Il fallut envoyer en Arabie une armée, qui se borna aux mouvemens nécessaires pour repousser les uns dans les déserts & pour contenir les autres dans le devoir. Quelque tems après Muttahir, Roi de l'Yémen, surprit le Beglierbeg d'Arabie & brisa le joug. Le gouverneur d'Egypte joignit ses troupes à celle d'Ozdemir-Ogli, fameux champion, d'une force si extraordinaire, que les Turcs ne croient pas qu'il y ait jamais eu son pareil. Les rébelles furent bientôt réduits, & le pays rentra sous l'obéissance.

Les Turcs secondés par les Tartares, avoient entrepris de creuser un canal entre l'Ethel ou Volga, & le Téri ou Tanaïs, à la langue qui les sépare. Par la jonction de ces deux fleuves, le Sulthan ouvroit à ses flottes une libre communication avec la Mer Caspienne. Comme les Persans n'avoient point de marine de ce côté-là, il auroit été aisé par ce moyen de transporter promptement des armées dans le Schirvan. Ce canal auroit aussi facilité aux Turcs l'entrée de la Moscovie. Lorsque les Turcs &
976. 1568. les Tartares parurent aux environs d'Astrakhan & que leurs travailleurs eurent mis la main à l'ouvrage, les Moscovites songerent à faire échouer leur entreprise, & ils furent si bien secondés par les pluies & les orages, que les Turcs se retirerent. On dit qu'il passa

passa pour lors dans la Crimée beaucoup de familles des Tartares Nogaïs, qui étoient sous la domination de la Russie.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Ucchiali ou Uluzali, appelé par les Turcs Kilige-Ali, Viceroi de Barbarie, Calabrois de naissance, enlevé de son pays par Dragut, étant entré dans Thunis par la pratique de quelques habitans, reçut ordre de Selim de tâcher de surprendre la Goulette, forteresse qui pouvoit servir à l'exécution d'un plus grand projet. Ucchiali manqua son coup, mais il enleva une escadre Malthoise. 977.
La cour de Constantinople pensoit alors à la conquête de l'isle de 1569.
Chypre. Un Juif Espagnol, nommé Jean Micqué, vagabond, devenu duc de Nexie, une des cyclades, en avoit donné l'idée à Selim, en lui représentant que l'isle de Chypre étoit un ancien fief de la Palestine & du Caire, & alors un nid de Pirates. Le Sulthan avoit en tête la fondation d'un Jami, mais le Mufti s'y opppofa, par la raison qu'il n'étoit pas permis au Grand Seigneur de bâtir une mosquée du revenu de l'Etat, & qu'il n'y avoit qu'un pays conquis par lui-même, sur quoi il pût prendre des fonds pour la construction & pour la dotation d'un tel édifice. Ces causes & les bons vins de Chypre déterminerent Selim à charger ses ministres d'une expédition contre ce Royaume. L'arsenal de Venise venoit alors d'être consumé par les flammes. Les Maures d'Espagne eurent beau implorer l'assistance de la Porte : pleine de son dessein sur Chypre, ils n'en reçurent que des promesses, des conseils & des présens. Dans cette même année 1569, la ville de Constantinople fut presque toute réduite en cendres par un horrible incendie, qui dura sept jours entiers.

L'isle de Chypre, située dans le fond de la Méditerranée, 978.
entre la Cilicie, la Syrie & l'Egypte, avoit deux fortes places, 1570.
Nicosie & Famagouste. Les Turcs ayant débarqué sans résistance, s'étendirent dans la campagne de Nicosie, après s'être saisis des passages. Leur armée navale, composée de plus de deux cens bâtimens, étoit conduite par Piale : Mustafa commandoit l'armée

Hist. de l'Empire Ottoman.

de terre, forte de 70 mille hommes. L'amiral empêcha une flotte envoyée par les Vénitiens, de jeter du fecours dans la place. Muftafa, après divers affauts, força les Chrétiens de retranchemens en retranchemens, de rue en rue. La place tomba dans l'abyme de la défolation. On eût dit qu'elle étoit en proie à des bêtes féroces, fi les bêtes féroces pouvoient commettre tous les genres d'horreurs dont l'homme eft capable. Le foldat ne fe raffafioit ni de fang, ni de butin, ni des larmes des filles & des femmes foulées par fa brutalité : la matiere manqua au crime. Des auteurs affurent qu'il y eut vingt-cinq mille perfonnes qui furent paffées par les armes, & que l'on traîna quinze mille malheureux réduits en efclavage avec des chaînes de fer fur les corps morts. S'il échappa quelques habitans à la mort & à la fervitude, ils furent moins redevables de leur fort à la pitié qu'à la laffitude des bourreaux. Tout le Royaume fléchit fous les menaces de l'ennemi. Les Vénitiens, les Efpagnols & le Pape, avoient alors en mer une flotte de plus de deux cens voiles, qui portoit vingt mille hommes de troupes réglées. Cette flotte erroit, elle fuyoit au bruit de l'écroulement de Chypre.

979.
1571.
Dès que la faifon permit d'ouvrir la campagne, Muftafa-Pacha fit fes difpofitions pour battre Famagoufte. On dit que fon armée montoit au-delà de 200 mille hommes. L'efpoir d'un riche butin avoit attiré fous fes drapeaux, de la Syrie & de la Caramanie, plus de cinquante mille volontaires. Après une glorieufe défenfe, Bragadin, fans pain & fans foldats, luttoit encore contre la néceffité ; les habitans le contraignirent d'accepter une capitulation honorable. Les Turcs qui, vainqueurs, n'ont d'autre loi que leur épée, traiterent Famagoufte comme une place prife d'affaut, comme ils avoient traité Nicofie. Bragadin fouffrit les plus atroces traitemens. D'abord on lui coupa le nez & les oreilles ; enfuite on l'obligea de porter à la brêche des paniers de terre, & de baifer la pouffiere toutes les fois qu'il paffoit devant Muftafa : enfin, après qu'on l'eut expofé aux huées, guindé au

haut de l'antenne d'une galere avec une couronne à ses pieds, il fut écorché sans qu'il lui échappât aucune plainte. On remplit sa peau de paille & on la promena le long des côtes de Syrie, sur une galiotte, les quatre quartiers de son corps attachés aux canons les plus apparens. Ce fut ainsi que l'isle de Chypre passa sous le joug Ottoman, des mains de la République de Venise, à laquelle Catherine Cornaro, Vénitienne, veuve & héritiere de Jacques, bâtard de Jean III, dernier Prince légitime de la race de Gui de Lusignan, l'avoit résignée sous la charge d'une pension annuelle. Selim I, en subjuguant l'Egypte, avoit acquis à l'Empire le tribut que cette isle payoit auparavant aux Mameluks.

Ali Pacha, Pertau, Kilige-Ali, les plus habiles marins de Turquie, tantôt séparés, tantôt unis, couroient la mer & dévastoient les isles Chrétiennes. Leur premier coup étoit tombé sur le plat pays de l'isle de Candie jusqu'à la Canée, les villes & les châteaux étant hors d'état d'insulte, à l'exception de Réthymo, où les Turcs fouillerent jusque dans les tombeaux, pour tâcher de déterrer de l'argent. De là ils allerent ravager d'un bout à l'autre l'isle de Cérigo ou Cithére, ainsi que l'isle de Junque, saccager les bourgades & les villages des isles de Zanthe & de Céphalonie, ruiner une partie de l'isle de Liésine, descendre dans l'isle de Corzula ou Corfou-la-noire, dont le château fut défendu par les femmes à la honte des hommes qui l'avoient abandonné, pénétrer enfin dans le golfe & piller toute la côte. Pendant que cette flotte menaçoit Venise du côté de la mer, une armée de 70 mille hommes s'avançoit pour la seconder par terre, & déjà s'étoit emparée de Dulcigné, sur les frontieres de l'Albanie & de la Dalmatie. L'alarme étoit dans Venise; on fortifioit à la hâte toutes les avenues. Les galeres du Pape, des Vénitiens, du Grand Duc de Toscane, de Malthe & d'Espagne, s'étant réunies, formerent une flotte de près de trois cens voiles, capable de balancer la flotte Turque: on alla chercher l'ennemi. Les deux armées se joignirent sous Lépante. On combattit à toute outrance & l'ac-

Hist. de l'Empire Ottoman.

tion dura dix-huit heures. La mer étoit couverte de ſang & de débris. La galere Impériale des Turcs fut priſe, Ali-Pacha, leur général, tué avec les principaux chefs, toute leur flotte en piéces ou au pouvoir de l'ennemi, à la réſerve d'environ trente bâtimens. Les Chrétiens firent un butin ſi conſidérable, qu'ils mirent quinze jours à le partager. Quelques hiſtoriens Chrétiens attribuent cette victoire à la Sainte Vierge, qui, dès le commencement du combat, avoit fait lever un vent ſi favorable, que la fumée & la puanteur portées contre l'ennemi ne lui permirent même pas de ſe mettre en ordre de bataille. La crainte dans laquelle furent les Turcs que le vainqueur ne tentât de pénétrer dans le détroit, les engagea à mettre trente mille ouvriers à la conſtruction d'un fort, qui fut élevé en vingt-cinq jours. Les Confédérés perdirent, par leur déſunion, le fruit de cette journée, car ils ne prirent que deux petites places en Albanie. Lorſque quelques vaiſſeaux délabrés eurent apporté au Sulthan la nouvelle de la deſtruction de la flotte, il en fut frappé comme d'un coup de foudre. Il reſta trois jours ſans boire & ſans manger. Le quatrieme jour, il ouvrit l'Alcoran, & ſa triſteſſe fut diſſipée par un paſſage qui lui annonça l'humiliation des Européens victorieux. Le Baile Barbaro qui étoit aux arrêts dans ſa maiſon, depuis le commencement de la guerre, demanda une audience au Grand Viſir Mahomet, pour ſonder ſes diſpoſitions. » M. l'ambaſſa- » deur, lui dit ce miniſtre en l'abordant, je ſçais ce qui vous » amene : vous croyez que cette défaite nous a abattus ; mais » ſçachez qu'il y a une grande différence entre vos pertes & les » nôtres. En vous enlevant le Royaume de Chypre, nous vous » avons coupé un bras, & ce bras ne repouſſera pas. En détrui- » ſant notre flotte, vous n'avez fait que nous couper la barbe, » elle reviendra bientôt plus touffue qu'auparavant. Tant que » notre pays produira du bois & des hommes, nous aurons des » flottes & des armées ».

980. 1572. L'événement parut confirmer le diſcours du Viſir. Kilige-Ali,

l'Uzzuali des Chrétiens, estimé par les Turcs leur plus grand homme de mer après Chairadin, eut la gloire de rétablir en un an la marine, & de mettre en mer une flotte aussi nombreuse que celle qui avoit été détruite à Lépanthe. A la tête de cet armement, il chercha la flotte ennemie pour effacer la honte de la derniere défaite. Les Turcs disent qu'il l'attaqua près de Navarin en Morée, mais que la nuit sépara les combattans sans avantage ni perte considérable d'aucun côté; que, quatre jours après, les Chrétiens tâcherent de l'enfermer dans le port de Coron, & crurent le surprendre à la faveur des rochers, mais qu'ils furent bien étonnés de le voir tenir la mer, & se présenter en ordre de bataille; qu'ils revirerent debord, & qu'ils le laisserent porter tranquillement à Constantinople de riches dépouilles qu'il avoit enlevées sur leurs côtes. Les Chrétiens disent qu'il évita le combat, & qu'il se borna à des escarmouches. Cette conduite eût été sage, vu que ses galeres faites de bois verd, montées par des Chiourmes sans expérience, & dépourvues en partie de canons, étoient d'une force très-inférieure à la flotte des Chrétiens: quoi-qu'il en soit, il les tint en échec, & les deux entreprises qu'ils formerent, les sieges de Modon & de Navarin, resterent sans succès.

La bataille de Lépanthe avoit mis les armes à la main aux Allemands, aux peuples de la Morée, & particuliérement aux Mainottes. Les Turcs forcent ceux-ci à rentrer sous le joug, ceux-là à se renfermer dans leurs Villes; cependant cette journée avoit fait plier leur orgueil; on les trouva plus disposés à la paix: il est vrai que les conditions en furent assez désavantageuses pour les Vénitiens. L'Isle de Chypre, Antivari & Dulcigne, resterent dans les mains des Turcs: on leur rendit un Château. La République en récouvrant quelques villages, s'obligea à leur payer trois cens mille ducats en trois ans, à paiemens égaux; ce dernier article parut aux yeux des Turcs, mettre le sceau à leur triomphe: 981.
toutefois, après la signature du Traité, les deux Puissances balancerent encore entre la paix & la guerre; les sermens n'avoient pas 1573.

Hist. de l'Empire Ottoman.

levé les soupçons & les craintes. Kilige & Piali attendoient avec une armée navale l'événement; dès que la paix parut assurée, ils firent voile vers Messine, &, si l'on s'en rapporte aux Turcs, ils auroient immanquablement vengé sur cette place, les injures que les Maures avoient reçues des Espagnols, si les orages n'eussent renversé leurs belles espérances. Selim voyant que, malgré quelques échecs, sa puissance n'avoit point baissé, s'occupe à faire réparer le Temple de Sainte Sophie, construit & fonde deux magnifiques *Madresch* ou Académies.

Le vainqueur de Lépanthe, Dom Juan-d'Autriche, servi par l'inconstance des Maures, & par la frayeur des Turcs, donnoit la loi dans Thunis & dans Biserte; il y laissa Mahomet, frere d'Amida, Prince détrôné, plutôt pour Gouverneur que pour Roi; après avoir mis Thunis & la Goulette, sous la dépendance d'un fort de six bastions. Dom Juan desiroit pour lui-même la Souveraineté de ses conquêtes. La jaloufie de Philippe, Roi d'Espagne, son frere, (si nous en croyons quelques Historiens), priva la chrétienté de l'avantage d'avoir la Barbarie à sa dévotion. Les Es-
982. pagnols ne jouirent pas long tems de leur triomphe dans cette
1574. contrée; en deux mois, Sinan Pacha, Général des troupes de Terre, & Kilige-Ali, Chef de la flotte, reconquirent Thunis, la Goulette, & le reste de la Barbarie. La Goulette fut rasée.

L'inconstante nation des Valaques, n'éteignit jamais jusqu'à la derniere étincelle des guerres: elle laissoit couver le feu sous la cendre, il éclatoit à chaque instant; un de ses Vaivodes, nommé Manoujear, ayant refusé de payer au Grand Seigneur, le tribut que lui devoit la Valachie, une armée de cent mille Turcs, Hongrois, & Valaques Transalpins, livra bataille aux Moldaves & aux Cosaques, défenseurs d'Ivan, qui l'anéantirent. Ceux ci eurent plus de peine à massacrer qu'à combattre, le butin les enrichit: leur Vaivode fit des conquêtes, & il parut redoutable à la Porte. Elle envoya dix mille Turcs, pour s'opposer aux progrès de trente mille Moldaves. Ivan fut vaincu par la trahison des siens,

& maſſacré par la perfidie ordinaire des Turcs. Le vainqueur diſpoſe à ſon gré des débris de la Valachie & de la Moldavie.

Selim ne quittoit point Conſtantinople ; les femmes, les bouffons, & la table : un ſallon dont la baluſtrade s'avançoit ſur la mer, étoit le théâtre ordinaire de ſes débauches bacchiques. A chaque raſade qu'il buvoit, on tiroit un coup de canon, c'étoient là ſes triomphes : auſſi lui donna-t-on le ſurnom de *Meſt*, ivrogne. Ses panégyriſtes ont changé ſes délires d'ivreſſe en accès d'enthouſiaſme ; ſe ſentant ainſi inſpiré, diſent-ils, il aima mieux paſſer pour ivre de vin, que de l'Eſprit de Dieu, de peur que le peuple ne le ſoupçonnât d'hypocriſie. Ils lui donnent libéralement une bravoure diſtinguée, quoiqu'il n'ait fait la guerre que par ſes généraux : une ame invincible, quoiqu'on l'ait vu, pour ainſi dire, tomber en enfance dans les revers : des ſentimens élevés, quoique ſa conduite privée ſoit auſſi baſſe, qu'il parut haut dans le faſte de la repréſentation. Enfin, on aſſure qu'il eut un amour pour la juſtice, une affabilité, une bonté, une générosité, & d'autres qualités aimables qui le diſtinguerent avantageuſement de ſes farouches prédéceſſeurs ; je l'ignore. On lui fait un mérite de ſon exactitude à garder le ſecret : c'eſt une qualité qui a paſſé comme en nature à la Cour de Conſtantinople. Par ſa mort, ſon fils Amurath III, monte ſur le Trône.

Le nouvel Empereur, le jour de ſon Couronnement, fit étrangler ſes cinq freres puînés ; il ſe mit à pleurer, quand on paſſa le cordon au cou du plus jeune, qui n'avoit que huit ans. Le Mufti, conſulté ſur cette exécution, avoit décidé qu'elle étoit néceſſaire pour le ſalut du Souverain & le repos de l'Etat. Les larmes d'Amurath, à la mort du dernier de ſes freres, donnerent lieu de croire qu'il avoit cédé, malgré ſon cœur, à la coutume & à la jalouſie de la Royauté. On dit, que comme il venoit de Magnéſie à Conſtantinople, pour prendre poſſeſſion du Trône, il apperçut un Laboureur qui tenoit ſa charue à la main, & ayant mis ſa robe ſur les épaules de ce bon homme, il traça lui-même quelques

983.
1575.

Hist. de l'Empire Ottoman.

fillons, & donna au Laboureur fa robe & de l'argent : on croit qu'il voulut par-là fatisfaire à une ancienne coutume, fuivant laquelle le Sultan, en allant s'affeoir fur le Trône, labouroit la terre, pour bannir par cet augure la ftérilité, & attirer l'abondance.

Les Miniftres du règne précédent furent confervés dans leurs emplois; mais le Souverain voulut régner par lui-même. Pour s'affurer un puiffant fecours du côté de l'Allemagne, il fit tomber la Couronne de Pologne fur Etienne Battori, Prince de Tranfylvanie, après la retraite d'Henri de Valois. Les affaires intérieures du Royaume & des préparatifs de guerre remplirent les premieres années de fon règne. Quelques fonges lui avoient annoncé la conquête de la Perfe, & l'Empire de l'Univers, fuivant l'interprétation de fon Scheik. Sur ces promeffes, il employa toutes fes forces à renverfer le Trône du Sofi, fans être découragé par les fuccès de fes Prédéceffeurs : le ciel s'étoit expliqué.

986. 1578. Muftapha Pacha, celui qui s'étoit fi inhumainement fignalé dans l'expédition de Chypre, attaqua la Perfe avec 150 mille hommes; il eut des fuccès & des revers, on oublia fes fuccès, on le punit des revers : il fut rappelé, dégradé, & réduit à racheter fa vie à prix d'argent. Il mourut quelque tems après, ou de chagrin, ou par le poifon, ou d'apoplexie; cette mort valut au Charne, ou tréfor du Sulthan, une grande partie des dépouilles de l'Ifle de Chypre, qu'il s'étoit appropriées. Avant le retour de

987. 1579. Muftapha, Mahomet, Grand Vifir, avoit été affaffiné par un Dervifch, après avoir exercé le miniftère fous Soliman, avec beaucoup d'autorité, fous Selim, avec une pleine puiffance, fous les trois Empereurs, avec autant de zele que de diftinction. Le Dervifch avoit été enveloppé dans une reforme de gens de guerre faite par Mahomet, au commencement de ce règne; il foutint dans les tortures, qu'une infpiration lui avoit mis le poignard à la main.

Ce fut au milieu de ces mouvemens que les Efpagnols & les Anglois

Anglois tâcherent de s'insinuer à la Cour, & dans le port de Constantinople. Ferrari & Marigliani, Agent de Philippe II, s'intriguerent pendant deux ans, pratiquerent des intelligences dans le Serrail, & mirent sur le tapis un Traité dont les Ambassadeurs de France & d'Angleterre empêcherent l'exécution. La Reine Elisabeth, toujours remplie de ses vues de commerce, négocia plus heureusement, quoique traversée, par la France & par la Republique de Venise. Son argent prévalut sur leurs efforts & sur les privileges exclusifs, dont elles jouissoient par Traités dans le levant. Le Grand Visir répond, dans Sagredo, à leurs Ambassadeurs, que la Porte n'étoit ainsi nommée, que parce que cette Cour étoit également ouverte à tout le monde, & qu'il n'étoit pas juste de la fermer aux Anglois sans raison : le François ne put pas obtenir que les Anglois ne négociassent que sous son pavillon. Les Vénitiens, depuis leurs demêlés avec les Turcs, ayant cessé d'envoyer des Consuls dans plusieurs échelles, les Anglois s'y établirent à leur place, & formerent des Comptoirs en particulier à Constantinople, à Smyrne, à Alep, & à Alexandrette, ce qui succédant à la découverte des Indes Orientales par les Portugais, acheva de ruiner le commerce de Venise.

On prétend que les Vénitiens, pour écarter les autres nations des ports de l'Asie & de l'Afrique, avoient pris soin de répandre dans le public des relations artificieuses, où les Mahométans qui étoient alors peu différens de ce qu'il sont aujourd'hui, étoient représentés comme des Antropophages & des Lestrigons : ces relations eurent long-tems l'effet que leurs Auteurs avoient en vue. Les Anglois ne commencerent à négocier dans les Echelles Turques, sous leur propre pavillon, qu'en 1577. La premiere capitulation des Provinces-Unies des Pays-bas avec la Perse, est encore moins ancienne. M. de Thou la place à l'année 1598, & même suivant cette capitulation, les vaisseaux Hollandois ne pouvoient commercer en Turquie, que sous la banniere de France.

Les Cosaques firent dans ce tems-là, des courses sur des pays

Hist. de l'Empire Ottoman.

ſoumis à la domination des Turcs, ils avoient pour Chef, le généreux & vaillant Potokova, Gentilhomme Polonois. Amurath demanda au Roi Etienne ſa tête, avec la reſtitution du butin : on attira Potokova à Varſovie, ſous la foi publique, & il fut mis à mort. Ce Capitaine étoit ſi fort qu'on dit qu'il caſſoit un fer à cheval comme un verre, avec la main : quelque tems après, à ſçavoir vers l'an de l'Hégire 990, il ſe répandit à Conſtantinople un bruit de quelques mouvemens des Coſaques ; le Sulthan fit égorger l'Ambaſſadeur de Pologne, avec toute ſa ſuite, & demanda, après cela, le Chef de la nation que l'on fit diſparoître : c'étoit ainſi qu'Amurath faiſoit la guerre en Europe.

988. Avant ces derniers événemens, Sinan Pacha, celui auquel
1580. s'étoit rendu le Royaume de Thunis, avoit reçu du Sulthan, l'Enſeigne Impériale, pour aller combattre les Perſans. Malgré ſes grandes promeſſes & ſa faveur, il eut le même ſuccès & le même ſort que le Pacha, ſon prédéceſſeur, qui avoit conquis Chy-
989. pre. Le deſir d'exercer le Viſiriat à Conſtantinople, après la mort
1581. d'Achornat, qui n'en avoit joui que quelques mois, l'engagea à parler de paix au Sofi, & à refuſer au Sulthan de reprendre le commandement des armées ; il oſa dire à ſon Maître, que c'étoit à lui à ſe mettre à la tête de ſes troupes, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, s'il vouloit venir à bout de l'ennemi. Le ſuperbe Amurath aimoit le bruit de la guerre, mais il en craignoit, ou
990. les incommodités ou les dangers : la liberté de Sinan lui déplut,
1582. il donna les ſceaux à Siaous. Cependant Mahomet Pacha eſſuyoit en Georgie & en Perſe de nouveaux échecs. Tous ces Généraux perdoient des batailles, & conquéroient des villes. Il n'arrivoit au Sulthan, inconſtant, méfiant & foible, aucune diſgrace qu'il ne changeât de Général ou de Miniſtre, comme ſi c'en étoit aſſez pour faire changer la fortune. Les inconvéniens de ce changement, effet & cauſe d'une mauvaiſe adminiſtration, étoient très ſenſibles dans la guerre contre les Perſans, dont on ne pouvoit connoître, & le pays, & la maniere de combattre, & les endroits foibles, que par une longue habitude.

Hist. de l'Empire Ottoman

Férari Pacha, Esclavon qui avoit commencé sa carriere par le métier de Cuisinier, brave soldat, habile ingénieur, trouva dans le Royaume de Perse, de plus grands obstacles que ses devanciers; car un Prince Georgien, auparavant allié des Turcs, tourna 991. ses armes contre lui, les Tartares lui refuserent les secours qu'ils 1583. avoient donnés jusqu'alors, & ses propres soldats rebutés & mutinés, ne se servirent de cimeterre que pour couper les cordes de ses pavillons, tuer ses Eunuques & enlever ses femmes. Son expédition ne fut marquée que par la fortification de quelques places & par un grand butin. Osman qui faisoit aux Tartares une guerre 992. dont ils enleverent l'avantage aux Turcs, après son départ reçut 1584. le commandement de l'armée de Perse. Ce brave guerrier mourut au lit d'honneur, après une campagne meurtriere, la perte de plusieurs grandes batailles & des conquêtes que le vainqueur ne put arracher à ses lieutenans. Amurath trompa le peuple de Cons- 993. tantinople par des feux de joie & toutes les réjouissances qui cé- 1585. lébrent les victoires : mais tant de torrens de sang répandus porterent bientôt la vérité dans la capitale & dans les provinces. La guerre de Perse fut si fort redoutée, que le nerf de l'argent perdit toute sa force sur les soldats, qui n'envisageoient la Perse que comme un cimetiere, dans lequel les fatigues, la faim, la peste & le glaive précipitoient les troupes en monceaux. Les officiers refusoient d'y aller risquer leur réputation, leurs emplois, leurs biens & leur vie. La nécessité fit la loi au Sulthan; il renvoya en 994, *&s.* Perse Férath, qu'il n'aimoit ni n'estimoit. Cependant Férath con- 1586, *&s.* serva la citadelle de Tauris & reprit la supériorité sur les troupes Persanes; mais il ne put vaincre les obstacles qui naissoient du sol même.

Le Sulthan, las de sacrifier ses soldats & désespérant d'avoir de plus grands succès, avoit donné à son général le pouvoir de traiter de la paix dans la plus vive chaleur de la guerre. Après quelques actions & des pertes égales, on entama une négociation par l'entremise du Khan des Tartares. Le Sofi envoya une am-

Hist. de l'Empire Ottoman.

baſſade ſolemnelle à la Porte. Enfin l'on convint d'une ſuſpenſion d'armes. Les Perſans avoient été chaſſés de Kars, de Teflis & de quelques autres places de Géorgie ; ils avoient perdu trois cens milles de terrein, depuis la Baſſe Arménie juſqu'à Tauris ; ils furent contraints de faire une paix déſavantageuſe. Quant aux Turcs, il n'étoit peut-être pas de leur intérêt de les épuiſer entiérement ni de conquérir leur pays : c'eſt le rempart qui garantit leur Empire des entrepriſes des Tartares. Dans cette guerre, Oſman s'étoit emparé par artifice de Baca & de Temircapi ou Portes-ferrées, places de grande importance ſur la Mer Caſpienne.

Avant que Férath allât pour la ſeconde fois en Perſe, Ibrahim-Pacha, Beglierbeg du Caire, venoit de dompter ſur le mont Liban, près de la ville de Tripoli en Syrie, les Maronites & les Druſes. Le moine Haiton dit que ces peuples, au nombre de quarante mille combattans aguerris & bons archers, s'étoient pluſieurs fois révoltés contre le Sulthan du Caire, & qu'ils avoient fait de grands maux aux Sarraſins. Leunclavius rapporte que le Sulthan Selim avoit tâché vainement de les ſubjuguer en 1574. Depuis ce tems-là les Turcs n'avoient ceſſé d'attenter ſur leur liberté & ſur leurs biens. Enfin Ibrahim-Pacha les aſſervit ; de leurs dépouilles il fit faire un trône d'or maſſif, eſtimé ſix cens mille écus d'or, qu'il envoya au Sulthan avec deux cens mille ſulthanins, pour les femmes du ſerrail.

Ou la guerre de Perſe avoit épuiſé les tréſors, ou l'avarice d'Amurath le portoit à épuiſer les peuples. Le Sulthan vendoit les emplois, il vendoit les peuples aux gouverneurs, il vendoit aux généraux & aux miniſtres la remiſſion de leurs vols & de leurs concuſſions, il vendoit publiquement la juſtice ; & malgré le butin que ce brigandage exercé ſur le peuple rapportoit au Sulthan, les troupes n'étoient pas payées de leur ſolde. L'on ne chercha qu'à impoſer des tailles extraordinaires ; on altéra & on hauſſa la monnoie ; on ne prit pour les anciens impôts les ſul-

996.
1588.

thanins que fur le taux ancien, ce qui augmentoit les charges d'un tiers. Le peuple murmura; le Mufti & les Mollahs prêcherent hautement contre la tyrannie, la milice fe fouleva, fe jeta fur les miniftres des finances, menaça le Sulthan & mit le feu à la ville pour la piller. Il y eut un combat entre les Janiffaires & les domeftiques du Sulthan. Lorfque les bouillons de la révolte furent attiédis, la vengeance d'Amurath s'appéfantit fur les plus féditieux, qu'il fit jeter dans la mer, & leur châtiment acheva de rétablir l'efprit de foumiffion. L'ambitieux & remuant Mahomet, fils aîné du Sulthan, fut foupçonné d'avoir fourdement attifé le feu. La cour prit le parti de fe décharger petit à petit de cette milice turbulente dans des expéditions paffageres, en attendant que l'Empire fut en état de les employer dans une guerre ouverte.

Sous le court règne de Selim, les fignes de la décadence de l'Empire avoient à peine été fenfibles; ils font aujourd'hui frappans. Le Sulthan s'enfevelit dans le ferrail; le timon des affaires eft entre les mains des femmes; l'avarice paroît à la tête des armées & des confeils; une feule guerre énerve l'Etat: la nation a pris avec le luxe l'efprit du commerce, à la place de l'humeur belliqueufe; les foldats fe remettent au métier de petits brigands; on eft obligé d'affoiblir l'Etat par l'abaiffement des troupes devenues féditieufes; le defpotifme s'affaiffe fans que le peuple fe releve; & ils fe tourmentent envain l'un & l'autre, celui-là pour reprendre fes forces, celui-ci pour rentrer dans fes droits.

Les Turcs moleftoient depuis long-tems les Hongrois par des hoftilités, & les Hongrois ufoient de repréfailles. Le Sulthan avoit fait arrêter l'ambaffadeur de l'Empereur Rodolphe; le Pacha de Bofnie avoit interrompu le commerce & l'agriculture dans toute la Croatie; & à chaque courfe l'on mettoit une foule de Chrétiens à la chaîne. Les Hongrois s'étoient jetés fur quelques châteaux aux environs d'Albe-Royale; ils avoient fait le fac de la

Hist. de l'Empire Ottoman.

forteresse de Copan; ils tuent un neveu d'Amurath dans une victoire qu'ils remportent sur les confins de la Croatie; George, comte de Serim, fils du célebre défenseur de Zighet, abat & met à nud cinquante mille Turcs chargés des dépouilles de vingt villes ou villages.

Enfin la guerre se déclare. Hassan-Pacha, avec une armée de cinquante mille hommes, ouvre la scene en Croatie par la prise
1000. de Witiski, la principale ville de la province. Vainqueur des
1592. Croates, il échoue devant Sisser & meurt dans un combat. La Porte est animée par cet échec; Sinan-Pacha marche en Hongrie.
1001. Bientôt Vesprin, Palotte & toutes les places rangées le long du
1593. fleuve Balator, sont soumises. Pendant que le Visir continue ses conquêtes, les Chrétiens, après une tentative infructueuse sur Albe-Royale, tuent douze mille hommes au Pacha de Bude. Sur ces entrefaites, quarante mille Tartares passent de vive force à travers la Pologne. Sinan, avec cent-cinquante mille hommes, entoure les murs de Javarin ou Raab, place forte, qui couvroit la Hongrie Autrichienne & la Bohême. L'Archiduc Mathias, après avoir inutilelement ouvert la tranchée devant Strigonie, vient se camper dans l'isle de Schiuz pour être à portée de soutenir le courage des assiégés & de leur donner du secours. Sinan paroissoit exposé à la honte & au péril prochain d'une retraite, lorsque, dans une nuit tranquille, l'Archiduc éveillé par le bruit du carnage, ne trouva autour de lui que des forts renversés, des soldats taillés en piéces, des navires brisés, des tentes abattues. Les canons, les poudres, les chariots, les pavillons, tous les bagages, les papiers, l'argent apporté de Rome & de Prague pour soudoyer l'armée, la ville de Javarin & la plupart des conquêtes faites par les Chrétiens, furent le prix d'une victoire enlevée sans combat. Ce coup frappé dans l'isle de Schiuz ébranla toute la Hongrie & ses environs. Les trophées du comte de Serim & de Nadasti dans la Croatie, ceux du baron de Teuffembach dans la Haute Hongrie, ceux des Cosaques dans la Moldavie, tomberent

aux pieds de Sinan, pendant que Komar, capitale de l'isle, demeura ferme sous le coup. Cependant Teuffembach, lui seul, avoit tué plus de quarante mille Turcs.

La Porte se disposoit à pousser vigoureusement la guerre. On dit que, comme l'armée étoit sur le point de partir, il s'éleva un violent orage qui bouleversa le camp : il plut des croix sur les vêtemens des soldats & sur ceux de l'Empereur. Après l'orage, ce Prince rêva, & il fut décidé par les docteurs de l'Alcoran qu'il n'avoit qu'à poursuivre les Chrétiens à toute outrance, s'il ne vouloit voir ses temples & son trône renversés. On ajoute, & cela n'est pas vrai, qu'en conséquence il donna ordre au Pacha de Bude d'égorger tous les Chrétiens qui passeroient l'âge de douze ans. 1002. 1594.

La Transylvanie, la Valachie & la Moldavie étoient embrasées. Leurs peuples furent toujours aux mains ou avec les Turcs & les Tartares, ou entr'eux. Au milieu de ces mouvemens, les Turcs conserverent l'ascendant sur tous. Sinan dit au Sulthan Amurath que, pour abattre entiérement le parti des Chrétiens, il falloit qu'il parût lui-même à la tête de ses armées, ou qu'il y envoyât son fils : Amurath rejeta des conseils, dont l'un ne s'accordoit pas avec son goût & l'autre avec sa politique. On a déjà vu ce ministre lui faire la premiere proposition, pendant la guerre de Perse : c'étoit un conseil sage.

Le Sulthan, dissolu dans un âge mûr, après avoir été chaste dans sa jeunesse, se creusa son tombeau par ses débauches. Ses premieres inclinations s'étoient déclarées pour une esclave Vénitienne, de la famille des Baffo, qu'il aima éperdûment pendant plusieurs années & dont il eut un fils qui lui succéda. La Sulthane-Mere, jalouse de l'autorité de cette maîtresse, produisit elle-même à Amurath d'autres esclaves, qui le dégagerent insensiblement de sa passion. Alors il tomba dans des excès qui ne lui laisserent aucune vertu & qui ruinerent à la fin sa santé. Il étoit d'une avarice aussi insatiable que son goût pour le plaisir. On 1003. 1595.

Hist. de l'Empire Ottoman.

ajoute qu'il usoit d'une économie si basse, qu'il vendoit les fruits & les fleurs de son jardin; mais c'est la coutume de tous les Princes Ottomans. A sa mort, l'on trouva dans le casna intérieur ou la cassette particuliere du Sulthan, des richesses immenses. Il laissa dix-neuf garçons. Une Sulthane, faisant allusion à l'usage barbare d'immoler les Princes du sang à l'ambition ou à la sûreté d'un seul, lui disoit : qu'il se tuoit à peupler les tombeaux. Il fut flegmatique & sombre, jusqu'au milieu des plaisirs. Efféminé, timide, irrésolu, inconséquent, changeant, pesant d'esprit, défiant, aussi orgueilleux & aussi obstiné que sot, n'a-t-on pas osé le comparer au Grand Soliman ?

Mahomet, premier sujet de l'Etat, avoit paru belliqueux, entreprenant, industrieux, chaste & cruel. Mahomet III, Empereur, fut lâche, mou, incapable, lascif & cruel. Dans son gouvernement de Magnésie, il s'étoit exercé à répandre le sang; ce fut tout ce qu'il conserva de ses anciennes mœurs. On dit qu'entre autres cruautés, il goûta beaucoup celle de faire arracher les mamelles aux femmes avec des tenailles de fer rouges. En arrivant à la souveraineté, il ensanglanta les degrés du trône par la mort de ses freres, & il fit jeter à la mer dix concubines de son pere que l'on croyoit grosses. Autrefois son ambition avoit donné de l'ombrage au Sulthan Amurath, & la Sulthane sa mere lui avoit conseillé de l'envelopper du voile du plaisir. Bientôt son ambition s'étoit endormie; le plaisir prit sa place. Cette femme qui avoit eu tant de crédit au commencement du dernier règne, reprit son ancienne autorité. Flatra, jeune Cypriote, fixa le cœur du Sulthan. Ces deux femmes gouvernerent, celle-là l'Empire, celle-ci le serrail. Les Janissaires troublerent la fête du couronnement du Prince, parce qu'ils n'avoient point été appelés à l'élection; il fallut faire rouler le canon dans les places publiques.

L'Empereur d'Allemagne d'un côté, les Cosaques & les Podoliens de l'autre, enfin les Transylvains, les Moldaves & les Valaques, assailloient les Turcs dont les armées étoient comman-

dées par Sinan & par Ferath. Une victoire ouvrit à Sigismond, Prince de Transylvanie, Lipe, Solimos, Vilagosvar, Kanad, Panerte & autres places de cette province. Le Palatin Michel, avec une poignée de soldats, humilioit & irritoit Sinan en Valachie, par une autre victoire. Une troisieme victoire remportée par le comte de Mansfeld en Hongrie sur Hassan-Pacha, fit tomber dans les mains de l'Archiduc Strigonie, Visgrade, Baboch, &c. Sigismond chasse Sinan de la Valachie, & les Turcs, en se retirant, perdent les villes de Tergoviste, capitale du pays, & de Bukareste, & au Fort S. George vingt-cinq mille soldats. Le Transylvain, en quelques mois, a recouvré la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, que ses ancêtres, que les plus puissans Empereurs, que toute l'Allemagne n'avoient pu reconquérir en plusieurs années. Mahomet irrité de tant de pertes bannit les Chrétiens de Constantinople, pendant que ses troupes fugitives se déroboient à de nouvelles défaites. On dit qu'en Egypte, les Juifs eurent ordre de faire la guerre aux Chrétiens, dont un grand nombre s'affranchit par la fuite du joug des Infidèles. Le Pacha de Bude dont on avoit rendu la fidélité suspecte, fut étranglé. Ferath que Sinan chargeoit des malheurs de la guerre, reçut aussi le cordon. La disgrace ranima dans Constantinople la dévotion. Les peuples passerent plusieurs jours en jeûnes & en prieres; on renouvella la défense du vin; & l'on jeta dans la mer quelques femmes, parce qu'elles avoient rompu le Ramasan. La dévotion qu'inspire la pusillanimité fut toujours superstitieuse & souvent barbare. Cette nation abâtardie ne sçavoit qu'élever les bras vers le ciel: les peres eussent pris l'Alcoran d'une main & l'épée de l'autre.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Pendant ces mouvemens, les Turcs avoient repris Clissa & assiégé envain Petrinie en Croatie: l'Archiduc s'étoit emparé d'Haduan; & Sigismond avoit été obligé de s'éloigner des murs de Témisvar. Le peuple de Constantinople, après s'être lassé de prier Dieu, murmura contre le Souverain. Ce Prince étoit vive- 1004. 1596.

Hist. de l'Empire Ottoman.

ment follicité de prendre la conduite des armées par le Visi Sinan, homme de conseil, qui, en blanchissant glorieusement dans les camps & dans les affaires, avoit pénétré tous les vices du gouvernement, & qui mourut bientôt après. Les clameurs du peuple déterminerent le Sulthan à se rendre aux sollicitations de son ministre; mais, ne pouvant se résoudre à quitter son serrail, il le transporta dans le camp. Ses femmes, ses chiens & sés faucons marcherent avec deux cens mille hommes à la conquête de la Hongrie. La campagne commença par le siége d'Egra, ville considérable, qui fut prise en dix-huit jours. L'Archiduc Maximilien arriva trop tard pour le secourir; la garnison mutinée avoit obligé ses chefs à capituler. Ce Prince ne laissa pas que de continuer sa route & de venir camper à la vue de l'ennemi. Un marais séparoit les deux armées; les Turcs entreprirent de le franchir. D'abord leur avant-garde fut repoussée si vivement, qu'elle se renversa sur le reste de l'armée. A cet augure, les Chrétiens les chargent avec furie, rompent leurs escadrons, percent dans leur camp, parviennent jusqu'à la tente Impériale, fermée par de gros canon liés avec des chaînes de fer. Là ils s'arrêtent & ils se débandent pour piller. Alors les Janissaires les attaquent & les repoussent. Le Pacha Cigale arrive avec l'arriere-garde qui n'avoit point encore donné. Les Chrétiens fuient, leur infanterie est presque toute massacrée. Ce fut ainsi que la fatalité arracha des mains des Impériaux une victoire déjà scellée du sang de vingt mille Ottomans. La terreur des vaincus fut telle qu'ils ne cessoient de fuir, quoiqu'ils ne fussent pas poursuivis; & celle des victorieux avoit été telle au commencement du combat, qu'ils n'oserent les poursuivre & qu'ils n'étoient pas encore rassurés par la victoire, le lendemain de la bataille. Enfin, par un flux & un reflux inexplicable de vicissitudes, l'armée victorieuse se dissipa; les troupes vaincues prirent Totis & Pappa; elles assiégerent Javarin. On tient qu'au siège ou à la bataille d'Egra, il ne périt pas moins de 60 mille Musulmans & de 20 mille Chrétiens.

Le Sulthan, qui avoit fui pendant la bataille, dépouilla le Grand Visir Ibrahim du ministere pour le confier au Pacha Cigale, Génois d'origine, en récompense du service qu'il avoit rendu dans cette journée. Mais la Sulthane-Mere ôta la charge au ministre pour la rendre à l'ancien, qui avoit le mérite de lui plaire. Ce fut dans ces circonstances qu'un ambassadeur de Perse appliqua au gouvernement de Turquie le proverbe dont nous avons parlé ailleurs. C'est un mauvais augure quand la poule chante comme le coq. Mahomet finit là ses exploits & ses expéditions militaires.

On parle de paix. Cependant les Chrétiens prennent Javarin, Tatta, Palotte, Vesprin. L'armée Turque bat la campagne. La peste ravage Constantinople. Les Janissaires eurent la hardiesse de dire qu'ils mettroient sur la tête du Khan des Tartares la couronne que le Sulthan laissoit sur celle d'une femme. Les Impériaux furent obligés de lever le siége de devant Bude, &, la campagne suivante, ils n'eurent pas un meilleur succès. 1006. 1598.

Il y eut en même tems des révoltes dans la Caramanie. A la tête d'une troupe de vagabonds rassemblés par l'espoir de quelque butin, étoit le nom de Selim, fils d'Amurath III, frere de Mahomet, que portoit un homme ou ambitieux ou infortuné. Ses partisans le livrerent eux-mêmes pour de l'argent à l'Empereur : il soutint aux ministres & au Sulthan lui-même, avec autant de fermeté que de vraisemblance & d'ingénuité apparente, que le jour qu'on avoit égorgé les autres fils d'Amurath, le Visir l'avoit soustrait au supplice en substituant un autre enfant. On lui trancha la tête. 1007. 1599.

Cette mort n'étouffa pas les troubles de l'Asie. Un Effendi ou écrivain, à qui les historiens ne donnent point d'autre nom, se joignit à Cussain, autre rébelle, avec lequel il fit des courses jusqu'aux portes d'Alep. Méhémet-Pacha chargé de les poursuivre, essaya de les désunir. Cussain étoit le plus à craindre, on lui tendit des piéges, & ce fut l'Effendi lui-même qui le trahit. On l'amena chargé de fers à Constantinople, où il expia son crime

Hist. de l'Empire Ottoman.

dans d'horribles tourmens. Le Sulthan lui fit rompre en sa présence le bras droit & la jambe gauche : ensuite on le tenailla & l'on mit dans ses plaies des flambeaux ardens. Enfin ce malheureux expira pendu à un crochet. L'Effendi croyoit avoir obtenu son pardon par sa perfidie, mais on lui répondit que la foi n'étoit pas due aux rebelles, on le serra de jour en jour : il se retrancha dans les montagnes, où il se maintint jusqu'à la chûte des neiges, qui entraînerent loin de lui l'armée Ottomane.

1008, & s. 1600, & s. Les secours qu'il reçut de Perse & de Géorgie le mirent, l'année suivante, en état d'entrer en campagne avec d'assez grandes forces. Il tua dans un bois deux mille Impériaux, s'ouvrit le chemin de la Natolie, leva dans les villages d'abondantes recrues, exigea de toutes les villes de grosses contributions, se rendit maître des passages & par conséquent du commerce, fut sur le point d'enlever le tribut du Caire, subjugua presque toute la Turquie Asiatique en peu de mois, & réduisit le général du Sulthan à acheter une suspension d'armes. Après cela, il se forma une maison, composée des mêmes officiers que celle de l'Empereur, & s'attribua toutes les prérogatives de la souveraineté. Ses soldats s'enrichissoient des dépouilles des peuples & commettoient avec impunité les plus horribles violences, coupant le nez & les oreilles à ceux qui refusoient de s'enrôler sous ses drapeaux. Une foule de ces infortunés ainsi mutilés, allerent se refugier à Constantinople, & leurs plaintes souleverent contre le Sulthan les peuples déjà disposés à la sédition. L'Effendi ou son frere battit en plusieurs rencontres les troupes Ottomanes, tira de fortes contributions d'Angora & de Pruse, envoya des partis jusqu'aux environs de Constantinople. Le Sulthan l'ignoroit. On ne sçait pas comment ce rebelle heureux consentit ensuite, comme on le dit, à rentrer sous l'obéissance, à se remettre à la foi de la Porte, à l'assister de ses troupes, & à se contenter du gouvernement de la Bosnie.

Les Turcs n'étoient pas, en Hongrie, dans une posture avan-

tageufe. Sigifmond Battori avoit cédé la Tranfylvanie à l'Empereur Rodolphe, en échange des comtés d'Opelen & de Ratibor dans la Siléfie. Il voulut enfuite rompre ce mauvais marché; ce qui caufa une brouillerie entre les deux Princes, mais la Tranfylvanie refta à Rodolphe. Ce Prince conquit avec le même bonheur la Moldavie; mais les Turcs lui enleverent Canife dans la Croatie.

Après s'être allié avec le Sofi de Perfe, il envoie trois armées 1009.
en Hongrie. La premiere commandée par le duc de Mercœur, 1601.
prend Albe-Royale & combat les Turcs. Chaque parti cria victoire, mais la gloire & le champ de bataille refterent aux Chrétiens qui, au nombre de 12 mille contre 50 mille Infidéles, en tuerent trois mille, parmi lefquels Méhémet, leur général, le Pacha de Bude & fept autres Beglierbegs. La feconde armée, qui étoit conduite par l'Archiduc Maximilien, entreprit fans fuccès le fiége de Canife: en fe retirant au bruit de l'approche de l'ennemi, elle abandonna tout ce qu'il eût pu lui enlever par un combat avec la faveur entiere de la fortune, malades, bleffés, artillerie, bagage. La troifieme paffa en Tranfylvanie, où elle contint les peuples qui menaçoient de fecouer le joug de l'Empereur.

Les Chrétiens ne fçavoient pas conferver leurs conquêtes ni 1010.
prévoir les malheurs qu'ils éprouvoient tous les jours. Albe, par 1602.
la lâcheté de la garnifon, capitula; les Turcs la faccagerent. L'armée Chrétienne attendit, pour fe mettre en action, que la place fût rendue. Après avoir vu tranquillement le cours du fiége, elle fut faifie de la fureur de combattre, lorfqu'il n'en étoit plus tems. Elle affiégea Bude fans fuccès, elle furprit Pefth & l'abandonna. Les Turcs de leur côté battirent inutilement Strigonie & évacuerent Haduan. Il fembloit que la fortune fe déclarât contre tous. Dans ce tems-là les Efpagnols formoient de vains projets fur la Barbarie. Ils avoient envoyé D. Juan d'Autriche pour tenter, avec e fecours du Roi de Fez, la prife d'Alger; & le Pacha Cigale partit de Conftantinople avec cinquante voiles pour traverfer fon

Hist. de l'Empire Ottoman.

dessein : mais chacun se retira de son côté, D. Juan, sans rien entreprendre, Cigale, en ravageant les lieux qu'il côtoyoit. Les Chevaliers de Malthe prirent, par un stratagême, Mahomette, qui fut pillée & brûlée ; quelque tems après, ils chasserent les Turcs de Lépanthe. Le Roi de Perse commençoit à réduire le Schirvan & l'Arménie sous leurs anciennes loix.

Les malheurs de l'Asie Mineure asservie par l'Effendi, les revers essuyés en Europe, les succès du Sofi, toutes ces calamités jointes à l'usurpation des Timariots ou terres militaires par les Sulthanes, à un surhaussement dans les monnoies, & à l'oppression des peuples, allumerent & rallumerent plusieurs fois autour du trône le feu de la sédition. Les Mollahs, avec la hardiesse que donne un caractere sacré, avoient osé dire au Sulthan, dans la mosquée Impériale, que les peuples irrités de voir la puissance s'avilir dans les mains d'une femme, avoient résolu d'appeler un Prince de Crimée ou le Schérif de la Mecque pour la relever. Les Spahis & les Janissaires, avec l'audace qu'inspire la force, allerent lui demander compte de sa conduite jusque dans le Divan, le contraignirent de leur sacrifier le Capi Aga, son favori, avec quelques autres Pachas, & lui imposerent des loix comme des maîtres à un esclave, qu'ils ne punissent que pour le corriger, mais avec le pouvoir & des raisons légitimes de le punir plus sévérement. Le Sulthan étoit à la merci de ces séditieux, qui n'avoient que trop de prétextes pour renouveller à chaque instant les troubles. Le calme n'étoit jamais parfaitement rétabli, &, sous une surface quelquefois tranquille, on ne cessoit d'entendre le murmure sourd de la tempête qui se préparoit à éclater.
1011. 1603. Mahomet en devint si ombrageux, qu'après la derniere émeute il fit mourir Mahmoud, son fils aîné & la Sulthane mere de ce Prince, les accusant d'entretenir, par leurs menées, l'esprit de révolte parmi les Janissaires, dans le dessein de lui arracher le sceptre. Il est certain que le jeune Prince travailloit au moins à se
1012. 1604. l'assurer après sa mort. Peu de tems après, le Sulthan mourut,

aussi haï que méprisé, ayant régné précairement dans le trouble & vécu tristement dans les plaisirs. Dans l'histoire publiée par le Prince Cantimir, on ne trouve sous le règne de ce Prince que le siége & la prise d'Egra; les règnes suivans n'y sont pas plus exactement présentés. L'on pardonne à des nations sans philosophie d'avoir rejeté de leurs fastes leurs revers; chacun sent en soi même qu'il voudroit oublier des disgraces flétrissantes pour lui ou du moins les dérober à la connoissance des autres : mais on n'a pas les mêmes motifs d'indulgence envers un historien qui ne doit être d'aucun pays, encore moins envers un historien qui écrit les annales d'un pays étranger.

A lui seul entre tous les fils d'Othman, dit un poëte Turc en parlant d'Achmet I, à lui seul cette prérogative a été accordée de posséder l'Empire avant que d'avoir pu posséder l'étendart. Achmet n'avoit que quinze ans lorsqu'il reçut la couronne, & les Turcs n'ont pas, avant l'âge de puberté, le Sandgiac ou étendart, qui est le symbole de la puissance. Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Prince, fut d'envoyer la mere du dernier Sulthan au vieux serrail. Sa mere, née dans la Bosnie, élevée dans l'esclavage, douée d'agrémens & de talens, succéda au crédit de la vieille Sulthane disgraciée.

Schah-Abbas, guerrier vigilant & actif, avoit déjà les armes à la main; déjà il avoit fait des conquêtes sur les Turcs. Pendant 1013-14.
que les mouvemens du serrail fixoient l'attention de Constanti- 1604-5.
nople, Tauris & le Schirvan, Erzérum & l'Arménie, Teflis & la Géorgie, virent les drapeaux Ottomans déchirés & foulés aux pieds par ce conquérant célebre. Les Pachas n'alloient dans ces provinces que pour perdre des batailles & leurs emplois ou la vie. Le Sofi ne se bornoit point à vaincre, il excitoit les Pachas & les peuples Ottomans à la révolte. Ses intrigues n'avoient pas moins de succès que ses armes.

En Hongrie, les affaires prirent une tournure plus favorable. Les officiers à qui l'Empereur Rodolphe avoit confié le gouverne-

Hist. de l'Empire Ottoman.

ment de la Tranfylvanie, au lieu d'accoutumer doucement les peuples au nouveau joug, le leur rendirent infupportable par leurs vexations. Bofcaie, un des premiers barons de la province, fe mit à la tête des mécontens. Affifté des fecours des Turcs toujours prêts à entretenir la divifion entre les Princes Chrétiens & à en profiter, il battit en plufieurs rencontres les troupes Impériales, fe rendit maître de Caffovie & autres places fortes, & mérita par là, aux yeux de la nation, d'être reconnu Prince de Tranfylvanie : il le fut dans une diette nombreufe. Le Vifir d'Achmet, en préfence de l'armée Chrétienne & de l'armée Ottomane, rangées en bataille dans la campagne de Rocas, lui mit fur la tête la couronne des anciens Princes du pays, & l'arma d'un fabre garni de diamans, en le déclarant Roi de Hongrie & de Tranfylvanie.

Les peuples de la Haute Hongrie, entraînés par l'exemple, favorifoient les efforts des Turcs : deftitués de leur appui ou mal payées, les garnifons difpofoient de la vie ou de la liberté de leurs commandans; & les villes fe rendoient à difcrétion. Ce fut ainfi que Vifgrade, Novigrade, S. Thomas, Neftad, Presburg, Totis, Nohafie & Strigonie même, pafferent dans les mains des Infidèles. Bofcaie repouffa les Allemands jufque dans l'Autriche. Maître de la campagne, il envoya dans la Moravie un corps de Tartares, qui la faccagerent. La ville d'Epperie ne fe rendit à fes armes qu'après qu'elle eut fuccombé fous la plus affreufe mifere, au point que les habitans ayant mangé le cuir de leurs fouliers & de femblables mets, fe nourrirent de leurs propres enfans, & que les foldats commençoient à tirer au fort à qui ferviroit de pâture aux autres.

Les fuccès des Turcs en Europe étoient balancés par les progrès
1014-15. de la rebellion & des armes Perfannes en Afie. Le Pacha d'Alep,
1605-6. fous les aufpices du Sofi, avoit défait foixante mille Ottomans, pris la ville de Tripoli, battu le Pacha de Damas, foumis cette place,

place, mis en fuite le Beglierbeg de Myſie & enlevé le tribut que l'Egypte envoyoit à Conſtantinople. On apprit dans le même tems queles Coſaques venoient de ravager les Diſtricts de Bender & de Moncaſtre.

Les finances étoient épuiſées. Aux frais de la guerre, que la mauvaiſe adminiſtration & les mauvais ſuccès font monter ſi haut, ſe joignoit la ſouſtraction de la portion la plus conſidérable des tributs, qui fondoit dans les mains des gouverneurs. Le Sulthan détournoit lui-même des ſommes immenſes pour des objet particuliers. Il eſt bien difficile que, dans les grands maux aux quels il faut appliquer un prompt remède, le remède ne ſoit lui-même un mal. On procéda violemment contre les Juifs tou commerçans ou financiers, comme s'ils euſſent été des voleur publics, qui n'ont rien acquis légitimement, ou des eſclaves qu n'acquierent que pour leurs maîtres. Cette nation vexée par le Viſir, ſacrifia une partie de ſes richeſſes pour ſauver l'autre & pour gagner des perſonnes accréditées, qui vinrent à bout de perſuader au Sulthan qu'il trouveroit dans les coffres de ſon miniſtre ce qu'il manquoit au tréſor pour continuer la guerre. Achmet retira 800 mille ſequins de la mort du Viſir : cet homme étoit dur & violent. Le Mufti lui avoit inſinué de retirer, par voie d'emprunt, tous les fonds qui étoient en dépôt dans les moſquées pour des œuvres pies. » Il eſt juſte, diſoit ce grand prêtre dans une » conſultation qu'il fit lui-même publier, il eſt juſte que tous les » membres concourent à la conſervation du corps ; &, comme il » eſt impoſſible que les maiſons des particuliers ne ſoient en- » veloppées dans la deſtruction d'une ville, de même la Monar- » chie ne peut être renverſée ſans que ſa chûte n'entraîne celle des » moſquées & de la loi ». La mort du Viſir fut un acheminement à la paix : elle ſe conclut l'an de J. C. 1606. Chacun garde ce qu'il avoit pris pendant la guerre. Boſcaie obtient pour lui & pour ſes deſcendans la Tranſylvanie, avec le Palatinat de la

Hist. de l'Empire Ottoman.

Haute-Hongrie ; mais à peine commençoit-il à en jouir, que son chancelier l'empoisonna.

1016. 1607.

Un bras étendu sur l'Asie & l'autre sur l'Europe, le Sulthan n'employoit pas, avant cet événement, la moitié de ses forces réelles contre le Sofi & les rebelles ses fauteurs : cette paix valoit plus contr'eux que des victoires. L'ennemi domestique fut celui que l'on se proposa d'abattre le premier, comme le plus dangereux. Les Persans poussoient bien des partis jusqu'auprès de Constantinople, mais ils avoient les peuples contr'eux. Nasuf, Pacha d'Alep, troubloit la Caramanie & la Natolie, & les peuples se déclaroient pour lui. Le Visir chargé d'arrêter les progrès de la revolte, vint à bout, par des voies douces, d'appaiser la sédition dans ces provinces. Son armée arriva, sans avoir tiré l'épée, sur le territoire d'Alep. Elle étoit composée de 130 mille hommes : le Pacha n'en avoit que 40 mille. On combattit pendant trois jours. Chaque jour, les deux partis s'attribuerent la victoire, parce que, le combat cessé, aucun des deux n'étoit vaincu. L'intrépide Pacha se préparoit à une quatriéme journée, lorsqu'on l'avertit que les anciens gouverneurs de Damas & de Tripoli amenoient des renforts au Visir. Ses troupes invincibles sur le champ de bataille, furent à l'instant dissipées par la frayeur & dispersées dans les montagnes. Le Pacha délaissé tenta le fort & la foi de la Porte : il se remit entre les mains du Sulthan, & l'on vit avec surprise l'Empereur Turc, non-seulement tenir parole à un ennemi abattu, mais pardonner à un sujet rebelle & dompté, rendre à ce sujet, guerrier redoutable, les biens & les honneurs qu'il possédoit avant sa révolte. Sa fortune ne se renversa que lorsqu'il fut parvenu au faîte des honneurs.

Il étoit tems que les forces de l'Empire tombassent sur les Persans, qui jusqu'à lors avoient détruit tout ce qu'on avoit détaché contr'eux. Mais, en se préparant avec lenteur à les combattre, on

1017. 1608.

paroissoit reculer. Il étoit moins périlleux de prendre des villages en Hongrie, au milieu de la paix. A l'exemple de la nation, des

particuliers exercerent des brigandages dans Smyrne & jusqu'à Magnesie. Philippe III chassoit alors d'Espagne les Maures, qui demanderent du secours à Constantinople. On prit par foiblesse le parti peut-être le plus avantageux. On congédia leurs Envoyés avec des promesses, qu'on n'avoit pas l'air de vouloir tenir, quoiqu'ils eussent bien payé les Sulthanes & les Pachas. Les Maures 1018. Espagnols vinrent au nombre de neuf cens mille, peupler & cul- 1609. tiver l'Afrique & la Turquie. Les Galeres du Roi d'Espagne, du Grand Duc de Toscane & de Malthe croisoient alors sur la méditerranée : le Sulthan envoya une armée navale pour arrêter leur desseins : elles prirent ou coulerent à fonds quelques navires de cette escadre. Les vaisseaux de Toscane allerent sur les côtes de Barbarie délivrer des Chrétiens, & enchaîner des Maures.

Achmet manquoit d'argent pour soudoyer ses armées, mais il avoit des sommes immenses à dépenser en édifices. Pendant 1019. que ses troupes abattues en Perse par de nouvelles défaites de- 1610. mandoient un chef qui relevât leur courage, il présidoit à la construction d'un superbe Jami, excitant par sa présence & par ses libéralités, les ouvriers au travail. Ce Temple élevé dans l'Hippodrome, auprès de Ste Sophie, surpasse ce célèbre bâtiment en magnificence, s'il lui cède du côte de la grandeur. On y voit plus de deux cens planches d'or, garnies de pierres précieuses, sur lesquelles sont gravés les noms des Prophetes, avec des sentences de l'Alcoran. Suivant le calcul qui fut fait alors, chaque dragme pesant de pierre ou de mortier, revenoit à trois aspres. Les Turcs disoient que c'étoit bâtir avec leur sang. Et l'on a pû louer cette misérable & odieuse magnificence! On la trouvoit irreligieuse, parce que le Sulthan ne pouvoit licitement placer la première pierre du Temple, qu'il ne l'eût doté des revenus de quelque conquête faite par lui-même sur les Chrétiens. Il paroît que ce Prince avoit plus de vanité que de religion, & plus de superstition que de piété. Cette petitesse d'esprit, je parle de la superstition, sauva deux fois la vie à son frère Mustapha, qui

Hist. de l'Empire Ottoman.

avoit d'abord été garanti du cordon, par sa jeunesse, & par la crainte où l'on étoit que le Sulthan ne fût pas appelé par la nature à donner un héritier à l'Empire. Achmet prit dans la suite un orage & une colique pour des ordres que lui donnoit le ciel, non-seulement de conserver la vie à son frère, mais même, sui-
1020. vant quelques auteurs de le déclarer son successeur, au préjudice
1611. de ses propres enfans. Vers ce tems-là, la paix fut conclue avec
1021. l'Ambassadeur de Perse, à des conditions avantageuses, mais le
1612. Sofi refusa de la ratifier. Les galeres de Malthe & de Florence inquiéterent les Isles de l'Archipel. Le Sulthan donna des fêtes dans Constantinople : la peste les troubla ; elle enleva cinq ou six cens personnes par jour. Achmet partit pour Andrinople ; les Janissaires en prirent occasion de se révolter, parce que, disoient-ils, jamais Sulthan n'avoit fait marcher ses troupes au cœur de l'hiver. Sur ces entrefaites, Constantinople fut ravagée par une horrible incendie : le grand Visir s'apperçut que les Janissaires, au lieu d'arrêter les progrès des flammes, forçoient & pilloient les maisons. Il punit les coupables ; seize mille furent envoyés en Asie, & il y eut défense d'en recevoir de nouveaux. Les Maures réfugiés dans cette capitale, chasserent, sous la protection du Cadhi, les Juifs de leurs synagogues & de Péra. L'Ambassadeur de France préserva les Chrétiens d'un pareil traitement.

Gabriel Battori & Betlem Gabor déchiroient la Transylvanie, avec la faveur ou plutôt sous le joug, l'un du Sulthan, l'autre de
1022. l'Empereur d'Allemagne. Les Turcs obligent Battori de s'enfer-
1613. mer dans Varadin ; il négocie avec eux. Les Impériaux arrivent pour le dégager, & l'assassinent. Gabor recueillit les fruits de ce meurtre. Le Pacha de Bude l'investit de la principauté ; que
1023. les peuples lui offroient à l'envi. Cependant les partisans de Battori
1614. le troublerent dans la possession de cette Province ; les Turcs lui rendirent le calme en l'asservissant sous leurs garnisons.

Le Sulthan, pour couper une trame secrete ourdie dans sa propre Cour en faveur des Persans, fait périr son Grand Visir

Jesuf, ancien Pacha d'Alep, qu'une revolte appuyée par le Sofi, avoit conduit aux premières charges. Peut être n'étoit-il pas alors coupable de la trahison dont on l'accusoit, quoique ses anciennes liaisons & la mauvaise conduite des Turcs dans la guerre de Perse, laquelle paroît l'ouvrage de la trahison, donnent lieu de le suspecter; mais il avoit amassé de grands trésors, & devoit périr, suivant la maxime du despotisme, qui souffre de la part des Pachas les péculats & les vols publics pour se les approprier. Dans ce genre de gouvernement, ce n'est pas le crime que l'on punit en fait de délits lucratifs, c'est la richesse qu'ils produisent. Les Pachas ne sont que des instrumens aveugles d'avarice, que la Cour brise après les avoir employés. De nouveaux trésors passent dans l'épargne du Sulthan par la dégradation du Vice-Roi de Tunis, qui, de tyran impuni, s'érigeoit en souverain absolu. L'insolence des Africains reprimée, on donna la chasse aux Cosaques, lesquels étant descendus dans le Pont Euxin, avoient brûlé une flotte & l'arsénal du Grand Seigneur dans le port de Trébizonde, réduit Synope en cendres, & pillé les environs. Le Roi de Pologne les désavoua.

La rebellion renaissoit de tems en tems de ses cendres en 1024.
Asie. Elle avoit été plusieurs fois ranimée par un nommé Jacaya, 1615.
qui se disoit frère aîné du Sulthan Achmet, & qui, après avoir échoué dans toutes ses entreprises, dans tous ses complots, dans toutes ses sollicitations auprès des Princes Chrétiens, alla vivre en France des secours du Duc de Nevers. L'extrême desir qu'avoit le Sulthan de châtier l'insolence des Asiatiques, l'engagea à conclure avec l'Empereur d'Allemagne un nouveau traité pour la pa- 1025.
cification de l'Europe, où, du choc de différentes garnisons, sor- 1616.
toient des étincelles de guerre. A l'entrée de l'Ambassadeur de l'Empereur d'Allemagne à Constantinople, il y eut une émeute excitée par le bruit qui se répandit, que les Chrétiens, par la trame des Jésuites établis à Péra, étoient armés pour s'emparer de la ville & attenter à la personne du Sulthan, conformément,

Hist. de l'Empire Ottoman.

disoient les Prêtres Grecs, à la doctrine de ces Religieux, sur le régicide & à leur conduite dans les pays infidèles & même Chrétiens d'une autre communion. Sur ce bruit, semé par les ennemis des Jésuites & des Chrétiens, les Francs coururent le dernier péril : Sancy, Ambassadeur de Henri IV, les sauva ; il maintint même la mission que ces Religieux avoient obtenue à Péra, par la protection de ce Prince.

1026. 1617. Les Cosaques d'un côté, & les Tartares de l'autre, mirent aux prises par leurs courses, la Pologne & la Turquie. Au lieu de combattre, on négocia. Les Polonois intimidés traiterent en vaincus ; ils reconnurent la souveraineté absolue de la Porte sur la Moldavie. Le traité de Vienne n'avoit pas entiérement rétabli l'ordre du côté de la Hongrie ; il s'y commit des hostilités. Le Grand Seigneur mit sur pied quatre armées, deux de terre, & deux de mer, destinées à agir, la première contre les Persans, la seconde contre les Polonois, qui désavouoient le Général Zoskienki, auteur du traité ; la troisième, contre les Cosaques ; & la quatrième à escorter le tribut que l'Egypte envoie à la Porte. Ces armées, à la réserve de la seconde, qui resta dans l'inaction, eurent toutes la fortune contraire. Ces malheurs semblerent être

1027. 1618. les présages de la mort du Sulthan Achmet. Ce Prince qui n'avoit pas moins de présomption que d'incapacité, s'enivroit de projets, de grandes entreprises, qu'il abandonnoit au moment de l'exécution. En projetant, il ne fonda jamais ses forces personnelles, je veux dire, son génie & son courage, c'est à-dire, ce qu'il importe le plus à un homme à desseins de connoître : ses desseins étoient des jeux de son imagination. Eût-il adapté ses idées à ses moyens, il est à présumer qu'il eût encore échoué ; car il ne récompensoit pas ; & il punissoit avec une extrême rigueur ; appesanti, hébété par des excès brutaux, ses Sujets le trouverent d'autant plus méprisable, qu'il fut plus malheureux. Son talent étoit de faire des flèches : il acquit parmi les Armuriers la réputation d'un grand Prince.

Le sceptre appartenoit à Othoman, fils d'Achmet; mais il étoit si jeune, que l'on craignit de le confier à ses foibles mains. Mustapha, son oncle, fut proclamé par les Pachas, qui publierent qu'Achmet l'avoit désigné pour son successeur. A peine trois mois se sont-ils écoulés depuis le couronnement du nouveau Sulthan, qu'ils le déposent à cause de son imbécillité, & l'enferment dans le Château des Sept Tours. Après cette apparition de Mustafa sur le Trône, le droit reprit sa place; Othoman ou Osmand II fut couronné.

Ce Prince, quoiqu'il ne fût âgé que de treize ans, montroit déjà de l'ambition, du courage, de l'application, avec un grand éloignement pour l'oisiveté & pour les amusemens du Serrail. Cependant il consentit à terminer la guerre de Perse, où, pour remporter de légers avantages, il falloit perdre des armées. Vers 1028.
la fin de cette guerre, Constantinople fut effrayée par un météore 1619.
qui parut au ciel toutes les nuits pendant deux mois. C'étoit une lumière rougeâtre, ayant la forme d'une épée courbée, la poignée sur la Perse, & la pointe sur Constantinople. Les Astrologues donnerent à ce signe une interprétation plus favorable que la superstition publique. Les mêmes devins trouverent de mauvais augure, le froid rigoureux qui se fit sentir l'année suivante dans la même saison. Ils avoient apparemment été mal payés de leurs prophéties. Le courage d'Othman prévalut sur leur dernière prédiction.

Les Bas-Hongrois, las de la domination Allemande, avoient ouvert plusieurs de leurs places à Betlem Gabor. Ce vassal de la Porte, donna en Autriche & en Moravie, beaucoup d'embarras à l'Empereur Ferdinand, déjà trop occupé du côté de la Bohême, où les Etats avoient couronné dans Prague, Frédéric, Electeur Palatin. Le Sulthan attentif à profiter de ces divisions, envoya des Janissaires pour complimenter Frédéric, pendant qu'il fournissoit sous main à Gabor de puissans secours. Ses mouvemens ne produisirent pas de grands effets: Frédéric perdit la couronne

Hist. de l'Empire Ottoman. de Bohême & son Electorat; Gabor, après quelques entreprises, qui eurent plus d'éclat que de succès, fut obligé d'abandonner ses prétentions & de retourner en Transylvanie.

L'embrasement, qui de la Bohême avoit gagné la Hongrie, s'étendit jusqu'au Royaume de Pologne. Betlem Gabor suscita le

1029. 1620. Turc & le Tartare contre les Polonois, qui favoriserent ses ennemis; les brigandages des Cosaques, & leurs succès contre une armée Turque, donnerent un nouveau poids à ses sollicitations & à son argent. Le jeune Sulthan, plein d'ardeur pour la gloire, s'occupa pendant un an entier des apprêts d'une expédition dans la Pologne, où il se flattoit de couper le mal à la racine. On manda toutes les troupes d'Europe, d'Asie & d'Afrique. Les Tartares leur frayerent les voies. Parut enfin à la tête de quatre

1030, 1621. cens mille hommes, Othman, tout brillant d'ardeur pour les combats; & la Pologne, que le ciel avoit étonnée par deux couronnes de feu qui se paroissent choquer l'une & l'autre au coucher du soleil, fut consternée. Cependant les Polonois & les Cosaques, de quelques rencontres dans lesquelles ils acquirent la gloire de n'avoir pas été vaincus, plutôt que celle d'être victorieux, conçurent l'allégresse qui inspire la hardiesse & la confiance; pendant que Constantinople, alarmée à la vue de quelques bandes ennemies qui paroissoient à l'embouchure de la mer noire, recouroit aux Francs qui commerçoient dans ses fauxbourgs pour la défendre. Au passage d'un pont, le Sulthan avoit été si rudement sécoué par son cheval, que son turban étoit tombé par terre, ce qui avoit paru d'un présage sinistre aux soldats, & ce qu'avec plus de courage, ils n'eussent peut-être pas pris en mauvaise part. Enfin, quand le Sulthan distribua aux Janissaires les gratifications accoutumées, ils ne témoignerent ni joie, ni empressemens, soit qu'ils fussent inquiets des prédictions & des augures, soit que la lâcheté des Asiatiques eût infecté toute l'armée, soit que le trafic auquel ils s'abandonnoient alors eût entièrement dissipé leur humeur belliqueuse, soit qu'ils se défiassent de

de l'habileté de leur chef. Le courage d'Othman sembloit ne promettre qu'à lui seul de bons succès.

Les Polonois qui avoient reçu des secours d'Allemagne & d'Italie formoient une armée de quatre-vingts mille hommes. Le Palatin de Vilna les établit dans un camp avantageux au-delà du Niéper, en face de Chotzim. L'ennemi ne tarda point à paroître. Cantimir Sesdar, (Gouverneur de quelques districts) de Crimée, détaché pour reconnoître leur poste, tombe dans une embuscade, où les Cosaques l'attirent. Le Sulthan impatient de combattre, arrive, campe, escarmouche, & reçoit des échecs. Six mille Turcs sont assommés au premier choc; il en périt encore davantage le lendemain à l'attaque du quartier des Cosaques, qui gagnoient jusqu'au camp ennemi. L'épouvante est dans l'armée Ottomane; le désordre suit l'épouvante : Othmān pleure, mais la flamme à la main, & en s'avançant contre les Polonois. Après avoir inutilement tenté de les forcer dans leurs tentes, il essaie de les réduire par la famine, & il exerce de grandes cruautés contre les prisonniers. Nouvelles attaques, nouveaux revers. Que la valeur ou la ruse décide du sort des divers combats, la victoire reste toujours aux Polonois; mais la misère est dans leur camp. Le Prince Uladislas & le Général Chodkiwieski soutinrent quelque tems par leur fermeté, le courage des troupes; le mal s'accrut, & plusieurs soldats déserterent, & le gros de l'armée ne dut peut-être son salut qu'à la souffrance & à la mutinerie de la soldatesque Ottomane. Le brave Chodkiwieski périt. Enfin, à la suite de divers combats, se livre une bataille générale. Les Polonois aussi heureux que vaillans, battirent l'ennemi de tous les côtés. Leur fureur ne se refroidit qu'après le plus sanglant carnage. L'infortune disposa les vaincus à la paix; la nécessité y détermina le vainqueur. On convint que les Polonois empêcheroient les Cosaques de faire des courses dans le Boristhène & que les Turcs contiendroient de leur côté les Tartares; que la République continueroit d'envoyer au Khan de Crimée le don annuel de quarante mille piastres, espèce

Hist. de l'Empire Ottoman.

de tribut qu'elle payoit depuis un ſiécle, ſous le titre de don gratuit; que le Deſpote de Moldavie reſteroit en poſſeſſion de Chotzim, &c. Cette guerre, une des plus mémorables du ſiècle, une des plus penibles, une des plus ſanglantes, ne dura que quelques jours.

1031.
1622.

Othman imputa ſes mauvais ſuccès à ſes ſoldats, les accuſant de déſobéiſſance & de lâcheté : les ſoldats ſe plaignirent à leur tour de ſa dureté, de ſon opiniâtreté, de ſon inexpérience, de ſon caractère préſomptueux & du caprice, qui lui avoit fait entreprendre cette guerre contre l'avis de ſes plus ſages miniſtres; ils ſe mutinent; ils pillent. Le Sulthan, irrité de leur inſolence, caſſe quatre mille Janiſſaires ou Spahis. Aveuglé par la mauvaiſe fortune & indiſpoſé contre Conſtantinople, il forme un deſſein dont l'exécution eût été funeſte à l'Empire & dont l'idée fut fatale pour lui; c'étoit de tranſporter le ſiége de l'Empire à Damas. Pour couvrir ſa réſolution, il annonce qu'il va partir pour aller à la Mecque accomplir un vœu. Les ſoldats ne prennent point le change. Le Sulthan ſourd aux remontrances, ouvrit l'oreille au bruit de la ſédition, mais trop tard. Déjà les portes du ſerrail étoient enfoncées : la priſon de l'imbécille Muſtafa s'ouvrit, le trône le reçut de nouveau, & le malheureux Othman accablé d'outrages, périt d'une mort tragique. Ce Prince étoit belliqueux, mais brutalement opiniâtre & ſordidement avare, deux vices qui le rendirent cruel. » Ce fut là, dit un écrivain, la premiere fois » que les Ottomans profanerent leur Idole & qu'ils tremperent » leurs mains dans le ſang de leur Souverain, qu'ils avoient tenu » juſqu'alors pour une perſonne ſacrée & digne de leurs adora- » tions ».

Muſtafa rapporta ſur le trône la même aliénation d'eſprit pour laquelle on l'en avoit fait deſcendre quelques années auparavant. Il fallut donner ſon imbécillité pour une faveur du ciel, qui, par des extaſes fréquentes, ſuſpendoit l'uſage des facultés de ſon ame. Mais, quelque ſtupide que ſoit le peuple, il ne fut pas poſſible

de lui persuader que ce fût par une inspiration divine que le Sulthan courût la nuit dans le palais, priant Othman de sortir du tombeau pour venir reprendre les rênes de l'Etat; qu'il mettoit en piéces les meubles les plus précieux; qu'il poursuivoit le cimeterre à la main les jeunes Azamoglans, s'applaudissant lorsque ces malheureux tomboient sous ses coups; & qu'un jour, allant à la mosquée, il chargea un pauvre de porter à l'Empereur Ferdinand une lettre, par laquelle il l'invitoit à venir à Constantinople prendre possession de l'Empire Ottoman. Le parricide Daout, Grand Visir, eut beau tendre des pièges aux peuples pour les faire donner dans l'illusion, elle étoit trop grossiere pour les surprendre: il eut beau répandre à pleines mains sur la milice de lâches libéralités, elle ne lui vendit que le tems d'en jouir. On se moqua du Souverain, on se dégoûta de l'administration présente, on regretta Othman, on se souleva. La mere du Sulthan, sous laquelle Daout gouvernoit l'Etat, parut dans la grande place pour calmer le peuple par un discours étudié: mais cette démarche choquoit les mœurs; sa hardiesse parut immodestie, on ne trouva dans son éloquence qu'un babil de femme. Le Mufti, arborant l'étendart du prophête, déclara l'obéissance illicite & les mariages illégitimes, sous le règne malheureux d'un Prince imbécille. Ensuite le Pacha de Bagdad se révolta; le commandant des Spahis désola l'Asie Mineure; le gouverneur d'Erzerum déclara une guerre cruelle aux Janissaires de la Natolie, sous prétexte de faire la recherche des meurtriers d'Othman. Enfin Constantinople consomma la révolution. On conduisit Mustafa au château des Sept-Tours, où il fut, peu de tems après, étranglé par ordre d'Amurath IV, son successeur, frere d'Othman. Ce Sulthan, dans son imbécillité, eut de très-grands vices. On pourroit, dit un historien, l'appeler le Sardanapale des Ottomans, si, après une vie de délices & de voluptés, il eût bravé la mort avec une grandeur d'ame pareille à celle de ce Prince. 1032. 1622.

Mustafa est le premier des Empereurs Ottomans que les au-

Hist. de l'Empire Ottoman.

teurs Turcs aient peint ſous ſes vraies couleurs, à la faveur, ce ſemble, de ſon imbécillité & de ſon infortune. L'ombre ſeule des deſpotes ferme la bouche à la vérité: on craint la foudre même après qu'elle eſt éteinte: on craint le tyran mort dans la tyrannie qui règne encore. D'un autre côté, la ſervitude ne permet pas d'élever ſon eſprit au-deſſus de l'opinion reçue; & les enfans voient avec les yeux de leurs peres. Ainſi ces générations idolâtres ſe proſternent les unes après les autres devant les Dieux qu'elles ont vu adorer, quels qu'ils puiſſent être. Lorſque le deſpotiſme eſt dans ſa vigueur, c'eſt peut-être moins la crainte que le reſpect qui en eſt le principal reſſort; la crainte tire ſa ſolidité du reſpect. Si les hommes en place ſont plutôt conduits par le premier de ces ſentimens; le ſecond a plus d'empire ſur les peuples qui ne tremblent pas long-tems devant ce qu'ils n'honorent pas, car ils ſentent toujours aſſez leurs forces pour ſe croire redoutables aux yeux d'un ſeul. C'eſt pourquoi les Monarques de l'Orient ont plutôt cherché à s'étayer de la vénération que de la terreur publique, en s'environnant de l'appareil le plus impoſant de la majeſté. C'eſt pourquoi les bons Princes conviennent même au deſpotiſme, pourvu que leur bonté ne ſoit point foibleſſe. Les Turcs attaquent aujourd'hui la perſonne même de leurs Souverains; c'eſt que le deſpotiſme Ottoman a dégénéré, le reſpect s'eſt perdu, la crainte n'arrête plus les ſujets, & le trône nage ſur une mer orageuſe.

L'Etat étoit ébranlé juſque dans ſes fondemens par l'indiſcipline, par l'injuſtice, par les révoltes; il ne pouvoit être raffermi que par des moyens violens. Amurath avoit les vices & les bonnes qualités propres à remonter une monarchie dans ces tems de confuſion & d'horreur: il étoit féroce, inexorable, ruſé, entreprenant, intrépide, opiniâtre, judicieux, prudent; mais, trop jeune encore pour prendre le ſceptre de fer, il laiſſa ſa mere, auteur de ſon élévation, & l'Eunuque Méhémet, Grand Viſir, commencer ſon règne par la modération, néanmoins on abattit la tête à quelques concuſſionnaires.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Dans le dessein d'humilier l'insupportable orgueil des Janissaires & des Spahis, on favorisa le rebelle Abaza, gouverneur d'Erzerum, leur ennemi déclaré, lequel, pour entraîner la foule, s'étoit muni d'un ordre du prophête Mahomet, qui le chargeoit de punir sur eux, par des cruautés inouies, la mort d'Othman. Il cherchoit ses victimes jusque dans le sein des malheureuses femmes de ces soldats. On envoya en Hongrie à Betlem-Gabor des troupes, qui furent presque entiérement détruites dans leur retraite. Le Prince de Transylvanie fit la paix l'année suivante avec l'Empereur d'Allemagne, & le Grand Seigneur la confirma. Le Sofi soutenoit le Pacha de Bagdad dans la révolte. 1033. 1623.

Les Cosaques recommencerent ensuite par la Mer Noire leurs incursions sur les côtes de la Thrace & jusqu'à la vue de Constantinople, où, dans le cours de deux années, ils répandirent plusieurs fois l'alarme. L'épouvante fut une fois si grande, que le conseil craignant que leur religion ne leur procurât la faveur des Francs établis dans cette capitale, résolut un massacre général de ceux-ci, & la populace imprima même sur leur porte le sceau de la proscription : mais l'appréhension d'une révolte de tous les Chrétiens de l'Empire & de la vengeance des Princes intéressés par le même motif dans cette cause, fit tomber la résolution du Divan. On tira de l'arsenal la chaîne qui, sous les derniers Empereurs Grecs, fermoit le port & dont les Turcs avoient jusqu'alors dédaigné de se servir. On éleva des batteries aux environs du serrail, & toutes les milices s'assemblerent sur le rivage. L'ambassadeur de Pologne courut risque d'être mis en pièces. On repoussa les Cosaques, ils revinrent à la charge, on ne put les chasser tout-à fait. Il fallut que la République de Pologne, menacée par le Grand Seigneur, leur liât elle-même les mains par la force & par les traités vers l'an de J. C. 1626. Les petits Tartares avoient déjà humilié la fierté & éprouvé la foiblesse de la Porte, en rejetant le Khan qu'elle leur présentoit & en la forçant à confirmer leur choix. On se plaît à voir ainsi au pied du foible le fort qui a abusé de sa force. 1034, & s. 1624, & s.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Pendant que la Porte se félicitoit honteusement de n'être point écrasée par une puissance inférieure qui vouloit bien se borner à la fouler aux pieds; pendant qu'une poignée de brigands déconcertoit l'orgueil de Constantinople & l'ébranloit dans les fondemens par ses seules menaces, les peuples de la Palestine, de l'Arabie & de l'Asie Mineure, présentoient leurs mains aux fers du Roi de Perse. Le Grand Schah-Abbas avoit sur pied quatre grandes armées, toutes conduites par son génie & par sa fortune, contre un Etat chancelant, lequel avoit tout à craindre de ses vieilles bandes & qui manquoit d'argent pour lever de nouvelles milices. De la côte orientale de la Mer Noire, une armée Persane menaçoit, si je puis ainsi dire, avec le cri de la victoire, le centre de l'Empire. Le Grand Visir Méhémet, que ses ennemis n'étoient pas fâchés d'éloigner de la cour, fut chargé de conduire en Mésopotamie des troupes rassemblées avec peine; il n'y rétablit point la réputation des armes Ottomanes, qui s'y étoit déjà brisée dans les mains d'Ali-Pacha. Il forma le siége de Bagdad; mais, après plusieurs attaques infructueuses, il fut obligé de le lever. Amurath qui croissoit en âge, en habileté & en courage, le fit étrangler à son retour. On envoya une nouvelle armée en Perse sous les ordres d'Halil-Pacha, qui ne répondit pas mieux que Méhémet à l'attente du Sulthan.

Le nouveau général fut conduit devant Erzerum, par le desir d'acquérir une sur-abondance de gloire qui ne lui étoit point destinée, & par les craintes apparentes d'Abaza, qui, au bruit de sa marche, s'étoit renfermé dans cette place bien munie. Le rebelle qui, de tous les guerriers de son tems, passoit pour le plus habile & pour le plus intrépide, non content de repousser les assauts des Turcs, les assailloit lui-même dans leur camp. Ils plierent, ils se rendirent humblement comme si le sentiment du devoir les avoit engagés à mettre bas les armes. Le Visir effrayé oublia dans sa fuite précipitée qu'il alloit recevoir à Constantinople un cruel salaire. Le Sulthan se reprocha le mépris qu'il avoit eu jusqu'alors

pour Abaza. Le printems suivant, il fit marcher Chosreu avec des forces capables d'étouffer la révolte, mais non d'intimider le chef. Abaza soutint sa gloire, mais les habitans d'Erzerum le livrerent ou l'obligerent de se rendre au Grand Visir. L'Etat humilié auquel le réduisit la trahison ou la lâcheté des siens, ne ternit point l'ame héroïque qu'il avoit montrée dans ses exploits. Amurath assez sensible au mérite pour oublier les fautes des hommes distingués, récompensa la valeur d'Abaza, au lieu de punir sa révolte, il le fit Pacha de Bosnie.

L'Empire étoit en paix avec les Princes Chrétiens; il étoit presque en paix avec lui-même. Il ne lui restoit qu'un ennemi, le Roi de-Perse, & ce Roi n'étoit point Abbas-le-Grand. Cependant la cour étoit divisée par deux factions, qui brouilloient les affaires & retardoient les opérations les plus importantes. La premiere avoit pour chef le Grand Visir & le Mufti, le premier homme d'Etat & de guerre, le second personnage integre & religieux, tous les deux sujets fidéles, eux seuls capables de rétablir par leur sagesse la majesté Ottomane. L'autre faction formée par quatre Pachas, beaux-freres du Grand Seigneur, l'emportoit par la protection de la Sulthane-mere, jalouse de l'autorité du Visir que l'on tint, en quelque sorte, relégué en Perse à la tête des troupes, après la réduction d'Erzerum. Chosreu ayant rassemblé 160 mille hommes, entra dans cet Empire, après avoir triomphé des Turcomans sur son passage. Les Persans défirent son avant garde sans toutefois arrêter sa marche; ils cherchoient même à l'attirer dans leurs montagnes & leurs deserts. Les ennemis personnels que le Visir avoit à Constantinople, se flattoient qu'il y laisseroit la vie ou sa réputation; ses amis & le peuple eussent desiré son retour dans cette capitale, qui, par la mort de Betlem-Gabor, son rempart du côté de la Hongrie, craignoit de se voir accablée par les Impériaux, par les Polonois & par les Cosaques. Ces derniers avoient abordé près de la ville, triomphant des Turcs par des prodiges de valeur, pendant que les Polonois se signaloient contre les Tartares.

1039. 1629.

Hist. de l'Empire Ottoman. 1040. 1630.

Chosreu égaré, pour ainsi dire, dans la Perse, erroit, se fatiguoit, s'épuisoit. Le Sofi n'avoit garde de s'exposer au hasard d'une journée incertaine contre des gens désespérés; il boucha les passages au Visir, qui ne songeoit plus qu'à sauver ses troupes, à demi-mortes de faim & de lassitude. Cependant cet habile guerrier trompa la vigilance des Persans; une heureuse retraite & un grand combat firent oublier l'imprudence avec laquelle il s'étoit engagé dans le pays. Sorti de Perse, il demanda du renfort: la milice d'Europe refusa de payer le droit. Cinq mois s'écoulerent, sans que l'on sçût l'état de son armée à Constantinople, qui fut en ce tems-là affamée par les Cosaques. Le Divan craignoit de décourager par le bruit de ses mauvais succès les peuples, qui sembloient attacher le destin de l'Empire au sort de cette guerre. On apprit enfin, que, chargé de dépouilles, le Visir s'apprêtoit à assiéger Bagdad. La joie en fut si grande, qu'on alluma des feux dans toutes les villes, & qu'on rendit des actions de graces dans toutes les Mosquées. L'alégresse ranima l'espérance des peuples: elle leur promit de glorieux succès, & les trompa. Chosreu remplit, à la vérité, la tâche d'un bon Général; mais, après quarante-un jours de tranchée ouverte, il eut besoin d'aller réparer ses forces à Moussoul, en attendant qu'il eût reçu de l'argent & des hommes pour recommencer le siége. Sur ces entrefaites, le nouveau Pacha d'Erzerum se laisse emporter par l'esprit d'indépendance; il est défait & mis à mort.

Le Mufti & sa faction se proposoient de détrôner Amurath; ils n'attendoient que l'arrivée du Visir Chosreu pour conclure & agir. Le Sulthan, avec un bon esprit & un cœur haut, donnoit tête baissée dans des déportemens extravagans. Sa raison s'éclipsoit quelquefois dans ses débauches; elle étoit aussi quelquefois interceptée par des attaques d'apoplexie. En se dépouillant publiquement de l'appareil de la bienséance & de la majesté, il s'attiroit le mépris du peuple, qui, prosterné devant l'orgueil du trône, plutôt que devant les vertus des Souverains, ne respecte guère les

Rois

Rois qui ne paroiſſent pas ſe reſpecter eux-mêmes, quand ils ne ſe tiennent point enveloppés dans le faſte & la décence royale. Il y avoit pourtant dans l'ame d'Amurath des idées de bien public & des ſentimens d'affection paternelle pour ſes Sujets, quoique ſévère à l'excès envers les grands, comme la néceſſité des tems l'ordonnoit. Il fallut pourtant qu'il tolérât beaucoup d'entrepriſes des Pachas dans leurs gouvernemens; qu'il doublât les tailles & les impôts; qu'il cédât à la Milice mécontente, faute de paiement, malfaiſante, faute de diſcipline. A bien des ſignes on eût pu préſager la ſubverſion de la puiſſance Ottomane.

Les Arabes de l'Hyémen refuſoient d'obéir aux Officiers du Grand Seigneur & de payer les droits établis. Envain eſſaya-t-on de les ramener par la raiſon, ils ſe roidirent : il falut uſer de force. Le Pacha Couſan fit couper la tête au Shérif de la Mecque, auquel il imputa la révolte. Ses propres ſoldats ſe mutinerent, & lui demanderent la tête de l'Aga, ſon Favori, qui l'avoit empêché de leur accorder le taraquin, augmentation de paie : l'Aga fut ſacrifié. La peſte & la famine ayant enlevé la moitié des troupes ſur le chemin de la capitale du canton, le Pacha ne put l'aſſiéger; il recula pour être à portée de recevoir des renforts. Cependant il employa le tems à recouvrer les places maritimes qui étoient les plus importantes, parce qu'elles aſſuroient le commerce & le produit des douanes. 1041. 1631.

Le Grand Viſir étoit à Mouſſoul, occupé à retenir ſes troupes ſans argent & à les amuſer par des promeſſes, à ſévir contre les Officiers, à réconcilier les Janiſſaires & les Spahis, pendant que le Sofi reprenoit toutes les places frontières, enlevoit aux Turcs leurs magaſins, & donnoit à tous les guerriers des leçons d'humanité. Ce Prince renvoya un grand nombre de priſonniers, pour ſe venger, diſoit-il, du cruel traitement que ſes Sujets avoient reçu l'année précédente d'un barbare vainqueur. En ami du genre humain & de ſes ennemis mêmes, il conſeilla au Viſir de ne pas ſonger à attaquer de nouveau Bagdad, parce qu'il ve-

Hist. de l'Empire Ottoman.

noit de la mettre en état de soutenir un siège de trois ans, & qu'il avoit une belle armée pour en défendre l'approche ; enfin, il l'invite affectueusement à la paix. Trente mille Tartares venoient au secours de Ghosreu, les Circassiens & les Persans leur fermerent les passages, & en taillerent en pièces une partie. Le Grand Seigneur qui se voyoit dans l'impuissance de continuer la guerre, rappela les restes de son armée pour séduire la générosité du Sofi, qui prit cette démarche pour la paix : toutefois on ne la conclut que l'année suivante, à des conditions désavantageuses pour la
1042. Turquie. Les présens du Mogol engagerent bientôt l'Ottoman à
1632. la rompre. Le Grand Visir fut déposé.

L'esprit de révolte suivoit par-tout la milice que l'esprit de mercantille éloignoit de la guerre ; elle se mutina de tous les côtés. Amurath crut l'appaiser par des châtimens exemplaires, par la mort des Pachas soupçonnés de la soulever ; elle s'échauffa jusqu'à lui rappeler le sort d'Othman. Si l'effroi l'eût tenu caché, comme ce Prince infortuné, c'étoit fait de lui ; mais il brave le danger, il menace avec une majesté redoutable les troupes mutinées, il passe plusieurs fois à cheval au milieu des feux de la sédition ; ils s'éteignent. Pour contenir ces corps inquiets de milice, il les brouilla ; bientôt un nouveau tumulte l'oblige de se retirer à Andrinople. Le désordre s'accroît, il prend aux quatre coins de l'Empire. Divers Pachas se révoltent. A mesure qu'on coupoit une branche du mal, on en voyoit à l'instant répulluler de nouvelles ; à la fin on parvint à la racine. Ces mouvemens étoient sourdement excités par le Grand Visir Regep, beau-frère du Sulthan, qui, par ses brigues, conduisoit le Prince Ibrahim sur le trône. Après que le traître eut été étranglé, les Janissaires rentrerent dans le devoir, les Spahis ne tarderent pas à se soumettre. Dans ces Empires où la force est, non dans l'état, mais dans l'armée ; où les Princes, pour être les tyrans de leurs Sujets, sont les esclaves & les jouets du caprice de leurs soldats ; où les gens en place n'ayant qu'une grandeur chancelante, des biens funestes,

une exiſtence précaire, n'ont ni fidélité, ni honneur, ni vertu; dans ces Empires, il eſt impoſſible de concilier la ſûreté des Princes avec celle des états. Le gouvernement s'accable & ſe ſappe lui-même, la paix & la guerre ſont également des fléaux; il n'eſt aucune cauſe, il n'y a aucun inſtant, qui n'excite, qui n'étaie, qui ne ranime, le murmure, la ſédition, la révolte; il n'y a rien de léger, rien d'indifférent, tout peut amener la révolution. Amurath extermine une foule de ces lâches que la foibleſſe du gouvernement rend inſolens. Dans cette criſe, il ſemble qu'il ne reſte plus que l'horrible remède des proſcriptions à employer.

Le calme rétabli, Amurath embraſſa tout-à-la-fois la réduction de l'Emir Facardin, Prince des Druſes, & l'abaiſſement de la Pologne. L'Emir Facardin, ennemi du Mahométiſme, allié de pluſieurs Princes Chrétiens & Arabes, avoit agrandi ſon petit Etat, & s'étoit muni de tous les inſtrumens néceſſaires pour relever le Royaume de Jéruſalem, qui lui appartenoit, diſoit-il, comme deſcendant de Godefroi de Bouillon: le Grand Seigneur arme par 1043, *& ſ.*
mer & par terre pour le détruire. Les premiers événemens fatals 1635, *& ſ.*
& glorieux pour Aly, fils aînés du Prince des Druſes, annoncerent à celui-ci un malheureux avenir; ils prirent juſque ſur ſon courage. Le Capitan Pacha le vit céder ſans réſiſtance Seyde & Bévith, ſes deux plus importantes forteresses. Enfin il abandonna ſes Sujets pour ſe retirer dans les montagnes, ſes Sujets l'abandonnerent. Les Maronites & la plupart des Druſes ſe ſoumirent au Pacha de Damas; toutes les places ſe rendirent preſque à la premiére ſommation, à la réſerve de Niha, devant laquelle le Pacha perdit, durant un an de ſiège, la moitié de ſes troupes. Avec le ſecours de Réba, Roi des Arabes, Facardin eſpéra; il tenta la fortune, il ne fut point heureux. Le Pacha Giaffar le réduiſit à ſe cacher dans des antres; ſes gens le trahirent. Le Turc qui ne put le forcer dans ſa dernière retraite, le bloqua. Facardin ſe rendit, après que Giaffar lui eut juré ſur ſon turban de ne point attenter à ſa vie, & de s'intéreſſer auprès du Grand Seigneur pour qu'il

Hist. de l'Empire Ottoman.

fut rétabli dans sa Principauté. On lui promit même qu'il n'auroit à essuyer aucune humiliation, dans la crainte que par un généreux désespoir, il ne se préservât de l'ignominie. Le Grand Seigneur, impatient de le voir, se déguisa pour aller au devant de lui; toujours sensible au mérite, il fut si charmé de son éloquence & de son adresse à se justifier, qu'il lui fit faire son entrée à Constantinople en triomphateur, non en coupable, les trompettes sonnantes & les enseignes déployées. Facardin avoit reconnu l'Empereur à travers son déguisement; il s'insinua si avant dans les bonnes graces de ce Prince, que l'envie s'arma pour lui arracher une faveur & une vie qu'il avoit, en quelque sorte, dérobées à la cruauté d'Amurath. Il fut étranglé l'an de l'hégire 1045. Homme doué des qualités propres pour l'Empire, il avoit rendu son petit Etat si riche & si florissant, qu'il paroissoit être le chef-d'œuvre de l'ordre & le modèle d'une juste principauté.

Le duc de Moscovie, Michel Fédérowitz, attaqué par le Roi de Pologne, Uladislas, imploroit l'assistance des Turcs: le fameux Abaza détermina la Porte à le secourir ou plutôt à attaquer son redoutable ennemi. Chargé de la conduite de cette guerre, le Pacha leva des troupes avec une diligence surprenante. Le Polonois Koniekpolzky lui opposa la même activité. Les Turcs précédés d'une nuée de Tartares, parurent entre la riviere de Tyre & le château de Chotsim; ils furent battus. Les Polonois, pour ne pas s'engager bien avant dans la guerre, au lieu de profiter de leur avantage, s'arrêterent pour négocier; ils se plaignirent, on les traita avec hauteur, les conditions de paix qu'on leur proposa les forçoient à la guerre. Il y eut en ce tems-là à Constantinople un embrasement, qui fit en peu de tems un bûcher & un amas de cendres d'un tiers de la ville. Ce fut envain qu'Amurath donna les ordres les plus sages pour l'arrêter. Ce spectacle affreux fit goûter à son ame, naturellement dure, le sentiment de la compassion; il distribua de grandes sommes à ceux dont il pouvoit réparer en partie l'infortune, & il tâcha de prévenir, par des réglemens sévères, de pareils accidens.

Hist. de l'Empire Ottoman.

1044.
1634.

La guerre de Perse étoit rallumée. Le Sofi profitant des embarras de la Porte, avoit rassemblé des troupes avec tant de célérité, que, prévenant la renommée, il avoit enlevé quatre places Turques sur les frontieres de la Mingrélie. Amurath, après avoir détaché à la hâte quelques corps de milice, ordonna la levée d'une armée de 150 mille hommes. Le Grand Visir partit bientôt, & après lui l'Aga des Janissaires. Trois cens pièces de canon suivoient l'armée sur laquelle le Sulthan instruit du dégoût des troupes pour les guerres de ce pays, avoit versé le Chasna. Quatre Pachas furent dégradés, dépouillés, exilés, pour avoir refusé au Grand Visir des mulets & des chameaux qu'il leur avoit demandés pour son voyage. Cependant les troupes, en s'approchant de la Perse, se rebutoient & murmuroient. L'Aga des Janissaires fut décapité à Constantinople, le Visir resta dans l'inaction. Le Sofi étoit alors aux environs de Van. Les neiges & la disette de vivres l'avoient d'abord obligé de s'éloigner de cette place. Le supplice des trésoriers & des commissaires de son armée qui avoient négligé ou détourné les provisions, fit bientôt cesser le dernier obstacle. Le Sofi ayant convié les officiers & les entrepreneurs à un festin, leur fit servir à la fin les têtes de ces malheureux, chacune dans un plat, en leur disant que tel seroit le sort de ceux qui se joueroient des besoins de ses soldats. Au retour du printems, une de ses armées étoit revenue sous Van, pendant qu'une autre parcouroit la Turcomanie. Le Sulthan se dispose à partir, & pour accélérer les préparatifs de son voyage, il punit de mort la lenteur, les refus, les infidélités de quarante personnes.

Amurath avoit été déterminé par cette guerre, ainsi que par le racommodement d'Uladislas avec les Moscovites, à renouer la paix avec la Pologne. Urtaza la négocia, quatre-vingts mille hommes à sa suite; elle ne fut qu'un renouvellement des anciens traités. Cependant les Cosaques ne laisserent pas que d'exercer leurs pirateries sur les côtes de la Mer Noire. Le Capitan Pacha qui parcouroit les côtes d'Italie, reçut un grand échec de la part des Che-

valiers de Malthe, que le Sulthan se contenta de menacer d'une vengeance cruelle.

Hist. de l'Empire Ottoman.

1045.
1635.

La guerre de Perse étoit le sujet de ses sollicitudes. Il y conduit 300 mille hommes, que sa rigueur enchaîne sous la discipline, & que ses exemples de patience & de frugalité soutiennent dans les travaux, exerçant ainsi sur lui-même la sévérité sous laquelle il falloit que tout pliât sans résistance. L'armée s'arrête devant la ville d'Erivan. Le Persan ne l'avoit point attendue, quoiqu'il eût annoncé qu'il iroit lui-même la chercher pour lui livrer bataille, imprudence qu'il n'eut garde de commettre : il se retira au contraire au-delà de Caswin, avec l'élite de ses soldats, après avoir ruiné plus de cent lieues de son propre pays & laissé quinze mille hommes dans Erivan, autant dans Bagdad, avec des munitions pour deux ans. Il se livra entre les assiégeans & les assiégés des combats mémorables pendant neuf jours, combats qui furent terminés par une lâche perfidie du gouverneur, nommé Gumir, un des plus grands Seigneurs de Perse, qu'Amurath tâcha de dédommager de l'horreur publique par des honneurs extraordinaires. Le Sulthan combla la joie que lui donnoit sa conquête par la mort de deux de ses freres, Bajazet & Orchan. Cependant la garnison d'Erivan, en se retirant en Perse, défit l'avant-garde des Turcs. Leur armée ne fut point intimidée par cet échec : elle crut pouvoir porter sans obstacle l'effroi jusqu'au milieu de la Perse, mais, à chaque pas, elle trouvoit une vigoureuse résistance : elle arrive à Tauris. Le Grand Seigneur indigné de ce qu'on avoit gâté ou enlevé tous les fourrages, fait démanteler la place & passer la charrue sur les fondemens de ses bastions. Le Schah de Perse voyant le mauvais état de son ennemi, jeta des paroles de paix. Alors le Padischah de Turquie se hâta d'aller à Constantinople lâcher la bride à ses appétits déréglés, qu'il avoit long-tems contraints par prudence. Il fut attaqué de la goutte, quoiqu'il fût à peine âgé de vingt-six ans, sa cruauté redouble avec ses souffrances. Dans les accès de la douleur, c'étoit une rage de sang. Sa

mauvaise humeur lui dicta des ordonnances bisarres contre les Arméniens, contre les Juifs, contre les Grecs; on en adoucissoit la rigueur par des présens. Le même caprice lui fit fermer les caffés, arrêter & permettre ensuite la vente du vin, défendre l'usage de l'opium & du tabac sous peine de la vie. On vit avec effroi deux hommes exposés en public avec les bras & les jambes sciés, l'un pour avoir vendu du tabac, l'autre pour en avoir pris, & après cela écorchés vifs. On empala d'autres malheureux pour de pareils sujets.

Du côté de la Pologne & de la Hongrie, il y avoit quelques bruits de guerre qui tenoient en haleine, & leurs peuples & les Turcs. Les Tartares suscités ou étayés par le Grand Seigneur, paroissoient à tout moment sur les frontieres de la Pologne, au nombre de quarante ou cinquante mille chevaux; & les Polonois fiers de leurs succès, ne souffroient pas leurs courses. Istuan Betlem disputoit la Transylvanie à Ragotski : les Turcs l'assisterent, mais envain; la Perse leur donnoit trop de soins. 1046. 1636.

Tant qu'Amurath avoit été à la porte de cet Empire, les Persans s'étoient tenus à couvert : dès qu'il s'en fut éloigné, ils sortirent de leurs retraites, & vinrent, au milieu de l'hiver, assiéger Erivan, après avoir relevé le château de Tauris. Le Grand Seigneur s'étoit, dit-on, endormi sur une espérance de paix; il se reposa de la défense de la place, sur la valeur & l'habileté d'Abaza. Les Persans auroient sans doute échoué dans leur entreprise, si la mort du gouverneur n'eût affoibli la place & découragé la garnison. On trouve, dans plusieurs auteurs, Abaza mis à mort deux ans auparavant, au sujet de la guerre de Pologne. Pendant que les troupes Ottomanes destinées à agir contre les Persans refusent d'obéir au Grand Visir, ils investissent la forteresse de Van. S'il n'est pas constaté qu'ils aient pris cette place comme le bruit en courut à Constantinople & à Ispahan, il est du moins certain qu'ils remporterent de grands avantages sur l'ennemi, toujours travaillé de l'esprit de discorde & de sédition. Cependant le Sofi qui n'a-

Hist. de l'Empire Ottoman.

voit sur les Turcs que l'avantage fragile de la fortune & celui de leurs fautes, demandoit la paix en poussant ses conquêtes, trop inférieur en puissance pour pouvoir se flatter de conserver toujours la supériorité des armes, & d'ailleurs obligé de laisser son pays pour le défendre. Il envoya un ambassadeur à la Porte qui reçut ses riches présens, avec les témoignages de la réconciliation. Il y avoit d'autant plus d'apparence que ces témoignages étoient sinceres, qu'on y faisoit dans le même tems éclater l'ardeur de se venger de quelques entreprises de Ragotski : mais, après un combat où les Turcs perdirent leur artillerie & les Transylvains le champ de bataille, on termina cette guerre infructueuse.

1047. 1637. Les petits Tartares inquiétoient depuis quelques années le Sulthan. Ils venoient d'étrangler le Pacha, le Mufti & le Cadi de Kaffa, parce que ces officiers leur avoient fait des reproches de ce qu'ils avoient refusé de marcher contre la Perse : il falloit dissimuler & temporiser. Les peuples se diviserent, on usa d'artifice. Amurath fit mourir le chef du parti qu'il parut protéger, il attira & fit poignarder les chefs du parti contraire. Une entreprise des Cosaques sur Azac ou Asoff occupa pendant plusieurs années une partie des forces Ottomanes. La peste ravagea la Romélie ou Romanie, Constantinople, & le Serrail. Le fils du Grand Seigneur & deux cens de ses concubines en moururent.

L'on faisoit alors dans la capitale les plus grands préparatifs de guerre que l'on eût vus de mémoire d'homme dans cet Empire. Tous ses voisins appréhendoient que l'orage ne fondît sur eux, il tomba sur les Persans. Plein du ressentiment des affronts que ses lieutenans avoient reçus, Amurath va lui-même, à la tête d'une
1048. 1638 grande armée, attaquer Bagdad, pendant que le Pacha d'Arabie entre droit en Perse du côté d'Ormuz, & que le Pacha de Syrie occupe les passages du Mont-Taurus, entre Bagdad & la Perse. Le Grand Mogol & les Tartares Lesbeks secondoient les Turcs par une pressante diversion. Le Sofi ne fit pas même face à un détachement de trente mille hommes, & ne répondit point à un cartel du

du Sulthan ; mais, après avoir laiſſé trente mille hommes & des proviſions immenſes dans Bagdad, il ſe retira, ſe flattant que la puiſſance Ottomane ſe briſeroit, comme il étoit arrivé ſi ſouvent, contre les remparts de cette Ville, & il tourna le gros de ſes forces contre les Indiens. Il n'y eut pas de grands combats dans la campagne.

Amurath avoit un grand corps à mouvoir, il alloit lentement. Ayant dompté ſur ſa route des rebelles, il arrive enfin devant Bagdad. Les opérations ſont précédées d'un ſacrifice ſolemnel, après lequel le Sulthan met le feu à la première pièce de canon. Le coup eſt à l'inſtant ſuivi de deux cens autres. On foudroye la place ſans relâche. Les murailles s'écroulent de toutes parts ; on donne aſſaut ſur aſſaut. De leur côté les aſſiégés font tous les jours des ſorties impétueuſes, ils portent le déſordre & la flamme juſque dans le camp des Turcs. Ce n'eſt point un ſiège, c'eſt un perpétuel combat, c'eſt une continuelle boucherie. Amurath qui alloit vêtu en ſimple Janiſſaire pour gagner l'amour de cette Milice, avoit proteſté qu'il ne changeroit d'habit qu'à ſon entrée dans Bagdad. Le cimeterre à la main, il étoit le premier ſoldat de ſon armée, & dans le conſeil un des plus habiles Officiers. La lenteur lui paroiſſoit lâcheté, il la puniſſoit. Suivant quelques-uns, il tua de ſa propre main le Viſir, qui ne lui ſembloit pas aſſez prompt pour affronter la mort. Enfin la place cède aux efforts des Turcs. Muſtafa Pacha, qui dirigeoit la principale des trois attaques, arbore le premier l'étendart impérial ſur la muraille, le jour de Noël. La ville fut abandonnée pendant trois jours au pillage & au maſſacre : la tragédie ſe termina par la mort de trente mille Perſans qui avoient mis bas les armes. Amurat les fit égorger dans une nuit. Ce Prince, dans cette occaſion, ſe ſurpaſſa lui-même en cruauté. On dit que, pendant le ſiège, manquant de faſcines pour combler un foſſé, il fit jeter dedans trois hommes de chaque pavillon. Ses ſoldats, imitant ſon inhumanité féroce, écorcherent dans la place des femmes toutes vives. Le Sofi accou-

Hist. de l'Empire Ottoman.

roit alors au fecours de Bagdad avec la fleur de fes troupes & de fa nobleffe. Après cet échec, les Perfans abattus fous les pieds des Turcs, n'oferent plus lever la tête. Amurath, comme s'il difpofoit déjà du trône de Perfe, annonça qu'il iroit bientôt donner des loix dans Ifpahan : mais, lorfque les fumées de l'ivreffe & de l'orgueil fe furent diffipées, lorfqu'il eut reconnu que cette place lui coûtoit plus de cent mille hommes, lorfqu'il eut apppris que le Sofi s'étoit délivré des armes du Mogol par des victoires & des conquêtes, il ne fongea plus qu'à conferver la place & la gloire qu'il avoit acquife. Le Perfan avoit beaucoup à craindre, le Turc avoit peu à efpérer, la paix étoit facile. On conclut que le Grand Seigneur garderoit Bagdad, & le Sofi Erivan, en attendant un traité définitif.

On rapporte qu'au fac de Bagdad, lequel tirera à jamais les larmes des yeux des Perfans, un Muficien qui fe nommoit Schahkouli, fur le point d'être égorgé, fupplia fon bourreau de lui accorder la grace de pouvoir dire un mot au Sulthan. Conduit devant Amurath, il le conjura de lui conferver la vie pour la gloire de la mufique, art dans lequel il n'avoit encore pu atteindre à la perfection. Le Sulthan lui demanda un effai de fa capacité. Schahkouli prit en main un Schefchdar, efpèce de harpe, & accompagnant l'inftrument avec fa voix, il chanta d'un ton fi touchant la prife tragique de Bagdad & le triomphe d'Amurath, que ce Prince fondit en larmes, & fon attendriffement dura tant que chanta le Muficien. Quand celui-ci eut ceffé, Amurath, fuivant les impreffions qu'il venoit de recevoir, ordonna, ajoute-t-on, fur le champ que la vie fût fauvée & la liberté rendue à tous les habitans qui n'avoient pas encore éprouvé fa barbarie. Schahkouli fuivit le Sulthan à Conftantinople.

Amurath reprend la route de fa capitale avec une fanté altérée & par les fatigues & par fes débauches : cependant il formoit de nouveaux projets, & il faifoit de grands préparatifs pour attaquer
1049. 1639. les Chrétiens. Au milieu de ces penfées, un excès d'intempérance

lui causa une fièvre violente, qui l'emporta à la fleur de son âge: il mourut, pour ainsi dire, de ses propres mains.

Ce Sulthan étoit une espèce de monstre, dans lequel concouroient presque également le bien & le mal. Sa profonde sagacité, sa conduite dans les affaires, la hauteur de son courage, sa constance inébranlable, donnent lieu de penser que, si l'étendue de sa vie avoit répondu à celle de ses talens, il eût rétabli la puissance Ottomane dans son lustre & sa vigueur. Il fut, dès qu'il put connoître la grandeur de sa destinée, il fut, malgré sa tendresse jeunesse, le chef de son conseil & le maître de l'Etat. Parmi ses titres de gloire, on distingue le calme rendu aux provinces, la réforme de tous les ordres de l'Empire, le rétablissement de la police dans la capitale, la soumission des troupes aux loix de la discipline, & des réglemens qui lui eussent acquis le surnom de juste s'il eût été moins cruel. Sa sévérité contre les juges, contre les gouverneurs, contre les gens de guerre, contre tous les hommes en place, étoit soutenue par des caresses au peuple, qui sembloient dire qu'il ne versoit le sang que pour le bien public & pour l'amour de ses sujets. Il parcouroit travesti les lieux les plus fréquentés, pour que rien n'échappât à sa connoissance & que la crainte tînt tout le monde dans le devoir. La porte du serrail étoit toujours ouverte. On ne sçauroit exprimer le respect qu'avoient pour lui ses domestiques & le zèle avec lequel ils s'empressoient de le servir. Un jour qu'il avoit laissé tomber un papier d'un balcon du serrail, il y eut un de ses pages qui, pour prévenir ses camarades qui descendoient à la hâte pour aller le ramasser, sauta par la fenêtre. Enfin le peuple le regretta.

Parmi ses vices énormes, le plus odieux fut le plus outré, c'étoit une cruauté si constante, qu'il sembloit se nourrir de sang. Ce bourreau tua lui-même d'un coup de massue une de ses sœurs, & d'un coup de poignard une de ses Sulthanes favorites. On étrangla par ses ordres son oncle Mustafa & trois de ses freres; Ibrahim, le dernier des fils d'Achmet, n'échappa à sa cruauté que par

Hist. de l'Empire Ottoman.

l'adreſſe de ſa mere, qui le fit paſſer pour imbécille. Souvent il ſe déroboit la nuit de l'appartement des femmes pour aller dans les rues de Conſtantinople tuer ceux qu'il rencontroit : la raiſon d'état lui faiſoit violer tous les droits. Lorſqu'il étoit à boire & à ſe divertir dans le ferail, il ſe plaiſoit à tirer des fléches ſur les paſſans, ou à lancer la zagaie contre ſes officiers, exercices dans leſquels il faiſoit éclater une malheureuſe dextérité égale à ſa barbarie qu'elle ſervoit. A la mort de ſes fils, il fit le ſouhait de Néron : *Que ſon tombeau fut couvert des ruines de l'Empire.* Il diſoit que la vengeance ne vieilliſſoit jamais, quoiqu'elle pût être différée ; il parloit ainſi ſelon ſon cœur. Un des genres de tortures qu'il inventa (ce qui eſt du métier de tyran) fut de faire clouer à leur boutique par l'oreille les marchands qu'on ſurprenoit en fraude. Par ſes édits, toute eſpéce d'aſſemblée fut interdite, juſque-là qu'un barbier ne pouvoit recevoir plus de deux perſonnes à la fois. Il fit jeter dans la mer quelques jeunes filles qu'il vit un jour danſer enſemble au milieu d'un pré. S'étant dégoûté des alimens ordinaires qu'on lui ſervoit, il en fit un crime à ſon cuiſinier, & ordonna qu'on le mît à mort. C'étoit un crime de léſe-majeſté que de ſe dérober par la fuite à ſes coups. Il fit une fois tenir pendant deux jours les portes de la ville fermées, pour chercher un homme dont il avoit réſolu la mort. Les délateurs s'avançoient dans ſes bonnes graces. Si quelqu'un paroiſſoit porter ſur lui des regards curieux ou indiſcrets, il le puniſſoit à coups de fléche ou d'arquebuſe. Il aſſiſtoit par goût au ſupplice des criminels, donnant lui-même le ſignal de l'exécution, comme s'il s'étoit agi d'une fête. Tandis que la préſence du Prince porte ailleurs la grace, la ſienne portoit la mort. Il n'eſt pas ſurprenant que ce Prince ſanguinaire ait, comme on l'a dit, tué ou fait tuer quatorze mille hommes, pendant dix-ſept ans de règne, trois ou quatre Viſirs, nombre de Beglierbegs & de Pachas, &, ce qui étoit ſans exemple, un Mufti.

Les ambaſſadeurs des cours étrangeres n'étoient point à l'abri

de ses violences. Les gardes du port ayant trouvé une esclave Turque sur une galere qui devoit conduire le fils de l'ambassadeur de France à Marseille, il fit mettre aux arrêts ce jeune gentilhomme, & empaler l'interprête de la nation Françoise. On se formalisa à la Porte des réjouissances que fit un autre ministre de la même couronne à la naissance de Louis XIV. Le Bostangi Bachi osa même mettre la main sur le fils de l'ambassadeur pour le mener en prison. Le pere accourut & prenant le Bostangi par le bras : *rends-moi mon fils*, lui dit-il, *ou je déclare la guerre à ton maître au nom de mon Roi.* Cette menace intimida l'officier du serrail, qui relâcha son prisonnier.

L'avidité fut un autre vice d'Amurath. Il n'accordoit aucune faveur gratuitement; il fit périr des Pachas, dans la seule vue de s'emparer de leurs biens. Quoiqu'il eût arrêté les malversations des officiers, les taxes, les avanies, les extorsions de toute espèce, ne furent jamais plus fréquentes en Turquie que sous son règne. Il n'y avoit qu'un tyran, mais ce tyran envahissoit tout. Il laissa quarante millions dans les coffres qu'il avoit trouvé vuides à son avénement au trône. Son ivrognerie le distingua parmi les Sulthans adonnés à ce vice. Il prit une si forte habitude de s'enivrer, qu'il fut obligé de défendre au Caimacan d'exécuter les ordres qu'il lui donneroit après ses repas. Depuis qu'il eut contracté ce vice, il ne se contenta pas de se satisfaire en particulier, mais il permit à chacun de vendre du vin & d'en boire, il contraignit même les plus graves personnages de l'Empire, tels que les Muftis & les Cadileskers, d'enfreindre le précepte de l'Alcoran contre cette liqueur. Son mépris pour les prêtres & pour tous les exercices de religion, le fit soupçonner d'Athéisme : cependant il donna une preuve de zèle pour Mahomet, en chassant de Constantinople les Jésuites qui avoient attaqué l'Alcoran dans un de leurs ouvrages.

Ce Prince passa chez les Turcs pour un homme bisarre, qui ne se comportoit pas conformément à la dignité Impériale, & pour

Hist. de l'Empire Ottoman.

un voluptueux qui oublioit les règles de la nature. Il eut deux favoris, dont il préféra la ſociété à celle des femmes, Muſtafa Becri ou l'ivrogne, ſon maître de débauche, & le Perſan Emir Guen, ſon conſeiller & ſon homme de confiance. Le Sulthan s'enfermoit avec eux dans les appartemens les plus retirés du ſerrail ou dans des jardins de plaiſance hors de la ville. Là ſon plaiſir étoit de faire la cuiſine & d'aller acheter lui-même du vin au cabaret. Il avoit des fantaiſies ſingulieres : par exemple, ſe jouant de la nature & de la politique, il marioit, pour le ſeul plaiſir du contraſte, des femmes de quatre-vingts ans avec de jeunes gens de vingt à vingt-cinq, & de jeunes filles à des vieillards décrépits : c'eſt le ſupplice inventé par ce tyran, qui lioit des hommes vivans à des cadavres. Les Turcs ſe ſont fort étendus ſur la vie domeſtique d'Amurath ; c'eſt là qu'on connoît l'homme. Ce qu'ils diſent de ce Prince ne paroît pas exempt de fables.

Amurath III n'ayant point laiſſé de poſtérité, Ibrahim ſon frere, ſeul rejeton de la race Ottomane, fut proclamé unanimement Empereur, à l'âge de 23 ans. Il ſembla d'abord donner, par ſa bonté ſinguliere & par ſa juſtice, des aſſurances d'un gouver-
1050. nement heureux. Il enjoignit à ſon Grand Viſir Muſtafa de ne
1640. faire mourir perſonne qui ne fût manifeſtement convaincu d'un crime que l'on ne pût pardonner ſans crime. Cette douceur vraie ou feinte dégénéra bientôt en molleſſe & en cruauté. De l'extrême contrainte qu'il avoit ſoufferte dans la priſon, il paſſa ſur le trône à une extrême licence, ſuivant le cours naturel des paſſions qui ont rompu leur frein.

Les Coſaques étoient devenus très-redoutables. Ils venoient d'enlever aux Turcs la ville d'Aſoff, laquelle, ſituée à l'embouchure du Tanaïs, leur donnoit la commodité d'armer avec une retraite ſûre en cas d'accident. Ayant ſecoué le joug de la Pologne ſous la conduite d'un brigand, nommé Kilminieski, ils commençoient à former une puiſlante République, également indépendante des Polonois & des Turcs. Amurath, trop occupé du

côté de la Perſe, s'étoit contenté de leur fermer, par deux châteaux, l'entrée du détroit de Conſtantinople. Le premier ſoin de ſon ſucceſſeur fut de retirer Aſoff de leurs mains. On arma par mer & par terre avec beaucoup d'appareil. Le nombre des chefs & 1051.
des hommes inutiles fut ſi grand dans l'armée, qu'elle s'épuiſa 1641.
en lentes & molles opérations. On lève le ſiége. Les Coſaques ruinent l'arriere-garde du Capitan Pacha dans ſa retraite. Ibrahim mit ſur pied de plus fortes armées, auxquelles la fortune épargna peut-être de nouveaux échecs. Lupulo, Prince de Moldavie, craignant que, ſi la guerre continuoit de ces côtés, elle ne parvînt juſqu'à lui parce qu'il étoit ſuſpect à la Porte, s'entremit pour engager les Moſcovites à retirer aux Coſaques leur protection & leurs ſecours : en même tems il négocia avec les Coſaques, leur remontrant l'inégalité de leurs forces comparées à celles des Turcs, & les avantages d'une retraite qu'il leur promit de leur payer. Les Moſcovites abandonnent les Coſaques, & les Coſaques 1052.
évacuent Aſoff. On conclut vers ce tems-là un traité de paix avec 1642.
le Perſan, qui s'en alla faire la guerre au Mogol.

La Hongrie n'étoit jamais ſans crainte du côté des Turcs ; ils y renouvelloient ſouvent leurs brigandages. Le Séraskier de cette contrée tâcha de ſurprendre Javarin, au moyen d'un grand nombre de ſoldats cachés dans des charrettes de foin qui s'achemi-nerent vers la ville, pendant que quatre mille hommes embuſ- 1053.
qués dans une vallée voiſine, attendoient qu'ils euſſent pénétré 1643.
dans la place ; un officier de la garniſon découvrit par hazard l'embuſcade, & ſoupçonna le ſtratagême des charrettes. Dès qu'elles furent entrées dans la ville, le gouverneur les fit viſiter, & les Turcs cachés dans le foin furent mis à la chaîne. Les Hongrois, en revanche, tenterent de faire jouer de même une mine contre Strigonie, mais elle fut également éventée. Leur ambaſſadeur à Conſtantinople ne ſe ſauva qu'à force d'argent. Le Prince Ragotski les attaque, dans l'eſpérance d'être aſſiſté par les Turcs, qui ſe promettent la moitié de ſes conquêtes.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Tartares continuoient leurs ravages dans la Podolie & la Russie, nonobstant les défenses rigoureuses du Grand Seigneur. Le Polonis Konieckpolski attaque avec un corps de vingt mille
1054. hommes trente mille de ces Barbares, dont à peine il se sauva la
1644. moitié. Le Khan fut dépouillé pour n'avoir pas reprimé ses sujets. Peu de tems après ils entrerent en Moscovie, d'où ils emmenerent trente millé captifs. Le danger commun engagea le Moscovite & le Polonois à conclure une ligue perpétuelle contre les Turcs & les Tartares.

Une prise que firent les Malthois & qu'ils conduisirent malheureusement dans le port de Candie, asyle ordinaire des armateurs Chrétiens, attira aux Vénitiens une guerre cruelle, qui leur enleva le plus beau domaine qu'ils eussent dans l'Archipel : c'étoit un vaisseau Turc richement chargé, sur lequel étoient embarqués le Kislar-Aga ou grand Eunuque, le Mufti de Pruse, le Cadhi de la Mecque, avec une femme qualifiée, Sulthane, à ce qu'on a cru, qui menoit dans cette derniere ville un fils du Grand Seigneur, pour accomplir un vœu. L'Eunuque & le Cadhi furent tués dans le combat, & tout ce qui échappa au sabre tomba dans les chaînes. Les Turcs assurent que les Malthois céderent au gouverneur de Candie une partie du butin. Cette connivence vraie ou prétendue fut le prétexte dont Ibrahim se servit pour déclarer la guerre aux Vénitiens. Ce qui est certain, c'est que depuis long-tems la Porte épioit l'occasion de les chasser de cette isle. Elle traita cette affaire comme un affront fait à la nation & à la couronne Ottomane, elle arma sans délai. On crut d'abord que Malthe étoit l'objet de cet armement, ç'avoit été le premier dessein d'Ibrahim.

1055. Une flotte de 400 voiles arrive devant Candie. Les troupes de
1645. débarquement firent leur descente à la faveur d'un fort, dont elles s'étoient emparées dans la petite isle de S. Théodore ; & d'abord elles attaquerent la Canée, ville assez forte, située à l'extrêmité occidentale de l'isle. Au septieme assaut, ils emporterent

terent un bastion, dont la perte mettant les assiégés à découvert, les obligea de capituler, après un siége de cinquante jours. Les Princes d'Italie avoient fait une ligue, qui se rompit d'elle-même. Après que les brêches de la Canée eurent été réparées, les Infidèles favorisés par les Grecs, qui préfèrent leur domination à celle des Princes Chrétiens, bloquerent le port de Suda avec des forts & des vaisseaux. Sur la fin de l'année, l'armée Turque s'étant re tirée pour se rafraîchir, les Vénitiens se flatterent de reprendre pendant l'hiver la Canée; ils en formerent le blocus; 1056. 1646.
toutefois seize gros vaisseaux Turcs y jeterent des secours d'hommes & des provisions, & en retirerent les malades, les blessés, toutes les bouches inutiles, ce qui affoiblit les belles espérances des assiégeans. Le Grand-Visir fut destitué, parce qu'il paroissoit favoriser la République. Les Candiots se défendoient mal, croyant les Vénitiens hors d'état de les défendre : mais, les Musulmans ayant écartelé & jeté aux chiens cinq des principaux d'entr'eux, ils résolurent de vendre chérement leur vie, puisqu'ils ne pouvoient la racheter, même aux dépens de leur liberté. Le général Morosini, avec une partie de la flotte Vénitienne, alla se poster en-deçà des Dardanelles, pour empêcher celle du Grand Seigneur de sortir du canal, & s'empara de l'isle de Ténédos, lieu très-propre pour réduire Constantinople. Les Cosaques tenoient cette capitale en échec du côté de la Mer Noire. Morosini repousse d'abord le Pacha dans le canal, mais il ne put à la fin l'empêcher d'en sortir. De leur côté, les Turcs attaquent encore la République dans la Dalmatie; & Venise tremble. Cornaro, Viceroi de Candie, avoit péri dans un combat, Réthimo se rendit bientôt après. Dans cette guerre, on voit les officiers de la République toujours désunis & rarement braves. La Pologne & le Roi de Perse lui avoient promis de puissantes diversions; les Moscovites & les Cosaques en opérerent une par le siége & la prise d'Asoff. Cependant les Turcs resterent maîtres de la campagne dans l'isle de Candie, que la peste dépeuploit.

Hist. de l'Empire Ottoman.

L'année suivante, Morosini & le généralissime Grimani, battirent le Pacha de la mer, qui, pour cette défaite & la perte d'un convoi, fut rappelé, quoiqu'il eût ravitaillé la Canée. Toute l'isle fut conquise, à l'exception de Candie, la capitale.

1057.
1647.

Le Grand Seigneur vivoit dans la débauche comme dans son élément naturel, étranger aux affaires de l'Etat, aveuglé sur les dangers de ce genre de vie, chargé d'une foule de crimes qu'il commandoit, ou qu'il souffroit, ou qu'il ignoroit. Les armées étoient mal payées. Les gouverneurs des provinces qui donnoient des sommes immenses au Visir pour obtenir leurs emplois, ruinoient ces provinces pour se dédommager. Ces officiers auxquels on donnoit des successeurs, quand à peine ils étoient installés dans leurs gouvernemens, se révoltoient pour s'y maintenir. Tous les gens en place partageoient leurs vols avec le Sulthan, pour avoir la licence de les continuer, ou ils perdoient la tête. Les Janissaires & les Spahis se mirent enfin à murmurer. Le Grand Visir fut l'objet de leurs plaintes. On ménageoit le Sulthan, à cause qu'il n'y avoit aucun Prince de la race Ottomane en état de ré-

1058.
1648.

gner. La Sulthane-Mere ne put endurer le mauvais gouvernement de son fils; il ne put souffrir ses remontrances, & la fit arrêter. La haine & les murmures redoublerent. Le Sulthan fut contraint, pour prévenir les dangereux effets de la sédition, de se tenir enfermé durant quinze jours.

Ces troubles & la peste qui avoit ravagé Constantinople, n'empêcherent pas les Turcs de renforcer l'armée de Candie: leur flotte reçut des échecs. Le Sulthan dont l'humeur noire & cruelle donnoit aux fautes les plus légeres les couleurs du crime, fit étrangler le Capitan-Pacha, parce qu'il ne s'étoit pas ouvert le passage des Dardanelles à travers l'armée ennemie. Cependant le turban Impérial chanceloit déjà sur sa tête. La milice s'assemble dans la place publique, favorisée par ses chefs, par les gens de loi & par la propre mere du Sulthan. Le Grand Visir fut la premiere victime de ce premier feu. Le Sulthan contraint de le sacrifier, vit

la mort s'approcher de lui, lorſqu'on lui préſenta un fetfa, par lequel le Mufti lui enjoignoit de ſe rendre à la place publique, pour comparoître au charalla, qui eſt la juſtice de Dieu; il refuſa d'obéir, le danger s'accrut. Alors la Sulthane-Mere intercéda pour ſon fils, mais la milice, ſans égard pour ſes prieres, proclama Sulthan Mahomet IV, fils d'Ibrahim. Celui-ci fut enfermé dans une priſon, & dix jours après étranglé. Le gouvernement fut remis entre les mains du Grand Viſir, de la Sulthane-Mere & d'un conſeil de douze Pachas, leſquels devoient conjointement régir l'Etat, pendant la minorité du Prince, qui n'avoit que ſept ans. Ces révolutions inteſtines donnerent aux Chrétiens des eſpérances qui s'évanouirent dans la ſuite. Jamais révolte ne fut plus paiſible. Perſonne n'en ſouffrit que le Sulthan, ſon premier miniſtre & le Cadileſquer. C'étoit l'ordre même dans la confuſion. Demie-heure après tout étoit ſi tranquille, qu'on eût dit que c'étoit un ſénat reſpectable, qui venoit de procéder à l'élection légitime de ſon chef. Le jeune Sulthan reçut du Mufti, au milieu des acclamations, le ſabre, ſceptre des Deſpotes. 1059. 1649.

Ibrahim étoit un Prince ſans jugement & ſans vertu. Il choqua les peuples par ſes extravagances, il les ſcandaliſa par ſon irréligion, il les aigrit par ſes cruautés. Plongé dans les délices du ferrail, il ne reſpiroit que la volupté, &, quand la nature épuiſée ſe refuſoit à ſes deſirs, il cherchoit à la ranimer par des philtres & autres ſecrets qui la détruiſent. Le vendredi, le jour de repos & de fête des Muſulmans, il le conſacroit particuliérement à la débauche. Ce jour-là ſa mere, accompagnée du premier Viſir & des grands de ſa cour, lui amenoit réguliérement toutes les ſemaines de nouvelles victimes pour être ſacrifiées à ſa lubricité : telle étoit la fonction de ces hommes deſtinés à rendre les peuples heureux. Une de ſes anciennes maîtreſſes, nommée Chechapara, étoit auſſi continuellement occupée à lui procurer de nouveaux objets de plaiſirs. Elle parcouroit les bains publics, &, ſi elle y trouvoit quelque beauté remarquable, elle en rendoit compte au Sulthan, qui

Hist. de l'Empire Ottoman.

employoit toutes ſortes de moyens pour l'attirer au ſerrail. Il fit enlever la fille du Grand Mufti, dont il abuſa indignement pour la renvoyer enſuite à ſon pere, lequel fut un des principaux auteurs de la révolte. Il obligea le Grand Viſir de lui céder ſa femme & de recevoir en échange une des Princeſſes, ſes filles, dont on célébra les nôces avec la plus pompeuſe magnificence, quoiqu'elle n'eut alors que deux ans. Ainſi, dans l'injure publique, chacun avoit une injure particuliere à venger. L'ambre ne ceſſoit de brûler dans l'appartement des maîtreſſes du Sulthan, & l'on en aſſaiſonnoit tous ſes mets, moins pour flatter ſon goût que pour l'exciter au plaiſir. C'étoit ainſi que cet imbécille Prince mettoit tout en œuvre pour ſe rendre tous les jours plus imbécille.

Dans les crimes d'Etat, le danger ſuit ſouvent de près les ſuccès les plus heureux. Le peuple, qui aide à les commettre, les hait au fond du cœur. Fruſtré des avantages qu'il attendoit du changement, il cherche bientôt à punir ceux qui l'ont trompé, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il veut ſe venger & de ſes maux préſens & de l'abus qu'on a fait de lui-même. S'il y a dans l'Etat des citoyens ou quelque vertu; s'il peut ſortir un vengeur des cendres des victimes ſacrifiées, leſquelles, quelque ſentiment qu'elles aient auparavant mérité, n'inſpirent plus ſouvent que de la compaſſion, lorſqu'immolées à la vengeance elles ne peuvent plus nuire; ſi le parti le plus foible n'a été qu'abattu & qu'il ne ſoit point exterminé; il n'y a point de ſûreté, le feu couve. Les coupables eux-mêmes ſe diviſeront, parce que ceux qui ne ſont unis que par l'intérêt & par des crimes, ne ſçauroient l'être long-tems. Que ſi la licence a pris un cours libre dans l'Etat, ſi le dernier crime n'eſt que le dernier anneau d'une longue chaîne, s'il ne faut que des prétextes pour commettre de nouveaux attentats, la révolution n'eſt pas loin, la foudre ſe forme.

Le Grand Viſir qui berçoit Mahomet IV ſur le trône, éprouva bientôt combien la fortune du crime eſt inconſtante. Les Spahis demandent ſa tête pour le punir de ſon parricide; il la défend par

la faveur des Janiſſaires, il la perd. Les Pachas des provinces Aſiatiques retinrent l'argent des tributs pour ménager, diſoient-ils, l'argent du jeune Prince, que l'on dépenſoit mal-à-propos. Les Vénitiens remporterent divers avantages ſur mer en Candie, en Dalmatie. Le Divan craignoit, il ne s'attendoit point à l'offre que les Anglois, dans le deſſein de ſe rendre maîtres du commerce du levant, lui firent de lui fournir des vaiſſeaux. En reconnoiſſance, il ôta l'impôt auquel ceux des bâtimens de cette nation qui entroient dans le port étoient aſſujettis.

Le Khan des Petits Tartares incité par les pratiques des Vénitiens, envoya un député à Conſtantinople pour demander la tutele du jeune Prince & la direction de la guerre contre la République de Veniſe, & pour annoncer qu'il ſe diſpoſoit à partir pour prendre en mains des intérêts qui devoient lui être plus chers qu'à tout autre. Sur le refus du Divan, il troubla la Mer Noire. Les diſgraces des Turcs en Candie entraînerent la dépoſition du nouveau Grand Viſir. Son ſucceſſeur qui avoit plus d'ambition que de capacité, ne garda pas long-tems les ſceaux; ils paſſerent dans les mains d'un autre Pacha, qui, deux ans après, fut étranglé. Et toutesfois on ſe jetoit à l'envie ſur cette place orageuſe: on ſe diſputoit la mort.

1060. 1650.

La jalouſie diviſoit les Janiſſaires & les Spahis, la Sulthane-Mere & la Sulthane-aïeule de Mahomet. Les prétentions de ces deux femmes aboutirent à une ſanglante cataſtrophe. Après beaucoup de mouvemens & d'incertitudes, le ſort ſe déclare contre la vieille Sulthane. Les Ichoglans l'étranglerent, en vertu d'un fetfa porté par le Mufti & ſigné par l'Empereur. La Validé vit alors tout plier ſous elle. Bientôt après de nouvelles bourraſques agitent ſon autorité. Les troubles n'étoient pas encore appaiſés dans Conſtantinople, que l'on apprit la rébellion des villes du Caire, de Damas & d'Alep: événement important qui obligea le Divan de ſuſpendre toute autre affaire pour ne s'occuper que de cet objet.

1061. 1651.

1062. 1652.

Hist. de l'Empire Ottoman.

1063-64. 1653-54. Les peuples souffroient impatiemment la guerre de Candie, parce qu'elle tenoit long-tems le commerce interrompu, moins pour l'intérêt de l'Etat que pour l'ambition du trône & l'avarice du Divan. Outre cela, la querelle des Janissaires & des Spahis partageoit Constantinople ; le Pacha d'Alep devenoit tous les jours plus à craindre ; les Cosaques infestoient la Mer-Noire. Enfin le Pacha de la mer fut battu par les Vénitiens. Hussain, gouverneur de Candie, ne remplissoit pas mieux les intentions du Divan que ses troupes n'exécutoient ses ordres ; & les changemens continuels dans le ministere formoient dans le Divan une turbulente anarchie.

1065. 1655. Tel étoit l'embarras & en quelque sorte le désespoir de la Porte, qu'elle implora, pour ainsi dire, le secours du rébelle Pacha d'Alep, le priant d'accepter la place de premier Visir. Le Pacha vint avec une armée prendre possession du gouvernement. Il commença la reformation de l'Etat par la mort ou l'exil de ses ennemis personnels, & par des mouvemens que le peuple qui aime à espérer ne manque pas de prendre dans la nouveauté pour des travaux salutaires. Muni d'un pouvoir absolu, il rassembla tous les vaisseaux de tous les ports de l'Empire. La flotte sortit du canal. Le peuple qui étoit dans l'attente des bons succès que le Visir avoit tant promis, fut étonné d'apprendre la défaite de l'armée navale par les Vénitiens : il en coûta la vie à ce ministre. Son fils entreprit de le venger, à la tête de 40 mille hommes, &, comme on craignoit alors & la milice & le Roi de Perse, on lui promit les plus amples satisfactions.

1066. 1656.

Tout étoit dans la confusion, lorsque les Janissaires & les Spahis se proposerent de réformer eux-mêmes l'Etat à coups de sabres. Après qu'ils se furent soulés de carnage, après qu'ils eurent menacé le Sulthan, poursuivi la Validé, pillé le palais Impérial & créé des Visirs, le Sulthan tira l'épée à son tour. Pendant quatre mois que durerent le soulevement & la punition, on vit le sang ruisseler dans Constantinople. Les Vénitiens remportent une vic-

toire encore plus signalée que l'année précédente, au détroit des Dardanelles, théâtre ordinaire de leur valeur & de leur fortune. Ils reprennent Ténédos qu'ils avoient perdue; ils s'emparent de l'isle de Ménelin ou Lemnos. La colere, passion qui inspire des bassesses & des injustices, porta le Grand Seigneur à une cruauté qui ne le dédommageoit ni ne le vengeoit; il fit couper le cou à des marchands Chrétiens. On arbora par son ordre le grand étendart qui annonçoit qu'il alloit se mettre en campagne.

Dans ce tems-là, il se tramoit des conspirations contre sa personne: ses propres sœurs y trempoient, mais elles furent trahies par des esclaves, on les étrangla. La milice renouvella les troubles. L'exécution des chefs ne faisoit que des plaies, qui se fermoient bientôt; la sédition sembloit plutôt étourdie qu'abattue par ces coups, si l'on me pardonne l'expression, elle revenoit aussi-tôt à la charge. Le victorieux Mocénigo, général de la flotte Vénitienne, garantit par deux nouvelles victoires l'isle de Ténédos; mais, à la troisième tentative, les Turcs firent leur descente, & les Vénitiens perdirent leur conquête. Les Infidèles avoient eu de l'avantage dans la Dalmatie. Le Grand Seigneur s'approchoit de cette province; mais les séditions l'obligerent de retourner sur ses pas.

1067. 1657.

1068. 1658.

Le Pacha d'Alep, mécontent du Divan, ravageoit la campagne aux environs de Constantinople, & la peste étoit dans la ville. Ce rebelle avoit dans son parti un jeune Prince, qui se disoit fils de l'oncle de l'Empereur, & prétendoit, en cette qualité, partager l'Empire avec Mahomet. Déjà même une partie de l'Asie l'avoit reconnu pour maître; le Grand Duc de Moscovie accepta l'alliance qu'il lui avoit fait proposer en Souverain; par surcroît d'embarras, le Divan apprit que le Roi de Perse alloit se mettre en campagne pour reprendre Bagdad & pour se venger des cruautés exercées par les Turcs sur les Persans. On offrit au Prince usurpateur le gouvernement du Caire, il répondit que c'étoit à lui à donner des emplois non à en recevoir. On dépêcha au Sofi un

Hist. de l'Empire Ottoman.

Pacha pour lui demander humblement le ſujet de ſes préparatifs; le Sofi répondit, qu'au printems il iroit à la tête de deux cens mille hommes en informer le Grand Seigneur. Le Pacha d'Alep & le Roi de Perſe agirent de concert.

1069. 1659. Le Grand Viſir alla combattre ce Pacha, il fut battu. Le Grand Seigneur fit répandre dans la capitale le bruit que le Pacha ayant refuſé la bataille, s'étoit retiré dans un coin de l'Aſie. Une fauſſe joie amuſa le peuple; déſabuſé, il ſe ſouleva. Mahomet réſolut d'aller en perſonne attaquer les rebelles. Les uns diſent que le courage de leur chef s'ébranla, & qu'il fut aſſez foible & aſſez inconſidéré pour ſe remettre à la diſcrétion du Sulthan. Les autres, & ils paroiſſent plus croyables, aſſurent que le Pacha, ſur la promeſſe qu'on lui fit de lui accorder la tête du Viſir ſon ennemi & autres demandes, ayant conſenti à s'aboucher avec les envoyés de Mahomet, on l'aſſaſſina ainſi que ceux qui étoient liés d'intérêt avec lui. Son neveu embraſſa ſa vengeance, & fut joint par le fils d'Huſſein, le gouverneur de Candie, à cauſe de la mort violente de ſon pere. Le Sulthan eut le bonheur de conjurer cette tempête en appaiſant ou déſuniſſant les chefs, ſe réſervant en lui-même, le ſoin de les ſurprendre & de les punir dans une autre ſaiſon. Délivré de ce péril, il fit ſonner par tout l'Empire la guerre contre
1070, *&ſ.* les ennemis du dehors. Une puiſſante armée entra dans la Hon-
1660, *&ſ.* grie, où elle ſe ſignala par la priſe de l'importante place de Varadin; le Pacha de Candie eut de l'avantage ſur les Vénitiens; l'iſle de Mételin fut repriſe, & le courage des Turcs ſe releva.

Le viſiriat avoit été conféré à Méhémed Kuproli, nom fameux dans les annales Ottomanes. Des ſéditieux lui avoient fait donner le ſceau Impérial, ne le conſidérant, à cauſe de ſon grand âge, que comme un inſtrument qu'ils conduiroient à leur gré. Kuproli, le plus ruſé des hommes, ne fit d'abord rien, ſans les conſulter. Sous des dehors de dévoûment & de reconnoiſſance, il tira d'eux des preuves de leur infidélité & de leur hauteur. Muni contr'eux de

de ces armes, il engagea les Spahis à réduire ces insolens officiers (c'étoient le Kislar-Aga & le Selictar.) Les Spahis demanderent leurs têtes & celles de leurs complices, en les traitant de perturbateurs du repos public & d'auteurs de la derniere rebellion. Les victimes immolées, Kuproli fut confirmé dans sa dignité de Grand Visir. Son pouvoir accru par ces exécutions, fut d'abord employé à détruire ceux qui, à son instigation, les avoient exigées du Sulthan. En moins de deux ans, tous les Pachas de la création d'Amurath IV, tous les hommes distingués par des talens ou par des services, furent également sacrifiés à son intérêt personnel. En remettant aux Pachas le catascherif ou arrêt de mort, signé du Sulthan, il paroissoit partager leur douleur. » Exécrable vieillard, » lui dit le brave Heli-Hussein, un de ces infortunés, tu verses » des larmes sur la victime que tu as étendue : » & lui jetant à la tête une boîte qui contenoit vingt-quatre esquilles d'os tirées de ses blessures, il ajouta. » Tiens, vois à quel prix j'ai été élevé à » l'office de Visir & à l'honneur du commandement, non comme » toi par fraude & art magique, mais par ma fidélité & au prix » de mon sang. Coupe-moi la tête, puisque tu en as envie, lâche » Infidèle que tu es, mais tu dois mettre mes pieds dans le sein » de ta mere ». L'artificieux Kuproli rétablit ainsi le calme dans l'intérieur de l'Etat, pendant qu'il en relevoit la gloire par ses conquêtes en Hongrie. Après sept années de ministère, il mourut, laissant à l'Empire ce calme, ces conquêtes, des trésors, un fils plus grand que lui, un Sulthan qu'il avoit corrigé. Dans sa derniere maladie, Mahomet le conjura de se nommer un successeur dans la place de Visir. Kuproli, en homme assez sûr de lui-même pour ne pas craindre d'être soupçonné même d'une foiblesse paternelle, n'hésita point à nommer son fils, quoique très-jeune. Achmet Kuproli fut revêtu du visiriat. L'éloquence, le sçavoir, la prudence, la fermeté & toutes les qualités du cœur que possédoit Achmet, ont jeté les Turcs dans un tel enthousiasme, qu'ils l'appellent la lumiere des nations, le surveillant des loix,

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN. le gardien des bonnes mœurs, le très-sçavant, très-éloquent, très-débonnaire, &c. Il est le seul depuis la fondation de l'Empire qui ait succédé à son pere dans la dignité de Visir & qui l'ait transmise comme en héritage à son fils & à son petit-fils.

1074. 1664. Achmet continua la guerre de Hongrie, où il s'empara de Wivar ou Neuhausel, & favorisa en Transylvanie les desseins ambitieux d'Apafi, auquel, après la mort de Ragotski, il conféra la principauté; mais, ayant été battu à S. Godard par Montécuculli, il conclut une trêve de vingt ans avec l'Empereur Léopold. Il restoit à forcer un écueil contre lequel toutes les flottes Ottomanes échouoient depuis plusieurs années : c'étoit la ville de Candie. Kuproli aiguisa le fer qui s'étoit émoussé dans les mains de tant de Pachas contre les murs de cette place. On employa l'hiver à remplir les magasins de provisions de bouche & de

1076. guerre. Le Sulthan fait la revue de son armée à Andrinople. Elle

1665. s'embarque à Termes ou Thébes; on aborde à la Canée. Pendant que les troupes sont en quartier d'hiver, le général travaille sans relâche aux préparatifs & aux dispositions qui ont tant d'influence dans l'événement.

1077. 1666. Le printems arrive : la flotte quitte la Canée; elle débarque sans opposition à la vue de Candie au village de Caulochor, & l'on trace le camp. Le lendemain, le Visir met toutes ses troupes sous les armes, spectacle magnifique & capable d'inspirer la terreur à l'ennemi. Dans cet appareil pompeux, il va reconnoître les environs de la ville, afin d'asseoir ses batteries & de régler ses attaques. Le troisième jour, il tient un conseil de guerre : on convient d'appliquer le mineur à la tour rouge, comme la côte la plus propre à être assaillie & de faire jouer les batteries pendant que la sappe avancera sous terre. Après beaucoup de résistance, le rempart est renversé, l'on investit la place.

Alors commence dans les formes un des plus mémorables siéges

1078-80. qui fut jamais. Toutes les forces de l'Empire y furent employées;

1067-69. des préparatifs immenses l'avoient précédé; de grandes armées se

ſuccéderent pour le ſoutenir. Les ſoldats accablés ſe rebutoient, ſe mutinoient, & ne retournoient au combat qu'à force de menaces & de châtimens. Le général déſeſpéra pluſieurs fois de vaincre & la réſiſtance des ſiens & l'opiniâtreté de l'ennemi. Il triompha autant par ſon éloquence que par ſa valeur. Nul obſtacle ne s'applaniſſoit que par des prodiges héroïques. A ce ſiége, les peuples fabuleux auroient cru voir les Dieux ſe diſputer l'Empire du monde. Les aſſiégés avoient pour eux les lieux qui ſembloient inacceſſibles aux environs de la place. Il vint de toutes parts à leurs ſecours l'élite des nations Chrétiennes. On vit pendant vingt-neuf mois dans l'iſle un concours continuel de François & de Vénitiens, tous animés d'un courage héroïque. Il n'y eut pas un pouce de terre qui ne fût arroſé d'un ſang honorable. Les prodiges naiſſoient à chaque pas. Une muraille étoit-elle renverſée par des efforts preſque ſur-humains, il en ſortoit, pour ainſi dire, à l'inſtant, une autre des mains des aſſiégés, & les Ottomans ſe voyoient fruſtrés du fruit de leurs travaux, au moment où montés ſur la brèche, ils paroiſſoient couronnés par un ſuccès déciſif. Tant d'obſtacles jetoient le déſeſpoir dans l'ame des aſſiégeans, à qui la mort paroiſſoit ſouvent plus ſupportable que l'idée d'un triomphe ſi reculé. Enfin la valeur des aſſiégés céda au génie Ottoman. Par un jeu ſingulier de la fortune, les Turcs découragés & abattus, gagnerent, par la ruſe d'un ſeul homme, ce que tous leurs guerriers n'avoient pu obtenir par la force. Ce fut Panagiot Tergiman ou interprète de la Porte, qui, par un diſcours artificieux & par une fauſſe confidence, perſuada au gouverneur Moroſini de rendre à des conditions honorables la derniere & la plus forte citadelle dans laquelle s'étoit retirée la garniſon. Tel eſt le récit du Prince Cantimir, appuyé ſur le témoignage d'un eſclave, qui avoit été employé par Panagiot lui-même dans ſa négociation. Les Chrétiens en parlent différemment. Quoiqu'il en ſoit, la place ſe rendit après vingt-quatre ans d'une guerre preſque continuelle, & vingt-neuf mois de ſiége, preſqu'auſſi dépourvue 1080. 1669.

Hist. de l'Empire Ottoman.

d'habitans que de soldats. Le Visir arbora le croissant sur tous les remparts, & fit chanter l'Ezam & le Namaz dans toutes les églises qu'il convertit en mosquées. Les Turcs, quoique très-soigneux de cacher leurs disgraces, avouent eux-mêmes que, dans cette entreprise, ils perdirent plus de deux cens mille soldats enrôlés, sans compter les volontaires & autres gens suivant l'armée; ce qui double peut-être le nombre des morts. Cette guerre coûta aux Vénitiens cinq ou six cens millions de dépense extraordinaire; ils contractèrent alors des dettes qui n'étoient pas encore payées dans ces derniers tems. Un écrivain assure que, dans le cours du siège, les Turcs donnerent à la ville cinquante-six assauts; qu'il y eut quarante-cinq combats sous terre entre les mineurs; que les assiégés firent quatre vingt seize sorties; qu'on fit jouer de part & d'autre seize cent-quarante-cinq mines. Il ne resta aux Vénitiens dans l'isle que Garbusa, Suda, & Spina-Longa, trois petites places qu'ils conserverent encore pendant plusieurs années.

Pendant que Mahomet attendoit à Andrinople le succès du siége de Candie, Doroschenski, Hethman ou chef des Cosaques, lesquels avoient secoué le joug de la Pologne, étoit venu soumettre sa nation aux Turcs, qui n'avoient jamais pu la reprimer. Ce changement alarma la Pologne. Il ouvroit aux Turcs la barriere impénétrable qui la défendoit; il tournoit contre elle le brigandage
1081-82. que les Cosaques exerçoient contre son ennemi. Avant que l'au-
1670-71. torité de la Porte se fût affermie sur ses nouveaux sujets, une armée Polonoise entra dans le pays de ces brigands, où, favorisée par d'anciens partisans, elle vengea la République de l'infidélité des autres. Le Sulthan se crut provoqué lui-même à la guerre par cette entreprise. Dans sa colere, il parla de pitié au Roi de Pologne, on préféra sa colere, elle s'annonça par de grands préparatifs.

1083. Le Sulthan marche vers la Pologne. Son armée prit sa route à
1672. travers la Moldavie. On soupçonna le Prince Ducas de manquer d'affection pour les Turcs, ils le déposerent, & la noblesse, sous

le bon plaisir de Mahomet, choisit Pierre pour Prince. On arrive devant Caminiek, le boulevard du Royaume. Les Polonois ne jugerent pas à propos de se mettre en campagne, la ville leur parut capable d'essuyer sans danger le premier feu des Ottomans. A peine eut-elle été battue dix jours, qu'ouverte de toutes parts, les assiégeans se disposerent à monter à l'assaut, & que la garnison, après avoir abandonné les remparts de la place, capitula dans la citadelle. Les Polonois, dans un étonnement & une consternation inexprimables, voyoient déjà le Royaume tout entier à la discrétion des Turcs. Le siége de Léopolis par le gouverneur d'Alep & le Khan des Tartares, justifia la frayeur publique. Les Polonois envoyerent des ambassadeurs au Khan de Crimée, pour le supplier d'intercéder en leur faveur auprès du Sulthan, promettant, au nom du Roi & de la République, de lui céder quelques places dans le territoire de Caminieck & de lui payer un tribut annuel de vingt mille rischdales. Le Khan, Prince illustre dans la guerre & dans la paix, vint à bout de reconcilier les deux puissances, & la trêve fut ratifiée dans les deux camps.

Mahomet, au milieu des applaudissemens, attendoit à Constantinople le tribut des Polonois, qui devoit entretenir l'harmonie, quand tout-à-coup on apprit que Dorofchenski, général des Cosaques, étoit sur les terres Ottomanes avec un gros corps de troupes, & que la République de Pologne animée par le Pape & par l'Empereur d'Allemagne, désavouoit son Roi. Mahomet qui crut à son premier effort réduire la Pologne, mit toute la Turquie en mouvement pour ce coup d'éclat : mais, loin de trouver un Royaume affoibli par ses pertes, il vit des peuples qui avoient profité de leurs malheurs & de leurs fautes. Les dissentions domestiques qui avoient ouvert aux Turcs l'entrée du Royaume, étoient terminées. Tous les membres du corps politique conspiroient à la 1084.
défense commune avec une confiance héroïque. Persuadé qu'il 1673.
vaut mieux attaquer l'ennemi chez lui que le chasser de chez soi, Jean Sobieski passe le Niéper à Choczim. Les deux armées com-

Hist. de l'Empire Ottoman.

battent avec un acharnement égal, & la journée eſt très-ſanglante. Grégoire Gika, Prince de Valachie, qui avoit abandonné les Turcs à la bataille de S. Gothard, les abandonne encore dans celle-ci. Les Turcs s'enfuient & leur Sulthan avec eux. La mort de Michel Wieſnowieski, Roi de Pologne, retira les Polonois du champ de bataille, pour les conduire à la diete. Sobieski, grand Maréchal de la couronne, réunit à la fin tous les ſuffrages; la victoire l'avoit déſigné Roi. La cour Ottomane, redoutant le ſceptre entre les mains d'un vainqueur, leva des troupes immenſes. Les Polonois, comme ſi c'étoit aſſez d'avoir vaincu pour mépriſer un ennemi, prétendirent qu'il falloit économiſer les troupes & l'argent du Royaume: ils craignoient pour leur liberté, les qualités héroïques & les ſuccès du nouveau Roi. Sobieski, ſuppléant à la force par l'art, ſerra tellement Caminieck dans le nœud d'un blocus, que
1085. la garniſon en fut aux abois. La tête d'une puiſſante armée parut
1674. alors du côté de Choczim; la frayeur emporta les Polonois loin des Turcs. Le Sulthan reprit Choczim, ravitailla Caminieck, s'empara d'Human, dans la Podolie, & s'occupa prudemment à rendre ſes acquiſitions ſtables, avant que de ſonger à en faire de nouvelles. Sur ces entrefaites, Doroſchenski, à la tête de quatre mille de ſes Coſaques, vint lui offrir ſes ſervices. Le refus de l'Empereur aliéna le cœur de l'Hetman, qui, ne roulant plus que des penſées de vengeance, éloigna ſans retour les Coſaques des Turcs. Le Sulthan, dans la crainte que la poſſeſſion de Caminieck ne fût jamais aſſurée à l'Empire, tant que les Chrétiens en habiteroient le territoire, les fit tranſplanter au-delà du Danube & du
1086. mont Hœmus, & l'on donna leurs terres à des Muſulmans. Ma-
1675. homet mépriſant un ennemi qui n'avoit pas ſçu ſe faire reſpecter, ſe contenta de recommander à Ibrahim-Pacha d'avoir l'œil ſur les mouvemens des Polonois, & de faire bonne contenance avec ſes Janiſſaires. Pour lui, il alla ſe livrer entiérement au plaiſir & à la joie des fêtes. Les Polonois prirent la longue & ſurprenante inaction des Turcs pour un ſtratagême; leur crainte les tint en échec,

& à l'exception de quelques escarmouches, on resta comme au milieu d'une paix plâtrée, en repos & sous les armes. Le Sulthan amassa des trésors par la circoncision de ses fils. On sçait que tous les gens en place sont obligés de solenniser cette cérémonie par de grands présens. Un écrivain dit que c'est un des plus gros revenus de la couronne, on pourroit le croire, si les Sulthans avoient tous une famille nombreuse à faire circoncire.

Enfin le Roi de Pologne ayant reconnu la vraie cause du repos des Turcs, résolut d'en tirer avantage. Il ne négligea rien pour former une armée en état de tenir la campagne. Les soldats le 1087-88. suivoient, amorcés plutôt par l'espoir du butin que par l'engage- 1676-77. ment d'une paie régulière. Il passa sous Caminieck, de là il entra en Moldavie, publiant qu'il alloit attaquer les Turcs sur leurs propres terres. Schaitan-Ibrahim, Seraskier de l'armée Ottomane, homme rusé & expert au métier de la guerre, amusa les Polonois par des avances de paix, au lieu d'accepter la bataille, quoique très-supérieur en nombre à l'ennemi; &, d'un artifice à l'autre, les ayant, dit-on, endormis & mis hors d'état de l'entamer, tout-d'un-coup il les investit, & le Roi n'eut plus de communication au-dehors. L'armée ainsi bloquée, eût péri faute de provisions, si les Janissaires ne s'étoient lassés de faire leur devoir. Sobieski s'apperçut de leurs mauvaises dispositions; ayant fondu à l'improviste sur les Tartares, il les renverse. Ses soldats animés du feu de son courage & de la victoire, le combat s'engage avec les Turcs, la nuit seule sépare les combattans. Les Turcs se retirent vaincus. Les Polonois se retranchent. Les deux armées restent pendant dix-sept jours campées l'une devant l'autre, sans cesser d'escarmoucher, & les Polonois remporterent divers avantages consécutifs. Enfin, au milieu des épées, on signa la paix sur les bords du Niester. L'Empereur Léopold la traversa inutilement. Le Khan de Crimée y eut beaucoup de part, intéressé à ce que ces pays qui ont servi tant de fois de magasins, où la nation va se fournir, l'épée à la main, suivant ses besoins, ne soient pas soumis aux

Turcs. Le Visir qui rouloit alors dans la tête l'expédition de Vienne, n'oublia rien de son côté pour rétablir la tranquillité du côté de la Pologne, où l'on n'acquéroit ni avantage ni gloire. La paix fut ratifiée l'année suivante. Par le traité, les Polonois abolirent le tribut auquel le Roi Michel Wiesnowieski les avoit assujettis. En demeurant maîtres de l'Ukraine, endeçà du Niester, ils se désisterent de tout droit de souveraineté sur les Cosaques de Podolie. Les Turcs ne garderent de leurs conquêtes que Caminiek & ses dépendances, & s'engagerent à donner du secours à la Pologne contre ses ennemis. L'ambassadeur de Pologne fit son entrée à Constantinople avec beaucoup de faste : son cortège étoit de sept cens hommes. » S'il mène ce monde avec lui, dit le Visir, pour » surprendre Constantinople, c'est trop peu : si le motif de son » voyage est de baiser le seuil de l'entrée de la Sublime Porte, » c'est trop. Au reste, le Grand Seigneur est aussi en état de four- » nir à la table de sept cens Polonois, qu'aux besoins de sept mille » esclaves de cette nation, qui rament sur ses galères ».

La désertion entiere des Cosaques acheva de mettre le sceau à la paix. Doroschenski, courroucé contre les Turcs, avoit engagé la vie & les biens de sa nation au service du Czar de Russie. Le Sulthan craignit les suites de cette union, mais il craignit aussi les suites d'une guerre dans un pays inaccessible, tel que celui des Cosaques. Pour essayer de les ramener à l'obéissance sans le secours des armes, on tira de la prison des Sept-Tours Georgekiemelniski, fils de Bogdan, ancien Hetman de la nation, & la Porte le nomma chef des Cosaques, à la place de Doroschenski. Il sembloit que le nom de cette famille & le souvenir des vertus de Bogdan, rameneroient les esprits en les attachant à son fils ; mais les sollicitations de George ne servirent qu'à indisposer davantage les Cosaques. Une grande armée conduite par Ibrahim-Pacha, partit pour aller l'installer dans sa principauté. Les Turcs, en arrivant auprès de Tcherin, trouverent les Russes & les Cosaques au nombre de soixante mille hommes, fortement retranchés. Les

Turcs

Turcs étoient sur le point de faire leur jonction avec les Tartares, quand le Czar Fœdor Alekiowits s'étant posté entre les deux armées, fondit sur la nation tributaire & couvrit la terre de dix mille morts. Les Turcs vaincus par la défaite de leurs alliés, jeterent les armes pour fuir avec plus de précipitation. L'effroi inspira des vues pacifiques au Divan; le Visir les rompit.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Mahomet envoya une nouvelle armée sur les bords du Boristhène. La campagne fut avantageuse & glorieuse aux Russes jusqu'aux approches de l'hiver. Alors l'opiniâtre Visir fit ses derniers efforts pour chasser l'ennemi de Tcherin. A la fin la garnison se retira, laissant aux Turcs des ruines plutôt qu'une forteresse; mais, avant que de s'éloigner, elle avoit pratiqué sous le magasin à poudre une traînée, qui fit sauter plusieurs milliers de soldats. Les Russes couvrirent leur retraite avec leurs charriots. Le pays ruina l'armée Ottomane. Lorsqu'elle fut de retour à Andrinople, on eût dit à son délabrement & à sa consternation, qu'elle avoit essuyé les plus sanglantes défaites. Les Turcs qui, jusqu'alors, avoient méprisé les Russes, commencerent à les respecter. Comme l'Empire Ottoman n'avoit plus de soldats endurcis au froid, à la faim, & si je puis le dire, à l'obéissance & à la discipline, il fallut renoncer à une folle entreprise sur un pays ruineux. Un événement attiroit alors les Musulmans dans des lieux plus favorables; il s'agissoit d'appuyer la révolte d'Emeric Tékéli en Allemagne & de gagner à cette guerre un tribut de 40 mille rischdales, ainsi qu'une milice de 30 mille hommes, toujours prête à marcher au service de la Porte.

1089, & s.
1678, & s.

Cara-Mustafa, Grand Visir, éleve & successeur de Kuproli, ministre d'une grande capacité, qui joignoit la valeur à la science de la guerre & à un génie artificieux, mais le plus avare & le plus vain des Visirs, qui s'évanouissoit dans le sentiment de ses richesses, de son pouvoir, de son mérite & de ses succès, c'est-à-dire, un homme fait pour relever & pour détruire ensuite son propre ouvrage, dangereux pour la puissance qu'il sert comme

Hist. de l'Empire Ottoman.

pour celle qu'il attaque, le meilleur des lieutenans d'un Kuproli, mais peu propre à le remplacer. Tel étoit l'auteur & le chef de la guerre que le Sulthan fit en Hongrie contre l'avis de l'Ulama ou clergé, de la Validé & de la plus grande partie de la nation, dont les sentimens secrets éclaterent, quand le ciel lui parut se
1093. 1682. déclarer par des orages contre les tentes du Sulthan. Mahomet avoit fait arborer devant le palais les queues de cheval; il étoit allé lui-même à Andrinople, employer l'hiver à de grands préparatifs. Ce Prince avoit coutume de faire les premiers pas avec son armée & de s'arrêter après ces travaux, pour se délasser à la chasse, l'un des principaux soins de son gouvernement.

1094. 1683. Mustafa, après avoir fait proclamer Tékéli Roi de Hongrie par le Pacha de Bude, entre dans le Royaume à la tête de deux cens mille combattans, investit Javarin, & laissant à Hussein-Pacha la conduite de ce siége, il marche droit à Vienne, capitale de l'Autriche, contre l'avis général des officiers & contre celui de Tékéli, suivant le témoignage des Turcs & l'affirmation de Tékéli lui-même, lequel voyoit, par cette entreprise, son trône de Hongrie renversé. L'Empereur qui s'étoit réfugié à Lentz, avoit laissé au comte de Starenberg le soin de défendre sa capitale. Le Visir se voyant de bonne heure maître des ouvrages avancés, ne douta nullement qu'il ne fût bientôt maître de la place. Plein de cette confiance, il annonça les clefs de Vienne au Sulthan. On dit qu'alors il roula dans sa tête le projet de fonder un Empire Musulman dans l'occident, avec les troupes & l'argent de son Souverain, qu'il envisageoit comme une ombre dénuée de puissance. Sa présomption ralentit la vigueur du siége, il s'endormit dans ses revêries, & commit fautes sur fautes. Le défaut de vivres, joint à la défaite de Tékéli & de vingt mille Turcs par le Prince Louis de Bade, commença d'abord à jeter les Janissaires dans le découragement & la mutinerie. Les Polonois approchoient; on eût pu s'opposer à la jonction de ces troupes auxiliaires avec l'armée de l'Empire, on ne remua pas, comme s'il n'y avoit que plus

de gloire à acquérir en leur laissant rassembler toutes leurs forces. Sobieski s'avança jusqu'à une hauteur, d'où l'on voyoit l'armée Turque & les ouvrages de la tranchée. Après qu'il les eut considérés, il dit à ceux qui étoient autour de lui : *cet homme-là est mal campé, je le connois, c'est un ignorant présomptueux ; nous n'aurons pas d'honneur à cette affaire par la facilité de réussir.* Lorsque les Turcs virent l'ennemi en pleine marche pour attaquer le camp, une partie de l'armée se retira pendant la nuit, comme si tout étoit perdu : le lendemain, une partie sortit des retranchemens, moins pour combattre, que pour se sauver honteusement du côté de Javarin. Cara Mustapha, dans la déroute générale retourne seul au camp, il y est seul. Là, cherchant des yeux sa puissance évanouie, il se rassasie du spectacle de son malheur. Son ame tombe sous la douleur, il fond en larmes. La religion le relève, il prend l'étendart de Mahomet, & s'enfuit. Le camp étoit rempli de richesses immenses. Sobieski écrivoit à la Reine, son épouse, pour toute nouvelle, que *Mustafa l'avoit fait son légataire universel.* Le Visir arrivé au camp de Javarin, retourne à son naturel. S'appliquant moins à réparer sa honte, qu'à la faire tomber sur les autres, il crut se mettre à couvert du coup qui menaçoit sa tête, suivant la coutume de sa nation, en publiant que les principaux Pachas méritoient la mort, s'étant joints à Tékéli pour le forcer à entreprendre le siége de Vienne : il les fit périr.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Il se donna depuis, sur la frontière de Hongrie, deux combats entre les Infidèles & les Chrétiens. Dans le premier, Sobieski battu avec les Polonois, courut le plus grand danger. Dans le second, joint au Duc de Lorraine qui commandoit l'armée Impériale, il tua douze mille Turcs. Barkhan & Strigonie ou Grans tomberent au pouvoir des Allemands. Dans la dernière action, Tékéli auroit pu apporter du secours aux Infidèles ; mais il ne parut qu'après le combat : le Visir soupçonna ses intelligences avec Sobieski. Le Roi de Pologne en, retournant dans ses Etats, défit encore dans sa marche un corps de quarante mille Turcs & Tartares.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Pendant que ceux-ci étoient occupés au siége de Vienne Petreczeïus, Hospodar ou Despote de Moldavie, qui après la bataille de Tcherin avoit passé sous les drapeaux des Polonois, avoit pénétré dans la petite Tartarie pour écraser les enfans contre les murailles, ouvrir en deux les femmes enceintes, faire violer & tuer les filles, & autres exploits de bourreaux : le Budgiack perdit plus de cent mille habitans. Les Tartares, à leur retour, traitent les Cosaques & les Moldaves, comme leur barbarie le méritoit. Petreczeïcus leur échappa. Les Turcs nommerent à la principauté de Moldavie, Démétrius Cantacuzéne, qui n'avoit rien de grand que son origine : aussi fut-il bientôt déposé.

Mahomet chassoit : la Sulthane Validé vendoit à Cara Mustapha sa grace, la confirmation dans le Visiriat, & le commandement de l'armée ; mais la nouvelle des derniers échecs, de nouveaux attentats du Visir sur les Pachas, & les pratiques des courtisans, trahirent l'espérance de cet insensé. Il reçut la mort sans résistance, comme s'il étoit honoré de la couronne du martyre. Quatre
1095. 1684. bourreaux l'étranglerent à Belgrade. On porta sa tête à Constantinople.

Après la bataille de Vienne, les Vénitiens, enhardis par les revers des Turcs, leur avoient déclaré la guerre pour se venger d'outrages qu'en avoient reçus leurs ambassadeurs. Le nouveau Visir Cara Ibrahim s'humilia pour conjurer l'orage ; il s'y prépara, n'ayant pu le détourner. On nomma Schaitan Ibrahim Pacha pour Séraskier des troupes que l'on oppofoit aux Allemands : Ainégi Soliman reçut la même qualité pour aller combattre les Polonois. L'amiral de la mer eut la charge d'observer les mouvemens des Vénitiens, avec six vieilles sulthanes, en quoi consistoient alors toutes les forces de l'Empire. Le Grand Visir se tint à Constantinople, sous couleur d'indisposition. Chaque général dans son district devoit lui envoyer un compte fidèle des événemens, & ne pouvoit informer le Sulthan que des bons succès. Les Visirs bercent leurs Princes pour les endormir, dans la crainte d'en être maltraités, si ces enfans couronnés sentoient leurs maux.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Cependant le Duc de Lorraine avec les troupes Impériales, se rendit maître en peu jours de Visgrade. Sur le chemin de Vaccia, il battit le Beglerbeg de Bude. Vaccia fut prise, après que Budan Pacha eut inutilement perdu quinze mille hommes pour la secourir. Les Impériaux arrivent devant la capitale de la Hongrie. Ils se fatiguent pendant quatre mois de siège; après quoi, le Séraskier ayant environné leurs tranchées avec une armée supérieure, la prudence mit des bornes à leur ardeur: ils se retirerent en bon ordre. Sous cette petite apparence de calme, les Turcs ne virent plus la tempête que dans l'éloignement; c'en fut assez pour leur rendre le courage.

D'un autre côté, le comte de Leslei, détaché pour pénétrer dans l'Esclavonie, battit deux fois les Turcs avant que d'entrer dans la forteresse de Wivowit. Dans la haute Hongrie, les Impériaux remporterent une victoire près d'Eperie sur Tékéli. Mais, pendant que le Séraskier engagé contre les Allemands ne pouvoit balancer ses pertes par aucun avantage, Soliman fut plus heureux contre les Polonois: il s'étoit assuré de la Moldavie par de bonnes dispositions, par la déposition de deux Cantacuzénes qui la gouvernoient, par l'installation de Constantin Cantimir, & par des ôtages. Les Turcs disent qu'il battit le Roi de Pologne sur le Niester, sans lui avoir donné le tems de se ranger en bataille, & que l'armée vaincue fut obligée de brûler ses équipages, & de jeter son artillerie dans un lac.

Les Vénitiens triomphoient dans la Dalmatie Ottomane. Leur premier succès fut contre Morlachi. De là, ils passerent à Urana, à Obruazzo, à Scardone, à Daare, & à Dernis. Leur flotte commandée par Morosini, qui s'étoit acquis tant de gloire par la défense de Candie, s'empara de l'Isle de Ste Maure, & de quelques places d'Epire & de Morée. La Porte regarda leurs conquêtes comme des pertes passagères, qu'elle repareroit aisément aussi-tôt qu'elle seroit tranquille du côté de la Hongrie & de la Pologne. Elle parut bien moins sensible au déplaisir de leurs triomphes,

qu'à la joie de la levée du siége de Bude, & de la retraite des Polonois. Elle affecta ce sentiment pour l'inspirer au peuple, qui dans l'alégresse conçoit ceux de la confiance & de la soumission. L'art de gouverner est l'art de tromper les peuples.

Hist. de l'Empire Ottoman.

1096. 1685. Les Impériaux, aprés avoir tenu Wyvar étroitement bloqué pendant l'hiver, l'assiégent dans les formes. Ibrahim Pacha, désespérant de les forcer dans leurs retranchemens, a recours à ses stratagêmes ordinaires; il va tout-à-la-fois attaquer Gran & Visgrade pour attirer les Impériaux & leur faire abandonner Wyvar. Visgrade se rendit; Gran étoit à l'extrêmité, mais le duc de Lorraine ne donna pas le tems à Ibrahim de couronner son entreprise; il vint à lui avec une partie de l'armée Impériale. En voyant la confiance des Allemands, le Séraskier s'imagina qu'ils avoient emporté Wyvar: il abandonna Gran pour s'aller camper dans un poste de difficile attaque. Le duc de Lorraine, par une fuite feinte, lui fit perdre cet avantage. Les Turcs poursuivirent les Impériaux; ceux-ci font tout-à-coup volte-face, la terreur s'empare des Infidèles, & le désordre en est au point que les Janissaires tuent ou démontent les Cavaliers pour se sauver sur leurs chevaux. Ainsi le camp fut la proie du vainqueur, & avec le bagage, la caisse militaire, & des munitions immenses. Après cela, Wyvar ne résista point à un assaut général, diverses places se rendirent, le Séraskier ouvrit des négociations.

Le comte de Leslei faisoit le dégât dans l'Esclavonie, vainqueur du Pacha de Posega, & maître de la ville d'Essek. Schultz avoit enlevé dans la Basse-Hongrie au parti de Tékéli, Eperies, Tokai, avec plusieurs autres châteaux. Merci & Heulser soumettoient Zolnok, Ibraïni, Kalo, le petit Varadin, l'Eglise S. Nicolas, & Sarraisa. Enfin Caprara investit Cassovie, où Tékéli s'étoit fortifié. Ce rebelle va demander un prompt secours au Pacha de Waradin; celui-ci le chargea de fers par ordres du Sulthan. Les Turcs donnerent alors aux Hongrois Petrozzi pour chef. Une partie de la nation & son nouveau Prince, indignés du traitement fait à Té-

kéli, vont devant Caſſovie prêter à l'Empereur ſerment de fidélité entre les mains de Caprara. Ils ſe joignent aux troupes Impériales, & Caſſovie ouvre ſes portes.

Les Polonois convaincus par leur dernière expédition, de la néceſſité de s'attacher les Moldaves, les avoient long-tems ſollicités de ſe déclarer contre les Turcs. Sobieski comptant, à ce qu'on dit, ſur les fauſſes promeſſes de l'Hoſpodan Cantimir, s'engagea dans un mauvais pas, d'où la valeur ne l'eût jamais délivré, ſi les Moldaves eux-mêmes, ne lui avoient donné des avis dont il profita pour les ſurprendre eux & les Tartares, qui chercherent moins à combattre, qu'à ſe ſauver. L'armée Polonoiſe arriva, dit-on, honteuſement en Pokucie, province de la petite Pologne. Les partiſans du Deſpote aſſurent, qu'outré de colere de ce que les Polonois avoient tourné ſes avis contre lui-même, Cantimir les attaqua avec une réſolution héroïque, que les Turcs les prirent en queue, que les Tartares leur couperent les vivres, & que leur armée fut détruite.

Les Vénitiens avoient de grands ſuccès dans la Morée. A Coron, les Turcs forcés, l'épée à la main, arborerent le pavillon blanc, & battirent la chamade en demandant quartier; mais c'étoit trop tard, la ville étoit au pouvoir de l'ennemi, ils furent tous paſſés au fil de l'épée. Après la réduction de cette forteresse, les Mainottes prirent les armes, & ſoumirent Tarnatta. Enſuite les Vénitiens remporterent près de Camilla une grande victoire, qui fut ſuivie de la priſe de cette place, de Paſſava & de la Chiefala. A leur retour, ils s'emparerent de Gomménizum, ville de Grèce, en face de Corfou.

La cour Ottomane étoit dans une étrange peprlexité. La Hongrie étant preſque toute perdue, le moindre déſavantage qu'auroit eu l'armée, ouvroit aux Impériaux le chemin de la capitale. Cara-Ibrahim voyoit ſur ſa tête le glaive, qui, dans les calamités publiques, frappe ordinairement les Viſirs; la ſeule reſſource qui lui reſtoit, étoit la méthode que quelques-uns de ſes prédéceſſeurs,

Hist. de l'Empire Ottoman.

entr'autres, l'artificieux Méhémed Kuproli, avoient employée, de détruire tous ceux que leur capacité pouvoit rendre utiles à l'état, tous ceux qui avoient eu part aux opérations malheureuses, afin de concentrer tout en eux, d'écarter tout autre objet des yeux du Sulthan, & de rejeter l'opprobre des revers sur des crimes étranges, qu'ils punissoient comme vengeurs publics. Le Séraskier Ibrahim Pacha, & plusieurs autres officiers sont mis à mort. Le victorieux Soliman Pacha paroissoit seul hors des atteintes de la violence; Cara Ibrahim tâcha de le conduire à sa perte par des souterreins, mais il ne réussit pas. La gloire du Séraskier triompha; elle fut couronnée de la dignité de Grand Visir. Tékéli sort de prison. Cara Ibrahim est relégué à Rhodes. Ce ministre avoit été hautain & turbulent dans les emplois subalternes; il fut populaire & servile au comble des honneurs. Il fut successivement ce que devoit être un ambitieux. Là, pour s'élever; ici, pour se maintenir dans son élévation en tems d'orage.

1097. 1686. Les Impériaux faisoient tous les jours de nouveaux progrès en Hongrie; ils avoient investi Bude. La seconde enceinte étoit presque ruinée, lorsque Ainégi Soliman parut à la tête d'une puissante armée. Le Visir trouva les Impériaux trop bien retranchés pour oser les attaquer. En attendant l'occasion de les combattre avec avantage, il essaya trois fois de jeter du secours dans la ville; trois fois il sacrifia de braves soldats, presque sans succès. Les Impériaux, pour montrer aux Turcs combien peu ils les craignoient, cherchoient les bastions les plus forts de la citadelle pour donner l'assaut, & les emportoient. Un bruit se répandit que le duc de Lorraine, qui étoit sur le point de forcer la place, n'y seroit pas plutôt entré, qu'il viendroit attaquer les Turcs dans leur camp. L'épouvante écarta leur armée. Les Impériaux ne craignant plus d'être pris par derrière, donnerent le dernier assaut. La fureur du soldat fut telle, qu'à peine resta-t-il dans la ville deux mille Turcs, que l'humanité du chef pût épargner. Le Visir s'enfuit. Les garnisons voisines abandonnerent d'elles-mêmes leurs forteresses.

resses. Le Prince de Bade en soumit plusieurs. Cataffa & Heusset entrerent dans Gran, après que Vétérani eut défait les Tartares & le Visir lui-même.

Les Polonois s'étoient réconciliés avec les Russes, ils ne purent gagner les Moldaves. Sobieski, animé d'une nouvelle vigueur par la paix faite avec la Russie, passa le Pruth. Le Séraskier l'enveloppe dans une plaine où les vivres lui manquent. La nécessité forçoit les Polonois à chercher une action décisive; l'intérêt des Turcs étoit de l'éviter: il n'y eut que des escarmouches; mais la famine fit dans le camp de Sobieski l'office de l'épée. Le Roi tourna le dos, laissant à chaque pas derrière lui trois ou quatre cens hommes morts de faim, & sur les bords ou dans les flots du Pruth son arrière-garde. Son ressentiment tomba sur la Moldavie. Il y exerça, dit-on, des violences, & ses troupes des horreurs. Ce prince rejeta le blâme de ces horreurs sur l'avidité du soldat intraitable, qui, non-seulement sans sa participation, mais même contre ses ordres exprès, avoit étendu des mains barbares ou sacriléges sur tout ce qu'il y avoit de profane & de sacré. Pendant que la passion & la brutalité semblent conduire les Polonois, la dysenterie vient en emporter jusqu'à cinq cens par jour. Le Prince des Moldaves surprend quelques-uns de leurs partis; il en prend, il en empâle, il en brûle plusieurs, comme si c'étoient, non des ennemis sur lesquels il usât des droits de la guerre, mais des criminels, qu'il punît au nom de l'humanité; ou plutôt, il se vengeoit. Les Tartares, plus cruels encore dans leur vengeance, empoisonnent les eaux des lieux menacés par les Polonois. Sobieski, trouvant sur sa route la forteresse de Menez défendue seulement par dix-neuf chasseurs Moldaves, les canonne duran quatre jours. Le cinquième, les assiégés ayant perdu dix de leurs camarades, capitulerent, à condition qu'ils auroient la liberté de se retirer où bon leur sembleroit, & d'emporter ce qu'ils auroient de plus cher. L'on vit alors sortir de la forteresse six hommes, qui en portoient trois autres blessés sur les épaules. En ce moment,

tous les ſentimens d'admiration, de honte, de rage, ſe ſuccèdent dans l'ame de Sobieski. Il demeure interdit, & n'ouvre la bouche que pour commander qu'on les pende; mais, rentrant en lui-même, il a horreur de punir des vertus, & renvoie ces ſoldats, les comblant d'éloges. Les Tartares reviennent à la charge, Sobieski ſe retire.

Les Vénitiens pourſuivirent leurs triomphes dans la Morée, où ils battirent deux fois le Seraskier. Leurs victoires furent ſcellées par la priſe de pluſieurs Villes, Ottoch, le vieux & le nouveau Navarin, Modon ou Methone, &c. Moriſini couronna leurs exploits à Napoli de Romanie. Le Comte de Konigſmark battit de nouveau les Turcs devant cette place, qui ſe rendit à compoſition. La flotte Vénitienne menaça Conſtantinople, en bloquant les Dardanelles. En Dalmatie, le Pacha de Boſnie ne fit que des tentatives infructueuſes.

Ces revers ébranloient le trône du Sulthan. Les gens de Loi ſurtout, ou l'Ulema, accoutumés à contrôler le gouvernement, gliſſoient des ſemences de rebellion dans ces conjonctures, où triomphoient les oracles du vulgaire. Inſenſiblement ils élevent la voix, déclament contre le miniſtére, cenſurent Mahomet. Mais leurs reproches ne tombent d'abord que ſur ſon ardeur pour la chaſſe, ſource de ſa négligence & de ſon inſenſibilité. Ils diſent que cet Empire, fondé par le ſang de tant de Muſulmans, ne pouvoit être défendu par des meutes de chiens & des vols de fauçons.

» On remarque, dit le P. Cantimir, que la trop grande paſſion » des Sulthans pour la chaſſe a toujours attiré la haine du peuple » & des ſoldats; car les Turcs regardent un eſprit trop occupé des » vains amuſemens du vol des oiſeaux & de la chaſſe des bêtes, » comme incapable de penſées ſérieuſes. La légéreté eſt ſon par- » tage; il n'a pas de quoi ſe gouverner lui-même, il ignore ce » qui eſt propre au gouvernement de l'Etat, & ne voit qu'avec » répugnance ceux qui lui donnent de bons conſeils. Il y a, (c'eſt » toujours Cantimir qui parle) une expreſſion Turque, qui quadre

» bien avec l'opinion de tous ceux qui courent ainſi après des ani-
» maux. *Celui qui tue un amateur d'oiſeaux & un joueur de dez*,
» *doit paſſer pour un Héros.* Et voilà à quoi il faut attribuer les
» malheurs qui ſont tombés de nos jours ſur Mahomet IV & ſur
» Muſtafa II. C'eſt la cauſe principale qui les a fait chaſſer du
» trône ». Telle eſt l'obſervation du P. Cantimir. Les calamités publiques furent les vraies cauſes de la dépoſition de ces Princes: leurs Sujets, aigris par le malheur, euſſent toujours trouvé en eux des défauts, pour les charger des événemens.

Mahomet tâcha de ſe juſtifier par le châtiment des auteurs de la guerre. Il leur prouva ſon zèle pour le bien de l'Empire, en ordonnant la vente des joyaux de la Couronne. On le perſuada, ſurtout aux troupes, en leur payant des arrérages de ſolde, de l'argent qui provint de cette vente. On arrêta par-là la ſédition prête à éclater. Le Sulthan mit une taxe ſur les Jami & ſur chaque maiſon. Cette contribution fut inappréciable. On vit alors, contre toute eſpérance, les peuples fournir gaîment aux beſoins de l'Etat. Mais ces tributs immenſes diſparurent en un clin d'œil; & la ſurpriſe que cauſa leur diſſipation infructueuſe ſurpaſſa celle qu'avoit cauſée la facilité qu'on avoit eue à lever tant d'argent ſur le peuple.

La fortune étoit toujours favorable aux Allemands en Hongrie. 1098.
Le Duc de Lorraine & l'Electeür de Baviere avoient à peine quitté 1687.
leur camp, pour aller aſſiéger Albe Royale, que la Cavalerie Turque les attaqua de tous côtés pour arrêter leur malheur, & donner au Viſir le tems d'arriver. Trois jours d'eſcarmouche annoncerent une grande journée. La fortune dans cette action flatta d'abord les Turcs de la victoire, que leur bravoure ſembloit mériter. Deux fois ils furent repouſſés, ſans qu'ils paruſſent vaincus. Comme ils s'enfonçoient dans un bois, le duc de Baviere les pourſuivit; ils vinrent à ſa rencontre, mais le canon Allemand les obligea de ſe retirer. Le duc les pouſſoit chaudement, lorſqu'il apperçut avec étonnement un camp formé en un clin-d'œil, & muni de fortes

Hist. de l'Empire Ottoman.

tranchées, par une armée qui, presque en déroute, devoit être plus disposée à fuir qu'à combattre. A la fin le Visir fut obligé de se retirer à Belgrade. Le Duc de Lorraine, en feignant d'assiéger Temesvar, pour attirer de ce côté-là toutes les forces Ottomanes, envoya en Esclavonie un détachement de son armée, sous les ordres de Dunewald, qui soumit rapidement toute cette Province. Il passa lui-même en Transylvanie, s'empara des Villes principales, & contraignit Apafi de reconnoître l'empereur Léopold pour son Souverain. Les Etats de Hongrie furent aussi forcés de déclarer leur couronne héréditaire dans la maison d'Autriche, & l'archiduc Joseph fut proclamé Roi.

Les Russes, qui s'étoient ligués l'année précédente avec l'Empereur, furent moins heureux en Tartarie. Le prince Gallictzin, qui les commandoit, s'étant engagé dans les déserts qui séparent la Russie de la Crimée, trouva dans son chemin l'armée Tartare, qui le harcela vivement, sans lui laisser l'occasion de la combattre. La disette de vivres & d'eau, jointe aux chaleurs excessives, mit la maladie dans son camp, lui enleva quarante mille hommes, & l'obligea de reprendre la route de Russie. Jacques Sobieski, fils aîné du Roi de Pologne, assiégea inutilement Caminiek. Les Vénitiens, commandés par Morosini & par Konigsmar, prirent Patras, le fort de Morée, Lepante, Castel, Fornése, Misitra, Corinthe & Athénes. Cornaro fit des progrès en Dalmatie.

Cette succession de désastres causa dans l'Empire Ottoman une consternation générale. Le silence, qui suit un profond malheur, fut rompu par la sédition, qui ne cessoit de couver dans les esprits turbulens. Le méchant se console de ses maux par le crime. S'il tombe, il amortit le coup de sa chûte, en entraînant & en écrasant sous lui le foible sur lequel il peut se venger. Le feu prit d'abord à l'armée, le Visir, pour mettre sa vie en sûreté, fut obligé de se sauver à Constantinople, où, par le conseil du Sulthan, il se cacha dans la maison d'un Grec. Les soldats, ayant élu pour Général le Pacha Siavius, le chargerent d'envoyer au Padischah un

Arzmahzar ou requête, pour demander six mois de paie qui leur étoient dus, & la mort d'Ainégi Soliman. L'Empereur paya, envoya les sceaux à Siavius, accorda les têtes du Visir & de cinq Pachas, ne cédant que pas à pas à leurs nouvelles menaces. Siavius, gagné par les bienfaits du Sulthan, & intéressé par le maintien de sa propre autorité à faire cesser le tumulte, perd son crédit sur l'esprit des soldats, en tâchant de les amener à des vues de conciliation. Ils partent d'Andrinople. A leur arrivée dans la capitale, ils s'assemblent à l'Orta-Jami, mosquée des Janissaires, & ensuite à Sainte-Sophie, d'où ils députent au Sulthan le grand Emir & le premier Prêtre de la grande Mosquée, pour lui déclarer de la part de l'Uléma, de la Milice & du peuple, que la volonté publique lui commande d'abandonner le trône. Mahomet mourut cinq ans après sa déposition, empoisonné, disent quelques-uns, par Achmet son frere. Quatre années de revers & de négligence de sa part effacerent, des esprits des peuples, le souvenir de ses longs succès & de ses qualités éminentes. Dans cette révolution, Kuprogli Mustafa-Pacha, fils du grand Achmet, personnage qui mérite d'être mis au-dessus de tous les Visirs, par son intégrité, sa prudence & son courage, sauva, dans cette circonstance, la vie au Sulthan. Les plus sensés d'entre les Turcs croient que le peuple ne se seroit point porté à déposer ce Prince, s'il lui eût d'abord sacrifié Ainégi-Pacha, qui, selon la maxime nationale, avoit mérité de perdre la tête, pour avoir laissé prendre Bude par les Impériaux, en se tenant dans l'inaction, & s'être ensuite laissé battre à Siclos. L'attachement des Sulthans pour les Visirs leur est funeste. Le Visir est le bouclier dont le Sulthan se couvre. Le peuple murmure-t-il du mauvais état des affaires, le Prince en rejette le blâme sur son ministre, s'il ne lui est point affectionné. Les plaintes redoublent-elles, il le sacrifie au ressentiment public. Si, au contraire, le Sulthan se met entre le Visir & le peuple, il court risque d'être la victime des fureurs populaires. Cependant le Visir est ordinairement fidelle à son maître, parce qu'il ne peut se flatter d'arracher

par une révolte le diadême à la famille régnante, à laquelle les Turcs portent un respect trop religieux pour la dépouiller; & que, ne tenant son pouvoir que du bon plaisir du Sulthan, il ne pourroit se promettre de captiver l'affection d'un nouveau Prince, qui ne pourroit point accorder à un traître sa faveur & sa confiance.

Les Genois entreprirent, sous le regne de Mahomet, d'établir leur commerce dans les échelles du Levant. Le marquis Durazzo, chargé de cette négociation, obtint du grand Visir Kuprogli des Patentes, en vertu desquelles il forma deux comptoirs, l'un à Constantinople, l'autre à Smyrne. Cet établissement, qui coûta de grandes sommes, répondit si peu aux espérances des Génois, qu'ils l'abandonnerent eux-mêmes au bout de quelques années.

Ce fut sous ce même regne que parut le faux Messie des Juifs, Sabatai-Sevi, fils d'un courtier de Smyrne. Les Cockhmans ou docteurs de la loi l'avoient chassé du temple & de la ville pour des tumultes qu'il avoit excités dans la Synagogue. Il se mit à voyager vers l'an 1665. Dans ses courses, il épousa deux femmes; &, par raison d'impuissance, il les répudia: ce qui n'empêcha point qu'il n'en enlevât une troisieme. Après avoir roulé dans la Morée, la Syrie & la Palestine, il alla à Jérusalem, pour y jouer le rôle de réformateur, de concert avec un Juif, nommé Nathan, qui, prenant la qualité de son précurseur, manda par une lettre circulaire aux chefs des Synagogues l'arrivée du Messie, annonçant qu'on le verroit bientôt détrôner le Sulthan & conduire ce Prince à Jérusalem. Ce bruit fut reçu des Juifs avec la crédulité particulière à cette nation. Enchantés de cette agréable nouvelle, ils ne s'occupèrent que du soin de purifier leurs consciences pour se préparer à recevoir dignement leur libérateur; & ils vendirent leurs effets dans la persuasion qu'ils alloient être mis en possession de toutes les richesses de la terre. Sabatai se rendit à Smyrne. Ses compatriotes, dans l'enthousiasme, couvrirent de tapis le pavé

des rues par où devoit passer *l'unique fils de Dieu, le Sauveur d'Israël:* c'étoient les titres qu'on lui donnoit. Bientôt on lui attribua des miracles. On dit que des enfans à la mammelle prononcèrent son nom; que ses ennemis furent frappés de vertiges; qu'une colonne de feu parut à ses côtés. Sa réputation de prophète établie, il déclara que Dieu l'appeloit à Constantinople, le principal théâtre de sa mission, pour accomplir le grand ouvrage de la délivrance de son peuple. Comme il se fut embarqué sur une saïque Turque avec peu de suite, deux chaloupes détachées par le Visir Kuprogli l'enleverent. Il fut mis aux fers, & l'Empereur lui déclara qu'il le feroit empaler, s'il n'embrassoit le Mahométisme. Sabatai, qui n'avoit ni le génie, ni le fanatisme d'ambition nécessaires à un imposteur, fut surpris de cette déclaration sans en être effrayé. Toute religion est bonne pour qui n'en a point, & la meilleure est pour celui-là, celle qui le fait vivre. Le Messie des Juifs se fit Mahométan.

Dès que Mahomet eut donné sa démission, le Bostangi-Bachi, au nom de la Nation, alla présenter à Soliman, fils d'Ibrahim, la couronne que ce Prince dévot, benin, timide & paisible, craignit d'accepter. Dans cet hommage, il ne voyoit qu'un foible rayon de fortune que les ténèbres de l'incertitude & du péril enveloppoient. Il ne suivit qu'en tremblant cette lueur qui lui traçoit la route du trône. Placé sur le Sofa impérial, à peine eut-il souffert les respects des Courtisans, qu'il en descendit avec précipitation pour faire l'Abdest, se croyant souillé par l'attouchement d'une chose impure. Après cette cérémonie, il hésitoit encore s'il monteroit sur le trône. Les Pachas vainquirent enfin sa résistance; alors l'Ulema & la milice furent admis à lui baiser la robe.

On a, dans ce seul trait, le génie du Sulthan & son règne. Les Turcs, examinateurs superstitieux des premiers mouvemens & des premieres paroles des nouveaux Empereurs, remarquèrent que Soliman, dans la cérémonie de son installation, avoit mis le doigt sur la bouche pour enjoindre le silence aux courtisans: ils en con-

Hist. de l'Empire Ottoman.

clurent qu'il ne feroit rien de mémorable. L'événement justifia leur prédiction. Il y a quelquefois une sorte de raison dans la superstition prophétique ; elle fonde à la vérité ses pronostics sur des signes vains & illusoires ; mais elle est déterminée par les circonstances à les prendre en bonne ou en mauvaise part. Le doigt de Mahomet sur sa bouche ne signifioit rien sans doute, car il pouvoit tout signifier, les pensées profondes de la prudence, comme les irrésolutions puériles de la timidité, cette vie éclatante qui impose silence à la terre, comme cette pitoyable conduite contre laquelle le mépris même ne daigne pas élever sa voix, ainsi du reste. Quelle fut donc la cause qui tourna la superstition contre Mahomet sans qu'elle s'en doutât ? Sa pusillanimité, sa petitesse dans tout le cours de la cérémonie. La raison avoit formé ses conjectures avant que la superstition tirât ses présages ; elle la dirigea.

Le premier acte d'autorité que fit Soliman fut de confirmer Siavius Pacha dans la dignité de Grand Visir ; & la premiere action d'éclat de la milice fut de déchirer le ministre en pièces, parce qu'il n'avoit point trouvé d'argent dans le trésor pour leur donner les gratifictaions accoutumées à l'avénement d'un Prince à la couronne, institution qui a causé ou nourri plus d'une révolte. Le Sulthan, par un effort de courage, se mit en tête, lorsque le calme fut rétabli, de faire justice des rebelles. Ils reprirent les armes, le Sulthan désavoua ses démarches, & déposa son visir pour sa propre sûreté.

L'incendie se communiqua de la capitale aux Provinces. Le Pacha de Romelie demanda pour un corps nombreux de Spahis les mêmes présens que les Janissaires avoient inutilement exigés. La Cour ne lui ayant fait que des promesses vagues, ses soldats se payerent par leurs mains, en pillant les peuples de son district. La flamme gagna l'Asie. Là Gieduk-Pacha, suivi de ses soldats & de brigands, rançonna plusieurs quartiers de la Natolie, s'avança jusqu'à Chrysopolis, & menaça même de passer le détroit pour

ven

Hist. de l'Empire Ottoman.

venir insulter Constantinople. On arma à la hâte les Janissaires qui, comme s'ils avoient seuls le droit d'outrager leur maître & de piller les peuples, agirent avec tant de vigueur contre les rebelles que le calme fut bientôt rétabli dans les provinces d'outremer. L'année d'après, les chefs de ces différentes révoltes furent pris & menés prisonniers à Constantinople.

Les troubles domestiques donnerent aux Impériaux le loisir de pousser leurs conquêtes. Agria, le plus fort boulevart de la Haute Hongrie, se rendit après quatre mois de siège au Duc de Baviere. Le comte de Merci qui bloquoit depuis long-tems Mongaz, forteresse presque imprenable, la réduisit enfin par la famine. La femme de Tekeli qui s'étoit enfermée dans cette place, la défendit en héroïne. On s'étoit flatté dans l'Empire Ottoman que la 1099-00.
piété du nouvel Empereur attireroit sur ses armes les bénédictions 1688.
du ciel : ces mauvais succès la décréditerent. La satyre attaqua Soliman. Le démon de la discorde qui possédoit le peuple aussi-bien que le soldat, sonna la sédition. Soliman, ardent à suivre les conseils de la crainte, prit la résolution de s'éloigner de la ville, sous prétexte d'aller changer d'air à Andrinople ; & par la bisarrerie du sort, sa peur fut plus salutaire que n'auroit été le courage. Ses écuries n'ayant pu fournir le nombre de chevaux, de mulets & de chameaux nécessaires pour le voyage, il fit vendre ses propres bijoux au marché. Cet aveu public de son indigence arrêta la sédition prête à éclater.

Pendant que Soliman trembloit & prioit le prophète, les Impériaux se rétablissoient dans Albe Royale, à Lippe, à Solmoz, à Logoseh, à Mok, à Peterwaradin & à Tiral. Tout étant subjugué aux environs de Belgrade, l'Electeur de Bavière marcha vers cette ville avec toute l'armée Impériale. Il l'investit & la prit d'assaut après avoir battu les Turcs qui avoient tenté de lui disputer le passage de la Save. On ne fit aucun quartier à la garnison composée de neuf mille hommes. Un mois auparavant le Prince Louis de Bade avoit battu en Bosnie l'armée Ottomane, & s'é-

Hist. de l'Empire Ottoman.

toit emparé de Gradiſch & de Coſtaniza. Semendric, capitale de la Servie, étoit tombée au pouvoir du duc de Bavière avant la priſe de Belgrade. Le Seraskier Regeb ayant perdu encore deux batailles dans le cours de cette campagne, malgré les oracles de l'Aſtrologie auxquels il ajoutoit une foi aveugle contre le précepte de l'Alcoran qui défend toute divination, & qui déclare tous les Aſtrologues menteurs, toute la Servie s'ouvrit aux Allemands.

Les Vénitiens continuoient la guerre en Morée & en Dalmatie avec un ſuccès différent. Chaſſés d'Athènes, ils tenterent la Capitale de l'iſle de Negrepont : leur entrepriſe échoua par la méſintelligence des chefs. Pour ſurcroît de diſgraces, la mort leur enleva le comte de Koningsmark qui avoit été le principal inſtrument de leurs conquêtes dans cette contrée. Ils prirent, en Dalmatie, Kain & quelques châteaux. Le Sulthan, fondé ſur l'avantage qu'un deſpote chrétien avoit donné aux armes Ottomanes dans la Moldavie, tira des galères un chrétien nommé Libérius, & le nomma Prince des Mainottes ou de Morée pour couvrir les Provinces Orientales de la Grèce. Ce Prince eſſaya d'abord de jeter du ſecours dans Monembaſie aſſiégée par les Vénitiens ; il fut repouſſé avec perte.

Tout étoit tranquille du côté de la Pologne. Les deux armées ſéparées par le Nieſter ſe regardoient l'une l'autre ſans ſe mouvoir. Mais les Czars Jean & Pierre Alexiowits avoient fait paſſer en Crimée plus de trois cents mille hommes avec quatorze cents piéces de canon ſous la conduite du Prince Galliczin. La diviſion des Généraux, l'indocilité des troupes & la perfidie de quelques traîtres cachés rendirent ces grands préparatifs inutiles. Cette prodigieuſe armée, par la mutinerie du Régiment des Gardes, ne put forcer la ville d'Or ou Précop ; des poignées de Tartares la harcelerent ſi vivement dans ſa retraite, qu'à ſon arrivée en Ruſſie, elle étoit réduite preſqu'à rien. Pierre, que les Ordres de l'Etat avoient unanimement reconnu pour ſeul Monarque, fit des recherches très-ſévères des auteurs de la ſédition, auſſi-tôt que

l'armée fut de retour; il trouva que sa propre sœur en étoit la principale cause, & il la fit enfermer dans un monastère pour le reste de sa vie. Galliczin fut exilé à Archangel. Huit autres complices porterent leur tête sur l'échafaut, & douze mille Strélitz furent hachés en pièces dans le marché & dans les rues. Le Czar déclara cette milice infâme & l'abolit.

La Porte demandoit la paix en suppliante à la Cour de Vienne; il n'y a pas lieu de douter qu'elle n'eût passé par les conditions honteuses que lui proposoit l'ennemi, si la France ne lui avoit donné, par son Ambassadeur M. de Châteauneuf, de grandes espérances, & si elle n'avoit fait rappeler sur le Rhin les forces qui triomphoient sur le Danube. Par cette diversion, dit un historien en style Turc, le soleil très-Chrétien communiqua un rayon de sa lumière au pâle Croissant, prêt à entrer en défaillance, & prévint l'obscurité que le corps de l'Allemagne alloit y répandre. Les promesses de Louis XIV releverent les cœurs abattus des Ottomans. Le Sulthan, pour les soutenir, fit mettre à mort Regeb, Seraskier de Hongrie, pour avoir livré bataille contre ses ordres & l'avoir perdue : il déposa aussi le Grand Visir Tekkiurdaghi, homme incapable, aussi peu versé dans le métier des armes que dans l'administration des affaires civiles. La fortune voulut sauver l'Empire, elle mit les rênes de l'Etat dans les mains de Kuprogli-Mustafa, fils d'Achmet, & alors Caïmacan de Constantinople. Sous le nouveau ministère, tout change de face. Par un Ferman plein d'artifice & sur-tout par une application heureuse d'une sentence de l'Alcoran, il attire sous ses étendarts une foule de soldats, en accordant à chacun la liberté de ne pas s'enrôler & même d'abandonner le service, pendant que ses prédécesseurs proclamoient envain des levées avec des menaces & des exécutions rigoureuses. Roidi contre les péculats des Visirs & contre les maltotes des Tefferdars, il fit rentrer dans le trésor de grosses sommes, qui avoient été diverties par ses prédécesseurs, par les Pachas, par les fermiers ou par les commis. Ensuite il fit des régle-

Hist. de l'Empire Ottoman. mens pour la levée & pour la répartition proportionnelle des impôts, il supprima ces exemptions, ces immunités, qui appésantissent les charges du peuple. Il appliqua au bien public les fondations ou dépôts d'argent que la dévotion avoit légués aux Jamis. De-là, passant à la justice & à la police, il remit le droit & l'ordre en vigueur; le faux témoignage publiquement autorisé, la vénalité, la corruption, furent bannies des tribunaux. Kuprogli en spectacle à l'Empire étonné, parut un modèle de prudence, de justice & de religion: il va se montrer à l'ennemi.

1101. 1689-90. Plein d'une noble confiance, le Visir marche lui-même à la tête de l'armée vers Belgrade. D'abord il mit sa religion à réformer les mœurs des soldats; le camp étoit infecté de jeunes garçons, que l'on n'employoit point au service de la guerre. Kuprogli ordonna qu'ils fussent renvoyés, sans qu'il fût permis, à qui que ce fût, de les garder, sous aucun prétexte, avec peine de mort; sans autre forme de procès, contre quiconque seroit trouvé en compagnie avec un de ces bannis. Après ces réglemens militaires, le Visir attaqua Schehikioi, Nissa, Semendric & Widdin. La prise de ces places lui assura ses derrières. Alors il tire vers Belgrade. La fortune le favorisa devant cette ville au-delà de ses espérances. Elle fit ce que la force n'auroit pu vraisemblablement opérer. La tranchée n'étoit ouverte que depuis huit jours, & l'armée Impériale s'avançoit, lorsque le feu ayant pris à un magasin de poudre, tout un côté de la muraille fut renversé. Le général la Croix, qui commandoit dans la ville, se sauva à l'autre rive du Danube avec une partie de la garnison. Kuprogli passa aussi cette rivière, après avoir ravitaillé Temeswar, que les Impériaux tenoient investi depuis trois ans; il entra dans Lippe & dans Orzova, mais il fut obligé de renoncer au siège d'Essex, ville qui eût couvert ses dernieres conquêtes, & qui lui eût ouvert l'Esclavonie.

Apafi, mort sans enfans au commencement de l'année, avoit laissé la Transylvanie à l'Empereur Léopold. Le Visir, de son côté, donna cette province à Tékéli, qui, assisté des Turcs & des Tar-

tares, s'y établit bientôt, ayant vaincu Heufler, à la faveur d'une défection des Hongrois. Mais il en fut chassé cette même année par le Prince Louis de Bade. Sobieski passa le Niester, son armée mouroit de faim dans le cœur de la Moldavie, sans la prise de Soroka, qui étoit rempli de provisions. L'approche des Turcs l'obligea de rebrousser chemin. Elle se vit de nouveau dans le besoin. Les Tartares la prirent en queue comme elle s'engageoit dans les montagnes. Il auroit été impossible au Roi de sauver un seul homme, si le Séraskier avoit poussé sa pointe, mais Cantimir, Prince de Moldavie, qui avoit déjà nourri les Polonois par l'abandon de Soroka, empêcha les Turcs de les poursuivre; cette armée étoit si fort réduite aux abois, que les cavaliers se rendoient ou plutôt s'offroient eux-mêmes aux Tartares, préférant la captivité à la rage d'une famine meurtrière: le reste se dispersa de lui-même. L'histoire fournit peu d'exemples d'une armée dissipée & détruite, au point où le fut l'armée Polonoise, sans avoir tiré l'épée. Les écrivains Polonois gardent le silence sur cette disgrace; ils trouvent un plus beau champ à vanter les triomphes de leur Roi.

Parmi tous ces désastres que les Chrétiens éprouvoient, la fortune regarda les Vénitiens d'un œil favorable. Ils emporterent Monembasie, la seule place qui tint encore pour les Turcs dans la Morée; l'amiral Delfini battit, près de Metelin, la flotte Ottomane, & Cornaro soumit, sur la frontière d'Albanie, Canina & la Vallone, que les ennemis reprirent pourtant bientôt après.

Le Visir alla jouir à Constantinople d'une gloire pure & flatteuse. Dans le dessein de pousser la guerre en Hongrie, il s'appliqua de nouveau à mettre sur pied une armée formidable. L'indisposition du Sulthan suspendit ses apprêts. La part qu'il avoit eue dans la dernière révolution, l'exposoit au plus grand péril, si l'un des fils de Mahomet montoit sur le trône. Cette considération le retint à Constantinople. Soliman, qui étoit naturellement d'une complexion foible, étoit attaqué d'une hydropisie, que l'art des

Hist. de l'Empire Ottoman.

1102.

1691.

médecins ne put guérir. Il mourut, après avoir langui plus de 18 mois. Sa vie exemplaire ou cagotte, lui acquit une telle réputation de ſainteté, qu'on lui attribua des miracles; & il étoit aſſez ſtupide pour qu'on lui perſuadât à lui-même qu'il en faiſoit. On dit qu'il prit un jour des poiſſons pour des gâteaux, il auroit bien pû prendre ſes baillemens pour des oracles, & ſes platitudes pour des prodiges.

Kuprogli qui ne pouvoit ſe laver de la part qu'il avoit eu à la dépoſition de Mahomet IV. exclut du trône ce Prince qui vivoit encore, & ſes fils Muſtafa & Achmet. Le peuple entraîné par ſon choix, y plaça Achmet, frère cadet de Soliman, Prince dont la capacité au-deſſous du médiocre, étoit pour le Viſir un titre de préférence. Cependant au milieu des juſtes meſures que Kuprogli prenoit pour s'affermir dans ſon poſte, une intrigue de cour penſa déconcerter ſes projets. Le Kiſlar Aga prit le maſque impoſant de la fidélité, pour perſuader au Sulthan qu'il avoit ſuborné la foides Janiſſaires en faveur de Muſtafa. Pendant que l'eunuque ſurprenoit la ſimplicité d'Achmet, un muet du ſerrail ayant levé la portière pendant leur entretien, avoit compris à leurs geſtes le ſujet de leur converſation. Il courut chez le Viſir qu'il inſtruiſit par ſes ſignes; & celui-ci, par une ſédition des Janiſſaires, contraignit le Sulthan d'exiler en Egypte le Kiſlar Aga.

Pour n'être plus expoſé à de pareils complots, le Viſir marcha en Hongrie avec l'armée. Arrivé à Belgrade, il apprit que le Prince Louis de Bade étoit campé ſur les bords du Danube à Iſlankamen. Il paſſe la Save, & va ſe poſter au-deſſus du camp ennemi, dans la vue de le forcer au combat & de lui couper la retraite; dans la manœuvre, il enveloppa cinq mille Allemands. Il n'en échappa pas un ſeul, mais leur mort fut bientôt vengée. Enflé de cet avantage, les Turcs s'étoient jetés ſur le camp Impérial avec plus de fureur que de vraie bravoure, comme ſi cet effort impétueux eût dû renverſer l'armée entière. Le combat s'étant engagé de tous côtés, la victoire balança long-tems. Semblables à

ces flots, qui dans la tempête se poussent & se repoussent réciproquement, les Turcs & les Allemands s'arrachoient l'avantage les uns aux autres. La fortune pencha du côté des Turcs, lorsque le Visir avec son corps de réserve eut attaqué l'aîle droite de l'ennemi. Mais blessé à la tempe d'un coup de balle, il tomba mort, & sa chûte fixa la victoire du côté des Chrétiens; ses domestiques & les officiers entourent son cadavre. A ce spectable lugubre, le tabulchara, ou simphonie guerrière cessa de se faire entendre: silence presque toujours fatal aux Ottomans, qui, dans cette bataille, porta la confusion parmi leurs troupes victorieuses. Les Allemands qui sembloient moins combattre dans l'espérance de vaincre, que par un sentiment naturel de vendre chérement leur vie, virent en un moment disparoître tous leurs ennemis. Les Infidèles perdirent dans cette action vingt-huit mille hommes, leur bagage & l'artillerie: elle coûta aux Allemands trois mille hommes, outre les cinq mille qui avoient été coupés avant le combat. L'Empereur Léopold dit qu'il ne souhaiteroit pas être souvent victorieux à ce prix-là. A cette bataille, au milieu des horreurs du carnage, un Janissaire ayant laissé tomber son turban, un soldat Allemand le ramassa & le rendit au turc, en lui disant: « mon cher, voilà » votre turban, vous êtes soldat, je le suis aussi, nous devons nous » traiter en frères. » Le Janissaire, avec la même générosité, reprit son turban d'une main, & de l'autre, présenta son mousquet à l'Allemand. » Si nous sommes frères, lui dit-il, je n'en ai plus » besoin. »

J'ai déja fait assez connoître les revers de Kuprogli. Je ne toucherai plus que sa justice qui lui mérita les éloges des Turcs & des Chrétiens de l'Empire Ottoman. On trouve dans toute sa vie un fond surprenant d'équité mêlée d'une sagesse vraiment politique, qui lui faisoit envisager tous les sujets avec impartialité, & sans égard pour la religion. Dans sa première expédition en Hongrie, il trouva sur sa route un gros village de Bulgarie abandonné: des paysans lui dirent que les habitans s'étoient dispersés, parce qu'ils

Hist. de l'Empire Ottoman.

n'avoient pu ni obtenir la permiſſion de rebâtir une égliſe, ni empêcher que les troupes ne leur enlevaſſent leurs grains avant la moiſſon. Kuprogli leur accorda ſur le champ le retabliſſement de l'égliſe, avec un ferman ou déclaration, par lequel il dénonçoit peine de mort contre quiconque s'écarteroit du grand chemin pour mettre un pied dans les terres, ou en enlever ſeulement une poule & même un œuf aux habitans. Enſuite, pour cette faveur, il demanda à chacun des habitans une poule; on lui en apporta cinquante-trois. Au retour de ſon expédition, il exigea la même reconnoiſſance, le nombre des poules qu'il reçut monta à 129. A cette occaſion, il remontra aux Viſirs quels tréſors de bons réglemens pouvoient procurer à l'état. Il ſignoit de la manière la plus gracieuſe les requêtes que les Chrétiens lui préſentoient pour relever leurs temples. Contre l'ancien ſtyle de la Cour, qui ne leur permettoit de ſe ſervir que des matériaux des vieux bâtimens, il diſoit qu'en leur donnant la liberté de rebâtir, il falloit que ce fût d'une manière qui n'exclût point la poſſibilité d'en faire uſage. Cette conduite a donné cours à une expreſſion uſitée parmi les Grecs, *que Kuprogli a bâti plus d'égliſes que Juſtinien.*

Le Sulthan Achmet nomma pour Grand Viſir le Caimacan de Conſtantinople, Arabagi Ali Pacha, homme d'un mérite au-deſſous du commun, & d'une ſcélérateſſe au-deſſus de tout. Durant ſix mois, Arabagi ne fit que voler & aſſaſſiner tout ce qu'il y avoit d'hommes riches & reſpectables. Pour ne pas perdre entièrement l'Empire, le Sulthan réſolut de lui ôter les ſceaux & le fruit de ſes rapines. Tarposcthchi Ali Pacha, gouverneur de Damas, lui fut ſubſtitué. Ce Viſir fut dans la ſuite dépoſé (en 1104) & noté d'infamie, comme infracteur de la loi & ennemi du bien public, pour avoir renoué les négociations de paix entamées par ſes prédéceſſeurs.

Depuis la bataille d'Iſlankamen, Lippa étoit retombée ſous le pouvoir des Impériaux. Les Polonois firent pendant cette campagne quelques courſes dans la Beſſarabie. Les Turcs ſurprirent dans

dans l'Isle de Candie, par la trahison de deux officiers Espagnols' Garbusa, forteresse presque imprenable. Suda & Spinalonga furent menacées du même sort; mais les Vénitiens découvrirent les complots, & punirent les traîtres.

Sur ces entrefaites, les Anglois & les Hollandois avoient interposé leur médiation pour rétablir la paix. L'ambassadeur de France rompit toutes leurs mesures à la Cour Ottomane.

L'année suivante, Waradin se rendit faute de provisions aux 1103.
Impériaux. Les Turcs & les Tartares s'efforcerent inutilement de 1692.
reprendre Soroka dans la Moldavie, & le Seraskier Daltaban songea, puisque la guerre ne lui étoit pas favorable, à se faire quelque réputation par la paix, entreprise difficile après un mauvais succès. Les Polonois n'écouterent point ses propositions.

Le Vénitiens après la conquête de la Morée, manifesterent leur dessein sur l'Isle de Candie, dessein qu'ils avoient masqué & facilité par cette première entreprise. Ils débarquerent toutes leurs forces devant la Canée, dans l'espérance de surprendre les Turcs; ils se tromperent. Après un siége de cinquante jours, qui leur coûta beaucoup de monde, ils se virent obligés de se retirer. Sur la terre ferme, ils eurent un succès différent. En Morée, ils repousserent les Turcs de devant Lépante; en Dalmatie, ils en triompherent sous Graco. Soliman Pacha, gouverneur de l'Albanie, étouffa une révolte, & reprit quelques places.

La naissance de deux fils jumeaux dont une Sulthane accoucha 1104.
heureusement, fut regardée par tout l'Empire, comme un événement 1693.
glorieux pour le trône, & comme le présage des meilleurs succès. Nul Sulthan, avant Achmet, n'avoit pu se glorifier de cet avantage. Le nouveau Grand Visir Buiukly Mustafa, trouva, à la faveur de l'alegresse & du préjugé des peuples, les moyens de continuer la guerre; mais un événement particulier lui donna d'autres soins.

Misri Effendi, Emir de la race de Mahomet & Scheik de Pruse,

Hist. de l'Empire Ottoman.

déploya, de sa propre autorité, un étendart, sous lequel il enrôla trois mille volontaires, sous le nom de Jervisch. Cette troupe part, au nom de Dieu & sous l'espoir des secours de la providence. Le Mollah va déclamer dans les Mosquées d'Andrinople avec toute la fureur du fanatisme contre le gouvernement. Achmet, courroucé par les rapports de ses Visirs, ordonna qu'on se saisît du Scheik; &, comme son turban verd ou sa tiare d'Emir garantissoit sa tête de la main du bourreau, on le reconduisit secrétement à Pruse. En quittant Andrinople, il prédit que Dieu ne tarderoit pas à donner des signes de sa colère. Sa prophétie s'accomplit deux jours après, par un furieux ouragan qui renversa les tentes de l'armée campée aux environs de cette ville, & par un incendie qui le suivit. A ce spectacle, le peuple criant, que Dieu venge l'insulte faite à son serviteur, témoin de la vérité, regarde la flamme sans s'émouvoir & sans prêter la main pour l'éteindre. Achmet, poussant la superstition plus loin que le peuple, & prenant pour soi l'avertissement du ciel, demanda pardon au Scheik de l'injure qu'il lui avoit faite par l'artifice de ses courtisans, & le supplia de revenir à Andrinople pour donner sa bénédiction à l'armée. » Je sçais, répondit Misri, que le Sulthan n'a point de part à » mon bannissement, je l'ai depuis long-tems oublié, & je par» donne à ceux qui en sont les auteurs; mais je ne retournerai » point à Andrinople. L'esprit qui m'y avoit conduit m'inspire de » ne pas y faire un second voyage. « Ce Mollah a eu parmi les Turcs une grande réputation de sainteté, quoiqu'il ait été soupçonné sur ses poësies sacrées, d'avoir eu trop de penchant pour la Religion Chrétienne. Il dit un jour à Callinicus, Archevêque de Pruse, qu'il trouva lisant l'évangile : « ô Prélat! conserve aussi » précieusement que ta vie ce que Dieu t'a accordé par sa grace; car l'évangile & Jesus-Christ sont la parole de Dieu. » Le Mufti condamna aux flammes ses poësies. « Quiconque pense & croit comme Misri, portoit son fetfa, mérite le feu, » mais Misri Effendi doit être épargné : car il ne faut point prononcer de sen-

» tence contre ceux qui sont possédés de l'enthousiasme ». Ce fut peut-être pour se venger de cette disgrace, que l'Emir suscita les troubles qu'on vient de lire. La guerre de Hongrie n'offre rien de remarquable pendant cette année 1104.

Le Visir Pajukly marche vers le Danube, dans le dessein d'entrer en Transylvanie par les montagnes de la Valachie. Mais les Impériaux, s'étant rendus maîtres de Géna & de Villagoschvar, mirent le siége devant Belgrade; le Visir revint sur ses pas à la hâte. Le général la Croix, surpris de son apparition subite, évita sagement une défaite, après avoir manqué une conquête par sa négligence. Le Visir fit valoir auprès du Sulthan la retraite de cette armée, comme une victoire. Il chargea Selim, Khan des Tartares, de la poursuivre & de ravager la Hongrie pour affamer les Allemands. Selim, en exécutant inconsidérément ses ordres, se laissa envelopper par le général Hofkirchen, qui le serra de si près, que les Tartares furent réduits à tuer leurs chevaux pour combattre à pied, exemple unique chez cette nation, & pour s'ouvrir un passage l'épée à la main, résolution qui sauva le Khan & quelques-uns des siens : le reste fut massacré. Les Vénitiens ne firent rien de considérable en Grèce & en Dalmatie; mais ils surprirent la Ville de Chio. Leur Amiral s'étant approché de Smirne dans la vue de l'assiéger, les consuls des nations Chrétiennes lui déclarerent qu'une telle entreprise offenseroit plusieurs puissances Européenes, qui rendroient la République responsable de toutes les pertes que souffriroit leur commerce. Les Vénitiens se retirerent sur cette menace. Caprara, général des Impériaux, battit, à la fin de la campagne, le Séraskier de Hongrie, qui avoit formé le siége de Titul. L'Empereur étant obligé de dégarnir ce Royaume pour faire tête à la France, ses troupes s'y tinrent sur la défensive; pendant que les Polonois & les Moscovites restoient dans l'inaction sans même sortir de leurs frontières. Le Visir Bajukli, qui s'attendoit à des récompenses pour ses exploits, fut privé, peu de tems après son retour à Andrinople, de sa dignité, pour avoir chassé à l'oi-

1105.
1699.

Hist. de l'Empire Ottoman.

seau. Cet amusement fut la preuve par laquelle ses ennemis convainquirent le Sulthan que ce n'étoit qu'un homme de plaisirs, qui, par son inapplication, abandonnoit les affaires importantes au hazard.

Les Arabes, établis sur la frontière de la Syrie, menacerent, dans ce même tems, de se soulever. Depuis la conquête de l'Egypte, les Sulthans, pour les maintenir dans la dépendance & pour sauver de leurs brigandages les caravanes qui alloient à la Mecque, leur payoient tous les ans, sur les épargnes du trésor du serrail des femmes, quarante mille écus d'or. Du côté des Sulthans, l'argent étoit donné à titre de gratification. Du côté des Arabes, il eut le nom de surre ou de paie, comme s'ils étoient soudoyés pour la protection des voyageurs. Les besoins de l'Etat ayant interrompu le paiement de la somme stipulée, Scheik-Emir Méhemmed arma sa tribu & attendit la caravane des pélerins dans un détroit, où, faute d'eau, elle se rendit à discrétion. Le célèbre Selim Gherai, Khan des Tartares, fut du nombre des prisonniers; il subit le Rai-Arabique, c'est-à-dire, qu'il fut relâché sur sa parole, & il se chargea de porter au Sulthan les plaintes de l'Emir. Méhemmed augmenta ses forces & alla se présenter devant la Mecque. Mais la crainte de commettre un sacrilége par l'attaque d'une ville si respectable, le fit retirer. Envain le Beglierbeg de Damas rassembla-t-il les Pachas des environs pour le réduire, il les mit en fuite par un stratagême. Le Khan des Tartares, à force d'importunités, obtint dans la suite, de la Cour, que les arrerages dûs aux Arabes, leur fussent envoyés. Ils ne resterent tranquilles qu'après qu'ils eurent reçu leur surre.

Le digne frere de Soliman, l'imbécille Sulthan Achmet, jouet & dupe de tout ce qui avoit accès auprès de lui, *résigne à Mahomet son ame dévote.*

1106. Les officiers du serrail se rendent maîtres de l'élection; ils pla-
1695. cent sur le trône Mustafa II, fils de Mahomet, pendant que le Grand Visir Scham Tarabolus-Ali perd le tems à consulter sur les

moyens d'y porter Ibrahim, fils d'Achmet, âgé de trois ans. Les Grands & le Visir lui-même qui redoutoient un Prince d'un esprit mûr, vigoureux & capable, montrent sur leur visage les apparences de la joie, en baisant, malgré eux, la robe du nouveau Sulthan. Trois jours après son installation, Mustafa déclare qu'il est déterminé à remplir les devoirs & à mériter le titre d'Empereur. Il examine, il ordonne, il dispose toutes choses. Déjà sa réputation vole par-tout l'Empire. On se promet des jours heureux, & les soldats accourent de toutes parts pour cueillir avec lui des lauriers. Après cet heureux essai, Mustafa se déguisa & se mêla dans la foule, pour apprendre, dans des discours libres, ce qu'on pensoit de sa personne & de ses ministres. Il voit que l'on attribue à son Visir toutes les opérations. Il examine la conduite de son ministre, & sur quelque légere contravention aux devoirs de sa charge, il désabuse les peuples & satisfait son ancien ressentiment par la mort du Visir.

Le Sulthan fait l'ouverture de la campagne en Hongrie par la prise & la démolition de Lippa & de Titul. Il ne tarde pas à reconnoître la bravoure & la fermeté des Allemands. Le général Vétérani conduisoit un corps de sept mille hommes à l'armée Impériale, commandée par Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe. Les Turcs fondent sur lui avec toutes leurs forces, il soutient leur choc & les met en fuite; ils se rallient, il les disperse. La victoire est prête à le couronner, mais il reçoit une blessure; & par une belle retraite, il laisse sur le champ de bataille Mustafa, interdit & honteux d'un triomphe acheté par la perte de dix mille hommes & de ses plus braves généraux. Dans cette rencontre sanglante, les Allemands se signalerent par des prodiges qui paroissent même au-dessus des forces du désespoir. Vétérani n'eût osé se flatter d'un succès à peine croyable. Mais, dans la nécessité de présumer de lui-même, il osa tout entreprendre, & il éprouva que l'ame forte ne connoît jamais que par les occasions extrêmes, toute sa force; que son courage pressé, pour ainsi dire, par le dan-

Hist. de l'Empire Ottoman.

ger, s'éleve à proportion; & qu'après avoir ſurmonté le péril, elle eſt étonnée de ſe voir ſi fort au-deſſus d'elle-même ou de ſon opinion, & de ſes anciennes épreuves. Le Sulthan découragé ramena ſes troupes vers le Danube. Frédéric-Auguſte ſe contenta de ſe montrer à l'ennemi, ſans en venir aux mains; les Polonois retenus par l'indiſpoſition de leur Roi ou par le ſouvenir de leurs derniers échecs, crurent faire aſſez que de couvrir leurs frontières contre les courſes des Tartares. Ces brigands inſulterent Lemberg & emporterent un butin prodigieux. Le Czar Pierre I, dans le deſſein de détruire leur puiſſance, mit le ſiège devant Azoff; ſon entrepriſe ne réuſſit pas. La plaie que les Arabes avoient faite à l'Empire Ottoman par leur révolte ſous Scheik-Méhemmed, fut fermée, du moins pour un tems, par Arſlan-Pacha, qui remporta ſur eux un avantage.

Les vaiſſeaux Ottomans n'oſoient plus ſe mettre en mer. Le Maure Mezzomorto, qui, dès ſa plus tendre jeuneſſe, s'étoit rendu fameux ſous la régence de Tunis, oſa propoſer au Divan la conquête de l'iſle de Chio; il oſa s'en charger avec quatre ſulthanes & huit galeres, & il en vint à bout, après avoir battu la flotte Vénitienne. Ce pirate, ayant été, l'année ſuivante, honoré de la dignité de grand amiral, avec la prérogative des trois queues, conſerva ſon habillement marin. Les grands lui témoignerent combien ils trouvoient un habit de matelot indécent pour un Pacha. *Et moi*, leur dit-il, *je trouve bien plus indécent qu'on laiſſe la flotte d'un grand Empire en proie à quelques pêcheurs* (les Vénitiens) : *mais ces pêcheurs ſongent à combattre, & vous à vous parer. Moi, je crois devoir répondre à l'honneur que me fait le Sulthan, non par de belles robes, mais par de belles actions. Un homme brave avec des habits ſimples, eſt, à la tête d'une flotte, plus beau que des femmes avec de riches ajuſtemens.* Cet Africain dreſſa les matelots & les ſoldats Turcs aux combats de mer, & aſſujettit la marine à des réglemens. Les Vénitiens remporterent, près d'Argos, un avantage peu propre à les conſoler de leurs pertes.

L'Electeur de Saxe étoit devant Témifvar; le Sulthan y accourut: il se livra une bataille, & la campagne finit. Si, dans cette journée, les Allemands n'eurent pas la gloire de vaincre, ils formerent du moins un dessein hardi, ils procéderent avec bravoure à l'exécution, & présenterent la bataille aux Turcs, après avoir été repoussés hors des retranchemens, qu'ils avoient d'abord percés jusqu'à la tente même du Sulthan. Mustafa, à qui le moindre avantage tenoit lieu de victoire, reprit le chemin d'Andrinople. La guerre de la France empêchoit les Impériaux d'agir contre les Turcs. Les Polonois intrigués par la mort de Sobieski, ne songerent point à prendre les armes. Le Czar réduisit Azoff. Les Vénitiens, après avoir été obligés de lever le siège de Dulcigno, port fameux sur la Mer Asiatique, qui servoit de retraite aux pirates Turcs, n'auroient pu éviter de recevoir un échec plus considérable, sans une révolte excitée par Libéraki, Prince de Maina. La Grece ne tenoit plus à la Porte que par le hazard d'une bataille; le Séraskier eut la prudence de ne pas la risquer. Mustafa s'en alla faire à Constantinople une entrée si pompeuse, qu'elle sembloit annoncer un vainqueur incomparable & très-supérieur à tous les héros Ottomans. Bientôt après, tout, dans cette ville, retentit du bruit des armes. Sous les derniers Sulthans, c'étoit un séjour de luxe & de plaisirs qui ne souffroient aucune interruption par les agitations de la guerre. Sous Mustafa, ce fut un camp. Il accouroit des soldats de toutes parts, & l'on ne cessoit de les former à l'exercice des armes. Il y avoit trente-six vaisseaux de guerre sur les chantiers. Les officiers recevoient des récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, par un préjugé naturel à ceux qui, après de grands revers, ont éprouvé quelque retour heureux, chacun se flattoit de grands succès. Le Sulthan refusa la paix, persuadé, par une ridicule présomption, qu'il étoit appelé à rétablir la gloire de l'Empire Ottoman.

1107. 1696.

Au retour de la belle saison, Mustafa prend sa marche par Andrinople, avec une armée forte de 135 mille combattans, & sui- 1108. 1697.

Hist. de l'Empire Ottoman.

vie d'une foule innombrable d'hommes inutiles. A cette multitude confuse, l'Empereur Léopold n'oppose que quarante-six mille hommes, sous le commandement du Prince Eugene de Savoie, chargé de couvrir Peterwaradin & les autres forteresses situées le long du Danube, sans en venir à une bataille décisive, à moins qu'il n'y fût forcé. Le Sulthan se propose de commencer les opérations par une grande journée. D'abord six mille Allemands disputent à son armée le passage de la Teysse, il y perd plus de trois mille hommes; & suivant, sans s'arrêter, le même chemin que les Impériaux, il arrive sur les bords du Danube, où il jette un pont pour aller assiéger Peterwaradin. Le Prince Eugene s'approche, voit l'ennemi, & se range en bataille. En entendant le Tubulchane Ottoman, il croit que c'est le signal du combat, mais les Turcs décampent pour aller assiéger Ségédin : il les suit sans hésiter, ne prenant avec lui que seize mille hommes, & justifie sa témérité, en taillant en piéces une partie de l'infanterie Ottomane. Le Sulthan effrayé de cet échec, passe la Teysse; le Visir effrayé des menaces du Sulthan, retient l'armée malgré ses ordres réitérés, pour périr en guerrier plutôt qu'en esclave. Le camp est à Zenta, où les Allemands vont l'attaquer. Tout conspiroit à la ruine des Turcs. Après avoir repoussé les Impériaux hors du premier retranchement, les Janissaires se retirent dans le second, résolus de s'y défendre jusqu'à l'extrêmité. Les généraux ayant voulu les contraindre d'en sortir, ils se jeterent sur eux, & tuerent le Visir, les Pachas & leurs principaux officiers. Pendant cette querelle, les Allemands s'étoient emparés du grand retranchement abandonné par l'ennemi : une feinte heureuse leur ouvrit un passage pour le prendre en queue. Alors les Turcs attaqués de toutes parts, ne firent plus d'efforts que pour se sauver. On dit qu'ils combattirent pour fuir avec tant d'intrépidité & d'obstination, que nul d'eux ne tomba vivant entre les mains du vainqueur. Le Sulthan se déguisa pour gagner Temisvar, à l'insçu de ses troupes. L'armée fugitive se trouva sans pain & sans eau : elle croyoit

le

le Sulthan prisonnier. Lorsque ce Prince fut revenu de sa frayeur, il reparut. L'on eut dit qu'il ramenoit la victoire & l'abondance, tant sa présence répandit de joie dans tous les cœurs. Après la bataille, les Impériaux avoient passé la nuit sous les armes, dans la crainte d'un de ces stratagêmes si familiers aux Turcs. La saison étant trop avancée pour entreprendre le siège de Temisvar, ils s'emparerent de la Bosnie, mais les Turcs vinrent les en chasser de place en place.

Dans ces circonstances, parut sur la scene le célèbre Mauro- 1109.
cordato, premier interprête de la Porte, homme d'un esprit aussi 1698.
subtil qu'éclairé, lequel amena les esprits dans les deux cours à des négociations, par des feintes artificieuses, suivant la maxime de Saadi, *un mensonge qui fait l'affaire vaut mieux qu'une vérité qui l'embrouille.* Les armées se bornerent à s'observer l'une l'autre, les Impériaux à Peterwaradin, les Turcs à Belgrade. Le congrès assemblé à Carlovitz, entre ces deux places, suspendoit les hostilités. Les Russes & les Polonois resterent aussi dans l'inaction sur les mêmes espérances de paix. Les Vénitiens firent quelques mou-
vemens; enfin la paix, sous le nom de trêve de vingt-cinq ans, 1110.
fut arrêtée. Le traité maintint Léopold dans la possession de la 1699.
Transylvanie, & le Sulthan dans celle de Temisvar. Les Turcs rendirent à la Pologne l'Ukraine, la Podolie & Kaminiec, & la Pologne leur restitua toutes les places qui leur avoient été enlevées dans la Moldavie. Les Vénitiens conserverent la Morée & l'isle de Sainte-Maure. Le Czar ne consentit à la trêve que pour deux ans, en gardant ses conquêtes.

Cette grande affaire terminée, Mustafa confia l'administration 1111, &s.
de l'Empire à son Visir Hussein-Pacha, & s'en alla dissiper à la 1700, &s.
chasse & dans les plaisirs ses regrets sur la perte de tant de provinces. Ce Prince assez semblable, mais inférieur à son pere, en se livrant tout entier à ses penchans, qui, dans les Souverains, sont des vices quand ils les éloignent du travail, leur appanage, & en perdant, par son inapplication, l'affection des peuples, qu'il

avoit gagnée par ses soins laborieux, se prépara le même sort. Après avoir paru promettre de grandes choses, sans en avoir fait; il éprouva combien le mépris des peuples est insolent, quand il succède à la bonne opinion. Instruit de leurs sentimens à son égard, il s'en alla résider à Andrinople. Par ce moyen, quelques-uns de ses prédécesseurs avoient réduit au silence les habitans de la capitale : en leur ôtant de devant les yeux l'objet de leur censure & ceux de leur envie, ils avoient écarté le fatal avenir que leur annonçoient les murmures.

Les Despotes indolens & frivoles sont, de tous les tyrans, c'est-à-dire, des Princes qui abusent du sceptre, ceux dont la vérité ose le moins affronter la présence. En troublant leurs plaisirs par de fidèles rapports, on se sacrifie envain pour le bien public. Le Khan des Tartares avoit informé la Porte des préparatifs de guerre que faisoit le Czar. Le Visir craignit, à cette nouvelle, la mauvaise humeur du Sulthan; il le berça dans des idées plus douces, mais le Khan obligé de se défendre contre ses artifices, les mit à découvert. Mustafa déposa son Visir; il donna sa place à Daltaban-Mustafa, gouverneur de Babylone, en considération des services que cet officier avoit rendus dans les guerres d'Allemagne & d'Arabie. Sur la fin de la guerre de Hongrie, les Arabes s'étoient révoltés & saisis de Bostra; ils couroient toute la Mésopotamie, lorsque Daltaban qui venoit de reprendre sur les Allemands vingt-quatre châteaux de la Bosnie, avoit été chargé de les réduire : il n'avoit avec lui que douze régimens. Ce fut avec cette troupe qu'il défit cent-vingt mille Arabes : on dit que dans la bataille il tua de sa propre main, quatre cens ennemis. Cette victoire lui ouvrit les portes de Bostra & mit les Arabes à ses pieds; il les chargea d'un tribut extraordinaire. Pendant qu'il étoit occupé de si nobles projets, Rami-Méhémed-Reis-Effendi avoit engagé le Visir à le faire passer dans l'esprit du Sulthan pour un rebelle caché, qui favorisoit les Arabes. Le Sulthan trompé lui envoya l'Aga Othman, avec un chatischerif de mort, mais cet offi-

cier trouva ce héros au milieu d'une armée victorieuse & hors des atteintes du cordon. » Va, lui dit Daltaban, en exposant à sa vue trente mille têtes d'Arabes, » va rapporter fidélement au Sulthan, mon Maître, ce que tu as vu ». Le Sulthan désabusé par le rapport de l'Aga & sollicité par le Mufti, dont Daltaban avoit gagné l'avarice, le rappella pour lui donner les sceaux.

Le nouveau Visir indigné de la paix de Carlowitz, chercha d'abord à en détruire les auteurs, & sur-tout le Mufti, leur patron, qui l'avoit autorisée par un fetfa. Le prélude de la tragédie qu'il méditoit, fut, suivant la méthode des traîtres, de leur témoigner une amitié plus étroite. Mais ils découvrirent son dessein, & l'accuserent d'une trame odieuse contre l'Etat. Le crédule Sulthan n'osant douter de la sincérité du Mufti, le fit mettre à mort, sans avoir daigné l'entendre. Au récit de ce qui venoit de se passer à Andrinople, l'Uléma, la milice, les habitans de Constantinople, tous les ordres de l'Etat, crierent à l'injustice, à la tyrannie, à la vengeance, aux armes. Il ne manquoit qu'un chef à la révolte. Les Jebegis (milice qui sert à recruter les Janissaires) 1114.
ayant inutilement demandé leur paie au Caimacan Kuprogli Ab- 1702.
dallah, fils du Grand Visir Kuprogli Mustafa, l'assiégent dans son palais. Assemblés le lendemain dans l'Hippodrome, ils créent de leur propre autorité, un Caimacan, un Mufti, un Grand Visir, s'emparent de l'arsenal, & ferment les portes de Constantinople.

L'Empereur essaya de calmer les rebelles en leur envoyant Mustaffa Effendi pour négocier avec eux. Mais au lieu de prêter l'oreille à un accommodement, ils marcherent au nombre de plus de cinquante mille, dans la résolution de ruiner Andrinople, qu'ils voyoient depuis quelque tems, avec douleur, effacer la gloire de la capitale. Le Sulthan, de son côté, assembla les troupes Européenes. Le nouveau Visir, Rami Méhémed, un des auteurs de la paix de Carlowitz, en prit le commandement, & le Mufti lança un décret d'excommunication contre les rebelles. Dès que

les armées furent en présence, le Mufti de la révolte appelle, l'alcoran à la main, ses frères sous l'étendart de la justice; à l'instant le Visir Rami est abandonné de ses soldats. Les rebelles sont sous les murs d'Andrinople. Là ils demandent à grands cris au Sulthan, le Mufti Gaurou & ses complices, en déclarant ce chef de la religion, infidèle, pour avoir violé la loi de l'alcoran & les constitutions de l'Empire, qui défendent de mettre à mort un Mollah. Le Sulthan, pour se racheter lui-même, leur livre ceux
1115. de ses défenseurs qu'il avoit entre les mains. Ils lui demandent
1703. l'Empire pour son frère Achmet. Il va couronner de ses propres mains ce frère, de la vie duquel il pouvoit disposer. Ce Prince qui aimoit la justice, qui avoit du zèle pour la religion, qui renferma dans de justes bornes les impôts & ses dépenses, qui étoit doué d'un jugement solide, qui, plus adroit ou plus heureux que ses oncles, étoit parvenu à s'accorder avec tant de Princes ligués contre l'Empire, fut conduit au tombeau par une sombre mélancolie.

Achmet, suivant les sages conseils que lui avoit donnés son frere en lui résignant l'Empire, confirma d'abord dans les charges ceux que les conjurés y avoient placés, dissimulant par l'apparence d'une amnistie générale, le projet qu'il avoit de punir les ennemis du trône. A ces marques extérieures de faveur, il joignit des manieres attrayantes & populaires, pendant que, sous différens prétextes, il dispersoit les chefs dans les provinces, pour leur ôter le moyen de se soutenir les uns les autres. Enfin le moment de la justice arrive. La scene commence par la mort de Carakasch-Méhémed, le principal chef de la rebellion. En moins de six mois, il périt plus de quatorze mille hommes. Les premieres années de ce regne n'offrent ensuite rien de remarquable que des changemens fréquens dans le visiriat.

1117, *&s.* Le ministère de Chorluli-Ali-Pacha fut moins stérile en événe-
1705, *&s.* mens. La Suéde étoit alors en guerre avec la Russie, & tâcha d'y faire entrer la Porte. Chorluli haïssoit les Russes & il aimoit la

guerre, mais l'expérience des dernieres batailles l'ayant convaincu de la force des soldats Chrétiens bien disciplinés & de la foiblesse des nombreuses armées Musulmanes, il ne croyoit pas devoir exposer l'Empire au danger de perdre beaucoup, dans l'espérance de gagner peu, & la raison d'Etat l'emporta long-tems sur ses penchans & sur les sollicitations de Charles XII. Cet homme supérieur à tous les Ottomans de son siècle, & par ses talens & par ses vertus, alloit au bien. Il est vrai que l'avarice insatiable du Sulthan l'obligea quelquefois de surcharger le peuple de taxes un peu trop pesantes; mais, outre qu'il faisoit violence à son cœur, il sçavoit adoucir avec tant d'art le fardeau qu'il imposoit, que jamais ni le Sulthan ni lui n'étoient exposés à la censure. Son grand amour pour la justice a fait dire de lui qu'il n'avoit rendu aucun jugement injuste. En fait d'équité, l'Empire Ottoman a produit des vertus égales à la sienne, mais nul juge n'eut son intelligence & sa sagacité pour découvrir la vérité, sous les déguisemens de l'artifice. Quoiqu'il eût passé sa jeunesse dans les emplois du serrail, c'est-à-dire, dans le séjour de la profonde ignorance, il raisonnoit sur les sujets les plus elevés, comme sur les événemens les plus ordinaires de la vie; il étoit impossible de l'entendre sans être charmé de son éloquence & de la finesse de son jugement. Avec ces qualités, il s'attira l'affection générale de la milice & du peuple. Cette affection fut une des causes de sa perte.

Charles XII faisoit trembler le nord. Vainqueur de Frédéric-Auguste & fier d'avoir donné un Roi à la Pologne, il forma la résolution de détrôner le Czar Pierre, qui avoit pris le parti du Roi Auguste contre la Suéde. Après avoir battu trente mille Moscovites à Holoffin, il passa le Boristhéne, & alla camper sur les bords du Dezena, attiré vers l'Ukraine par les promesses de Mazeppa, Hetman des Cosaques.

Le Visir, qui ne cherchoit qu'une occasion favorable de nuire au Czar de Russie, voyant qu'il pouvoit nuire à cet ennemi invétéré des Ottomans, sans exposer l'Empire, ordonna au Khan 1120. 1708.

Hist. de l'Empire Ottoman.

des Tartares d'entretenir Mazeppa dans ces dispositions & de lui promettre des secours de sa part. Charles, plein d'espérance, s'enfonça dans l'Ukraine, sans voir effectuer la diversion annoncée du côté de la Podolie. S'étant engagé trop avant pour reculer, il se battit & perdit à Pultowa la plus grande partie de son armée, & tout le fruit de ses premieres victoires. Après sa défaite, il se réfugia chez les Turcs à Bender, où Stanislas Leczinski, compagnon de ses succès & de ses infortunes, le joignit l'année suivante, après que le Roi Auguste eut remonté sur le trône de Pologne.

1121. 1709.

1122. 1710.

Ces Princes infortunés furent reçus des Turcs avec toutes sortes d'honneurs. Mais ils rappellerent envain au Visir sa parole; le Czar étoit alors devenu trop redoutable, pour que Chorluli s'engageât dans leurs intérêts. Il confirma, au contraire, le traité de paix avec la Russie. Charles s'adressa directement au Sulthan, lui dépeignant son ministre comme un traître vendu à l'ennemi de l'Empire. Mustafa ayant convaincu le Visir de duplicité & de mensonge, lui dit, en le déposant: » Il est indigne de la foi des » Musulmans de tromper le Roi de Suéde & l'honneur de l'Em- » pire Ottoman ne doit point être prostitué à la risée des Infi- » déles ». On assure que dans sa disgrace Chorluli osa dire qu'il n'étoit point fâché d'être déchargé du fardeau du ministere, mais que son grand déplaisir étoit d'avoir perdu son ame pour l'amour du Sulthan, & d'avoir tyranniquement réduit à la derniere pauvreté quantité de riches citoyens, sans avoir pu assouvir l'insatiable cupidité de ce Prince. Le Sulthan crut entrevoir, dans ces paroles, un dessein caché de rebellion, d'autant plus qu'il croyoit les peuples disposés à obéir au signal qu'il pouvoit en donner. Quand il vit que la guerre entreprise contre la Moscovie prenoit une tournure favorable, il fit couper la tête à Chorluli & il s'en repentit dans la suite. Kuprogli Nuuman Pacha, fils du célebre Kuprogli Mustafa, fut nommé Visir. Elevé par son pere aux sciences & pour la vie moins brillante, mais plus sûre d'homme

de loi & d'église, il étoit recommandable parmi les Turcs par l'étendue de ses connoissances, par sa probité & par sa piété, mais il n'avoit aucune expérience des maximes de la politique & de la guerre. Achmet lui ordonna d'augmenter les impôts pour lever une grande armée. Il répondit que les sujets ne pouvoient être taxés au-delà de ce que prescrivoient la loi & le prophête; & que, si son refus déplaisoit à Sa Hautesse, il étoit prêt à céder sa place à quelqu'autre qui entendît mieux l'art d'opprimer les peuples. Le Sulthan donne, pour la seconde fois, les sceaux à Bostangi Bachi, mari de sa maîtresse.

Charles XII avoit sçu rendre la Sulthane régnante favorable à ses intérêts, & les nouveaux ministres étoient devenus ses partisans. Enfin, ses projets furent secondés par la haine du Khan de Crimée contre les Russes. Les Turcs, après avoir enfermé dans le château des Sept Tours l'ambassadeur de Moscovie, contre la foi du traité renouvellé depuis peu, se mettent en marche au nombre de 150000, pour attaquer le Czar lui-même. Le combat de Falczim sur le Pruth, fut le seul événement remarquable de cette guerre. L'action dura trois jours. Les Turcs faisoient sur le camp des Russes un feu effroyable, avec 470 pièces de canon. L'armée Russe enveloppée de toutes parts, étoit sans espérance d'échapper à une destruction totale, lorsque l'adresse de l'Impératrice Catherine & l'avarice du Visir Baltagi ou de son Chiaoux, la sauverent. La paix se conclut sur le champ de bataille : elle ne coûta aux vaincus que la restitution d'Asoff & la démolition de deux autres places. Charles XII arrivé dans ce moment au camp des Turcs, fit de vains efforts pour la traverser. Pierre le Grand perdit près de 60 mille hommes dans cette campagne, sans avoir livré une bataille générale. Le Visir avoit demandé, pour préliminaire de paix, qu'il remît entre ses mains le Prince Démétrius Cantimir, qui, nommé par la Porte Despote de Moldavie, avoit pris les armes contre elle. Le Czar répondit : » Je me soumettrai à abandonner aux Turcs le terrein qui s'étend jusqu'à Curska; en le

1123. 1711.

Hist. de l'Empire Ottoman.

» cédant, il me reste l'espérance de le recouvrer ; mais la perte de » ma foi est irréparable ; je ne peux penser à la violer, ni livrer » un Prince qui a quitté sa principauté pour l'amour de moi. Nous » n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être » Roi ». Il donna au Prince, son allié, des terres dans l'Ukraine, avec une pension considérable.

1124. 1712. Le Roi de Suéde qui, par une adresse singuliere & unique, gagnoit, sans argent & dans le malheur, la faveur du serrail, fit insinuer au Sulthan que les Russes, manquant de tout à Falczim, avoient été réduits à une telle extrêmité, qu'on auroit pu les obliger de se rendre à discrétion. Achmet ne douta point que son Visir ne se fût laissé corrompre : il le vit, malgré ses instances, ramener lentement l'armée. Shaffirof, vice-chancelier du Czar, & garant de ses promesses, tâcha de persuader au Visir, qui voyoit tout ce qu'il avoit à craindre, qu'il devoit chasser des pays de la domination Ottomane, & sacrifier à sa sûreté son ennemi Charles XII. En effet, Baltagi envoya dix mille hommes à Bender, pour obliger ce Prince de se retirer dans ses Etats. La contenance de Charles XII en imposa tellement aux Turcs, qu'ils n'oserent l'attaquer. Le Sulthan déposa le Baltagi, & il l'exila à Lemnos, de-là à Rhodes, où l'on fit courir le bruit qu'il étoit mort de mort naturelle, pour ne pas aliéner le peuple & les soldats, que ce ministre s'étoit attachés par une humanité singuliere.

Jussuf Pacha, commandant des Janissaires, fut élevé à la dignité de Grand Visir. Le Czar sçut encore gagner ce ministre. Par son crédit, il obtint un nouveau traité de paix, qui le laissoit en possession de Kiovie & de l'Ukraine ; mais on exigeoit de lui qu'il retirât ses troupes de Pologne & qu'il ne mît aucun obstacle au retour du Roi de Suéde. Le Czar temporisa, le Roi de Suéde s'en plaignit ; le Sulthan déclara de nouveau la guerre à la Moscovie, & le nouveau Visir fut disgracié.

1125. 1713. L'argent & les intrigues faisoient, tour à tour, pencher la Porte du côté du Roi de Suéde & de celui du Czar. Les ennemis de

Hist. de l'Empire Ottoman.

Charles XII publierent qu'il avoit conclu la paix avec l'Empereur de Russie, en sorte qu'aucune raison ne devoit plus le retenir à Bender. Le Sulthan, en conséquence, fit signifier à Charles XII qu'il eût à se retirer; ce Prince le refusa. On se mit en devoir de le forcer; il soutint un siége dans sa maison. Enfin on le conduisit prisonnier à Démotica, près d'Andrinople; la paix fut confirmée pour vingt-cinq ans avec la Russie.

Dans sa nouvelle prison, l'opiniâtre Charles XII resta, dit-on, couché pendant dix mois, contrefaisant le malade, pour ne pas aller rendre visite au premier ministre. Enfin, désespérant d'obtenir du secours de la Porte, il prit de lui-même le parti de se retirer. 1126. 1714.

Achmet, qui aimoit plutôt le bruit que la guerre, rompit les nœuds par lesquels le traité de Carlowitz l'avoit lié à différentes puissances de la Chrétienté. Sur la fin de l'année 1714 il déclara la guerre aux Vénitiens. L'année suivante, ses troupes attaquerent la Morée avec tant d'impétuosité, qu'elle fut enlevée dans l'espace de deux mois: cette conquête fut suivie bientôt après de la prise de deux places, que la République possédoit dans l'Isle de Candie. Les Turcs, se rendant maîtres de l'Isle de Corfou, auroient pû facilement pénétrer dans le Royaume de Naples, de-là dans le Milanois & dans le Tyrol, pendant que l'armée nombreuse qui défiloit en Hongrie auroit attaqué l'Empire du côté de l'orient. Aussi la guerre fut-elle résolue dans le Conseil de Vienne. La Porte s'y étoit préparée. Ne doutant point que Temeswar ne fut la premiere place sur laquelle les Impériaux tomberoient, elle avoit eu soin, non-seulement d'en faire réparer les anciennes fortifications, mais encore d'en ajouter de nouvelles, auxquelles on avoit employé des Valaques arrachés de leur pays, parce qu'ils n'avoient pu payer les taxes énormes imposées sur la province. Une armée de 200 mille hommes, tant Turcs que Tartares, devoit se partager pour couvrir, d'un côté, la Dalmatie, & s'avan-

1127. 1715. 1128. 1716.

Hist. de l'Empire Ottoman.

cer de l'autre vers le Danube, où, ſelon toutes les apparences, devoit être le fort de la guerre.

Cependant le baron de Loffelholtz, gouverneur de Peterwaradin, au premier acte d'hoſtilité, s'empara, ſans que les Turcs fiſſent aucun mouvement pour s'y oppoſer, de Mitrowitza, bon poſte, qui n'eſt ſéparé de Belgrade que par la Save. Le fort de Rathza ſubit la même loi. Le Grand Viſir, avec 150 mille hommes, menaçoit Peterwaradin; le Prince Eugéne s'en approcha: on ſe diſpoſa des deux côtés à une bataille, l'action fut terrible, & la victoire mit le comble à la gloire du Prince Eugéne. Les Turcs perdirent vingt à trente mille hommes, entre leſquels un grand nombre ſe noya dans la Save. Le Grand Viſir Mahomet Pacha, l'Aga des Janiſſaires & pluſieurs autres chefs, furent trouvés parmi les morts. On prit dans leur camp 172 drapeaux ou étendarts, avec 150 piéces de canon. Temeſwar fut auſſi-tôt inveſti. Cette place étant la capitale d'une province qui confine à la Tranſylvanie, la conquête en parut d'autant plus néceſſaire aux Impériaux, qu'il falloit garantir cette principauté de l'irruption des Turcs, avant que d'agir du côté du Danube, qui devoit être le principal théâtre des opérations. Les Turcs tenterent envain d'y jetter du ſecours, ils furent repouſſés, & les commandans Achmet-Aga & Ali-Effendi capitulerent. Après que le Prince Eugéne eut quitté l'armée Impériale, le général Merci s'empara de Benzova, de Vipalanca, &c. Un détachement entra dans Buchareſt, capitale de la Valachie, où le Hoſpodar, Nicolas Mauro Cordato, fut fait priſonnier, avec toute ſa famille & pluſieurs Boyars, leſquels furent tous conduits en Tranſylvanie avec plus de 300 charriots de butin. Un autre parti réduiſit en cendres, vers les confins de la Croatie, Bielaſtana & quelques forts. Le général de Schuylembourg qui défendoit Corfou pour les Vénitiens, avoit obligé les Turcs à en lever le ſiége.

Dans ce tems-là, un miniſtre de la Porte, nommé Oſman,

avoit conclu un traité avec deux avanturiers, qui lui avoient promis de ſoumettre tout l'état eccléſiaſtique à la domination du Grand Seigneur. Ces deux ſinguliers alliés prenoient les qualités, l'un, de *Grand-Amiral & Général de la Théocratie du Verbe-Divin*, & l'autre, *de Grand-Général & Maréchal de la même Théocratie.* Pour détrôner le Pape, ils enrôlerent, après avoir pris un train magnifique aux dépens du Grand Seigneur, quelques miſérables, qui n'avoient aucune reſſource. La cour de Vienne les fit enlever. L'un étoit le marquis de Langalerie, ancien lieutenant-général au ſervice de France, l'autre, le comte de Linange, ſon parent, gentilhomme Périgordin, lequel avoit le premier rang dans le traité conclu à la Haye avec l'agent de la Porte.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Le Sulthan, plus irrité que conſterné de ces pertes, fit des efforts capables de les réparer. Toute la Chrétienté parut s'intéreſſer au ſuccès d'une guerre ſi glorieuſement commencée par le Prince Eugéne. L'Empereur reçut des ſecours de toutes parts. Des Princes & des Seigneurs étrangers vinrent, à l'envi, ſervir ſous ſes drapeaux, en qualité de volontaires. L'armée Impériale marcha vers Belgrade, les Turcs volerent au ſecours de la place. Il y eut différens combats entre des détachemens. Si les Impériaux perdirent beaucoup de braves officiers & de braves ſoldats, les Turcs n'eurent pas moins de ſujet de regretter la perte du Pacha de Romélie, & d'un grand nombre de bons militaires. Enfin, la grande armée Ottomane forte de plus de 150 mille hommes, vint aſſiéger l'ennemi qui aſſiégeoit Belgrade; par ſes attaques continuelles, elle força le Prince Eugéne à lui livrer bataille, mais elle eſſuya une ſi cruelle diſgrace, que l'Empire Turc en parut ébranlé. Outre dix-huit mille hommes tués dans les différentes actions, elle perdit tout ſon camp, qui étoit rempli d'une quantité prodigieuſe de munitions de toute eſpèce. La derniere victoire coûta aux Impériaux environ ſept mille hommes, tant tués que bleſſés. La garniſon de Belgrade, qui n'avoit pas fait le moindre mouvement pendant le combat, fut ſi conſternée de la défaite de l'ar-

1129. 1717.

mée, qu'elle ne fongea plus qu'à capituler. La Bofnie & la Servie furent enfuite ravagées; mais Zwornic fit un fi vigoureufe défenfe, que les Impériaux ne purent s'en rendre maîtres. Le Prince Eugéne termina la campagne par la prife de Belgrade, & la guerre
1130. 1718. fut finie : car les mouvemens que firent les deux puiffances l'année fuivante, ne fervirent qu'à hâter la réuffite du congrès de Paffarowitz. On y conclut une trêve de 25 ans entre les deux Empires. Temefwar & Belgrade furent cédés à l'Empereur d'Allemagne. Les limites de la Moldavie & de la Valachie y furent réglées du côté où elles aboutiffent à la Pologne & à la Tranfylvanie, & l'on s'en tint aux bornes que le traité de Carlowitz avoit marquées du côté de la Croatie & des pays adjacens. La République de Venife conclut auffi fon traité d'une maniere beaucoup plus avantageufe qu'elle ne pouvoit l'efpérer au commencement de la guerre. Ses flottes avoient attaqué quatre fois celles des Turcs aux environs des Dardanelles, mais fans remporter des avantages marqués ou fuivis de conquêtes. Cependant fes troupes de terre s'étoient diftinguées, tant en Dalmatie qu'en Albanie, par la prife de plufieurs places, la Prévéfa, Voniza, Larta, &c.

La Porte tombe de peur & de laffitude dans le repos, toujours méprifable par fa corruption & fon incapacité, toujours formidable par l'immenfité de fes reffources. Le Sulthan vit en femme au milieu de fes femmes, travaillant avec elles à des ouvrages de
1133. broderie, & cherchant le bonheur dans leurs amufemens. En 1721
1721. il envoya Méhémed Effendi ambaffadeur en France, pour complimenter le Roi fur fon avénement au trône. Ce miniftre & fon fils qui l'accompagnoit, y prirent tellement le goût des fciences & de la politeffe, que, de retour en Turquie, ils difpoferent les efprits à une grande révolution. Achmet, éloigné par fon caractere humain des principes du defpotifme, & porté par fes mœurs à adoucir celles de fa nation, y donna facilement les mains. Deux ans avant fa dépofition, il établit une imprimerie dans le ferrail, malgré les remontrances du Mufti, qui prétendoit qu'il étoit

dangereux d'introduire chez les Turcs une telle nouveauté. Dans les Etats où le maître n'a qu'à vouloir & le sujet à obéir, le bandeau de l'ignorance sert de rêne au gouvernement. L'extrême obéissance est aveugle : la lumiere, en éclairant l'esprit, éleve l'ame. Celui qui se connoît & qui sçait ce qu'il vaut, sera un aussi mauvais esclave qu'il peut être bon sujet, parce qu'il est naturellement ennemi du despotisme, sous lequel il est de nulle valeur. Le despotisme ressemble à l'empire que l'homme exerce sur les animaux domestiques ; il ne se soutient que par la crainte & la crainte par l'ignorance. L'établissement de l'imprimerie ne put subsister à Constantinople.

La fausse politique tend à rendre les Princes plus méchans que les autres hommes, car elle leur fait une sorte de loi de profiter des malheurs de leurs pareils. La Perse étoit déchirée par des guerres intestines ; le Sofi fugitif imploroit des secours, il demandoit à en acheter à grand prix. Le Czar qui s'étoit déjà emparé de Derbent, lui vendit son alliance. Les Turcs virent d'un œil jaloux l'agrandissement de la Russie : ils hésiterent s'ils porteroient la guerre dans cet Empire ou en Perse ; l'ambassadeur de France fixa leur incertitude par sa médiation entre le Sulthan & le Czar, & le malheureux Sofi en fut la victime, comme on l'a vu dans notre Histoire de Perse. Les Turcs reculerent au loin leurs frontieres ; mais Thamas-Kouli-Khan les somma de se renfermer dans leurs anciennes bornes.

1134, &c.
1722, &c.

Depuis long-tems on remarquoit, tant dans les troupes que parmi le peuple, un mécontentement général, & l'on sentoit couver la révolte. La rareté des vivres, la langueur du commerce, la cherté de toutes les marchandises, le poids des impôts, les vexations exercées par les soldats, la reddition de Tauris, après tant de sang répandu pour cette conquête, les apprêts d'une nouvelle guerre d'Asie, les intrigues secretes de quelques gens de loi, les discours de quelques Mollahs mécontens du ministere, & l'inquiétude de quelques misérables, qui ne respiroient que le

Hist. de l'Empire Ottoman. 1142-44. 1730-32.

changement pour améliorer leur condition, formoient des préſages ſiniſtres. La ſédition prit enfin ſon eſſor. Elle s'éleva de la lie du peuple, portée par un Patrona Calil, Janiſſaire-Frippier, par un Muſluh, vendeur de caffé, par un Huli, qui avoit déjà troublé Smyrne, & par d'autres bandits de ce genre. Patrona parut dans la grande place de Conſtantinople, arborant pour étendart un vieux morceau d'étoffe au bout d'un bâton, & invitant tous les Muſulmans à ſe ranger ſous ſes ordres. De-là il ſe rendit au Bazar, dont il fit fermer les boutiques & les portes, & avant la nuit il eut quatre mille hommes ſous les armes. Les habitans de Conſtantinople regarderent ces mouvemens avec une indifférence qui animoit les rebelles : les officiers & les magiſtrats, au lieu d'oppoſer le courage & l'autorité à la ſédition naiſſante, lui laiſſerent le tems de ſe fortifier.

L'Empereur étoit alors à Scutari, dans une maiſon de plaiſance de la Sulthane Cadhigé, ſa ſœur. La ſédition étoit en forces avant qu'il en eut connoiſſance. Auſſi-tôt qu'il fut inſtruit du danger, il revint à Conſtantinople avec ſon Viſir Ibrahim-Pacha, qui avoit épouſé ſa fille, homme envié des Grands, parce qu'il jouiſſoit de toute la faveur du Monarque, & déteſté du peuple à cauſe de ſon génie avare & ſanguinaire. Ce miniſtre envoya ſommer les commandans des troupes de terre & de mer de lui amener leurs meilleurs ſoldats : mais la plûpart de ces officiers avoient pris la fuite ou ſe tenoient cachés, de maniere qu'on put à peine raſſembler quelques centaines de Janiſſaires & un petit nombre de Leventis, ſoldats de mer. Ibrahim manda les Topchis ou Artilleurs, qui refuſerent d'obéir. Le Sulthan fit alors déployer l'étendart du prophête à la porte du ſerrail, promettant une gratification & de forts appointemens à tout ſoldat & à tout bon Muſulman qui combattroit pour la cauſe du trône & des peuples; mais le peuple ne fit aucun mouvement pour s'aſſembler; il étoit plus diſpoſé, ainſi que la milice mécontente, à ſuivre ceux des ſéditieux. Par ſurcroît de diſgrace, la diviſion ſe mit entre les Baltagis & les

Boſtangis, les ſeuls hommes en état de défendre le palais. Enfin, Patrona, qui avoit groſſi ſon parti des priſonniers & des forçats qu'il avoit mis en liberté, enleva un corps de troupes que le Capitan-Pacha amenoit au Sulthan. La jonction des milices aux rebelles, acheva de jetter dans le déſeſpoir la Cour, qui, d'ailleurs, commençoit à ſouffrir de la diſette d'eau & de vivres, qu'on avoit ſoin de couper.

Les rebelles avoient pillé pluſieurs maiſons des proſcrits, c'eſt-à-dire, de ceux qui avoient eu quelque part dans le miniſtere, & entr'autres celles du riche Vaivode de Galata, mais ils avoient abandonné les richeſſes de ce miniſtre aux Chrétiens, diſant que ce n'étoit point aux Muſulmans à profiter des tréſors que cet indigne officier avoit extorqués aux Grecs, & que, comme c'étoit le bien des infideles, il étoit juſte qu'ils le repriſſent. Ils s'étoient armés aux cazernes des Spahis ; enfin ils dreſſerent un camp & créérent des officiers. Patrona & Muſluh, pour ſe couvrir du voile de la juſtice, & réduire leurs partiſans à une obéiſſance aveugle, punirent avec rigueur ceux qui avoient fait quelque tort au peuple.

Achmet entra en compoſition avec eux ; ils lui demanderent la tête du grand Viſir & de deux autres miniſtres. Le Sulthan ne les livra point, mais les fit empriſonner. Le Mufti fut exilé dans une iſle de l'Archipel & enſuite précipité dans la mer. Un corps de ſept mille Janiſſaires qui avoit eu ordre de marcher vers la Perſe, vint à Conſtantinople ſoutenir les rebelles. Ce renfort leur donna une telle ſupériorité, qu'Achmet, dans l'impuiſſance de leur réſiſter, leur envoya les cadavres des trois miniſtres priſonniers. Loin d'être ſatisfaits, ils ſe plaignirent inſolemment de ce qu'on ne leur avoit pas remis ces officiers en vie comme ils l'avoient demandé, pour les punir d'une mort capable d'effrayer les mauvais Viſirs. L'heure fatale de la révolution approchoit. Les rebelles conſidérant la maniere dont Achmet avoit traité ceux qui l'avoient mis ſur le trône par la dépoſition de ſon frere, ne ſe flatterent

Hist. de l'Empire Ottoman.

pas d'avoir un autre ſort, s'ils le laiſſoient en état de ſe venger des outrages qu'ils lui avoient faits. Ils réſolurent de le dépouiller de l'ombre de puiſſance qui lui reſtoit encore. Achmet alla lui-même tirer de priſon Mahmoud, ſon neveu, pour le conduire, ſuivant le vœu du peuple, à la chambre Impériale & le placer ſur le trône. » Souvenez-vous, dit avec tendreſſe Achmet à » Mahmoud, ſouvenez-vous que votre pere Muſtafa ne perdit le » trône que je vous cède aujourd'hui que pour avoir eu une com- » plaiſance trop aveugle pour le Mufti Feizullah-Effendi, & que » je ne le perds moi-même que par mon excès de confiance en » Ibrahim-Pacha, mon Viſir : profitez de ces exemples. Ne vous » attachez pas trop à vos miniſtres, & ne vous repoſez ſur eux » qu'avec beaucoup de circonſpection. Si j'avois toujours ſuivi » mon ancienne politique de ne laiſſer jamais mes Viſirs trop » long-tems en place, ou de leur faire rendre ſouvent un compte » exact de l'Empire, j'euſſe peut-être fini mon regne auſſi glorieuſe- » ment que je l'ai commencé. Adieu : je ſouhaite que le vôtre ſoit » plus heureux. Je vous recommande mon fils & ma propre per- » ſonne ». Achmet mourut en 1736.

Le nouveau Sulthan étant curieux de connoître le chef des rebelles à qui il étoit redevable de l'Empire, celui-ci ſe préſenta dans ſon habillement ordinaire, c'eſt-à-dire, avec la robe de Janiſſaire & les jambes nues. Il s'avança d'un air réſolu vers le trône & baiſa la main du Sulthan. Mahmoud lui demanda de quelle faveur il pouvoit récompenſer ſes ſervices. » Juſqu'à préſent, dit » ce ſcélérat artificieux, j'ai obtenu tout ce que je deſirois, c'étoit » de voir Sa Hauteſſe ſur le trône Ottoman ; pour l'avenir, je » ſçais que je n'ai à attendre qu'une mort honteuſe & prochaine. » Le Sulthan lui jura, par les cendres de ſes ancêtres, qu'il ne lui » feroit jamais aucun mal, & qu'il lui accordoit d'avance la grace » qu'il demanderoit ». Patrona demanda la ſuppreſſion des impôts dont, ſous le précédent regne, les peuples avoient été ſurchargés. Cette ſuppreſſion fut publiée le jour même.

Cependant

Cependant les rebelles continuerent leurs pillages & leurs insolences : Patrona exerça pendant quelques jours l'autorité de Souverain : il désigna pour grand Visir le Pacha d'Egypte, augmenta les milices, massacra des officiers, en créa de nouveaux, & fit même nommer un boucher Prince de Moldavie. Pour faire cesser les désordres, la cour divisa & dispersa les rebelles, gagna les uns, intimida les autres, & leur accorda enfin une amnistie générale, mais le trouble ne cessa point; les rebelles donnoient la loi dans le Divan. Après avoir épuisé les ressources de la ruse, on fut réduit à employer à tout hazard le dernier remède. Patrona, Musluh, l'Aga des Janissaires créé par les séditieux & deux autres chefs de la révolte, dont l'un se mommoit Zuzalizade, & l'autre Abdollah-Effendi, furent mandés au serrail, sous prétexte de continuer le comité qui s'étoit tenu deux jours auparavant en leur présence, au sujet de plusieurs affaires importantes. Quand ils furent entrés dans la salle du conseil, le grand Visir commença par les nommer, au nom du Sulthan, à des dignités distinguées. Il eut à peine achevé de parler, que les conseillers du Divan s'écrierent : *Qu'on extermine les ennemis de l'Empereur & de l'Empire.* Aussi-tôt des gardes se jetterent sur ces rebelles, qui furent sur le champ massacrés. A la vue de leurs cadavres, la frayeur amortit la sédition. La joie éclata dans Constantinople. Le Sulthan parut plus attentif encore à récompenser les bons qu'à punir les méchans. Cependant les principaux officiers eurent ordre de procéder à la recherche du reste des rebelles & de veiller à la sûreté publique. Le sang coula. Le Grand Seigneur renonça bientôt à la sévérité, pour n'écouter que la clémence, accorda un pardon général à tous ceux qu'on pouvoit accuser d'avoir eu part aux troubles de l'Etat, avec cette restriction, que ceux qui avoient persisté jusqu'à la fin dans la révolte, n'auroient que la vie sauve.

Les ministres, moins doux & plus circonspects que le Sulthan, ne penserent point à restreindre la vengeance dans les mêmes bornes : pendant deux mois, on vit le Bosphore tout couvert de

Hist. de l'Empire Ottoman.

corps morts, agités au gré des vagues & des vents. Cette recherche des rebelles commencée par le grand Visir Méhémed-Pacha, fut continuée avec encore plus de rigueur par Ibrahim-Caba-Culac, qui avoit fait déposer Méhémet au mois de Janvier 1731. Cet Ibrahim qui étoit entré en faveur auprès du Sulthan, par le succès du projet qu'il avoit formé pour la destruction des rebelles, chercha à se soutenir dans le poste de Visir-Azem, par la complette exécution de ce projet; il périt beaucoup d'innocens parmi les coupables.

L'excès de la sévérité rallume souvent le feu qu'une sévérité mesurée avoit éteint. Les rebelles désespérant de se sauver autrement que par une nouvelle sédition, tenterent de l'exciter. Les troupes n'étoient point satisfaites du gouvernement. L'Empereur leur avoit promis, à son avénement au trône, de faire la paix avec la Perse: mais Thamas-Kouli-Khan proposoit des conditions si déraisonnables, qu'on prit la résolution de continuer la guerre. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en rumeur les soldats, qui, s'étant attroupés dans la place, menacerent Mahmoud de remettre Achmet sur le trône. Achmet avoit encore des partisans; il y avoit dans Constantinople une foule de bandits, attirés par les divisions; enfin les fauteurs de Patrona n'attendoient que le moment favorable de se venger. La sédition ouvrit ses entreprises par un pillage. Les habitans de Constantinople, lassés des horreurs dans lesquelles ils étoient enveloppés depuis cinq mois, se rangerent du côté du serrail. Avec leur secours, les grands se disposerent à attaquer les rebelles: le parti de la fidélité fut celui de la victoire. Mais les Janissaires qui avoient été tranquilles spectateurs du combat, reçurent à bras ouverts les traîtres, dans la chaleur même de la déroute. Les exécutions recommencerent: elles remplirent la ville d'une frayeur si générale, que chacun craignant pour sa propre vie, se renferma dans sa maison. Constantinople fut une sombre solitude. On découvrit, parmi les auteurs de la conspiration, quelques Sulthanes du dernier regne, entr'autres, Fatime, fille d'Achmet, & veuve du Visir Ibrahim.

Le Sulthan déclara qu'il ne songeoit point à envoyer les Janissaires en Perse, & que ses préparatifs de guerre regardoient l'Ukraine & la Hongrie; en effet, il donna des ordres pour faire marcher des troupes du côté de ces provinces, & ayant éloigné par cette feinte les boute-feux, il trouva le moyen de s'en défaire secrétement. Le Visir n'étoit que plus animé par cette nouvelle rebellion à la poursuite des rebelles; il avoit promis au Sulthan qu'il lui en rendroit compte *jusqu'à un cheveu;* &, en quelques mois, il avoit ou fait mettre à mort ou banni cinquante mille hommes. A la fin, on l'accusa de semer lui-même de faux bruits de sédition, & il fut déposé. Le nom de Topal-Osman, nouveau Visir, répandit tant de terreur parmi ceux qui fomentoient encore les troubles, que, depuis le moment de son arrivée jusqu'à sa déposition, c'est-à-dire, pendant près de six mois, on n'entendit pas même prononcer le nom de révolte. Ce ministre s'attira les applaudissemens du peuple par son attention à entretenir l'abondance dans la capitale & aux environs, à quoi il réussit par des actes de sévérité & de cruauté: il avoit le dessein de transporter la guerre d'Asie en Europe, mais il fut prévenu par sa déposition, qui arriva en 1732. Ali-Pacha, gouverneur de Tauris, lui succéda.

Thamas-Kouli-Khan avoit enfin abattu les Ottomans en Asie. 1146-47.
Pendant que ses triomphes déterminoient la Porte à lui abandonner 1734-35.
les conquêtes que le Sulthan Achmet avoit faites sur la Perse durant les guerres civiles, les préparatifs des Russes donnoient à cette puissance de vives alarmes pour la Tartarie & pour ses provinces occidentales. Le manifeste du comte d'Osterman, envoyé en forme de lettre au Grand Visir, nous instruira des événemens qui furent les motifs ou les prétextes de la guerre.

» Malgré la paix conclue en 1700 & confirmée solemnellement entre la Russie & la Porte Ottomane, disoit le Ministre de la Czarine, cette derniere puissance voyant la premiere enga-

Hist. de l'Empire Ottoman.

» gée dans une guerre pénible, rompit ſans raiſon & attaqua le » Ruſſes à force ouverte. Après la paix de Pruth, qui avoit mis la » Maiſon Ottomane en poſſeſſion d'Azoff, très-ancienne ville de » Ruſſie, les Turcs & leurs vaſſaux porterent, par leurs dévaſta- » tions, à l'Empire Ruſſe, des préjudices irréparables. Les Tar- » tares & les Beſcleïs d'Azoff faiſoient tous les ans des irruptions, » dans leſquelles ils maſſacroient ou enlevoient des milliers » d'habitans, avec un énorme butin en bétail & en effets. En vain » le Czar Pierre avoit il invoqué pluſieurs fois les traités. Dans » la néceſſité de faire marcher ſon armée vers la Perſe pour châtier » les Aghuans & les Leſghis, il avoit fait informer la Porte de » cette expédition & de ſes véritables motifs, ſans que cette cour » eût témoigné d'abord la moindre inquiétude, quoiqu'elle prît, » peu de tems après, ces rebelles ſous ſa protection : démarche » incompatible avec la paix qui ſubſiſtoit entre les deux cou- » ronnes. Cependant Pierre I avoit bien voulu conſerver l'union » & condeſcendre à un traité qui réglât les limites reſpectives des » deux Empires. Ces bornes fixées, les Turcs les avoient franchies » pour s'emparer d'Ardevil, barriere des trois Empires, & de » pluſieurs autres places. Toutes les repréſentations avoient été » inutiles. La Porte, ayant vu ſon deſſein ſur Iſpahan échoué, » avoit fait ſa paix particuliere avec le chef des rebelles, aban- » donnant la Ruſſie, ſon alliée, laquelle fut attaquée. Tandis que » le Czar avoit refuſé à Schah-Thamas des ſecours contre les » Turcs, qui s'accommoderent avec ce Prince à l'inſçu de la Ruſ- » ſie, le Sulthan avoit mépriſé les repréſentations & refuſé la mé- » diation de la cour de Petersbourg, lorſqu'elle s'étoit entremiſe » pour renouer l'union entre la Turquie & la Perſe. Les Ruſſes » ayant rendu aux Perſans, après la reſtitution de quelques pro- » vinces, des places qu'ils s'étoient réſervées ſur la Mer Caſpien- » ne, pour empêcher qu'une puiſſance étrangere ne les occupât, & » ne les ayant rendues qu'à condition qu'elles reſteroient aux » Perſans à perpétuité; les Turcs ſe les étoient appropriées &

» avoient voulu s'emparer des provinces situées sur la même mer. » Depuis 1723 jusqu'en 1733, la Porte ayant protégé & encou» ragé des rebelles contre la Russie, elle avoit à la fin rompu la » paix de la maniere la plus éclatante & la plus atroce, en don» nant un asyle & prêtant main-forte à Donduck-Ombo, chef des » Calmoucks, révolté contre le Czar, & les Ulusses, autres re» belles; en envoyant une armée en Perse pour s'emparer du Da» gheſtan & des provinces de l'Empire Russe; en faisant révolter » Usmey & autres qui donnerent assaut à Derbent, ravagerent » les terres de la Russie jusqu'aux villes de Grébenski, ruinerent » Berkut, en-deçà du Boristhéne & de l'Orel. Enfin, au lieu de » satisfaire aux justes plaintes des Russes, la Porte, en 1735, » avoit fait marcher 80 mille hommes, sous les ordres du Khan » des Tartares, qui devoit joindre les peuples du Daghestan, » pour s'emparer du Schirvan, ainsi que le précédent Grand Visir » l'avoit déclaré. Sur les représentations faites par la cour de Pe» tersbourg à celle de Constantinople, que les Russes seroient » obligés de prendre des mesures pour se défendre, le Visir avoit » répondu, qu'il ne vouloit rien entendre sur ce sujet, & les » Tartares avoient continué leurs cruautés & leurs dépréda» tions ».

Le Grand Visir Mehmed répondoit : qu'il falloit bien que la Russie se défiât de la bonté de sa cause, puisqu'elle faisoit revivre d'anciennes querelles ensévelies dans l'oubli par les traités : qu'elle étoit d'autant moins fondée à se plaindre de la conduite des Ottomans dans les affaires de Perse, qu'elle n'avoit jamais cessé d'exciter les Persans contr'eux, & d'en imposer par des faux-fuyans, lorsqu'on lui avoit représenté l'illégitimité de ses pratiques : que, s'il étoit arrivé des révoltes dans son Empire, elle ne devoit s'en prendre qu'à elle-même, puisque, par avarice & par ambition, elle avoit soulevé ses vassaux & ses voisins, en attentant même à force ouverte, à leurs priviléges & à leurs libertés : que les profonds génies de son Empire & de sa religion, n'écoutant qu'eux-

mêmes, tomboient dans des accès de foiblesse, qui leur faisoient scandaleusement fouler aux pieds les traités, les loix & les préceptes mêmes de Jesus-Christ; jusqu'à agir comme des brigands qui s'embusquent sur les grands chemins, pour tuer & pour voler: que, si les entreprises des Tartares de Crimée allumoient justement sa colere, elles n'avoient point excité l'indignation du Grand Seigneur, qui ordonnoit à leur Khan de donner aux Russes les satisfactions qu'ils désiroient, sous peine de l'abandonner à leur vengeance: qu'après des infractions moins éclatantes des traités, les armées de la Czarine, pendant qu'elle protestoit qu'elle ne demandoit que la paix, avoient imprudemment commencé une guerre barbare; mais que le Dieu juste, le Dieu vengeur, assisteroit aux combats.

La Porte desiroit la paix, parce que Thamas-Kouli-Khan l'avoit également affoiblie & découragée: par la même raison, la Russie ne respiroit que la guerre, assurée, comme elle l'étoit par un traité défensif, des secours de l'Empereur d'Allemagne. Les Turcs ne consentoient à céder aux vues pacifiques des puissances médiatrices, qu'à condition qu'Azoff & les autres places envahies par l'ennemi lui seroient rendues: les Russes, qui n'avoient pris les armes que dans le dessein de faire & de conserver ces con-
1148. quêtes, n'avoient garde d'accepter cette proposition. Pendant que
1736. leur général Lasci s'étoit emparé d'Azoff, le comte de Munich, à qui l'Impératrice avoit ordonné de mettre garnison Russe dans la ville d'Arbatock, de combler les lignes de Précop & de marcher avec toutes ses forces vers le Boristhéne, au camp avantageux de Tzaviczenska, avoit fait beaucoup de progrès dans la Crimée, jusqu'à Oczakow. Cependant le comte de Bonneval, Ali-Pacha, qui souffloit la guerre à Constantinople, triompha du pacifique Visir; le ministere changea, le Divan fit la paix avec les Persans pour faire la guerre aux Russes. La cour de Vienne se préparoit à soutenir la Russie, en conséquence du traité d'alliance conclu avec cette puissance en 1726, mais Eugéne n'étoit plus.

Lorsque l'Empereur Charles VI eut déclaré la guerre à la Porte, en levant une armée de plus de 150 mille hommes, le Sulthan appella les vieilles troupes de l'Egypte & celles qui avoient agi sur l'Euphrate, pour renforcer les armées qui étoient déjà sur le Niester, sur le Danube & dans la Bosnie, où l'apostat Ali-Pacha devoit commander. Déjà l'armée Impériale, conduite par le Feld-Maréchal comte de Seckendorff, étoit entrée, sans coup férir, dans Nissa, la premiere forteresse de l'Empire Ottoman, sur les frontieres de la Bulgarie & de la Servie, à 50 lieues de Belgrade. De-là il s'avança jusqu'à Widin, en Bulgarie, dans le dessein de joindre en Valachie l'armée Russe, ce qu'il ne put exécuter. Aux extrêmités de la Podolie, près de l'embouchure du Boristhéne, Ockzakow s'étoit rendu au comte de Munich, pendant que Lascy ruinoit la ville de Karrasbassar, les bourgs, les villages, les habitations des Tartares le long de la riviere de Karras.

Hist. de l'Empire Ottoman. 1149. 1737.

L'armée Impériale se divisa, les munitions & les vivres lui manquerent, la dissenterie & la fièvre la désolerent, la désertion affligea les généraux. Le Prince de Saxe-Hildburghausen, chargé de couvrir l'Esclavonie, étoit devant Banjalucka, sur le point de donner l'assaut, lorsqu'il vit arriver Ali Pacha, qui eut le bonheur de donner un présage favorable à ses troupes & funeste aux Impériaux, au premier essai de ses armes. Le comte de Seckendorff reçut, en conséquence, ordre de la cour de Vienne de se tenir sur la défensive. Pour pénétrer dans la Bosnie, comme il en avoit formé le dessein, il falloit assiéger Uzitza & Zwornick, d'où les Turcs faisoient dans la Servie des courses fort incommodes. Dans cette vue, il détacha le colonel Lentulus, qui, de la Servie méridionale, passa dans la Cassovie, partie orientale de la Bosnie, pendant qu'il conduisoit lui-même la grande armée du côté de Belgrade, où la contagion qui se répandit sur les premiers officiers & d'autres accidens imprévus, firent avorter ses desseins. Alors le Grand Seigneur, qui, pour faciliter le succès du congrés tenu à Nimirow, avoit exilé le Khan des Tartares à Scio, rompit les né-

Hist. de l'Empire Ottoman.

gociations, ſuivant le vœu des peuples & le conſeil du Séraskier de Bender, qui venoit de prendre la place du Grand Viſir dépoſé. Le long du Danube & au-delà, les troupes Ottomanes reprenoient la plus grande partie de la Moldavie & de la Valachie, forçoient les Impériaux à ſe retirer au-delà des déſerts affreux, par leſquels la Tranſylvanie eſt fermée, délivroient la ville de Widdin, dont le comte de Kevenhuller avoit formé le blocus, battoient la petite flotte Impériale qui étoit ſur le Danube, entre Widdin & Orſova. Ali-Pacha étoit l'ame de toutes ces opérations. Ali-Beck, ſon ami, alla dans la Servie Impériale chaſſer les ennemis de Niſſa, que le général Dokat défendoit, de Zockol, que bloquoit le comte de Grunne, de Vailowa, où ſe ſoutenoit M. Maréchal. Les habitans de la campagne effrayés des ſuccès & des ravages des Turcs, ſe ſauverent à Belgrade & dans d'autres places fortes, où ils augmenterent la diſette & les maladies. Uzitza, poſte avantageux, enlevé par les Impériaux, fut repris par le Pacha de Boſnie, après que le comte Philippi l'eut abandonné. D'un autre côté, Centzy-Ali-Pacha, voyant les Ruſſes en quartier d'hiver, alla inveſtir Oczakow, ſur le Liman, embouchure du Nieper, dans l'eſpérance de le prendre d'aſſaut: mais la valeur que les Ruſſes avoient fait éclater dans toute la campagne ne ſe démentit pas, &, quoique les Turcs ſe ſurpaſſaſſent eux-mêmes dans cette attaque, leur entrepriſe ne réuſſit point. La cour de Vienne punit ſes généraux de ſes diſgraces. Le premier coup tomba ſur le comte de Seckendorff, contre lequel les prédicateurs diſoient en chaire, qu'un général hérétique, à la tête d'une armée catholique, n'avoit pu être propre qu'à irriter le ciel & à détourner ſes bénédictions de deſſus les armes Impériales. Cependant les Ruſſes triomphoient par-tout. Dans cette guerre, les chefs de l'armée Ottomane eurent le plus grand ſoin d'éviter une action générale; ils ne combattirent que par corps détachés. De cette maniere, l'avantage du nombre leur promet celui de la campagne; les petits combats ne ſont que des échecs qui

qui leur laissent leurs forces & irritent leur courage ; au lieu qu'inférieurs dans la science militaire aux Chrétiens, ils ont tout à craindre d'une bataille, s'ils la perdent, tout est perdu ; c'est une déroute, une consternation, une épouvante générale, dont il est rare qu'ils se relevent.

L'issue de la guerre paroissoit si incertaine aux Princes Chrétiens, qu'ils sembloient pencher vers la paix, qui s'offroit par la médiation de la France, dont l'ambassadeur à la Porte, le marquis de Villeneuve, s'employoit avec zèle pour inspirer aux Turcs un esprit de conciliation. Mais l'animosité n'étoit pas encore épuisée, & parmi les puissances belligérantes, il y en avoit une que ses succès rendoient intraitable. En Hongrie, les Turcs prévinrent 1150.
l'ennemi. Quoique les troupes Allemandes fussent attentives à 1738.
défendre de tous côtés les frontieres, elles ne purent les empêcher de faire des courses dans la Servie & jusques sous Belgrade. Pendant qu'un corps de trente mille Turcs se formoit en Moldavie, à dessein de pénétrer dans la Transylvanie, leur grande armée qui devoit être commandée par le nouveau Visir, s'assembla vers le Danube endeçà de Widdin, parce que l'on craignoit pour cette place, & une autre puissante armée se mettoit en marche dans la Bessarabie vers Bender, pour empêcher les Russes de passer le Niester & d'enlever cette place importante. La porte de fer fut passée par le Pacha de Widdin, le vieux Orsowa enlevé avec des magasins considérables, la ville de Méhadia qui couvre le Bannat de Temeswar forcée, le Bannat inondé de soldats Ottomans, le nouvel Orsowa assiégé, avant que les généraux de l'armée Impériale fussent réunis. Enfin, François-Etienne de Lorraine, Grand Duc de Toscane, généralissime des armées & gendre de l'Empereur, étant arrivé, il y eut une action très-vive près de Gornia ou Cornea, dont le Divan de Constantinople attribua l'honneur aux armes Ottomanes, jusqu'à notifier la victoire aux ministres des Puissances étrangeres, avec les circonstances les plus plausibles, & après l'avoir annoncée au bruit du canon. Cependant, après

Hist. de l'Empire Ottoman.

ce combat, Méhadia s'étoit rendue aux Impériaux, & l'armée Turque l'ayant attaquée de nouveau, fut repoussée avec beaucoup de perte.

Les Impériaux, avec tous ces avantages, ne sauverent point Orsowa; ils furent même obligés de se retirer sous Belgrade, menacée par le Grand Visir, à qui le Danube étoit ouvert. Les Turcs, afin de gagner les Hongrois, répandirent un manifeste, par lequel le Grand Seigneur promettoit à ces peuples que leurs biens, leur religion, leur commerce, n'auroient point à souffrir sous sa domination, & que, si l'impôt d'un ducat par tête leur paroissoit trop onéreux, il auroit égard à leurs remontrances. L'Aga qui commandoit à Usitza fut arrêté, pour avoir molesté les habitans de la campagne. Après qu'il se fut attaché les peuples du Bannat par cette conduite, les généraux Turcs forcerent les garnisons de Semendria & de Vipalanka à se rendre par capitulation. Ces progrès engagerent les Impériaux à employer tous leurs soins à mettre bientôt Péterwaradin & Segedin en état de défense: leur armée avoit été ruinée par les marches, la peste & la famine, sans avoir pu engager les Turcs à une action générale, & le Grand Duc malade reprit la route de Vienne. Le Grand Visir, arrêté par quelques échecs, remit à un autre tems le siège de Belgrade, que la saison ne lui permettoit plus d'entreprendre.

Un détachement Turc qui avoit été chassé de la Croatie par le comte d'Esterhasi, s'étoit joint aux troupes du fils aîné du feu Prince Ragotzki, pour faire un ravage épouvantable dans le Bannat de Temeswar & sur les frontieres de la Transylvanie. Le jeune Prince étoit à Widdin. Le Sulthan l'avoit reconnu Souverain de Hongrie & de Transylvanie, en lui cédant en toute propriété, toutes les places dont on feroit la conquête dans ces pays, quand même elles auroient appartenu autrefois à la Porte Ottomane, à condition qu'en cas de guerre en Europe, Ragotzki viendroit au secours de cette puissance avec une armée de 80 mille hommes. Ragotzki s'étoit hâté de publier ce traité avec un manifeste. La

cour de Vienne l'ayant déclaré rebelle & ayant mis sa tête à prix, il avoit aussi promis une bonne récompense à celui qui lui livreroit le Grand Duc de Toscane, vif ou mort. L'invasion qu'il devoit faire en Hongrie n'eut point lieu. Ce Prince étant mort l'année suivante en Turquie, & son frere ayant disparu, de maniere que son sort a été absolument ignoré, cette famille, anciennement souveraine de la Transylvanie, fut éteinte & la maison d'Autriche délivrée d'une grande inquiétude.

Quoique les Russes vantent les avantages qu'ils remporterent, tant en Crimée qu'en Bessarabie, sous les ordres des généraux Lascy & Munich, il est certain que de tous les côtés, ils furent à la fin obligés d'abandonner leurs entreprises : le pays les chassoit. A la vérité, le général Lascy avoit forcé les retranchemens des Turcs au passage de Cziwach & enlevé la forteresse de Précop, dans laquelle il y avoit 80 piéces d'artillerie de bronze, des magasins, & une garnison de deux mille hommes, commandée par Abou-Beker, Pacha à trois queues ; il avoit même gagné une bataille contre une armée de 25 mille hommes : mais, la flotte Russe ayant été battue sur la Mer Noire & contrainte de se retirer à Azoff, il avoit été réduit par le défaut de vivres & de munitions, à quitter Précop, après en avoir fait sauter les fortifications, & à se retirer de la Crimée, que les Tartares avoient ruinée entiérement. S'il est vrai que le comte de Munich avoit triomphé sur la Kodima, riviere entre le Bog & le Niester, tirant vers les frontieres de la Pologne, dans une grande bataille, après laquelle les Turcs qui l'avoient attaqué, se retirerent au-delà de la riviere, sans avoir perdu ni bagage, ni drapeaux, ni canon : s'il est vrai que, huit jours après, vers la riviere de Saoran, sur la frontiere de Pologne, les Turcs & les Tartares lui ayant livré un nouveau combat, qu'ils recommencerent plusieurs fois avec un acharnement inexprimable, ils se retirerent avec beaucoup de perte : s'il est vrai qu'une nouvelle victoire remportée entre les rivieres de Molokisch & de Bielokisch, repoussa

Hist. de l'Empire Ottoman.

les Turcs jusqu'au-delà du Niester, & qu'il s'approcha de si près de leurs retranchemens, que les armées pouvoient se canonner l'une l'autre : il est certain que ce fut-là le terme de la course des Russes, & que c'étoit là que devoient commencer leurs grandes opérations, puisqu'ils en vouloient à Bender & à la Moldavie. Le Seraskier avoit couvert cette place d'un corps considérable de troupes, pendant qu'une autre armée de Janissaires & de Spahis s'étoit retranchée sur le Niester, pour en disputer le passage aux Russes, qui n'oserent pas le tenter. Les armées campées sur les deux bords, les Turcs firent un feu continuel sur les Cosaques; les Janissaires avoient la hardiesse de passer la riviere sur des barques pour escarmoucher. Enfin, Munich jugea nécessaire de quitter un lieu où il ne pouvoit espérer ni de vaincre, ni de subsister. Les Turcs, attentifs à tous ses mouvemens, n'eurent pas plutôt apperçu ses dispositions pour la retraite, qu'un corps fondit brusquement sur sa droite, pendant qu'une autre troupe tâchoit d'envelopper son arriere-garde & que les Janissaires harceloient sa gauche. Un tel engagement forçoit les deux partis aux plus grands efforts de bravoure. Il y alloit de la ruine entiere de l'armée Russe, si elle ne fût à la fin parvenue à se jetter dans un camp vers la riviere de Bulock. Les Russes prétendent que, quelque considérable qu'ait été leur perte dans cette terrible action, celle des Turcs fut encore plus grande; cependant la victoire ne pouvoit être contestée, & les réjouissances de Constantinople étoient fondées sur un événement glorieux. L'armée fugitive eut à essuyer les continuelles décharges des détachemens ennemis, qui ne cessoient de la poursuivre & de l'attaquer. Enfin, le général Munich craignant de voir périr toutes ses troupes dans un pays ruiné par les Turcs & par la peste qui régnoit parmi les bestiaux, passa le Bog pour entrer dans le Palatinat de Kiovie & se rendre dans l'Ukraine, où des succès semblables avoient conduit le général Lascy. Donduck-Ombo, chef des Kalmoucks, avoit pénétré dans le Koban, au midi d'Azoff, pays habité par les Nogais & par les

Circaſſes, qu'il n'avoit pu pourſuivre dans les bois. L'Attaman Woskowoi, général des Coſaques, alliés de la Ruſſie, avoit eu quelqu'avantage ſur le Don. Sur un avis que reçurent les généraux Turcs, de l'évacuation d'Oczakow & de Kimburn ou Kimbarn, ils envoyerent des détachemens pour s'y rétablir & en réparer les fortifications qu'on avoit fait ſauter.

A Conſtantinople, on n'avoit rien négligé pour mettre les troupes en état de braver les Ruſſes & les Allemands. On avoit envoyé abondamment des vivres de tous côtés, ſans s'embarraſſer de la cherté & de la diſette qui regnoient dans cette capitale & dans les autres villes. Le Divan avoit pourvu à tout. Il ſuivoit les impreſſions du Pacha Bonneval, qui étoit demeuré à Conſtantinople, pour diriger les affaires, ſur les avis que des marchands Maronites & Grecs, ſes eſpions à Vienne, lui faiſoient paſſer par leurs correſpondans de l'Iſtrie & de Veniſe. Nonobſtant les bruits répandus dans la capitale d'une révolte en Syrie & des mouvemens de Schah-Nadir, qui vouloit, dit-on, interpoſer ſa médiation partiale en faveur de la Ruſſie ; nonobſtant les vives ſollicitations de l'Ambaſſadeur de France & les conſeils pacifiques du Mufti ; le comte de Bonneval, le Pacha de Boſnie, le Séraskier de Bialogrod & les Janiſſaires, déterminerent le Grand Seigneur & la nation à pouſſer la guerre avec vigueur. Les alliés avoient eu ſur pied dans cette campagne plus de 350 mille hommes ; les Turcs étoient en plus grand nombre, mais moins aguerris.

Pour la campagne ſuivante, le rendez-vous général des troupes en Hongrie fut vers Niſſa & vers la Morava, où le Grand Viſir Méhémed Pacha, & le redoutable Pacha Bonneval allerent prendre le commandement de l'armée. Le Khan de Beſſarabie en raſſembloit une autre ſur le Nieſter pour en diſputer le paſſage aux Ruſſes. La flotte Turque en Hongrie étoit entre l'iſle d'Orſowa & celle de Borecz, obſervant celle de l'Empereur. Le Grand Viſir ſe retrancha derriere la Morava pour aller ſur Sémendrie ; 1151. 1739.

Hist. de l'Empire Ottoman.

& de-là fur Belgrade, fuivant le plan d'opérations dreffé par Bonneval. La flotte Turque qui croifoit à la hauteur de Crotzka ayant été attaquée & combattue pendant trois jours par l'amiral Palavicini, avec perte de plufieurs saïques, l'armée de terre vit arriver les Impériaux, commandés par le Feld-Maréchal, comte Olivier de Wallis, qui avoit réfolu de l'attaquer à Crotzka, avant qu'elle eût pu s'y retrancher. Les Allemands ne marchoient que fur une colonne, parce que le chemin étoit raboteux, couvert de buiffons & coupé par des montagnes. A mefure qu'ils fortirent des défilés & des bois, les Turcs attaquerent fucceffivement leurs différens corps avec une furie qui s'annonçoit par des cris redoublés & qui s'animoit par des victoires meurtrieres. Lorfque toute l'armée Impériale fut en bataille hors des détroits, on fit des deux côtés un feu épouvantable, l'acharnement étoit inexprimable de part & d'autre. Enfin, l'armée Ottomane écrafa du haut de fes retranchemens les Impériaux, qui, ne pouvant foutenir plus long-tems une action fi fanglante & fi opiniâtre, fe retirerent pendant la nuit en bon ordre, fans être pourfuivis. Ces différens combats avoient duré depuis deux heures du matin jufqu'à neuf heures du foir. On fit monter la perte des Impériaux de 18 à 25 mille hommes, tant morts que bleffés, y compris 120 officiers généraux & colonels. Les Impériaux qui avoient fait des prodiges de valeur d'autant plus remarquables, qu'ils étoient très-inférieurs en nombre aux ennemis, furent étonnés de l'ordre avec lequel les Turcs avoient combattu, en corps ferrés, fans jamais fe laiffer rompre, & avec une parfaite connoiffance des ufages Européens, tant pour le manîment des armes que pour la maniere de conduire une action. Leur principal but, pendant la chaleur du combat, avoit été de chercher à envelopper les Allemands; mais on avoit rendu leur deffein inutile. Cette action de Crotzka, une des plus mémorables qu'on eut vues depuis long-tems, apprit à l'Europe ce qu'elle auroit eu à craindre de la puiffance Ottomane, fi le fameux comte de Bonneval étoit parvenu

à dompter les troupes Turques & à les plier au joug de la discipline militaire. Jamais la Chrétienté n'eut de plus dangereux ennemi ; mais une opiniâtreté stupide & superstitieuse la sauva. Le Pacha dont le ressentiment se fût étendu sur l'Europe entiere, s'il avoit trouvé des esprits flexibles, commandoit à Crotzka l'aîle gauche de l'armée, & le Grand Visir la droite.

L'armée Ottomane alla se montrer à la vue des lignes de Belgrade, où le Feld-Maréchal s'étoit retiré, pour empêcher le siége de cette place si importante, & où il se rangea aussi-tôt en bataille. Le Grand Visir, pour engager l'ennemi à abandonner ses lignes, remonta le Danube ; on le suivit pour s'opposer à ses desseins, & l'on rencontra, à Panczowa, un camp, dans lequel on disoit qu'il y avoit environ 30 mille hommes. Les Turcs se battirent en furieux ; mais à la fin ils céderent aux grandes forces de l'armée Allemande. Pendant ce tems-là, le Grand Visir, peu jaloux de cette victoire, jouissoit d'un vrai triomphe dans les fameuses lignes du feu Prince Eugéne. Après avoir humainement renvoyé dans la place 260 blessés qu'il avoit trouvés dans ces retranchemens, il fit canonner & bombarder la ville. On donna même, pendant la nuit, un assaut à la porte de Sabatz, les soldats tenant un flambeau d'une main & le sabre de l'autre ; on fut repoussé. Les assauts furent souvent répétés, principalement contre les forts. Il y en eut un donné un 29, jour heureux chez les Turcs, lequel dura jusqu'au lendemain à midi. On négocioit alors, suivant l'ordre que le Feld-Maréchal avoit reçu de sa cour. L'ambassadeur de France étoit dans le camp Ottoman. Le comte de Groff & le général Neuperg, chargé des pleins pouvoirs de l'Empereur y furent retenus. Les Impériaux avoient eu quelqu'avantage en Transylvanie.

Le Feld-Maréchal, comte de Munich, pour entrer dans la Moldavie, avoit traversé la Podolie, province de Pologne ; malgré les plaintes des Polonois, & il s'étoit avancé, sans opposition de la part des ennemis, au-delà de Kaminieck ; il avoit jugé plus à

Hist. de l'Empire Ottoman.

propos d'expofer la Pologne aux ravages des Tartares & des Turcs, que fon armée, aux dangers qu'elle avoit effuyés l'année précédente dans un pays dévafté. Les Turcs, ufant de la même liberté que les Ruffes, entrerent dans la province Polonoife pour les arrêter. Pendant qu'ils fuivoient les mouvemens du général Romantzoff, qui, à la tête de la grande armée Ruffe, paroiffoit chercher d'un côté à paffer le Niefter, ils virent fur leurs terres le comte de Munich, qui, avec un gros détachement, avoit traverfé le fleuve d'un autre côté. Il y eut un choc des plus rudes entre ce détachement & un parti Turc, fans que les Ruffes puffent être entamés. Quelques Tartares furieux du paffage du comte de Munich, allerent autour de la tente de leur Khan, le fabre à la main, lui reprocher fa négligence. Enfin, l'armée du général Romantzoff paffa fur les ponts jettés par le Feld-Maréchal. Dès que toutes les troupes Ruffes furent raffemblées, elles marcherent vers Choczim. Au-delà des rivieres de Kniztowsky & de Zalozentzky, les Turcs fe porterent fur leur aîle gauche, pendant que les Tartares enveloppoient toute l'armée. Cependant elle n'étoit pas campée avantageufement. A fa gauche, elle avoit les montagnes de Choczim & un bois; à fa droite, les montagnes du Pruth; une grande armée en face, & les Tartares à fes trouffes. Il n'étoit pas poffible qu'elle reculât fur les Tartares ni qu'elle grimpât les montagnes de la droite ou de la gauche; il falloit qu'elle renverfât l'armée Turque. La droite de cette armée étoit moins fortifiée & moins gardée que la gauche, on feignit de l'attaquer; mais, pendant que les Turcs y porterent leurs forces & leurs foins, les Ruffes tomberent brufquement fur la gauche; &, quoique leur arriere-garde & leur centre fuffent prefqu'enveloppés; quoique les Turcs fiffent d'en haut un feu continuel fur leur aîle droite qui montoit une montagne; quoique douze mille Janiffaires euffent percé jufqu'à leurs chevaux de frife, ils arriverent au haut de la montagne dans le camp ennemi. Nous ne connoiffons cette mémorable journée que par les relations Ruffes. On fçait que le comte de Munich étoit un

un grand homme de guerre, il parloit toujours modestement de ses triomphes.

Les Turcs, au lieu d'aller défendre Choczim, se retirerent, les uns vers Bender, les autres vers le Danube. Aussi cette forteresse fut prise, sans effusion de sang. Le Pacha à trois queues, Kalt-Schach, se rendit, avec sa garnison, prisonnier de guerre. L'armée victorieuse continua sa marche vers Jassy, capitale de la Moldavie, en réduisant tous les villages en cendres. L'entrée du comte de Munich dans cette ville fut un vrai triomphe. Toute la province se soumit. Le général Lascy, que les mouvemens des Suédois avoient retenu d'abord & rappellé ensuite en Livonie, n'avoit fait, du côté de la Crimée, que ruiner les fortifications de Précop & brûler des villages abandonnés, sans pénétrer dans cette province. L'Attaman Davila-Effremow & Donduck-Ombo avoient battu des partis Tartares, le premier, sur le Don, le second, en Circassie. Que n'avoit pas à craindre l'Empire Ottoman, s'il ne se fût assuré de la neutralité de la Perse, & si Schah-Nadir n'avoit succombé à la tentation de piller le Mogol?

Enfin, le Grand Visir Méhémed-Pacha, Ali-Pacha de Bosnie & Ali-Pacha de Romélie, signerent devant Belgrade, avec le général Neuperg, des préliminaires de paix, sous la *garantie de l'Empereur de France.* Par cet acte, Belgrade démantelée, la Servie, la Valachie Autrichienne, l'isle & la forteresse d'Orsova, &c. étoient cédées à la Porte Ottomane. Le traité définitif suivit de près cet accord. La Cour de Vienne protesta contre les préliminaires acceptés par ses agens, & les signa. Après avoir ratifié le traité & déclaré la paix plus avantageuse, à quelques égards, que celle de Passorowitz, elle fit mettre aux arrêts les généraux Wallis & Neuperg, qui en étoient les auteurs. L'ambassadeur de France, en recevant des marques authentiques de reconnoissance des Cours intéressées, fut accusé d'avoir sacrifié la Chrétienté, l'Empire & l'honneur de l'Empereur au Sulthan & à son maître. A Constantinople, on alla dans le Divan jusqu'à proposer de re-

Hist. de l'Empire Ottoman.

jetter & les préliminaires & le traité définitif; parce qu'on prétendoit que la situation des Allemands étoit telle, que le Grand Visir eût facilement obtenu Belgrade avec toutes ses fortifications; & que, du côté de la Russie, on devoit tout attendre d'une diversion qu'auroit fait la Suéde. A la cour de Pétersbourg, le gouvernement se félicitoit d'une paix qu'elle déclaroit aussi heureuse qu'avantageuse; & le comte de Munich la jugeoit également contraire & peu glorieuse aux deux Puissances alliées. Le traité entre la Porte & la Russie démolissoit Azoff, annulloit le traité de Pruth, rendoit Choczim & toute la Moldavie au Grand Seigneur, donnoit pour limites aux deux Empires la Cabardie, dont les Tartares étoient reconnus libres & indépendans, obligeoit la Porte à arrêter les incursions des Tartares, ses vassaux, &c. Il ne fut rendu public que l'année suivante. Le Divan avoit enfin arrêté la ratification de la paix à la pluralité des voix: Bonneval, ami du Grand Visir, ne s'y étoit point trouvé, sous prétexte de maladie. Le Sulthan donna aux deux autres couronnes les preuves les plus solemnelles de la bonne foi, de la plus parfaite reconciliation & de l'ardeur la plus vive, tant à applanir l'exécution des traités, qu'à étouffer toute semence d'une nouvelle guerre: ensorte qu'une Horde Tartare ayant, peu de tems après, fait une course sur les terres de la Russie, il ordonna qu'on empalât le chef, & qu'on décimât le reste des coupables.

1152, & s. 1740, & s. La Porte, après avoir fixé la paix, fit, avec la Suéde, une alliance, dont la Russie s'alarma; mais cette premiere Puissance ne songeoit plus qu'à cultiver l'amitié des Princes Chrétiens, & a terminer la guerre de Perse. En 1742, elle envoya en ambassade à la cour de France Saïd-Effendi, qui y étoit déjà venu en 1721 avec son pere, Méhémet-Pacha, & qui depuis a été deux fois Grand Visir. Ses inquiétudes du côté de la Perse ne furent dissipées qu'en 1746, par le traité que Thamas-Kouli-Khan dicta, & qui remit les limites des deux Empires sur le pied où elles étoient en 1638, sous le règne d'Amurath IV. La mort de cet usurpa-

teur, suivie de divisions qui paroissoient interminables, facilita aux Turcs les moyens de rétablir, de ce côté-là, leurs affaires.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Le calme de la paix fut bientôt troublé de nouveau dans la capitale, par des complots & des conjurations. La soldatesque toujours insolente, sur-tout lorsqu'elle vient de manier les armes, se mutina, en 1747. Le feu de la révolte couvoit; il étoit sur le point d'éclater; on l'étouffa; on l'éteignit en jettant dans le Bosphore, sans autre forme de procès, deux mille Janissaires. Cet acte de rigueur contint le reste des mécontens, qu'une moindre sévérité ne manque pas d'enhardir dans ces malheureux états. Mahmoud ou Mahomet V, ne s'occupa qu'à conserver l'affection de ses peuples. La fin de son règne ne fut troublée que par des calamités naturelles, d'affreux tremblemens de terre à Constantinople & au Caire, qui, après avoir été à moitié ruiné par ces accidens, fut ensuite désolé par un incendie. 1159, &c. 1747, &c.

Mahmoud mourut en 1754, universellement regretté. Osman lui succéda. Ce Prince signala le commencement de son règne par des réglemens, tendant à rétablir les mœurs & la police, entr'autres, par la défense de boire du vin, défense toujours aussi impuissante dans la bouche du Souverain que dans celle du *Prophète.* La Sulthane Validé étoit à la tête du gouvernement. L'on vit, non-seulement les ministres de la Porte, mais encore ceux des puissances étrangeres, également empressés à se concilier sa bienveillance. Elle se montroit favorable aux Chrétiens. Les changemens dans le ministère furent fréquens. On cherchoit en vain un homme juste pour remplir la place de Grand Visir: c'étoient toujours des voleurs publics qui remplaçoient les voleurs publics dépouillés. Nischangi-Pacha, dans deux mois qu'il occupa ce poste, pilla & ramassa, par les crimes les plus actifs, jusqu'à trois millions d'écus. Il périt par le cordon, & son corps fut exposé à la vue du peuple, avec cet écriteau: *Voilà le corps du pervers Nischangi, qui a trahi la confiance de son maître & qui s'est attiré l'in-* 1166, &c. 1754, &c.

Hist. de l'Empire Ottoman.

dignation du Sulthan par ses forfaits. Que chacun profite de cet exemple.

1169, &s. 1757, &s.

Osman ne régna que trois ans. A sa mort, Mustafa III, actuellement régnant, fils d'Achmet, dépossédé en 1730, monta sur le trône. Ce Prince s'est montré très-jaloux de remplir les devoirs de la Souveraineté & de mériter l'affection de ses peuples. Avant la guerre contre les Russes, il n'a paru occupé d'autres soins. Son attention à recevoir & à répondre les requêtes, à éclairer la conduite de ses Visirs & de ses officiers, à punir leurs malversations & leurs fautes par la destitution, l'exil & autres peines proportionnées, à procurer & à porter lui-même des secours & des soulagemens au peuple dans des tems de calamité, à rétablir dans toutes les parties de l'administration l'ordre & la discipline, promettoit des jours heureux. Constantinople, où règne le Sulthan, a été tranquille : il y a eu des séditions dans les provinces où régnent les Pachas; mais sa vigilance & sa sévérité en ont bientôt arrêté les progrès. Après trente ans de paix, ses troupes, sans expérience & sans discipline, ses généraux ignorans, présomptueux ou corruptibles, ses tributaires lâches & infidèles, ont mal servi ses desseins contre la Russie ; il pouvoit le prévoir. Deux campagnes semblent avoir ébranlé les fondemens de son Empire, quoiqu'elles n'en aient point entamé le corps. Au milieu de ces revers, sa fermeté ne l'abandonne pas, le peuple de Constantinople demeure soumis, & les troupes ne se mutinent point. L'histoire doit remarquer que ces malheurs prouvent seulement la foiblesse de l'Empire Ottoman, & que le Sulthan paroît, par les circonstances, supérieur à son Empire.

Fin de l'Histoire de l'Empire Ottoman.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE DES PETITS TARTARES,

POUR servir de Supplément & de suite à l'Histoire de l'Empire Ottoman.

LE Royaume de Crimée eſt un démembrement de l'Empire du Kaptchac; l'Empire du Kaptchac fut une des provinces de la Monarchie de Genghiskhan. Les enfans de ce conquérant, hommes capables de ſuivre ſes projets ambitieux, ſe partagerent ſes Etats, mais ils eurent la politique de les regarder toujours comme un ſeul Empire, ſoumis au même Potentat. L'hommage qu'ils rendoient au grand Khan les tenoit unis; il les faiſoit paroître plus puiſſans, ſous le nom qui préſidoit à toute l'Aſie; ils ſembloient ne former qu'une famille de Souverains, leſquels ſe maintinrent dans la poſſeſſion de leurs appanages, par la frayeur que tous les peuples avoient de la puiſſance Mogole, & par les ſecours que ces Princes ſe prêterent réciproquement, dans ce concert qu'une vaſſalité purement idéale conſerva pendant quelque tems entr'eux. Hist. de l'Empire Ottoman.

Touſchi, l'aîné des enfans de Genghiskhan, avoit envahi les pays ſeptentrionaux de l'Aſie, c'eſt-à-dire, le Kaptchac. Batou, ſon fils & ſon ſucceſſeur, reçut du grand Khan Okthai, l'ordre de conquérir les pays ſeptentrionaux de l'Europe. Ces ſoldats, accoutumés au ſuccès, donnoient à leurs entrepriſes le nom de conquêtes. Dans l'eſpace de dix ans, Batou frappa de plaies la Ruſſie, la Pologne, la Hongrie & la Bulgarie : la Ruſſie reſta ſous ſa domination. Ses généraux pourſuivirent ſon ouvrage. Il y eut des Mogols qui pénétrerent juſques ſur les terres de Conſtantinople. L'an 1235.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Batou-Khan, après avoir pris la ville de Moscou, avoit donné des terres à un de ses parens, nommé Scheibani, qui alla s'établir aux montagnes d'Arall, vers le Jaïck. Ce Prince fit des conquêtes dans la Sibérie & en devint le Souverain. Ses successeurs, appellés Khans de Sibérie ou de Jouvan, sont peu connus. Il est encore parlé d'un de ces Khans en 1627. Les Russes se sont insensiblement emparés de leurs Etats.

1259. A peine ces Princes Mogols ont-ils affermi leur puissance, qu'ils se divisent, &c. Leurs Empires s'ébranlent. Pendant que Béréké, Khan du Kaptchac, va porter ses armes du côté de la Perse contre ses compatriotes, que la guerre occupoit en Syrie; Nagaïa, un de ses généraux, qu'il avoit envoyé pour contenir les peuples du nord, s'enivra de lui-même, & s'établit Souverain dans les provinces de son département. Michel Paléologue, Empereur de Constantinople, fit des traités avec le rebelle, & lui donna sa sœur bâtarde Euphrosine en mariage. Nogaïa, enorgueilli & fortifié par cette alliance, ajouta une foi pleine aux promesses de l'ambition;
1262. elle ne le trompa point. Cependant, en déchirant les Etats de son Maître, il facilita aux Russes les moyens de battre les Mogols en plusieurs rencontres & de les chasser de plusieurs villes, dont ces Barbares persécutoient cruellement les habitans, à la sollicitation d'un moine apostat, nommé Zozyme, qui reçut enfin la juste récompense de sa perfidie, des mêmes mains qu'il avoit armées contre les Chrétiens.

La conquête de la Perse avoit paru à Béréké plus digne de son ambition que la conservation d'une portion de son propre Empire; il fit une ligue avec le Sulthan d'Egypte, Abaca, originaire du Kaptchac, par laquelle il fut arrêté que les Mogols entreroient dans la Perse par le Derbend, pendant que les Egyptiens péné-
1266. treroient en Syrie. La mort qui le surprit rompit le traité. Ce Prince fut le premier des Mogols du Kaptchac qui embrassa le Mahométisme & qui le fit embrasser à ses sujets. On le regarde comme le fondateur de la ville de Serai, capitale de l'Empire,

bâtie sur un des bras du Volga. Les sçavans accoururent de toutes parts dans cette ville, où le goût & la libéralité du Khan les invitoient à aller policer ses sujets: mais la barbarie lui succéda; toutefois elle respecta la gloire de législateur & de protecteur des lettres qu'il s'étoit acquise.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Mangou-Timour, son frere, parvenu à l'Empire, distribua aux différens Princes de sa famille plusieurs de ses provinces. Oran-Timour eut, pour son partage, les villes de Caffa & de Crim. Cette derniere, qui n'est aujourd'hui qu'un amas de 600 chaumieres, habitées par des Tartares & par des Juifs, étoit alors une des plus magnifiques de l'Asie, & sans contredit une des plus grandes, car on dit qu'un cavalier bien monté ne pouvoit en faire le tour dans une demi-journée. Bibars, Sulthan d'Egypte, pour immortaliser son nom & le lieu de sa naissance, y fit construire, avec l'agrément du Khan, une superbe mosquée, dont les murailles étoient revêtues d'un beau marbre blanc, & le plafond incrusté de Porphyre. On y voyoit encore, parmi plusieurs édifices dignes d'être admirés, de grands collèges, où l'on enseignoit toutes les sciences. Dans ce tems-là, les caravanes qui partoient du Kharisme, se rendoient, sans crainte d'être insultées, à Crim, où elles arrivoient, après trois mois de chemin. La grande abondance qui régnoit dans ce pays, les dispensoit de porter des provisions. On trouvoit par-tout des auberges, où l'on ne rencontre à présent que des daims & des chevres sauvages. Les habitans, enrichis par le commerce, immortalisoient, par de superbes édifices publics, leur orgueil & leur opulence. Leur vanité satisfaite, ils donnoient tout à l'avarice. L'or s'enfouissoit dans de grandes urnes: c'étoient-là les entrailles de ces hommes durs, que le cri des malheureux frappoit en vain. La ville de Kaffa, moins ornée que Crim, ne devint pas moins célèbre. Sa situation avantageuse sur un golfe de la Mer Noire, la rendoit importante. Les Génois, qui étoient alors très-commerçans & très-puissans sur mer, la trouverent propre à en faire le centre de leur commerce, & ils l'enleverent aux Mogols.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Mangou-Timour envoya sur les terres de Constantinople une nombreuse armée, pour délivrer Azzeddin-Kaikaous, Sulthan d'Iconium, qui étoit retenu en Thrace par les ordres de Michel
1269. Paléologue : l'entreprise réussit. Quelques années après, il passa en Bulgarie, où régnoit Constantin, qui, ayant eu la jambe cassée, ne pouvoit monter que difficilement à cheval. Comme les Mogols ravageoient, presque sans obstacle, ce Royaume, un avanturier, nommé Cordocubas & ensuite Lachanas, autrefois gardien de pourceaux, se mit à la tête de quelques partis, avec lesquels il remporta plusieurs avantages sur les Barbares. Ce fut-là l'origine de sa grandeur & de son élevation au trône de Bul-
1279. garie. Il eut assez de crédit pour épouser Marie, veuve de Constantin, & pour se faire ensuite déclarer Roi. Ces Mogols ravagerent ensuite la Pologne. Des troubles intestins les attirerent en
1281. Russie. Le Prince Démetrius Alexandrovitz de Pérejaslavie s'étoit emparé de Novogorod sans le consentement du Khan ; André, son frere, obtint de ce Prince le titre de grand Duc ; &, pendant que ces deux rivaux se disputerent le pays, les Mogols le dévasterent. Une mésintelligence semblable causa les mêmes malheurs
1282. à l'Empire Grec. Michel Paléologue avoit engagé Nogaïa à attaquer Jean Sebastocrator. Son fils Andronic, qui lui succéda, n'ayant pas les moyens de récompenser les Tartares de leurs services, il leur permit de fondre sur le pays des Triballes, & de se payer eux-mêmes de leurs secours par le pillage. On vit, dans ce tems-là, un exemple de justice très-rare chez ces Barbares, à l'égard des étrangers. Des Boyars ou Seigneurs Russes furent accusés d'exercer le métier de voleurs, les Mogols firent égorger tous ceux qui tomberent entre leurs mains, & ils donnerent leurs dépouilles aux pauvres de la nation.

Toudan-Mangou étoit alors sur le trône du Kaptchac, & las de chanceler sous les coups que ses principaux officiers lui portoient, il céda l'Empire à son neveu Toula-Bouga, auquel il ne manquoit
1287. que le titre de Roi. Au commencement du règne du nouveau Khan,

Khan, une grande famine affligea ses peuples; mais la barbarie sçait mettre à profit le malheur. La fortune, en frappant les Mogols, écrasa les Polonois. Le peuple affamé, alla chercher l'abondance jusqu'à Cracovie, & le Roi Lescus, obligé de se sauver en Hongrie, lui laissa tout son Royaume à dépouiller. Ces Tartares ne conserverent de leurs captifs que vingt mille filles, qu'ils réserverent pour leurs débauches; tout le reste fut égorgé, hommes, femmes, enfans. On ne persuadera jamais aux hommes de traiter les autres comme ils voudroient en être traités, puisque la nature n'a pu y parvenir; le monde seroit trop heureux, & l'humanité paroîtroit encore assez généreuse, si l'on pouvoit les engager à ne point faire de mal en vain, & à ne faire leur propre bien qu'avec le moindre mal d'autrui possible.

Nogaïa tue le Khan Toula-Bouga. Oubliant combien il est dan- 1291.
gereux pour un coupable de donner à ceux qui ont des raisons de le punir, les moyens de le faire, il mit sur le trône du Kaptchac Togthagou, frere de ce Prince. A peine celui-ci eut-il affermi sa puissance, qu'il attaqua son bienfaiteur, ou, si l'on veut, l'usurpateur de plusieurs provinces, & le meurtrier de son frere. Nogaïa périt dans un combat, & la plus grande partie de ses sujets se soumirent au vainqueur. Il semble que les usurpateurs, & en général tous les méchans, devroient être désabusés de l'injustice par la peine qu'il y a à en recueillir & à en conserver le fruit; mais l'agitation convient à leur ame, la méchanceté est, par elle-même, une inquiétude, une émotion continuelle, une passion d'espérance & de crainte. Les Mogols continuerent de ravager la Russie, à la faveur des troubles causés par la mésintelligence des deux freres,
Démetrius & André. La division des deux fils de Nogaïa favorisa 1300.
le Khan; & l'Empire du Kaptchac rentra tout entier sous son obéissance. Ce fut dans le même tems que les Alains qui demeuroient au-delà du Danube, ne pouvant supporter les violences & les rapines des Mogols, s'adressérent à Andronic Paléologue, Empereur de Constantinople, pour lui demander un asyle.

Comme ils avoient été attachés à Nogaïa, & qu'ils étoient d'excellentes troupes, l'Empereur les plaça dans l'Asie, pour servir de barriere à l'Empire contre les Mogols.

Uzbek-Khan, à l'âge de treize ans, succéda à son pere Toghtagou. Ce Prince célèbre dans l'orient, fut si aimé de ses sujets, qu'ils voulurent porter son nom; c'est depuis ce tems-là qu'ils ont été appellés Usbeks. Mais ce nom n'a été depuis attribué qu'à ceux qui sont établis vers le Maouarennahar. Usbek, protecteur zélé du Mahométisme, le rétablit dans ses Etats, & forma le
1327. dessein de le donner à toute la Russie. Pour cet effet, il ordonna à un de ses généraux de s'emparer de la principauté de Twer & d'en distribuer toutes les villes aux Mogols. Cet ordre fut d'autant plus aisément exécuté, que la division étoit entre les Princes Russes. Pendant ce tems-là, le Khan fit la guerre du côté de la Perse, & un nommé Gedimin, qui s'étoit acquis beaucoup de renom à la guerre, parvint à se faire proclamer premier duc de Lithuanie, sans que les Russes pussent s'y opposer. Uzbek-Khan mourut quel-
1341. ques années après. Ce Prince laissa, entr'autres monumens, un superbe collège, dans la ville de Serai, sa capitale.

Dgianibek-Khan, son fils, qui, après avoir fait périr ses freres, eut la réputation d'être fort vertueux & fort dévot, molesta beau-
1355. coup la Russie. Enfin il la pacifia pour aller porter la guerre dans la Perse, où il arracha plusieurs provinces, entr'autres, l'Adherbigiane, & la vie à l'usurpateur Malek-Aschraf. Birdibek, son fils, gouverna ces nouvelles conquêtes, jusqu'à ce que le trône du
1358. Kaptchac vacqua par la mort de Dgianibek. Le nouveau Khan éteignit bientôt, par ses excès, la postérité de Mangou. Alors la
1359. cour du Kaptchac tomba dans le désordre & dans la confusion. Le trône incertain, flotta quelque tems d'un Prince à l'autre; cependant Ourous-Khan, descendant de Genghis-Khan, parut le fixer.

Les Russes, au lieu de profiter de ces tems d'anarchie, employerent contre eux-mêmes des forces qui auroient pu les déli-

vrer du joug sous lequel ils étoient accablés. Les Mogols continuerent de disposer à leur gré du titre de grand Duc. Les Princes de la nation tributaire étoient eux-mêmes les exécuteurs de leur tyrannie. Mais il s'en trouva aussi qui eurent assez de courage pour s'y oppofer & pour massacrer les officiers Mogols qui venoient faire la levée des tributs. Cependant, les orages qui agitoient le 1375.
Kaptchac le démembrerent; & il paroît que le Royaume d'Astrakhan fut alors détaché de l'Empire.

Ourous-Khan trouva dans Tocatmisch-Aglen, de la race de Genghis-Khan, un rival redoutable, que la protection de Tamerlan releva de plusieurs défaites. Il étoit sur le point de se mesurer 1376.
dans la plaine d'Otrar avec Tamerlan lui-même, lorsque les pluies, les neiges & un froid excessif obligerent les deux armées de se retirer comme des troupes vaincues. Bientôt après mourut le Khan du Kaptchac. Alors Tamerlan fit couronner Tocatmisch à Saganuc. Les Emirs chargés de la cérémonie, répandirent sur la personne du Prince client de l'or & des pierreries, suivant la coutume qui s'observoit à l'installation des Khans Mogols. Timour-Melick, fils d'Orous-Khan, se détruisit lui-même. Ses débauches & sa négligence tournerent tous les vœux de ses sujets vers Tocatmisch : une bataille décida de son sort. Tocatmisch fut maître de 1377.
l'Empire. Cependant Temnic-Mamai, un des chefs des Mogols, se maintint du côté du nord, dans une espèce d'indépendance.

Le grand Duc de Russie, Démetrius Ivanovitz, parut appellé pour délivrer son pays de la servitude. A la tête de deux cens mille hommes, il terrassa Temnic-Mamai, qui, en roulant de défaite en défaite, alla mordre la poussiere aux pieds de Tocatmisch-Khan. Cet Empereur entra lui-même en Russie; il ne trou- 1382.
va point d'ennemi à combattre. Démetrius abandonné des Princes Russes, avoit été contraint de s'enfuir. Le Khan Mogol, après avoir brûlé Moskou & saccagé tout le pays, laissa au Prince Démetrius la liberté de jouir de ses anciens honneurs.

Tocatmisch, assez puissant pour tenter une autre fortune, atta-

Hist. de l'Empire Ottoman.

qua la Perſe. Ses Emirs entrerent dans Tauriz, où ils exercerent des cruautés inouies ſur les Mahométans. Cette conduite déplut beaucoup à Tamerlan, & ce fut-là le commencement des diviſions qui arriverent entre ces deux Princes. L'Empereur du Kaptchac, qui devoit ſa fortune au conquérant de l'Aſie, étouffa les reſtes d'une vertu que les hommes ſont naturellement portés à oublier, parce qu'elle leur rappelle le tems de leur humiliation : il étouffa juſqu'aux remords ; car, ne voyant dans Tamerlan que l'uſurpateur de l'Empire du Zagatai, il ſe juſtifioit ſon ingratitude par l'obligation de venger ſa famille. Cependant ſes troupes furent vaincues. Le généreux Tamerlan lui renvoya les priſonniers qu'on avoit faits dans le combat, en leur diſant : » un Prince que je re-
» garde comme mon fils, que j'ai lié par mes bienfaits, qui s'eſt
» lié lui-même par traités, ne devoit pas entrer ſans ſujet dans ce
» pays à main armée, ni ſe baigner dans le ſang de tant de Mu-
» ſulmans. Qu'il s'abſtienne à l'avenir de pareilles entrepriſes,
» qu'il ne viole plus notre alliance, & j'aurai ſoin d'affermir l'étroite
» intelligence qui ſemble devoir régner entre nous ».

1387\. Tocatmiſch eut effacé Tamerlan en généroſité, ſi, avec des moyens de ſe relever de ſa chûte, il avoit mis ſa main dans la main que lui tendoit ſon vainqueur, ſans s'embarraſſer que l'on prît ſon retour pour un ſentiment de foibleſſe & de crainte. Mais, préférant la gloire incertaine des combats à celle des grands ſacrifices, il leva une armée ſi nombreuſe, que les poëtes l'ont comparée aux gouttes de pluie dont les orages les plus impétueux couvrent la terre. Tamerlan la diſſipa. Les vaincus ſe précipiterent dans le Sihon ou tomberent dans une embuſcade. Il y en eut peu qui échapperent aux flots, ou au ſabre & aux maſſes d'armes. Une nouvelle guerre & une maladie dangereuſe ſuſpendirent la marche de Tamerlan vers le Kaptchac.

1391\. Lorſqu'il ſe mit à la tête de ſes troupes pour pénétrer dans ce pays, Tocatmiſch lui envoya demander la paix. Il la promit, ſi le deſir de ce Prince étoit ſincere ; cependant il continua ſa route. En

s'avançant dans les belles plaines désertes & incultes du Kaptchac, son armée manqua de vivres. Le luxe de la table de ses officiers consommoit le nécessaire du soldat. Comme tout se vendoit dans le camp au poids de l'or, il ordonna aux chefs de borner leurs mets à une seule espèce de hachis, & régla la nourriture des subalternes. Malgré cette précaution, l'étendue du désert réduisit ses troupes à ne manger que des œufs de certains oiseaux avec des herbes. Enfin, il fallut avoir recours à ces grandes chasses, si ordinaires aux Tartares. Toute l'armée forma un cercle, qui entoura un pays immense, & qui, en se resserrant, procura la facilité de tuer quantité d'animaux de toute espèce. Cette chasse rétablit l'abondance. Tocatmisch avoit levé de tous côtés des troupes, à la nouvelle de son approche. Les premiers corps des deux armées s'entrechoquerent plusieurs fois, avant que les deux Princes en vinssent à une bataille rangée. Enfin, Tamerlan fit jetter le cri que l'on appelle Souroun & sonner la trompette Kerrena: c'est le signal ordinaire du combat chez les Mogols. Ses troupes portent par-tout le désordre dans l'armée ennemie; mais le brave Tocatmisch, avec un corps d'élite, les charge vigoureusement, les attaque de toutes parts, perce à travers cette armée triomphante, & va derriere elle se ranger en bon ordre. Tamerlan occupé à la poursuite des fuyards, revient alors sur ses pas & Tocatmisch est mis en fuite. Le vainqueur distribue le butin à ses troupes & de-là il va dans la capitale de l'Empire, s'asseoir sur le trône des Khans. Enfin, après avoir chassé de ces déserts & des isles du Volga tous ses ennemis, il reprend la route de Samarcande, traînant avec lui une quantité prodigieuse d'esclaves.

Tocatmisch osa de nouveau passer le Derbend & ravager le Schirvan, pendant que son ennemi faisoit la guerre en Géorgie, il en reçut la lettre suivante. » Au nom de Dieu, clément & » miséricordieux, souverain ordonnateur des affaires du monde; » vous, Prince, que le démon de l'orgueil détourne du droit 1394.

Hist. de l'Empire Ottoman.

» chemin, quel dessein avez-vous en sortant des limites de votre » pays ? Vous qui venez de voir votre pays & vos biens réduits » en poussiere, quelle est à mon égard votre témérité ? Avez-vous » donc oublié que ceux qui m'ont témoigné de l'amitié, je les ai » reçus avec amitié, leur accordant de grands avantages par des » traités que j'observe inviolablement, pendant que ceux qui se » sont déclarés mes ennemis, outre la crainte dont ils ont été » perpétuellement agités, n'ont pu éviter mes coups ; & eussent-» ils été cachés au fond des mers, ils n'auroient point échappé à » ma vengeance ? Mes armes, vous les avez éprouvées, elles » sont couvertes de trophées ; ainsi, vous sçavez qu'avec vous, » tout est égal pour moi, la paix ou la guerre ; je les laisse à votre » choix ; mandez-moi ce que vous aimez le mieux, de ma bonté » ou de ma colere ». Tocatmisch choisit la guerre, & choqué de l'insolente pitié qu'il trouvoit dans la lettre de Tamerlan, il répondit en homme qu'on n'humilie ni ne menace en vain. Sa bravoure
1395. ne démentit point sa fierté. Dans l'action qui décida du sort de l'Empire, il commença par mettre en désordre l'armée de Tamerlan, qui auroit eu lui-même beaucoup de peine à se débarrasser de ses mains, si ses plus braves n'étoient accourus à sa défense. La victoire paroissoit se décider en faveur de l'armée du Kaptchac, mais un dernier effort des ennemis l'obligea à tourner le dos. Tamerlan proclame Khan un fils d'Ourous.

Tocatmisch se sauve dans le nord ; Tamerlan l'y poursuit, taille en piéces différens corps, entre dans la Russie, ravage Moscou & toutes les places des environs, envoye son fils Mirza-Mohammed & divers officiers, dans toutes les provinces où il y a des Hordes Tartares, & emporte de ce pays un butin immense, en lingots d'or & d'argent, en lin d'Antioche, en toiles, en peaux de Kondoz, en martres zibelines, en hermines, en peaux de vaches tachetées, en fourrures de petit-gris & de renards rouges. En revenant, il prend sa route par Baltchimkin ou les Méotides ; il va de-là à Azac ou Asoph, d'où il pénetre dans la

Circassie. Mais il est bientôt obligé d'abandonner ce pays pour aller à Hadgiterkhan ou Astrakhan, réduire Mahmoudi, un de ses Emirs, lequel paroissoit avoir de mauvais desseins. Cette ville, située sur le bord du Volga, qui remplissoit ses fossés, avoit, outre ses remparts ordinaires, des murailles de glaces aussi dures que de la brique. Ses habitans les bâtissoient pendant l'hiver, en jettant pendant la nuit de l'eau, qui se congeloit. Tamerlan, au milieu de la rude saison & à travers les neiges, va punir le rebelle & raser la ville. Ses officiers renverserent aussi Serai, capitale du Kaptchac. Enfin, il abandonne cet Empire dévasté à ses Princes, qui le déchirent.

Timour-Coutlouc-Aglen, descendant de Touschi-Khan, s'empare de Serai, mais Vithoud, duc de Lithuanie, protecteur de 1398.
Tocatmisch, bat ses Mogols, & place une partie des prisonniers faits dans la bataille, proche de Vilna, où ils sont restés depuis. Ces Tartares y ont conservé leurs coutumes, mais ils prétendent qu'ils furent appellés par Vithoud pour s'opposer aux chevaliers Prussiens, & que ce fut pour récompenser leurs services qu'on leur donna ces campagnes. Cependant le Prince de Lithuanie, suivi de la principale noblesse de Pologne & d'Allemagne, marche pour rétablir Tocatmisch sur le trône, Tocatmisch qui doit, après l'expédition, lui donner le titre de grand Duc. Les Mogols de Timour rompent toutes leurs mesures dans une bataille qui se livre auprès de la riviere de Vorscla, tuent dix-huit Princes & ravagent toute la Lithuanie jusqu'à Lusc. La ville de Kiovic se ra- 1400.
cheta du pillage pour la somme de trois cens roubles. La mort de 1401.
Timour-Coutlouc ne changea rien aux affaires de Tocatmisch; il 1406.
fut tué en Sybérie quelques années après par Dgianibek-Khan, surnommé Abouseid, petit-fils de Coiritchac, installé par Tamerlan, & l'un des Princes qui se disputoient l'Empire & le démembroient. Poulad Sulthan, & Mohammed, furent, l'un après l'autre, les principaux Khans du Kaptchac.

Des provinces, il s'étoit formé des Royaumes considérables, 1439.

qui ont ſubſiſté depuis ; tels ſont ceux de Caſan, d'Aſtrakan & de Crimée. Le fondateur de ce dernier eſt Hadgi-Gherai, deſcendant de Tocatmiſch, lequel ſe mit à la tête de ceux des Tartares qui étoient du côté du Boſphore de Thrace. Ce Prince commença par porter la guerre dans le pays que les Génois poſſédoient en Crimée, & pilla la ville de Kaffa, qui leur appartenoit ; il les défit enſuite en bataille rangée, comme ils venoient au ſecours de ce pays.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Tartares continuerent, malgré leurs diviſions, à faire des
1450, & ſ. courſes ſur les terres des Chrétiens. La Ruſſie & la Podolie éprouverent pluſieurs fois la furie de Sidi-Ahmed, chef des Mogols établis en-deçà du Volga ; mais les Chrétiens parvinrent à oppo-
1452. ſer Tartares à Tartares. Hadgi-Gherai, Khan de Crimée, avec qui Caſimir, Roi de Pologne, ſe lia étroitement, défit Sidi-Ahmed & l'obligea de ſe ſauver avec ſes neuf fils & ſes principaux Mirzas, chez les Lithuaniens, ſes alliés, qui l'arrêterent. Les Tartares, ſujets de Mohammed-Khan, battirent les Ruſſes & les Polonois. Ce Prince tenta lui-même de paſſer le Tanaïs pour pénétrer en Ruſſie ; mais Hadgi-Gherai s'oppoſa à ſon paſſage.
1465. Louis, Patriarche d'Antioche, avoit été envoyé par le Pape au Criméen pour l'engager à entrer dans les vues des Chrétiens ; il lui promit des ſecours de la part du Pape & de l'Empereur. Le
1467. Khan ſe laiſſa conduire par le Roi Caſimir. Il mourut quelque tems après, laiſſant huit fils, qui ſe diſputèrent à l'envi ſes Etats.
1468. Nourdoulet renouvella l'alliance avec Caſimir ; Mengheli la confirma. Cependant les Mogols qui étoient au-delà du Volga ſe partagèrent en pluſieurs bandes pour pénétrer tout-à-la-fois dans la Contrée de Rezan, dans la Lithuanie, dans la Podolie & dans la Moldavie. Mengheli-Gherai donna avis de cette irruption au Roi de Pologne ; mais les Lithuaniens n'eurent pas aſſez de force pour arrêter ces Barbares, qui furent maintenus dans la Podolie & dans la Valachie en particulier, où le Palatin Etienne les battit. Le fils de Maniac fut pris & mis à mort par les ordres d'Etienne, ainſi

ainsi que des Ambassadeurs qui étoient venus pour le redemander. Un seul de ces députés fut renvoyé avec le nez & les oreilles coupés à Maniac, pour lui apprendre le sort des autres & de son fils. Le Khan du Kaptchac, qui avoit tout à craindre des liaisons de Mengheli-Gherai avec Casimir Roi de Pologne, crut devoir faire un traité avec ce dernier, non-seulement pour n'être pas inquiété dans une expédition qu'il se proposoit de faire en Russie, mais encore pour tirer des Polonois des secours dont il avoit besoin. Après l'avoir conclu, il s'approcha du Tanaïs, où il attendit inutilement les troupes que les Polonois lui avoient promises. Des guerres intestines empêcherent ces derniers d'exécuter le traité. Mohammed continua sa marche; mais les Russes l'obligèrent bientôt à revenir sur ses pas.

1472.

Peu de tems après Haiderkhan, fils d'Hadgi-Gherai, infesta la Podolie & les provinces voisines. Il brûla le Duc Ivan dans Esbaras. Dans sa retraite, les Polonois le poursuivirent inutilement; & les Lithuaniens firent soupçonner par leur inaction qu'ils avoient eux-mêmes attiré les Barbares. 1474.

Mengheli-Gherai vaincu par ses frères s'étoit jetté dans les bras des Génois. Mahomet, Empereur de Constantinople, informé des guerres intestines que se faisoient ces Princes de Crimée, envoya Achmed Pacha, son grand Visir, pour assiéger Katta, qui se rendit ainsi que Mankioub. Mengheli Gherai se trouva du nombre des prisonniers faits dans cette expédition par les Turcs. Conduit à Constantinople, le grand Seigneur le traita avec tant de distinction, que non content de le combler de présens, il fit battre monnoie à son coin, lui donna le titre de Khan des Tartares, & le renvoya dans son pays avec des secours pour s'en mettre en possession. 1475.

Les peuples de Crimée regarderent Mahomet II comme leur libérateur; ils reçurent de lui Mengheli-Gherai, qui lui soumit le royaume, & plaça son nom dans la prière publique. Mengheli s'appliqua à rétablir le calme & le bon ordre. Nourdoulet & 1478.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Haider, chaſſés de la Crimée, ſolliciterent l'alliance de Caſimir IV Roi de Pologne. Dans la ſuite ils ſe retirerent à Novogorod, auprès du grand Duc de Ruſſie Ivan Vaſilovitz, auquel ils allèrent ſe rendre. Ce Prince engagea Mengheli-Gherai à porter la guerre dans la Podolie, à cauſe que le Roi de Pologne étoit allié d'Ahmed, Khan du Kaptchac, qui venoit de faire une irruption en Ruſſie du côté de la riviere d'Ugra.

1480.

1485. Quelque tems après, Murtaza, fils du Khan du Kaptchac s'étant retiré dans la Crimée pour y paſſer l'hiver, à cauſe de la famine qui regnoit dans ſon pays, Mengheli le fit arrêter & conduire à Kaffa; enſuite il marcha contre le frère de ce Prince, & diſſipa ſa horde. Mais Ahmed étant venu dans le printems au ſecours de ſes enfans, il les délivra après avoir battu Mengheli, qui eut beaucoup de peine à ſe ſauver pour aller implorer le ſecours du

1488. grand Seigneur. Le Criméen excita enſuite les Nogais à faire la guerre au Khan du Kaptchac, & porta le feu dans la Ruſſie & dans la Podolie. Ses Tartares ne ceſſerent, pendant pluſieurs années, d'infeſter les pays chrétiens.

1501. Le Khan du Kaptchac, alarmé de la puiſſance de Mengheli, prit le parti de traiter avec la Pologne pour attaquer leur ennemi commun. Pendant qu'avec cent mille cavaliers il attendoit les ſecours de ſes alliés, Mohammed-Gherai, fils du Khan de Crimée, vint l'attaquer avec une nombreuſe armée. Les Polonois, qui étoient bien-aiſes que les Tartares ſe détruiſiſſent eux-mêmes, ne s'empreſſoient pas de ſe joindre à lui, & il fut obligé de livrer bataille à l'ennemi ſans leur ſecours. Mohammed fut repouſſé; mais ſon père le vengea. Ahmed ſe ſauva avec trois cens cavaliers à Belgrade, où s'étant apperçu que les Turcs vouloient s'emparer de ſa perſonne pour le livrer au Khan de Crimée, il ſe jetta dans la Pologne, & il ne tarda pas long-tems à s'en repentir. On le fit garder à vue à Vilna. Lorſqu'il voulut ſe plaindre qu'on l'eût fait venir des environs de la Mer Caſpienne pour l'abandonner à la diſcrétion de ſes ennemis, & pour le retenir priſonnier, les Polo-

nois lui répondirent qu'il étoit lui-même l'auteur de ſa diſgrace, & la cauſe de la ſupériorité que les ennemis de la Pologne avoient priſe, puiſqu'à la tête d'une belle armée, & après une victoire, il s'étoit détruit par l'inaction, dans le tems qu'il pouvoit s'emparer de la Crimée ou dévaſter la Ruſſie. Mengheli-Gherai, après s'être vengé des Polonois par des incurſions, leur perſuada qu'il leur ſeroit plus avantageux de ſe lier avec lui qu'avec Ahmed, qui ne pouvoit les ſecourir à cauſe de l'éloignement de ſes Etats. Les Polonois, ne s'appercevant pas que des Tartares leurs voiſins ne pouvoient être leurs amis, reſſerrent plus étroitement Achmed, ſuivant les conditions qu'on ſtipula dans le traité avec la Crimée. Avec ce Prince, & par la trahiſon de ſes alliés, finit l'Empire du Kaptchac. Les Nogais, ſes ſujets, ne ſe gouvernerent plus que par des chefs de hordes.

1506.

Auſſi-tôt après que les Ambaſſadeurs de Mengheli eurent quitté la Diète de Pologne, ſes Tartares en enleverent plus de cent mille hommes. Ce Prince ne fut pas plus fidèle aux traités qu'il conclut avec la Ruſſie. On pouvoit regarder de ſa part la ſignature d'une alliance comme une déclaration de guerre. Cependant il parut s'unir étroitement avec Sigiſmond Roi de Pologne, à l'inſtigation duquel il ne ceſſa de courir ſur les Ruſſes, entrepriſes qui devinrent l'occaſion d'une guerre entre ce Roi & le grand Duc. 1513.

Sigiſmond inſpira les mêmes ſentimens à Mohammed, fils & ſucceſſeur de Mengheli, quoique celui-ci, à ſon avénement au trône, eût juré la paix avec la Ruſſie. Mais la mauvaiſe fortune 1515.
détacha les Tartares des intérêts de la Pologne; battus pluſieurs fois par les Ruſſes, ils leur offrirent des ſecours pour ravager la Lithuanie. Pour des brigands tout peuple eſt bon à dépouiller, ils 1519.
ne ſe règlent que ſur la balance du butin. Auſſi Mohammed re- 1521.
ombe bientôt ſur les Ruſſes, & avec une armée ſi nombreuſe que grand Duc Baſile, entraîné par un torrent de ſang, s'éloigne de kou, dont les habitans s'étouffent dans la citadelle lorſque

Hist. de l'Empire Ottoman.

l'ennemi paroît sur leurs murs. Cent Tartares se fussent emparés de la ville, leur avidité la sauva. Le Gouverneur offrit des présens au Khan, pour l'engager à lever le siége, & le vainquit par ces armes. Mais celui-ci ne se retira qu'après que le grand Duc se fut engagé à lui payer tous les ans un tribut. Le traité signé, Mohammed se rendit à Rezan, où les Russes eurent la liberté d'aller racheter les prisonniers & le butin dont il étoit chargé. Ivan Kowar, Commandant du château, défendit encore l'indépendance de la Russie contre la parole de Mohammed : un canonnier Allemand, avec une simple décharge d'artillerie, la lui rendit. Le Khan avoit donné le traité à lire au Commandant : pendant que celui-ci l'examinoit, les Tartares se glissoient dans le château pour s'en emparer par surprise ; mais le canon les jette hors de la place, le traité reste entre les mains du Gouverneur, le Khan s'en va vendre une multitude innombrable de prisonniers à Astrakhan ou à Kaffa, & la Russie demeure indépendante.

1522. Le grand Duc se prépare à se laver de l'affront qu'il venoit de recevoir. Déjà ses Hérauts reprochent à Mohammed son infidélité, & lui déclarent la guerre. Le Khan lui répond que, maître de ses actions, il porte ses armes où il le juge à propos. Le grand Duc descend dans la basse Novogorod pour s'emparer de Kasan. Arrivé sur la riviere de Sura, il y fait bâtir une forteresse à laquelle il donne son nom, & la guerre est finie.

Mohammed, qui ne regardoit pas Basile comme un ennemi à combattre, envahissoit le pays des Circasses & des Dadians. Ces Dadians formoient une famille royale qui tiroit son origine d'un nommé Dadian, qui, pendant que les Rois de Georgie faisoient leur résidence dans la ville de Cottatis, s'empara du pays dont un de ses Rois l'avoit établi Éristave ou Gouverneur; c'étoit la Mingrélie. De-là le Khan de Crimée va chasser celui d'Astrakha[n] de ses Etats. Mais, deux Mirzas-Nogais, Agis & Mimai, frer[es] ayant fait entendre au conquérant, leur allié, qu'il ne devoi[t] renfermer ses soldats dans des maisons, où le courage ne

pas l'air qui lui convient, il se mit en plaine, selon la coutume des Tartares. Aussi-tôt qu'il fut sorti d'Astrakhan, les deux Mirzas vinrent avec leurs troupes le surprendre & le tuerent. Son armée passa le Tanaïs, ils la poursuivirent & assiégerent Précop, mais en vain. Il ne leur resta de leur victoire que leur premiere liberté. 1523.

Mohammed avoit conduit avec une armée sur le trône de Kasan son frere Sahib-Gherai-Czarovitz, ou fils de Mengheli-Gheraï. Le royaume s'étoit formé lors de l'écroulement général de l'Empire du Kaptchac, &, depuis sa fondation, il avoit toujours été en guerre avec la Russie; mais vers l'an 1516, la Nation abattue par de fréquentes défaites, avoit promis de ne faire jamais l'élection d'un Khan sans le consentement du grand Duc, & ses Rois prêterent le serment à ce Prince. Sahib-Gherai, qui étoit monté libre sur le trône, secondant les vues de ses sujets, impatiens du joug de la Russie, accompagna son frere dans l'expédition dont nous avons parlé plus haut. Les Russes, plus jaloux de punir un vassal que de se venger d'un ennemi indépendant, envoyerent contre Kasan une armée navale, sous les ordres de plusieurs Knées. Sahib 1524. fit venir de Crimée son neveu Saffa-Gherai, âgé de treize ans, pour lui remettre le royaume pendant qu'il se transporteroit à Constantinople pour y demander des secours. Le jeune Khan se défendit en homme qui mesure ses forces à son courage, & non au nombre de ses soldats. Les assiégés résisterent jusqu'à ce qu'ils eussent perdu le seul canonnier qu'ils avoient. Lorsqu'ils étoient sans espérance, le Général Russe, nommé Palitzki, consentit à lever le siége, s'ils envoyoient des Ambassadeurs à Moskou pour demander la paix. On le soupçonna d'avoir été gagné par les Tartares; cependant la paix fut conclue, & le grand Duc reconnut pour Khan Saffa-Gherai.

Ghazi-Gheraï, le plus jeune des enfans du Khan Mohammed, avoit pris sa place; l'Empereur des Turcs en disposa en faveur de Seadet-Gherai, fils ou frere de Mohammed, auquel il assigna

une penſion de mille aſpres par jour. Le Khan de ſon côté envoya au Sulthan, ſon frere & quelques Seigneurs, auxquels la Porte accorda auſſi des penſions, coutume qui a ſubſiſté depuis. Séadet-Gherai regna d'abord en paix. Iſlam-Gherai, l'un de ſes parens, qui, après avoir fait des courſes ſur les terres des Ruſſes, rechercha leur appui pour ennoblir le brigandage par le titre de Khan,
1528. ſouleva les peuples contre lui. Il y eut aux environs d'Azof des actions toutes plus ſanglantes les unes que les autres. Les deux Princes manquant de ſoldats, cherchoient encore à combattre; c'eſt la corde de l'arc qui frémit après que la fléche eſt partie. Enfin Séadet, dégoûté d'une couronne que des malheurs rendoient inſupportable, en abandonna la charge à ſon rival. Il alla ſe dévouer au ſervice du grand Seigneur. Ses exploits dans la guerre contre les Perſes lui acquirent la réputation de grand Capitaine, & ſa ſoumiſſion profonde aux ordres du Sulthan lui gagna la faveur de la Cour.

Après la démiſſion de Séadet, Iſlam-Gherai, craignant la colere du grand Seigneur, erra dans ſes Etats comme un Prince détrôné, & toujours pourſuivi par des terreurs paniques, il écrivit à la Porte qu'il abandonnoit la couronne, pénétré de repentir. Sahib-Gherai, Khan de Kaſan, étoit alors à Conſtantinople; l'Empereur le créa Khan de Crimée. C'étoit un Prince de beaucoup d'eſprit. Les commencemens de ſon règne furent paiſibles. Dans ce tems-là les Nogais mandioient l'amitié de la Ruſſie, pour en obtenir la
1534. liberté du commerce. Soixante & dix de leurs Mirzas envoyerent autant d'Ambaſſadeurs au grand Duc Ivan Vaſilovitz, accompagnés de 4700 Marchands qui amenoient cinquante mille chameaux. Le Khan de Crimée renouvella & rompit pluſieurs fois ſes traités avec la Ruſſie.

Cette Puiſſance avoit de nouveau aſſujetti les Kaſans à l'hommage, le Khan Saffa-Gherai ayant réſiſté à l'entrepriſe de la na-
1541. tion contre elle-même, elle l'obligea de ſe réfugier en Crimée, ſon inconſtance le rétablit quelques années après ſur le trône.

Saffa voyant l'instabilité de la couronne, chercha à s'assurer du moins des richesses ; il fit passer des monceaux d'or dans sa patrie. Cette conduite irrita les principaux de la Nation, qui, pour obtenir des Russes le pardon de leur désobéissance, leur promirent la tête de leur Khan. Celui-ci rassemble des troupes pour entrer en Russie : il marche ; le nombre des ennemis l'étonne ; la vue de leur artillerie le met en fuite ; il demande la paix. Pendant la négo- 1542.
ciation, des détachemens Russes pillent les environs de Kasan. Le 1545.
Khan persuadé qu'ils avoient été appellés par ses sujets, en fit massacrer plusieurs. Le coup retomba sur lui-même ; car il fut chassé de Kasan. Szigalei, à qui en premier lieu il avoit enlevé la couronne, la reçut de nouveau des mains du grand Duc & de sa Nation. Des Rebelles l'arracherent encore une fois à ce Prince pour la rendre à Saffa. Bientôt après plusieurs Grands de Kasan, las de voir les Tartares de Crimée en possession de toute l'autorité que le Khan leur confioit comme à ses amis & à ses défenseurs naturels, abandonnerent le pays pour se retirer en Russie. Ensuite, à 1547.
la sollicitation des Czérémisses des montagnes, le grand Duc, qui prit dans le même tems le titre de Czar, poussa ses forces du côté de Kasan. Les Czérémisses sont des Tartares établis, les uns, dans les plaines qui sont à la gauche du Volga, ils sont appellés Lugovija ; les autres, dans les montagnes à la droite de ce fleuve, on les nomme Zanagornia. Ces peuples, qui n'ont point d'idole, adressent leurs prieres au ciel auprès de gros arbres qu'ils respectent, & auxquels ils suspendent la peau & les os des animaux qu'ils ont égorgés dans leurs sacrifices.

Une grande victoire mit à la discrétion des Russes la campagne 1548.
de Kasan & tous les pays circonvoisins ; Saffa-Gherai, qui s'étoit sauvé dans sa capitale, y apprit, quelque tems après, la défaite d'un de ses généraux, & il mourut d'une chûte, laissant un fils 1549.
âgé de deux ans, nommé Utemisch-Gherai. Alors les Kasans demanderent la paix, mais le Czar vint tout aussi-tôt camper sous les murailles de Kasan. Le débordement des rivières l'ayant obli- 1550.

gé de lever le fiége, il fit conftruire à l'embouchure de la Sviaga une ville, pour contenir ces Tartares. Cependant les Czérémiffes faifoient des courfes jufqu'auprès de Kafan. La ville fut encore at-
1551. taquée par un parti de fes propres habitans, ennemis des Criméens, qui y dominoient. Les affaillans ayant été repouffés, ils allerent fe rendre aux Ruffes. Enfin, Ulan-Koffak & ceux de Crimée, voyant que la place alloit être livrée à l'ennemi, prirent le parti de s'enfuir; les Viatki les maffacrerent auprès de la rivière de Viatka. Alors la Ruffie donna la loi aux Kafans, qui obtinrent pour Khan Szigalei, & qui rendirent les prifonniers Ruffes. Quoique Szigalei eût fait publier qu'on puniroit de mort celui chez lequel on trouveroit un feul de ces prifonniers, il ne força point fes fujets à remplir cette condition de la paix. Cependant les Viatki feuls en relâcherent 60 mille.

1552. Szigalei, mal intentionné envers la Ruffie, fouffroit que fes fujets violaffent le traité & qu'ils euffent des intelligences avec les Nogais, qui venoient d'effuyer, de la part des Ruffes, quelques échecs. Mais, lorfqu'il eut appris qu'il étoit lui-même enveloppé dans la trame de la confpiration, il fit égorger les principaux des conjurés dans un feftin, & demanda au Czar la permiffion de fe rendre à Moskou, diffimulant qu'il étoit fouverainement haï de fes fujets, qui vouloient le dépofer. Cette haine étoit jufte, &, dans les principes de ces nations, la vengeance eût été légitime. Ce Prince verfoit le fang de fes fujets, les dépouilloit de leurs biens, leur enlevoit leurs femmes & leurs filles, en le dépofant, ils pourvoyoient à leur défenfe naturelle. La femme de ce Prince, qui étoit de la famille des Khans de Crimée, entroit dans les
1553. confpirations. Enfin, plufieurs Mirzas de Kafan propofèrent à la Cour de Ruffie d'établir dans leur ville un gouvernement pareil à celui de Sviaga. On arrêta Szigalei à Kafan, il fut conduit à Mofcou, & les peuples prêtèrent ferment de fidélité au Czar. Cependant, bientôt après ils prirent les armes, appellèrent les Nogais à leur fecours, & déclarèrent Roi Edi-Gherai, fils de Cafim, Roi d'Aftrakhan,

d'Aſtrakhan. Le Czar ne tarda pas à venir aſſiéger Kaſan, il l'emporta d'aſſaut. Tout le pays ſe ſoumit à la Ruſſie. Utemiſch-Gherai fut baptiſé & nommé Alexandre; Edi-Gherai demanda la même grace, on le nomma Siméon. Depuis ce tems-là, les Kaſans ſont reſtés ſous la domination des Ruſſes.

La Porte avoit alors dépoſé Sahib-Gherai Khan de Crimée, à cauſe que ce Prince avoit prévenu les pernicieux deſſeins que ſon prédéceſſeur, Iſlam Gherai, formoit contre lui, & qu'il l'avoit mis à mort. Le Royaume avoit été donné à Doulet Gherai, fils de Mobarek, fils de Mengheli. Son règne ſe bornoit juſqu'alors à une guerre malheureuſe contre la Ruſſie, à une expédition dans la Circaſſie, & à des traités avec le Czar. Les Khans de Crimée avoient coutume d'envoyer à Moskou des Ambaſſadeurs pour traiter de la paix, dans le tems même où ils conduiſoient leurs troupes pour aller faire le dégât ſur les terres de la Ruſſie, qui achetoit ordinairement leur retraite par des préſens. La paix ne ſubſiſtoit, qu'autant que les Tartares étoient contens de ces préſens, &, pour en obtenir de plus conſidérables, ils demandoient la paix à main armée. Doulet-Gherai, peu ſatisfait à cet égard, 1554.
donne à entendre au Czar, que leur alliance ne ſeroit pas durable, s'il ne la cimentoit par des libéralités nouvelles. Le Czar répondit qu'il déſiroit la paix, mais qu'il ne vouloit pas l'acheter. La guerre recommença.

Mais le Royaume d'Aſtrakhan attira la principale attention de la Ruſſie. Iſmaïl Mirza & d'autres mécontens avoient ſollicité le Czar d'envoyer une armée vers la capitale, pour en chaſſer leur Roi Emgourczei, & mettre à ſa place Derbiſſ. Le général Prouski prit la ville d'aſſaut. Tous les habitans prêterent ſerment de recevoir, à l'avenir, leur Khan de la main du Czar, & de payer un tribut à ce Prince. Derbiſſ fut déclaré Roi, mais ſous la tutele d'un gouverneur. Les Ruſſes pourſuivirent l'ancien Roi juſqu'à Azoff.

Ce Prince tenta de rétablir ſes affaires, avec l'appui d'Youſouf- 1555.

Hist. de l'Empire Ottoman. Mirza, d'un corps de Janiſſaires, d'un ſecours de Doulet-Gherai Khan de Crimée, mais il fut repouſſé. Iſmaïl-Mirza tua Youſouf dans un grand combat, chaſſa ſes gens, & envahit le pays des Nogais, pendant que Kaſaï-Mirza s'emparoit de diverſes places. En apprenant ces nouvelles au Czar, ils s'engagerent par ſerment à ne point quitter ſon parti. La plupart des peuples ſe ſont ainſi détruits de leurs propres mains. Alors l'Empire de Ruſſie, qui avoit éte ſi perſécuté autrefois par les Mogols, vit ces mêmes peuples ſoumis à ſa domination. Derbiſſ, Khan d'Aſtrakhan, étoit vaſſal du Czar, comme les Grands Ducs l'avoient été des Khans de ce pays. Cependant, malgré ſes ſermens, il entretenoit des intelligences avec les Tartares de Crimée, & l'on crut devoir renvoyer vers Aſtrakhan des troupes de Strelitzs & de Coſaques. Avec ſa permiſſion, les enfans d'Youſouf-Mirza avoient vengé leur père, en battant Iſmaïl-Mirza, & en tuant Kaſai. L'approche des Strelitz l'obligea de s'éloigner d'Aſtrakhan. Doulet-Gherai lui envoya des ſecours d'hommes & d'artillerie pour ſoutenir ſa révolte, mais un des officiers du Czar l'engagea à rentrer dans le devoir, en lui promettant l'amitié de ce Prince, & Iſmaïl chaſſa entièrement les enfans d'Youſouf du pays des Nogais.

1556. Le Khan de Crimée ne ceſſoit d'attiſer le feu. Ses Tartares & le parti d'Youſouf engagerent Derbiſſ à tuer tous les Mirzas attachés au Czar. Après cette cruelle expédition, le Khan, battu par les Ruſſes, ſe ſauva à Kaſan, laiſſant Aſtrakhan en proie à la diviſion. Doulet-Gherai fit une irruption en Ruſſie, mais il ne fut pas heureux au combat. Ces revers affligerent la Crimée; une autre guerre contre les Circaſſes l'épuiſa.

1557. Cependant Doulet-Gherai ſoutenoit encore Derbiſſ dans ſa révolte, quoique celui-ci vît Aſtrakhan paſſer ſous le joug de la Ruſſie, & les Mirzas, ſes partiſans, ſe réunir à ſes ennemis. Ces Mirzas pourſuivirent eux-mêmes leur Prince, le battirent, lui enlevèrent l'artillerie Crimćenne, & menacerent la Crimée.

Après cette victoire, les habitans d'Aſtrakhan qui s'étoient diſperſés, ſe raſſemblerent pour implorer en corps la clémence du Czar. C'eſt un ſpectacle bien intéreſſant que celui d'une multitude de ſupplians, plus malheureux que coupables, qui, ſe tenant par la main les uns les autres, pour ſe couvrir chacun du repentir de tous, ſe préſentent devant une ame ſenſible & généreuſe, laquelle, aggrandie par une vaſte pitié, ne trouve point à leur aſpect la juſtice aſſez noble pour remplir l'idée qu'elle conçoit de l'humanité. Le Czar, ſatisfait de leur ſoumiſſion, envoya des troupes pour défendre les Nogais contre les entrepriſes des Coſaques & des Tartares de Crimée, & leur accorda la liberté du commerce. Tous les Mirzas allerent à Aſtrakhan renouveller le ſerment de fidélité; les Nogais vinrent trafiquer ſous les murailles de cette ville, & on y vit arriver une caravane de Derbend. L'hiſtoire des Nogais devient ici auſſi inconnue que peu intéreſſante. Gouvernés par leurs Mirzas, ils ne font plus que des courſes, qui reſſemblent moins à des expéditions militaires, qu'à des brigandages exercés par des voleurs.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Le Khan de Crimée avoit donné aſyle à quelques Mirzas-Nogais, qui bientôt après, mécontens de ce Prince, lui firent la guerre, & ſe ſoumirent au Czar. Doulet-Gherai ſe vit réduit à demander la paix à la Ruſſie. Elle lui étoit d'autant plus néceſſaire, que ſes ſujets avoient conçu le deſſein de le maſſacrer, & de donner ſon royaume à Tocatmiſch, frère de Szigalei, dernier Khan de Kaſan. Leur projet échoua.

Après que ces troubles eurent été appaiſés, Doulet-Gherai alla aſſiéger une ville que Démétrius Viſznevetzki avoit fait bâtir depuis peu dans l'iſle de Chordelſenski, dans le deſſein d'arrêter ſes incurſions. Son expédition ne réuſſit point; le général des Ruſſes 1558.
fut contraint lui-même, peu de tems après, d'abandonner cet établiſſement, à cauſe de la diſette, & ſur-tout, parce que le Khan ſe préparoit à faire une nouvelle tentative. Cependant ce Prince fit dire au Czar, qu'il conſentiroit à la paix, ſi on lui en-

Hist. de l'Empire Ottoman.

voyoit des préſens plus conſidérables, & ſi on lui payoit le même tribut qu'aux Lithuaniens. Le Czar donna ordre à ſes généraux de mener les troupes Ruſſes & les Nogais contre les Tartares. On pénétra juſqu'à Précop, ſans en rencontrer aucun. Les ſuites de cette expédition ne ſont pas connues. Il eſt à préſumer que les Ruſſes exerçoient une domination dure ſur leurs ſujets Tartares; car, vers le tems où l'Empereur de Conſtantinople voulut creuſer un canal depuis le Volga juſqu'au Tanaïs, trente mille Nogais paſſerent avec leurs familles dans la Crimée, où on leur aſſigna des terres. J'ai rapporté ailleurs comment l'entrepriſe du canal échoua.

1570. Après cela, on voit les Tartares jetter la terreur dans le Nord. Doulet va brûler Moskou. Après avoir tué ou pris tout ce qui ne s'eſt pu ſauver par la fuite, il s'en retourne en Crimée chargé de butin. Les annales des Ruſſes ne font avancer les Tartares que juſqu'à Tula, à 19 milles de Moskou. Il y eſt encore rapporté que les Ruſſes ayant coupé leur armée près de Kurſca, ils laiſſerent-là leur butin avec la vie, car ils furent preſque tous taillés en pièces.

1577. Après la mort de Doulet-Gherai, la Porte donna le titre de Khan à Mohammed-Gherai, & ſix ans après, elle lui envoya l'ordre de paſſer dans le Schirvan; Mohammed ayant refuſé d'obéir, Oſman Pacha ſe rendit du Schirvan devant Kaffa. Le Khan en ſortit pour lui livrer bataille; mais il périt dans l'action avec un grand nombre de Tartares. Le Pacha victorieux, donna ce Royaume à Iſlam-Gherai, qui mourut après un règne court, paiſible & heureux.

1587. Ce Khan eut pour ſucceſſeur Ghazi-Gherai, le plus grand Prince de la petite Tartarie, ſuivant les Turcs. Le Khan, vraiment digne de régner, avoit été fait priſonnier dans le Schirvan, par Hamza-Mirza, fils de Khodabendé, Roi de Perſe. Aprés qu'il eut été remis en liberté, il s'étoit rendu à la Porte, où le Sulthan le combla de préſens & d'honneurs, en l'élevant au trône. Avant

que d'être Khan, sa principale occupation étoit de s'instruire dans sa religion, & de la défendre autant par ses paroles que par ses armes. Dans les combats, disent les Orientaux, il ressembloit à un lion dont les rugissemens font retentir les forêts & frémir les déserts. Ils le comparent à deux Rois de Perse, Ardeschir & Nouschirvan. Si un enfant de cinq ans, ajoutent-ils, avoit pu le suivre à la guerre, il en seroit revenu riche comme un Crésus. Son affabilité & sa générosité lui gagnoient tous les cœurs. Pauvres & riches, tous ceux qui se présentoient à sa cour, s'en retournoient comblés d'honneurs & de présens.

A son arrivée en Tartarie, ayant appris que Sinan-Pacha assiégeoit la forteresse d'Iavik en Romélie, il y porta des secours; il rendit des services si considérables à la Turquie, que le Grand Seigneur porta sa pension journaliere de mille à deux mille aspres. Dès le commencement de son règne, Malat-Gherai, auquel les Russes donnent le titre de Czareviki, parce qu'apparemment il étoit fils du feu Khan, se retira avec sa famille & plusieurs Tartares auprès du Czar Théodore. Ce Prince, qui avoit des droits au trône, attaqua plusieurs fois la Crimée. Les Tartares s'en défirent, ainsi que de la plupart de ses gens, par le ministère de quelques sorciers, c'est-à-dire, empoisonneurs.

Ghazi fait une irruption dans l'Ukraine; il chasse les généraux Russes de ce pays, & les suit jusqu'à Moskou. Mais, ayant entendu beaucoup de bruit dans leur camp, & ayant appris qu'il leur étoit arrivé du secours de Novogorod, il se retira à la hâte. L'épouvante avoit été si grande à Moskou, que le Czar, en mémoire de cette délivrance, fit bâtir un monastère sous l'invocation de la sainte Vierge du Tanaïs, dans l'endroit où la tente du Khan avoit été dressée. Les fils de Ghazi entrent de nouveau dans l'Ukraine, & ravagent les contrées de Resan, de Kussir & de Toula. Pour arrêter leurs courses, le Czar Théodore fait bâtir les villes de Bielgorod, d'Oskol & de Vik, ce qui n'empêcha pas le dégat de diverses contrées. Une victoire remportée par les Russes

1591.

1592.

1593.

Hist. de l'Empire Ottoman.

rétablit la paix, & le calme regna dans le Nord. L'Hiſtoire ne dit plus rien de ce qui ſe paſſa en Crimée juſqu'au tems que Ghazi conſigna, dit un Hiſtorien Oriental, ſon ame, plus belle qu'un diamant, au Tréſorier du Ciel.

1608.

Selamet-Gherai, nommé Khan par le grand Seigneur, alla d'abord ſoumettre dans la Natolie Mohammed & Schahin, deſcendans de Seadet-Gherai, qui s'étoient révoltés contre le Sulthan. Après les avoir fait rentrer dans le devoir, il obtint leur grace de la Porte & les mena dans la Tartarie, où il dompta tous les rebelles. Quelques années s'écoulerent en paix, juſqu'au tems où Mohammed & Schahin, déſignés par le Khan, l'un Kagligai, Sulthan ou héritier du trône; l'autre Noureddin ou ſucceſſeur de Kagligai, conſpirerent contre leur bienfaiteur. Des troupes Circaſſiennes les ſuivirent dans la petite Tartarie, dont le Khan eut

1610. recours à la Porte. Rizvan Pacha de Kaffa écrivit aux Rebelles pour leur promettre de les rétablir dans toutes leurs charges, s'ils vouloient mettre les armes bas. Dans le tems que ces Princes venoient en Crimée pour ſe rendre à ſes invitations, Selamet mourut d'hydropiſie. Ils arriverent aſſez à tems à Bakhtché-Serai; Mohammed pour s'emparer du trône; Schahin, pour s'approprier le titre de Kagligai ſans le conſentement du grand Seigneur. Dgianibek-Gherai & Doulet-Gherai, créés pendant la révolte des uſurpateurs Kagligai & Noureddin, ſe retirerent en diligence à Kaffa.

Mohammed pourſuivit ces deux Gherais. S'étant rendu maître de Sarigheul, fortereſſe peu éloignée de Kaffa, il ſomma inſolemment le Pacha de lui rendre les deux Princes pieds & mains liés, afin, diſoit-il, de les mettre en pièce, avec mon ſabre, à qui rien ne réſiſte non plus qu'au feu. Rizvan lui répondit avec modération, en ſoutenant les droits de ſon maître & ceux des malheureux. En même-tems il envoya demander à Conſtantinople le titre de Khan pour Dgianibek, & des troupes pour faire tête à Mohammed. Celui-ci aſſiégea Kaffa. La nuit qui précéda l'arrivée

des secours de la Porte, les attaques avoient été si vives, que Dgianibek, qui croyoit tout perdre, songeoit à prendre la fuite. *Mais cette nuit là même*, dit Abdallah, Auteur d'une histoire de ces Khans, cité par M. de Guigne que je copie, *étoit enceinte de tout le bien que Dieu vouloit lui faire, & elle l'enfanta avec le jour.* Les galeres Turques parurent à la vue de Kaffa. Dgianibek fut proclamé Khan & Rizvan Commandant des troupes. Mohammed & Schahin se retirerent, on les poursuivit : les armées se trouverent en présence à Sahra ; il s'y livre un combat des plus sanglans.

» Depuis le matin jusqu'au soir, dit Abdallah, ce ne fut plus » qu'une pluie ou une grêle continuelle qui cribloit les coffres de » l'ame, & qui lui ouvroit passage pour s'évader. Les hommes » tomboient les uns sur les autres ; les choses les plus insensibles » cessoient de l'être ; on entendoit le bruit des boucliers qui se » choquoient ; les fléches aiguisoient leurs pointes, & alloient » chercher le défaut de la cuirasse pour percer l'ennemi. Les » instrumens faisoient retentir l'air par leur son belliqueux, & » sembloient reprocher aux ennemis leur lâcheté. Le soleil, qui » dardoit ses rayons sur les sabres nuds, se reproduisoit en autant » d'autres soleils qu'il y avoit de sabres. Les queues qu'on portoit » devant le Pacha étoient hérissées, & les poils paroissoient autant » d'yeux ouverts qui excitoient au combat. Tous les combattans ressembloient à des lions en furie ; les blessés à des » tigres acharnés : on ne connoissoit plus de crainte, tous étoient » téméraires : le feu & le bruit de l'artillerie entretenoient ce » courage ou plutôt cette audace guerriere ; la terre en frémis» soit. » Mohammed, pressé de tous côtés, fut obligé de prendre la fuite. Le Pacha vainqueur profita de sa victoire pour aller à Baxhtché-Serai installer Dgianibek. Mohammed tâcha de surprendre cette place, mais il fut repoussé. Il se réfugia en Russie & Schahin en Perse. La Crimée se soumit à Dgianibek.

Le nouveau Khan & le Pacha, par ordre de la Porte, traver-

Hist. de l'Empire Ottoman.

ferent bientôt après la Crimée pour pénétrer dans la Perse; mais la mort du grand Visir fit avorter le projet. Pendant ce tems-là Mohammed-Gherai se rendit à Andrinople auprès du Sulthan Achmed. Non-seulement il en obtint sa grace, mais il en reçut tant de témoignages de bienveillance, que le Khan & les Princes de sa famille en conçurent de la jalousie & de la crainte. Son esprit inquiet & remuant les délivra bientôt de leurs allarmes, car le grand Seigneur fut obligé de le faire renfermer au château des Sept-Tours. Ses malheurs ne lui firent point perdre l'envie de regner. Toujours occupé de ce dessein, il trouva le moyen de se sauver; on l'arrêta: il fut gardé à Rhodes pendant quelques années; enfin il regna.

1623. Lorsque Dgianibek eut appris que le grand Visir Hussein-Pacha avoit fait revêtir son rival du titre de Khan, il vint lui-même se rendre à la Porte. Mohammed gouverna d'abord paisiblement ses Etats, ayant Schahin-Gherai pour Kagligai, & Tchaban-Gherai pour Noureddin. Mais lorsque Timour-Kan, son ennemi particulier, eut été fait Gouverneur des pays limitrophes de la Tartarie, Mohammed, croyant avoir trouvé l'occasion de se venger, alla attaquer le Pacha dans son gouvernement; & même, après avoir été mis en déroute, après avoir perdu une partie de ses troupes dans le Danube, il osa assieger son vainqueur dans Kaffa. Sa furie tomba sur ses propres sujets, ensorte que les Tartares eux-mêmes supplierent le grand Seigneur de remédier à leurs maux. L'Amiral Redgeb Pacha conduisit Dgianibek en Tartarie pour le rétablir sur le trône; mais Mohammed, par une victoire, l'obligea de le ramener à Constantinople. Deux ans après Dgianibek revient avec de nouvelles troupes. Mohammed se défiant des Tartares, qu'il accabloit d'impôts & de duretés, demanda du secours aux Cosaques, & les attira par l'appas de l'or. Il fut battu & trouvé parmi les morts. Les Cosaques ayant commis de grands désordres, les Tartares les employerent à la place de leurs

bestiaux

bestiaux qui leur avoient été enlevés. Dgianibek fut rétabli dans la dignité de Khan.

Schahin, l'allié de Mohammed, obtint dans la suite son pardon de la Porte; cependant il fut envoyé à Rhodes quelque tems 1627.
après. Ces deux Princes n'avoient à se reprocher que leur dé- 1633.
sobéissance à la Porte. Ils étoient braves, généreux, & plus dignes de regner qu'aucun des Princes de leur famille. Les Tartares de Circassie, de Nogai, de Tchistai, leur étoient entierement dévoués, & les Rois de Daghestan & de Pologne, ainsi que les Cosaques, auroient souhaité qu'ils eussent regné plus long-tems. Dgianibek fut long-tems fidèle aux ordres du grand Seigneur. Lorsque dans la suite il s'écarta de ses premieres maximes, il fut déposé & envoyé à Rhodes, où il mourut.

Inaïet-Gherai lui succéda. Ce Prince étoit fils de Ghazi-Gherai; son frere fut désigné pour son héritier. Aussi-tôt que ces deux Prin- 1637.
ces furent en place, ils se révolterent contre le grand Seigneur, qui les fit amener à Constantinople. Bahadour-Gherai, fils de Sélamet-Gherai, fut le dernier Prince descendu d'Hadgi-Gherai. Après sa mort, les guerres civiles firent périr tous les Princes de cette famille, & le trône passa dans la branche de Mengheli-Gherai. 1641.
J'ai indiqué dans l'Histoire des Turcs les événemens les plus intéressans de l'Histoire des Tartares qui me soient connus depuis cette époque.

Mohammed-Gherai fut déposé en 1644. Islam-Gherai, son suc- 1644.
cesseur, fit la guerre pendant tout son règne à la Pologne. Après sa 1653.
mort, Mohammed fut rétabli & mourut la couronne sur la tête. Adel-Gherai, son successeur, passa du trône à l'exil; quelques 1666.
années après son installation, on l'envoya à Rhodes. Sélim-Gherai fut déposé & rétabli quatre fois. Mourad, Hadghi, Séadet, Saffa & Doulet, regnent dans les intervalles de sa disgrace. Le Prince Cantimir fait mention d'un Kior de la race des Kobans-Gherai, que les Turcs éleverent à la dignité de Khan, en ayant dépouillé Sélim après la bataille & la levée du siége de Vienne.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Selim-Gherai eſt peint comme un Prince également diſtingué par ſa prudence & par ſa bravoure. Il s'eſt rendu fameux dans les guerres contre les Chrétiens. Dans une ſeule campagne, il a battu les Ruſſes, les Polonois & les Allemands. Obligé de réduire ſon fils Doulet par la force, il lui a pardonné. Après avoir été pluſieurs fois Khan, il avoit lui-même abdiqué la couronne à ſon retour du pélerinage de la Mecque pour ſe retirer à Cerés en Macédoine & y finir tranquillement ſes jours, mais le Grand Seigneur le fit remonter ſur le trône.

Les Circaſſiens avoient manqué de lui payer le tribut annuel qu'ils doivent au trône de Crimée. L'année ſuivante, il leur envoya ſon fils Schahbaz Sulthan ou Kagligai, pour leur demander les eſclaves des deux années. Les Circaſſiens remirent au Sulthan le tribut tel qu'il étoit dû. Ce Prince avoit, par hazard, apperçu une jeune fille, dont la beauté rare l'avoit frappé. Ne la voyant pas au nombre des captives, il alla l'arracher de force des bras de ſon pere. Cette fille avoit deux freres très-braves, qui, voyant leur pere accablé de douleur, tâcherent de le conſoler, en le flattant ſur-tout de l'eſpérance de voir un jour leur ſœur partager le lit du Sulthan; &, quoiqu'ils fuſſent eux-mêmes pénétrés de l'outrage fait à leur famille, ils diſſimulerent leur reſſentiment pour épier le moment propre à en tirer vengeance. L'occaſion ſe préſenta bientôt. Le Sulthan, dans une entiere ſécurité, ſe trouva un jour ſeul avec leur ſœur & ſans gardes. Ils entrerent bruſquement & les tuerent dans les bras l'un de l'autre. Le pere du Sulthan, ayant été informé de ſon ſort, n'en témoigna aucun déplaiſir; il loua même les ſentimens des jeunes Circaſſiens, qui avoient puni de leurs propres mains un crime auſſi noir que celui de ravir, contre la coutume du pays, une vierge qui étoit leur ſœur. Selim mourut en 1704.

Ghazi-Gherai, ſon ſucceſſeur, fut dépoſé en 1706, ſuivant le P. Duban, tom. X du Recueil des Voyages au Nord, pour avoir propoſé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre contre

la Ruſſie, que le Grand Viſir Ali-Pacha, ſi connu par ſes violences, avoit intérêt de ne point entreprendre. Ghazi avoit les ſentimens nobles & dignes d'un Prince. Il mourut de la peſte, ainſi que ſa femme, ſa ſœur & 130 de ſes officiers, au palais de Guinguenai-Serai, bâti à 25 lieues de Conſtantinople. Sa mere adoptive, la Sulthane Validé, femme de Selim-Gherai, âgée de cinquante ans, Circaſſienne de nation, ſe donna, dans le déſeſpoir, un coup de poignard, mais qui ne ſe trouva pas mortel.

Le Grand Seigneur avoit envoyé, avec le catiſcherif de ſa dépoſition, le ſabre & le bonnet de martre zibeline, orné de pierreries, à ſon frere Doulet-Gherai, ſuivant le P. Duban, qui fut dépoſé en 1713. Selon une table de ces Princes, qui eſt à la ſuite de l'ouvrage d'Abdallah, Kaplan-Gherai, ſon ſucceſſeur, étoit monté ſur le trône immédiatement après la mort de Ghazi & il en étoit deſcendu en 1706. Le Prince Cantimir ne fait aucune mention de Ghazi, & il donne pour ſucceſſeur immédiat à Selim, ſon fils Doulet, qu'il fait exiler à Chio & qu'il rappelle enſuite, après le détrônement de Kaplan-Gherai. Doulet commandoit, à ce qu'il dit, les Tartares, dans la fameuſe guerre des Turcs contre le Czar Pierre le Grand. Cet hiſtorien étoit témoin oculaire. Il attribue à Kaplan l'expédition ſuivante.

Kaplan avoit obtenu de la Porte la permiſſion de faire une incurſion dans la Circaſſie. A la tête d'environ cent mille Tartares, il traverſe le Tanaïs. Le Prince Cabarta, effrayé au bruit de cette expédition, aſſemble ſept mille fantaſſins & trois cens chevaux, va ſe ſaiſir d'une montagne couverte des ruines reſpectables d'une grande & ancienne ville, & ſe retranche. Le Khan voyant la difficulté de le forcer, lui envoya demander trois mille hommes de la part du Sulthan, pour une entrepriſe projettée contre les Usbeks. Cabarta répondit au meſſager qu'il étoit retenu par une violente attaque de goutte, mais qu'il eſpéroit d'être à trois jours de-là en état de ſe rendre auprès du Sulthan, ou à cheval ou en litiere. Cependant les Circaſſiens promirent à leur Prince de

Hist. de l'Empire Ottoman.

mourir plutôt que de se livrer à la discrétion de l'ennemi ; & leur résolution fut scellée par le serment accoutumé, à sçavoir, par la montre de leurs épées & de leurs arcs. Alors Cabarta envoye dire au Khan qu'il compte se présenter à lui le lendemain avec les chefs de son armée. Kaplan se livre à la joie & donne ordre de laisser paître en liberté les chevaux. Pendant la nuit, les Circassiens attacherent à la queue de leurs chevaux de petits paquets d'écorce d'arbre & y mirent le feu. Les chevaux en furie, se précipiterent sur ceux des Tartares. *C'étoit comme autant d'éclairs, qui, dans une nuit obscure, jettoient par-tout la terreur, ensorte que de côté & d'autre, le désordre & le bruit étoient épouvantables.* Les Tartares s'éveillent. La vue de ces flammes qui parcourent la plaine les effraie. La peur & l'obscurité les empêchent de discerner leurs chevaux; il semble que le feu du ciel est tombé sur eux. Alors les Circassiens, l'épée à la main, fondent sur eux, ce ne fut point un combat, ce fut un massacre, une boucherie, qui dura jusqu'au jour. A peine perdirent-ils cinq hommes, & au lever de l'aurore, ils s'en retournerent en triomphe, emmenant avec eux près de cent mille chevaux Tartares. D'un autre côté, les Kobans qui avoient toujours vécu dans une parfaite amitié avec les Circassiens & qui n'avoient suivi le Khan que malgré eux, se jetterent sur les autres Tartares aussi-tôt qu'ils les virent dispersés, & pendant deux jours, ils ne cesserent d'en égorger. Kaplan eut bien de la peine à se sauver avec une poignée de soldats, ayant perdu au moins quarante mille hommes. Sa témérité & son imprudence le décréditerent à la Cour Ottomane; on le jugea indigne du trône, & il fut rélégué à Yanopolis, ville de Mysie. Ce Prince a essuyé plusieurs fois ces vicissitudes, tantôt sur le trône, tantôt en exil, toujours le jouet, ou de la fortune ou du caprice de la Porte. Ses successeurs sont dans la même dépendance.

Fin de l'Histoire des Petits Tartares.

DESCRIPTION

DE L'EMPIRE OTTOMAN,

Avec des Remarques sur l'Histoire Naturelle de ses Provinces, la Religion, le Gouvernement, les Sciences, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, &c. de ses Peuples.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

L'EMPIRE Ottoman qui s'étend sur l'Asie, l'Afrique & l'Europe, embrasse d'une part tout le pays ceint par l'Arabie, la Perse occidentale, la Mer Noire & la Méditerranée, c'est-à-dire, l'Iraque Arabique, le Diarbekr, la Syrie, le Kurdistan, la haute Arménie, partie de la Géorgie & de l'Asie mineure; d'une autre, l'Egypte; d'un autre enfin, la Romanie, la Grèce, la Morée, l'Albanie, la Bosnie, partie de la Hongrie, la Servie, la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie & la Crimée, provinces bordées à l'orient, au midi, & au couchant par différentes mers, & au nord par la Hongrie Autrichienne, la Pologne & la Russie. Il comprend outre cela une soixantaine d'isles de la Méditerranée. A tirer une ligne sur cet Empire, irrégulier dans sa forme & tout coupé de mers, depuis le fleuve du Tigre jusqu'au golfe de Venise, & depuis le Niester jusqu'à l'extrêmité méridionale de l'Egypte, on trouve un espace d'au moins sept cens grandes lieues d'Orient en Occident, & d'environ huit cens lieues du Nord au Sud.

Les principales mers qui baignent l'Empire Turc sont l'Archipel, qui repose entre l'Asie mineure & la Grèce, semé d'un grand nombre d'isles; la Propontide ou Mer de Marmora, qui communique d'un côté à l'Archipel par le Détroit de l'Hellespont, & de l'autre à la Mer Noire par le Bosphore de Thrace; la Mer Blanche, qui forme un grand canal depuis la côte de Syrie jusqu'à celle du Royaume d'Alger; la Mer Ionienne qui, à l'opposite de l'Ar-

Hist. de l'Empire Ottoman.

chipel, touche à la côte occidentale de la Morée & de la Grèce; d'où s'enfonçant au nord-eſt dans les terres, elle donne le golfe de Veniſe, la mer Adriatique ou ce golfe, qui meurt d'un côté aux pieds de l'Albanie, de la Dalmatie & de l'Iſtrie, de l'autre aux pieds des provinces orientales du royaume de Naples & de l'Etat Eccléſiaſtique; la Mer Noire, ainſi appellée à cauſe de la couleur de ſes bords, brunis par l'ombre épaiſſe des forêts voiſines, laquelle mer ſerpente autour de la Beſſarabie, de la Bulgarie, de la Romanie, de la Natolie, de la Mingrélie & de la Crimée, juſques ſur les terres de la petite Tartarie, où elle forme ces fameuſes lagunes que les Anciens appelloient Palus Méotides. Le grand Seigneur, entre pluſieurs titres pompeux, prend celui de Souverain de la mer blanche, de la mer noire & de la mer rouge. J'ai parlé de la mer rouge dans la deſcription de l'Arabie. La Turquie eſt arroſée en Aſie par l'Euphrate & le Tigre; en Afrique par le Nil; en Europe par le Danube, le Nieſter, le Bog, & le Boriſthéne ou Nieper. L'Hébre, l'Achéron, l'Alphée, le Méandre, le Scamandre, le Pactole, &c. ſi fameux chez les Poëtes anciens, ne ſont que de petits ruiſſeaux, ou de vains noms chez les Géographes.

Les habitans de l'Empire Turc ſont un mêlange de différens peuples. On y trouve des Turcs naturels, des Arabes, des Tartares, des Maures d'Afrique & même de l'Inde, des Mahométans de Perſe, des Nations vagabondes de Druſes & de Kurdes, des Juifs & des Chrétiens de différente communion & de tout pays.

La Turquie, s'étendant principalement depuis trente juſqu'à quarante-cinq degrés de latitude ſeptentrionale, jouit en général d'un climat agréable & tempéré. La Grèce, la Natolie, la Syrie, l'Iraque Arabique & le Diarbekr ne le cedent point aux plus beaux pays du monde. Cet Empire n'eſt pas peuplé à raiſon de ſon étendue. Conſtantinople & ſes environs offrent une prodigieuſe multitude d'habitans; mais le reſte de la Romanie eſt preſque déſert. Il en eſt de même des autres provinces, elles ſont engloutis dans

leurs capitales. La terre gémit par-tout de la barbarie des premiers conquérans Ottomans, de la fureur des guerres & fur-tout des guerres civiles, de la langueur enfantée par le Mahométifme, de la flétriffure que le defpotifme imprime fur tout ce qu'il touche, de l'appauvriffement auquel les grands Empires font condamnés, & de plufieurs autres caufes dont je parlerai ailleurs. La Morée, autrefois l'ambition des Grecs, eft prefque inculte. La Syrie, jadis la plus floriffante province de l'Afie, fut à peine en état de jetter douze mille hommes dans les armées Ottomanes pendant les dernieres guerres de Perfe. La plupart des ifles de la Méditerranée font des folitudes.

TURQUIE ASIATIQUE.

I.

Iraque Arabique.

L'Iraque Arabique, ancienne Chaldée, eft la contrée la plus orientale de l'Empire Ottoman. Elle s'étend du fud au nord, fur les bords du Tigre & de l'Euphrate entre 29 & 34 degrés de latitude feptentrionale, dans la longueur d'environ 120 lieues; fa largeur du levant au couchant eft de quatre-vingts.

Ce pays, plus fameux qu'aucun autre par fes antiquités facrées & profanes, a pour Capitale Bagdad ou Bagdet, ville du fecond fiècle de l'Hégire. Le Calife Abou Giaffar, fon fondateur, la nomma Médina-tol-Salam, ville de paix. Le peuple la nomma Bagdad, du nom d'un hermite qui faifoit fon féjour dans ce lieu: la voix du peuple a prévalu. Le Tigre coupe cette ville en deux. La partie orientale eft mieux bâtie & bien fortifiée; l'autre portion n'eft proprement qu'un grand fauxbourg. C'eft là qu'étoit la ville de Seléucie. On cherche envain aux environs la place de la vafte & fuperbe Babylone: fes ruines font confondues avec celle des hameaux. On compte dans Bagdad vingt mille maifons bâties de brique, à un feul étage. Son commerce, quoique affoibli depuis

Hist. de l'Empire Ottoman.

qu'elle eſt ſous le pouvoir des Turcs, & la direction d'un Pacha, & de trois autres Officiers, qui ne rendent compte de leurs actions qu'au Sulthan même; ſon commerce, dis je, quoique affoibli, ne laiſſe pas d'être encore floriſſant, ſoit à cauſe du voiſinage de Balſora, ſoit à cauſe des caravannes marchandes qui viennent d'Alep, de Smyrne & des autres parties occidentales de l'Empire, ſoit à cauſe des pélerins qui vont ou à la Mecque ou aux tombeaux d'Ali & des Imans dans l'Iraque. Son territoire eſt fertile en vin. Les Califes, en y tranſportant leur ſiége, affoibliſſoient l'Alcoran. Parmi les Chrétiens de Bagdad, on trouve des Latins qui, depuis le dernier ſiècle, ont un Evêque de Babylone, toujours François de nation.

Balſora ou Baſſora eſt une très-grande ville, bâtie ſur une riviere formée par la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & nommée Shatel-Arabe, riviere des Arabes, laquelle ſe jette dans le golfe Perſique, à quinze lieues de Balſora. La marée monte quinze lieues plus haut que cette ville, où les navires de toute grandeur trouvent un port commode & aſſuré. Les Marchandiſes d'Europe lui viennent de Syrie par la voie de l'Euphrate; elle tire par le golfe Perſique celles de l'Inde & de la Chine. Depuis les derniers troubles de Perſe, les Anglois de Bender-Abaſſi, d'Iſpahan, &c. ſe ſont tranſportés à Balſora. Cette excellente place de commerce eſt d'ailleurs ſur un terroir fertile ſur-tout en palmiers, & dans une ſituation riante. Les Turcs ont été forcés d'en abandonner le gouvernement à un Prince Arabe ſous une redevance aſſez légère. L'Emir, dont l'emploi eſt héréditaire, fait beaucoup valoir ſur les caravannes le droit du plus fort. Balſora reçoit indifféremment toutes ſortes de religions; c'eſt l'eſprit du commerce: il n'inſpire pas toujours plus de bienveillance, cet eſprit, mais il rapproche, il lie, il mêle les intérêts.

Le pays qui eſt entre Bagdad & Balſora eſt couvert de villes & de villages, & coupé de canaux qui lui donnent beaucoup de reſſemblance avec la Hollande.

Koufa,

Koufa, ancien séjour des Califes, & Capitale de l'Iraque, n'est qu'un misérable hameau. Vasseth a perdu son éclat. On voit encore à Madain les ruines de plusieurs palais de l'ancienne Ctésiphon. Elles sont l'ouvrage d'un de ces hommes qui ont fait en quelque sorte vieillir le monde, le destructeur Omar. Un voyageur assure que le grand Seigneur entretient une garnison de dix mille Janissaires, & une escadre de huit ou dix galeres à Gorro, au confluent du Tigre & de l'Euphrate. De Bir, qui est à quatre journées d'Alep, à cette derniere ville, on navigue sur l'Euphrate, en partie dans de grands batteaux, en partie dans des kelek, petites barques soutenues par des outres sur la superficie du fleuve.

En général, l'Iraque abonde en bestiaux, en oiseaux domestiques & sauvages, en chevaux, en chameaux, en fruits, en légumes & en grains. Cette abondance, qui civilise les peuples, jointe aux autres agrémens du pays, attira les Califes, lorsque, du haut d'un grand Empire, ayant apperçu une perspective plus riante que des déserts peuplés de Barbares, ils eurent conçu des pensées ou plus nobles ou plus douces que cet orgueil féroce de chef de brigands, qu'enfle la misère même & qui semble partager avec la vertu la gloire de se suffire. Les tributs sont levés dans cette province comme les contributions en pays ennemi, par des soldats; les habitans, indociles ainsi que tous les esclaves qui sont en état de tenir tête à leurs maîtres, défendent souvent leur bourse par la fraude & même par la force ouverte; le fer plie dans la main du Despote, & il laisse sur l'arbre le fruit qu'il ne pourroit cueillir sans danger.

Le Kurdistan.

Cette province, portion de l'ancienne Assyrie, située au nord de l'Iraque, s'étend obliquement à l'orient du Tigre, entre 35 & 38 degrés de latitude, dans la longueur d'environ soixante lieues. Ses principales villes sont Khérasoul ou Kerkiouck, rési-

dence du Beglierbeg; Irbil ou l'ancienne Arbéle; Amadié, plac appartenant à un Prince Kurde, vassal de la Porte, lequel peut armer vingt-cinq mille hommes; & Betlis, gros bourg dépendant d'un autre Prince Kurde, relevant du Beglierbeg de Van, lequel met sur pied vingt-cinq mille chevaux. Le pays est environné de montagnes, qui en rendent l'accès très-difficile.

Le Kurdistan est habité par un ancien peuple Arabe ou Chaldéen d'origine, & divisé en plusieurs tribus. Les plus distinguées sont celles des Kiourans, des Schrans, des Badgilans & des Yésides; ces derniers établis sur la frontière occidentale de la province & répandus dans le Diarbekr, ont des usages particuliers. Ils sont partagés en deux classes de citoyens, les uns, habillés de noir, les autres, vêtus de robes blanches. Les noirs, espèce de Faquirs qui se marient, ont acquis, par l'austérité de leur vie, le droit de ne pas se communiquer familiérement aux autres, & de ne pas même répondre à leurs civilités. Cette morgue fait douter de leur vertu; la vraie vertu n'a que l'air de la tendre amitié. Ces Faquirs ne coupent jamais leur barbe. Ils répudient leurs femmes, lorsqu'ils parviennent à quelque prélature. Ils se sont fait un point de religion de ce sentiment de la nature, qui répugne à la destruction de ce qui a vie: ils n'égorgeroient pas un animal.

La religion des Yésides leur défend de maudire le diable, parce qu'il est, disent-ils, la créature de Dieu, & qu'il rentrera peut-être un jour en grace avec le Souverain Etre, principe d'indulgence & de charité envers les hommes. Leur coutume est d'adorer Dieu à la pointe du jour en joignant les mains. Ils appellent les Chrétiens leurs *comperes*, faisant gloire d'honorer Jesus-Christ, & lui attribuant plusieurs miracles, dont les Evangélistes ne font aucune mention; ils haïssent les Musulmans autant qu'ils aiment les Chrétiens. Ils ne croient pas que les morts demandent des cérémonies pour être mis en terre. Leur loi leur défend de pleurer la mort d'un Noir: il faut, au contraire, que ses parens se réjouissent pour célébrer son entrée dans le ciel. On sent, à ce précepte,

l'orgueil des légiſlateurs, & la conſidération dont ſes miniſtres doivent jouir.

Si une femme Yéſide eſt convaincue d'adultère, ſon pere, ſon frere ou ſon mari la tuent; ils maſſacrent auſſi le galant, à moins qu'il ne rachete ſa vie par une amende de ſix cens écus. Si cette compenſation n'a pas lieu, le corps du galant eſt expoſé dans la tente du mari, & tous ceux qui entrent dans ce lieu donnent au cadavre un coup d'épée, pour marquer l'horreur qu'ils ont de ſon crime. Les Yéſides ſe nourriſſent de lait & de la chair des beſtiaux. Lorſqu'on les invite à un feſtin, ils mangent avidement, dorment après s'être raſſaſiés, recommencent à manger quand ils ſe réveillent, juſqu'à ce que leur hôte les congédie.

On chercheroit peut-être inutilement dans toute l'Aſie une nation plus groſſière & plus ſtupide que celle des Kurdes. Ils ſont, pour la plupart, vagabonds & voleurs.

Le Diarbekr.

C'eſt l'ancienne Méſopotamie, le Tigre le ſépare du Kurdiſtan, & l'Euphrate de la Syrie. L'Arménie le borne au nord & l'Iraque au ſud. La nature, dégradée dans ſes déſerts, eſt belle dans ſes plaines & dans ſes montagnes, qui ſont, en général, d'une grande fertilité. Sa capitale porte les noms de Diarbekir, d'Amid & de Caraémid; on y compte plus de 20 mille Chrétiens. Ses manufactures de marroquin rouge, renommées dans toute l'Aſie, occupent plus de la quatrieme partie de ſes habitans. On y fabrique auſſi beaucoup de toiles peintes & d'étoffes de coton. Les femmes Turques y ont plus de liberté que dans tout le reſte de l'Empire, & les hommes y ſont, en général, plus doux & plus ſociables. Maredin ou Merdin, à vingt lieues de cette capitale, a des fabriques d'étoffes de ſoie & de draps d'or. Les environs de ces deux villes ſont fort agréables. Des ruines ſuperbes éparſes ſur la rive occidentale du Tigre, répandent ſur Mouſſoul, ſituée à l'autre

Hist. de l'Empire Ottoman.

bord, l'ombre de la ſplendeur de l'ancienne Ninive. Les murailles de la ville nouvelle, hautes & bien conſtruites, peuvent avoir une lieue de tour : elles enferment une bonne citadelle, des maiſons pauvres & des amas de décombres. Elle fait un aſſez grand commerce d'étoffes de ſoie & de coton. Il y a dans tout ce pays beaucoup de Chrétiens. Le boulevard de l'Empire Romain contre les invaſions des Parthes & des Perſes, Nisbin, autrefois Niſibe, compte à peine trois ou quatre mille habitans. Orfa, que l'on croit bâtie ſur l'ancienne Edeſſe, embraſſe, dans ſon enceinte, deux lieues de terrein en partie déſert. C'eſt un des principaux gouvernemens du pays. On y fabrique les plus beaux marroquins jaunes de l'Aſie. Pluſieurs villes tombent en ruines dans cette province.

La Turcomanie.

Une race de Turcs donna, au onziéme ſiecle, ce nom à la Haute Arménie. Les poſſeſſions Ottomanes s'étendent en Arménie, entre 38 & 42 degrés de latitude ſeptentrionale. On peut les diviſer en trois principaux gouvernemens, ſçavoir, Kars, Van & Erzerum, qui ſe ſoudiviſent en ſangiakats.

Kars, dans la partie la plus ſeptentrionale de la Turcomanie, & ſur une riviere qui lui a donné ce nom, eſt une aſſez grande ville, gardée par des troupes d'élite, compoſée de tannieres plutôt que de maiſons, & peuplée de Turcs dignes de ces demeures, ſi l'on en croit les plaintes des étrangers ſur leurs concuſſions tyranniques.

Van, ſur la frontiere du Kurdiſtan, forme une ville conſidérable par ſon étendue, par le nombre de ſes habitans & par les avantages de ſa ſituation. La mer de Van eſt un grand lac, fort poiſſonneux, qui a vingt lieues de tour.

Erzerum, la capitale de la Turcomanie Ottomane & la plus forte place de la province, contient à peine vingt-cinq mille habitans, dont environ dix-huit mille Turcs, ſix mille Arméniens,

Hist. de l'Empire Ottoman.

cinq cens Grecs, quoique ses fauxbourgs soient fort grands & que ses murs aient près de trois lieues de circuit : c'est un magnifique appareil de misere. Elle paroît néanmoins très-peuplée, à cause du concours continuel des caravanes de l'Inde & de la Perse, qui aiment mieux se rendre à Constantinople par cette route que par celle d'Alep, que les Arabes infestent par leurs courses. Les Grecs sont presque tous chaudronniers. Les Arméniens, peuple le plus industrieux de l'univers, font un grand trafic de pelleteries & autres marchandises. Les Turcs, marchands pour la plupart, achetent de l'Aga, commandant du château, le titre de Janissaire, pour jouir des priviléges de cette milice. La ville est située au pied d'une chaîne de montagnes, entre deux ruisseaux qui forment la source de l'Euphrate. Les maisons sont pauvres. Les bâtimens de tout ce pays ne sont guere construits que de terre, soutenue par des morceaux de bois. Les neiges des montagnes qui l'environnent rendent son climat très-froid; Tournefort, dans un voyage qu'il fit à Kars pendant l'été, trouva des glaçons fort épais sur les bords des ruisseaux; ce qui surprend dans un pays qui est plus près de l'équateur que la Provence. Toutefois, le pays est bon & fertile en grains; le bois y est si rare, que la plupart des habitans ne brûlent que de la fiente de vache & autre fumier. Les vins sont d'une qualité foible. La police en défend l'usage aux Turcs avec plus de sévérité que dans tout autre lieu de l'Empire; la bastonade est la peine ordinaire de la transgression de la loi. Les montagnes offrent des mines d'or & d'argent, auxquelles les Turcs, commençant à vaincre à cet égard leur paresse, travaillent depuis quelques années. Le gouvernement d'Erzerum, que l'Euphrate sépare de l'Asie Mineure, rapporte annuellement neuf cens bourses ou 1350 mille livres, six cens pour le Grand Seigneur, & le reste pour le Beglierbeg.

Les Kurdes conduisent, dans la belle saison, leurs troupeaux jusqu'aux sources de l'Euphrate, & rançonnent, en chemin faisant, les caravanes. Les Turcomans occupent les plus belles cam-

Hist. de l'Empire Ottoman.

pagnes de la Haute Arménie, paſſant par bandes de 2 ou 300 familles, d'un canton à l'autre, avec leurs tentes, toujours en guerre avec les Kurdes & les Arabes. Leurs Emirs paient un tribut à la Porte. On vante la beauté & les agrémens de leurs femmes. Les ancêtres de ce peuple ont beaucoup contribué à l'établiſſement des premiers Monarques Ottomans dans l'Aſie Mineure.

La Géorgie Ottomane.

Le Grand Seigneur poſſède, dans la Géorgie, le Guriel, l'Imirette & la Mingrélie. Le Guriel, portion de l'ancienne Lazique, eſt un très-petit pays, ſur la côte orientale de la Mer Noire, avec titre de principauté. Le Pacha de la Géorgie fait ſa réſidence à Alkaſiké, place aſſez forte. Le Prince du pays eſt obligé de livrer tous les ans à la Porte un tribut de quarante-ſix eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, depuis l'âge de dix ans juſqu'à vingt. Le Roi ou Mepe d'Imirette, y envoie un pareil tribut. Ce Royaume, partie de l'ancienne Ibérie, renferme des forteresſes, des bourgs, des villages, & quantité de terres conſidérables. Les Turcs ſont maîtres de Cotatis, place importante ſur le Phaſe, qu'ils ſont très-jaloux de conſerver. Le pays eſt montueux & rempli de bois, comme le Guriel & la Mingrélie, mais plus abondant & plus peuplé.

La Mingrélie, que les Géorgiens nomment Odiski, eſt une partie conſidérable de l'ancienne Colchide, ſituée à l'extrêmité de la Mer Noire. Cette contrée ne contient que deux villages, Iſagour & Suras, au bord de la mer, & neuf ou dix châteaux, dont le principal appellé Ruks, eſt la demeure du Prince. Mais on rencontre dans les plaines & dans les montagnes quantité de maiſons ou plutôt de huttes iſolées, bâties à peu de diſtance les unes des autres. Le pays eſt tellement couvert de montagnes & de bois, que la vue ſe trouve preſque par-tout bornée. Le terrein va toujours en s'élevant, juſqu'au rivage de la Mer Noire, & n'offre

de ce côté-là que d'épaiſſes forêts, à l'exception de quelques endroits défrichés. Les racines des arbres déchireroient, en peu de tems, les chemins & les campagnes, ſi les gens du pays n'étoient continuellement occupés à les en arracher.

Cette province jouit d'un climat aſſez tempéré : il n'y tonne jamais ; il y grêle rarement. Mais le Mont Caucaſe qui vomit quantité de rivieres & de ruiſſeaux, les forêts qui s'oppoſent à l'agitation de l'air, & la mer qui éleve d'épais brouillards, donnent des pluies preſque continuelles, qui corrompent l'air. L'on y reſpire fréquemment la peſte & autres maladies épidémiques. Les gens du pays ne réſiſtent pas eux-mêmes long-tems à la malignité de ces influences. Il eſt rare qu'un Mingrélien parvienne à l'âge de ſoixante ans. Les hommes & les animaux ſont rongés de vermines : on n'y voit point de bêtes venimeuſes.

J'ai de la peine à concevoir comment, avec un air ſi corrompu, & des maladies ſi fréquentes, le ſang peut être auſſi beau que l'aſſurent les voyageurs, ſoit parmi les hommes ſoit parmi les femmes, qui ſe diſtinguent, celles-ci, par un air noble, des manieres aiſées & une taille admirable, ceux-là, par une taille avantageuſe & par une phyſionomie prévenante. Il eſt encore plus difficile d'imaginer comment, de cette contrée que tout concourt à dépeupler, il peut ſortir tous les ans trois mille eſclaves, comme on le dit, pendant qu'elle ne compte pas au-delà de vingt mille habitans, & qu'elle ne paroît pas ſe recruter dans les pays voiſins. Les négocians de Conſtantinople, de Caffa, & de Trébiſonde, principalement, font ce trafic. Un homme de vingt à quarante ans ſe vend quinze écus ; les jeunes filles, dix-huit ou vingt ; les femmes, douze ; les enfans, trois ou quatre.

Le terroir produit quelques grains, peu de légumes, & quantité de fruits ſauvages, la terre, continuellement détrempée par les pluies, eſt ſi molle & ſi maniable, qu'on ne la remue qu'avec des ſocs de bois, & que pour ſemer du bled & de l'orge, on ſe diſpenſe, en pluſieurs endroits, de la labourer, parce que le moin-

Hist. de l'Empire Ottoman.

dre vent abattroit les tuyaux. Le grain le plus employé par les Mingréliens, ainſi que par les Géorgiens, les Circaſſiens & tous les habitans du Caucaſe, s'appelle Gom : il a la forme du millet & la groſſeur de la coriandre. On le fait cuire dans l'eau ſans le broyer. Il donne une pâte blanche, comme de la neige. Il n'y a que les nobles qui mangent du pain de froment, & ce n'eſt encore que par régal. Les viandes les plus communes ſont le bœuf & la chair de porc, laquelle eſt d'une excellente qualité. L'eſturgeon y eſt commun. Les rivieres abondent en truites excellentes. Il y a toute ſorte de bon gibier, mais c'eſt principalement le pays des faiſans : c'eſt de-là qu'ils ſont venus en Europe ; ils doivent leur nom au fleuve de Phaſe. L'excellence & l'abondance du gibier inſpirent le goût de la chaſſe aux habitans, d'ailleurs, uniquement adonnés à la vie & aux exercices champêtres. Ils ſe plaiſent ſur-tout à celle du vol ; l'épervier chaſſe les faiſans, & le faucon, la grue. Ils courent la bête fauve ſans chiens, après l'avoir miſe en fuite par le bruit du tambour. Dans les chaſſes du Prince ou des Grands, de toutes les piéces de gibier qu'on a tuées, l'aile ou l'épaule droite eſt au Seigneur, la gauche à la Dame, le reſte ſe mange avec les chaſſeurs. C'eſt un proverbe dans le pays, que la félicité de l'homme conſiſte à avoir un cheval, un bon chien, & un excellent faucon.

Obſervations ſur les Mingréliens.

Le Deſpote de cette province eſt tributaire du Grand Seigneur ; il prend le titre de *Dadian*, chef de la juſtice. Son tribut conſiſte dans ſix mille braſſes de toile, qu'il doit remettre tous les ans au Pacha d'Alkaſiké. Ce Prince a une autorité abſolue ſur la vie & ſur les biens de ſes ſujets, & chaque noble a le même pouvoir dans ſes terres ; auſſi n'y a-t-il rien de plus miſérable que la condition du peuple. Ces nobles paſſent toute l'année à parcourir leurs domaines, où ils vivent aux dépens de leurs ſujets, s'appro-priant

priant les grains, les bestiaux, les enfans mêmes & les femmes. Le Dadian vit à peu-près de la même maniere, & ordinairement les peuples ignorent où il réside. Il parcourt une fois l'année, avec sa maison, tout son Etat, recueillant lui-même les tributs, recevant des présens, & rendant arbitrairement la justice dans chaque canton. Ses revenus ne montent qu'à six cens mille francs, mais cet argent ne sort pas de ses coffres, l'Etat n'étant chargé d'aucune dépense, à cause que les sujets servent gratuitement leur Souverain, & lui fournissent beaucoup plus de provisions de toute espèce qu'il n'en consomme pour l'entretien de sa maison. La milice du pays, en y comprenant les troupes que conduisent les grands vassaux, n'est composée que d'environ quatre mille hommes, qui sont presque tous à cheval. Les guerres qu'ils ont avec leurs voisins se réduisent à des incursions réciproques, après lesquelles chacun se retire avec son butin, & calcule ses avantages par le nombre des prisonniers. Ces expéditions durent à peine quinze jours. Les querelles des nobles ne se terminent guere sans effusion de sang, souvent plus barbares entr'eux que contre l'ennemi de l'Etat.

Il n'y a rien de plus affreux que le portrait que les voyageurs ont fait des mœurs de cette nation. On éleve les hommes au larcin, ils s'en font une étude & une gloire. Le vol, l'assassinat & les perfidies les plus atroces, passent plutôt pour de belles actions que pour des crimes. L'incontinence est extrême dans tous les Etats, sans en excepter le sacerdoce. Le mariage n'est assujetti à aucune loi de bienséance. Les freres épousent leurs sœurs; les maris s'enlevent leurs femmes; on en épouse jusqu'à trois; le nombre des concubines est illimité. Les femmes & les maris se prêtent volontiers à leurs goûts réciproques. Un galant surpris en adultere, se met à l'abri de toute poursuite en donnant à l'offensé un porc qu'ils mangent ensemble. Les femmes, dont les regards semblent demander de l'amour, sont fausses, perfides & emportées dans la débauche. Il n'y a point de méchanceté qu'elles

ne mettent en œuvre pour se faire des amans, pour les conserver ou les perdre. La débauche paroît louable aux Mingréliens, parce qu'ils croient qu'elle peuple beaucoup, & qu'elle leur donne plus d'enfans à vendre pour de l'argent, ou à échanger pour des hardes & des vivres. Lorsqu'ils trouvent leurs enfans difformes ou qu'ils n'ont pas le moyen de les nourrir, ils leur ôtent la vie. S'ils peuvent surprendre un voisin, fût-il leur parent ou leur ami, ils le vendent aux étrangers. Ce portrait est chargé. Il n'est pas possible qu'il subsiste un peuple, sans idée du juste & de l'injuste, avec tous les vices en honneur, dans des principes de désordre & de destruction, toujours en guerre avec lui-même, avec une barbarie qui dénature l'humanité, au point de ne pouvoir la reconnoître qu'au caractere & à l'assemblage de ses horreurs.

Dans un marché Turc où l'on ameneroit des esclaves à vendre, de même âge, même force, même beauté, on n'achetera que deux ou trois cens écus ce qui vient de la Mingrélie, tandis qu'on en donnera jusqu'à mille de ce qui sera tiré de la Circassie. De tous les esclaves, il n'y a que les Allemands & quelques autres peuples Francs, que les Turcs mettent au-dessous des Mingréliens; ils leur préférent les Circassiens, les Polonois, les Cosaques, les Géorgiens, &c.

Les Mingréliens n'ont point de loix écrites. Entre les châtimens dont ils punissent les criminels, ils tiennent qu'il n'y en a pas de plus grand que celui de les priver de la vue. Pour constater les crimes au défaut de témoins & de preuves suffisantes, on a recours à l'épreuve de l'eau bouillante & quelquefois à celle du duel. S'il n'est question que d'avérer des délits de moindre conséquence, les accusés n'ont qu'à jurer sur l'image de quelque Saint. Quand ils sçavent, avant le serment, par quel Saint ils le feront, ils vont confesser le crime devant son image & l'avertir qu'ils diront bientôt tout le contraire, en le priant de ne pas s'en fâcher, & lui promettant de lui sacrifier un mouton.

Leur religion est un Christianisme également corrompu & dans

ſa morale & dans ſes pratiques. Ils croient qu'il n'y a point de péché qu'on ne puiſſe effacer par une bonne œuvre : ainſi, la confeſſion n'eſt guere en uſage chez eux. Se trouvent-ils chargés de quelque crime ? ils croient qu'ils n'ont qu'à faire à l'égliſe un préſent pour être abſous. Ils ont encore une maniere plus aiſée de purger leur conſcience, c'eſt de jetter un grain d'encens dans le feu, après l'avoir porté trois ou quatre fois autour de leur tête. Les évêques donnent aux prêtres l'exemple de la débauche & de l'ignorance : les prêtres les copient ſcrupuleuſement. Il y en a très-peu qui connoiſſent une lettre de la langue Géorgienne, dans laquelle ils diſent la meſſe. Ils tirent de groſſes contributions de l'autel, & de grands profits de leurs prédictions, qu'ils font par le moyen de livres ouverts au hazard, ou de petites boules d'argent marquées d'une croix. Parmi les prophêtes de Mingrélie, on diſtingue un bœuf, qui ne manque pas de ſe trouver miraculeuſement tous les ans dans l'égliſe de S. George, la veille de la fête de ce Saint, pour annoncer, par ſignes, les événemens de l'année. Ce bœuf eſt entré dans l'égliſe pendant que les portes en étoient fermées & ſcellées du cachet du Prince : on ne doute point de l'accompliſſement de ſes prédictions, quoiqu'il arrive.

L'Egliſe Mingrélienne dépendoit anciennement du patriarche Grec de Conſtantinople ; mais, le Roi d'Imirette ayant créé, ſur la fin du dernier ſiécle, un Archevêque, qui prend le titre de *Katolikos*, les Chrétiens de Mingrélie ſe ſont ſoumis à ce prélat. Les Théatins ont établi ici une miſſion, avec peu de ſuccès. Ils s'introduiſent ſous la qualité de médecins dans les maiſons, pour y donner furtivement le baptême aux enfans.

La célébration du mariage ſe fait à l'égliſe ou à la cave, lieu très-révéré des Mingréliens. Pendant que le prêtre récite quelques prieres d'un rituel, un acolythe met un voile & des guirlandes ſur la tête des époux, & coud enſemble leurs vêtemens. Les prieres finies, on leur diſtribue du pain & du vin. Ils mangent, ils boivent, & on les laiſſe ſeuls. Les funérailles ſont fort triſtes.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Quand le malade étoit à l'agonie, on lui avoit ôté le chevet du lit, & sa tête pendante, il avoit été bientôt étouffé. A sa mort, les parens sont assis autour du corps, où, durant dix jours, ils poussent des hurlemens affreux, déchirant leurs habits, & se frappant la poitrine. On n'enterre le mort qu'au bout de quarante jours. Ses parens vivent, pendant ce tems, aux dépens de la succession, & tout ce qui reste du mobilier est donné au prêtre qui fait les funérailles. Ainsi, la mort d'un particulier entraîne la ruine de sa famille. Les cérémonies funèbres sont toujours accompagnées de grands repas. On croit que la bonne chere qui se fait, sert beaucoup à soulager l'ame du défunt.

Dans les festins de cérémonie, les tables des Grands sont couvertes de volailles, de gibier, & autres mets délicats. On sert aussi des moutons, des porcs, des bœufs entiers, sur des civieres. Les valets sont à la même table que les maîtres; le Dadian mange lui-même avec ses plus bas officiers. Les deux sexes se mêlent ensemble. Le maître du logis distribue les viandes aux assistans, qui les mangent avec une malpropreté dégoûtante. On commence par boire dans des verres de chopine. Ensuite, la débauche s'échauffant, on prend de plus grands vases & on les remplit de vin, sans y mêler une goutte d'eau. Ce seroit une incivilité de refuser ces rasades, il faut, dans ces occasions, que tout le monde s'enivre; ce qui ne déplaît pas aux Géorgiens, les plus grands buveurs de l'Asie.

Les Mingréliens s'appliquent à l'agriculture. Durant les travaux de la campagne, ils font très-bonne chere. Par l'habitude où ils sont de chanter en travaillant, ils accordent merveilleusement leurs mouvemens à la cadence de leurs airs. Lorsqu'ils font leurs vendanges, ils consacrent quelques tonneaux de leur meilleur vin à S. George, lui promettant de n'y toucher qu'à la fête de S. Pierre & de S. Paul, tems de la moisson. Ce jour arrivé, un prêtre, en habits sacerdotaux, va dans le cellier réciter des oraisons sur le vin, & percer le tonneau. On en envoie ensuite une bouteille à S. George.

L'habillement des Mingréliens consiste dans une chemise, une espèce de camisole & un manteau rond. La chemise descend, ainsi que le manteau, jusqu'au genou, & les caleçons y sont cousus. La plûpart même des riches n'en ont qu'une, & la lavent à peine deux ou trois fois dans le cours d'une année. De tems en tems, ils la secouent sur le feu, pour en détacher la vermine qui les ronge. Des sandales de cuir qui ne leur garantissent que la plante du pied, forment leur unique chaussure. Ils ont les bras nuds jusqu'à la jointure de l'épaule.

La Syrie.

La Syrie, Souri ou Soristan, est une des plus grandes provinces de la Turquie Asiatique. Elle a, au levant, l'Euphrate, qui la sépare du Diarbekr; au midi, l'Arabie; au couchant, la Méditerranée; au nord, une portion de l'Asie Mineure. Ce pays est chargé de ruines précieuses. Le tems & la barbarie, en détruisant des Empires florissans, n'ont pu ensevelir toute leur gloire. Les Turcs la divisent en trois principaux gouvernemens, qui sont ceux d'Alep, de Tripoli, & de Damas.

1°. Gouvernement d'Alep ou de la Syrie propre. Alep, autrefois Kaleb, nommé par les Romains Berrola, est bâti sur quatre collines, qui s'élevent au milieu d'une belle plaine. Son enceinte embrasse une grande lieue, sans y comprendre les fauxbourgs, qui sont très-vastes. On y compte près de deux cens cinquante mille habitans, dont un bon quart professe le Christianisme. Il est certain qu'après Constantinople & le Caire, c'est la plus grande ville de Turquie. Il y a aux environs des sources, dont l'eau est conduite dans les fontaines publiques & jusque dans les citernes des particuliers. Le pays est orné de jardins; il produit une grande abondance de melons, d'oranges, de limons, de grenades & de pistaches, du raisin, dont on fait un vin agréable & moëlleux, du froment, de l'orge, des olives & des capres. Les fourages y man-

Hist. de l'Empire Ottoman.

quent généralement. Il se fait à Alep un grand commerce de soies, de camelots, de peaux de marroquin & de chagrin. Les François, les Anglois & d'autres nations Européenes, y ont des consuls & de riches comptoirs, & n'éprouvent aucune des vexations qui rendent le séjour des autres échelles si incommode. Scanderone ou Alexandrette est le port le plus voisin de cette ville & l'entrepôt des marchandises qu'elle envoie dans les échelles du levant.

Antioche ou Hasi, à vingt lieues & au couchant d'Alep, ville fameuse, fondée par Séleucus, fils d'Antiochus, & capitale des successeurs de ce Prince, n'a conservé de sa grandeur passée que les anciennes murailles de son enceinte, aujourd'hui couverte de terres labourées, de vergers & d'arbres de haute futaie, qui donnent de loin à la ville l'air d'une forêt. Tous les voyageurs vantent la fertilité de sa plaine. Plusieurs ruisseaux, après l'avoir arrosée, s'unissent dans un grand lac d'eau salée, qu'on appelle la mer d'Antioche.

Cette ville est assise sur l'Oronte, ainsi que Hama, l'ancienne Apamée, & Jebil ou Gabala, où Héliogabale fit les fonctions de grand Pontife dans le fameux temple du Soleil. Elle a une très-forte citadelle, & entre autres antiquités, des restes d'un magnifique amphithéâtre, vestiges superbes du peuple qui conquéroit le monde pour l'embellir. Les fameuses villes de Laodicée & de Séleucie sont aujourd'hui les villages de Ladikia & de S. Siméon.

2°. Gouvernement de Tripoli ou la Phénicie maritime. La Phénicie, jadis si célèbre par l'industrie de ses habitans, est, si on la prend dans toute son étendue, limitrophe de la Syrie au nord, de la Palestine au midi, voisine du Diarbekr à l'orient, de la Méditerranée au couchant. Tripoli, capitale de la Phénicie maritime, a été ainsi nommée, si l'on en croit quelques auteurs combattus avec force par plusieurs sçavans, parce qu'elle étoit composée des trois villes, Tyr, Sidon & Arade. On y compte soixante mille

habitans. Le pays reſſemble, par ſes productions, à celui d'Antioche. Le principal commerce des habitans eſt en ſoie. Les moutons ont les queues ſi groſſes, qu'elles peſent depuis trente juſqu'à trente-cinq livres. On aſſure que le Grand Seigneur tire tous les ans neuf millions du territoire de Tripoli. Sur la même côte on voit Baruth ou Béroot & Beryte, ville agréablement ſituée. Seïd & Sur ſont, à ce qu'on croit communément, de triſtes reſtes des plus fameuſes villes de l'univers, Sidon & Tyr. On ne ſçauroit faire un pas dans Sur ou Sor, qui a vraiſemblablement donné ſon nom à la Syrie, ſans rencontrer des monumens de ſon ancienne ſplendeur. S. Jean d'Acre, Acra ou Acca & Ptolémaïs, n'eſt qu'un hameau.

3°. Gouvernement de Damas ou la Phénicie du Liban. Ce Mont fameux environne toute la contrée, une des plus délicieuſes de l'Aſie. Damas, le *Scham* des Orientaux, eſt placé ſur la riviere de Barradi, dans une plaine de dix lieues, dont la nature ſemble ſe plaire à former un jardin auſſi fertile qu'agréable. La ville a une demi-lieue de long, en y comprenant les fauxbourgs qui, ſeuls, contiennent quarante mille habitans. La principale moſquée, ancienne égliſe de S. Jean-Baptiſte, paſſe pour un des plus beaux temples de l'Aſie. Les Turcs ſe perſuadent qu'au jour du jugement univerſel, Jeſus-Chriſt tiendra ſon tribunal dans cette moſquée, tandis que Mahomet deſcendra dans celle de Jéruſalem. Les Chrétiens de différentes communions & même les Catholiques Romains, y ont des égliſes & des évêques. Les manufactures de cette ville ſont renommées depuis pluſieurs ſiécles. Les étoffes de *Damas* lui doivent leur nom & leur origine, les lames de ſabres & de couteaux qu'on y fabrique, n'ont pas moins contribué à ſa célébrité ; les autres branches de ſon commerce ſont la ſoie crue, la laine, le ſavon, les raiſins ſecs, le vin & l'eau roſe. Le pays, entre pluſieurs autres ſingularités, a une mine d'albâtre, dont on fait de beaux vaſes & d'autres ouvrages curieux. Balbek & Tadmor, ou l'ancienne Palmyre, détruite par le vainqueur de

Hist. de l'Empire Ottoman.

Zénobie, Aurélien, contiennent de si beaux restes d'antiquité, que des voyageurs les préfèrent à tout ce que l'Egypte offre de plus remarquable en ce genre. Les Anglois ont publié une magnifique description des ruines de Palmyre. Quand, de ces débris orgueilleux, l'œil tombe sur les misérables huttes qui sont à leurs pieds, l'imagination effrayée croit avoir parcouru d'une extrêmité à l'autre l'immensité de la nature humaine, & déplore son énorme dégradation.

Le Liban forme une chaîne de montagnes de cent lieues d'étendue. Dans le quartier d'Eden, s'élevent sur une haute montagne toujours couverte de neiges, ces fameux cedres, qui présentent la nature en grand & dans sa beauté primitive. Un voyageur en a mesuré un, dont le tronc avoit dix-huit pieds & six pouces de circonférence. Ses rameaux épais étendoient leur ombre jusqu'à la distance de neuf toises. Son tronc, à neuf ou dix pieds de la racine, se partageoit en cinq principales branches, qui avoient chacune la grosseur de nos plus grands arbres. C'est de là que Salomon tira les cedres qu'il employa à la construction du temple de Jérusalem & de son palais.

Les Maronites sont la plus considérable portion des habitans du Mont Liban. On en compte cent-soixante mille répandus dans quatre cens villages. Ces peuples, Syriens d'origine, ont reçu le Christianisme des Apôtres mêmes, & le professent dans une exacte orthodoxie, avec une lithurgie particuliere, fondée sur une tradition respectable. On ne célèbre qu'une messe par jour dans chaque église. Ils ne s'asseyent jamais dans les temples. Les femmes sont dans des tribunes fermées par des jalousies. Les prêtres, par complaisance pour le Pape, ont adopté l'usage des chapes & des chasubles, & les évêques ont pris des crosses & des mîtres. Le Patriarche est élu par les évêques & confirmé par le Pape. Sa résidence est au monastere de Kanabin, où il vit avec la même frugalité que les autres moines.

L'ancienne famille des Princes Maronites s'étant éteinte, les Pachas

Pachas de Tripoli ont uſurpé le droit de nommer leur chef, qui réſide à Auguſta, ſur les confins du Keſroan. Ce chef eſt tributaire de la Porte. La nation eſt pauvre. Toute ſa richeſſe conſiſte dans les vers à ſoie. On ne peut rien ajouter à l'induſtrie avec laquelle les Maronites cultivent leurs mûriers, & à leur intelligence dans ce qui regarde leurs intérêts : c'eſt à quoi ſe borne leur ſcience. Dans leur médiocrité, qui ſeroit miſere ailleurs, ils vivent contens & heureux. Ils tiennent leur nom de l'Evêque Maron, qui les *retira de l'héréſie d'Eutichès*.

Le reſte du Liban eſt habité par les Druſes & les Arabes. La religion des Druſes eſt un mêlange ridicule de diverſes religions. Ils n'ont ni temples ni prêtres. On prétend que leurs loix permettent l'inceſte, & que les peres abuſent indignement de leurs filles, ſur cette maxime, que celui qui a planté l'arbre peut en manger le fruit. Ces peuples, plus féroces & plus indomptables que les Arabes, ſe rendent très-redoutables aux Turcs, quoiqu'aujourd'hui ils puiſſent à peine armer ſix mille hommes.

La Paleſtine, province dépendante du gouvernement de Damas, eſt bornée par la Phénicie au nord, par l'Arabie Pétrée au midi, par l'Arabie déſerte à l'orient, par la Méditerranée à l'occident. Cette région, autrefois ſi fertile & ſi peuplée, n'offre aujourd'hui, en pluſieurs cantons, que des terres incultes & de vaſtes déſerts. Il reſte quelques habitans dans les montagnes. Les Arabes déſolent, par leurs courſes, le plat pays. Les Turcs qui, par leurs extorſions, ont achevé de l'épuiſer, en tirent à peine de quoi payer les foibles garniſons qu'ils entretiennent dans quelques villes. La plus conſidérable des rivieres qui l'arroſent eſt le Jourdain qui ſe jette dans la Mer Noire ou dans le lac Aſphaltite, ainſi nommé de l'aſphalte ou bitume qu'on recueille ſur ſes bords. La partie orientale de cette Province eſt entre les mains de pluſieurs Emirs qui relevent de la Porte.

Jéruſalem, appellée par les Turcs Elkolds ou la ville Sainte, a une lieue de circuit. Elle ne contient que vingt mille habitans.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Francifcains font en poffeffion de l'Eglife du S. Sépulchre bâtie fur le Calvaire par l'Empereur Conftantin. Les portes de cette églife font gardées par des Janiffaires qui font payer le *cafor* ou taxe à tous ceux qui viennent vifiter les faints lieux. On paie une autre contribution au Gouverneur pour entrer dans la ville.

Céfarée ou Caïfar, place maritime fondée par Hérode le Grand, & gouvernée par un Emir héréditaire, eft une retraite de brigands. Naploufe ou Néapolis, l'ancienne Sichem, eft une grande ville dont le territoire renferme une centaine de villages. L'Emir héréditaire qui commande dans ce canton, eft chargé d'efcorter les Caravanes de la Mecque. Sébafte, l'ancienne Samarie, n'offre que des ruines. Joppé, Afcalon & Gaza font des places maritimes de la Paleftine méridionale. Bethléem, Jéricho, Nazareth & Tibériade font de pauvres hameaux.

La Natolie ou l'Afie Mineure.

Cette Province, la plus occidentale & la plus vafte de l'Empire Turc, eft un pays auffi grand que la France, lequel touche au couchant la Méditerranée, au nord la mer Noire, & à l'Orient l'Euphrate qui la fépare du Diarbekr & de la Turcomanie : c'eft le berceau de la Monarchie Ottomane. On la divife en quatre principaux Gouvernemens ; fçavoir, ceux d'Aladuly à l'orient, de Caramanie au midi, d'Amafie au centre, & d'Anadoli à l'oueft.

En allant d'orient en occident, on trouve d'abord la baffe Arménie dont les villes principales font Sivas ou Sébafte, Malatia ou Mélitène, Lajazzo, un des bons ports de la Méditerranée, &c. Suit le Pont où l'on voit Amafie, Sinope, Tokat, Trébifonde ou Tarabozan. Tokat eft peuplé de vingt mille familles Turques. Il s'y fait un grand commerce de foie, d'uftenciles de cuivre, de marroquins & de toiles peintes. Trébifonde eft vuide d'habitans & remplie de jardins & de petits bois. On vante l'excellence de

Hist. de l'Empire Ottoman.

l'huile & des vins de ſon territoire. Son port, où les plus grands vaiſſeaux trouvoient autrefois un bon mouillage, peut à peine recevoir quelques Saïques. Au midi du Pont eſt la Cappadoce, pays montueux, fertile en vins, en fruits, en grains. Kaiſari, capitale, a deux lieues de circuit. Sur le chemin de Cogni à Céſarée de Cappadoce, Paul Lucas découvrit un monument tout-à-fait ſingulier & inconnu à l'Europe. Ce ſont des maiſons pyramidales que les Turcs appellent les Minarets, parce qu'elles ſe terminent en pointe comme les tours des Moſquées. On en voit ſur le penchant d'une montagne un nombre prodigieux qu'on fait monter même au-delà de deux cens mille, ſans que l'on puiſſe dire ſi c'étoit une ville d'une conſtruction particuliere & unique dans ſon genre, ou les catacombes de la province, ou des eſpeces de Cazernes, ou une pépiniere de cénobites, &c.

La Lycaonie & l'Iſaurie forment avec quelques diſtricts voiſins le Gouvernement de Caramanie. Cogni ou Iconium, autrefois le ſiége des Seljoucides, en eſt la capitale. Son territoire produit beaucoup de coton. Iſauri qui a donné ſon nom à l'Iſaurie, eſt d' truite depuis pluſieurs ſiécles. La Piſidie offre de belles forê & produit quantité de ſtorax, gomme d'un grand uſage dans Pharmacie. Ses principales villes ſont Antékia ou Antioche, rmeſſo, Saglaſſo, &c.

La Cilicie eſt remplie à l'orient de vaſtes plai & hériſſée de montagnes à l'occident. Tarſe, ſon ancienne c itale, eſt toute en ruines ſous le nom de Téraſſa. Adane & M iſna ſont des villes plus conſidérables.

Dans la Pamphilie, Satalie, l'Att des Romains, eſt pourvue d'une citadelle des plus fortes l'Empire Turc. On trouve à peine quelques villages dans l ycie, dans la Carie. Mire, Patare, Xanthus, Aphrodiſia autauropolis, Milet, Héraclée, Halicarnaſſe & d'autres an nes villes ſont preſque totalement détruites. Dans la Ca Sardes ou Sart, capitale de l'ancien Royaume de ce nom, iladelphie & Tiatira, aujourd'hui Akiſſar

Yyyy ij

ou Azar, ne font plus que des bourgs. Manachie, la même que Magnéfie, eft encore une ville confidérable & très-peuplée. On trouve hors de fes murs un très-beau ferrail avec un jardin fpacieux ; c'étoit autrefois le Palais des Princes Ottomans, avant qu'ils euffent tranfporté leur fiége à Prufe. Laodicée eft un amas de ruines parmi lefquelles on découvre de fuperbes reftes de trois amphithéâtres.

La Galatie ou Gallo-Grece a confervé Angre fa capitale fous le nom d'Angora. Cette ville contient cinquante mille habitans ; on y voit de magnifiques antiquités. Peffinunte, Terma, ainfi nommée de fes bains chauds, Gangri, métropole de la Paphlagonie, ont fubi la dégradation commune.

La partie la plus occidentale de l'Afie Mineure offre trois grandes provinces qui font l'Ionie, la Phrygie & la Bythinie, régions fituées fur la côte orientale de l'Archipel en face de la Thrace & de la Grèce.

Dans l'Ionie, Smirne ou Ifmir a près de cent mille habitans, dont vingt-trois mille font chrétiens. Son circuit n'eft aujourd'hui que de quatre mille d'Angleterre ; mais il paroit par fes ruines qu'elle a été beaucoup plus grande. La Méditerranée n'a point de meilleur port, ni de place plus commerçante. Ses dehors offrent des promenades charmantes, de riches vignobles & quantité de maifons de plaifance qui appartiennent à des Francs. Il n'y auroit point de féjour plus agréable dans la Turquie, fi cette ville n'étoit fujette à la pefte & aux tremblemens de terre. Gufelifa ou Magnifa, cadavre de l'ancienne Magnéfie, Ayafalouc ou Ephefe, Tirie, ville très-confidérable, [illegible] dans la même province, ainfi que Pergame, capitale du Royaume fondé par Eumenes, à laquelle on doit les parchemins. Les Bourgades de Fochia & d'Urla font les ombres de Phocée & de Clazomène. Le marbre eft entaffé dans les ruines de cette province. On y tombe à chaque pas dans une trifte admiration. Dans la Phrygie il n'eft refté que deux villes un peu confidérables, Koutaya ou Coty[illegible], & Aphiom Carafou.

Les ruines de Cysique ont, à ce qu'on croit, servi à bâtir Constantinople. Un reste de portique & quelques masures sont tout ce qu'on suppose que le tems a respecté de l'ancienne & de la nouvelle Troie; les Turcs l'appellent Eski-Stamboul, ou la vieille Constantinople, ce qui donne lieu de conjecturer que ce sont les débris de la ville commencée par Constantin. Abidos est un des châteaux du détroit des Dardanelles en face de Sestos.

Dans la Bythinie, Pruse, capitale & ancienne résidence des Sulthans, a une lieue de long sur demi-lieue de large. Les vivres y abondent & sont à bon marché. Le pays produit les plus belles soies de Turquie, ce qui rend ses manufactures très-florissantes. A une demi-lieue de cette ville sont des bains chauds très-renommés : on les appelle les bains de Calipso. Nicomédie ou Olbia, que les Turcs nomment Ismid ou Isnikmid, renferme des antiquités curieuses & un bel Arsenal où le Grand Seigneur fait construire la plûpart de ses galères. Ses murailles détruites en partie font juger que son enceinte étoit autrefois plus grande que celle de Constantinople. On y compte trente mille habitans. Les Arméniens & les Juifs y font un grand commerce de soies, de coton, de laines, de poteries de terre. Il n'y a que quatre ou cinq cens maisons dans un circuit de deux lieues, qui forment l'enceinte de Nicée ou Isnich. Calcédoine est encore une grande ville, quoiqu'en disent Gémelli, voyageur d'ailleurs vrai, & plusieurs autres. La mer est fort étroite entre cette place & Constantinople. Rien de plus agréable que le canal. Les Turcs en sentent si bien le prix, que toutes leurs maisons de plaisance sont bâties sur les rives, où ils ont tout à la fois les plus belles perspectives du côté de l'Europe & de celui de l'Asie. Il y a quelques centaines de palais l'un auprès de l'autre. Les grandeurs humaines étant ici plus variables que par-tout ailleurs, il est ordinaire que les héritiers d'un grand Pacha à trois queues ne soient pas assez opulens pour entretenir la maison qu'il a bâtie, de sorte qu'en peu d'années elle tombe en ruines. Le grand Seigneur a une maison de campagne

Hist. de l'Empire Ottoman.

à Scutari, ville marchande & bien peuplée, vis-à vis de Conftantinople. Héraclée fubfifte encore fous le nom d'Erekli. Claudiopolis eft abfolument détruite.

De toutes les provinces que les Turcs ont réduites fous leur Empire, il n'y en a point dont la décadence foit plus trifte & plus affligeante que celle de la Natolie, comme il eft aifé de le voir dans cette defcription. Un voyageur curieux cherche avec foin ces Monarchies fi vantées de Créfus, d'Antiochus, d'Attale, de Mithridate, & il fe croit bien dédommagé de fes peines, lorfqu'il peut reconnoître les ruines des villes capitales de leurs Empires. La barbarie a fermé les fources de ces richeffes qui faifoient l'objet de l'ambition de plufieurs Princes; & qui obligeoient les plus fages des Romains à s'élever contre le luxe dévorant qui, nourri par les tréfors de l'Afie, confumoit Rome. La culture, l'induftrie, les arts qui vivifient la Nature; l'urbanité, les fçiences, les vertus qui embelliffent l'humanité, tout a péri. La pareffe goûte fur leurs ruines un fommeil de mort; l'ignorance foule ces ruines aux pieds, fans connoître fon crime. Il n'y a que les côtes de l'Archipel & les capitales où le commerce aït maintenu quelque politeffe & des arts. Toutefois, les naturels du pays font pleins d'efprit, & l'on reconnoît fur ce tombeau déplorable de l'antiquité les matériaux qui fervirent jadis à former le berceau de tant de génies célèbres. Les Grecs répandus dans cette contrée, loin d'entreprendre de fecouer le joug, quelque nombreux qu'ils foient, aiment leurs chaînes, & à la place de la grandeur de leurs ancêtres, ils ont allié un orgueil infupportable avec une fi lâche fervitude, qu'un Turc, un bâton à la main, en fait trembler tout un troupeau. Les Turcs mêmes, de cette contrée, font les plus mauvais foldats de l'Empire. On n'en fait aucune comparaifon avec les troupes d'Europe.

POSSESSIONS DES TURCS EN AFRIQUE.

L'Egypte.

Elle eſt ſituée dans la partie orientale de l'Afrique, entre 23 & 33 degrés de latitude, ayant pour bornes au nord la Méditerranée, au midi la Nubie, au couchant des déſerts, au levant l'Iſthme de Suez & la Mer Rouge. Sa longueur du ſeptentrion au ſud eſt de 180 lieues, ſa largeur de cinq ou ſix, à quarante ou cinquante. Les Turcs la nomment Elkobit, pays inondé, les Arabes & les Juifs Miſraïm. Placée entre l'Afrique & l'Aſie, vis-à-vis de l'Europe, baignée d'un côté par la mer d'Arabie, de l'autre, par la Méditerranée, elle ſemble faite pour être l'entrepôt des richeſſes de ces trois parties du monde.

Le Nil eſt le grand fleuve de cette province. Après avoir coulé paiſiblement dans l'Ethiopie où il prend ſa ſource, il s'élance avec un bruit affreux ſur la Haute-Egypte par ſa grande cataracte, formant une nape large de trente pieds, & décrivant un arc ſous lequel on pourroit paſſer ſans ſe mouiller. L'Egypte doit ſa ſubſiſtance & ſes richeſſes au débordement de ce fleuve, lequel, par l'effet naturel des pluies abondantes qui tombent ſous la zone torride, quand le ſoleil entre dans les ſignes méridionaux, s'éleve vers la fin de Juin & ſe répand dans tout le pays par quatre-vingt grands canaux, ſans compter les petits, qui, preſque tous, aboutiſſent à la Méditerranée. Ses inondations périodiques durent environ trois mois. Les tributs que les terres doivent payer au Grand Seigneur, ſe réglent, chaque année, ſur les degrés de hauteur du fleuve, que l'on meſure par le moyen d'une colonne placée à la pointe d'une iſle près du Caire. Le Nil empoiſonne, en quelque ſorte, ſes bienfaits, par les eaux croupiſſantes qu'il laiſſe en ſe retirant. Leurs exhalaiſons rendent le pays très-mal ſain. Les dyſſenteries, les fièvres, la peſte & des maux d'yeux incurables, ſont les triſtes effets de ces malignes influences. Les anciens étoient

Hist. de l'Empire Ottoman.

dans l'idée que la nature avoit dédommagé, par ces inondations, la contrée, des pluies qu'elle leur refufoit. Cependant il y pleut quelquefois très-abondamment pendant l'hiver & quelquefois auffi pendant l'été, mais rarement.

On prétend que les Souverains d'Ethiopie, poffeffeurs des clefs du Nil, pourroient facilement détourner fon cours à quelque diftance de fa fource ou aux cataractes, ce qui feroit la ruine de l'Egypte. Un de ces Princes irrité d'un affaffinat que les Turcs avoient commis à Sennar, en fit la menace en 1706 au Pacha du Caire. Il déclara que, s'ils fe permettoient encore un attentat pareil, il feroit du Nil l'inftrument de fa vengeance, puifque Dieu lui avoit mis dans les mains les fources de ce fleuve & de leur vie.

L'Egypte paffa toujours pour un pays d'une fertilité extraordinaire; elle fut le grenier de l'Empire Romain, comme elle étoit la principale étape du commerce de l'Univers. Les Romains en tiroient des fecours, des tributs & des richeffes inappréciables. Avant que les Grecs l'euffent fubjuguée, elle fe renfermoit dans fa propre abondance. Sa fertilité la confirmoit dans fes fuperftitions & dans fes mœurs qui l'éloignoient de toute communication avec les étrangers. Ses peuples étoient fi peu jaloux du commerce, qu'ils laiffoient celui de la Mer Rouge à toutes les petites Nations qui furent à portée d'y naviguer. Les Grecs, avec des idées plus fociales, avec l'efprit ambitieux de l'induftrie & du luxe, vinrent ouvrir les portes de l'Egypte à cette mer. Tyr n'étoit plus; le commerce étoit libre; l'Egypte devint le centre de l'Univers. Elle fit le négoce avec l'Arabie heureufe & les Indes pour le compte des Romains naturellement plus difpofés à favorifer les Nations commerçantes, leurs tributaires ou leurs alliées, qu'à commercer eux-mêmes. Après que les Mahométans eurent conquis & divifé leurs conquêtes, l'Egypte foumife à des Souverains particuliers, conferva le commerce des Indes; & avec les marchandifes de ce pays, elle attira toutes les richeffes des autres. Ce fut là un

des

des fondemens sur lesquels ses Sulthans éleverent cette Puissance long-tems si formidable, qui résista à tant d'assauts, & qui terrassa tant de peuples. Sanudo, Vénitien fort zélé pour le recouvrement de la Terre-Sainte & pour la ruine du Souverain de l'Egypte, dit, dans l'ouvrage qu'il a écrit sur cette matiere, qu'un des plus grands revenus de ce Prince consistoit dans le trafic des épiceries & des autres marchandises de l'orient. Les droits que l'Egypte retiroit du commerce qui se faisoit au Malabar & à Cambaie, égaloient le tiers des marchandises mêmes. Aussi le Sulthan étoit-il si jaloux de ce commerce, qu'il ne permettoit à aucun Chrétien le passage sur ses terres pour aller aux Indes. Un de ces événemens qui font époque dans l'histoire des révolutions du monde, ruina l'Empire, en détournant les sources de sa richesse. Lorsque la boussole eut ouvert l'orient par le Cap de Bonne-Espérance, les beaux réglemens & l'admirable discipline militaire qui formoient des héros de tous les Mameluks, étayerent envain un Empire, dont le principal soutien s'étoit écroulé; ils ne servirent qu'à éteindre glorieusement une race de grands hommes. Sous les Turcs, l'Egypte tombée, si je puis m'exprimer ainsi, de la royauté, de la liberté, dans une condition privée, dans la servitude, est presque réduite à son sol, à une portion d'elle-même.

Le Grand Seigneur ne tire, dit-on, de cette contrée, que quinze ou seize millions de subsides, dont les deux tiers sont employés à l'entretien des garnisons: mais il faut ajouter à cet impôt des contributions en grains, en légumes, en sucre, & le produit des douanes. L'état des troupes soudoyées pour la garde de ce gouvernement, est de vingt mille hommes; *les officiers représentent eux seuls pour plus de la moitié.*

Les Turcs régissent cette province par un gouverneur de leur nation, qui prend le titre de Pacha du Caire. Les Egyptiens sont imbus d'une superstition qui n'est que l'expérience du passé réduite en augure pour l'avenir. C'est que la destinée de leur pays est d'avoir des esclaves pour maîtres & ses naturels pour sujets.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Turcs & les Arabes reconnoiſſent auſſi cette fatalité, qu'ils attribuent aux vœux du Patriarche Joſeph, qui, d'eſclave, devint, en quelque ſorte, le maître de l'Etat. Quoique l'Alcoran s'oppoſe à ce genre de domination, il ſe perpétue néanmoins conſtamment en Egypte. S'il eſt vrai que le Pacha, ce repréſentant du Grand Seigneur, ait le gouvernement extérieur de cette province, toutefois, les affaires d'Etat ſont entre les mains des Begs, Princes Arabes, ſuivant le Prince Cantimir, qui ont tous été auparavant eſclaves : qualité abſolument indiſpenſable pour avoir part au gouvernement. Ces Emirs ſont chargés de la milice, de la perception des revenus publics, & de la défenſe des provinces ; petits tyrans qui cherchent à s'entredétruire & qui vexent ſans ceſſe les peuples. Ils ſe réuniſſent contre le Souverain comme contre leur ennemi commun. Ils paroiſſent à l'extérieur rendre obéiſſance au Sulthan, mais, dans le fait, ils donnent la loi au Pacha, malgré l'hommage qu'ils vont lui prêter & le tribut qu'ils vont lui préſenter tous les ans au Caire. Si le Pacha n'eſt pas de leur goût ou s'ils ont à s'en plaindre, il arrive quelquefois qu'ils le dépoſent, l'empoiſonnent, le dépouillent & le renvoient plus pauvre qu'il n'étoit venu. Cependant, afin de ménager la majeſté du trône, ils députent enſuite à la Porte des gens à leur dévotion, pour demander un autre gouverneur. La crainte de voir naître une révolte dans un pays éloigné, qui fournit le pain à Conſtantinople, oblige la Porte à fermer les yeux ſur ces déſordres. La même conſidération empêche les Turcs de fouler les peuples. Ainſi, le gouvernement eſt, à peu de choſe près, dans le même état où il étoit ſous les Mameluks, expoſé aux mêmes révolutions, mais avec moins d'éclat. Autrefois, de dix Pachas qu'on envoyoit en Egypte, à peine en ſortoit-il un avec honneur dés mains des Begs. Il eſt vrai qu'Ibrahim réduiſit la hauteur de ces Princes, comme nous l'avons dit, mais les Pachas ne ſçauroient être ſans crainte (1).

(1) Hadgi-Hali-Beg, l'un des Begs, vient de ſe faire reconnoître pour Sulthan & de conquérir une partie de l'Arabie, 1770.

Le Grand Turc, dans la croyance où il eſt que l'Egypte ne ſçauroit lui être enlevée que par un eſclave, n'en donne le gouvernement qu'à des perſonnes nées libres & converties au Mahométiſme. Il ne conféreroit pas la dignité de Pacha du Caire à un captif, encore moins à un Circaſſien. Les eſclaves ſont en ſi grande recommandation dans ce pays, que les Seigneurs choiſiſſent parmi eux leur héritier, au préjudice de leurs propres enfans. L'eſclave devenu maître, donne aux fils de ſon bienfaiteur des offices de ſeiz ou palfreniers, & ceux-ci ſont contens de paſſer leur vie ſous l'obéiſſance de celui qui étoit dans les fers de leur pere. Cet ordre, contraire à la loi de la nature, eſt, dit-on, à l'avantage de l'Etat. On obſerve que les naturels du pays ont une certaine ſtupidité qui les rend incapables de tout gouvernement civil ou domeſtique. Pluſieurs Seigneurs Egyptiens ont eſſayé de polir les mœurs des enfans, & ils n'ont pu, ajoute-t-on, y parvenir. C'eſt leur faute, ſans doute, ſi le fait eſt vrai. Les bons effets de cette biſarre coutume, ſont d'entretenir les eſclaves dans des ſentimens de ſoumiſſion, d'émulation, de probité, par l'eſpoir de la récompenſe, de confier l'adminiſtration des affaires & des biens à ceux qui montrent le plus d'intégrité & de capacité, d'attacher ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent les uns aux autres, d'adoucir les mœurs, &c.

L'appauvriſſement de l'Egypte, quant au nombre de ſes habitans, eſt énorme. Elle a peu de grandes villes; cependant un voyageur les peuple de ſept millions d'ames. Les uns y comptent trois mille; les autres, quinze ou ſeize mille bourgs ou villages. Quant à ſes productions, elle eſt toujours un des plus riches pays de l'univers. Le bled, ſur-tout, y abonde, mais il n'y eſt pas d'auſſi bonne qualité qu'en Europe. Ses autres denrées & marchandiſes ſont le riz, l'orge, les pois & les légumes de toute eſpèce, le lin, le coton, les dates & quantité d'autres fruits, &c. On en tire auſſi des cuirs, du ſucre, du baume, du ſéné, de la caſſe, &c. Elle manque de vin. Deux lacs lui donnent une grande abondance

Hist. de l'Empire Ottoman.

de nitre; les payſans des diſtricts de Tervane & de Nébide, voiſins de ces ſalines, ſont obligés d'en apporter, ceux-là, 42 mille, ceux-ci, 32 mille quintaux, corvée qui leur tient lieu de taille pour les terres enſemencées. Un voyageur la regarde comme une mine de ſel; en effet, ce minéral s'y trouve par-tout. Outre les plantes communes aux autres contrées, l'Egypte en poſſéde de particulières, le Papyrus, jonc qui ſervoit autrefois de papier; le Lotos, ſi révéré des anciens Egyptiens, l'Arum Œgyptiacum, l'Achar, plante gommeuſe, &c. Pluſieurs arbres y portent des fruits toute l'année; il en eſt peu qui n'y conſervent leur verdure dans toutes les ſaiſons.

On trouve en Egypte du marbre granit ou thébain, moucheté de belles couleurs, du noir, du blanc, du jaune, du rouge, &c. Les Turcs ont perdu le chemin de ces carrières. Les marbres des anciens édifices tentent plutôt leur indolente cupidité. Il eſt à croire qu'étant pourvue de carrières & de rochers, l'Egypte a tiré de ſon propre ſein les matériaux de ſes pyramides, que quelques auteurs font venir à grands frais de l'Arabie & de l'Ethiopie.

On cultive ici beaucoup de lin, mais les toiles qu'on en fait ne ſont d'aucun prix, en comparaiſon de celles d'Europe. Les Turcs & les Européens ne les achetent que pour les uſages les plus communs. L'opinion que l'on a eue juſqu'à préſent de la beauté des anciennes toiles d'Egypte, ne paroît pas trop fondée; car les enveloppes des momies ne valent pas mieux que les toiles d'aujourd'hui. Elles ne pouvoient avoir de réputation que dans un tems où l'Egypte ſeule cultivoit le lin & poſſédoit le ſecret de le mettre en œuvre. Les toiles modernes n'ont pas l'épaiſſeur de celles d'Europe. Etant plus minces, elles ſont plus flexibles, ce qui les rend plus durables.

Le poiſſon eſt ici très-commun, & ceux qui demeurent aux environs des lacs en font leur nourriture ordinaire. On en porte beaucoup de ſalé en Syrie, en Egypte & à Conſtantinople; c'eſt une des principales branches du commerce du pays. Le poiſſon du

Nil conſerve, en général, le goût & l'odeur de ſon limon. Cependant, il y en a quatre eſpèces ſi exquiſes, qu'on leur éleva jadis des temples & qu'on bâtit des villes de leur nom. Ces quatre eſpèces ſont, la variole, qui pèſe juſqu'à 100 & 200 livres; l'oxirinchus ou kéchoué, de la grandeur d'une aloſe, avec un muſeau fort pointu; le lépidolus ou bunni, du poids de vingt à trente livres; & le karmond ou payob, poiſſon noir & des plus voraces.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Ce pays, jadis moins peuplé d'hommes que de Dieux, fourmille toujours d'animaux de toutes eſpèces, auxquels, pour la plûpart, le Mahométiſme a enlevé les honneurs divins. On diſtingue le crocodile, animal amphibie, de 20 ou 25 pieds de long, avec une chair blanche & exquiſe. Les Egyptiens vendent ſa peau empaillée aux étrangers. L'hippopotame ou cheval marin, a la tête du cheval, le corps du bœuf, mais plus gros, les oreilles & les yeux fort petits, les narines larges, la peau unie & ſans poil. Il eſt très-léger & très-défiant. La peau ſeule d'un hippopotame fait la charge d'un chameau. Cet animal a la plus forte antipathie contre le crocodile. Il le tue toutes les fois qu'il le rencontre, & c'eſt une des cauſes de la deſtruction des crocodiles, qui, ſi l'on n'avoit grand ſoin de leur faire la guerre, ſeroient capables de faire un déſert de toute l'Egypte, tant le nombre de leurs œufs eſt conſidérable. D'un autre côté, l'hippopotame fait de grands dégâts. En moins d'une heure, il a dévaſté un champ ſemé en bled ou en treffle. Plus il s'avance dans les terres, plus on augure favorablement de la crue du Nil. L'ichneumon, animal de la groſſeur du chat, avec le groin d'un pourceau, la queue d'un renard, les pattes noires & armées de griffes, la peau tachetée, eſt l'ennemi déclaré des ſerpens, des lézards & autres reptiles. Quand il trouve des crocodiles endormis, il s'inſinue, dit-on, tout doucement dans leur ventre, & leur mange tranquillement le foie ſans rien craindre. On dit encore que, quand il ſe prépare à combattre un ſerpent, il ſe fait une eſpèce de cuiraſſe, en ſe plongeant

Hist. de l'Empire Ottoman.

dans l'eau & se roulant ensuite dans la poussière. L'ibis, jadis divinité si célèbre, est un oiseau si particulier à cette contrée, qu'on assure qu'il se laisse mourir de faim, quand on le transporte ailleurs. Il ressemble à la cigogne par le bec & par les jambes; & se nourrit, comme elle, de limaçons & de sauterelles. On prétend que, quand il est malade, il se donne, avec son bec, des lavemens d'eau salée; & là-dessus, ceux qui proposent l'absurde systême qui fait instruire les hommes dans les arts par les animaux, ne manquent pas d'assurer que l'usage des lavemens nous a été enseigné par l'ibis.

Un naturaliste Suédois, (M. Hasselquist), qui, étant à côté de la grande pyramide, ne s'occupoit qu'à chercher des fourmilions dans les sables, & qui n'examinoit sur les obélisques que les espèces de hérons, de vautours ou de chouettes, qui y étoient gravées, a donné, dans son excellent ouvrage sur l'histoire naturelle de l'Egypte, la note des oiseaux qui arrivent en différens tems dans ce pays: ce qui peut servir à éclaircir les questions qui ont été agitées touchant les oiseaux de passage. A la fin d'Octobre & au commencement de Novembre de 1750, M. Hasselquist vit arriver en Egypte les grues, les bihoreaux, les vaneaux, le pélican, les alouettes, les moineaux, les chardonerets & les becfigues. Les oiseaux qui vivent dans des endroits marécageux & sur-tout les canards, arrivent en très-grand nombre au mois de Novembre, tems où les terres que les eaux viennent d'abandonner sont couvertes de grenouilles. Les cailles viennent en foule au mois de Mars.

La race primitive des auteurs de la plûpart des arts & des superstitions du vieil univers, ne subsiste plus que dans environ 40 mille Cophtes dispersés. Les Arabes introduits dans cette contrée dès le règne d'Osman, les Kurdes qu'attira Saladin, les Mameluks Circassiens d'origine, différentes races Turques, quelques Grecs, des Juifs, &c. composent aujourd'hui la nation Egyptienne. Ce mêlange forme un peuple de fourbes, de men-

teurs, de lâches, d'ignorans ftupides & préfomptueux, qui méprifent les autres nations autant qu'ils font eux-mêmes méprifables. Mais, s'il eft vrai que nos idées s'affimilent à nos fenfations, s'il eft vrai que l'ame fe modifie fuivant les objets qui l'environnent, comment, dans un pays où la nature eft fi induftrieufe & fi belle, dans un pays que l'art & le génie ont couvert de fi beaux monumens, dans un pays où tout eft grand, comment les hommes font-ils fi imbécilles, fi vils, fi petits? Il eft donc vrai auffi que, fous une tyrannie étrangère, l'éducation & le malheur rétréciffent tellement l'ame, que les grands objets n'y pénètrent plus : la vue de l'efclave fouffrant ne porte point au-delà de fes chaînes; elles bornent la fphère de fon âme; tout ce qui eft hors d'elle eft perdu pour lui. La fertilité du pays nourrit, d'ailleurs, l'abrutiffante oifiveté. Sans ceffe rajeunie par le limon du fleuve, la terre toujours fraîche, facile & généreufe, n'oblige point les habitans à lutter opiniâtrément contre elle pour lui arracher fes bienfaits. Le defpotifme, fur-tout celui d'un conquérant étranger, attentif à s'approprier les fruits de l'induftrie & du travail, les entretient dans cet engourdiffement, qui, ayant fa caufe dans l'abondance naturelle, ne peut avoir de remède que dans la liberté encouragée. Les Mameluks, pour empêcher la milice de fuivre la pente du pays, lui impoferent la charge de la furmonter par des exercices & des travaux établis avec un ordre fi fingulier & fi rigoureux, qu'il produifit les meilleurs foldats de l'univers.

La fuperftition eft toujours dominante en Egypte. Ses habitans foutiennent, par exemple, que les démons & les lutins n'oferoient pénétrer dans les maifons où il y a de l'aloës. Les Mahométans, au retour du pélérinage de la Mecque, ont grand foin de placer cette plante facrée fur leurs portes, pour repréfenter, fous l'image d'une fleur toujours fraîche, l'efpérance ferme & certaine où ils font de jouir, après leur mort, de l'éternelle félicité. La beauté de l'horifon & la férénité du ciel, fi remarquables que dans les

Hist. de l'Empire Ottoman.

nuits d'été les étoiles font aussi brillantes que dans les plus belles nuits des hivers du nord, n'attirent plus leurs regards. Ces hommes superstitieux, s'opposeroient même aux observations astronomiques des étrangers; il est vrai que les Arabes qui cultivent l'astronomie à leur façon, feroient disparoître tous les obstacles. Il est surprenant que les Européens ne songent pas à profiter, pour les progrès de cette science, d'un avantage abandonné par les naturels du pays. Ceux-ci passent leur vie à fumer, à prendre du caffé, à discourir dans les places, à dormir. Les femmes, quoiqu'en général fort laides, ont l'art de plaire. Les ornemens dont elles parent leurs têtes déguisent les défauts de leur figure. Leur coutume est de se masquer dans leurs visites. Elles se lavent & se parfument plusieurs fois le jour, sans en être pour cela plus propres. On les accuse d'être paresseuses, sensuelles, d'un libertinage outré, d'un maintien immodeste, & d'une impudence cynique dans leurs discours.

Le tems & la barbarie dévorent les informes débris des anciens édifices de l'Egypte. Ils sont tombés ou dégradés, ces monumens si célèbres, qui paroîtroient fabuleux à notre imagination étroite, si leurs ruines n'en attestoient encore l'existence, si elles ne portoient l'empreinte du merveilleux, si elles n'avoient inspiré de grandes idées à des barbares. Elles ont formé les Koumarouiah, les Naser-Mohammed & tels autres Sulthans, qui, dans les fastes des arts, ont leur place à côté des anciens Rois. L'Egypte doit encore avoir dans son fond les matériaux de ces ouvrages, car il est vraisemblable que les grands hommes se forment plus aisément par-tout où la nature est grande, mais son despote est trop loin. Le brutal despotisme lui-même est, à certains égards, plus propre aux grandes entreprises, qu'un gouvernement modéré, parce qu'il prodigue impitoyablement dans les travaux, les forces, les biens, la vie de tout un peuple. C'est par là qu'il paroît quelquefois édifier avec autant de promptitude qu'il détruit. De ces pyramides orgueilleuses de l'ancienne Egypte, il n'y eut peut-être pas

pas une pierre qui ne fût arrosée de sang. Leurs auteurs, avides de jouir, sacrifioient à ces ouvrages des millions d'hommes, dont les bras soutenus par une modique subsistance succomboient sous le faix. Aussi, je ne regarderois ces masses superbes que comme de grands crimes, s'ils n'avoient été que des monumens d'une stérile vanité, mais ils avoient tous un objet utile. Je ne dirai pas que par ces entreprises les Princes répandoient sur les peuples les trésors qu'ils en avoient retirés ; je ne dirai pas qu'ils entretenoient en eux l'esprit du travail ; je dirai seulement qu'elles favorisoient les arts, qu'elles servoient la religion du pays, qu'elles secondoient les loix, & sur-tout qu'elles avoient de grands rapports avec l'agriculture, qui faisoit le fondement de la religion.

On sçait que, les côtés des Pyramides étant dirigés du nord au midi, elles donnoient une méridienne immobile. On sçait que les obélisques étoient de vrais horographes à l'ombre desquels on mesuroit les intervalles du jour. On sçait que les ornemens de l'Architecture Egyptienne présentoient des symboles moraux & politiques. On sçait que l'Histoire de plusieurs Rois étoit gravée en caractères durables sur leurs tombeaux, & que, dans ces Histoires, l'on trouvoit le dénombrement des Troupes, l'état des Finances, les revenus de l'Empire, &c. On sçait que l'Histoire assure des ouvrages de Sésostris en particulier, lequel n'y employa que des captifs, qu'en immortalisant son nom, ils contribuoient à la fureté & à la commodité de l'Egypte. On sçait que les Arts formoient dans ce pays un systême commun avec la Religion, la morale & le Gouvernement. Nous ne connoissons pas d'ailleurs tous les usages auxquels ces édifices étoient destinés. Il est certain que l'Agriculture n'y étoit point oubliée. Quelques-unes de ces hautes tours servoient sans doute d'observatoires. On voyoit sur la tombe d'Osimandrie une couronne d'or d'une coudée d'épaisseur & de trois cens soixante-cinq coudées de tour, chaque coudée répondant à un jour de l'année, & marquant pour ce jour-là le lever & le coucher des astres avec les indications astrologiques,

Hist. de l'Empire Ottoman.

que la ſuperſtition Egyptienne y avoit attachées : ainſi des autres monumens. Il eſt important de remarquer que ces édifices étoient bâtis par les mêmes hommes qui creuſoient des lacs immenſes & de magnifiques canaux pour communiquer les bienfaits du Nil & du commerce à tout le Royaume; qui reſſerroient les torrens dans des digues, qui formoient des champs en terraſſes ſur les eaux, qui changeoient les ſables en des terreins fertiles, &c. Les anciens Hiſtoriens, ceux qui avoient eux-mêmes attentivement examiné ces monumens, atteſtent la perfection & la beauté du travail. Les Grecs eux-mêmes, ces habiles artiſtes, étoient ravis en admiration à la vue des ouvrages de l'Egypte; &, ſi, dans leurs travaux, ils s'attacherent plus à l'élégance qu'à la grandeur; c'eſt peut-être parce qu'ils n'avoient ni les mêmes moyens ni la même élevation que les Egyptiens. Ainſi l'on ne doit adopter qu'avec reſtriction, l'opinion de M. de Guigne qui regarde les belles maſſes de l'Egypte comme une preuve de la groſſiéreté des peuples & de l'enfance des Arts. Dans l'enfance, dit ce ſçavant, on n'imagine que des coloſſes. Dans un âge plus ſage & plus éclairé, on revient aux proportions que doit avoir la Nature. Les hommes, dans les premiers ſiecles du monde, penſoient d'une maniere gigantesque. Ces hommes, qui n'étoient point éclairés par l'expérience, vouloient élever des tours juſqu'aux Cieux. En un mot les grandes entrepriſes n'indiquent point la perfection des Arts.... Les inventions dans leur enfance ont toujours un caractère de ſurabondance & d'excès; la poſtérité plus éclairée s'occupe à les ſimplifier & à les perfectionner.

L'Egypte eſt partagée en dix-ſept Gouvernemens. Je ſuivrai dans ſa deſcription l'ancienne diviſion en haute, moyenne & baſſe Egypte, en allant du ſud au nord.

Les Anciens donnoient le nom de Thébaïde à la haute Egypte, du nom de Thèbes à cent portes, ſa capitale, dont il ne reſte aucun veſtige. Les Turcs la nomment Al-Saïd. En deſcendant le Nil depuis la grande cataracte, on trouve les villes ou villages

ſuivans : Aſna, l'ancienne Syene habitée par des Cophtes ; Kus, bâti ſur les ruines d'Antéopolis ; Girgé, capitale du pays dans laquelle on compte vingt-cinq mille habitans. Il y a aux environs de cette ville quantité de grottes ſépulchrales & d'autres beaux reſtes d'antiquité, particuliérement un temple preſqu'entier, mais enſeveli dans les ſables juſqu'à la voûte. Akmin, ſur les ruines de Panapolis, eſt le ſeul endroit de la haute Egypte où il y ait quelque régularité dans les bâtimens. Quelques familles Copthes exercent l'hoſpitalité à Siout où l'on fabrique auſſi les plus belles toiles de l'Egypte. Il ſe fait un grand commerce de toiles à Manfelot, grande ville.

La partie orientale de cette région ſituée entre le Nil & la Mer Rouge, eſt occupée par des Arabes vagabonds qui ſont preſque toujours en guerre avec les Turcs. C'eſt là qu'on voit le fameux déſert de la Thébaïde rempli dès les premiers ſiecles de ſaints Anachorètes. Il y a peu de ſpectacles auſſi beaux dans la Nature que la perſpective que forment les grottes de ce déſert creuſées par étages dans une haute & vaſte carriere, au bout de laquelle le Nil bordé de hameaux & couronné de forêts d'acacias, de ſycomores, de palmiers, unit par une nappe d'eau deux chaînes de montagnes qui ferment l'Egypte au levant & au couchant. Les voyageurs ne parlent qu'avec admiration des beaux reſtes d'antiquité qui ornent la Thébaïde. Paul Lucas les met fort au-deſſus des Pyramides du Caire & de tous les autres monumens épars dans le reſte de l'Egypte. A deux journées au nord de la grande Cataracte, on a découvert des temples & des palais preſqu'entiers, de longues avenues bordées de ſphinx, des portiques d'une hauteur prodigieuſe, de magnifiques colonnades, des ſtatues dont un voyageur fait monter le nombre juſqu'à un million ; & ce qui eſt encore plus ſurprenant, des peintures auſſi fraîches que belles. On n'a publié juſqu'ici que des deſcriptions confuſes de ces précieux débris.

En continuant de ſuivre le cours du Nil, on entre dans l'Egypte

Hist. de l'Empire Ottoman.

du milieu où l'on trouve Fium, auprès de l'ancienne Arſinoë, dans un pays auſſi agréable que fertile arroſé par le lac Caron ou de Mœris qui a vingt-cinq lieues de longueur & ſoixante de circuit. Suez appartient plutôt à l'Arabie qu'à l'Egypte. A quatre lieues du village de Gize qui a pris la place de Memphis, ſont les trois grandes pyramides que l'on mettoit autrefois au nombre des ſept merveilles du monde. Ces maſſes énormes auxquelles on donne au moins trois mille ans d'antiquité, ne conſervent plus que leur hauteur & leur épaiſſeur. Les derniers conquérans de l'Egypte les ont dépouillées des marbres dont elles étoient incruſtées en dedans & en dehors.

Le grand Caire eſt ſitué au pied d'une montagne à quelque diſtance du Nil & à ſa rive occidentale. Cette Capitale moderne de l'Egypte a environ trois lieues de circuit. Les Rélateurs ne s'accordent pas ſur le nombre de ſes habitans. On la croit communément plus peuplée que Paris. Les uns lui donnent un million d'ames, d'autres ne lui en donnent pas plus de trois cens mille. On y compte près de douze cens moſquées & de ſoixante & dix bains publics, avec une ſeule grande place devant le château. Ses rues ſont étroites, tortueuſes & remplies d'une pouſſiere fort incommode, parce qu'elles ne ſont point pavées. Mais pluſieurs particuliers font balayer & arroſer le devant de leurs maiſons. On va par la ville à cheval ou ſur des ânes; les Dames même n'y ont pas d'autre monture. Le château ſitué ſur une éminence qui commande la ville, dominé lui-même par une montagne, eſt entouré de murailles hautes, épaiſſes, flanquées de groſſes tours, mais mal entretenues. Un aqueduc de trois cens vingt arcades de pierres taillées en forme de diamans, y conduit l'eau du Nil. On y voit outre cela le merveilleux puits dont on attribue la conſtruction à Joſeph, & qui porte le nom de ce Patriarche. Ce château ne peut être habité que par des Turcs. On aſſure qu'il a plus d'une lieue de tour. Les fours où l'on fait éclorre les œufs ſans le ſecours des poules, ſont une des principales curioſités du Caire.

Il y en a trois ou quatre cents dans le Royaume, & ce n'eſt guère qu'aux habitans du village de Bermé dans la baſſe Egypte que le ſoin de diriger cette opération eſt confié. Les Cophtes attirés en Toſcane par le Grand Duc l'ont pratiquée avec ſuccès à Florence. M. de Réaumur l'a heureuſement tentée à Paris. Au reſte l'utilité en eſt très médiocre, parce que les poulets éclos de cette manière ſont chétifs, maigres & inſipides.

Les Turcs donnent le nom d'Errif à la baſſe Egypte, les Anciens l'appelloient Delta, à cauſe de ſa figure triangulaire reſſemblante au *Delta* Grec. Le Nil qui ſe partage en deux bras au-deſſous du Caire, forme les deux côtés de ce triangle dont la méditerranée eſt la baſe. A l'Orient & à l'Occident ſont des déſerts. L'un des canaux du fleuve s'étend à droite juſqu'au voiſinage de Damiette, l'ancienne Peluſe, & l'autre à gauche juſqu'au-delà de Roſſette autrefois Canope. C'étoient les plus fameuſes embouchures du Nil qui entroit, dit-on, dans la mer, par cinq autres branches, dont les voyageurs modernes ne font preſque aucune mention. Cette partie de l'Egypte eſt la plus fertile.

Les villes qui ſe préſentent en venant du Caire, ſont d'abord Manſoura & Mahalus, capitale de la Garbie, villes où l'on fait un grand commerce de coton, de toiles, de ſel armoniac qui ſe fabrique dans le pays. Enſuite Meuſlet ou Manzalet riche en riz. Elle donne ſon nom à un lac, le plus grand de l'Egypte, dont la pêche eſt ſi abondante qu'elle eſt affermée quarante mille piaſtres.

Damiette, une des clefs de l'Egypte, doit être miſe au rang des villes du premier ordre de la Province. Elle a pour toutes fortifications deux châteaux mal entretenus qui défendent la bouche du Nil. On eſtime ſes manufactures de ſoie. Il s'y fait un grand commerce de lin, de riz, de caffé & de toiles peintes. Le pays abonde en grains; il manque de bois. Son ſéjour eſt plus doux & plus ſain que celui du Caire. Le commerce attire à Damiette une foule d'étrangers de tout pays, elle a vingt-quatre mille ha-

bitans. On donne à Roſſette ou Raſſit quatre-vingt mille ames & deux lieues de circuit. C'eſt auſſi une ville ouverte. Ses dehors ſont ſi agréables, que les voyageurs la regardent comme le lieu le plus délicieux de l'Egypte. Cléopatre en préféroit le ſéjour à celui d'Alexandrie.

Alexandrie ou Scanderit que Joſephe appelloit la ſeconde ville de l'Univers après Rome, eſt ſi pauvre & ſi miſérable, qu'elle compte à peine quinze mille habitans. L'eau y manque dans les années où l'inondation du Nil n'eſt point abondante; celle qu'on garde dans les citernes eſt d'une mauvaiſe qualité, ce qui rend le pays très-mal ſain, & a ſans doute contribué à faire abandonner cette ville dont le terroir eſt d'ailleurs d'une grande ſtérilité. Elle a deux ports, dont l'un ne peut être occupé que par les vaiſſeaux du grand Seigneur, & l'autre eſt ouvert à tous les navires étrangers. C'eſt une échelle franche.

Domaines d'Europe.

I.

La Grèce.

Cette Province, la plus méridionale de la Turquie Européenne, s'étend depuis 36 degrés quelques minutes de latitude juſqu'à 43, dans la longueur d'environ cent-vingt grandes lieues, & dans ſa plus grande largeur ſoixante-dix. L'Archipel, la mer Ionienne, celle de Candie la baignent au levant, au couchant & au ſud. La Thrace & l'ancienne Illyrie forment ſes limites au nord. Les Anciens la diviſoient en cinq parties, le Péloponèſe, la Grèce propre, la Theſſalie, la Macédoine, l'Epire. La barbarie a changé ces noms.

La Morée ou le Péloponèſe.

Ce pays ſitué à l'extrêmité méridionale de la province ne tient au continent que du côté du nord par l'iſthme de Corinthe.

Il étoit divisé en Achaïe, Aulide, Elide, Messenie, Arcadie & Laconie.

Les Grecs modernes donnent à la partie orientale de l'Achaïe & de l'Argolide le nom de Sacanie ou petite Romanie. De toutes les villes célèbres qu'on y voyoit autrefois, il ne subsiste que Nauplia, aujourd'hui Napoli de Romanie sur la côte orientale du Péloponèse. Elle contient soixante mille Grecs, outre des familles Turques & Juives; il s'y fait un assez grand commerce. Corinthe, que Philippe de Macédoine appelloit la clef & les fers de la Grèce, n'est qu'un hameau avec quinze cens habitans; les Turcs la nomment Géréme, & les Grecs Corento. De son château appellé Acrocorinthe, on découvre les deux golphes qui l'environnent, les isles de l'Archipel, les montagnes de la Grèce, &c. ce qui, joint aux prairies charmantes & aux beautés locales qui se présentent de plus près, forme un des plus magnifiques spectacles qu'on puisse se figurer, &c. Les Vénitiens, dans le tems qu'ils étoient maîtres de la Morée, réparerent en partie l'Hexamilion ou muraille de six milles qui ferme l'isthme. Le territoire est couvert de villages & prodigieusement fertile en vins, en huile, ainsi qu'en grains, d'une excellente qualité. Argos & Mycènes sont deux bourgs. Il ne reste à Sicyone que cinq ou six maisons.

La partie occidentale de l'Achaïe, la Messénie, l'Elide & une portion de l'Arcadie, ne forment aujourd'hui qu'une seule province que les Grecs ont nommée Kalosopion, mot que les Italiens rendent par Belvedere. Patras ou Patrasso, ville considérable, est parfumée par les fleurs & les arbres odoriférans d'une vallée charmante. Belvédére, l'ancienne Elis, passe pour une des meilleures villes de la Morée. Clarence ou Chiarenza n'offre qu'un amas de ruines entassées sur les ruines de Cyllène. Longenico, l'ancienne Olympia, fameuse par les jeux, est un lieu obscur.

Navarin, Modon & Coron, à l'extrêmité méridionale de la Morée, appartiennent à la Messénie. La premiere, place forte, a succédé à Pyles. Modon, l'ancienne Métore, est une ville com-

merçante, bien fortifiée & assez opulente pour une place Turque. Coron ou Corona, la résidence du Sangiac de la Province, a été le théâtre de plusieurs sanglans combats entre les Vénitiens & les Turcs. Monseningue, l'ancienne Messène, n'est rien.

La Zaconie ou Braccio-di-Maina, la Magne, comprend la Laconie & la plus grande portion de l'Arcadie. Misitra a succédé à Lacédémone, à deux milles de cette ville fameuse, que ses habitans abandonnerent, parce que les Turcs en avoient rompu les aqueducs. L'on compte à Misitra dix mille ames. Son principal commerce est en soie. Ce commerce ne se fait, pour ainsi dire, qu'à la pointe de l'épée, car les facteurs qui vont embarquer les marchandises à Elos, sont obligés de se faire escorter pour n'être pas surpris par les brigands qui habitent la côte. M. le Roi étant dans cette ville, vit dans le Plataniste, plaine couverte de platanes, une espèce de foire & une image des anciens repas publics des Spartiates. Les uns mangeoient sur l'herbe, pendant que les autres dansoient ou se divertissoient au son du tambour. Les Grecs disent que le siége de la beauté est à Misitra. Napoli de Malvoisie ou Monembasia, est bâtie dans le voisinage de l'ancienne Epidaure.

Maina est la capitale d'une petite contrée indépendante, que les Turcs n'ont pu soumettre. Ses habitans s'appellent Mainotes ou Magnotes. On les croit descendus des anciens Spartiates. Ils ont, en effet, des traits frappans de ressemblance dans le caractère avec ce peuple, le plus étonnant qui fut jamais. Voyez ce qu'en dit la Guillotière dans son ouvrage sur Lacédémone ancienne & moderne. Leur pays, situé entre deux chaînes de montagnes, qui le rendent impénétrable, comprend deux autres villes, Vitulo & Prœsti, avec plus de 200 villages. Ce peuple est pauvre, frugal, courageux, indompté, féroce, & si jaloux de son indépendance, que, pendant le siége de Candie, craignant d'être opprimé par le Visir, si la place se rendoit, il demanda aux Génois un canton dans l'Isle de Corse, pour y transporter sa liberté. C'est le seul des

des peuples Grecs qui ait conservé presque sans altération le goût des armes & des exercices militaires. Ne pouvant conquérir un Empire dont la puissance l'accableroit à la fin, il se borne à la petite guerre contre les Turcs & à la piraterie qu'il exerce indifféremment sur les Turcs & sur les Chrétiens, quoiqu'il professe le Christianisme. Les plus dangereux corsaires de l'Archipel sont Mainotes. Ce peuple peut armer dix mille hommes.

Mégalopolis, ancienne capitale de l'Arcadie, est le village de Léontari. On trouve encore la ville de Mantinée, sous le nom de Mand.

La Livadie ou la Grèce proprement dite.

Ses anciennes provinces étoient l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride, la Doride & l'Etolie. Athéne, capitale, subsiste sous le nom d'Athini ou Sétine, petite ville ouverte de tous les côtés & peuplée de douze ou quinze mille ames. Les Turcs ont interdit aux Chrétiens l'entrée du château. Ceux-ci sont gouvernés par des magistrats de leur nation, qu'ils nomment eux-mêmes & qui forment un petit sénat de vingt-quatre vieillards. Leur langage est moins corrompu que celui des autres Grecs & ils ont un accent particulier, qui, par sa mélodie, sent encore l'ancienne Grèce. La ville est pleine d'anciens monumens. On voit encore au port de Phalère des restes des autels élevés *aux Dieux inconnus*, comme ont dit Pausanias & S. Jérôme. On trouve dans le territoire beaucoup d'oliviers, du miel, de la soie, de la cire, &c.

Mégare est un pauvre hameau, fort exposé aux insultes des corsaires. Tiva, qui a pris la place de l'ancienne Thébes, peut avoir quatre mille habitans. Livadia ou Lebadia, si célèbre par l'oracle de Jupiter Trophonien, a donné son nom à la Grèce Moderne. Le village de Castri, sur les ruines de Delphe, est l'unique endroit de la Phocide qui soit habité. On ne trouve dans la Locride que Salona, l'ancienne Amphise, ville où se fait un grand com-

Hist. de l'Empire Ottoman.

merce de coton & de tabac. La Doride eſt aujourd'hui abſolument déſerte. L'Etolie n'a qu'une place conſidérable, nommée Lépante, près de l'embouchure du Golfe qui lui donne ſon nom. Les anciens l'appelloient Naupacte. L'entrée de ſon Golfe eſt interdite aux vaiſſeaux Francs, mais ils peuvent y envoyer des chaloupes de Patras.

Tel eſt l'état actuel de la Grèce propre, pays autrefois ſi floriſſant, que ſes peuples, dans l'Hiſtoire Ancienne, ſemblent occuper une grande partie de l'univers. On y trouve à peine aujourd'hui quarante mille habitans & trois ou quatre cités. Le Grand Seigneur n'en tire pas cent mille écus de tribut. La Grèce, comme l'Egypte, eſt couverte de débris de magnifiques monumens, mais d'une beauté différente. Les Egyptiens imprimerent à leurs ouvrages plus de grandeur & de majeſté : les Grecs répandirent ſur les leurs une grace inconnue avant eux. Les monumens de l'Egypte étonnent, par leur caractère d'immenſité & de durée, ils confondent l'eſprit & l'accablent : ceux des Grecs raviſſent par des charmes particuliers. L'admiration qu'ils font naître eſt plus douce ; elle exerce délicieuſement les facultés de l'ame.

Janna ou la Theſſalie.

Elle eſt au nord de la Grèce propre. On y voit la délicieuſe vallée de Tempé ; l'Oſſa, le Pélion, l'Olympe & le Pinde, montagnes ſi fameuſes chez les poëtes. Un écrivain Anglois aſſure que le Mont Olympe, que la poëſie porte juſqu'aux cieux, eſt beaucoup moins élevé que pluſieurs montagnes des Pyrénées & des Alpes. Le Sangiac de Theſſalie réſide à Janna ou Jannina, l'ancienne Caſſiope. Zeiton a remplacé quelque ville conſidérable. Lariſſa ou Aſabaha, ſur le Pénée, eſt une grande ville, bien bâtie, & aſſez renommée pour ſon commerce. On trouve encore dans cette contrée Démétriade, fondée par Démétrius Poliorcete ; Volo, l'ancienne Pégaſa, d'où partirent les Argonautes ; Armira ou Eretria,

petites places, &c. Le climat de cette province eſt fort tempéré, & ſon terroir montueux eſt des plus fertiles. On y recueille beaucoup d'huile, d'excellens vins, des melons exquis, des figues d'une groſſeur extraordinaire, & une prodigieuſe abondance de fruits de toute eſpèce. Les arbres & les campagnes conſervent toute l'année leur verdure.

L'Arnaut ou l'Albanie.

L'Arnaut comprend l'Epire ou Baſſe-Albanie, que les Turcs appellent Canina & la Haute-Albanie. On peut y joindre la Macédoine propre. L'Epire eſt partagée entre les Vénitiens & les Turcs. Les premiers ſont en poſſeſſion de Larta, de Butrinto, l'ancienne Buthrote; de Prévéſa, autrefois Nicopolis; d'Igalo, bâtie ſur les ruines d'Actium, à l'entrée du Golfe de Véniſe; de Ventza, de Parga & d'autres petites villes maritimes, qu'ils obtinrent en 1718 par le traité de Paſſarowitz, pour la ſûreté de leur iſle de Corfou. Delvino ſur les frontières de Macédoine, Kiméra & Canina, ſur la côte, appartiennent aux Turcs. Les montagnes de Kiméra ou monts Acraucérauniens, ſont dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Epire. Il s'y eſt formé ſous le nom de Kimariots, un peuple indépendant, Chrétien de la communion Romaine, également ennemi des Turcs & des Vénitiens. C'eſt de leurs montagnes que ſont ſortis les Morlaques, les Uſcoques & autres brigands. Ceux qui habitent la côte s'adonnent à la pêche: ils vendent aux étrangers de la poutargue, pâte de poiſſons, compoſée d'œufs de muge, dont les Italiens & les Provençaux font une aſſez grande conſommation. L'intérieur du pays eſt ſi miſérable, que la plûpart des habitans ſe tranſportent par troupes, au tems de la récolte, dans les contrées voiſines, pour gagner, par quelques mois de travail, de quoi ſubſiſter le reſte de l'année. Les Epirotes parlent Eſclavon.

La Haute-Albanie eſt plus fertile & bien plus peuplée que la

Baſſe. Ses villes du midi au nord, ſont la Valone, place importante par ſon commerce, par ſes fortifications, & par ſa ſituation ſur l'embouchure du Golfe de Véniſe; Durazzo, autrefois Dyrrachium, un des meilleurs ports de la Mer Adriatique; Dulcigno, retraite des pirates qui infeſtent la Mer Ionienne & l'Archipel, Croïa, ancienne capitale, ſi célèbre par la belle défenſe de Scanderbeg; Aleſſio ou Liſſa & Antivari, Antiparos, deux villes qui ont été compriſes dans la Dalmatie; Scutari ou Iſcodar, réſidence du Pacha de la province. On trouve à la Valone beaucoup de Juifs qui s'y retirerent il y a environ deux ſiécles, lorſqu'ils eurent été chaſſés d'Ancone par Paul IV.

Les Albanois, Scythes d'origine, ont conſervé toute la bravoure & une partie de la férocité de leurs ancêtres. Ils ſont grands & robuſtes, très-propres pour la guerre, & ſur-tout excellens cavaliers, mais maraudeurs & pillards. La milice des Arnautes, dans laquelle on comprend les Albanois & les Macédoniens, tient ſeule en échec les Janiſſaires : ils vont à l'ennemi avec autant de réſolution & plus de flegme que ces derniers. Après la mort de Scanderbeg, les Sulthans, ou par eſtime ou par politique, en ont toujours tenu un corps à leur ſolde. Ils ſont à pied. Ils ont une manière propre de combattre, il faut que l'armée entière ſoit en déroute pour les déſunir & les diſperſer. Perſonne ne les égale dans la juſteſſe avec laquelle ils tirent un coup de fuſil. Un Albanois ſe fait un jeu d'enlever avec une balle à deux cens pas de diſtance, une pomme de deſſus la tête de ſa mere ou de ſa femme. Il n'y a pas de race humaine qui ait une idée auſſi modeſte de ſon intelligence que cette nation, qui forme une ſecte tout-à-la-fois Chrétienne & Mahométane. Les Arnautes avouent qu'ils n'entendent rien à la controverſe, & qu'ils ſont abſolument incapables de diſcerner quelle eſt la meilleure religion : pour ne pas rejetter la véritable, ils les admettent toutes deux. En conſéquence, ils vont aux Moſquées le Vendredi & aux Egliſes le Dimanche, diſant pour excuſe qu'ils ſont aſſurés d'avoir la protection du vrai Prophête

au jour du jugement, mais qu'ils ne peuvent découvrir dans ce monde celui qui l'eſt.

La Macédoine propre eſt diviſée par les Turcs en deux parties. L'Iamboli ou partie orientale, & la Camenolitarie, c'eſt la partie la plus méridionale avec une portion de la Theſſalie. Elle a pour capitale Salonique, l'ancienne Theſſalonique, ſur le Golfe de ce nom, vers l'extrêmité ſeptentrionale de l'Archipel. C'eſt une des plus grandes & des plus fameuſes villes de la Turquie Européene. Elle a, dit-on, quatre lieues de circuit, ſon château eſt un Eptapyrgion ou à ſept tours, comme celui de Conſtantinople. Son commerce eſt en cire, en laine, en ſoie, en bled & en tabac, plante très-cultivée dans ſon territoire. Les Juifs paroiſſent dominer ſur ſes autres habitans; on en compte trente mille. Comme ils ſont fort induſtrieux, deux Viſirs ſe ſont mis ſucceſſivement en tête de les faire travailler à des manufactures de draps pareils à ceux de France; mais, quelque meſure qu'ils aient priſe & quelque dépenſe qu'ils aient faite, ils n'ont pu réuſſir. On n'y fabrique que des draps très-groſſiers, qui ſe vendent pourtant aſſez bien. Le Grand Seigneur en habille ſes troupes. On voit, près de la ville, des colonnes que l'on dit être des reſtes d'une égliſe dédiée à S. George. Ses habitans racontent que pluſieurs Pachas, Mollahs & Cadis, les ayant fait enlever pour les employer ailleurs, elles n'ont pas manqué de venir réguliérement d'elles-mêmes ſe remettre à leur place, excepté une ſeule fois que S. George, la lance en arrêt, contraignit un de ces Cadhis de les y faire rapporter. Près de Courtiache, village voiſin de Salonique, on découvre ſur une montagne de grands rochers, qui préſentent des figures aſſez bizarres. La tradition prétend que ce ſont les corps de quelques malheureux, qui furent changés en pierres, comme ils fuyoient devant un jeune époux dont ils avoient enlevé la femme. Les Grecs n'ont rien perdu de leur goût pour le merveilleux & pour la fiction. Parmi les opinions populaires d'aujourd'hui, il y en a dans leſquelles on reconnoît l'empreinte des anciennes fables. Au midi de

Salonique ſont Gianiſa ou Géniſar, autrefois Pella; Chitro ou Pidna; Sidero-Capſa où il y a des mines d'or; Bolina; au nord Emboli, l'Amphipolis des Grecs; Kavalla; Philippi, célèbre par la défaite de Caſſius & de Brutus; Okrida ou Okori, réſidence du Sangiac.

Le Mont Athos eſt dans l'Iamboli, à l'entrée du Golfe de Conteſſa. On aſſure que ſa hauteur eſt d'environ quatre lieues, & que, dans le ſolſtice d'été, un peu avant le coucher du ſoleil, il étend ſon ombre juſqu'à l'iſle de Lemnos, c'eſt-à-dire, à la diſtance de vingt-cinq lieues. Ce Mont pouſſe une grande pointe dans la mer, & du côté de la terre, il ſe joint à d'autres montagnes, qui forment avec lui une chaîne de huit lieues de long ſur trois de large. Les monaſtères & les hermitages qu'on y a bâtis, lui ont fait donner le nom de *Monte Sancto.*

Obſervation ſur les Grecs.

Lorſqu'après la mémorable expédition de Pharſale, les Athéniens qui avoient ſuivi le parti de Pompée, vinrent ſe jetter aux pieds de Céſar: *Juſques à quand*, leur dit ce conquérant généreux, *malheureux par votre faute, devrez-vous votre ſalut à la gloire de vos Ancêtres?* Mais des Barbares ne pardonnent point aux vivans en faveur des morts, ni des fautes en faveur des vertus & des talens. Elle eſt tombée ſous des vainqueurs impitoyables cette nation qui, avec une poignée de ſoldats & une flotte médiocre, réprimoit, briſoit les forces de tout l'Orient, & qui depuis, raſſemblée ſous les étendards Macédoniens, abolit l'Empire, les langues & les noms de tant de Nations. Cependant les Grecs forment la portion la plus nombreuſe des habitans de l'Empire; ils occupent la plus conſidérable partie des campagnes & preſque toutes les iſles de l'Archipel. Il n'y a guère de ville, ſans en excepter la capitale, où leur nombre ne ſoit beaucoup plus grand que celui des Turcs. Secondés par les Princes chrétiens, ils ébran-

leroient sans doute les fondemens de l'Empire, s'ils étoient capables d'une résolution généreuse. Mais, après avoir gémi pendant plusieurs siècles sous le joug, ils s'y sont façonnés. La servitude est devenue leur maniere d'être naturelle. Ils en supportent les incommodités avec le même esprit que les maux attachés à la condition humaine. S'ils rouloient en eux-mêmes quelque pensée, ce seroit un projet d'esclave, celui de changer de fers; car ils n'aspireroient qu'à obéir au Czar de Russie. Outre que ce Prince professe la même Religion qu'eux, ils ont des prophéties qui le leur annoncent pour libérateur. Quant aux Princes Catholiques-Romains, ces peuples ont tant d'aversion pour eux, qu'ils ne préféreront jamais leur domination à celle des Turcs. Il n'y a qu'une révolution singulière qui puisse reproduire leurs anciennes vertus.

Si tous les sujets de l'Empire sont exposés à des vexations, on peut dire que la tyrannie choisit les Grecs, si l'on me pardonne l'expression, pour ses victimes favorites. Le dernier Musulman peut les maltraiter & les frapper sans risque : avec une légere amende il paie la vie d'un chrétien : mais qu'un Grec leve la main sur un Turc, il est puni d'une peine capitale. Une parole indiscrete contre la Religion dominante est un crime du premier ordre qu'on ne peut expier que par la circoncision. Si un homme dans l'ivresse ou dans le transport de quelque passion violente, a promis d'embrasser le Mahométisme, les Cadhis l'obligeront de remplir cet engagement & l'étendront même sur ses enfans, s'il en a de jeunes. On condamne au même sacrifice ceux qui ont un commerce de galanterie avec une femme Turque. Dans tous ces cas il faut ou abjurer l'Evangile, ou se résoudre à perdre la vie. Le choix est bientôt fait; il faut pour les grands sacrifices de grandes ames; libre, la Grèce produisoit des hommes généreux qui sçavoient affronter la mort; esclave, elle ne produit presque plus que des lâches bien peu propres, ce semble, à devenir des martyrs. Ce n'est pas seulement la crainte du dernier supplice qui en fait des apostats, une récompense légere a souvent la même

Hist. de l'Empire Ottoman.

vertu. Dans les fêtes qui se donnent à la circoncision des fils du Sulthan, on en voit toujours une foule se convertir par le puissant motif d'intérêt, & aller devant le trône de l'Empereur fouler aux pieds leur bonnet & leur Religion dont il est le symbole. Un prêtre Turc leur fait prononcer, le doigt levé, la formule Mahométane : *Dieu est Dieu, & Mahomet est son prophète.* On les circoncit dans la tente voisine. Sous le règne d'Amurath III, il y en eut plus de quatre mille qui, dans une pareille cérémonie, arborerent à ce prix le turban.

Comme la maxime des Turcs est de tolérer toutes les Religions & d'étendre la leur sans violence, ils ont laissé aux Grecs leurs temples & la publicité du culte, mais avec des restrictions. Ils ne peuvent par exemple construire de nouvelles églises, ni même rebâtir les anciennes sans un ordre du grand Seigneur, que les Ministres & le Serrail vendent ordinairement fort cher. Des différences humiliantes leur rappellent continuellement l'état d'ignominie où la fierté Musulmane les a réduits. Il ne leur est pas permis de porter des pantoufles jaunes. Ils ne peuvent aller à cheval dans les villes. Dans quelques provinces on ne leur accorde d'autres montures que des ânes ou des chameaux; enfin tous les chrétiens paient un tribut pour l'exercice de leur Religion, sans parler des contributions extraordinaires qu'on exige d'eux sous le titre ordinaire d'*avanie.*

Cette capitation, appelée Carach, est fondée, ainsi que la tolérance, sur l'Alcoran même qui ordonne que chaque personne parvenue à l'âge de maturité ait à payer chaque année treize drachmes d'argent, si, en devenant sujette de l'Empire, elle veut garder sa Religion. Le bon plaisir du Sulthan a été long-tems la seule règle de cette taxe qu'on diminuoit ou haussoit tour-à-tour jusqu'au tems où le Visir Kuprogli Mustafa la fixa par une division relative aux fortunes, à dix léonins pour les riches, à six pour les personnes dans la médiocrité, à trois pour les pauvres. Les femmes, &, ce qu'il y a de remarquable, les prêtres en sont exemts.

Il

Hist. de l'Empire Ottoman.

Il eſt bon de remarquer de quelle maniere les Turcs s'y prennent pour connoître quand on eſt parvenu à l'âge de maturité. Si quelqu'un allégue ce prétexte pour ſe diſpenſer du carach, on prend avec un fil la meſure du tour de ſon cou, & enſuite on applique le fil ſur ſon viſage. S'il ne va pas du bout du menton juſqu'au ſommet de la tête, c'eſt ſigne que la perſonne n'a pas atteint l'âge compétent, & elle eſt exemte de tribut pour l'année. S'il répond exactement à la hauteur du viſage, ou s'il l'excede, il faut payer le carach ſans rémiſſion.

Les Grecs, quoiqu'aſſervis à un joug tyrannique, ne laiſſent pas toutes fois de ſe gouverner en divers lieux ſuivant leurs propres lois. Dans pluſieurs places du continent & dans la plupart des petites iſles de l'Archipel, ce peuple élit tous les ans les Magiſtrats qui, ſous l'ancien titre d'Archontes, ſont chargés de l'adminiſtration de la juſtice dans les affaires civiles, & de la levée des impôts. Pour ce qui eſt des cauſes criminelles, la connoiſſance eſt toujours réſervée aux Turcs. Dans les places maritimes, c'eſt le capitan Pacha qui les juge, lorſqu'il fait avec ſa flotte la viſite des iſles pour y recueillir le carach.

Le Chriſtianiſme Grec prévaut contre les charges dont ſes ſectateurs ſont accablés en Turquie. Il s'étend dans quelques contrées de l'Etat de Veniſe, dans la Podolie, la Circaſſie, la Géorgie, les deux Ruſſies, l'Ethiopie, & l'Abiſſinie.

Dans la ſplendeur de Conſtantinople, ſes Patriarches qui ſuçoient, en quelque ſorte, l'orgueil du trône, s'étoient élevés, par la faveur des conciles, à la Primatie de l'Orient & au premier rang en dignité après les Pontifes de Rome. Bientôt, dans l'affaire des trois chapitres, l'Egliſe Grecque lutta avec avantage contre l'Egliſe Latine. Les Patriarches de Conſtantinople ne tarderent pas de s'arroger le titre d'Evêques Œcuméniques ou généraux ; & les querelles du Monothéliſme & des Images, en déſuniſſant l'Orient & l'Occident, favoriſerent leur ambition. Enfin, Photius intrus, vers le milieu du 9ᵉ ſiécle, ſur le ſiége de

la capitale, leva l'étendart du grand ſchiſme, qui, depuis tant de ſiécles, ſépare les Grecs & les Latins. Cet homme, le plus ſçavant de ſon ſiècle & le plus capable de ſervir, par ſes lumières, la religion, mais avec des mœurs irrégulières, avec une ambition audacieuſe, avec un génie Grec, trés-propre à enlever, par ſes ruſes & par ſes intrigues, un peuple à la véritable Egliſe; cet homme, célèbre par ſes talens & par les malheurs de la Chrétienté, rendit héréditaires, ſous le Pallium Patriarchal, ſes ſentimens de domination & d'antipathie contre le Pape; il les communiqua à toute l'Egliſe Grecque, en accuſant ſpécieuſement d'erreur l'Egliſe Latine, ce qu'aucun des Grecs n'avoit fait ouvertement avant lui. Dans une Bulle circulaire, il tâcha de ſoulever la foi de l'Orient contre les Latins, pour s'être, diſoit-il, relâchés de l'auſtérité du carême, pour avoir renouvellé les erreurs de Manés en condamnant le mariage des prêtres, & pour avoir mis au ſymbole une addition impie, à deſſein d'introduire dans l'Egliſe une doctrine auſſi dangereuſe que nouvelle. Cette derniere accuſation concernoit les paroles *filioque*, que les Occidentaux avoient inſérées dans le concile de Nicée, pour marquer que le S. Eſprit procéde du Pere & du Fils. Les Grecs applaudirent au zèle de Photius ſur cette innovation à un ſymbole qui étoit, en quelque ſorte, leur ouvrage, ils la traiterent d'attentat. Au onzième ſiécle, Michel Cérularius, Evêque de Conſtantinople, & Léon Métropolitain de Bulgarie, réveillerent le ſchiſme aſſoupi; ils ajouterent aux reproches faits par Photius à l'Egliſe Latine, celui de judaïſer en ſe ſervant des Azymes dans le Sacrifice de la Meſſe, au lieu que J. C. avoit célébré l'Euchariſtie avec du pain levé. La haine, en s'invétérant avec la prévention dans l'ame des Grecs, s'aigrit au point qu'en 1182 l'uſurpateur Andronic Comnéne ne crut pas pouvoir commencer ſon régne par une action plus agréable au peuple que par le maſſacre général des Latins établis à Conſtantinople.

Les Empereurs Latins qui ſuccéderent aux Grecs, négocierent

la réunion ſous des auſpices défavorables, & avec de faux ſuccès. L'an 1275, Michel Paléologue, dans le concile de Lyon, ſoumit les Grecs à l'Egliſe Romaine; mais les Grands de l'Empire & un Synode les releverent d'une acceptation forcée. On oppoſa l'anathême à l'anathême. Michel Paléologue n'ayant pu ſatisfaire Rome, qui le ſommoit d'obliger l'Egliſe d'Orient à réformer ſon ſymbole, par l'inſertion du *filioque*, ſe vit excommunié par les Grecs & par les Latins; il ſe déclara contre ces derniers, & le ſchiſme fut autenthiquement rétabli à Conſtantinople par un concile. Les choſes ſubſiſterent dans cet état de diviſion pendant près d'un ſiécle. La reconnoiſſance inſpira des penſées de paix à Jean Paléologue, à qui le Pape Urbain V avoit procuré quelques ſecours contre les Turcs. Son abjuration & ſon zèle ne donnerent que des eſpérances. Les Turcs preſſerent Conſtantinople. Jean II, radouci par le danger, traita en même-tems avec le Pape Eugene IV & avec les Peres du concile de Bâle, quoiqu'il y eût entr'eux une diviſion ouverte. Les deux partis le rechercherent & le ſecoururent; mais ils porterent leur animoſité juſques dans la rade de Conſtantinople, où leurs eſcadres furent ſur le point d'en venir aux mains. Enfin, les Grecs parurent capituler au concile de Florence. Le Pape promit à l'Empereur, par un traité, des ſubſides, des ſecours, & ſes ſollicitations auprès des Princes Occidentaux, & le décret d'union dreſſé conformément à la doctrine de l'Egliſe Romaine, fut ſigné en 1439. Mais l'Empereur & les Evêques Grecs adhérans au concile, ne recueillirent de leur voyage que les cenſures & les malédictions du clergé de Conſtantinople, qui ſe perſuada que par lâcheté & par corruption, ils avoient trahi la cauſe de leur Egliſe. Les Grecs aimerent mieux tomber ſous le glaive des Turcs que fléchir ſous les décrets & l'autorité de Rome. Le fanatiſme publia que Dieu avoit permis la deſtruction de la Monarchie Grecque pour punir ſes derniers Empereurs, qui avoient trahi la foi de leurs peres en voulant s'unir avec les Romains. Le turban de Mahomet ſur les tours de Conſtantinople,

Hist. de l'Empire Ottoman.

parut à ce peuple de frénétiques moins odieux que ne l'eût été la thiare du Pape. Depuis la prise de cette ville, il n'a plus été question de raccommodement.

Les disputes des Grecs & des Latins intéressoient moins le dogme que la discipline, aussi l'Eglise Romaine ne traite-t-elle ordinairement que de Schismatique l'Eglise séparée de sa communion. Les Grecs ne reconnoissent point la suprêmatie du Pape, prétendant que le Pontife de Rome n'a élevé sa chaire si fort au-dessus des autres siéges épiscopaux que par usurpation. Le premier des conciles & l'écriture ne s'étant point expliqués sur la procession du fils, ils croient que l'Eglise a eu tort de prononcer sur cet article. Ils ne regardent le purgatoire que comme un lieu d'exil & de tristesse, où les ames sont privées de la vue de Dieu jusqu'à l'entiere expiation de leurs fautes, sans être purifiées par le feu ni punies d'aucun autre supplice.

Ces peuples, les plus grands jeûneurs du Christianisme après les Arméniens, ont quatre carêmes; le grand carême ou le carême de Pâques, pendant lequel ils ne se nourrissent que de coquillages, de poissons qui n'ont point de sang, de poutargue & de caviart (qui sont des œufs de poisson salés) de légumes apprêtés à l'huile, de miel, d'olives, & de fruits de la saison, excepté dans la première semaine, ainsi que le jour des Rameaux & celui de l'Annonciation, auxquels il leur est permis de manger du beurre, du fromage, du lait, des œufs & toutes sortes de poissons. 2°. Le carême de St Pierre & de St Paul, depuis la Pentécôte, jusqu'à la fête de ces Saints. L'usage des poissons est permis pendant ce tems là, mais le laitage est interdit. 3°. Le carême de la Vierge, du premier Août, jusqu'à l'Assomption. L'abstinence est aussi sévère que dans le grand carême. 4°. Le carême de Noël, ou de l'Avent. L'usage du poisson est permis pendant ce tems, excepté les mercredis & les vendredis, qui sont ici les jours d'abstinence: car les Grecs ne font pas maigre le samedi, coutume, selon eux, Judaïque & condamnable.

Les Grecs adminiſtrent les Sacremens d'une manière différente de la nôtre. Le baptême ſe donne par immerſion, c'eſt-à-dire, en plongeant dans l'eau le corps entier de l'enfant, tout frotté d'huile, ce qui ſe répéte trois fois. On donne immédiatement après le baptême, la confirmation, enſuite la communion, & ſept jours après, une oblation nouvelle. L'extrême-onction ſe confère non-ſeulement aux malades, mais aux perſonnes en ſanté, avec de l'huile ſacrée ou de l'huile commune indifféremment. Les perſonnes, en ſanté, reçoivent ce ſacrement avec la confeſſion, & une onction ſur l'épine du dos à chaque péché qu'ils déclarent; plus les péchés ſont griefs, plus elles ſe paient chérement; la moindre coûte un écu.

Les Moines, qui dans l'Orient ont la direction de preſque toutes les conſciences, font un trafic très-lucratif de la confeſſion. Ces *Pères ſpirituels*, qui quelquefois ignorent juſqu'à la formule de l'abſolution, réduiſent la pénitence à des taxes qu'ils impoſent arbitrairement ſur chaque péché. On élève quelquefois à la prêtriſe, des enfans de quinze ans. Le poſtulant paſſe ſouvent par tous les grades en quatre jours. L'Evêque, avant de lui conférer le ſacerdoce, demande aux aſſiſtans s'ils l'en jugent digne: &, quand il ſe trouve un ſeul oppoſant, l'ordination eſt refuſée, ou du moins ſuſpendue. Un homme qui aſpire à la prêtriſe, peut ſe marier avant que de la recevoir, pourvu que ce ſoit avec une vierge, & qu'il ait fait lui-même ſes preuves de chaſteté, c'eſt-à-dire, qu'il ait déclaré en confeſſion, qu'il n'a jamais connu de femme, & que le papas ou prêtre qui l'a confeſſé, le certifie à l'Evêque. Il n'eſt pas permis de dire la Meſſe, lorſqu'on a paſſé la nuit avec ſa femme. Le caractère ſacerdotal n'eſt point ineffaçable, ſuivant les Grecs. Les papas qui ſe remarient le perdent, & retournent à l'état ſéculier.

Le pain deſtiné à la conſécration, eſt pêtri avec du levain; on applique deſſus des caractères qui ſignifient *Jeſus-Chriſt eſt vainqueur.* Les mains qui le préparent doivent être pures, c'eſt-à-dire,

que les perſonnes qui y travaillent doivent s'être ſéparées de leurs femmes ou de leurs maris, vingt-quatre heures auparavant. S'il n'y a pas de communians, le papas qui, avant la conſécration, a rompu le pain en un grand nombre de parcelles, conſomme toutes les eſpèces : ſi quelqu'un des aſſiſtans s'approche de la ſainte table, on lui donne, avec une cuillier, une portion du pain & du vin conſacrés. Ce qui reſte du pain dont on a tiré les parcelles de la conſécration, eſt diſtribué aux Fidèles, ſous le nom de pain béni.

Les Grecs ne croient pas que les nœuds du ſacrement du mariage ſoient indiſſolubles. Un mari mécontent de ſa femme, n'a qu'à donner dix écus au Patriarche pour obtenir, ſur une ſimple requête, une ſentence de ſéparation, en vertu de laquelle les deux parties ont la liberté de former un nouvel engagement. Dans la cérémonie du mariage, le papas qui s'eſt aſſuré du conſentement des époux, les couronne de feuilles de vignes, & leur paſſe & repaſſe, de l'un à l'autre, des anneaux dans les doigts. Après la cérémonie, les parrains & les marraines que les mariés ont pris, font avec eux pluſieurs tours, ſe tenant les uns les autres par la main; &, ſuivant une ancienne coutume, les aſſiſtans leur donnent des coups de poing & des coups de pied. Cette farce finie, le papas diſtribue aux mariés & aux aſſiſtans, une eſpèce de ſoupe au vin, après qu'il en a goûté lui-même. Les parens & les amis envoient ce jour-là aux époux de grandes proviſions de pain, de viande & de vin : on ſe réjouit ainſi à frais communs, pendant deux mois.

Dès qu'une perſonne a fermé les yeux, il eſt du cérémonial de pouſſer des cris lamentables, non-ſeulement dans la maiſon du défunt, mais dans tout ſon quartier, chacun affectant de pleurer ſa mort, juſqu'à ſes ennemis mêmes. Les parens, les amis, & des pleureuſes gagées environnent le défunt, & l'entretiennent comme s'il étoit vivant. Elles expriment éloquemment, en hurlant, en s'arrachant les cheveux, en ſe frappant la poitrine avec

violence, la douleur de la famille. On ſçait que les Grecs ont toujours mis beaucoup d'oſtentation & d'éclat dans les marques publiques qu'ils ont données de joie & d'affliction.

Lorſqu'on porte le corps en terre, il eſt revêtu de ſes plus beaux habits, dans une bière ornée de rubans & de fleurs. Les femmes accompagnent avec leurs cris, les prières des papas; elles s'arrachent les cheveux : autrefois, elles ſe les coupoient ſur les tombeaux de leurs parens & de leurs amis, leur ſacrifiant ainſi l'ornement dont elles étoient le plus jalouſes. En entrant dans la chapelle, on diſtribue aux pauvres leur ſalaire, & aux parens du pain & du vin. Les parens font leurs derniers adieux au défunt, en les baiſant à la bouche. La ſcène finit, comme chez les anciens, par des feſtins & des danſes, où l'on ne s'épargne pas plus les conſolations, qu'on n'a ménagé les larmes & les cris. La morale de la philoſophie payenne appelloit ainſi les plaiſirs ſur le bord de la tombe; & l'on trouve communément chez les poëtes, le tableau de la mort à la ſuite de la plus vive image des jeux. La mort, dans leurs peintures, n'étoit pas ce ſpectre hideux que les poëtes, & ſur-tout les peintres modernes, nous préſentent pour inſpirer de l'effroi : c'étoit l'image d'une eſpèce de ſommeil, dans lequel on ne faiſoit que ceſſer de reſpirer & paſſer à une autre vie, à moins que la mort ne fût violente.

C'eſt une coutume aux enterremens, d'envoyer à l'égliſe l'offrande du coliva, c'eſt-à-dire, d'un plat de froment cuit, garni de fruits & de confitures. On le met avec des paniers de fruits & des pots de vin ſur la ſépulture du mort pour l'uſage des prêtres. Ces oblations ſe renouvellent pluſieurs fois. Conſtans dans leurs ſentimens de tendreſſe & d'amitié, ou peut-être ſeulement, fidèles à l'obſervation de l'ancien uſage, les Grecs vont de tems en tems pleurer ſur les tombeaux. Cette coutume entretient la ſenſibilité, rappelle la nature. Ces peuples ne craignent pas, comme nous, de chercher la douleur qui nous attache à l'humanité. Ils ont donc le cœur bon, & d'une bonté agiſſante, puiſqu'ils ne craignent

Hist. de l'Empire Ottoman.

pas de s'attendrir. Les héritiers distribuent tous les jours aux pauvres, pendant l'année du deuil, la portion de nourriture qu'on servoit au défunt. On laisse croître sa barbe, & l'on ne change pas de vêtement durant tout ce tems-là. Il y en a qui s'abstiennent même alors de l'usage des sacremens, & qui se font scrupule d'aller à l'église : abus que les papas sont quelquefois forcés de réprimer par la menace de l'excommunication.

Pendant les fêtes de Pâques, que les Grecs célèbrent avec tant de joie & d'éclat, il est un jour où ils se rendent ensemble sur les tombeaux pour verser des larmes sur leurs ancêtres & sur leurs concitoyens. Ils pourroient y pleurer la perte de leur liberté, à l'exemple des Possidoniens, qui, ayant été obligés par les Romains de changer de mœurs & de langage, s'assembloient un jour de fête des plus solemnels de la Grèce, pour s'entretenir de leur ancienne langue, de leurs usages, de leurs loix, de leur patrie, & ne se séparer qu'après s'être arrosés de pleurs les uns les autres.

On trouve les tombeaux, suivant l'ancien usage, sur les grands chemins. Ils ne sont point entourés de murs, comme nos cimetieres. Cet asyle est toujours sacré ; il est désigné, dans tout l'Orient, par les pierres qui honorent ceux qu'on y a ensevelis. Les marbres, les ornemens, les épitaphes distinguent les états, les rangs, les possessions. On grave, comme autrefois, des armes sur la tombe d'un militaire, un cizeau sur celle d'un sculpteur, ainsi des autres. Les épitaphes modernes conservent la simplicité qui les caractérisoit anciennement.

« Le spectacle de ces monumens, dit M. Guis, dans le parallèle de l'ancienne & de la nouvelle Grèce, le spectacle de ces » monumens, loind'avoir rien d'affreux, n'est pas même aussi triste » qu'on pourroit se le persuader d'après les idées qu'il présente. » J'ose même dire, comme si j'étois encore assis sur les tombeaux » des Grecs, qu'on s'y arrête avec plaisir. La sorte d'horreur qu'ils » inspirent, est bien adoucie dans une vaste campagne, par la » variété des objets environnans. D'ailleurs, la curiosité, l'huma-

» nité

» nité même trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qui ani-» ment ces monumens, & où trop ſouvent les miſérables hu-» mains reçoivent, pour la première fois, le prix de leurs ver-» tus. Alors l'envie ſe tait, l'erreur a diſparu. Que l'artifice & le » menſonge ſoient le poiſon de la vie, mais que, du moins, la » vérité ſoit écrite ſur les tombeaux. Une promenade agréable » nous conduit à ces monumens religieux où notre place eſt mar-» quée. Ils ſemblent nous rapprocher de ceux qu'une abſence éter-» nelle ſépare de nous, & nous inſpirent preſque toujours des » réflexions utiles. » C'eſt ainſi que, pour les ames ſenſibles, la vue des tombeaux, loin de ternir les charmes de la campagne, ne fait que les rendre plus intéreſſans.

Les Grecs ſe perſuadent que le diable entre dans le corps de certaines perſonnes, après leur mort, les ranime en quelque manière, & en forme des fantômes terribles qui tourmentent les vivans. Ces prétendus revenans s'appellent *vroucolavas.* Des vagabonds & des brigands profitent de cette crédulité des peuples, pour commettre, ſous ce nom, beaucoup de déſordres. On voit quelquefois les gens du meilleur eſprit frappés de ces chimères comme la populace. C'eſt une véritable maladie de cerveau auſſi dangereuſe que la manie & la rage, dit Tournefort.

Les Turcs n'ont laiſſé aux Grecs que des égliſes mal bâties & pauvres. L'entrée du ſanctuaire eſt interdite aux laïques. Les Empereurs n'étoient pas, là-deſſus, plus privilégiés que leurs Sujets.

Le culte des ſtatues eſt en horreur chez les Grecs & chez tous les Chrétiens Orientaux. Ces hommes, qui, proſternés devant des peintures, des images brodées, & même des bas-reliefs, leur vouent un culte qui tient un peu de l'idolâtrie, car on conſulte les tableaux [on les gronde dans le malheur, on jure par eux &c.] Ces hommes, preſque adorateurs des peintures, traitent d'idolâtres les Latins, qui s'agenouillent devant les ſtatues. Ils ſe fondent ſur ce que l'écriture défend les ſtatues parfaites, *in formam*

Hist. de l'Empire Ottoman.

viventis, & que les ſimulacres ont été l'objet propre de la vénération des Gentils. Comme ſi la défenſe portée chez les Juifs contre le culte des images, ne tomboit pas ſur toutes ſortes de repréſentations, & que les Gentils qui n'euſſent adoré que des peintures, n'euſſent pas été idolâtres. Les Iconoclaſtes, dans un tems où le ſouvenir des rits du paganiſme étoit récent, attaquerent les ouvrages peints, & les raiſons alléguées par le ſecond Concile de Nicée s'étendent également ſur toutes ſortes de repréſentations, tant peintes, que ſculptées.

Mais pourquoi le culte des ſtatues fut-il, dès le premier tems, interdit aux Grecs, tandis que celui des peintures leur étoit permis ? Peut-être parce que l'adoration des ſimulacres avoit été plus commune dans le paganiſme, & que le culte en eût été plus dangereux. Il eſt certain que les ſtatues ont joué le principal rôle ſur les autels de l'idolâtrie. Outre qu'elles étoient un objet de culte, elles étoient un inſtrument de ſéduction; car les prêtres, par leurs preſtiges, leur prêtoient une fauſſe vie, qui parut aux yeux des Païens la divinité même. On crut que les Dieux repoſoient dans l'intérieur de ces corps, dont l'extérieur étoit inanimé. Les Grecs ſe le perſuaderent d'autant plus aiſément, qu'ils étoient aſſez ſenſibles, aſſez ſurperſtitieux, & aſſez avides de merveilles, pour prendre, dans leurs tranſports extatiques, ces repréſentations qui rendoient parfaitement toutes les formes & toutes les parties de l'objet, pour l'objet lui-même ; au lieu que les tableaux n'avoient pas pu ſervir aux fourberies des prêtres, & ne pouvoient pas faire la même illuſion. D'ailleurs, il faut conſidérer que la peinture n'avoit eu chez les Grecs que quelques beaux jours ; que l'antiquité ne compte pas beaucoup d'excellens peintres; que les idoles peintes étoient des Dieux fragiles; & que diverſes cauſes concoururent de bonne heure à leur deſtruction. L'âge de la ſculpture fut beaucoup plus long & plus fécond en habiles artiſtes. Leurs chefs-d'œuvres déifiés & ſubſiſtans, après la deſtruction de ceux de la peinture, en attirant l'admiration des nouveaux Chrétiens, au-

roient peut être pu rappeller les esprits à l'ancien culte, & enlever les hommages aux figures moins parfaites que la sculpture moderne eût offertes au respect des Chrétiens Grecs. Ainsi, les statues parurent tout-à-la-fois, un objet trop odieux & trop dangereux, pour en exposer à la vénération des Grecs. Mais, comme il falloit, à un peuple de son caractère, des objets sensibles à honorer, on leur donna les peintures.

Les Grecs sont gouvernés, pour le spirituel, par quatre Patriarches. Celui de Constantinople, qui prend le titre d'Œcuménique, a sous lui environ 160 Evêques, dont quelques-uns prennent la qualité d'Exarque ou de Primat; d'autres, en plus grand nombre, celle de Métropolitain ou Archevêque. Les Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem peuvent à peine rassembler, chacun dans leur district, quarante Evêques. Tous les Prélats de l'Eglise Grecque sont tirés de l'ordre religieux. Ils vivent dans des monastères, où, pratiquant avec exactitude les loix de l'institut, ils ne se distinguent des autres moines que par une vie plus édifiante. Leur habit est une longue robe de drap noir ou brun, semblable à celle des religieux & des Papas. Un bonnet de velours orné de quelques perles, leur tient lieu de mître. Leur crosse qui a la forme d'une béquille, est incrustée de nacre & parée d'autres ornemens. Le choix des quatre principaux Pontifes dépend absolument du Grand Seigneur, quoiqu'il se fasse, pour la forme, une élection. Les suffrages se réunissent toujours en faveur du sujet présenté par le Despote.

Le Patriarchat se vend, comme toutes les charges de l'Empire. Il est aujourd'hui à 60 mille écus. Les Grecs, pour y mettre l'enchere, n'attendent pas la mort de celui qui le posséde. Leurs Patriarches se détrônent les uns les autres, comme faisoient leurs anciens Empereurs. Le nouvel aspirant, quelque pauvre qu'il soit, trouve toujours des fonds dans la bourse des Juifs, qui lui prêtent à gros intérêts, l'argent dont il a besoin, pour déplacer le possesseur. Le premier soin du Patriarche, après qu'il est instal-

lé, eſt de recouvrer ſes avances, en taxant les prélatures, qu'il donneroit au plus offrant, ſi on lui refuſoit ces contributions. Les évêques, à leur tour, rançonnent les papas, & les papas vexent leurs paroiſſiens. C'eſt ainſi que le mal produit le mal, & que la tyrannie roulant d'un degré à l'autre, va frapper plus rudement le peuple, qu'elle écraſe en s'arrêtant ſur lui. Souvent le Patriarche, pour accélérer le paiement de ces taxes, les vend à l'enchere aux Turcs, qui, exacteurs impitoyables, en vertu du pouvoir patriarchal qu'ils reçoivent, interdiſent & caſſent ſouvent les eccléſiaſtiques qui ne ſont pas en état de les payer, pendant qu'ils extorquent des autres une ſomme particuliere pour leurs peines.

Les Papas, (nom autrefois commun à tous les Evêques occidentaux, & enſuite excluſivement affecté à l'Evêque de Rome, ſur la fin du onzième ſiècle, par le concile de Clermont,) ſont des prêtres ſéculiers, d'une pauvreté très-évangélique; car ceux qui tirent deux cens livres de leurs bénéfices paſſent pour des gens aiſés. Les revenus des Evêques ſont, à proportion, auſſi modiques. Les Papas d'orient ſont qualifiés du titre de *votre ſainteté*; les Patriarches, *votre toute ſainteté*; les Evêques, *votre toute-prêtriſe ou votre béatitude*. On aſſure qu'il n'y a point de ſociété d'hommes plus corrompue & plus ignorante que ces gens-là. Il eſt certain que la pauvreté du clergé doit l'entretenir dans l'ignorance, & l'ignorance s'accommode aſſez avec la corruption.

Les caloyers ou moines ſuivent preſque tous la régle de S. Baſile; le nombre en eſt très-grand. Ils récitent, la nuit comme le jour, de très-longs offices. Toutes les heures qu'ils ne paſſent point à l'égliſe, ils les emploient à des dévotions particulières, ou à des travaux manuels, à l'agriculture, à la fabrique des draps, à la pêche, à la tranſcription & à la correction des livres. Telle eſt leur indigence que, malgré leur travail & leur vie frugale, ils ſont ſouvent obligés d'envoyer pluſieurs de leurs freres à la quête pour ſe procurer le néceſſaire. Les aumônes leur viennent en abondance, parce qu'on ſçait qu'ils n'abuſent point d'une préten-

due pauvreté pour importuner les riches. Leur pain ordinaire eſt un biſcuit dur & groſſier. Ils ne mangent point de viande, & ils ont coutume de s'abſtenir de tous les poiſſons qui ont du ſang. Ils jeûnent trois jours dans la ſemaine avec un morceau de pain & de l'eau. Dans les carêmes, il y en a qui paſſent juſqu'à trois ou quatre jours ſans prendre aucune nourriture. La vie des hermites eſt encore plus auſtère, ce qu'ils prennent d'alimens ſuffit à peine pour les empêcher de mourir. Ces abſtinences outrées, jointes à la ſolitude affreuſe dans laquelle ils vivent, les font ſouvent tomber dans des rêveries pitoyables & enfin dans la démence. Quand on ſe repréſente la divinité ſous le caractère de la bonté & même de la juſtice par excellence, on ne peut preſque s'empêcher de la croire offenſée par les excès de ces malheureux. Il y a dans l'égliſe Grecque des religieuſes, mais dont la vie eſt beaucoup moins auſtère que celle des moines. Ce ſont communément des veuves & quelquefois des filles pénitentes, qui, commençant à être ſur le retour, font vœu, dit-on, de pratiquer des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneſſe. Elles vivent en communauté ſous une ſupérieure, qui a des raiſons pour n'être pas des plus ſévères. Elles ſe conſacrent ordinairement au ſervice des malades.

Pratiques religieuſes, uſages profanes, manières, goûts, qualités, les Grecs ont preſque tout reçu en héritage de leurs premiers ancêtres, mais ils ont preſque tout corrompu, & ils ont perdu le ſens de la plûpart de leurs coutumes figuratives. C'eſt une imitation machinale des anciennes mœurs, ce ſont les ruines de l'ancienne Grèce. Il eſt à remarquer que les Turcs, ſuivant la coutume des Tartares leurs freres, ne s'embarraſſent point d'introduire dans les pays conquis leurs uſages, comme les nations qui ſe croient plus policées; ils ſont plus près d'adopter ceux des peuples aſſujettis par leurs crimes. Il faut auſſi obſerver qu'en Turquie, ce ſont les conquérans qui s'exercent à la courſe, à la lutte, à la danſe pyrrhique & à tous les anciens jeux de courage & de

Hist. de l'Empire Ottoman.

force. Ces maîtres, en enlevant la liberté aux naturels du lieu, ſemblent les avoir condamnés à leur céder encore les exercices qui ſervoient à former & à entretenir parmi eux les diſpoſitions aux travaux militaires. La pyrrhique, par exemple, eſt danſée par les Turcs ou par des Thraces, qui, armés de boucliers & d'épées, ſautent légérement au ſon des flûtes, & ſe portent & parent des coups avec une agilité ſurprenante. Il y a des cantons où ces exercices ſont aſſez généralement en vigueur. Auſſi, par la force des anciennes inſtitutions & par les avantages naturels du pays, c'eſt la Grèce qui fournit à l'Empire Ottoman ſes meilleurs ſoldats, comme ſes meilleurs matelots.

» Il n'y a pas, dit Mme de Montague dans la deſcription des » environs d'Andrinople, d'inſtrument de muſique dans les mains » des ſtatues Grecques & Romaines, qu'on ne puiſſe voir dans » celles du peuple de ce pays. Les jeunes bergers ſe divertiſſent » à faire des guirlandes pour leurs agneaux favoris, que j'ai ſou- » vent vus ornés de fleurs & couchés à leurs pieds, pendant qu'ils » chantoient ou jouoient de la flûte; ce n'eſt pas qu'ils aient ja- » mais lu de romans, mais c'eſt l'ancien amuſement du pays qui » leur eſt auſſi naturel que le jeu du bâton ou du balon à nos » bergers Anglois, parce que la douceur & la chaleur du climat » leur défendent tout exercice violent, & leur inſpirent l'indo- » lence. Je ne regarde plus, continue l'Auteur, Théocrite com- » me un écrivain fabuleux; il n'a fait que peindre ſimplement la » vie paſtorale de ſa patrie. Avant que l'oppreſſion eût livré les » payſans à l'indigence, je ſuppoſe qu'ils s'occupoient tous, com- » me les plus heureux d'entr'eux le font actuellement ». Ces payſans heureux de l'Empire Ottoman ſont les jardiniers, Grecs, pour la plûpart. Une de leurs récréations eſt de s'aſſeoir avec leurs familles ſur le bord de quelque rivière, & de marier au murmure des flots, le ſon d'un inſtrument ruſtique; cet inſtrument eſt, pour l'ordinaire, la flûte ancienne, compoſée de roſeaux de grandeur inégale, leſquels rendent un ſon ſimple, mais plein de

douceur. Cet amusement est très-commun dans les campagnes.

En parcourant la Grèce, Homère ou d'autres peintres anciens à la main, on retrouve leurs personnages, on éclaircit divers traits de leurs poësies, & l'on y découvre des beautés nouvelles. Les Princesses & les Dames du premier rang passent leur tems à broder des voiles & des robes, toujours environnées d'un grand nombre de femmes, comme on a peint Andromaque & Héléne. La description du baudrier de Ménelas répond à la lettre, à ceux que les Grands portent aujourd'hui, attachés pardevant avec de grosses agraffes d'or, & ornés tout autour d'une broderie superbe. Ce voile, d'une blancheur éclatante, qu'Héléne jette sur son visage, est encore en regne, & l'on ne peut voir, (ce qui arrive souvent) une demi-douzaine de vieux Pachas, avec des barbes vénérables, se chauffer au soleil, sans penser au bon Roi Priam & à ses Conseillers, &c. Les mariages des Dames Turques rappellent l'épithalame d'Héléne par Théocrite : mêmes cérémonies perpétuées. Les Grecs ont conservé l'usage de l'adoption ; il leur semble qu'il y a bien plus de raison à enrichir & à rendre heureux un enfant qu'on a *élevé*, comme dit la phrase Turque, *sur ses genoux* & dans le respect filial, qu'à laisser une fortune à une personne qui n'a souvent d'autre mérite & d'autre rapport avec vous qu'un nom. Cet usage s'est introduit avec d'autant plus de facilité parmi les Turcs, que les noms ne se transmettant point parmi eux, ils n'ont point cette vanité à soutenir.

Après la prise de Constantinople par les Turcs, les plus habiles d'entre les Grecs emporterent en Occident les arts & les sciences de leur patrie : elle tomba dans une barbarie affreuse. La plûpart de nos voyageurs assurent qu'une ignorance crasse subsiste encore aujourd'hui chez cette nation. Tournefort dit même que c'est un grand mérite parmi les gens d'église de sçavoir lire, & qu'à peine y a-t-il sur les terres des Turcs une douzaine de personnes habiles dans le Grec littéral. La Guillotiere & d'autres en parlent sur un ton différent. Le Prince Cantimir assure que la

Hist. de l'Empire Ottoman.

Grèce, loin d'être, comme on le dit, le siége de la barbarie, a produit, dans ces derniers tems, des génies comparables à ceux de l'antiquité. Il nomme Callinicus Patriarche de Constantinople, distingué par sa rare éloquence; Mélétius, Archevêque d'Athénes, prélat d'une littérature universelle; Miniati, Evêque de Messéne, philosophe subtil & théologien habile; Marc de Larisse, excellent grammairien; le diacre Métrophane, poëte qui approchoit fort de l'antiquité; Licinius, natif de Monembasie, habile médecin, auquel la République de Venise accorda le titre de Comte; Constantin, fils de Ducas, Prince de Moldavie, que cet Ecrivain place au-dessus de la plûpart des anciens Grecs; Andronic, de la noble race des Anghari, célèbre par sa profonde connoissance de la langue Grecque; Anastase Nausis, qui s'est fait connoître en Allemagne & en Angleterre, &c. Il y a à Constantinople une académie pour la nation Grecque, dans laquelle on enseigne l'ancien Grec, les belles-lettres, la philosophie, la théologie, la médecine & autres sciences. Le Prince Cantimir y a vu fleurir des personnages consommés en divers genres, entr'autres, Sebastus, qui se rendit célèbre par un calendrier ecclésiastique & par des écrits de controverse, & Alexandre Maurocordato, homme profondément versé dans la littérature orientale & occidentale. Entre les nombreux ouvrages de ce célèbre Interprête de la Cour Ottomane, que son fils a mis au jour en Moldavie, on estime sur-tout une histoire du monde, depuis la création jusqu'à notre tems, & un traité sur la circulation du sang, qu'on a plusieurs fois imprimé en Italie. Il faut pourtant avouer que les Grecs sont barbares, du moins, par rapport aux arts. C'est ainsi, qu'en fait de peinture, ils ont un goût monstrueux; car, pour rendre, par exemple, leurs tableaux piquans, ils dessinent toujours sur un fonds d'or; ils n'observent ni ombres ni proportions, &c.

Les Grecs des isles & de la campagne s'habillent fort simplement. La plûpart n'ont qu'une camisole de toile ou de drap sans manches, une chemise de coton, un caleçon de toile bleue fort ample,

ample, avec une calotte rouge assez profonde, en guise de bonnet, & des pantoufles ou des bottines de marroquin de même couleur pour chaussure. Les gens de distinction ont de longues robes & de longues vestes, peu différentes de celles des Turcs. Leur bonnet a la forme d'un pain de sucre.

L'habillement des femmes varie selon les pays & les conditions. Elles portent, en général, sur la chemise, des jupes très-courtes; il y en a qui mettent par-dessus une espèce d'habit. Leur coëffure est également décente & agréable. Quelquefois elles renferment leur cheveux relevés en une grosse touffe dans un rézeau. Les femmes les plus qualifiées les laissent flotter en tresses; elles n'ont sur la tête qu'un petit chapeau, orné de perles ou de diamans. Leur chaussure consiste en des patins, qui ne couvrent que l'extrêmité du pied. Le sang est assez beau parmi les personnes d'un certain rang, mais dans les conditions subalternes, les femmes sont fort laides. Ce qu'elles ont de plus généralement beau, c'est la taille: elles s'habillent si mal, qu'elles ne tirent presqu'aucun parti de cet avantage. Elles vont presque tous les jours aux bains, ce qui n'empêche pas qu'elles n'aient l'air très-mal-propre. Les loix du pays & l'humeur jalouse des hommes, les obligent à une grande retenue. Elles sont beaucoup plus portées à s'humaniser avec les naturels du pays qu'avec les étrangers. On les accuse d'être passionnées pour la parure & pour la dépense, vaines, ambitieuses, composées dans leur maintien, mais avec une affectation qui ressent plus l'orgueil que la dignité. Leurs ouvrages de broderie surpassent tout ce qu'on fait ailleurs de plus parfait en ce genre.

Pour ce qui est des hommes, ils ont, en général, l'air bas & commun, la physionomie peu agréable, la taille médiocre, le teint bazané. Des siècles d'esclavage n'ont point humilié l'orgueil de ce peuple, qui, avec tous les foibles des petites ames, est plus infatué que jamais de son ancienne grandeur, & qui regarde tous les Occidentaux comme des barbares échappés de ses fers. Il n'y a pas d'amour propre plus misérable que celui qui nous fait oublier

ce que nous sommes pour nous enfler de ce que nous avons été; il ne voit pas que c'est là l'éloge que l'on donne à ceux qui méritent la satyre; il ne sent pas que l'orgueil qui n'est point soutenu par les forces de l'ame, n'a qu'un pas à faire d'une extrêmité à l'autre: ainsi, celui qu'il rend insolent dans la fortune, il le laissera ramper dans l'adversité, comme on le voit dans les Grecs. Dans l'avilissement, ils ne connoissent point la honte, ces hommes qui, pour peu qu'ils soient dans l'aisance, prennent, sans pudeur, les noms de Paléologue, de Comnénes, de Lascaris, de Lusignan, de Justiniani, &c. Leur paresse égale leur orgueil. Contens de vivre au jour le jour, ils ne cherchent, dans l'agriculture, dans la pêche, dans les travaux méchaniques & dans le commerce, rien au-delà de leur subsistance. Grands fumeurs, comme les Turcs & tous les peuples paresseux, l'ennui qui les accable les force de recourir à ce charme puissant. Ils sont toujours passionnés pour les jeux; mais ces jeux qui, chez leurs ancêtres, étoient des objets politiques, ne sont chez eux que des amusemens frivoles. On danse autant qu'autrefois, mais on ne danse plus dans le même esprit; on copie l'ancienne Grèce sans la comprendre. Les Grecs ont, d'ailleurs, de l'esprit & de la gentillesse. Doux, sociables, caressans, grands parleurs, railleurs, menteurs, & fourbes comme autrefois, qu'on les arrache à la servitude qui les accable, l'on verra leurs ancêtres se reproduire en eux avec les mêmes défauts, les mêmes talens, les mêmes vertus. Le moral a subjugué le physique, mais il ne l'a pas détruit.

I I.

La Romélie ou Romanie, ancienne Thrace.

Les Arabes, sous les premiers Califes, donnerent le nom de Rum-Yli, pays de Rome, à toutes les provinces de l'Empire Romain, qu'ils connoissoient. Amurath I, ayant conquis la Thrace, en forma un grand gouvernement, auquel il affecta le nom du-

quel s'eſt formé celui de Romélie ou de Romanie. Ce pays eſt entre 40 & 43 degrés de latitude, & environ 41 & 46 de longitude; il a 80 lieues du levant au couchant, 40 du midi au nord. Il eſt borné à l'orient par la Propontide & la Mer Noire, à l'occident par la Macédoine, au ſeptentrion par les montagnes de Bulgarie, au ſud par l'Archipel.

L'Hebre, aujourd'hui le Mariza, qui deſcend du Mont Rhodope, traverſe la Thrace du couchant au levant, juſqu'à Andrinople. La partie la plus orientale eſt la plus fertile; l'air y eſt par-tout très-ſain, &, ſi la peſte le corrompt, ce ſont les vaiſſeaux d'Alexandrie qui l'apportent : ainſi, ce fléau ne doit être imputé qu'à la négligence des Turcs. Cette négligence paroît un trait de barbarie à ceux qui ne ſe peignent la peſte que ſous les couleurs funèbres de la mort & de la dépopulation. Mais c'eſt là un de ces faux jugemens, dans leſquels nous jette l'habitude de généraliſer les idées particulières que nous prenons des choſes dans notre propre ſol, ſoit phyſique, ſoit moral. La peſte eſt, en général, peu malfaiſante en Romanie, ainſi, elle n'y cauſe pas beaucoup d'inquiétude; elle ne demande pas tant d'attention de la part du gouvernement; & peut être garantit-elle les Turcs de pluſieurs de nos maladies qu'ils ne connoiſſent point. Les terribles hiſtoires que l'on raconte de ſes ravages dans la Turquie, ſont ſouvent très-peu fondées. La Romanie a des mines d'argent, de plomb & d'alun. Le bois y eſt rare.

Conſtantinople, que les Turcs appellent Stamboul, eſt aſſiſe, comme la ville de Rome, ſur ſept collines, dont la hauteur inégale ſemble doubler ſon étendue. Ses maiſons étayées, ſes palais, ſes jardins, ſes moſquées, avec leurs minarets & leurs coupoles, forment ſymmétriquement un magnifique amphithéâtre, dont le circuit comprend dix ou douze lieues, en y joignant le port & les fauxbourgs. Sa forme triangulaire fait qu'elle ſe préſente à ceux qui viennent par mer, ſous différens aſpects, qui ſont comme des changemens de ſcène. On croit voir ſucceſſivement

Hist. de l'Empire Ottoman.

trois ou quatre villes, dont chacune paroît immenſe. Le côté occidental de ce triangle regarde la terre ferme. Les deux autres expoſés à l'orient & au midi, ſont baignés par le Boſphore & par la Propontide. Le Boſphore a creuſé une anſe dans le côté oriental, pour y former un des plus beaux ports de l'univers. Cette ville étant ſituée entre la Mer Noire & l'Archipel, ſur le canal étroit qui ſert de communication à ces deux mers, les vaiſſeaux ne peuvent paſſer de l'une à l'autre ſans l'agrément de la Porte; le long de ce canal, dans une eſpace de vingt milles, la vue eſt enchantée d'une grande variété de perſpectives admirables. La rive, du côté de l'Aſie, eſt bordée d'arbres fruitiers, de villages, & de payſages délicieux. Un autre avantage de la poſition de Conſtantinople ſur les deux mers, c'eſt de tirer avec facilité, quelque vent qui règne, des ſubſiſtances de toutes les contrées maritimes qui l'environnent. Sagredo dit ingénieuſement que Conſtantinople eſt entre les bras d'une nourrice bienfaiſante, dont les mammelles l'allaitent tour-à-tour.

Il ſemble que le ſpectacle de Conſtantinople vu dans un certain éloignement ne ſoit qu'une magnifique illuſion; à meſure qu'on s'en approche, le charme ſe diſſipe inſenſiblement; &, quand on y eſt entré, on cherche la ville que cette perſpective annonçoit, dans des rues tortueuſes, mal propres, obſcures, mal pavées, enſevelies ſous les terraſſes, étroitement reſſerrées entre des maiſons baſſes & conſtruites de tablettes de bois, comme des barraques, ou entre de hautes murailles, qui environnent les maiſons un peu conſidérables, & maſquent juſqu'à la façade des plus beaux palais. Les toîts plats de ces maiſons de bois débordent tellement ſur la rue, qu'il eſt très-facile de ſauter ſur les terraſſes d'un côté de la rue à l'autre; cette ſtructure contribue à multiplier les maladies contagieuſes. Elle rend de même les incendies auſſi communs que terribles. Ils s'allument aiſément & ſe communiquent de même, à cauſe de la matière dont les maiſons ſont conſtruites & de la méthode que l'on emploie pour les

chauffer. On n'y connoît guère les cheminées & les poëles; mais on se sert d'une machine de bois nommée *Tendour*, de la forme d'une table, haute de deux pieds, & couverte d'un beau tapis ou d'un ouvrage de broderie. On met dans ce tendour un peu de cendres chaudes, & l'on étend les jambes sur le tapis. Les Turcs travaillent, & souvent dorment à cette table. Dans leur sommeil, il leur arrive quelquefois de la renverser, & le feu prend; mais on est rarement exposé à périr, parce qu'il n'y a point d'escalier à descendre pour s'échapper. Cet accident est si commun, que les habitans n'en paroissent pas touchés; ils retirent leurs effets sur une barque, & ils voient avec une singulière philosophie leurs habitations enflammées. Par la même cause appuyée des principes de leur religion, ils ne redoutent pas plus la peste que le feu. Le peuple croit fermement qu'on n'a rien à craindre de ces deux fléaux, lorsque quelque cigogne établit son nid au bas d'une maison. On a pour ces oiseaux un respect religieux, parce qu'on croit qu'ils font tous les ans le voyage de la Mecque. On honore de même la colombe, à cause de son innocence.

Quoique l'extérieur des maisons n'ait point d'éclat, toutefois l'intérieur en est fort agréable. Si les Turcs ne bâtissent pas avec plus de pompe & de solidité, il faut en accuser, non le mauvais goût de la nation, puisque les édifices publics sont d'une beauté singuliere, mais la tyrannie du gouvernement, parce que, toute maison étant dévolue au Sulthan à la mort du propriétaire, au lieu de faire de grandes dépenses en pure perte pour la famille, on ne songe qu'à se loger commodément pour la vie, sans s'inquiéter que l'édifice se renverse une année après. Chaque maison est divisée en deux parties, jointes par un passage très-étroit. Le premier corps-de-logis présente d'abord une grande cour & tout autour une galerie ouverte. Cette galerie conduit à tous les appartemens, qui sont, pour l'ordinaire, assez vastes, & qui ont deux rangs de fenêtres, rarement plus de deux étages, & chacun a sa galerie. C'est là le logement du Maître. L'autre corps-de-logis est le

Hist. de l'Empire Ottoman.

Haram, qui a auſſi une galerie, mais tournée vers le jardin, ſur lequel donnent toutes les fenêtres. On y trouve le même nombre de chambres que dans le premier, mais plus gaies & plus magnifiques, ſoit dans les peintures, ſoit dans l'ameublement. Le ſecond rang de fenêtres eſt fort bas, avec des grilles comme dans les monaſtères. Toutes les piéces de cet appartement ſont couvertes de tapis de Perſe & élevées, à une extrêmité, de la hauteur d'environ deux pieds, ce qui forme le ſofa. C'eſt là que les Turcs étalent tout leur luxe. Entre les fenêtres ſont des conſoles, où l'on met des parfums & des corbeilles de fleurs. C'eſt la mode d'avoir dans la partie baſſe de l'appartement des fontaines de marbre, d'où s'élancent des jets d'eau qui entretiennent la fraîcheur. Chaque maiſon a ſes bains particuliers. On n'y voit point de nos parterres, mais elles ont des jardins couverts de grands arbres, qui donnent un ombrage délicieux. Au centre du jardin eſt le Kioske, grande ſalle élevée de huit ou dix marches, environnée d'un treillis doré, ornée de belles fontaines au milieu & couverte par-tout de ſeps de vigne, de jaſmins, de chevrefeuilles, qui forment une eſpèce de muraille de verdure; de grands arbres entourent ce lieu, qui eſt le théâtre des amuſemens & des plaiſirs; les femmes y paſſent la plus grande partie de leur tems, occupées de leur muſique ou d'ouvrages de broderie. On ne voit point de lits dans toute la maiſon. L'uſage eſt de les enfermer de jour dans des armoires pratiquées dans la muraille, & de les dreſſer le ſoir ſur des nattes. Les voyageurs vulgaires qui aiment beaucoup à parler de ce qu'ils ignorent, ont donné une idée bien différente des maiſons de ce pays : ils en jugeoient par l'extérieur. Un Chrétien n'eſt preſque jamais admis dans la maiſon d'un Turc de diſtinction, à moins qu'il n'ait un caractère très-particulier, ou que ce ne ſoit dans quelqu'occaſion extraordinaire, & les Harams ſont toujours une terre défendue.

Le Grand Seigneur a, dans Conſtantinople, trois principaux palais, l'Eſki-Serai ou vieux ſerrail, le ſerrail d'Ibrahim Pacha,

& le Boyuch-Serai ou grand ferrail. L'Eski-Serai eft deftiné aux femmes, aux concubines, aux fœurs, aux meres des Empereurs défunts, aux nourrices de leurs enfans & aux Sulthanes difgraciées. Le ferrail d'Ibrahim fert de logement & de collège à quatre cens pages & de place pour les jeux folemnels des Princes Turcs. Le grand ferrail eft la demeure du Grand Seigneur; il a une grande lieue de circuit. La mer baigne deux de fes côtés; le troifième eft adoffé à la ville. C'eft un affemblage irrégulier de palais bâtis en divers tems par les Empereurs, avec plus de folidité que de magnificence; ce ferrail, de forme triangulaire, eft environné d'une haute & forte muraille, flanquée de tours.

La principale porte, appellée *Capi* ou la porte par excellence, nom par lequel l'ufage s'eft introduit de défigner la Cour Ottomane, eft fous la garde de cinquante capigi ou portiers, ouverte à tout le monde. Elle conduit à une longue cour, où l'on voit l'infirmerie du ferrail, un attelier très-vafte pour battre monnoie, & un magafin d'armes, de drapeaux & de dépouilles enlevées aux Chrétiens. On paffe delà dans une feconde cour plus fpacieufe, environnée de portiques, & divifée en allées pavées de marbre ou plantées de cyprès. C'eft dans fon enceinte que font les cuifines, le khafna ou tréfor, le Divan pour l'adminiftration de la juftice, la grande écurie, avec des chambres où l'on garde des harnois fi précieux, qu'on en a vu dont les brides & les croupieres feules excédent la valeur d'un million. La porte de cette cour ne s'ouvre que pour des gens de diftinction. L'Empereur feul peut y entrer à cheval.

La grande porte du Haram ou de la demeure des Sulthans, eft dans l'aile gauche de la même cour qui conduit à l'appartement de l'Empereur. C'eft dans la premiere falle de cet appartement que les Miniftres d'Etat s'affemblent & que les Ambaffadeurs reçoivent leur audience. On y voit un trône enrichi de perles & de diamans. Le refte du palais confifte en divers deffeins, fuivant les faifons de l'année. L'intérieur eft orné magnifiquement.

Les murs de la plûpart des chambres sont incrustés de jaspe, de porphyre & d'autres matieres précieuses. Des fontaines jaillissantes embellissent les cours qui sont pavées de petites pierres de marbre fin, arrangées en Mosaïque. On y trouve des kioskes ou belvederes, pour respirer la fraîcheur & jouir du spectacle de la mer. Le nombre des jardins répond à ceux des appartemens. Le corps-de-logis des femmes n'a vue que sur ses jardins particuliers. On assure que dans la grande bibliothéque il y a encore 120 volumes de la bibliothéque de Constantin. Le Sulthan ne permet à personne de les lire, même de les manier.

Si l'on en croit les Grecs, qui résistent avec une incroyable intrépidité à la conviction de leurs yeux, lorsqu'ils ont une fois forgé des impostures pour flétrir leurs ennemis, les Turcs ont défiguré tous les anciens monumens de Constantinople, & particuliérement les images. Cependant on voit encore dans les Mosaïques de Sainte Sophie, celles du Sauveur & de la Vierge, qui n'ont été dégradées que par la main du tems. Si on les en croit, il n'y a rien dans Constantinople qui mérite attention que cet édifice, quoiqu'il s'y trouve des Mosquées plus vastes & plus belles. Il ne reste aujourd'hui de Sainte Sophie que sa coupole ou son dôme, qui est de 113 pieds de diamètre. Sa voûte est une Mosaïque, dont une partie tombe en ruines. A ses débris, il semble qu'elle est formée d'une sorte de verre ou de ce mêlange dont on fait les fausses pierreries. La rotonde est entourée de galeries que soutiennent cent-vingt colonnes du plus beau marbre & de la plus élégante proportion. On y montre le tombeau de l'Empereur Constantin, pour lequel les Turcs ont une grande vénération.

La Solimanie est un édifice moins régulier, mais infiniment plus vaste & plus magnifique que Sainte Sophie. La Mosquée de la Sulthane Validé, mere de Mahomet, peut passer pour un ouvrage encore plus prodigieux; elle est toute de marbre. Celle du Sulthan Achmet a cela de particulier, que ses portes sont de bronze,

bronze. On compte fept Mofquées Impériales. Dans tous ces bâtimens, il y a de petites chapelles, où font les tombeaux des fondateurs & de leurs familles, des flambeaux brûlent à l'entrée.

L'Atméidan ou place aux chevaux, l'Hyppodrome des Grecs, eft un lieu très-vafte, où les Turcs s'exercent auffi à courir à cheval & à lancer le Girid. De toutes les antiquités dont il étoit orné, il ne refte qu'un obélifque de porphyre, chargé d'hieroglyphes, haut de cinquante pieds & d'un feul morceau, avec une colonne formée de trois ferpens entortillés enfemble & la gueule béante.

Le Bazeftin eft un marché couvert, dont tous les voyageurs admirent la conftruction. Il eft partagé en plufieurs quartiers, felon la diverfité des arts & des branches de commerce. On fe promene là autant par plaifir que pour affaires, fous fes galeries voûtées & pavées de marbre. Ses autres bourfes font toutes des bâtimens remarquables, remplis de belles allées & entretenus avec une grande propreté. On trouve la plûpart des marchés abondamment pourvus & peut-être mieux que par-tout ailleurs.

Le marché des efclaves n'eft pas éloigné du Bazeftin. Les garçons & les filles font expofés, ceux-là, au milieu du Bazar, celles-ci dans des loges, où les acheteurs ont la permiffion d'entrer pour vifiter les créatures qui leur plaifent. Ce font les Juifs principalement qui fe mêlent de ce trafic. Tel homme qui vit dans des pays où le mariage n'eft qu'un marché qui fe traite avec autant de mauvaife foi que d'avarice, dans ces vaftes lieux de proftitution, les grandes villes de notre continent où l'honneur & la corruption fe vendent également fans pudeur, tel homme qui eft tous les jours témoin de pareilles infamies, reprochera cet ufage aux Turcs. Les Turcs, que ne pourroient-ils pas lui reprocher? Les femmes que ceux-ci expofent dans les marchés publics, font prefque toujours coupables de quelque crime ou incapables de fervice, excepté dans des tems de guerre, où toutes les femmes qu'on enleve à l'ennemi font indifféremment mifes en vente. Les belles efclaves qui fervent les femmes de diftinction ou que les grands

Hist. de l'Empire Ottoman.

emploient à leurs plaiſirs, s'achetent ordinairement à l'âge de huit ou neuf ans. On les éleve avec grand ſoin, afin qu'elles ſçachent chanter, danſer & broder en perfection. Quand on s'en laſſe on en fait préſent à des amis ou on leur donne la liberté. Si on les vend, ce n'eſt que quand elles ont commis de grandes fautes, alors c'eſt un châtiment. Les Turcs traitent ordinairement avec humanité les eſclaves des deux ſexes, & la ſervitude de ceux qui ne ſont pas deſtinés à leurs plaiſirs, n'eſt peut-être pas plus dure que ne peut l'être dans les pays libres la domeſticité.

Entre les autres édifices publics, on remarque l'arſenal de la marine, qui a cent arcades de pierre, dont les unes ſervent d'attelier pour conſtruire les galeres & les autres de remiſes pour les mettre à couvert. Le château des Sept-Tours eſt aujourd'hui une priſon d'Etat, où le Grand Seigneur envoie ſes parens, les miniſtres diſgraciés & toutes les perſonnes qui lui ſont ſuſpectes. On ne peut omettre dans le dénombrement de ces édifices, les belles caſernes bâties pour les Janiſſaires; les greniers pour l'approviſionnement de la ville; plus de 500 écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe; 400 hans ou hôtelleries deſtinées à recevoir les étrangers, près de 100 hôpitaux pour les malades; les fontaines, les aqueducs, les bains & tant d'autres ouvrages conſacrés à l'utilité du peuple.

Les fauxbourgs de Conſtantinople, ou plutôt les bourgs qui s'élevent en amphithéâtre de l'autre côté du port, préſentent l'aſpect d'une grande & belle ville. Galata & Péra ſe touchent. On y voit beaucoup plus de Chrétiens que de Turcs. C'eſt à Galata que s'établiſſent les négocians étrangers, à cauſe de la proximité de la douane. Péra eſt le ſéjour des Ambaſſadeurs Chrétiens. On y parle toutes ſortes de langues. Ce mêlange d'accens produit un effet ſingulier ſur les naturels du pays, c'eſt qu'ils apprennent toutes ces langues en même tems, ſans en ſçavoir aucune aſſez bien pour la lire ou l'écrire, & ce qui paroît incroyable, il y a des enfans de l'âge de trois ou quatre ans qui parlent Italien, François,

Grec, Turc & Ruſſe : pour ce dernier idiome, ils le tiennent de leurs nourrices, qui ſont généralement de Ruſſie. Tofana n'eſt remarquable que par ſon arſenal pour la fonte des canons.

Le nombre des habitans de cette ville, la plus grande de l'Europe, ne répond pas à ſon étendue. Outre que la plûpart de ſes maiſons n'ont que deux étages, les trois ſerrails occupent la ſixiéme partie de ſon terrein ; il y a beaucoup de places vuides du côté de Péra & de Galata, & aux environs des grandes Moſquées. Conſtantinople n'eſt peut-être pas plus peuplée que Paris. Les Turcs forment une bonne moitié de ſes habitans. Le reſte eſt principalement compoſé de Grecs, d'Arméniens, de Francs & de Juifs.

Les cimetieres des environs occupent plus de place que la ville. Il eſt ſurprenant de voir la vaſte étendue de terrein qu'ils emportent en Turquie. Il y en a de pluſieurs milles appartenans à des villages très-chétifs, qui étoient autrefois des villes conſidérables, & qui ne retiennent d'autre marque de leur ancienne ſplendeur que ce lugubre appareil. Il n'eſt point de conſidération qui détermine les Turcs à écarter une pierre qui ſert de monument. Ils élevent leurs tombeaux à la maniere des Grecs. Les femmes n'ont qu'une ſimple colonne ſans ornement ; celle des filles ont au ſommet une roſe, ancien ſymbole d'une courte vie. Les tombeaux de certaines familles particulieres ſont fermés d'une enceinte environnée d'arbres. Il y a des lampes qui brûlent ſans interruption ſur ceux des Sulthans & de quelques Grands Seigneurs.

Andrinople ou Adrine, autrefois Oreſta, eſt après Conſtantinople, la plus grande ville de la Turquie Européenne. Les écrivains lui donnent huit milles de circonférence, & près de cent mille habitans ; il y a de l'exagération. Le pays eſt très-beau, les vignes croiſſent d'elles-mêmes ſur les collines ; & le printems preſqu'éternel dont ce climat eſt favoriſé, donne à toute la nature un air neuf & floriſſant. Cependant l'air d'Andrinople eſt très-mauvais, & le ſerrail qui ne paroît pas bien beau, n'échappe pas à

Hist. de l'Empire Ottoman.

ſes mauvaiſes influences. A douze lieues de cette ville eſt Trajanople, autrefois Zarnis. Heraclée & Sélivrée ne ſont que de gros bourgs, habités par des Grecs. Radoſto, ville bien peuplée, fait un aſſez grand commerce.

La Thrace occidentale n'offre d'autre place remarquable que Philippopoli. Dans la partie méridionale, eſt la Preſqu'iſle que les Anciens appelloient Cherſonéſe. Le canal de l'Helleſpont, qu'on nomme auſſi le détroit de Gallipoli ou des Dardanelles, la ſépare de l'Aſie. Gallipoli a trente mille habitans. Les Dardanelles conſiſtent en deux châteaux fort irréguliers, qui défendent le paſſage du détroit. Tous les bâtimens, juſqu'aux galères du Grand Seigneur, doivent s'arrêter dans cet endroit pour y être viſités.

I I I.

L'Ilyrie Ottomane.

M. l'A. de M. comprend ſous ce nom toutes les provinces que les Turcs poſſédent au nord de la Grèce & de la Thrace. Ces domaines ſont connus ſous le nom de Bulgarie, de Servie, de Boſnie & de Valachie.

La Bulgarie eſt un pays coupé de montagnes & de plaines très-fertiles en grains & en pâturages. Elle a pour capitale Sofie, l'ancienne Sardique, réſidence du Beglierbeg de Romélie, un des plus puiſſans Pachas de l'Empire Turc. Cette grande ville eſt extrêmement peuplée & aſſiſe au milieu du plus charmant payſage. Il y a des bains chauds très-fameux pour leur propreté. Nicopolis, Widdin, Ruſſich & Siliſtrie, ſont d'autres villes conſidérables ſituées ſur le Danube, & gouvernées par des Sangiacs particuliers. On y trouve encore Ternove, Varna, Meſembria, &c. des peuples ſortis vers la fin du 5[e] ſiécle, du Bolgar ou Boulgar, contrée voiſine du Volga, vinrent enlever à cette province ſon ancien nom de Baſſe Méſie. Les Bulgares modernes s'entendent parfaite-

ment à tous les travaux de la campagne. Ils professent la religion Grecque, &, comme il y a peu de Turcs parmi eux, ils menent une vie assez tranquille & assez libre. Ils parlent l'Esclavon tel qu'il est en usage chez les Russes. Leurs femmes ont l'humeur enjouée. Elles s'empressent de vendre aux étrangers les provisions que peuvent fournir leurs cabanes rustiques.

La Servie ou Serpilati, dépendante autrefois de la Haute Mésie, forme un gouvernement particulier, divisé en quatre sangiacats, qui sont ceux de Belgrade, de Sémendrie, de Scopia & de Cratovo. Belgrade, autrefois Alba Greca & Tauranum, capitale de la province, est au confluent de la Save & du Danube, sur la pente d'une colline. Semendrie, sur le Danube, étoit la résidence des Despotes Chrétiens, dont le dernier nommé George Balcowitz, fut dépouillé de ses Etats par Amurath II. Scorpia ou Usup, est sur le Vardar. Cratovo est sur la frontiére de la Bulgarie. On trouve dans son district Nissa, autrefois capitale du pays. L'air y est très-bon & le sol si fertile, que l'abondance qui y règne est presqu'incroyable. Son malheureux peuple ne jouit pas de ces avantages. Tous les peuples de cette province ont de l'industrie, mais l'oppression où gémissent les paysans est si violente, qu'ils sont réduits à déserter leurs maisons & à négliger la culture, car tout est en proie aux soldats, quand ils jugent à propos d'exercer leurs brigandages. Aussi la Servie, quoique son terrein soit bon, n'est-elle qu'une vaste forêt & un désert, repaire général de voleurs. Les provinces voisines souffrent de pareilles vexations, quelquefois aussi extravagantes que cruelles. Ainsi, par exemple, quand les Pachas voyagent, ces tyrans ne se contentent pas d'épuiser toutes les denrées des paysans, mais, lorsqu'ils se sont gorgés eux & leur nombreuse suite, ils ont encore l'impudence d'exiger ce qu'ils appellent l'argent des dents, c'est-à-dire, qu'il faut payer le service de leurs dents qu'ils usent, en faisant l'honneur à ces malheureux de dévorer leur subsistance.

La Bosnie est un pays montueux mais fertile, principalement

sur les rivieres de Bosna, la Plira, la Save, le Drin. Ses mines d'argent & ses faucons la rendent recommandable. Ses villes sont, Bagnaluc, capitale, Jaïcza, Caposeraio, &c. La jurisdiction du Pacha de la province, s'étend sur les districts de Croatie & de Dalmatie, qui appartiennent aux Turcs, c'est-à-dire, sur cinq ou six places, Wihits & Castanarit, en Croatie, Tine, Mostar & Darenta en Dalmatie. Raguse, petite République qui se gouverne par ses loix, est sous la protection du Grand Seigneur.

La Valachie, portion de l'ancienne Dacie, jouit d'un climat tempéré & d'un sol fertile en fruits, en grains & en vins exquis. Ses chevaux, ainsi que ceux de Moldavie, sont très-estimés. On trouve dans les montagnes des mines abondantes de toute sorte de métaux, & beaucoup de grains d'or dans les sables de riviere. Elle recueille encore de la cire, du miel & des cuirs. Avec ce fond de richesses, le pays est pauvre; ses habitans, mêlange de Saxons, de Hongrois & d'anciens Illyriens, ont le naturel paresseux, l'esprit inconstant & de la férocité dans les mœurs. Leur idiome est un Latin corrompu, ils emploient aussi la langue Franque, qui est fort en usage dans l'orient. Leurs maisons sont de terre ou de bois, couvertes de roseaux. Un Vaivode Chrétien, choisi par la nation, régit cette province sous le bon plaisir du Grand Seigneur, auquel il paie un tribut. Ses principales villes sont Tergowisk, capitale, Bucarest, résidence du Vaivode, Severin, &c.

La Moldavie, arrosée par la Moldava, le Niester qui la sépare de la Pologne, le Pruth, produit en abondance du bled, du vin, des légumes, de la cire & du miel. Son Vaivode ou Despote, que le Grand Seigneur investit par la veste & l'étendard, règne avec assez d'autorité dans le pays, quoique tributaire de la Porte & obligé de servir dans les armées Ottomanes. Il réside à Jassi, capitale, ville plus remarquable par ses fortifications que par son étendue. Le Grand Seigneur entretient une forte garnison dans Choczim, place très-importante par sa situation,

entre le Pruth & le Niester, à l'extrêmité septentrionale de la province.

IV.

La Petite Tartarie.

Cette région, dont l'étendue est très-considérable, sur-tout d'orient en occident, est bornée au nord par la Pologne & la Russie, au midi par la Mer Noire, au levant par la Circassie, au couchant par la Moldavie. Les anciens l'appelloient Scythie d'Europe. On peut la diviser en deux parties, dont l'une est le pays de Badziak & l'autre la Crimée.

Le pays de Badziak ou la Bessarabie, partie de l'ancienne Dacie, s'étend vers le couchant, entre le Danube & le Boristhène. C'est dans cette contrée que le Danube se précipite dans la Mer Noire par cinq bouches. On y trouve aussi les embouchures du Niester, du Bog, & du Boristhène. Ses principales villes sont Bialogorod ou Moncastre, que les Tartares nomment Akirman; Kilia ou Licostome, qu'on croit être l'ancienne Tomes, lieu que l'exil d'Ovide a rendu fameux; Oczakow, place forte, avec un port, où le Grand Seigneur tient toujours des galeres, pour empêcher les Cosaques de faire des courses dans la Mer Noire, par l'embouchure du Boristhéne; Bender ou Tekin, qui forme un sangiacat, ainsi qu'Oczakow & Bialogorod.

La Crimée s'étend au levant de la Bessarabie, entre le Boristhéne & le Tanaïs. Sa partie septentrionale est habitée par un peuple errant, qui n'a ni villes ni villages. Au midi est la Peninsule, que les anciens appelloient Chersonèse Taurique ou Cimmérienne, à cause des Tauriques & des Cimmériens qui l'habitoient. Elle tient au continent par un Isthme étroit, dont l'accès est défendu par un large fossé. Ce pays seroit d'un grand rapport s'il étoit plus cultivé. On y trouve jusqu'à douze cens villages. Un des plus considérables est celui de Crim ou Commendars,

qui donne son nom au pays ; c'est probablement le Cimmérium des Anciens. Il a six cens feux.

A l'entrée de la gorge de la Peninsule est une méchante ville, appellée par les Turcs & par les gens du pays Orcapi ou la porte d'or, & par les Polonois, Précop, ou terre creusée. Elle contient de quatre à six cens feux. Les autres villes sont Kesosou, sur la mer, laquelle est fort ancienne, avec deux mille feux ; Topetarkhan ou Chersonne, où il n'y a que des ruines antiques ; Batchkasarai, résidence des Khans de Crimée, où l'on compte deux ou trois mille feux ; Kusloff Boulouclawa où l'on fait à présent les navires, galeres & galions du Grand Seigneur ; Karasou, célèbre par son marché de chevaux ; Tusla, où sont des salines ; Kaffa, ancienne capitale, résidence d'un Pacha Turc, beaucoup plus peuplée de Chrétiens que de Tartares, & située près du détroit qu'on appelloit autrefois le Bosphore Cimmérien. C'est par ce canal que la Mer Noire se joint aux Palus Méotides, ou à la mer d'Azof. Cette ville, si fameuse par son commerce lorsqu'elle étoit entre les mains des Génois, tient encore le premier rang parmi les places du pays. Les uns y comptent 4000, d'autres 6000 maisons. Elle est défendue par deux bons châteaux. C'est le meilleur port de la Mer Noire.

Observations sur les Petits Tartares.

Quelques Ecrivains les ont nommés Oulans, du mot Mogol Oglan, qui signifie ou un jeune homme, ou celui qui est né d'une fille qui n'a point eu de commerce avec un homme, ce qui fait allusion à l'origine fabuleuse de Genghis-Khan. On les appelle aussi Précopites. Les Khans de Crimée qui sont les plus puissans de tous ces Tartares, occupent toute cette Presqu'isle & une partie de la terre ferme qui est au nord, séparée de l'Ukraine par la riviere de Samara & de la Russie par celle de Mius. Le Grand Seigneur dépose, exile, fait emprisonner, comme des Pachas ordinaires,

naires, les Princes héritiers présomptifs de son trône, au défaut de mâles dans la famille Ottomane. Il est rare qu'il les fasse mourir; & il n'éleve jamais à leur dignité que des Princes de leur race. Le Khan, quoique vassal, prend le titre de Padischah. Le Czar étoit autrefois obligé de lui envoyer deux oiseaux de proie, nommés Schonkar, & cent mille écus en pelisses ou en argent. Par le traité de Carlowitz, le tribut fut aboli, mais le don des deux oiseaux fut excepté, ce qui a toujours paru fort à charge à la cour de Russie. Les Princes de la famille du Khan, qu'on appelle Sulthans, occupent les premiers emplois & ont quantité de braves qui se dévouent à leur service; ce qui pourroit causer, s'ils étoient riches, des révolutions: mais le Khan lui-même, lorsque les pensions de la Pologne & de la Russie lui manquent, est assez pauvre, s'il n'a recours au pillage. Les rentes de ses terres, une partie des douanes, & quelques légers impôts, forment presque tout son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas de grandes dépenses à faire, parce que le Grand Seigneur lui paie sa garde, & que ses plus nombreuses armées ne lui coûtent rien à lever ni à entretenir. Les Tartares sont tous soldats, & le rendez-vous n'est pas plutôt indiqué qu'ils y viennent avec leurs armes & avec un sac de talkan ou de farine de cumin pour toutes provisions, avec l'espoir du butin & la licence du pillage pour toute solde. Leurs armes sont le sabre & l'arc, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Ils portent aussi un couteau, un cadran solaire, cinq ou six brasses de cordelettes de cuir pour lier les prisonniers. Une de leurs coutumes est de mener en lesse plusieurs chevaux, pour en changer dans leurs courses, & pour transporter le butin. Quand ils sont poursuivis, ils sautent de l'un sur l'autre, sans cesser de courir. Il n'y a que les riches qui portent des cottes de maille & autres armes défensives.

Après les Sulthans ou Princes de la maison du Khan, viennent les Kerimbegs ou Skirimbegs, qui sont comme la haute noblesse, les dépositaires des loix du pays & les ministres d'Etat.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Ils ont à leur tête un Beg & quelques-uns des anciens, qui, par commission du Khan, ont autorité sur le reste. Lorsque la Porte ne dispose pas de la couronne de Crimée, ces officiers sont en possession d'en disposer, avec l'agrément de cette Cour. Leur autorité est encore si considérable, que le Khan, après son élection, ne peut exercer aucun acte de royauté sans leur aveu. Il est vrai que, s'ils s'obstinent à le traverser, il les dépose, mais il arrive rarement que leurs successeurs, qui sont de la même famille, n'épousent pas leurs intérêts & leur plan d'administration. L'emploi des Skirims est de maintenir la liberté du peuple contre les vexations des Grands & les entreprises des Turcs.

Les cérémonies usitées à la confirmation du Khan ont quelque chose d'assez singulier pour mériter d'être rapportées. La nation conserve un vieux tapis quarré, qu'on croit être destiné à cet usage par Genghis-Khan; on s'en sert encore quoiqu'il soit tout rongé des vers & qu'il tombe en morceaux; le nouveau Khan se place au milieu de ce tapis, pendant que ceux qui composent l'assemblée, ayant la tête nue, crient, *vive long tems le nouveau Khan.* Ensuite les quatre anciens Skirims prenant chacun un des coins du tapis, élevent le Khan & le proclament Roi des Tartares.

Les Mirzas forment le dernier corps de noblesse; ils ont aussi place au conseil. Leurs filles ne sont jamais mariées qu'avec des nobles; les garçons ont la liberté de prendre leurs femmes ou leurs esclaves dans tous les Etats. Il y a parmi eux des rites particuliers pour les fiançailles & pour les nôces. Quand les parens, de part & d'autre, sont convenus des articles du contrat, le fiancé vient la nuit voir par une fenêtre sa future, & concerter avec elle les mesures de son enlevement. Pendant que celui-ci met tout en œuvre, artifice & force, pour avoir sa proie, les parens de la fille sont aux aguets pour la lui arracher. On en vient aux mains, mais à coups de poing & de fouet. Si le fiancé a le malheur d'être pris, on ne le relâche qu'en lui faisant payer sa rançon. Si, au contraire, il peut se débarrasser d'eux & gagner jusqu'à sa mai-

treſſe, il entre en vainqueur, la ſaiſit, & enleve avec elle tout ce qu'il trouve pour lui ſervir de dot. Les freres ſe mettent auſſi-tôt à ſa pourſuite; ils ſont ſecondés par les autres parens, & s'ils arrêtent la fille avant qu'elle ait touché le pavillon de ſon amant, il eſt obligé de la racheter ou de la prendre telle qu'elle eſt, ſans rien attendre davantage. Mais la guerre finit au moment qu'elle a atteint la tente, & tout ſe termine par le mariage.

On raconte des choſes ſingulières des filles de ces Mirzas. On prétend, par exemple, que, quand elles parviennent à un âge capable de reſſentir les incommodités de leur ſexe, elles en éprouvent une toute particulière. Outre le mal ordinaire, elles tombent dans une eſpèce d'imbécillité, fuſſent-elles du tempérament le plus vigoureux & le plus ſain. Les parens tout joyeux, ſe félicitent d'un événement qui eſt pour eux une marque infaillible de la nobleſſe de la perſonne. La mère y eſt plus intéreſſée que perſonne, car, ſans l'égarement d'eſprit de ſa fille, elle ſeroit taxée d'adultère; heureuſement pour elle, ſa fille a un grand intérêt à faire ſes preuves de légitimité. On ne manque pas de célebrer ce phénomène par un feſtin, où les filles des autres Mirzas ſont invitées. Après quoi la lunatique eſt obligée de danſer continuellement pendant trois jours & trois nuits, au ſon d'un monocorde, inſtrument dont Pline fait mention. Sa folie eſt ordinairement très-docile; elle danſe & ſoutient ce violent exercice ſans aucun rafraîchiſſement & ſans aucun repos, juſqu'à ce qu'elle tombe par terre de fatigue. Le troiſieme jour on lui ſert du bouillon de cheval. Après s'être un peu remiſe par cette nourriture, la danſe recommence. Cet exercice ſe répéte par trois fois. Au bout de cela, la maladie ſe diſſipe, ſans que la perſonne en reſſente aucune autre attaque, pendant le reſte de ſes jours.

Un voyageur a raconté qu'accueilli chez ce peuple hoſpitalier dans la maiſon d'un Mirza, il y avoit été ſervi par les enfans de ce Seigneur comme par des valets. Il en témoigna de l'embarras au Mirza. Celui-ci lui répondit: *Vous avez tort de vous étonner de*

ce procédé : nous accoutumons de bonne heure nos enfans à exercer les fonctions les plus basses & les plus pénibles ; nous les préservons par-là de l'orgueil & nous les préparons à l'adversité. Une guerre malheureuse peut les jetter dans les fers. Comment soutiendroient-ils cette disgrace, s'ils étoient élevés dans le faste & dans la délicatesse. Le Tartare ajouta que les fils du Khan passoient leur jeunesse dans les mêmes exercices, & qu'ils n'étoient pas traités dans les camps avec plus de ménagement que le moindre soldat. Apprenons de ces Barbares qu'on ne travaille efficacement au bonheur de l'homme qu'en l'élevant dans la peine. Le plus grand bien qu'on puisse retirer de la faveur du sort, c'est d'apprendre à supporter l'adversité ; ce qui s'apprend trop tard dans l'adversité même. Celui qui, par de nobles motifs, se refuse une pleine jouissance de ses avantages, est non-seulement plus sage, mais encore plus heureux que celui qui s'y livre tout entier ; car, dans le pouvoir de s'en servir, il ressent les douceurs de la prospérité, &, par la privation, il ôte aux revers auxquels il est exposé, leurs amertumes : son bonheur est exemt & de crainte & d'ivresse, & son ame inaltérable qui, en se passant volontairement de la fortune, s'est mise au-dessus de ses caprices, jusques dans le malheur recueilleroit les fruits de son bonheur passé.

Nulle nation n'est plus scrupuleuse sur les titres de noblesse, nulle n'est si jalouse de mettre au jour une suite incontestable d'ancêtres, que cette nation qui, barbare & sans lettres, ne laisse pas tomber les généalogies dans le chaos, écueil ordinaire de l'histoire. Il y a même chez elle une loi sacrée & inviolable, qui défend de donner le nom de Mirza ou noble à quiconque n'est pas descendu des familles d'une ancienneté immémoriale. On n'accorderoit pas de si hautes prérogatives, même à celui qui, par une conduite & par une force plus qu'humaine, auroit seul prévenu la destruction entiere de la nation. Encore moins un Cazan ou Cosch, c'est-à-dire, un roturier, pourroit-il, par faveur ou par argent, acquérir aucun titre. Ainsi, c'est un privilége annexé

aux races qui ont joui, dès leur origine, d'un droit héréditaire sur quelque horde, de se voir, pour toujours & à l'exclusion de toutes les autres, regardées avec la distinction qui appartenoit à leurs auteurs.

Outre cette noblesse qui participe au gouvernement, le Khan a son Divan qui est composé à peu-près des mêmes officiers que celui du Grand Seigneur, d'un Grand Visir, d'un Mufti & d'un Cadhilesker, qui sont les juges immédiats des affaires civiles & criminelles, & qui possédent leur charge durant tout son règne.

Lorsque ce Prince est en campagne, les armées sont de quatre-vingts mille hommes; elles sont de quarante ou cinquante mille lorsque c'est un Mirza qui les commande. Ils n'entrent en campagne qu'en hiver, parce que, dans cette saison, ils ne sont point arrêtés par les marais ni par les rivieres, & que leurs chevaux qui ne sont point ferrés, marchent mieux sur les neiges que sur la terre qui gâteroit la corne de leurs pieds. Leurs marches sont ordinairement de six lieues de France, mais dans le besoin, leurs chevaux soutiennent une course de 20 à 30 lieues. Ils prennent ordinairement par des vallons, afin de ne pas être découverts; par la même raison, ils n'allument point de feux & ils envoyent des coureurs en avant. Lorsqu'ils sont à trois ou quatre lieues des frontieres de l'ennemi, ils s'arrêtent en un lieu sûr. Là ils se divisent en plusieurs bandes. Ensuite ils s'avancent lentement, marchant nuit & jour, & ne faisant aucun dommage, jusqu'à ce qu'ils soient enfoncés à 60 ou 80 lieues dans le pays. Alors les ailes qui sont de huit à dix mille hommes, divisées en dix ou douze troupes, se répandent chacune de leur côté, jusqu'à cinq ou six lieues, pendant que le gros corps de l'armée va toujours au petit pas. Leurs marches ressemblent à des incendies ou à des ouragans; par-tout où ils passent, ils ne laissent que la terre nue. Ils emmenent hommes, femmes, enfans à la mamelle, bestiaux, chevaux, bœufs, vaches, moutons, chèvres, à l'exception des

cochons, qu'ils renferment dans une grange, à laquelle ils mettent le feu, par horreur pour ces animaux. Aussi-tôt que ces ailes ont rejoint le gros de l'armée où elles déposent leur butin, d'autres corps vont faire un nouveau pillage, & l'armée reste toujours en force pour combattre l'ennemi. Lorsqu'ils l'apperçoivent, leurs différens corps s'éparpillent pour l'embarrasser sur la route qu'il doit tenir. Si on les attaque, sur-tout avec des armes à feu, ils se défendent en fuyant avec rapidité & tirant des fléches derriere eux. Ensuite ils reviennent quelquefois surprendre l'ennemi & le charger au moment qu'il les croyoit éloignés & dissipés. Lorsque le désordre est parmi eux, ils se rallient difficilement. Enfin, lorsqu'ils ont gagné les plaines désertes qui sont à l'entrée de leur pays, ils s'arrêtent pour partager le butin. Le Khan en a la dixieme partie. Ainsi, en moins de deux semaines, ils ont quelquefois enlevé plus de cinquante mille personnes; quoiqu'ils veuillent passer pour bons Musulmans, ils contreviennent à la loi qui défend de réduire en esclavage un Sunni pris en guerre. Ils enlevent quelquefois des Turcs, sur-tout des enfans, qu'ils vendent en Russie. Leur plus grand commerce est en esclaves.

Ces peuples, sans cartes & sans livres géographiques, connoissent fort bien la situation des différens pays, même de ceux qu'ils n'ont jamais vus. La tradition, leur seul précepteur, leur apprend là-dessus, jusqu'aux plus petits détails. Aussi les Turcs disent ils en proverbe : *les Tartares ne prennent jamais de guide, & trouvent toujours leur chemin.* Il leur suffit d'avoir été deux fois dans un pays pour le décrire, aussi parfaitement que le feroient les habitans eux-mêmes. La nécessité prépare l'esprit aux impressions profondes. Sans ce secours, ils ne pourroient s'engager ni réussir dans leurs courses continuelles. Ils sont si habitués à parler ensemble des lieux qu'ils connoissent, que leur conversation est une école de géographie : cette étude capitale les occupe dès l'enfance. Une singulière manie de ces peuples, c'est de donner aux pays des noms imaginaires de leur façon.

Ces peuples préfèrent la chair de cheval à toute autre nourriture. Mais, ils ne tuent cet animal, que lorsqu'il ne peut plus être utile pour des courses. La manière dont ils en apprêtent la chair, est de lui donner une légère cuisson sur les charbons, ou, s'ils sont en voyage, de la laisser faisander sous la selle de leurs chevaux. Leurs boissons sont l'eau, la neige fondue, du miel, du lait aigre, du bosa, lait aigre bouilli avec du millet dedans. Le miel leur donne des tranchées, parce qu'ils ne prennent pas la précaution de le faire bouillir. La graisse de leurs chevaux leur sert à assaisonner le millet, l'orge, le sarrasin, leurs mets les plus communs. De la peau, ils font des brides, des cordelettes, des couvertures de selles, & des fouets. S'ils peuvent trouver de la farine, ils en font des galettes. On leur apporte du riz; ils cultivent le sarrasin. Dans leurs villes, on trouve de l'eau de-vie, & du pain approchant du nôtre.

Accoutumés de bonne heure à souffrir la faim, & la soif, le froid & le chaud, ils se contentent de peu, quand ils ont peu, &, avec leur constitution robuste, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès, quand l'occasion s'en présente. Dès l'âge de sept ans, on les fait dormir à l'air, & on ne leur donne jamais de nourriture, qu'ils ne l'aient abattue à coup de flèches. Dès l'âge de douze ans, ils vont à la guerre. Pour les préparer à ces fatigues, les mères, pendant leur enfance, ont soin de les baigner tous les jours dans l'eau où l'on a dissous du sel, afin d'endurcir leur peau, & de les rendre moins sensibles au froid, lorsqu'au milieu de l'hiver, ils sont obligés de passer les rivières à la nage.

On accuse ces peuples de pousser loin la subtilité & la perfidie. Ils sont hardis menteurs, & extrêmement intéressés. De Tartare à Tartare, le vol n'est ni permis ni puni, le voleur est seulement obligé de rendre ce qu'il a pris, s'il est découvert, à moins que son action n'intéresse le public ou un homme d'autorité; alors il est puni de la bastonnade. Ceux qui assassinent, ou qui font quel-

Hist. de l'Empire Ottoman.

que violence, font livrés aux parens de celui qui a fouffert l'outrage; ils en tirent la vengeance qu'ils jugent à propos, ce qui va quelquefois à des excès affreux de cruauté. Les Barbares ne fçavent contenir la férocité, que par la férocité même.

Le Khan de Crimée n'a qu'un petit nombre de femmes, dont il confie la garde à quatre eunuques noirs. Les Tartares n'ont, ordinairement, qu'une feule époufe. Leurs idées fur la beauté, font conformes à celles des Chinois. Ils choififfent leurs concubines parmi les efclaves qu'ils font dans leurs courfes; ils méprifent affez les femmes de leur nation. Elles ne font pas en effet très-belles chez les Précops, car elles tiennent beaucoup des traits de leurs maris, qui ont le teint brûlé, le tour du vifage quarré & plat, les yeux peu ouverts & fort brillans, la bouche petite, les cheveux noirs & auffi rudes que du crin, la taille baffe. L'habillement Tartare confifte en chemifes & caleçons de toile de coton, en larges culottes de drap ou de peau, en veftes piquées à la manière des caftans Turcs, & en un manteau de feutre & de peau de brebis. Les plus riches portent, au lieu de manteau, une robe de drap, fourrée de quelque belle pelleterie: leurs bonnets, qui ont à-peu-près la forme de ceux des Polonois, font bordés de peaux plus précieufes, fuivant la qualité des perfonnes. Ils fon chauffés de bottines de marroquin rouge. Leur langage eft un jargon Turc. Toutes ces hordes Tartares négligent l'agriculture, & s'occupent du foin des troupeaux.

Les Tartares de Budgiak font une branche de ceux de Crimée, mais indépendante du Khan. Ils mènent une vie libre, & fous le commandement de leurs Mirzas, quoiqu'ils reconnoiffent l'autorité des Turcs, qui poffedent toutes les places de leurs pays. Ils n'ont communément d'autre habitation que des tentes & des chariots couverts, fur lefquels ils fe tranfportent en différens lieux, fuivant la commodité des pâturages. Le brigandage eft leur principale occupation: ils ne connoiffent point la paix, &, lorfqu'on envoie des troupes contre eux, ils fe retirent dans des marais,

vers

vers les rivages de la mer, d'où il eſt preſque impoſſible de les chaſſer. Ils reſſemblent à ceux de Crimée, qu'ils ſurpaſſent en bravoure, & ils ſe réuniſſent à eux dans les grandes expéditions. Cette horde met ſur pied environ trente mille hommes.

Les Tartares Kobans, habitués au ſud de la ville dAzof, auprès de la rivière de Kouban, qui ſe jette dans les Palus Méotides, ont auſſi fait partie des Tartares Précops. Cette horde, en ſe dérobant à la domination des Khans de Crimée, s'eſt choiſi, dans la famille de ce Prince, un Khan indépendant de ſes voiſins. Les deux Khans ſe diſputent le nom & la légitime deſcendance de *Gherai.* Les Turcs le donnent aux deux branches. Les Criméens racontent que la femme d'un Khan ayant eu un commerce criminel avec un berger, il en nâquit un fils. Elle fut convaincue d'adultère, &, après la naiſſance de l'enfant, on la mit à mort. Le nouveau né fut remis entre les mains d'un des ſerviteurs du Roi, avec ordre de lui ôter la vie. Celui-ci ſauva ce petit innocent, le fit paſſer en *Circaſſie*, & prit ſoin de l'y faire élever. C'eſt de lui qu'on ſoutient que la famille des Kobans Gherai tire ſon origine. Ceux-ci récriminent, d'un autre côté, ſur le même ton, contre la branche de Crimée. Il y a, des deux côtés, appel à la tradition, & la tradition eſt partagée. Les Princes Khobans font leur réſidence à Jamboli, ou Janopoli. Une partie de la horde habite dans des bourgs & des villages, ſur la rivière de leur nom. Le reſte vit ſous des tentes, au pied du Mont-Caucaſe, qui leur ſert de retraite, lorſqu'ils ſont pourſuivis par leurs ennemis. Ils font des courſes juſqu'au Volga, qu'ils paſſent ſouvent en hiver pour enlever les Kalmouks & les Nogaïs. C'eſt pour arrêter leurs incurſions dans le Royaume de Caſan, qu'on a fait élever un grand retranchement proche de la ville de Twia, qui va du Volga au Don. Ces peuples ne différent en rien de ceux de Crimée. Mais, ils ne ſont pas ſi aguerris, & ont moins de ſubordination entr'eux. Ils peuvent mettre ſur pied environ quarante mille hommes.

Je dirai un mot des mœurs particulières des Tartares Circaſſes,

Hist. de l'Empire Ottoman.

auteurs des fameux Souverains de l'Egypte, & tributaires, en partie, du Khan de Crimée. Ils habitent un pays montagneux & pierreux, entre la Mer Caſpienne & le Pont Euxin, ſéparé de la Crimée par un golfe. Les Ruſſes les nomment Circaſſiens Petigorics, pour les diſtinguer des Coſaques; car, en langue Ruſſe, tous les Coſaques de l'Ukraine ſont compris ſous le nom de Circaſſiens. Cette horde, ſi l'on en excepte les chefs, qui, par complaiſance pour les autres Princes Tartares, prennent un air Mahométan, n'a ni religion ni culte. La ſeule choſe reſpectable chez eux, eſt un bois fort épais, au milieu d'une plaine toute environnée de hautes montagnes & d'un large foſſé plein d'eau, qui en rend l'approche difficile. Là toute la nation s'aſſemble vers la fin du mois d'Août pour faire un échange de denrées, & pour régler ce qui concerne le commerce. L'aſſemblée ne ſe ſépare qu'après une cérémonie ſolemnelle, qui conſiſte à pendre les meilleures armes à certains arbres choiſis, avec une ſorte de conſécration. Dans les aſſemblées ſubſéquentes, ils nettoient ces armes, & ils les replacent après les avoir baiſées.

Ces peuples eſtiment fort les Chrétiens. Pluſieurs hiſtoriens qui ont parlé de cette nation, prétendent que les Genois avoient autrefois planté le Chriſtianiſme dans la Circaſſie; mais que, depuis que les Turcs ont ſubjugué la Crimée, les Prêtres n'ont pu y aborder, & qu'elle eſt retombée dans ſon ancienne irréligion. Du reſte, les Circaſſes ne reconnoiſſent aucunes loix, perſuadés que le remords de la conſcience eſt une punition proportionnée à la méchanceté des hommes. Depuis que le Mahométiſme s'eſt gliſſé parmi les principaux, il y en a qui s'appliquent à connoître les livres Arabes; mais le peuple, conſtant dans l'idolâtrie, ou plutôt dans la groſſiére ſtupidité, conſerve ſa barbarie & ſes mœurs ſauvages. Tout le pays eſt diviſé en trois régions, dont la principale eſt celle de Cabarthar capitale. Le Dey qui les régit avec pluſieurs Gouverneurs en ſous-ordre, paie au Khan de la Tartarie Crimée, un tribut annuel de 300 jeunes eſclaves, les uns garçons, les au-

tres filles. Le fort décide de ceux qui feront livrés. Les chefs donnent, fans difficulté, leurs propres enfans, pour engager leurs fujets à ne pas fouftraire les leurs. Dans tout ce pays, les Seigneurs trafiquent leurs vaffaux, & les pères & mères leurs enfans. On fait même des préfens d'hommes, comme d'animaux & de bijoux. C'eft de-là que le Grand Khan tire fa plus grande richeffe en efclaves. Tous les beaux ferrails de Turquie & autres pays Mahométans font peuplés de Circaffiennes.

Le fang de ce peuple eft le plus beau de tout l'Orient & même de l'univers. Tranfplantés, ils confervent long-tems le fceau de leur origine. La beauté qu'ils préférent dans les femmes, c'eft d'avoir les doigts petits & les pieds courts. Une fille, fans ces agrémens, quelques attraits qu'elle ait d'ailleurs, quelqu'illuftre qu'elle foit par fa naiffance, court rifque de ne point s'établir, à moins que l'argent ne lui faffe trouver un mari. Auffi, elles n'ont pas plutôt atteint l'âge de fept ans, qu'on les captive avec des menottes de fer, qu'on leur enferme le corps dans une ceinture de quatre ou cinq doigts de large, & qu'on leur ferre les pieds à force dans des fabots. Elles reftent avec cet attirail & fans peine, jufqu'à ce qu'elles foient grandes. Les jeunes gens des deux fexes ne couchent point dans des lits, de peur de devenir trop gras & effeminés. Ils dorment fur une planche ou fur le pavé, couvert de foin ou de paille. Auffi les Circaffiens font-ils très-robuftes, & leur valeur répond à leur force.

De l'aveu des autres Tartares, cinq Circaffiens ont de l'avantage contre dix Criméens, lefquels ne craindroient pas quinze Badziakois. L'air du pays eft très-bon & très-fain. Il contribue fans doute à la vigueur & à la belle conformation de fes habitans. Outre cela, ils fe nourriffent bien mieux que les autres Tartares. L'inoculation les garantit des mauvais effets de la petite verole. Les Turcs ont pris avidement leur méthode; d'autres peuples la rejettent; les uns prétendent avoir la fcience pour eux; les autres fe fondent fur l'expérience; lefquels de ces peuples méritent-ils le

Hist. de l'Empire Ottoman.

titre de Barbares? Il eſt à remarquer que la nation Circaſſienne, la plus belle de l'univers, a pour proches voiſins les Kalmouks & les Nogaïs, les êtres les plus difformes de la nature; ceux-là, tributaires du Czar & du Khan de Crimée; ceux-ci, ſujets de la Ruſſie.

L'eſtime que les Turcs font des Circaſſiens, ſe prouve par le haut prix que les marchands mettent aux captifs de cette nation; tout le reſte égal, âge, figure, force, ils en donnent le double, le triple, le quadruple des autres. Les filles de Circaſſie ſont généralement plus belles & mieux proportionnées. Elles joignent à ces avantages, les qualités de l'eſprit, les talens, la capacité de prendre toutes les formes que l'éducation veut leur donner. Elles parèront leur mérite d'une modeſtie enchantereſſe. Les garçons ſont réputés pour avoir une vivacité d'eſprit ſingulière, & pour ne céder à aucun peuple dans les ouvrages de l'art. La gaîté avec laquelle ils ſupportent la fatigue, les fait rechercher pour être employés ſur les galères du Grand Seigneur.

La nouveauté plaît à ces peuples. Ils changent ſans ceſſe quelque choſe à leurs habillemens & à leurs armes. Leur goût ſert de règle aux autres tribus, qui ſont paſſionnées pour les modes. Ils pourroient paſſer, dit un écrivain, pour *les François des Tartares.* Leur pays eſt l'école où leurs voiſins vont former leurs manières & ſe perfectionner dans les armes. Quiconque n'a pas reçu une éducation Circaſſienne, eſt regardé comme un *Tentek*, un ruſtaut. Les fils des Khans de Crimée ſont nourris & élevés en Circaſſie. Ceux qui leur donnent des nourrices, prennent le nom d'*Atas*, ou tuteurs du Sulthan. Par-là, ils contractent, avec ces Princes, une ſorte d'alliance, en conſidération de laquelle ils ſont, ainſi que toute leur famille, exempts de taxes. Animé par l'eſpoir de ce privilége, chacun tâche, à l'envi, d'avoir une femme ou une ſœur aſſez heureuſe pour donner une fois de ſon lait au fils du Sulthan. Quelquefois même on y emploie la violence. Il y a des exemples d'hommes entreprenans, qui, ou ſous-main ou à force

ouverte, ont enlevé le petit Sulthan de la maison où il étoit en nourrice, pour aller lui faire succer du lait de leur femme ou de leur sœur. Les deux années que l'enfant doit être à la mammelle, donnent assez d'occasions d'en user de la sorte. Lorsque le jeune Prince est en âge de recevoir une éducation forte, on lui apprend à monter à cheval, à tirer de l'arc, à manier les armes & les autres exercices de la guerre. L'éducation finie, on le ramène à la cour de son père.

Domaines Maritimes.

I.

Isles du grand Canal de la Méditerranée.

l'Isle de Chypre est située dans la partie la plus orientale de la Mer du Levant, à dix lieues du rivage de Syrie. On croit qu'elle doit son nom à l'abondance de cyprès qui croissent dans son territoire. On l'a aussi nommée Macarie, ou Fortunée, & Ophiuse, à cause de la prodigieuse quantité de serpens qu'on y trouvoit. Dans ces derniers tems, les Religieux de S. Basile étoient obligés d'élever dans leur monastère de S. Nicolas, un grand nombre de chats, pour faire la guerre à ces reptiles. De-là le nom de cap de gate, ou de cap de chats, qu'on a donné au Promontoire voisin de ce monastère. Le climat de l'Isle est chaud & mal sain. Son terroir est extraordinairement fertile en grains, en cannes de sucre, en laine, en coton, en oliviers, en oranges, & en vins également renommés en Europe & en Asie. Il y a des Salines abondantes. On y recueille aussi de la soie, du miel, de la cire, du safran, & de la rhubarbe. L'avarice des Turcs a appauvri ce pays, jadis si florissant, & la moitié de son terroir est inculte aujourd'hui. Des villes qui subsistent encore, les principales sont Nicosie, ou Leucasie & Leuke, Famagouste, ou Massaban, Basso, ou Paphus, Limisso, ou Amathonte, & Larneca, place très-commerçante. On trouve des pierres précieuses dans les montagnes qui environnent Basso.

Hist. de l'Empire Ottoman.

L'Isle de Rhodes, à quatre-vingt lieues au couchant de Chypre, autrefois Asteria, Etréa, Corimbia, &c. Elle porte le nom de l'unique ville considérable qui lui reste. L'air y est très-sain, & son climat est si beau, qu'il arrive à peine que le soleil s'y cache pendant un jour entier dans le cours d'une année, & que les arbres & les prés y conservent leur verdure dans toutes les saisons. Elle tire, ainsi que plusieurs autres Isles, ses grains & autres provisions qui lui manquent, de la riche contrée de la Natolie, dont elle n'est éloignée que de sept ou huit lieues. Ses eaux sont si bonnes, que le Grand Seigneur n'en boit pas d'autres. Elle a, à son voisinage, la ville de Scarpentau, ou Carpathos, qui donne son nom à la Mer Carpathienne, & la petite Isle de Caxo.

Candie, une des plus grandes Isles de la Méditerranée, autrefois Crète & Hécatompolis, est à vingt ou trente lieues des premières Isles de l'Archipel. Ses vallées & ses plaines produisent, en abondance, des grains de toute espèce, des plantes & des drogues médicinales, d'excellens vins, des mûriers, des oliviers. Les habitans ne font que de très-mauvais pain d'un froment admirable. Leurs maisons sont d'un beau marbre blanc, grossièrement entassé. Les Candiots sont beaucoup plus honnêtes-gens, & aussi habiles à tirer de l'arc, que les anciens Crétois. On vante leurs actions. Il n'y a parmi eux ni assassins, ni voleurs, ni mendians. Le climat est sec & sain; peu ou point d'hiver; les chaleurs de l'été fort supportables. L'Isle doit son nom à la ville de Candie, sa métropole, squelette d'une grande ville, qui n'a peut-être pas aujourd'hui 2500 habitans. La Canée tient aujourd'hui le premier rang parmi les villes de cette contrée. On n'y compte que 3500 hommes. Je ne parle pas de Spina-Longa, de Rétimbo, &c.

A quelque distance des ruines de Gortine, ancienne capitale de Crète, il y a un souterrein qui pénétre fort avant dans le Mont Ida, & qui se partage en une infinité de rues en forme de labyrinthe. On paroît fondé à croire que c'est une carrière où l'on a ouvert plusieurs routes pour en tirer des pierres.

Cerigo ou Cithère. On cherche dans cette isle séche, stérile, hérissée de rochers & dépourvue d'agrémens, pourquoi les Anciens y placerent Vénus & les Amours.

Isles de l'Archipel.

Ce canal de la Méditerranée renferme un grand nombre d'isles, dont les plus méridionales ont reçu le nom de cyclades.

Les isles de Stampalia ou d'Astypalea, & de Namphia ou Membliaros & Anafi. Les perdrix multiplient dans celle-ci, à un tel point, que l'on est obligé de détruire leurs œufs, pour conserver la premiere herbe des champs & les grains qu'on y sème.

Santorin ou Saint-Iréne, autrefois Thera. Elle peut passer pour une grande carriere de pierre ponce : toute la surface en est couverte, ce qui n'empêche pas qu'on n'y recueille de l'orge, du millet, du froment, du coton, &c. Ses vignes qui croissent heureusement produisent un vin spiritueux & fort. Ce sont les femmes qui les cultivent. Les Insulaires ne mangent que du pain d'orge; ils ne cuisent que quatre fois l'année, à cause de la disette de bois, & ils ne tuent qu'une seule fois des bœufs. On compte dans ce pays dix mille ames & cinq villes. Ses maisons, creusées dans le roc, ressemblent à des tanieres. A l'entrée de la baie, il y a quelques isles que les tremblemens de terre ont fait sortir de la mer en divers tems; il en parut encore une nouvelle en 1707.

Coos, que les Modernes nomment Lango ou Stanchio du nom de sa principale ville, est la patrie d'Hippocrate, d'Apelle, & de quelques autres grands hommes.

Amorgos, où siégeoient les anciens Ducs de l'Archipel. Les Caloyers y possédent les meilleures terres. On voit dans un de leurs monastères un tableau de la Sainte Vierge, peint sur bois, qui ayant, dit-on, été profané & cassé dans l'isle de Chypre, fut porté par les flots de la mer, jusques au pied d'une roche d'Amor-

Hist. de l'Empire Ottoman.

gos, où les deux pieces se rejoignirent miraculeusement. Il y a aussi, près de ce couvent, une pierre prophétique que tous les Grecs de l'Archipel viennent consulter. C'est une grande auge de marbre qui se remplit & se vuide d'elle-même en divers tems de l'année. Lorsque des personnes qui viennent la visiter trouvent l'eau plus basse qu'à l'ordinaire, c'est un pronostic malheureux. Il y a, à six pas de l'urne, une source & un réservoir qui expliquent ce miracle.

Nio ou Io, où Homere a peut-être été enseveli. Les Turcs l'appellent la petite Malthe, à cause que son port sert de retraite aux Corsaires de toutes les nations.

Sikino, montagne qui produit le meilleur bled de l'Archipel.

Policandro, Argentaria ou l'Argentiere, où l'on voit encore des fourneaux de mines d'argent, auxquels les Grecs ne pensent plus depuis long-tems. On l'appelle aussi Kimoli. On y trouve une espece de craie, connue autrefois sous le nom de cimolée, qui blanchit passablement le linge : c'est le savon des habitans. Les peres & les maris, par un trafic abominable, y prostituent, à ce qu'on dit, leurs filles & leurs femmes aux étrangers, pour une somme très-modique.

Milo ou Mélos. Elle a au bord de la mer de belles salines, dont les réservoirs se remplissent pendant l'hiver, & où l'eau se crystallise, & se tranforme en sel dans les grandes chaleurs. Les Insulaires sont bons marins; ils connoissent si parfaitement les isles de l'Archipel qu'ils servent de guides à la plupart des vaisseaux étrangers. L'alun, le soufre & le fer sont très-communs dans l'isle, ainsi que les eaux chaudes & minérales. On la regarde comme une montagne creuse & spongieuse, remplie intérieurement de parties ferrugineuses, de sels marins & autres matieres inflammables qui nourrissent les volcans. Son terroir, échauffé par les vapeurs fécondes de ce feu central, produit les meilleurs vins & les meilleurs fruits de l'Archipel; les champs ne se reposent jamais. Il n'y gêle point.

Siphanto

Siphanto ou Siphnos, ſituée ſous un beau ciel. Les eaux, le gibier, la volaille, les fruits, tout y eſt excellent, à l'exception des vins qui ne ſont pas des plus délicats, parce que la terre qui les produit eſt trop forte. Ce pays eſt riche en carrieres du plus beau marbre, & en mines de plomb. Il s'y trouvoit autrefois des mines d'or & d'argent. On y fait des chapeaux de paille très-propres, qui ſe débitent dans le Levant, ſous le nom de caſtors de Siphanto.

Serpho, abondante en pierres d'aiman qu'on rencontre à fleur-de-terre. Les Romains la regardoient comme le lieu d'exil le plus triſte. Un de leurs bannis, nommé Stratonicus, demanda un jour à un habitant du pays, quel étoit le crime qu'on puniſſoit chez eux du banniſſement : *C'eſt la mauvaiſe foi*, dit l'Inſulaire. *Hé*, repartit Stratonicus, *que n'as-tu donc l'eſprit de commettre quelque bonne fourberie pour te faire exiler de ce malheureux pays?* Stratonicus étoit Romain, & l'Inſulaire étoit né à Sériphe.

Naxia ou Naxo, la plus grande des Cyclades, & une des plus belles contrées de l'Archipel. On y rencontre des forêts d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de figuiers, de grenadiers & de mûriers. Ses vins ſont exquis. Il s'y fait un grand commerce d'orge, de lin, de coton, de fromages, de ſel, de fruits & de beſtiaux. Les mines d'émeril y ſont ſi communes qu'on en leſte quelquefois les navires. Ses montagnes ſont couvertes de marbre granit. Les habitans aſſurent qu'elles renferment auſſi du ſerpentin. On prétend qu'il y a des mines d'or & d'argent. Il y a dans l'iſle pluſieurs familles deſcendues des Vénitiens ; mais le nombre des Grecs eſt beaucoup plus grand. La haine eſt irréconciliable parmi les nobles des deux nations.

Paros, autrefois célèbre par ſes marbres, qui ſans doute produiſirent ſes ſculpteurs & ſes architectes ſi renommés. Elle eſt couverte de précieux reſtes d'antiquité que les habitans emploient à fermer leurs granges & leurs étables. C'eſt de Paros qu'on a tiré le marbre dit d'Arondel, dont l'inſcription contient les plus mé-

morables époques de l'hiſtoire Grecque. Il eſt aujourd'hui à Oxford. M. de Peireſc l'avoit fait venir du Levant. Il paſſa enſuite dans les mains du Comte d'Arondel.

Antiparos. On y voit une fameuſe grotte, qui peut être regardée comme un ouvrage des plus ſinguliers de la nature, ſi l'art ne l'a point aidée dans ce travail. Une caverne ruſtique, naturellement diviſée en deux caves, par quelques maſſes de pierres, ſemblables à des tours, lui ſert d'entrée. On deſcend de cette caverne avec des échelles ou avec des cordons dans des précipices qui ont cent-cinquante braſſes de profondeur, & après cela on arrive à la grotte dont la hauteur eſt d'environ quarante braſſes & la largeur de cinquante. Sa voûte eſt couverte en pluſieurs endroits de maſſes en reliefs les unes hériſſées de pointes, les autres arrondies réguliérement, d'où pendent des grappes, des feſtons & des eſpeces de lances d'une longueur extraordinaire. Les côtés de la grotte paroiſſent ornés de rideaux tranſparens, qui s'étendent dans tous les ſens, & qui laiſſent quelques vuides en forme de tours creuſes & cannelées, qu'on prendroit pour autant de cabinets, pratiqués autour de cette ſalle. Ces merveilleuſes congelations ſont d'un marbre blanc & diaphane, qui ſe caſſe comme du cryſtal, & qui rend un ſon clair, quand on frappe deſſus. Vers l'entrée de la grotte, ſur la crête d'une petite roche, s'élèvent quelques colonnes, ſemblables à des troncs d'arbres. L'objet le plus frappant eſt une pyramide iſolée, haute de vingt-quatre pieds, cannelée dans toute ſa longueur & chargée d'ornemens, en forme de bouquets, d'une blancheur éblouiſſante, auſſi beaux & auſſi finis que s'ils ſortoient de la main de l'ouvrier. La nature a dans ſon attelier les outils de tous les arts; & l'on diroit que, pour ſe repoſer des fatigues de la direction & de la reproduction de l'univers, elle s'amuſe quelquefois à imiter leurs bagatelles, & à ſe faire enfant pour lutter avec les artiſtes.

Les deux Délos, Dili, deux écueils déſerts. La petite Délos qui étoit la plus fameuſe n'eſt qu'un monceau de ruines qui con-

ſervent à peine quelques veſtiges de l'ancienne forme de ſes édifices. Les habitans des villes voiſines y viennent, comme à une carriere, briſer une colonne, un piedeſtal, & autres ouvrages du plus beau marbre, pour en faire des marches d'eſcalier, ou pour en tirer un mortier ou une ſaliere. Il y a dans ce pays un grand nombre de bécaſſes & un nombre prodigieux de lapins, logés magnifiquement dans le marbre. La grande Délos, ou Atenée, contient d'excellens pâturages où les Miconiens envoient leurs troupeaux. Le terrein de ces deux iſles eſt affermé trente écus.

Micone. La plûpart de ſes habitans paſſent leur vie ſur l'eau; ils ſont les meilleurs matelots de l'Archipel. C'eſt ici dans les femmes un agrément que d'avoir les jambes groſſes, ce qui a introduit parmi elles la coutume de mettre quatre ou cinq paires de bas les unes ſur les autres.

Thermia, ainſi nommée de ſes bains chauds, qui ont beaucoup perdu de leur réputation; c'étoit autrefois Cithnos.

Zia ou Cea. Il ne reſte plus qu'un bourg aſſez déſert dans cette iſle, jadis ſi peuplée au rapport de Strabon, que, le pays ne ſuffiſant pas à la nourriture de ſes habitans, il fut ordonné que tous ceux qui paſſeroient ſoixante ans ſeroient mis à mort. Ces Inſulaires cultivent avec beaucoup de ſoin leurs figuiers domeſtiques, & trouvent le moyen de leur donner une prodigieuſe fécondité, en ſuſpendant à ces arbres des paquets de figues ſauvages; méthode pratiquée dans leur iſle depuis un tems immémorial, & que l'on appelloit caprification, d'où le mot Latin *caprificus*, figuier ſauvage. Les fruits des arbres domeſtiques ne mûriſſent, dit-on, qu'après avoir été piqués par des moucherons qui ſortent des fruits des arbres de l'autre eſpèce. Ces deux ſortes de figuiers ſont communes dans la plûpart des iſles de l'Archipel. Le ſuccès de la caprification eſt tel, qu'un ſeul arbre rapporte ici, année commune, près de 300 livres de figues, tandis que les figuiers de Provence en rapportent à peine 25. Syros. La plûpart des habitans de Syros, iſle voiſine, ſuivent le rit de l'Egliſe Romaine. Tine

Hist. de l'Empire Ottoman.

ou Tenos, pays agréable & bien cultivé. Andros, la dernière des Cyclades : elle est riche en soie, & remplie de tours qui servent de demeures aux nobles du pays & d'asyle contre les corsaires.

Nicaria ou Icaria, ainsi nommée, à cause d'Icare, qui se noya aux environs de cette isle en se sauvant de Crète sur un bâtiment à voiles, dont il fut l'inventeur, & qu'il n'eut pas le talent de bien gouverner. Ses habitans transportent dans les isles voisines beaucoup de planches de sapin & de bois à brûler. C'est un peuple pauvre, grossier & sauvage, mais dont le langage approche plus du Grec littéral que celui des autres Insulaires, parce que ce pays a été beaucoup moins fréquenté des étrangers qui ont introduit quantité de mots & de terminaisons barbares dans toutes les échelles commerçantes de l'Archipel.

Samos, qui n'est séparée de l'Asie Mineure que par un canal fort étroit. On comptoit au commencement de ce siecle douze mille habitans dans ce pays si florissant dans les beaux jours de la Grece. Il produit de fort belles soies, de la cire, du miel, de la scamonée d'une qualité médiocre. On y trouve plusieurs carrieres de marbre blanc. Patmos n'est qu'un écueil.

Scio ou Chio, que les Turcs appellent Saki Sedaki. On y compte environ cinquante villages avec une ville, & près de cent-quinze mille ames. Toutes les autres isles de l'Archipel ne fourniroient peut-être pas ensemble le même nombre d'habitans. Les vallées de ce pays peu fertile sur les hauteurs, offrent un jardin presque continuel d'orangers, de citronniers, de mûriers, de grenadiers, de myrtes, &c. Ses vins ont été fameux dans tous les tems. Ceux de Mesta où est le fameux canton que les anciens appelloient *Ariousa*, portent encore le nom de Nectar. On emploie ses soies à des manufactures de velours, de damas & d'autres étoffes qui s'envoient en Asie, en Egypte & en Barbarie. Le mastic est sa principale richesse : c'est une gomme qui coule par incision de certains arbres appellés lentisques. Il appartient tout

au Grand Seigneur. Les Dames du ferrail en confomment la plus grande partie. Elles en mâchent prefque continuellement pour rendre leur haleine plus douce & pour fortifier leurs gencives. On l'emploie utilement dans les pertes de fang ainfi que dans les douleurs d'eftomac & d'entrailles. On en brûle dans les caffolettes & on le mêle auffi dans le pain. L'ifle produit encore de la térébenthine, qui coule de la même maniere des térébinthes. Elle fe glorifie d'avoir donné le jour à ce poëte fameux, dont tant d'autres contrées fe font difputé la naiffance. On y montre encore un lieu qui s'appelle l'école d'Homére, parce qu'on prétend qu'il avoit coutume d'y affembler fes éleves. Il y a auffi une maifon où l'on affure qu'il étoit né. Le féjour de Scio eft un des plus agréables. Les femmes font vives, fpirituelles & jolies; c'eft peut-être l'endroit du levant où elles font le moins gênées. Elles folâtrent avec tous les étrangers qui fe préfentent, auffi librement que fi elles les connoiffoient depuis plufieurs années. La même liberté régne dans les monaftères de filles où les Turcs & les Chrétiens font également reçus; ces bonnes religieufes, dit Thevenot, portant la complaifance au-delà des bornes de la charité Chrétienne. L'ivrognerie eft le vice dominant des Infulaires. Ils n'emploient leur efprit qu'à tromper les perfonnes qui ont affaire à eux; & ils doivent être fort habiles, car ils font fur tout le refte d'une ftupidité & d'une ignorance extrêmes. Les Papas ont la plus grande partie des richeffes.

Mételin, l'ancienne Lesbos, fi célèbre autrefois par la diffolution effrénée de fes habitans & par fes grands perfonnages. Il y avoit 120 villages au commencement de ce fiécle.

Negrepont ou Egripos, jadis Eubée & Chalcis, féparée de la Grece par l'Euripe. On y compte 60 mille habitans. Ses principales villes font Negrepont ou Chalcis, Rocco ou Eretria, Carifto, &c. Auprès de cette ville eft une montagne qui contient de très-beaux marbres. On y trouve auffi de l'amiante, pierre partagée en filets comme l'alun de plume. Tournefort affure que trempée

Hist. de l'Empire Ottoman.

dans l'huile, elle acquiert aſſez de ſoupleſſe pour pouvoir être filée ſur du fil de coton, & les Levantins en font des bourſes & des mouchoirs que l'on blanchit au feu. L'Euripe eſt principalement fameux par les variations de ſes marées. Dans les endroits où ce canal eſt le plus étroit, elles ſont ſi irrégulières dans certains jours, que le flux arrive onze, douze, treize & quatorze fois dans le cours de vingt-quatre heures. Une autre particularité, c'eſt que le flux y arrive lorſque le reflux ſe fait ſur les côtes voiſines, au lieu que l'Euripe baiſſe lorſque la mer s'éleve ſur les mêmes côtes.

Je ne ferai que nommer Skiros, Ténédos, Salamine ou Colouri & Engia. A Lemnos ou Stalimene il y a un minéral aſſez remarquable, connu ſous le nom de terre de Lemnos ou de terre ſigillée, qui a la propriété d'étancher le ſang dans les bleſſures les plus dangereuſes, & qui paſſe auſſi pour un excellent reméde contre la diarrhée, la peſte & toute eſpèce de poiſons.

Les Turcs n'ont aucune poſſeſſion conſidérable dans la Mer Ionienne, c'eſt-à-dire, dans le canal de la Méditerranée, qui coule à l'occident de la Grèce & qui s'étend juſqu'au golfe de Veniſe. Zanthe, Céphalonie, Sainte-Maure & Corfou, les principales iſles de cette mer, appartiennent aux Vénitiens.

Obſervations générales ſur l'Empire Ottoman.

Les Barbares, ignorant l'art de captiver les peuples par les loix de l'ordre, ne ſçavent gouverner les pays qu'ils conquièrent qu'avec l'inſtrument même de leurs conquêtes; ils ont pour ſceptre le ſabre. S'ils ne ſont détruits au milieu de leurs ſuccès, ils fondent de grands Empires, par ce que leurs paſſions ſont féroces, que leur patrie eſt par-tout, qu'ils n'ont aucun plan arrêté dans leurs entrepriſes, qu'ils font leur métier du brigandage & de la guerre, & que leur principale force eſt dans le bruit de leurs armes. Que ſi à leur férocité naturelle ſe joint celle du

fanatiſme, tous les pays qui profeſſent une religion différente de la leur, leur préſentent des ennemis à combattre. Mais, en formant leurs Empires du mêlange de diverſes nations tant policées que barbares, toutes impatientes d'un joug étranger, puiſſantes les unes par leur barbarie, les autres par leurs reſſources, il faut, pour les contenir, qu'ils leur ôtent le moyen de ſe relever, qu'ils démoliſſent les villes, qu'ils abattent les places, qu'ils dévaſtent les campagnes, qu'ils exterminent les chefs, qu'ils diſperſent la nation, & qu'ils ne laiſſent, pour ainſi dire, que la terreur aſſiſe ſur des ruines, ſans quoi le conquérant ſe détruiroit lui-même, parce que des ſoldats qui, raſſemblés ſous ſa main, ſont un moyen ſuffiſant pour acquérir, épars dans les provinces & les villes, ne lui donneroient, pour la conſervation, qu'une puiſſance inégale à la charge.

Du droit de la guerre, qui, dans leurs mains, eſt le droit de maſſacrer, de dépouiller & de réduire en eſclavage, découle aux yeux de la barbare & cruelle ignorance, le droit de propriété ſur la vie, les biens & la liberté des nations ſoumiſes. La paix, le ſalut & toutes les eſpèces de jouiſſances, ne ſeront que des bienfaits que le Souverain pourra retirer à ſon gré, & toutes les loix ſe concentreront dans ſa volonté abſolue. D'ailleurs, le gouvernement deſpotique paroît le plus naturel pour des nations barbares, en ce qu'il eſt le plus aiſé. Si le peuple conquérant ſort d'un pays eſclave, il n'aura conquis que pour un maître, & n'aura ſur les peuples ſubjugués que l'avantage de la faveur. Le deſpote qui a beſoin de ſon affection & de ſon ſecours, commencera par diſtribuer en uſufruit, à ſes compagnons d'armes, des terres, des honneurs & des pouvoirs amovibles, qui ſeront tout-à-la-fois des récompenſes de leurs ſervices, des garans de leur fidélité & des titres particuliers de dépendance. Suivant le droit d'eſclavage, les eſclaves n'ont rien en propre. Il y auroit des perſonnes & des familles puiſſantes & diſtinguées par elles-mêmes, s'il y avoit des poſſeſſions, charges, biens ou honneurs, immuables & hérédi-

Hist. de l'Empire Ottoman.

taires : ce qui affoibliroit la puiſſance & la majeſté du Prince. Les Seigneurs, les Généraux, les Miniſtres, n'auront qu'une exiſtence précaire; ils formeront les premiers anneaux de la chaîne d'eſclaves, que le Souverain attache aux pieds de ſon trône; ils eſſuieront les premiers coups de la tyrannie. Les officiers, étrangers par-tout où ils ſeront employés, n'oſeroient tenter de ſe ſouſtraire aux fers, ou ne ſoutiendroient pas leurs premiers efforts, parce qu'ils n'auroient ni naiſſance, ni terres, ni parens, ni amis qui puſſent exciter les peuples, ou par l'amour, ou par la pitié, ou par l'eſpérance, à embraſſer leur cauſe. La faveur capricieuſe du Prince s'étendra bientôt indifféremment ſur toute eſpèce de peuples, comme exercice libre de la ſouveraine puiſſance, ſans égard au mérite des perſonnes ni aux beſoins de l'Etat. Tous auront part aux avantages & aux dangers des honneurs. Ces nations ſe mêleront & ſe confondront. Il faudra peut-être, pour réparer les ravages de la guerre & de la tyrannie, enlever des eſclaves ſur tous les pays voiſins. De ce mêlange de races & peut-être de religions, altérées par une agitation perpétuelle, il ſe formera un peuple monſtrueux, qui aura les vices de toutes ſans avoir les vertus d'aucune. Dans ce pays, l'eſclavage civil façonnera les ames à l'eſclavage politique. Le deſpotiſme & la corruption s'y naturaliſent enſemble.

Comme un peuple féroce & malheureux ne peut faire un bon uſage de ſa liberté; comme, dans une immenſe étendue de pays & ſous un gouvernement tyrannique, il y aura fréquemment des occaſions, des ſujets, des moyens de révolte, il faudra que la peſanteur des fers ôte aux peuples la force de les ſoulever; il faudra que l'activité du glaive rapproche, en quelque manière, les diſtances, & que, de ſon trône, le Prince puiſſe, pour ainſi dire abattre d'un coup de main, toutes les têtes d'un bout de l'Empire à l'autre. S'il avoit les bras liés par des loix, par des formalités, par des aſſujettiſſemens; ſi l'inſtrument dont il ſe ſert pour gouverner n'obéiſſoit aveuglément à ſon impulſion; en un mot, ſi ſon pouvoir

voir n'étoit illimité, l'Etat feroit éternellement expofé aux fciffions, le Prince feroit lui-même toujours en danger de chûte & de mort. Comme, dans ces pays, du murmure à la fédition, de la fédition à la révolte, de la révolte à la révolution, il n'y a qu'un pas, tous les crimes feront égaux, ils feront tous auffi rigoureufement que promptement punis; il faut effrayer.

Là, le Prince n'a qu'un feul art qu'il lui importe de connoître & d'exercer; c'eft celui de la guerre. Comme il ne regne point par les loix, il ne peut maintenir fa toute-puiffance, que par les armes. Dans un gouvernement militaire, on ne fe met pas trop en peine fi le peuple eft content, pourvu que la milice foit fatisfaite, parce que la force réfide dans la milice, non dans le peuple. Pour fe rendre agréable aux foldats, il fera néceffaire de leur accorder des priviléges, de fermer les yeux fur leurs déportemens, de leur facrifier une partie de la nation. Le pays fera traité comme un pays conquis; on trouvera néceffaire que le peuple foit miférable: s'il etoit encouragé au travail, s'il jouiffoit de fecours, s'il fortoit de la barbarie, s'il ne croupiffoit pas dans la pareffe, s'il n'étoit enchaîné par la crainte, s'il n'étoit familiarifé avec l'oppreffion, il feroit plus fort que la milice, & plus puiffant que la volonté du Prince; fes fers tomberoient d'eux-mêmes. L'intérêt du defpote eft de le laiffer dépouiller, fur-tout par les Pachas; il fçaura bien enfuite dépouiller les Pachas eux-mêmes. Avec un cordon, il attire à lui toutes les richeffes de l'Empire.

Mais cet homme, qui ne voit dans fes Etats, que des efclaves, n'eft lui-même que l'efclave couronné de la milice qui le foutient: c'eft la hache des foldats de la Pharfale, qui fe tourne contre ceux qui s'en fervent. Le defpote ufe de force envers les peuples. Il ne peut guère ufer que de politique envers les troupes. En les occupant au-dehors, il les éloigne des fréquentes occafions d'exciter des troubles au-dedans. En conduifant lui-même fes armées, il les accoutume à l'obéiffance & au refpect. L'abandon des exercices militaires & un lâche repos lui attirent infaillible-

ment leur mépris ; & , le mépris, qui eſt inſolent dans des hommes bas & redoutables , devient turbulent & ſéditieux dans ces mêmes hommes, s'ils ſont armés. La ſoldateſque, accoutumée à voir le Prince partager ſes travaux, refuſera de s'y livrer ſans lui, ou elle s'y livrera mollement. Elle portera peut-être dans le cœur le deſir des mauvais ſuccès ; enfin, elle accuſera l'oiſiveté du deſpote des fâcheux effets de ſon indiſcipline. Bientôt le Prince n'oſera plus faire la guerre par ſes lieutenans, qui ſont, eux & leurs ſoldats, trop puiſſans les armes à la main. Il fera partager ſon repos à la milice ; mais elle ſe corrompra. Si elle conſerve quelque activité, ce ſera contre le gouvernement ; on la verra, abuſant de ſes ſervices, des maux de l'état, des fautes du miniſtère, demander, d'un ſuccès à l'autre, au deſpote, des lâchetés, des injuſtices, des crimes, la tête de ſes favoris, ſes ſceaux, ſa couronne, ſa vie. Le Prince calmera, pour quelque tems, la fureur de ces bêtes féroces, par le ſacrifice de ſes Viſirs ; mais il ne l'aſſouvira point. En diviſant ſes troupes, en les excitant les unes contre les autres, en les diſperſant, en les humiliant par la ſouſtraction de quelques priviléges, en les éloignant du trône, le tyran aura moins à craindre d'elles ; mais il aura plus à craindre des peuples, toujours avides de révolutions, ſuivant le proverbe Turc : *changement eſt un bien.* Le Prince, deſtitué de ſa milice, obligé de ſe prêter au goût de la populace, ne ceſſera d'agiter le miniſtère, quoique l'état en ſouffre, dans la crainte que l'orage ne s'éleve juſqu'au trône. Il aura tout à craindre du dehors ; car, il ne ſera pas aiſé ni de lever des troupes, ni de former des ſoldats avec aſſez de promptitude pour ſubvenir de tous côtés aux beſoins de l'état. Chez une telle nation, les ſujets n'ont preſque point d'intérêt à défendre l'Empire, ils n'ont ni vertu pour l'entreprendre, ni capacité pour le faire avec ſuccès.

Après les premiers eſſais de leurs forces, ces troupes ſéditieuſes ſe livreront au goût des crimes ; &, plus cruelles quelquefois dans l'exécution qu'elles ne l'auront projetté, elles feront de l'étendart

de la révolte, le suaire naturel des habitans. Le despotisme doit devenir plus cruel, à mesure qu'il devient plus foible; c'est une nécessité. Des mœurs douces le corromproient & l'affoibliroient davantage. Des hommes sans foi, sans humanité, sans frein, s'armeroient contre lui de ses bienfaits, de sa clémence, de sa débonnaireté. Ils ne sçavent ni aimer, ni estimer; ils ne sçavent plus que mépriser & craindre; ils ne méprisent que ce qui leur paroît foiblesse; ils ne craignent que la violence. Il faut donc que le tyran dissimule sa foiblesse par des efforts & des excès de cruauté. Il versera des torrens de sang; mais, dans cette guerre de rage & de crimes, le despotisme se coupe les bras à lui-même. Les Prêtres seront à la tête des séditions, parce qu'ils auront un grand crédit sur l'esprit des peuples. Si le fanatisme servit à fonder l'état, la nation aura perdu le courage éphémère qu'il inspire; elle n'aura conservé que l'imbécillité, dans laquelle il prend sa source. La religion, si elle a des dogmes favorables à la barbarie, conduira les peuples par ces dogmes mêmes, quelque funestes qu'ils puissent être. Les Prêtres auront donc, sur-tout dans la décadence de la milice & du trône, beaucoup de part dans les événemens, parce qu'ils jouiront encore plus pleinement, & de l'autorité qui tient à la religion, & de la puissance que donne la superstition, sur-tout dans les tems de crise, & des priviléges qui sont attachés à leur consécration. Ils seront séditieux, avec d'autant plus de hardiesse, qu'ils parleront au nom du ciel, & qu'ils encourront moins de dangers; sûrs de la faveur & des soldats & du peuple & des seules loix que le despotisme soit forcé de reconnoître, leur personne sacrée rend, en quelque sorte, leurs crimes sacrés, puisqu'ils peuvent compter ou sur l'impunité, ou sur la vengeance. Ainsi, ces redoutables sujets qui servirent utilement à édifier, s'emploieront aussi efficacement à détruire.

Le gouvernement ne cesse de donner lieu à la révolte. Le despote, depuis qu'il s'est amolli, ne régit plus l'Etat par lui-même. Il abandonne les affaires aux intrigues, aux passions, à la vénalité

Hist. de l'Empire Ottoman.

de ſes femmes, des miniſtres de ſes plaiſirs, de ſcélérats hardis ou adroits. Les Viſirs, qui ſont également punis d'une bonne & d'une mauvaiſe adminiſtration, ont abjuré tout deſir, & perdu toute idée de bien. Le peuple, pour ne pas ſe forger des chaînes plus peſantes & des inſtrumens de mort, dans les arts, le commerce, & les richeſſes, s'eſt enveloppé dans l'ignorance, s'eſt bercé dans ſa misère, & s'eſt endormi d'inaction & d'épuiſement. L'Empire, privé des reſſources du courage, du travail, de l'induſtrie, de la politique & des vertus, paroît toucher au moment de ſa diſſolution. Dans l'impoſſibilité de réformer le deſpotiſme, il faut que l'Empire s'écroule : il périra, ſi des cauſes particulières ne le ſoutiennent ; s'il ne réſiſte pas, par ſa maſſe, à ſes vices inteſtins ; s'il ne ſe ranime par un nouveau fanatiſme ; ſi le nerf de la religion ne lui donne encore quelque vigueur ; ſi d'autres puiſſances n'ont intérêt à le préſerver du ſort qui le menace, &c.

Voilà l'hiſtoire de l'Empire Ottoman & celle de la plupart des Etats deſpotiques. La barbarie fonda cet Empire en détruiſant : c'eſt le ſquelette d'un coloſſe. Si l'on s'éloigne de quelques villes, on tombe dans d'horribles ſolitudes où l'on rencontre quelques hommes ſemblables à des ombres infortunées, qui errent triſtement au-tour des tombeaux & ſur des ruines. Dans ces déſerts que la tyrannie rend ſtériles, on trouve preſque plus de villes démolies, que d'habitans en état de les défendre. Il s'y forme de tous les côtés des bandes de voleurs, contre leſquels le Prince lâche des brigands ; &, pendant qu'il en coûte de grandes ſommes au Caſna pour faire eſcorter les voitures publiques, les peuples ne ſont pas plus à couvert du pillage. Les lieux peuplés ne ſont, en quelque ſorte, que les égouts d'une foule de nations. L'on voit dans Conſtantinople un mêlange impur, dans lequel fermentent tous les vices, le brutal orgueil de la nation conquérante, l'audacieuſe rapacité des brigands d'Afrique, la folie & l'iniquité couvertes des enthouſiaſtes & des moines de l'Aſie, la ſubtilité & les intrigues des Grecs, la ſanguinaire valeur des Thraces & des

Macédoniens, l'impétueuse férocité des Tartares, la lâcheté & la mollesse des eunuques, l'artifice & la corruption des femmes, l'avarice des Juifs, la scélératesse des rénégats de tous les pays, &c. ce sont tous les vices de la barbarie & la dépravation qui se mêlent ensemble & se corrompent encore les uns les autres. Il n'y a pas, dans aucun canton de l'Empire, une nation pure. Le sang Turc ressemble à ces fleuves dont les eaux mariées à celles de tant de rivières & de ruisseaux, ont perdu leurs propriétés & leur caractère primitifs, en conservant le nom de leur source. Tant de peuples de pays, de langages, de mœurs, de religions & de goûts différens, ne sçauroient former une nation; &, s'ils peuvent être de bons esclaves, ils ne seront jamais que de mauvais sujets.

Les fondateurs de l'Empire, lesquels disposoient militairement & de leurs soldats & des peuples vaincus, n'accorderent à leurs sujets qu'une jouissance passagère des terres conquises, & sous des redevances onéreuses, se réservant le droit de retirer ces *timars*, espèces de fiefs, non-seulement à la mort de leurs possesseurs, mais encore de leur vivant, pour en gratifier d'autres familles. Le Prince se contente, à la vérité, d'un droit de trois pour cent sur la valeur de chaque succession ordinaire; mais il donne à son gré, la plûpart des terres à la milice, & se saisit de l'héritage de tous les officiers. Lorsqu'un homme meurt sans enfans mâles, il ne laisse aux filles que l'usufruit des biens. Ainsi l'on ne possède rien dans la Turquie en pleine propriété. Dès-lors on ne travaille, on ne bâtit que pour soi; on tire tout de la terre, elle s'épuise; on la laisse en friche: le pays est désert.

Les premiers Ottomans étoient des héros de Barbares. La crainte en fit des Dieux. La loi de l'obéissance passive & aveugle fut également un principe de religion & une maxime d'état. Les ordres des Sulthans sont reçus des Turcs, comme s'ils venoient de Dieu même: on ne peut y contrevenir, sans impiété. L'éducation inculque aux jeunes gens qui, dans le serrail, sont formés pour les

emplois, qu'il n'y a pas de fin plus heureuſe que de perdre la vie de la main ou par le commandement du Grand Seigneur, & que, par ce martyre, on paſſe immédiatement de cette vie dans le paradis. Ce ſtupide ſentiment eſt le ſeul qui puiſſe animer & ſoutenir les Koulis, ou gens en place gagés, dont l'élevation eſt une ſorte de dévouement à la mort, ou du moins à la diſgrace. Quand un Pacha voit le cordon fatal entre les mains du Capigi, il doit ſe réſigner au ſupplice, ſans ſonger à fuir ou à réſiſter, ſous peine d'être exclus du Jemaat, c'eſt-à-dire, de la ſociéte des fidèles, & d'encourir une flétriſſure héréditaire dans ſa famille. Le célèbre Cara-Muſtafa-Kuprogli diſoit qu'après tant de triomphes & de proſpérités, il ne lui manquoit pour fermer le cercle de ſon bonheur par l'événement le plus deſirable, que de mourir par l'ordre de Sa Hauteſſe. Cet artificieux miniſtre affectoit ſans doute le fanatiſme criminel qui pouſſe autant aux grands attentats qu'aux actions louables, puiſqu'ils ſont également récompenſés du cordon; mais le maſque de cet hypocrite porte les traits de la nation. C'eſt une boue que cette nation, que le Grand Seigneur pêtrit à ſa fantaiſie; &, les vaſes d'argile qu'il a faits, n'ont point à lui demander pourquoi il les caſſe. Ce n'eſt qu'en ſe ſervant de toute la force d'une religion féroce, qu'on peut mettre ainſi de monſtrueuſes loix à la place de la nature, pour ne pas même laiſſer dans le cœur le deſir de la liberté & de ſa conſervation propre.

L'Empereur Ottoman eſt une eſpèce de *Dieu ſur terre*; mais il eſt des impies qui battent, dégradent, briſent leurs idoles. Tels ſont quelquefois en Turquie, les ſoldats, les gens de loi, & le peuple même. Depuis que ces Princes ne ſont plus que de vains ſimulacres, par l'organe deſquels, des femmes & des eunuques rendent des oracles corrompus, leurs adorateurs ont ſacrifié dans les malheurs, dans les troubles publics, & les Prêtres & le Dieu même. La Milice qui maintenoit les Sultans au deſſus des loix, lorſqu'ils paroiſſoient au deſſus de leurs ſujets par les vertus de la férocité, la fureur des armes, l'audace, la bravoure, l'intrépidité,

est devenue leur tyran & leur bourreau, lorsqu'ils se sont bornés à être des Dieux de serrail.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Dans ce pays, il est difficile de décider qui est le plus malheureux du Prince, de chaque Officier & du peuple. Le peuple n'est protégé ni par les loix ni par aucun corps puissant. Chaque officier est tyran & pour le Prince & pour lui-même, parce qu'il n'est pas possible qu'un scélérat, ministre de la tyrannie, oublie ses intérêts particuliers en exerçant l'office des vexations. Les dangers mêmes qu'il court à raison de ses péculats & de ses richesses irritent sa cupidité, parce qu'il ne croit avoir en propre que l'or & l'argent qu'il pourra voler & cacher. Chacun de ces petits tyrans est nécessairement le despote; car il faut que le pouvoir passe tout entier dans les mains de celui à qui on le confie, du Prince au Visir, du Visir à chaque Lieutenant particulier. Comment en effet dans un Gouvernement où la loi n'est que la volonté du Prince, où le Prince, ne connoissant point ce qui se passe dans l'Etat, ne peut donner des ordres à chacun & à chaque moment, où le Magistrat, ne connoissant point ce que le Prince veut, n'a d'autre loi à suivre ou à interprêter que celle qu'il lui plaît de supposer, où néanmoins la loi doit avoir une prompte exécution, comment la loi ne seroit-elle pas la volonté de chaque officier?

Le Grand-Visir &, suivant la proportion des places, les autres ministres avec leur pouvoir arbitraire, ont toujours le glaive suspendu, pour ainsi dire, par un fil sur leurs têtes. Environnés d'ennemis, d'espions, leur fortune dépend de l'inconstance du Sulthan, des caprices d'une Favorite, des intrigues d'un Eunuque, de la brutalité des soldats, de la furie du peuple: ce sont des arbres chancelans auxquels on ne laisse pas pousser de profondes racines. Quand il s'élève des troubles, le respect naturel des peuples pour leur Prince & la vénération singulière des Turcs pour la famille Ottomane ne manquent pas de diriger sur les Ministres les premiers traits du ressentiment public. En trois heures de tems, on arrachera un Visir des bras de son maître, on lui coupera la tête,

Hist. de l'Empire Ottoman.

on jettera ſes membres devant les portes du Palais, avec tout le reſpect poſſible pour le Sulthan, qui, peu aſſuré par cette équivoque adoration, tremble dans ſon appartement ſans oſer défendre ni venger ſon favori. Si le Sulthan ſoutient ſes créatures, s'il ne les livre pas à propos, le danger l'enveloppe lui-même. Aſſervi à toutes les volontés des Rebelles, il eſt trop heureux ſi, à force de lâchetés & de ſacrifices, il ſauve ou ſa perſonne ou ſon trône : auſſi le voit-on trembler avec ſa puiſſance abſolue, dès qu'un Janiſſaire fronce le ſourcil : s'il ne punit pas les révoltes, il demeure expoſé à l'inſolence audacieuſe & exigeante : s'il les punit, il s'expoſe à la furie qu'il vient d'éprouver.

Comme dans cet Etat il n'y a point de regle, il n'y a point d'ordre fixe pour la ſucceſſion. Chaque Prince de la famille Ottomane a une égale capacité pour être élu Sulthan. La propriété du Trône appartient au ſang & non à la perſonne du ſouverain. La ſuprême puiſſance n'eſt donc qu'en dépôt dans les mains du Prince regnant. Ses freres dont l'ambition eſt irritée par la dureté de leur condition, ſont donc également ſes concurrens & ſes eſclaves. Le peuple mécontent n'aura donc aucun ſcrupule d'arracher à l'un la ſouveraineté pour la donner à l'autre. Si les Sulthans font étrangler les Princes de leur ſang, ces exécutions feront un jour l'anéantiſſement de leur famille & leur propre condamnation. Le peuple ne pardonnera point à celui qui aura détruit ſes Maîtres à venir, & l'on n'attendra pas la fin naturelle de ſon regne pour déchirer ſa ſucceſſion.

C'eſt le ſerrail qui gouverne l'Empire, c'eſt l'avarice qui gouverne le ſerrail. Avec de l'or, on a la clef du Haram, quelque impénétrable qu'il paroiſſe. Les Sultanes Favorites qui tiennent dans leurs mains l'eſprit de l'Empereur, n'ont jamais aſſez d'argent pour amuſer leur loiſir ou pour fournir à leur luxe ; & celles dont le Prince n'a point eu d'enfans mâles, amaſſent quelquefois des ſommes conſidérables dans l'eſpérance d'obtenir un jour la permiſſion de ſe marier à quelque Pacha. Il faudroit concilier le gouvernement

vernement politique & le gouvernement domeſtique; mais les paſſions du ſerrail & les intérêts de l'Etat ſe contrarient, mais ceux qui ont l'autorité dans l'Etat & ceux qui ont la domination dans le ſerrail ne ſçauroient s'unir ni pour le bien commun, ni pour leurs avantages particuliers.

Les troupes ſervent d'inſtrumens aux uns & aux autres dans leurs vues oppoſées & également funeſtes. Pour diminuer le mal, on a diſperſé dans les Provinces le corps des Janiſſaires, la plus rédoutable & la plus factieuſe des milices. Il n'en reſte que cinq ou ſix mille à Conſtantinople. On a ôté à leurs Commandans une partie des terres qu'ils poſſédoient dans la Natolie. Au lieu des enfans de tribut qu'on élevoit avec grand ſoin aux exercices militaires avant que de les enrôler dans cette troupe, on y reçoit aujourd'hui une infinité d'avanturiers & de vagabonds qui ont à peine un an de ſervice. Pour l'occuper, la diſtraire & l'amollir, on lui a permis de faire le commerce & d'exercer toutes ſortes de metiers qui lui font négliger les armes & préférer le lucre à la gloire d'un état noble. On a achevé d'éteindre l'émulation dans ce Corps en faiſant périr ſes chefs, en négligeant d'avancer les vieux ſoldats, en accordant à la faveur les diſtinctions faites pour le mérite. Ce fut le Grand-Viſir Méhémed Kuprogli qui commença à humilier l'orgueil des Janiſſaires & celui des Spahis. L'Etat a été ainſi privé de ſes plus braves défenſeurs. Cependant les Janiſſaires, quoique diſperſés, ſont unis par l'animoſité & par des ſermens contre les Grands & la Cour. Ils s'obligent à venger tous les ſujets de reſſentiment qu'on pourra donner à quelqu'un d'entr'eux, dans quelque canton de l'Empire que ce ſoit. Cette conſpiration les rend encore très-puiſſans. On a vu, dans le corps de l'Hiſtoire, l'influence des gens de loi dans les révolutions.

C'eſt à la ſtupidité Muſulmane que les Chrétiens doivent tant d'avantages remportés ſur les Turcs qui, par le nombre ſeul, dit le célèbre Chevalier Folard, ſeroient ſi redoutables, s'ils faiſoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur diſ-

Hist. de l'Empire Ottoman.

cipline & leur armure, s'ils quittoient le ſabre pour la bayonnette, & s'ils pouvoient ſortir de l'abrutiſſement où la ſuperſtition les retiendra toujours. Tant leur Religion, ajoute cet homme célebre, eſt propre à éterniſer l'incapacité de la nation ! L'ignorance que la ſuperſtition rend preſque invincible, aſſervit tyranniquement l'homme aux anciennes coutumes, non-ſeulement en ce qu'elle l'empêche d'examiner & de ſentir les avantages du changement, mais encore en ce qu'elle lui fait déſavouer & bientôt après méconnoître ceux mêmes qu'il y peut avoir apperçus. Lorſque Pacha Ahmed (le Comte de Bonneval) voulut eſſayer de former un corps de troupes aux mouvemens compaſſés de la diſcipline allemande, les Turcs parurent d'abord ſe prêter à ſes eſſais, enſuite ils ſe mocquerent de ſes leçons en diſant qu'il étoit ridicule qu'on dreſſât des hommes au manège comme des chevaux & des chiens. La ſtupidité nationale ſauva la Chrétienté du coup mortel que lui portoit le Pacha. L'imprécation de Soliman doit les faire toujours tomber aux pieds des murailles de Vienne. Quoique l'Arſenal de Veniſe excite ſingulièrement leur envie, ils diſent que, s'ils conqueroient cette place, ils ne la garderoient pas, parce qu'il n'y a point d'eau douce pour leurs Moſquées & pour leurs ablutions. Le dogme de la prédeſtination qui, par ſa nature, agit en ſens contraires, inſpirant, ſuivant la trempe des ames, un fanatiſme de lâcheté, comme un fanatiſme de courage, leur fera tendre la gorge au glaive victorieux de l'ennemi, ainſi qu'il les laiſſe en butte aux coups de la peſte qu'ils ne cherchent point à éviter. Entre ces barbares préjugés qui appeſantiſſent la tête des Turcs, il y en a peu qui leur ſoient auſſi funeſtes que celui qu'ils ont ſur la navigation. Des pays riches, entourés de mers, les plus beaux ports du monde, les meilleurs bois & tous les matériaux néceſſaires pour la conſtruction des vaiſſeaux, des arſenaux magnifiques, des chantiers commodes, des peuples entiers de marins & de matelots, ces avantages que nul Empire ne raſſemble au même degré, ſemblent annoncer que cette nation peut être à ſa

volonté la première des Puiſſances maritimes & des Puiſſances commerçantes de l'Univers : cependant les Turcs n'ont ni commerce ni marine. Ils ont coutume de dire que Dieu a donné l'empire de la mer aux Infidèles, & l'empire de la terre aux Muſulmans ; de-là ſe forment chez une nation barbare une maxime religieuſe & un axiome politique.

De ce même préjugé qui adjuge aux Ottomans l'empire de la terre, naît l'inſolente ſécurité de la Porte & le ſot orgueil avec lequel les Turcs vous diſent que le Grand-Seigneur reſſemble au lion & les autres Princes à de petits chiens qui peuvent bien le réveiller en l'aboyant, mais qui ne le mordroient pas ſans courir riſque de ſe faire étrangler. Si les Princes Chrétiens ſe liguoient contre cette puiſſance, leurs flottes pourroient être aux Dardanelles avant que le Grand-Seigneur eût ſongé à ſe défendre ; car il ne ſçait guère ce qui ſe paſſe en Europe, parce qu'il n'entretient ni Ambaſſadeur ni autre eſpion dans les Etats étrangers : il compte peut-être avec raiſon ſur leurs Miniſtres qui ſont à ſa Cour. Ce n'eſt que ſur les frontières que ceux qui entreprendroient la deſtruction de l'empire rencontreroient une réſiſtance capable de les arrêter : dès qu'ils auroient une fois pénétré dans le pays, le Sulthan ne trouveroit plus ni hommes dont il pût faire une nouvelle armée, ni places de reſſource ſous leſquelles il pût les raſſembler. Cinquante mille hommes diſciplinés qui, après avoir franchi les frontières iroient pourſuivre les Turcs dans leurs déſerts, ſeroient étonnés de ne trouver à combatre qu'un ennemi à demi-vaincu & prêt à abandonner ſes Provinces au premier échec, & s'ils pouvoient y ſubſiſter ils renverſeroient l'Empire. Une ſeule victoire vengeroit toutes les nations du mépris de cette nation barbare.

L'Empereur trouve encore des Soldats en tems de paix, parce que le ſervice ſe réduit alors à une ou deux revues par an ; mais, lorſqu'il faut ſe mettre en campagne, la plûpart des enrôlés ſe cachent ou prennent la fuite, & l'on eſt obligé de recourir aux engagemens forcés qui ne ſçauroient être d'un grand ſecours ni

Hist. de l'Empire Ottoman.

d'un ſecours aſſez prompt en cas de danger. La guerre eſt une oppreſſion générale pour le peuple. On ne garde point dans ce tems là de meſure dans les impôts. Outre cela, quand le Grand Seigneur doit ſe mettre à la tête de ſes armées, chaque corps de métier eſt obligé de lui faire un préſent. Ainſi, ſous différentes dénominations, tout l'argent paſſe dans les mains du Prince.

Les Turcs ménagent les Polonois, parce qu'ils les croient braves & capables de tenir en bride les Ruſſes. Ils craindroient les Allemands, s'ils ne ſçavoient combien l'Empereur a de peine à raſſembler en corps leurs différens Princes, & combien, réduit à ſes ſeules forces, il ſeroit inférieur à la puiſſance Ottomane. Les Ruſſes leur paroiſſent plus à redouter qu'aucune autre nation; mais ils ont pourvu de ce côté là & dans les environs à leur sûreté par un moyen que les Etats deſpotiques emploient utilement; c'eſt la ceſſion des Provinces limitrophes à des Princes particuliers feudataires de l'Empire. Ils ſe ſont très-bien trouvés d'avoir mis entr'eux & leurs ennemis, les Tartares, les Moldaves, les Valaques & autrefois les Tranſilvains. A l'orient & au midi, ils ſont environnés d'Etats plus foibles & auſſi mal conſtitués que leur Empire. Ils ſe ſont attaché par des faveurs particulières les François qui n'ont pas ſçu profiter de leurs avantages dans cette Cour. On n'y a point oublié l'armement envoyé à Candie, le bombardement d'Alger, & les ſecours fournis aux Allemands dans les guerres de Hongrie. Les Puiſſances commerçantes de l'Europe ont intérêt à ce que les Turcs ſoient poſſeſſeurs d'un grand pays qu'ils ne ſçavent pas faire valoir, & s'embarraſſeroient peu d'arrêter les progrès de leurs armes contre la Chrétienté. Ainſi la Porte ne craint rien des Anglois & des Hollandois qui ne ſe montrent que comme des gens pacifiques, des amis & des hommes utiles au commerce du pays. Ces cauſes jointes à la fureur que le Mahométiſme inſpire contre les Chrétiens & aux diviſions de leurs Princes, ſauvent l'Empire Ottoman de la deſtinée que ſemblent lui préparer ſa négligence dans les affaires & dans les arts de la

guerre & de la paix, une ſuperſtitieuſe barbarie, un mauvais gouvernement, une profonde corruption & les mouvemens de la décadence accélérés par le tems & par les coups redoublés de la déſolation inteſtine.

De l'Empereur & du Serrail.

Le Dieu en terre, l'ombre & l'image de Dieu, le diſtributeur des Couronnes, le Seigneur des Seigneurs, le Grand, l'Invincible, &c. c'eſt-à-dire, l'Empereur des Turcs, ſuivant le ſtyle de la nation, auſſi-tôt que la mort de ſon prédéceſſeur, & ſon élévation au trône ont été annoncées par un hérault, monte à cheval pour parcourir la ville, accompagné d'un nombreux cortège. Une ancienne coutume l'oblige de s'arrêter ſur le bord de la mer, à la Moſquée d'Ejoup ou de Job, où, après des prières & des vœux, le Mufti du Temple lui ceint le ſabre; c'eſt proprement dans cette cérémonie que conſiſte l'inauguration des Empereurs qui ne portent ni ſceptre ni diadême ni aucun de nos ornemens royaux. Le Sulthan jure ſolemnellement de défendre la foi muſulmane & les loix de Mahomet : mais les loix mêmes le diſpenſent en quelque manière de ce ſerment, car elles le déclarent ſon oracle & ſon interprète infaillible, en lui donnant pouvoir de changer & d'annuller les regles les mieux établies, quand elles ſeront contraires à ſes deſſeins. Après que l'Empereur s'eſt ainſi engagé envers les peuples, les Viſirs du banc & les autres Pachas, en baiſant la terre & le bas de ſa robe, lui engagent la foi des peuples, comme ſi les peuples uſant de leur ſouveraineté lui impoſoient les premiers la loi, & qu'ils ne ſe liaſſent par le ſerment de fidélité, qu'autant qu'il le ſeroit lui-même par le ſerment de juſtice.

Un uſage dont le nouveau Sulthan ne peut ſe diſpenſer, c'eſt de donner à ſon avénement au trône une gratification non-ſeulement au Grand-Viſir, au Mufti, à l'Aga des Janiſſaires & à

Hist. de l'Empire Ottoman.

d'autres Officiers, mais à tous les soldats qui se trouvent alors à Constantinople : libéralité que les Turcs appellent *Julus Akchesi*, argent du renouvellement de l'Empire, & *Bachschich*, don gratuit. L'époque de la décadence de l'Empire Romain a commencé à une pareille coutume. On peut dater de la même institution la décadence de l'Empire Ottoman. Soliman le Législateur, Auteur de ce Réglement, compta sans doute attacher par cette largesse les troupes au nouvel Empereur, mais elle n'a servi qu'à les disposer à changer de maître. S'il voulut par-là garantir l'Etat des convulsions dans lesquelles le jettent l'abus du pouvoir & les excès domestiques, s'il se proposa de mettre ses successeurs dans la nécessité d'écarter de leur gouvernement jusqu'à l'ombre de l'injustice pour ôter aux sujets tout lieu de mécontentement, s'il espèra que le soldat amorcé par le gain que lui procure une mutation de regne se borneroit à veiller de plus près sur les abus, & que la rebellion ne seroit qu'un avertissement aussi utile que nécessaire aux Princes qui auroient oublié que la vertu est la base du trône, comme on l'a dit, il prit les soldats pour des sages, & les Sulthans pour des furieux. Les ennemis de l'Empereur sçavent trop bien profiter des dispositions de la milice pour les largesses ; ils n'ont que trop souvent réussi par cet appas à les engager dans des séditions. Les soldats exigent ce don insolemment, & le moindre délai ne se passe pas sans murmure. Il y a des exemples de sacrifices faits par les troupes de quelques kysts ou quartiers de solde, dans les besoins de l'Etat ; il est inoui qu'elles aient renoncé au Julus. Ils remettent leur paie, parce que c'est une dette ; ils exigent le julus, parce que c'est un présent. On pourroit abolir l'un, on ne peut leur dénier l'autre. La loi subsiste dans la rigueur, quoique l'on consente quelquefois expressément à ne point s'en servir, & les droits se conservent avec elle. La coutume perd de sa force si on l'interrompt, & le titre manque ensuite pour réclamer son bénéfice. Ici la milice lève une sorte de tribut sur le trône ; elle aime à faire sentir aux Empereurs leur dépendance.

Les Sultans ne mettent sur le sceau Impérial que leur nom & celui de leur père avec le titre d'Empereur victorieux. Les lettres sont entrelacées les unes dans les autres de manière qu'il est non-seulement difficile de les contrefaire, mais même de les déchiffrer. Le Visir seul qui est le dépositaire de ce sceau, en a une parfaite intelligence. Dans les Edits Impériaux appellés *Firman*, la Cour Ottomane prend les qualités de *Sublime Porte*, *Porte de Justice*, *de Majesté*, *de Félicité*, &c. Delà ces expressions familières aux Turcs : *la Majesté*, *la Félicité Ottomane*. Le Croissant est plutôt le symbole de la nation que les armes particulières de l'Empereur. On voit ce signe sur plusieurs médailles frappées au coin de l'ancienne Bizance. Les Turcs emploient superstitieusement la forme du croissant dans leur ordre de bataille, dans les ornemens, &c.

Le Grand-Seigneur est vêtu fort simplement, si ce n'est dans les cérémonies d'apparat. Il ne se distingue à cet égard de ses sujets que par la longueur un peu plus grande de sa robe, & par la forme de ses pantoufles découpées par-dessus en manière de feuillages. L'étiquette l'oblige de sortir du serrail au moins une fois chaque mois pour se montrer au peuple : c'est particulièrement un vendredi, jour consacré à la visite des temples. Le Sulthan se rend à cheval à la Mosquée, escorté par des Solachs, au lieu de la garde, qui reçoivent les requêtes qu'on veut lui adresser. Les personnes qui ont à se plaindre de quelque injustice criante qu'elles auront reçue de quelque grand officier, ou à révéler quelque secret important, mettent du feu sur leur tête, soit un flambeau allumé, soit des charbons ardens dans un vaisseau de terre. Ce feu dit, à ce qu'on prétend, au Grand-Seigneur que s'il ne rend pas justice à celui qui le porte, son ame brûlera dans l'autre monde, comme les charbons ou le flambeau. Le devoir de l'Empereur est de donner sur le champ audience au suppliant. Il se fait lire à son retour les requêtes, & il y fait droit, lorsqu'il lui plaît de les trouver justes. On voit de fréquens exemples de cette justice

Hist. de l'Empire Ottoman.

expéditive ; des officiers ſont exilés ou mis à mort ſur la ſimple dénonciation de quelques particuliers.

Dans les grandes cérémonies il n'y a rien de plus pompeux que l'appareil de la marche du Sulthan. Il eſt accompagné d'un corps de Spahis & de Janiſſaires, des gens de Loi, des Pachas de la Porte & des officiers de ſa maiſon, ce qui forme un cortège d'environ 14000 hommes. L'or & les pierreries brillent ſur les harnois des chevaux & ſur les habits des officiers. Le Sulthan conſerve la gravité ſourcilleuſe d'une idole. Il ne tourneroit pas ſeulement la tête. Le reſpect du peuple eſt une ſorte d'adoration, nul n'oſeroit le regarder en face. Cependant on ne laiſſe pas d'accourir de toutes parts pour le voir paſſer, en tenant les yeux fixés contre terre. Les Solachs font autour de lui des ſouhaits pour la proſpérité de ſon regne, à quoi le peuple répond tout bas *Amin*.

Le dimanche & le vendredi, jour de Divan, le Sulthan donne audience aux Viſirs & aux autres membres du Conſeil qui lui rendent compte des affaires ; la promenade, la lecture, quelque travail manuel, & les femmes l'occupent ordinairement toute la journée. On apprend à tous les Princes quelque métier avant qu'ils parviennent au Trône, ſans doute pour les mettre en état de remplir le précepte de l'Alcoran, qui impoſe l'obligation du travail des mains à tous les hommes, ſans en excepter les Empereurs. Soliman II faiſoit des ſouliers ; Selim II, de petits croiſſans pour les bourdons des Pelerins, Amurat III, des flèches ; Amurat IV, des anneaux d'arc ; Ibrahim, des cure-oreilles & d'autres petits inſtrumens d'écaille. Ces Artiſans couronnés font vendre leurs marchandiſes, & la main de l'ouvrier ſe paie fort cher, quelque groſſier que ſoit l'ouvrage.

Les Sulthans prennent quelquefois le plaiſir de la chaſſe & d'une manière aſſez ſingulière. Ils ne chaſſent guère qu'au vol & aux levriers. Pendant que les faucons lâchés par 300 fauconniers de ſa ſuite battent le pays, ils ſe promènent dans le grand chemin. Si la chaſſe approche d'eux, ils la conſidèrent tranquillement,

ſinon

ſinon ils ne ſe détournent pas pour l'aller chercher. Quelquefois ils s'entretiennent pendant ce tems-là des affaires du gouvernement avec les Pachas : ce qu'on appelle le *Conſeil à cheval.* Quand ils roulent en tête quelque projet important, ils tiennent à bon augure, s'ils prennent la première bête qu'ils ont fait lever. Durant cet exercice, on laiſſe le carroſſe des femmes découvert par le haut, afin qu'elles en puiſſent auſſi avoir le plaiſir. Il ſe fait de petites chaſſes plaiſantes dans le ſerrail même. On prend en vie des ſangliers que l'on met dans un lieu enclos de toiles. Chaque ſanglier reçoit le nom de quelqu'un des ennemis de l'Empire, & le Sulthan les tue à coups de flèches. Les aſſiſtans en font de grandes réjouiſſances & l'on élève des trophées, parce que c'eſt un préſage que le vainqueur des ſangliers détruira auſſi facilement les Princes qu'ils repréſentoient. Le Sulthan ſe promene ſouvent ſur mer dans des gondoles fort agréables.

Ce Prince mange toujours ſeul, les jambes croiſées, ſur une eſtrade garnie de tapis & de carreaux. Ceux qui le ſervent ſont aſſis ſur les talons & mangent après lui ce qu'on a ôté de deſſus ſa table. Le repas conſiſte en une trentaine de plats que l'on apporte ſucceſſivement en trois ſervices. Le pain eſt pêtri avec du lait de chèvre & fait d'une farine choiſie qui vient de Pruſſe. La boiſſon eſt un ſorbet compoſé de jus de citron & d'autres fruits ſucrés. Pendant le repas, ſi l'on ne lit des Romans & des hiſtoires, les nains & les bouffons divertiſſent le Prince par des facéties. Souvent il leur jette des morceaux de pain ou de viande pour avoir le plaiſir de les voir ſe battre. Quelquefois auſſi il envoie des mets de ſa table aux Sulthanes favorites. La nuit, quatre valets veillent dans ſa chambre, leſquels ſont relevés de trois en trois heures par d'autres domeſtiques. Deux d'entr'eux ſont au pied du lit, un flambeau à la main.

La dignité du Grand-Seigneur ne lui permet pas de s'entretenir familièrement avec d'autres qu'avec ſes bouffons & ſes femmes. Aucun de ſes Officiers n'oſe lui adreſſer la parole ni lever les

yeux sur lui, à l'exception du Grand-Visir, du Mufti, du premier Médecin, & de quelques Ministres privilégiés. Les autres l'abordent les yeux baissés, le corps incliné jusqu'à terre & dans un respectueux silence. Il n'explique lui-même sa volonté que par signes. Ce langage muet, dit Beaulieu, s'entend aussi facilement & aussi promptement dans le serrail, que, parmi nous, le parler distinct & la voix articulée. Lorsque le Sulthan Mustafa commit l'indignité d'ouvrir la bouche pour parler librement avec ses Officiers, le Divan jugea que sa conduite étoit celle d'un Janissaire ou d'un Marchand & non d'un Empereur. Ces Princes absolus qui jugent au-dessous d'eux de s'entretenir avec le reste du genre humain, sont obligés, pour n'être pas toujours ou dans une solitude absolue ou dans la triste représentation de leur grandeur, de se transporter, pour ainsi dire, à l'extrémité de la nature pour chercher une compagnie parmi des nains, des muets, des fous & tout le rebut de l'humanité, avec lesquels ils ne craignent pas d'être confondus & de mésallier leur majesté.

Les Turcs tiennent tous leurs Empereurs pour Saints, & ne parlent de leur mort que dans les termes les plus honorables. Ainsi, quand ils auront fait périr un Sulthan, ils diront que Sa Hautesse de son propre desir a quitté le monde qui est le séjour de l'orgueil & de la vanité, pour entrer en possession des biens intarissables dûs à la vertu. Il est rare que les Monarques Ottomans se marient, quoiqu'ils en aient la liberté. Le Divan les éloigne de cet engagement pour n'avoir pas à répondre à deux Chefs. On dit que les gens de guerre qui firent mourir le Sulthan Osman l'accusèrent principalement d'avoir pris une épouse, & d'avoir contracté des alliances étrangères contre les loix fondamentales de l'Empire. D'ailleurs, si cette coutume s'introduisoit, quand les Empereurs prendroient des femmes prodigues, le principal revenu de l'Etat se consumeroit à entretenir leur luxe. Ainsi ces Princes se bornent aux plaisirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs esclaves. Lorsque le Sulthan a fait son choix, il envoie le Kislar Aga pour

annoncer à la favorite l'honneur qui lui eſt deſtiné. A l'inſtant, toutes ſes compagnes la complimentent; la Kahia Kadun ou Sur-Intendante du ſerrail la conduit au bain, la parfume, & la pare décemment des habits les plus magnifiques. La Sulthane Hafiten, favorite de l'Empereur Muſtafa, & enſuite femme du Viſir Bekir Effendi, aſſura à Madame de Montague, que l'hiſtoire du mouchoir jetté par le Sulthan étoit abſolument fabuleuſe. Il n'eſt pas vrai non plus que la Sulthane ſe couche avec le Sulthan en ſe gliſſant reſpectueuſement par les pieds du lit. L'Empereur va lui-même la trouver dans ſon appartement, après lui avoir envoyé un préſent royal. On croit communément que le rang de Bujuk Aſaki, grande Sulthane Reine, appartient à celle qui accouche la première d'un enfant mâle. Madame de Montague, ſur la même autorité, attribue cette preéminence à celle qui la première a fixé le choix du Prince. Quelquefois l'Empereur ſe divertit avec ſes femmes rangées en cercle autour de lui. C'eſt alors qu'elles ſont agitées de toutes les paſſions & qu'elles ſont dévorées de jalouſie, à la vue de la fortunée qu'il diſtingue par quelques marques de préférence. Les Courtiſans pourroient dire, s'ils n'éprouvent pas les mêmes douleurs d'ambition & de rivalité, quand ils ſont ſous les yeux du Monarque dont les bontés flatteront les eſpérances d'un concurrent; & s'ils ne ſe dépouilleroient pas de cette eſpèce de pudeur dont l'honneur pare quelquefois les hommes ſans vertu, pour plaire à leur maître; comme ces eſclaves ſe dépouillent de la pudeur qui garde les attraits des femmes pour tenter le cœur du Sulthan. Ces Sulthanes, quoiqu'elles ſoient d'un âge, d'un eſprit, & d'un caractère différens, ne laiſſent pas d'être en apparence très-unies; &, s'il regne quelque jalouſie entr'elles, elles apportent un grand ſoin à la diſſimuler dans la crainte d'être châtiées & renvoyées au vieux ſerrail. A la liberté près, elles jouiſſent de tout ce qu'elles pourroient deſirer, ſoit pour l'agrément du ſéjour, ſoit pour les commodités de la vie, ſoit pour la diverſité des récréations & des amuſemens.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Quand une fille du ferrail a été admife dans le lit du Grand-Seigneur, on la tire du dortoir où elle vivoit en communauté avec les autres efclaves pour lui donner un logement particulier. Le Monarque lui envoie un magnifique trouffeau, des diamans, & une bourfe de fequins. Outre cela, on lui affigne pour fon entretien une penfion confidérable & l'on attache à fon fervice un eunuque & des femmes. Si elle plaît toujours davantage au Sulthan, fa penfion & fon train augmentent, chaque fois qu'il l'appelle à fa couche. Elle reçoit avec de nouvelles preuves d'amour & de générofité, le titre de Sulthane.

Il y a deux ordres de favorites, les Odaliques & les Hafaki. Les Odaliques font celles qui n'ont paffé qu'une nuit avec le Sulthan. Elles n'ont aucun accès à la Cour, mais le Prince les vifite quelquefois pour diverfifier fes plaifirs. Les Hafaki, lefquelles ont eu le bonheur d'infpirer au Sulthan un goût plus durable, entrent dans le Palais Impérial, fans y être mandées, & font ordinairement les difpenfatrices des graces. Quand elles accouchent d'un fils, leur amant leur met une couronne fur la tête. Il n'y a aucune de ces Sulthanes qui n'ait au moins une penfion de cinq cens bourfes ou 750 mille livres. Cette penfion s'appelle *Pafchmaklik*, de *Pafchmak* qui fignifie fandales, comme fi c'étoit pour les fandales, [dans notre langue pour les épingles] des favorites & plus particulièrement de la Sulthane mère. Quand les Turcs prennent une ville, ils ont coutume, au rapport du Prince Cantimir, d'en réferver une rue pour le Pafchmaklik. Cette contribution eft établie dans tout l'Empire. A Conftantinople, elle eft affignée fur Péra. Plufieurs Sulthans ont entretenu jufqu'à cinq Hafaki à la fois. Quelques-uns n'ont jamais voulu procurer ce rang à leurs maîtreffes.

La Sulthane Validé ou Sulthane Mère ne peut porter ce nom avant que fon fils foit parvenu à la Couronne & elle le perd, lorfqu'il meurt ou qu'il eft dépofé. Il y a des circonftances dans lefquelles le Sulthan ne peut coucher avec une femme fans le con-

sentement de sa mère : par exemple, au tems du Bayram, lorsque les Visirs & les Pachas s'empressent de lui envoyer les plus belles filles, il ne doit en admettre aucune dans son lit qui ne lui soit amenée par la Validé, s'il ne veut faire une insulte à sa mère & se déshonorer lui-même dans l'esprit des Courtisans. Ces Sulthanes sont d'autant plus respectées que les Empereurs eux-mêmes, suivant la loi, sont obligés d'avoir pour elles une profonde vénération. Elles prennent connoissance des affaires du Gouvernement & confèrent souvent avec le Visir & le Mufti, le visage couvert d'un voile.

Les favorites dont le Sulthan n'a point eu d'enfans mâles, ou celles qui ont survêcu à leurs fils, obtiennent quelquefois la permission & reçoivent même ordre de se marier à des Pachas. Toutes ces femmes font trafic de leur crédit par l'entremise des Juives qui entrent dans le Haram soit pour consulter sur leurs maladies, soit pour vendre des marchandises, ou sous quelque autre prétexte. Les particuliers s'adressent à ces intriguantes pour obtenir des places. Elles s'enrichissent à ce métier. Une Juive nommée Keira étoit parvenue à une telle faveur sous le regne d'Achmet I, que la vente de toutes les charges de l'Empire passoit par ses mains. Les Janissaires la déchirerent, dans une émeute, en mille morceaux qu'ils attachèrent aux portes des principaux Hôtels. Sa tête fut clouée sur la porte du palais du Grand-Visir avec cet écriteau, *Voilà la tête qui t'a donné des conseils pernicieux pour l'Etat.* On suspendit sa main à la porte de la maison du Mufti avec ces mots au-dessous, *Voilà la main qui t'a vendu ta charge & les faveurs du Sulthan.* Sa langue fut attachée à la porte du Cadhi avec ce placard : *Reçois la langue qui t'a dicté mille Arrêts injustes.*

Les Sulthanes ne sortent jamais du serrail, si ce n'est pour suivre l'Empereur lorsqu'il va en voyage ou à la chasse. Leurs voitures sont fermées de tous les côtés par des jalousies. Des Eunuques à cheval qui les précèdent, donnent de distance en distance certains signaux pour écarter le peuple. Lorsqu'elles se promènent dans les

Hist. de l'Empire Ottoman.

jardins du Palais, ſur-tout avec le Sulthan, les mêmes ſurveillans font une garde exacte autour des murailles, ainſi que dans toutes les ſalles dont lesfenêtres donnent ſur les jardins.

Les femmes qui n'ont point de rang à la Cour logent dans un grand dortoir où elles ont, chacune, une cellule. Elles mangent dans un réfectoire commun. Dans leurs odas ou ſalles, elles s'occupent d'ouvrages à l'aiguille. On les forme avec grand ſoin à la danſe, à la muſique & à divers autres talens. C'eſt dans ce ſeminaire que la Reine Mère choiſit les plus belles & les plus enjouées, pour en compoſer ſa Cour. Il n'y a point de Religieuſes auſſi bien gardées. Outre les Eunuques qui les obſervent, elles ſont ſous la direction de pluſieurs vieilles kadunes ou gouvernantes qui leur permettent rarement de ſe viſiter les unes les autres. Il regne pourtant dans le ſerrail des paſſions vives chez les filles comme chez les garçons pour les perſonnes du même ſexe. Les vieilles ſur-tout ne mettent aucunes bornes dans leur tendreſſe pour les jeunes. Elles s'épuiſent à leur faire des préſens. Tout l'Empire, dit Ricaut, eſt bleſſé de ces flèches, mais les plus grandes bleſſures ſe reçoivent à Conſtantinople dans le ſerrail du Grand-Seigneur & dans l'appartement des Sulthanes. Dans les dortoirs des filles, on ne voit aucun objet qui puiſſe agir ſur leur imagination; il leur eſt même défendu d'avoir des chiens ou des ſinges mâles, ou de regarder certains fruits. Toutes les actions impudiques qui ſe découvrent, ſont punies de mort. La coupable eſt enfermée dans un ſac & précipitée dans la mer. Pour les moindres ſujets, les Matrones les battent & les fuſtigent. Lorſqu'une de ces filles eſt incorrigible, on l'envoie au vieux ſerrail, où ſont les femmes qui ont ſervi aux voluptés des prédéceſſeurs du Sulthan, & celles à qui l'âge ou quelque autre cauſe a ravi l'honneur de la beauté. Comme l'ennui n'eſt pas loin du loiſir, & le dégoût loin du plaiſir facile, le Prince a toujours une grande diverſité d'objets, pour ſatisfaire une paſſion ſans bornes & ſans frein. Les Pachas ont ſoin d'entretenir le Haram de beautés, dans l'eſpérance de ſe faire des protectrices.

J'ai remarqué ailleurs les caufes qui entretiennent long-tems la beauté des femmes du ferrail dans fa fraîcheur. Dans le Haram Ottoman, on fait honneur au baume & au ferquis de la Mecque, de l'embonpoint, du teint brillant, & de la longue jeuneffe des Sulthanes. Le ferquis eft une plante qui a beaucoup de rapport pour la couleur, pour l'odeur & pour le goût, à la petite fauge de Provence, quoique plus délicate & moins forte. Les Turcs affurent, dit Paul Lucas, que celles qui en font le plus d'ufage, paroiffent à l'âge de 60 ou 70 ans, auffi fraîches que fi elles n'en avoient que 25 ou 30. Ce voyageur qu'on a fouvent accufé d'infidélité, ajoute qu'il a vu lui-même des femmes du vieux ferrail, & par conféquent, d'uncertain âge, qui, loin d'être fillonnées par les rides de la vieilleffe, avoient un vifage de trente ans, quoique l'Eunuque lui jurât qu'elles étoient âgées de 70.

Ces femmes & en général les femmes Turques, prétendent avoir une recette plus sûre pour fe faire aimer que la beauté. Si l'on a du goût pour les prodiges, on peut croire fur leur témoignage qu'elles ont des fecrets infaillibles qui, par enchantement, leur donnent un empire abfolu fur tous ceux qu'elles veulent mettre dans leurs chaînes. Elles débitent, fur ces charmes, quantité d'hiftoires, & citent fur-tout en leur faveur plufieurs mariages ridicules qu'on ne peut, difent-elles, attribuer à d'autre caufe. Elles ne fçauroient fe perfuader que fans aucune magie, dans des climats moins chauds & avec moins de beauté dans le fexe, les femmes rendent quelquefois les hommes fous. Du refte, elles ne penfent pas qu'il y ait rien de furnaturel dans leurs enchantemens; elles croient feulement qu'il y a dans la nature des chofes qui donnent l'amour comme la fièvre.

Les efclaves du Serrail ne font fecourues dans leurs maladies que par les femmes qui les gouvernent, à moins que l'Empereur ne leur envoye l'Hekim-Bachi, ou premier Médecin; mais il n'accorde cette faveur qu'aux Hafaki. Le Médecin qui les vifite ne peut, dit-on, les voir ni en être vu, ni les interroger, ni leur

tâter le pouls qu'à travers une gaze. » Hippocrate, avec toute sa » science, dit Tournefort en plaisantant, eût été bien embarrassé, » s'il y avoit eu des Musulmans de son tems. Pour moi, je ne sça» vois quel parti prendre quand j'y étois appellé & que je traver» sois les appartemens des femmes. Ces appartemens sont faits » comme les dortoirs de nos Religieuses, & je ne trouvois à » chaque porte qu'un bras couvert de gaze, qui avançoit par un » trou fait exprès ; dans les premières visites je croyois que c'é» toient des bras de bois ou de cuivre, destinés pour éclairer la » nuit. Mais je fus bien surpris quand on me dit qu'il falloit gué» rir les personnes à qui ces bras appartenoient ». Paul Lucas assure qu'on ne prend ces précautions en Turquie qu'avec les médecins du pays, soit Grecs, soit Turcs, mais qu'on en use plus librement avec les médecins Francs qu'on croit incapables de plusieurs démarches & d'un manége dont on soupçonne les autres. Il fut lui-même appellé dans le serrail pour visiter la sœur du Grand Seigneur, veuve d'Hassam-Pacha. Il la trouva à demi-couchée sur un sofa, lui tâta le pouls sans aucune cérémonie, lui parla, & la vit, en un mot, comme on voit les femmes malades en France.

Si le monde étoit sans femmes, disoit Caton, les hommes converseroient avec les Dieux. Sans ces esclaves, les Sulthans seroient peut-être en commerce avec leurs peuples ; mais le Haram les dérobe au gouvernement. Sans cette multitude d'esclaves, qui donnent une foule d'enfans ennemis les uns des autres, les Sulthans seroient plus attachés à leur famille. Les fils de l'Empereur sont élevés au serrail, auprès de leurs meres, dans la haine & la jalousie qui regnent entre ces rivales. A l'âge de six ans, ils sortent des mains des femmes pour passer sous la discipline des cozas ou instituteurs, eunuques blancs. Ces précepteurs sont introduits par des eunuques noirs dans une salle du Haram, où ils donnent des leçons à leurs éleves, en présence de deux vieilles gouvernantes, sans qu'ils voient aucune autre femme du serrail. On a coutume de

de circoncire les jeunes Princes, lorſqu'ils ont treize ans accomplis: c'eſt l'âge ordinaire de la circonciſion chez les Muſulmans. Cette cérémonie ſe fait pour les Princes avec plus de pompe qu'aucune autre ſolemnité Mahométane. La fête dure ordinairement quinze jours, pendant leſquels on régale pluſieurs fois les troupes. Le grand tréſorier donne des repas ſplendides, dans leſquels on ſe ſert de napes & de ſerviettes brodées d'or ou d'argent, & de cuilliers d'aloës ou autres bois précieux, dont on change à chaque ſervice. Il y a auſſi des jeux & des danſes de ſaltim-banques, des courſes de chevaux, des maſcarades de marchands & d'artiſans qui viennent en corps offrir leurs hommages & des préſens, portant en grand appareil des repréſentations de divers genres analogues à leur profeſſion. Le Prince circoncis, lorſque ſa plaie eſt guérie, reçoit des préſens de l'Empereur, des Sulthans & des Pachas; enſuite il attend juſqu'à la vacance du trône l'Empire ou la mort, ou des fers & des allarmes continuelles, ou des révolutions heureuſes. La coutume des préſens eſt paſſée en loi dans l'Empire Ottoman. Tous les officiers en doivent à l'Empereur, non-ſeulement à la circonciſion de leurs enfans, mais encore dans certaines ſaiſons, à leur inſtallation dans leurs charges, au retour d'une campagne glorieuſe, à l'expiration de leur miniſtère, &c. Les ambaſſadeurs étrangers ſont aſſujettis à la même obligation. Chez les Miniſtres & les Eunuques, comme chez les Sulthanes, c'eſt une maxime conſtante qu'il n'y a rien de plus doux que de recevoir.

Les filles du Grand Seigneur paſſent ordinairement leur vie dans le vieux ſerrail, à moins qu'on ne les donne pour femmes & pour tyrans à des Pachas du premier rang, qui ſont très-jaloux de cette alliance. Ces femmes ſuperbes qu'il faut acheter par de très-riches préſens, chaſſent toutes les concubines de la maiſon de leurs époux, les traitent eux-mêmes en eſclaves; les répudient à leur gré, & s'en défont même quelquefois par des moyens violens. Les enfans qui naiſſent de ces mariages ſont exclus de

Hist. de l'Empire Ottoman.

toutes les grandes charges, pour que leur ambition ne puiſſe exciter aucun trouble. Les oncles maternels de l'Empereur & ſes autres parens du côté des femmes, rampent ſans aucune diſtinction dans la foule des courtiſans, ou vivent inconnus dans leurs provinces. Les femmes ſont trop mépriſées, pour qu'elles puiſſent honorer leurs familles.

Il y a dans le ſerrail trois principales claſſes de domeſtiques, qui ſont, les Eunuques, les Ichoglans, & les Azamoglans.

Les Kis ou Eunuques ont l'inſpection générale du Palais & du Haram, où ils poſſédent, non-ſeulement tous les emplois de confiance, mais encore les plus grandes charges. Les blancs ſont affectés au ſervice du Grand Seigneur, & les noirs au ſervice des femmes. Les premiers n'habitent que le palais extérieur. Leur chef, Capi-Aga, eſt comme le grand maître du Palais Impérial dont tous les officiers lui ſont ſubordonnés. Les requêtes, les mémoires d'Etat & toutes les grandes affaires paſſent par ſes mains. Les autres principales charges poſſédées par les Eunuques blancs, ſont celles de grand chambellan, de garde du tréſor privé, de directeur des études des Ichoglans, de ſurintendant des finances, de ſupérieur de la Moſquée. Le chef des Eunuques noirs ou le Kiſlar-Aga, gardien des filles, a la principale direction du Haram. Il joint à cet emploi l'intendance des Moſquées Impériales, & c'eſt lui qui nomme les miniſtres chargés de les deſſervir. Les Eunuques noirs ſont officiers de la Validé, gouverneurs des Princes, grands portiers du Haram, &c.

Ces deux eſpèces d'Eunuques ſont horriblement mutilées; ils ne peuvent uriner qu'avec une canule. On choiſit ceux de la ſeconde claſſe parmi ce qu'il y a de plus difforme en Afrique. Leur laideur fait leur perfection. L'Empereur au milieu de ces ombres noires & hideuſes, paroît aux yeux de ſes captives comme un aſtre de beauté. Mais, comme il eſt une divinité inacceſſible, pour la plûpart de ces infortunées, une privation abſolue les force de ſe replier ſur elles-mêmes. On donne aux Eunuques les noms des

plus belles fleurs, Narciſſe, Hiacinthe, l'Œillet, la Roſe, &c. On croit voir la barbarie ſe ſavourer, en inſultant par des noms ironiques à des malheureux qu'elle a dégradés de l'humanité. Il ſemble qu'on veuille les forcer à être auſſi méchans qu'ils ſont miſérables; l'envie ne les a déja rendus que trop cruels.

C'eſt dans le ſerrail qu'eſt le principal ſeminaire des Miniſtres & des Pachas. Le Grand-Seigneur s'attache, par le bienfait de l'éducation & par l'habitude du ſervice des enfans qu'il deſtine à remplir les premières charges de l'Etat, dans l'eſpérance que, par une ſorte de rétribution, ils lui rendront fidèlement dans leurs places l'intérêt des dépenſes & des ſoins par leſquels il leur aura formé l'eſprit & le corps. Ces jeunes gens ſont appellés Ichoglans, enfans du dedans, ou galaris. On ne les choiſiſſoit autrefois que parmi les enfans de tribut, qu'on levoit dans les provinces, ou parmi les captifs qu'on faiſoit à la guerre, parce qu'on ſe flattoit que ne tenant plus à leurs familles, ils s'attacheroient uniquement au Prince. Aujourd'hui on les prend plus communément dans les familles qui ont de l'argent pour obtenir ces places, parce que les Miniſtres aiment mieux vendre que donner. Avant que ces enfans ſoient reçus dans le corps, l'Empereur leur fait ſubir un ſévère examen. Deſtinés à des emplois fatiguans, aux exercices pénibles, à l'ornement de la Cour, il faut qu'ils ſoient bien faits, de bonne mine. Les trois principaux Colleges où on les éleve, ſont ceux du grand Serrail, de Péra & d'Andrinople. Divers Voyageurs les comparent à des couvens auſtères où l'on fait paſſer les novices par les plus rudes épreuves. Les Eunuques, leurs inſtituteurs, leur apprennent cruellement à obéir par des baſtonnades, de longs jeûnes, des veilles & d'autres peines encore plus dures qui les tuent quelquefois, au lieu de les corriger. Ceux qui ont paſſé par toutes les chambres ne peuvent être que des hommes extrêmement patiens, capables de ſupporter toutes ſortes de fatigues, propres à tout exécuter, mais peut-êtres peu propres à commander, ſi l'art du commandement demande des talens & un appren-

tiſſage particulier, & ſi les ames formées ſous une lourde ſervitude, ont la liberté arrogante & l'autorité dure.

Le noviciat des Ichoglans dure quatorze ans, pendant leſquels on varie la diſtribution des exercices & des études. Ces exercices ſont partagés en trois cours, le premier de ſix ans, le ſecond ainſi que le troiſième de quatre. Dans la première claſſe, on apprend à lire, à écrire, à être ſoumis & reſpectueux, à garder le ſilence, à ne s'écarter jamais de la modeſtie, à connoître les premiers élémens de la Religion, & à tenir les yeux baiſſés & les mains croiſées ſur la poitrine. Dans la ſeconde claſſe, on étudie les langues, c'eſt-à-dire, le Turc, le Perſan & l'Arabe; & à meſure que le corps ſe fortifie, on s'exerce à tirer de l'arc, à lancer le girid, à manier la lance & la pique, à monter & à combattre à cheval. Le Grand Seigneur aſſiſte quelquefois à ces exercices & diſtribue des prix à ceux qui s'y diſtinguent. Il ordonne auſſi quelquefois des combats au girid entre les Ichoglans & les Eunuques noirs. On ſe bat de part & d'autre pour l'honneur de la couleur & pour la gloire de vaincre ſous les yeux du maître, avec autant d'ardeur que s'il y alloit d'un Empire; il y a preſque toujours du ſang répandu. Les Ichoglans de la troiſième claſſe continuent à s'appliquer aux mêmes objets, &, outre cela, ils apprennent quelque métier comme à coudre, à broder, à faire des flèches, à raſer, à laver du linge, à dreſſer des chiens & des oiſeaux. L'Empereur leur donne à chacun quatre ou cinq aſpres, ou environ quatre ou cinq ſols par jour. Leur nourriture eſt frugale & leur habillement ſimple. On ne leur permet de ſe parler qu'aux heures de récréation & ſur des ſujets graves: mais, pour ſe communiquer leurs penſées en dépit de leurs ſurveillans, ils s'énoncent très-intelligiblement entre eux, par des geſtes de convention. Ils couchent dans des ſalles communes éclairées pendant la nuit & gardées par des Eunuques qui ont toujours l'œil ouvert. Cependant ils les trompent quelquefois & les bravent même, quand la paſſion les emporte. Il a fallu ſouvent, pour rétablir l'ordre dans les oda, en-

chaſſer quelques-uns du ſerrail avec des veſtes déchirées, comme des infâmes, en envoyer dans les Iſles ou les battre juſqu'à la mort. C'eſt de cette claſſe qu'on tire les pages du palais, dont les uns ſont employés au ſervice du tréſor ou dans le laboratoire de Pharmacie, & les autres, au nombre de quarante, ſont dans les appartemens l'office de Gentilshommes de la Chambre. On les nomme les pages de l'Har-Oda, ou chambre Impériale; pluſieurs d'entr'eux exercent des charges diſtinguées. Ils ont double & triple paie, & leurs robes ſont d'une riche étoffe. Comme ils ont l'avantage d'être toujours auprès de la perſonne du Prince, ils ſont à portée de recevoir des préſens, non-ſeulement de ſa Hauteſſe, mais de toutes les perſonnes qui demandent des graces; & ils peuvent recevoir impunément le prix de leurs ſollicitations. L'Empereur les charge de pluſieurs commiſſions lucratives, comme de porter des préſens aux Viſirs, des marques d'honneur aux Pachas, & des brevets de confirmation aux Princes tributaires. Il favoriſe quelquefois ceux qui lui ſont chers de la qualité de *Muſaye*, laquelle donne la liberté de lui parler en particulier toutes les fois qu'on le deſire. Lorſque quelque gouvernement ou quelque charge de la Cour vient à vaquer, on les juge dignes d'en être pourvus, quoiqu'ils n'aient point paſſé par les degrés ſubalternes. Cependant il eſt rare qu'ils en obtiennent avant l'âge; mais il eſt plus rare encore que l'âge ſupplée au défaut d'expérience, ſur-tout après une éducation qui perpétue en quelque ſorte l'enfance, comme celle que reçoivent les Ichoglans. Il eſt vrai que dans les gouvernemens qui n'ont point de loix, un page eſt aſſez bon pour un homme d'Etat; cependant l'éducation des Ichoglans pourroit, à beaucoup d'égards & à la religion près, être adoptée par des peuples policés. La première éducation eſt, ce ſemble, toujours meilleure chez les barbares, parce qu'elle s'attache preſque uniquement à former le corps par des exercices utiles & ſalutaires, & qu'elle abandonne à la nature les premiers développemens de l'eſprit.

C'eſt ainſi que les ſoins que l'on donne aux Azamoglans, ou

Hist. de l'Empire Ottoman.

enfans ruſtiques, ſont preſque bornés à exercer le corps; ce qui eſt analogue aux offices auxquels ils ſont appellés. C'eſt parmi eux qu'on choiſit les Boſtangi ou Jardiniers; les Baltagi ou porte-haches qui ſervent à fendre & à caſſer le bois; les Atagi ou Cuiſiniers; les Holvagi ou valets d'offices, les portiers du ſerrail, les bouchers, les palfreniers, les infirmiers, les rameurs des barques impériales, &c. Les Azamoglans ſont de jeunes captifs Chrétiens que l'on achete des petits Tartares, ou que l'on tire par forme de tribut des gouvernemens Européens. Les Oda-Bachi, ou chefs de chambre, leurs ſupérieurs, ont quinze aſpres de paie avec deux robes & une pièce de toile. Le Sulthan fournit aux ſimples Azamoglans l'habillement & le linge. Ils ſe nourriſſent moyennant une paie qui va de deux juſqu'à huit aſpres, & ils vivent avec beaucoup d'économie. Les Janiſſaires & les Spahis font quelquefois des recrues dans ce corps.

Les Boſtangi, quoiqu'au nombre de dix mille, entretiennent très-mal les jardins du Grand-Seigneur. Les potagers en ſont la partie la mieux cultivée. Les légumes & les fruits qu'ils produiſent ſe vendent dans les marchés publics au profit de l'Empereur & pour ſa table. Les Turcs regardent l'argent qui en provient comme ſon vrai patrimoine. On trouve, pendant ſix mois, dans les potagers, une prodigieuſe abondance de melons & de concombres. Ce dernier fruit eſt ici très-ſain: les Turcs le mangent crud après l'avoir pelé, il leur paroît délicieux. Le Boſtangi-Pacha ou chef des Jardiniers, eſt un des principaux officiers de la Porte. Outre l'intendance des jardins & des maiſons de plaiſance de l'Empereur, ſon autorité s'étend ſur le Boſphore & dans les campagnes voiſines, depuis la pointe du ſerrail juſqu'à la mer noire. Il a auſſi l'honneur de ſervir de marche-pied à Sa Hauteſſe, quand elle monte à cheval. Les premiers Empereurs inſtituèrent le corps des Boſtangis dans l'idée qu'endurcis par les travaux pénibles d'un jardin, ils paſſeroient naturellement à ceux de la milice. Ils furent long-tems la pépinière des meilleurs ſoldats. On tira d'entr'eux les Azaphes

ou furieux qui étoient à la vérité tout ce qu'il y avoit de plus brave parmi les Turcs ; mais parmi ceux-ci on prenoit ce qu'il y avoit de plus vigoureux pour en former les Janiſſaires ; l'un ſervoit de degré à l'autre. Aujourd'hui les Boſtangis demeurent attachés à la garde du Sulthan, à la culture de ſes jardins, & à la rame de ſa gondole. On ne les emploie, que dans la néceſſité, ſur le pied de ſoldat, pour un coup de main.

Il y a, dans le palais du Sulthan, beaucoup de Bizemahi, ou muets & ſourds de naiſſance, dont l'emploi eſt de ſe tenir à la portière de l'Haz-Oda pour empêcher que perſonne n'approche quand le Sulthan confère avec ſes Miniſtres, & pour être plus à portée d'exécuter ſes ordres. La plûpart des Européens qui ont donné des deſcriptions de la Cour Ottomane diſent qu'on les charge de toutes les commiſſions ſecrettes & ſur-tout des exécutions ſanguinaires qui ſe font dans le ſerrail ; mais le Prince Cantimir aſſure que c'eſt une choſe inouie que les muets, les nains ou les fous aient la moindre part à une affaire ſérieuſe, & qu'ils ſont tous également & uniquement pour ſervir de jouet dans le Palais. La nature n'a pas été, à l'égard des muets, auſſi marâtre qu'elle le paroît d'abord. S'ils ſont privés des organes de l'ouie & de la parole, ils en ſont, en quelque ſorte, dédommagés par une compréhenſion ſi vive, qu'ils reconnoiſſent facilement aux mouvemens des lèvres & aux geſtes des perſonnes, le ſujet de leur entretien. Outre cela, ils ont inventé un langage de ſignes qui eſt devenu une partie de la ſcience des Courtiſans ; le ſilence rigoureux qu'on garde au ſerrail avec plus de ponctualité que dans les écoles pythagoriciennes, les obligeant à ſe faire à ce manège. Avec ce langage, les muets expriment clairement leurs penſées juſqu'à raconter une longue hiſtoire avec toutes ſes circonſtances. La nuit, ils entendent au ſimple attouchement des mains.

Les Nains ſervent de bouffons au Grand Seigneur, qui ſe plaît à voir leurs grimaces, à leur donner des coups de pied, à les jetter dans les baſſins du ſerrail, & à les faire battre avec les Muets.

On pourroit juger par les amusemens du Prince, de la nature du gouvernement. Quand un Nain a le singulier avantage d'être muet & sourd, il est traité avec plus de distinction que ses camarades, non comme un homme plus malheureux, mais comme un animal plus rare. Si au surplus on l'a fait Eunuque, il jouit de la plus grande considération.

Le Grand-Seigneur entretient encore à son service une foule de *gens à talens*, de Musiciens, des Pelvanders ou Lutteurs, des Maccheïazzi ou Archers très-habiles, des Peichs ou Valets de-pied, excellens coureurs, &c. Il y a, dit-on, de ces Peichs qui vont en un jour d'Andrinople à Constantinople & en reviennent le lendemain. On compte environ quarante lieues d'une ville à l'autre. Blaise de Vigenère croit, parce qu'on l'a dit, qu'autrefois ces Peichs, à force d'aller pieds nuds, s'endurcissoient tellement la peau, qu'on les ferroit ensuite à clous comme les chevaux. Il croit aussi avoir vu à Toulon, lorsque Cairadin y aborda avec la flotte Turque, un Archer des Maccheïazzi percer à jour d'un coup de flèche, un boulet de canon.

Des Visirs, des Gouverneurs de Province & autres Officiers, & des revenus de l'Empire Ottoman.

Le Visir Azem ou Grand Visir est interprète des loix, juge suprême, maître des finances, chef de la guerre, distributeur des charges; il est le Sulthan. Son autorité n'est bornée qu'à très-peu d'égards. Par exemple, il ne peut faire couper la tête à un Pacha, sans un ordre signé de l'Empereur; mais il conduit à son gré la main du Prince. La milice a le privilége de ne pouvoir être punie par le Visir, sans la participation du Commandant, privilége qui lui donne beaucoup d'audace & de force. Enfin, un particulier, s'il a des plaintes à former contre le premier Ministre, a droit d'aller avec du feu sur la tête demander justice à l'Empereur.

Ce Ministre donne audience dans son Palais quatre jours de la semaine;

ſemaine; les autres jours, il aſſiſte au Galibe-Divan, ou conſeil de l'Empereur. Le Prince Cantimir dit qu'il n'eſt libre que le Jeudi; Ricaut & autres diſent le Vendredi, jour de repos chez les Muſulmans. A ſon conſeil particulier, après que les parties ont été contradictoirement entendues, les Aſſeſſeurs déclarent leur opinion; s'il n'en eſt pas ſatisfait, l'on recommence le plaidoyer, & il prononce lui-même. Cependant les Aſſeſſeurs ſoutiennent leur avis avec chaleur, parce que, dès qu'un juge a été trouvé coupable d'injuſtice manifeſte dans un tribunal, non-ſeulement il perd ſa place, mais il eſt exclus pour jamais de toute autre. Au défaut du Viſir Azem, le Chiaoux Pacha adminiſtre la juſtice. Au Galibe-Divan, les Pachas de Romélie & de Natolie, le Tréſorier, le Reis Effendi & ſix Cube-Viſirs, ou Viſirs du banc, ont ſéance dans la ſalle en habit de conſeil. Les premiers Officiers de la milice ſont aſſis à la porte en dehors. Le Sulthan entend tout ce qui ſe dit, d'une fenêtre pratiquée au-deſſus du ſiège du Grand Viſir: ce Miniſtre déclare à l'aſſemblée le ſujet ſur lequel on doit délibérer. Chacun opine à haute voix. Après quoi, le Viſir entre dans l'Hazodaſi, l'unique chambre de la Cour où ſoient admis les étrangers, & il communique tête-à-tête au Sulthan les affaires particulières. Enſuite les autres Miniſtres ſont admis en la préſence du Grand-Seigneur. Quand il plaît au Sulthan, il convoque un conſeil général, auquel ſont appellés tous les Grands, l'Uléma, les Officiers de milice & des différens ordres, & même les vieux ſoldats; alors le divan s'appelle Ajak-Divani, le conſeil des pieds; parce que toute l'aſſemblée ſe tient debout, ou, dit un Auteur, parce que chacun ſe tient ferme ſur ſes pieds & peut défendre d'une manière fixe ſon opinion. Dans les conſeils ordinaires, on examine les affaires de finance, celles de politique, les demandes & les réponſes des Ambaſſadeurs; enſuite on expédie les commandemens de la Porte, on finit par les cauſes civiles & criminelles. Celles-ci ſe jugent ſans délai. Les queſtions de fait ſe terminent avec la même promptitude: le jugement repoſe ſur le témoignage

Hist. de l'Empire Ottoman.

de deux ou trois perſonnes. L'accès des Tribunaux eſt également ouvert aux petits & aux grands, aux Muſulmans, aux Chrétiens & aux Juifs, & les affaires les plus épineuſes n'y traînent pas plus d'une ſemaine. Le Reis Effendi ou Secretaire d'Etat délivre les ſentences &, lorſqu'elles ſont une fois expediées, il n'eſt pas permis d'en appeller. Le Viſir a coutume de laiſſer le jugement des cauſes ordinaires aux Viſirs du Cube. Ces officiers, Pachas à trois queues, ſont ordinairement des perſonnes ſages & éclairées qui ont vieilli dans les charges: leur tranquillité & leur ſureté répondent à la médiocrité de leurs appointemens.

On choiſit toujours pour donner audience aux Miniſtres étrangers un jour de Divan. L'Ambaſſadeur qui fait ſon entrée vient à cheval au ſerrail eſcorté par des Janiſſaires & des Spahis. Le Grand-Viſir le reçoit dans la ſalle du conſeil où l'on apporte les préſens qui ſont enſuite expoſés dans la cour afin que chacun juge de leur magnificence. Les Turcs regardent ces préſens comme un tribut. L'Ambaſſadeur mange avec le Grand-Viſir; les gens de la ſuite ont des tables particulières. Le Viſir eſt ſur un ſofa & l'Ambaſſadeur dans un fauteuil. Après le repas, on donne à celui-ci un caftan qu'il eſt obligé de mettre par-deſſus ſes habits, & l'on diſtribue à ſes gens des robes. Enſuite il eſt conduit dans une ſalle plus intérieure du palais où l'Empereur eſt aſſis les jambes croiſées ſur un trône ſurmonté d'un dôme d'or, le tout orné de diamans, de rubis, d'émeraudes & de perles. Deux Capigis, après qu'on a ôté à l'Ambaſſadeur ſon épée, lui prennent les bras comme à un malfaiteur dont on ſe défie. Il va faire, avec cette eſcorte, un ſalut au Sulthan, ſes conducteurs tâchant de le forcer à une inclination profonde. Enfin il remet ſes lettres enfermées dans un ſac d'or, l'interprete les explique, & le Sulthan, juſqu'alors immobile, congédie l'Ambaſſadeur par un léger mouvement de tête.

Quand le Grand Viſir, qui de droit commande les armées, part pour quelqu'expédition, l'Empereur, à la tête des troupes,

détache une aigrette de ſon turban & la place ſur celui de ſon miniſtre. C'eſt à cette marque de diſtinction qu'on le reconnoît pour général. Le turban ordinaire du Viſir eſt garni de deux aigrettes de diamans, comme celui du Sulthan l'eſt de trois. Il a toujours pendu à ſon cou le ſceau de l'Empire, qui eſt un des principaux ſignes caractériſtiques de ſa dignité. On porte devant lui trois queues de cheval, dont chacune eſt attachée à un grand bâton, terminé par une pomme dorée. C'eſt l'enſeigne militaire des Turcs, qui l'appellent Thou ou Thoui. Ils aſſurent qu'un de leurs généraux, pour rallier ſes ſoldats qui avoient perdu tous leurs drapeaux, s'aviſa de mettre au bout d'une lance la queue d'un cheval, autour de laquelle ſes troupes ſe raſſemblerent & remporterent une victoire complette.

Le Grand Viſir ſoutient ſa dignité avec beaucoup de faſte. Outre une maiſon conſidérable compoſée de deux mille domeſtiques, il a une garde d'Albanois ou de Boſniens dont la paie eſt de douze à quinze aſpres. On les appelle deli ou fous. Le nombre n'en eſt pas fixe. Un Kuprogli, leur compatriote, en entretenoit juſqu'à deux mille, ce qui tenoit ſi fort en reſpect les Janiſſaires & le reſte de la milice, qu'ils ne purent jamais exécuter contre lui aucun complot. Ces gardes ſont de la haute taille, robuſtes, fiers; & leurs diſcours ne roulent que ſur les combats : cependant on doute que leur valeur réponde à leur ſtature, à leur vigueur & à leurs propos. Ils ſont naturellement plus fidèles que les Turcs. Il eſt facile au Grand Viſir de tirer tous les ans de ſa charge ſix cens mille écus, ſans parler des préſens, des contributions des Pachas, encore moins des vols & des ventes des emplois. L'avarice des Viſirs eſt ingénieuſe à s'ouvrir des canaux pour faire couler l'argent dans leurs coffres. Ricaut aſſure que la faveur ſe trafique dans leur palais comme les denrées au marché. Comme ils ſont obligés d'acheter leur place, ils ſont auſſi obligés de vendre. Un Viſir ne peut ſe maintenir dans ſon poſte qu'en faiſant de riches dons au Sulthan qui retire ainſi, en préſens ou en emprunts ſimulés, la plus grande

Hist. de l'Empire Ottoman.

partie des revenus de son ministre. Il faut dire à l'honneur des Turcs modernes que, leurs mœurs s'étant un peu adoucies depuis un siécle, ils se contentent ordinairement de la déposition & de l'exil des Visirs. On donne même quelquefois à ces officiers, en les disgraciant, des gouvernemens, sur-tout s'ils ne sont pas d'humeur à se venger de leur infortune, ou assez habiles & populaires pour exciter des séditions. Dans l'état despotique il n'y a point de honte à décheoir. La premiere maxime d'un Visir, disoit un des Kuprogli, doit être d'occuper l'esprit du Grand Seigneur & ceux des brouillons par une guerre étrangère.

Les Beglierbeg ou Beglierbey sont les gouverneurs des provinces. Ce titre, qui signifie Prince des Princes, étoit autrefois affecté aux Pachas de Romélie, de Natolie & de Damas. Aujourd'hui, tous les Pachas à trois queues se l'attribuent, & le reçoivent de leurs inférieurs. On compte dans l'Empire Ottoman vingt-deux Beglierbegs, auxquels on assigne des revenus sur les villes, les villages & les bourgs, depuis trente jusqu'au-delà de soixante mille francs. Il y en a d'autres qui prennent leurs appointemens sur les tributs. Ceux de Romélie, de Natolie, de Babylone, du Caire & de Bude, ont la qualité de Visirs ou Conseillers d'Etat. Les autres ont rang, suivant l'ancienneté de la conquête & de la possession de leurs provinces. Les gouvernemens des provinces sont divisés en Sangiacats. Les Sangiacs ou Bannerets marchent à la guerre sous l'étendart des Beglierbegs, & conduisent sous leur propre bannière les Zaïms & les Timariots.

Chaque Pacha a pour adjoints trois grands officiers, un Mufti, un Reïs-Effendi, chancelier & secrétaire de la province, & un Tefterdar, trésorier, qui reçoit les impôts & paie les troupes. Tous les gouverneurs de province ont une garde d'environ soixante soldats, une troupe de chiodars ou valets-de-pied, & une musique militaire, composée d'une trentaine d'instrumens, tambours, fiffres, trompettes & bassins de cuivre, dont le son est fort aigre. Leur autorité est si grande, non-seulement dans l'étendue

de leur gouvernement, mais même hors de ses limites, que, dans tous les lieux où ils se trouvent, ils commandent & infligent des peines capitales. Lorsqu'ils ont achevé le tems de leur commission, ils viennent rendre compte de leur administration à Constantinople. S'ils ne peuvent se maintenir dans les grandes places, ils se contentent d'un moindre emploi : c'est ce qu'ils appellent Arpanlic. Ils n'ont point de honte, dit un Auteur Anglois, d'être transportés des montagnes dans les vallées.

Le Caimacan ou Caïmacan, c'est-à-dire, lieutenant ou vicaire, est un substitut & un rival du Grand Visir, tiré des Visirs à trois queues. La police de Constantinople lui est confiée. Son pouvoir égale celui des Pachas dans leurs gouvernemens. Cependant il ne peut rien statuer par rapport aux réglemens des affaires civiles, sans un mandement du Visir Azem. Il a pour assistans le Bostangi-Bachi, & le Segtan-Bachi, général de l'infanterie. Cet officier n'a guère d'autorité que quand le Grand Seigneur est hors de Constantinople.

Le Capudan ou Capitan-Pacha, réunit les fonctions de grand Amiral & de Ministre de la marine : c'est une des plus belles places de l'Etat. Une grande canne d'Inde sert de marque à cette dignité. L'autorité du Capitan est absolue, non-seulement sur les officiers de la marine & des arsenaux, mais sur les Pachas des côtes, qu'il peut faire étrangler lorsqu'il visite les côtes de leur gouvernement. Trois compagnies de Janissaires composent sa garde ; sa gondole est couverte, comme les barques impériales, d'un baldaquin, & garnie d'un éperon à la proue. Il a le cinquième des prises que font les gouverneurs des côtes & les corsaires, outre les revenus de certains districts, & les contributions qu'il exige par-tout où il passe.

Le Tefterdar ou Defterdar, Sur-intendant des finances, rend compte de ses opérations au Grand Visir, s'il n'est qu'Effendi ou secretaire de la Cour ; mais, s'il est Pacha à trois queues, il ne répond qu'à l'Empereur, & publie en son nom des firmans. Cet

Hist. de l'Empire Ottoman.

officier a fous fa direction douze Calem ou bureaux de finances. Les ordonnances de ces tribunaux font écrites en Turc, & leurs comptes en Perfan, d'un caractère brifé & très-difficile à lire, que l'on appelle Kirma. Les bordereaux font rédigés avec la plus grande précifion. Celui qu'on préfente à l'Empereur concernant la recette & la dépenfe de l'année, ne contient pas plus de vingt-quatre pages.

Les Emanet ou directeurs des bâtimens, des douanes, de la monnoie, des dépenfes de la marine, de l'artillerie, des forterefses, des mines, des vivres & des autres fournitures de la maifon du Sulthan, &c. reffortiffent au Tefterdar, quoiqu'il ne puiffe leur adreffer aucun ordre en fon nom. Ils font feulement comptables; & il eft affez difficile de voir clair dans leur régie, enforte qu'il faut ordinairement s'en rapporter à leur bonne foi. Il y en a plufieurs qui prennent à ferme leurs entreprifes, pour fe difpenser de toute reddition de compte. C'eft ainfi que le Zarbehane-Emini ou le directeur de la monnoie a le coin & le billon, fous la charge d'envoyer au tréfor tant de bourfes; après quoi il peut faire battre, à fon profit, autant d'efpèces qu'il lui plaît. Le Tefterdar retient le vingtième de tout l'argent qui entre dans le tréfor; ce qui lui vaut au moins 200 mille écus. Il eft vrai qu'il eft obligé de donner le quart de cette fomme au Kietchuda-Beg ou Kiahia, fecrétaire & lieutenant du Grand Vifir, le feul officier du dehors qu'on puiffe regarder comme fupérieur au Sur-intendant des finances.

L'Empereur ne pourroit, fans exciter les murmures du peuple, prendre pour fon ufage la moindre fomme fur le Beitalmali-Mufulmin, c'eft-à-dire, l'argent public des Mufulmans dépofé dans le Chafna ou tréfor extérieur, qui eft fous la direction du Tefterdar. Il a fon tréfor fecret gardé par le Hafnadar-Bachi, le premier des Eunuques, après le Kiflar-Aga. Suivant le calcul de Cantimir, il n'entre annuellement dans les deux tréfors qu'environ quarante millions, il eft vrai que les dépenfes dont l'Em-

pereur est personnellement chargé ne montent peut-être pas à la moitié de cette somme, car la plus grande partie de ses troupes est entretenue du produit des Zaïms ou aux frais des Pachas; & le serrail se trouve assez pourvu de provisions de toutes espèces, par les présens que tous les gouverneurs y envoyent. Mais, pour un Empire si vaste & si vexé, ce revenu ne paroît que le sang de la misère : en effet, il embrasse le dixième de toutes les terres, des manufactures & des haras de chevaux, de mulets & de chameaux; les droits des douanes établis seulement dans les grandes villes & sur les marchandises étrangères; les tributs payés par les Princes vassaux, les Petits Tartares, les Beg d'Afrique & d'Arabie, les Despotes de Moldavie & de Valachie, la République de Raguse; les Princes de Mingrélie, de Géorgie & de Circassie, &c. le Harai ou Carash, taille personnelle imposée sur les Gaurs, d'un, de trois, de six & de neuf écus, suivant leurs facultés; les bénéfices casuels, c'est-à-dire, les dons volontaires ou forcés des Grands, les confiscations, les présens des Ambassadeurs, les successions, &c. enfin, diverses taxes particulières mises en divers lieux sur les sujets qui ne sont pas Musulmans, tels que le Kurek, droit pour l'entretien des galères; l'Ave-Acchesi, pour les équipages & les menus-plaisirs de Sa Hautesse. En tems de guerre, il y a le sursac, pour la subsistance de la maison du Sulthan. Dans les besoins pressans, l'Empereur met la main sur les trésors des Mosquées, sur-tout lorsqu'il s'agit de soutenir une guerre de religion, c'est-à-dire, contre les Chrétiens. Les emprunts sur les communautés lui fournissent aussi une ressource d'autant plus assurée, que ces dettes s'acquittent aussi promptement que fidélement, chose remarquable dans des constitutions despotiques. Quant aux deniers prêtés par les Pachas & autres sang-sues qui se sont engraissées dans l'administration des affaires, il est rare qu'ils soient restitués; & peut-être n'y a-t-il point d'injustice à les retenir. Il est à remarquer que les frais de recouvrement sont très-modiques. Le peuple ne paie aucune taxe pour les grains, pour le tabac, pour

le ſel, pour le vin, pour les viandes, & pour tant d'autres objets de conſommation.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Forces de terre & de mer.

Le Grand Seigneur leve des armées ſi nombreuſes, qu'un proverbe Turc dit, avec quelque fondement, *qu'il ne croît plus d'herbe où la cavalerie Ottomane a mis une fois le pied.* La vaſte étendue de pays qu'occupent les tentes, l'embarras énorme des bagages, & le nombre étonnant des valets groſſiſſent prodigieuſement ces armées à l'œil. Les Turcs aiment à dire qu'elles ſont innombrables comme le ſable de la mer. Les Commiſſaires enflent ordinairement les rôles, parce que la multitude inſpire quelque confiance aux lâches. La milice peut ſe diviſer en deux parties, celle qui tire ſa ſubſiſtance des fiefs militaires, & celle qui reçoit ſa paie en argent.

Les premiers Empereurs accorderent à leurs ſujets des terres, ſous les noms de Timars & de Ziamets, à charge de ſervice militaire. Les poſſeſſeurs de ces fiefs, lorſqu'ils ſont vieux ou impotens, peuvent les réſigner à leurs enfans ou à leurs parens les plus proches. Dans certaines provinces, les enfans ſuccèdent à leurs peres, ſur-tout, ſi ceux-ci ont été tués dans quelque combat. Pour la diſpoſition des biens vacans, le Sulthan obſerve la maxime de partager, entre pluſieurs ſoldats, l'héritage de chaque Zaïm ou Timariot. Si l'on tenoit la main aux réglemens établis par Soliman II, ce corps de ſoldats titrés qui ne coûte à l'Etat aucun frais, ſeroit un des plus fermes ſoutiens de l'Empire. Mais, après avoir énervé ſa force par l'abus que les Pachas ont introduit de vendre les fiefs ou de les donner à leurs créatures & à leurs valets, au lieu d'en faire la récompenſe des plus braves, on affoiblit le ſervice, en ſouffrant que les titulaires plâtrent les vuides des armées avec des paſſe-volans. Ricaut compte, dans l'étendue de quinze ou ſeize provinces, environ quarante mille Timars ou Ziamets, leſquels

lesquels devroient donner près de cent mille cavaliers. Les Turcs comprennent ces troupes, qui font la majeure partie des armées sous la dénomination générale de Spahis, parce qu'elles servent à cheval.

Les Zaïms ou Seigneurs des Ziamets, ont, depuis vingt mille aspres jusqu'à 99999 aspres de revenu. Si leur terre rendoit un aspre de plus, elle seroit sangiacat, & il faudroit la diviser. Le revenu du sangiacat peut monter depuis 100 mille aspres jusqu'à 199,999 : au-delà, vous avez un Beglierbelic. Les possesseurs de ces fiefs doivent, de cinq mille en cinq mille aspres de leur revenu, entretenir un Gebel ou cavalier. Les patentes d'investiture des Zaïms & de leurs supérieurs, sont expédiées au nom du Sulthan. Il n'en est pas de même de tous les Timariots; il y en a qui reçoivent leurs provisions du Beglierbeg de la province. Les Timariots nommés par l'Empereur ont un revenu de 5 mille à 1999 aspres, & les autres, de trois à six mille. Par chaque trois mille aspres, c'est-à-dire, cinquante écus, ils sont obligés d'entretenir un cavalier; mais les passe-volans les tirent d'affaire.

Rien ne dispense les Zaïms & les Timariots de marcher en personne au premier ordre avec leurs Gebels, ni les maladies, ni l'âge. Ceux qui sont malades vont en litiere à l'armée, & les enfans survivanciers y sont portés dans des berceaux. Les uns & les autres sont aussi obligés de servir sur mer, mais les Zaïms peuvent s'en dispenser, moyennant une somme avec laquelle on doit lever des soldats; le Pacha d'Alep est colonel général de ces troupes, qui sont partagées en plusieurs régimens.

Il faut ajouter à cette cavalerie 20 mille Egyptiens, 70 mille Serahlli, soldats de la Hongrie Ottomane, 20 mille hommes fournis par les Princes de Moldavie & de Valachie, 100 mille chevaux Tartares, si le Grand Seigneur est à la tête de l'armée; 40 ou 50 mille, si c'est un Visir. Il y a, outre cela, différens corps d'avanturiers, les Ogiaks, les Jurukler, les Gionullu, &c. Les uns tiennent des fiefs qui les obligent de servir en certains tems: les

Hist. de l'Empire Ottoman.

autres ſont des volontaires ſans ſolde, qui font la guerre dans l'eſpérance d'obtenir quelque Timar. Les Ogiaks ſe joignent aux Tartares, ſervent les canonniers, gardent les bagages, préparent les chemins, jettent les ponts, &c. Ils ſemblent former l'ancienne milice des Accangis, chevaux-legers avant-coureurs.

Les Spahis & les Janiſſaires ſont au premier rang des troupes ſoudoyées. Les Spahis, proprement dits, au nombre de 12000, ſe diviſent en pluſieurs compagnies, dont les plus conſidérables ſont les Silhatari à l'étendart jaune, & les Spahaoglari à l'étendart rouge, qui, autrefois, ſimples valets des premiers, ont aujourd'hui le pas ſur eux, pour avoir repouſſé l'ennemi dans une action déſeſpérée ſous Mahomet II, pendant que leurs maîtres fuyoient. La ſolde des Spahis eſt fort inégale, la moindre de 12 aſpres par jour, & la plus forte de cent. Ils ont, pour armes ordinaires, le cimeterre, la lance & l'épée; quelques-uns y ajoutent des arcs ou le girid, dard de deux pieds de long, ferré par un bout, qu'ils lancent avec autant de force que d'adreſſe. Il y en a qui ſe ſervent de piſtolets & de carabines. Mais les Turcs dédaignent, en général, les armes à feu, & croient que dans une bataille, elles font peu d'effet & beaucoup de bruit, au lieu que le ſabre frappe à coup ſûr. Quand le Sulthan va à la guerre, on diſtribue aux Spahis cinq mille aſpres de gratification & autant aux Janiſſaires. Ces deux corps lui ſervent de gardes dans les camps. A chaque pieu de ſa tente, il y a un Janiſſaire & un Spahi en ſentinelle. Les Muſtafaraca ſont l'élite de ces troupes; l'Empereur en eſt le colonel. En cas de néceſſité, on leve quatre nouvelles troupes de cavaliers, qu'on nomme Sagulefigi, Solulefigi, Sagureba, Solgureba. Les Spahis, les plus civiliſés des ſoldats Turcs, n'en ſont pas moins indiſciplinés. Ils courent en pelotons & ſans ordre à l'ennemi, en criant *Allah, Allah*, & s'ils ne rompent pas ſes rangs à force de cris & après trois charges, ils ſe tiennent pour battus & ſe retirent. Pluſieurs d'entr'eux ſe diſpenſent de marcher en tems de guerre, & ils en ſont quittes pour la privation de leur

paie. On donne la bastonnade aux Spahis sous la plante des pieds, & aux Janissaires sur les fesses, ceux-ci étant obligés de marcher, & les autres d'être assis. Le corps des cavaliers eut la faveur de la Cour, tant qu'il ne fut point ligué avec les Janissaires contre le gouvernement.

Les Janissaires, en Turc Yengicheheri, des mots *Engi* nouveau, & *Cheri* soldat, forment le corps le plus considérable & le plus honoré de l'infanterie Ottomane. Le Prince Cantimir estime leur nombre effectif à 40 mille hommes : la plûpart des auteurs le réduisent à vingt mille. Il y a plus de cent mille personnes qui prennent cette qualité, pour jouir des priviléges attachés à leur nom. Les surnuméraires, au lieu de recevoir aucune solde, paient, au contraire, une somme d'argent à l'officier, par lequel ils sont enrôlés. Tout homme riche se fait Janissaire, pour mettre en sûreté & pour délivrer des charges sa fortune. Les Turcs naturels sont à présent reçus dans cette milice. Il n'est pas permis à un Janissaire de laisser croître sa barbe, signe d'honneur, à moins qu'il ne soit pourvu de quelque charge dans le corps. Les factionnaires gardent leur moustache. Ces soldats peuvent se marier, avec le consentement de leurs officiers, mais, s'ils usent de cette permission, il faut, suivant Ricaut, qu'ils renoncent à parvenir aux grades militaires. Cependant, à mesure que leur famille grossit, on doit augmenter leur paie; c'étoit du moins l'usage autrefois. Il y a des retraites pour les vétérans, les blessés & autres émérites. On appelle les morte-paies Otouracs ou Assareli. Les officiers font des Otouracs pour le moindre sujet, pourvu qu'on leur donne de l'argent. Ce corps a long-tems joué & joue encore le rôle des Gardes Prétoriennes de Rome, à l'égard des Empereurs.

Les Janissaires de la Porte logent à Constantinople, dans des casernes superbement bâties & distribuées en 162 oda ou grandes chambres. La paie des simples factionnaires est depuis deux aspres jusqu'à douze, suivant l'ancienneté de leur service. A l'avénement d'un Sulthan au trône, on l'augmente d'un aspre. Outre

Hist. de l'Empire Ottoman.

cela, les Janiſſaires reçoivent des gratifications, des habits & la nourriture. La fourniture journalière allouée pour la bouche de chaque ſoldat, eſt, pour un repas, de huit onces de pain, d'une portion de riz, de quatre onces de viande, & du beurre. Ils mangent en commun dans des réfectoires : c'eſt là qu'on pratique la règle établie par Soliman : *Ceux-là trouveront à manger qui ſe tiendront à leur oda*. On ne garde rien pour les abſens. Lorſqu'ils ſe mettent en campagne, l'Empereur leur fournit des chevaux & des chameaux pour porter leurs bagages.

Quand un Janiſſaire meurt ſans enfans, ſa ſucceſſion appartient à ceux de ſa chambrée. Ils héritent tous en commun de leur Aga, le ſeul officier dont l'Empereur ne s'approprie point la dépouille. Cette milice eſt actuellement diſperſée à Conſtantinople, à Bude, à Belgrade, à Temeſvar, à la Canée, à Rhode & dans d'autres places. On a ôté aux commandans des terres, & aux ſoldats des privilèges. Leur Aga ou colonel n'eſt pas tiré de leur corps. On donne ordinairement cette place à l'un des quarante pages de l'Haz-Oda. Le Kulkiahia ou lieutenant-colonel ne parvient à ſon poſte que par le mérite & par le droit d'ancienneté, ce qui lui donne ſouvent plus de crédit dans ſon corps que n'en a le colonel. Les armes du Janiſſaire ſont le cimeterre, le mouſquet, l'arc & les flèches; mais il n'eſt armé que quand il eſt en campagne. En tems de paix, il eſt en faction un bâton à la main. La Cour oppoſoit autrefois aux Janiſſaires les Azaples, eſpèces d'enfans perdus, toujours employés dans les entrepriſes périlleuſes; mais le contre-poids ne pouvoit être égal qu'à raiſon du grand nombre. Cette dernière milice étoit la pépinière de l'autre.

Les Topchi ou canonniers, du mot *Top*, canon, forment un corps d'environ 1200 hommes, diſtribués dans un quartier des fauxbourgs nommé Tophana, place des canons, ſous la direction du Topchi-Bachi, grand maître de l'artillerie. Les Turcs s'entendent fort bien à fondre des canons & à forger toutes ſortes d'armes, mais ils n'ont pas d'habiles ingénieurs. Les Jebegi ou armu-

riers, au nombre de 6 ou 700, sont chargés du soin d'entretenir les instrumens de guerre, ainsi que de distribuer les armes & les munitions un jour de bataille. La solde, pour ces deux corps, est depuis 8 jusqu'à 12 aspres. Il faut ajouter à toutes ces troupes divers autres corps dont quelques-uns sont soudoyés par les Pachas: tels sont les Segbans & les Sérigias, gardes du bagage, combattans, ceux-ci à cheval, ceux-là à pied : tels sont les Muhlagi & les Besli, valets des Pachas, beaux hommes, les premiers, cavaliers, les seconds, fantassins, coureurs agiles. Ces quatre troupes peuvent former un corps de vingt mille soldats. Les Chiaoux, les Déli & autres domestiques, sont également militaires. Le total de la milice Ottomane monte au-delà de 400 mille hommes, dont plus de la moitié sert à cheval. Ces troupes ne font aucun service durant la paix, si ce n'est dans les places de guerre où des soldats armés de bâtons, se promenent pendant la nuit autour des remparts & crient par intervalles de toutes leurs forces, pour montrer qu'ils sont éveillés. Toute espèce d'exercice & d'évolution leur est inconnue.

Busbecq & plusieurs autres écrivains ont laissé d'excellens Mémoires sur la conduite que l'on doit tenir dans les combats contre les Turcs. Le P. Cantimir a publié sur le même sujet quelques bonnes réflexions. Les Turcs, dit-il, plus que toute autre nation, sont saisis d'une ardeur véhémente pour le combat. Dès qu'ils ont découvert l'ennemi, ils se jettent sur les épées comme des lions. Leur impétuosité est terrible, sur-tout quand ils s'apperçoivent que l'ennemi a peur ou songe à la retraite. Ainsi il faut faire bonne contenance & ne pas se hâter d'engager l'action. Un délai de quelques jours leur donne le tems d'envisager le péril, de le craindre, de se rallentir, de se décourager au point qu'il faut ensuite les mener de force, pour qu'ils aillent à la charge. Il y a plus d'avantage à les attendre, qu'à les provoquer; car ils attaquent en désordre, courant & criant comme des forcenés; aulieu qu'assaillis, ils conservent leurs rangs serrés & font un feu épouvantable avec

leur artillerie qui eſt toujours à la tête de leur armée. D'homme à homme, ils ſont terribles; cependant leur ſabre ne vaut pas la bayonnette. Quand ils commencent à plier, ils faut les ſuivre à petit pas, les rangs gardés. Ils auront peur, & par leurs cris, ils ſe décourageront les uns les autres. S'ils reviennent au combat, il faut les repouſſer par un feu continuel, ſans les laiſſer approcher. Il y a apparence qu'ils ne reviendront plus à la charge. Qu'on aille alors bride en main vers leur camp, ils l'abandonneront ſans réſiſtance, en criant : *l'infidèle eſt ſur nos talons.* Après cela, ils n'oſeroient regarder en face l'ennemi; la déroute eſt générale. Les Janiſſaires cherchent à démonter les Spahis pour ſe ſauver plus promptement; les Spahis qui connoiſſent leur méthode, les préviennent en fuyant à toute bride. Il faut que le vainqueur les pouſſe vivement, ſans être arrêté par trop de réſerve ou par la crainte d'une embuſcade. Si on leur laiſſoit le temps de revenir de leur étourdiſſement, ils reprendroient courage, crieroient que l'infidèle a peur, & attaqueroient avec plus de furie qu'au commencement du combat.

Marine.

Les Turcs ont, dans la Macédoine, la Thrace, & tous les environs de la mer noire, des bois de conſtruction meilleurs que ceux du nord; en Albanie & en Valachie, une grande abondance de goudron, de bois, & de ſuif; au Caire des cables & de groſſes toiles; de magnifiques arſenaux & des chantiers à Conſtantinople, à Sinope, à Anchiale, dans l'Iſle de Candie & dans celle de Chypre; de bons ports dans la Méditerranée, ſur la Mer Noire, &c. des chiourmes conſidérables que fourniſſent la petite Tartarie & les côtes; & ils n'ont point de Marine. Leurs forces navales ne conſiſtent guère qu'en une cinquantaine de galères & quelques gros vaiſſeaux. Une partie des galères, ſoudoyée par le Grand-Seigneur, n'eſt armée que pendant l'été. Il y a ſur chaçune 200

esclaves, avec un corps de soldats. Les autres galères, entretenues aux dépens des Isles de l'Archipel, servent dans toutes les saisons; mais les Beys & & les Pachas des côtes qui les commandent évitent autant qu'ils peuvent le combat, pour conserver les chiourmes qu'ils sont chargés de fournir. Le Capitan Pacha n'a les yeux ouverts sur leurs manœuvres, que pour en partager le profit. Les galères Turques sont légères & ne portent aucune pièce inutile. Celles de la première grandeur ont trente bancs de huit rameurs, avec 25 pièces d'artillerie. Il n'y a sur les galères communes que cinq pièces de canon; les plus petites qu'on appelle saltambeg & Tchacal n'en ont que trois. Les Leventis, ou soldats de mer, ne se signaloient autrefois que dans les attaques qu'ils faisoient dans les rues, le poignard à la main, sur les étrangers. Mais, depuis que le Caimacan a permis aux Chrétiens de faire main basse sur eux en cas d'insulte, ils se sont mis à la raison. La Barbarie a fourni à l'Empire Ottoman quelques Capitaines expérimentés. Les Turcs n'ont aujourd'hui ni Capitaine, ni Pilote habile, ni bons soldats de mer. A peine sçavent-ils se servir de la boussole sur leurs vaisseaux de ligne; l'usage n'en est pas connu sur leurs saïques ou navires marchands. Jamais le Grand-Seigneur n'a eu de bons canonniers. Sa Cour est dans l'opinion que tous les Chrétiens indifféremment sont tous propres à cet office, & en général au manîment des armes à feu, quoique les pertes qu'ils ont faites par l'ignorance de ceux qu'elle a employés dût l'avoir détrompée depuis long-tems.

Justice, Police, Gouvernement Ecclésiastique, &c.

Il y eut autrefois de grandes contestations touchant la préséance entre les gens de Guerre & les gens de Loi. Le Grand-Seigneur, pour les mettre d'accord, déclara que désormais la gauche seroit la plus honorable pour les premiers & la droite pour les seconds. Quand ces deux corps marchent ensemble chacun croit avoir la

Hist. de l'Empire Ottoman.

place d'honneur. Cependant les gens de guerre jouissent de la plus grande considération, & la gauche passe chez les Turcs pour le côté le plus honorable en général. L'Uléma, corps des gens de Loi ou d'Eglise, a pour Chef le Mufti qui est nommé par le Sulthan. Ce Pontife retire de sa place deux mille aspres ou dix pistoles par jour qu'on lui assigne sur le revenu de quelque riche mosquée, sans parler des présens. Il a ses entrées libres dans le serrail; & quand il y paroît, l'Empereur fait quelques pas pour le recevoir. Ce Prince lui donne, entre plusieurs titres, ceux de sage des sages, d'héritier de la doctrine prophétique & apostolique, de lumiere des doutes & des allégories, de clef des trésors de la vérité, &c. C'est le seul officier qui ait le privilége de baiser l'épaule gauche du Sulthan, qui ne permet aux Pachas & aux Visirs que de lui baiser le bas de la robe. Malgré ses prérogatives, le chef de l'Uléma paroît le céder au Grand Visir, chef des gens d'épée, car il va lui faire des visites, sans que celui-ci lui en rende. Lorsqu'il s'agit de faire la paix ou la guerre, d'établir une nouvelle loi, de mettre à mort quelque grand officier, ou d'entreprendre quelqu'autre affaire importante, la Cour prend l'avis du Mufti; mais il doit être circonspect dans ses décisions, car si elles ne sont pas conformes aux desirs du Prince, il court risque d'être privé de sa charge. Ainsi, on ne le consulte que pour donner du crédit aux opérations du ministère. Le Mufti résout les questions de la loi, & souvent juge les plus grands procès. Sa réponse est tenue pour la vérité, & sa sentence pour la loi. Les Sulthans se sont attribué le droit d'ôter la vie à ces pontifes, quoique la loi le défende. Leur supplice ordinaire est d'être pilé dans un mortier. Il y a plusieurs Muftis en Turquie, mais celui de Constantinople est le plus considéré.

Le premier rang dans les offices de judicature, après ceux de Grand Visir & de Mufti, appartient aux Cadhileskers qui ont leur place au Divan, à côté du Grand Visir. On passe de cette dignité à celle de Mufti. Leurs principales fonctions sont de veiller sur les tribunaux de l'Empire, de donner aux Cadhis leurs commissions,

ſions, de prononcer dans les matieres civiles, en cas d'appel, des ſentences des juges ordinaires, de deſtituer ceux-ci & de les condamner, en cas de prévarication ou d'ignorance; à l'amende ou à la baſtonnade. On les appelle juges de la milice, parce que les ſoldats ont le privilége particulier de ne plaider que devant leurs officiers; & de n'être jugés que par les Cadhileskers. Celui d'Europe tient le premier rang, celui de Natolie le ſecond, & celui d'Egypte le troiſième.

Les Mollahs ou Mollah-Cadhis ſont les juges des grandes villes; les ſimples Cadhis n'ont pas un diſtrict auſſi étendu que le leur. Il faut qu'il y ait au moins ſix francs à gagner par jour dans les places de Cadhis, & vingt dans les tribunaux de Mollahs. Ces deux claſſes de juges condamnent aux plus grands ſupplices en dernier reſſort. La promptitude & la rigueur de leurs jugemens font qu'il y a moins de voleurs dans les villes Turques que dans beaucoup de pays policés, parce qu'ils ſont sûrs d'être exécutés une heure ou deux après qu'ils ſont pris. On appelle rarement des ſentences de ces juges dans le civil, parce que, s'ils veulent commettre une injuſtice, ils inſtruiſent le procès de manière que celui qu'ils condamnent a toujours tort; &, quoiqu'on faſſe revoir le procès, comme on ne l'inſtruit pas de nouveau, la ſentence eſt infailliblement confirmée. De plus, le peuple eſt ſi pauvre, qu'il ne peut faire la dépenſe de l'appel. Les commiſſions de ces officiers ne durent que trois ans; &, comme ils ne ſont employés qu'à force d'argent, ils tâchent de ſe rembourſer de leurs avances par des vols & des monopoles, & de ſe faire, par ce moyen, aſſez de mérite pour obtenir un nouvel emploi. Les Cadhis retiennent un droit de dix pour cent ſur chaque procès; ſouvent ils ſont payés par les deux parties, & celle qui eſt la plus en état d'appuyer ainſi ſes prétentions, a toujours gain de cauſe. L'œil du Grand Seigneur rend ces déſordres plus rares dans la capitale. Dans tous les tribunaux, chacun défend ſes intérêts de vive-voix. Les plus grands procès ne durent pas trois ſemaines, & ſouvent on termine les au-

tres ſur l'heure. On juge ſur la dépoſition des témoins, ou à ce défaut, l'on s'en rapporte au ferment de l'accuſé. Les Chrétiens ne peuvent témoigner contre un Turc.

Les Naips, gens de juſtice, déclarés ſçavans dans la loi après une longue pratique, ſont employés dans les villages. Chaque Cadhi a ſes Muſurlers ou ſergens, qui n'ont qu'à avertir ceux qui doivent être aſſignés à comparoître devant le tribunal, ſans leur ſignifier aucun exploit par écrit. Les Chiaoux ou Chaous, c'eſt-à-dire, maſſiers, ſervent auſſi en qualité d'huiſſiers & de meſſagers, auprès des Beglierbegs, des Viſirs & des Pachas. Ils ſont en même tems gens de guerre, avec une ſolde de douze à trente aſpres. Souvent ils s'entremettent pour accommoder les parties, ce qui leur vaut des profits aſſez conſidérables. Dans ce corps, qui eſt d'environ 600 hommes, il y en a quarante qui ſont meſſagers d'Etat. Le Grand Seigneur les charge de porter ſes ordres dans tout le Royaume & ſes lettres dans les Cours étrangères, où ils exercent quelquefois l'office d'envoyés. Les places de Chiaoux ſont ordinairement réſervées pour les Chrétiens rénégats, ſoit parce que la connoiſſance qu'ils ont de différentes langues les rend plus propres que les Turcs à les remplir, ſoit parce qu'il eſt néceſſaire qu'on leur procure, par un poſte lucratif, une ſubſiſtance honnête.

Les Turcs ne méritent pas, à divers égards, la qualification de barbares. J'ai remarqué ailleurs que le Canoniſte Soliman avoit établi des réglemens, auxquels une pratique conſtante a donné force de loi. Il y a, dans la police extérieure de la Turquie, beaucoup de choſes dignes de conſidération. On peut, par exemple, envoyer des enfans au marché, ſans craindre les ſupercheries des marchands, parce que les officiers de police arrêtent ces enfans pour examiner le poids & la qualité des choſes qu'on leur a vendues, &, s'ils s'apperçoivent qu'on les a trompés, le vendeur eſt ſur le champ condamné à une amende ou à la baſtonnade; ce n'eſt, pour ainſi dire, pas au citoyen que l'on vend, c'eſt à la

justice armée. Quelquefois on attache au cou du marchand infidèle deux grosses planches échancrées, que l'on charge de grosses pierres; on le promene dans cet équipage par la ville, & chaque fois qu'il demande à se reposer, on lui fait payer une certaine quantité d'aspres. Le même châtiment s'inflige aux médecins qui tuent leurs malades par ignorance, mais avec cette différence, qu'au lieu de pierres, on attache aux planches des sonnettes, pour avertir les passans, disent les Turcs, de ne pas confier légérement leurs jours à des hommes qui travaillent ordinairement à les abréger. La primeur de certaines denrées n'augmente pas leur prix: quelqu'un qui voudroit en ce genre faire payer la nouveauté, s'exposeroit à la bastonnade. Si un boulanger vend à faux poids, on le tient pendant vingt-quatre heures cloué par une oreille à la porte de sa maison. Toutes les boutiques doivent être fermées au coucher du soleil: les Bazars sont alors interdits à tout le monde. Les patrouilles arrêtent tous ceux qui se trouvent la nuit dans les rues; le Grand Visir & le Sulthan lui-même font quelquefois la ronde par la ville, suivis du bourreau, qui fait une prompte justice des malfaiteurs qu'ils rencontrent.

Si l'on trouve dans une rue un corps mort, les plus proches voisins sont condamnés, suivant l'expression Turque, à payer son sang, à moins que l'auteur du meurtre ne soit arrêté. Cette loi fait que chacun évite les querelles & s'empresse d'aller appaiser celles qui s'élevent dans son voisinage. Il y a sur les assassinats une coutume bien barbare. Les plus proches parens du mort s'accommodent assez généralement avec l'assassin pour une somme, & il n'en est plus question. Il semble que cet usage devroit rendre les meurtres fréquens, toutefois ils sont assez rares, ce qui prouve que le peuple n'est pas naturellement cruel. C'est la jalousie qui commet presque tous les assassinats, mais elle a pour elle les loix & les mœurs.

» Je suis charmée, dit une Dame Angloise, de plusieurs points » de la loi Turque, qui, à notre honte, sont plus judicieux &

Hist. de l'Empire Ottoman.

» mieux exécutés que les nôtres, & particuliérement de la puni-
» tion infligée aux menteurs convaincus (coupables qui, Dieu
» fçait! triomphent dans notre pays.) On les marque au front
» d'un fer-chaud, quand il eft prouvé qu'ils font auteurs de fauf-
» fetés notoires. Combien de fronts blancs verrions-nous défigu-
» rés? Combien de gens du bel air feroient forcés d'abaiffer leurs
» perruques jufques fur le fourcil, fi cette loi étoit en ufage parmi
» nous? »

» Il y a une certaine générofité à dire la vérité, & il eft fort
» rare qu'un Turc fe permette une fauffeté folemnelle. Je ne parle
» pas de la vile populace, qui, ayant beaucoup d'ignorance, n'a
» que très-peu de vertu, & les faux-témoins font ici à bien meil-
» leur marché que chez les Chrétiens, parce que ces miférables
» ne font pas punis, même quand ils font convaincus notoire-
» ment, avec la rigueur qu'ils méritent ». Ces deux paffages, qui ne s'accordent guère, font du même auteur.

Entre les grands fupplices, celui qui eft le plus commun & qui n'eft point diffamant, c'eft d'être étranglé avec une corde ordinaire ou bien avec une corde d'arc ou un cordon de foie, fi le coupable eft un homme de diftinction. Les Capigis ou portiers du ferrail font ordinairement chargés de l'exécution des officiers du premier ordre, victimes de la mauvaife humeur du Sulthan. Après qu'ils ont étranglé le patient, ils lui coupent la tête pour la porter au Grand Seigneur, & ils la falent, fi le voyage eft de long cours. On ne coupe la tête qu'aux efclaves & aux Giaours; cette peine eft infâmante. Le feu & la roue font inconnus chez les Turcs. On pend les voleurs ou on leur coupe feulement un bras. Le pal & la ganche font les fupplices des affaffins. La ganche eft une efpèce d'eftrapade. On guinde le coupable par le moyen d'une poulie, & on le laiffe enfuite tomber fur des crampons de fer. Il y en a qui vivent deux ou trois jours accrochés à ces crampons & qui quelquefois demandent à fumer. La baftonnade fous la plante des pieds eft la peine la plus commune, & pour les grands & pour

les petits : elle ne déshonore point. En Turquie, elle eſt toujours accompagnée d'une amende qu'on paie à celui qui donne les coups & à celui qui les compte. Les accuſés qu'on ne peut convaincre, ſont appliqués à différentes queſtions. On graiſſe le corps aux uns & on les étend auprès d'un braſier, juſqu'à ce que la douleur les force de completter, par un aveu équivoque, la preuve du crime. On enfonce aux autres des pointes de canne dans les doigts, depuis les ongles juſqu'à l'extrêmité de la main. Une torture moins cruelle en apparence, mais plus dangereuſe, puiſqu'on s'en reſſent ordinairement toute la vie, c'eſt de faire manger à l'accuſé beaucoup de melons d'eau, & de lui ôter enſuite la liberté d'uriner. On aſſure que les plus intrépides & les plus robuſtes ſcélérats ne réſiſtent pas long-tems à cette épreuve.

Les gens de loi ſont les hommes de Turquie les plus heureux & les plus importans, les ſeuls importans, les ſeuls heureux, par comparaiſon ; car ils jouiſſent des charges les plus lucratives & des revenus eccléſiaſtiques, ſans danger & ſans trouble ; car ſans être plus honnêtes gens, ni plus fidèles ſujets, ils courent bien moins de riſque d'être arbitrairement mis à mort que les autres officiers & tous gens de guerre, quoique la choſe arrive quelquefois, malgré la réclamation qu'ils font de leurs privileges. Le Grand-Seigneur n'oſe pas toucher à leurs biens, qui paſſent par ſucceſſion non interrompue à leur poſtérité. Par la poſſeſſion des tréſors ſacrés, par des richeſſes immenſes, par la faveur des loix, par la ſcience, par le reſpect univerſel, ils forcent l'Empereur à les flatter. Sous ce bouclier, ils ſont les vrais auteurs des révolutions, & les moins expoſés des ſéditieux, tandis que les ſoldats en ſont les acteurs & ſouvent les victimes. Leurs privileges tyranniſent, ſi je puis ainſi parler, le Deſpote. Il n'y a point de deſpotiſme pur & plein. Moins il y a de loix au-deſſus du Prince, plus elles ſont dures & funeſtes pour lui. Ces gens là perdent toutes leurs prérogatives, en acceptant une charge à la cour, & même le titre de Pacha, nud & ſans office ; mais il en eſt peu qui ſacrifient ainſi

Hist. de l'Empire Ottoman.

leurs vrais intérêts à une sotte ambition. Comme l'Alcoran est l'unique code authentique, tant canonique que civil des Turcs, la science des loix & celle de la religion se confondent, de sorte que la langue Turque désigne par le même mot le jurisconsulte & le prêtre.

Dans le corps de l'Uléma, on a comparé les Cadhileskers à des primats, & les Cadhis à des évêques; mais ces officiers n'exercent pas les fonctions ecclésiastiques, & se bornent à rendre la justice dans leur jurisdiction. Les Emaum ou Imans sont, à proprement parler, les seuls prêtres de la nation, quoiqu'ils ne composent que le dernier ordre du clergé. Leurs fonctions sont de faire la priere dans les Mosquées, d'y lire l'Alcoran, de prêcher, d'enseigner, de bénir les mariages, d'assister les mourans, d'enterrer les morts. Chaque Iman est indépendant dans sa paroisse, & ne peut être contrôlé par personne; car il n'y a point d'hiérarchie à divers degrés de jurisdiction chez les Turcs. Le simple prêtre n'est soumis au Mufti & au Cadhilesker que dans ce qui concerne l'ordre public, comme à des juges civils & criminels. Quand il vaque une de ces places, les paroissiens de la Mosquée présentent au Cadhi un personnage de leur choix. Celui-ci, pour être admis dans le ministere, n'a qu'à lire en présence du juge, quelques passages de l'Alcoran. Après cette preuve de capacité, il reçoit les provisions & entre en exercice: c'est-là toute la cérémonie de la consécration d'un prêtre qui, du reste, n'a qu'à abdiquer sa charge pour redevenir laïc. L'habit des Imans & de tous les gens de loi, ne differe de celui des séculiers, que par leur turban tourné en entonoir.

Dans les offices subalternes de l'Eglise Turque, les Guizchons lisent l'Alcoran dans les Mosquées pour le repos des ames des fondateurs, & expliquent le catéchisme à ceux qui ont besoin d'instruction. Les Alfaquis & les Hanifizi sont des sçavans dans la loi de Mahomet: on dit que les derniers sçavent l'Alcoran par cœur. On appelle Seighs les prédicateurs des Mosquées: ce sont ordinairement des moines; le Grand-Seigneur en a un particulier. Les

Talifmans, moyennant trois fous par jours, vont tous les matins réciter à haute voix dans la Mofquée du Serrail, à l'intention du Sulthan, un pfeaume fi long, qu'ils font près d'une heure à le dire. Les Turcs ont beaucoup de confiance en cette priere. Ils croient qu'en la difant quarante fois, ils obtiendront de Dieu tout ce qu'ils demanderont. C'eft une fuperftition ridicule qu'on peut reprocher à beaucoup de Chrétiens. Je remarquerai à ce fujet combien il faut être en garde contre les récits des voyageurs, qui, lors même qu'ils difent la vérité, vous trompent, ou fe trompent eux-mêmes, foit parce qu'ils n'ont vu que groffiérement & fuperficiellement les objets, foit parce qu'ils ont intérêt à les accommoder au vœu de la curiofité ou de l'orgueil. Il ne faut point douter que la plûpart d'entr'eux n'imputent fouvent à toute une nation, ce qui n'eft que la fuperftition & lafottife de la populace, qui par-tout n'eft que trop fouvent fuperftitieufe & fotte. On ne remarque dans les mœurs des étrangers que ce qu'il y a de fingulier, parce qu'il paroît inutile ou peu intéreffant de rapporter ce qu'ils ont de raifonnable & de commun avec les nations connues, & l'on donne ces fingularités pour les mœurs. Il faudroit s'être en quelque forte naturalifé par un long féjour dans un pays pour le bien connoître. Les nations font des coloffes dont chaque trait ne peut être bien faifi que par des yeux fçavans & appliqués. Comme les voyageurs ne voient ordinairement que le peuple & les repréfentations publiques des gens en place, ils ne connoiffent que le vernis & la boue des nations, fi cette expreffion peut être employée. Il eft certain que nous fommes fort mal inftruits des mœurs & de la croyance des Turcs, & fans doute de tous les autres Orientaux; car les relateurs ne les ont pas vus dans leur intérieur & dans le vrai point de vue. Les Turcs d'un certain rang font extrêmement fiers. Ils ne s'entretiennent pas volontiers & familiérement avec des marchands & autres voyageurs, qui, dans leur pays, ne font revêtus d'aucun caractere de diftinction. Je ne garantis donc point la fidélité des mémoires, que j'ai fuivis dans cet ouvrage, je n'ai pu que faire un choix parmi ceux qui font entre les mains du public.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Montevelis sont les receveurs des deniers des Mosquées; mais le Sulthan en est comme l'administrateur général, car c'est lui qui assigne les pensions pour l'entretien des personnes consacrées au service divin, & les deniers qui restent, toutes charges payées, sont déposés dans la forteresse des Sept Tours, d'où la Cour ne les tire, qu'avec l'approbation du Mufti, qu'il est aisé d'obtenir, pour les employer dans quelque guerre contre les Infidèles ou les Hérétiques. Il y a des terres, des villages & des pays entiers dont le produit est affecté aux Mosquées. L'usage ordinaire est de les affermer. Ces pays jouissent de beaucoup de priviléges : ils sont, par exemple, dispensés de loger les gens de guerre & de recevoir les Pachas quand ils vont dévaster les provinces, je veux dire, quand ils voyagent avec leur train. L'argent des legs testamentaires & des dons faits par les personnes vivantes, se prête à un intérêt exorbitant, car l'usure qui est en abomination dans le Mahométisme en tout autre cas, est permise par la loi, quand il s'agit des lieux saints. Les gens riches, pour conserver à leurs enfans l'usufruit de leurs biens, en léguent quelquefois aux Mosquées la propriété. Le Grand Seigneur respecte ordinairement ces dispositions.

Les Emirs (Seigneurs) ou Euladi-Resul-Allah, enfans du prophête de Dieu, formoient autrefois une famille religieuse consacrée au culte divin; ils avoient des pensions sur le trésor public. Leur nombre est aujourd'hui si grand dans l'Empire, qu'on ne doute point que leur chef, pour s'acquérir des sujets, ne distribue beaucoup de patentes de fausses généalogies, & peut-être n'y en a-t-il pas un seul en Turquie qui puisse prouver sa filiation jusqu'à Fatime, fille de Mahomet. La fraude est devenue trop manifeste, pour que les Emirs n'aient pas perdu de la considération dont ils jouissoient autrefois. On n'osoit les citer devant les juges ordinaires, & il en auroit coûté la main droite à un Turc qui les auroit frappés. A présent, le moindre Soubachi ou juge de police les condamne sans scrupule à la bastonnade, après avoir rendu le respect dû à la race de Mahomet, en leur ôtant leur turban verd & en le baisant

Hist. de l'Empire Ottoman.

baiſant religieuſement: ce turban eſt la ſeule diſtinction qui leur reſte. Quoiqu'ils ſoient ſoumis, en certains cas, à la juriſdiction ordinaire, c'eſt communément à leur chef, appellé Nakib-Eſchref, qu'il appartient de les punir; &, pour ſauver l'honneur du corps, le Nakib fait châtier & exécuter en ſecret les coupables. Leur ſecond officier, appellé Alemdar, porte l'étendart de Mahomet lorſque le Grand Seigneur paroît dans les cérémonies publiques. Si les enfans du prophête ne poſſèdent pas des charges particulières, ils ſont obligés de vivre de leur travail. Le Prince Cantimir aſſure, comme une *choſe généralement atteſtée & partant véritable*, que ces Emirs, doués juſqu'à quarante ans d'une ſageſſe, d'une ſcience & d'autres qualités ſurprenantes, déclinent viſiblement à cet âge, & s'ils ne deviennent tout-à-fait idiots ou fous, on remarque du moins en eux des ſignes viſibles d'imbécillité. Le peuple attribue cet accident à une cauſe ſurnaturelle, & croit que c'eſt une preuve inconteſtable de la ſainteté de leur origine. Quelquefois auſſi les Turcs tournent la choſe en plaiſanterie. En parlant d'un homme ſot, ils diſent en proverbe: *Il eſt de la race des Emirs.* Ricaut les accuſe de ſurpaſſer dans le vice contre nature, la plus débordée impureté des Tartares mêmes.

Les Turcs ont un clergé régulier, compoſé de religieux & de moines, que l'on comprend tous ſous le nom général de Dervish, qui ſignifie homme pauvre, en Arabe Fakir. On croit que les premiers monaſtères Turcs furent fondés par Orkhan, fils d'Othman.

Les Mévelevis, ainſi appellés, du nom de leur fondateur Méveleva, gouverneur d'Othman, forment, dans l'Empire Turc, l'ordre religieux le plus eſtimé, quoiqu'ils ne paroiſſent avoir aucun droit à cette préférence, ſi ce n'eſt par des extaſes que le vin & l'opium leur procurent, par des tours d'adreſſe attribués à la magie, par la nudité de leurs bras, de leurs jambes & de leur poitrine brûlée avec un fer chaud, par de bizarres exercices burleſquement religieux, qui ſouvent dérobent aux vraies vertus le reſ-

pect des peuples. Ces Dervish s'assemblent deux fois la semaine dans une salle, où le supérieur paraphrase d'abord quelques versets de l'Alcoran. A cette espèce d'homélie succedent des chants, & la musique qui continue jusqu'à ce que le prédicateur se leve pour commencer une danse hiéroglyphique. Tous les freres l'environnent, formant des figures régulières ; &, pendant que les uns jouent du chalumeau, les autres tournent en rond avec une vîtesse surprenante & une attention singulière pour la mesure. Cet exercice dure quelquefois deux ou trois heures, sans qu'aucun d'eux paroisse éprouver le moindre vertige : ce qui étonne moins, quand on considére qu'ils y sont formés dès l'enfance, car la plûpart sont consacrés à leur état en venant au monde, & dès l'âge de sept ans ils ne paroissent pas plus affectés que dans un âge plus avancé, de cette pénible cérémonie. Pour mieux s'acquitter de ce devoir, ils font usage du vin & des liqueurs spiritueuses. Leur fondateur tourna, dit on, pendant quinze jours entiers, sans prendre aucune nourriture. Les Kadris, autre espèce de moines, qui n'ont pour vêtemens qu'un morceau de drap sur les cuisses, honorent Dieu de la même manière ; mais ils dansent en prononçant *Hu*, *Hu*, jusqu'à tomber sans connoissance le corps couvert de sueur & la bouche pleine d'écume. *Hu* est un des noms de Dieu : les Turcs lui en donnent mille & un. Ils ne blâment, dans la pratique des Mévelevis, que leur flûte, parce que l'Alcoran défend de louer Dieu au son des instrumens ; & c'est pour cette raison qu'ils ne se servent point de cloches pour appeller le peuple à la prière. Les moines se justifient par l'exemple de David. Les Mévelevis ont en Egypte une maison consacrée à un personnage nommé Kederli, (c'est, à ce qu'on croit, S. George) autrefois grand exterminateur de dragons, disent ces moines, aujourd'hui occupé à voler en un moment d'un bout du monde à l'autre, au secours de ceux qui l'invoquent dans les périls. Ces moines placent le cheval de Kederli dans le paradis, à côté de l'âne de Jesus-Christ, du chameau de Mahomet, & du chien des Sept-Dormans, animaux que les

Musulmans ont canonisés. Méhémet-Kuprogli, ennemi déclaré du fanatisme, fit raser jusqu'aux fondemens un monastère que ces religieux avoient aux environs d'Andrinople, parce que c'étoit le rendez-vous de toutes les femmes galantes de la ville. Il abolit aussi l'extravagante secte des Kadris : mais à peine eut-il fermé les yeux, qu'elle reprit vigueur, & aujourd'hui elle est plus à la mode que jamais. Grands sophistes, habiles hypocrites, les Kadris ont une doctrine secrette, qu'ils ne communiquent qu'à ceux de leur profession. Il leur est permis de se marier; mais alors il faut qu'ils sortent du couvent, quoiqu'ils demeurent attachés à l'ordre.

Les Ebrbuharis, enfans de l'Emir Ebrbuhar, homme à révélations & à miracles, se condamnent, à l'exemple de leur fondateur, à une vie contemplative & si sédentaire, qu'ils se dispensent même du voyage de la Mecque, ce qui fait que la plûpart des Turcs les traitent d'hérétiques. Ils s'abstiennent de toutes les viandes qui ont l'odeur forte. Les Nimetulahis, fondés par un sçavant & pieux médecin qui ne s'imposoit aucune abstinence & qui ne se sevroit que de ses passions, sont éprouvés par un jeûne de près de six semaines, à trois onces de pain par jour. Pendant cette retraite, ils voient Dieu face à face, & la gloire du paradis leur est manifestée. Le jeûne se termine par une cérémonie d'extases & de révélations. Les Seyah sont des moines vagabonds, qui, après leur profession, courent le monde, jusqu'à ce qu'ils aient ramassé une somme d'argent considérable, sans laquelle les portes du couvent leur sont fermées. Une foule de ces Fakirs vient de l'Inde se répandre dans tous les pays Mahométans, pour y lever un tribut sur la sottise du peuple.

Hagi-Bektach, prédicateur d'Amurath I, institua l'ordre des Bektachi, qui prétend qu'en vertu de pouvoirs particuliers que leur chef avoit reçus de Dieu, il les a dispensés de prier aux heures prescrites, suivant la lithurgie Musulmane : d'où vient que la plûpart des sectes les regardent comme hérétiques. Les Janissaires qui tiennent leur bannière & leur nom de Bektach, étendent

pour eux-mêmes ce privilége ſur les autres devoirs de religion: auſſi les zélés Mahométans les appellent-ils Kéféredis, gens ſans foi. Il y a des religieux de cet ordre qui marchent ordinairement dans les cérémonies publiques auprès du Janiſſaire-Aga, tenant un poignard à la main & criant *Hu, Hu, qu'il vive.* Par cette courte prière, ils croient obtenir des graces particulières de Dieu. Ricaut qui ne trouve dans les couvens que la débauche la plus affreuſe, les accuſe de ſe diſtinguer dans un genre de libertinage, dont nous avons fait pluſieurs fois mention, & d'y entraîner les Janiſſaires, leurs diſciples.

Les Herevis deſcendent d'un célèbre Santon, qui étonna l'Empereur Orkhan par ſa ſageſſe. » Je vois bien, dit ce Prince après avoir entendu le Santon, » qu'il ne faut pas mépriſer les perſonnes qui ont une apparence de folie, elles ont quelquefois des » vertus; & cet homme a tant de ſainteté, que je ne ſuis pas digne d'être un de ſes ſerviteurs. C'eſt pour cela, dit la tradition » de l'ordre, que les Turcs ont toujours fait honneur aux fous, » & qu'ils les conſiderent comme des perſonnages que l'enthouſiaſme & les révélations divines mettent hors de l'aſſiette ordinaire des hommes ». A voir les exercices des religions monachales du Mahométiſme, on diroit que ces Dervish prennent Dieu lui-même pour l'Etre le plus bizarre & le plus ridicule, puiſqu'ils ne croient pouvoir l'honorer dignement que par des extravagances. Leur dévotion eſt un délire ſuperſtitieux, ou plutôt l'hypocriſie de ce délire. Tous ces Santons ont la manie de parer les dehors de leurs temples, les portes de leurs maiſons, les tombeaux, &c. des ornemens les plus ſinguliers, tels que des cornes, des lambeaux de taffetas & toutes ſortes de bariolage. C'eſt l'enſeigne de leur religion.

Les Calenders ou Tarlaquis deſcendent d'un Santon Arabe, nommé Calender, ſçavant philoſophe, habile muſicien, honnête homme, pénitent barbare. Ses diſciples penſent auſſi bien ſervir Dieu, en uſant, comme ils diſent, de ſes créatures & en ſe réjouiſ-

sant, que leur maître le faisoit en jeûnant & en se mortifiant. Ces Epicuriens ont pour devise : *Aujourd'hui est à nous, demain est à Dieu : qui sçait qui en jouira ?* L'esprit de débauche les conduit sans cesse en pélerinage en divers lieux de dévotion. On assure que leur rencontre est très-dangereuse, & que plus cruels que les Arabes, qui se contentent de dépouiller les voyageurs, ils ajoutent l'assassinat au vol. Une de leurs charlataneries est de contrefaire les imbécilles ou les fous pour intéresser la pitié du peuple. Ces misérables ont toute l'insolence de la scélératesse & tout l'orgueil du faux mérite.

Ces Dervish, tous gens à révélations, n'oseroient se vanter de faire des miracles. Les Turcs ont, sur ces deux objets, des idées singulières. Le don des miracles n'est, selon eux, communiqué qu'aux prophêtes, & c'est un don de Dieu purement gratuit ; au lieu que l'esprit de prophétie peut être mérité par la vertu & par les bonnes œuvres. Mahomet a été le Achir Pergamber, ou dernier des prophêtes ; mais il y a encore des Etyshmyslerden, ou saints, du nombre des parfaits & des élus qui sont parvenus à la plénitude de la faveur divine : on les appelle plus communément Veli, au pluriel, Veliullah, saints, bénits, amis de Dieu. On croit que ces personnages peuvent être en ame en plusieurs endroits & connoître ce qui s'y passe, quoique leur corps ne soit qu'en un lieu. Ils jouissent même, dès cette vie, de la vision béatifique.

En Egypte & dans les provinces de l'Asie les plus éloignées, il y a des Tekes ou maisons religieuses d'ordres inconnus dans les autres cantons de l'Empire, plus superstitieux & plus extravagans encore que ceux dont on vient de parler. Tous ces Dervish font vœu de pauvreté. Pour accomplir ce vœu, ils laissent presqu'en friche le terrein qu'ils occupent & vivent d'aumônes. Le Prince les exempte de toutes sortes d'impositions, les tolérant par crainte, tandis que le peuple les soutient par superstition. Le célibat s'observe dans les monastères. On ne tient à cet état que par l'habit ; on cesse d'être religieux en le quittant.

Sectes & Héréſies modernes des Turcs.

Les ſubtilités de la Théologie ſcholaſtique ont paſſé des colléges Arabes & des écoles grecques dans les Académies Turques. Leurs docteurs agitent beaucoup de queſtions métaphyſiques, ſemblables à celles qui occupent nos Théologiens. Ils diſputent ſur l'eſſence & les attributs de Dieu, ſur la liberté de l'homme, ſur le mérite des œuvres, ſur la force des témoignages hiſtoriques en matière de foi, ſur le pouvoir de la raiſon dans l'examen des myſtères, &c. La Théologie Muſulmane a de plus des queſtions frivoles & même indécentes : *Comment Dieu s'y prendra t-il pour tirer des Enfers les Muſulmans qu'il voudra délivrer? Quelle forme aura le cheval que Mahomet montera au jour du jugement? En quel lieu Dieu placera-t-il la balance dans laquelle il doit peſer les actions des hommes? Quels animaux entreront dans le Paradis?* A l'âne de Jeſus-Chriſt, au chameau de Mahomet, & au chien des Sept-Dormans, pluſieurs docteurs aſſocient le bêlier d'Abraham, le mouton d'Iſmaël, la baleine de Jonas, & la fourmi de Salomon. Il a été un tems où les ſçavans diſputoient avec acharnement ſur l'Orthodoxie de cette expreſſion : *Dieu de tous les mondes*, (car les Turcs diſent que Dieu a créé 70 mille mondes, mais que le nôtre ſera le dernier). Les uns ſoutenoient qu'à proprement parler, il n'étoit que le Dieu des Muſulmans, parce qu'ils trouvoient que ſa ſainteté ne ſouffroit point qu'on le nommât le recteur des méchans comme des bons. Les autres fondoient l'opinion contraire ſur un paſſage de l'Alcoran, où Dieu eſt appellé le Seigneur de tous les mondes : & cette autorité irréfragable a fait prévaloir leur opinion. La diverſité des ſectes ne cauſe ici aucun ſchiſme, parce qu'elles s'accordent aſſez généralement ſur l'unique point de foi fondamental & ſur les cérémonies caractériſtiques du Muſulmaniſme; & celles qui choquent le Mahométiſme dans ſon eſſence, *indifférentiſtes* par principe, ſe couvrent

des apparences de la Religion nationale. Si des feux paſſagers ont puni en Turquie quelques novateurs, c'eſt plutôt la police ou la politique qui les a allumés que l'intolérance. Cependant les Turcs ont quelquefois ſévi cruellement contre l'irréligion & l'impiété. Un poëte fut condamné à perdre la tête pour avoir répondu à ſes amis qui le railloient ſur ſon attachement pour une vieille maîtreſſe : *la Moſquée eſt en ruine, mais l'autel ſubſiſte encore.* Le Divan fit écorcher vif un Mœtazale, nommé Nerniſi, qui avoit donné un démenti au Miniſtre d'une Moſquée, au moment où celui-ci appelloit le peuple à la prière par la formule uſitée, *Dieu eſt un.* Ricaut a vu brûler un homme ſçavant & riche, appellé Mahomet-Effendi, de la ſecte des Muſerim, qui avoit coutume de dire : *Ou il n'y a point de Dieu, ou s'il y en a un, il n'eſt ni auſſi ſage ni auſſi puiſſant que nos docteurs le diſent, car il ſe ſeroit vengé de Mahomet-Effendi, ſon plus cruel adverſaire.* Ce Muſerim aima mieux ſouffrir la mort que de racheter ſa vie par l'abjuration de ſes erreurs.

Il eſt à obſerver que les variations, les contradictions & les obſcurités de l'Alcoran, engendrent la multitude des ſectes, & que les Mahométans ne reconnoiſſant plus de tribunal infaillible, il en réſulte la liberté d'opinions & la tolérance eccléſiaſtique, qui invoque la tolérance civile. Il arrive auſſi de-là qu'il n'y a point d'Hogia ou de docteur un peu accrédité qui ne ſe faſſe un point d'honneur d'enſeigner à ſes diſciples quelque opinion particulière, en reſpectant toutefois les points fondamentaux. La diverſité des peuples qui ſont entrés ou de gré ou de force dans la ſuperſtition Mahométane, a également concouru à la multiplication des ſectes. Les Grecs, ſur tout, peu ſatisfaits des rêveries de l'Alcoran, ont mêlé dans le Mahométiſme leur premiere croyance, leurs vieilles traditions, & les ſyſtêmes des anciens philoſophes.

Tous les Mahométans Sunnites qui regardent comme hérétiques les ſectateurs d'Ali, ſont partagés en quatre ſectes orthodoxes, que l'on nomme Haniff, Schaffié, Hambal & Malechié. La pre-

Hist. de l'Empire Ottoman.

mière eſt profeſſée en Turquie, dans la Petite Tartarie & dans le Turkeſtan; & la ſeconde par le commun des Arabes. Quelques tribus de ce peuple ſuivent la troiſième, & les Maures d'Afrique la quatrième. Elles ne différent entr'elles que par quelques cérémonies.

Il faut être en garde contre Ricaut, dans ce qu'il dit des ſectes particulières aujourd'hui répandues dans la Turquie. Il peint d'abord les Moatazales ou Séparatiſtes, comme des Théiſtes, unitaires ſi rigoureux, qu'ils prétendent que c'eſt diviſer l'eſſence de Dieu que de lui donner des noms & des attributs différens, de dire, *Dieu eſt éternel, juſte, bon*, & de croire qu'il eſt éternel par ſon éternité, juſte par ſa juſtice, bon par ſa bonté; tandis que, ſelon eux, il eſt tout par lui-même, par la ſimplicité de ſa nature, de manière que l'appeller d'un de ſes attributs, c'eſt détruire ſon eſſence. Ricaut ajoute que les Moatazales ſont partagés en vingt-deux branches, dont l'une, celle des Iſi, ſoutient que l'Alcoran a été créé & qu'il y a des ouvrages Arabes plus élégans & mieux raiſonnés; & un autre, celle des Haietti, reconnoît Jeſus-Chriſt pour le Meſſie & le Seigneur de Mahomet, aſſurant *que J. C. a pris un véritable corps & qu'il s'eſt incarné comme nous le croyons*. Sans parler de l'inexactitude théologique de cette propoſition, qu'eſt-ce que cela ſignifie dans les principes des Moatazales, qui, d'après leur dogme fondamental, reprochent aux Chrétiens de déshonorer la divinité en reconnoiſſant fauſſement en elle trois perſonnes, & qui, par conſéquent, ne peuvent admettre l'incarnation du verbe dans le ſens de notre religion?

Les Sephatis ſont les grands antagoniſtes des Moatazales. Non-ſeulement ils décompoſent les attributs de la divinité, mais ils l'aſſujettiſſent aux paſſions humaines, en lui donnant un corps formé d'une ſubſtance inaltérable, & c'eſt à l'image de ſa figure organiſée que Dieu a créé l'homme. Dans l'hiſtoire des opinions humaines, on voit preſque toujours marcher enſemble les extravagances contraires.

Les

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les Bektachis ſuivent les principes des Moatazales ſur l'unité de Dieu. Quelques-uns les appellent Zerakis ou gens qui ſe mêlent charnellement avec leurs proches. La populace les nomme Muraſconduren, ou *ceux qui éteignent la chandelle.* Si l'on en croit Ricaut, toujours prêt à charger d'horreurs ces infidèles, parmi eux, un pere ſouillera ſa fille & ſon fils même de ſes appétits charnels, car, diſent-ils, celui qui a planté une vigne ou greffé un arbre, doit plutôt en cueillir le fruit qu'un étranger. Cette ſecte a été humiliée & décréditée à cauſe de quelques révoltes. Il y a beaucoup de Bektachis parmi les Janiſſaires. Le même auteur aſſure qu'ils ſont ſi attachés aux rits, qu'ils chargent le culte beaucoup au-delà de ce que la religion commande. Mais, en conſidérant les Bektachis comme ordre religieux, il en a donné une idée différente. Il ajoute que, rendant aiſément de faux témoignages en faveur de leur ſecte, ils ſe ſont enrichis par ce moyen en s'emparant du bien d'autrui. Les Turcs attribuent aux Rafazi de Perſe l'héréſie charnelle & inceſtueuſe dont l'auteur Anglois accuſe les Bektachis. Les Guebres l'auront ſans doute introduite dans le Mahométiſme; elle étoit d'ailleurs conforme aux uſages des Tartares. Les Rafazi Perſans citent un fetfa, dans lequel Ali répond qu'un homme ne contrevient point à la loi de Dieu ni à l'Alcoran, qui cueille le premier fruit de l'arbre qu'il a planté & le mange avec plaiſir, rendant graces à Dieu de ce bienfait. Parmi ſes ſectaires, les Mun-ſoi-unduren ont des aſſemblées réglées qui durent quarante jours, pendant leſquelles les deux ſexes converſent enſemble à la faveur de la nuit, ſans diſtinction ni ſcrupule. Les inceſtes commis dans ces occaſions ne ſont point des péchés; mais auſſi, ce terme expiré, la loi de la chaſteté devient ſi rigoureuſe, que quiconque eſt ſurpris avec une femme, eſt puni de mort. Les marchands de Perſe auront peut-être apporté ces coutumes à Conſtantinople.

Dans la controverſe du franc-arbitre & de la prédeſtination, les Kadaris & les Jabaris peuvent être regardés, ceux-là, comme les

Pélagiens, ceux-ci comme les Manichéens du Mahométifme. Les uns nient abfolument les décrets de la Providence & de la prédeftination, pour affurer à l'homme une liberté parfaite. Les autres prétendent que l'homme n'eft qu'un agent paffif entre les mains de Dieu, fans pouvoir fur fa volonté ni fur fes actions, quoiqu'il doive être puni ou récompenfé felon les œuvres que Dieu aura faites par lui, fuivant fes décrets abfolus. Les Kadaris paffent généralement pour hérétiques; ils fuient la pefte fans fcrupule; les gens de loi, affez mauvais Mufulmans pour la plûpart, font le même ufage du fentiment qu'ils ont de leur liberté. Le fatalifme des Jabaris paroît plus rigoureux & plus infenfé que celui du commun des Turcs, quoiqu'il ne foit que plus conféquent. Les docteurs Arabes ont traité cette queftion avec une fubtilité capable de défefpérer les plus rafinés fcholaftiques. Je dois remarquer que la doctrine de la prédeftination enfeignée par l'Alcoran, s'eft, fi l'on me permet l'expreffion, roidie & endurcie dans l'efprit des barbares qui l'ont adoptée. Mahomet paroît avoir emprunté là-deffus fes idées & fes expreffions de nos livres faints, dont il n'a certainement pas faifi l'efprit. » Tu n'en conduiras » point, ô prophête, dans la bonne voie, fi Dieu n'y met lui- » même la main... Dieu a imprimé dans le cœur de fes élus une » foi conftante, il leur accordera le pardon de leurs fautes & les » recevra dans fon paradis; car c'eft lui qui choifit & prédeftine » ceux qu'il veut fauver. C'eft fa volonté qu'il accomplit dans fes » créatures... Vous ne fçauriez rien faire fur la terre qui ne foit » écrit dans le livre éternel: là fe trouve la deftinée de chaque » homme... Si l'homme demande fa fin dernière, il n'y a que » Dieu qui la fçache & fon prophête... C'eft Dieu qui ouvre les » cœurs à la foi & les éclaire de fa lumière... Nous enfeignerons, » dit Dieu, le droit chemin aux peuples, fi nous voulons; mais » les hommes que nous maudirons brûleront avec les démons » dans l'enfer, &c. ». Les Mahométans ont bâti leur fyftême de fatalifme fur ces paffages qu'avec une philofophie plus douce, ils

eussent interprêtés conformément à la doctrine commune des Chrétiens. Ils pensent que le sort de chacun est écrit sur son front, qu'ils appellent Narsip ou Tactir, du nom du livre des destinées. Les Jabajahi s'éloignent étrangement de la croyance commune, car ils nient la toute-science & la prévision de Dieu, disant qu'il gouverne le monde suivant les événemens, sans les avoir disposés ni connus avant la création, mais qu'il acquiert cette connoissance & la sagesse, de même que les hommes, par l'expérience.

Les théologiens Musulmans sont partagés sur le chapitre de l'enfer. Les Morgis, les plus fanatiques des Mahométans, soutiennent, au rapport de Ricaut, qu'un Musulman ne sera ni puni ni absous de ses péchés qu'après la résurrection, & que, comme la foi sauvera les vrais croyans, quelque grands pécheurs qu'ils soient, de la damnation éternelle, ainsi, les bonnes œuvres ne mettront jamais les infidèles en possession du paradis. Cette dernière proposition, si elle est fidélement traduite, semble donner la proscription générale de tous les Giaours, tant bons que méchans, comme une opinion particulière à la secte des Morgis : ce seroit une erreur. C'est là le sentiment du vulgaire, qui prend toujours le parti le plus dur contre ceux qui professent des religions étrangères, sur-tout dans une religion antipathique par elle-même avec toutes les autres. Cependant Mahomet autorise, par un passage que j'ai cité dans l'histoire des Arabes, l'opinion qui ouvrira le ciel aux infidèles, gens de bien. Il va même jusqu'à rétablir expressément les démons dans leur première béatitude, après mille ans de souffrances.

Les Waidis croient qu'un homme tombé dans le péché mortel, n'est pas d'une meilleure condition que celui qui a abandonné la foi, & qu'il sera puni des peines éternelles de l'enfer, sans espérance de salut : mais ses souffrances n'égaleront pas celles des méchans. L'opinion commune damne pour l'éternité les infidèles, & n'établit pour les pécheurs Musulmans qu'un Araf ou purgatoire. Mahomet a dit : » Il nous a été révélé que celui à qui il

» reste un atôme de foi dans le cœur, sera délivré, en tems con- » venable, des peines & des souffrances du feu ». C'est pourquoi il y a plusieurs sectes, telles que celles des Kadezadalis, qui prient pour les morts : elles placent leurs cimetières sur les bords des grands chemins. Les pécheurs souffrent, suivant les Turcs, deux sortes de peines après le trépas : l'une, c'est l'enfer ou le purgatoire ; l'autre, c'est l'Azabekaberi ou la peine du tombeau, par laquelle les méchans oppressés, brisés & aveuglés, ne peuvent regarder le ciel ; au lieu que les corps des bons peuvent voir jusqu'en paradis par une fenêtre pratiquée dans leur sombre prison. Ricaut ajoute qu'ils jouissent par là de la vue de Dieu & de sa gloire, contre la croyance des Musulmans, qui n'admettent pas ce genre de bonheur. Mahomet a dit expressément que Dieu seroit invisible dans l'autre monde comme dans celui-ci, & il n'y a que quelques sectaires qui enseignent que *les vrais fidèles verront Dieu aussi à découvert dans le ciel, que nous voyons la lune quand elle est dans son plein.*

Les Zeilis attendent un nouveau prophète, qui sera choisi parmi les Persans, avec une nouvelle loi. Les Chavarigi disent qu'il n'y a jamais eu & qu'il n'y aura jamais de tel homme, revêtu du pouvoir législatif & doué du don d'infaillibilité. J'observe, à l'égard des Zeilis, que Ricaut transporte en Turquie diverses opinions de la Perse.

Les Kadezadalis font profession d'une morale austère, d'une piété sombre, & d'une exactitude scrupuleuse pour tous les devoirs de la religion. Grands admirateurs d'eux-mêmes, comme le sont les faux dévôts, ils méprisent ceux qui ne suivent pas leurs opinions, jusqu'à ne pas les souffrir dans leur compagnie & à leur refuser le salut. La singularité de leurs rits & de leurs coutumes a formé une espèce de schisme. Ils ne permettroient pas que leurs enfans s'alliassent par le mariage avec des familles qui n'observeroient pas leurs cérémonies. S'il se trouve parmi eux quelque pécheur scandaleux, ils l'avertissent d'abord de changer de vie : s'il

ne ſe corrige point, ils l'excommunient & le chaſſent de leur ſociété. Ricaut dit qu'ils s'appliquent généralement à l'étude & à la diſcuſſion de la loi, pour n'en laiſſer aucun point indécis & obſcur; & toutefois, ils ſont, à ce qu'il dit, pour la plûpart, artiſans & gens de boutique. Une partie de cette ſecte fait un mêlange biſarre du Chriſtianiſme & du Mahométiſme, diſant que Mahomet eſt le Saint-Eſprit promis par Jeſus-Chriſt, & que ce qui ſe paſſa le jour de la Pentecôte n'étoit que le type de ce qui devoit arriver dans la perſonne du Prophête, leur paraclet. On trouve beaucoup de ces ſectaires en Boſnie & dans les troupes répandues ſur les frontières de la Moravie & de la Hongrie.

Il s'eſt élevé une nouvelle ſecte qui approche encore plus du Chriſtianiſme, c'eſt celle des Chapmeſſahis, ou bons diſciples du Meſſie. Ricaut dit qu'ils reconnoiſſent Jeſus-Chriſt pour Dieu & pour le véritable Rédempteur des hommes. Il aſſure que cette opinion eſt aſſez commune à Conſtantinople, appuyée par les *beaux eſprits du ſerrail*, & agréable ſur-tout aux Ichoglans, *qui ont reçu de la nature de belles diſpoſitions*. Il eſt certain que pluſieurs familles Chrétiennes n'ayant embraſſé le Mahométiſme que par crainte ou par intérêt, elles ont conſervé un penchant ſecret pour leur première religion. Dans les provinces éloignées, il y a des Muſulmans qui invoquent nos Saints avec la même dévotion que les Saints du Mahométiſme. Les Turcs des environs de Bagdad puniroient, dit-on, du dernier ſupplice, quiconque oſeroit blaſphêmer le nom de Jeſus-Chriſt & celui de la Vierge.

Les Sabi ou Sabéens croient, à cauſe de l'influence qu'ont le ſoleil & la lune ſur les choſes d'ici bas, qu'il réſide dans ces deux grands luminaires du monde quelque divinité. Ceux qui ſont profeſſion d'aſtrologie ou de magie embraſſent ordinairement cette ſecte Perſane. Quoiqu'ils aient de la peine à croire l'immortalité de l'ame, ils vivent moralement bien. Ils ne ſe vengent guère des injures qu'ils reçoivent, parce qu'ils regardent tous les événemens comme des effets de l'influence des aſtres. *Pourquoi*, diſent-ils,

Hist. de l'Empire Ottoman.

nous offenſerions-nous d'un mauvais traitement? Un homme de bon ſens ſe met-il en colère lorſqu'une groſſe pluie le mouille? Il eſt arrivé que de folles opinions ont fait plus d'un homme de bien. Souvent la même erreur a produit des effets contraires, ſuivant le caractère de ceux qui l'ont adopté. Une ame naturellement droite & honnête, forcera un principe mauvais en ſoi pour en tirer des conſéquences moralement bonnes. Ne jugeons donc pas toujours des hommes par leurs opinions, puiſqu'il arrive que l'erreur s'épure, en quelque ſorte, dans les vertus, comme la vérité s'altère quelquefois dans les vices.

Les Manaſihi croient la métempſycoſe, doctrine encore aſſez commune en Egypte, d'où quelques marchands l'ont apportée à Conſtantinople. Elle n'a pas réuſſi dans cette ville, quoique les Turcs enveloppent dans leurs ſentimens d'humanité, leurs règles de mœurs, & même leur religion, les animaux mêmes. On a déjà lu qu'ils regardent les cigognes & les colombes comme des créatures ſacrées: il en eſt de même des tourterelles. Chez eux, c'eſt une œuvre méritoire, que d'ouvrir la cage à un moineau pour lui rendre la liberté. Les chiens qui, ayant été déclarés immondes par la loi, ne ſont point ſoufferts dans les maiſons, trouvent, dans les rues & dans les carrefours, de petites loges & des alimens, qu'une tendreſſe compatiſſante leur a préparés: on les ſoigne dans leurs maladies & dans leur vieilleſſe. Il y a, dans pluſieurs villes, des fondations établies pour la nourriture d'un certain nombre de chiens & de chats. Cette dernière eſpèce d'animaux domeſtiques eſt fort aimée des Turcs. C'eſt un article de leur croyance, qu'au jour du jugement, Dieu ne jugera pas ſeulement l'homme ſuivant ſes relations & ſa conduite avec l'homme, mais encore, ſuivant ſes rapports & ſa maniére d'agir avec les bêtes, comme les bêtes ſubiront l'examen & le jugement de leurs œuvres les unes à l'égard des autres; & qu'après la ſentence prononcée, tous les animaux retourneront une ſeconde fois en pouſſière, ce qui eſt aſſez inconſéquent, tandis que l'éternité ſera réſervée aux

hommes. La bienfaiſance des Turcs s'étend ſur les plantes mêmes. S'ils en rencontrent quelqu'une qui ait ſouffert de ſa ſéchereſſe, ils l'arroſent & remuent la terre tout-au-tour, afin qu'elle prenne plus facilement ſa nourriture. Un de leurs Sulthans, ayant vu, de loin, un arbre qui lui parut avoir la figure d'un Dervish, fonda une petite rente pour qu'on en eût un ſoin particulier.

Les Eſchraki ou Illuminés forment une eſpèce de ſecte Pythagoricienne, fort appliquée à la conſidération des perfections de Dieu & des nombres qui ſont en lui. Ils admettent la Trinité dans le grand Etre, comme un nombre qui réſulte de l'Unité. Les hommes ſpirituels ſe mocquent du paradis de Mahomet, & placent la ſuprême félicité dans la contemplation de l'eſſence divine. A ces idées, preſque Chrétiennes, ils joignent la charité, l'indulgence, la généroſité, la modeſtie, la ſobriété, la modération, la ſérénité de la bonne conſcience, l'air ouvert & affectueux de la bonté, le goût des arts & des plaiſirs innocens; &, s'ils n'ont pas pleinement la croyance du vrai Chrétien, ils paroiſſent en avoir toute la vertu dans le portrait qu'en fait Ricaut, qui les plaint, avec raiſon, de n'être pas nés dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, à laquelle ils ſemblent devoir appartenir. Cet écrivain aſſure que, ſi les Eſchraki recherchent, avec ſoin, pour diſciples des jeunes gens qui ont de la beauté, une phyſionomie ſpirituelle, & les graces de la candeur, c'eſt pour s'élever à leur aſpect, juſqu'à la beauté increéée; & que, s'ils ont tant de diſpoſitions à aimer tendrement la créature, c'eſt, diſent-ils, parce que cet amour conduit à celui du Créateur.

Les Hairetis ou *Etonnés* réduiſent toutes les raiſons de croire, ou de ne pas croire, à de ſimples probabilités, en laiſſant à chacun la liberté de ſe flatter d'avoir atteint l'évidence ou la certitude. Ces académiciens ſont auſſi doux, que les dogmatiſtes ſont durs. Leur principe faux & même dangereux, à pluſieurs égards, peut être une excellente règle de conduite dans le commerce ordinaire de la ſociété. La modération naît du doute. L'opinion de la foibleſſe

Hist. de l'Empire Ottoman.

de l'entendement humain doit produire, sur les esprits, le même effet que celui de la bienveillance naturelle sur les cœurs : c'est, pour ainsi dire, un traité de conciliation générale. Les Hairetis, dès qu'ils ont satisfait aux loix civiles & à la religion, comme loi civile, vivent suivant la nature, ou plutôt, suivant leurs inclinations.

Il y a certainement en Turquie beaucoup de gens indécis en matière de religion. Quand on les questionne sur cet article, ils répondent : *Dieu sçait qui a raison ou tort.* Il n'y a pas lieu de douter que le systême des Effendis ou Shavans, ne soit le pur Déisme ; mais ils cachent cette philosophie au peuple, qu'il faut, disent-ils, amuser & contenir. Il en est très-peu, les docteurs Turcs nient qu'il y en ait qui donnent dans l'absurdité de s'ériger en esprits forts, par l'Athéisme, quoique Paul Ricaut en accuse la foule des Cadhis & des Renégats Chrétiens. Il dit que le secret de la secte des Muserim, (c'est-à-dire, *nous sçavons le secret*), est qu'il n'y a point de Dieu ; que c'est uniquement la nature ou le principe intérieur de chaque individu, qui le dirige dans ses opérations ; que c'est à ce principe que tous les êtres doivent leur origine & leurs mouvemens ; que l'homme nait, croît, s'affoiblit, & meurt comme les plantes. Il faut, dit un autre écrivain, s'aveugler volontairement pour nier l'existence de cette malheureuse secte. Mais Madame de Montague assure que Ricaut se trompe à son ordinaire, quand il la qualifie d'Athée, & qu'elle n'a d'autre impiété, que de se mocquer de Mahomet. Ses sectaires s'aiment & se secourent mutuellement les uns les autres. Ils ne s'entretiennent de leurs opinions qu'entr'eux. S'ils donnent l'hospitalité à quelqu'un qui pense comme eux, ils le régalent à souhait ; ils poussent ensuite l'infamie jusqu'à lui livrer quelque jeune fille ou même quelque jeune garçon. Amurath IV aimoit à voir cette opinion s'accréditer à la Cour & à l'armée, dans le tems qu'il favorisoit les progrès de la secte des Kadezadalis parmi le peuple.

Arts,

Arts, Sciences, Commerce, &c.

Tant que les Sulthans parapherent leurs ordonnances, en imprimant ſur ces actes de l'encre avec la paume de la main, ce qui leur tenoit lieu de ſeing, comme l'empreinte d'un chiffre à Charlemagne, la ſuperſtition érigea l'ignorance en vertu; elle pourſuivit la mémoire des ſciences & des arts dans les monumens qu'ils avoient élevés. Depuis que Mahomet II. Soliman II. & d'autres Princes éclairés, eurent témoigné du goût pour l'hiſtoire & pour divers genres de connoiſſances; depuis que la fureur des conquêtes ſe fut aſſez rallentie pour laiſſer à la paix le tems de faire fleurir les arts, la nation ſe polit. Quoique le Schatiſcheris, ou caractère ſacré, (c'eſt le nom que l'on met pour le Sulthan à la tête des ordonnances) ne ſoit aujourd'hui appoſé qu'avec une empreinte artificielle, nommée Turré, par le Niſchangi-Pacha, ce n'eſt pas à dire que les Empereurs ne ſçachent pas ſigner leur nom : c'eſt l'orgueil qui a l'air de la barbarie.

Les académies ſont aſſez nombreuſes dans le Levant. Il n'y a point de Jami ou Grande Moſquée, qui n'ait ſon Medréſé, ou collége. On y enſeigne l'Arabe, le Perſan, la Géométrie, l'Aſtronomie, la Poëſie, &c. Les Mudéris, ou profeſſeurs ont des honoraires proportionnés aux revenus des Jami, & l'expectative des magiſtratures des grandes villes. Il y a, outre cela, des Mektch, ou petites écoles annexées aux Moſquées ordinaires, où l'on apprend à lire & à écrire. Les leçons ſe donnent gratuitement dans tous ces colléges publics.

La géométrie & l'aſtronomie des Turcs ſe réduiſent à des connoiſſances très-ſuperficielles. Ils mépriſent trop les autres nations, pour étudier leurs hiſtoires; mais on aſſure qu'ils ont de très-bons mémoires ſur l'hiſtoire de leur Empire.

L'Arabe eſt la langue des ſçavans. Le Turc vulgaire diffère beaucoup de celui qu'on parle à la Cour ou parmi le beau monde. Les

Hist. de l'Empire Ottoman.

gens du bon ton mêlent dans leur langage, tant d'Arabe & de Persan, qu'on pourroit le nommer un autre idiome. Il seroit ridicule d'employer les expressions vulgaires en parlant à un grand ou à une Dame. Outre cela, les Turcs ont ce qu'ils nomment le *sublime*; c'est un style particulier à la poësie, le style oriental, dans toute sa pompe. Il est très-propre à exprimer la violence des passions. Ibrahim & Chelebi tiennent le premier rang parmi les poëtes de la nation. On peut, au rapport de Madame de Montague, regarder comme une esquisse de la belle poësie Turque, les stances suivantes, composées par Ibrahim-Pacha, favori d'Achmet III. pour la Sulthane, fille de ce Prince, qu'il devoit épouser.

« Le rossignol s'égare à présent dans les vignes : sa passion est » de chercher les roses. Je suis descendu pour admirer la beauté » des vignes; la douceur de vos charmes a ravi mon ame. Vos yeux » sont aussi noirs & aussi brillans que ceux du cerf; mais aussi sau» vages & aussi dédaigneux. «

« Mes desirs sont brûlans, & mon bonheur se diffère de jour » en jour. Le cruel Achmet ne me permet pas de voir ces joues, » plus vermeilles que la rose, &c. «

« Le malheureux Ibrahim soupire dans ces vers; il agite le trait » dont vos yeux ont percé son cœur. Ah! quand arrivera le mo» ment de renaître? L'attendrai-je long-tems encore? La douceur » de vos charmes a ravi mon ame. Ah! Sulthane, aux yeux de » cerf.... Ange parmi les Anges! je desire, & mon desir reste sans » être satisfait! Prendras-tu plaisir à déchirer mon cœur? «

« Mes cris percent le ciel. Mes yeux ne connoissent plus le som» meil. Tourne-toi vers moi, Sulthane, que j'admire ta beauté..... » Adieu, je descends au tombeau.... Si tu m'appelles, je revis. » Mon cœur est chaud..... comme souffre..... soupire, il s'embra» sera. Couronne de ma vie, lumière de mes yeux! Ma Sulthane, » ma Princesse! Je frotte mon visage contre terre... je suis noyé » dans des larmes de feu! Le délire de mes sens... Ah! n'es-tu pas touchée de compassion. Et tes yeux.... Ah! ne se tourneront-ils pas » vers moi! «

Les Turcs s'appliquent à la musique depuis un siècle. Hoge Musicar, l'Orphée des Perses, & l'Arabe Gulam, son disciple, avoient autrefois enchanté la Perse & la Turquie, & leurs airs sont encore chantés dans tout l'Orient. Mais le goût de la musique s'étoit perdu chez les Turcs : Osman-Effendi fit revivre cet art sous Mahomet IV. Il se signala par son habileté, & forma plusieurs grands maîtres, tant pour la voix, que pour les instrumens. Les Turcs doivent au Prince Cantimir l'usage des notes. Il composa pour eux une tablature avec un traité de musique, qu'il dédia à Achmet II. Sa méthode a été suivie. Il ne craint pas d'avancer que la musique Turque est beaucoup plus parfaite que celle de l'Europe, du côté de la mesure & de la proportion des mots; mais il ajoute qu'il est si difficile de comprendre toutes les parties des sons, que les Arabes nomment Terkilo, que l'on trouveroit à peine dans Constantinople, trois ou quatre personnes qui connussent les principes & la délicatesse de cet art, quoiqu'il soit fort goûté. Une Dame Angloise que j'ai citée plusieurs fois, craint d'être partiale, en préférant la musique Italienne à la musique Turque, & cite des témoignages en faveur de la dernière. Elle assure qu'il faut n'avoir jamais entendu que ce qu'on joue dans les rues, pour la traiter de charivari, comme on a fait, & que cette décision est aussi raisonnable, que si l'on jugeoit de la musique Angloise, par les vessies & les cliquettes des polissons. Les Turcs ont de très-belles voix.

HIST. DE L'EMPIRE OTTOMAN.

La superstition est ici ennemie de la peinture. On y est persuadé que les Anges n'entreroient pas dans une maison où il y auroit l'image d'une figure humaine, de même que s'il y avoit des chiens. Aussi ne garde-t-on aucun portrait, excepté ceux des Sulthans, qu'on a soin de conserver depuis plusieurs siècles. Les Turcs nous traitent d'idolâtres, à cause du respect que nous portons aux images peintes, comme on l'a dit; cependant ils retracent dans leurs tableaux, en lettres d'or, la figure ou la conformation de leur Prophète; ils représentent même ses pieds & ses mains avec les cou-

leurs les plus vives, avec les roſes qu'ils croient formées des gouttes de ſa ſueur. Leur coutume, au ſortir du lit & après leurs prières, eſt de baiſer dévotement & d'eſſuyer avec leurs joues, les cadres ſur leſquels ſont écrits en lettres magnifiques les noms des Aſhabi, ou ſucceſſeurs de Mahomet. Il y a une ſolemnité inſtituée en l'honneur de la dent du Légiſlateur, que le Sulthan donne à baiſer aux Grands de ſa Cour. A cette fête, on fait tremper dans l'eau ſon Hircai-Scherif, ou ſacrée robe: & cette eau que l'on croit acquérir, par cet attouchement, une vertu ſingulière, ainſi que l'incorruptibilité, l'Empereur la diſtribue à ſes favoris, pour s'en ſervir aux jours de jeûne, vers le ſoleil couché. Le Sangiac du Prophète eſt également honoré des Turcs.

La beauté des édifices publics rend un témoignage très-avantageux à leur architecture. Si leurs maiſons particulières n'approchent point de nos bâtimens, il faut attribuer ce défaut à l'inſtabilité des fortunes des grands, & à la médiocrité preſque générale de celle des particuliers. Les grandes moſquées ſont communément ornées d'un beau dôme, d'un double rang de colonnes, de cloîtres & de portiques ſpacieux, & de ſuperbes fontaines pour les oblations. L'intérieur en eſt nud, ſans tableaux, ſans ſtatues, ſans objets ſenſibles de culte. On dépoſe l'Alcoran dans une niche qui regarde la Mecque, & c'eſt là que les Muſulmans ſe tournent pour faire la prière. Chacun quitte ſes ſouliers en entrant dans le temple. La conſécration des moſquées ſe fait en y attachant un morceau de quelque étoffe qui a ſervi de portière aux temples de la Mecque. Le peuple s'aſſemble le vendredi pour la prière dans les Jamis, qui ſont comme les égliſes paroiſſiales. Ils ont des minarets, accompagnés de petites galeries, d'où le Muezin annonce l'heure de la prière, en ſe mettant les pouces dans les oreilles pour crier plus fort, & ſe tournant vers les quatre parties de l'hémiſphère. Les autres temples s'appellent Meſchid, d'où le nom de moſquée.

Les Hans, ou Kans, & les Caravanſerais, ſont des eſpèces d'hôtelleries publiques, & les ſeules que l'on trouve dans le Le-

vant. Les Hans forment des halles couvertes. L'on eſt obligé d'y porter juſqu'à des lits. Cependant, il y en a où l'on trouve des vivres pour de l'argent, & d'autres où tous les payſans, de quelques religions qu'ils ſoient, ſont défrayés. Pluſieurs Viſirs ou Pachas cherchent à s'immortaliſer par ces fondations. Suivant la loi de l'Alcoran, un homme peut vendre ou céder le mérite & la récompenſe des édifices qu'il a ainſi élevés pour le ſervice public, ou pour la gloire de Dieu, de même que toutes ſes bonnes œuvres. Les Caravanſerais ſont bâtis dans les grandes villes. Les voyageurs y ſéjournent auſſi long-tems qu'ils le veulent, & y trouvent toutes les commodités néceſſaires, moyennant une ſomme aſſez modique. Ils conſiſtent ordinairement en quatre grandes ailes avec une grande cour, où il y a une fontaine & une petite moſquée.

Les Hamans, ou Bains Publics, ſont communément pavés & incruſtés de marbre. Ils ont trois ou cinq ſalles contiguës, dont chacune a la forme d'une rotonde; elles ne reçoivent du jour que par le faîte. Les bains peuvent ſervir aux deux ſexes, mais à des heures différentes. Les Dames y ſont reçues, depuis neuf heures du matin, juſqu'à cinq heures du ſoir; tout le reſte du tems eſt deſtiné aux hommes. Les femmes prennent ordinairement ce plaiſir une ou deux fois la ſemaine, & reſtent-là quatre ou cinq heures, ſans jamais gagner de rhume, quoiqu'elles paſſent immédiatement du bain chaud dans une chambre froide. C'eſt là leur café. Il s'y débite toutes les nouvelles. On y dreſſe les chroniques ſcandaleuſes; on y prend le ſorbet; on y travaille; on y folâtre comme des enfans, & l'influence du climat rend quelquefois les jeux déshonnêtes. Il s'y lie même plus d'une intrigue, quoiqu'il y aille de la vie pour un homme qui ſeroit découvert dans ces aſſemblées. Les Grands ont des bains particuliers dans leurs palais, ce qui rend l'eſclavage de leurs femmes plus dur que celui des femmes vulgaires.

Ces Orientaux n'uſent dans leurs maladies que de ſimples & d'une eſpèce de thériaque, qui paſſe pour un remède univerſel,

Les médecins ordinaires du pays sont des Juifs ou des Grecs, dont la science se borne presque uniquement à une diète outrée, qui fait tomber les malades dans un état de foiblesse, dont ils ont beaucoup de peine à revenir. Dans les maladies graves, ils saignent rarement, & ils ne purgent jamais que dans la convalescence. Les Grecs se persuadent, quand un malade a la tête égarée, qu'il est possédé du démon, & incontinent ils congédient les médecins, pour mettre le patient entre les mains des Papas, qui augmentent son délire, en le tourmentant par des exorcismes redoublés, & en lui versant sur le corps des flots d'eau-bénite : & le tuent pour l'ordinaire. *Si le malade échappe à une scène si tragique, tout le monde crie au miracle, & les Papas sont regardés comme des Thaumaturges.*

Les arts méchaniques ne produisent rien de remarquable en Turquie, si ce n'est les instrumens de fer ou d'acier, qui sont d'une trempe excellente; des ouvrages de broderie, qui surpassent infiniment les nôtres; des tapis estimés, des étoffes de soie, d'admirables camelots, & des cuirs, dont la teinture & la préparation sont également parfaites. Dans toute l'étendue d'un Empire si vaste, il n'y a ni papeterie, ni manufacture de fayence fine, ni ouvrier capable de faire une montre. Les Turcs ne se servent ni de cadrans, ni d'horloges; il n'y a qu'un petit nombre de particuliers qui achetent des montres de nos marchands.

Maîtres de Balsora sur le Golfe Persique & de l'entrée de la Mer Rouge, les Turcs auroient pu s'emparer du commerce des Indes, de la Chine, & du Japon, où nos vaisseaux ne sçauroient atteindre, qu'après une longue navigation; sans parler du chemin qu'ils pourroient peut-être s'ouvrir par l'Isthme de Suez, une flotte équipée en Arabie leur eût facilement procuré des établissemens dans les deux presqu'isles de l'Inde, & la possession des Isles aux Epiceries, riches contrées qu'une poignée de Portugais conquit presque sans effort. Avec la clef de la Mer Noire, ils se contentent d'en défendre aux autres peuples la navigation, & d'y en-

voyer de petits bâtimens pour acheter des esclaves en Crimée, ou prendre des vivres sur les côtes de la Natolie, au lieu de nouer, comme ils le pourroient avec la Russie, un grand commerce. Dans ces derniers tems, le Roi de Mascat & d'autres Princes Arabes qui ont secoué le joug, les ont chassés des côtes de l'Arabie Heureuse, & arrêtent leurs vaisseaux au détroit de Babel-Mandel. Les Emirs de Balsora disputent au Grand Seigneur une partie des droits de cette Douane fameuse. Tout le gros commerce du Levant est dans les mains des Italiens, des François, des Anglois, des Hollandois, des Arméniens & des Juifs. Les Turcs s'énorgueillissent de rester indolemment chez eux, & d'y voir venir les Européens, leur porter les choses qu'ils ne sçavent pas se procurer par leur industrie, & faire valoir leur pays. Le Gouvernement ne songe point à arracher aux Etrangers des profits immenses, & qui devroient appartenir à ses Sujets; il ne s'occupe que du profit des Douanes. Les Grecs & les Turcs se mêlent à peine de quelques petits trafics. On voit peu de Turcs dans les caravanes qui courent l'Orient. Il n'y a guère que les Arméniens & les Juifs qui entreprennent des courses dans l'Arabie, dans la Georgie, dans la Perse, & jusques dans la grande Tartarie.

La cochenille, l'indigo, la salse-pareille, du bois de Bresil & de Campêche, du verd-de-gris, du tartre, des épices, des draps, quelques étoffes de soie, du papier, de l'étain, de l'acier, des glaces, des ouvrages d'horlogerie, des émaux & de la fayence, &c. sont les marchandises que l'on porte au Levant. On y prend en échange des soies de Perse, des poils de chevres, du coton, des laines, des tapis, des peaux de maroquins, de la noix de gale, du saffran, de la cire, de la rhubarbe, de l'opium, de l'aloës, des gommes, de l'encens & autres drogues. *Le commerce demande*, dit-on, *plus de conduite que de gloire.* On peut amasser un capital de cent mille livres dans l'espace de dix ans. Il n'est pas permis à un négociant François de résider plus long-tems dans ce pays.

Hist. de l'Empire Ottoman.

Les ventes & les achats ne se font que par l'entremise des Juifs ou des Arméniens. Ceux-ci négocient avec une grande intelligence ; &, comme ils multiplient beaucoup, il s'en trouve en grand nombre dans toutes les contrées de l'Empire. Quant aux Juifs, les négocians Francs sont obligés de leur confier leurs affaires, quoiqu'on n'ignore pas leurs artifices. Ils sont si puissans, leur union est si inaltérable, ils joignent tant d'intrigue à tant d'industrie, qu'ils donnent la loi dans le commerce, & qu'ils l'exercent presqu'en monopole. Le plus vil d'entr'eux est trop important, pour qu'un négociant ose le désobliger; car tout le corps prendroit sa défense avec autant de zèle qu'il en témoigneroit pour les principaux de la nation. Il en est plusieurs qui sont puissamment riches; mais ils ont soin d'éviter l'éclat au-dehors, pendant que, dans leurs maisons, c'est le comble de la magnificence & du luxe. Cette nation a dans le pays un crédit inconcevable, & des priviléges dont les Turcs eux-mêmes ne jouissent pas; elle se juge par ses propres loix. Il n'y a rien qui ne passe par son canal, ni marché, ni négociation lucrative, ni présent de corruption pour un Grand, ni œuvre clandestine. Gens à toutes mains, ils sont les médecins, les interprètes, les marchands, les intendans, les hommes de confiance de tous les gens en place. On sent combien une influence si générale donne de poids à une race qui ne manque jamais de tirer parti des plus petites circonstances. Enfin, ces hommes proscrits ont trouvé le secret de se rendre si nécessaires, que, quel que soit le ministère regnant, ils sont assurés de la faveur de la Cour.

Mariages, Divertissemens, Usages, &c.

Les Turcs regardent leur mariage comme un engagement indispensable, ordonné par le Créateur pour la multiplication de l'espèce. Ils contractent cette alliance chez le Cadhi, en présence de deux témoins, & sans l'entremise des Imans. Les filles n'emportent de la maison de leur père, qu'un trousseau. On leur assure un

un douaire pour en jouir, en cas de divorce ou de veuvage. Le jour du mariage, l'époufe fort de la maifon de fon père, au fon des inftrumens; le mari la reçoit à la porte de la fienne, & ils fe font l'un & l'autre de tendres proteftations, quoiqu'ils ne fe foient jamais vus. On réjouit les Dames d'un côté, les hommes de l'autre. C'eft l'époux qui déshabille fa femme pour fe mettre au lit. Si elle ne s'eft pas trouvée vierge, il la renvoie à fa famille, ce qui eft un affront fi fenfible, qu'on a vu des pères & des mères étrangler leurs filles dans ces occafions. Il eft permis aux Mahométans d'époufer des femmes infidèles, pourvu qu'elles foient d'une religion fçavante ou que fes fectateurs aient défendue par des ouvrages publics.

Les eunuques, même les plus mutilés, ont la liberté d'abufer du mariage & de la polygamie. Leurs ferrails font quelquefois plus peuplés que ceux des premiers Pachas, qui font hommes. Rien n'eft plus naturel. Des defirs qu'une fauffe volupté ne fert qu'à aigrir, doivent chercher fans ceffe de nouveaux objets. La loi qui leur permet le mariage, dit M. de Montefquieu, ne peut être fondée, d'un côté, que fur la confidération que l'on y a pour de pareilles gens, & de l'autre, fur le mépris qu'on y a pour les femmes. Les fens qui leur reftent veulent obftinément fuppléer à ceux qu'ils ont perdus, & les entreprifes du défefpoir font une efpèce de dédommagement de leur privation. Ainfi, dans Milton, cet efprit à qui il ne refte que des defirs, pénétré de fa dégradation, veut faire ufage de fon impuiffance même.

La loi n'a permis que quatre femmes aux Mufulmans. Les Turcs n'en prennent ordinairement qu'une feule, autant pour avoir moins de devoirs à remplir & moins de tracafferie à effuyer, que dans la crainte de fuccomber fous le luxe de la multiplicité. L'économie a reftreint la loi dans les conditions ordinaires; la vanité a produit le même effet dans les états plus élevés. La Dame Angloife que j'ai citée plufieurs fois, affure qu'il n'y a point d'exemples qu'un homme de rang ait ufé de la liberté qu'elle donne,

Hist. de l'Empire Ottoman.

ou qu'une femme de diſtinction l'ait ſouffert. Quand un mari s'aviſe d'être inconſtant, il entretient, ajoute cet Auteur, ſa maîtreſſe dans une maiſon à part, & la voit auſſi myſtérieuſement qu'il eſt poſſible. Enfin, de tous les Grands que cette illuſtre Ambaſſadrice a vus, elle n'a connu que le Teſterdar qui eût, pour ſon propre uſage, des eſclaves dans la maiſon qu'il occupoit; car, une eſclave, une fois attachée au ſervice d'une Dame, eſt entièrement à ſa diſpoſition. Ce Teſterdar paſſoit pour un débauché, & ſa femme ne vouloit pas le voir, quoiqu'elle continuât de vivre dans ſa maiſon. Les mœurs Turques ne différeroient donc pas des nôtres, auſſi prodigieuſement que la plûpart des écrivains veulent nous le perſuader. Cependant, il eſt bien difficile de croire que les Grands achetent, à ſi grands frais, de ſi belles eſclaves, uniquement pour le ſervice de leurs épouſes, & qu'ils n'uſent pas de toute l'extenſion de la loi & des circonſtances. Il eſt certain que c'eſt un privilége particulier des Princeſſes du ſang, d'expulſer du lit de leurs maris toute autre épouſe & toute concubine; & il n'eſt pas moins conſtant que, ſi les Grands ne prennent pas quatre femmes, ils ne s'en tiennent pas toujours à une ſeule. Madame de Montague elle même, dans l'hiſtoire qu'elle fait d'une Chrétienne, épouſe du Capitan-Pacha, remarque comme une circonſtance particulière des aventures de ſon héroïne, que ſon premier mari ne prit point d'autre femme. Il eſt vrai qu'un genre de diſſolution qui demande à la nature ce qu'elle n'a pas, bannit entièrement les femmes de beaucoup de ſerrails. On trouve chez tous ces peuples de beaux garçons qui ont pris leur place. Lorſque le Sulthan Achmet fut dépoſé, les relations de cet événement diſoient que, le peuple ayant pillé la maiſon du Kiahia, on n'y avoit pas trouvé une ſeule femme. Ce ſexe eſt lui-même ſi abandonné aux mêmes excès, que, quand un Turc veut ſe marier, le premier point dont il s'informe, c'eſt ſi celle qu'il recherche n'eſt pas ſujette au même vice.

Le mari doit à ſa femme l'inſtruction, le bon exemple, le tri-

but conjugal au moins une fois la femaine, la nourriture & l'entretien. S'il manque à ces devoirs, s'il eft impuiffant, s'il eft adonné au péché contre nature, s'il exige d'elle des chofes illicites, s'il la maltraite, elle a droit de demander le divorce. Pour lui, il obtient facilement une féparation, mais s'il n'allégue pas contre fa femme des faits graves, il doit lui payer le douaire ftipulé, & quelquefois il refte chargé de fon entretien. Lorfqu'un homme puiffant veut enlever une belle femme à un fimple particulier qui n'a point de protection, il n'a qu'à employer de bonnes entremetteufes qui la féduifent; & avec deux témoins fubornés, la femme prouve que fon mari a outrepaffé les droits du mariage : le Cadhi la déclare libre. Si un homme veut fe réunir à une femme qu'il a répudiée deux fois, il faut qu'elle habite une nuit avec un autre homme, avant qu'elle foit à lui.

La loi condamne au dernier fupplice les femmes adultères. Il faut que le mari fe porte pour accufateur de fa femme. Si elle eft convaincue, on l'enferme dans un fac avec des pierres & on la jette dans la mer. Si le crime n'eft pas fuffifamment prouvé, l'on condamne le mari à la baftonnade : le galant d'une femme infidèle eft promené fur un âne dans les carrefours, la tête tournée vers la croupe, avec une couronne & un collier de tripes. Au retour de fa promenade, il reçoit la baftonnade dans la maifon du juge.

» Quant aux mœurs, dit la célèbre Ambaffadrice d'Angleterre » à fa fœur, on peut dire comme Arlequin, que *c'eft tout comme* » *chez nous*, & les *Turques, pour n'être pas Chrétiennes, n'en com-* » *mettent pas un feul péché de moins.* A préfent que je connois un » peu le ton du pays, j'admire, ou la difcrétion exemplaire, ou » l'extrême ftupidité des Auteurs qui ont écrit à ce fujet. Il eft » très-facile de voir que les femmes Turques ont réellement plus » de liberté que nous. Il n'en eft aucune, de quelque rang que ce » foit, qui puiffe paroître dans les rues fans fes deux murlins, » l'un, qui couvre tout fon vifage, à l'exception des yeux, & l'au-

Hist. de l'Empire Ottoman.

» tre qui cache sa coëffure & tombe à la moitié du dos ; on masque » aussi entiérement la taille avec une machine qu'on nomme féri- » gée, laquelle enveloppe le corps à-peu-près comme une cape. » Vous devinez combien tout cela déguise, de sorte qu'on ne » pourroit discerner une femme de distinction d'avec son esclave. » Il est impossible au mari le plus jaloux de reconnoître sa femme » quand il la rencontre, & il n'est point d'homme qui ose en tou- » cher ou en suivre une dans la rue.

» Cette mascarade éternelle donne aux Turques pleine liberté » de se réjouir, sans danger d'être surprises. Le plan le plus ordi- » naire des intrigues, est d'assigner un rendez-vous au soupirant » dans des boutiques de Juifs. Les femmes de qualité laissent rare- » ment connoître à leurs amans qui elles sont, & leur secret est » si impénétrable, qu'on ne peut jamais guère soupçonner le nom » de celle avec qui l'on aura eu un pareil commerce pendant plus » de six mois. Vous comprenez bien que le nombre des femmes » fidelles est fort court dans un lieu où elles n'ont rien à craindre » de l'indiscrétion d'un favori, puisque nous en voyons tant qui » ont le courage de s'exposer à cela dans ce monde, sans compter » la punition dont on les menace dans l'autre : morale qu'on ne » prêche jamais aux femmes Turques. Elles ne craignent pas, » d'ailleurs, beaucoup le ressentiment de leurs maris, car les riches » sont dépositaires de toutes les finances. En un mot, je regarde » les femmes de Turquie comme la seule portion libre de la na- » tion : le Divan même les respecte, & le Grand Seigneur, quand » il fait exécuter un Pacha, ne viole jamais le sanctuaire du Haram. » On n'y fait point de recherches, & il reste entiérement à la » veuve.

» C'est une chose plaisante, dit ailleurs le même Auteur, que » le ton tendre avec lequel M. Hill & ses confrères, les Ecrivains » de voyages, déplorent la prison des femmes Turques, qui sont, » peut-être, plus libres que ne l'est leur sexe, en aucune autre par- » tie du monde, & qui sont les seules, sur la terre, qui vivent

» dans des plaiſirs ſans interruption & exemtes de tout ſoin. Leur » vie ſe paſſe à ſe voir, à ſe baigner, à dépenſer gaîment de l'ar- » gent & à inventer des modes. Un mari paſſeroit pour enragé, » s'il demandoit la moindre économie à ſa femme, qui n'a dans » ſes dépenſes, d'autre loi que ſes caprices. Le devoir de l'époux » eſt d'amaſſer des finances, le privilége de la femme eſt de les » diſſiper. Cette noble prérogative s'étend même juſqu'à la plus » vile partie du ſexe. Vous voyez un faquin qui porte ſur ſon dos » des mouchoirs brodés à vendre : eh bien! quelqu'idée que vous » ayez de cette platte figure, je vous proteſte que ſa femme dé- » daigneroit de porter autre choſe que des étoffes d'or; elle a ſa » fourrure d'hermine & une belle garniture de pierreries pour ſa » tête ».

J'adopte avec une pleine confiance le récit de cette femme il-luſtre, à qui l'Angleterre & quelques autres contrées de l'Europe croient devoir un tribut d'hommage & de reconnoiſſance, pour l'inoculation qu'elle leur a enſeignée; mais ſon propre témoignage combat ſon opinion ſur la liberté des Turques. Tout ce que Madame de M. dit de ces femmes & même pour détruire l'idée que l'on a de leur ſervitude, confirme cette idée. Elle ne s'apperçoit pas que ce qu'elle vante dans leurs manéges n'eſt point la liberté, mais que c'eſt l'adreſſe de l'eſclave à ſe ſouſtraire au joug. Ce n'eſt point être libre que de pouvoir, à couvert ſous des coutumes dont on abuſe, prendre des licences en violant les loix, en heurtant les mœurs, & en courant riſque de la vie. L'Ambaſſadrice philoſophe avoue que ces mêmes coutumes qui donnent aux femmes Turques tant d'occaſions de faire des ſottiſes, quand elles y ſont portées, donnent auſſi à leurs maris bien des moyens de ſe venger lorſqu'elles ſont ſurpriſes, & elle ne doute pas qu'elles ne ſouffrent beaucoup de cruautés par leur indiſcrétion. Pendant ſon ſéjour à Conſtantinople, on trouva près de ſon hôtel le corps ſanglant d'une très-belle femme, percé de deux coups de couteau. On ne fit que peu de recherches pour découvrir l'aſſaſſinat, & le ca-

Hist. de l'Empire Ottoman.

davre fut enterré ſans bruit. Du reſte, s'il eſt une priſon agréable, c'eſt peut-être celle des femmes Turques, mais c'eſt une priſon. Si elles y trouvent un bien-être, c'eſt que formées par l'éducation à l'eſclavage, elles n'ont pas l'idée d'un plus grand bonheur dans un état plus libre, & que l'habitude des chaînes en ôte le ſentiment. Il eſt vrai, dit Madame de M. que *les femmes n'ont d'autre ſcène de leur amuſement que les bains, & qu'elles ne peuvent y être vues que de leur ſexe; c'eſt cependant un très-grand plaiſir pour elles.* Et ſans doute, & n'eſt-ce pas la petite liberté dont elles ne jouiſſent que là, qui fait le principal aſſaiſonnement de leur plaiſir? Il paroît que Madame de M. dans ſon enthouſiaſme pour les Turques, ſe venge de l'opinion qu'elle avoit de leur ſort & de leur caractère, ſur le récit des voyageurs qui ont peut-être trop chargé le tableau, mais elle pouſſe la vengeance un peu trop loin. Il réſulte de ſon témoignage que la corruption des mœurs doit être extrême en Turquie : par-tout où les femmes ne ſont pas retenues par le frein de la morale ou de l'honneur, il n'eſt rien qui arrête leur débordement ; ſi ce n'eſt l'eſclavage rigoureux. La clôture fait toute leur vertu ; & elles n'auroient même pas à rougir de leur incontinence, ſi la nature ne ſe faiſoit jour à travers les mœurs, les loix & les paſſions, pour rappeller les deux ſexes à la modeſtie.

Nous avons, diſent les Turcs, cet avantage ſur les Européens, que, quand nos femmes nous trompent, tout le monde l'ignore; d'ailleurs, en les répudiant, nous rejettons ſur leurs têtes toute la honte de leurs crimes. Il y a des Auteurs qui aſſurent que les femmes Turques trouvent quelquefois le moyen d'attirer dans leur maiſon les étrangers dont la bonne mine leur a plu, &, que, quand elles ont aſſouvi leur appétit laſcif, elles les poignardent ou les empoiſonnent, dans la crainte qu'ils ne trahiſſent leur ſecret. Cela peut être vrai, par rapport aux Dames d'un rang diſtingué, qui, ayant des bains & des chapelles dans leurs maiſons, n'ont pas tant d'occaſions que les femmes du peuple de ſortir & de ſatisfaire leurs penchans.

Lorſqu'un Turc eſt amoureux d'une femme, il lui déclare ſa paſſion par ſignes, s'il peut l'appercevoir, ou ſur la terraſſe de ſa maiſon ou ailleurs. En tirant la peau de ſon menton, il lui apprend qu'il eſt ſon eſclave; & s'il ſe pique les bras & les jambes avec un ſtilet, il lui donne la plus grande preuve d'amour qu'une maîtreſſe puiſſe exiger. Le ſélam eſt un moyen ingénieux de faire connoître ſes ſentimens. Les Turcs donnent ce nom à des bouquets de fleurs, dont le choix & l'aſſemblage forment une ſorte de langage myſtérieux, qui exprime tous les mouvemens d'un cœur paſſionné. Les plantes, les fruits, les herbes, les pierres, les plumes, les perles, les drogues, les habits, tout a, de même que les fleurs, non-ſeulement ſa ſignification, mais même ſon vers propre. L'on écrit ainſi, dans une bourſe, des lettres d'amour, d'amitié, de complimens, ou même de nouvelles. Il y a peut-être autant d'imagination dans le choix de ces emblêmes que dans le ſtyle le plus élégant de nos lettres, car des milliers de vers ſont deſtinés à cet uſage. Les eſclaves Chrétiens employent communément ce langage auprès des Dames Africaines; ils entretiennent avec elles une correſpondance ſecrette, par le ſeul arrangement des pots d'un parterre. La fleur d'orange marque l'eſpérance, le ſouci exprime le déſeſpoir, la roſe eſt le ſymbole de la beauté, la tulipe reproche l'infidélité, &c. Qu'un eſclave, dit M. Guer, forme un bouquet de ſouci, de fleur d'orange, d'amarante & de violette, c'eſt un billet doux, qui ſignifie : *Les tourmens que j'endure me jetteroient dans un déſeſpoir mortel, ſi je ne me flattois d'être plus heureux par l'abſence de mon rival.* Pour mieux cacher leurs intrigues, les deux amans changent quelquefois par une convention réciproque, l'attribut ordinaire des ſymboles, le ſecret de leurs chiffres amoureux n'eſt ainſi connu que d'eux ſeuls; & une maîtreſſe, en s'amuſant à arranger des pots & à former des bouquets par manière d'amuſement, répond à ſon amant en sûreté, en la préſence même de ſon maître.

Les femmes Turques ſe parent avec un ſoin extrême; elles

employent, pour se faire aimer & pour conserver leurs charmes, toutes sortes de soins & d'artifices, jusqu'à recourir, comme on l'a déjà vu, à l'usage des talismans, qu'elles mettent ordinairement dans leurs habits ou dans les tresses de leurs cheveux. Il n'y a sorte de ruses & de maléfices dont elles ne se servent contre leurs rivales, sur-tout pour perdre leur fruit quand elles les voient grosses.

Dans cette région, il est plus honteux à une femme mariée d'être stérile, qu'il ne l'est ailleurs d'être féconde avant le mariage. Fondées sur le principe que la multiplication est l'unique but qu'ait eu la nature dans la création de la femme, les Turcs jugent que la Providence a proscrit celles qui sont frappées de stérilité, & ils ont pour maxime que, quand elles cessent d'engendrer, c'est parce qu'elles sont trop vieilles, quoiqu'en puisse dire leur visage. Aussi les Turques ont tant de zèle pour faire leurs preuves de fécondité & de jeunesse, que, pour éviter le scandale d'une stérilité ou absolue, ou trop hâtive à leur gré, elles recourent à toutes les drogues & à toutes les charlataneries imaginables, & souvent elles se tuent. Sans exagération, dit Madame de Montague, toutes les femmes de ma connoissance ont douze ou treize enfans; les vieilles se vantent d'en avoir donné vingt-cinq ou trente, & on les respecte à proportion de la liste. On croit qu'elles ne font que remplir les devoirs de leur vocation, lorsqu'elles ont des enfans ou qu'elles les élevent; les seules vertus, dit-on, que Dieu leur demande: en effet, le système qui les éloigne de la société, ne leur permet guère d'en avoir d'autres. Lorsqu'elles sont grosses, elles ont coutume de dire qu'elles *espérent que Dieu sera assez bon pour leur en envoyer deux cette fois-là.* Et, quand on leur demande comment elles comptent soutenir un aussi nombreux troupeau que celui qu'elles desirent; elles répondent que la peste en tuera certainement la moitié; & cela arrive assez fréquemment, sans que les parens s'en inquiétent beaucoup. La vanité d'avoir eu une moisson abondante, leur suffit; ils n'ont point à cœur de la conserver.

ver. C'eſt un des caractères de reprobation du deſpotiſme. Quand la polygamie, le concubinage & la débauche n'altéreroient pas les ſentimens de la nature, on craindroit de produire & d'élever avec ſoin des enfans auxquels l'on n'aura peut-être à laiſſer pour héritage que le caprice de la fortune, la miſère ou le malheur d'être. Le douaire qui revient aux femmes paſſe à leurs enfans, lorſqu'elles meurent; c'eſt tout l'avantage qu'ils ont ſur les enfans des concubines, qui partagent avec eux, par égale portion, tous les biens du pere, s'il en a qui paſſent à ſa poſtérité. Dès qu'un enfant eſt né, le pere lui donne un nom, lui met un grain de ſel ſur la langue & l'offre à Dieu, en diſant: *Que le Saint Nom de Dieu te ſoit auſſi ſavoureux que ce ſel, & qu'il t'ôte le goût des choſes de la terre.* Comme il n'y a point ici de nobleſſe, ni de droit inviolable attaché aux familles, on n'a pas jugé important de perpétuer leurs noms. Il n'y a que deux familles qui aient conſervé ceux des auteurs de leur illuſtration, avec une ſorte de prééminence; l'une eſt celle de Kuproli-Ogli, & l'autre, des Ibrahim-Ogli, deſcendans d'Ibrahim, Grand Viſir ſous Mahomet I & ſous Amurat II. Les enfans reçoivent, à l'âge d'environ 13 ans, le Tzunet ou mariage, c'eſt-à-dire, la circonciſion, par laquelle on épouſe, en quelque ſorte, la loi Muſulmane. Pluſieurs Turcs & la plûpart des Rénégats, trouvent le moyen de ſe diſpenſer de cette cérémonie. En Perſe, on coupe les nymphes aux filles; mais en Turquie, on ſe contente de les conduire à la Moſquée pour les initier dans la religion Muſulmane.

Les femmes Turques ſemblent, dit-on, échapper à la malédiction lancée contre leur ſexe. Elles reçoivent compagnie le jour de leur accouchement. Quinze jours après, elles rendent leurs viſites en habits neufs & toutes éclatantes de pierreries; il n'y en a aucune qui garde la maiſon un mois entier. Une femme qui avoit paſſé par cette épreuve, affirme que cette opération n'eſt pas auſſi dangereuſe à Conſtantinople qu'en Angleterre, & qu'il y a autant de différence entre les accouchemens dans ces deux pays, qu'il y

en a entre un petit rhume tel qu'on en a quelquefois à Conſtantinople, & les toux violentes, ſi communes à Londres.

Les Turques paſſent leur vie dans la plus grande oiſiveté : quelques-unes s'occupent à filer & à broder : d'autres paſſent leur tems à chanter ou à jouer des inſtrumens ; toutes s'amuſent, pendant pluſieurs heures, à fumer du tabac. Leur zélée protectrice leur accorde autant d'eſprit & de politeſſe qu'aux Dames Angloiſes. Tous les genres de beautés ſont ici fort ordinaires. Il ſeroit ſurprenant de trouver une jeune perſonne qui ne fût pas charmante. Les Turques ont le plus joli teint du monde, & généralement de grands yeux noirs. Elles donnent, ainſi que les Grecques, une forme particulière à leurs ſourcils ; elles ont l'uſage d'appliquer autour de leurs yeux une ſorte de teinture noire, qui, dans l'éloignement ou aux bougies, releve beaucoup leur couleur naturelle. Elles teignent auſſi leurs ongles en couleur de roſe.

Leurs vêtemens ſont des pantoufles de marroquin, des caleçons fort amples, qui, ſervant de haut de chauſſes & de bas, tombent ſur les talons & cachent les jambes plus modeſtement que les jupes ; une chemiſe de belle gaze de ſoie ou de mouſſeline, dont les larges manches deſcendent à la moitié du bras, & que l'on attache au cou avec un bouton de diamant ; l'antery, camiſole juſte à la taille, avec de très-longues manches qui tombent par-derrière ; le cafetan, (c'eſt auſſi le calaat) robe exactement faite ſur la taille, laquelle deſcend juſqu'aux pieds, avec de fort grandes manches étroites & pendantes, & dont le dualma ne différe qu'en ce que les manches de cette robe ſont plus longues & qu'elle eſt repliée au bas ; une ceinture par-deſſus tous ces habits, que l'on attache par-devant avec une agraffe de diamans ; le curdea, robe ou ſimarre lâche qu'on écarte, ou dont on s'enveloppe, ſelon le tems qu'il fait, & dont les manches pendent fort peu au-deſſous de l'épaule ; le férigée, cape dont les manches étroites vont juſqu'au bout des doigts ; le talpoche, bonnet que l'on incline d'un côté, pendant que de l'autre les cheveux paroiſſent négligés, mais

ornés de fantaisies, de fleurs, mais sur-tout de pierreries imitant parfaitement les fleurs naturelles. Les cheveux tombent dans toute leur longueur par-derrière, formant des tresses, avec des perles ou des rubans. Il y a peu de pays où l'on voie d'aussi belles chevelures. On compte, sur la tête d'une femme, jusqu'à cent-dix tresses pareilles, toutes naturelles.

L'habillement des hommes ressemble beaucoup à celui des femmes; ils attachent à l'écharpe qui serre leur doliman, espèce de soutane, un ou deux poignards, dont la garniture est très-propre. Ils ont sur la tête un saric, ou bonnet-rond, sans bords, garni & matelassé de coton, autour duquel on roule une grande bande de mousseline, appellée tulbend, qui fait plusieurs tours en divers sens. Cette coëffure s'élève très haut; mais elle ne couvre pas les oreilles. Ils n'ôtent jamais leur turban devant les personnes qu'ils respectent; ce qui est chez nous une marque de déférence, est une insulte chez eux. Ils saluent par une légère inclination de tête, la main sur la poitrine. On baise par respect le bout de la veste à un homme de distinction. La coutume est de se raser la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux au sommet, par où Mahomet doit prendre les fidèles après leur mort, pour les porter en paradis. C'est un ridicule que de ne point avoir de barbe; cependant, ceux qui ont embrassé la profession des armes, ne conservent que de longues moustaches.

Les Turcs ont une grande passion pour les chevaux, qu'ils montent avec beaucoup d'adresse, jusqu'à se tenir debout sur la selle, pendant que l'animal court au galop. Les gens de distinction ne sortent qu'à cheval, l'usage des carrosses étant inconnu dans la Turquie. Le luxe des équipages consiste dans la richesse des housses & des harnois des chevaux. Les Turcs se plaisent à combattre avec le sabre, ou avec la lance, ou avec le girid. Ils ne connoissent ni les dez, ni les cartes. Les Orientaux n'aiment guère le jeu, & ne l'intéressent jamais. En Turquie, on s'amuse quelquefois à jouer aux dames, aux échecs, aux osselets, & au mancalah,

jeu de coquilles. La musique fait les délices de beaucoup de gens. La chasse & la promenade sont des divertissemens inconnus à ce peuple flegmatique. Fumer du tabac, prendre du caffé & du sorbet, s'amuser dans les serrails, tels sont les autres plaisirs qui remplissent la vie des Orientaux.

Outre les fêtes qui appartiennent à la religion, les Turcs font des réjouissances publiques à l'occasion de certains événemens. Les Dunalma ou Donamna se donnent à la suite de quelque victoire. Lorsque le Gouvernement les ordonne, les marchands sont obligés d'orner leurs boutiques de ce qu'ils ont de plus riche, & de les illuminer pendant la nuit. Le peuple peut s'enivrer impunément, & se livrer sans crainte à toutes sortes de débauches, pourvu qu'il ne trouble point l'ordre public. Dans les entrées, les marches, & les processions solemnelles, le spectacle est ordinairement ensanglanté par les Delilari, espèce de fous hardis, nommés par les Grecs Rhipsokindyni, gens qui se précipitent dans les dangers, & qui, nuds jusqu'à mi-corps, flattent la barbarie des spectateurs en se perçant les bras d'outre en outre avec des flèches & des couteaux, en s'enfonçant des épées dans la tête & dans les flancs, & en se lardant ainsi tout le corps: ce qu'on regarde comme l'expression de leur amour pour la gloire. On dit qu'il s'en trouve qui emploient cette recette pour se faire aimer, quand ils approchent des fenêtres de leurs maîtresses (les femmes voient ces procession, voilées) ils se plantent quelques flèches pour leurs beaux yeux, & les Dames font quelques signes pour les encourager & applaudir à cette galanterie. Il y a de ces misérables qui tombent morts sur la place.

Des batteleurs de toute espèce contribuent à varier les plaisirs de ces fêtes. Les baladins Orientaux dansent avec beaucoup de gaîté au son du tambourin. Leurs tours de souplesse sont prodigieux. Ils dansent sur des cordes tendues ou lâches, entre des épées nues. Couchés à la renverse sur le tranchant de deux cimetères, on leur met sur la poitrine une grosse enclume, sur laquelle plu-

ſieurs hommes frappent à coups redoublés. Ils ſe font auſſi caſſer ſur la tête des pierres d'une groſſeur énorme. D'autres prennent avec les mains, ou avec les dents, des fers rougis au feu, ou marchent nuds pieds ſur des herſes garnies de pointes d'acier, & ſur des couteaux qui préſentent le fil. Ces baladins apprivoiſent des ſerpens, font danſer des ânes & d'autres animaux, & dreſſent de petits oiſeaux à rapporter des pièces d'argent.

Les Turcs ſont, en général, aſſez avides de ces plaiſirs effrayans & douloureux, par férocité peut-être, malgré leur ſenſibilité; car ils ont dans leurs mœurs des traits de l'une & de l'autre. Quoique différens de leurs ancêtres, ils leur reſſemblent encore; ils valent mieux, ils valent moins, à divers égards: s'ils n'ont pas la même barbarie, ils n'ont pas la même ſimplicité.

La frugalité n'eſt pas auſſi commune qu'autrefois dans tous les états. Le peuple ne mange ordinairement, à dîner, que des herbes, des légumes, du laitage, des confitures, & des fruits. Entre les alimens plus ſolides qui compoſent le ſouper, les plus ordinaires ſont le pilau, mêlange de pluſieurs viandes, ainſi que de poules, de pigeonneaux, & de mouton, cuits dans du riz; le bœuf fumé, qu'ils appellent *patramah*; les poules, dont la qualité eſt excellente dans le Levant; l'agneau, le mouton, & le chevreau. On mange peu de poiſſon & de gibier, quoique l'un & l'autre abondent dans le pays. On vante les lièvres de la côte d'Europe, & les perdrix de celle de l'Aſie. La bonté & la perfection de la cuiſine Turque, donnent l'idée d'une nation amollie & dégradée par le luxe. Tout ſe tient dans les mœurs. Ils ont une auſſi grande variété de ragoûts, que les nations de l'Europe, qui ſe diſtinguent le plus par la table & la bonne chère. Leurs ſauces ſont très-relevées; ils uſent beaucoup d'épices précieuſes. Leur pâtiſſerie eſt très-délicate; leur rôti à ſon vrai point. L'abondance répond à la bonté des mets. Ce n'eſt point-là un luxe de Barbares. Cependant, avec le meilleur froment du monde, ils font de très-mauvais pain. Les nations qui excellent dans les petites choſes,

Hist. de l'Empire Ottoman.

pourront bien aussi condamner leur usage de servir le potage après tout le reste; &, dans les délicatesses, de ne boire ordinairement qu'à la fin du repas, & de manger avec les doigts. L'eau est la boisson commune. On boit aussi de l'oxicrat, de l'ossaph, espèce d'hydromel, des sorbets, & du caffé. On ne fait usage du vin, des liqueurs fortes qu'en secret, & sur-tout en l'absence des domestiques. Le peuple mange à terre sur un tapis de cuir, nommé saphra, les personnes distinguées se servent d'une table d'un demi-pied de haut. Quand on veut marquer à un convive une grande considération, des esclaves apportent des parfums à la fin du repas, & les versent sur ses cheveux, sur ses habits, & sur son mouchoir. Nul peuple ne surpasse les Turcs en propreté, en magnificence, & en somptuosité dans les festins. Ils mangent rarement les uns chez les autres.

Quant aux visites, comme les femmes ne sont point admises dans les cercles, tout se passe en froides politesses. On y parle peu, & l'on y fume beaucoup. Le tabac des Orientaux est très-doux. Les parfums qu'on y mêle le rendent fort agréable. Celui qu'on tire des côtes de Syrie est le plus estimé. Leurs pipes sont très-longues, & ne laissent monter à la bouche qu'une vapeur légère, qui ne brûle point le palais. Dans les assemblées, ils répondroient par le flegme silencieux du mépris profond à l'insolente petitesse d'un homme qui chercheroit à briller, & qui affecteroit la moindre supériorité.

Les Turcs se font un point de religion d'assister les mourans, même quand ils sont attaqués de maladies contagieuses, & de leur inspirer des sentimens de résignation. Si un homme laisse après lui des dettes, & que sa famille soit dans l'impuissance de les acquitter, les créanciers, appellés par l'Iman, ne peuvent, sans se déshonorer, refuser de jetter leurs billets sur le lit du débiteur, & de déclarer, en présence de témoins, qu'ils n'en exigent pas le paiement. On parfume les morts d'encens, pour écarter les mauvais esprits : ensuite on les ensevelit dans un linceul, dont on

ne cout ni le haut ni le bas, afin qu'ils puiſſent ſe mettre à genoux, quand les deux Anges, chargés d'inſtruire leur procès, viendront les interroger dans le tombeau. Lorſqu'ils ſont dans la foſſe, les Imans prêtent l'oreille pour entendre leurs défenſes & le jugement des Anges. La famille du défunt leur paie bien leurs bonnes nouvelles, car elles ſont toujours bonnes. Les Turcs ne portent ſur leurs habits ni ſur leurs équipages aucune marque de triſteſſe. Il n'y a que les Sulthans, dont on porte le deuil en rouge pendant trois jours, & cet uſage n'eſt même établi que chez les perſonnes d'un certain rang.

Portrait & Caractère des Turcs.

Les Turcs ſont, en général, bien faits & de belle taille. On voit parmi eux très-peu de boſſus, de boîteux & de contrefaits; il eſt vrai que leur habillement cache beaucoup de défauts, que le nôtre laiſſe à découvert. Ils ont le port noble, la contenance ferme, le teint plus bazané que les Italiens. Leur vie oiſive & ſédentaire n'altère pas ſenſiblement leur forte complexion; la frugalité la ſoutient ſans doute encore dans les états ſubalternes, où la fortune va chercher les Grands, & une mâle éducation l'affermit dans ceux que l'on prédeſtine aux honneurs. Le beau ſang & la bonne ſanté des femmes l'entretiennent dans toute la nation. Ils parlent peu : on dit qu'il ſe fait plus de bruit dans un caffé d'Europe, que dans une place publique, ou un grand bazar d'une ville Turque. Les nouvelles ni les affaires d'autrui ne les occupent ni ne les intéreſſent.

Leurs mœurs ſe ſont adoucies dans ces derniers tems, & l'humeur guerrière s'eſt affoiblie dans la nation. Le nom de Turc leur déplaît; il ſemble porter l'idée de la barbarie; ils veulent qu'on les appelle Muſulmans ou Ottomans. On trouve des ſentimens généreux dans les claſſes ſupérieures. Les Grands ſe traitent avec égards, & l'on voit regner parmi eux la même civilité que dans

Hist. de l'Empire Ottoman.

les Cours les plus polies de l'Europe. Cependant, on accuſe les Courtiſans, non-ſeulement des manéges & des perfidies propres à cet état, mais encore d'attentats affreux. Je crois que l'on charge les enfans des iniquités de leurs pères. S'il y a moins de férocité dans la nation, & moins d'atrocité dans le Gouvernement, il y a dans les Courtiſans une méchanceté moins noire. Ces hommes, ſi polis avec leurs égaux, ſont brutaux avec leurs inférieurs; mais ils ſont, à leur tour, obligés de ſouffrir avec patience de la part des peuples, des reproches & des affronts, ſur-tout ſi ces injures ſont fondées ſur des préjugés & de vieilles coutumes. Rien n'eſt plus commun à Conſtantinople que d'entendre des gens de la lie du peuple, au ſortir du Divan, charger les Miniſtres d'invectives, & même ne pas ménager le Sulthan, ſans qu'on ouvre les yeux ſur leur inſolence.

Quoique ce ſoit la fortune qui tourne ici la roue des dignités, toutefois le peuple diſtingue le mérite de la faveur. On donne le nom de Cheleb, gardiens de troupeaux, hommes vils, à ces hommes dont le Sulthan a fait, avec la fange de ſa Cour, des Pachas & des Viſirs. Le public ſoutient les Agavants ou Pachas qui doivent leur rang à leur bravoure, par le mépris qu'il affecte pour les parvenus, qui doivent tout à la faveur. Un Miniſtre, un Grand Viſir qui n'aura point eu d'autre école que la Cour, ni d'autre mérite que le manége de courtiſan, n'oſeroit punir, il n'oſeroit reprendre le plebeïen qui demanderoit, en ſa préſence, s'il eſt Agavan, ou Cheleb. On croit qu'il faut laiſſer à ceux dont on ſe joue cruellement, la conſolation de ſe plaindre. L'eſclave ſe croit vengé, quand il a médit du tyran. J'ai parlé en mille endroits de la corruption & de la vénalité publique, à commencer par le trône.

Les Turcs exigent rigoureuſement ce qui leur eſt dû; mais ils ne veulent rien au-delà; celui qui s'abaiſſe au-deſſous de lui-même, leur paroît trop vil, pour qu'ils ſoient flattés de ſa ſoumiſſion.

mission. Les loix de l'Empire ont réglé les rangs & les distinctions : on ne s'en écarte point. Il faut que les Ambassadeurs & les Consuls soient bien instruits du cérémonial & qu'ils se conduisent envers les Ministres avec une sage dignité, également éloignée de l'insolence & de la bassesse. Les Turcs traitent les Etrangers avec une fierté insupportable, qu'une fierté noble peut seule réprimer.

Le mépris qu'ils ont pour les autres nations paroît dans les sobriquets injurieux qu'ils leur donnent. Ils appellent les Juifs, chiens; les Perses, têtes rouges; les Arméniens, mangeurs d'excrémens; les Géorgiens, croqueurs de vermine; les Tartares, mangeurs de charognes; les Arabes, enragés; les Grecs, béliers sans cornes; les habitans de Terre-ferme, charretiers; les Insulaires, écumeurs de mer; les Albanois, vendeurs de poumons; les Moldaves, gens sans humanité; les Bulgares, voleurs; les Ragusiens, espions & traîtres; les Bosniens, destructeurs de grands chemins; les Russes, méchantes ames; les Polonois, hommes pleins d'eux-mêmes; les Allemands, fiers blasphêmateurs; les Italiens, & en général les Francs, gens de mille couleurs; les Vénitiens, pêcheurs; les François, rusés; les Espagnols, fainéans; les Hollandois, marchands de fromages; les Anglois, cardeurs de laine, &c. & par-là, ils méritent le titre de Barbares.

La charité envers les pauvres est dans le cœur de tous ces Orientaux. Outre les aumônes particulières, il n'y a rien de plus commun parmi eux, que d'employer des sommes considérables à des fondations publiques. Il se forme des sociétés d'ames charitables pour des entreprises utiles aux malheureux; les ouvriers offrent gratuitement leur travail pour partager le mérite de l'œuvre. Il se trouve des paysans qui bâtissent sur les chemins des cabannes de feuillages pour les voyageurs, auxquels ils vont offrir des raffraichissemens. » On ne voit en Turquie, dit un écrivain, ni gueux » ni mendians, parce qu'on y prévient les besoins des malheu-

» reux : les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui sont
» arrêtés pour dettes. On assiste avec soin les pauvres honteux.
« Combien voit-on de familles ruinées par les incendies, qui se
» rétablissent par les charités ! Elles n'ont qu'à se présenter à la porte
» des Mosquées ».

Pour dernier trait d'une nation Barbare, il m'est resté l'éloge de l'humanité.

Fin de la Description de l'Empire Ottoman.



SUPPLÉMENT ET CORRECTIONS

A L'HISTOIRE DE LA CHINE.

I.

Considérations sur le Gouvernement de la Chine.

LES voyageurs qui ont vu la Chine, & les politiques qui ont réfléchi sur leurs rélations, sont si opposés dans leurs jugemens touchant la constitution de cet Empire, que nous avons cru dans notre histoire ne pas nous éloigner de la vérité, en gardant entr'eux un juste milieu, & en nous bornant à placer le Gouvernement Chinois fort au dessus de tous les autres Gouvernemens Orientaux, quoique nous fussions très-disposés à lui assigner un rang plus distingué, lors même que la considération de divers abus nous portoit à les regarder comme des vices de la constitution même. Mais des réflexions plus profondes sur l'essence d'un bon gouvernement & ses effets, sur tant de belles institutions, qui concourent invinciblement à éloigner les Empereurs Chinois du despotisme arbitraire, sous peine de révolutions, & sur de nouveaux mémoires, & principalement le *Chou-King*, second livre canonique des Chinois, nouvellement publié par M. de Guignes, (1) nous ont convaincus que le Gouvernement de la Chine, sans quelques défauts que nous ne dissimulons pas, & que nous avons relevés, seroit parfaitement conforme à l'ordre naturel des sociétés politiques; & que, malgré ces défauts mêmes, il offre, dans ses

(1) A Paris, chez Tilliard, Quai des Augustins.

loix fondamentales, un modèle que les hommes d'Etat de tous les pays devroient avoir sans cesse devant les yeux. Nous nous flattons d'en donner une juste idée, & d'en développer les avantages, en parcourant la doctrine exposée çà & là dans le *Chou-King*.

Le plus ancien Empire de l'univers, un Empire qui a vu naître la plûpart des peuples de l'antiquité, & qui leur survit depuis un grand nombre de siecles, un Empire qui conserve depuis trois ou quatre mille ans ses vastes domaines, sa forme première, ses mœurs & son éclat, tandis que tout change, varie, décline & s'écroule au-tour de lui sur toute la surface de la terre; cet Empire est sans doute gouverné par la loi, & non par l'homme; car, le regne des volontés ou des erreurs & des passions humaines, n'est, comme le regne des fléaux du ciel, qu'affliction, bouleversement & ruine: il est gouverné par de bonnes loix; car, les mauvaises loix sont comme les mauvais Princes; en détruisant, elles se détruisent: il est gouverné par les loix de l'ordre essentiel des sociétés; car il existe, avant toute institution humaine, un ordre physique & irrésistible, par lequel tout vit & prospère, tout dépérit & meurt, individus & sociétés, suivant l'accord ou l'opposition des loix positives avec ses loix; & tout ce qui est conforme à cet ordre est bien, & tout ce qui ne lui est pas conforme est mal, puisqu'il est l'ordre par essence, c'est à dire, ce qui doit être: & enfin, la prospérité constante & inaltérable d'une nation est le signe manifeste & infaillible de l'alliance de sa législation avec cet ordre immuable, ou plutôt du regne de cet ordre.

Tous mes lecteurs ont déjà nommé l'Empire de la Chine. Je sçais combien de politiques même respectables, sont acharnés contre sa législation; mais j'abrège la dispute avec eux, & je me borne à leur demander comment un Empire est, les proportions gardées, infiniment mieux cultivé, plus peuplé, plus riche, plus stable, que tous les Empires passés & présens, & même que cet amas de Royaumes réputés si florissans, qu'on appelle *Europe*? Est-ce par un bon ou par un mauvais Gouvernement? Ma ques-

tion eſt abſurde ſans doute; elle prouve donc que l'opinion qu'elle réfute, l'eſt.

Je ne prétends pas que la légiſlation Chinoiſe ſoit ſans défaut; mais je dis qu'elle eſt bonne, malgré ſes défauts, & qu'il nous convient de l'admirer, comme on admire les grands hommes, malgré leurs foibleſſes, & qu'il conviendroit de l'imiter dans ſes bonnes loix, s'il eſt vrai que l'unique remède au mal, dans tous les tems & dans toutes les circonſtances, ce ſoit le bien.

Le trône de la Chine a été quelquefois un théâtre de révolutions, je le ſçais: mais qu'eſt-ce que ces révolutions prouvent? la force & le deſpotiſme des loix. Le tyran qui a oſé porter ſur elles une main ſacrilege, a été frappé de mort; le conquérant qui a puni les Peuples de l'infidélité des chefs à ces loix, n'a fait que les venger & leur rendre l'Empire; de toutes ces éclipſes les loix ſont ſorties plus brillantes & plus puiſſantes que jamais.

Inſtruiſons-nous donc, puiſque c'eſt l'ignorance ſeule qui eſt honteuſe & nuiſible. Où trouverions-nous plus de ſageſſe que dans un Etat où l'un des offices de l'autorité, c'eſt d'inſtruire les Peuples, & l'un des exercices des Peuples, c'eſt d'inſtruire l'autorité; & où la ſcience ſeule éleve un citoyen au-deſſus des autres, & avec quelque juſtice, s'il eſt vrai que la raiſon ſeule éleve l'homme au-deſſus des autres animaux? Où trouverions-nous des loix plus agréables au cœur que dans un Empire où la règle des mœurs eſt celle du Gouvernement, & la ſcience de bien vivre celle de regner? Où trouverions-nous des inſtitutions plus utiles que dans un pays où l'Empereur eſt le premier laboureur de l'Empire, où les honneurs cherchent & récompenſent cette profeſſion, où ſes propriétés ſont ſacrées, où tous les arts libres comme la vertu, la ſervent & ne la dégradent point, où la charrue eſt, pour ainſi dire, la meſure du ſceptre?

Cherchons donc dans le précieux livre publié par M. de Guignes, dont les grands & continuels travaux nous familiariſent tous les jours de plus en plus avec la Nation Chinoiſe; cherchons dans le

Chou-King, l'efprit du Gouvernement de cette merveilleufe nation. Nous en laifferons l'hiftoire dont nous avons déjà retracé les principaux événemens, pour ne nous occuper qu'à recueillir çà & là quelques leçons propres à nous faire connoître les principes & le régime d'un Gouvernement agricole.

Le difcours préliminaire qui contient les recherches du P. de Prémare fur les tems antérieurs à ceux dont parle le Chou-King, nous fournira d'abord quelques fujets de réflexion, au milieu des fables & des allégories dont la plûpart ne nous paroiffent ridicules que parce que le fens nous en eft caché.

Les anciens Rois, difent les Auteurs anciens, fans fceptre & fans couronne, *gouvernoient l'Univers fans le gouverner;* ils le *portoient*, c'eft-à-dire, qu'ils uniffoient tous les hommes par les liens de la bonté & de la droiture. J'entends bien, dit Tchouang-tfe, ce que c'eft que porter le monde dans fon cœur; mais je n'entends pas ce que c'eft que gouverner le monde. Suivant cette maxime, on ne penfe pas à gouverner le monde, & le monde eft content de fon fort. Les anciens Rois, dit Kouan-tfe, portoient le peuple, & le peuple les regardoit comme des Dieux.

Ainfi, felon les traditions Chinoifes, les Peuples furent bien gouvernés, tant que l'autorité des Rois fut prefqu'infenfible; tant que ceux-ci regnerent par la droiture & la juftice qui, naturelle à tous les hommes, laiffe ou rend à chacun ce qui lui appartient; tant que les loix ne fe multiplierent pas au point de confondre les droits & d'introduire les troubles. Tout le monde étoit content de fon fort, lorfque chacun étoit maître de lui même, & le regne de la liberté fut celui de la concorde & de l'innocence. Telle eft l'idée que tous les anciens peuples avoient de leur âge d'or. Dans toutes leurs hiftoires, la juftice & la paix regnent avant les loix pofitives, les troubles & les crimes naiffent avec elles. Il eft certain que les principes de la juftice font fimples, & que l'application en eft facile : mais à mefure que les codes fe forment, ces notions générales s'obfcurciffent, & les inftitutions pofitives & particulières

prédominent : la *justice* n'est plus l'exercice de l'équité, elle n'est que l'exécution des réglemens ; ce n'est plus la conscience qui juge, & dès lors ce n'est plus la conscience qui dirige. Lorsque la force entreprend de conduire à son gré les intérêts particuliers, les intérêts particuliers travaillent à la séduire & à lui échapper, & ils y parviennent. Les privileges sont alors les droits, & les vrais droits s'évanouissent. Il paroît évident qu'un des meilleurs moyens pour bien gouverner, c'est d'avoir peu de loix : dans le petit nombre, il est facile de reconnoître & de choisir les loix de l'ordre ; c'est dans la multitude, pour ainsi dire, tumultueuse, que les mauvaises loix se glissent, comme les malfaiteurs dans la foule.

Nous trouvons un tableau remarquable de la simplicité des mœurs naturellement alliée à la simplicité des loix, dans la singuliere idée qu'on nous donne du Gouvernement de l'Empereur He-sou. » Il respectoit le peuple & ne négligeoit rien. Sous lui les » hommes vivoient en paix, sans trop sçavoir ni ce qu'ils faisoient, » ni où ils alloient ; ils se promenoient gaiement en se frappant le » ventre, comme si c'eût été un tambour, & ayant toujours la » bouche pleine, ils goûtoient une joie pure. Après avoir donné » le jour au travail, ils donnoient la nuit au repos. Quand ils » sentoient la soif, ils cherchoient à boire, &, quand la faim les » pressoit, ils cherchoient à manger ; en un mot ils ne connoissoient » pas encore ce que c'étoit que bien ou mal faire ».

D'où naissoit donc la bienheureuse quiétude de ces Peuples ? Le texte nous l'apprend, de leur travail, de leur sécurité, de leur aisance, de la liberté d'agir & de jouir, conformément à l'ordre naturel. Ce tableau nous conduit aux loix physiques de la Nature qui donnent toutes les loix politiques, civiles & morales. Ce sont ces loix que l'Empereur Chin-Nong prit pour base de sa législation agricole. » Le peuple, dit-il, est le fondement du Royaume, & » la nourriture est le ciel du peuple : quand le labourage ne va pas » bien, la nourriture manque, & quand le peuple ne va pas droit, » il fait un mauvais usage des fruits du labourage. Si un homme

» parvenu à la force de l'âge, ne laboure point, il n'aura rien pour » appaiser sa faim; &, si une fille devenue grande ne s'occupe » point à filer & à faire de la toile, elle n'aura rien pour résister » au froid. On ne doit point regarder comme fort précieux ce » qu'il est fort difficile d'avoir, & il ne faut pas souffrir qu'on » conserve des meubles inutiles. Que chacun s'attribue la stéri- » lité ou l'abondance, puisque l'une vient de sa paresse & l'autre » de ses soins. Si les laboureurs sont vigilans & attentifs, il n'y » aura point de famine assez grande pour faire mourir le peuple » dans le milieu des chemins; &, quand on a suffisamment de » quoi se nourrir & se vêtir, la vertu regne, le crime n'ose se » montrer, & tout le monde obéit, sans qu'il soit besoin de re- » courir aux loix ». Hoai-Nan-Tse dit dans le même sens que Chin-Nong ne donnoit aucun ordre, & que tous les peuples lui obéissoient. Un autre auteur ajoute que, sans donner d'autre récompense au peuple que de le bien nourrir, il convertissoit l'Univers.

Ces paroles renferment les loix physiques de l'ordre naturel & essentiel des sociétés; la premiere loi physique de la Nature qui ordonne à l'homme de chercher sa nourriture sous peine de souffrance & de destruction, & qui, par une corrélation nécessaire, lui accorde la libre disposition de sa personne & du fruit de ses travaux; la loi physique qui proportionne la population aux subsistances, & fonde les sociétés sur l'Agriculture; la loi physique qui attache l'abondance ou la stérilité, la prospérité ou la misère, aux soins ou à la paresse, & par conséquent à la richesse ou à la pauvreté du laboureur; la loi physique qui conduit l'homme & les peuples au *ciel* par la *terre*, pour me servir du langage Chinois, c'est-à-dire, à la vertu & au bonheur par les travaux agricoles & la jouissance convenable de leurs fruits; la loi physique qui veut que toutes les dépenses qui sont fournies par l'Agriculture y aboutissent, comme les fleuves qui viennent de la mer y retournent, en proscrivant les choses inutiles, & ordonnant l'application des fruits

fruits du labourage au labourage même; la loi physique qui établit l'ordre de la justice par le bon emploi des fruits de la culture & par le légitime usage des propriétés; la loi physique qui punit l'opposition à cet ordre ou le vice politique & moral, & qui récompense l'observation de cet ordre ou la vertu tant publique que privée; car ces loix sont tout-à-la-fois la regle de tous les droits & de tous les devoirs naturels, & le principe de tous les biens & de tous les maux. Vous ne les croyez pas irréfragables, ces loix? Transgressez-les, si vous l'osez; évitez leur sanction, si vous le pouvez: brûlez une charrue, sans consumer une moisson. C'est vous qui sçavez tout, Rois qui les connoissez: Rois qui les observez, c'est vous qui pouvez tout. Mais ces géans de la fable qui, dans le délire de leur aveugle présomption, font gémir la terre sous le poids des montagnes qu'ils entassent pour lutter contre le ciel, sont foudroyés.

Qu'il me soit permis, en faveur de ceux qui ne sentiroient point les rapports nécessaires de l'observation de l'ordre physique généralement connu avec les bonnes mœurs, de rappeller ce beau mot de Chin-Nong qui exprime une profonde vérité: *Lorsque les Peuples sont bien nourris & bien vêtus, la vertu regne.* Elle regne sur le trône; car, s'il est difficile de comprendre comment un Prince peut ne pas être vertueux, il est impossible de concevoir comment un Prince qui ne le seroit pas, rendroit ses peuples heureux; comment il pourroit ne pas respecter les propriétés sacrées des citoyens, fermer aux uns les voies légitimes de gagner leur vie, arracher aux autres le germe de la richesse, & lui ôter le principe de sa fécondité, profaner le revenu public en le détournant de sa destination nécessaire pour l'employer contre son peuple, commettre enfin une seule injustice, sans que la faim & la nudité ne l'attestassent, sans faire des pauvres, & sans devenir enfin lui-même aussi pauvre que coupable. Elle regne dans les divers ordres de l'Empire; puisque le desir du crime doit reculer dans l'abîme du cœur des méchans, à l'aspect de la lumière qui éclaire

tous les hommes fur leurs droits & leurs devoirs, & fur l'accord éternel de leurs intérêts avec ces devoirs & ces droits, à l'afpect des loix qui ne lui laiffent plus aucun moyen de fe déguifer ni aucune efpérance de leur échapper, à l'afpect des mœurs qui le repouffent & s'oppofent à fon explofion, à l'afpect de l'autorité tutélaire qui ne permet pas qu'aucun citoyen fouffre, & que celui qui le feroit fouffrir fe promette l'impunité, à l'afpect enfin des biens dont chacun peut jouir & jouit fans délit & en paix.

Quelles font les fources du déréglement & du défordre? La mauvaife adminiftration qui fe prête à tous les vices & que tous les vices invoquent, l'ignorance qu'elle fuppofe & qui commet le mal jufque dans le cœur du jufte, la mifère qu'elle engendre, & qui d'abyme en abyme tombe enfin dans celui de l'iniquité. Mais, lorfque les loix phyfiques de l'ordre auront fubjugué l'adminiftration au point de la réduire à l'impoffibilité de faire le mal, fi ce n'eft par un deffein réfléchi de nuire aux autres & à foi même; lorfque leur évidence aura diffipé l'ignorance publique & privée, & dirigé toutes les dépenfes, toutes les actions, toutes les jouiffances vers le bien tant particulier que général; lorfque leur domination aura banni la mifère & afforti tous les intérêts, qu'aurez-vous encore à craindre? les paffions brutales & féroces? Oh! fans doute, la folie & la rage feront à craindre; mais elles font rares, mais elles feront infiniment plus rares, parce qu'elles feront moins excitées, moins favorifées, mieux contenues, plus réprimées; je l'ai prouvé & je le prouverois encore par mille autres raifons, mais fur-tout par la bonne éducation que le pere de famille feroit à portée de donner à fes enfans, en vertu de l'inftruction, de l'aifance & des mœurs publiques & privées. La brutalité des paffions naît en partie de la liberté dont elles ont joui de bonne heure. Comme on voyoit, dans Scipion enfant, croître le vainqueur de l'Afrique, on auroit vu l'enfance du malfaiteur le préparer & le pouffer au crime. Mais le peuple n'éleve pas fes enfans, parce qu'il ne le peut pas; les autres n'élevent pas les leurs,

parce qu'ils ne le sçavent ou ne le veulent pas. Qui leur donnera donc aux uns & aux autres ce pouvoir, cette science, cette volonté ? l'ordre qui enseigne le bien & qui le fait.

C'est par là que les premiers Rois de la Chine, selon les Auteurs Chinois, *ne punissoient jamais de mort.* C'est par-là *qu'ils convertissoient l'Univers*, de l'iniquité aux bonnes mœurs comme de la barbarie à l'état social; c'est par-là qu'ils étoient obéis sans commander; car ils abandonnoient l'Empire aux loix de l'ordre naturel & aux intérêts particuliers éclairés & conduits par ces loix, & l'Empire alloit de lui-même, & les Peuples étoient heureux par l'aisance & vertueux par leur bonheur même, & les Rois qui sembloient tout régir comme les Dieux, par une puissance invisible, étoient en effet regardés comme des Dieux.

Heureux d'avoir connu les loix primitives de l'ordre, ils furent assez sages pour en perpétuer la tradition, comme les loix le leur prescrivoient. Le despotisme aveugle s'ensevelit avec ses esclaves dans l'ignorance, & son sabre coupe la main qui voudroit lui ouvrir les yeux ou les ouvrir à ses peuples. Comment a-t-on donc pu imputer ce despotisme ténébreux à la Chine dont une des loix fondamentales qui regnent sur le Souverain, commande & transmet la science depuis trois ou quatre mille ans? Chin-Nong, inventeur de la charrue sur laquelle, disent les Auteurs Chinois, le ciel versa le bled & à laquelle la terre répondit par une source de vin (emblême de l'influence que les productions ont les unes sur les autres, ainsi que les Arts) Chin Nong composa lui même un code Agricole, un Calendrier, des Traités d'Agriculture, des Cantiques sur les campagnes, &c., & il fut, comme Roi, le premier précepteur des Peuples.

Dans la premiere partie du Chou-King, les Empereurs instruisent les Ministres, & les Ministres instruisent les Empereurs de la doctrine immuable enseignée par les Anciens. Les uns & les autres recommandent sur tout les cinq regles, les cinq enseignemens, les cinq devoirs, ceux du pere & des enfans, du Roi & de

ses sujets, des époux, des vieillards, des jeunes gens & des amis. Telle est la politique de la Chine, tel est le ressort de son Gouvernement: ce n'est pas la crainte, ce n'est pas une frugalité factice, ce n'est pas un nom vague d'honneur; c'est la justice, l'amour de l'humanité, la vertu. Personne n'ignore que la Philosophie Chinoise rappelle toutes ces différentes espèces de devoirs aux mêmes principes; & que, s'élevant du gouvernement particulier d'une famille, d'un seul individu, à celui d'un grand Empire, de l'Univers entier, elle enseigne à gouverner, à tout gouverner comme le *Ciel*, comme la Providence, comme la Nature, suivant les mêmes regles. Une maison, un village, un bourg, une ville, un canton, une province, un Royaume, un Empire ne sont que des familles plus ou moins étendues qui ont toutes & toujours les mêmes intérêts, les mêmes droits, les mêmes obligations, les mêmes loix à observer pour parvenir à une prospérité durable; car tous ces cercles ont, en effet, le même centre. Cette marche est séduisante pour les esprits droits, parce qu'elle est naturelle, parce qu'on sent que l'extension des sociétés n'est que l'extension des rélations primitives & non leur abolition, parce qu'on entrevoit qu'une société plus vaste & plus populeuse n'a contracté d'autres besoins que ceux d'une plus forte agriculture, d'un plus grand commerce, d'une plus puissante protection, & que, les proportions gardées, l'ordre primitif, le plus simple, sera manifestement pour elles le plus prospère. » La vertu, dit Yu, est la base du gouver-» nement, & ce gouvernement consiste d'abord à procurer au » peuple les choses nécessaires à sa conservation, c'est-à-dire, » l'eau, le feu, les métaux, les bois & les grains. Il faut encore » penser à le rendre vertueux, & ensuite à lui procurer l'usage » utile de toutes ces choses. Il faut enfin le préserver de ce qui » peut nuire à sa santé & à sa vie. Voilà neuf objets qu'un Prince » doit avoir en vue, pour se rendre utile & recommandable »: Voilà ce qui fait fleurir la Chine depuis près de quatre mille ans. Admirons donc, si vous le voulez, chez les Romains, des géné-

taux d'armées tirés de la charrue : mais ne nous étonnons pas de voir à la Chine le pauvre laboureur Chun monter ſur le trône & regner en grand Roi. Le laboureur Chinois n'eſt pas le payſan Européen : inſtruit comme tous les ſujets de l'Empire des devoirs & des droits des Souverains, (droits d'autant mieux remplis, devoirs d'autant mieux obſervés, que chacun des ſujets eſt, par cette connoiſſance, le juge infaillible de toutes les actions du Prince comme des ſiennes propres) : inſtruit comme l'Empereur lui-même de la ſcience des Rois, il avoit encore mieux appris, en tenant le timon de la charrue, à gouverner celui d'un état agricole. Ne nous étonnons pas encore que le peuple ſoit heureux, pendant qu'enfermé dans le tombeau de ſon prédéceſſeur, il en conſulte les cendres pour ſe pénétrer de ſes vertus, le génie de l'Empire regne.

C'eſt de la bouche de cet Empereur que ſont ſorties ces belles paroles. » Ah! qu'un Prince doit être aimé ! mais auſſi, que les ſujets doivent être redoutés ! S'il n'y a pas de Souverain, à qui les peuples auront-ils recours ? Et s'il n'y a pas de ſujets, qui aidera le Prince dans ſon gouvernement ? ». Le Prince ne doit inſpirer que de l'amour ! oui, ſans doute, puiſque c'eſt la loi ſeule que les peuples doivent craindre : mais il doit redouter, de la part de ſes ſujets, [*la Chine a pu malheureuſement dire*, la révolte, *partout on peut dire*,] leurs jugemens, leur indifférence, pour ne pas parler de leur haine, & plus encore leurs pleurs & leurs ſanglots. Mais qu'eſt-ce que Chun entend par des ſujets ſans Souverain, & des Souverains ſans ſujets? Les peuples de la Chine vous diront, des ſujets dont les Souverains ſont incapables de regner ; les Empereurs de la Chine vous diront, des Souverains dont les ſujets ſont incapables de les éclairer.

Juſqu'ici nous n'avons preſque vu que des avis aux Rois, aux Miniſtres & aux Grands, qui ſont les aides de la royauté. C'eſt ſur-tout aux Princes & aux adminiſtrateurs que les livres claſſiques de la Chine adreſſent leurs conſeils & les ordres de la Providence. Eſt-ce que les légiſlateurs auroient penſé que ceux qui n'ont au-

dessus d'eux que la loi, sont plus près de la violer que ceux qui ont au-dessus d'eux & la loi & la force qui la fait exécuter? Je ne le crois pas, car il me semble qu'une des sources du crime les plus fécondes, c'est la malheureuse impuissance de faire le bien; elle afflige, cette impuissance, elle aigrit, elle étouffe les bons desirs, & ne laisse, en quelque sorte, que le mal à faire à l'activité du cœur humain. Mais les Rois ont toujours à leur choix & le bien & le mal; ce choix est fait, avant qu'ils aient pu délibérer, s'ils sont instruits; car leur devoir & leur intérêt, leur conscience & l'amour d'eux-mêmes, la science & la passion du bonheur l'ont déjà fixé. Les législateurs paroissent donc avoir seulement craint l'ignorance dans les Souverains plus encore que dans les peuples, & avec raison; car, comment les loix gouverneront-elles les sujets de l'Empire, si le premier de leurs sujets les méconnoît? Comment les peuples seront-ils conduits, si l'aveuglement est à leur tête? Les Rois une fois instruits, leur lumière éclairera les peuples; & par la connoissance réciproque de leurs devoirs respectifs, ils se maintiendront mutuellement dans les voies de l'ordre & de la justice éternelle. Les philosophes Chinois se sont dit à eux-mêmes: le citoyen n'a que la liberté; le Souverain a le pouvoir; combien l'abus & la méprise du pouvoir public ne seront-ils pas plus redoutables & plus terribles que l'abus & la méprise de la liberté privée? Quand le feu prend sur le sommet de la montagne Kuen, dit le Chou-King, il calcine indifféremment les pierres précieuses & les pierres communes: un ministre du ciel, sans science & sans vertu, est comme ce feu de la montagne dans un tourbillon de fumée. Le jour fait notre sûreté. Au milieu des ténebres, notre conducteur peut nous verser dans un précipice; il ne nous y jettera pas à la clarté du soleil, car il voit qu'il y tomberoit avec nous.

Mais, pourquoi l'éducation Chinoise, (je parle de celle qui conduit l'homme dans tout le cours de sa vie,) pourquoi l'éducation Chinoise rappelle-t-elle si souvent aux Empereurs leurs de-

voirs & si rarement leurs droits? C'est que les droits & les devoirs sont les termes nécessaires de la loi; & qu'en frappant une de ces deux idées, l'harmonie physique & morale fait invariablement résonner l'autre, comme l'idée de société ébranle celle d'intérêt commun & unique: c'est que si, par impossible, la connoissance des devoirs & celle des droits pouvoient être séparées, les droits, ignorés de chacun, seroient encore respectés & exercés, quand les devoirs seroient connus & remplis; tandis que la confusion des droits seroit la suite inévitable de l'ignorance des devoirs: c'est que les droits de la souveraineté sont en vigueur, avant que tel homme regne, que les peuples, par l'habitude de la sujettion qui leur fait honorer leurs chefs, & sur-tout de cette vie douce qui les leur fait adorer & les fait croire en eux, sont bien plus disposés à étendre qu'à resserrer l'autorité suprême: c'est, en un mot, que la souveraineté domine, & qu'ainsi, l'oppression est plus à craindre que la résistance.

Lorsque la législation dit aux chefs, *protégez*, *instruisez*, *administrez*, elle leur offre une autorité publique, une force publique, une contribution publique. Le bras d'un seul homme ne couvriroit pas un peuple immense, la voix d'un seul homme ne retentiroit pas d'un bout de l'Empire à l'autre, & quel homme se suffit seulement à lui-même? Combien la vie d'un pere de famille qui veut remplir ses devoirs, eit occupée! Combien de secours & de services il réclame à tous les instans! Eh! que sera-ce d'un pere de nation?

La souveraineté, obligée de partager entre des ministres & des officiers les soins & les travaux de l'administration, suivant l'emblême de la philosophie Chinoise, qui partage entre des génies le gouvernement physique de la terre, tient donc de son essence même & en vertu de ses propres devoirs, le droit d'employer les moyens justes & nécessaires pour les remplir & pour atteindre au but de la confédération sociale. Elle a donc le droit immuable de lever, d'après la répartition la plus équitable & par la perception

la plus ſimple, pour les beſoins publics, des contributions déterminées & fixes, ſur les choſes capables par elles-mêmes d'y fournir. Je dis, (& cette explication eſt très-importante) je dis d'après la *répartition la plus équitable ;* parce que ce qui eſt moins juſte n'eſt pas juſte, & que, hors de la juſtice, il n'y a point de droit, comme hors de la raiſon, il n'y a point de ſageſſe. Je dis par *la perception la plus ſimple*, ce qui ſignifie la perception la moins coûteuſe, parce que le droit de pourvoir aux néceſſités publiques, n'eſt pas celui de les multiplier. Je dis pour les *beſoins publics*, en y comprenant la juſte récompenſe des nobles ſervices de la ſouveraineté, parce qu'elle n'eſt que l'auguſte ſur-intendance de la choſe publique. Je dis des *contributions déterminées & fixes*, parce que le revenu public pris ſur le revenu national, eſt eſſentiellement ſoumis aux conditions néceſſaires à l'entretien, & ſouvent à l'amélioration ou à la reſtauration de ce revenu primitif d'où celui-là découle, & que ſi le taux des impôts eſt arbitraire, le gouvernement l'eſt auſſi. Je dis *ſur les choſes* & non ſur les perſonnes, parce que l'homme, par lui-même, n'eſt que beſoin, & que ſa richeſſe eſt dans ſes poſſeſſions. Je dis enfin ſur les choſes capables par elles-mêmes d'y fournir, parce que tout ce qui eſt forcé de rejetter ou de reprendre ailleurs les taxes, dans l'impuiſſance de les ſupporter ſans ſe détruire, ne doit pas y être aſſujetti, puiſqu'il ne peut pas les payer & ne les paie réellement pas. Que mes lecteurs s'arrêtent ſur ces principes, l'Europe ſe briſe contre leur vérité.

Le gouvernement Chinois m'a conduit à ces réflexions ; il va me guider dans leur développement. *La terre eſt la mere de toutes choſes*, diſent les Chinois : tous les Européens en conviendront peut-être. *La mere de toutes choſes*, ajoutent les Chinois, *eſt la mere de toutes les richeſſes ;* les Européens ne l'accorderont vraiſemblablement pas tous. Quelques-uns diront que la façon donnée à une matière brute, eſt une richeſſe qui n'eſt point ſortie de la terre, & que le tranſport de cette matière brute ou façonnée eſt

eſt encore une richeſſe qu'on ne tire pas de la terre; car ces travaux ſont payés par des ſalaires. C'eſt-à-dire, que l'induſtrie & le commerce produiſent des richeſſes, parce qu'ils ajoutent des dépenſes & des frais aux prix de la matière première; dépenſes & frais dont toutefois la terre ſeule a fait l'avance, & qu'elle ſeule reſtitue; car, d'où naiſſent les matières, les ſubſiſtances & les ſalaires? Dans cette confuſion dominante d'idées, je m'attache aux Chinois, ils me ramenent ſans ceſſe aux Anciens, & d'âge en âge, ils me portent juſqu'à l'antiquité la plus reculée. J'arrive à la fondation de la ſociété. Avant que de m'y fixer, je perce au-delà & je ſuis dans le cahos. Mais, dans ce cahos là même, la nature qui projette la ſociété, me met ſur la voie de la vérité que je cherche.

Avant que l'homme ſe fût rendu maître de la terre, en la forçant par des travaux à multiplier ſes productions, chaque climat offroit à l'eſpece humaine des fruits ſpontanés dont il payoit ſes recherches. Ces préſens gratuitement produits formoient, en quelque ſorte, le patrimoine des familles ou des individus épars dans la contrée. La Nature les a-t-elle retirés, ces dons, lorſqu'en obéiſſant à ſes loix, & en la ſollicitant par des travaux, les familles ſe ſont réunies en un corps politique, & qu'elles ont groſſi la fécondité de la terre? Si elle les leur prodigue encore; ſi elle les leur accorde aujourd'hui, ſur-tout en récompenſe des ſoins & des dépenſes de la Souveraineté même, pourquoi ne formeroient-ils pas auſſi le patrimoine de la Souveraineté? & s'ils ſuffiſent aux vrais beſoins publics, qu'avons-nous encore à demander aux citoyens & aux Sujets? Le Ciel a doté, pour eux, la Souveraineté, & la terre la ſoudoye. Ainſi donc, en ordonnant aux hommes de s'unir ſous la ſauve-garde d'une force tutélaire, pour s'aſſurer à eux-mêmes & à leur nombreuſe poſtérité, l'exercice le plus étendu de leurs facultés & la jouiſſance la plus abſolue de leurs droits, la Nature ſe feroit ſoumiſe à ſupporter elle-même les charges de la confédération & à payer la protection

de ses enfans & de ses loix! Cette grande idée me paroît digne d'elle.

Dans la plus haute antiquité, les Chinois donnoient au Tribunal des Finances, le nom de *Tribunal de la Terre*; je ne m'en étonne pas, il l'est, ils le voyoient. Ils n'avoient point de villes; quoiqu'ils eussent un *Etat*, ils ne formoient que des *Fangs* ou des peuplades de cent familles réunies dans un canton: la terre étoit devant eux, & la Nature leur parloit. Au commencement, il étoit facile de reconnoître, dans une société composée d'un petit nombre de familles occupées à différentes especes de travaux qui s'entr'aidoient réciproquement, que tous ces travaux, sans exception, étoient & ne pouvoient être payés que par les productions renaissantes de la terre: vérité frappante, sur-tout avant l'invention si utile de la monnoie, laquelle n'a point changé la nature des choses, quoiqu'elle ait tant bouleversé les idées. On voyoit, lorsqu'une famille cultivatrice perdoit ses moutons & ses grains, le tisserand qu'elle employoit languir, parce qu'elle étoit dans l'impuissance de lui fournir de la laine & des subsistances; il jouissoit au contraire d'une condition heureuse, lorsque l'abondance des matieres premieres & des denrées étendoit l'emploi de son industrie; ainsi des autres. Ces rapports étoient alors sensibles & connus, parce que l'artisan ne trouvoit point ailleurs les ressources qu'une vaste agriculture lui prêta dans la suite par tant de mains différentes, ressources qui obscurcissent ces rapports, mais qui ne sauroient les détruire. Le cercle étroit de la société laissoit appercevoir toute la circulation des dépenses, leur origine & leur terme. On ne pouvoit se dissimuler que les récoltes étoient la seule mesure des échanges, comme nous nous dissimulons qu'elles le sont des achats, quoique ce qui n'existe pas ne puisse pas être plus acquis par achat que par échange, & que son gage ou son signe fictif ou conventionnel, recueilli lui même par l'exploitation de la terre, cesse de l'être. On comprenoit que, si l'artisan & le voiturier étoient obligés de payer des taxes, ils le seroient d'exiger de plus

fort salaires, puisque leurs premieres rétributions seroient devenues insuffisantes, & qu'ainsi ces impôts seroient payés par le premier propriétaire dont ils étoient les salariés, & que de même tout renchérissement forcé par des taxes seroit supporté par les classes seules qui recueilloient & distribuoient les moyens de satisfaire.

Originairement enfin l'ouvrier de toute profession, faute d'avances primitives & annuelles, étoit nécessairement aux gages de l'Agriculture, comme un simple journalier qui en reçoit le pain quotidien : il n'a donc pu se procurer ces avances que par des épargnes sur les salaires que la terre versoit dans les mains du pauvre par celles du cultivateur; &, si ces avances étoient ravies à tous les arts & à toutes les professions, elles ne pourroient être rétablies que par les bienfaits de l'Agriculture qui les forma. On voyoit donc à la naissance des sociétés que la terre seule donnoit tout à tous, & que les Arts n'avoient rien à eux ou par eux-mêmes, ni atteliers, ni matériaux, ni subsistances, ni rétributions; puisque, sous les yeux de ces premieres familles, la terre seule fournissoit & entretenoit & leurs avances & leurs dépenses, & tout ce qui fait le prix de leurs ouvrages, & tout ce qui leur paie ce prix : On n'attendoit donc rien que de la terre, & l'on ne demandoit rien qu'à la terre. Aussi l'impôt territorial est-il le seul impôt sans origine, je veux dire le seul qui n'en ait point d'autre que celle de la société.

Ce qui fut vrai par rapport à cent familles unies, ne le seroit-il donc pas par rapport à un million de familles unies par les mêmes liens? Est-ce que la vérité cesse de l'être, à mesure que les mêmes relations s'étendent? Non, sans doute, elle s'agrandit, mais elle est toujours la même. Un plus grand Empire est-il & peut-il être autre chose qu'une plus grande exploitation des cultures?

Le Tribunal des Finances est donc réellement, suivant l'expression Chinoise, le Tribunal de la Terre, dans le sens profond que

Hist. de l'Empire Ottoman.

le revenu public ne sçauroit être qu'une branche du revenu territorial préexistant & fournissant à toute dépense. Mais comment distinguer dans ce revenu la portion correspondante aux fruits spontanés que la Nature enfantoit d'elle-même avant la société pour chaque individu, & aux droits particuliers que la Souveraineté peut acquérir dans la société par ses soins & dépenses, pour le patrimoine public. Les Empereurs de la Chine, obligés d'être hommes d'Etat, s'appliquerent d'abord à connoître les terres de l'Empire, leur qualité, leur culture, leur rapport, pour régler cette quotité. Le labourage fut divisé en neuf ordres, & il en fut de même du tribut, comme nous l'apprenons par la description politique de la Chine, rapportée dans la seconde partie du Chou-King & faite par l'Empereur Yu. Ces Princes qui labouroient les champs, inconnus à tant d'autres, n'ignoroient pas qu'avant de déposer aux pieds du trône un don gratuit ou même une récompense, la terre avoit des dettes à acquitter envers celui dont les travaux préparatoires avoient rompu les liens qui empêchoient le développement des organes de sa fécondité, & envers celui qui, après avoir rempli la maison rustique des instrumens, des signes & des gages de son alliance avec elle, versoit & entretenoit annuellement dans son sein la substance qu'à ce prix elle lui avoit promis d'élaborer, de reproduire & de multiplier. La terre doit donc au cultivateur qui nourrit & renouvelle annuellement sa fécondité, & la restitution entiere de ces dépenses annuelles, & l'intérêt nécessaire pour l'entretien de son attelier : elle doit donc au propriétaire qui la rendit habile à recevoir la culture & un intérêt de ses dépenses foncieres dont il puisse jouir, pour que son sort soit desirable & son travail récompensé, & un fonds qu'il est obligé d'employer à la réparation & à la continuation de ses ouvrages & dont par conséquent il ne sauroit jouir. Telles sont les conditions du pacte subsistant entre la terre & l'homme, sous le sceau & la garantie de la Nature. Qui ne les connoît pas est barbare, puisqu'il ne connoît pas la loi de son existence : qui les viole est insensé, puis-

qu'il viole la vie de ses enfans & la sienne propre. O vous, qui devez faire des heureux, ô vous qui voulez l'être, Rois, peuples, citoyens, écoutez & suivez ces loix physiques dont la sanction est inévitable, puisque la Nature vous entraîne dans leur cours, comme l'Univers vous emporte dans ses mouvemens. Ce ne sont pas là ces conventions arbitraires d'un vain contrat social dont la réciproque exécution ne seroit garantie par aucune puissance supérieure. La société civile a pour base la société de l'homme avec la terre, & la terre vous en annonce les loix, en remplissant elle-même les ordres de la Providence qu'elle vous apprend à glorifier.

Les fonds nécessaires au maintien & à la perpétuité de toutes ces especes d'avances de culture prélevés, qui réclamera l'excédent, puisqu'il n'y a pas de droits particuliers à satisfaire ? Il est donc gratuit cet excédent ; c'est le pur don de la Nature que nous cherchions, si même ce n'est pas une rétribution due à titre particulier au Souverain. Le pauvre le demandera-t-il à titre de besoin ? mais la Nature lui répondra qu'elle n'a jamais rien promis, rien accordé, même avant que la propriété des terres fût acquise, qu'à la recherche & au travail. Elle lui répondra que, si, avant la confédération civile, il étoit réduit à aller mendier, si je puis m'exprimer ainsi, aux portés du hasard, une foible subsistance, & souvent l'arracher au péril de sa vie, à ses semblables & aux bêtes féroces, son industrie trouvera une récompense plus abondante & plus assurée dans les exercices auxquels les dépenses publiques & privées l'appellent. Elle lui répondra enfin que, s'il s'approprioit cette portion, la Souveraineté n'auroit plus de patrimoine, l'Agriculture plus de protection, & la pauvreté plus de ressources. Elle l'adjuge donc à la Souveraineté, & la Souveraineté y a ses droits propres, comme nous le verrons bientôt.

Doutera-t-on qu'il existe cet excédent, ou du moins qu'il puisse suffire aux vrais besoins de l'Etat ? Les anciens Chinois n'en doutoient pas. Après avoir estimé les différentes qualités des terres,

les dépenses de cultivation & les produits des récoltes, ils trouvoient, outre les portions dues aux cultivateurs & aux propriétaires, une portion pour le Souverain. Au moyen de ce tribut payé par la terre seule, les fleuves prennent leur cours au gré du Gouvernement, les rivieres s'unissent par des canaux, de grands amas d'eaux se forment pour l'arrosement des terres, les rochers cessent d'être impénétrables à la charrue, les deserts deviennent habitables & sont habités, toutes les parties de l'Empire communiquent les unes avec les autres, & tout-à-la fois les peuples s'instruisent & les mœurs se réforment. Telle est l'idée que la seconde partie du Chou-King nous donne avec la simplicité qui peint si bien les prodiges, des travaux d'Yu, sous le règne de Chun-Chun, ordonne à Yu de visiter l'Empire, Yu le parcourt, & la face de l'Empire est changée.

L'âge des prodiges est passé, je le sçais; aussi n'en demandons-nous pas. Nous remarquerons seulement qu'il en est du bon emploi de la richesse comme de celui du tems, il semble la multiplier. Les dépenses d'Yu multiplioient en effet la richesse publique, parce qu'elles étoient de vrais dépenses foncieres, à l'avantage commun de toutes les terres de l'Empire, & qu'elles donnoient aux champs, aux productions, aux hommes, une valeur, une circulation, une activité nouvelles. Elles acquéroient donc à la Souveraineté un droit sur les réproductions futures de tout le territoire, favorisées & augmentées par ses grands & fructueux travaux, comme les dépenses & les travaux particuliers avoient acquis aux citoyens des droits sur le produit des champs qu'ils avoient défrichés & cultivés. La Souveraineté a donc un titre particulier pour partager avec le propriétaire, la partie du produit sur laquelle le cultivateur n'a point de prétentions à former. A mesure que le revenu territorial augmente par l'influence des dépenses publiques, la portion du Souverain grossit, & la terre lui paie l'intérêt de ses avances, suivant leur utilité. Mais, dans l'ordre des droits sur les productions, le cultivateur le précede

parce que la cultivation de tel champ a été directement & immédiatement préparée par les travaux & les dépenses préliminaires qui ont fondé sa propriété. Le patrimoine de la Souveraineté est donc borné par les patrimoines de la culture & de la propriété fonciere. Si elle franchit ces limites, elle usurpe : si elle usurpe sur le cultivateur, la culture diminue à l'instant, languit & tombe : si elle usurpe sur le propriétaire, les avances foncieres sont négligées, les terres se dégradent, & le cultivateur les fuit. Dans l'un & l'autre cas, le Souverain rend ses premieres dépenses infructueuses & détruit son propre revenu, avec une rapidité plus ou moins désastreuse, suivant la nécessité plus ou moins urgente des avances qu'il dérobe à la terre. La mesure du patrimoine public est donc naturellement fixée par cette règle immuable; la mesure des dépenses publiques est donc invariablement déterminée comme leur emploi. Qu'on me parle à présent des besoins publics, je dirai que l'abus a pu arbitrairement les étendre jusqu'à l'infini; je dirai que les abus naissent de l'ignorance de ces loix éternelles de l'ordre; je dirai que les besoins se multiplient par les atteintes portées à ces différentes avances de la culture & par conséquent aux causes productives du revenu de la Souveraineté, & je conclurai invinciblement que le premier des besoins publics, c'est l'immunité, la conservation, la perpétuité de ces avances; & que l'unique moyen de subvenir à des besoins qui seroient portés au-delà du revenu, c'est de procurer par le retour à cet ordre, le meilleur emploi possible & la plus forte augmentation possible de ces mêmes avances qui seules en accroîtront la réproduction. En deux mots d'où naît le revenu ? De la culture. D'où la diminution du revenu ? De la diminution de la culture. D'où l'augmentation du revenu ? De l'augmentation de la culture.

De là se forme cet axiome politique d'une souveraine importance. Le revenu & les moyens ont une mesure & des bornes constantes; la dépense & les besoins n'ont par eux-mêmes ni bornes, ni mesure; donc la dépense doit être toujours réglée sur le

Hist. de l'Empire Ottoman.

revenu, donc le revenu ne peut jamais être réglé ſur la dépenſe; donc la premiere règle des finances eſt de conſulter les moyens plutôt que les beſoins, pour ne pas excéder, & par conſéquent détruire les moyens toujours limités, en voulant ſatisfaire aux beſoins toujours vagues & indéfinis. Je parle du revenu déterminé ſuivant l'ordre naturel.

Ainſi penſent les Chinois, & l'expérience les juſtifie. Leur autorité ne ſubjuguera pas toutes les nations Européenes: l'expérience des étrangers eſt malheureuſement perdue pour elles; celle des peres l'eſt bien pour les enfans! Qu'eſt-ce que l'Europe a de commun avec la Chine, me demandera-t-on? Je répondrai ce que les cieux, les terres & les hommes ont de commun enſemble dans tout l'univers. Si l'agriculture, par la protection, l'encouragement, l'immunité, la juſte aſſiette de l'impôt, a élevé la Chine au-deſſus de tous les Empires du monde, pourquoi, par les mêmes moyens, n'éleveroit-elle pas l'Europe au niveau de la Chine? Eſt-ce, dans nos contrées, la fécondité de la terre qui eſt tarie, ou le bras du cultivateur qui eſt énervé? Que ſignifient vos friches & vos landes? Et pourquoi n'avez-vous que deux ou trois hommes ſur un eſpace de terre qui en nourrit quatre ou cinq à la Chine? Vous qui voulez que la tête d'un malheureux ouvrier, le roulis d'un navire, le paſſage d'une marchandiſe par une barrière, vous donnent des richeſſes proportionnées à vos beſoins, vous déſeſpérez d'en obtenir aſſez de la terre qui produit & régénere tout! Vous craignez que le revenu territorial n'offre qu'une portion inſuffiſante au Souverain! Mais, ſi l'induſtrie & le commerce rejettent, par une abſolue néceſſité, leurs taxes ſur la choſe même, comme nous l'avons prouvé, n'eſt-ce pas la choſe qui les ſupporte, n'eſt-ce pas à la fin le revenu territorial qui les paye? Voulez-vous le groſſir à l'inſtant ce revenu, même au-delà de vos eſpérances? Appelez un Chinois, confiez lui ce ſoin. Il ſupprime cette multitude innombrable de droits de toute eſpèce & de tous noms, leſquels enlevent à la denrée & à la matière, le quart, le tiers, la

moitié

moitié de son véritable prix & au-delà ; aussi-tôt le prix des récoltes augmente, double dans la main du cultivateur, & les portions du propriétaire & du Souverain sont prodigieusement grossies. Suivant la méthode instituée par ses peres & toujours suivie ; il laisse aux provinces elles-mêmes la charge de lever sans frais le revenu public & de le verser directement dans les coffres du Souverain ; & aussi-tôt le Souverain & la nation s'enrichissent par l'épargne des frais énormes d'une perception compliquée. Accoutumé à voir tous les ans mesurer toutes les terres de la Chine, apprécier leur produit, régler les portions des co-propriétaires du revenu, il sçaura bien estimer tous les dix ans la valeur des terres d'un Royaume, tel qu'une des provinces de son Empire, calculer les dépenses de la culture, fixer les droits du propriétaire foncier, & assigner à la souveraineté sa juste portion. Ce revenu sans cesse croissant ici par une puissante culture & par un commerce animé, comme originairement dans sa patrie, il l'emploiera, à l'exemple de ses anciens Princes, à creuser des canaux, à établir des communications, à ouvrir des débouchés, à perfectionner la culture, à instruire les peuples, à protéger leurs libertés & leurs propriétés, à augmenter les avances foncieres des propriétés communes, à agrandir les sources de la propriété. Ces provinces élevées du sein des eaux, ces lacs immenses destinés à l'arrosement d'un vaste pays, ces grandes murailles tirées d'un bout d'un Empire à l'autre, ces prodigieux travaux conduits par le génie au secours de l'agriculture, ces merveilles qui nous effrayent, nous qui aimons tant à nous admirer, & que l'on ne vit jamais que dans des Empires agricoles, où les arts étoient prosternés devant l'art nourricier des peuples, où l'on ne daignoit même pas demander au commerce des productions étrangeres, ni offrir au-dehors les productions du sol, où tout, jusqu'à la religion, étoit un hommage à l'agriculture, tous ces prodiges que la Chine & l'Egypte, Etats purement agricoles, ont enfantés, notre Chinois les renouvelleroit

peut-être encore en Europe, il y créeroit du moins une nouvelle terre & un peuple nouveau.

C'eſt par cette forme de contribution, par cette levée ſans frais, par ce ſage emploi de la portion du revenu territorial, qui conſtitue le revenu public que l'Empire de la Chine parvint de bonne heure à cette hauteur & à cette ſolidité, que les ſiècles n'ont point abaiſſée ou ébranlée. Si, dans la ſuite des tems, l'adminiſtration a impoſé des taxes irrégulières ſur les perſonnes & quelques marchandiſes, elle eſt tombée dans l'erreur pour s'être écartée des règles anciennes du gouvernement qui la condamnent; & elle a introduit dans le ſein du corps politique un poiſon lent. Comme une conſtitution robuſte diſſipe quelquefois les atteintes d'un aliment mal-ſain, ou du moins y réſiſte long-tems, de même le régime de la Chine, ſi ſalutaire par tant de belles inſtitutions, rend inſenſibles les effets de ces taxes, légeres d'ailleurs, fixes, économiquement perçues, & auſſi prudemment diſtribuées que la choſe le comporte.

Les perſonnes ne paroiſſent pas en ſouffrir, parce que le peuple eſt très-laborieux & très-frugal; que chacun a la liberté d'appliquer ſon induſtrie à une infinité d'objets différens; que tout le monde y recueille le fruit de ſes travaux ſans craindre les ſpoliations & les exactions arbitraires, tout le monde, juſqu'aux eſclaves, dont les maîtres n'ont pas le droit d'envahir les biens; que les moyens d'y gagner ſa vie y ſont ſi multipliés, que les aveugles mêmes y trouvent différentes eſpèces d'occupations lucratives.

Le commerce ne paroît pas en être rallenti, parce qu'il eſt, d'ailleurs, animé par toutes ſortes de facilités & d'encouragemens, de manière que ſon mouvement rapide franchit ces obſtacles ſans paroître lutter contr'eux; que la grande concurrence ſollicite & impoſe l'économie la plus rigoureuſe, laquelle parvient ſouvent à compenſer par l'épargne de légers faux-frais indiſpenſables; que les grands chemins, continués même de montagnes en montagnes par des ponts, les rivières qui coulent juſques ſous

les rochers, les canaux qui parcourent l'Empire dans tous les sens, les lacs qui ouvrent des communications faciles, l'adresse incroyable de naviger jusques sur les torrens, la multiplicité & la proximité des bourgades & des villes, presque toutes situées sur des lacs, des ruisseaux, des canaux, des rivières, rapprochent les distances & forment de l'Empire un grand marché.

L'agriculture ne paroît pas s'en ressentir, parce que ceux qui professent cet art tant honoré, tant excité, y ont toujours leurs libertés & leurs propriétés, immunes, intactes, assurées; qu'en cas d'accidens, de malheurs, de dégradations, le Souverain ne manque pas de réparer ces maux par la cession de tous ses droits sur le produit des terres affligées, parce que la portion du Souverain sur le revenu territorial laisse des parts si avantageuses aux propriétaires & aux cultivateurs, que la reproduction peut encore supporter des charges que l'on rejettera sur elle, sans que les avances de la culture soient entamées. Plusieurs voyageurs assurent néanmoins qu'il y a, aujourd'hui, beaucoup de terres en friche, à la Chine; je n'en serois pas surpris, puisqu'il y a des impôts destructeurs.

Ce vice seroit bien plus funeste dans des Etats où de pareilles taxes seroient mises en monceau & cruellement perçues à grands frais, sur une population languissante & condamnée à n'exercer que tel ou tel genre d'industrie; sur un commerce déjà enchaîné par mille liens, traversé par toutes sortes d'obstacles physiques & moraux, souvent réduit, faute de communication, à l'impuissance de secourir le besoin même le plus voisin; enfin, sur une culture dont les avances seroient foibles, insuffisantes, attaquées & dévorées de mille manières. Le même coup brise le vase de terre & fait seulement frémir le vase d'airain. Les circonstances ne changent pas la nature des causes, mais elles en aggravent ou en adoucissent les effets. Si, par exemple, un Etat Européen s'interdisoit tout ou presque tout commerce au-dehors, comme la Chine, il étoufferoit sa richesse. Mais la sphère de cet Empire est si vaste,

ses provinces sont situées sous des climats si différens, leurs productions sont si variées, le commerce intérieur est si animé & si florissant, les arts sont si industrieux, la population est si nombreuse, la richesse est si grande, que tous les genres de commerce trouvent dans son sein des débouchés avantageux, & que tous ses peuples peuvent jouir d'une variété infinie de biens & de commodités sans implorer des secours étrangers. Comme la liberté absolue de tout commerce entre toutes les provinces de l'Europe, (unique moyen d'entretenir entr'elles une éternelle paix) seroit pour toutes une source inépuisable de prospérité, puisqu'elle l'est pour toutes les provinces de la Chine, l'Europe pourroit vraisemblablement de même dans le cours ordinaire des choses, presqu'entiérement renoncer à ses relations avec l'Asie & l'Amérique, sans porter atteinte à sa véritable richesse, à sa puissance réelle, à son vrai bonheur : l'histoire des siécles antérieurs à la découverte des deux Indes le prouve. Mais la loi ne devroit pas néanmoins l'ordonner, puisqu'elle gêneroit la liberté & l'usage des propriétés du citoyen, & qu'elle priveroit la République de jouissances agréables & quelquefois de secours nécessaires. Aussi la Chine, dans ses grandes disettes, demeure-t-elle sans ressource. C'est pourquoi les anciens Empereurs Chinois n'eurent garde de défendre le commerce extérieur ; ils en détournerent seulement leurs sujets, comme le rapporte le Chou-King, dans la crainte qu'ils ne se livrassent à la poursuite de vaines superfluités, qu'ils ne rapportassent des pays lointains un luxe pernicieux, que la profession d'ami de la terre ne fût sacrifiée à celle d'homme de mer, que l'attelier de l'agriculture ne fût converti en attelier de marine, que ce commerce enfin n'apportât de loin la corruption & la guerre. Que les Européens disent si ces craintes étoient justes.

Je ne dissimule pas les défauts du gouvernement ou plutôt les fautes de l'administration de la Chine : j'ai même rappellé une offense horrible que la nation fait à l'humanité, la violation criminelle qu'elle commet de la loi fondamentale de l'ordre, je parle

de l'efclavage domeftique. Mais ne calomnions pas les Chinois, en laiffant imaginer à nos lecteurs qu'ils traitent leurs efclaves comme les Américains traitent leurs Nègres. L'efclavage n'eft, en quelque forte, à la Chine, qu'une très-douce domefticité; car l'autorité des maîtres ne s'étend pas au-delà des devoirs ordinaires du fervice. Le gouvernement domeftique eft, fuivant les loix, comme celui du Souverain, un gouvernement paternel. L'efclave Chinois conferve fi réellement la propriété de fa perfonne, quoiqu'engagée, en vertu d'un contrat dans lequel il a librement ftipulé pour fes intérêts, que les fruits de fon induftrie lui appartiennent, & qu'il conferve la propriété de fes biens, comme je l'ai dit. Le maître n'eft donc, à proprement parler, qu'un patron, & l'efclave un client.

Il eft encore vrai que l'excès de la population entraîne quelquefois des actes effroyables d'inhumanité. Mais cette grande population même eft un témoignage éternel & irrécufable de la bonté du gouvernement; car les mauvais gouvernemens ne peuplent pas, ils anéantiffent les richeffes & les hommes. Ces actes paffagers & ifolés d'inhumanité, forment un fpectacle bien moins horrible encore dans cet Empire de paix, que tant de guerres cruelles, entreprifes par des motifs fouvent puériles ou injuftes, foutenues avec fureur, renouvellées avec une forte de fanatifme dans d'autres contrées. Enfin, le gouvernement Chinois n'ordonne pas ces horreurs, il les tolere, parce qu'il n'a pas le pouvoir de remédier au mal; &, s'il mérite quelque blâme, c'eft de n'avoir pas imaginé ou tenté de jetter des colonies fur les pays déferts qui l'environnent.

Je ne parlerai pas des abus furtifs qui fe gliffent dans l'adminiftration, il me feroit facile de démontrer que la légiflation a inftitué prefque tout ce qu'il étoit poffible à la prudence humaine de concerter pour les prévenir, les découvrir & les punir. Les paffions particulières qui violent l'ordre ne font pas des vices du gouvernement qui les réprime. Profcriroit-on pour quelques malver-

ſations ſourdes le gouvernement de l'Etat le plus borné? Eh bien! nous parlons du plus grand des Empires. Il échappe des fautes à l'homme le plus vertueux, le plus ſage, le plus attentif ſur lui-même; & nous parlons des chefs de la plus nombreuſe des nations. S'il y a des abus tolérés à la Chine; puiſqu'ils ne ſont que tolérés, le gouvernement les condamne: s'il ne les punit pas, peut-être des conſidérations particulières ne lui permettent-elles pas d'employer la violence pour les extirper, ou peut-être, l'indulgence s'y prête-t-elle comme par-tout ailleurs, parce qu'ils ne troublent pas l'ordre civil de la ſociété. Dans tout autre cas, l'adminiſtration qui les ſouffre trahit la volonté de la loi, & la lâcheté ou la négligence du Prince n'eſt ni l'ouvrage ni la faute de la légiſlation.

Qu'on reproche aux Chinois d'être gouvernés par le bâton, nous demanderons s'il vaudroit mieux qu'ils fuſſent gouvernés par le ſabre. Le bâton n'eſt pas le ſceptre de la tyrannie; un pere châtie ſes enfans avec des verges. Parce qu'il ſe commet des fautes à punir de peines légères, eſt-ce à dire que l'honneur n'éleve pas l'ame de ce peuple? De quel droit impoſerons-nous à la Chine la loi d'attacher, comme nous, une ſorte d'infamie au bâton? Comment oſerons-nous lui propoſer le reſſort de l'honneur, quand elle employe celui de la vertu? Qu'eſt-ce que l'honneur, s'il n'eſt pas la vertu? Je ne vois dans la police Chinoiſe que l'alliance d'une nation douce, avec un gouvernement doux, & je me confirme dans mon idée, en conſidérant les arrêts de mort portés dans un Empire ſi étendu & ſi peuplé, en ſi petit nombre que, dans tous les tems, les Empereurs les ont tous ſignés, ſans avoir à gémir de cet office, qui les éclaire ſur la ſituation de l'eſprit & du cœur des peuples.

Qu'on ne me diſe pas enfin qu'on a voulu *faire regner les loix avec le deſpotiſme*, & que *le deſpotiſme* qu'on a voulu lier par ces chaînes impuiſſantes, *s'eſt armé de ces chaînes mêmes, & n'en eſt devenu que plus terrible;* quel monſtrueux aſſemblage de contra-

dictions! L'égalité ne sçauroit être entre le despotisme & les loix; si les loix sont au-dessus du despote, il cesse de l'être; si le despote est au-dessus des loix, il n'y a plus de loix. Comment l'autorité suprême sera-t-elle renfermée dans les bornes de la justice, si ce n'est par les loix? Quel est le livre classique de la Chine, quel est le philosophe de la nation, quelle est la loi qui accorde un pouvoir arbitraire au Souverain? Quel frein a-t-il été possible de mettre à l'autorité pour qu'elle ne se portât pas à l'injustice, que la législation Chinoise n'ait pas imposé aux passions des Empereurs? L'instruction des peuples & du chef, la connoissance la plus étendue de l'ordre, la vénération la plus religieuse des livres canoniques & des coutumes anciennes, les menaces les plus effrayantes aux mauvais Princes de la part du ciel, le droit de remontrance dans les tribunaux & tous les sujets, l'opposition générale de cœur & d'esprit à l'abus de la force tutélaire, l'examen le plus scrupuleux & le plus rigoureux de toutes les actions du Souverain, toutes les institutions propres à aider un bon Prince à faire le bien, & à empêcher un mauvais Prince de faire le mal; tout ce qui détruit le despotisme personnel, est entré dans la constitution du gouvernement Chinois. Il est possible, sans doute, que la tyrannie fasse une fois servir les loix les plus saintes à ses iniquités, & qu'elle écrase les peuples en renversant sur eux ces barrières: une main empoisonnée empoisonne tout ce qu'elle touche, l'assassin convertit tout en instrument de mort; telle est la tyrannie. Mais, si jamais, à la Chine, elle s'arme des loix mêmes contre les peuples, c'est en les prostituant, en les violant, en les brisant, parce qu'elles le condamnent, l'arrêtent, le repoussent & l'étouffent jusqu'au fond du cœur: mais elle passe comme la foudre. Je l'ai déjà dit, à la Chine, il y a eu des guerres entre des mauvais Princes & les loix: quelle en a été l'issue? Les tyrans ont péri, & les loix regnent encore depuis quatre mille ans, & l'Empire toujours florissant par le gouvernement le plus humain & le plus sage, offre encore le plus magnifique spectacle que la législa-

tion ait donné, par l'inſpiration de la nature, à l'Univers. Le deſpotiſme de la Chine eſt donc celui des loix.

La troiſième & la quatrième parties du Chou-King développent & prouvent ces vérités dans l'hiſtoire de la deſtruction & de l'élevation de quelques Dynaſties. Celles-là périſſent, parce qu'elles ont trompé le ciel, trahi la vertu de leurs ancêtres, mépriſé la doctrine & les loix, conſacré le revenu public à leurs plaiſirs, ſouffert les exactions de leurs agens & la corruption des juges, fermé l'oreille à la voix de leurs miniſtres, éloigné de leur perſonne les talens & les gens de bien, dédaigné les occupatious du peuple, méconnu le prix & les beſoins du labourage, ravi à leurs ſujets ce que le ciel & la juſtice leur avoient donné, *jetté les peuples ſur des charbons ardens*, & protégé les ſcélérats qui vivoient en ſûreté ſous ces Princes, *comme des poiſſons cachés au fond d'un profond étang, & comme des bêtes féroces enfoncées dans de vaſtes & épaiſſes forêts.* Celles-ci leur ſuccèdent, parce que les peuples ont appellé à eux la juſtice, la ſcience, la ſageſſe, la vertu, la vigilance, la docilité, la défiance de ſoi-même, le reſpect pour les ancêtres, l'amour de la patrie, les antiques mœurs, les loix ſacrées, & les enfans du ciel, par l'ordre du ciel même.

Un de ces Princes (Tai-Kia) emporté par les erreurs de la jeuneſſe, *ne regarde pas avec crainte ſon état de Roi*, & néglige les avis de ſon miniſtre Y-Yn : le miniſtre l'enferme dans la ſépulture de ſon prédéceſſeur, en habit de deuil ; & là le remet, par ſes leçons, dans le vrai chemin de la vertu. Pan-Ning n'oſe pas même changer de réſidence, ſans avoir auparavant convaincu les peuples que c'eſt pour ſe conformer à l'intention des ancêtres. Vou-Ting laiſſe pendant trois ans le gouvernement à ſon miniſtre, pour apprendre à regner dans le ſilence & l'étude. Si un ſeul homme, diſoit ſon ſage précepteur, avoit de la peine à vivre dans le Royaume, je me croirois coupable de ſon malheur. Ce Prince, dit le Chou-King, avoit d'abord vécu & ſouffert parmi les gens de la campagne : ç'avoit été là ſa premiere école. Le Roi Tſou-Kia,

Kia, fils de Vou-Ting, ne croyant pas pouvoir monter ſur le trône ſans commettre une injuſtice envers ſon frere aîné, Tſou-King, alla ſe cacher parmi les payſans & vêcut comme eux. » Enſuite, » devenu Roi, & connoiſſant parfaitement les reſſources & les » moyens qui font ſubſiſter les gens de la campagne, il fut plein » d'amour & de complaiſance pour le peuple... auſſi regna-t-il » trente-trois ans ». C'eſt ainſi que tant de grands Rois, tant de bons Princes, ont fait dans tous les tems l'apprentiſſage de l'art de regner. Ainſi ſe forma, ainſi s'eſt perpétué à la Chine le gouvernement agricole, auſſi inalliable avec le deſpotiſme arbitraire que la proſpérité avec la dévaſtation. L'hiſtoire de l'Empire Chinois eſt comme celle de la nature; ſon cours eſt uniforme, malgré quelques écarts; & ces écarts-là mêmes ramenent l'ordre.

Le Chou-King finit par ces paroles qui termineront nos réflexions : *Un ſeul homme peut mettre le Royaume en grand danger ; & la vertu d'un ſeul homme peut auſſi faire regner la paix & la tranquillité.*

I I.

De l'I-King, premier Livre Canonique des Chinois.

Le commentaire que nous venons de donner des paſſages du Chou-King, qui préſente les principes du gouvernement Chinois, eſt également fondé & ſur la pratique & ſur les traditions conſtantes, conſacrées dans tous les livres canoniques, dans tous les écrits des philoſophes, dans les inſtructions journalieres faites aux peuples depuis l'origine de l'Empire juſqu'à aujourd'hui. Ce ſyſtême de gouvernement n'eſt point lié, ordonné, & arrangé dans le Chou-King ſous une forme ſyſtêmatique. Ce livre eſt hiſtorique, & il ne rappelle les principes de l'adminiſtration, qu'à meſure que les faits les attirent, pour ainſi dire, eux-mêmes.

C'eſt dans l'I-King, le premier & le plus ancien des livres ca-

Supplém. a l'Hist. de la Ch.

noniques de la Chine, qu'est renfermé l'ensemble du systême qui forme un corps complet de politique & de morale, dont toutes les parties sont développées, de maniere qu'on n'y a rien oublié de ce qui appartient à la vie de l'homme, considéré comme isolé, comme pere de famille, comme homme d'état.

Mais ce livre renferme des obscurités & des énigmes incompréhensibles. Les philosophes les plus célèbres de la Chine ont tâché de débrouiller, d'interprêter, d'éclaircir: & leurs commentaires mêmes ont quelquefois enveloppé plusieurs points dans des ténèbres plus épaisses encore, s'il étoit possible. Ce qu'on en a compris donne une très-grande idée de ce qu'on n'en comprend pas: c'en étoit assez, sans doute, pour que l'admiration, le respect, la prévention, y adoptassent tout ce qui paroissoit capable de l'embellir. Ainsi, sur quelques traits singuliers & remarquables de ce livre ou des livres qu'il a inspirés, concernant la création du monde, la formation de l'homme & de la femme, la préexistence d'un premier principe, la trinité de ce principe unique, &c. &c. &c. plusieurs Missionnaires, & entr'autres le P. de Prémare & le P. Bouvet, ont cru reconnoître la religion Chrétienne, prophétiquement annoncée, tantôt sans voile, tantôt sous le voile allégorique; ils ont cru retrouver dans des énigmes tous nos mystères, & dans les Princes, non-seulement de l'I-King, mais encore du Chou-King, des types du Messie; & ils ont ainsi réduit l'Histoire ancienne de la Chine à l'allégorie.

Nous avons parlé ci-dessus des Recherches du P. de Prémare sur la Mythologie Chinoise, placées avant le Chou-King dans le livre publié par M. de Guignes. Elles renferment des traits de l'I-King. A la fin du même ouvrage, on voit une notice très-imparfaite de l'I-King, par M. Visdelou, Evêque de Claudiopolis, qui l'a tirée, sans en avertir, de la Préface Latine du P. Couplet & de ses compagnons, imprimée en 1687. Les annales de la Chine, suivant ce missionnaire, lui donnent plus de quarante-six siècles d'ancienneté; & la nation n'est point partagée sur ce fait. Fo-Hi, fon-

dateur de l'Empire de la Chine, en fut le premier auteur. Mais, comme, ſous ſon regne, l'art des lettres n'étoit point encore inventé, il employa pour ſignes vingt-quatre traits ou petites lignes, dont douze étoient entières & douze coupées & ſéparées par de petits intervalles. Sur chacun des huit trigrammes de Fo-Hi, un Empereur en ajouta huit autres, & il en fit ſoixante-quatre hexagrammes. Douze ſiècles avant l'Ere Chrétienne, le Roi Ven-Vang ajouta aux hexagrammes des notes très-courtes. Tcheou-Kong, ſon fils, y joignit une interprétation plus ample. Enfin, cinq ſiècles avant notre Ere, Confucius éclaircit, par ſon commentaire, la table de Fo-Hi & les additions dont nous venons de parler. Ce philoſophe, dont le témoignage eſt d'un ſi grand poids, aimoit l'I-King, l'admiroit, le reliſoit ſans ceſſe, & ſouhaitoit que la vie lui fut prolongée uniquement, afin de pouvoir en acquérir une parfaite connoiſſance. Ses commentaires rédigés en dix chapitres, furent appellés dans la ſuite les dix ailes ſur leſquelles ce livre paſſeroit à la poſtérité. *Le ciel, par un prodige ſurprenant, en avoit montré la forme à Fo-Hi.*

L'I-King eſt comme l'encyclopédie des Chinois. On peut, néanmoins, réduire les matières à trois chefs, la métaphyſique, la phyſique & la morale, qui comprend la politique. Cette dernière partie y eſt traitée à fond. Le livre des ſorts qu'on y a joint, eſt rejetté par beaucoup de ſçavans Chinois.

M. l'Abbé Baudeau, dans la Préface de l'*Analyſe du Chou-King* qu'il ſe propoſe de publier, donne une idée de la table de Fo-Hi, avec des explications qui la rendent plus ſenſible que celles de l'Evêque de Claudiopolis. Il nous ſuffira d'en tranſcrire une partie.

Il eſt bon d'abord de ſe rappeller, 1°. que tous les devoirs, toutes les vertus, tous les vices, ſoit d'un homme privé, ſoit d'un pere de famille, ſoit d'un adminiſtrateur de l'Etat, dans tous les grades, ſont claſſés dans la table ou le livre de Fo-Hi de telle manière, qu'ils ſe rapportent à quelqu'une des ſoixante-quatre figures

hiéroglyphiques ou phrases du livre : 2°. que de même toute l'histoire naturelle & la physique est distribuée relativement à ces 64 figures : 3°. que la philosophie Chinoise établit une analogie perpétuelle entre la physique, la morale & la politique.

Il faut d'abord connoître les 64 figures ou petites phrases composées, chacune, de deux mots. Ces mots sont au nombre de huit ; & pour les former, il n'y a que deux caractères ou élémens, une ligne pleine —, & une ligne coupée - -. Ces deux caractères ou lettres passent pour être antérieurs aux hiéroglyphes, & leur simplicité invite à le croire.

Ces lignes peuvent être mises l'une sur l'autre, des quatre manières suivantes : ⚌, ⚏, ⚎, ⚍ ; ce qui forme les quatre syllabes primitives de cette écriture.

On peut mettre ces lignes, trois ensemble, l'une sur l'autre, de huit manières : ☰, ☷, ☱, ☲, ☳, ☴, ☵, ☶. Ces huit images primitives sont les seuls mots de cette écriture.

Ces huit mots, si vous les prenez deux à deux & que vous les plaçiez l'un sur l'autre, se prêtent à soixante-quatre arrangemens différens : ce qui fait les soixante-quatre figures de la table de Fo-Hi, ou les soixante-quatre phrases de son livre, sans contredit le plus simple du monde.

Combien de génie & de travail n'a-t-il pas fallu pour combiner, non-seulement toute la physique, mais encore toute la morale & la politique, de manière que toutes les vérités de ces sciences se rangent par ordre dans la tête sous l'emblême des 64 figures, & s'expriment par résumés ou résultats généraux, en 64 petites phrases de deux mots, avec une analogie ou correspondance continuelle de l'une à l'autre !

Les Auteurs qui ont parlé de la Chine n'ont donné que des explications très-imparfaites des sens exprimés par ces signes.

La ligne pleine, premier caractère, signifie ce qui est bon, ce qui est parfait, ce qui est intelligent, ce qui est actif, ce qui est cause, ce qui est utile.

La ligne coupée, second caractère, signifie ce qui est mauvais, imparfait, passif, vicieux, purement matériel.

Les trois lignes pleines l'une sur l'autre, premier mot, signifient la plus grande perfection possible. La premiere ligne est le commencement du plus grand bien; la seconde, l'avancement du plus grand bien; la troisieme, la consommation ou perfection du plus grand bien.

En astronomie, ces trois lignes désignent le ciel & la vertu active qui occasionne les révolutions des astres.

En physique, elles expriment les influences célestes qui tombent en rosée & en pluie sur la terre, pour nourrir les végétaux, les minéraux & les animaux.

En morale, elles signifient la plus grande perfection, la plus grande tranquillité d'ame, la plus grande félicité d'un véritable homme de bien.

En politique, elles énoncent la paix & la prospérité d'un Etat bien constitué, dont l'Empereur remplit, le plus parfaitement qu'il est possible, son emploi de pere universel dans tout l'Etat; dont les magistrats s'acquittent avec la plus grande fidélité de leurs fonctions dans leurs départemens; dont les peres de famille reglent, suivant le meilleur ordre, leur domestique à commencer par eux-mêmes.

En métaphysique, elles marquent, par excellence, l'Etre Suprême, l'Auteur de tout, la premiere cause, la source de tout bien.

Ces trois lettres forment le mot *Kien*. M. l'Abbé Baudeau pense que, pour exprimer en François sa valeur, il faudroit dire la *toute-perfection*.

Que de choses sa figure peint aux yeux du Lettré Chinois! que de vérités elle lui rappelle?

» De même que l'Etre Suprême est le premier, l'unique principe de tout bien, de toute vie, de toute intelligence dans tout l'univers : de même que le ciel par ses révolutions continuelles & reglées, est la premiere cause de l'entretien des planetes & de

» tout ce qu'elles renferment : de même que l'atmosphère céleste, » par ses influences, est la source de la vie pour les êtres animés » & organisés qui sont sur la terre.

» De même aussi la raison éclairée, épurée & perfectionnée, » est le principe de tout bonheur, de toute tranquillité, de toute » félicité pour chacun des hommes : de même la sagesse consom- » mée du pere de famille est la source de toute félicité pour sa mai- » son : de même l'excellence des magistrats perfectionnés dans la » science, dans la justice, dans le zèle du bien public, est la cause » de toute prospérité pour les cantons & les provinces : de même » la vertu du Prince, la perfection de sa cour & de son conseil, » sont les principes de toute grandeur, de toute paix, de toute » richesse pour les Empires, &c ».

L'adaptation de toute la métaphysique, de toute la morale, de toute la physique, de toute l'astronomie usuelles, suivant la continuité de leurs rapports à ces 64 figures, composées de deux mots, pris sur huit mots, formés chacun de deux syllabes, sur quatre syllabes, composées de ces deux signes simples, —, - -; sans doute c'est là un des efforts les plus prodigieux de l'esprit humain. Après cette simple & premiere notion, les vrais philosophes seront-ils étonnés que le système entier de l'I-King fasse, depuis plusieurs milliers d'années, l'étude & l'admiration de ces lettrés, qui sont les magistrats, les officiers, les ministres de l'Empire ? On trouvera des explications plus détaillées dans la notice de M. Visdelou.

Cette table existoit du tems de Confucius, cinq cens ans avant l'Ere Chrétienne : elle étoit très-ancienne alors. Elle existoit du tems de Ven-Vang, douze cens ans avant J. C. elle étoit ancienne. Avant ce Roi, il est constaté, au rapport de l'Evêque de Claudiopolis, par les anciens monumens, que trois Dynasties avoient eu ce livre, & qu'elles avoient suivi des méthodes différentes pour l'arrangement des hexagrammes. Enfin, tous les siècles & tous les écrits attribuent l'invention de ce plan doctrinal à Fo-Hi, person-

nage si admiré, si honoré, si révéré des Chinois, qu'ils le reconnoissent pour l'un des cinq Chang-Ti, co-adjuteur du grand Chang-Ti, le suprême Empereur ou l'Empereur du ciel.

Ainsi, douze cens ans avant l'Ere Chrétienne, il y avoit déjà plusieurs siècles que le génie avoit enfanté ce systême; que les traditions & les commentaires des philosophes le rapportoient à la plus haute antiquité; qu'il enseignoit aux peuples la morale & les sciences qui civilisent les peuples; qu'il donnoit aux chefs & aux sujets les leçons qu'il lui donne encore aujourd'hui.

Nous ne trouverons chez aucune nation ancienne des traces d'une pareille invention; elle appartient incontestablement aux Chinois, elle appartient incontestablement aux premiers fondateurs de leur Empire, elle appartient incontestablement à des tems d'instruction & de science, elle appartient incontestablement à l'antiquité la plus reculée.

Ces réflexions prépareront nos lecteurs à l'examen que nous allons faire des preuves de l'ancienneté de l'Empire Chinois.

III.

De l'ancienneté de la Nation Chinoise.

Nous avons rapporté dans notre *Discours Préliminaire* sur l'Histoire de la Chine, les doutes que les Auteurs Anglois de l'*Histoire Universelle*, M. Fourmont, M. Bayer, M. de Guignes, les Auteurs des *Mêlanges Intéressans & Curieux*, &c. ont élevés sur l'ancienneté de cette nation.

M. de Guignes, dans le dessein de former un ouvrage complet sur les rapports qu'il a apperçus entre les Chinois & les Egyptiens, a cru trouver, dans le Chou-King, le morceau tout-à-la-fois le plus convenable à ses vues & le plus intéressant pour le public. Son systême détruit nécessairement la haute antiquité que la nation Chinoise s'attribue; & dans la profonde & curieuse pré-

Supplém. à l'Hist. de la Ch.

face qu'il a mise à la tête de la traduction du Chou-King, il a cherché à détruire cette prétention par le Chou-King même. Après avoir proposé, dans notre discours, quelques difficultés sur son systême, nous croyons qu'il est de notre devoir, avant que d'examiner les raisons qu'il oppose à la tradition des Chinois, de mettre sous les yeux du public le suffrage flatteur & encourageant, que les premieres recherches de notre Académicien ont obtenues même des sçavans Chinois.

M. Bertin, Ministre & Secrétaire d'Etat, qui, en protégeant les sciences, veut s'instruire par lui-même de l'utilité des travaux de ceux qui les cultivent, a cru devoir envoyer à la Chine l'*Essai* de M. de Guignes, *sur le moyen de parvenir à la lecture & à l'intelligence des Hiéroglyphes Egyptiens*, pour sçavoir, sur ces conjectures, l'opinion de quelques Chinois, qui avoient déjà connu, en France, les premières tentatives de l'Auteur. La réponse d'un de ces Chinois à M. Bertin sur cette question, est conçue en ces termes.

» Un point essentiel est de trouver l'origine des Chinois, je la » regarde comme la clef de l'histoire du monde. M. de Guignes, » par son application à l'étude des langues étrangères, a trouvé la » ressemblance des caractères Chinois avec les hiéroglyphes Egyp- » tiens; mais, prévenu en faveur de M. Deshauteraies, dont » j'avois d'abord lu les *Doutes proposés à M. de Guignes*, je ne » fis que jetter les yeux sur l'ouvrage de ce dernier, lorsque Votre » Grandeur m'ordonna de le lire. Depuis qu'Elle nous a envoyé » la copie de l'Essai sur le moyen de parvenir à la lecture des hiéro- » glyphes Egyptiens, j'ai fait plus d'attention, & la parfaite ressem- » blance des caractères Chinois anciens avec les hiéroglyphes Egyp- » tiens, me force d'avouer que c'est à M. de Guignes que nous » devons la connoissance de notre origine : mais, avant que de » donner une entière approbation, j'attends le jugement de nos Mis- » sionnaires sur son ouvrage ».

Ce témoignage, quand il ne fonderoit pas un préjugé prépondérant

dérant sur la vérité du système de M. de Guignes, touchant l'origine des Chinois, déposeroit du moins en faveur de la vraisemblance de ses conjectures, de la profondeur de ses recherches, de l'étendue de ses lumières. Nous le rapportons avec plaisir, nous aimons à en faire sentir le prix, & l'amour seul de la vérité peut nous engager à défendre, touchant l'ancienneté de la nation Chinoise, une opinion qui ne s'accorderoit pas avec ce système. Nous prions nos lecteurs de se rappeller que nous avons paru nous-mêmes adopter les raisons avec lesquelles plusieurs sçavans se sont efforcés de détruire la prétention des Chinois. Ainsi, en rapportant & pressant les moyens employés par M. l'Abbé Baudeau dans l'ouvrage que nous venons de citer, pour la soutenir, ce sera notre propre opinion que nous combattrons ; nous nous abstiendrions aujourd'hui de parler au long de celle de M. de Guignes, si elle n'avoit été la nôtre.

Dans la préface que M. de Guignes a mise à la tête du Chou-King, on lit que ce livre même donne lieu de penser que Vou-Vang, fondateur de la troisième Dynastie, parvint, en donnant de nouvelles loix à la Chine, à changer insensiblement toute la nation ; & que Tchéou-Kang, frere de ce conquérant, fut le véritable législateur des Chinois. Ainsi, l'Empire n'auroit pris sa forme qu'environ douze siècles avant l'Ere Chrétienne.

En examinant scrupuleusement les passages du Chou-King, cités par M. l'Abbé Baudeau, pour détruire cette assertion, nous avons reconnu que ce livre canonique ne cessoit de rapporter aux *Anciens*, & les préceptes, & les exemples, & les loix. Yao, Chun & Yu, dont les regnes sont antérieurs de plus de douze siècles à celui de Vou-Vang, y sont présentés comme les vrais législateurs de l'Empire, suivant l'opinion générale de la nation. Leurs loix avoient été suivies par tous les bons Princes, tant de la première famille héréditaire, appellée des *Hia*, que de la seconde famille, appellée des *Chang ;* mais violées par plusieurs mauvais Princes de ces deux races : & Vou-Vang, après avoir détrôné

Cheou, qui regnoit tyranniquement, ne fit que *remettre le gouvernement sur l'ancien pied*, suivant les propres termes du Chou-King, p. 161.

» *Anciennement*, dit pag. 255 & 256 Tchin-Vang, fils de Vou-Vang, & disciple de Tcheou-Kang, en prenant solemnellement possession de l'Empire, » *anciennement, dans les tems de la* » *grande loi*, le bon gouvernement consistoit à prévenir les trou- » bles & à conserver le Royaume sans danger ».

» Yao & Chun, après avoir examiné *l'antiquité*, créerent cent » ministres ou officiers... Tous ceux qui étoient en place étoient d'ac- » cord, & la tranquillité étoit dans tout le Royaume ».

» Les Dynasties de Hia & de Chang doublerent le nombre de » ces officiers, & furent en état de bien gouverner ».

» Aujourd'hui je pense à acquérir la vertu, & m'en occupe de- » puis le matin jusqu'au soir; je crains de ne pas réussir, je porte » toujours mes vues sur les *Anciens*, pour m'y conformer ».

» Tout homme qui est en charge, (p. 259) doit être instruit » de *l'antiquité;* avec cette connoissance, il ne se trompe pas dans » ses décisions: les regles & les loix établies doivent être vos » maîtres ».

Ce langage que la troisième Dynastie tient dans la quatrième partie du Chou-King, les Princes de la seconde Dynastie le tiennent dans les parties précédentes. Les regles des anciens, les préceptes de l'antiquité, les loix d'Yao & de Chun sont, sans cesse, rappellées, invoquées, recommandées dans leurs discours. Enfin, la législation Chinoise est comprise en abrégé ou en résultats dans le quatrième chapitre de la quatrième partie du Chou-King, monument de la science & de la doctrine des anciens Chinois, dit M. de Guignes. Or, qu'est-ce qu'on apprend dans ce chapitre? Qu'un Prince philosophe, nommé Ki-Tze, rédigea pour l'usage de l'Empereur Vou-Vang, cet abrégé de *l'antique doctrine*, reçue du ciel & enseignée aux Chinois par Yu, ministre de l'Empereur Chun, son associé, & ensuite son successeur à l'Empire, le premier

Empereur de la première famille héréditaire, dont dix-fept Princes regnerent les uns après les autres, jufqu'à ce qu'elle fut détrônée par la feconde famille, qui avoit donné, fucceffivement, vingt-huit Souverains, lorfque Vou-Vang lui enleva la couronne. Ainfi, pendant l'efpace de quarante-cinq regnes confécutifs, la doctrine morale & politique des Chinois avoit été connue & fuivie avant Vou-Vang, auteur de la troifième race.

M. de Guignes a cru reconnoître dans le Chou-King que pendant le regne des deux premières Dynafties, l'Empire de la Chine étoit *renfermé dans un territoire médiocrement étendu*, & même *dans un feul canton, que l'on quittoit lorfque la néceffité des vivres obligeoit à en chercher ailleurs.* Mais la defcription des travaux de l'Empereur Yu, qui vivoit plus de douze cens ans avant la troifième Dynaftie, offre, dans le chapitre premier de la feconde partie du Chou-King, une preuve frappante de la vafte étendue de l'Empire Chinois dans ces tems reculés. » On reconnoît la Chine, » dit le P. Gaubil, dans une note fur ce chapitre intéreffant, quand » on voit à l'eft la mer, à l'oueft les déferts fablonneux (du Ti-» bet,) après qu'on a fi bien marqué les rivières de Hoang-Ho, » Kiang, Han, &c.

» Plufieurs noms des montagnes & des rivières fubfiftent encore » tels qu'ils font (dans ce chapitre.)

» Ce que j'ai dit des pays qui répondent aux noms de l'Yu-» King, paffe pour certain chez les Chinois; & cela eft conftant, » par les géographies & defcriptions de l'Empire, qui fubfiftent de-» puis le commencement des Han, (c'eft-à-dire, 1976 ans.)

» Tfin-Chi-Hoang, (qui vouloit détruire les fciences Chinoi-» fes,) fit brûler beaucoup d'anciens livres; mais il eut grand foin » de conferver les cartes & les catalogues des lieux.

» Les hiftoriens des Han ont marqué les pays, dont les noms » qui reftent font douteux ».

Le même Auteur, dans fes Obfervations Aftronomiques, tome 3, page 12, dit que *les lieux dont il eft parlé dans ce chapitre font*

Supplém. a l'Hist. de la Ch.

si bien désignés, que l'on pourroit dresser une carte d'une bonne partie de la Chine, que les difficultés qu'on rencontreroit ne seroient pas plus considérables que celles qu'on éprouve pour la géographie de l'ancienne Gaule, &c.

Il résulte de ce chapitre que l'Empire Chinois, au tems d'Yu, comprenoit toutes les provinces arrosées par les deux grands fleuves, Hoang-Ho & Kiang, & par les rivières affluentes. Or, toutes les cartes s'accordent à donner plus de vingt degrés, c'est-à-dire, quatre cens grandes lieues au moins de longueur d'orient en occident, & plus de dix degrés, ou de deux cens lieues de largeur du nord au midi, à l'espace arrosé par ces fleuves depuis les montagnes, d'où ils tirent leur source, jusqu'à la mer. L'Empire de la Chine avoit donc incontestablement plus de quatre-vingt mille lieues quarrées de superficie sous les regnes d'Yao, de Chun & d'Yu, ses trois grands législateurs, douze cens avant la troisième race.

Quand on a lu attentivement la seconde partie du Chou-King, on ne demande pas si ces provinces étoient cultivées; le labourage y est distingué en neuf ordres progressifs, & le tribut territorial en neuf classes différentes, ordres & classes fixés suivant la nature, les qualités & le produit des terres. On ne demande pas si l'on y connoissoit les arts, les manufactures, le commerce; l'état des manufactures & du commerce depuis la source des rivières jusqu'à la mer, y est exposé, & l'on voit que les principales matières du travail, du trafic & du transport, étoient l'or, l'argent, l'étain, le fer, le cuivre, des pierres précieuses, des perles, des bois, des peaux, toutes sortes d'étoffes de soie & de laine, des toiles de chanvre, de lin & de coton, du vernis, des fourrures, sans parler des grains & autres denrées. On ne demandera pas si la population en étoit nombreuse & sédentaire; la culture & les manufactures n'errent pas, & le commerce ne roule que de termes fixes à termes fixes.

Il est vrai que Vou-Vang, Roi vassal d'un petit Etat tributaire,

n'avoit à sa solde particulière que trois mille soldats, lorsqu'il détrôna Chéou, dernier Empereur de la seconde Dynastie, monstre de débauche & de cruauté. Sans doute, si ç'eût été là les forces de la Chine, on seroit en droit de conclure qu'elle n'étoit pas alors deux fois plus grande que la France, mieux cultivée, plus riche, plus industrieuse, plus commerçante. Mais Vou-Vang, avec ses trois mille hommes, étoit suivi des *Rois vassaux*, des *respectables Seigneurs des Etats voisins*, des préposés au gouvernement des affaires & au commandement des troupes, tous à la tête de différens corps, venus des pays de *Nong*, de *Chou*, de *Kiang*, de *Me-ou*, *de Ou-ei*, de *Lou*, de *Ping*, & de *Pou.* Mais l'Empereur Cheou avoit lui-même sous ses ordres *une infinité de soldats ;* il se mit à la tête d'une *armée aussi nombreuse que les arbres d'une forêt*, dit le Chou-King, nombre déterminé à sept cens mille hommes dans les commentaires ; & il avoit rassemblé cette armée immense après la révolte de ses vassaux & la défection de tous ses grands officiers.

Quels étoient les crimes de Che-ou? *Il faisoit des dépenses excessives en maisons de plaisance*, *en tours*, *en belveders*, *en chaussées*, *en lacs*, &c. des dépenses immenses d'un luxe énorme, qui supposoit & ruinoit une grande culture & des arts. Quelle fut la conduite de Vou-Vang, après être monté sur le trône ? Il *remit le gouvernement sur l'ancien pied*, il fit *de grandes largesses dans tout l'Empire*, il *rétablit les cinq dignités*, il *donna les charges aux gens sages*, il confia *les affaires à ceux qui étoient en état de les régir*, il répandit parmi le peuple les *cinq documens*, enseignés par Yu, sous l'empire de Chun.

A la vérité, on trouve parmi les troupes de Vou-Vang des peuples nommés *Y*, c'est-à-dire, barbares : ce qui sembleroit annoncer une conquête faite par des étrangers, si le texte du Chou-King ne démentoit, dans toutes ses circonstances, cette conjecture. Ces Y, barbares ou étrangers, avoient été civilisés par l'Empereur Yu, comme on le voit dans la seconde partie du Chou-King;

& même, ſous ce regne, on voit ceux de ces Barbares qui habitoient les iſles travailler eux-mêmes des *habits d'herbes*, que l'on donnoit en tribut. On trouve dans le même endroit, juſqu'aux meſures de terre qui furent alors aſſignées aux Y-Ong, que l'on voudroit transformer en barbares étrangers, dans l'hiſtoire de l'élevation de Vou-Vang. Ce terrein étoit de trois cens lieues, ou de dix-huit cens pieds Chinois, dont chacun valoit neuf pouces & un peu plus de quatre lignes de notre pied de Roi. Ainſi, le pays aſſigné aux Y, dans l'Empire de la Chine, étoit de vingt-cinq lieues, du tems d'Yu.

S'il étoit vrai, comme le rapporte M. de Guignes, que Vou-Vang eût, ſelon le texte, renfermé dans une ſeule ville tous les ſujets de l'Empereur détrôné, il faudroit conclure qu'il y a une contradiction dans le Chou-King, ou du moins une obſcurité, que les interprêtes ou les traducteurs auroient convertie en contradiction. Mais on ne trouve rien de ſemblable dans ce livre; & M. l'Abbé Baudeau remarque très-bien que cette erreur n'a pu être fondée que ſur la tranſlation faite par Vou-Kong, des plus mutins & des plus riches habitans de l'ancienne capitale de l'Empire, nommée Yn, dans ſa nouvelle capitale, qu'il appella Lô, où ces rebelles, attachés à l'ancienne famille des Chang, furent, après avoir été domptés, incorporés dans cette nouvelle ville, avec les plus zélés & les plus valeureux ſujets du Royaume de Tcheou, appanage particulier de la famille de Vou-Vang. Le récit de cet événement eſt trop clair & trop circonſtancié dans le Chou-King, pour qu'il ſoit beſoin d'y ajouter aucun commentaire.

La prétention des Chinois, ſur leur ancienneté, ne ſçauroit donc être combattue par le Chou-King; & ce livre eſt lui-même une preuve de cette ancienneté. Lorſque le ſage, le vertueux, le grand Confucius le rédigea, il étoit déjà regardé par la nation Chinoiſe comme un des monumens les plus reſpectables de l'hiſtoire; & ce monument ne ceſſe de prendre l'antiquité pour témoin & pour garant. M. de Guignes reconnoît que c'eſt un des plus anciens

livres que nous ayons. Les Chinois ne doutent point que les chapitres qui concernent Yao & Chun n'ayent été composés par des auteurs contemporains de ces Princes. Les lacunes qu'il laisse dans l'ancienne Histoire de la Chine, ne doivent pas faire suspecter son authenticité, puisque l'on convient généralement qu'il s'en est perdu plusieurs chapitres.

Mais, seroit-ce, en effet, une crédulité peu philosophique, que d'admettre que tous les faits historiques consignés dans ce livre & dans les autres livres canoniques des Chinois, ont été écrits & même sont arrivés dans des tems si reculés & dans un pays si éloigné, comme M. de Guignes le pense? La distance à laquelle la Chine est de l'Europe, ne porte pas plus d'atteinte à l'histoire de cet Empire, qu'elle n'en porteroit à celle de nos contrées; elle ne nous donne pas plus de droit de douter de la vérité des Annales Chinoises, qu'elle n'en donneroit aux Chinois de douter de la certitude des nôtres. Quand nous croirons ces faits, nous aurons pour garant de notre croyance la croyance immémoriale d'une nation instruite, éclairée & curieuse de son histoire, sur un objet qu'elle doit mieux connoître qu'aucune autre nation. Si nous osons les nier, quelle autorité avons-nous donc à opposer à la sienne?

Sur quoi fondons-nous la foi que nous ajoutons, par exemple, à l'histoire ancienne de l'Egypte? Sur le témoignage d'historiens Grecs & Romains qui ont écrit long-tems après la destruction de cet Empire, & qui ne sont venus jusqu'à nous qu'après avoir passé par des mains ignorantes & suspectes. L'histoire de l'Egypte transmise par d'anciens Egyptiens & adoptée par toute la nation, ne se présenteroit-elle pas à nos yeux avec un caractère plus imposant?

Le Chou-King ne marque, à la vérité, du moins clairement, ni époque chronologique, ni date, ni même la durée de la plûpart des regnes; il laissera donc une incertitude dans la chronologie; mais l'histoire n'en restera-t-elle pas toute entière? Effacez la chronologie de l'Histoire de France, vous n'en aurez pas moins la chaîne des regnes, des événemens, des révolutions; le tableau

Supplem. a l'Hist. de la Ch.

n'en sera pas moins moralement instructif; vous pourrez même former des conjectures vraisemblables sur l'espace de tems que cette suite de Souverains & de faits peut avoir rempli. La chronologie Chinoise souffre de grandes difficultés; les Lettrés de la Chine en conviennent de bonne foi. Ce n'est pas à dire que leur histoire manque de certitude. L'antiquité négligea généralement la partie très-importante des dates. Cette négligence a introduit des divisions jusques sur la chronologie de l'Ancien Testament : & les différences du Texte Samaritain, de la Version des Septante & du Texte Hébreu sur ce point, n'ébranlent pas la certitude historique des faits. Les sçavans sont partagés sur le commencement de l'Ere Chrétienne, sur la fondation & les regnes des Rois de Rome, &c. seroit-ce un titre pour rejetter la masse des faits liés à ces époques ? Je dis la masse des faits; car il ne s'agit pas de quelques erreurs particulières, dont l'histoire de ce qui s'est passé un siècle avant nous, & même de ce qui se passe sous nos yeux, n'est pas exempte.

Cessons donc d'être surpris que les Chronologistes Chinois soient partagés sur le commencement du regne d'Yao, & que la multitude des opinions étende la différence de l'époque depuis 2000 jusqu'à 2411 ans avant J. C. qu'un historien n'accorde que 18 ans de regne à un Prince d'une de ses premières Dynasties, & qu'un autre lui en donne jusqu'à 51; que la durée de la Dynastie des Hia soit, là de 471, là de 482, là de 440 ans; & que celle de la Dynastie des Chang soit chez les uns de moins de cinq siècles, & chez les autres de plus de six siècles, &c. Nous ne pouvons rien conclure de cette division, sinon, que les Chinois ont soumis leur chronologie à l'épreuve de la critique, qu'ils ont cherché la vérité de bonne foi, qu'ils ne se sont pas accordés pour tromper; & néanmoins, ils s'accordent unanimement sur la haute antiquité de la nation, sans pouvoir fixer, d'une manière immuable, la borne à laquelle les fables s'arrêtent & la vérité commence.

Les

Les Lettrés Chinois montrent le plus grand discernement dans la croyance qu'ils accordent à leur ancienne histoire: en rejettant les fables de leur mythologie, ils ne retiennent que quelques faits simples & naturels concernant les regnes de trois Princes antérieurs au fameux Empereur Yao; à sçavoir, Fo-Hi, Chin-Nong, Hoang-Ti; Princes qui, suivant une tradition générale, fondée sur une histoire simple & accompagnée de monumens publics, avoient tenté la civilisation de la Chine. Ces monumens sont, par rapport à Fo-Hi, tant l'écriture symbolique de sa table, qu'une ancienne écriture hiéroglyphique, dont l'alphabet est gravé dans les Décades du P. Martini; par rapport à Chin-Nong, les instrumens d'agriculture qu'il inventa, les ouvrages qu'il composa, le systême de botanique qu'il publia & qui l'a fait, de tous les tems, regarder comme le créateur de cette science; enfin, par rapport à Hoang-Ti, outre le calendrier & des instrumens de musique, l'instrument arithmétique dont les Chinois se servent encore aujourd'hui pour leurs calculs, & que M. l'Abbé Baudeau a vu mettre en usage chez les Moscovites. Ces précieuses inventions portoient, de toute antiquité, les noms de l'un de ces trois Princes; & leur histoire décrite avec beaucoup de précision & de simplicité dans un petit livre intitulé *San-Fen*, restoit gravée dans la tête des Lettrés. Quant à l'époque des regnes de ces Princes, il ne seroit pas permis de reposer son jugement sur les conjectures ou les suppositions de ceux qui ont entrepris de les marquer. Il est inutile de dire que les uns fixent le regne de Fo-Hi à l'an 2952, les autres à l'an 3300, avant Jesus-Christ, &c.

En ne remontant pas au-delà des regnes d'Yu, de Chun & d'Yao, nous nous trouvons vers les tems d'Abraham, où l'on ne doute pas que la Mésopotamie, l'Egypte, &c. ne fussent des Empires peuplés & florissans. Pourquoi donc refuserons-nous la même prérogative aux Chinois qui nous offrent sur ce point les livres les plus détaillés & les plus authentiquement conservés?

M. de Guignes rapporte un trait remarquable de la sévérité scru-

puleuſe avec laquelle les Chinois examinent & jugent les anciens monumens de leur hiſtoire, avant que de les adopter. Il y a dix-ſept cens ans qu'un particulier retrouva un exemplaire du San-Fen, dont nous venons de parler. Ce livre hiſtorique & moral, court & précis, portoit tous les caractères de l'antiquité. Cependant, comme cet ouvrage avoit diſparu depuis deux cens ans, & que perſonne ne pouvoit certifier l'authenticité de l'exemplaire, les Lettrés Chinois n'ont eu garde d'aſſurer que ce fut le véritable San-Fen, & ils ſe ſont bornés à admettre qu'il eſt hiſtoriquement conforme aux traditions de l'original, ſolemnellement conſtatées, il y a dix-neuf ſiècles, dans le recueil légal & irrécuſable, appellé *Se-Ki.*

Il y a 1846 ans que le tribunal de l'hiſtoire & des mathématiques, auquel préſidoit Se-mat ſien, fit toutes les recherches poſſibles pour fixer la chronologie. Ce tribunal, avec une critique ſage & ſévère, diſtingua trois époques. Avant Yao, nulle certitude chronologique, auſſi n'adopta t-il aucune opinion. Depuis Yao juſqu'à l'époque où commence une chronologie rédigée par Confucius, le tribunal choiſit l'opinion la plus probable qui fait regner ce Prince 2300 ans avant J. C. opinion admiſſible à tous égards, ſans être certaine. A l'époque de la chronologie de Confucius, plus de doute, plus de diverſité d'opinions; & cette certitude chronologique indubitable remonte à 2500 ans.

Il eſt à propos de ſe rappeller que même ſous les deux premières Dynaſties, l'Empereur & les Princes tributaires avoient leurs hiſtoriens publics, l'un appellé l'*Hiſtorien de la gauche*, chargé de recueillir les paroles du Prince, l'autre appellé l'*Hiſtorien de la droite*, chargé de recueillir ſes actions. La fidélité qu'ils apportoient dans la rédaction de leurs mémoires eſt célébrée. Pluſieurs aimerent mieux s'expoſer à la mort que de ne pas retracer dans leurs annales les défauts des Souverains. Le grand hiſtorien étoit un des principaux officiers de l'Empire, & le premier miniſtre ne jouiſſoit pas d'une plus grande conſidération. Tant de précautions pour aſ-

ſurer à l'hiſtoire la vérité, n'inſpirent-elles pas juſtement de la confiance, & dans les mémoires, & dans les traditions généralement adoptées, & par la critique, & par les peuples, dans tous les ſiècles?

Il faut convenir avec M. de Guignes que les mémoires ſur les trois premières races, conſervés dans l'immenſe recueil des vingt-un hiſtoriens, compoſé de 500 volumes, ſont très-ſtériles en détails. En un volume & demi ou 186 pages, ils préſentent l'hiſtoire de 1236, depuis Yao & Chun juſqu'au commencement de la troiſième Dynaſtie. L'hiſtoire de la troiſième & de la quatrième Dynaſtie juſqu'à l'an 207 avant J. C. eſt plus étendue à meſure qu'elle s'éloigne des tems anciens; & néanmoins elle n'occupe que neuf volumes. Dans les quarante-quatre derniers, eſt contenue l'hiſtoire depuis l'an 207 avant notre Ere, juſques vers l'an 1368 de J. C. La diſproportion eſt grande, ſans doute; & la diſette des détails ſur les douze premiers ſiècles devient d'autant plus ſenſible, lorſque l'on conſidère que cette partie offre de longs diſcours moraux tirés du Chou-King & auſſi incapables de ſervir à l'hiſtoire qu'à la chronologie.

Mais la briéveté même & la ſimplicité des mémoires ſur les premières Dynaſties, eſt un indice de leur ancienneté. *D'ailleurs*, dit M. l'Abbé Baudeau, *l'hiſtoire d'un peuple ſage, écrite par des ſages, eſt & ſera toujours fort courte.* Il ſeroit certainement aiſé de réduire en un très-petit volume les principaux traits de l'hiſtoire d'un Royaume. Les anciens mémoires de la Chine préſentent, entre les événemens, de grands vuides, que la bonne foi n'a pas permis aux Chinois de remplir par des conjectures ou des fables. Toutes ces circonſtances concourent à donner plus de poids à leurs opinions & à leurs témoignages.

Leur hiſtoire n'eſt point contredite par l'hiſtoire d'aucune autre nation; & quand elle ne s'accorderoit pas avec celle des autres pays dans ce qui les concerne, à quelle autorité la ſaine critique donneroit-elle la préférence? Le ſilence des écrivains étrangers ſur

la Chine formeroit-il une préfomption légitime contre fon ancienneté? Quels hiftoriens avons-nous donc qui nous ayent tranfmis l'hiftoire ancienne de l'Univers? Les annales des anciens peuples avec lefquels ils ont eu des relations : les Chinois n'en avoient ni avec l'Egypte, ni avec la Grèce, ni avec les pays fur lefquels il nous eft parvenu des monumens informes, fufpects, & dépourvus de publicité légale & juridique. Quant aux Juifs, dont l'hiftoire eft la vérité même, ils ne parlent pas des Chinois, comme les Chinois ne parlent point d'eux, par cette raifon péremptoire : il n'y a point d'oppofition entre les livres des uns & des autres, les livres facrés des Juifs ne détruiront donc pas les livres hiftoriques des Chinois. Depuis l'époque même où l'étendue & la civilifation de l'Empire ne fçauroient être raifonnablement conteftées, depuis la troifième race Impériale, depuis Confucius jufqu'après plufieurs fiècles de notre Ere, à peine les Chinois ont-ils été défignés dans des mémoires étrangers par des noms & des traits équivoques; que peut-on donc conclure du filence des autres nations fur les tems antérieurs à ces époques? Qu'on fe rappelle que la Chine eft entourée de mers, de déferts & de montagnes; qu'on fe rappelle qu'elle n'a jamais été en commerce qu'avec elle-même, fi ce n'eft du côté de l'orient, dont nous ne connoiffons pas les antiquités; qu'on fe rappelle que les annales du Japon, Empire très-ancien, font mention, dès leurs premiers fiècles, de la nation Chinoife, comme d'une nation puiffante & cultivée, qui lui communiqua une partie de fes arts; qu'on fe rappelle que ce témoignage eft d'autant plus puiffant que la haine même l'a rendu; qu'on fe rappelle enfin que Marco-Polo publia la relation de fon voyage à la Chine, l'ignorance de l'Europe lui refufa toute croyance, & que l'on douta même long-tems encore s'il exiftoit un Empire Chinois, tandis que cet Empire étoit, inconteftablement, l'Empire le plus peuplé, le plus vafte, le plus floriffant de l'Univers, au moins depuis plus de vingt fiècles.

Je ne rappellerai point ici les fortes vraifemblances que le P. Gaubil, dans fes Obfervations fur le Chou-Khing, imprimées

dans le Recueil de M. de Guignes, tire de la partie chronologique & de la partie astronomique de ce Livre: ces détails sont curieux & instructifs, mais ils nous conduiroient trop loin. Nous terminerons cet article par l'histoire de l'incendie des livres classiques de la Chine que l'on objecte, & de la restauration de ces livres, par laquelle l'objection nous paroît être résolue.

Le P. de Mailla rapporte, dans une lettre au P. Souciet, que par l'augmentation arbitraire & successive des caractères ou signes destinés à exprimer les pensées, il s'en étoit introduit une diversité si grande, que l'on avoit jusqu'à soixante-dix manières d'écrire la même chose: doù résultoit une étrange confusion. Dans le neuvième avant notre Ere, l'Empereur Siven-Vang chargea Tcheou, président de l'histoire, de choisir, réduire & déterminer les caractères auxquels il seroit convenable qu'on se bornât dans l'Empire. L'ouvrage fini, les Princes particuliers refuserent de se soumettre à la réforme. Dans la suite, l'Empereur Chi-Hoang-Ti, Prince qui fit de grandes choses & des choses horribles, ayant, après plusieurs guerres sanglantes, réuni en sa personne toute l'autorité, chargea Li-Se, son premier ministre, de reprendre l'entreprise de Theou. Li-Se, avec le secours de deux Lettrés, réduisit les caractères au nombre d'environ dix mille cinq cens. Pour lever l'opposition à laquelle on s'attendoit de la part des Lettrés Chinois, & ne laisser aucun moyen de rétablir les caractères proscrits. Li-Se représenta à l'Empereur qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de faire brûler tous les livres à l'exception de ceux de médecine, de géographie, d'astrologie, d'agriculture, de l'Y-King, ou du livre des sorts & de l'histoire des Princes de Tsin, dont l'Empereur descendoit; en conséquence, il fut ordonné, sous peine de la vie, à tous ceux qui auroient des livres d'une espèce différente de celles que l'on vient de nommer, de les remettre aux officiers de chaque lieu, pour qu'ils fussent réduits en cendres. Il fut aussi défendu, sous la même peine, de parler du Chou-King. Enfin, tous les sujets qui auroient osé blâmer le gouvernement présent, &

tous les officiers qui en auroient négligé les ordres, devoient être condamnés à la mort, avec leur famille.

Chi-Hoang-Ti mourut, trois ans après, 210 ans avant J. C. Après sa mort, tout l'Empire étoit agité par des guerres civiles, l'exécution de son ordonnance fut négligée. Enfin, trente-quatre ans après cet édit tyrannique, le sage Ven-Ti, restaurateur des lettres, entreprit de faire renaître de leurs cendres les livres canoniques & historiques. Suivant le récit du P. Gaubil, un vieillard, âgé de plus de 90 ans, de la ville de Tsi-nan-fou, nommé Fou-Cheng, dicta, de mémoire, une partie du Chou-King. Dans le tems de l'incendie des livres, il avoit présidé à la littérature Chinoise; & chargé d'expliquer le Chou-King aux Lettrés, il en avoit retenu plusieurs chapitres. Le manuscrit écrit sous sa dictée fut examiné & approuvé par l'académie de littérature, lu & reconnu par la nation.

Sous le regne de Vou-Ti, vers l'an 140 ans avant notre Ere, on trouva des livres écrits en caractères antiques dans les ruines de l'ancienne maison de Confucius: l'un de ces livres étoit le Chou-King, écrit sur des tablettes de Bambou, rongées de vers en plusieurs endroits. Parmi les Lettrés que l'on appella pour le lire & le copier, étoit Kong-Gan-Koue, de la famille de Confucius, l'un des plus sçavans hommes de l'Empire & ennemi déclaré des fausses sectes, sur-tout de celles qui donnoient dans la magie & les sortiléges. On compara ce vieux Chou-King avec celui de Fou-Cheng: il se trouva beaucoup plus ample que ce dernier. On en mit au net 58 chapitres; & Kong-Gan-Koue l'orna d'un bon commentaire. Cependant, le Chou-King de Fou-Cheng, déjà adopté dans tous les colléges, prévalut. Enfin, vers l'an 497 de J. C. ces livres furent examinés à fond, & les 58 chapitres de Kong-Gan-Koue furent généralement reconnus pour ce qu'on avoit de l'ancien Chou-King. On découvrit encore le Tchun-Tsieou, autre ouvrage de Confucius, qui ne remonte qu'à l'an 722 avant J. C. ainsi qu'une petite chronique qui commence à Hoang-Ti, & finit avec la Dynastie de Tcheou, vers l'an 782,

avant l'incarnation. Enfin, le tribunal établi exprès par Ven-Ti, pour la reſtauration des anciens livres, avoit raſſemblé pluſieurs ouvrages canoniques & hiſtoriques, dont fut formé le recueil juridique, ſolemnel & authentique, appellé Se-Ki, ſous la direction de Se-ma-ſien, avec l'approbation & l'applaudiſſement unanimes de l'Empereur, de ſes Miniſtres, des Lettrés & de toute la nation.

Ce récit nous conduit naturellement à des réflexions très-favorables, à l'authenticité de l'hiſtoire Chinoiſe, échappée à l'horrible proſcription de Chi-Hoang-Ti. Il eſt moralement impoſſible que, dans l'eſpace de trois ans que ce tyran vécut après ſon édit de proſcription, il ait anéanti tous les livres Chinois, contre le vœu général de la nation, malgré la réſiſtance des Lettrés, contre tant d'efforts réunis pour en ſauver une partie, ſi facile à dérober à l'inquiſition la plus rigoureuſe & à la perſécution la plus violente. Le vœu de la nation eſt conſtaté par l'horreur dont elle accabla la mémoire du tyran; la réſiſtance des Lettrés eſt prouvée par le ſupplice d'un grand nombre qui aimerent mieux périr que d'obéir; les efforts pour ſouſtraire les monumens aux flammes ſont démontrés par la découverte faite preſqu'auſſi-tôt d'une partie de ces monumens. On prétend même que Liu-Pou-Ouei, que l'on diſoit être pere de Chi-Hoang-Ti, en conſerva lui-même pluſieurs, du nombre deſquels l'Ulh-Ya, eſpèce de dictionnaire, ou d'*Indiculus univerſalis*.

Il eſt phyſiquement impoſſible que le ſouvenir des événemens, de la doctrine, & de même des détails des livres canoniques, ait été effacé de tous les eſprits en trois ans de perſécution, en trente-quatre ans de trouble. L'Y-King avoit été reſpecté, la table de Fo-Hi ne reçut point d'atteinte, elle rappelloit les commentaires. L'hiſtoire des Tſin n'avoit point été proſcrite, & cette hiſtoire ſe mêloit avec les autres parties de l'hiſtoire Chinoiſe. Les autres livres, exceptés par le tyran, contenoient ou rappelloient des faits & des inſtructions. Les principaux livres Chinois étoient, d'ailleurs, ſi ſimples, ſi précis, ſi méthodiques; la nation étoit ſi

accoutumée à les honorer, à les lire, à les étudier, à y puiser l'instruction; plusieurs milliers de Lettrés, obligés par une institution de Confucius à sçavoir par cœur les quatre livres canoniques du second ordre, & une partie des cinq livres du premier, survêcurent encore si long-tems à leur bourreau; les ouvrages classiques mis en musique & chantés par cœur dans les colléges, au rapport de M. de Guignes, étoient si bien connus dans tout le Royaume, dans toutes les provinces, dans toutes les villes; enfin, la science étoit si honorée, l'instruction si répandue, la connoissance de l'antiquité si commune, qu'il étoit physiquement impossible que la mémoire des tems & des enseignemens anciens fut abolie par l'édit & ses suites, & que la vérité ou la fausseté des livres découverts peu de tems après, ne fut, au premier coup d'œil, reconnue par tous les tribunaux, toutes les universités, tous les Lettrés réunis, pour juger de leur authenticité. Quand les flammes consumeroient aujourd'hui tous les exemplaires des pseaumes, par exemple, & de nos livres classiques, ils n'en seroient pourtant pas anéantis. S'il échappoit à la destruction un seul exemplaire de ces ouvrages, combien de personnes le reconnoîtroient encore pour le vrai livre dont il porteroit le titre, après trente ans, à ne pouvoir se méprendre, sans même l'avoir jamais appris par cœur? Enfin, quand même toutes les histoires de France périroient par un accident, ses principaux traits ne resteroient-ils pas encore gravés dans la tête d'une foule d'hommes instruits, de manière à pouvoir très-aisément en rétablir une partie & même une suite, dont la certitude seroit indubitable, comme s'il en étoit resté des monumens authentiques? Souvenons-nous enfin que nous n'avons nous-mêmes aucun auteur profane, de quelqu'ancienneté, dont l'authenticité puisse être comparée à celle des livres Chinois, solemnellement & légalement restitués, suivant l'ordre d'un Empereur zélé pour la vérité, par le corps entier des sçavans Chinois, sous les yeux de la nation la plus studieuse & la plus instruite.

Fin du Supplément à l'Histoire de la Chine & du Neuvième Volume.

TABLE



TABLE
DES
MATIERES PRINCIPALES
Contenues dans le Troisiéme Volume.

A.

Déposition

H.

I.

N.

O.

P.

T.

V.

Fin de la Table du Troisième Volume.





